3 1761 04739801 1

LA

CLEF DE LA LANGUE

ET DES SCIENCES.

IMPRIMERIE DE PH. CORDIER,
24, *Rue du Poinceau.*

28F.GA
N7675c

LA

CLEF DE LA LANGUE

ET DES SCIENCES,

OU NOUVELLE

GRAMMAIRE FRANÇAISE

ENCYCLOPÉDIQUE ET MORALE,

Simple et Claire sans de Notes,

PRÉCÉDÉE D'UN

TRAITÉ SPÉCIAL DU GENRE

ET D'UNE

MÉTHODE DE PRONONCIATION, DE LECTURE, ET D'ORTHOGRAPHE,

Ouvrage éminemment Classique,

CONTENANT LA CRITIQUE RAISONNÉE ET LA RÉFUTATION COMPLÈTE DE TOUTES LES GRAMMAIRES QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR,

PAR M. LÉGER NOEL,

Auteur d'*Amertumes et Consolations*, du *Livre de Tous*, etc., etc.
Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

DUTERTRE, 20, PASSAGE BOURG-L'ABBÉ. | P. CORDIER, 21, RUE DU PONCEAU.

1846.

436091
2.6.45

PC
2109
N63
pt.1 c.2

PRÉFACE.

A M. CORDIER, ÉDITEUR.

VIENNE. 25 OCTOBRE 1844.

Enfin me voilà au bout de la *Méthode du Genre*, ce livre inattendu, ce livre incroyable, que nous aurions tout aussi bien pu intituler *Revue générale de la langue*, et qui semblera à ceux qui voudront bien y regarder de près, plutôt le résultat d'un défi ou d'une pénitence que l'acte d'une volonté libre. Ce qu'il m'a demandé de courage, de patience, de vigilance, d'abnégation de moi-même, vous l'avez compris, vous m'en avez rendu témoignage, et je vous en remercie. Si c'était quelque favorisé du Journal des Débats qui eût conçu, élaboré et mené à bout une telle entreprise, n'est-ce pas que ledit journal emboucherait aussitôt toutes ses trompettes, pour proclamer aux quatre coins du monde

la gloire de son héros? tandis que, vous le verrez, il ne soufflera pas mot sur notre compte.

Las! il se peut que, sans le vouloir, nous ayons fait quelque égratignure à son amour-propre, et le Journal des Débats n'est pas de ceux qui rendent le bien pour le mal. Ce n'est pas lui qui a inventé ni jamais pratiqué cette maxime : « HOMME OFFENSÉ, IMITE L'ARBRE DE SANTAL QUI COUVRE DE FLEURS ET DE FRUITS CELUI QUI L'ASSAILLE DE PIERRES. » En fait de christianisme, il en est encore à ce précepte de la morale païenne, qu'il invoquait l'autre jour contre M. de Genoude : « *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* » D'ailleurs que dirait J. J.? Et quel est celui qui se trouvant renfermé dans la même cage avec un lion, son ami, voudrait se brouiller avec un tel animal?

Qui sait pourtant? peut-être est-ce générosité de la part du Journal des Débats.

> Heureux qui satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Convaincu de la vérité de cette maxime, peut-être le Journal des Débats craindrait-il de troubler notre repos et notre bonheur en nous tirant tout à coup de cette douce obscurité, tant préconisée par tous les philosophes de tous les temps; peut-être ne nous défend-il ainsi les abords de l'arène littéraire que pour nous empêcher d'être dévoré par les mille animaux féroces qui s'y déchaînent avec tant de fureur contre le mérite. Bon Journal des Débats! Rare dompteur de bêtes, qui, par un sentiment de pure compassion, ne veut pas nous jeter aux griffes des tigres qui rampent à ses pieds! En vérité, il faudrait que je fusse bien ingrat pour ne pas être touché de tant de bonté, pour n'en pas être ému jusqu'aux larmes. Bon ami! bon père! A qui pensait donc M. Alexandre Dumas en disant qu'il y a des

hommes qui naissent avec une plume derrière l'oreille et un encrier à la place du cœur? Sûrement, ce n'est ni au Journal des Débats ni à M. J. J. Ce sont là des êtres si doux, si bons, si généreux, si compatissants, qui font tant de bien au monde, qui sèment sur la terre tant de bienfaits, qui nourrissent tant de milliers d'hommes avec le pain — de la parole.

Et moi qui aurais juré que la conduite du Journal des Débats n'était que le résultat de sa politique deux fois double, qui lui conseille naturellement de ne pas donner des verges pour se faire battre! C'était bien mal reconnaître les intentions toutes paternelles de ce généreux défenseur du faible et de l'opprimé, de ce divin bienfaiteur des humains, de cet héroïque champion de l'ordre et de la paix. Est-il dans tout l'univers un monstre d'ingratitude pareil à moi! Ah! je le confesse humblement, M. J. J. viderait contre moi tout son arsenal de colère, qu'il ne ferait qu'effleurer l'épiderme de mon ingratitude, qu'il ne ferait que répandre une goutte d'eau sur une plaie vive, qu'il ne ferait enfin que me punir très-légèrement pour un si grand crime.

Grondez, tonnerre; éclair, brillez; foudre, éclatez; montagnes, croulez sur moi : je n'ai pas su reconnaître les divines bontés de l'adorable Journal des Débats.

En effet, comment n'ai-je pas remarqué avec quelle paternelle attention il cherche à dérober tous les bons ouvrages au jour de la publicité, pour n'y exposer que les plus mauvais? J'en pourrais citer plus de vingt, tous empreints du plus grand mérite, qui ont été mis ainsi très-soigneusement hors des fatales atteintes de la critique. Comment n'ai-je pas profité de la leçon? pourquoi ai-je fait ce livre qui vous étonne, monsieur, tant la besogne vous paraît avoir été rude?

Elle a été rude, en effet; mais, quand on a pour auxiliaire une grande douleur, on va loin. Oui, voilà le secret

de cette patience que vous avez de la peine à comprendre, que ne comprendront pas mieux que vous mes bons professeurs d'autrefois, si profondément initiés dans tous les mystères de ma paresse.

Si l'on travaille avec tant d'ardeur, savez-vous pourquoi? C'est pour éteindre, pour émousser en soi, autant que possible, les dards enflammés de la pensée; c'est pour tuer la douleur cruelle, serpent vivace, qui ne cesse de ramper et de se tordre dans l'âme, en la mordant et la déchirant.

Je sais bien que si J. J. a quelque chose de commun avec Triboulet, ce n'est pas cela.

Mais ne perdons pas de vue notre sujet. Et de quoi voulez-vous que je vous parle, après tout? Toujours de grammaire, toujours de ce cachot noir où j'ai bien voulu, par amour pour Dieu et pour les hommes, enfermer mon âme humiliée? Hélas! ne me sera-t-il donc pas permis de respirer l'air un moment? de prêter l'oreille un moment aux voix lointaines du monde? Quoi! la France, à tant de beaux triomphes qui ont immortalisé ses armées, vient d'en ajouter de plus beaux encore! Quoi! le canon de la victoire tonne à la fois, et dans le même moment, sur les bords de l'Isly et à Mogador; et parce que, misérable exilé! parce que je fais une grammaire, je devrais fermer mon cœur aux bruits enivrants qui m'arrivent de mon pays! Ah! laissez mon âme s'épanouir à ce doux rayon de la gloire; laissez-la se bercer heureuse à ce grave concert que mêle la terre aux concerts du ciel; laissez mon cœur bénir une fois encore le nom si doux, si beau, de ma chère patrie.

Voilà donc ce que fait la France. Toujours noble, toujours grande, toujours généreuse, toujours la tête haute et le cœur sur les lèvres.

Et l'Angleterre, que fait-elle? Ah! quels sinistres bruits me sont parvenus de ce coin brumeux de la terre! Il y en

a un entre autres qui m'épouvante. Quoi! c'était donc trop peu de la poudre à canon, des fusées à la Congrève, ces inventions déjà si funestes : un nouveau moyen de carnage et de destruction, le plus puissant de tous à ce qu'il paraît, le plus irrésistible, le plus effrayant dans ses effets et ses conséquences, le plus propre à anéantir sans retour tout ce qui a fait jusqu'ici la principale grandeur des nations : le courage, la prudence, l'habileté; le plus propre à reconstituer d'une manière inébranlable le règne de la force sur le droit, de la matière sur l'idée, à faire de l'homme une machine, — ce nouveau fléau vient, dit-on, d'être créé par le génie anglais. Un gros bâtiment de 300 tonneaux a été détruit par le capitaine Warner, en vue de Brighton, le 22 juillet, de la manière la plus extraordinaire. LE FAIT EST-IL VRAI? S'IL EST VRAI, comment tous les États de l'Europe ne se sont-ils pas encore entendus à l'heure qu'il est, pour proposer à M. le capitaine Warner, au nom de l'humanité, toutes les récompenses qu'il peut attacher au mérite incontestable de sa découverte, et lui interdire en même temps de révéler son secret à qui que ce soit? Comment n'ont-ils pas réuni leurs efforts pour obtenir de M. Warner la promesse d'emporter avec lui son fatal secret dans la tombe?

Quels sont les hommes qui osent conseiller à un gouvernement de s'assurer le monopole d'un si puissant moyen d'action? Si puissant, en effet, qu'il rend désormais la guerre impossible, ou la transforme en une suite de lâches assassinats. Mais le monopole d'une telle puissance serait une abominable injustice, une infâme lâcheté, un crime inqualifiable. Je ne veux pas faire ici de la misanthropie; mais qui empêcherait, par exemple, un Coriolan ou un Néron de faire usage une fois ou l'autre d'un tel instrument pour satisfaire une horrible soif de vengeance ou de cruauté? D'autre part, supposez, non pas un gouvernement seul, mais le

monde entier en possession d'une telle découverte : si l'on jette un regard sur l'histoire, si l'on considère jusqu'où l'homme a souvent poussé la férocité, les conséquences en sont effroyables à imaginer.

Non, monsieur le capitaine Warner, ne révélez votre secret à qui que ce soit ; gardez pour vous seul votre découverte, triste présent, qui ne peut attirer sur votre nom, au lieu de bénédictions, que la haine et l'exécration du monde entier. Demandez une récompense, elle vous est due, elle vous sera accordée, non pour le mal que vous pouvez faire, mais pour le mal que vous pouvez éviter. Grand Dieu, l'humanité n'est-elle pas affligée d'assez de maux? les hommes ne possèdent-ils pas assez de moyens de s'entre-détruire ? N'est-ce pas assez de la peste, de la famine, de la mitraille, des incendies, des ouragans, des inondations ?

N'est-ce pas assez des feuilletons de J. J. (1) ?

— Encore les feuilletons de J. J. !

— Vous avez raison, maître. Ne vous fâchez pas. Il est vrai que les feuilletons de J. J. tiennent un peu trop de place dans mon cœur.

C'est trop boire de cette eau claire ;
On en peut avaler un verre,
Mais le reste on le laisse aller.

Vous avez mille fois raison, maître ; et voilà que je me relève de cette honteuse chute à la hauteur de notre sujet.

La *Méthode du Genre*, avec nos divers cours de morale, d'histoire, de géographie, de blason, de zoologie, de bota-

(1) Pour ôter tout prétexte à la malveillance, nous prévenons nos lecteurs que J. J. n'est que l'abréviation de *Jean José Laridon*, notre type idéal de la critique. Quand nous voulons parler de Jules Janin, on a déjà vu que nous savions les lettres de son nom.

nique, de minéralogie, de chimie, etc., remplit, dites-vous, plus de trente feuilles. Il faut donc clore là ce premier volume; d'autant plus que la *Méthode de Prononciation et de Lecture* sera bien mieux à sa place au commencement de la grammaire proprement dite. Je crois devoir renvoyer de même au chapitre des substantifs, dans la *Grammaire*, le résumé succinct des règles que je viens de donner sur le genre.

Ces règles sont nombreuses, j'en conviens, et elles ont grand besoin d'être résumées brièvement. Mais si l'on considère qu'il ne s'agissait de rien moins que de deux ou trois cent mille mots à distribuer, à organiser, à passer en revue, on ne sera pas étonné de cette multiplicité de règles. On nous saura gré surtout, du moins je l'espère, des exemples plus nombreux encore qui les accompagnent, exemples venant en aide à l'usage, régularisant en quelque sorte l'usage. Pour les étrangers principalement, la pratique du genre est une chose impossible à acquérir sans le secours d'un tel livre. Leur vie entière n'y suffirait pas. Aussi il faut les entendre dire de *beaux maisons*, de *belles environs*, etc. C'est une chose curieuse. Même ceux qui parlent le mieux font toujours des fautes sur le genre. Ceux qui commencent seulement à parler ne rencontrent pas juste une seule fois. Et combien de Français eux-mêmes s'y trompent? Combien y en a-t-il qui disent *une belle hôtel*, *de belles gants !* etc. Comment, du reste, en serait-il autrement quand les lexicographes et les grammairiens ne savent eux-mêmes à quoi s'en tenir, et que ce sont des aveugles qui en conduisent d'autres? Vous savez les nombreuses bévues que j'ai signalées dans les dictionnaires, même dans celui de l'Académie, qui est pourtant un chef-d'œuvre? Quant aux règles que quelques grammairiens ont tentées à l'endroit du genre, vous savez aussi que ce n'est qu'un fatras d'où il est impos-

sible de tirer rien qui vaille. Leurs règles, il n'y a pas possibilité de les apprendre, de les retenir. Moi, je ne demande pas qu'on apprenne ma *Méthode du Genre.* Je demande qu'on lise mon livre, que les nombreux exercices qu'il renferme soient appliqués avec ordre à toutes les parties de la Grammaire; et dans quelques mois, sans qu'on s'en doute, sans qu'on se soit donné la moindre peine, l'esprit sera tout à fait fixé sur le *genre*, en même temps qu'il aura fait des progrès rapides dans la langue, la morale, l'histoire naturelle, la chimie, etc. Les règles seules n'eussent rien appris. Leur aridité eût rebuté les plus intrépides. C'est par la lecture, c'est par les exercices qu'on apprendra. C'est pourquoi nous avons voulu que notre livre fût à la fois un cours de langue et un cours de morale, une œuvre de science et une œuvre d'art, une grammaire et un poëme; c'est pourquoi nous nous sommes efforcé d'y réunir tout ce que pouvaient lui prêter de charmes la pensée et le sentiment. Instruire en amusant, tel a été notre but. Jusqu'à quel point nous avons réussi, c'est au lecteur seul qu'il appartient d'en juger.

Que si l'on trouve que nous avons été bien sévère envers les auteurs de la *Grammaire Nationale,* on n'a qu'à voir comment ils ont eux-mêmes traité tous les autres grammairiens, avec quel souverain mépris ils en ont parlé. Et l'on nous dira ensuite si la peine du talion pouvait être appliquée avec plus de justice, si c'est nous être déshonoré, que d'avoir osé, comptant sur nos seules forces, relever le gant qui leur était jeté à la face avec tant d'insolence par un ennemi puissant; d'autant plus puissant qu'il était soutenu par le Journal des Débats et M. Philarète Chasles, dignes champions d'une telle cause. Si c'est là de la lâcheté et de la bassesse, je prie bien le Journal des Débats de me dire en quoi consiste la vertu contraire : il doit le savoir, lui qui en parle toujours.

D'ailleurs nos critiques se justifient d'elles-mêmes, étant

toutes appuyées sur des citations. De cette manière, le lecteur est à même de juger, par ses propres yeux, lequel a tort, lequel a raison, de nous ou de MM. Bescherelle.

S'il en était autrement, l'on serait parfaitement en droit de nous blâmer; car, pour ma part, toute critique qui n'est pas appuyée sur de nombreuses citations, je la récuse avec mépris, la considérant comme un tissu de mensonges et de calomnies, comme l'expression de la plus basse jalousie, comme l'acte d'un mauvais cœur, comme le fruit vénéneux d'une terre empoisonnée. A bon entendeur, salut.

En fait de critique, en effet, je n'admets que la manière dont procède Laharpe, tant décrié par nos Laridons.

Toutefois, nous serions nous-même injuste envers les auteurs de la *Grammaire Nationale*, si nous ne nous hâtions de porter à la connaissance de nos lecteurs la seule chose qui, dans leur ouvrage, nous ait vraiment paru digne d'éloges. C'est cette définition qu'ils donnent de la grammaire :

« LA GRAMMAIRE (1) EST LA SCIENCE DU LANGAGE, C'EST-A-DIRE, LA SCIENCE DES SIGNES DE LA PENSÉE, CONSIDÉRÉS DANS LEURS ÉLÉMENTS, LEURS MODIFICATIONS ET LEURS COMBINAISONS.

» Cette science a pour objet de déterminer les différentes espèces de mots qui correspondent aux différentes espèces d'idées; d'indiquer les variations que les mots subissent dans leurs formes pour exprimer les diverses

(1) Du grec *gramma*, lettre : la science des lettres, et, par extension, la science du langage. *Grammaire*, se dit aussi d'un livre ou sont exposées les règles d'une langue du langage. *La Grammaire de Port-Royal*. (ACAD.

modifications et les nuances les plus délicates de la pensée ; enfin, de faire connaître les rapports des mots entre eux, et les règles d'après lesquelles ils se combinent et se réunissent en phrases pour rendre les combinaisons des idées.

» Tous les hommes doivent étudier cette science, puisque tous ils sont appelés par les plus pressants besoins à peindre leurs idées. Elle seule peut leur dévoiler les mystères de cette peinture merveilleuse, source des plus grands avantages et des plus doux plaisirs ; elle seule peut leur ouvrir le sanctuaire des sciences. Et, aujourd'hui surtout que le don de la parole doit assigner un rang si distingué à celui qui aura su le cultiver avec le plus de succès, l'étude approfondie du langage prend une importance encore plus grande. Cette étude est, il est vrai, le plus rude exercice de l'esprit. Mais aussi combien ne sert-il pas à le fortifier ! Il n'est pas d'initiation plus puissante ni plus féconde à tous les travaux qu'on peut entreprendre dans la suite. C'est là la base, le fondement de toutes les connaissances humaines. D'ailleurs, n'est-il pas du devoir de tout être pensant de chercher à se rendre compte de la valeur précise de sa parole, de la connaître dans toute son intégrité, de savoir ce qui la fait vivre ? Autrement, il est pour lui-même une énigme indéchiffrable, puisqu'il ignore la nature des procédés dont il fait usage à cet égard.

Lex sum sermonis, linguarum regula certa; qui me non didiscit, cœtera nulla petat. (BACON.)	« Je suis la loi du discours, la règle » infaillible des langues; qui m'ignore » doit renoncer à rien savoir. »

» La Grammaire admet deux sortes de principes : les uns sont d'une vérité immuable et d'un usage universel ; ils tiennent à la nature de la pensée même ; ils en suivent l'analyse, ils n'en sont que le résultat. Les autres n'ont qu'une vérité hypothétique et dépendante de conventions libres et variables, et ne sont d'usage que chez les peuples qui les ont adoptés librement, sans perdre le droit de les changer ou de les abandonner, quand il plaira à l'usage de les modifier ou de les proscrire. Les premiers constituent la *Grammaire générale ;* les autres sont l'objet des diverses *Grammaires particulières.*

» Ainsi, la GRAMMAIRE GÉNÉRALE est la science raisonnée des principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues.

» Et la GRAMMAIRE PARTICULIÈRE (1), l'art de faire concorder les principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite, avec les institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière.

» La *Grammaire générale* est une science, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables et généraux de la parole; une *Grammaire*

(1) Il faudrait, Et une *Grammaire particulière.*

particulière est un art, parce qu'elle envisage l'application pratique des principes généraux de la parole aux institutions usuelles et arbitraires d'une langue particulière (1). »

Et, maintenant, sans plus de préambules, j'aborde nettement la question que vous m'avez soumise.

Agréez, etc.

LÉGER NOEL.

---

(1) Admirez ma candeur, mon ingénuité. Ce passage dont nous faisions gloire à MM. Bescherelle, voilà que nous le retrouvons mot pour mot dans Girault-Duvivier, qui dit l'avoir emprunté à Douchet, qui lui-même l'avait emprunté à Beauzée. MM. Bescherelle ne se gênent pas plus que cela. Ils ne font pas plus de distinction entre leur bien propre et le bien d'autrui. Ainsi, depuis des siècles, les grammairiens, les lexicographes, ne font donc que transvaser et retransvaser les mêmes vérités, les mêmes erreurs, sans y ajouter l'ingrédient d'une idée, sans aboutir à autre chose qu'à mêler, à confondre de plus en plus les erreurs avec les vérités, au lieu de les séparer, de les distinguer clairement, de les précipiter, au moyen de la raison, de leur dissolution par l'analyse. Bien obligé, messieurs les grammairiens.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

DÉFINITION.

La *Grammaire française* est l'art de parler et d'écrire en français, correctement, c'est-à-dire, d'une manière conforme à l'usage.

Pour parler et pour écrire on se sert de mots; les mots sont composés de syllabes, et les syllabes de lettres.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES ET FONDAMENTALES.

De la Parole.

La parole est l'attribut exclusif de l'homme. Le mécanisme par lequel se forme la parole est admirable. L'air chassé des poumons imprime aux lèvres de la glotte un mouvement de vibration qui produit la voix. La voix, en passant par la bouche, s'y modifie de plusieurs manières, selon le plus ou le moins d'ouverture de celle-ci, et produit les neuf différents sons dont elle est susceptible: huit pleins, représentés généralement par les caractères suivants : *a, è, é, i, o, u, eu, ou,* et un son faible, l'*e* muet.

Un *son* (1) n'est donc qu'une émanation pure et simple de la voix.

Mais chacun de ces sons est à son tour modifié ou par le nez, ou par la langue, ou par les lèvres, ou par le palais, et devient ainsi :

Ou *nasal :* *An, in, on, un.*

Ou LINGUAL : *La, lè, lé, le, li, lo, lu, leu, lou.*
Na, nè, né, ne, ni, no, nu, neu, nou.
Ra, rè, ré, re, ri, ro, ru, reu, rou.
Da, dè, dé, de, di, do, du, deu, dou.
Ta, tè, té, te, ti, to, tu, teu, tou.
Ja, jè, jé, je, ji, jo, ju, jeu, jou, etc.

Ou LABIAL : *Ba, bè, bé, be, bi, bo, bu, beu, bou.*
Pa, pè, pé, pe, pi, po, pu, peu, pou.
Fa, fè, fé, fe, fi, fo, fu, feu, fou.
Va, vè, vé, ve, vi, vo, vu, veu, vou.
Ma, mè, mé, me, mi, mo, mu, meu, mou.

Ou *palatal :* *Ca, kè, ké, ke, ki, co, cu, keu, cou.*
Ga, guè, gué, gue, gui, go, gu, gueu, gou.

Ces diverses modifications du son, produites par les organes de la parole, s'appellent *Articulations.* Ainsi *a* est un son; mais *b* et *d*, dans *ba* et *da*, sont des articulations, parce que le mouvement des lèvres en prononçant *b*, et celui de la langue en prononçant *d*, affectent le son *a* de manière à le transmettre à l'oreille d'une manière différente.

Les sons ainsi modifiés, principalement, comme on le voit, par le mouvement des lèvres et de la langue, sont dits *sons articulés;* les sons simples, comme *a, é, i*, sont des *sons inarticulés.*

Pour ce qui est des sons *an, in, on, un,* grand tumulte parmi les grammairiens à leur occasion. Le son nasal est-il un son articulé ou ne l'est-il pas ? voilà la question. Dangeau dit oui, d'Olivet dit non, moi je dis oui et non. Nous en reparlerons.

Or, telle est tout entière la gamme de la parole. C'est à l'aide de ce petit nombre de sons, que l'homme parvient à exprimer de mille

(1) Tous les grammairiens et l'Académie elle-même disent *son* ou *voix*. Pour nous, nous croyons utile, même nécessaire, de distinguer entre *son* et *voix*.

manières toutes ses idées, quelque infinies qu'elles soient. C'est de ce petit nombre de sons que viennent toutes les langues; c'est à ces sons qu'elles se réduisent, quelque différentes qu'elles puissent être; car, comme dit Levizac, cette diversité ne vient pas d'une différence dans la nature des sons, mais de la différence que les hommes ont mise dans la combinaisons de ces sons.

Parler c'est donc articuler des sons, qui, combinés ensemble, forment des mots, et expriment des idées. La parole résulte donc principalement de l'action de la langue et des lèvres sur la voix à son passage dans la bouche. Ce qui a fait dire que la *voix humaine* est *air* dans la trachée-artère, *son* dans la glotte, et *parole* dans la bouche.

Des Langues.

L'ensemble des termes et des façons de parler dont se servent les différents peuples, se nomme *Langue.*

On a beaucoup écrit sur l'origine des langues; mais les nombreuses dissertations des érudits n'ont pu nous conduire à savoir quelle était la *langue primitive.* Les premiers hommes avaient-ils un langage qu'ils eussent reçu avec la vie, ou est-ce le besoin, ce grand inventeur, qui leur en a suggéré un? Rien de plus conforme à la saine raison que de penser que Dieu, après avoir créé l'homme et la femme, leur donna un langage au moyen duquel ils pussent se communiquer les impressions qui durent nécessairement envahir leur âme au sortir du néant, et que chaque objet multipliait en eux. Au dire des grammairiens, « les hommes ne purent » d'abord correspondre entre eux que par des cris, se faire entendre que » par des gestes. Mais lorsqu'ils eurent contracté quelque habitude d'être » ensemble, les cris produisant aussi des sons, ils durent se servir de » ces sons pour représenter les objets, pour se les indiquer les uns aux » autres, pour exprimer leurs besoins sans cesse renaissants. » Cette doctrine, longuement développée par les auteurs de la *Grammaire Nationale*, est tout à fait antireligieuse. Ou vous croyez que l'homme fut formé de la manière que nous l'enseigne la sainte Écriture, ou vous n'y croyez pas. Dans le premier cas, com-

ment supposer que Dieu, après avoir répandu sur cette argile le souffle de la vie, après avoir uni à ce corps une âme raisonnable, après avoir doué sa créature de la faculté de penser et de sentir, la laissa privée de la faculté d'exprimer ses pensées et ses sentiments? Comment supposer que le Seigneur, qui parla au premier homme et à la première femme, ne leur avait pas donné, avec la voix, une parole pour lui répondre? Ah! sans doute, entendant une voix inconnue, Adam répondit:

« Qui m'appelle ? — *Celui* qui te fit de ses mains.
— Qui suis-je ? — Tu seras le père des humains.
— Ce ciel est-ce encor moi ? Cette image qui passe,
Cette ombre sous mes pieds, qui déeline et s'efface,
Est-ce moi ? toujours moi qui partout me poursuis ?
Dans ce nuage errant est-ce moi qui me fuis ?
Moi qui dans l'air répands cette âme matinale ?
Moi, dans ce long soupir que chaque chose exhale ?
— Tu n'es pas seul au monde. — Une voix! une voix
Des roseaux s'échappant a grandi dans les bois.
Mon oreille a saisi la parole envolée.
Loin de moi qui m'appelle ? Est-ce ma voix ailée ?
Est-ce la voix de l'aigle ? ou, fille du vallon,
L'haleine du torrent qui parle à l'aquilon ?
Ou la voix des grands lis à la bouche argentée ?
Ou l'arbre aux bras tendus ? — C'est moi. C'est *Jéhovah !*
— O son doux à l'oreille ! O terre, si c'est toi,
Si c'est toi, ciel ouvert, qui t'abaisses sur moi,
Mon oreille t'écoute et déjà mon œil t'aime.
Où courir? où rester? où me chercher moi-même ?
Si c'est toi, vaste mer, autre ciel sans repos,
Reçois-moi dans ta source, ainsi qu'un de tes flots,
Et redis-moi mon nom. — Ton nom est *Adam*...
— D'un autre nom que moi pourquoi t'appelles-tu ?
N'es-tu pas sur mon front le rayon descendu,
Ma voix qui me répond, mon âme, mon génie,
Des mots aux ailes d'or l'invisible harmonie ?
Si mon œil peut te voir et ma main te toucher,
Parle, dis-moi comment, où faut-il te chercher?...
Un monde en t'écoutant est né dans mon esprit.
— Au milieu de ton cœur c'est l'ardente pensée
Que déjà, sous l'argile, à longs flots j'ai versée.

Est-ce à toi qu'appartient ce globe de lumière,
Œil des cieux qui régit l'univers d'un regard ?
Jusqu'au fond de mon cœur il a plongé son dard.
Est-ce toi, dans tes mains, qui possèdes la vie,
Le doux présent du jour, le parfum d'ambroisie
Que chaque créature aspire en s'éveillant ?
Mais toi, qui t'a vu naître ?
Quelle argile est ta mère, et qui donc est ton maître ?
— Tout obéit à Dieu. » (EDGAR QUINET.)

Sans doute, en ouvrant les yeux à la lumière, Ève s'écria à son tour :

« Salut, cieux embaumés qui venez de sourire !
Salut, mer transparente aux longs cheveux d'argent !
O vallons, ô montagnes,
Ruisseaux, grottes, salut ! Et vous, fleurs, mes compagnes,
Oh ! dites, qu'il est doux de vivre et de fleurir !
Mais toi, qui donc es-tu ? Frayeur ! joie inconnue !
Je te vois, si le jour n'abuse pas mes yeux.
Ton front, comme le mien, se lève vers les cieux,
Et ta lèvre connaît, quand ton esprit la guide,
Des sons pareils à ceux dont ma lèvre est avide.
Tes cheveux sur ton cou respirent ; et les miens,
Par le vent caressés, vivent comme les tiens.
L'espérance pour moi jaillit de ta paupière. »
(EDGAR QUINET.)

L'hébreu étant la plus ancienne langue connue, pourquoi ne serait-ce pas l'idiome dont Dieu aurait doté Adam et Ève ? Apparemment que les hommes n'en connurent point d'autre jusqu'au jour où Dieu, pour punir leur orgueil, confondit les sons dans leurs bouches, et les obligea de se séparer en autant de peuples que de cette confusion il résulta d'idiomes différents.

La langue ne fut point changée ; au fond, les mots restèrent les mêmes ; mais chacun se mit à les prononcer, à les construire d'une manière différente ; en sorte qu'il devint impossible de s'entendre, et le vaste monument inachevé, dont l'ombre gigantesque rayait la plaine de Sennaar, s'appela *Babel* ou *Confusion*.

Ce n'est qu'avec le temps que plusieurs langues s'éloignèrent de leur origine commune, au point de n'en garder aucune trace.

On évalue à deux mille le nombre des langues connues :

Langue hébraïque. Langue latine. Langue française. Langue anglaise. Langues du midi. Langues du nord. Les langues du midi sont filles de la joie, et les langues du nord, du besoin. (J. J. Rousseau.) *Une belle langue. Une langue abondante, riche, féconde, harmonieuse, douce, sonore. Une langue stérile, pauvre, rude, dure, sifflante, sourde, barbare. Langue claire. Lange énergique, forte, pompeuse. Toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains.* (Voltaire.) *Enrichir, polir, perfectionner, épurer, purger une langue. Fixer une langue. Enfler une langue de mots nouveaux, la délayer dans le néologisme, l'affaiblir, l'altérer, la corrompre. Appauvrir une langue. Chez toutes les nations du monde, la langue suit les vicissitudes des mœurs et se conserve ou s'altère comme elles.* (J.-J. Rousseau.) *Une langue dégénérée, corrompue. La richesse, la beauté, la politesse d'une langue. La pureté de la langue. Les propriétés de la langue. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une nation dans le temps où sa langue commence à avoir des principes fixes et un caractère décidé.* (Condillac.) *Le génie d'une langue, le caractère propre et distinctif d'une langue. Les étymologies, les dialectes, la grammaire, la syntaxe, l'orthographe, la prosodie d'une langue. L'origine, la formation, la multiplication, la diversité des langues. Étudier, apprendre, savoir une langue. Oublier une langue. Parler bien une langue.*

La langue est l'arme la plus sûre pour établir une domination durable, et les grands écrivains sont de vrais conquérants.

Langue primitive, Celle qu'on suppose avoir été parlée la première.

Langue primitive ou *originelle*, se dit aussi de Celle qu'on suppose ne s'être formée d'aucune autre.

Langue mère ou *matrice*, qui ne paraît dérivée d'aucune autre et dont quelques autres sont dérivées. *L'hébreu est une langue mère. Langue dérivée*, formée d'une autre.

La langue italienne s'est formée de la langue latine.

Langues sémitiques, Celles qu'on regarde comme ayant été parlées par les enfants de Sem et par leurs descendants. *Les langues sémitiques sont l'hébreu, l'arabe, le syriaque.*

Langue morte, Celle qu'un peuple a parlée, mais qui n'existe plus que dans les livres. *Langue vivante*, Celle qu'un peuple parle actuellement. On dit dans le même sens, *Langue ancienne* ou *savante* par opposition à *Langue moderne* ou *vulgaire*.

Les principales langues mortes sont l'hébreu, le grec et le latin.

Les principales langues vivantes sont le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, et quelques autres de l'Orient.

Langue littérale, se dit aussi par opposition à *Langue vulgaire* ou *moderne*. *Le grec littéral est fort différent du grec vulgaire. Il sait bien l'arabe littéral, mais il n'entend pas l'arabe vulgaire.* On ne le dit que du grec et de l'arabe.

Langues orientales, Les langues mortes ou vivantes de l'Asie ; telles que l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le persan, le sanscrit, le chinois. *Le chinois est de*

toutes les langues la plus difficile. La langue chinoise n'a environ que trois cent trente-cinq mots, tous d'une syllabe, dont la signification change avec le ton, et pour lesquels on emploie quatre-vingt mille caractères différents.

Langue hellénique, Langue grecque ancienne ou littérale.

Langue hellénistique, Langue des juifs grecs, dans laquelle a été faite la version des Septante.

Langue naturelle ou *maternelle,* Celle du pays où l'on est né, par opposition à *Langue étrangère,* Celle d'un autre pays.

Langue nationale, Celle que parle généralement une nation, aussi par opposition à Langue étrangère.

La langue sainte, La langue hébraïque.

Langue sacrée, Toute langue dans laquelle sont écrits des livres qu'on suppose inspirés par la Divinité.

Langue transpositive, Celle où les rapports des mots entre eux sont indiqués par leurs terminaisons, et où, par conséquent, on n'est pas obligé de les placer selon l'ordre analytique de la pensée. *Le latin, le grec, sont des langues transpositives. Les langues transpositives admettent des inversions fréquentes.* Par opposition, *Langue analytique,* Celle où la génération des mots suit celle des pensées. *Le français, l'italien, sont des langues analytiques.*

Langue philosophique, Celle où la génération des mots suivrait exactement celle des pensées, où il n'y aurait ni anomalies, ni distinction du propre et du figuré, etc.

Langue universelle, Langue qui serait commune à tous les peuples. *Leibnitz a conçu le projet d'une langue universelle. Le latin, qui est su des gens instruits de tous les pays, est une espèce de langue universelle.*

La langue poétique, la langue courante d'une nation.

C'est parce qu'une langue suppose une suite de pensées que les animaux n'en ont point.

Langue Française.

La langue de la Gaule était la langue *celtique,* qui passe pour la mère de toutes celles qui se sont parlées et se parlent encore en Europe.

Les Romains, devenus maîtres de la Gaule, imposèrent leur langue à cette contrée. Au moyen âge, le latin devint la langue des savants, la langue universelle. En France, tous les actes furent écrits en latin jusqu'en 1559.

De l'altération progressive de la langue latine se forma la langue romane, qui devint la langue vulgaire au septième et au huitième siècle. Cette altération, M. Villemain l'explique par l'introduction dans la langue latine de mots celtes et francs avec des désinences latines, et, plus tard, la suppression de ces désinences, devenues un embarras, parce qu'on ne savait plus les varier. Le roman était universel en Gaule au dixième siècle. Il paraît même qu'on le parlait en Italie et en Espagne, où il était appelé *Langue limousine;* mais le commerce des peuples du nord de la Gaule avec les Allemands amena la formation de deux dialectes dans la langue ro-

mane : l'un, connu sous le nom de *Langue d'oil*, parce que le mot *oui* s'y disait *oil*, fut celui du Nord ; l'autre, connu sous le nom de *Langue d'oc*, parce que le mot *oui* s'y disait *oc*, resta celui du Midi. Du premier est né la langue française ; le second, qui n'était autre que la véritable langue romane, se parle encore dans les contrées méridionales de la France. On assigne d'ordinaire le cours de la Loire comme limite à ces deux idiomes dont la séparation s'opéra au dixième ou au douzième siècle.

Le plus ancien et le plus authentique monument de la langue romane est le serment de Louis le Germanique, frère de Karle le Chauve. Le voici, avec une traduction littérale en regard, tel que nous le trouvons dans les excellentes *Lettres* de Thierry sur l'histoire de France :

TEXTE.	TRADUCTION.
« Pro Deu amor et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di en avant in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai io cist meon fradre Karlo, et in adjuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altrezi fazet ; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karlo, in damno sit. »	« Par amour de Dieu et du peuple chrétien, et par notre commun salut, de ce jour en avant, tant que Dieu me donnera de savoir et pouvoir, je sauverai mon frère Karle, et l'aiderai en chaque chose, comme un homme par droit doit sauver son frère, parce qu'il en ferait autant pour moi ; et je ne ferai avec Lothaire aucun traité, qui, de ma volonté, soit dommageable à mon frère Karle. »

Au dixième siècle, les articles commencent à se former, les noms à perdre leurs désinences latines, les verbes actifs à se conjuguer, ainsi que le verbe *estre*, la langue française enfin à se dessiner légèrement dans la brume du vieux roman. En voici un exemple cité, comme le précédent, dans l'excellent traité de rhétorique de M. Bécart. C'est un fragment de la traduction du symbole de saint Athanase :

TEXTE :	TRADUCTION :
« Kikumkes vult salf estre, devant totes choses besoing est qu'il tienget la commune fei ; la quele si kaskun entiere e neent mal misme ne guarderats sans dotance, pardurablement perirat. »	« Quiconque veut être sauvé, devant toutes choses il est besoin qu'il tienne la commune foi ; laquelle si chacun ne garde entière et nullement mélangée, sans doute à jamais il périra. »

Au treizième siècle les progrès de la langue sont déjà très-marqués, comme on le voit dans les *Ordonnances* de saint Louis, et

surtout dans son édit contre les blasphémateurs, dont voici le premier paragraphe :

» Si aucune personne de l'aage de quatorze ans, ou de plus, fait chose ou dit parole en jurant ou autrement, qui torne à despit de Dieu, ou de Nostre-Dame ou des Sainz, et qui fust si horrible qu'elle fut vilaine à recorder, il poira 40 *livres* ou moins, més que ce ne soit moins de 20 livres, selon l'estat et la condition de la personne, et la manière de la vilaine parole ou du vilain fait; et à ce sera contraint, se mestier (*si besoin*) est : et si il étoit si poure qu'il ne peust poyer la poine dessus dite, ne n'eust autre que pour li la voussist (*voulût*) poyer, il sera mis en l'eschielle l'erreure d'une luye (*l'espace d'une lieue, une heure du jour*) en lieu de notre justice... et puis sera mis en la prison pour six jours ou pour huit jours au pain et à l'eau.»

Voici un échantillon de la poésie du quatorzième siècle :

Bien vous puis de cetui tant dire
Qu'il ne savoit chanter ne lire,
En romantier, chartre ne brief;
Se ne savoit longue ni brief;
Une Messe sans plus savoit,
Salve sancta parens, qu'avoit
Aprise d'enfance et d'usage,
N'en karesme, ne en charnage,
Na Pentecoste, na Noël,
Ne chantast ia nul for el :
C'était touziors touz ses efforz
Et por les vifs et por les morz.

Les vers de Villon, au quinzième siècle, sont pleins de tours et d'expressions encore usitées aujourd'hui. On y voit poindre la langue si vive, si originale, de Marot, de Voiture, de Sarrazin, de La Fontaine.

Villon ne se piquait pas d'être né de parents nobles et riches ; aussi dit-il :

Pauvre je suis dès ma jeunesse,
De pauvre et petite extrace,
Mon père n'eut onc grande richesse,
Ne son ayeul nommé Érace.
Pauvreté tous nous suit et trace;
Sur les tombeaux de mes ancestres
(Les âmes desquels Dieu embrasse)
On n'y voit couronnes ne sceptres. (*Cité par M. Bécart.*)

Saint-Gelais écrivait déjà, au commencement du seizième siècle, des vers d'une pureté remarquable. Voici un échantillon de sa poésie :

Toi qui es receveur du Roi,
Ou du Dauphin, si tu me crois,
Reçois avant que tu écrives,
Écris avant que tu délivres.
De recevoir fais diligence
Et fais tardive délivrance.
Prends acquis qui soient bien valables;
Payes en paroles aimables,
En tes clercs pas tant ne te fies,
Qu'à voir souvent tes faits oublies.
Sois moult diligent à compter,
Et tu pourras plus haut monter. (*Cité par le même.*)

C'est au seizième siècle, dit M. Victor Hugo, que la langue française a commencé à devenir la langue la plus littéraire de l'Europe.

Sur une question aussi importante nous n'oserions nous mettre à la place du poëte, et nous allons le laisser parler sans l'interrompre :

« On peut dire de la langue française au seizième siècle, » continue M. Victor Hugo, « que c'est tout à fait une *langue de la* » *renaissance.* Au seizième siècle l'esprit de la renaissance est par- » tout, dans la langue comme dans tous les arts. Le goût romain-by- » zantin, que le grand événement de 1454 a fait refluer vers l'Occi- » dent, et qui avait par degrés envahi l'Italie dès la seconde moitié » du quinzième siècle, n'arriva guère en France qu'au commence- » ment du seizième; mais à l'instant même il s'empare de tout, il » fait irruption partout, il inonde tout. Rien ne résiste au flot. Ar- » chitecture, poésie, musique, tous les arts, toutes les études, toutes » les idées, jusqu'aux ameublements et aux costumes, jusqu'à la » législation, jusqu'à la théologie, jusqu'à la médecine, jusqu'au » blason, tout suit pêle-mêle et s'en va à vau-l'eau sur le torrent » de la renaissance. La langue est une des premières choses at- » teintes; en un moment elle se remplit de mots latins et grecs; » elle déborde de néologismes; son vieux sol gaulois disparaît pres- » que entièrement sous un chaos sonore de vocables homériques et

» virgiliens. A cette époque d'enivrement et d'enthousiasme pour » l'antiquité lettrée, la langue française parle grec et latin comme » l'architecture, avec un désordre, un embarras et un charme in- » finis; c'est un bégaiement classique adorable.

» Moment curieux! C'est une langue qui n'est pas faite, une » langue sur laquelle on voit le mot grec et le mot latin à nu, comme » les nerfs et les veines sur l'écorché. Et pourtant cette langue qui » n'est pas faite est une langue souvent bien belle; elle est riche, » ornée, amusante, copieuse, inépuisable en formes, haute en » couleur; elle est barbare à force d'aimer la Grèce et Rome: elle est » pédante et naïve. Observons en passant qu'elle semble parfois » chargée, bourbeuse et obscure. Certes, ce n'est pas sans troubler » profondément la limpidité de notre vieil idiome gaulois, que ces » deux langues mortes, le grec et le latin, y ont si brusquement » vidé leurs vocabulaires. Chose remarquable et qui s'explique par » tout ce que nous venons de dire, pour ceux qui ne comprennent » que la langue courante, le français du seizième siècle est moins » intelligible que le français du quinzième. Pour cette classe de lec- » teurs, Brantôme est moins clair que Jean de Troyes.

» Au commencement du dix-septième siècle, cette langue trouble » et vaseuse subit une première filtration: opération mystérieuse, » faite tout à la fois par les années et par les hommes, par la foule » et par le lettré, par les événements et par les livres, par les mœurs » et par les idées; qui nous donne pour résultat l'admirable langue » de P. Mathieu et de Mathurin Régnier, qui sera plus tard celle » de Molière et de La Fontaine, et plus tard encore celle de Saint- » Simon. Si les langues se fixaient, ce qu'à Dieu ne plaise, la langue » française aurait dû en rester là. C'était une belle langue que cette » poésie de Régnier, que cette prose de Mathieu! C'était une lan- » gue déjà mûre, et cependant toute jeune, une langue qui avait » les qualités les plus contraires, selon le besoin du poëte; tantôt » ferme, adroite, svelte, vive, serrée, étroitement ajustée sur l'in- » tention de l'écrivain, sobre, austère, précise, elle allait à pied » et sans images et droit au but; tantôt majestueuse, lente et toute » empanachée de métaphores, elle tournait largement autour de la » pensée comme les carrosses à huit chevaux dans un carrousel. C'é- » tait une langue élastique et souple, facile à nouer et à dénouer au » gré de toutes les fantaisies de la période, une langue toute moirée » de figures et d'accidents pittoresques; une langue neuve, sans au-

» eun mauvais pli, qui prenait merveilleusement la forme de l'i-
» dée, et qui, par moments, flottait quelque peu à l'entour, autant
» qu'il le fallait pour la grâce du style. C'était une langue pleine
» de fières allures, de propriétés élégantes, de caprices amusants;
» commode et naturelle à écrire; donnant parfois aux écrivains les
» plus vulgaires toutes sortes de bonheurs d'expressions qui fai-
» saient partie de son fonds naturel. C'était une langue forte et sa-
» voureuse, tout à la fois claire et colorée, pleine d'esprit, excel-
» lente au goût, ayant bien la senteur de ses origines, très-française,
» et pourtant laissant voir distinctement sous chaque mot sa racine
» hellénique, romaine ou castillane; une langue calme et transpa-
» rente, au fond de laquelle on distinguait nettement toutes ces ma-
» gnifiques étymologies grecques, latines ou espagnoles, comme
» les perles et les coraux sous l'eau d'une mer limpide.

» Cependant, dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, il
» s'éleva une mémorable école de lettrés qui soumit à un nouveau
» débat toutes les questions de poésie et de grammaire dont avait
» été remplie la première moitié du même siècle, et qui décida
» pour Malherbe contre Régnier. La langue de Régnier, qui sem-
» blait encore très-bonne à Molière, parut trop verte et trop peu
» faite à ces sévères et discrets écrivains. Racine la clarifia une se-
» conde fois » et l'éleva, avec le concours de Boileau, à ce haut degré de clarté et de pureté qu'on admire avec tant de raison dans les bons écrivains de cette époque.

Mais, continue M. Victor Hugo, « Cette distillation, beaucoup plus
» artificielle que la première, beaucoup plus littéraire et beaucoup
» moins populaire, n'ajoute à la pureté et à la limpidité de l'idiome
» qu'en le dépouillant de presque toutes ses propriétés savoureuses
» et colorantes, et en le rendant plus propre désormais à l'abstrac-
» tion qu'à l'image; toutefois il est impossible de s'en plaindre quand
» on songe qu'il en est résulté *Britannicus*, *Esther* et *Athalie;*
» œuvres belles et graves, dont le style sera toujours religieuse-
» ment admiré de quiconque acceptera avec bonne foi les condi-
» tions sous lesquelles il s'est formé.

» Toute chose va à sa fin. Le dix-huitième siècle filtra et tamisa
» la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord
» épurée par Régnier, puis distillée par Racine, acheva de déposer
» dans l'alambic de Voltaire les dernières molécules de la vase na-

» tale du seizième siècle. De là cette langue du dix-huitième siècle, » parfaitement claire, sèche, dure, neutre, incolore et insipide, » langue admirablement propre à ce qu'elle avait à faire, langue » du raisonnement et non du sentiment, langue incapable de co- » lorer le style, langue encore souvent charmante dans la prose, » et en même temps très-haïssable dans le vers, langue de philo- » sophes, en un mot, et non de poëtes. Car la philosophie du dix- » huitième siècle, qui est l'esprit d'analyse arrivé à sa plus com- » plète expression, n'est pas moins hostile à la poésie qu'à la reli- » gion. Voltaire ne se hérisse pas moins devant Homère que devant » le pape.

» Au dix-neuvième siècle, un changement s'est fait dans les idées » à la suite du changement qui s'est fait dans les choses. Les esprits » ont déserté cet aride sol voltairien, sur lequel le soc de l'art s'ébré- » chait depuis longtemps pour de maigres moissons. Au vent philoso- » phique a succédé un souffle religieux, à l'esprit d'analyse l'esprit » de synthèse, au démon démolisseur le génie de la reconstruction. » Il est apparu des hommes doués de la faculté de créer, et ayant » tous les instincts mystérieux qui tracent son itinéraire au génie. » Ces hommes que nous pouvons d'autant plus louer que nous » sommes personnellement bien éloigné de prétendre à l'honneur » de figurer parmi eux, ces hommes se sont mis à l'œuvre. L'art » qui, depuis cent ans, n'était plus en France qu'une littérature, » est redevenu une poésie.

» Au dix-huitième siècle il avait fallu une langue philosophique, » au dix-neuvième il fallait une langue poétique.

» C'est en présence de ce besoin que, par instinct et presque à » leur insu, les poëtes de nos jours, aidés d'une sorte de sympa- » thie et de concours populaire, ont soumis la langue à cette » élaboration radicale qui était si mal comprise il y a quelques » années, qui a été prise d'abord pour une levée en masse de tous » les solécismes et de tous les barbarismes possibles, et qui a si » longtemps fait taxer d'ignorance et d'incorrection tel pauvre jeune » écrivain consciencieux, honnête et courageux, philologue comme » Dante en même temps que poëte, nourri des meilleures études » classiques, lequel avait peut-être passé sa jeunesse à ne rempor- » ter dans les colléges que des prix de grammaire.

» Les poëtes ont fait ce travail, comme les abeilles leur miel, en » songeant à autre chose, sans calcul, sans préméditation, sans

» sytème, mais avec la rare et naturelle intelligence des abeilles et » des poëtes.

» Il fallait d'abord colorer la langue, il fallait lui faire reprendre » du corps et de la saveur; et nous ne pensons pas qu'on ait eu » tort de faire infuser Ronsard dans cet idiome affadi par Dorat.

» L'opération d'ailleurs s'est accomplie, on le voit bien mainte- » nant, selon les lois grammaticales les plus rigoureuses. La langue » a été retrempée à ses origines, voilà tout. Seulement, et encore » avec une réserve extrême, on a remis en circulation un certain » nombre d'anciens mots nécessaires ou utiles. Nous ne sachons » pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or, ce sont les mots nouveaux, » les mots inventés, les mots faits artificiellement, qui détruisent le » tissu d'une langue. On s'en est gardé. Quelques mots frustes (1) » ont été refrappés au coin de leurs étymologies. D'autres, tombés » en banalité, et détournés de leur vraie signification, ont été ra- » massés sur le pavé et soigneusement replacés dans leur sens » propre.

» De toute cette élaboration, dont nous n'indiquons ici que quel- » ques détails pris au hasard, et surtout du travail simultané de toutes » les idées particulières à ce siècle (car se sont les idées qui sont les » vraies et souveraines faiseuses de langues), il est sorti une langue » qui, selon le besoin de celui qui s'en sert, a la grâce et la » naïveté des allures comme au seizième siècle, la fierté des tour- » nures et la phrase à grands plis comme au dix-septième siècle, » le calme, l'équilibre et la clarté comme au dix-huitième; langue » propre à ce siècle, qui résume trois formes excellentes de notre » idiome, sous une forme plus développée et plus complète, et » avec laquelle aujourd'hui l'écrivain qui en aurait le génie pour- » rait sentir comme Rousseau, penser comme Corneille, et peindre » comme Mathieu.

» Cette langue est aujourd'hui à peu près faite. Comme prose, » ceux qui l'étudient dans les notables écrivains qu'elle possède » déjà, et que nous pourrions nommer, savent qu'elle a mille lois » à elle, mille secrets, mille propriétés, mille ressources nées » tant de son fonds personnel que de la mise en commun du fonds » des trois langues qui l'ont précédée et qu'elle multiplie les unes

(1) Expression figurée qui se dit, au propre, d'une médaille, d'une monnaie effacée, altérée ou défectueuse dans sa forme. *Médaille fruste.*

» par les autres. Elle a aussi sa prosodie particulière et toutes sortes » de petites règles intérieures connues seulement de ceux qui pra- » tiquent, et sans lesquelles il n'y a pas plus de prose que de vers. » Comme poésie, elle est aussi bien construite pour la rêverie que » pour la pensée, pour l'ode que pour le drame, *pour la comédie* » *que pour la tragédie.* Elle a été remaniée dans le vers par le » mètre, dans la prose par le rhythme.

» De là une harmonie toute neuve, plus riche que l'ancienne, » plus compliquée, plus profonde, et qui gagne tous les jours de » nouvelles octaves.

» Telle est, avec tous les développements que nous ne pouvons » donner ici à notre pensée, la langue que l'art du dix-neuvième siècle » s'est faite, et avec laquelle en particulier il va parler aux masses » du haut de la scène. Sans doute la scène, qui a ses lois d'optique » et de concentration, modifiera cette langue d'une certaine façon, » mais sans y rien altérer d'essentiel. Il faudra, par exemple, à la » scène une prose aussi en saillie que possible, très-fortement » sculptée, très-nettement ciselée, ne jetant aucune ombre douteuse » sur la pensée, et presque en ronde-bosse ; il faudra à la scène un » vers où les charnières soient assez multipliées pour qu'on puisse » le plier et le superposer à toutes les formes les plus brusques et » les plus saccadées du dialogue et de la passion. La prose en re- » lief, c'est un besoin du théâtre ; le vers brisé, c'est un besoin du » drame (1),

---

(1) Ce besoin n'est contesté par aucun homme intelligent. Il ne l'est et ne peut l'être que par cette multitude de Lisidas sans cervelle dont parle M. Tenint, lesquels, ayant la prétention de comprendre Homère, n'admirent pas Shakespeare ; esprits étroits qui ne savent se traîner que dans un cercle de règles absurdes.

Nous les renvoyons à l'excellent livre de M. Wilhelm Tenint, intitulé : *Prosodie de l'École moderne*, auquel *le Journal des Débats* devait au moins une mention aussi honorable que celle qu'il a accordée à la *Grammaire Nationale*, et dont il s'est bien gardé de dire un seul mot. Telle est l'horreur du Journal des Débats pour la poésie, que tout ce qui lui en rappelle seulement l'idée, le fait frissonner. Plutôt mourir d'une indigestion de prose!

« En poésie, » dit l'auteur que nous citions tout à l'heure, « OU L'ON » CHANTE OU L'ON PARLE. Le poëte chante dans l'ode, dans le dithyrambe, » dans le poëme. Il parle dans le drame, dans la comédie, l'épître et la » fable. De là nécessairement deux vers bien différents, le VERS INTACT et le » VERS BRISÉ, ou bien le VERS CHANTÉ et le VERS PARLÉ. L'un, majestueux, ne » cherchant l'harmonie que dans des mesures d'un temps égal, aimant la » pompe et l'ampleur, les épithètes qui font image, déployant dans toute » son étendue la large envergure de ses ailes, et planant toujours dans les » hautes sphères. L'autre, au contraire, brisé, souple, tout à l'action, mu- » sical toujours, mais variant sans cesse le mode de son harmonie, sobre

» Ceci une fois posé et admis, nous croyons que désormais tous » les progrès de forme sérieux qui seront dans le sens grammatical

---

» d'épithètes, ne disant que ce qu'il doit dire; celui-là enfin posé à terre » et repliant ses ailes, mais pour les ouvrir parfois à l'essor des grandes pen- » sées.

» Nous citerons comme modèle de concision et de simplicité, ces vers de » Victor Hugo, dans *Marion Delorme*. Nous avons soin d'y marquer les cé- » sures mobiles ou non :

Écoutez-moi, Marie.
J'ai pour tout nom Didier. — Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. — On me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église. — Une femme,
Vieille et du peuple, — ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, — en chrétien
M'éleva, — puis mourut, me laissant tout son bien,
Neuf cents livres de rente, à peu près, — dont j'existe.
Seul à vingt ans, — la vie était amère et triste.
Je voyageai. — Je vis les hommes, et j'en pris
En haine quelques-uns — et le reste en mépris.

» Trente vers de tragédie ne diraient pas autant. »

Il est bien entendu toutefois, comme le remarque fort bien l'auteur cité, que le drame aussi bien que la tragédie admet généralement le vers intact, et que le vers brisé n'est qu'une exception nécessaire. On ne s'en sert que pour arriver à la concision qu'exige l'action et pour ne dire jamais un mot de trop.

Voici des vers (qu'on nous pardonne de nous citer nous-même), des vers que nous avons faits il y a douze ans, à une époque où, plongé encore dans les ténèbres d'une petite ville de province, nous ne connaissions de la vaste révolution littéraire qui s'opérait alors que le nom de Victor Hugo, retentissant parfois à nos oreilles, comme y avait retenti, dans notre enfance, le nom de Napoléon. Or, ces vers sont des vers brisés :

Eh bien, que t'ai-je fait pour dissiper mon rêve,
Pour que ce noir nuage à l'horizon s'élève,
Et s'épaississe au loin sur cette plaine d'or
Et d'azur, — où mon âme abattait son essor!
Que t'ai-je fait, mon Dieu, pour que ta main sévère
Contre ta créature arme tant de colère?
Je n'ai point blasphémé ton nom. — Pour te prier
Nos deux cœurs s'unissaient, ô mon Dieu! — L'oublier!
Lui, dont l'image est là, qui brille dans mon âme,
Comme un rayon dans l'ombre, en souvenirs de flamme!
Lui que je vois partout! lui dont j'entends la voix
Si douce! — Lui si bon, l'homme à qui je me dois
Enfin; — car j'ai promis (oui, je me le rappelle,
Nous étions seuls, la nuit ne fut jamais plus belle),
J'ai promis que mon cœur ne battrait que pour lui;
Je l'ai juré. — Mon Dieu, faut-il donc qu'aujourd'hui
Je devienne parjure envers celui que j'aime,
Et pour qui mon amour est le bonheur suprême?
Oh! rien que d'y penser, c'est horrible! — Pitié!
Au poteau du devoir mon destin est lié :
Il faut que j'obéisse, ou je serai maudite,
Et du monde à jamais honteusement proscrite;
Il faut que j'obéisse à mon père; — demain
Il faudra que j'accepte un époux de sa main.
Mon Dieu, l'abîme est-il assez profond! — que faire!
M'imposer le sourire et m'efforcer de plaire;

» de la langue doivent être étudiés, applaudis et adoptés. Et qu'on » ne se méprenne pas sur notre pensée : appeler le progrès ce n'est

---

Sous une fausse joie étouffer mon chagrin,
Rallumer sur mon front l'éclat d'un jour serein ;
Dérision cruelle ! avec la mort dans l'âme,
Chanter, danser, jouer et rire ! — Pauvre femme !

Par quel instinct secret et plus fort que l'habitude avais-je trouvé cette forme pour ce langage, tandis que dans l'ode, par exemple, ma pensée ne jaillit jamais qu'en alexandrins de mesure égale, sans que je puisse dire que ma volonté y est pour quelque chose ; tant cela se fait mystérieusement et, pour ainsi dire, à mon insu. Non que je prétende avoir fait un chef-d'œuvre, tant s'en faut ; mais je suis convaincu que cela m'aurait encore moins réussi d'une autre manière.

Plus tard, racontant un des jours les plus heureux de ma vie, je ne fis sans doute qu'obéir à cette même impulsion naturelle en faisant usage de l'enjambement, afin de n'altérer en rien les saintes paroles qu'une voix du ciel m'avait fait entendre ici bas :

Vivrais-je cent mille ans, je le jure, ô Stella,
Ces mots sacramentels resteront gravés là.
Voici ce qu'elle dit d'une voix pénétrée :
— Monsieur, vous quittez donc, mardi, notre contrée ?
— Hélas ! je pars demain, madame. — Encore un jour
Que vous nous dérobez ! — Dans ce charmant séjour,
Baigné de vos parfums et de votre lumière,
Je voudrais près de vous passer ma vie entière.
— Oh ! monsieur, c'est très-mal de nous quitter ainsi.
— Savez-vous que j'arrache, en m'arrachant d'ici,
Mon âme de mon corps. — Monsieur est-il sincère ?
Si vous en étiez triste autant que nous, j'espère
Que vous demeureriez.

Et plus loin :

Où trouver maintenant des paroles de flamme
Pour dire le bonheur qui coula dans mon âme,
Quand cet être que l'œil ne peut considérer
Sans que le cœur se sente enclin à l'adorer,
Quand cet être ineffable, au radieux visage,
En passant avec moi près d'un rosier sauvage,
Me dit d'un ton de voix qui me fit tressaillir :
« Monsieur, voudriez-vous, s'il vous plaît, me cueillir
» Une rose ? »

Telles sont, en effet, les propres paroles qu'elle m'adressa et qui retentissent encore, comme un chant céleste, au fond de mon âme. Si j'avais essayé d'y changer quelque chose, mon cœur eût vu dans cet acte une profanation. Et il n'en faut pas davantage, je crois, pour justifier cet emploi de l'enjambement.

Oui, encore une fois, l'enjambement est indispensable dans certains cas, soit pour le mouvement du vers, soit pour la concision et le naturel du style.

Et si je me suis cité moi-même avec tant de complaisance, c'est pour prouver que je sens ce que je dis, que j'en suis convaincu, comme doit l'être de ce qu'il dit tout homme qui parle pour persuader. Parmi les prédicateurs, il y en a si peu qui prêchent d'exemple en même temps que de parole, qu'on aurait bien tort de m'en vouloir. D'ailleurs, quand personne ne nous cite, pas même MM. Noël et Chapsal, pas même le *Jour-*

» pas encourager les modes. Les modes, dans les arts, font autant de » mal que les révolutions font de bien. Les modes substituent le » chic, le ponsif (1) et le procédé d'atelier, à l'étude austère de » chaque chose et aux originalités individuelles. Les modes mettent » à la disposition de tout le monde une manière vernissée et cha-

---

nal des Débats, que dis-je? pas même M. Jules Janin, c'est bien le moins qu'on nous accorde de nous citer quelquefois nous-même. Voyez pourtant, me dira-t-on, comme M. Victor Hugo parle de lui-même avec modestie dans toutes ses préfaces et ailleurs. Il est vrai que M. Victor Hugo est très-modeste — dans ses préfaces; mais il est vrai aussi qu'il est grassement payé pour l'être. La modestie est chose très-aisée aux rois et aux empereurs; car ils ont beau se cacher, tout le monde les voit. On aurait tort d'en conclure que chaque roi, chaque empereur est un homme de mérite. Certes, je ne dis pas cela pour M. Victor Hugo. Toujours est-il que la modestie ne doit guère coûter à un si grand homme. M. Jules Janin, lui, n'est pas si modeste, et pour cause. Daignez lui prêter l'oreille un moment, pour vous en assurer. Voici comme il termine une de ses fameuses critiques.

« Voilà, ou je ne m'y connais pas, une analyse complète et qui ne laisse » rien à désirer au lecteur. Qu'il y ait dans toute cette analyse beaucoup » d'esprit, de verve, d'entrain, de bonne moquerie, de causticité et d'é- » pigramme, qui en doute? L'auteur est de ceux qui ne doutent de rien. Ces » mots-là, gros comme une montagne : *le parterre, le public!* je m'en » moque comme de ça! Vous seriez trois mille hommes et trois mille » femmes entassés dans une salle de spectacle, que notre humoriste y met- » trait le même sans-gêne. Si vous n'êtes pas contents, prenez des cartes. » Vous êtes de plaisantes gens de vouloir qu'on ne rie pas à votre nez! » Pourquoi donc êtes vous faits, sinon pour m'amuser, moi qui suis un bel » esprit, moi qui suis un critique célèbre, moi qui suis un poëte? Le beau » mérite, épiciers que vous êtes, si moi qui ai plus d'esprit que vous tous, » j'allais m'inquiéter de vos sifflets, de vos murmures. Sifflez, c'est mon envie; » jetez votre langue aux chiens, je n'irai pas la ramasser. En attendant voici » comme je m'appelle; et si vous n'êtes pas contents, prenez patience; » moi, je le suis, et la preuve, je vais vous chercher quelque bonne petite » méchanceté à vous faire un autre jour. » (Jules Janin.)

La modestie sied bien au vrai mérite; voilà pourquoi Jules Janin n'est pas modeste. Cette sage maxime du *Charivari* est notre propre condamnation, direz-vous, lecteur. Oui, quand nous nous serons loué nous-même à ce point; ce qui ne serait guère pire que d'être loué par M. Jules Janin.

Toutefois, vous avez raison; car, pour prouver notre thèse de tout à l'heure, il nous aurait suffi de citer ces vers de Racine, dans *les Plaideurs*.

..... Puis donc qu'on nous permet — de prendre
Haleine, — et que l'on nous défend — de nous étendre....

Mais j'aperçois venir madame la comtesse
De Pimbesche; — elle vient pour affaire qui presse.

Le moyen de faire entrer, sans recourir à l'enjambement, *madame la comtesse de Pimbesche*, dans un vers?

Quelques grammairiens ont critiqué, bien à tort, dans les poésies d'André Chénier, des enjambements qui sont des beautés.

(1) Nous croyons que la véritable orthographe de ce mot est *poncif*, avec un *c*. L'Académie écrit même *poncis*.

» toyante, peu solide sans doute, mais qui a quelquefois un éclat » de surface plus vif et plus amusant à l'œil que le rayonnement » tranquille du talent. Les modes défigurent tout, font la grimace de » tout profil et la parodie de toute œuvre. Gardons-nous des modes » dans le style; espérons cette réserve de la sagesse des jeunes et » brillants écrivains qui mènent au progrès les générations de leur » âge. Il serait fâcheux qu'on en vînt un jour à posséder des recettes » courantes pour faire du style original comme les chimistes de ca- » baret font du vin de Champagne, en mêlant, selon certaines doses, » à n'importe quel vin blanc convenablement édulcoré, de l'acide » tartrique et du bi-carbonate de soude.

» Ce style et ce vin moussent, la grosse foule s'en grise, mais » le connaisseur n'en boit pas.

» Nous n'en viendrons pas là. Il y a un esprit de mesure et de » critique en même temps qu'un grand souffle d'enthousiasme dans » les nouvelles générations. La langue a été amenée à un point ex- » cellent depuis quinze années (1). Ce qui a été fait par les idées » ne sera point détruit par les fantaisies.

» Réformons, ne déformons pas.

» Si le nom qui signe ces lignes était un nom illustre, si la voix » qui parle ici était une voix puissante, nous supplierions les jeunes » et grands talents sur qui repose le sort futur de notre littérature, » si magnifique depuis trois siècles, de songer combien c'est une » mission imposante que la leur, et de conserver dans leur manière » d'écrire les habitudes les plus dignes et les plus sévères. L'avenir, » qu'on y pense bien, n'appartient qu'aux hommes de style. Sans » parler ici des admirables livres de l'antiquité, et pour nous ren- » fermer dans nos lettres nationales, essayez d'ôter à la pensée de » nos grands écrivains l'expression qui lui est propre; ôtez à Molière » son vers si vif, si chaud, si franc, si amusant, si bien fait, si » bien tourné, si bien peint; ôtez à La Fontaine la perfection naïve » et gauloise du détail; ôtez à la phrase de Corneille ces muscles » vigoureux, ces larges attaches, ces belles formes de vigueur exa- » gérée qui feraient du vieux poëte demi-romain, demi-espagnol, le » Michel-Ange de notre tragédie, s'il entrait dans la composition » de son génie autant d'imagination que de pensée; ôtez à Racine » la ligne qu'il a dans le style comme Raphaël, ligne chaste, har-

(1) M. Victor Hugo écrivait ceci en mars 1834.

» monieuse et discrète comme celle de Raphaël, quoique d'un goût » inférieur, aussi pure, mais moins grande, aussi parfaite, quoique » moins sublime; ôtez à Fénélon, l'homme de son siècle qui a le » mieux senti la beauté antique, cette prose aussi mélodieuse et » aussi sereine que le vers de Racine, dont elle est sœur; ôtez à » Bossuet le magnifique port de tête de sa période; ôtez à Boileau » sa manière sobre et grave, admirablement colorée quand il le » faut; ôtez à Pascal ce style inventé et mathématique qui a tant de » propriété dans le mot, tant de logique dans la métaphore; ôtez » à Voltaire cette prose claire, solide et indestructible, cette prose » de cristal des *Contes* et du *Dictionnaire philosophique;* ôtez à » tous ces grands hommes cette simple et petite chose, le style; » et de Voltaire, de Pascal, de Boileau, de Bossuet, de Fénélon, » de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de ces » maîtres, que vous restera-t-il? Ce qui reste d'Homère après qu'il » a passé par Bitaubé.

» C'est le style qui fait la durée de l'œuvre et l'immortalité du » poëte. La belle expression embellit la belle pensée et la conserve, » c'est tout à la fois une parure et une armure. Le style sur l'idée, » c'est l'émail sur la dent.

» Dans tout grand écrivain il doit y avoir un grand grammairien, » comme un grand algébriste dans tout grand astronome. Pascal » contient Vaugelas; Lagrange contient Bezout.

» Aussi l'étude de la langue est-elle aujourd'hui, autant que ja- » mais, la première condition pour tout artiste qui veut que son » œuvre naisse viable. Cela est admirablement compris maintenant » par les nouvelles générations littéraires. Nous voyons avec joie » que les jeunes écoles de peinture et de sculpture, si haut placées » à cette heure, comprennent de leur côté combien est impor- » tante pour elles aussi la science de leur langue, qui est le dessin. » Le dessin! le dessin! c'est la loi première de tout art. Et ne » croyez pas que cette loi retranche rien à la liberté, à la fantaisie, » à la nature. Le dessin n'est ennemi ni de la chair ni de la cou- » leur. Quoi qu'en disent les exclusifs et les incomplets, le dessin » ne fait obstacle ni à Puget ni à Rubens. Aujourd'hui donc, dans » toutes les directions de l'activité intellectuelle, sculpture, peinture, » poésie, que tous ceux qui ne savent pas dessiner, l'apprennent. » Le style est la clef de l'avenir. Sans le style et sans le dessin, » vous pourrez avoir le succès du moment, l'applaudissement, le

» bruit, la fanfare, les couronnes, l'acclamation enivrée des multi-
» tudes; vous n'aurez pas le vrai triomphe, la vraie gloire, la vraie
» conquête, le vrai laurier. Comme dit Cicéron : *insignia vic-*
» *toriæ, non victoriam.* »

Voulant tracer l'exposé rapide des progrès de notre langue, voulant en indiquer les principales vicissitudes, voulant donner une idée de ce qu'elle est au dix-neuvième siècle, nous n'avions rien de mieux à faire que de citer en entier ce passage si remarquable, qui renferme, en outre, une si haute et si juste appréciation de nos trois magnifiques littératures, et assigne à la grammaire, à la langue, au dessin, une si grande importance dans l'art. Ceux qui entendent parler tous les jours de style *sculpté, ciselé, en relief*, sans rien comprendre à ces expressions; ceux qui ignorent ce que c'est que la phrase à grands plis, la phrase fière, noble, majestueuse, calme, brillante; ceux qui ne peuvent croire à la clarté, à la pureté, à la précision, unies à la couleur et au pittoresque, unies à l'éclat et à l'abondance; ceux enfin qui nient les qualités si excellentes, si savoureuses de notre langue renouvelée, qui lui refusent surtout la correction et l'harmonie, n'ont qu'à ouvrir les yeux devant ce tableau de maître, et, s'ils ne sont pas frappés tout d'abord de cette pureté de lignes, de cette harmonie de couleurs, de cette vérité de tons, de ce relief des images, de cette perfection de détails, qui, loin de nuire à la beauté de l'ensemble, en double l'effet aux yeux des connaisseurs, hélas! plaignons-les, car ils sont aveugles à jamais, car ils sont condamnés à nier éternellement la lumière.

Les auteurs et les lecteurs de la *Grammaire Nationale* ont-ils bien entendu, ont-ils bien compris, faut-il leur répéter encore que la loi du dessin, c'est-à-dire, la grammaire, la syntaxe, ne retranche rien à la liberté, à la fantaisie, à la nature? Ont-ils bien cherché dans cette prose? l'ont-ils bien épluchée, et y ont-ils trouvé quelques-uns de ces atroces barbarismes dont ils croient que le privilége doit être accordé au génie? Voyez le cas que fait le génie de ce privilége!

Apparemment que les auteurs de la *Grammaire Nationale* n'ont vu la langue du dix-neuvième siècle que dans le *Journal des Dé-*

bats; et c'est pour faire leur cour à ce haut et puissant seigneur qu'ils ont entrepris de plier la langue et de la mettre à la disposition de son Altesse.

Mais la langue n'est pas si maniable; elle n'obéit pas au premier venu, elle ne se fait l'esclave que du génie.

Toutefois le noble journal a dignement reconnu cette complaisance en la faisant bravement valoir dans ses colonnes.

Que le silence du *Journal des Débats* à mon égard n'étonne personne; car, en vérité, je n'ai aucun droit à cette même faveur.

Combien nous nous félicitons de l'heureuse idée qui nous est venue d'emprunter à M. Victor Hugo les pages si remarquables qu'on vient de lire! Quel style! quelle verve! quelle vérité, et en même temps quelle variété! quel éclat de couleurs! quelle correction de dessin! quelle fermeté de touche! quelle originalité! quelle noblesse! quelle élégance! quelle beauté! Oui, quel magnifique portail au vaste édifice que nous avons entrepris! Qui ne sera tenté de pénétrer dans l'intérieur du temple, après avoir contemplé cette belle façade? Mais, hélas! quelle simplicité dans cet intérieur! Il n'y a ni riche colonnade dorique ou corinthienne, ni superbes pendentifs ornés de sculptures, de peintures ou de mosaïques, ni vaste ceinture de bas-reliefs au bas de la voûte, ni magiques reflets de vitraux peints sur un luisant pavé de marbre, ni saisissants tableaux de Rubens ou de Raphaël. Rien que les quatre murs sans aucun ressaut, sans aucun ornement, enduits tout au plus d'une couche de plâtre; mais tout chargés d'inscriptions utiles, précieuses, dont l'ensemble constitue, il est vrai, le trésor le plus désirable, le plus inestimable. Accourez donc, accourez vite, accourez tous, accourez des quatre points du globe, accourez vous instruire à cette école unique, incomparable, où des trésors de science et d'esprit vous sont prodigués à raison de la modique somme de 25 centimes par leçon, c'est-à-dire, par livraison. Entrez, entrez, vous ne regretterez ni votre peine, ni votre temps, ni votre argent, c'est moi qui vous le dis, et ma parole vaut pour le moins autant que celle du *Journal des Débats* ou de Jules Janin. N'oubliez pas que de toutes les études, celle de la langue est la plus importante. Noubliez pas

que la langue française est la langue de toutes les cours de l'Europe, et qu'elle est généralement parlée dans tout l'univers. N'oubliez pas qu'ici, en Allemagne (et l'Allemagne est grande, et elle est bon juge), on se fait gloire de la parler de préférence à toute autre; parce qu'on la regarde comme la plus riche, la plus noble, la plus belle de toutes celles qui servent aujourd'hui d'interprètes aux nations modernes. A Smyrne, à Constantinople, en Valachie, en Moldavie, en Pologne, en Russie, dans toute l'Allemagne, en Hollande, en Angleterre même, la langue française est autant et plus cultivée que la langue nationale. L'Allemagne si fière, et avec raison, de son caractère national, de sa *solidité*, de sa gravité, de son esprit de sagesse, si antipathique aux mœurs françaises, c'est-à-dire à la légèreté, à l'inconstance, à l'étourderie du peuple français, trouve pourtant notre langue si belle, si agréable, si expressive, qu'elle ne cesse de lui emprunter tous les jours des termes nouveaux, qu'au milieu d'une conversation allemande, à travers cet horrible charivari de syllabes dures et discordantes, on entend retentir, par intervalles, comme des sons de flûte ou de clarinette. La conversation allemande a déjà happé de la sorte plus de cinq mille mots français.

En voici quelques-uns des plus ordinaires et des plus fréquents :

Académie,
Acteur,
Adieu,
Adresse,
Affecté,
Ambassadeur,
Aimable (à l'),
Amiral,
Amusant,
Ananas,
Anecdote,
A propos,
Appartement,
Armée,
Arrangement,
Assemblée,
Assiette.
Baguette,
Bal,
Balcon,
Ballon,
Barbier,
Bassin,
Bastion,
Bataillon,
Bibliothèque,
Billard,
Billet,
Blessure,
Bol,
Bonbon,
Bonbonnière,
Bonnet,
Boulevard,
Bouquet,
Boutique,
Bureau,
Brochure,
Cabinet,
Cabriolet,
Cadeau,
Cadet,
Caisse,
Calèche,
Canaille,
Canal,
Canapé,
Capitaine,
Caprice,
Caractère,
Caricature,
Carnaval,
Carrosse,
Carte,
Caserne,
Casquette,
Catalogue,
Censure,
Chancellerie,
Changement de decoration,
Charade,
Charlatan,
Charmant,
Chemisette,
Chocolat,
Citoyen,
Citron,
Clavier,
Climat,
Coiffeur,
Coiffure,
Comique,
Commandant,
Commerce,
Commissaire,
Commission,
Commode,
Comparaison (sans),
Compliment,
Comptoir.
Comte,
Comtesse,
Conclusion,
Constellation,
Correspondant,
Coulisse,
Courage,
Cousin,
Cousine,
Cravate,
Crayon,
D'abord,
Décret,
Déjeuner,
Délicieux,
Diadème,
Dîner,
Directeur,
Direction,
Distinction,
Division,
Domestique,
Edit,
Époque,
Espèce,
Exemple (par),
Faction,
Fade,
Faveur,
Famille,
Fauteuil,
Favoris,
Fiacre,
Figure,
Firmament,
Flambeau,
Flamme,
Force,
Friseur,
Galant,
Galerie,
Garçon,
Général,
Génie,
Genre,
Gilet,
Girandole,
Glissé,
Gouvernante,
Gouverneur,
Gracieux,
Gré à gré (de)
Grimace,
Instrument,
Intéressant,
Jalousie,
Journal,
Harmonica,
Horizon,
Lampe,
Lampion,
Lavis,
Lettres,
Limonade,
Littérature,
Loge,
Logement,
Logis,
Lorgnon,

Loterie,
Lustre,
Machine,
Madame,
Mademoiselle,
Magnifique,
Malheur,
Manchon,
Manie,
Manière,
Manœuvre,
Marchande de modes,
Marqueur,
Masque,
Masse,
Mélodie,
Melon,
Mer,
Métal,
Meuble,
Militaire,
Mine,
Mode,
Moderne,
Modiste,
Monument.
Moustache,
Nadir,
Nappe,
Nation,
Nature,
Nomade,
Note,
Occident,
Officier,
Olive,
Oncle,
Orange,
Ordre,
Organe,
Organisation,
Orient,
Pantalon,
Papier,
Papillon,
Paradis,
Parapluie,
Parasol,
Paratonnerre,
Parlez-moi de ça,
Parfum,
Part (à),
Parterre,
Partie,
Partie de campagne,
Passable,
Passion,
Pastel,
Perspective,
Piquant,
Plafond,
Poésie,
Politique,
Pommade,
Porcelaine,
Porte-chaise,
Porte-feuille,
Portion,
Portrait,
Position,
Pot-de-chambre,
Presse,
Procès,
Professeur,
Profession,
Promenade,
Propre,
Protestation,
Protêt,
Qualité,
Régent,
Régiment,
Règle,
Reine-Claude,
Religion,
Rempart,
Rendez-vous,
Résidence,
Respect,
Ridicule,
Robe,
Rose,
Ruine,
Salon,
Salut,
Sauce,
Sensible,
Sentinelle,
Serviette,
Soldat,
Sopha,
Sorte,
Soupe,
Souper,
Superbe,
Tabac,
Tableau,
Talent,
Taloche,
Tambour,
Tante,
Tasse,
Teint,
Théâtre,
Toilette,
Tour de force,
Turban,
Uniforme,
Vase,
Veilleuse,
Veste,
Vis-à-vis,
Visite,
Volume, etc., etc.

Joignez-y tous les termes de tactique militaire, de danse, de peinture, tous les termes d'arts et de sciences, comme :

prenez garde à vous
portez armes, feu, marche ; — chaîne anglaise, chaîne des dames, chassé, glissé, assemblé, changement, pas de basque ; — chimie, géographie, anatomie, astronomie, planète, comète, équateur, nadir, zénith, phase, pôle, orbite, etc., etc.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la contorsion au moyen de laquelle on introduit nos verbes dans la terminaison *iren*, comme dans une gaîne adaptable à tous, de cette manière :

Adresser,	Adressiren.
Amuser,	Amusiren.
Animer,	Animiren.
Arranger,	Arrangiren.
Attraper,	Attrapiren.
Balancer,	Balanciren.
Brocher,	Brochiren.
Blesser,	Blessiren.
Caricaturer,	Caricaturiren,
Changer,	Changiren.
Charmer,	Charmiren.
Châtier,	Chatiren.
Civiliser,	Civiliren.
Colorier,	Coloriren.
Construire,	Construiren.
Copier,	Copiren.
Coquetter,	Coquettiren.
Correspondre,	Correspondiren
Décliner,	Decliniren.
Diviser,	Divisiren.
Echapper,	Echappiren.
Effacer,	Effaciren.
Enchanter,	Enchantiren.
Enflammer,	Enflammen.
Expédier,	Expédiren.
Figurer,	Figuriren.
Former,	Formiren.
Garantir,	Garantiren.
Gêner,	Geniren.
Grimacer,	Grimaciren.
Imaginer,	Imaginiren.
Imiter,	Imitiren,
Loger,	Logiren.
Marquer,	Marquiren.
Masquer,	Masquiren.
Massacrer,	Massaciren.
Mêler,	Meliren.
Observer,	Observiren.
Occuper,	Occupiren.
Offrir,	Offriren.
Parier,	Pariren.
Passer,	Passiren.
Placer,	Placiren.
Polir,	Poliren.
Proclamer,	Proclamiren.
Profiter,	Profitiren.
Promener,	Promeniren.
Protester,	Protestiren.
Raisonner,	Raisoniren.
Raser,	Rasiren.
Ravir,	Raviren.
Remarquer,	Remarquiren.
Remplacer,	Remplaciren.
Renommer,	Renommiren.
Répéter,	Repetiren.
Résider,	Residiren.
Réussir,	Reussiren.
Ruiner,	Ruiniren.
Séparer,	Separiren.
Servir,	Serviren.
Étudier,	Studiren.
Traverser,	Traversiren.
Toucher,	Touchiren.

Ce n'est pas que quelques-uns de ces mots n'aient leur équivalent en allemand ; mais on préfère de beaucoup le mot français, qui finit même quelquefois par effacer totalement dans l'esprit le mot national qui y correspond.

En voici une preuve.— Un Français, arrivé à Vienne depuis peu de temps, conjurait son hôtesse de lui prêter un parapluie, et comme

elle n'entendait pas le français, il lui disait en allemand : Ich bitte sie, Gnädige Frau, leihen sie mir ein Regenschirm (Je vous en prie, madame, prêtez-moi un parapluie). L'hôtesse, ouvrant de grands yeux, le regardait stupéfaite. — Ein Regenschirm! was ist das denn? (Un *regenschirm!* qu'est-ce donc que cela?) Et dans son empressement à lui être agréable, elle lui présenta successivement tous les objets qui se trouvèrent sous sa main, jusqu'à son manchon de peau d'ours. Dans l'expression de son impatience, le mot *parapluie* échappe à notre Français. — Ach! so! ein *parapluie!* s'écria l'hôtesse; venn si deutsch sprechen können, warum sprechen sie denn nicht? (Ah! comme ça! un parapluie! Quand vous savez parler allemand, pourquoi donc ne parlez-vous pas?)

Pour les Français qui se proposent de voyager en Allemagne, la liste ci-dessus n'est donc pas une chose de si peu d'importance, puisqu'elle contient justement les mots dont ils doivent se servir, même en parlant allemand, pour être compris.

Ainsi, dans leur habitude de galanterie, qu'ils se gardent bien de dire à une dame : Gnädige Frau, si sind entzückend, etc.; ils n'obtiendraient pas de réponse; mais qu'ils lui disent : *Madame*, sie sind *charmante, ravissante, délicieuse;* ihre *taille* ist *superbe;* ihr *teint* ist *magnifique;* ihre *physionomie*, sehr *intéressante;* ihre ganze *personne, divine;* aussitôt, avec un sourire d'une douceur infinie, avec un son de voix qui ferait adorer la langue dans laquelle elle parle, avec un regard qui vous pénètre jusqu'au cœur, elle vous répondra : « Ah! monsieur, on voit bien que vous êtes Français; un Alle- » mand ne serait pas si galant. »

Voilà donc comme on parle allemand, à l'autre extrémité de l'Allemagne. Demandez à quelqu'un comment il se porte (wie er sich befindet) : so, *passable* (comme ça, passablement), vous répondra-t-il. Pour peu que cela continue, la langue allemande disparaîtra bientôt totalement sous le flot envahissant de la langue française, qui tend tous les jours à devenir la langue universelle des nations. O jours mille fois heureux que celui où, réunis par les mêmes besoins, les mêmes sentiments, la même langue, tous les peuples n'en feront qu'un et vivront en frères! Aussi les écrivains allemands eux-mêmes n'opposent-ils aucune résistance à cette in-

vasion des mots et des idées ; ils la voient sans pâlir ; quelques-uns l'appellent même de tous leurs vœux. Je tiens de la bouche d'un poëte que, s'il pouvait écrire aussi facilement en français que dans sa langue naturelle, il n'écrirait plus un seul mot d'allemand. Voyez M. de Humboldt. N'est-ce pas la langue française qui sert le plus souvent d'interprète à ce rare génie ? Aussi avec quelle complaisance elle lui ouvre le trésor de ses perfections, et lui dévoile le mystère de ses charmes infinis !

Oui, tandis qu'en France des ignorants qui savent tout au plus deux ou trois mille des mots les plus usuels, et qui s'en servent comme un chat d'une paire de gants, ne cessent de déprécier cette chère langue qui les a vus naître, qui les a bercés, qui leur a parlé par la bouche de leur mère, de leurs sœurs, de leurs amis, qui leur a dit de si douces choses, qui les a bénis, qui les a aimés, qui les a consolés, qui s'est prêtée si complaisamment à toutes leurs fantaisies, qui s'est faite l'interprète fidèle de toutes leurs émotions, de tous leurs sentiments, de toutes leurs joies, de tous leurs chagrins, de tous leurs désirs, oui, tandis qu'ils la traitent, les ingrats, avec tout le dédain imaginable, ici on la proclame la plus belle, et on lui fait toutes sortes d'honneurs et de caresses, afin d'obtenir d'elle quelques rares faveurs, qu'elle accorde, il est vrai, difficilement. Parmi les rigueurs de l'exil, c'est pour moi une douce consolation de n'avoir plus à disputer sur cette matière avec des gens qui admirent toutes les langues, excepté le français, et qui, plutôt que de céder sur ce point, s'aviseraient de lui préférer l'iroquois et le hottentot. L'allemand, voilà une belle langue ! l'anglais, voilà une belle langue ! l'italien, voilà une belle langue ! l'espagnol, voilà une belle langue ! mais le français ! fi donc ! Notre pauvre langue justifie parfaitement le proverbe : *On n'est jamais prophète en son pays.*

Ah ! ce n'est pas moi qui la décrierai, cette compagne fidèle de mes douleurs, qui est ma seule joie, ma seule consolation, ma seule espérance dans mon exil. Tous les instants de bonheur que j'ai goûtés en ma vie, c'est à elle que je les dois. Je l'aime cette douce mère, cette tendre sœur, cette bonne amie ; et pour elle, oui, pour elle je me ferais tuer. Vous voyez qu'elle m'aime aussi, qu'elle ne me tient pas trop rigueur, qu'elle me traite même

un peu en enfant gâté, cette chère mère, et qu'elle ne m'a pas trop mal appris, convenez-en, l'art de

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Après l'œuvre de l'architecte, le travail du maçon. Eh bien donc, courage!

Des Lettres.

On entend à la fois par *Lettres* les sons et les articulations de la voix, et les signes ou caractères qui représentent ces différents sons. C'est en Égypte que fut inventé

Cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,

Les Grecs, à qui Cadmus avait rapporté d'Égypte cette belle invention, l'appelèrent *Alphabet*, du nom même des deux premiers caractères hébraïques. Ceux-ci, en colonisant l'Italie, portèrent leur alphabet chez les Étrusques, et de là il parvint aux Romains avec certaines variations dans la forme des lettres. Les Romains l'introduisirent dans les Gaules.

Les lettres sont donc les éléments du *langage écrit* ou de l'*écriture*, et leur réunion en un tableau complet est donc ce qui constitue l'alphabet.

Les lettres qui représentent des *sons simples* se nomment *voyelles*, du mot *voix*, en latin vox; celles qui représentent des *articulations*, s'appellent *consonnes*, des deux mots latins CUM et SONANS, sonnant avec; parce qu'elles ne *sonnent* distinctement qu'*avec* les voyelles. Le son des voyelles ne varie point, mais certaines consonnes peuvent avoir, par position, un ou plusieurs sons; ce qui ne devrait pas être, car chaque modification de la voix devrait être représentée par un caractère particulier. Puisqu'il en est autrement, nous appellerons *son naturel* ou *propre* celui que chaque consonne a le plus souvent, et son accidentel celui qu'elle ne reçoit que par occasion.

Le nombre des lettres varie selon les divers alphabets propres à chaque nation.

Alphabet Français.

L'alphabet français a vingt-cinq lettres dont voici :

LA FIGURE,			LE SON,		LE NOM,		L'EMPLOI.
Majuscules ou CAPITALES.	Minuscules ou ORDINAIRES.	ITALIQUES.	SON naturel	SONS accidentels.	NOM nouveau.	NOM ancien.	
A	a	*a*	a		a	*a*	ArAbe.
B	b	*b*	b	p	be	*bé*	BaBel, aBside.
C	k	*c*	k	s g	ke	*cé*	CaCao, CeCi, Çà, seCond.
D	d	*d*	d	t	de	*dé*	DaDa, granD homme.
É, È, E	é, è, e	*é, è, e*	é è, e		é è, eu	*é*	ÉlÈvE.
F	f	*f*	f	v	fe	*effe*	FanFaron, neuF ans.
G	g	*g*	g	j k	gue	*gé*	GaGe, GiGot, ranG élevé.
H	h	*h*	h		he	*ache*	Héros, Héroïne.
I	i	*i*	i		i	*i*	InImItié.
J	j	*j*	j		je	*ji*	Japon.
K	k	*k*	k		ke	*ka*	Kan.
L	l	*l*	l		le	*elle*	LiLas.
M	m	*m*	m		me	*emme*	MaMan.
N	n	*n*	n		ne	*enne*	NaNan.
O	o	*o*	o		o	*o*	OnOmatOpée.
P	p	*p*	p		pe	*pé*	PaPa.
Q	q	*q*	q		que	*cu*	coQ.
R	r	*r*	r		re	*erre*	RaRe.
S	s	*s*	s	z	se	*esse*	SéSame.
T	t	*t*	t	s	te	*té*	TiTan, acTion.
U	u	*u*	u		u	*u*	UsUel.
V, W	v, w	*v, w*	v		ve	*vé*	ViVement, Wauxhall.
X	x	*x*	ks	gz, k, ss, z	kse	*ikce*	aXe, eXil, eXcès, soiXante, deuXième.
Y	y	*y*	i, ii		y	*y*	tYpe, BaYonne, moYen.
Z	z	*z*	z		ze	*zède*	ZiZanie.

La nouvelle appellation est la seule raisonnable, la seule logique, la seule admissible. La plus grande difficulté, pour ceux qui apprennent à lire, n'est pas de connaître simplement les lettres, mais de les assembler. Or, en leur faisant attacher à chaque caractère de l'alphabet, pris isolément, un son inutile qu'il faut rejeter dans la prononciation des mots, des syllabes, c'est créer des difficultés qui dégoûtent l'élève et font perdre un temps infini à les combattre. En effet, faites épeler, par exemple, le mot *Mnémonique*. D'après l'ancienne façon de nommer les lettres, ce mot donnera les sons *Emme-enne-é-emme-o-enne-i-qu-ué*. Quel rapport un enfant peut-il sentir entre ces divers sons détachés et le son total *Mnémonique?* Aussi, souvent, que de peine il vous faudra, que de temps, que d'efforts, pour faire comprendre à votre élève qu'il ne doit point avoir égard aux sons étrangers que présente cette épellation! D'après la nouvelle méthode, les sons du même mot seront *Meneé-meoneique;* sons bien plus simples qu'il sera bien plus facile à l'élève de ramener, au moyen de l'élision, à leur véritable valeur. En effet, l'*e* muet n'ayant qu'un son faible, n'ayant que le son nécessaire pour faire entendre la consonne qui le précède, il est hors de doute que l'enfant éprouvera moins de difficulté à dire, par exemple : *be a, ba,* que *bé a, ba,* l'*é* fermé ayant, au contraire, un son très-distinct. Oui, dès qu'un enfant sait nommer les lettres avec le son peu sensible de l'*e* muet, rien de plus aisé que de lui faire changer les sons de *be, de, fe,* en ceux de *ba, bé, bi, bo, bu, da, dé, di, do, du, fa, fé, fi, fo, fu,* etc., selon la voyelle qui se présente. Surtout des sons tels que *ab, eb, ib, ob, ub, ad, ed, id, od, ud,* etc., lui seront alors d'une extrême facilité. Il n'aura guère plus de peine à dire, d'une seule émission de voix : *bra, bré, bri, bro, bru, bran, brin, brain, brun,* etc. Il suffira de poser cette règle très-simple : L'*e* MUET SE SUPPRIME TOTALEMENT, DANS LA PRONONCIATION, DEVANT UNE VOYELLE. Avec ce principe inculqué de bonne heure dans leur esprit, les enfants, outre qu'ils apprendront à syllaber en très-peu de temps, ne connaîtront plus la difficulté de lier, dans le cours des phrases, les mots finissant par un *e* muet à ceux qui commencent par une voyelle. Ils diront naturellement, sans le moindre effort : *Une vi' honorabl' est une vi' éternelle,* au lieu que, d'après l'ancienne méthode, ils seraient exposés à dire : *Uné vié honorablé est uné vié éternellé.* C'est à peu près ainsi que prononcent les Gascons, qui seraient bien vite dé-

barrassés de ce défaut, si on leur apprenait à lire d'après nos principes. A leur tour, les bons habitants du Berri, de même que les Allemands, ne diraient plus, *Seigner, cœr, sœr,* pour *Seigneur, cœur, sœur;* et surtout ils n'auraient nulle peine à dire : *Je ne te le redemande pas,* qu'il faut prononcer : *Jeu n'teu l'reud'mand' pas.*

Si tant d'avantages résultant de la nouvelle méthode ne suffisent pas pour convaincre les plus obstinés et jusqu'au *Journal des Débats* lui-même, c'est qu'il n'est donné qu'à Dieu de rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Le *Journal des Débats* n'est ni tout à fait sourd ni tout à fait aveugle; car, par exemple, dans son *premier Paris* du 9 octobre, il nous paraît raisonner encore comme un homme qui voit et entend encore assez clair. J'espère donc que le *Journal des Débats* appréciera notre opinion, et dira comme nous que l'ancienne méthode doit être abandonnée sans retour comme une chose absurde et qui n'est propre qu'à retarder indéfiniment les progrès des élèves. L'expérience nous a prouvé qu'à l'aide de la nouvelle épellation, un enfant de cinq ans, sans être précoce, peut, en quelques mois, se trouver à même de lire beaucoup mieux que la plupart de ceux qui apprennent depuis des années d'après l'ancienne méthode. J'espère donc que, par sa haute influence, le *Journal des Débats* obtiendra du ministre de l'instruction publique une ordonnance enjoignant à tous les instituteurs primaires de ne plus nommer les lettres que d'après leurs sons, d'après leurs effets dans les mots; sans que ces derniers aient le droit de s'en plaindre plus que moi de l'arrêt qui me condamne à quitter l'Autriche, parce que j'ai composé une ode sur la Bataille de l'Isly. Il y aura de la générosité à révoquer l'arrêt de proscription rendu contre moi; il n'y aurait que de la faiblesse à laisser croupir les écoles dans la routine.

Quant au genre des lettres, si l'on dit *enne,* par exemple, il est naturel que ce nom soit féminin, de même que celui de toutes les lettres dont l'épellation se fait avec un *e* muet final, moins *zède: une effe, une ache, une elle, une emme, une enne, une erre, une esse, une ixe.* Hors de là, les noms de lettres sont masculins.

Et maintenant continuons.

Bien que le E ait trois sons bien distincts, cependant il ne constitue qu'une seule lettre sous trois espèces.

De même, le W n'étant point français, nous n'en avons point fait une lettre à part.

M. Napoléon Landais croit qu'on pourrait ajouter à ces vingt-cinq caractères l'Æ et l'OE; mais ces deux signes ne constituent point deux lettres particulières; ce ne sont que des assemblages de lettres dont nous parlerons en leur lieu.

Nous avons dit qu'on divise les lettres en *voyelles* et en *consonnes*.

Les voyelles sont les sons formés par la seule émission de l'air sonore, sans aucune participation des lèvres, de la langue ou des dents; les consonnes n'en sont que des modifications produites par le concours soit des lèvres, soit de la langue ou des dents.

« Les voyelles, » lit-on dans le *Dictionnaire de la conversation*, « expriment les sons purs et simples que forme la voix humaine, semblables à ces cordes d'un instrument qui, seules, rendent un son constant et uniforme, et ne peuvent enfanter les prodiges de l'harmonie qu'avec l'assistance féconde de l'archet habile ou de la main savante de l'artiste. La consonne est pour la voyelle ce que le coup d'archet est pour la corde musicale; elle opère les miracles de l'harmonie des langues, comme celui-ci opère les miracles de l'harmonie des sons. Aussi les sons des voyelles ont paru tellement bien établis à certains peuples, qu'ils ont négligé d'exprimer les voyelles dans leur écriture (1). Ils se sont uniquement attachés à peindre les consonnes avec toutes leurs nuances d'articulations. La consonne est donc tout dans le discours. Elle modifie la voyelle suivant les passions qu'elle exprime : elle la brise et l'écrase sous une aspiration forte, comme elle la module sous une inflexion douce et sonore. »

Ainsi les consonnes ne sont rien sans les voyelles, mais les voyelles sans les consonnes sont elles-mêmes bien peu de chose. Si les consonnes ne rendent aucun son, elles ont du moins le mérite de modifier celui des voyelles, de le varier, de le façonner, de lui communiquer la grâce, la douceur, la force, l'éclat, d'en

(1) Tels sont les Hébreux, qui ne représentent les voyelles que par des points ou petits signes appelés *points-voyelles*.

bannir la fastidieuse uniformité, d'en prévenir le choc meurtrier, le heurt formidable.

Bref, il y a cette différence entre les voyelles et les consonnes, que celles-là ne sont que la voix elle-même, modifiée toutefois par certaines dispositions de la bouche, de manière à produire divers sons purs; tandis que la consonne se réduit à un simple mouvement de la langue ou des lèvres; mouvement qui par lui-même n'a rien de sonore, et peut se faire dans le plus grand silence. En effet, appliquez la langue au palais comme pour l'articulation du L; rapprochez les lèvres comme pour celle du B : si le souffle de la voix ne s'échappe pas en même temps de la bouche, vous n'entendrez absolument rien. Mais s'il a son cours dans ce moment même, alors, rencontrant sur son passage l'obstacle de la langue ou des lèvres, il ne peut manquer de s'en ressentir et d'en éprouver une modification sensible.

Telle est la nature des voyelles et des consonnes.

Des Voyelles.

Les principales voyelles sont A, E, I, O, U et Y. Nous avons déjà dit qu'elles sont ainsi appelées parce que d'elles-mêmes, et sans le secours d'aucune autre lettre, elles forment un son parfait.

Considérées comme sons, les voyelles, on l'a déjà vu, sont beaucoup plus nombreuses. La lettre E comprend en soi trois sons bien distincts que l'on reconnaît au moyen de petits signes appelés accents : É, È, E. Il y a donc trois sortes de E (1) : le E fermé, le E ouvert, le E muet, qui constituent réellement trois voyelles.

Le Y n'ayant point un son différent de celui de I, n'en est qu'une variété figurative; et sans la faculté qu'il a d'équivaloir parfois à deux *i i*, on pourrait sans grand inconvénient le faire disparaître de notre alphabet; alphabet d'autant plus imparfait, qu'il y a superfluité et en même temps disette de caractères.

---

(1) Nous disons *Trois sortes de* E, et non pas, *Trois sortes d'E*, pour ne rien ôter à la lettre dont nous parlons du son qui lui est propre.

En effet des treize sons primitifs que produit la voix, cinq seulement sont représentés par des caractères particuliers, savoir : A, E, I ou Y, O et U.

Pour représenter les autres sons, on est donc obligé de recourir à certaines combinaisons de lettres, qu'on nomme *voyelles composées*, par opposition aux *voyelles simples*, bien que les sons figurés par ces voyelles soient également simples (1). Telles sont EU et OU; sons tout à fait distincts de ceux qui précèdent, et qui, quoique représentés chacun par deux voyelles différentes, n'en sont pas moins produits par une seule émission de voix. Tels sont encore les sons AN, IN, ON, UN, que nous appellerons *Voyelles nasales*, parce que ces sons viennent effectivement du nez (2).

En outre, les sons *é*, *è*, *eu*, *o*, sont aussi très-souvent repré-

---

(1) Faute d'avoir clairement établi cette différence entre les sons et les signes qui les représentent, les grammairiens se sont jetés, à propos des *Voyelles composées*, dans d'étranges divagations, où nous n'avons pas la prétention de les suivre.

(2) L'abbé d'Olivet refuse à ces combinaisons le titre de voyelles, bien qu'il ait toujours reconnu qu'elles expriment un son simple et indivisible; mais les raisons dont il s'appuie ne sont que de vaines subtilités plus propres à embrouiller qu'à éclaircir la question. Sans doute, le son nasal n'est pas aussi pur que celui de *a*, qui s'obtient en ouvrant simplement la bouche; sans doute, pour le produire, la voix demande le concours de la bouche et du nez; mais pourrait-on dire que, dans l'émission des sons *i*, *o*, *u*, les lèvres, à leur tour, ne jouent aucun rôle? En raisonnant comme l'abbé d'Olivet, on serait conduit à ne considérer comme voyelle pure que le son *a*, qui n'est effectivement que la voix elle-même, sans aucune modification. Mais, pour faire entendre les autres voyelles, il faut disposer les parois de la bouche de telle manière que la voix s'y trouve réfléchie en sens divers, et produise ainsi les différents sons de *e*, *i*, *o*, *u*, etc. Les voyelles ne sont, en effet, que des sons diversement réfléchis. Or, si la voix, venant à frapper plus particulièrement sur le palais, y produit le son plein et rond qu'on appelle *o*, il est naturel que la même voix, lorsqu'elle pénètre dans les narines, y produise un son nasal. Les sons *an*, *in*, *on*, *un*, semblent à quelques-uns n'être qu'une modification nasale des sons primitifs *a*, *e*, *o*, *u*; mais nous y voyons, nous, des sons tout nouveaux. Je ne nie pas qu'il ne faille d'abord disposer la bouche comme pour prononcer *a*, *e*, *o*, *u*; toutefois on ne peut pas dire que le son nasal soit autre chose qu'une modification simple de la voix pure, c'est-à-dire, un son simple comme *o* et *u*; bien loin d'être un son articulé, comme *hé*,

sentés par *ai*, *ei*, *ey*, *œ*, *œ*, *au*, *eau*, ce qui constitue autant de voyelles composées. Les sons nasaux n'ont pas un cortége moins magnifique, et se produisent également sous diverses formes, comme on le verra dans le tableau ci-après.

Préférant l'ordre à la régularité, nous introduirons, bon gré, mal gré, la combinaison oi parmi les voyelles composées, soit parce qu'elle exprimait naguère un son simple qu'on traduit aujourd'hui par *ai* (1), soit parce que le son qui lui appartient est tout différent de celui des lettres qui le représentent; tandis que le double son des autres diphthongues est toujours celui des lettres qui y figurent. On verra plus tard quel avantage on peut retirer de cette apparente irrégularité.

De la sorte, le nombre des voyelles se trouve donc porté à quatorze.

---

dans *héros*, où le *h* est une véritable articulation, modifiant véritablement, non plus la voix pure, mais le son *é*. Sans cela quelle différence y aurait-il de *in*, dans ɪ*nfant*, a *in*, dans ɪ*nné?* La différence est pourtant frappante.

Mais en accordant quelque chose à l'abbé d'Olivet, en admettant que les sons *an*, *in*, *on*, *un*, ne soient pas d'une essence aussi parfaite que les sons *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, puisqu'il est évident qu'ils tiennent plus des voyelles que des consonnes, puisqu'il est nécessaire de distinguer *in*, dans ɪ*nfant*, de *in*, dans ɪ*nné*, comment a-t-on pu songer à les exclure du rang des voyelles? Leur nature particulière n'est-elle pas assez déterminée par la dénomination de *Voyelles nasales?* Si cette distinction si claire ne suffit pas, alors comment faut-il les nommer? M. Napoléon Landais a trouvé un tempérament ingénieux; il a cru devoir les appeler syllabes nasales. N'est-ce pas là une belle découverte? Mais *na*, *ne*, *ni*, *no*, *nu*, sont aussi des syllabes nasales.

Malgré l'abbé d'Olivet, malgré Napoléon Landais, il reste donc clairement établi que les sons *an*, *in*, *on*, *un*, sont des voyelles; voyelles modifiées, si vous le voulez, comme le sont les notes de la gamme par les dièses et les bémols, mais toujours voyelles.

(1) Tout ce que les grammairiens, à commencer par Demandre jusqu'à l'Académie elle-même, ont débité de niaiseries et d'absurdités sur ce petit rien : *oi* et *ai*, il faut l'avoir vu, patiemment récapitulé dans la Grammaire de M. Landais, pour oser y croire. Que d'encre! que de papier! que de temps! surtout que d'argent perdu! qui eût fait vivre Gilbert dans l'opulence!

O race d'idiots! race, race maudite!
Qui combles la sottise, et proscris le mérite!

Tableau des Voyelles,

soit simples, soit composées,

représentées sous toutes leurs différentes formes.

A		AnAnAs.
E	*é* fermé, *ai, ei, ey, œ, œ.*	dÉ, AImer, sEIgneur, dEY, OEdipe
	è ouvert, *ai, œ*	pÈre, mÈre, dAIs, OEstre.
	e muet,	jE tE lE rEdEmandE.
I, *y*		IcI, sYnonYme.
O, *au, eau*		OpOrtun, sAUter, pEAU.
U,		UsUre.
EU, *œu, œ*		fEU, vOEU, OEillet.
OU,		cOUcOU.
OI,		fOI.

Voyelles nasales.

AN, *am, en, em, aon*	ANge, adAM, ENnui, EMploi, pAON
IN, *im, ym, ain, aim, ein, en.*	vIN, IMpair, thYM, AINsi, fAIM, sEIN, examEN.
ON, *om, eon*	démON, cOMparer, pigEON.
UN, *um, eun*	chacUN, parfUM, à jEUN.

Conçoit-on que M. Napoléon Landais ait conçu et exécuté l idée de figurer ces voyelles dans son dictionnaire? et surtout qu'il ait figuré le son *oi* de cette manière : *oè? Noé* et *Noix* sont désormais deux mots homonymes qu'il faut bien faire attention de ne pas confondre l'un avec l'autre. MM. Noël et Chapsal ont-ils été plus heureux en figurant la prononciation de cette voyelle par cet autre dissyllabe: *oa?* Je croyais pourtant qu'il y avait une différence sensible entre *boa* et *bois*. Voilà donc de ces merveilles que Boiste a l'impertinence d'appeler de ridicules niaiseries.

Sérieusement parlant, il eût été tout aussi utile de figurer la prononciation de *a* et de *o*; ce qu'ils ont fait, du reste, dans des milliers de mots tels que *âme*, *vole*, qu'ils représentent ainsi : *âme*, *vole*.

Les voyelles sont plus ou moins longues, plus ou moins brèves, selon qu'on met plus ou moins de temps à les prononcer.

Plusieurs grammairiens comptent pour autant de voyelles différentes celles qui sont longues et celles qui sont brèves; mais, comme le fait judicieusement remarquer l'auteur du traité des sons cité par Girault-Duvivier, « que les voyelles soient longues ou brèves, graves ou aiguës, cela n'en change point la nature, puisque leurs sons, quelque infinies que puissent être leurs variétés, sont toujours produits par la même disposition des organes, et que la différence qui se trouve entre les sons graves et les sons aigus ne vient que de la quantité d'air qu'on fait sortir de la poitrine, et de la force plus ou moins grande avec laquelle on pousse la voix.»

On verra d'ailleurs, quelques pages plus loin, combien peu est fondée cette distinction des voyelles en longues et en brèves, et à quel point, par conséquent, il est ridicule de voir, à l'exemple de M. Landais, trois voyelles différentes dans *a*, *à* et *â*.

Des Voyelles doubles ou Diphthongues (1).

Deux ou plusieurs voyelles, qui font entendre deux sons distincts, mais qui sont prononcées par une seule émission de voix, prennent le nom de *diphthongues*.

Dans *Dieu*, j'entends distinctement les deux voyelles *i* et *eu*, mais ces deux sons se trouvent réunis en une seule syllabe, et proférés en un seul temps. Ainsi *ieu* forme une diphthongue.

« Le premier son de la diphthongue, » dit Dumarsais, cité par Girault-Duvivier, « se prononce (2) toujours rapidement; on ne peut faire une tenue que sur le second, parce que la *disposition* (3) des organes qui forme ce second son a succédé subitement à celle qui avait fait entendre le premier son. »

---

(1) Du grec *dis*, deux fois, et *phthongos*, son. MM. Becherelle écrivent *diphtongue*; mais il faut bien se garder de les imiter.

(2) Peut-on *prononcer un son*?

(3) Le texte porte *situation*. Il faut convenir que le mot propre a une grande horreur des grammairiens.

Tableau des Diphthongues.

IA..... *fiacre, diacre, naïade, gaïac, baïa, caïa, bayadère,* il *paya*, il *mouilla*.

IÉ..... *pitié, pied, payé, cacaoïer, mouiller.*

iè..... *tabatière, cacaoïère, fier, maillet.*

iai..... *bréviaire, biais,* je *payai*, je *mouillai*.

IEI..... *Saint-Yrieix.*

OUA, UA... *pouacre, pouah, équateur.*

OÈ..... *poêle, moelle, moelleux, foerre.* Il n'y a pas d'autre exemple de cette diphthongue.

OUÈ..... *fouet, fouetter, serfouette.* Il n'y en a point d'autre exemple.

OUAI..... *ouais.* Il n'y en a point d'autre exemple.

UE..... *écuelle, duel, duelliste, duègne, loquelle, équestre.*

UI..... *lui, fuite, fuir, conduire.*

OUI..... *oui, ouistiti, whig.* Il n'y en a pas d'autre exemple.

IO..... *pioche, Campo-Formio, Rizzio, Déiopée.*

IAU..... *affûtiau, tuyau.*

IEU..... *dieu, adieu, caïeu, pieu, vieux, joyeux.*

IOU..... *Collioure, afioume, Montesquiou.* Il n'y en a point d'autre exemple.

IU..... *caïus, Laïus.*

IAN..... *viande, diantre, ayant, croyance, brillant.*

IEN..... *bien, moyen, vient, tient.*

ION..... nous *avions, rayon, bataillon.*

OUEN..... *Rouen, Rouennais, Ecouen.* Il n'y en a point d'autre exemple.

OUIN..... *sagouin, marsouin, Bédouin.*

OIN..... *foin, témoin, moindre, moins, point.*

UIN..... *Juin, Quinquagésime.*

AI..... *aïe, Biscaye,* Les *Cayes.*

AY..... *paye, payement.*

OI, est aussi une véritable diphthongue, puisqu'il sonne à peu près comme OA; mais nos lecteurs n'ont pas oublié que, pour leur plus grand avantage, nous avons élevé cette combinaison au rang de *voyelle composée.* Cet avantage ne tardera pas à se faire sentir.

Si la prononciation du LL mouillé était réellement telle que la figure M. Landais dans son dictionnaire, il faudrait joindre à cette liste les quatre combinaisons *ail*, *eil*, *œil*, *ouil*, dont, par parenthèse, MM. Bescherelle font des voyelles composées. *OEil*, *ouil*, des voyelles composées! En vérité, il faut s'appeler Bescherelle ou pour le moins faire partie de la *Société Grammaticale*, pour oser de telles hardiesses, à la barbe du *Journal des Débats*. Cela ne le cède en rien à l'idée qui vint à M. Landais de classer de même parmi les voyelles composées, les combinaisons *ie*, *ée*, *ue*; comme si ces combinaisons étaient autre chose que les sons simples *i*, *é*, *u*, prolongés au moyen de l'*e* muet. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin? pourquoi ne pas dire aussi que *ua* est une voyelle composée dans *Ligua?* Avec cet amour des voyelles composées, vous voyez que nous irons loin.

C'est surtout le chapitre des diphtongues qui, chez les grammairiens, est quelque chose de ridicule. Si nous voulions, à cet endroit, relever toutes leurs bévues, la tâche serait rude et longue (1). Apparemment que nos lecteurs nous sauront plus de gré de leur apprendre quand les assemblages de voyelles que nous avons appelés diphthongues cessent de l'être, et forment deux syllabes prononcées en deux temps. Tous les grammairiens ont prudemment

(1) Il n'y a qu'à voir les curieuses observations dont M. Landais accompagne ses tables de diphthongues, empruntées l'une à Demandre, l'autre à Lévizac, je crois. Ces observations de M. Landais l'emportent sur ce qu'il y a de plus merveilleux en ce genre, et je félicite sincèrement M. Didier de posséder un pareil trésor, qu'il fait bien d'étaler pompeusement à côté des chefs-d'œuvre de Thiers et de Guizot; d'autant plus que, si ces derniers ne sont pas contents d'un tel voisinage, l'autre peut très-bien leur répondre, ainsi couché côte à côte avec eux dans le *Journal des Débats :*

Je suis sur mon fumier comme vous sur le vôtre.

Admirez donc la judiciaire de cet heureux favori de M. Didier, qui ne changerait pas pour les plus beaux vers cette prose substantielle :

« *Pié, moitié.* » — « Il y a longtemps qu'on n'écrit plus *pié*, mais *pied.* » Quant au mot *moitié*, c'est bien un mot *diphthongue* en prose; et voici un » vers de *Corneille* qui le naturalise même en poésie :

« La *moitié* de ma vie a mis l'autre au tombeau. »

» *Pannetière, lièvre.* » — « Ici la diphthongue a lieu en prose, mais non en » poésie. »

« *Milieu.* » — « Milieu est un mot fort douteux. Il n'y a point de difficulté » pour la prose, on dit *mi-lieu* : mais en vers dirait-on *mi-lieu?* Nous trouvons » cependant un mauvais vers de Richer qui fait de la dernière syllabe de ce » mot une *diphthongue* :

« Desquelles celle du *milieu*
« Est brûlante comme du feu.

« Mais ce poète ne saurait faire autorité pour nous. »

dérobé leur épaule à ce lourd fardeau, que, sans être un nouvel Atlas, nous allons pourtant tenter de soulever; nous souvenant que la *Méthode du Genre* était une besogne autrement difficile, et confiant dans les forces qui nous ont permis de fixer enfin au sommet du mont ce formidable rocher de Sisyphe.

IA, n'est guère diphthongue que dans les mots *Fiacre*, *diacre*, *archidiacre*, *diable*, *piaffer*, *piano*, *piailler*, *piastre*, *thuïa*, *baïa*, *caïa*, *bastia*, *naïade*, *gaïac*.

Il s'élance en un *fiacre* et vole à sa poursuite.

Pourquoi me revêtir de formes impalpables?
Je suis homme, et j'écris pour des hommes, je crois,
Non pour les séraphins, les anges, ou les *diables*.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

C'est un *diable* incarné que cette femme-là. (Alf. de Musset.)

Voltaire alors régnait, ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le *diable* envoyé. (Victor Hugo.)

La *naïade* aux yeux clairs lavait ses pieds d'ivoire.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

IÉ ou IE. « Cette diphthongue est une de celles qui sont *les* (1)

Et quel démon vous pousse à citer Richer, quand vous pourriez citer Victor Hugo?

L'égoïste qui de sa zone
Se fait le centre et le *milieu?*

« *Fiole, pioche.* » — « Contentons-nous d'indiquer maintenant notre sen-» timent : en prose, *io*; en vers, *i-o.* »

« *Viande.* » — « En prose, *viande;* mais, en vers, on dirait peut-être » *vi-ande.* »

Assez, monsieur Landais, assez. *Ne sutor ultra crepidam.*

En vérité, quand j'entends des grammairiens tels que ceux, hélas! dont Dieu, sans doute pour se jouer, a gratifié la France jusqu'à ce jour, quand je les entends parler poésie et vers, il me semble voir un éléphant enseignant à pincer de la harpe ou à danser sur la corde.

(1) Il faudrait apparemment : *Qui sont le plus communes.* La tournure employée par Girault-Duvivier exclut toute idée de comparaison, et ici, *le plus* signifie *au plus haut degré;* ce qui arrrive toujours après *Un de ceux, une de celles qui sont*, de même qu'après *Il est celui qui est, elle est celle qui est.* Dites donc, ou, *De ces deux sœurs, la cadette est la plus aimée*, ou, *La cadette est celle qui est le plus aimée.* Il ne faut qu'être doué d'un certain instinct naturel pour sentir la différence qui existe entre ces deux locutions. Ainsi Girault-Duvivier aurait pu dire : *est une des plus communes qu'il y ait dans notre langue*, ou, *est, dans notre langue, une des plus communes*, ce qui serait beaucoup moins pesant que l'expression surchargée d'inutiles

plus communes dans notre langue, » dit Girault-Duvivier, avec un solécisme.

C'est : *Cette diphthongue est la plus commune de toutes*, qu'il eût fallu dire.

Mais, sans nous inquiéter de ce qu'ont pu dire les grammairiens, nous, voici ce que nous dirons.

---

mots qu'il a préférée. Au reste, de telles fautes ne se rencontrent que chez les grammairiens. En voici une de MM. Bescherelle, qui n'est pas moins soignée : « *Destutt-Tracy n'a-t-il pas dit* NON PLUS *expressément ?* »

Ah ! messieurs Bescherelle, vous avez dit ou fait dire, à propos de M. Landais, qu'*il y a des vendeurs de recettes partout, et* que *le charlatanisme exploite la grammaire avec d'autant plus de succès, qu'il n'y a qu'un petit nombre de juges éclairés en cette matière ;* mais, à mon tour, que penser des mirobolants feuilletons qui font de la *Grammaire Nationale* une colonne Vendôme, un obélisque de Luxor ? Ce ne sont là des feuilletons ni payés ni mendiés, je veux bien le croire, puisque vous le dites. Mais alors convenez qu'il est des gens nés coiffés à qui tout réussit, le bien comme le mal. Comme dit Gautier,

Aux uns tous les bonheurs et *tous les beaux côtés.*
L'occasion leur est toujours bonne et fidèle ;
Ils trouvent au désert des palais enchantés ;
Ils tettent librement la féconde mamelle,
Et tout l'or du Pactole entre leurs doigts ruisselle.

Les autres, moins *heureux,* ont beau tordre et pétrir
Avec leurs maigres mains la mamelle tarie,
Leur frère a bu le lait qui les devait nourrir.
S'il éclot quelque chose au *milieu* de leur vie,
Une petite fleur sous leur pâle gazon,
Le sabot du vacher l'aura bientôt flétrie...
L'espoir le mieux fondé, le projet le plus sage,
Rien ne leur réussit ; tout les trompe et leur ment ;
Ils se perdent en mer sans quitter le rivage.
Le cœur qu'ils ont choisi ne garde pas sa foi ;
Leur chien même les mord et leur donne la rage ;
Un ami jurera qu'ils ont trahi le roi.
Après la vie obscure une mort ridicule ;
Après le dur grabat un cercueil sans repos
Au bord d'un carrefour où la foule circule.
Ils tombent inconnus de la mort des héros,
Et quelque ambitieux, pour se hausser la taille,
Se fait effrontément un socle de leurs os.

Oui, la même chose qui eût fait la gloire et la fortune des uns, ne rapporte aux autres que la misère, l'exil, les déchirements du cœur, l'isolement, la proscription. Aux uns tout tourne à bien ; tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font est admirable, leurs plus grandes folies passent pour des chefs-d'œuvre ; s'ils trébuchent, c'est contre un trésor. Aux autres tout tourne à mal ; œuvres souvent sublimes, les fruits de leur âme et de leur esprit n'obtiennent pas même un regard de la foule ; leurs travaux herculéens n'aboutissent qu'à la chemise de Déjanire ; ils sont écrasés en plein champ par la chute d'une maison. Sans cela, comment s'expliquerait la fortune de certain feuilletonniste et le succès de certaines grammaires ?

ié. précédé d'un *t*, est toujours diphthongue : *Amitié*, *pitié*, *moitié*, *tiède*, *tiédeur*, *attiédir*, *portier*, *pannetière*, vous *chantiez*, etc.

L'*amitié* d'un grand homme est un bienfait des dieux.
(VOLTAIRE.)

En attendant, regarde en *pitié* cette foule
Qui méconnaît tes chants,
Et qui de toutes parts se répand et s'écoule
Dans les mauvais penchants. (VICTOR HUGO.)

Ange qui vient guider nos pas dans la vallée,
Esprit mystérieux, vierge auguste et voilée,
Épouse, mère et sœur à la fois; homme et dieu,
Répandant ses bienfaits, ses soins, avec usure,
Son amour à chacun, tout *entier*, sans mesure,
Veillant à toute heure, en tout lieu.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Quoi! vous n'*étiez* qu'un petit nombre
Mordus depuis un mois par un soleil brûlant!
(*Id. Fleurs du Danube.*)

Il va sans dire que cette règle ne s'étend pas aux mots *Balbutier*, *initier*, dans lesquelles le *t* perd sa qualité naturelle, et se tranforme en vraï *s*. Au reste, tous les verbes en *ier*, comme on le verra plus bas, font exception à toutes les règles que nous donnons ici.

ie. suivi d'un *d*, est toujours diphthongue : *Je m'assieds*, *il sied*, *tiédeur*, *pied*. Il l'est également dans les composés de *pied* : *piétiner*, *piétinement*, *empiéter*, *empiétement*, *piéton*.

Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil *attiédi*. (VICTOR HUGO.)

Les *tièdes* nuits d'automne
Versent leur chaste haleine aux coteaux veloutés. (*Id.*)

Pour qu'un homme devienne, à force de labeur,
Riche, — sa tête doit fouler aux *pieds* son cœur.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Sur le parquet poudreux on les voit *piétiner*.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Quelle honte pour vous, si vos mains triomphantes
Allaient se joindre aux mains de ces hiérophantes,
Qui, pour se faire grands, montés sur des tombeaux,
Ont *piétiné* vos corps comme des escabeaux! (*Id. Ibid.*)

ié, suivi d'un *c* ou d'un *g*, est, de même, d'une syllabe : *piéce*, *rapiécer*, *rapiécetage*, *rapiéceter*, *nièce*, *siècle*, *liége*, *piége*, *assiéger*, *espiègle*, *Compiègne*.

Un *siècle* corrompu veut un Aristophane. (Barthélemy. *Némésis.*)
Ce limier de *Compiégne* usé par la vieillesse. (*Id.*

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh ! revenez ici chanter, danser, parler. (Victor Hugo.)

L'abbé Louis, qui joue un rôle dans ma *pièce*,
Fort souvent, comme moi, va consulter sa *nièce*.
(Barthélemy. *Némésis.*)

Eh ! qu'importe, après tout, que le monde t'*assiége !* (V. Hugo.)

Suivi d'un *s*, il n'est monosyllabe que dans *sieste* (1).

A l'heure où l'Andalouse et l'oiseau font la *sieste*. (V. Hugo.)

ié, suivi de *f*, n'est monosyllabe que dans *fief* et *fieffé* (2).

C'est un *fieffé* coquin, si jamais il en fut.
On voit parfois certains savants
Qui sont de *fieffés* ignorants. (Voltaire.)

iel, est diphthtongue dans les mots : *Ciel*, *fiel*, *Asrafiel*, *miel*, *mielleux*, *vielle*, *vieille*. Partout ailleurs il est dissyllabe (3).

Êtes-vous bien heureuse au moins, vous, ma Stella,
Mon étoile d'amour ? Êtes-vous bien heureuse ?
Êtes-vous dans ce *ciel* où votre âme pieuse
D'avance s'élevait sur l'aile de sa foi ? (L. N. *Fl. du Danube.*

Oh ! pour ce livre saint, pour ce vase de *miel*,
Qui pourrait raconter, ô poète du *ciel*,
La gloire dont vous êtes digne ? (*Id. Ibid.*)

L'abeille fait son *miel*, la fleur rit au *ciel* bleu. (V. Hugo.)

Chante, pour qu'ici-bas ma pauvre âme, ta sœur,
Dans sa coupe de *fiel* trouve quelque douceur.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

---

(1) Il nous semble que *Sobieski* ne devrait faire que trois syllabes. Barthelemy lui en donne quatre :

Sans craindre cette fois que *Sobieski* vienne,
Il remplace les Turcs sous les remparts de Vienne.

(2) *ief* est quelquefois monosyllabe dans le mot *relief*, témoin ce vers de Barthélemy :

Décorant en *relief* leurs poitrines sans cœur.

(3) Toutefois nous ne ferons pas un grand crime à M. Adrien Lemay d'avoir fait *riel* d'une seule syllabe dans ce vers :

Invisible lumière, *immatériel* soleil,

préférant la justesse de l'expression à une régularité scrupuleuse, que l'oreille ne réclame que faiblement.

A côté d'*Asrafiel*, mais moins fort et moins grand,
Le féroce Sabher s'asseyait à son rang. (LAMARTINE.)

ié, est toujours monosyllabe dans les mots en *ième* et leurs dérivés : *troisième*, *cinquième*, *sixième*, *sixièmement*, etc. Il faut en excepter *quatrième* (1) pour une raison qu'on saura tout à l'heure.

O *dix-huitième* siècle impie et châtié ! (VICTOR HUGO.)

ié, est monosyllabe dans les désinences *tienne* et *Vienne*, et naturellement dans les féminins de *Mien*, *sien*, etc. Partout ailleurs *ienne* est de trois syllabes.

Sur cette place neuve où s'engloutit la foule
Qui du quartier *Vivienne* au boulevard s'écoule,
Voyez ce temple grec aux angles déjà gris
Qui semble frissonner sous le ciel de Paris.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

O mon divin sauveur, quelle erreur fut la *mienne*
De m'enfuir au bruit de tes pas !
Je ne le perdrai plus, n'est-ce pas ? Oh ! qu'il *vienne*,
Le monde, désormais m'arracher de tes bras !
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

ier. est toujours diphthongue, excepté dans les mots où il se rencontre à la suite d'un *r* ou d'un *l*, précédé d'une autre consonne, et dans tous les verbes en *ier*, ainsi que dans *Hiérarchie*, *hiératique*, *hiéroglyphe*, *hiéronique*, *hiérophante*.

Les grammairiens, d'après Lévizac, vous diront de faire encore dissyllabe le mot *hier;* mais, si vous m'en croyez, vous passerez outre. Ces messieurs qui ne songent à rien, n'ont pas songé que, généralement, les mots simples et primitifs n'ont qu'une seule syllabe. *Vieux*, mot simple, est d'une syllabe ; *envieux*, mot composé de *Envie*, en a deux. Une seule syllabe dans *Ciel, miel, fiel;* deux syllabes dans les désinences des mots composés *Officiel*, *essentiel*, *matériel*. *Fouet*, mot simple, est d'une syllabe ; *jouet*, mot composé de *jeu*, en a deux.

Comme cette règle souffre pourtant des exceptions, nous continuerons à procéder article par article.

---

(1) Les poètes font quelquefois *quatrième* de trois syllabes ; témoin cet hémistiche de Barthélemy : *Pour la quatrième fois.*

Mon *dernier* né! Je l'ai perdu! *dernier* trésor! (VICTOR HUGO.)

Épris de la couleur, comme un peintre moderne,
De peur que mon tableau n'eût un aspect trop terne,
Je n'ai pas, imitant Théophile *Gautier*,
Renversé ma palette à travers le *papier*. (L. N. *Fl. du Danube.*)

Va, tu regretteras le toit paisible et sûr
De notre humble *chaumière*,
Où, le jour, tu vivais de joie et de *lumière*,
Où, le soir, près de moi, cœur innocent et pur,
Tu t'endormais dans la prière.
Adieu les gazons verts, adieu le ciel d'azur! (*Id. Ibid.*)

Et quelle main chérie, à notre heure *dernière*,
Quelle main viendra donc nous fermer la *paupière?*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Suis-je digne de toi, moi, chétive *poussière?*
Mais dites un seul mot, Seigneur,
Et mon cœur deviendra plus pur que la *lumière*,
Plus odorant qu'un lis en fleur. (*Id. Ibid.*)

Fils d'une Vendéenne,
Cœur n'ayant plus d'amour, mais n'ayant pas de haine,
Il suppliait qu'au moins on l'en crût un moment,
Lui qui sur le passé s'incline gravement,
Et dont la piété, *lierre* qui s'enracine,
Hélas! s'attache aux rois comme à toute ruine. (VICTOR HUGO.)

Qu'il sera *fier* de vous, le héros qui vous guide,
O Romains à l'âme intrépide,
Vrais soldats d'un nouveau Scipion-l'Africain!
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Pour troubler une vie il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un *cierge*.
La curiosité qu'a l'esprit de la *vierge*
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard. (VICTOR HUGO.)

Hier (1) il m'a dit: Il faut être au palais demain
Avant l'aurore. (*Id.*)

Hier un de mes amis, se trouvant à souper
Auprès d'une duchesse, eut soin de se tromper
De verre. (ALFRED DE MUSSET.)

Oui, *hier* il me fut lu dans une compagnie. (MOLIÈRE.)

---

(1) Il n'y a pas plus de raison pour faire de deux syllabes le mot *hier*, que les mots *tiers* et *fier*. Cependant les poètes l'emploient souvent comme dissyllabe:

Hier Saxe-Cobourg s'est fait roi dans Bruxelles.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Si c'est pour que ce temps fasse, en son morne ennui,
De l'opprimé d'*hier* l'oppresseur d'aujourd'hui. (VICTOR HUGO.)

Du *tiers*-consolidé ne craignez plus le choc. (BARTHÉLEMY.)
Derrière l'horizon quelque chose murmure. (VICTOR HUGO.)

De crainte cependant qu'un œil d'homme ou de femme
Ne vînt à profaner ces mystères de l'âme,
Et ne lût sur mon front la gloire de mon cœur,
Derrière ma gaîté je cachai mon bonheur.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

iet, n'est diphthongue que dans les mots *assiette*, *serviette*, *diète*, *miette*, *émietter*, *empiéter*, *empiétement*, *piétiner*, *piétinement*, *piéton*, *piètre*, *piètrement*. Partout ailleurs il forme deux syllabes, comme dans PIÉTÉ, SOCIÉTÉ (1).

Alors on me jeta, comme un don clandestin,
Quelques *miettes*, débris du splendide festin.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Ne vous effrayez pas, douce mère inquiète
Dont la bonté partout dans la maison s'*émiette*.
De le voir si petit, si grave et si pensif. (VICTOR HUGO.)

Jetons nos chapeaux — et coiffons-nous de nos *serviettes*,
Et tambourinons — de nos couteaux sur nos *assiettes* (2). (SCARRON.)

iez, est diphthongue dans *biez*, *Dumouriez*, et dans tous les verbes qui n'ont pas leur infinitif en *ier*, à l'exception de *rire*, *sourire*, ou dans lesquels il n'est pas à la suite d'un *l* ou d'un *r* précédé d'une autre consonne; ce qui s'applique aussi à la terminaison *ions* (3).

Thémistocle acheté par la cour des satrapes,
C'est notre *Dumouriez* rebelle après Jemmapes.
(BARTHELEMY. *Némésis.*)

Vous *aviez* devant vous une armée innombrable.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

S'il fallait, procédant par sanglantes journées,
Couper en un seul jour vingt têtes condamnées,
Dites, *seriez*-vous assez forts? (BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

---

(1) Les grammairiens vous disent bien que les voyelles *ié* cessent d'être diphthongues dans les mots où elles précèdent un *t*, mais ils ne mentionnent aucune des exceptions citées ici.

(2) Ceci est un exemple de vers de treize syllabes.

(3) Cette règle a été violée dans les vers suivants :

Vous me *sembliez* un ange envoyé sur la terre. (L. N.)

Vous *encombriez* le monde, y tenant plus de place
A vous seuls que les monts les plus audacieux
Qui surchargent la terre et touchent presque aux cieux. (*Id.*)

Toutefois, je ne sais pas jusqu'à quel point est condamnable une telle licence.

ié, est toujours diphthongue dans la désinence *ièvre : lièvre, fièvre, genièvre, mièvre, bièvre*, et dans *Geneviève*.

Cœur de *liévre* au combat, cœur de tigre au carnage,
Sa cruauté sans borne était son seul courage. (LAMARTINE.)

Oh ! qui viendra calmer la *fièvre* qui me ronge ?
(L. N. *Amertumes et Consolations*.)

C'est l'orateur, debout sur la borne angulaire,
Qui verse aux assistants sa *fièvre* de colère. (BARTHÉLEMY. *Ném.*)

IAI, n'est diphthongue que dans *biais*, qui redevient dissyllabe dans BIAISER (1), et dans *bréviaire*.

Il est certains esprits qu'il faut prendre de *biais*. (REGNARD.)

Vénus n'a point d'autre *bréviaire*. (LEBRUN.)

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien
Et dit son *bréviaire*. (LAMOTHE HOUDART.)

ieï, ne se rencontre guère que dans *Saint-Yrieix*, où il est diphthongue.

Monsieur de Paganel, natif de saint-*Yrieix*.

IO, n'est diphthongue que dans *pioche* et dans quelques noms propres, comme : *Campo-Formio*, *Rizzio*, *Déiopée*, *Giorgione*, *Giotto*, *Sanzio* (2).

Qu'ils viennent, — quand il froisse avec ses pieds profanes,
Quand de sa *pioche* immonde il souffléte ces crânes,
Débris hideux de l'homme à la tombe arrachés.
(L. N. *Amertumes et Consolations*.)

Amours ! — Darnley ! *Rizzio !* quel néant est le vôtre !
(VICTOR HUGO.)

Des quatorze beautés qui décorent ma cour,
Je promets *Déiopée* à ton brûlant amour. (BARTHÉLEMY.)

---

(1) Il est certains esprits mal aisés à conduire :
Ce n'est qu'en *biaisant* que l'on peut les réduire. (JOUY.)

Toutefois nous aimerions mieux ne faire *biaiser* que de deux syllabes.

Nous réclamons la même faveur pour le mot *vendémiaire*, bien que la terminaison *iaire* soit toujours de trois syllabes. *Vendémiaire* nous semble avoir sur la diphthongue les mêmes droits que *bréviaire*. Il est vrai que les droits même de ce dernier sont méconnus par Alfred de Musset, qui fait sans façon ce mot de quatre syllabes :

Ses crimes noirciront un large *bréviaire*.

Bréviaire est ici pour *registre*. Il y a des gens avec qui il faut toujours mettre les points sur les *i*.

(2) Faut-il encore citer cet exemple :

Il a tué *Stranio* sur le bord de la route? (ALF. DE MUSSET.)

On trouve aussi le mot *fiole* employé en vers comme dissyllabe.

J'en excepte pourtant Cimabué, *Giotto*. (TH. GAUTIER.)

IAU, n'est diphthongue que dans *affûtiau*.

IEU, n'est diphthongue que dans les mots :

Aïeul,	*Essieu*,	*Mieux*,	*Sieur*,
Caïeu,	*Glaïeul*,	*Monsieur*,	*Tardieu*,
Camaïeu,	*Lieu*,	*Montesquieu*,	*Vieux*,
Cieux,	*Lieue*,	*Pieu*,	*Yeux*,
Dieu,	*Mathieu*,	*Plusieurs*,	

et naturellement dans leurs composés : *Bisaïeul*, *trisaïeul*, *bisaïeule*, *trisaïeule*, *bisaïeux*, *trisaïeux*, *adieu*, *demi-dieu*, *milieu*, *Beaulieu*, *Chaulieu*, *Richelieu*, *épieu*. PIEUX, adjectif, est dissyabe, comme tous les adjectifs en *ieux*.

Que votre douce voix, de *Dieu* même écoutée,
Au *milieu* du combat jetant des mots de paix,
Fasse tomber les flots de la foule irritée. (TH. GAUTIER.)

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'*aïeux*. (VOLTAIRE.)

Vous vous glorifiez du nom de vos *aïeux*.
Nous sommes plus que vous, nous sommes des *aïeux*.
(JUNOT D'ABRANTÈS.)

Quel est donc votre espoir, conseillers de démence,
Lorsqu'au *milieu* de nous vous jetez ce brandon ?
(BARTHÉLEMY. *Némésis*.)

Elle atteint jusqu'au pic le plus inaccessible.
J'ai déjà dit plus haut qu'elle va chez les *dieux*,
Empoisonner leur table et de sa bave horrible
Souiller hideusement la pureté des *cieux*.
(L. N. *Fleurs du Danube*.)

Franges de longs cils noirs, ses grands *yeux* bruns et doux
Étaient d'une beauté que rien ne peut décrire. (*Id. Ibid.*)

Au *milieu* des chardons qu'y pousse l'ignorance
J.... n'y ferait pas maigre chère, et je pense
Qu'il y pourrait traiter largement ses lecteurs. (*Id. Ibid.*)

IU, est diphthongue dans certains noms propres en *iïus* (1).

Le seul qui devina cette énigme funeste
Tua *Laïus* son père et commit un inceste. (TH. GAUTIER.)

IOU, n'est diphthongue que dans les cas mentionnés au tableau.

ian, n'est diphthongue que dans les deux mots *viande* et *diantre* (2).

---

(1) Alfred de Musset introduit cette diphthongue dans *Clodius* :
Hamlet tuera *Clodius*, — Joad tuera Mathan.

(2) *Fiancée* n'est souvent que de deux syllabes dans Lamartine. C'est une des nombreuses licences que ce grand poète aime à prendre. Il traite de même le mot *sauve*.

Pour toi le laboureur est un rustre qu'on paie ;
Pour toi toute fumée ondulant, noire ou gaie,
Sur le clair paysage, est un foyer impur
Où l'on cuit quelque *viande* à l'angle d'un vieux mur. (V. Hugo.)

IEN, est diphthongue dans les mots :

Ancien (1),	*Combien*,	*Païen*,	*Sien*,
Bien,	*Gardien*,	*Plébéien*,	*Vaurien*,
Chien,	*Mien*,	*Rien*,	

et dans tous ceux où il est précédé d'un *t* naturel ou d'un *v*, comme : *Vivien*, *tien*, *maintien*, *Je viens*, *je tiens*, etc. (2).

L'encens avait terni son *ancien* uniforme. (Barthélemy. *Némésis.*)

---

(1) Plusieurs font ce mot de trois syllabes, mais à tort.

(2) Évidemment tous les autres mots en *ien* divisent cette désinence en deux syllabes. Exemples :

Quand je vois, quand je vois les *Babyloniens*
Transférés des Persans aux *Macédoniens*. (Racine. *Les Plaid.*)

Mais elle avait appris qu'une ville romaine
Du sang des *Phrygiens* devait un jour sortir. (Barthélemy.)

D'autres, moins oublieux, ont des caves funèbres
Où sont rangés leurs morts, comme celles des Guèbres
Ou des *Égyptiens*. (Th. Gautier.)

Il est dans la nature, il est de belles choses,
Des rossignols oisifs, de paresseuses roses,
Des poètes rêveurs et des *musiciens*
Qui s'inquiètent peu d'être bons citoyens. (*Idem.*)

C'est la beauté du corps, c'est l'art *italien*. (*Idem.*)

Néanmoins M. Alfred de Musset, en véritable enfant gâté de la poésie, qui lui passe tout, ne tient pas toujours compte de cette règle ou de cet usage. En voici la preuve :

Mais si les *Tyroliens* qui sont dans cette enceinte
Trouvent que j'ai raison.

Mais que nous veut ici cette fille *italienne* ?

Lisez les *Italiens*, vous verrez s'il les vole.

..... Suspendant son âme,
Comme un luth *éolien*, aux lèvres de la nuit.

Victor Hugo lui-même s'est écarté de son exactitude ordinaire dans ces vers, qui n'en sont pas moins beaux pour cela :

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, *musiciens*, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Th. Gautier ne fait également que deux syllabes du mot *Titien*.

C'est que l'on ne dit pas de tes belles Maries,
O mon chaste poète ! ô mon peintre chrétien !
Comme de Raphael et comme de *Titien*,
Voici la Fornarine ou bien la Muranèse.

D'où *vient* qu'en proscrivant le titre d'Excellence,
Ils ont du faste *ancien* maintenu l'insolence? (*Id. ibid.*)

Homme, je suis ton frère,
Mon royaume est le *tien*, et mon père est ton père. (LAMARTINE.)

Vous êtes noble et riche, et moi je ne suis *rien*.
Je n'ai que mon amour pour tout titre et tout *bien*.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

C'est que je suis jaloux, au moins. Garde-toi *bien*
De me tromper, de me... Fidèle comme un *chien*,
Et doux comme un agneau dans la paix, — dans la guerre
Je *deviens* un lion, un tigre, une panthère,
Un chacal, une hyène, un rhinocéros, quoi!
Un vrai Niagara de terreur et d'effroi.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Oh! *combien*, en lisant ce livre si *chrétien*,
Se sentiront meilleurs et plus portés au *bien!* (*Id. Ibid.*)

Quel riche impitoyable et plus dur que son or
Pourrait dorénavant contempler le trésor
De ses *biens*, de ses jouissances,
Sans songer, lui qu'abrite un fastueux hôtel,
Qu'il est peut-être auprès quelque pauvre Morel,
Transpercé de mille souffrances?

Quelque pauvre Morel dans un taudis étroit,
Père de cinq enfants qui grelottent de froid,
Sur leur couche de paille humide,
Et que toute la nuit *tient* éveillés la faim;
Corps débiles, chétifs, dont l'un, mort, pend au sein
De sa pauvre mère invalide? (*Id. Ibid.*)

Ma muse *plébéienne* accepte ce mandat. (BARTHÉLEMY. *Ném.*)

Pour notre pauvre cœur l'amour est un tel *bien*,
Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un *chien*. (LAMARTINE.)

ION, n'est diphthongue que dans le mot *pion*, et dans les cas déjà indiqués. Voyez plus haut *iez*.

Et puis nous *toucherions* à des plaines fécondes,
Où nous *aurions* de l'air et de limpides ondes,
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Écoutez. Nous *allions* par un jour magnifique
Visiter en famille une chartreuse antique. (*Id. Fleurs du Danube.*)

Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris,
Où nous *fondions* notre être en y mêlant nos flammes!
L'impassible nature a déjà tout repris. (VICTOR HUGO.)

L'homme au hasard choisit sa route;
Et toujours, quoi que nous *fussions*,
Comme un bœuf sur l'herbe qu'il broute,
Vit courbé sur ses passions. (*Id.*)

Hâtons-nous d'ajouter une règle qui s'applique à toutes les diphthongues énumérées ci-dessus.

Lorsqu'au lieu d'un *i* simple, c'est un *y* qui précède une autre voyelle, il y a toujours diphthongue.

Quand la mort la *raya* du livre des vivants,
Mon cœur dans le tombeau descendit avec elle. (L. N.)

Qui viendrait *enrayer* sur la rapide pente
Où le désespoir va roulant ? (L. N. *Amert. et Consol.*)

On *croyait* dans les jours du barde et du trouvère. (V. Hugo.)

La *royauté* décline et le peuple se lève. (*Id.*)

Sois *joyeuse !* la foi vit sans l'austérité. (*Id.*)

Peut-être que, de toi raillant avec emphase,
Il ira te *noyant* dans les eaux de sa phrase.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Oh ! toujours verrons-nous sous d'implacables haines
S'entr'égorger les *citoyens ?* (L. N. *Amer. et Consol.*

Qui ne désirerait pouvoir sur cette flamme
Répandre des fleuves d'amour,
Et faire pénétrer dans la nuit de cette âme
Son cœur comme un *rayon* de jour ? (*Id. Ibid.*)

Les noms qui commencent par *hyé* font exception.

O riche, plus cruel que le tigre et l'*hyène*,
Tu grinceras des dents. (*Id. Ibid.*)

De même que le *y*, le son mouillé constitue aussi, avec la voyelle qui le suit, une sorte de diphthongue.

O *seigneur* malvenu de ce superbe lieu !
Caillou vil incrusté dans ces rubis en feu ! (Victor Hugo.)

Un *i* entre deux voyelles fait de même toujours diphthongue avec la voyelle qui suit :

Auprès d'Albert Durer, Raphaël est *païen.* (Th. Gautier.)

OUA, n'est diphthongue que dans *pouah* et *pouacre.*
ua l'est dans tous les mots où il se prononce *oua.*

Pouah ! pouah ! que c'est mauvais ! quelle horrible boisson !

UI, est toujours diphthongue, excepté dans *Druide, fluide, suicide, bruine, ruine, bruire,* et leurs dérivés, ainsi que dans tous ceux

en GUÏTÉ, CUÏTÉ, TUITÉ : *exiguïté*, *perspicuïté*, *perpétuité* (1).

Gui parasite enflé de la sève des chênes !
Pauvre riche ! (VICTOR HUGO.)

La foule des vivants rit et *suit* sa folie. (*Id.*)

A quoi vous sert le flot, le nuage, le *bruit*
Qu'en secret dans la fleur fait le germe du *fruit ?* (*Id.*)

Pauvre ami, si ton cœur touchait un peu la fange,
Le bon Dieu s'en irait de son humble *réduit ;*
Et *puis* tu n'aurais plus, pour te bercer, un ange,
Dans tes rêves, la *nuit.* (L. N. *Amert. et Consol.*)

Quoi ! la vérité dans un *puits !*
Las ! elle n'a point d'autre *asile.*
Pétersbourg la bat ou l'exile.
Même à Londre elle est sans *appuis.*
On la brûle en terre papale.
Le Grand-Turc l'étrangle ou l'empale.
Mieux vaut encor le fond du *puits.* (LEBRUN.)

OUIN et OIN, qu'on prononce à peu près de même, sont toujours diphthongues.

Quel affreux *baragouin* ! je n'y puis rien comprendre.

Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au *loin.*
Les blés d'or en farine et la prairie en *foin.* (VICTOR HUGO.)

Mais l'exil *loin* de vous, jeune femme au cœur d'ange,
Source pure d'amour, où je buvais hier,
Avec l'oubli du monde, un bonheur sans mélange,
Oh ! l'exil *loin* de vous, c'est la mort, c'est l'enfer.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Toujours sereine et pacifique,
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des *soins* d'esclave intelligent. (VICTOR HUGO.)

Songe que l'univers n'est qu'un *point* dans l'espace,
Suspendu par un fil sur un gouffre sans fond.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Les autres diphthongues : *oé*, *oué*, *ouai*, *ué*, *oui*, *iou*, *ouen*, *uin*, n'ont lieu que dans les cas mentionnés au tableau.

---

(1) *Ruines* de verdure et de fleurs pavoisées. (L. N. *Fl. du Danube.*)

Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller. (VICTOR HUGO.)

Un vieux *druide* autrefois assurait
Qu'en paradis nulle femme n'irait,
Car, disait-il, le maître du tonnerre,
Dont la sagesse éclaire la bonté,
Peut-il sauver, sans blesser l'équité,
Celles qui font damner toute la terre ?

Moelleux comme une chatte et frais comme une rose.
(ALFRED DE MUSSET.)

Je m'arme de nouveau du *fouet* de la satire.

Nous, des *duels* (1) avec vous! Arrière, assassinez. (VICTOR HUGO.)

On en parle, on en pleure, on en rit, qu'en voit-on ?
Quelques *duels* oubliés, quelques soupirs de femme,
Quelques joyaux de prix sur une épaule infâme,
Quelque croix de bois noir sur un tombeau sans nom.
(ALFRED DE MUSSET.)

---

(1) *Duel*, de même que *hier*, est plus souvent employé comme dissyllabe; et, à tout prendre, je trouve, en effet, qu'il y a dans ce mot deux sons trop pleins pour qu'on puisse le prononcer vite et d'une seule émission de voix. La même chose s'applique à *duègne*, et plus particulièrement à *Louis*, que nous ne saurions admettre comme diphthongue, quoiqu'on en trouve des exemples :

Un jour fuit *louis* par *louis* ce qui vient sou par sou.

Pour la même raison nous n'aimons guère qu'on fasse monosyllabe le nom *Juan*. J'éprouve toujours une certaine difficulté à prononcer ce mot comme l'entendent les poètes, et mon oreille s'obstine à trouver sept sons plein dans cet hémistiche de Gautier :

Ainsi parla don *Juan*.

Il est de fait que les deux premières syllabes de *Louange* ne sont pas d'une autre nature; et pourtant qui s'aviserait de les prononcer en diphthongue même en prose, si ce n'est Demandre et Lévizac, avec leurs copistes Napoléon Landais et Girault-Duvivier ? Ces messieurs poussent bien plus loin la fureur des diphthongues. Ils trouvent des diphthongues réelles jusque dans les mots : *diamant*, *miauler*, *miaulement*, *harmonieux*, *chiourme*, *admiration*, *commission*, *ouate*, *bafouant*, *enfoui*, *épanoui*, etc. Voici la preuve du contraire :

Où brille le regard, que sert le *diamant ?* (VICTOR HUGO.)

Rêveur *harmonieux*, tu fais bien de chanter. (TH. GAUTIER.)

Sur l'autel idéal entretenez la flamme,
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,
Par l'*admiration* et l'amour de la femme. (*Idem.*)

On dirait de la lune en sa robe d'*ouate*. (*Idem.*)

L'espérance est un lac dont l'onde *diaphane*
Réfléchit à nos yeux un monde moins profane,
L'âme, comme une fleur, aux bords s'*épanouit*.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

La *louange* agréable est l'âme des beaux vers. (BOILEAU.)

Alfred de Musset fait *Juana* de trois syllabes dans ces vers :

Jurons donc que celui qui sera dans une heure
Debout, et qui verra le soleil de demain,
Tuera la *Juana* d'Orvado de sa main.

Que *Juan* soit donc à son tour de deux syllabes.

Nous en dirons autant du mot *Bossuet*, que Castel fait seulement de deux syllabes dans ce vers :

Regardez : c'est *Bossuet* qui s'élève et qui tonne.

Le mot *Suède* n'est pas traité avec plus d'égard.

Toutefois je ne sais pourquoi ma voix passe plus rapidement sur *uel* dans

Ils vont,
Et tout s'efface en eux à mesure, l'ennui
Par la joie, *oui* par non, hier par aujourd'hui. (*Id.*)

Pirouette est de deux ou trois syllabes à volonté, disent les grammairiens. Nous préférons lui en donner trois, sans compter la dernière. Mais *oué* est réellement diphthongue dans *couette* et dans *couenne*.

AI, n'est diphthongue que dans *aïe*, sorte d'interjection qui exprime la douleur, et dans quelques noms propres en *aye*, comme *Biscaye*, *Blaye* (1), les *Cayes*.

Il me semble impossible aussi qu'il n'y ait pas une différence entre *payement* et *paîment*. Du moment où l'on conserve l'*y*, il faut absolument prononcer *pëïment*, ou bien, à l'exemple des grammairiens, autre bande noire, il faut porter le marteau sur l'*y*, si sonore, et le remplacer par cet *î* fêlé, qui est en si grande faveur auprès d'eux.

Sûrement Victor Hugo n'entend pas qu'on prononce *bégaye*, dans les vers suivants :

L'idée auguste qui t'*égaye*
A cette heure encore *bégaye*,

comme s'il faisait rimer ce mot avec *gaie ;* car alors, indubitablement, il écrirait *bégaie*.

---

duettiste que dans *duet*. Serait-ce qu'ayant plus de chemin à faire, elle part avec plus de vitesse, et franchit d'un bond les obstacles, pour atteindre plus tôt le but ? Toujours est-il que j'admettrais plutôt le monosyllabe dans le mot composé que dans le mot simple.

Toutefois je conçois que, dans les noms propres, le besoin d'abréger multiplie les diphthongues, et que l'on dise : *Con-sŭĕ-lo*, *Bruĕys*, etc.

Je ne terminerai pas cette note sans payer à M. Auguste Lemaire le tribut d'éloges qui est dû à sa modestie. Beaucoup plus modeste, en effet, que ceux qu'il annote, M. Lemaire, loin d'affirmer à tort et à travers, vous expose ses doutes avec une naïveté qui lui fait honneur. « Peut-être y a-t-il une diphthongue dans *Bréviaire*, *stagiaire*, etc. Mais je n'affirme rien, » dit-il. Par malheur il n'a pas toujours gardé la même réserve; et c'est sans le moindre scrupule qu'il affirme que *ien* est toujours diphthongue, excepté dans les trois mots *lien*, *aérien*, *historien*.

(1) Les grammairiens vous disent de prononcer *Blaï* ; c'est un mauvais conseil, et je vote pour la prononciation représentée par *blaï*, comme plus sonore et plus régulière.

Sans être proprement des diphthongues, les désinences *ail*, *eil*, ont évidemment quelque chose des sons *aï* et *éï;* mais, soit dit en passant, comment MM. de Port-Royal, Dumarsais et jusqu'à notre digne abbé Girard, ont-ils pu voir la diphthongue *aï* dans le mot *ayant ?* Voilà ce que j'ai de la peine à concevoir.

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : *Travaille !*—Oh ! crois-la !—Dieu, vois-tu,
Fit naître du *travail*, que l'insensé repousse,
Deux filles : la Vertu qui fait la gaîté douce,
Et la Gaîté, qui rend charmante la vertu.

(VICTOR HUGO.)

Les enfants descendront jouer dans la prairie ;
Et le vieillard glacé dont la sève est tarie,
Doucement ranimé par ce brillant *réveil*,
Ira s'épanouir aux rayons du *soleil*.

(L. N. *Fleurs du Danube*.)

Euil, *ouil*, constitueraient de même deux nouvelles diphthongues dans les mots *Fauteuil*, *feuille*, *fenouil*, *quenouille*, etc.

Dans un coin, une table, un *fauteuil* de velours
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds.

(VICTOR HUGO.)

Peuple, ne souffre pas que sa main te *dépouille ;*
Secoue au vent du ciel la poudre qui te *souille*,
Sauve ton âme du néant.

(L. N. *Amertumes et Consolations*.)

Voilà à peu près tout ce qu'il y avait à dire sur les diphthongues ; à moins qu'il ne soit nécessaire d'ajouter qu'en prose, et surtout dans la conversation familière, où la rigueur de l'exactitude n'est pas poussée si loin, la plupart des combinaisons de voyelles, indiquées au tableau, se prononcent d'une seule émission de voix, comme dans ces exemples :

En général, en lisant *Chénier*, substituez aux termes qui vous choquent leurs équivalents latins, il sera rare que vous ne *rencontriez* pas de beaux vers. (VICTOR HUGO.)

Qu'est-ce qu'un poète? Un homme qui sent fortement, exprimant ses *sensations* dans une langue plus expressive. (*Id.*)

Une *révolution* combattra pour nous partout où nous le voudrons. (*Id.*)

Le ministère anglais nous fait bonne mine parce que nous avons inspiré au peuple anglais un *enthousiasme* qui pousse le gouvernement. (*Id.*)

L'*union* de la France et de l'Angleterre peut produire des résultats immenses pour l'avenir de l'humanité. (*Id.*)

La France et l'Angleterre sont les deux *pieds* de la *civilisation*. (*Id.*)

Mon *ancienne conviction royaliste*-catholique de 1820 s'est écroulée *pièce* à *pièce* depuis dix ans devant l'âge et l'*expérience*. (*Id.*)

Un *millionnaire* mourut, il y a quelques jours, et tout le monde était *édifié* de la ferveur avec laquelle un *arrière*-cousin, qui se trouvait un des *héritiers*, en assistant au service funèbre, lisait, dans un petit volume qu'il tenait à la main, ce qu'on supposait des prières pour le défunt. Cependant un *curieux* jette un coup d'œil sur le livre. Quel était ce *pieux* volume? Le Code civil, ouvert au chapitre des *successions*.

Il est évident toutefois qu'on ne prononce en aucun cas *crier* comme *encrier, oublier,* comme *tablier, plier,* comme *peuplier, expatrier*, comme *meurtrier, nous rions,* comme *nous dirions, cruel*, comme *duel, évanoui*, comme *enfoui, prière*, comme *barrière*. Dans tous ces mots, les combinaisons *ier, ions, uel, oui, ière*, font entendre deux sons très-distincts. D'où l'on pourrait remonter à ces principes :

Parmi les diphthongues, il n'y a guère que celles dont la première voyelle est un *i*, qui soient, en prose, toujours monosyllabes.

Encore faut-il en excepter les verbes en *ier*, qui ont devant cette terminaison un *r* ou un *l* précédé d'une autre consonne.

En 1676, Corneille, l'homme que les siècles n'oublieront pas, était *oublié* de ses contemporains. (VICTOR HUGO.)

Voltaire, comme historien, est souvent admirable; il laisse *crier* les faits. (*Id.*)

On prononce également, même en prose, *pri-ère*, nous *souri-ons*, et non pas, *prière*, *sourions*. A plus forte raison doit-on prononcer *Lou-ange*, *épanou-i*, en deux syllabes, toutefois moins sensibles en prose qu'en vers; c'est-à-dire qu'on doit les prononcer sans affectation.

Il y a au fond de presque tous les hommes je ne sais quel sentiment d'envie qui veille incessamment sur leur cœur pour y comprimer l'expression de la *louange* méritée, ou y enchaîner l'élan du juste enthousiasme. (VICTOR HUGO.)

Des Consonnes.

Les consonnes, au nombre de dix-neuf, sont *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *h*, *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *v*, *z*. Elles sont ainsi nommées, avons-nous dit, parce qu'elles n'ont de son qu'avec le secours d'une voyelle.

Rien de plus juste que de comparer les voyelles aux notes de la gamme. Modifiée de plusieurs façons par l'obstacle des doigts ou des clefs sur les trous, la voix d'un instrument à vent s'en échappe en divers sons qui constituent la mélodie. Il en est de même de la voix humaine, qui, selon le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, produit les divers sons appelés voyelles. Mais la gamme ne parle pas, elle chante; et les véritables générateurs de la paróle, ce sont les consonnes.

Ces modifications des voyelles, des sons, ne sont pas les seules qui existent dans notre langue. Il y a encore les consonnes composées dont voici :

LA FIGURE,	LE SON,		LE NOM,	L'EMPLOI,
	son naturel.	son accidentel.		
CH, SCH.	ch.	k.	che	*chat, schisme, écho.*
GN (1).			gne	*ignorer.*
ILL, LL, IL.			ille	*bataillon, fille, seuil.*
PH.	f.		phe	*philosophe.*
QU.	k.	kou, ku (2).	que	*quiconque, loquacité, loquelle.*
RH.	r.		rhe	*rhombe.*
TH.	t.		the	*thème.*
TS, TZ.			tse	*tsin, tzar* (3).

Les organes qui servent à la formation des consonnes, véritables instruments de la parole, sont au nombre de six, dont trois principaux, mobiles et actifs, savoir : les *lèvres*, la *langue* et le *gosier*, et trois secondaires, immobiles et passifs, subordonnés à l'action des premiers, savoir : les *dents*, le *palais* et le *nez*.

---

(1) Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de figurer la prononciation des consonnes mouillées. Nous ne pouvons que l'indiquer à peu près. Dans la production des sons NE et LE, l'extrémité de la langue se courbe un peu, pour s'élever au palais et s'y attacher. Au contraire, pour former les sons GN et ILLE, la langue ne fait que s'étendre le long du palais de manière à le frôler légèrement dans toutes ses parties. Toute la différence du N et du GN à l'égard du L et du ILLE vient de la participation du nez.

(2) Évidemment ce n'est pas le son du Q qui varie ici ; c'est celui de la voyelle U. Néanmoins, comme ces deux lettres sont inséparables et ne forment ensemble qu'une consonne, c'est bien ici le lieu de parler de cette différence de son, et non pas ailleurs. Il y a encore une différence sensible entre la prononciation de *qui* et celle de *que*. *Qui* rend un son mouillé que l'on forme de la même manière que celui du *gn* et du *ille*, en frôlant le palais avec la langue.

(3) On est contraint de prononcer *dzar*, ou bien *tcuzar*, le *t* ne pouvant nullement s'allier, dans la prononciation, avec le *z*.

Les consonnes ont donc reçu des noms différents, d'après chacun des organes particuliers dont elles procèdent.

Suivant qu'on emploie, pour les former, les *lèvres*, la *langue*, le *gosier*, les *dents*, le *palais*, le *nez*, les consonnes sont appelées *labiales, linguales, gutturales, dentales, palatales, nasales*.

On les divise encore en *fortes* et en *faibles*, selon le degré de force qu'on imprime à l'organe destiné à les former (1); c'est-à-dire que le même organe poussé par un mouvement doux, produit une consonne *faible;* et que s'il a un mouvement plus fort et plus appuyé, il fait entendre une consonne *forte*. Ainsi *b* est la faible de *p*, et *p* est la forte de *b*.

Tableau des Consonnes

SOIT SIMPLES, SOIT COMPOSÉES.

	Labiales,	Linguales,	Dentales ou Sifflantes,	Palatales,	Nasales,	Gutturales,
Faibles.	B, V, W.	D.	Z, S doux.	G ou J, G dur		
Fortes.	P, F, PH.	T, TH.	S, C doux, CH	CH dur, K, Q		
Liquides.		L, R.			M, N.	
Mouillées.				ILL, IL, LL	GN.	
Diphoniques			X.			
Aspirées.						H.

(1) Les grammairiens disent : *Relativement à la force que l'on met dans l'émission de l'air;* comme s'il dépendait de l'*air* de changer la nature des articulations. Je l'ai déjà dit, le mot propre ne fuirait pas les grammairiens avec plus d'horreur, si même ils avaient la peste.

Explication des Termes

EMPLOYÉS DANS LE TABLEAU CI-CONTRE.

Labiale, Qui se prononce avec les lèvres. B et P *sont dites absolument Labiales, parce qu'elles sont principalement formées par le mouvement des lèvres.* M *est une lettre à la fois nasale et labiale.* Nous l'appelons absolument *nasale*, parce que des deux organes, les lèvres et le nez, qui concourent à la formation de cette consonne, c'est le *nez* qui y contribue le plus. Cette observation peut s'étendre aux autres dénominations. Une lettre *labio-nasale*. (Du latin *labia*, lèvre.)

Linguale, Qui est formée par un mouvement de la langue. N *et* GN *sont des lettres à la fois nasales et linguales.* (Du lat. *lingua*, langue.)

Dentale, Qui ne peut se prononcer sans que la langue touche les dents. D et T *sont des lettres linguales et dentales.* (Du latin *dens*, *dentis*, dent.)

Sifflante, Qui siffle; qui fait, qui produit un sifflement. *Les dentales* S, C doux, Z, etc., *sont dites sifflantes, parce qu'elles sont, en effet, accompagnées d'un sifflement.* C'est à cause de ce sifflement que les anciens les ont appelées *semi-vocales* ou *demi-voyelles*, tandis qu'ils appelaient les autres *muettes*. G doux *et* J *sont des lettres à la fois palatales et sifflantes.*

Palatale, Produite par un mouvement de la langue sur le palais. G, J, K, L, ILL, R, *sont des lettres à la fois palatales et linguales.* N et GN sont des lettres à la fois nasales et palatales. (Du latin *palatium*, palais.)

Nasale, Qui se prononce du nez. (Du latin *nasus*, nez.)

Gutturale, Qui vient du gosier, qui se prononce avec une aspiration forte, et par un mouvement du fond du larynx. *Nous n'avons de consonnes gutturales que la lettre H, quand elle est aspirée.* Selon les grammairiens et l'Académie elle-même G dur et K seraient aussi des lettres gutturales. Mais ont-ils bien réfléchi sur la nature de ces articulations? Je trouve, moi, que G dur et K procèdent uniquement d'un mouvement de la langue sur l'origine du palais. Les auteurs de la *Grammaire Nationale* admettent le G dur parmi les lettres gutturales; mais ils en excluent le K; concevez-vous cela? *O logique, ô sagacité!*

Les louanges du *Journal des Débats* vous donnent la mesure de ses critiques.

Le *ch* allemand est guttural: voilà ce qui le distingue du *ch* dur français; et voilà pourquoi pas un Français ne peut venir à bout de le prononcer; quoiqu'il ne s'agisse que de produire un bruit à peu près semblable à celui que l'on fait en crachant.

Forte, Dont le son est plus fort, plus ferme, plus appuyé.

Faible, Dont le son est plus faible, plus doux, plus léger.

Liquide, Qui, étant employée à la suite d'une autre consonne dans une même syllabe, est coulante et se prononce aisément. Telles sont les quatre lettres L, R, M, N, qui « paraissent avoir reçu le nom » de *liquide*, » disent absolument dans les mêmes termes tous les grammairiens, « ou parce que la langue les produit par » un mouvement libre et indépendant de » tout point d'appui dans l'intérieur de la » bouche, où elle *nage* en quelque sorte; » ou parce que ces articulations s'allient » si bien avec d'autres, qu'elles ne sem- » blent faire ensemble qu'une seule modi- » fication instantanée de la même voix; de » même que deux *liqueurs* se mélangent » assez bien pour n'en plus faire qu'une » seule. » Je regrette de ne pouvoir nommer le véritable auteur de cette phrase qui renferme une idée ingénieuse; mais telle est l'honnêteté et la charité des grammairiens modernes, qu'ils adoptent volontiers les enfants d'autrui, sans s'inquiéter nullement des pères; ce qui ressemble fort aux saintes pratiques des bohémiens, mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. Quelques-uns ne se contentent pas de voler, ils assassinent. C'est avec une massue qu'ils tombent sur les victimes qu'ils ont choisies pour les dépouiller.

Il faut toutefois rendre justice à M. Girault-Duvivier. Celui-ci du moins est un honnête grammairien s'il en fut jamais. Aussi inoffensif que l'enfant qui vient de naître, il a pourtant assez de bon sens pour ne prendre sous sa responsabilité aucune des bévues qui composent sa collection. Il vous cite ses auteurs; après quoi il se sent la conscience tout à fait en repos. A vous de vous tirer comme vous pourrez de ce labyrinthe de contradictions dans lequel il vous introduit de l'air le plus innocent, pour vous planter là, sitôt que cela le gêne.

N'oublions pas d'avertir que, dans la phrase citée plus haut, les auteurs de la *Grammaire Nationale* ont cru devoir transformer en *contact* le *point d'appui*, copié fidèlement par M. Landais. A chacun ce qui lui appartient. Sans doute que, comme le père Hardouin, de plaisante mémoire, MM. Bescherelle ne se seront pas levés toute leur vie à quatre heures du matin, pour ne dire *exactement* que ce que d'autres ont dit avant eux.

Mouillée, Que l'on prononce avec une certaine mollesse, c'est-à-dire en appliquant la langue contre le palais.

Diphonique, Qui rend deux sens distincts. (Du grec, *dis*, deux fois, et *phonê*, son.)

Aspirée, Qu'on prononce de la gorge. Voyez GUTTURAL.

REMARQUE. Tous ces adjectifs s'emploient aussi bien au masculin qu'au féminin. *Un son nasal, guttural. Un son mouillé.*

Les consonnes ont entre elles plus ou moins d'affinité et ne s'accolent pas indistinctement l'une à l'autre. Remarquez qu'il est presque impossible de prononcer *rapidement* une forte avec une faible, comme *d*, par exemple, avec *t*, *b* avec *p*. L'une imprime nécessairement sa valeur à l'autre ; et c'est en vain que vous essaierez, par exemple, de dire, sans introduire un *e* entre les deux consonnes, *apde*, *apzide*, au lieu de, *apte*, *apside*. Le *p* dans ces mots produirait nécessairement le son de *b*. Et, de même, si vous vouliez dire *abte*, vous diriez *abde*. Il suit de là que, pour les consonnes qui font entendre une articulation analogue, – en général, si l'une est faible, il faut que l'autre soit faible ; si l'une est forte, il faut que l'autre soit forte. Ce qui peut s'énoncer ainsi :

Toute consonne précédée d'une autre consonne la veut de même degré qu'elle. Exemples :

A*bd*ication.
A*bd*omen.
A*bj*ection.
Acqu*ér*ir.
Acqu*i*tter.
Ac*t*e.
A*dj*acent.
A*dv*enir.
A*phth*e.
A*ps*ide.
A*pt*itude.
As*th*me.
A*spect*.
Asym*pt*ote.
*Bd*ellium.
Ba*pt*iser.
Ba*st*ion.
Bec*f*igue.
Bes*t*iaire.
Bice*ps*.
Bis*c*uit.
Bu*dg*et.
Ca*ps*ule.
Ca*pt*ieux.
Ca*pt*iver.
Cas*t*or.
Claus*tr*al.
Cle*ps*ydre.
Coa*adj*uteur.
Coc*t*ion.
Coléop*t*ère.
Conce*pt*ion.
Conje*ct*ure.
Conta*ct*.
Corru*pt*ion.
Cris*p*er.
Cris*t*al.
Cry*pt*e.
Damas*qu*iner.
Délec*t*able.
Démons*tr*ation.
Des*c*endre.
Dés*esp*oir.
Descri*pt*ion.
Dic*t*ame.
Doc*t*eur.
Ecclésias*t*ique.
Écli*pt*ique.
Épile*pt*ique.
Es*c*ient.
Es*c*lande.
Es*p*ion.
Es*qu*isse.
Es*t*omac.
Fac*t*ion.
Fas*t*e.
Fes*t*in.
Fis*c*.
Frac*t*ion.
Gasconnade.
Gly*pt*ique.
Gy*ps*e.
Hec*t*are,
Hep*t*acorde.
Ich*th*yolithe.
Ins*pect*eur.
Inve*ct*ive.
Jac*t*ance.
Kan*dj*ar.
Kios*q*ue.
Mous*q*uet.
Ob*j*et.
Ob*v*ier.
Oc*t*ave.
Op*t*atif.
Pis*t*olet.
Prédis*p*oser.
Pres*q*ue.
Pros*p*érité.
*Ps*aume.
*Pt*yalisme.
Ra*bd*ologie.
Ra*pt*.
Réac*t*ion.
Res*pect*.
*Sc*ep*t*ique.
Sec*t*ion.
Somp*t*ueux.
*Sp*asme.
*Sp*acieux.
*Sph*ère.
*Sph*inx.
*Sp*lendeur.
*Sp*oliation.
*Sq*uelette.
*St*able.
*Str*ict.
Su*bd*ivision.
Su*br*ention.
Sus*cep*tible.
Tac*t*.
Tes*t*ament.
Vic*t*oire.
Vis*c*ère.
Volu*pt*é.

Me voici! l'arme *est* prête : *assaillant* secondaire,
J'essaîrai d'accomplir cette œuvre *hebdomadaire.*

(Barthélemy. *Némésis.*)

La critique ne doit point s'emparer méchamment des faiblesses que présentent souvent les plus beaux talents, de même que l'*histoire* ne doit point abuser des *petitesses* qui se rencontrent dans *presque* tous les grands *caractères.* (Victor Hugo.)

On nomme *action* au théâtre la *lutte* de deux forces *opposées.* Plus ces forces se contrebalancent, plus la *lutte est* incertaine, plus il y a alternative de crainte ou d'*espérance*, plus il y a d'intérêt. (*Id.*)

Parmi les lettres faibles, il n'y a guère que le b, qui se lie quelquefois avec le c, le s et le t. Cela se voit dans le mot *presbytère* et ses composés, et dans ceux qui commencent par *ab*, *ob*, *sub*, et leurs composés : *Abcès*, *abside*, *absent*, *absoudre*, *abstinence*, *obscène*, *obscur*, *observer*, *obtempérer*, *subside*, *subtil*, *substantiel*, *consubstantiel*, *nonobstant*, etc. Encore est-il vrai de dire que, dans ces mots, le *b* ne rend pas un son très-clairement distinct de celui de *p* ; témoin le mot *abside* qu'on écrit aussi *apside*, sans doute parce que la prononciation en est la même. Si l'on n'écrit pas pareillement *apcès*, *opserver*, *suptil*, c'est que les particules *ab*, *ob*, *sub*, sont des prépositions latines qu'il n'est guère possible d'altérer, sans attaquer la racine du mot, sans le frapper au cœur, pour ainsi dire. Il est évident que *sub*, par exemple, doit rester *sub*, dans *subséquent* comme dans *subdivision.* Il faut en dire autant de la préposition *trans*, au delà, dans les mots *transborder*, *transvaser*, etc., et de la particule privative *dis*, dans *disgrâce*, *disjonction*, etc. Encore le *s* sonne-t-il comme *z* dans *disgrâce*, tandis qu'il est tout à fait muet dans *disjonction.*

Toutefois aucune lettre faible ne pouvant subsister avec sa forte correspondante, le *b* se change nécessairement en *p* dans les mots *supprimer*, *opprimer*, etc.

L'étymologie veut aussi que l'on écrive *presbytère*, *presbyte*, *Asdrubal*, mais soyez sûr que, dans la prononciation de ces mots, le *z* se substituera au *s* malgré vous ; à moins que vous ne teniez à prononcer *Astrubal*, *prespytère*, ou que vous ne jetiez l'*e* muet comme un pont entre les deux consonnes, pour pouvoir passer de l'un à l'autre : *Assedrubal*, *pressebytère*. Toujours est-il qu'elles sont séparées par un abîme qu'il faut franchir sur un pont ou par un bond.

Croyez-vous, par hasard, que vous prononcez *Anecdote*, *ecboliques?* Non, vous prononcez *anegdote*, *egboliques*. Les Allemands prononcent *anektote*, *ekpoliques*. Ils ne savent pas que, dans ces cas exceptionnels, des deux consonnes ainsi brutalement accouplées, c'est toujours la première qui subit l'influence de la seconde.

Doigt, *vingt* et leurs dérivés, sont les seuls mots où le *g* se trouve en société avec une forte. A la vérité, il n'est là aussi, lui, que pour l'étymologie, et ne modifie en rien la prononciation. Il en est de même de *sangsue*, mot composé de *sang* et de *sue* comme *postdate* est composé de *post* et de *date*. On prononce *sansue* et *posdate*, et même *pozdate*, si l'on passe vite de la première syllabe à la seconde. Le *d*, dans *poids* et *lods*, n'est, de même, qu'une lettre étymologique qui ne gêne en rien la prononciation, n'étant là que pour la forme, comme le *s* du pluriel *clubs*, *rangs;* véritable figurante de théâtre.

Vous verrez le feu sympathiser avec l'eau, le jour avec la nuit, la folie avec la raison, l'amour avec l'égoïsme, le *Journal des Débats* avec la *Gazette*, le loup avec la brebis, plutôt qu'une faible avec une forte. Les feuilletons de J. J. ne sont pas plus ennemis de la justice et de la vérité, je pourrais même dire, du bon sens.

Plus sages que les personnes, les consonnes ne s'associent qu'avec leurs égales.

En tant que lettre française, le v n'est jamais redoublé ;

il ne s'allie guère qu'aux deux liquides *l*, *r*, et quelquefois, mais très-rarement, au *b*, après *ob* et *sub* : *obvier*, *subversion* (1). C'est donc par extraordinaire que dans le mot *svelte* on le trouve précédé de *s*. La véritable prononciation de ce mot est *zvelte*, et non pas *cevelte*, comme le prétend M. Landais.

Par la même loi d'affinité, on prononce *gzar*, quoique, suivant l'orthographe étrangère de ce mot, on écrive *czar*.

C'est pour la même raison que le *x* sonne tantôt comme *kc*, tantôt comme *gz*, mais jamais comme *kz* ou *gc* : *Alexandre*, *examen*.

Il est bien plus facile d'accuser un *sexe* que d'*excuser* l'autre.
(MONTAIGNE.)

L'autorité n'*existe* que pour le peuple et non pour l'intérêt de ceux qui l'*exercent*.

Le *x* est considéré comme lettre forte, et ne se met jamais devant une faible : *expérience*, *exquis*.

Il y a des crimes qui ne peuvent s'*expier*, entr'autres celui de trahir sa patrie, de s'armer contre elle. (*Cité par Boiste.*)

J'avais cru que l'on pouvait être vertueux sans religion ; l'*expérience* m'a détrompé. (J.-J. ROUSSEAU.)

Dès que les hommes ont placé leur bonheur dans la possession d'un objet, quel qu'il soit, ils sont prêts à *exterminer* quiconque le leur dispute.

La possession calme l'amour ; elle *excite* l'ambition et l'avarice. (DE LÉVIS.)

Naturellement, dans ce dernier exemple, la consonne *x* ne fait entendre que le son de *k*, son autre son ne faisant qu'un avec celui du *c* qui la suit. Le *x* ne s'adoucit, comme

(1) De ce qu'on le trouve à la suite des voyelles nasales *en*, *in* et *on* : *envie*, *invention*, *convenir*, on ne peut pas dire pour cela qu'il s'allie à la consonne *n*, le *n* n'ayant plus ici titre de consonne.

le *s*, que lorsqu'il est placé entre deux voyelles, dans certains mots dont nous parlerons plus loin.

Le F se redouble, mais ne s'allie guère, comme le *v*, qu'avec *t* et *r*. Le *t* est la seule des autres consonnes devant laquelle se fasse entendre le son de *f*, qui se fait alors remplacer par *ph*, lettre grecque qui à son tour n'a guère de sympathie que pour sa compatriote *th*: *phthisie, ophthalmie, apophthegme, diphthongue, aphthe, muphti, clephte, cophte.* Quelques-uns, sans égard aux répugnances de la lettre *f*, l'ont pourtant mariée de force avec *t*, dans *mufti*, qui, du reste, est un mot turc.

Mais telle est, encore une fois, l'antipathie des lettres faibles pour les lettres fortes et réciproquement, que même deux voyelles de suite dont l'une serait modifiée par *v*, l'autre par *f*, produiraient une cacophonie insupportable. C'est pourquoi le *f* du mot *vif*, par exemple, se change en *v* dans les dérivés de ce mot : *vif, vive, vivement, vivre, vivacité, vivace, vivant, vivifiant, vivipare.* Jalouse de se montrer avec tous ses avantages, la lettre *f* n'aime pas surtout l'*e* muet, qui en diminue, en effet, considérablement la sonorité. Elle s'y fait toujours remplacer par *v* dans les dérivés des mots en *if*, *ef*, etc., et généralement, à la fin des autres mots par *ph* : *Naïf, naïvement, naïveté; brief, brièvement, brièveté ; veuf, veuve ; épitaphe, épigraphe, orthographe, paraphe, Télèphe, Caïphe, logogriphe, hiéroglyphe, philosophe, catastrophe, strophe, épistrophe.* Voici à peu près les seuls mots où le *f* simple ait daigné prendre l'*e* muet sous sa protection : *Agrafe, carafe, girafe, attife, brife, calife, pontife, Tartufe, piaffe, greffe, biffe, chiffe, débiffe, escogriffe, griffe, Ténériffe, étoffe, truffe, bouffe, étouffe, pouffe, touffe, coiffe.* Encore la plupart de ces mots viennent-ils de verbes tout français, où par conséquent le *f* redoublé ne saurait être remplacé ni par le *ph*, qui est une lettre grecque, ni par le *v*, qui ne se redouble jamais.

Remarquez que le *s* final du pluriel, dans les mots *vifs*, *chefs*, etc., s'adoucissant, dans sa liaison avec la première syllabe du mot suivant, quand ce mot commence par une voyelle, le *f* qui le précède s'adoucit de même et ne rend plus alors que le son de *v*. *Les écureuils sont des animaux très-vifs* ET *très-agiles*. *Les chefs* ET *les soldats*. *Les Juifs* ET *les Chrétiens*. *Les Juifs furent emmenés captifs* A *Babylone*. Il en est de même des autres consonnes fortes : *Les Grecs et les Romains*.

Le J ne souffre après lui aucune consonne, mais la liquide *r* le précède souvent, ainsi que le *n* des voyelles nasales, et, naturellement aussi, le *d* et le *b* des particules intégrantes *ad*, *ab*, *ob*, *sub*, après lesquelles, évidemment, il ne peut pas cesser d'être : *Marjolaine*, *interjection*, *enjeu*, *enjouer*, *adjoindre*, *abject*, *objet*, *subjuguer*. L'*e* muet est son ennemi mortel. On ne le trouve devant un *e* muet que dans le pronom *je*, le verbe *jeter* et ses dérivés ou composés *jeton*, *interjeter*, et dans *cajeput*, mot nullement français. Remarquons encore qu'il ne figure devant un *e* suivi d'une liquide que dans *Jérémie*, *jérémiade*. En revanche c'est toujours lui qui marche devant *eu*, au commencement des mots, et jamais le *g* : *Jeu*, *jeudi*, *jeune*.

Le *q*, qui ne marche guère qu'appuyé sur *u*, ne souffre guère devant lui que le *c* auquel il imprime de force sa dureté, le *s*, le *x* et les trois liquides *l*, *r* et *n* : *acquitter*, *masque*, *exquis*, *calque*, *monarque*, *manque*.

Des nations entières ont reconnu que les qualités *acquises* se transmettaient avec le sang.

Pour être noble, il ne suffit pas de savoir vexer, car le peuple aussi s'en *acquitte* fort bien. (*Dictionnaire de Boiste.*)

La politesse cache les vices, comme la parure *masque* les vides.
(FR. BACON.)

Avec de tels principes gravés dans l'esprit, vos élèves ne seront

plus exposés à écrire sous votre dictée, comme cela leur arrive souvent : *segtateur, rédemblion, arjent, saje, jendarme, jémeau, jeler, jermer, chanjer, geune, orajeux,* etc. Si les règles données ci-dessus peuvent être utiles à quelqu'un, c'est surtout aux Allemands, dont la langue à demi-barbare n'entend rien à toutes ces délicatesses de la voix, et marie sans scrupule les *k* avec les *b*, les *d* avec les *t*, etc. *Dankbar, Stadt, todten, Gerechtigkeit, Angst, bringt, Gesalble, Gesandte,* etc. De là vient qu'en général les Allemands ne font aucune distinction entre *b* et *p*, *d* et *t*, *g* et *k*, *j* et *ch*, etc. Ils disent *Ch'ai pu tu dé,* pour, *J'ai bu du thé ; Ché manche folontiers té la fiente,* pour, *Je mange volontiers de la viande ; Cette mademoiselle est bleine de crasse,* pour, *Cette demoiselle est pleine de grâce ; Se peigner les pieds,* pour, *Se baigner les pieds,* etc.

Parlons maintenant des quatre liquides *L*, *M*, *N*, *R*, ainsi appelées, avons-nous dit, parce qu'elles sont coulantes dans la prononciation, et s'allient facilement à la plupart des autres consonnes. L et R, principalement, s'unissent d'une manière si intime avec la consonne qui les précède qu'elles en deviennent inséparables et ne forment avec elles qu'une seule modification du même *son* : BLÂ*mer*, BRA*mer*, ÉCLA*ter*, ÉCRA*ser*, CÉDRAT, FLA*geller*, OFFRA*nde*, AGGLO*mération*, DÉGRA*dation*, ÉPLU*cher*, APPRO*cher*, AUTRU*che*, VRAI*sem*BLABLE.

La musique du *Jugement de Midas*, de GRÉTRY, fort APPLAU*die* à Paris, ne fut point goûtée à la cour. C'est à ce sujet que Voltaire ADRE*ssa* au CÉLÈBRE compositeur le QUATRAIN suivant :

« La cour a SIFFLÉ tes talents,
Paris APPLAUDIT tes merveilles.
GRÉTRY, les oreilles des GRANDS
Sont souvent de GRAN*des* oreilles. »

Toutefois *l* et *n* ne s'allient guère avec *z* et *x*. Le *j* surtout est en horreur au *l*. On ne les surprend de même, avec *s* et *v*, que dans les mots *Israël*, *israélite*, *islamisme*, *Islande*, *disloquer*, et *vlan*, m'y *v'là*. Pour trouver *l* uni

à *s*, il faut, comme on le voit, aller chez les Turcs et les *Islandais*, ou bien encore chez les *Slaves*, ou à *Sligo* sur un *sloop* anglais, ou à *Slykens*, chez les Belges. Le *d* et le *t* ne sont pas en meilleure odeur près du *l*. Il n'y a pas d'exemples qu'il se soit jamais mis à la suite d'un *d*, et on ne le trouve ainsi réuni au *t* que dans *Atlas*, *atlantique*, *atlante*, *athlète*, *pentathle*, *paratitles*. Encore cet hymen est-il si forcé et le lien qui les unit si lâche, que, sans risque d'être écrasé, entre cette écorce et ce bois l'*e* muet peut fourrer le doigt; en sorte que l'oreille la plus exercée s'y trompe et prenne pour un hémistiche complet:

La mer atlantique (*la mer atelantique*).

Quelquefois, mais rarement, il précède le *d*: *solde*, *solder*.

L et *r* se redoublent: *illustre*, *arrogant*.

Humiliez l'*arrogance*. (JOB.)

Piron prend un vol trop haut
Pour les badauds du *parterre*;
Ce n'est qu'un vol *terre* à *terre* (*Voltaire à terre*)
Qu'il leur faut. (PIRON.)

Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des *illusions*. (CHATEAUBRIAND.)

Le M, qui se trouve rarement précédé d'une consonne autre que *l* et *s*, ne souffre à sa suite que *b* et *p*: *Ambassade*, *amphithéâtre*, *emploi*, *comparaison*, *compte*, *exempt*, *camp*, *plomb*, etc.

Voltaire, informé qu'on avait *imprimé* en Hollande des lettres secrètes sous son nom, fit l'*impromptu* suivant:

Voici donc mes lettres secrètes!
Si secrètes que pour lecteur
Elles n'ont que leur *imprimeur*
Et les messieurs qui les ont faites.

En pareil cas, le *m* ne cède le pas au *n* que dans les mots

composés *embonpoint*, *bonbon*, *bonbonnière*, où naturellement l'adjectif *bon* ne saurait se changer en *bom :*

Trop d'*embonpoint* nuit à l'esprit.

On le trouve aussi quelquefois devant *n* et *t*, mais seulement dans les mots : *Amnistie*, *hymne*, *calomnie*, *somnambule*, *damner*, *automne*, *indemnité*, *comte*, *vicomte*, et leurs dérivés.

Car la douleur rend fou ; car au fond de mon âme
J'étais comme un *damné* qui se tord dans la flamme ;
Car je souffrais plus qu'un *damné*.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Mais ces consonnes ne peuvent jamais se mettre devant *m*, si ce n'est *n* dans les mots *néanmoins*, nous *vînmes*, nous *tînmes*.

M se redouble : *femme*, *immense*, *commander*.

Ne souffre jamais que ta *femme* mette son pied sur le tien ; le lendemain elle voudrait le mettre sur ta tête.

N précède la plupart des autres consonnes : *Ancre*, *Andromède*, *enfant*, *ange*, *enhardir*, *enchaîner*, *enkysté*, *enlacer*, *inquisition*, *enrayer*, *mensonge*, *mentir*, *convier*, *zinzolin*.

Tout ce vaste océan d'azur et de lumière,
Tiré du vide même, et formé *sans* matière,
Arrondi sans compas et *tournant sans* pivot,
A peine a-t-il coûté la *dépense* d'un mot. (VOLTAIRE.)

Dans le *monde*
Lequel est le plus *plaisant*
D'avoir une femme brune ou *blonde?*

R, *ch* et *g* durs, *m* et *p*, sont les seules consonnes qui se mettent quelquefois devant *n* : *Tourner*, *berner*, *regnicole*, *mnémotechnique*, *pneumatique*. Il suit de là que le son de *k* ne peut être représenté que par *ch* devant *n*. Le peu de

sympathie des lettres françaises *l* et *n* doit nous faire regarder comme une barbarie, comme une monstruosité, cette orthographe des mots *aulne*, *faulx*.

Ni drame, ni roman, ni sublime épopée,
Panthéon des héros,
Où leur mémoire vit de gloire enveloppée,
Pyramide où le Temps ébrèche en vain sa *faux*.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Sur un homme qui n'a que la peau sur les os
On dirait que la Mort craint d'ébrécher sa *faux*. (*Id.*)

Le *n* se redouble : *ennui*, *ennemi*, *anciennement*.

Brueys disait que Baron et la Champmêlé avaient fait passer plus de mauvaises pièces que tous les faux *monnayeurs* du royaume.

Gn et ll mouillés ne sont jamais précédés ni suivis d'aucune consonne. Nous en parlerons plus particulièrement en leur lieu.

Tz n'est point une lettre française. *Kreutzer*, *strelitz*, ne sont point des mots français.

Des Syllabes (1).

Toute voyelle ou diphthongue, soit pure, soit modifiée par une ou plusieurs consonnes, forme ce que l'on appelle une *syllabe*. Peu importe le nombre de lettres qui accompagnent une voyelle : il y a unité de syllabe dès qu'il y a unité de son. *A* seul est une syllabe. *Pa*, *pla*, *plat*, *plaid*, *pair*, *pied*, pris isolément, ne forment de même qu'une syllabe, parce que chacun de ces assemblages de lettres ne forme qu'un son unique produit par une seule émission de voix.

Mais dans *amitié*, il y a trois syllabes, parce que pour prononcer ce mot, on fait entendre trois sons différents.

(1) Du grec *sullabe*, fait de *sun*, avec, et de *lambano*, je prends, je comprends : *comprehensio litterarum*.

A fait le premier son, la première émission de voix, et conséquemment la première syllabe. *Mi* ne se forme pas de la même émission d'air sonore que *a;* il en est de même de *tiè* à l'égard de *mi*. Par conséquent, trois syllabes.

Mer, ne forme qu'une syllabe unique, parce que le *r* final ne cause aucune interruption dans la prononciation de la voyelle précédente, qu'il rend seulement plus ouverte; mais si au lieu de *mer* vous écrivez *mère*, il y a deux syllabes, parce que, dans ce mot, *r* n'est plus au service de la première voyelle *e*, mais se réserve tout entier pour l'articulation de l'*e* final : *mè-re*.

Cette dernière syllabe est dite *muette* par les grammairiens, à cause de l'*e* muet qui s'y fait peu sentir.

Dans le système de M. Landais, il n'y aurait aucune différence dans la prononciation de ces deux mots ; prononciation qu'il figure absolument de la même manière.

Cependant il y a une différence réelle et bien sensible ; sinon ces deux vers satisferaient également l'oreille :

Ma *mère !* se peut-il ! je ne vous verrai plus!
La *mer* gronde au loin et le ciel est tout noir.

On voit bien que M. Landais n'est pas poète. Voilà pourquoi il a eu et a encore tant de partisans, tant d'admirateurs. Je m'étonne que le *Journal des Débats* ne l'ait pas exalté dans ses colonnes à l'égal au moins de MM. Bescherelle. Apparemment que, tout absurde qu'il est, il ne l'est pas encore assez pour mériter cette haute faveur. Le *Journal des Débats* ressemble un peu à la chapelle de Louis XI, ce théâtre de la gloire de Quasimodo. Celui qui fait la plus laide grimace y est élu pape, aux acclamations et applaudissements de la foule. Jusqu'à ce moment Jiji n'a pas cessé d'y trôner, *asinus in cathedrâ*. C'est qu'il serait bien difficile de lutter, en fait de grimace, contre Quasimodo; car la grimace, c'est son visage; et personne, que je sache, ne peut se vanter d'avoir un visage comme le sien.

Il se pourrait que le *Journal des Débats* ne fût pas flatté du rapprochement, et qu'il se comparât lui-même à l'Olympe, où ne

sont admis que les dieux et les demi-dieux. Il est vrai qu'on y voit Momus avec sa marotte et son capuchon ; il est vrai qu'on y rit du rire inextinguible des dieux d'Homère ; il est vrai qu'on y est plus païen que Jupiter même ; il est vrai qu'on y entend gronder la foudre comme dans l'Olympe de Salmonée (1) : les prétentions du *Journal des Débats* ne seraient donc pas aussi dénuées de fondement qu'on pourrait le penser tout d'abord.

Mais revenons à nos moutons.

Une ou plusieurs syllabes réunies qui expriment une idée, forment un mot. Un mot a donc autant de syllabes qu'il comprend de sons distincts. Ainsi le mot *bon* n'est que d'une syllabe ; le mot *bonté* en a deux : *bon-té ;* le mot *vertueux* en a trois : *ver-tu-eux ;* le mot *catégoriquement* en a six : *ca-té-go-ri-que-ment.*

Un mot considéré par rapport au nombre des syllabes qui le composent est *monosyllabe* ou *polysyllabe*, c'est-à-dire, d'une seule syllabe ou de plusieurs syllabes. *Vous*, *moi*, *toi*, sont des *monosyllabes ; vanité* est un *polysyllabe.* On appelle encore *dissyllabe*, un mot qui a deux syllabes, comme *vertu*, et *trissyllabe*, celui qui en a trois, comme *vanité.* Le mot latin *constantinopolitanensibus* est un *décasyllabe*, un mot de dix syllabes : *con-stan-ti-no-po-li-ta-nen-si-bus.*

Admirez encore la profondeur de M. Landais. Il se vante d'avoir fait quelque part justice des mots *dissyllabe*, *trissyllabe*, comme si ces mots étaient inutiles.

---

(1) Salmonée, roi d'Élide, frère de Sisyphe, eut la témérité de vouloir passer pour Dieu. Il fit faire un pont d'airain qui enjambait une grande partie de sa capitale, et sur lequel on poussait un chariot qui imitait le bruit du tonnerre. De ce lieu il lançait des torches enflammées sur quelques malheureux qu'il faisait tuer à l'instant même pour inspirer plus de crainte à ses sujets. Jupiter irrité le précipita dans le Tartare ; sort que le *Journal des Débats* partagera tôt ou tard avec lui. C'est ce que je lui souhaite. Ainsi soit-il.

Vertu, *prudent*, sont des mots *parisyllabes*, parce qu'ils ont chacun deux syllabes; *gant*, *ami*, *trident*, sont des mots *imparisyllabes*, parce qu'ils n'ont pas le même nombre de syllabes.

Les grammairiens distinguent plusieurs espèces de syllabes.

Syllabe incomplexe, Son unique qui ne renferme pas plusieurs sons élémentaires dont il serait le résultat; telles sont les premières syllabes des mots : A-*mour*, TA-*lent*, OU-*vrir*, COU-*vrir*, AN-*tienne*, CHAN-*ter*.

Syllabe complexe, Son double qui comprend deux sons élémentaires proférés distinctement et consécutivement, mais en une seule émission de voix; telles sont les premières syllabes des mots : IO-*ta* (1), DIA-*ble*, HUI-*le*, TUI-*le*, DUEL-*liste*. Une syllabe complexe est essentiellement une diphthongue.

Syllabe simple, Son qui n'est modifié par aucune articulation; telles sont les premières syllabes des mots A-*mour*, OU-*vrir*, AN-*tienne*, HUI-*le*.

Syllabe composée, Son modifié par une ou plusieurs articulations; telles sont les premières syllabes des mots TA-*lent*, COU-*vrir*, CHAN-*ter*, TUI-*le*.

Les premières syllabes des mots A*mour*, OU*vrir*, AN*tienne*, sont *incomplexes et simples;* celles des mots IO*ta*, HUI*le*, sont *complexes et simples;* celles des mots TA-*lent*, COU*vrir*, CHA*ter*, sont *incomplexes et composées*, et celles des mots DIA*ble*, TUI*le*, sont *complexes et composées*.

Les grammairiens, gens singulièrement inventifs, ont encore imaginé des *syllabes physiques*, des *syllabes usuelles, artificielles*, etc., mais ces distinctions sont pour le moins inutiles. Disons toutefois ce qu'ils entendent par ces dénominations.

Syllabe physique ou *réelle*, Consonne formant un son réel et distinct au moyen d'un *e* hypothétique qui est censé l'accompagner, comme *r*, par exemple, dans *armateur*, qu'il faudrait prononcer *a-re-ma-teu-re*, d'après ces messieurs.

Syllabe usuelle, Syllabe en général.

Syllabe artificielle, « Son sensible proféré artificiellement avec d'autres sons insensibles en une seule émission. » Cela n'est pas plus intelligible qu'il ne faut. Je crois y démêler pourtant que le mot *trompeur*, par exemple, est de deux syllabes artificielles : *trom-peur;* et de quatre *syllabes physiques : te-rom-peu-re*.

Cela n'est-il pas bien ingénieux, bien admirable?

---

(2) *io*, dans ce mot, est de deux syllabes, en vers.

Puis des grammairiens qu'on ose encor douter ;
De mérite avec eux qu'on ose encor lutter.

La plus belle ode de Victor Hugo est-elle comparable à cela ?

Il y a encore des gens qui, aussitôt qu'on prononce devant eux le nom de Victor Hugo, vous débitent d'un air narquois cette incomparable stupidité, aussi célèbre sur le Danube que sur la Seine :

Où, ô Hugo, *huchera-t-on* ton nom ?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on ?
Quand à ce corps savant qu'académique on nomme,
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

Et ce sont des gens qui se croient habiles !

Certes, l'auteur anonyme de cette ineptie dont rougirait même M. Dechamps, de Bruxelles, professe apparemment la plus grande estime pour Duclos et Demandre, inventeurs des syllabes *physiques, usuelles* et *artificielles*.

La seule chose pourtant qui résulte de cette merveilleuse invention, c'est que, grâce à elle, on ne distingue plus, dans la prononciation, un *Maure* d'un *mort* ou d'un *mors*, un *saule* d'un *sol*, un *Ephore* d'un *effort*, la *chaire* de la *chair*, un *mâle* d'un *mal*, un *pique* d'un *pic*, un *poêle* d'un *poil*, un *pore* d'un *porc* ou d'un *port*, un *verre* d'un *ver* ou d'un *vers*, etc. Cela est-il tolérable aujourd'hui surtout que l'art de la parole est le premier des arts ?

Pour bien prononcer un mot, il faut le diviser en ses diverses syllabes.

Principes d'Épellation.

Toute consonne soit simple, soit composée, entre deux voyelles soit simples, soit composées ou nasales, se détache de la première pour rester tout entière au service de la seconde : *a-mi-tié* (1), *ra-pi-de, pa-ro-le, beau-té, bon-té, con-séquen-ce, di-vin, di-vi-ne, di-vi-ni-té, i-ni-qui-té, i-na-liénа-bi-li-té, é-chan-ger, en-chan-ter, a-na-cho-rè-te, ma-gnani-me, a-gneau, phi-lo-so-phe, sym-pa-thi-ser.*

(1) On n'ouvre les grammaires que pour tomber d'une bévue dans une autre. Voici comment MM. Bescherelle divisent ce mot : *a mi-ti-é.* « Les consonnes ne sauraient seules former une syllabe, » disent-ils, « mais les » voyelles jouissent de cette propriété. Ainsi, dans *amitié* les deux voyelles » *a*, *é* forment deux syllabes. »

Il faut en excepter les mots composés, de formation toute française, comme : EN-*i-vrant*, EN-*or-gueillir*, MAL-*ai-sé*, MAL-*a-droit*, MAL-*en-ten-du*, SUR-*a-bon-dant*, SUR-*a-jou-ter*, SUR-*in-ten-dant*, LORS-*que*, etc. ; mots où la division doit toujours se faire entre les deux parties composantes, comme on le voit ici. Cependant on trouve, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les deux mots *su-ranné*, *surérogation*, ainsi divisés : *su-ranné*, *su-rérogation ;* et nous croyons que c'est ainsi, pour plus de facilité, qu'il faut faire épeler les enfants. Qu'ils disent donc : *ma-lai-sé*, *ma-la-droit*, *su-rin-ten-dant ;* mais ils devront toujours dire *en-i-vrant*, *en-or-gueillir ;* à moins qu'on n'ait soin de les avertir que *e* devant *n* sonne ordinairement comme *a*.

L'*y*, placé entre deux voyelles, y jouant le rôle de deux *i* dont l'un appartient à la première et l'autre à la seconde de ces voyelles, rend par là même indivisibles aux yeux les deux syllabes formées par son concours : *pays, moyen, rayon*. Toutefois, dans l'épellation, il faut diviser ainsi ces mots : *pai-is*, *moi-ien*, *rai-ion*.

Le double son du *x*, entre deux voyelles, s'oppose de même à la division typographique des syllabes qu'il contribue à former : *taxer*, *exi-ger*. Toutefois il est avantageux de faire épeler ainsi : *ta-cser*, *e-gzi-ger*, en faisant observer à l'enfant que le *x* sonne, dans *taxer*, comme *cs*, dans *exiger*, comme *gz*. *Soixante*, mot dans lequel le *x* sonne comme *ss*, doit se diviser ainsi : *soi-xante*.

Toute consonne qui précède un *l* ou un *r* ne forme, nous l'avons dit, avec ces liquides qu'une seule et même modification de la voyelle suivante : *a*–BLU-*tion*, *su*-BLI-*ma-tion*, *su*-BLIN-*gual*, *su*-BRO-*ger*, *é*-CLAI–*rer*, *é*-CRAN, DRA-*gon*, *dé*-FLA-GRA-*tion*, *dé*-FRO-*que*, *dé*-GLU-*ti-tion*, *dé*-GRA-*da-tion*, KREU-*tzer*, *dé*-PLO-*rer*, *rem*-PLIR, PLEIN, *dé*-PRA-*vé*, CHLO-*ru-re*, *a-na*-CHRO-*nis-me*, *pa–ra*-PHRA–*se*, *pen-ta*-THLE, *pa-ra–ti*-TLES, TRAN-*si-tif* (1).

(1) En latin, naturellement, la division de ce mot devrait être : TRANS-*i-ti-vus ;* car tout mot d'une langue qui entre dans la composition d'un autre mot de la même langue, conserve son intégrité : AB-*blu-o*, AB-*ri-pi-o*, AD-*re-po*, OB-*li-go*, OB-*ru-o*, SUB-*le-go*, SUB-*ri-pi-o*, etc. Si nous ne divisons pas de la même manière les mots *ablation*, *ablution*, c'est que ces mots ne sont plus pour nous des mots composés.

Le *s* fait exception, au milieu des mots : IS-*lande*, IS-*la-mis-me*, IS-*ra-el*, IS-*ra-é-li-te*.

Le *t* fait également exception dans AT-*lan-ti-que*, AT-*lan-te*, AT-*lan-tide*, AT-*las*, ATH-*lè-te*, ATH-*lé-ti-que*, ATH-*lo-tè-te*.

Toute consonne, au milieu des mots, qui précède une consonne autre que *l* et *r*, s'en sépare dans l'épellation : *as-cen-dant*, *ob-te-nir*, *par-don*, *der-nier*, *jus-ti-ce*, *sep-tem-bre*, *ser-vir*, *fa-na-tis-me*, *ver-tu*, *vier-ge*, *ter-me*, *sal-tim-ban-que*, *por-te*, *ex-ci-ter*, *ex-po-ser*, *dis-ci-ple*, *dis-join-dre*, *ab-cès*, *ac-cès*, *ad-jec-tif*, *ag-gré-ga-tion*, *com-me*, *per-son-ne*, *ap-por-ter*, *as-su-rer*, *a-poph-theg-me*, *mné-mo-tech-ni-que*, *diph-thon-gue*, *dif-fi-ci-le*, *cal-quer*, *mar-quer*, *pres-crip-tion*, *sanc-tu-ai-re*, *sanc-ti-fi-ca-tion*, *onc-tion*, *ponc-tu-a-tion*. D'après le même principe, les deux liquides *l* et *r* se séparent également l'une de l'autre : *Ar-le-quin*, *ar-ri-ver*, *dis-til-la-tion*, etc.

Nous avons déjà dit qu'il ne peut naître aucune intimité entre *s* et les deux liquides *l*, *r* : DIS-*lo-ca-tion*, IS-*ra-el*.

GN, dans les mots suivants, forme deux consonnes qui se séparent :

Ag-nat.
Ag-na-tion.
Ag-na-ti-que.
Ag-nus.
Cog-nat.
Cog-na-tion.
Dé-sig-na-tif.
Diag-nos-tic.
Diag-nos-ti-que.
Ig-né.
Ig-ni-cole.
Ig-ni-tion.
I-nex-pug-na-ble.
Mag-ni-fi-cat.
Pa-thog-no-mo-ni-que.
Pig-no-ra-tif.
Prog-né.
Prog-nos-tic.
Prog-nos-ti-que.
Ré-cog-ni-tif.
Reg-ni-co-le.
Stag-nant.
Stag-na-tion.

Naturellement les deux consonnes *gn* sont, comme toute réunion de consonnes, inséparables au commencement des mots : *Gni-de*, *gno-mon*, *gno-mi-de*, *gno-mi-que*, *gno-mo-ni-que*, *gnos-ti-que*. Partout ailleurs *gn* est consonne composée et demeure inséparablement uni à la voyelle qui le suit : *A-gneau*, *ca-gnard*, *i-gna-me*, *i-gna-re*, *i-gno-rant*, *im-pre-*

gner (1), *in-co-gni-to* (2), *li-gne*, *ma-gnat*, *pi-gnon*, *si-gnal*, *si-gnet* (3), *Re-gnard*, *Re-gnaud* (4), *i-gno-mi-nie*, etc.

Le *ill* ou *ll* mouillé, de même que l'*y*, devrait rendre inséparables les deux voyelles auxquelles il donne le bras; mais nos imprimeurs trouvent joli de le scier en deux, comme le prophète Isaïe, de manière que chaque voyelle en ait sa moitié: *ba-tail-lon*, *fa-mil-le*. C'est une barbarie digne de MM. Firmin Didot, je veux dire, du roi Manassès; mais quant à nous, nous croyons qu'il faut faire épeler ainsi *ba-ta-illon*, *fa-mi-lle*, *que-nou-ille*, *feu-ille*, *mer-ve-ille*. Évidemment, dans ce dernier cas, il faudrait accentuer l'*e*, qui précède *ill*: *mer-vè-ille*, *mer-vé-illeux*; et nous ne voyons pas trop pourquoi cet *e* y aurait moins de droits que l'*e*, par exemple, de *règne* et de *régner*. Toutefois, il suffira d'avertir les enfants que l'*e* qui précède le *il* ou *ill* est toujours accentué, excepté dans *orgueil*, *orgueilleux*, *s'enorgueillir* (5), et dans les mots qui commencent par OEIL: *œil*, *œillet*, *œillère*, etc.; tous mots où l'*e*, en effet, se prononce comme *eu*.

Sc, sp, st, demeurent inséparablement unis après une voyelle nasale ou l'une des particules *ab*, *ob*, *sub*, *per*, *epi* et *cata*; *con*-SCIEN-*ce*, *con*-SCRIP-*tion*, *in*-SCRIP-*tion*, *san*-SCRIT,

---

(1) MM. Noel et Chapsal veulent qu'on prononce *gn* comme *gue-n*, dans *imprégnation*. C'est du moins ce qu'ils prétendent dans leur grammaire; mais dans leur dictionnaire c'est autre chose. Ces messieurs ne se souviennent pas de si loin.

(2) Quelques-uns prononcent *in-cog-ni-to*; mais à tort, ce mot étant purement italien, et non plus latin comme le prétendent MM. Noel et Chapsal. Or, *gn*, en italien, a toujours le son mouillé.

(3) Les grammairiens vous prescrivent de prononcer *sinet*; mais cette exception n'a aucune espèce de fondement; car ce mot vient de *signe*, et je ne sache pas qu'on prononce *sine*. L'usage de prononcer *sinet* pour *signet* ne peut être l'effet que de l'ignorance ou de la nonchalance. C'est grâce à de telles irrégularités que les mots finissent par devenir méconnaissables et inintelligibles.

(4) Nous ne voyons pas mieux pourquoi l'on prononcerait plutôt *Renard*, *Renaud*, que *Regnard*, *Regnaud*. Nous trouverions tout aussi naturel de prononcer *Roubaud* pour *Rousseau*. Mais ce n'est pas l'avis de certaine petite sucrée qui, gouvernante dans la même maison où j'étais précepteur, m'avertissait charitablement de toutes mes fautes, et voulait m'enseigner la grammaire.

(5) Plusieurs prononcent *orguéilleux*, *s'enorguéillir*, et ils ont raison, mille fois raison, car, n'en déplaise à l'Académie, rien de plus irrégulier, de plus anormal, que de prononcer *orgueuilleux*, *s'enorgueuillir*.

ob–SCÈ-*ne*, *ab*–SCIS-*se*, *in*-SPI-*ra-tion*, *con*-SPI-*ra-tion*, *per*–SPEC-*ti-ve*, *per*-SPI-*ca-ci-té*, *con*-STI-*tu-tion*, *con*-STRUI-*re*, *con*-STAN-*ce*, *in*-STA-*bi-li-té*, *in*-STAL–*la-tion*, *in*-STRU-*ment*, *in*-STRUC-*tion*, *ob*-STA-*cle*, *ob*-STI-*na-tion*, *ob*-STRUC-*tion*, *sub*–STAN–*tiel–le-ment*, *sub*-STI-*tu-tion*, *é-pi*-STY-*le*, *ca-ta*-STRO–*phe* (1), etc.

Rien de plus naturel que de diviser les mots *ab-scis-se*, *ob-sta-cle*, *sub-sti-tut*, comme on le voit ici, une lettre forte ne pouvant, on l'a vu, sympathiser avec une faible. Toutefois, la particule *abs* étant une préposition latine différente de *ab*, on fait bien de diviser les mots suivants, de cette manière :

ABS-*tè-me*.	ABS-*ter-sif*.	ABS-*trac-ti-ve-ment*.
ABS-*te-nir*.	ABS-*ter-sion*.	ABS-*trai-re*.
ABS-*ten-tion*.	ABS-*ti-nen-ce*.	ABS-*trus*.
ABS-*ter-gent*.	ABS-*ti-nent*	
ABS-*ter-ger*.	ABS-*trac-tion* (2).	

Mais pourquoi le mot *obscur*, dans le Dictionnaire de l'Académie, est-il ainsi divisé : *obs-cur*, tandis que la division du mot *obscène* y figure ainsi : *ob-scène*? Cela n'implique-t-il pas contradiction?

(1) Ce n'est qu'avec répugnance que nous présentons ainsi la division de ces deux derniers mots. S'il faut absolument respecter les racines étymologiques, ignorées du plus grand nombre, alors pourquoi ne pas diviser, comme il suit, les mots : *ad-apter*, *ad-orer*, *dés-agréable*, *dés-honorer*, *e-spérance*, *in-usité*, *ob-lation*, *sub-lunaire*, *sub-ir*, *sub-orner*, *trans-it*, *mon-arque*, *magn-anime*, *part-ager*, *rival-iser*, etc. ? On voit combien cela serait absurde. On ne doit donc considérer, dans l'épellation, dans la division, que la construction matérielle du mot, sans égard au sens, on doit le diviser nécessairement syllabe par syllabe, non partie par partie. Autrement, comment serait-il permis de diviser *é-pi*, par exemple, ou tout autre radical en deux syllabes? En quoi est-il plus déraisonnable de séparer l'*s* de *style* pour la mettre à la place qu'elle occupe naturellement dans la prononciation et dans l'ordre des syllabes, que l'*é* de *épi* pour en faire un son isolé et dénué de sens ? C'est qu'en effet, dans l'épellation, il ne s'agit que de *sons* et non pas de *sens;* c'est que les enfants qui lisent ne perçoivent en effet que des *sons*, non des *sens*. Conformément au principe que nous avons posé page 87 et que nous avons été sur le point de violer nous-même, séparez donc dans l'épellation, au milieu des mots, toute consonne qui, après une voyelle, précède immédiatement une consonne autre que *L* et *R*, ainsi qu'il suit : *É-pis-ty-le*, *é-pis-tro-phe*, *é-pis-to-laire*, *ca-tas-tro-phe*, *a-pos-tro-phe*, *a-nas-tra-phe*, *an-tis-tra-phe*, *a-pos-ta-sie*, *a-pos-ter*, *dias-ty-le*, *mé-tas-ta se*, *pé-rip-neu-mo-nie*, *pé-rip-té-re*, *pé-ris-ty-le*, *pé-ris-tal-ti-que*, *prag-nos-tic*, *pros-pec-tus*, *pros-ta-te*, *an-tip-so-ri-que*, *an-ti-scor-bu-ti-que*, *am-phye-tyon*, *hé-mis-phè-re*, *at-mos-phé-re*, *hy-drop-neu-ma-ti-que*, *hy-dros-ta-ti-que*, *dip-ti-ques*, etc., etc.

(2) *ion*, *ien*, *iel*, etc., sont toujours diphthongues en prose ; par conséquent, indivisibles.

Dans l'un des Dictionnaires de M. Noël, on trouve *obs-curcissement* et *ob-scurité*.

Remarquez que, malgré vous, le *b* se prononce comme *p* dans ces mots, à cause de son union avec le *s*.

C'est sur le même principe qu'est fondée la division des mots *in-ter-sti-ce*, *sol-sti-ce*.

Évidemment, *ps* serait de même indivisible après une consonne, au milieu d'un mot : *Ter*-PSI-*cho-re*. Mais *ct* se séparent : *arc-ti-que*, *antarc-tique*, *arc-turus*.

Il y a des imprimeurs qui prétendent que « *deux consonnes qui sont jointes ensemble au commencement d'un mot, sont indivisibles lorsqu'on les rencontre dans l'intérieur.* » Cela est complétement faux, car alors il faudrait diviser de la sorte les mots : *e*-SPÉ-*ran-ce*, *a-spi-rer*, *ma-sque*, *I-slan-de*, *ju-ste*, etc., puisqu'on trouve : *spé*-CI-*fier*, *squelette*, *Slaves*, *statue*, etc. Mais MM. Firmin Didot, plus doux quelquefois, pour ne pas dire plus polis envers les syllabes qu'envers un pauvre diable d'auteur, ne leur font jamais subir de telles mutilations. Voyez plutôt *Le Livre de Tous*.

De la prononciation des syllabes découle la prosodie.

DE LA PROSODIE (1).

Dans une langue quelconque, les mêmes sons, les mêmes syllabes se prononcent d'une manière plus ou moins grave ou aiguë, plus ou moins rapide ou lente, selon les mots où se trouvent ces sons, ces syllabes, et selon le sens de ces mots ; en sorte, comme dit Estarac, que la parole, sans être un chant, a néanmoins une sorte de mélodie qui consiste dans des tons variés, dans des tenues précises et des repos mesurés. L'art de prononcer chaque syllabe d'un mot régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part et considérée dans ses trois propriétés, qui sont l'*accent*, l'*aspiration* et la *quantité*, cet art s'appelle PROSODIE. Il n'y a guère que la langue grecque et la langue latine dans lesquelles la prosodie soit bien déterminée et bien fixe.

(1) Du grec *prosodia*, de *pros*, à, *pour*, *vers*, et *ôdé*, chant.

De l'Accent.

On entend, généralement, par *accent*, l'élévation ou l'abaissement de la voix sur certaines syllabes, les diverses modifications de la voix dans la durée ou dans le ton des syllabes.

On appelle *accent grammatical* ou *prosodique*, celui dont la grammaire, dont la prosodie fixe les règles; *accent logique* ou *rationnel*, celui qui indique le rapport, la connexion plus ou moins grande que les propositions et les idées ont entre elles : il se marque en partie par la ponctuation. Enfin on nomme accent *pathétique* ou *oratoire*, celui qui convient à l'orateur pour exprimer ou exciter les passions. Il est l'âme du discours, il lui donne le sentiment et la vérité; c'est sur lui qu'est fondé l'art de la déclamation. Mais nous n'avons à nous occuper ici que de l'accent des mots isolés, de l'accent prosodique.

Dans toutes les langues il y a des syllabes sur lesquelles il faut élever le ton, d'autres sur lesquelles il faut le baisser, d'autres enfin sur lesquelles on l'élève d'abord pour le baisser ensuite.

Le ton haut se nomme *accent aigu*, le ton bas, *accent grave*, le ton à la fois haut et bas, *accent circonflexe*. Nous n'avons pas besoin de prévenir que les trois espèces d'accents dont nous parlons ici doivent être distingués des signes orthographiques qui portent le même nom.

C'est cette variété de tons, tantôt graves, tantôt aigus, tantôt circonflexes, qui constitue proprement l'accent *grammatical* ou *prosodique*. Lorsqu'il s'agit seulement de l'élévation de la voix sur une des syllabes d'un mot, on le nomme *accent tonique*. On dit d'une langue qu'elle est fort accentuée, lorsque l'accent tonique y est très-sensible et très-varié. La langue française est une de celles qui le sont le moins; c'est-à-dire que les syllabes, en français, sont toutes accentuées d'une manière presque uniforme. S'il y a un accent tonique, il ne porte que sur la syllabe qui précède un *e* muet. Encore cette syllabe, élevée dans une phrase, peut-elle être baissée dans une autre.

Accent, se dit encore des inflexions de voix particulières à une

nation, aux habitants de certaines provinces, ou aux gens du peuple, ainsi que de la prononciation des personnes de province, par opposition à celle des gens instruits de la capitale.

Accent local. Accent national. Accent gascon. Accent picard. Accent normand. Accent italien. On connaît à son accent de quel province il est. (ACAD.) *L'accent des gens du peuple, à Paris, est un peu traînant.* (ID.) *Il a perdu, conservé son accent. Il a encore de l'accent.*

L'accent gascon élève la voix où, selon le bon usage, il faut la baisser ; il abrège certaines syllabes ; il fait qu'on dit *par consquent* au lieu de *par conséquent, costance* au lieu de *constance;* il change le plus souvent les *v* en *b*. Exemples :

« Jé suis *bénu* si *bite qué* mon ange gardien *abait dé* la peine à » *mé suibre.* »

On jeta, à coups de pied, un insolent Gascon du haut d'un escalier en bas (1). « Bon, » dit-il, « *jé mé* soucie *dé céla commé dé* » rien ; aussi bien *jé boulais* descendre. »

Un Gascon vantant sa noblesse, dit : « Cadédis ! dans *lé* château » *dé* mon père, on *né sé* chauffe qu'avec des bâtons *dé marchaux* » *dé Francé.* »

Un Gascon dit un jour à quelqu'un : « Prêtez-moi dix écus, s'il » *bout* plaît. » — « Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous » connaître. » — « C'est pour *céla qué jé* m'adresse à vous, car au- » cun *dé* ceux qui *mé* connaissent *né beut* me prêter. »

Un autre Gascon demandait à quelqu'un de lui prêter six francs. « Je n'ai que trois livres, » répondit celui-ci. — « Eh bien, donnez » toujours, *cé séra* trois *libres qué* vous *mé débrez*, » dit le Gascon.

On demandait à un Gascon de l'argent qu'on lui avait prêté ; le Gascon dit qu'il n'en avait pas. — « Je vous en ferai bien trouver, » reprit son créancier avec menace. — « Ah ! rendez-moi *cé serbicé*, » *jé* vous *juré qué* vous *sérez* payé *lé prémier.* »

Un homme venait de prêter à un Gascon de ses amis une somme ; il lui dit : « Faites-moi votre reconnaissance. » — « Ah ! mon ami, » lui dit le Gascon, « ma *réconnaissance séra* éternelle. »

(1) On entend tous les jours dire *du haut en bas de l'escalier.* C'est *du haut de l'escalier en bas* qu'il faut dire. Sinon on fait une faute grave.

« Cadédis ! *jé débrais* être dans l'opulence ;
» Mais *jé né* possède rien. »
— « La raison ? » — « La voici : quand Dieu, par sa puissance,
» Tira tout du néant, il y laissa mon bien. »

« Figeac, savez-vous la nouvelle ? »
— « Non, mon colonel, quelle est-elle ? »
— « Une étoile que l'on mettra
Sur l'habit du preux le plus digne,
Dorénavant annoncera
Chaque trait de valeur insigne. »
— « Sandis ! pour cet *arrangément*
» Combien *jé* dois au ministère !
» Avant qu'il soit un an *dé guerre*,
« *Jé semblérai lé* firmament. »

On a déjà vu en quoi consiste l'accent allemand. En voici encore un échantillon.

« Pourquoi *teux exsemplaires ti* même *oufrache ?* » demandait-on à quelqu'un. — « *Parcé qué cé lufre* est *su peau, qué jé foulais lé* « *lure teux* fois. »

« Le crâne de Schiller, *fingt* florins ! — *Fingt-cinque* florins ! — Trente florins ! — *Atchuché !* »

« Encore un *pétite* crâne. — *Té* qui ? — *Té* Schiller. — Comment ! *té* Schiller ? — *Ia*, *té* Schiller, quand il était *chêne.* »

« Pourquoi cé fumier *défant fotre borte ?* » — « C'est pour *embêger lé pruit tes gloches.* »

Pour bien parler une langue, ajoutent les grammairiens, il ne faut avoir ni l'*accent gascon*, ni l'*accent allemand*, ni aucun accent local ou particulier. En vérité, c'est très-bon à savoir.

De l'Aspiration.

On entend par *aspiration* une certaine prononciation forte que l'on donne à une lettre, une certaine manière de prononcer en aspirant.

Les Grecs marquaient l'aspiration par leur esprit rude, espèce

d'accent; les latins par *h*, et nous la marquons par la même lettre. Mais notre *h* est souvent muet et ne marque pas toujours l'aspiration. Il est muet dans *homme, honnête, héroïne,* et marque l'aspiration dans *haut, hauteur, héros.* Les Allemands font un usage fréquent de l'aspiration; mais, en général, l'aspiration allemande est si forte, si rude, si gutturale, elle diffère si essentiellement de l'aspiration française, extrêmement douce, qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis, moi Français, venir à bout de l'exécuter avec précision. C'est assez dire aux Allemands qu'ils ne doivent pas prononcer *h* dans *Le héros,* comme ils le prononcent pour la plupart dans *Der Held,* mais d'une manière beaucoup plus douce, et presque comme s'il y avait simplement *Le éros.* J'ai dit *pour la plupart;* car j'ai rencontré, dans la société allemande, des personnes dans la bouche desquelles cette aspiration devenait très-douce, et qui prononçaient *Der Held* à peu près comme nous prononçons *Le héros.* La prescription la plus nécessaire à cet égard est qu'il ne faut jamais lier, dans la prononciation, la voyelle aspirée à la consonne finale du mot précédent.

De la Quantité.

La *quantité* est la mesure qu'il faut observer dans la prononciation des syllabes, dont les unes sont longues et les autres brèves.

Chez les anciens, les longues se notaient par un petit trait horizontal fixé sur la syllabe : –. Les syllabes brèves se surmontaient d'un demi-cercle : ◡. Ce même demi-cercle terminé par deux crochets indiquait les syllabes douteuses : ◡̈.

La quantité des sons, dans les syllabes, disent les grammairiens, ne consiste point dans un rapport déterminé de la durée du son à quelqu'une des parties du temps, comme à une minute, à une seconde, mais dans une proportion invariable entre les sons, laquelle peut être caractérisée par des nombres; en sorte qu'une syllabe n'est longue ou brève, dans un mot, que par relation à une autre syllabe qui n'a pas la même quantité. « Ainsi, » dit l'abbé d'Olivet,

» les deux médecins de Molière (1), dont l'un allonge excessivement » les syllabes, et dont l'autre bredouille, ne laissent pas d'observer » tout naturellement la quantité; car, quoique le bredouilleur ait » plus vite prononcé une longue que son camarade une brève, tous » les deux ne laissent pas de faire exactement brèves celles qui sont » brèves, et longues celles qui sont longues; avec cette différence » seulement qu'il faut à l'un sept ou huit fois plus de temps qu'à » l'autre pour articuler. »

En un mot, la durée des sons se mesure par comparaison.

Les grammairiens distinguent la *quantité physique* ou *naturelle* et la quantité *artificielle*.

» La *quantité physique*, » disent-ils, « est la juste mesure de la » durée de la voix, dans chaque syllabe de chaque mot, que nous » prononçons conformément aux lois du mécanisme de la parole » et de l'usage national. »

Cela n'est pas plus clair ni plus précis qu'il ne faut; mais apparemment que cela veut dire qu'une syllabe est longue ou brève naturellement, selon que l'articulation en est plus ou moins aisée, plus ou moins coulante, et qu'elle devient longue ou brève par l'usage, si, dans le son qui la constitue, le mécanisme de la prononciation n'exige ni longueur, ni brièveté. *O*, par exemple, est bref dans *catholique*, la liquide étant trop douce pour faire obstacle au passage rapide de la voix sur la syllabe suivante. Au contraire, dans le mot *songe*, la voix ne pouvant passer aussi rapidement de la première syllabe à la seconde, la voyelle *on* y est longue naturellement.

C'est pour la même raison que de deux voyelles consécutives, la première est brève, et que toute diphthongue est longue. Il est évident que la diphthongue *miel* exige un peu plus de temps pour être prononcée que la syllabe *sel*. Dès lors il est facile de comprendre que *a* dans *âme* n'est long que par l'usage seulement, puisque rien ne s'oppose à la prononciation rapide de cette voyelle.

« La *quantité artificielle*, » ajoutent les grammairiens, « est l'ap- » préciation conventionnelle de la durée de la voix dans chaque syl- » labe de chaque mot, relativement au mécanisme artificiel de la » versification métrique et du rhythme oratoire. »

Ici, quoique les grammairiens vous recommandent de ne pas confondre l'accent avec la quantité, nous dirons pourtant que la quan-

(1) L'*Amour Médecin* (acte II, scène V).

tité, dans les langues modernes qui en ont une, n'est guère autre chose que l'accent.

Les Allemands, par exemple, ont des vers métriques; or, demandez-leur sur quoi se fonde leur mètre, sinon sur l'accent. Et qu'est-ce que la quantité relative au mécanisme artificiel du rhythme oratoire, sinon l'accent oratoire lui-même? Oui, l'accent oratoire, qui, tout en faisant mieux ressortir les langues, donne aux brèves plus de corps et de consistance, et transforme parfois les brèves en longues et les longues en brèves; c'est-à-dire que c'est l'accent oratoire lui seul qui règle véritablement notre prononciation, en y mettant toute la variété dont elle est susceptible.

Il est certain que l'accent tonique, très-sensible et très-varié dans l'italien, par exemple, et dans l'allemand, est presque nul dans notre langue, où chaque syllabe, nous l'avons déjà dit, est accentuée d'une manière presque uniforme; en sorte que les deux syllabes du nom *Gogol* y produisent deux émissions de voix tout à fait égales; tandis qu'en russe elles sonnent presque comme s'il y avait *Gog'l*. La première syllabe de ce mot, sur laquelle porte l'accent tonique, est donc longue par rapport à la seconde, qui, par conséquent, est essentiellement brève. J'ai donc raison, quand je dis que la quantité, dans les langues qui en ont une, n'est guère déterminée que par l'accent.

Or, d'après ce seul exemple, pouvons-nous nous flatter d'avoir un accent prosodique, une quantité? puisque nous prononçons *Gogol* au lieu de *Gog'l*. Nos voyelles étant toutes clairement accentuées, excepté l'*e* muet, sont donc toutes un peu plus ou un peu moins longues, et il n'y a donc que l'*e* muet qui soit bref. Cela est si vrai que nous traduisons par l'*e* muet toute syllabe brève des autres langues. C'est ainsi que de RŌSĂ nous faisons *rose*, de VĒNDĔRĔ, *vendre*, de HANŌVĔR, *Hanovre*, de DRĒSDĔN, *Dresde*. La syllabe *bĕ* dans *lobĕten* répond parfaitement à la même syllabe du mot français *tombĕront*, car elle souffre élision dans l'une et l'autre langue.

Dire aux étrangers que *o* est bref dans *cathŏlique, chocŏlat*, c'est les induire à prononcer *cath'lique, choc'lat*, en appuyant fortement sur la première syllabe et élidant la seconde. Cela ne leur arrive que trop souvent, faute d'avoir reçu de bons principes, et je puis affirmer qu'il y a un prédicateur belge, très-couru, qui prononce le mot catholique toujours ainsi : *Caath'lique*.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait aucune différence dans la valeur respective de nos syllabes; mais cette différence est si peu appré-

ciable à l'oreille, si peu sensible, qu'il est absurde de vouloir la déterminer par des règles fixes et invariables. Demandre et l'abbé d'Olivet l'ont tenté, mais vainement (1). Ils eussent fait aussi bien de travailler à fixer les flots de l'Océan ou les sables du Sahara;

---

(1) Comme nous n'avons nullement la prétention de persuader ceux qui ne veulent pas être persuadés, et comme il y aura toujours des aveugles qui nieront la lumière, pour qu'ils n'aient pas à nous reprocher la perte d'une chose pour eux si précieuse, nous allons reproduire ici dans toute leur intégrité les principales règles données par l'abbé d'Olivet.

« 1° Toute syllabe dont la dernière voyelle est suivie d'une consonne finale qui » n'est ni *s* ni *z* est brève : *săc, nectăr, sĕl, fĭl, pŏt, tŭf,* etc.

» 2° Toute syllabe masculine, brève ou non au singulier, est toujours longue au » pluriel : des *săcs,* des *sĕls,* des *pŏts,* etc.

» Il faut excepter de cette règle les substantifs qui n'ont ni *s* ni *z* au pluriel : dans » *numéro, te Deum, kirschwasser,* etc., la dernière syllabe n'est pas plus longue au » pluriel qu'au singulier ; c'est le *s* ou le *z* qui rend la syllabe longue.

» 3° Tout singulier masculin, dont la finale est une des caractéristiques du pluriel, » est long : le *tēmps,* le *nēz,* etc.

» 4° Quand un mot finit par un *l* mouillé, la syllabe est brève : *éventăil, avrĭl, ver-* » *mĕil, quenŏuille,* (comment l'*o* de quenouille peut-il être bref?) *fauteŭil.*

» 5° Quand les voyelles nasales sont suivies d'une consonne *qui n'est pas la leur pro-* » *pre* (*), c'est-à-dire, qui n'est ni *m* ni *n*, et qui commence par une autre syllabe, » elles rendent longue la syllabe où elles se trouvent : *jāmbe, jāmbon, erāinte,* » *trēmbler, pēindre, jōindre, tōmber, hūmble,* etc.»

Évidemment les voyelles nasales, beaucoup plus sonores que les voyelles ordinaires, demandent un peu plus de temps pour être prononcées, mais cela tient à leur nature même, à leur sonorité ; d'où il suit que l'abbé d'Olivet confond ici la *qualité* avec la *quantité.*

» 6° Quand les consonnes *m* ou *n*, qui servent à former les voyelles nasales, se re- » doublent, cela rend brève la syllabe à laquelle appartient la première des consonnes » redoublées, qui demeure alors muette et n'est plus nasale : *épigrămme, consŏnne,* » *persŏnne,* qu'il *prĕnne,* etc. »

Quoi de plus naturel que cela? puisqu'ici la nasalité disparaît complétement. Certes, cette différence de quantité n'a besoin, pour être saisie, d'aucune étude, d'aucun effort, et s'observe de soi-même, sans qu'on y pense. Je m'étonne que l'abbé d'Olivet n'ait pas fait un livre pour prouver que le *m* ne se prononce pas comme le *k*. C'eût été une chose pour le moins aussi utile à l'humanité que sa *prosodie* et que les feuilletons de J. J.

» 7° Toute syllabe qui finit par *r*, et qui est suivie d'une syllabe commençant par » toute autre consonne, est brève . *bărbe, bărque, bĕrceau, infĭrme, ŏrdre,* etc.

» 8° Quelle que soit la voyelle qui précède deux *r*, quand ces deux lettres ne for- » ment qu'un son indivisible, la syllabe est toujours longue : *ārrēt, bārre, bizārre,* » *tonnērre,* etc.

» 9° Entre deux voyelles, dont la dernière est muette, les lettres *s* et *z* allongent la » syllabe pénultième : *bāse, extāse, diocēse, bêtise, franchise, rōse, épōuse,* etc.

» Mais, si la syllabe qui commence par une de ces lettres est longue de sa nature,

(*) Cela est-il français ?

car, véritable image de l'esprit français, la quantité de notre langue, puisque quantité il y a, n'est pas moins inconstante, pas moins changeante que les sables et les flots.

Ainsi l'on dit, de l'aveu même des prosodistes, *d'éternĕlles*

» elle conserve sa quantité, et souvent l'antépénultième devient brève : il s'*extăsie*, » *pĕsée*, *ĕpŏusée*, etc.

» 10° Un *r* ou un *s* prononcé qui suit une voyelle et précède une autre consonne, » rend toujours la syllabe brève : *jăspe*, *mūsque*, *ăstre*, *burlĕsque*, *funĕste*, *bărbe*, » *bĕreeau*, etc.

» 11° Tous les mots qui finissent par un *e* muet, immédiatement précédé d'une » voyelle, ont leur pénultième longue : *pensēe*, *armēe*, *jōie*, j'*envōie*, je *loūe*, il *joūe*, » la *rūe*, la *nūe*, etc.

» Mais, si dans tous ces mêmes mots l'*e* muet se change en *é* fermé, alors la pénul- » tième, de longue qu'elle était, devient brève : *loŭer*, *mŭer*, etc.»

Évidemment le passage de la voix sur une voyelle pure est des plus rapides; mais qu'est-ce que cela prouve en faveur de la quantité? De même si la syllabe *vie* est plus longue dans *envie*, que *vi* dans *envier*, ce n'est pas d'après une prétendue règle de quantité, mais parce que la combinaison *vie* comprend deux syllabes dont la dernière, quoique faible, ne laisse pas que de rendre un sourd murmure rendu très-distinct par le chant. La voix, sur la syllabe *vi*, n'étant pas encore au bout de sa course, se prolonge jusque sur l'*e* final : de là sa longueur relative. Sans cela quel avantage y aurait-il à ne pas écrire, selon l'avis de M. Landais, *envî* au lieu de *envie?* Et comment, dans les vers, *envie* et *vie* pourraient-ils constituer deux rimes féminines?

» 12° Quand une voyelle finit la syllabe et qu'elle est suivie d'une autre voyelle qui » n'est pas l'*e* muet, la syllabe est brève : *crĕé*, *fĕal*, *actĭon*, *hăir*, *doŭé*, *tŭé*, etc.»

Mais cette règle se trouve comprise dans l'observation précédente.

En vérité il faut avoir bien du temps de reste, pour le prodiguer dans des questions si oiseuses. Si c'est là ce qui a ouvert à M. l'abbé d'Olivet les portes de l'Académie, il faut convenir, encore une fois, que les portes de cet Olympe ressemblent beaucoup à celles du paradis; en sorte qu'il est bien plus étonnant de voir M. Victor Hugo académicien, que de voir Jules Janin ne pas l'être. Certes, les calembours et les *lazzi* de ce dernier valent pour le moins autant que la prosodie de M. l'abbé d'Olivet ou le fameux madrigal du comte de Saint-Aulaire, lequel eut seul plus de puissance, vous le savez, que toute la poésie sublime de Ballanche et la ravissante philosophie d'Alfred de Vigny.

Bref, voilà donc en quoi consiste le système de M. l'abbé d'Olivet; ce fameux système qui, pour parler comme MM. Bescherelle, a traversé tant de siècles sans trouver de contradicteurs, et qui a eu pour partisans déclarés, et pour propagateurs même, des écrivains d'un si grand mérite. Que ceux qui ont l'oreille assez fine pour trouver une différence entre Le *sac* et les *saes*, Le *sel* et les *sels*, Le *pot* et les *pots*, Le *chef* et les *chefs*; que ceux qui craignent sérieusement que la confusion ne se mette entre ces expressions : *Cent* ÂCRES *de terre* et *des humeurs* ÂCRES ; AVĂNT *le déluge* et *Le premier dimanche de l'*AVĔNT ; *Manche d'*ALÊNE et *L'haleïne du zéphyr* ; BĂILLER *à ferme* et BÂILLER *d'ennui* ; *Le* BÂT *d'un âne* et *Il* BĂT *son âne* ; *Une* BEĂUTÉ *ravissante* et *Un chat* BŎTTÉ ; *La* BOÎTE *à Perrette* et *Un cheval qui* BOĬTE ; *Un* BŎN *de*

amours et *des amours éternēlles, des carĕsses perfĭdes* et *de perfĭdes carēsses, de stérĭles attentats* et *des attentats stérĭles.* « La raison en » est simple, » dit Demandre lui-même, « c'est que devant un re- » pos, quelque léger qu'il soit, la voix a besoin de soutien, et que » ce soutien se prend ordinairement sur la pénultième, dans la pro- » nonciation de laquelle la voix, se préparant à tomber totalement, » traîne plus ou moins sensiblement, selon la qualité du repos et le » ton de la prononciation. »

M. Lemaire venant à notre aide, ajoute : « On donne comme » règle générale que la prononciation *able* est brève dans tous les » adjectifs. Nous admettons que cela puisse être vrai dans : *aimable* » *enfant*, mais dans ce vers de Racine :

» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables ,

» ne serait-ce pas faire un contre-sens d'harmonie que de ne pas » rendre longue *et très-longue cette finale* choisie de préférence » par le poète. »

Nous serons plus clair et plus précis. Nous dirons que, dans le premier cas, la quantité de *cette finale* dépend tout entière du sentiment avec lequel on la prononce ; que, dans le second cas, elle est déterminée par le seul mécanisme des organes de la parole.

Il suit de ce qui précède que *âme* rime fort bien avec *flamme*. *trône* avec *couronne, pôle* avec *épaule, grâce* avec *trace*, etc., puisque la syllabe qui précède l'*e* muet, dans ces mots, ainsi rejetée à la fin du vers, est celle qui doit prêter à la voix le soutien dont parle Demandre, et qu'ainsi elle devient forcément longue.

Peut-il rester quelque doute à cet égard ? quand on entend les grammairiens vous dire sérieusement que la pénultième du mot *honnête,* brève dans *Un honnĕte homme,* redevient longue dans *Un homme honnēte.*

Certes, si quelqu'un a senti toute l'importance et toute la valeur

---

mille francs et *Un* BŌND *de chevreau ; Mon* CHĔR *ami* et *Mangeur de* CHAĪR *humaine ; Le* CLAĪR *de la lune* et *Le* CLĔRC *d'un notaire ; Se promener au* COŪRS et *Jouer dans la* COŬR ; *Il* CRAĪNT *Dieu* et *Les* CRĪNS *de la queue ;* CUĬR *d'Angleterre* et CUĪRE *de la viande ; Tu* FAĪS et *Il* FAĬT ; *Nous* FŪMES et *je* FŬME ; MŎN *ami* et *Le* MŌNT *Sinaï ; Elle est* TRĒS-*bonne* et *Elle me fait des* TRAĪTS ; etc. ; que ceux-là, dis-je, s'attachent au système de M. l'abbé d'Olivet, qu'ils s'y suspendent, qu'ils s'y pendent, qu'ils en tirent tout le parti possible, qu'ils en fassent leurs choux gras ; pour moi je l'abandonne sans retour, convaincu que la véritable prosodie consiste, en effet, plutôt dans le mélange heureux des sons que dans leur durée.

de la rime, dans notre versification; si quelqu'un a porté loin le culte de la rime exacte, de la rime riche, ce sont les modernes, c'est surtout Victor Hugo. Cependant Victor Hugo lui-même, plus compétent, je crois, en fait de prosodie, que les grammairiens, n'hésite pas à conjoindre, au bout de son vers, toujours si sonore, si harmonieux, de prétendues longues avec de prétendues brèves.

Exemples :

Et chacun vers son but, la marée à la *grève*,
La foule vers l'argent, le penseur vers son *rêve*,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : Un roi vient de mourir.

D'où vient donc que le Dieu qui punit *Babylone*
Vous fait à pareille heure éclore au pied du *trône* ?
Et qu'avez-vous donc fait, ô pauvres innocents !

La vieillesse couronne et la ruine *achève*.
Il faut à l'édifice un passé dont on *rêve*.

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le *mur* ;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit *mûr*.

Dans sa fournaise *pêle-mêle*,
Il fond, transforme et *renouvelle*
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains ;
Puis il rejette aux peuples *blêmes*
Leurs sceptres et leurs *diadèmes*,
Leurs préjugés et leurs *systèmes*,
Tous tordus par ses fortes mains.

Bien souvent le passé couvre plus d'un *secret*,
Dont sur un mur vieilli la tache *reparaît*.

Pour la première fois quand près de vous je vins,
Ce fut un jour doré. Ce souvenir, *madame*,
A-t-il, comme en mon cœur, son rayon dans votre *âme?*

Je n'y veux pas songer, car le repos vous *plaît* ;
Mais mon œil endormi ferait, s'il le *voulait*,
De tous ces fronts jaillir des flammes !
Puisqu'ici bas toute *âme*
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa *flamme*,
Ou son parfum ;
Puisqu'avril donne aux *chênes*
Un bruit charmant ;
Que la nuit donne aux *peines*
L'oubli dormant ;

Je te donne à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi.

Elle allait et passait comme un oiseau de *flamme*,
Mettant sans le savoir le feu dans plus d'une *âme*.

Nous sommes là, savants, poètes, *pêle-mêle*,
Pendus de toutes parts à sa forte *mamelle;*
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre *âme*,

Nous aspirons à flots, ta lumière et ta *flamme*,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel *bleu* (1),
Toi sans te déranger, tu rêves à ton *Dieu*.

Près du pêcheur qui *ruisselle*,
Quand tous deux, au jour baissant,
Nous errons dans la *nacelle*,
Laissant chanter l'homme *frêle*
Et gémir le flot puissant;
Dis? d'où vient qu'à chaque *lame*,
Comme une coupe de fiel,
La pensée emplit mon *âme?*
C'est que moi je vois la *rame*
Tandis que tu vois le ciel!
Chacun, c'est la loi *suprême*,
Rame, hélas! jusqu'à la fin.

---

(1) J'ai entendu un grand seigneur, qui se pique de littérature, se récrier de mépris à ce vers : « Est-ce qu'on ne sait pas que les prés sont verts, que le ciel est bleu? » Mais, sauf le respect que je dois à Votre Excellence, monseigneur, les prés ne sont pas toujours verts, le ciel n'est pas toujours bleu.

Le même personnage trouvait cet autre vers de Victor Hugo souverainement prosaïque :

Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur;

de même que celui-ci :

Partout on voit marcher l'idée en mission.

Le noble Aristarque prétendait de même que, pour ne pas répéter deux fois la même expression dans le même vers, au lieu de :

O vous, sainte patrie et sainte liberté;

M. Victor Hugo aurait dû dire :

O vous, *douce* patrie et sainte liberté!

Ou bien encore :

O vous, sainte patrie et *douce* liberté!

Toutes les critiques qu'on entend sur Victor Hugo, dans la société, sont absolument de la même force. Cela me rappelle mes *flots d'harmonie* et ma *coupe de miel*, alliances monstrueuses, qui m'ont valu, dans la petite ville de Mont-brison, tant de fines railleries de la part des lettrés du lieu.

Et c'est ainsi que, comme les martyrs, les auteurs sont livrés aux bêtes.

Pas d'homme, ô fatal *problème!*
Qui ne laboure ou ne *sème*
Sur quelque chose de vain.

Tous les ans, en flots d'or,
Ce murmure, cette ombre, ineffable trésor,
Ces bruits de vent qui joue et d'arbre qui *tressaille,*
Vont s'enfouir au fond de ton coffre qui *bâille.*

Dieu! la mort! mots sans fond qui cachent un *abîme;*
L'épouvante saisit le cœur le plus *sublime,*
Dès qu'il s'est hasardé sur de si grandes eaux.

Tous ceux qui de tes jours orageux et *sublimes*
S'approchent sans effroi,
Reviennent en disant qu'ils ont vu des *abîmes*
En se penchant sur toi.

Laisse en ce noir chaos, qu'aucun rayon n'éclaire,
Ramper les ignorants,
L'orgueilleux dont la voix grossit dans la colère
Comme l'eau des torrents;
La beauté sans amour dont les pas nous *entraînent,*
Femme aux yeux exercés,
Dont la robe flottante est un piége où se *prennent*
Les pieds des insensés.

Quimporte! je m'abrite en un calme profond,
Plaignant surtout les *femmes;*
Et je vis l'œil fixé sur le ciel où s'en vont
Les ailes et les *âmes.*

Jusqu'au jour d'éclater, plus proche qu'on ne *croit,*
Ne te dépense pas. Qui se contient s'*accroît.*

En attendant, demeure impassible et *sereine.*
Qu'aucun pan de ta robe en leur fange ne *traîne.*

L'échafaud vieilli croule, et la Grève se lave.
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont *prêts.*
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave
Qui dévaste d'abord et qui féconde *après.*

Jeune homme au cœur royal, soyez toujours ainsi
La porte qui fait dire au pauvre : C'est ici!
La main toujours tendue au bord de cet *abîme*
Où tombe le malheur, d'où remonte le *crime.*

J'écoute avec l'*âme*
Cet *épithalame*
Que chante la mer.
Je t'adore ange et t'aime *femme.*
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton *âme*
Et mon regard pour ta beauté.

Les biens que je donne à qui m'*aime*
Jamais Dieu ne les retira.

L'or que sur le pauvre je *sème*
Pour le riche au ciel germera.

Un ver ronge ma grappe *mûre* ;
Toujours un tonnerre *murmure*
Derrière mon vague horizon.

Mais ! hélas ! l'air t'emporte et la terre m'*enchaîne*.

Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon *haleine*
Dans le ciel.

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop *frêles*,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des *ailes*.

Rien ne se heurte en vous ; tout se tient avec *grâce* ;
Votre âme en souriant à votre aspect s'*enlace*.

Si je n'invoque pas d'autre autorité que celle de M. Victor Hugo, c'est quelle doit suffire, je crois, aux plus rebelles, aux plus obstinés ; M. Victor Hugo étant, on le sait, de tout nos poètes présents et passés, celui qui s'est le plus attaché à l'harmonie de la rime, comme à celle du nombre et du rhythme.

M. de Lamartine lui-même eût été récusé, sous ce rapport, lui qui fait rimer sans scrupule *algue* avec *vague*, *aimer* avec *amer*, *fier* avec *altier*, *hymne* avec *sublime* (1).

Delille, Voltaire, et jusqu'à Racine, ont traité la rime avec encore plus de dédain. Boileau lui seul, excellent versificateur en même temps que grand poète, ne rimait pas moins parfaitement que Victor Hugo. L'exemple suivant, qui pourrait s'appuyer sur cent autres, doit donc être de quelque poids :

Un auteur à genoux, dans une humble *préface*,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander *grâce*.

Mais M. l'abbé d'Olivet trouve ces deux vers inexcusables. Que répondre à cela ?

Non, rien de plus chimérique que les règles de quantité posées par nos grammairiens. Non, malgré les montagnes de mots et de phrases

(1) Mon féminin professeur de grammaire, dont j'ai parlé ci-avant, très-enthousiaste de Lamartine, voulait me persuader, à cette occasion, de prononcer *hyme* au lieu de *hymne*.

entassées sous cette question, rien n'est moins évident, rien n'est moins palpable. Encore une preuve de leur néant. « *A* est long, » disent-ils, « quand il est employé pour dénombrer une lettre de l'al- » phabet : *Une panse d'*$\bar{a}$, *Un petit* $\bar{a}$; *Il ne sait ni* $\bar{a}$ ni *b;* mais » quand il marque la troisième personne du verbe *avoir*, ou qu'il » sert de préposition, alors il est bref : *Il* $\breve{a}$ *dit, Il* $\breve{a}$ *un livre, Il est* » $\breve{a}$ *table, Je vais* $\breve{a}$ *Paris.* » Outre qu'il faut avoir l'oreille subtile pour saisir la différence qui existe entre ces divers *a*, il est vraiment absurde d'en faire découler une règle absolue. Pourquoi l'*a* est-il long dans les trois premiers exemples? parce qu'il y est pour la voix un point de repos. Pourquoi l'*a* est-il bref, au contraire, dans *Il* $\breve{a}$ *un livre, Je vais* $\breve{a}$ *Paris?* parce que la voix ne peut s'y arrêter, pressée qu'elle est d'arriver à l'objet principal de la pensée. Il en est de même de toutes les prépositions, ainsi que de l'article et des adjectifs soit possessifs, soit démonstratifs, lesquels mots ne signifiant rien par eux-mêmes, s'effacent autant que possible, dans la prononciation, devant les véritables signes de la pensée. Il est certain que la terminaison *our* sera plus brève dans *Je pars* POUR *Paris* que dans *J'ai dans le cœur un céleste* AMOUR.

Voilà donc *a*, troisième personne du verbe avoir, au présent de l'indicatif, bref dans *Il* $\breve{a}$ *un livre;* mais le sera-t-il au même degré dans ce vers :

> J'admire la jeunesse et sa vivacité.
> Sans arrêt, sans raison, que de défauts elle *a*,
> Cette jeunesse! (MOLIÈRE.)

Mais, je le répète, ce sont là des nuances si peu sensibles, pour ne pas dire insaisissables, qu'il est inutile de s'y arrêter davantage, d'autant plus qu'elles s'observent de soi naturellement, d'après le sens de la phrase et la position des syllabes.

Sans doute il serait absurde de prononcer :

> *Arrête, lâche, arrête,*

comme s'il y avait : *Arrête la charrette;* mais, encore une fois, la différence qu'il faut nécessairement observer ici, dans la prononciation, dépend bien plus du sentiment que de la prosodie.

Les seules prescriptions vraiment utiles sont les suivantes.

Règles de Quantité.

Excepté l'*e* muet, dans certains cas dont nous parlerons en leur lieu, toute syllabe française, nous l'avons dit, est accentuée, c'est-à-dire, plus ou moins longue ou plus ou moins brève, comme on voudra, mais jamais longue, mais jamais brève à la manière des syllabes latines ou grecques, dont une longue valait deux brèves, comme en musique une blanche vaut deux noires.

Deux brèves, en effet, ne demandaient pas plus de temps qu'une longue pour être prononcées. Pour s'en convaincre on n'a qu'à battre la mesure, en prononçant, selon les lois de la prosodie latine, le vers suivant :

Tĭ | tȳrĕ | tŭ | pŭtŭ | lŏĕ | rĕçŭ | bāns | sŭb | tĕg | mĭnĕ | fā | gī.

Cet autre vers, quoiqu'il ait dix-sept syllabes :

Quādrŭpĕdāntĕ pŭtrēm sŏnĭtū quŭtĭt ăngŭlă cāmpūm,

n'est pas plus long à prononcer que celui-ci qui n'en a que treize :

Ēt fōntēs sācrōs, frīgŭs cāptābĭs ŏpācūm.

Chez nous, rien de semblable. Chaque syllabe y est presque de la même longueur; et peut s'en faut que l'observation suivante du P. Lami ne soit l'exacte vérité, du moins par rapport à nous : « Dans » les langues vivantes, » dit-il, « on s'arrête également sur toutes les » syllabes; ainsi les temps de la prononciation de toutes les voyelles » sont égaux. » Même notre *e* muet, notre brève par excellence, bien que la voix ne puisse s'y soutenir, acquiert pourtant par sa position entre deux consonnes, surtout dans le corps du vers, ou du moins imprime à la consonne qui le précède un son assez clair, assez distinct, assez fort pour remplir exactement la mesure de toute autre syllabe, quelque longue qu'elle puisse être. Ainsi la mesure de ce vers rempli d'*e* muets,

Êtrĕ franc cĕ n'est pas dirĕ tout cĕ qu'on pensĕ,

ne diffère que pour le mouvement — de la mesure de celui-ci, où il n'y en a pas un seul :

Qui sait où commença leur essor glorieux?

Or, tant qu'on ne mettra pas plus de temps, mesure en main,

pour dire un vers que l'autre, on ne peut donc pas prétendre qu'il y ait des longues et des brèves. Il y a des syllabes plus ou moins sonores, plus ou moins sourdes, plus ou moins appuyées, des syllabes dont, par cela même, le mouvement est plus ou moins traînant ou plus ou moins vif, mais il n'y a pas des syllabes longues et des syllabes brèves, il n'y a pas des blanches et des noires, des croches et des doubles croches.

Excepté sur l'*e* muet, appuyez donc à peu près également sur chaque syllabe, afin de ne pas confondre, par exemple, *estacade* avec *estocade*, n'ayant égard qu'à la *quantité physique*, d'après laquelle vous serez bien forcé malgré vous d'appuyer un peu plus sur *es* que sur *ta* ou *ca*, sans que cette première syllabe puisse s'appeler pour cela proprement longue par rapport aux autres. Le seul mécanisme des organes de la parole vous fera de même distinguer *travail* de *travaille*, *vil* de *vile*, *avec* de *avecque*, *encor* de *encore*, *fatal* de *fatale*, *sel* de *selle*, c'est-à-dire qu'en prononçant chaque syllabe comme il convient, sans égard à la quantité, sans préoccupation, sans effort, vous appuîrez toujours bien plus sur *vaille* que sur *vail*, sur *vile* que sur *vil*, etc., puisque la voix doit nécessairement s'étendre jusque sur l'*e* muet de ces mots; et la prétendue quantité des grammairiens se trouvera ainsi observée naturellement.

Ceux qui figurent la prononciation de ce vers :

Brune aux yeux de *lotus*, blonde à paupière noire,

de cette manière :

Brune aux yeux de *lotusse*, blonde à paupière noire,

n'ont pas la moindre idée de la valeur des sons. C'est pourtant là le système de M. Landais et de tous les figurateurs de la prononciation.

Mais cette consonne finale se prononce si légèrement, si rapidement et si conjointement avec la voyelle qui la précède, que les poètes n'hésitent pas, par exemple, à faire rimer ces sortes de mots avec ceux-là même dont la dernière consonne est tout à fait muette. Exemples :

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux *fils*
Traînés par les chevaux que sa main a *nourris*. (RACINE.)

Mon premier est cruel quand il est solitaire,
Mon second, moins honnête, est plus tendre que *vous*,
Mon tout à votre cœur, dès l'enfance, a su plaire,
Et, parmi vos attraits, c'est le plus beau de *tous* (1).
(VOLTAIRE.)

A ce bruit qui jadis vous eût fait rugir *tous* :
— Le roi de France est mort ! — d'où vient qu'aucun de *vous*,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne ? (VICTOR HUGO.)

Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles *dix*,
Ton cercueil maintenant que ton exil *jadis* ! (*Id.*)

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Menant son jeune *fils* sous l'arche pleine d'ombre,
Nomme Napoléon comme on nomme *Cyrus*,
Et dise en la montrant de ses mains décharnées :
« Vois cette porte énorme ! elle a trois mille années.
» C'est par là qu'ont passé des peuples *disparus* ! » (*Id.*)

Hélas ! tes blanches mains, à défaut de tes *fils*,
Pressent sur ta poitrine un sanglant *crucifix*. (*Id.*)

Sur un bloc de *Paros*,
Tu t'assieds face à face avec tous ces *héros*. (*Id.*)

Son vengeur après lui, le grand *Germanicus*,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas *vaincus*.
(CORNEILLE.)

Ira-t-il se jeter parmi les glaives *nus*,
Et rejoindre en mourant Euryale et *Nisus* ?
(LE BRUN.)

Au compte de M. Landais, comment les vers que l'on vient de lire pourraient-ils subsister ? Comment surtout le suivant pourrait-il se tenir un moment sur ses pieds ?

Sparte ! Léonidas ! Botzaris ! Démosthènes !

M. Landais, en effet, en figure ainsi la prononciation :

Ceparete ! Léonidace ! Botzarice ! Démocethènes !

---

(1) Le mot de cette charade est *vertu*.

J'ai vu bien des choses en ma vie, mais je n'ai encore rien vu de pareil. J'ai vu bien souvent l'absurdité triomphante, grâce aux recommandations de tel journal que mon libraire craint de nommer; mais que la France entière en vînt à s'atteler ainsi, devant toute l'Europe, à son char de triomphe, en vérité je croyais à la France plus d'esprit et plus de bon sens.

O public vraiment judicieux, qui professes tant de mépris pour la poésie et pour les poètes; qui, plutôt que de jeter un morceau de pain à Gilbert ou à Chatterton, les laisses mourir de faim et de désespoir dans un hôpital ou dans un grenier, tandis que tu combles d'or et d'honneurs des bouffons de tréteaux et des saltimbanques; ô public d'un goût si sûr et si délicat, qu'une pirouette de danseuse ou le plus grossier lazzi d'Arlequin charme plus que toute la poésie sublime de Victor Hugo ou de Lamartine; ô public vraiment respectable, vraiment digne qu'on donne aux œuvres qui te sont destinées toute la perfection désirable, vraiment digne qu'on use sa vie dans des travaux que tu apprécies si bien; ô public cruel et borné, barbare satrape, jouis donc, applaudis-toi donc, enivre-toi de ton bonheur; car te voilà, je l'espère, servi à souhait. Le *Dictionnaire des Dictionnaires*, la *Grammaire Nationale*, le *Dictionnaire National*, sont en tout point dignes de tes préférences. Mords-y donc de toutes tes dents, régale-t'en bien, lèche-t'en les doigts et les lèvres (1).

---

(1) Mon libraire se plaint de mon humeur satirique. Mais la conduite du public n'est-elle pas bien belle en effet? Ne mérite-t-il pas bien

Qu'on lui parle à genoux dans une humble préface?

Allons donc! le but de ce livre éminemment moral et philosophique ne serait qu'à moitié rempli, si, plein de zèle et de dévouement pour ce public bénin qui croit tout ce qu'on lui dit, qui donne en plein dans les plus grandes extravagances, témoin les *Découvertes dans la lune*, je ne cherchais pas en passant à lui arracher le bandeau des yeux.

D'ailleurs j'ai assez vu, j'ai assez vécu, j'ai assez souffert, j'ai été assez calomnié, assez persécuté, assez trahi, pour n'être pas tous les jours d'une humeur de rose. Les hommes m'ont fait assez dupe et assez victime; ils ont jeté dans mon âme assez de douleurs, d'angoisses, de désespoirs, de ténèbres, de charbons ardents, d'amertumes et de poisons, pour que les larmes qui s'en échappent malgré moi ne soient pas toutes de sucre ou de miel. L'abîme qu'ils ont creusé sous mes pas (eux seuls, car Dieu n'y est pour rien, Dieu m'a toujours, au contraire, envoyé un ange pour m'arracher de leurs mains meurtrières), cet abîme est assez profond, pour que le cri qui en sort de temps en temps ne soit pas aussi gai qu'une grimace de J. J.

Celui qui, doué du cœur le plus tendre, le plus aimant, j'ose le dire, de l'âme la plus candide, s'est vu constamment la dupe et la victime de ses affections, de sa tendresse, de sa confiance; — celui qui, pendant qu'il

Non, une consonne, qu'elle soit avant ou après une voyelle, ne sert qu'à modifier cette voyelle, sans emporter avec soi le son de l'*e* muet. Toute la différence qu'il y a, par exemple, entre *pa* et *ap*, c'est que le son *pa* éclot sur les lèvres, qui s'ouvrent pour le laisser échapper hors de la bouche, tandis que le son *ap* y expire au contraire sans pouvoir se prolonger au delà. Les lèvres se ferment sur lui et ne s'ouvrent plus que pour donner passage à quelque autre lettre, qui, en s'élançant à travers les organes du *b*, les fait résonner, en effet, de leur son naturel, mais sans l'intervention d'au-

---

comblait son ami d'éloges, pendant qu'il se dévouait pour son ami, était noirci, calomnié, trahi par cet ami; — celui qui, par excès de bonté, de délicatesse, de dévouement, a jeté un jour tout son bonheur, tout son avenir dans le gouffre de Curtius; — celui qui, assez naïf à vingt ans pour aller humblement demander un peu de sympathie littéraire à tel de nos fameux écrivains, n'en recevait qu'un accueil plein de morgue et de suffisance; — celui qui a entendu de la bouche d'un de nos plus célèbres critiques: « Donnez-moi 600 francs, et l'on vous élèvera, si vous le voulez, au-dessus de Lamartine et de Victor Hugo même; » — celui qui a respiré un jour l'air infect de la littérature et du journalisme et qui a pensé en mourir de dégoût; — celui qui, dégoûté d'une réputation que l'on n'acquiert que par de si vils moyens, s'est volontairement retiré de l'arène et volontairement exilé, pour s'occuper laborieusement, consciencieusement, dans l'ombre et la solitude, de grammaire et de lexicographie, sans que son zèle, son assiduité, ses efforts, ses veilles, ses sacrifices de toutes sortes, lui aient encore valu un seul regard du gouvernement; — celui qui a vu son meilleur ami M. le chevalier Adolphe de Rubelles manquer de tout dans une prison où l'avait plongé son généreux dévouement à une cause que les autres ne servent qu'avec lâcheté et par égoïsme, par intérêt; — celui qui a vu partout la stupidité opulente fouler aux pieds le mérite pauvre, la sottise damer le pion à l'intelligence, la crapule en carrosse éclabousser la vertu à pied; — celui qui a vu et souffert tout cela et bien d'autres choses encore qu'il ne peut répéter ici; — celui qui n'a rencontré de toutes parts qu'égoïsme, cupidité, bassesse, arrogance, corruption; — celui qui s'est senti froissé, blessé, meurtri, déchiré dans toutes les parties de son cœur et de son âme; — celui qu'on a réduit, à force de douleur, à douter de tout, excepté de Dieu et de la religion; — celui qu'on a rendu assez malheureux pour ne plus croire à l'amitié, pour ne plus rien espérer sur la terre, pour souhaiter souvent qu'un de ses ennemis lui épargnât, en lui ôtant la vie, un crime auquel il répugne et qui l'a souvent tenté: le suicide; — celui qui a senti le sol manquer sous ses pas; — celui qui, persécuté, haï pour ses sentiments chrétiens par des chrétiens mêmes *, n'a trouvé un peu de calme et de repos qu'au sein d'une

* Le *Livre de Tous*, ce livre si pur, si moral, si chrétien, ce livre animé des sentiments de la charité la plus ardente, qui n'a d'autre but que de consoler ceux qui souffrent, de relever les conditions humbles, de rappeler les riches et les puissants aux devoirs que l'humanité et la raison leur imposent; ce livre dont le journal *La France* a dit qu'il renfermait des pensées dignes de Pascal, que l'*Univers* n'a pas craint d'appeler un *beau livre*, n'a pourtant valu à son auteur que des haines et des persécutions, tout comme s'il se fut agi du livre le plus immoral, le plus obscène, le plus subversif. Voyez plutôt le *Journal de Bruxelles* des 15 et 21 février 1841, ainsi qu'un numéro de l'*Ami de la Religion*, du mois de juin de la même année. L'*Ami de la Religion* serait bien mieux nommé l'*Ennemi de la Religion*.

cun *e* muet. Soit le mot *apte*, où l'oreille la plus délicate n'entendra jamais que deux sons articulés, et qu'on ne saurait en aucun cas prononcer comme s'il y avait *apete*.

C'est que l'*e muet* n'est pas muet, comme on le prétend. Il produit, au contraire, un son très-clair, très-distinct, mais doux, mais léger, mais flottant. C'est une bulle d'air sonore lancée avec force par la syllabe précédente, et qui se suspend légère à l'aile d'une consonne, mais se brise au choc d'une voyelle ou tombe avec le vers, avec la phrase, faute d'appui.

Ainsi *grec* ne sonne point comme *grecque*, *soupir* comme *sou-*

---

noble famille juive; — celui-là, enfin, qui a vu les plus saintes qualités de son cœur tourner contre lui, les plus nobles sentiments de son âme s'amonceler en orage sur sa tête;— celui-là, enfin, qui a tant gémi, qui a tant souffert, doit avoir le droit d'être un peu bourru, ou J. J. n'aurait pas celui d'être si éminemment bouffon; il doit avoir le droit d'éclater parfois, malgré lui, et jusque dans les moments qui le comportent le moins, en larmes et en sanglots, ou J. J. n'aurait pas celui d'éclater de rire.

Moi ménager tel ou tel individu, tout enflé de sa renommée et de son bonheur, comme une outre pleine de vent! quand c'est lui qui a porté le premier la main sur mes illusions, quand c'est lui qui a jeté la première goutte de fiel dans le lait virginal de mon âme! En vérité, il faudrait pour cela que les hommes ne m'eussent rien pris de ma débonnaireté primitive. Il faudrait que j'en fusse encore au jour où je croyais à la générosité de J. J. et au patriotisme du Journal des Débats. Les temps sont bien changés. Alors mon avenir était pourpre et rose. Aujourd'hui!... hélas!!!

Moi parler à genoux devant un public grossier qui n'a pas même l'instinct du chien, qui ne distingue pas le bien du mal, ses amis de ses ennemis! qui, tandis qu'il n'a pas assez d'applaudissements, assez d'or, assez de couronnes, pour tel jongleur ou tel baladin, laisse Homère mendier par les bourgs, le Camoens mourir de faim dans la rue, Otway expirer sur la paille dans un grenier, Gilbert et Moreau s'éteindre à l'ombre d'un hôpital! Moi, lui parler avec douceur et humilité, à ce public imbécile ou ingrat, qui laisse le Tasse manquer de chandelle pour écrire ses vers, l'Arioste manquer d'un manteau, Corneille et Adanson manquer de souliers, Le Sage manquer de tout dans sa vieillesse!

Digne public! de quelle vile matière était donc faite l'âme de celui qui s'abaissa le premier jusqu'à te faire la cour!

En vérité, le Journal des Débats et J. J. n'ont-ils pas mille fois raison de se moquer de toi, de te faire la nique à ton propre nez?

Digne public! qui, après avoir donné en plein dans les *Découvertes dans la Lune*, dans le *Dictionnaire de Landais* et autres panneaux des libraires et des journalistes, n'a pas encore rougi une seule fois de sa niaiserie, et qui mord encore tous les jours à l'hameçon doré de MM. Firmin Didot!

Digne public! moi, te parler à genoux, tête nue, l'air soumis et respectueux; moi, m'abaisser devant toi au rôle de vil courtisan; moi, m'humilier devant toi comme ce pauvre Dagobert devant l'ignoble bourgmestre de Mockern, pour en obtenir, au bout du compte, ce qu'il en obtient, lui, ce cœur ferme et droit, de cette âme versatile et crédule! Hélas! quoi que je pusse faire ou dire, si humble que fût ma posture, si affable que fût ma parole,

pire, *vol* comme *vole*, *cellule* comme *cellelule*, *arum* comme *arome*. Le son de la voyelle qui précède une consonne finale expire sur les organes propres à cette consonne, et voilà tout. Si cette consonne rend parfois un son assez clair, elle le doit à la lettre qui lui succède et qui lui imprime une vibration qu'elle n'aurait pas eue autrement.

Qu'auraient dit les Latins, qui n'avaient pas d'*e* muet, si Quintilien ou Cicéron avait voulu leur persuader qu'ils prononçaient *pesalemuce*, au lieu de *psalmus?*

---

si navrant que fût le tableau de ma position, de ma misère, quelque intérêt que pût t'inspirer au premier abord la vue de mes deux gracieuses filles, Rose et Blanche, c'est-à-dire, *Amertumes et Consolations*, et *Fleurs du Danube*, *aux traits remplis d'innocence et de charme*, — hélas! plus perspicace que Dagobert, je sais d'avance que tout cela ne me servirait de rien; et que le dompteur de bêtes aura toujours sur ton esprit plus d'influence que moi, pauvre diable, comme m'appelle Jules Janin, — que moi qui n'ai ni sou ni maille, ni titre ni rang, par quoi je puisse t'éblouir et t'influencer.

Grand Dieu! moi, compter sur le bon cœur et la justice du public! Il en donne, en effet, tous les jours de si belles preuves!

Moi, lui dire de mon air le plus souriant et le plus avenant : « Vous avez » trop bon cœur, monsieur le public, et vous êtes trop juste pour me » donner tort. » ! Moi, me faire ainsi l'encenseur de cette idole de boue! n'attendez pas cela de moi, monsieur mon libraire.

Le public n'est-il pas déjà bien heureux que j'use ma santé et ma vie pour son avantage? que je me voue corps et âme à son dur service? que je sacrifie à son goût mes goûts les plus chers? que je renonce à la poésie qui ne lui plaît pas pour lui construire une grammaire dont il a le plus grand besoin? que je descende des régions de mes rêves pour me mêler à ses fanges? que je m'efface entièrement pour le faire luire? que je fasse ainsi pour lui ce qu'aucun autre n'a fait avant moi? que je me diminue ainsi et me rapetisse jusqu'à lui apprendre son *a b c*, à ce grand enfant, qui ne sait pas encore lire, on le voit, — bien loin qu'il comprenne quelque chose à la magnifique poésie de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, de Desbordes Valmore, d'Anaïs Ségalas, d'Hermance Lesguillon, de Louise Collet, d'Élisa Mercœur, d'Hégésippe Moreau, d'Antonin Roques, etc. Faut-il encore que je me mette à ses genoux pour le prier humblement d'accepter le superbe présent que je veux lui faire? Peut-être serait-il assez arrogant, assez impertinent, pour ne pas me répondre. Mon présent, le voilà. S'il le veut qu'il le prenne. S'il n'en veut pas qu'il le laisse. La postérité, moins aveugle, le ramassera. Je sais d'avance que je n'ai rien à attendre de lui que dédain et indifférence; et c'est pourquoi je lui répète, pour toute prière, ces vers de mes *Amertumes :*

Insensé que je suis! insensés que nous sommes!
Hélas! que pouvons-nous attendre ici des hommes?
Des hommes que l'orgueil rend aveugles et sourds,
Qui pour nous renverser se pendent à la corde,
Qui versent l'ironie où la douleur déborde
Et ricanent toujours!

Pour la prononciation du *p* initial de ce mot, les lèvres se disposent comme si elles voulaient proférer quelqu'un des sons *pa, pe, pi, po, pu*, etc.; puis, forcées de s'ouvrir subitement pour donner passage à la voix, elles lui impriment, de concert avec les organes du *s*, une modification double, mais indivisible; en sorte que le son *a*, dans la syllabe *psal*, passant à la fois par les organes du *p* et du *s* pour aller mourir sur les organes du *l*, se trouve ainsi modifié de trois manières différentes, sans pour cela produire autre chose qu'un son unique : *pçal*.

Évidemment le son AU est plus accentué, plus vibrant, plus *long*, si l'on veut, au commencement et dans le corps des mots qu'à la fin.

Aubade.	Cauchois.	Gaucher.	Paulette.
Aubaine.	Causer.	Haut.	Pauline.
Audience.	Chaud.	Hauteur.	Paumer.
Augée.	Chaux.	Jaunisse.	Paupière.
Aujourd'hui.	Chauffer.	Laudatif.	Raucité.
Aumusse.	Chausser.	Loyauté.	Royauté.
Aunage.	Cruauté.	Maudire.	Sauvage.
Auparavant.	Dauber.	Maugréer.	Sauver.
Autocrate.	Embaumer.	Maupiteux.	Taudis.
Autour, oiseau de proie.	Faubourg.	Naufrage.	Thaumaturge.
Auvent.	Faucher.	Naulage.	Vautour, etc.
Baudrier.	Faux.	Nouveauté.	
	Frauder.	Nausée.	

Ainsi ne prononcez pas *saut* comme *sot*, *paumier* comme *pommier*, etc. AU, dans la plupart de ces mots, sonne presque comme deux *o* qu'on prononcerait en diphthongue, c'est-à-dire d'une seule émission de voix.

Beautru, pour se venger d'une insulte qu'il avait reçue du duc d'Épernon, publia un livre qui avait pour titre : LES *Hauts* FAITS DU DUC D'ÉPERNON, et dont tous les feuillets étaient en blanc.

Le mot FÉLICITER était tenu pour barbare à la cour, lorsque Balzac entreprit de l'y accréditer : « Si le mot FÉLICITER n'est pas encore français, écrivait-il, il le sera l'année prochaine; M. de *Vaugelas* m'a promis de lui être favorable. »

Dans un pur souvenir chastement *embaumée*,
Ils gardent au fond d'eux l'âme qu'ils ont aimée.

(TH. GAUTIER.)

Un *autocrate* qui fait le bonheur de ses sujets n'est qu'un heureux accident. (ALEXANDRE Ier.)

Comme la première source de l'*autorité* vient de nous, les rois ne doivent en faire usage que pour nous. (MASSILLON.)

Ne faites pas à *autrui* ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. (*Morale païenne.*)

Le jugement de l'homme est presque toujours *faussé* par l'intérêt.

L'Éternel a *maudit* la *royauté* par la bouche de son prophète Samuel. (BOISTE.)

Devant une syllabe muette *au* est plus ouvert, mais par cela même peut-être un peu moins sonore. *Cause* ne résonne pas comme *causer*. Toutefois gardez-vous bien de prononcer *paume* comme *pomme*.

L'herbe pousse plus vite au cœur que sur la fosse ;
Une pierre, une croix, le terrain qui se *hausse*.
Disent qu'un mort est là ;
Mais quelle croix fait voir une tombe dans l'âme.
(TH. GAUTIER.)

A la place où tu dors l'herbe sera plus *haute*. (*Id.*)

Il me semble perdre de sa sonorité caverneuse dans *aurore* et quelques autres, sans cesser pour cela d'y être fortement accentué.

Oui, mes vers eusssent-ils tout l'éclat de l'*aurore*,
Cela ne vaudrait pas encore
Un rayon de votre beauté. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

Au, à la fin des mots qui ont plus d'une syllabe, ne rend plus guère qu'un son sec et bref comme celui de tout *o* final.

Aimons, soyons deux. Le sage
N'est pas seul dans son *vaisseau*.
Les deux yeux font le visage,
Les deux ailes font l'*oiseau*. (VICTOR HUGO.)

Mais personne ne dit, voyant un mort de l'âme :
Paix et repos sur toi ! l'on refuse à la lame
Ce qu'on donne au *fourreau;*
L'on pleure le cadavre et l'on panse la plaie,
L'âme se brise et meurt sans que nul s'en effraie
Et lui dresse un *tombeau.* (Th. Gautier.)

Au, contraction de la préposition *à* et de l'article *le*, est toujours plus bref, la voix ne pouvant s'y arrêter entraînée qu'elle est par la pensée vers le substantif qui le suit.

Ai résonne de même plus fortement au commencement et dans le corps des mots qu'à la fin. Il y a, par exemple, une grande différence entre la première et la seconde syllabe de J'*aimai*, entre Il s'*aide* et il *cède*.

C'est qu'on est bon, vois-tu, quand on *aime*.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Aide-toi, le ciel t'*aidera*.

L'homme croit *aisément* ce qu'il craint et ce qu'il désire.

La jalouse critique se pâma d'*aise* lorsqu'on lui fit voir des taches dans le Soleil. (Cité par *Boiste.*)

Il faut plutôt faire ce que l'on sera bien *aise* d'avoir fait que ce que l'on est bien *aise* de faire. (Trublet, cité par *Boiste.*)

Ma gloire serait sans rivale,
Mon sort ferait mille jaloux,
Si ces vers, où mon cœur s'exale,
Plaisaient, madame, autant que vous.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Ai me semble perdre un peu de sa sonorité devant les liquides *l* ou *r*, suivies d'un *e* muet.

Il y a dans le monde *littéraire*, disait Linguet, des cirons qui grattent l'épiderme des bons ouvrages pour y *faire* naître des ampoules.

Puis où donc la trouver cette âme de mon âme,
Ce cœur que dès long-temps mon pauvre cœur réclame,
Cette vierge candide aux cils d'or, au front pur,

Ce bel ange aux yeux doux aux formes diaphanes,
Qui veuille m'emporter, loin des souffles profanes,
Et me prendre avec lui dans ses *ailes* d'azur?
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Nous vous recommanderons aussi d'appuyer un peu plus sur *tête*, par exemple, que sur *tette*, sur *pâte* que sur *patte*, sur *tâche* que sur *tache*, etc.; mais, en général, la nuance qui sépare les voyelles ainsi accentuées de celles qui ne le sont pas est si peu sensible, qu'il serait presque ridicule de s'y arrêter. Sûrement l'oreille ne saisit aucune différence entre *flamme* et *âme*, entre Il *fut* et Qu'il *fût*.

L'accent circonflexe indique bien moins la longueur d'une voyelle que la suppression d'une lettre. C'est pourquoi, parmi les mots en *ème*, il n'y a que ceux où il y a suppression de lettre auxquels l'Académie ait conservé cet accent. *Même*, *suprême*, *extrême*, s'écrivaient autrefois *mesme*, *supresme*, *extresme*.

De ce qu'on vient de lire il résulte donc clairement que la langue française n'a pas de prosodie proprement dite, c'est-à-dire, de quantité; car les faibles nuances de sons que nous sommes parvenus à saisir çà et là ne sauraient suffire pour justifier cette assertion de M. l'abbé d'Olivet, *que nous avons une quantité aussi sûre que quelque langue que ce soit.*

DES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

Des Accents.

Les accents qui, chez les Grecs, marquaient l'élévation ou l'abaissement de la voix sur chaque voyelle, ont perdu parmi nous leur ancienne destination : ce ne sont plus à notre égard que de purs signes orthographiques.

Les accents sont au nombre de trois : L'*accent aigu* (´), marqué par un trait diagonal qui va de droite à gauche;

l'*accent grave* (`), figuré par un trait diagonal qui va de gauche à droite, et l'*accent circonflexe* (^), formé de la réunion des deux autres.

L'*accent aigu* se met sur l'*e* dit fermé ou aigu, lorqu'il termine une syllabe : *gé-né-rosité, é-lé-vation*. Ansi *Aimer, nez*, s'écrivent sans accent aigu, parce que ce n'est point l'*é* fermé, mais les consonnes *r*, *z*, qui terminent la syllabe.

L'*accent grave* se met sur l'*è* dit *ouvert*, lorsqu'il termine une syllabe : *pè-re*, *mè-re*, ou quand il précède un *s* final : *procès*, *succès*.

On le met aussi sur *à*, préposition, pour le distinguer de *a*, troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *avoir*. On le met également sur *là*, adverbe, pour le distinguer de *la*, article, sur *où* (1), adverbe, pour le distinguer de *ou*, conjonction, et sur *dès*, préposition de temps et de lieu, pour le distinguer de *des*, article composé.

L'accent grave, figure encore dans les mots *çà*, *deçà*, *déjà*, *holà*, *voilà*, *extrà*, *ultrà*.

L'*accent circonflexe*, se met sur quelques voyelles longues où il indique la suppression d'une voyelle, comme dans *âge*, *rôle*, etc. (*aage*, *roole*), ou celle d'un *s*, comme dans *âne*, *cloître*, *tête*, etc. (*asne*, *cloistre*, *teste*,).

Âne,	autrefois	*Asne*,	du latin	*Asinus.*
Août,	—	*Aoust*,	—	*Augustus.*
Apôtre,	—	*Apostre*,	—	*Apostolus*
Bâiller,	—	*Baailler*,	—	*Badare.*
Cloître,	—	*Cloistre*,	—	*Claustrum.*
Côte,	—	*Coste*,	—	*Costa.*

(1) Le jeune Wilhelm de W., âgé de dix ans, enfant plein d'esprit et d'intelligence, me demandait l'autre jour pourquoi, dans ce mot, l'accent se met plutôt sur l'*u* que sur l'*o*. Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, il ajouta, d'un air espiègle : « parce que sur l'*o* (l'eau) il se noierait. » Je ne sache pas un calembour de M. de Bièvre ou de J. J., qui soit plus joli que celui-là.

Épître,	autrefois	*Épistre,*	du latin	*Epistola.*
Être,	—	*Estre,*	—	*Esse.*
Fenêtre,	—	*Fenestre,*	—	*Fenestra.*
Fête,	—	*Feste,*	—	*Festum.*
Qu'il fût,	—	*Fust,*	—	*Fuisset.*
Goût,	—	*Goust.*	—	*Gustus.*
Hôpital,	—	*Hospital,*	—	*Hospitium.*
Hôte,	—	*Hoste,*	—	*Hospes.*
Intérêt,	—	*Intérest,*	—	*Interest.*
Jeûne,	—	*Jeusne,*	—	*Jejunium.*
Mûr,	—	*Meur,*	—	*Maturus.*
Naître,	—	*Naistre,*	—	*Nasci.*
Nôtre (le),	—	*Nostre,*	—	*Noster.*
Prêtre,	—	*Prestre,*	—	*Presbyter.*
Rôle,	—	*Roole,*	—	*Rotulus.*
Suprême,	—	*Supresme,*	—	*Superrimus.*
Sûr,	—	*Seur,*	—	*Sceurus.*
Tempête,	—	*Tempeste,*	—	*Tempestas.*
Tête,	—	*Teste,*	—	*Testa.*
Tôt,	—	*Tost,*	de l'italien.	*Tosto.* Etc., etc.

Ici, comme toujours, les grammairiens avouent leur impuissance à déterminer par des règles quelles sont les syllabes longues où il faut admettre l'accent circonflexe. Pour moi, je vais du moins l'essayer.

Une excellente remarque à faire d'abord, c'est que l'accent circonflexe ne figure le plus souvent que devant l'une des cinq consonnes *t*, *n*, *m*, *l*, *c*, sur les voyelles *a*, *é*, *ai*, *i*, *o*, *u*, *eu*, *ou*, *oi* (1) ; jamais sur *y*, ni sur *au* ; jamais surtout devant une consonne redoublée, par la raison bien simple que le redoublement est un signe de brièveté pour la voyelle qui précède.

L'accent circonflexe ne figure, à la fin des mots, que sur les syllabes *ât*, *êt*, *aît*, *ît*, *înt*, *ôt*, *ût*, *oût*, *oît*, 1° dans un petit nombre de SUBSTANTIFS ET D'ADVERBES, 2° à la TROISIÈME PERSONNE SINGULIÈRE DU PRÉSENT DE L'INDICATIF de quelques verbes et 3° à la TROSIÈME PERSONNE DE L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF de tous les verbes.

(1) On se rappelle que nous avons demandé de pouvoir, pour plus de simplicité, classer cette diphthongue parmi les voyelles composées. L'avantage s'en fait déjà sentir ici, car l'accent circonflexe ne figure guère sur une vraie diphthongue.

Tableau des Voyelles accentuées d'un accent circonflexe.

-ât	-êt	-aît	-ît et -int	-ôt	-ût	-oût	-oît.
SUBSTANTIFS ET ADVERBES.							
Appât. Bât de mulet Dégât. Mât de navire	Acquêt. Apprêt. Arrêt. Benêt. Forêt. Genêt. Intérêt. Prêt. Protêt. Têt, morceau de pot cassé; crâne.			Dépôt. Entrepôt. Impôt. Prévôt. Rôt. Suppôt. Aussitôt. Bientôt. Sitôt. Tantôt. Tôt.	Affût. Fût, futaille, —de colonne	Août. Goût. Dégoût. Goût. Ragoût.	Accroît ou Croît du bétail. Surcroît.
VERBES.							
Troisième personne du présent de l'indicatif.							
	Il vêt. Il revêt. Il devêt.	Il plaît. Il déplaît. Il complaît. Il naît. Il paraît. Il connaît. Etc.	Ci-gît.	Il clôt. Il éclôt. Il enclôt. Il déclôt.			Il accroît. Il croît. Il décroît. Il recroît.
Troisième personne de l'imparfait du subjonctif.							
Qu'il aimât. —chantât. —changeât —envoyât. —parlât. —Travaillât. Etc.			Qu'il finît. —dormît. —offrît. —prît. —vendît. —vêtît, etc. Qu'il vînt. —tînt; etc.		Qu'il eût. —fût. —reçût. —courût. —mourût. —dût. —accrût. Etc.		

Qu'il haït, qu'il ouït, font exception.

L'accent circonflexe se conserve devant *t*, dans tous les dérivés des mots ci-dessus :

Appâter. *Bâter.* *Débâter.* *Bâtier.* *Gâter.* *Mâter.* *Démâter.* *Mâtereau*, petit mât. *Mâture*; etc.	*Acquêter.* *Apprêter.* *Arrêter* *Arrêtiste.* *Prêter.* *Prêteur.* *Têtard.* *Tête.* *Têtière.* *Têtu.* *Entêté.* *Ôtêter.* *Vêtir.* Je *vêts.* Tu *vêts*; etc	*Naître.* *Connaître.* *Paraître.* Je *paraîtrai* etc.	*Gîte.* *Gîter.*	*Prévôtal.* *Prévôté.* *Rôtir.* *Rôti.* *Rôtisserie.* *Rôtisseur.* *Rôtissoire.* *Clôture*; etc.	*Affûtage.* *Affûter.* *Affûtiau.*	*Août.* *Coûter.* *Goûter.* *Dégoûter.* *Dégoûtant.* *Ragoûtant*; etc.	*Croître.* *Décroître.* *Recroître*; etc.

A ces terminaisons masculines, ajoutez *crû*, de *croître*, *dû*, de devoir, et *soûl*, *sûr*, *mûr*, ainsi que leurs dérivés et composés : *crûment*, *dûment*, *indûment*, *redû*, *soûle*, *soûlant*, *soûler*, *sûreté*, *sûrement*, *mûrir*. *Accru*, *indu*, font exception, par la raison qu'ils ne peuvent donner lieu à aucune équivoque. Mais pourquoi l'Académie écrit-elle *tu*, participe passé de *taire*, sans accent circonflexe ?

Ajoutez-y encore les deux locutions latines *ab hoc et ab hâc*, *vice versâ* et l'interjection *ô*.

La première et la seconde personne du pluriel au passé défini des verbes, ont leur pénultième (1) syllabe marquée d'un accent circonflexe.

Nous aim*â*mes, nous fin*î*mes, nous reç*û*mes, nous vend*î*mes; vous aim*â*tes, vous fin*î*tes, vous reç*û*tes, vous rend*î*tes.

PÉNULTIÈMES SYLLABES.

Les mots suivants ont leur pénultième marquée d'un accent circonflexe.

-âte	-ête	-aîte	-îte	-ôte	-ûte	-oîte	-oûte
A la hâte. Pâte. Je tâte. Je *gâte*, déjà cité.	Arête. Bête. Crête. Fête. Honnête. Quête. Tempête. *Tête*, déjà cité. Vous êtes.	Faîte.	*Gîte*, déjà cité.	Côte. Hôte. Maltôte.	Flûte.	Boîte. Benoîte, plante.	Croûte. Voûte.
	Les gens d'esprit sont quelquefois bien *bêtes*. Mais les *bêtes* jamais ne seront gens d'esprit.						

Il se conserve dans leurs dérivés et composés :

Hâter. *Hâteur*, *Hâtif.* *Hâtiveau.* *Hâtiveté.* *Pâteux.* *Pâtisserie.* *Pâtissier.* *Tâter.* *Tâtonner.* A *tâtons* ; etc.	*Abêtir.* *Arêtir.* *Embêter.* *Crêté.* *Écrêter.* *Fêter.* *Honnêteté.* *Malhonnête* *Conquête.* *Requête.* *Enquêter.* *Tempêter.* *Entêté* ; etc.	*Faîtage*, Tuile *faîtière* *Enfaîteau.* *Enfaîtement* *Enfaîter.*	*Gîter*, déjà cité.	*Côté*, *Côtelette.* *Côtier.* *Côtière.* *Côtoyer.* *Pentecôte.* *Hôtesse.* *Hôtel.* *Hôtellerie.* *Hôtelier.* *Maltôtier*; etc.	*Flûter.* *Flûteur.* *Flûteau.*	*Emboîter.* *Emboîture.* *Déboîter.* *Déboîtement.*	*Encroûté.* *Voûté.*
					Hâtez-vous lentement. (BOILEAU.) L'art *gâte* la nature, au lieu de l'embellir, dès qu'il veut dominer. (F. BACON.)		

L'accent circonflexe se perd dans *fétoyer*, *bétail*, *hébéter* et *coteau*.

(2) Avant-dernière; du latin *penè*, presque, et *ultima*, dernière.

-âtre	-être	-aître	-ître	-ôtre		-oître	-outre
Albâtre, et tous ceux en *âtre* : *Bleuâtre.* *Blanchâtre.* *Emplâtre.* *Folâtre.* *Idolâtre.* *Opiniâtre.* *Pâtre.* *Plâtre.* *Théâtre.* Je *châtre.* Etc.	Ancêtres. Champêtre Chevêtre. Fenêtre. Guêtre. Hêtre. Prêtre. Reître, cavalier allemand. Salpêtre. Je dépêtre. Être, verbe.	Naître, et tous ceux en *aître* : *Apparaître* *Comparaître.* *Connaître.* *Paître.* *Repaître.* *Maître.* *Traître.* *Aîtres* d'une maison (1).	Belître. Épître. Huître (2). Regître (3)	Apôtre. Le, la nôtre. Patenôtre. Le, la vôtre.		Cloître. *Croître*, déjà cité.	

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire *naître* des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.

(La Rochefoucault.)

Dérivés et composés des mots précédents :

Folâtrer. *Idolâtrer.* *Idolatrie.* *Opiniâtreté* *Plâtrier.* *Replâtrage.* *Replâtrer.* *Théâtral.* *Châtrer.* Etc.	*Archiprêtre* *Enchêvetrer.* *Dépêtrer.* *Empêtrer.* *Salpêtrer.* *Salpêtrier.* *Salpêtrière.* *Guêtrier.* *Bien-être.* *Peut-être.* Etc.	Je *paraîtrai* Il *paraît*, déjà cité. *Maîtresse.* *Maîtrise.* *Maîtriser.* *Traîtreusement.* Etc.	*Enregîtrer.*			*Cloîtrer.* *Cloîtrier.* Je *cloîtrai.* Il *croît*, déjà cité.

Le plus grand leurre des hommes, c'est l'avenir ; personne ne *connaît* mieux cette vérité que l'astrologue.

L'accent circonflexe de l'infinitif *être* ne se maintient, dans les autres temps de ce verbe, que sur la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif : *vous êtes.*

-âne	-êne	-aîne	-îne	-ône	-une	-oîne	
Âne. Crâne. Mânes.	Alêne. Chêne. Gêne. Gênes, ville Pêne. Rênes d'un cheval. Troêne.	Chaîne. Faîne, fruit du hêtre. Je traîne.	Je dîne.	Ancône, ville. Aumône. Cône. Prône. Le Rhône, fleuve. La Saône, rivière. Trône.			

(1) L'Académie écrit *Êtres*, bien que ce mot dérive du latin *Atria*.

(2) C'est la seule diphthongue, avec *oê* dans *poêle*, et *uî* dans *puîné*, qui soit marquée d'un accent circonflexe.

(3) Pourquoi supprimer le *s* de ce mot et de beaucoup d'autres ? A force d'euphonie, on affaiblit la langue, on la rend molle, efféminée, sourde.

Dérivés et composés :

Ânerie. *Âpier.* *Âpesse.* *Âncc.* *Péricrâne.* *Épicrâne.* *Crânerie.* *Crânement*	*Alênier.* *Gêner.*	*Chaînon.* *Chaînette.* *Enchaîner.* *Enchaînement.* *Déchaîner.* *Déchaînement.* *Traîner.* *Traînée.* *Entraîner*, etc.	*Dîner.* *Dînée.* *Dinette.* *Dîneur.*	*Aumôner.* *Aumônier.* *Prôner.* *Trôner.* *Détrôner.*	L'histoire n'offre qu'un long *enchaînement* de crimes et de vengeances. (BOISTE.)

-âme	-ême	-aîme	-îme	-ôme	-ûme		-oume
Âme. Blâme. Fâme. Infâme. Il se pâme. Nous *aimâmes*, déjà cité.	Baptême. Barême. Blême. Brême, ville. Carême. Chrême. Extrême. Même. Suprême. Il se chême		Abîme. Dîme. Nous *prîmes* déjà cité.	Brantôme. Côme, Pacôme, nom propre. Vendôme. Dôme. La Drôme, rivière. Fantôme. Jérôme, nom propre. Osmazôme Symptôme Je chôme.	Nous *reçûmes*, déjà cité.		

Âme abjecte! c'est la triste philosophie qui te rend semblable aux *bêtes*.
(J. J. ROUSSEAU.)

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse *même* une harangue,
Je le crois bien;
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.
(Anonyme.)

Dérivés et composés :

Blâmer. *Blâmable.* Se *pâmer.* *Pâmoison.*	*Blêmir.* *Extrêmement.*		*Abîmer.* *Dîmer.* *Dîmeur.*	*Chômer.*

Par un caprice bizarre de l'usage ou de l'Académie, l'accent circonflexe se perd dans la plupart des dérivés des mots ci-dessus : *infamant*, *infamation*, *infamie*, *extrémité*, *suprématie*, *symptomatique*.

Il y en a qui blâment l'Académie de ne pas écrire, à l'exemple de Boiste, Gattel et autres, avec un accent circonflexe, les mots : *Anathème*, *apozème*, *blasphème*, *Bohème*, *cinquième*, *crème*, *diadème*, *emblème*, *enthymème*, *Nicodème*, *Polyphème*, *problème*, *stratagème*, *système*, *thème*, *théorème*, *trirème*, etc. Pour nous, nous ne pouvons qu'applaudir à l'orthographe de l'Académie, puisqu'on n'écrit pas *Anathématiser*, *blasphémer*, *Bohémien*, *emblématique*, etc., mais bien *Anathématiser*, *blasphémer*, *Bohémien*, etc., et qu'ainsi c'est, dans la langue, une difficulté, une irrégularité de moins. Il est vraiment curieux de voir les dictionnaristes accentuer ces finales en dépit de tout sens commun. Boiste, cet enfant chéri, ce Benjamin de MM. Firmin Didot, écrit *apothême* et *épithème*, *birême* et *trirème*, etc. J'ai déjà dit que le dictionnaire de Boiste n'est qu'un fatras. Quant à MM. Noël et Chapsal, voici leur règle : « L'accent cir-

conflexe se met sur l'avant-dernier *e* de tous les mots en *ême.*» Ainsi il faudrait écrire *Bohême*, *anathême*, *deuxième*, *troisième*, etc. Merci! Ce n'est pas tout; selon ces messieurs, il faudrait aussi écrire : *Arcôle*, *auréôle*, *azerôle*, *boussôle*, *bricôle*, *écôle*, *gastronôme*, *hippodrôme*, *arôme*, *atôme*, *axiôme*, *économe*, *annône*, *monotône*, *nônes*, *pentagône*, etc. Encore une fois, merci!

Voyez leur grammaire.

-âle et -âille	-êle	-aîle	-île	-ôle	-ûle	-oile	-oûle
Bâle, ville. Châle. Hâle. Mâle. Pâle. Râle. Je bâille.	Frêle. Grêle, s. et adj. Pêle. Poêle. Il bêle. Je fêle. Je mêle. Elle vêle.		Île.	Dôle, ville. Drôle. Geôle. Môle. Pôle. Rôle. Tôle. Il enjôle. Il frôle. Il trôle.	Je brûle.		Soûle, déjà cité,

L'amour sans espérance est un poison qui *brûle*.
(L. N.)

La solitude n'apaise pas les troubles du cœur, si la raison ne s'en *mêle*.
(SCUDÉRY.)

Dérivés et composés :

Hâler. *Pâleur.* *Pâlir.* *Râler.* *Bâiller.* *Bâilleur*, etc.	*Grêler.* *Grêlon.* *Engrêler.* *Pêle-mêle.* *Bêler.* *Démêler.* *Entremêler* *Fêler. Vêler;* etc.		*Presqu'île.*	*Drôlement.* *Drôlerie.* *Drôlesse.* *Geôlier.* *Contrôle.* *Contrôler.* *Contrôleur.* *Enrôler.* *Enjôler.* *Frôler.* *Frôlement*, etc.	*Brûlant.* *Brûler.* *Brûlot.* *Brûlure*, etc.		*Soûler*, déjà cité.

Aucun des dérivés de *pôle* ne conserve l'accent circonflexe : *polaire*, *polariser*, *polarité*.

-âche	-êche	-aîche	-îche	-ôche	-ûche		-ouche
Bâche. Châsse de reliques. Gâche de porte. Lâche. Mâche. Je mâche. Relâche. Tâche. Je me fâche. Je gâche. Je rabâche.	Bêche. Crêche. Campêche Dépêche, lettre. Drêche. Pêche, Pimbêche. Prêche. Rêche. Revêche. Il empêche	Fraîche.		Il côche.	Bûche. Embûche.		

La religion est l'aromate qui *empêche* la science de se corrompre. (BACON.)

Le pauvre paysan, sur sa *bêche* appuyé,
Peut se croire un instant seigneur de son village.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Dérivés et composés :

Bâcher. *Châssis.* *Enchâsser.* *Gâchette.* *Lâcheté.* *Lâcher.* *Mâcher.* *Mâchelière.* *Mâchicatoire.* *Mâchoire.* *Mâchonner* *Mâchurer.* *Relâchant.* *Relâcher.* *Tâcher.* *Fâcheux.* *Gâcher.* *Gâcheur.* *Gâcheux.* *Gâchis.* *Rabâcher*, etc.	*Bêcher.* *Dépêcher.* *Pêcher*, arbre qui porte la pêche. *Pêcher*, prendre du poisson. *Repêcher.* *Pêcherie.* *Pêcheur.* *Martin pêcheur.* *Prêcher.* *Empêcher*, etc.	*Fraîchement.* *Fraîcheur.* *Fraîchir.* *Rafraîchir.* *Rafraîchissement.*		*Côcher*, verbe.	*Bûcher.* *Bûcheron.* *Bûchette.*		

Oh ! quel égarement d'espérer quelque chose
De leur cœur venimeux, de leur main toujours close !
Oh ! quel égarement et quelle *lâcheté !*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Un ambitieux, ne voulant du bien qu'à lui seul, *tâche* de persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent.
(LA BRUYÈRE.)

L'intérêt seul est trop *lâche* pour faire une révolution.
(BOISTE.)

Un faible *empêchement* augmente le plaisir,
Et la privation éveille le désir. (*Cité par* BOISTE.)

âce	**ece**		**ice**	**oce**	**uce**		**ouce**
Grâce. Mâsse, ce qu'on met au jeu.							

Dérivés et composés :

Disgrâce, *Mâsser*, faire une mâsse.			

Allons au Capitole rendre *grâce* aux dieux de la victoire que je remportai l'année dernière à pareil jour.
(SCIPION.)

L'accent circonflexe n'accompagne pas les mots : *gracieux*, *gracieuseté*, *graciable*, *gracier*.

-âcle	**-ecle**		**-icle**	**-ocle**			**-oucle**
Débâcle. Je bâcle.							

Dérivés et composés :

Bâcler. *Débâcler.*			

Ce n'est pas ainsi, monsieur Landais, que se *bâcle* le Dictionnaire de la langue française.

-âcre	-ècre			-ocre	-ucre		
Âcre.							

Dérivés et composés :

Âcreté.		

La saveur *âcre* se fait sentir au fond de la gorge.

L'accent circonflexe se perd dans *Acrimonie* et *Acrimonieux*.

-âque	èque		-ique	-oque	-uque		-ouque
Pâque.	Évêque.						

Dérivés et composés :

Évêché.
Archevêque
Archevêché

Un *évêque* de Bayonne vint un jour rendre visite à Piron : « Monseigneur, lui dit le poète avec sa *gaîté* ordinaire, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse. »

-âble	-èble		-ible	-oble	-uble		-ouble
Câble. Je hâble. Râble.							

Dérivés et composés :

Câbler.
Câbleau ou *Câblot.*
Hâbler.
Hâbleur, etc.

Le *câble* d'une ancre a ordinairement cent vingt brasses de longueur.

L'histoire est un peu *hâbleuse;* combien d'hommes qu'elle nous dit grands sont très-petits dans les mémoires ! (*Cité par* Boiste.)

-âpe	-êpe		-ipe	-ope	-upe		-oupe
Râpe.	Crêpe. Guêpe.			Je tôpe.			

Dérivés et composés :

Râper.
Râpure.
Crêper.
Guêpier.

Où la *guêpe* a passé, le moucheron demeure.

(La Fontaine.)

L'accent circonflexe se perd dans *crêpu*.

-âpre	-êpre		-ipre	-opre			
Âpre. Câpre.	Vêpre.						

Dérivés et composés :

Âprement,
Âpreté.
Câprier.

On n'est pas méchant pour être *âpre* aux méchants. (MORELLET.)

J'estime peu quiconque est *âpre* au gain. (BOINVILLIERS.)

-âfre			-ifre	-ofre			
Bâfre.							

Dérivés et composés :

Bâfrer.
Bâfreur.

C'est un grand *bâfreur.*

-âve	-êve		-ive	-ôve	-uve	-oive	-ouve
Hâve.	Rêve. Trêve. Endêve.			Alcôve.			

Dérivés et composés :

Rêver.
Rêverie.
Rêveur.
Rêvasser.
Endêver,
etc.

César disait : « Je ne crains pas les figures et les teints fleuris ; je ne redoute que les visages *pâles* et *hâves.* »

Laissez-moi du moins être heureux en *rêve.*

-âge	-êge		-ige	-oge	-uge		-ouge
Âge.							

Dérivés et composés :

Âgé.

On meurt à tout *âge.*

L'accent circonflexe ne figure sur la voyelle composée *eu* que dans *Jeûne* et son dérivé *Jeûner*.

L'accent circonflexe figure encore sur la première syllabe des mots suivants :

Aîné.	Châlons.	Mâchefer.	Pâtir.
Bâcon.	Châtaigne.	Mâcon.	Pâture.
Bâillon.	Château.	Mâtier.	Puîné.
Bâtard.	Châtier.	Nûment.	Râteau.
Bâtir.	Gâteau.	Ôter.	Râtelier.
Bâton.	Hâtier.	Pâcage.	Rôder.
Câlin.	Hôpital.	Pâris.	Rhône.
Châlit.	Mâchicoulis.		

Dérivés et composés :

Aînesse.	*Bâtonnet.*	*Châtelain.*	*Pâtis.*
Bâillonner.	*Bâtonnier.*	*Châtelé.*	*Pâturage.*
Abâtardir.	*Bâtonniste.*	*Châtelet.*	*Pâturer.*
Bâtardise.	*Câliner.*	*Châtellenie.*	*Pâtureur.*
Bâtiment.	*Câlinerie.*	*Châtiment.*	*Râtelée.*
Bâtisse.	*Châtaigneraie.*	*Embâillonner.*	*Râteler.*
Bâtisseur.	*Châtaignier.*	*Mâtineau.*	*Râteleur.* Etc.
Bâtonner.	*Châtain.*	*Mâtiner.*	

L'accent circonflexe se voit encore dans *piqûre*, *maraîcher*, *renâcler*, *rudânier*, *assidûment*, *congrûment*, *incongrûment*, *continûment*, *irrésolûment* (1).

Il remplace souvent l'*e* muet des mots *crucifiement*, *licenciement*, *maniement*, *remerciement*, *ralliement*, *reniement*, *aboiement*, *atermoiement*, *déploiement*, *dévoiement*, *fourvoiement*, *nettoiement*, *ondoiement*, *tutoiement*, *dénuement*, *dénouement*, *dévouement*, *engouement*, *enjouement*, *enrouement*, *renouement*, *remuement*, *bégayement* ou *bégaiement*,

(1) Nous pourrions interpeller l'Académie sur ses préférences et lui demander pourquoi elle octroie aux mots *goulûment*, *résolûment*, *congrûment*, *nûment*, *continûment*, *assidûment*, le droit d'accent circonflexe, tandis qu'elle le refuse à leurs analogues *absolument*, *dissolument*, *irrésolument*, *impunément*, *ambigument*, *éperdument* ; mais nous voulons bien lui passer encore ce petit caprice. Trop heureux si sa partialité ne s'étendait que sur les mots ! Toutefois, disons en passant que l'accent circonflexe est aussi inutile ici que sur les mots *poliment*, *uniment*, *vraiment*, *étourdiment*, etc.

payement ou *paiement*, *gaieté* et *gaiement*, qu'on écrit tout aussi bien ainsi : *Crucifiment*, *licencîment*, *aboîment*, *dénûment* (1), *paîment*, *gaîté*, *gaîment*, etc.

Éternument devrait se régler sur le même principe, mais on ne le trouve pas autrement écrit dans l'Académie.

C'est avec raison que plusieurs reprochent au *Dictionnaire de l'Académie* de manquer de cette *unité de vues, de principes*, si nécessaire dans un livre qui doit faire loi.

Quoi de plus naturel que d'adopter une orthographe uniforme pour tous les mots ci-dessus? Eh bien, l'Académie qui admet *dénouement* rejette *dénuement;* elle permet d'écrire *paîment* et point *bégaîment*, *aboîment* et point *dévoîment*, *remercîment* et point *licencîment*, etc. Mais ce n'est pas la première fois que nous surprenons l'Académie en flagrant délit de contradiction.

Il faut absolument qu'il soit permis, du moins au poète, de suppléer l'*e* muet de tous ces mots par l'accent circonflexe, puisque cet *e* muet constitue une syllabe qui ne peut subsister dans le vers. Pour la même raison, le poète, mais le poète seul, pourra écrire Je *joûrai*, j'*oublirai*, je *paîrai*, je *supplérai*, je *crérais*, etc., pour je *jouerai*, j'*oublierai*, je *paierai* ou *payerai*, je *créerais*, c'est-à-dire qu'il pourra remplacer l'*e* muet par un accent circonflexe sur la syllabe qui le précède immédiatement, toutes les fois que l'*e* muet se rencontre à la suite d'une autre voyelle *dans le corps d'un mot*. Je souligne *Dans le corps d'un mot*, pour que vous ne soyez pas tenté d'écrire *joû* pour *joue*, comme vous le conseille M. Landais. *Balbutiement*, *balbutier*, *initier*, conservent leur *e* muet, faute de quoi leur *t* ne sonnerait plus comme un *c* et reviendrait prosaïquement, honteusement, à son état

(1) L'Académie écrit seulement, *dénûment*, *dénoûment*, mais elle a soin de vous avertir que plusieurs écrivent *dénouement*. Il faut convenir que l'Académie pousse quelquefois loin la complaisance.

naturel. Une dernière observation. Gardez-vous bien d'écrire, avec un accent circonflexe, à l'exemple de M. Landais et autres, les mots, *sur* (acide), *accoutrer*, *accoutrement*, *grève*, *pétrir*, etc. (1).

Si je ne me suis arrêté ni sur l'*accent aigu* ni sur l'*accent grave*, c'est que j'ai à y revenir dans le chapitre particulier que je destine à la voyelle *e*. Toutefois, dans les exemples que j'ajoute ici pour adoucir un peu la sécheresse de mon tableau, l'accent grave et l'accent aigu ne sont pas oubliés.

EXEMPLES :

Il n'est point de secret que le temps ne *révèle*. (RACINE.)

Pour le sage au cœur ferme, *à* la *pensée austère*,
Que sont tous les *trésors*, tous les biens de la terre ?
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Le *succès* est fils de l'audace.

L'homme, *dès* sa naissance, a le sentiment du plaisir et de la douleur. (Cité par MM. *Noël et Chapsal.*)

Où la vertu finit, *là* commence le vice. (Cité par *les mêmes.*)

Il n'y a point d'esprit, *là où* il n'y a pas de raison. (FORSTER.)

Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes *en deçà* ou bien *au delà*. (MONTAIGNE.)

Holà ! comte, deux mots.

C'est affreux !—*Désirer* et regretter sans cesse,
Voilà vivre. (L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Là, quelqu'un pourrait-il ne pas vous adorer
Comme un ange ? (*Id. Ibid.*)

Immobile et confus, je n'osais lui parler ;

---

(1) Voici quelques-unes des prescriptions de M. Landais : « *É* prend » l'accent circonflexe dans tous les mots en *ele*, excepté dans *zèle*. — *Ome* » n'est accentué que dans les seuls mots *dôme* et *fantôme*. — *Oûte* ne perd » l'accent que dans *absoute*, etc. » Pour M. Landais, à ce qu'il paraît, les mots *érysipèle*, *fidèle*, *modèle*, *parallèle*, je *chôme*, *symptôme*, *doute*, *joute*, *redoute*, *route*, *banqueroute*, *déroute*, *soute*, *toute*, etc., etc., n'existent que dans les espaces imaginaires. Mais je mets toujours M. Landais en avant ? Ce n'est pas lui que je dois accuser, mais bien tous les faiseurs de grammaires qu'il a copiés, qu'il a transvasés à son tour, depuis *Vaugelas* jusqu'à Girault-Duvivier. Quant à MM. Bescherelle, ils n'ont pas jugé ces bagatelles dignes de leurs sérieuses méditations.

Je craignais que l'*élan* de ma reconnaissance,
De mes impressions montrant la violence,
Dans son limpide azur ne *troublât* sa candeur,
Et ne *fît* sur son front monter quelque rougeur. (*Id. Ibid.*

Dans les sentiers glissants je leur offrais mon bras,
Tandis que le ciel *même eût envié* ma joie,
Si j'avais pu toucher *à* la robe de soie. (*Id. Ibid.*)

Une fois j'ai *goûté* cette *volupté* sainte. (*Id. Ibid.*)

Cet homme me *déplaît* d'une étrange *manière*
Avec tout son clinquant, qui, comme une *lanière*,
Le tient roide et *guindé*. (*Id. Ibid.*)

Les plaisirs sont amers *sitôt* qu'on en abuse. (Mme Deshoulières.

Le peuple qu'on accable d'*impôts* finit par n'en plus payer.
(De Malesherbes.)

Des juges soumis à l'influence royale doivent *être nécessairement* accessibles à l'*intérêt*.

Vivez comme si vous vous *apprêtiez à* mourir.

Il faut du *goût*, de l'esprit et l'habitude des beaux-arts pour s'y *connaître* et en *être affecté*.

Le *coût* fait perdre le *goût*. (*Proverbe.*)

Il *paraît* des hommes au moment *où* l'on s'y attend le moins.
(Mirabeau.)

Que vouliez-vous qu'il *fît* contre trois ?— Qu'il *mourût*. (Corneille.)

Louis XIV se serait cru *déshonoré* si son valet de chambre l'*eût* vu sans perruque. (Victor Hugo.)

Vous leur *fîtes*, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur. (La Fontaine.)

C'*était* une humble *église* au cintre *surbaissé*,
L'*église* où nous *entrâmes*,
Où depuis trois cents ans avaient *déjà passé*
Et *pleuré* bien des *âmes*. (Victor Hugo.)

Qui donne aux pauvres *prête* à Dieu.

Une chose *sûre*, c'est qu'il n'y a presque pas un bon livre de *piété* ou de morale, dans notre langue, que la *congrégation* de l'index n'ait proscrit.

Il n'y a pas de temps plus *sûrement* perdu que celui qu'on emploie *à* lire des *abrégés*. (Godwin.)

On dit fort bien INVOQUER LE SECOURS DE LA LOI, le *bénéfice* de la loi, etc. Voltaire *blâmait* cette *manière* de s'exprimer et disait de ceux qui s'en servaient, « qu'ils auraient bien *dû* invoquer le dieu du *goût*. » Voltaire *était* parfois *singulièrement* puriste et taquin.

Proclamez avec pompe alors, ma *poésie*,
Cette religion qui veille nuit et jour
A *côté* du malheur, lui versant l'ambroisie,
Et lui chantant tout bas des paroles d'amour ;
Qui fait qu'*après* le deuil viennent des jours de *fêtes* :
Étoile de salut, phare immense, *éternel*,
Qui, dans la nuit profonde, au milieu des *tempêtes*,
Sous un souffle de Dieu s'*épanouit* au ciel.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Que reste-t-il alors de tant d'enivrements,
De tant de vain fracas et de pompe *indiscrète?*
De la *poussière* plein le *crâne* de la *tête* (1). (*Id. Ibid.*)

Il n'y a point de bonne *fête* sans lendemain. (*Proverbe.*)

Moi, pour *goûter* sur terre un *céleste* bonheur,
Je ne demanderais que l'unique faveur
D'*être éternellement* admis en sa *présence*,
Comme un *être* divin l'adorant en silence.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Il est une *déesse* inconstante, incommode,
Bizarre dans ses *goûts*, folle en ses ornements,

---

(1) Ceux qui trouvent ridicules les expressions *Monter en haut, descendre en bas,* quoique consacrées par le bon sens et par l'Académie, ne manqueront pas (si j'allais dire vrai!) de tomber de toute leur hauteur sur *Le crâne de la tête;* comme si cette espèce de pléonasme n'était pas nécessaire pour rendre l'expression, sinon plus précise, du moins plus forte, plus sonore, plus énergique. Ils ont bien osé applaudir Voltaire lorsqu'il prétend que ces vers :

Trois sceptres à son trône, arrachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas,

rivalisent de niaiserie avec les suivants :

Hélas! s'il n'était pas mort,
Il serait encore en vie ;

comme si le langage prêté par le poète aux sceptres qu'il anime, n'acquérait pas au contraire, dans le second hémistiche, une éloquence foudroyante, celle d'une voix éternelle qui ne se taira plus. En ceci, M. Philarète Chasles a parfaitement raison.

Qui *paraît*, fuit, revient, et *naît* dans tous les temps.
Protée était son *père*, et son nom c'est la mode. (VOLTAIRE.)

Je *définis* la Cour, un pays *où* les gens,
Tristes, gais, *prêts à* tout, *à* tout indifférents,
Sont ce qu'il *plaît* au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le *paraître*. (BOILEAU.)

Je jette un nom de plus *à* ces flots sans rivage.
Au *gré* des vents, du ciel, qu'il s'*abîme* ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? Ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux *voûtes* éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ? (LAMARTINE.)

C'est par vous que commence l'illustration de votre famille. — Et c'est par vous que finit l'illustration de la *vôtre*.

On n'est pas *maître* de ne pas aimer, mais on l'est de renfermer son amour en soi.

Le vrai philosophe est l'*apôtre* de la raison et de la vérité. (DUMARSAIS.)

Un *honnête* homme peut *être* amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Sixte-Quint, *étant* cardinal de Montalte, contrefit si bien l'*imbécile* pendant *près* de quinze *années*, qu'on l'appelait *communément* l'*âne* d'*Ancône*.

Le *trône* des rois doit s'appuyer sur la *clémence* et la justice.

L'*aumône* que l'orgueil arrache *à* l'avarice ne fructifie point dans le ciel.

Ils ne comprennent pas tout cela, les *infâmes !*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Je sais trop qu'*à* Paris
Le monde est sans *pitié* pour le sort des maris ;
Mais *dès* que leur sang coule, on ne rit plus, on *blâme*.
Vous ridicule ! non, non : vous serez *infâme !*
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Sublime autel *où brûle* une flamme *éternelle*,
Par ses divins soupirs votre *âme* se *révèle*.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Une pente rapide *entraîne* vers l'*abîme ;*
Un souffle peut du char briser le *frêle* essieu :
Veille, *ô* mon *âme,* veille en tout temps, en tout lieu! (*Id. Ibid.*)

Vous savez pardonner, et pour *blâmer* nos fautes,
Vos reproches n'ont point de ces paroles hautes
Qui nous brisent le cœur et qui nous font pleurer. (*Id. Ibid.*)

Une grande fortune n'agrandit pas l'*âme.*

La poésie est l'intelligence *suprême.*

Madame de Montespan *jeûnait* dans le *carême* avec une telle exactitude qu'elle faisait peser son pain.

De tous les adorateurs d'idoles, il n'y en a pas de plus insensé que celui qui s'adore lui-*même.*

Pendant que je dormais sous le céleste *dôme,*
Stella (c'est le saint nom dont mon bonheur se nomme),
Stella, m'apparaissant dans un songe enchanteur,
A fait luire le jour dans la nuit de mon cœur.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Un ange, de ses ailes
Caressant les *fidèles,*
Les conduit par la main.
De sa *brûlante* haleine
Aucun vent dans la plaine
Ne ride la fontaine
Au bord de leur chemin. (*Id. Ibid.*)

Merci, merci! mon Dieu, dont la *grâce* puissante
Fait qu'un ange est venu qui m'a tendu la main,
Et puis, me ramenant par une douce pente,
M'a *déposé* sur l'herbe au bord du vrai chemin! (*Id. Ibid.*)

S'il n'est chasse que de vieux chiens, il n'est *chasse* que de vieux saints. (CAMUS, évêque.)

L'usage de l'arbitraire augmente sans *relâche* le besoin de l'arbitraire. (LEMONTEY.)

Et pourtant chacun fait profession d'*être chrétien;* on va *à* la messe, on dit ses *grâces* et son *bénédicité*, on s'abstient de viande le vendredi et le samedi, on *jeûne* Quatre-Temps et Vigiles, ou fait *régulièrement* ses *Pâques.* Mais *à* quoi tout cela sert-il sans la *charité?*
(L. N. *Le Livre de Tous.*)

En faisant attention aux *rêves légers* qui accompagnent l'assoupissement, on y trouve comme des traces d'une autre nouvelle existence.

A ce cri de mon *âme*,
Soudain tout disparut. Mais, Stella, mes amours,
Toi, lune de mes nuits, toi, soleil de mes jours,
Ce *rêve*, pur miroir *où* j'ai vu ton visage,
A pour jamais en moi *scellé* ta sainte image,
Et des yeux de mon cœur rien ne t'effacera. (L. N. *Amert. et Cons.*)

Le *châtiment* entre dans le cœur de l'homme *à* l'instant *même où* il commet le crime.

Un homme absolument insouciant est un *être* rare, mais il s'en trouve. Un jour que le philosophe Xanthus paraissait prendre beaucoup d'inquiétude sur les préparatifs d'un festin : « De quoi vous mettez-vous en peine? lui dit *Ésope*, son esclave. — Trouve-moi, dit le *maître*, un homme assez insouciant pour ne jamais se mettre en peine de rien. » *Ésope* alla le lendemain sur la place publique, et avisant un paysan qui *considérait* toute chose avec la froideur et l'*indifférence* d'une statue, il amena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xanthus, l'insouciant que vous me demandez. » Xanthus commanda *à* sa femme de faire chauffer de l'eau et de laver elle-*même* les pieds *à* son nouvel *hôte*. Le paysan se laissa faire, quoiqu'il *sût* très-bien qu'il ne *méritait* pas cet honneur. Mais il disait en lui-*même :* C'est peut-*être* la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout de la table, il prit sa place sans *cérémonie*. Pendant le repas, Xanthus ne fit autre chose que *blâmer* son cuisinier; rien ne lui parut bon; ce qui *était* doux, il le trouvait amer; ce qui était amer, il le trouvait doux. L'homme insouciant le laissait dire et ne perdait pas une *bouchée*. Au dessert on mit sur la table un *gâteau* que la femme du philosophe avait fait, et, bien qu'il *fût très*-bon, Xanthus le trouva *très*-mauvais. « *Voilà*, dit-il, la *pâtisserie* la plus *détestable* que j'aie *mangée* de ma vie; il faut *brûler* la *pâtissière*, car jamais elle ne fera rien qui vaille : qu'on apporte des fagots.—Attendez, dit le paysan, je m'en vais *quérir* ma femme; on ne fera qu'un *bûcher* pour toutes les deux. »

(*Vie d'Ésope.*)

« Telle est, » dit un grammairien dont MM. Bescherelle citent les paroles.

mais point le nom, « telle est la fonction et la prérogative des accents. Ils sont, à l'égard des voyelles, comme de véritables notes qui en fixent les différentes modulations et par conséquent les différentes manières de les prononcer. Ils donnent ainsi à l'écriture le dernier degré de perfection. Rivale du dessin par la forme de ses caractères, elle devient encore, par l'addition de ces nouveaux signes, l'émule de la musique. Non-seulement elle peint les sons par des images naturelles et analogues, elle en exprime de plus la cadence et l'harmonie par des traits gradués, qui forment entre eux une espèce de gamme. »

Certes, on n'accusera pas celui qui a écrit ces lignes de ne pas voir plus loin que son nez, à moins que toutes ces merveilles ne fussent renfermées dans ses lunettes comme dans une lanterne magique. Une chose certaine, c'est que les accents sont loin, du moins dans notre langue, d'avoir l'importance diatonique qu'on leur prête ici, puisqu'ils ne servent guère que de signes de distinction entre quelques voyelles et quelques mots.

Toutefois, comme il est très-essentiel de ne pas confondre l'*e* muet avec l'*é* fermé ou l'*é* fermé avec l'*è* ouvert et *vice versâ*, je trouve fort ridicule, fort déplacé, fort impertinent le mépris que certaines personnes affectent pour ces pauvres petits accents, regardés par elles comme chose indigne de leur attention. Cependant négliger les accents, écrire, par exemple, *bonte*, *generosite*, c'est faire une faute non moins grossière que si l'on écrivait *giniroseta*, *bontie* et autres semblables ignominies; car ce n'est rien moins que prendre une voyelle pour une autre, comme quand on prononce *mise* au lieu de *muse*. Il y a pour le moins autant de différence entre *é* et *è* qu'entre *u* et *i*. Respect donc aux accents.

Jusqu'ici l'usage des fondeurs en caractères a été de ne fondre les accents que sur l'*e* médiuscule et majuscule, tandis que les lettres *a*, *i*, *o*, *u* des mêmes alphabets en demeurent privées. Il en résulte que l'élève cherchant dans son dictionnaire les mots *Etui*, *Eclairer*, *Ecrire*, *Etre*, etc., et n'y voyant point d'accent, les écrit de même partout sans accent et les prononce à l'avenant. C'est un abus, c'est un scandale contre lequel je réclame avec énergie, et qui a déjà cessé chez notre éditeur, dont les types nous paraissent au moins aussi parfaits que ceux de MM. Firmin Didot, et qui ne le cède en rien, selon nous, aux plus habiles typographes. Je dois à ses soins, à son zèle, à son goût, de ne pas voir, par exemple, le mot CÔTE, page 90 de notre *Méthode du Genre*, confondu avec COTE, ce qui serait une chose assez criante.

L'absence de l'accent sur les majuscules est un défaut capital que nous condamnons sans appel, et qui ne peut plus se rencontrer, sous peine d'être appréhendé au corps et marqué d'un fer rouge, au milieu des huées.

Du Tréma ou Diérèse (1).

Le *tréma*, que quelques-uns appellent aussi *diérèse*, consiste en deux points disposés horizontalement (··), lesquels se mettent sur une voyelle pour indiquer qu'elle se détache de la voyelle précédente. Les trois voyelles *e*, *i*, *u*, sont les seules qui jouissent de ce privilége académique, peut-être un peu entaché de partialité : *Ciguë*, *naïf*, *Esaü*.

Achaïe.	* Baïart (2).	Ciguë.	Égoïste.
Adélaïde.	* Baïonnette.	Coïncidence.	Ellipsoïde.
Adonaï.	Besaiguë.	Coïncider.	Ephraïm.
Aïe.	Bethsaïde.	Condyloïde.	Esaü.
Aïeul.	Bisaïeul.	Conoïde.	Exiguë.
Aiguë.	* Biscaïen.	Contiguë.	Exiguïté.
Ambiguë.	* Caïmacan.	Contiguïté.	Faïence.
Ambiguïté.	* Caïman.	* Copaïer.	Faïencerie.
Antinoüs.	Caïn.	Corozaïm.	* Gaïac.
Arachnoïde.	Caïus.	Danaüs.	* Glaïeul.
Archaïsme.	* Camaïeu.	Danaïdes.	Haïr.
Archelaüs.	Capharnaüm.	Dioïque.	Hébraïque.
Jarguë.	Caraïbe.	Égoïsme.	Hémorroïdes.

(1) *Tréma* vient du grec *trema*, trou, parce que les deux points qui le représentent ressemblent en quelque sorte à deux petits trous. — *Diérèse* signifie *division*, de *diairéô*, je divise. Ainsi la *diérèse* est proprement la division en deux syllabes d'une diphthongue ou d'une voyelle composée. Les Latins disaient quelquefois par diérèse : *aulaï* pour *aulai*.

(2) Comme si les difficultés de la prononciation n'étaient pas déjà assez nombreuses, assez compliquées, il y en a qui écrivent encore *bayart*, *bayonnette*, *biscayen*, *copayer*, *gayac*, *glayeul*, *nayade*, *payen*, *roucouyer*, etc.; et l'Académie elle-même est de ce nombre. Pourtant on ne prononce pas *bai-iart*, *bai-ionnette*, etc., mais *baïart*, *baïonnette*, etc.; or, on sait que l'y après une voyelle équivaut à deux *i*. Écrivez donc aussi *baïadère*, *cacaoïer*, *cacaoïère*, *caïopollin*, *génipaïer*, *papaïer*, *roïoc*, et non plus *bayadère*, *cacaoyer*, etc., ce qui est aussi incorrect que d'écrire *fayence* pour *faïence*.

L'Académie, qui commence à vous renvoyer de *payen*, *glayeul*, etc., à *païen*, *glaïeul*, n'écrit encore que *bayadère*, *génipayer*, etc. Pourquoi cela? pourquoi la nouvelle orthographe, fondée sur un principe aussi rationnel, n'est-elle ainsi suivie qu'irrégulièrement. J'espère qu'il n'en sera plus ainsi.

Héroïde.	Laïs.	* Païen.	Sinaï.
Héroïne.	Laïus.	Pirithoüs.	Sphéroïde.
Héroïque.	Maïeur.	*Perspicuïté.*	Stoïcien.
Hyoïde.	Maïs.	Pharisaïque.	Stoïcisme.
Iambe.	Moïse.	Pharisaïsme.	Stoïque.
Iambique.	Mosaïque.	Prosaïque.	Tanaïs, fleuve.
Inouï.	* Naïade.	Prosaïsme.	Thébaïde.
Isaïe.	Naïf.	Pyramoïde.	Trapézoïde.
Israël.	Naïveté.	Rhomboïde.	Zaïre.
Judaïque.	Ouïcou.	Sabaïsme.	Zaïm.
Judaïsme.	Ouïe.	Saïs, ville d'Égypte.	Zoïle.
Laïc.	Ouïr.	Saül.	Zoraïde. Etc.

Comme on le voit, le tréma est principalement destiné à marquer la division des voyelles combinées *au, ai, oi, ou.* Le tréma n'est pas moins nécessaire sur la voyelle *ë* des mots *aiguë*, *ambiguë, contiguë, ciguë*, etc.; parce que la dernière syllabe de ces mots, sans le tréma, se prononcerait comme dans *figue, intrigue, digue,* ce qui les défigurerait totalement. Il n'est pas moins indispensable aux mots *ambiguïté, contiguïté, exiguïté*, qu'on serait exposé, sans cela, à prononcer comme s'il y avait *ambighité, contighité, exighité.* Il n'est pas de trop, non plus, dans *perspicuïté* où il faut bien se garder de prononcer jamais *cui* en diphthongue. Je vous le passe encore sur *Israël*, par la raison qu'on serait peut-être tenté de prononcer *Isrâl*, comme on prononce *Stâl* au lieu de Staël, parce que la dernière syllabe est brève et non accentuée dans la langue à laquelle appartient ce nom (1). Mais, de grâce, quelle figure fait-il sur les mots *Noël, poëme, poëte, coërcitif, coërcible, goëlette, goëland, goëmon, israëlite, théïère*, etc.? Il y sert comme une cinquième roue à un carrosse, c'est-à-dire qu'il y est parfaitement inutile. Si vous mettez le tréma sur *poëte* et *poëme*, pourquoi ne le mettez-vous pas aussi sur *poétique, poétesse, poésie?* Avez-vous peur qu'on ne prononce *poime, poïte?* Mais, outre que la combinaison *oe* n'a jamais sonné ou n'a jamais dû sonner *oi*, le son de l'*e* n'est-il pas suffisamment déterminé par l'accent grave comme par l'accent aigu? L'*e* de *coercitif* est aussi ouvert; cependant l'Académie, qui met un tréma sur *poëme, poëte*, n'en met point sur *coercitif.* C'est que le son de l'*e*, dans ce dernier mot, est également dé-

(1) Hors de là, l'*e* doit toujours sonner clairement après *a.* Tous les grammairiens disent dans les mêmes termes: « *E* ne se prononce pas, il est vrai, dans *Caen.*» Mais il n'y a point ici d'*e* proprement dit, il y a la voyelle *en* qui se contracte avec la voyelle précédente, en sorte que l'on dit *cân* au lieu de *Caan*; voilà tout.

terminé d'une manière précise par sa jonction à la consonne suivante dans la même syllabe. Nous n'en finirions pas si nous voulions constater toutes les contradictions, toutes les inconséquences de l'Académie. C'est ainsi que l'accent aigu qui suffit pour les mots *poétique*, *poésie*, ne suffit plus pour les mots *goëlette*, *goëland*, *goëmon*; c'est ainsi que *teton*, à son rang alphabétique, est écrit sans accent, tandis que le mot MAMELLE est défini, *téton*, avec accent, etc. Quant aux autres dictionnaires, ils ne valent pas la peine qu'on en parle.

Séparé de mon éditeur par une distance de trois cent quarante-quatre lieues et demie, je n'ai pu l'empêcher jusqu'à présent de se conformer plutôt à l'orthographe de MM. Firmin Didot qu'à la mienne; mais j'espère que, convaincu désormais par tant de raisons, il n'imprimera plus que *poète*, *poème*, *goëland*, etc.; sinon ses souscripteurs n'auront à s'en prendre qu'à lui seul, car, pour moi, je m'en lave les mains.

Il y en a qui poussent l'amour du tréma bien plus loin encore, puisqu'ils en affublent jusqu'aux mots *poële*, *poëlon*, *moëlle*, *moëllon*, quoique ce soient justement les seuls mots où la double voyelle *oe* ne forme qu'une syllabe. Ce dernier point connu, n'est-il pas absurde, encore une fois, de TRÉMATISER (1) *coëxistence* et point *coëternel?* Il faut être juste, MM. Firmin Didot ne se sont pas donné ce dernier ridicule, qui, du reste, eût été aussi inaperçu qu'une goutte d'eau dans la mer.

Mais ce qui, de leur part ou de la part de l'Académie, ne nous paraît pas très-équitable, c'est d'avoir favorisé les deux mots, *ïambe*, *ïambique*, au détriment d'une foule d'autres mots non moins méritants, tels que *dialecte*, *diadème*, *diamant*, *rémédiable*, etc., où rien n'indique, en effet, si *dia* est de deux syllabes ou d'une seule syllabe. L'emploi du *tréma* sur les mots *ïambe*, *ïambique*, est d'autant plus condamnable que c'est le seul cas où la voyelle tréma (2) se sépare de la voyelle suivante. De là une source de confusion pour les étrangers, qui ne sauront plus s'ils doivent prononcer *paï-en* ou *pa-ïen*; car l'Académie enseigne, en effet, que TRÉMA *se*

(1) Voilà un mot dont vont s'égayer nos petits pédants jusqu'à en faire des gorges chaudes; mais qu'est-ce qu'il a donc de plus ridicule que *dogmatiser*, *dramatiser*, *anathématiser?*

(2) Selon l'Académie, le mot *tréma* est un adjectif des deux genres et des deux nombres, lequel ne devient substantif que par accident.

dit d'une voyelle accentuée de deux points qui avertissent qu'elle se détache de la voyelle précédente ou suivante indistinctement. Cela ne nous paraît guère philologique.

MM. Bescherelle, après d'autres, croient avoir fait une belle découverte en plaçant indifféremment le *tréma* tantôt sur la première voyelle, comme dans *aigüe*, tantôt sur la seconde, comme dans *aloës;* mais, selon leur louable habitude, ils n'ont fait que substituer le désordre à l'ordre. Quoi de plus simple, en effet, que cette règle : LE TRÉMA INDIQUE QUE LA VOYELLE SUR LAQUELLE IL FIGURE, SE DÉTACHE DE LA VOYELLE PRÉCÉDENTE ? Cette règle si sage, nos aveugles Salmonées, du haut de leur Olympe de *fabrique,* l'ont, dans leur rage insensée, foudroyée et détruite ; mais heureusement que nous sommes là pour la ressusciter. Soit dit en passant, on n'écrit ni *aloës* ni *alôès*, mais simplement *aloès*, et ici nous avons pour nous le témoignage même de l'Académie, encore une fois en contradiction avec elle-même.

MM. Bescherelle, ainsi que M. Napoléon Landais et autres, réclament énergiquement le privilége du tréma pour les voyelles *a* et *o;* mais je le leur refuse net, car je n'en vois nullement la nécessité. Le seul endroit, en effet, où leur présence puisse être utile, c'est à certains temps et à certaines personnes du verbe *arguër;* mais, à moins qu'on n'ait la tête aussi dure qu'un *âne,* il suffit, ce me semble, que le tréma figure sur l'*ë* de l'infinitif, qui pourra le conserver partout, mais qui aurait tort de le transmettre à l'*a* ou à l'*o*. Dès que l'on connaît la prononciation de l'infinitif, le reste va tout seul.

Au reste, cela est digne de ceux qui ont entrepris de figurer, par exemple, aux yeux d'un Anglais, la prononciation française avec des lettres françaises, et de donner, dans un dictionnaire, la conjugaison entière et en toutes lettres de tous les verbes, même des verbes composés et surcomposés.

O public! peut-on faire moins de cas de ton intelligence ? Quoi ! M. Napoléon Landais a été jusqu'à te croire incapable de conjuguer *Revenir* sur *venir, contenir* sur *tenir, revoir* sur *voir,* etc., et tu n'as pas senti l'injure qui t'était faite ! tu n'a pas jeté feu et flamme contre l'insolent qui te prenait pour un imbécile ! qui te disait : «Tu n'es qu'une bête, à qui il faut mâcher tous les morceaux ! eh bien, on te les mâchera pour ton argent ! »

O digne public ! tu as donné ton argent, en effet. Tu lui as acheté toutes ses fioles, à cet habile charlatan, entouré de pompe et de bruit ; tu as

avalé toutes ses pilules, tu as absorbé tout son baume;

Et te voilà pourtant gros Jean comme devant.

Ni son baume, ni ses pilules, ni ses fioles, ne t'ont guéri, puisque J. J. te persuade encore tous les jours que des vessies sont des lanternes. Hélas! hélas!

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Jérusalem?

Et là-dessus Alfred de Vigny s'écrie: « Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un poète, puisque à lui seul vous refusez le pouvoir de vivre! Vous ne savez donc pas ce que c'est que l'intelligence, puisque vous tuez les plus intelligents! On croirait, à vous en voir faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un poète! — Et n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires? leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes gens désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Ne cesserons-nous pas de leur dire: Désespère et meurs; *despair and die*? »

M. Alfred de Vigny est bien bon de s'échauffer la bile avec le public; comme si le public pouvait comprendre quelque chose à son beau langage! J. J. (1) connaît bien mieux son monde; il sait bien mieux sur quel ton il

---

(1) « Grâce pour J. J. et le *Journal des Débats!* » me crie encore mon libraire effrayé. Pour un libraire, c'est être bien débonnaire.

Il est vrai qu'il est dangereux de s'attaquer à plus fort que soi. J. J. et le Journal *des Débats* ont, en effet, en mains, de terribles vengeances. Malheur à moi! s'ils voulaient user de représailles.

M. J. J. et le Journal *des Débats* n'auraient, par exemple, qu'à se piquer de générosité, et ce serait comme Pélion sur Ossa; mon pauvre cœur ne tiendrait pas sous un tel fardeau de reconnaissance.

Je vous en prie, M. J. J., et vous, Messieurs du Journal *des Débats*, je vous en prie, ne soyez jamais ni bons, ni obligeants, ni affables, ni justes, ni véridiques, ni généreux, ni cléments, ni sages; restez toujours ce que vous fûtes, ce que vous êtes, afin que je ne sois pas obligé de vous louer, moi aussi. Ce serait vous venger trop perfidement, trop cruellement. En effet, tout le monde me jetterait la pierre, tandis qu'on dirait de vous: ce sont des dieux, de vrais dieux en chair et en os.

Donc, je vous en supplie, restez ce que vous êtes; car ma honte serait trop grande si j'en étais réduit à vous admirer, à vous rendre hommage, à m'agenouiller devant votre gloire. N'allez pas me jouer cet indigne tour, et par là éclipser encore le génie de Machiavel. Ce que c'est que de nous pourtant! M. J. J. et le Journal *des Débats* n'auraient qu'à avoir l'infernale idée de vanter notre travail, de faire valoir ce fruit de nos longues veilles, de solliciter pour nous du gouvernement quelques distinctions, en récompense de nos sacrifices, ou tout au moins les moyens d'achever en paix notre grand Dictionnaire, et le tour serait fait.

Et sur qui s'exercerait désormais l'humeur un peu mordicante de votre très-humble serviteur? Sur M. Dechamps de Bruxelles? Mais, à coup sûr, le sujet n'en vaut pas la peine. Sur M. Noël? sur M. Landais? sur M. Planche? sur M. Henrion? sur les jésuites? Mais on ne frappe pas des ennemis à terre.

faut lui parler. Toujours gai, toujours souriant, il l'attire par ses *lazzi*, ses jeux de mots, ses tours de passepasse ; il lui débite ses contes borgnes, ses balivernes; il l'enlace dans sa phrase, il l'entortille de ses replis, de manière à étouffer en lui tout instinct généreux qu'une voix plus haute tenterait d'y faire revivre ; il poursuit tranquillement le cours de ses passes ; il dit, en prenant sa poudre de perlinpinpin : *Ocus bocus tempora bonus.*

Et le public d'applaudir à ces mots magiques, à ces tours merveilleux, s'enivrant tout un jour de ce bruit, de cette fumée, de cette folie, de ce cynisme.

Il y a ainsi, à Vienne, dans chaque cabaret, dans chaque bastringue, un bouffon barbouillé de lie, qui, pendant que la populace s'enivre de bière, lui chante des refrains cyniques et cherche à l'égayer par ses grimaces et ses saillies. Seulement, cette populace, plus intelligente, plus poétique que notre public, n'accueille pas avec moins d'enthousiasme une tirade de Schiller et de Gœthe.

M. Alfred de Vigny a-t-il oublié de quelle manière furent accueillies par Jules Janin les belles paroles citées plus haut? Jules Janin, pour arrêter les sympathies du public, ne trouva rien de mieux que de diffamer, que de calomnier la mémoire de Chatterton, de ce jeune homme, mort de désespoir, à l'âge de dix-huit ans. Ce seul trait peint l'homme; et il est si odieux, que le cœur, paralysé par le dégoût, ne trouve à lui jeter à la face que le mot, *Mépris.*

Pour en revenir à notre cher tréma, n'oubliez pas que sa principale fonction est de séparer en deux syllabes les voyelles combinées *au, ai, ou, oi,* et qu'il n'est guère qu'un objet de luxe sur les mots *ïambe, ïambique, Israël,* et même *perspicuïté,* qui n'y a guère plus de droits, en effet, que *viduïté, ténuïté, superfluïté, perpétuïté, ingénuïté, incongruïté, fatuïté, continuïté, annuïté, fluïdité, fluïde,* etc. Donc, à moins que vous ne vouliez justifier à mes yeux l'opinion que semblent avoir conçue de vous MM. Bescherelle, Napoléon Landais, Jules Janin (1), etc., à moins que vous ne soyez... (« Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume ») vous n'écrirez plus que *poème, poète, goélette, goémon, goéland, israélite, Noel,*

(1) « Grâce aussi pour Jules Janin! » me crie encore mon libraire, en joignant les mains. Par dieu! M. Jules Janin serait bien ingrat, s'il n'était touché de l'intérêt profond qu'il inspire à mon honorable libraire. Mais est-ce que M. Jules Janin se moque de ce qu'on peut dire de lui? « Le » beau mérite! » s'écrie-t-il, « le beau mérite! épiciers que vous êtes, si » moi qui ai plus d'esprit que vous tous, j'allais m'inquiéter de vos sifflets, » de vos murmures! Sifflez donc, c'est ma joie! Murmurez, c'est mon en» vie! » Après une déclaration aussi nette, comment mon libraire peut-il

théière, etc. Toute réflexion faite, supprimez aussi le tréma des mots *Israel, iambe, iambique, perspicuité.*

EXEMPLES :

Dites que je n'ai point, au chemin de la vie,
Fait un pas sans heurter l'*égoïsme* et l'orgueil,
Et sans voir chaque jour une étoile ravie
A mon beau ciel d'azur qui s'est voilé de deuil.
Dévoilez tout cela, pour qu'une bouche émue,
A vous *ouïr* parler, dise : Il est malheureux;
Et qu'un éclair d'en haut les frappe et les remue
Ceux qui m'ont vu ployer quelquefois devant eux.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

De trésors *inouïs* mine toujours féconde. (*Id. Ibid.*)

Le front de *Daïdha* s'abandonnant à lui,
Renversé sur son bras, prit son cœur pour appui.
(LAMARTINE.)

Adonaï n'est plus; le peuple qui sommeille
N'entendra plus d'en bas de voix qui le réveille. (*Id.*)

Des feuilles de *ciguë* avec des violettes
Se mêlent sur son front aux blanches bandelettes.
(TH. GAUTIER.)

Hélas! Seigneur, il n'est plus personne qui se souvienne de votre loi divine. Les *païens* et les idolâtres sont moins éloignés de vous, Seigneur, que la plupart de ceux qui font profession d'être chrétiens. C'est pourquoi, dit Jésus-Christ, « Malheur à toi, *Corozaïm!* malheur à toi, *Bethzaïde!* parce que, si les miracles qui ont été faits en vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. » (L. N. *Le Livre de Tous.*)

Caïn bâtit Hénochia, la première de toutes les villes.

Tubal-Caïn inventa l'art de forger le fer.

Les descendants de Seth eux-mêmes se mêlèrent à ceux de *Caïn*,

---

vouloir priver M. Jules Janin de ce qui fait sa joie, son envie? De la part de mon libraire, est-ce bonté ou cruauté? En conscience, je l'ignore.

Toutefois je veux bien lui faire une fois le plaisir de louer M. Jules Janin.

Je dirai donc que M. Jules Janin est un phénix. Vous riez, messieurs! Mais rien n'est plus vrai.

Oui, M. Jules Janin est un phénix; car, comme le phénix, il renaît de sa cendre tous les lundis.

et Dieu, méconnu par les hommes, résolut d'en détruire, par une inondation, la race perverse.

Les Hébreux étaient *haïs*, persécutés, accablés d'impôts et de travaux pénibles, lorsque Dieu fit naître *Moïse*, qui devait être leur libérateur.

Il y a trois sortes d'amis : les amis qui vous aiment, les amis qui ne se soucient pas de vous, et les amis qui vous *haïssent*.

De la Cédille (1).

La cédille (ç) est une petite marque en forme de *c* tourné de droite à gauche, que l'on place sous la lettre C, quand elle précède un A, un O, ou un U, pour indiquer qu'elle doit être prononcée comme un *s*. *Garçon*, *façade*, *reçu*.

Par ce moyen, dit M. Maugard après Boinvilliers, le dérivé ne perd pas la lettre caractéristique, et conserve ainsi la marque de son origine. *Façade* et *glaçon*, par exemple, venant de *face* et de *glace*, il est naturel, continue Boinvilliers, de les écrire avec un *c* plutôt qu'avec un *s*. De même, *Français* (2) vient de *France; nous effaçons, tu reçus, il annonça*, viennent de *effacer, recevoir, annoncer*. Dans ces trois derniers mots, la *cédille* remplace un *e* muet qu'on a supprimé ; car on écrivait autrefois *nous effaceons*, *tu receus*, *il annoncea*, comme on écrit encore *gageure*, *il mangea*, *nous changeons*, afin d'adoucir de même le son du *g* devant *a, o, u*.

Ainsi donc, règle générale, tout C, qui, dans le mot primitif, précède un E, prend, dans tous les dérivés, la cédille devant *a*, *o*, *u*. TRACE, TRACER : *Nous traçons, je traçai, traçoir*, etc. RECEVOIR : *Je reçus*, *tu reçus*, etc.

ANNONCER. Un ange *annonça* à la Vierge le mystère de l'incarnation.

---

(1) De l'espagnol *cedilla*, petit *c*, selon Dumarsais ; car les Espagnols ont aussi, comme nous, le *c* sans cédille, et le *c* avec cédille (*c con cedilla*), dont ils font le même usage que nous-mêmes.

(2) Nos ancêtres écrivaient *Franczois, leczon, faczon*, etc. Ils déplacèrent ensuite le *z*, le mirent sous le *c* en le diminuant de grandeur ; et, du mot *zède*, ils firent le diminutif *zédille* ou *cédille*.

(Un *Grammairien*, je ne sais lequel.)

AVANCER. Tel se montra toujours riant aux yeux du monde, dont le chagrin *avança* la mort.

S'EFFORCER.

En vain il *s'efforça* de vaincre sa douleur.

EFFACER. Elle *effaçait* par sa beauté toutes les autres femmes.

ENFONCER. Il y a plusieurs *enfonçures* dans le pavé de cette rue, dans le parquet de cette chambre.

« Mes vassaux ne s'asseyent ni ne se couvrent jamais devant moi, » disait fièrement un grand seigneur au poète Bret. « Corbleu ! » répliqua le poète, en *enfonçant* son chapeau sur les oreilles et se jetant jusqu'au cou dans un grand fauteuil, « ces gens-là n'ont donc ni cul ni tête ! »

CONCEVOIR. Un bon cœur ne *conçoit* pas l'égoïsme; tel était le sien.

RECEVOIR. On demandait à un huissier comment il avait été *reçu* dans une maison où il s'était présenté pour saisir. « Comment ! » répondit-il, « on a voulu me faire manger. » Il avait manqué d'être dévoré par deux gros chiens qu'on avait lâchés contre lui.

Ainsi la cédille est principalement destinée à conserver au *c* le son doux devant *a*, *o*, *u*, dans les dérivés des mots en *ce*, *cer*, *cevoir*. Cela est assez clair, ce me semble pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir, à propos des verbes en *cer* et en *cevoir*.

La cédille ne figure sous le c, dans les mots primitifs, que dans la terminaison des substantifs suivants :

Alençon, ville.	d'épée.	Leçon.	Seneçon.
Arçon de la selle.	Étançon, pièces de bois pour soutenir.	Maçon.	Soupçon.
Besançon, ville.	Façon.	Palançons, morceaux de bois qui retiennent les torchis,	Rançon.
Briançon, ville.	Garçon.	Poinçon.	Tronçon.
Caleçon.	Hameçon.		
Estramaçon, sorte			

Dérivés des mots ci-dessus :

Alençonnais.	*Estramaçonner.*	*Garçonnière.*	*Rançonner.*
Désarçonner.	*Étançonner.*	*Maçonnage.*	*Soupçonner.*
Besançonnais.	*Façonner.*	*Maçonner.*	*Soupçonneux.*
Briançonnais.	*Façonnier.*	*Maçonnique.*	*Tronçonner.*

Caparaçon, *glaçon*, *limaçon*, *colimaçon*, *pinçon* et *suçon*,

ne sont pas des primitifs, mais simplement des dérivés de *caparace*, *glace*, *limace*, *pincer*, *sucer*.

Chacun trouve sa *façon* de penser la meilleure.

La *façon* de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
(T. Corneille.)

Je ne prise pas trop ce prétendu bon goût
Qui biffe sous ma plume une image un peu vive
Où d'un vers sans *façon* l'allure trop naïve,
Voulant fourrer la règle et toujours et partout.
(Adrien Lemay.)

Soyez plutôt *maçon*, si c'est votre métier, (Boileau.)

Mon ami de la Merlière disait à un *garçon* de café qui nous servait mal : « Il faut vous marier. — Pourquoi cela? — Parce que vous n'êtes pas fait pour rester *garçon*. »

Le *soupçon* d'un malheur incertain fait souvent une impression plus funeste que la certitude d'un malheur arrivé. (Shakspeare.)

La femme de César ne doit pas être *soupçonnée*. (Auguste.)

On écrit encore par un *ç cédillé* les mots : *çà*, *ça*, *deçà*.

Hors des cas indiqués ci-dessus, le *c* ne remplace jamais l'*s* (1) devant *a*, *o*, *u*. Ainsi l'on ne sera plus embarrassé d'écrire, par exemple, *sable*, *sacrilége*, *salon*, *sanglier*, *soif*, *son*, *sortir*, *soufre*, *consacrer*, *consommer*, *consumer*, *chanson*, *boisson* (2), etc., etc.

Si le *c* sonne doux devant la voyelle composée *au*, dans quelques substantifs de cette désinence, c'est qu'elle y est toujours précédée d'un *e* étymologique (3).

---

(1) L'ancienne dénomination des lettres est permise, chaque fois qu'il s'agit, comme ici, d'éviter la confusion, ainsi que dans certaines locutions consacrées ou proverbiales.

(2) Naturellement, entre deux voyelles, le *s* se redouble pour ne pas tomber au ton du *z*.

(3) On disait autrefois *jouvencel*, *scel*, *fournel*, *chapel*, *castel*, *mantel*, etc., terminaison bien plus claire et bien mieux sonnante à l'oreille. Les grammairiens ont fait de la langue ce que les *hommes de l'art*, comme les appelle *Victor Hugo*, ont fait de l'architecture. Il lui ont fait subir toutes sortes de dégradations, de mutilations et de restaurations déplorables. Non contents d'avoir supprimé, de par le *bon goût*, une foule de vieux mots naïfs et pittoresques que rien ne remplace, ils ont substitué partout des dé-

Arceau de voûte.	Jouvenceau.	Pinceau.	*Souriceau* (1), petit d'une souris.
Berceau.	Lionceau.	Ponceau.	
Cerceau.	Monceau.	Pourceau.	
Faisceau.	Morceau.	Sceau.	

Mais où donc prenez-vous ces magiques couleurs,
Qui, sous votre *pinceau*, font resplendir les fleurs ?
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du *berceau !* (Victor Hugo.)

Partout ailleurs on écrit *seau* ou *sau : arbrisseau, bécasseau, boisseau, Rousseau, ruisseau, tasseau, trousseau, vaisseau, vermisseau, verseau, assaut, saut, sauter, sauver*, etc. *Amonceler* est un dérivé de *monceau*, comme *ruisseler*, de *ruisseau*, etc.

Reste l'immense difficulté de distinguer le *c* de l'*s* devant *e*, *i* et *y*, où, sans le secours de la cédille, il sonne toujours doux. Nous ne terminerons pas ce chapitre sans avoir tenté quelques efforts contre cet obstacle énorme, contre cette montagne à percer. O poésie, poésie de mon âme, que deviens-tu !

Le c ne précède l'*e* muet, au commencement des mots, que dans, *ce*, *ceci*, *cela*, *celer*, *déceler*, *celui*, *icelui*, *cependant*, *cerisier*, *cerise*. Ainsi l'on ne sera pas embarrassé d'écrire *semence*, *ensemencer*, *secourir*, etc. Il le précède ordinairement à la fin des mots, excepté dans les cas suivants :

---

sinences voilées aux désinences sonores et harmonieuses, comme les architectes ont substitué aux dentelles gothiques les chicorées de Louis XV.

Horrible travail d'élagueurs, qui, pour tailler, selon toutes les règles de l'art, de correctes arcades dans un massif de marronniers, en retranchent impitoyablement les parties les plus saillantes, les plus belles, les plus harmonieuses, et, d'un tout magnifique qui charmait par sa grandeur, par sa variété, par son éclat, par la richesse infinie de ses détails, par les mille façons splendides dont s'y développait l'intarissable fantaisie de la nature, finissent par faire quelque chose d'étriqué, de mesquin et de ridicule.

Certes, la nature est plus belle sur les hauteurs inégales et raboteuses de Mödling que dans les plates et uniformes allées de Schönbrunn.

Chose monstrueuse! Molière et La Fontaine cessent d'être intelligibles et ont besoin de commentaires. Les voilà déjà aux mains des bourreaux.

(1) Cette orthographe est irrégulière. Il faut écrire *sourisseau*, *sourissière*, de souris, comme on écrit *vermisseau*, du latin *vermis*.

-SER. Écrivez par *s* tous les verbes en *ser* (1), moins ceux en INCER, ONCER, ORCER, et les suivants en

-acer	-ecer	-ercer	-icer	-aucer	-ucer	-oucer
J'agace. Je contumace. —efface. —espace. —grimace. —glace. —lace. —menace. —place. —trace.	—acquiesce. —apièce. —depèce.	—berce. —exerce. —gerce. —perce. —tierce.	—épice. —immisce —police.	—exauce. —sauce.	—épuce. —suce.	—courrouce.

Parmi ceux en ANCER, il n'y a que les huit suivants qui s'écrivent par *s* : je *danse*, je *dépense*, je *dispense*, j'*encense*, j'*offense*, je *danse*, je *pense*, je *recense*.

Écrivez encore par *s* le présent du subjonctif des verbes en *ir* et autres et l'imparfait du subjonctif de tous les verbes. Que je *finisse*. Que je *puisse*. Que j'*aimasse*. Que je *tinse*, que je *reçusse*, que je *rendisse*.

De même, les noms suivants en

-asse				-alse	-anse	-arse
La basse. La bécasse. Bonasse, trop bon. La brasse, mesure. La calebasse. La carcasse. La casse, plante, peine militaire. La *chasse* (2). La *châsse*. La *classe*. Cocasse, plaisant.	La crasse. La *crevasse*. Le *cuirasse*. Elle est lasse Culasse de fusil. Des échasses. Femme grasse. La filasse. Grasse, ville L'hommasse. Une impasse Lavasse. d'eau.	Liasse de papiers. Elle est lasse Une masse informe. Mollasse. La nasse. Paillasse. La paperasse. Le Parnasse La passe. La pinasse, bâtiment. La potasse. Savantasse Le Tasse. La tasse.	La terrasse. La villasse.	La *valse*.	Les accenses Il acense. Anse. La cense. La *danse*. La défense. Corps dense La *dépense*. La *dispense*. La ganse. La hanse. Les impenses Immense. Intense. La mense. Une *offense*. La panse. La transe.	La darse de Marseille. Éparse. Le tarse. Tharse, ville.

(1) On conçoit qu'ici il ne faut avoir égard qu'au son, non à la manière dont il est représenté.

(2) Nous soulignons ainsi quelques mots qui font en quelque sorte double emploi, étant déjà compris implicitement dans la première exception, formée par les verbes. *Chasse, châsse, crevasse, passe*, substantifs, doivent, en effet, naturellement s'écrire par *s* comme les verbes *chasser, enchâsser, crevasser, passer*.

-ESSE. Écrivez de même, par *s* tous ceux en *esse* et *aisse*, moins ESPÈCE, FÈCES, GRÈCE, LUTÈCE, NIÈCE, PIÈCE, VESCE; ainsi que les suivants en *erse*: *herse*, *Perse*, et tous ceux en *verse*: fortune *adverse*, sœur *converse*, etc.

-ISSE. Écrivez de même par *s* les suivants en *isse* et *irse*, et tous ceux en *ipse*, *opse*:

Coulisse.	Hémorroïsse.	Pelisse.	Cirse.
Éclisse.	Jectisses.	Pythonisse.	Thyrse.
Écrevisse.	Jocrisse.	Réglisse.	Éclipse.
Esquisse.	Lisse.	Saucisse.	Ellipse.
Drisse.	Eau de mélisse.	Suisse.	Gypse.
Génisse.	Narcisse.	Ulysse.	Cariopse.

-OSSE. Écrivez de même par *s* tous ceux en *osse* et *ausse*, moins ATROCE, FÉROCE, NÉGOCE, NOCE, PRÉCOCE, SACERDOCE, BEAUCE, SAUCE; ainsi que les suivants en *onse* et *orse*: *Alphonse*, *réponse*, *Corse*, *entorse*, *torse*, *morse*.

-USSE. Écrivez de même, par *s*, *aumusse*.

OUSSE. Écrivez de même, par *s* tous ceux en *ousse* et *ourse*, moins DOUCE, POUCE, SOURCE et RESSOURCE, ainsi que tous ceux en OISCE.

Ainsi, à part les cas exceptionnels ci-dessus, le c termine l'*e* muet final.

Cette terminaison une fois connue, l'orthographe des dérivés et des composés ne causera plus aucun embarras, si grand qu'en soit le nombre. On pourra même remonter souvent jusqu'au primitif, comme, par exemple, de *cadenasser*, *passer*, *trépasser*, *embrasser*, à CADENAS, PAS, TRÉPAS, BRAS.

CE		SE	
j'AGACE.	*Agaçant, agacerie*, etc.	je BRASSE.	*Brasserie, brasseur, embrasser, brasselet* (1), *bras.*
j'EFFACE.	*Effaçable, effaçure.*		
je GRIMACE.	*Grimaçant, grimacier.*		
je GLACE.	*Glacial, glacier.*	CHASSE.	*Chasseur.*
je LACE.	*Enlacer, entrelacer, lacis, lacet, lacs.*	CHÂSSE.	*Enchâsser, châssis.*
		PASSE.	*Passant, passementier, repasser, pas.*
je PLACE.	*Déplacer, remplacer.*		

(1) On n'écrira plus *bracelet*, ce mot étant dérivé de BRAS, ni *Manceau*, ce mot étant dérivé du MANS, ville. « La ville du Mans! disait un *Manseau* à un Parisien, voilà un vrai pays de Cocagne! »

CE

je TRACE.	*Traçant, retracer.*
j'APIÈCE.	*Rapiécer, rapiécetage.*
je BERCE.	*Berceau, bercement.*
j'EXERCE.	*Exercice.*
j'ÉPICE.	*Épicerie, épicier.*
je SAUCE.	*Saucière, Saucisse.*
je BALANCE.	*Balancelle, balancier.*
je RENONCE	*Renonciation.*
MINCE.	*Amincir.*
PRINCE.	*Principauté, principe.*
PROVINCE.	*Provincial.*
ESPÈCE.	*Spécial, spécialité.*
ARTIFICE.	*Artificiel.*
AVARICE.	*Avaricieux.*
CAPRICE.	*Capricieux.*
DÉLICE.	*Délicieux.*
MÁLICE.	*Malicieux.*
MILICE.	*Milicien.*
NOURRICE.	*Nourricier.*
NOVICE.	*Noviciat.*
OFFICE.	*Officier, officiel.*
PATRICE.	*Patricien.*
PRÉJUDICE.	*Préjudiciable.*
VICE.	*Vicier, vicieux.*
ATROCE.	*Atrocité.*
FÉROCE.	*Férocité.*
NÉGOCE.	*Négociant, négocier.*
PRÉCOCE.	*Précocité.*
DOUCE.	*Douceur, adoucir, douceir, dulcifier.*
SOURCE.	*Sourcier.* Etc., etc.

SE

je TASSE.	*Entasser, tas.*
je BLESSE.	*Blessure.*
je CONFESSE.	*Confession, confesseur.*
CARESSE.	*Caressant.*
MESSE.	*Messie.*
Que je RAVISSE.	*Ravissement, ravisseur.*
— OBÉISSE.	*Obéissance.*
— EMBELLISSE.	*Embellissement.*
— ENDURCISSE.	*Endurcissement.*
— ENGOURDISSE	*Engourdissement.*
— ÉVANOUISSE.	*Évanouissement.*
— PÉRISSE.	*Dépérissement.*
— RÔTISSE.	*Rôtisseur, rôtissoire.*
— ROUISSE.	*Rouissage.*
VALSE.	*Valser.*
DÉFENSE.	*Défensive, défenseur.*
IMMENSE.	*Immensité, dimension.*
INTENSE.	*Intensité.*
TRANSE.	*Transi, transissement.*
ADVERSE.	*Adversité.*
CONVERSE.	*Conversion.*
je VERSE.	*Bouleversement, version diversion.*
ELLIPSE.	*Ellipsoïde.*
BROSSE.	*Brossailles, brossier.*
COLOSSE.	*Colossal.*
j'ENDOSSE.	*Dossier, dos.*
GROSSE.	*Grossir, grosseur, gros.*
FOSSE.	*Fossé, fossette, fossile.*
TORSE.	*Torsade, torsion, contorsion.*
ROUSSE.	*Rousseur, roussette.*
TROUSSE.	*Retrousser, retroussis, détrousseur.*
BOURSE.	*Boursier, boursiller, boursette, remboursement.*
COURSE.	*Coursier, coursive, précurseur, incursion.*
OURSE.	*Ourson, ours.* Etc., etc.

Les dérivés en *tiel* et *tion*, changent le *c* en *t*, excepté SUCCION (1) : *essentiel*, *obédientiel*, *pestilentiel*, *substantiel*, *consubstantiel*, *consubstantialité*, *punition*. Il en est de même des dérivés de PROPICE : *propitiation*, *propitiatoire*.

Nous allons tout de suite indiquer les cas où le *t* entre en concurrence avec le *c* et l'*s* et même l'*x*.

(1) Il serait plus rationnel, ce me semble, d'écrire et de dire simplement *sucion*.

I.

-TION Le *t* représente le son de l'*s* dans les mots en *tion* (1): *ablution*, *nation*, *condition*, etc.; excepté dans ceux qui se terminent par

- ession,	*-mission*,	*- version*, *- mersion*, *-persion*,	*- vulsion*, *- torsion*,	*- cussion*, *- jussion*,	*-préhension*, *-pension*,	*- cension*,	*- nexion*, *- flexion*, *-fluxion.*(2)
Accession. Agresssion. Cession. Compression Concession. Confession. Succession. Etc., etc.	*Admission.* Commission. Démission. Intermission Mission. Omission. Etc.	*Animadversion.* Aversion. Conversion. *Immersion.* Submersion. *Aspersion.* Dispersion. Etc.	*Convulsion.* Révulsion. Expulsion. Impulsion. *Contorsion.* Extorsion. Rétorsion. Etc.	*Concussion*, Discussion, Percussion, Répercussion *Jussion*, Fidéjussion.	*Appréhension* Compréhension. Répréhension *Expansion*, Pension. Propension. Suspension.	*Ascension.* Descension. Dissension.	*Annexion.* Connexion. *Réflexion*, Inflexion, Génuflexion. *Fluxion.*

Exceptez aussi les suivants: *Dimension*, *tension*, *passion*, *compassion*, *complexion*, *incursion* (3), *scion*, *scission*, *Sion*, ville, *succion*, *Ixion*, nom propre.

(1) Encore une fois n'ayez égard ici qu'au son, non aux lettres.

(2) Impossible à ceux qui ne savent pas que la langue française n'est que la langue latine plus ou moins altérée, de se rendre raison de ces différences orthographiques. Une jeune dame, fort spirituelle, fort instruite et surtout parfaitement initiée à la grammaire de MM. Noel et Chapsal, me disait dernièrement: « Pourquoi écrit-on *action* avec un *t*, *immersion* avec une *s* et *réflexion* avec une *x?* » Question toute naturelle que fera toute personne étrangère aux origines de la langue. *Action* vient du latin ACTIO, *immersion* de IMMERSIO, *réflexion* de REFLEXIO. *Actio*, *immersio*, *reflexio*, dérivent eux-mêmes des supins *actum*, *immersum*, *reflexum*. Il en est ainsi de tous les autres. Or, quelle figure les mots *fiction*, *réflexion*, feraient-ils dans une phrase, je vous le demande, si, suivant le système de ceux qui veulent qu'on écrive comme on prononce, on les écrivait en effet de la sorte: *Aksion*, *réflcksion?* J'espère que ce système absurde est abandonné sans retour, et que personne ne s'avisera plus de vouloir nous y ramener. D'un autre côté, l'exemple invoqué ici prouve quelle importance il faut attacher à l'étymologie. Aussi est-ce avec raison que l'on fait un crime à l'Académie d'avoir négligé cette partie essentielle.

(3) *Incursion* peut être considéré comme un dérivé de *course*, en latin CURSUS, du supin CURSUM. En général, c'est du supin que se forment les substantifs latins dérivés des verbes.

DÉRIVÉS DES MOTS EN *tion* ET *sion*.

ACTION.	*Actionnaire, actionner*	ACCESSION.	*Accessible, accessoire.*
AMBITION.	*Ambitieux, ambitionner.*	AGRESSION.	*Agresseur.*
EXCEPTION.	*Exceptionnel.*	MISSION.	*Missionnaire, missive.*
FONCTION.	*Fonctionnaire.*	DIVERSION.	*Diversifier, diversité.*
NATION.	*National, nationalité.*	DISPERSION.	*Disperser.*
PÉTITION.	*Pétitionnaire.*	RÉPERCUSSION	*Répercussif.*
PROPORTION.	*Proportionné, disproportionné.*	RÉVULSION.	*Révulsif.*
STATION.	*Stationnaire, stationner.* Etc., etc.	PENSION.	*Pensionnaire, pensionnat.*
		PASSION.	*Passible, passif.* Etc., etc.

II.

-TIE Le *t* représente de même le son de l'*s* dans les substantifs en *tie :* FACÉTIE, PROPHÉTIE, etc. ; excepté dans les suivants :

Chassie,	Russie, contrée;	Diœcie,	Phénicie, contrée;
Circassie, contrée;	Vessie,	Lycie, contrée;	Superficie;
Messie,	Cilicie, contrée;	Pharmacie,	

excepté encore dans tous ceux, —moins INEPTIE et INERTIE, —où cette terminaison est précédée d'une autre consonne :

Apoplexie (1),	Orthodoxie,	Chiromancie (2),	Porcie, nom propre
Asphyxie,	Catalepsie,	Esquinancie,	Turcie, chaussée de pierre.
Ataxie,	Épilepsie,	Murcie, contrée;	

Dérivés ; *Facétieux, chassieux, Circassien, pharmacien, chiromancien,* etc.

III.

-TIEL On a déjà vu que les dérivés en *ence* (3), par *c*, changent ce *c* en *t* devant les désinences *iel, iaire, ial : Confidence,* — CONFIDENTIEL, CONFIDENTIAIRE ; *pénitence,* — PÉNITENTIEL, PÉNITENTIAIRE, PÉNITENTIAUX ; *sapience,* — SAPIENTIAUX, etc.

Mais le *c* se conserve devant toute autre terminaison : *con-*

---

(1) L'*x* représente deux consonnes, puisqu'elle fait entendre les sons du *k* et de l'*s*.

(2) L'*n* de la voyelle nasale, quoique partie essentielle de cette voyelle, ne laisse pas d'être dans l'écriture, considérée comme une consonne distincte. Sans cela on prononcerait *conzonne* et non pas *consonne*.

(3) Faites bien attention qu'il ne s'agit que des mots en *ence*, par *en*.

sciencieux, licencieux, licencier, licenciement, sentencieux, entencier, silencieux, révérencieux, différencier.—DIFFÉRENTIER, par *t*, dérive de différent, non de *différence ;* et c'est par là qu'il se distingue de son homonyme ou paronyme. Toutefois la nuance est si délicate que plusieurs écrivent *différencier* dans l'une et l'autre acception de ce mot.

En général, excepté dans *essieu*, CAPTIEUX, et les mots qui dérivent d'une terminaison par *s* ou par *t*, comme *chassieux*, AMBITIEUX, DÉVOTIEUX, c'est le c qui fait siffler la diphthongue *ieux : Judicieux, précieux, pernicieux, cieux*, etc. — Dérivés ou primitifs : *Judiciaire, préciosité, ciel*, etc.

Moins *Carnassier, cognassier, finassier, mégissier, peaussier, poussier, poussière, plumassier*, BALBUTIER, INITIER, DIFFÉRENTIER, et les dérivés *caissier, grossier*, etc., les noms de cette terminaison s'écrivent de même avec *c* :

Acier,	Chevecier,	Mercier,	Sorcier.
Associer,	Dacier, non propre	Remercier,	Vicier. Etc.
se Soucier,	Foncier,	Pénitencier,	

Dérivés ou primitifs : *Aciérer, aciérie, association, société, social, soucieux, insouciant, souci, mercerie, remerciement, merci, sorcèlerie, ensorceler, désensorceler, etc.* —Ajoutez-y *cierge* et *concierge*. Introduisez-y encore *fiduciaire*, du latin FIDUCIA.

IV.

-TIAL Le *t* représente aussi le son de l'*s* dans les mots en *tial* qui ne viennent pas de primitifs en *ce* ou *se*. ABBATIAL, INITIAL, MARTIAL, NUPTIAL, PARTIAL, PRIMATIAL. Dérivés : *initier, initiation, initiative, partialité, partiel, partiaire*, etc.

Mais on écrit *Bénéficial, commercial, facial, fécial, glacial, official, paroissial, provincial, social, spécial, équinoxial*, à cause de *Bénéfice, commerce, face, glace, office, paroisse, province, associer, espèce, équinoxe.*

V.

-TIUS, -TIEN, -TIUM. Le *t* représente également le son de l'*s* dans la plupart des noms propres en *tius, tien, tium :* CURTIUS, GROTIUS, HELVÉTIUS, HORATIUS, MARTIUS, SULPITIUS, BÉOTIEN, CAPÉTIEN, DIOCLÉTIEN, DOMITIEN, ÉGYPTIEN, TITIEN, VÉNITIEN, LATIUM.

Mais on écrit par *c :*

Confucius,	Lucien,	Félicien,	Lycien,
Fabricius,	Marcien,	Alsacien,	Phénicien,
Lucius,	Fabricien,	Languedocien,	Prussien,

à cause de *Fabrice, Félix, Luc, Marc, Alsace, Languedoc, Lycie, Phénicie, Prusse.*

Tous les autres mots de cette dernière terminaison (moins *sien, Circassien, Prussien, paroissien, parnassien*, et *persienne*), s'écrivent par *c :*

Ancien,	Mathématicien,	Nécromancien,	Platonicien,
Logicien,	Mécanicien,	Opticien,	Praticien,
Magicien,	Musicien,	Praticien,	Stoïcien, etc., etc.

Ajoutez-y *Escient, efficient* et *faciende.*

VI.

Enfin le *t* représente encore le son de l'*s* dans les mots suivants et leurs dérivés :

BALBUTIER,	MILTIADE,	RATIONNAL,	SPARTIATE,
A FORTIORI,	NICOTIANE ou Tabac	RATIONNEL,	TORTIONNAIRE.
GENTIANE, plante,	PATIENT,	RÉTIAIRE, gladiateur,	
GRATIOLE ou Herbe à pauvre homme.	PÉTIOLE,	SATIÉTÉ,	
	QUOTIENT,		

Dérivés : *Balbutiement, patience, patiemment, patienter, impatient, impatience, impatiemment, impatienter, pétiolé, insatiable.*

Voilà donc tous les cas où le T remplace le C, l'S, ou l'X. Mais nous ne sommes pas au bout de notre tâche. Il reste encore bien des difficultés à résoudre, difficultés non moins

formidables, non moins hérissées qu'un feuilleton de J. J., et que j'ose pourtant de même attaquer de front.

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu, les bataillons,
Courons à la victoire. (*bis.*)

VII.

DU DOUBLE SON *ks*.

Le double son KS, devant E et I, se représente de cinq manières, savoir : *cs*, *cc*, *xc*, *ct*, *x*.

CS Le son de l'*s* après celui de *k* n'est représenté par son signe propre que dans TOCSIN.

VIII.

CC Écrivez par *cc*, après un *a* ou un *o* initial : — ACCÈS, OCCIDENT, etc. ; *excepté* dans les mots suivants :

Axe,	Axiome,	Auxiliaire,	Oxymel,
Axillaire,	Axonge,	Oxycrat,	Oxyde, et ses dérivés (1).

Écrivez de même *cc* après la syllabe initiale *su* : SUCCÈS, SUCCESSION, etc.

Écrivez encore par *cc* les mots BACCIFÈRE, BUCCIN, COCCYX, ECCE HOMO, FLACCIDITÉ, VACCIN, et leurs dérivés BUCCINATEUR, VACCINER, etc.

IX.

XC Écrivez *xc* après un *e* initial : — EXCÈS, EXCITER, SUREXCITER, etc. ; *excepté* dans *ecce homo*, locution purement latine qui signifie : *voilà l'homme.*

X.

CT Écrivez *ct* devant un *i* suivi d'une autre voyelle : —

(1) Sans doute qu'en bien cherchant dans les fatras de Boiste et de Napoléon Landais, nous en trouverions encore quelques autres ; mais on conçoit que nous n'admettions ici que des mots quelque peu connus.

FACTION, FACTIEUX, SECTION, etc.; *excepté* dans les mots suivants :

Ixia, plante,	Orthodoxie,	Annexion,	Succion,
Equinoxial,	Flexion,	Connexion,	Axiome.
Apoplexie,	Inflexion,	Complexion,	
Asphyxie,	Génuflexion,	Ixion, nom propre,	
Ataxie,	Réflexion,	Fluxion,	

XI.

X Écrivez par *x* tous les mots qui ne sont pas compris dans les quatre règles précédentes : CONNEXE, FIXE, LEXIQUE, LIXIVIATION, LOXODROMIE, LUXE, LUXATION, MOXA, PARADOXE, RIXE, SAXE, SAXIFRAGE, TAXE, VEXER, XEUXIS, MIXTILIGNE, EXTRAORDINAIRE, etc., etc.

XII.

DU DOUBLE SON *ps* OU *bs*.

PS Le son de l'*s* après *p* ou *b* est toujours représenté par son signe propre : CLEPSYDRE, ELLIPSE, APSIDE OU ABSIDE, etc.; *excepté* dans les mots où il précède un *i* suivi d'une autre voyelle : *Nuptial*, *adoption*, *captieux*, *ineptie*. Encore écrit-on CATALEPSIE, ÉPILEPSIE.

XIII.

DU SIMPLE SON *s*.

Le *c* et l'*s* se substituent fréquemment l'un à l'autre.

S Après les syllabes *oi*, *ou* et *ver*, écrivez toujours *s* :— MOISSINE, ROUSSEUR, VERSION, REVERSI, etc.; *excepté* dans *douce* et ses dérivés.

XIV.

SEANT Écrivez par *s* le mot SÉANT et ses dérivés ou primitifs : *séance*, *préséance*, *bienséance*, *bienséant*, *messéant*, *seoir*, *asseoir*, *rasseoir*, *surseoir*, *surséant*, *sis*, *assis*, *rassis*, *sursis*, il *sied*, *superséder*, *obséder*, *posséder*, *session*, *obsession*, *possession*, *sessile*, *siége*, *siéger*, *assiéger*, *assiette*, *assidu*, *assiduité*, *dissident*, *dissidence*, *assiente*,

assesseur, sédentaire, situation, situer, site, sieste, etc. (1).

CÉA Écrivez par *c, picéa, céans, océan,* et les dérivés *Océanie, océanique, océanien.*

SIA Écrivez par *s* les mots SIALISME, SIAM, OSSIAN, MARSYAS, et les dérivés, SIALAGOGUE, SIAMOISE, OSSIANIQUE. Écrivez encore par *s* les mots *siècle, sieur* ou *sire,* et les dérivés *Monsieur, messire, messer.*

CYA Écrivez par *c* les mots *Cyame, cyanelle, cyanogène, cyanomètre* et *cyathe.*

SI Écrivez, par *s, si* et ses dérivés ou composés : B-FA-SI, E-SI-MI, SINON, SITÔT, AUSSITÔT, AUSSI, AINSI. Ajoutez-y REVERSI, déjà compris dans une règle précédente, et PARSI.

CI Écrivez, par *c, ci* et ses dérivés ou composés : *ceci, ici, voici, couci couci.* Ajoutez-y *souci* déjà compris dans une règle précédente.

XV.

SEB SIB Écrivez *se* et *si* par *s* devant *b* : SÉBACÉ, SÉBILE, SENSIBLE, SIBYLLE, etc.; *excepté* dans les mots suivants :

Cible,	Indicible,	Irascible.	Ciboire,
Concupiscible,	Invincible,	Miscible,	Ciboule.
			Ciboulette.

XVI.

SEC SIC SEQ SIQ SEG SIG SEX SIX Écrivez *se* et *si* par *s* devant *c, q, g* et *x* : SEC, DESSÉCHER, SECRET, CONSÉQUENCE, OBSÈQUES, OBSÉQUIEUX, SEGMENT, SEIGLE, SEIGNEUR, SEXE, BISSEXTIL, SICAIRE, DESSICATIF, SICILE, SICLE, SYCOPHANTE, CLASSIQUE, PERSIQUE, SIGILLÉ, SIGMOÏDE, SIGNE, CONSIGNE, ASSIGNATION, SIGNIFICATIF, SIX, SIXIÈME, etc., etc.

---

(1) Tous ces mots ont en effet pour origine commune le verbe latin SEDERE, SESSUM.

Sont exceptés les mots suivants :

Boracique,	Cicatrice,	Cigarre,	Cyclamen,
Cacique,	Cicéro,	Cigogne,	Cycle,
Cécité.	Cicutaire,	Ciguë,	*Exercice*, dérivé de *s'exerce*,
Cicadelle,	Cigale,	Cygne,	

et tous ceux qui commencent par *cyc*, ainsi que les dérivés, *cicatriser, cicéronien, cicerole, encyclopédie*, etc.

XVII.

CED CID CET CIT Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *d* et *t* : *céder*, *précéder*, *succéder, cédille, cèdre, Macédoine, Lacédémone*, Le *Cid*, *Alcide, Thucydide, acide, placide, Procida, homicide, cidre, acétate, cétacé, tacet, recette, concetti, citadelle, cité, félicité, cécité, tacite, implicite, récit, récalcitrant, Cocyte;* etc., etc.

Sont exceptés :

Sédan,	paudine,	Corset, dérive de *Corps*.	Nécessité,
Sédition,	Considérer,	Marcassite,	Vicissitude,
Séduire,	Obsidiane ou Obsidienne (1).	Réussite,	
Sidéral,	Insidieux,	Thersite,	
Sidéritis ou Cra-			

et naturellement les dérivés, *Sédanoise, corselet, séditieux, séduction, considérable*, etc. (2).

XVIII.

CEL CIL Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *l* : *Céladon, célèbre, Barcelone, parcelle, porcelaine, cil, cilié, ciller, dé-*

---

(1) Nous avons déjà dit que le son de l'*s* après *p* ou *b* est ordinairement représenté par son signe propre : *abside*, *subside*.

(2) Comme nos règles ne se détruisent pas les unes par les autres, il va sans dire qu'il faut aussi en excepter les mots compris dans une règle précédente, comme par exemple : *Densité, immensité*, dérivés de *dense* et *immense; censitaire*, dérivé de *cense; assidu, assiette, sédentaire, obséder, posséder, superséder, sédiment, obsidional, dissident, dissidence, situation, site*, tous dérivés ou composés du latin SEDERE, *seoir, asseoir; messidor*, dérivé du latin MESSIS, *moisson; accessit*, dérivé du verbe ACCEDERE ; *seton*, dont la première syllabe est muette, et enfin *boissette, épousséte, gousset, verset, diversité*, tous mots dont l'orthographe a été déterminée plus haut. Cette observation est applicable à tous les autres cas analogues.

ciller (1), *sourcil*, *sourciller*, *sourcilleux*, *sourcilier*, *mucilage*, *Lucile*, *Sicile*, *domicile*, *facile*, *réconcilier*, *spicilège*, *verticille*, *cylindre*, etc., etc.

Sont exceptés :

Aisselle,	Sel,	Silésie,	Silphe (2),
Anselme,	Sélam ou Sélan,	Silex, *silice*.	Silure,
Conseil,	Sélénite,	Silique,	Silve,
Marseille,	Sélénographie,	Sillon,	Tussilage,
Missel,	Selle,	Silo,	Ustensile,
Orseille,	Sil, terre minérale,	Silouette ou Silhouette,	
Persil,	Silence,		

et leurs dérivés, *Persiller*, *persillade*, *séléniteux*, *sélénographique*, *sellier*, *sellerie*, *sellette*, *seller*, *desseller*, *enseller*, *silencieux*, *siliceux*, *silicule*, *siliqueux*, *siliculeux*, *sillonner*, *sillage*, *silphide*;

SYL Et, de plus, tous ceux qui commencent par *syl* avec *y*, moins *cylindre* : — SYLLABE, SYLVE, etc. (3)

XIX.

SEM SIM SYM Écrivez *se* et *si* par *s* devant *m* : SÉMAPHORE, SÉMITIQUE, SÉMÉIOLOGIE, SÉMILLANT, BOSSEMAN, SEMBLABLE, ENSEMBLE, SIMAROUBA, SIMARRE, SIMILITUDE, SIMONIE, SIMPLE, SIMULACRE, DISSIMULATION, AMPLISSIME, SÉRÉNISSIME, PARSIMONIE (4), ASYMPTOTE, SYMBOLE, SYMÉTRIE, SYMPATHIE, etc., etc.

---

(1) N'écrivez pas, à l'exemple de l'Académie, *dessiller*, car cela est aussi absurde qu'il le serait d'écrire *ecindre* et *desseindre*, *celer* et *desseler*.

(2) Nous avons déjà fait remarquer que c'est une faute d'écrire, avec l'Académie, *sylphe*, puisque ce nom dérive du grec *silphè*.

(3) Il va sans dire qu'il faut joindre à ces exceptions les mots *vaisselle*, *vasselage*, *fossile*, *osselet*, *corselet*, à cause des primitifs VAISSEAU, VASSAL, FOSSE, OS, CORPS ou CORSET, ainsi que *Mousseline*, *universel*, à cause des syllabes qui précèdent *mou* et *versel*, et enfin *selon* à cause de l'*e* muet de la syllabe initiale.

(4) L'Académie écrit *parcimonie*, mais à tort, puisque les substantifs dérivent en général du supin, non du présent de l'infinitif. Or le mot *parsimonie* dérive de PARSUM, non de PARCERE, comme *discussion* de DISCUSSUM, *connexion* de CONNEXUM, etc. Dans tous les livres latins imprimés en Allemagne, on trouve ce mot écrit comme il l'est ici : *parsimonia* ; et c'est par là que les Allemands s'estiment de beaucoup supérieurs aux Français.

Sont exceptés :

Cément,	Cime,	Cimeterre,	Cimolée,
Cimbre,	Ciment,	Cimetière,	Cymbale.

De plus, tous ceux qui commencent par *déc : Décemvir, décembre, décemment, décime ;* et naturellement les dérivés, *Cémenter, cémentation, cimbrique, cimier, cimaise, écimer, décimal, décimètre, cymbalier, cymbalaire*, etc. (1).

XX.

CEN CIN Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *n : Cénacle, Cène, Mécène, Mycènes, mancenillier, mercenaire, décennal, cénobite, cénotaphe, cendre, cens, cense, censitaire, censive, censuel, censier, censé, censeur, censure, décence, innocence, encens, accent, centre, ceindre, enceindre, ceinture, cinabre, racine, vicinal, socinien, cinéraire, cingler, cinq, cintre, succinct, hyacinthe, bacin* (2), *capucin, clavecin, farcin, larcin, médecin, pumicin, ricin, cynancie, cynique, cynosure*, etc., etc.

Sont exceptés :

Sénat,	Sens, sentir,	Alsine,	Assassin,
Sénéchal,	Sentier,	Alphonsine,	Dessein,
Sénestre,	Absence,	Cassine,	Dessin,
Sénevé,	Essence,	Orsini,	Fantassin,
Séné,	Dyssenterie,	Sincère,	Marcassin,
Sénieur, *Sénile*,	Sinistre,	Sinciput,	Matassins,
Arsenal,	Sinon,	Sindon,	Sein, *sinus*,
Arsenic,	Sinople,	Singe,	Seing,
Janséniste,	Sinus, *scin*,	Singulier,	Spadassin,
Messénie,	Sinapisme,	Absinthe,	
Scine.	Sinécure,	Abyssin,	

et leurs dérivés, *Sénateur, sénatorial, sénatorien, sénéchaussée, arséniate, arsénical, Messénienne, sensible, sen-*

(1) Nous ne faisons pas à nos lecteurs l'injure de mentionner des exceptions telles que *balancement, commencement, enfoncement*, etc. Ils ont trop d'esprit pour ne pas comprendre que le principe de dérivation est au-dessus des règles que nous donnons ici.

(2) L'Académie renvoie de *bacin* à *bassin*, mais elle aurait mieux fait, selon nous, de renvoyer de ce dernier au premier; puisque ce mot dérive du latin barbare *bacinus*. Alors on devrait écrire aussi *bacinet, bacineire, baciner*.

suel, *sensé*, *sensorium*, *ressentir*, *consentir*, *sentiment*, *sentence*, *senteur*, *sentine*, *sentinelle*, *dissension* (1), *quintessence*, *dyssentérique*, *sinistrement*, *sinueux*, *insinuer*, *insinuation*, *sinapisé*, *sincérité*, *sincipital*, *Abyssinie*, *assassiner*, *dessiner*, etc. (2).

SYN Écrivez par *s* la syllabe initiale *syn :* SYNAGOGUE, SYNODE, SYNONYME, etc. ; *excepté* dans *cynancie*, *cynique*, *cynocéphale*, *cynoglosse* et *cynosure*. SYN dérive de la préposition grecque *sun*, avec ; et *cyn* du substantif *kuôn*, chien.

XXI.

CEP CIP Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *p : Cep*, *cèpe*, *cépée*, *Lacépède*, *réception*, *récépissé*, *précepte*, *susceptible*, *cipure*, *cippe*, *occiput*, *principe*, *municipe*, *récipient*, *réciproque*, *précipice*, *Cypris*, *cypripède*, *céphalalgie*, *acéphale* (3), etc., etc.

Sont exceptés :

Séparer,	Seps,	Insipide,	Siphon (5),
Sept,	Sépia,	Érysipèle (4),	Sipaye (6),
Sépulture,	Dissiper,	Siphilis,	

(1) Plusieurs écrivent *dissention*, mais à tort, puisque ce mot ne dérive pas de l'infinitif *dissentire*, mais du supin *dissensum*.

(2) Sans qu'on vous le dise, vous saurez bien, je l'espère, ajouter à ces exceptions les mots *coussin*, *coussinet*, *bécassine*, *poussin*, *poussinière*, *roussin*, *traversin*, *tocsin*, *oursin*, *moissine*. Et vous savez sans doute pourquoi ? Si vous ne le savez pas, ce n'est pas faute de vous l'avoir dit.

(3) Remarquez que ce sont les seuls cas où le son de l'*f* se fasse entendre après *cé*.

(4) Napoléon Landais a raison, *érésipèle*, pour érysipèle, n'est pas français. Nous ajouterons qu'il n'est pas même grec.

(5) N'écrivez ni *syphilis* ni *syphon*, puisque ces mots viennent, le premier de *siphlos*, contraction de *sipalos*, sale, difforme, honteux, et le second de *siphôn*, tuyau. Le *siphon* s'appèle aussi trombe, de *trombos*, tourbillon, mais pourquoi l'appèle-t-on encore *tiphon* ?

(6) *Cipaye*, selon l'Académie. Nous préférons *sipaye*, puisqu'il n'y a point de *c* dans l'étymologie *sipahi*, mot persan qui signifie, *soldat*. Plusieurs reprochent, comme un crime, à l'Académie la terminaison féminine *ye*, mais c'est qu'ils n'ont pas réfléchi que, des deux syllabes *pahi*, dans le mot originel, la première étant longue et la seconde brève, c'est-à-dire, presque muette, ces deux syllabes ne pouvaient se traduire en français que par *paye*. C'est ici le cas ou jamais d'écrire comme on prononce. On prononce *Cipa-ye*, comme *Bisca-ye*, et non pas *cipè*.

et leurs dérivés, *séparation*, *séparable*, *inséparable*, *septième*, *sépulcre*, *sépulcral*, *dissipation*, *siphilitique*.

XXII.

CER CIR Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *r* : *Acerbe*, *Cambacérès*, *Céraste*, *crécerelle*, *lacérer*, *macérer*, *cancer*, *ulcère*, *acérer*, *Cerbère*, *sincère*, *Cérès*, *céréale*, *cerf*, *cerfeuil*, *cercueil*, *certain*, *concert*, *cirage*, *cire*, *Circé*, *circée*, *circompolaire*, *circoncire*, *occire*, *poncire*, *ciron*, *cirque*, *cirre* ou *cirrhe*, *cirsakas*, *chancir*, *noircir*, *obscurcir*, *rétrécir*, *Anticyre*, *Cyrus*, etc., etc. (1).

Sont exceptés :

Sérail.	Série,	Conserver,	Sirte ou Syrte,
Séraphin,	Sérieux,	Observer,	Sirvente,
Sérancolin,	Serval,	Disserter,	Réussir,
Sérasquier,	Sertir,	Genséric,	Syrie,
Serdeau,	Sertorius,	Sirène,	Syringa (3),
Séreux,	Sertule,	Sirius,	Syringotome,
Serfouette,	Assertion,	Siroc ou Siroco,	Syracuse,
Serf, *servir*,	Insérer,	Sirop (2),	Absyrte, frère de Médée.

De plus, tous ceux qui commencent par SERP-, SERG-, SERM-, SERR- : *serpe*, *serpent*, *serpolet*, *serge*, *sergent*, *serment*, *serrer*, etc. ;

Et naturellement les dérivés et composés : *séraphique*, *sérosité*, *sérum*, *serfouir*, *serviteur*, *servitude*, *service*, *servante*, *Servilius*, *Servites*, *asservir*, *desservir*, *desserte*, *dessert*, *sertissure*, *dessertir*, *insertion*, *conservation*, *observation*, *dissertation*, *siroter*, *sirupeux*, *Syrien*, *Assy-*

---

(1) Évidemment les verbes en *ser* ne sont pas compris dans cette règle, puisqu'ils sont eux-mêmes l'objet d'une règle à part.

(2) M. Napoléon Landais veut qu'on écrive *sirot* à cause de *siroter* ; mais alors d'où dérivera *sirupeux* ? Vous voyez qu'il ne faut pas envisager une question sous une seule face.

(3) N'écrivez jamais *seringa*, je vous en prie, mais *syringa*, conformément à l'étymologie *syrinx*. Figurez-vous une jolie bouche s'entr'ouvrant gracieusement pour nommer un des arbustes les plus agréables de nos climats et vous faisant penser malgré vous à toute autre chose.

rie, *Assyrien*, *serpette*, *assermenter*, *serrure*, *desserrer*, *enserrer*, etc. (1).

XXIII.

CES CIS Écrivez *ce* et *ci* par *c* devant *s* et *z* : *César*, *cesser*, *cession*, *nécessaire*, *nécessité*, *inceste*, *diocèse*, *recès*, *Baucis*, *cacis*, *Caciz*, *glacis*, *Franciscain*, *publiciste*, *narcisse*, *ciseau*, *vicissitude*, *cystophore*, *cyzicène*, etc., etc.

Sont exceptés :

Sésame,	Seize,	les verbes en *sister*.	Systole,
Séséli,	*Châssis*, dérivé de *châsse*.	Sistre,	Systyle,
Sesquialtère,	Sison,	Sysimbre,	Syzygie.
Sesterce,	Consister, et tous	Systaltique,	
Assez,		Système,	

et leurs dérivés *Sésamoïde*, *assistance*, *consistance*, *systématique*, etc. (2).

XXIV.

CIV Écrivez *ci* par *c* devant *v* et *f* : *Civadière*, *cive* ou *civette*, *civet*, *civière*, *civil*, *civisme*, *gencive*, *crucifix*, *crucifier*, *vociférer*, *pacifier*, *pacifique*, *spécifier*, *spécifique*, *rescif* (3), etc.

Sont exceptés :

Censive,	Lessive,	Falsifier,	Salsifis,	Siffler.

et leurs dérivés ou composés *Falsification*, *sifflet*, *persiffler* (4), *persifflage*, etc. (5).

---

(1) Joignez-y *serein* et ses dérivés, *sérénissime*, *sérénité*, *sérénade*, ainsi que *passerelle*, *passereau*, *sire*, *messire*, *messer*, *transir*, *grossir*, *épaissir*, tous mots dont l'orthographe a déjà été déterminée.

(2) On sait déjà qu'il faut écrire par *s*, *assesseur*, *session*, *sessile*, *obsession*, *possession*, *sis*, *assis*, *sursis*, *controversiste*, etc.

(3) N'écrivez jamais que *rescif*, à cause de l'étymologie RESCINDERE, trancher, détruire, quoique l'Académie autorise *récif* et même *ressif* qui est un atroce barbarisme.

(4) *Persiffler* est-il un composé de *siffler*, ou ne l'est-il pas? Dans le premier cas, pourquoi l'Académie écrit-elle *siffler* avec deux *f* et *persifler* avec un seul? Quelqu'un s'est-il avisé d'écrire *mettre* et *permetre*? En vérité, je finirai par croire avec M. Napoléon Landais que l'Académie n'est pas l'auteur de ces inconséquences.

(5) Ajoutez-y, sans qu'on vous le dise, les mots *défensive*, *oppressif*, *révulsif*, *ossifier*, etc., dérivés de *défense*, *j'oppresse*, *révulsion*, *os*.

SEV Écrivez *se* par *s* devant *v* : SÈVE, SÉVÈRE, PERSÉVÉRER, etc. — *Exceptez*-en les verbes en *cevoir* : *Recevoir*, *percevoir*, etc.

XXV.

SEU La syllabe initiale *seu* s'écrit par *s* : SEUIL, SEUL, SEULEMENT, SEULET ; *excepté* dans *Ceuta*, ville d'Afrique.

XXVI.

Syllabes finales *cé* et *cée*.

La syllabe finale *ce* ou *cée* des substantifs masculins et des adjectifs s'écrit par *c* : Le *caducée*, le *lycée*, le *gynécée*, *liliacé*, *opiacé*, *poracé*, *sébacé*, *testacé*, *gallinacé*, etc. Il faut en *excepter* SENSÉ, RÉCÉPISSÉ, et naturellement *insensé*, *passé*, *trépassé*.

Parmi les substantifs féminins de cette désinence, il n'y a que les suivants qui s'écrivent par *c* : *Circé*, *circée*, *jacée*, *Nicée*, *panacée* et *pincée*.

XXVII.

Des lettres aggrégées *sc*.

On a vu par plusieurs exemples que le son de l'*s* est souvent représenté par les deux lettres aggrégées *s* et *c*. Reste donc à savoir dans quels cas ces deux lettres se prêtent ainsi leur mutuelle assistance.

En voici le tableau :

Primitifs.	*Dérivés.*
ACESCENT, Qui s'aigrit. *Liqueur acescente.* Du lat. *acescens.*	*Acescence. L'acescence des humeurs, d'un liquide.*
ACCRESCENT, Qui prend de l'accroissement. *Style, calice accrescent.* Du lat. *accrescens.*	On appelle, en Botanique, *Calice accrescent*, celui qui persiste et prend de l'accroissement avec le fruit, comme, par exemple, l'alkékenge, qu'il faut bien se garder d'écrire sans accent aigu à l'exemple de Boiste, qui, par parenthèse, a omis *accrescent.*
ADOLESCENT, Qui est dans l'âge qui suit la puberté jusqu'à l'âge viril. Du lat. *adolescens.*	*Adolescence. Il est encore dans l'adolescence. Au commencement de l'adolescence. La fleur de l'adolescence.*

Primitifs.	*Dérivés.*
Alcalescent, Terme de Chimie. En latin *alcalescens.*	*Alcalescence.* On nomme *alcalescent* ce qui tend à tourner en putréfaction.
Arborescent, Qui croît un arbre. Du latin *arborescens.*	**Arborescent*, quoique très-employé, n'a pas encore trouvé place dans le dictionnaire de Boiste.
Convalescent, Qui relève de maladie, et revient en santé. *Être convalescent. Un convalescent.* En latin *convalescens*, de *convalescere*, se rétablir.	*Convalescence. Prompte, parfaite, entière, pleine convalescence. Être en convalescence. Entrer en convalescence. Elle sortait à peine de convalescence, lorsqu'elle fut obligée de partir pour un long voyage, dans l'intérêt de ses enfants.*
Caulescent, pourvu de tige. En lat. *caulescens*, de *caulescere*, monter en tige. On dit aussi *caulifére.*	* *Caulescent* est l'opposé d'*acaule.*
Déhiscent, Qui s'ouvre. En lat. *dehiscens. Fruit déhiscent.*	*Indéhiscent. Fruits indéhiscents.*
Effervescent, Qui est susceptible de faire effervescence ou qui est en effervescence. *Liquide effervescent. Matières effervescentes.* Fig., *Une tête effervescente.* En latin *effervescens*, bouillonnant.	*Effervescence* (1), Mouvement intestin qui ressemble à l'ébullition, et qui s'excite par le contact ou le mélange de deux substances. (Acad.) *Les alcalis font effervescence dans les acides.* (*Id.*) *Il ne faut point confondre l'effervescence avec la fermentation ni avec l'ébullition.* (*Id.*) En médecine, *L'effervescence des humeurs.* Fig., *L'effervescence des esprits, des passions.*
Efflorescent, Qui tombe en efflorescence. En lat. *efflorescens*, qui fleurit, qui s'épanouit.	*Efflorescence. L'efflorescence est le changement qui arrive à une substance minérale, quand, exposée à l'air, elle se recouvre d'une matière pulvérulente.* (Acad.) *Il y a des pyrites qui tombent en efflorescence.* (*Id.*) En Méd., *Avoir des efflorescences sur la peau*, Y avoir des élevures.
Evanescent, Disparaissant par une destruction insensible. *Nectaire évanescent.* En lat. *evanescens.*	* *Evanescent* ne se trouve pas dans le dictionnaire si complet de Boiste.
Frutescent. Tige frutescente.	
Incandescent, Qui est échauffé et pénétré de feu jusqu'à devenir blanc. *Une masse de fer incandescente.* En lat. *incandescens.*	*Incandescence. Les solides et les liquides sont susceptibles d'incandescence. Barre de fer échauffée jusqu'à l'incandescence. Ce métal est dans l'état d'incandescence.*

(1) Au mot *effervescence*, madame de Sévigné se récrie : « Comment dites-vous cela, ma fille? Voilà un mot dont je n'avais jamais ouï parler. »

Primitifs.	*Dérivés.*
Lactescent. Tige lactescente.	
Marcescent, Qui se fane et se dessèche sans tomber. *Feuille, corolle marcescente.* En lat. *marcessens.*	Les bruyères ont leur corolle monopétale, quelquefois profondément divisée et même polypétale, souvent *marcescente*, ordinairement insérée sur le calice et plus communément près de sa base.
Phosphorescent, Qui a la propriété de dégager de la lumière dans l'obscurité, sans chaleur ni combustion sensible.	*Phosphorescence. Les chimistes ne connaissent point la cause de la phosphorescence du bois pourri, du ver luisant.* (Acad.)
Pubescent, Qui est garni de poils fins, courts et mous. Tige pubescente. En lat. *pubescens.*	*Pubescence. La pubescence des feuilles, de la tige.*
Spinescent, Couvert de petites épines, ou s'amincissant en pointe épineuse. En lat. *spinescens.*	*Les tiges de plusieurs plantes sont spinescentes.*
Turgescent, Qui se gonfle. En lat. *turgescens.*	*Turgescence. On entend par Turgescence l'action des liquides qui s'enflent et s'élèvent par l'effet de la chaleur ou par toute autre cause.*
Concupiscence. La concupiscence des yeux, etc. En lat. *concupiscentia.*	*Concupiscible.* En terme de Scolast., *Appétit concupiscible,* Faculté par laquelle l'âme se porte vers ce qu'elle considère comme un bien ; on l'oppose à l'*appétit irascible.* (Acad.) *L'amour, la joie, etc., appartiennent à l'appétit concupiscible. (Id.)*
Inflorescence. En lat. *inflorescentia.*	
Recrudescence (1), Augmentation dans l'intensité d'une maladie. En lat. *recrudescentia.*	*La recrudescence du fléau. La recrudescence de la maladie.*
Réminiscence. En lat. *reminiscentia.*	*J'ai quelque réminiscence de ce qui eut lieu à cette époque.—Ce vers est une réminiscence.*
Résipiscence, Reconnaissance de la faute avec amendement. En lat. *resipiscentia.*	*Il est enfin venu à résipiscence.* (Académie.) *Avez-vous quelque preuve de sa résipiscence ?* (*Id.*)
Science, Connaissance	*Sciemment,* Avec connaissance de ce que

(1) Gardez-vous de prendre ce mot pour un dérivé de *crescere ;* car alors c'est *recroissance* et non recrudescence qu'il faudrait dire. Nombre de gens parlent pourtant de la *recrudescence* des eaux de la Seine. Quoi de plus ridicule ! M. François Wei, critique plus judicieux et meilleur écrivain que J. J., a consacré une page et demie à faire ressortir tout le ridicule de cette expression.

Primitifs.

qu'on a de quelque chose; ensemble, système de connaissances, sur quelque matière; savoir qu'on acquiert par la lecture, par la méditation, etc. *La science du bien et du mal. — Les sciences naturelles. Les sciences exactes. — Il se pique de science.* En lat. *scientia,* de *scire,* savoir.

Ascendant, Qui va en montant. En t. de Généal., *Ligne ascendante,* etc., etc. En lat. *ascendens.*

Crescendo. T. de Mus, emprunté de l'ital. En renforçant, en enflant par degrés les sons, etc.

Fescennin. T. d'Antiq. *Vers fescennins. Poésies fescennines.*

Asciens. T. de Géogr. Sans ombre. En lat. *ascii,* du gr. *skia,* ombre, et *a* priv.

Sceau ou **Scel**.

Scélérat, Coupable ou capable de grands crimes. En lat. *scelcratus,* de *scelus, sceleris,* crime.

Scélite, Pierre figurée qui représente la jambe humaine. Du gr. *skelos,* jambe.

Dérivés.

l'on fait, avec réflexion. *Scientifique,* Qui concerne les sciences. *Scientifiquement. Conscience,* Lumière intérieure, sentiment intérieur par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait; en Métaphys., Connaissance qu'on a d'une vérité par le sentiment intérieur. *Consciencieux, consciencieusement. Omniscience,* La science infinie de Dieu. *Prescience. La prescience de Dieu n'ôte pas la liberté à l'homme. A bon escient,* sciemment. *A son insçu* (1). *Nescio vos,* Formule familière de refus, empruntée du lat.

Ascension. Ascensionnel. Descendance. Descendant. Descendre. Descente. Condescendre. Condescendance. Condescendant. La glorieuse ascension du Fils de Dieu. Force ascensionnelle, La force par laquelle un corps tend à s'élever. *Différence ascensionnelle d'un astre,* La différence entre l'ascension droite et l'ascension oblique. *Condescendre aux faiblesses de quelqu'un. Caractère condescendant.*

Ce passage doit être exécuté *crescendo.*
(Académie.)

* M. Landais figure ainsi la prononciation de ce mot: *krèccecindô.* Cela n'est ni français ni italien. Prononcez *créchindo.*

Fescennie, Ville de Toscane, où furent inventées les poésies dites *Fescennines.* C'étaient une sorte de poésie grossière et silencieuse.

Périsciens, Habitants des zones froides, pour qui l'ombre fait le tour de l'horizon en certains temps de l'année, etc. En lat. *periscii.*

Scellé. Scellement. Sceller. Scelleur. Desceller.

Scélératesse. C'est une scélératesse insigne.

Comment ne pas préférer la société des animaux à celle des hommes, quand on songe à tout ce que le cœur humain renferme de méchanceté et de *scélératesse;* quand on songe aux massacres commis par la politique, la cupidité, l'ambition, la vengeance; quand on songe aux atrocités qui suivirent la découverte du Nouveau-Monde; quand on songe aux bri-

(1) Cette orthographe est vicieuse sous tous les rapports: d'abord parce qu'on n'écrit pas *sçu*, mais simplement *su;* ensuite parce que c'est le seul mot qui fasse exception aux règles que nous avons données plus haut sur la cédille. Quiconque se pique d'orthographier raisonnablement, s'abstiendra donc d'écrire *insçu.*

Primitifs.

Scène, La partie du théâtre où les acteurs jouent. En lat. *scena*, du gr. *skênê*, tente.

Scénopégie, Nom que les Grecs donnaient à la fête des Tabernacles. Du gr. *skênê*, et *pegnuô*, je fixe.

Obscène, Qui blesse la pudeur. Du lat. *obs*, autour, et *cœnum*, bourbier.

Sceptique. *Les sceptiques ne niaient ni n'affirmaient rien.* Du gr. *skeptikos*, contemplateur.

Sceptre. Du gr. *skeptron*, bâton.

Scévola. Nom propre.

Scier, Couper, fendre avec une scie. Du lat. *scindere*, *scissum*.

Sciatérique. *Cadran sciatérique*. Du gr. *skia*, ombre, et *terein*, observer.

Sciatique, Qui a rapport à la hanche, à l'os ischion, etc. Du gr. *ischion*. *Goutte sciatique*, *névralgie sciatique*, qui affecte le grand nerf sciatique.

Scille, Plante bulbeuse. Du gr. *scilla*.

Scinque, Sorte de lézard du Levant. En lat. *scincus*.

Scintiller, Étinceler. Du lat. *scintillare*.

Sciographie, Représentation de l'intérieur d'un

Dérivés.

gandages exercés dans l'Inde par l'égoïsme; quand on songe aux bûchers de l'Inquisition? Hommes, si vous êtes malheureux, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. (L. N. *Fl. du Dan.*)

Scénique. Scénographie. Scénographique. — Les jeux scéniques des anciens. La scénographie d'un palais. Représentation scénographique.

En s'exposant sur la *scène* du monde, on doit s'attendre à tout.

(De Bréhan.)

Obscénité. Chanson pleine d'obscénités. Ce tableau est une obscénité. Poëtes, respectez la jeunesse, et ne faites point naître dans son esprit des idées obscènes.

Scepticisme. Il porte dans l'histoire un scepticisme qui lui fait révoquer en doute les faits les plus avérés. (Acad.)

Ni le trône ni le *sceptre* ne préservent du malheur.

Dieu donne et ôte le *sceptre* aux rois, comme il lui plaît.

Sciage. Scie. Scierie. Scieur. Scion. Sciure. Scinder. Scissile. Scission. Scissionnaire. Scissure. Abscisse. Abscission. Rescinder. Rescindant. Rescisoire. Rescision. Rescif. — Scinder une question. L'ardoise est scissile. Il y eut scission dans l'assemblée. Les membres scissionnaires. La scissure du rein, du foie. De la sciure de bois. On a jugé le rescindant. Il a fait rescinder l'obligation, le contrat, etc. *Action en rescision. Demander la rescision d'un acte. Le rescindant et le rescisoire ne sont pas jugés par le même arrêt.* (Acad.) *Une mer pleine de rescifs.*

Et guidant son esquif
A travers maint *rescif*
Où l'onde crie,
Elle l'accueille au port
Qu'on appelle la mort:
Aimez Marie. (L. N.)

Scillitique, Qui est fait ou modifié avec la scille. *Vinaigre scillitique. Miel scillitique. Pilules scillitiques.*

Scincoïdiens. La famille des scincoïdiens renferme les genres scinque, seps, bipède, chalcide et bimane.

Scintillant. Scintillation. — La scintillation des étoiles. Les planètes n'offrent pas de scintillation sensible, parce qu'elles ne sont pas des soleils comme les étoiles.

Primitifs.	*Dérivés.*
bâtiment. Du gr. *skia*, ombre, et *graphô*, je décris (1).	
Scipion. Nom propre.	Comme un ruisseau d'argent, qu'une chute divise, En napes de cristal pleut, *scintille* et se brise. (Lamartine.) Qu'il sera fier de vous, le héros qui vous guide, O Romains à l'âme intrépide, Vrais soldats d'un nouveau *Scipion-l'Africain.* (L. N. *La Bataille d'Isly.*)
Scytale, Chiffre dont les Lacédémoniens se servaient pour écrire des lettres mystérieuses. Du gr. *seutalê.*	
Scythes, Peuple.	*Scythie. — La Scythie, immense contrée septentrionale de l'ancien continent, s'étendait depuis la Germanie à l'ouest, jusqu'aux bornes du monde connu des anciens à l'est.*
Scyclax. Nom propre.	
Scylla, écueil.	Pour éviter Charybde on tombe dans *Scylla.*
Scyllare, Genre de la famille des macroures.	Les *Scyllarides*, Tribu de l'ordre des décapodes, famille des macroures, créée pour le genre *scyllare.*
Ascète. Du gr. *askêô*, je m'exerce.	*Ascétique.— Auteur ascétique. Saint Basile a composé des exercices spirituels pour la vie religieuse, sous le nom de Ascétiques.*
Ascidiées (feuilles.)	
Ascite. Du gr. *askos*, outre. Hydropisie du bas-ventre.	
Discerner. Du lat. *discernere*, distinguer.	*Discernement. On ne saurait faire de si loin le discernement des couleurs. Agir sans discernement*, sans savoir si l'on fait bien ou mal.
Disciple. En lat. *discipulus*, de *discere*, apprendre.	*Condisciple. Discipline. Discipliner. Disciplinable. Disciplinaire. Indiscipliné.— L'éléphant est de tous les animaux le plus disciplinable. Mesure disciplinaire. Peine disciplinaire.*
Fasce. *Porter d'azur à la fasce d'or.* Du lat. *fascia.*	*Fascé. Fascié.— Fascé d'or et de gueules. Un coquillage fascié.*
Faisceau. Du lat. *fasciculus.*	*Fascicule. Fasciculé. Fascine. Fascinage.—Il a publié le troisième fascicule de son traité sur les mousses. Les feuilles de l'épine-vinette sont fasciculées. Racines fasciculées. Accommoder de mauvais chemins avec des fascines.*
Fasciner. En lat. *fascinare*, de *fascinum*, charme.	*Fascination.— Cette étrange fascination des esprits se conçoit à peine.* (Acad.)
Irascible, Prompt à se mettre en colère. Du lat. *irascibilis.*	*Irascibilité. — Il est d'une irascibilité extrême.*
Lascif. *Le bouc est un animal très-lascif.* En lat. *lascivus.*	*Lasciveté. Lascivement. Il y a beaucoup de lasciveté dans ce tableau, dans ces vers. Regarder lascivement. Danser lascivement.*
Miscible. En lat. *misci-*	*Miscibilité. La miscibilité des métaux. Mis-*

(1) D'après cette étymologie il me semble qu'il serait mieux de dire *sciagraphie.* Au reste, il n'y a que l'Académie qui écrive *sciographie.*

Primitifs.	*Dérivés.*
bilis, de *miscere*, mêler.	*cellanés* ou mélanges. *Cet auteur a publié d'excellents miscellanés.*
Osciller, Se mouvoir alternativement en deux sens contraires. *Un pendule qui oscille.* Du lat. *oscillare.*	*Oscillation. Oscillatoire.* — *Axe, centre d'oscillation. Les petites oscillations du pendule sont isochrones.* — *Les oscillations du flux et du reflux. Les oscillations d'un vaisseau, d'une cloche, d'une escarpolette.* —*Les oscillations* ou la fluctuation *du crédit public.*—*Mouvement oscillatoire.*
Piscine, Réservoir d'eau. En lat. *piscina*, de *piscis*, poisson.	
Plébiscite, Décret émané du peuple romain convoqué par tribus. En lat. *plebiscitum*, de *plebs*, peuple.	*C'est ainsi que par votre injuste publiscite, vous avez ôté la vie à Ménénius, aussi grand capitaine que bon citoyen.* (Vertot.)
Proboscide, La trompe d'un éléphant, d'un insecte, etc. Du gr. *proboscis.*	*Proboscidiens*, Première famille de l'ordre des pachydermes. Les deux genres de cette famille sont les éléphants et les mastodontes ou éléphants fossiles.
Susception, L'action de prendre les ordres sacrés; etc. En lat. *susceptio*, de *suscipere*, prendre.	*Susceptible*, Capable de recevoir certaine qualité, certaine modification. *La matière est susceptible de prendre toutes sortes de formes. Susceptible d'amour, de haine.* Absol., *Il est susceptible*, Il est facile à blesser. — *Susceptibilité. Blesser, ménager la susceptibilité de quelqu'un.*
Susciter, Faire naître, etc. En lat. *suscitare.*	*Suscitation*, Suggestion, instigation. *Il a fait cela à la suscitation d'un tel.* (Acad.) *Ressusciter. Notre Seigneur ressuscita Lazare.*
Vesce, Plante à fourrage. *Un fagot de vesce.* —*Semer de la vesce.* Du lat. *vesci*, manger.	
Viscère. *Le cerveau, les poumons, le cœur*, etc., *sont des viscères.* Du lat. *viscera.*	*Viscéral*, Qui appartient, qui a rapport aux viscères.

Ce qui caractérise principalement les vrais écrivains, c'est la propriété des termes; car de la propriété des termes naissent la précision, l'élégance et l'énergie. Au contraire, chez les écrivains médiocres, chez les grammairiens, et chez ceux que Boiste appelle les *gens du monde*, l'expression est toujours, pour ainsi dire, à côté de l'idée.

C'est que l'art de s'exprimer en termes propres, c'est-à-dire, avec exactitude, avec précision, suppose une connaissance approfondie et universelle de la langue (1), un sentiment exquis de la

(1) Un livre qui faciliterait au plus haut point cette connaissance; un livre qui, entre autres résultats des plus importants, fournirait à volonté le mot propre, le mot consacré; un livre au moyen duquel on pourrait trou-

valeur des mots. Cette connaissance, ce sentiment, cette qualité essentielle, l'étude des étymologies peut seule la donner. Elle seule peut empêcher les acceptions illogiques et forcées que l'on donne à certains vocables, faute d'en connaître la valeur précise.

Gardez-vous, ô démolisseurs, gardez-vous de porter atteinte aux lois de la dérivation, en supprimant les lettres étymologiques, qui sont le cachet distinctif des mots. Respectez-les partout où le temps les a épargnées, et écrivez *clef, pied, il advient, temps, parents, prudents*, et même *favorit*, de préférence à *clé, pié, il avient, tems, prudens, favori. Clé* et *pié* ne doivent être admis qu'à titre de licences poétiques. Quant au mot *tems* sans *p* et au pluriel des mots en *ant* et *ent* sans *t*, rien n'est plus absurde que cette abré-

---

ver sur-le-champ le nom technique de tout objet réel, sans exception, qui s'offre à la vue; qui pourrait suppléer ainsi au défaut de mémoire et d'instruction même, et s'intituler avec plus de raison encore que cette grammaire: La Clef des Langues et des Sciences; un tel livre serait-il indigne de fixer un moment l'attention du roi le plus éclairé et de la reine la plus bienfaisante du monde, tous deux si dévoués aux progrès des sciences et des arts, tous deux si capables d'apprécier une découverte?

Tel est pourtant l'objet du grand Dictionnaire dont je me suis occupé depuis dix ans, et que j'ai interrompu, à la demande de M. Dutertre, pour entreprendre cette grammaire, qui ne m'aura pas coûté à elle seule moins de trois ans d'un travail assidu. Que de vers j'aurais pu faire dans cet intervalle! Ah! le public doit bien de la reconnaissance à M. Dutertre pour le danger que celui ci a détourné de sa tête. Toutefois ma passion pour mon Dictionnaire eût également sauvé le public; car j'avais bien juré de ne plus rien écrire, de ne plus rien publier, que mon grand dictionnaire ne fût terminé. Fiez-vous après cela aux serments des poètes! Ovide, pour son compte, en écrivait des milliers sur l'aile des vents.

Mais je ne t'oublie pas pour cela, mon cher dictionnaire! Je t'aime toujours aussi tendrement, tu es toujours mon enfant de prédilection en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Va, les volumes que je publie te serviront de précurseurs. Je les envoie pour annoncer ta venue au monde et préparer tes voies.

Qui sait? peut-être le roi, peut-être M. Villemain, peut-être l'Académie, peut-être la nation dépêchera-t-elle à notre rencontre, afin de hâter, par tous les moyens, l'instant heureux de ton apparition; peut-être mettra-t-elle à notre disposition quelque puissante locomotive, qui nous permette d'aller plus vite. Nous en aurions grand besoin, car le chemin est malaisé, et l'équipage n'en peut plus. A l'effet d'obtenir une telle faveur, j'avais rédigé une demande en forme. Je ne sais par quel scrupule ultérieur cette demande est restée dans mon portefeuille, où elle est encore à voir pour peu qu'on y tienne. Je crois me rappeler qu'un ami, un véritable ami, m'insinua qu'on m'accorderait peut-être quelque chose comme une aumône, et je ne voulus pas m'exposer au danger de jeter, comme Chatterton, dans un accès de colère, tous mes manuscrits au feu; ce dont je n'aurais pas manqué de me repentir après.

C'est que je n'avais pas, comme tel autre grammairien, jusqu'à soixante-cinq députés dans ma manche, y compris M. Guizot lui-même. Je n'ai pas l'honneur de connaître un seul député. Le seul dont il me fût raisonnable-

viation, par laquelle le *Journal des Débats* tient tant à se distinguer. Prêter ainsi les mains aux ridicules innovations des Joubert, des Milleran, des Dangeau, ce n'est pas faire preuve de beaucoup de discernement, mais c'est justifier pleinement le ton d'outrecuidance avec lequel on ose parler quelquefois de M. de Lamartine. Non, rien de plus absurde que cette altération graduelle qu'on fait subir à l'orthographe, sous de vains prétextes de simplification et d'économie. Quel sens attacheriez-vous, je vous le demande, au mot *faisceau*, s'il se présentait à vous sous la forme de *fesso?* Cet unique exemple peut vous donner une idée de ce que serait une orthographe restreinte à la simple « expression graphique des sons.»

Heureusement que le mal n'est pas aussi grand que se plaît à

---

ment permis d'invoquer l'appui était M. S***, député natif de mon arrondissement. J'arrive, on m'annonce, je suis introduit.

« Ah! c'est vous, » se hâta de me dire l'honorable député de ****, sans me laisser achever ma phrase. « Je devine le motif de votre visite. Vous venez » sans doute me demander ma protection. Mais vous oubliez que, dans les » élections municipales de ****, vous avez parlé en faveur de M. G***. » M. G***, il est vrai, est mon ami. Mais ce n'était pas une raison pour vo- » ter contre M. L***, qui est aussi mon ami. Après cela, vous pensez bien » que je ne puis pas m'intéresser à vous. »

A la bonne heure. Voilà ce qui s'appelle agir franchement. J'aurais presque embrassé M. S*** pour une telle franchise. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois, en effet, que de vous tenir des années entières le bec dans l'eau, à l'exemple de ces charlatans tout emmiellés de fausses promesses, par lesquelles ils vous empêchent de prendre à temps une résolution énergique, et vous retiennent ainsi plongés dans l'angoisse d'une vaine attente, jusqu'à l'entier épuisement de toutes vos ressources?

Il y en a même qui, avec l'expression du plus vif intérêt sur leurs lèvres, dans leur voix, et dans leur regard, vous jurent, en vous serrant cordialement la main, de s'occuper de vous avec zèle, lesquels, le dos une fois tourné, ne pensent plus même que vous existez. Avis aux jeunes gens, et a bon entendeur salut.

Bref, tel fut le résultat de ma démarche auprès de M. S***, ce grand orateur, dont l'éloquence, dont les arguments vous laissent, comme vous voyez, sans réplique.

Que si l'on veut connaître plus particulièrement quels étaient mes torts envers M. S***, on n'a qu'à lire, dans *Amertumes et Consolations*, la pièce intitulée : *Le Maire charitable.*

Vous sentez bien que ce premier succès ne me tenta guère, et, pour parler comme l'Académie, je rengaînai bien vite mon compliment. C'est que j'ai le malheur de me décourager vite. Autant j'ai de persévérance dans le travail, autant j'en ai peu dans les choses qui touchent à mon bonheur; et, même en amour, si l'on ne fait vers moi la bonne moitié du chemin, je retourne aussitôt sur mes pas. Est-ce orgueil? est-ce humilité? Je crois que c'est l'un et l'autre.

Après ce que je viens de raconter, je ne puis m'empêcher de penser à J. J. Encore une fois, il n'aurait qu'à avoir l'épouvantable idée d'appuyer ma demande auprès du ministre. Quelle vengeance! J'en ai la fièvre rien que d'y songer.

le dire M. Francis Wei; et les mots nombreux que nous avons cités plus haut prouvent suffisamment que l'étymologie n'a presque rien perdu de son empire sur l'orthographe. Quant au changement de l'*oi* en *ai*, aux imparfaits des verbes et dans les mots terminés en *oi* avec le son de *é*, nous en remercions de tout cœur Nicolas Bérain, de Rouen; car cette légère innovation, dont la première idée lui appartient, est un service réel rendu à la langue; puisque, sans porter aucune atteinte grave à l'étymologie, elle fait disparaître une des plus grandes difficultés de la prononciation; service innappréciable qui eût dû valoir à son auteur autre chose que les titres de *pédant crotté* et de *cuistre* que lui prodigue si libéralement M. Francis Wei. Surtout il est d'une critique bien peu française de qualifier sans façon Mme Leroy, Mlle Saint-Maurice et Mlle de la Durandière, de *précieuses*, de *pimbèches* et de *péronnelles*, parce qu'elles eurent le tort immense, selon M. Francis Wei, de changer *sçavoir* en *savoir*, *resiouissance* en *réjouissance*, *tousiours* en *toujours*, *troisiesme* en *troisième*, *prosne* en *prône*, *veu* en *vu*, *eschantillon* en *échantillon*, etc. C'est un tort dont, pour ma part, je sais beaucoup de gré à ces vénérables dames; bien que je porte aussi loin que qui que ce soit le respect pour les formes pures de notre langue, et que je sois prêt à rompre autant de lances qu'il le faudra contre quiconque oserait encore y porter une main impie.

Pour en revenir à notre *c*, inutile, je crois, d'avertir qu'il ne prend point de cédille devant *e* ou *i*, puisque de sa nature il a toujours le son doux devant ces deux voyelles.

Inutile aussi de répéter que le son de l'*s* devant *a*, *o*, *u*, est toujours représenté par son signe propre : *sage*, *saint*, etc.; excepté dans les dérivés des mots à désinence en *ce*, *cer* ou *cevoir*, et dans quelques autres mots terminés par *çon*.

Inutile encore de rappeler que l'*s* se redouble entre deux voyelles, sous peine d'être prononcée comme un *z*, excepté dans les mots suivants et leurs dérivés ou analogues :

Antiseptique, remède;	Girasol, sorte d'opale.	Périsystole,	vicaire d'un patriarche;
Antisocial,	Monosyllabe,	Pétrosilex,	Tournesol,
Antisiphilitique,	Parasange, mesure itinéraire.	Polysynodie,	Trisection,
Asymptote,	Paraselène,	Préséance,	Unisexuel,
Coquesigrue,	Parasol,	Présupposer,	Vraisemblable.
Désuétude,		Protosyncelle,	

Dérivés et analogues. *Asymptotique, trisyllabe, décasyllabe, polysyllabe, monosyllabique, parisyllabique, imparisyllabique, présupposition, vraisemblance, invraisemblance, invraisemblable.*

Toutefois, je demanderai pourquoi l'on redouble l'*s* dans *dessécher, desseller, pressentir, ressentir, ressouvenir, ressembler*, etc., et point dans *désuétude, préséance, présupposer, vraisemblable*, etc. Pourquoi *dissyllabe* et point *trissyllabe?* Je ne saurais me rendre compte de cette anomalie, et c'est pourquoi, je vous le dis, vous pouvez écrire sans inconvénient *Dessuétude, presséance, pressupposer, monossyllabe, trissyllabe, décassyllabe, hendécassyllabe, imparissyllabique, trissection*, et même *unissexuel* et *vraissemblable;* à moins que vous ne préfériez : *dé-suétude, pré-séance, pré-supposer, vrai-semblable*, etc. Il n'y a pas d'autre alternative aux yeux de la raison. Cette petite innovation, quoique très-rationnelle et fondée tout entière sur l'analogie, me vaudra peut-être de la part de M. Francis Wei les titres assez peu flatteurs de *pédant crotté* et de *cuistre obscur;* ce jet subit de lumière blessera peut-être quelques prunelles trop délicates; mais on s'y accoutumera, comme on s'est accoutumé à bien d'autres choses beaucoup plus funestes, comme on s'accoutume à tout, même à la vie, même au poison, même aux feuilletons de J.J.! Je ne vous dis rien encore des mots *antisocial, antiseptique;* car l'esprit humain est une bouteille au goulot étroit où le bon sens ne pénètre que goutte à goutte; mais leur tour viendra. Jusque là vous ferez bien d'écrire *anti-social, anti-septique.* Les autres sont plus rebelles à la réforme.

Il reste encore sur le son de l'*s* une petite difficulté à résoudre. Nous avons dit que ce son est toujours représenté par son signe propre devant *a, o, u;* mais comment, par la simple audition, distinguer *ai* de *ei* ou de *é*, *an* de *en?* Ici encore la science étymologique est d'un grand secours: car

ai indique, selon l'expression de M. Francis Wei, que le mot latin dont le nôtre est dérivé contient un *a* corrélatif dans sa contexture. Ainsi l'on écrit *essaim, sain, saint, saigner, saisir, saison*, à cause de *examen, sanus, sanctus, sanguis, sacire, statio* (1). Dérivés et composés : *sainement, assainir, sanitaire, sainbois, sainfoin, saindoux, saintement, toussaint, saisie, saisissement, se dessaisir*, etc. Ce sont à peu près les seuls exemples qu'on puisse citer.

On écrit par *san* les participes des verbes en *ser* et leurs dérivés : *compatissant, croissant, naissant, croissance, naissance, reconnaissance*, etc., ainsi que l'adjectif *puissant* et ses dérivés *puissance, puissamment, impuissance*.

Voici la liste des mots qui commencent par *san* :

San-bénito,	Sangle,	Sansonnet,	*Sanctuaire,*
Sancir,	Sanglier,	Santé,	*Sandalier,*
Sanction,	Sanglot,	Santoline,	*Sanglade,*
Sandal,	Sanhédrin,	Santon,	*Sanglant,*
Sandale,	Sanicle,	Sanve.	*Sang-sue,*
Sandaraque,	Sanie,	Dérivés :	*Sanguin,*
Sandjiak,	Sans,	*Sanctionner,*	*Sanguine,*
Sang,	Sanscrit,	*Sanctifier,*	*Sanieux,* etc.

Enfin me voilà hors du ténébreux abîme.
De l'air, de l'air, mon Dieu! *Sur* quelque haute *cime*
Vos *cieux* à respirer!
Une *source* d'eau claire où me désaltérer!
C'est l'heure où chaque cœur bat près du cœur qu'il aime.
J'ai travaillé bien tard ; ma fatigue est *extrême*.
Un moment de repos, *Seigneur*, un *seul* moment!
Il est minuit. Tout dort *sous* les yeux des étoiles.
Moi, tandis que la nuit *berce* amoureusement
Le monde dans *ses* voiles,
Et lui fait retrouver dans un rêve charmant
Les fêtes, les plaisirs, les triomphes, la joie,
Que vous faites, *Seigneur*, éclore dans *sa* voie,
Moi *seul*, pour amortir les traits de ma douleur,

(1) Cette dernière étymologie est au moins douteuse.

Pour écarter le *spectre* affreux de mon malheur,
Je roule, tout *sanglant*, mon rocher qui retombe.

Pitié, pitié, mon Dieu! car mon âme *succombe*
A tant d'efforts, à tant de maux.
Un moment de repos, un moment de repos!
J'ai *soutenu* long-temps le choc d'un grand orage
Qui m'a tout brisé, tout meurtri;
J'ai *souffert* bien long-temps sans *pousser* un *seul* cri,
Mais je ne réponds plus, *Seigneur*, de mon courage;
Et quand la Mort est là, qui, *seule* ayant pitié,
Seule me tend les bras, tous m'ayant oublié;
Quand le monde pour moi n'est qu'une latomie (1),
Qui pourra m'empêcher d'*embrasser cette* amie?

J'ai déjà tant *souffert*, je *souffre* tant, mon Dieu!
Ah! de *grâce* éteignez *cette* douleur de feu,
Cette éternelle flamme,
Cet enfer de mon âme.
Hélas! voilà qu'au *souffle* ardent de mon *esprit*
Le brasier *se* rallume, et flamboie, et grandit.
Voilà que le *serpent* réchauffé *se* ranime;
Voilà qu'il *recommence* à mordre *sa* victime.
Au travail, au travail! Dans *cet* étau d'airain
Comprimons à la fois mon cœur et mon chagrin.
Étouffons ma *pensée*, afin que la fournaise,
Faute de *stimulant*, *s'assoupisse* et *s'*apaise.

Et vous, qui maintenant voyez du haut des *cieux*
Quel *supplice* mon cœur, pour épargner vos larmes,
Dérobait à vos yeux,
Vous, témoins désormais de toutes mes alarmes,
O ma mère, ô *Stella*, priez, priez pour moi,
Et retrempez mon âme au *soleil* de la foi.

Encore quelques exemples, encore quelques fleurs *sur cet* aride *sol* de la grammaire, trop peu cultivé jusqu'à *ce* jour.

---

(1) Carrière où l'on renfermait des prisonniers. La plus célèbre est celle de Syracuse, taillée dans le roc par Denys le Tyran. Elle est convertie aujourd'hui en jardin souterrain. Du gr. *latomeô*, je taille des pierres, de *laas*, pierre, et *temnô*, je coupe.

LE PRINTEMPS.

I.

Je marchais dans l'air libre à travers la prairie
Pleine de doux *concerts* et d'*aspects ravissants;*
Le *soleil* rayonnait, et de l'herbe fleurie
Mes pas faisaient *sortir* des nuages d'*encens.*

Tout riait, tout chantait. Jeune amante adorée,
Des fleurs dans *ses* cheveux et richement parée
De *ses* plus beaux atours,
La Nature *semblait* rêver à ses amours.

A la voir *souriante,* à la voir jeune et belle,
Avec *son* voile blanc, *sa* couronne éternelle
De neige, on eût *pensé*
Qu'elle attendait après *son* jeune *fiancé.*

Mais convient-il d'avoir tant de coquetterie.
Lorsqu'on est *fiancée* et que l'on *se* marie,
Pour le premier venu,
Et d'étaler *ainsi* l'éclat de *son sein* nu?

Elle *laisse* flotter *sa* tunique ondoyante;
Et *sa* bouche, en *passant, sa* bouche *souriante*
Vous donne le bonjour,
Tandis que *son* œil bleu vous lorgne avec amour.

Voyez, elle n'a pas *cessé* de vous *sourire,*
Ni de vous *agacer;* et, pour mieux vous *séduire,*
Elle vous tend la main,
Et vous donne à baiser les roses de *son sein.*

Moi, devant *ces* trésors des plus charmantes choses,
Tout baigné, tout noyé de *souffles* amoureux,
De *céleste* harmonie et de parfums de roses,
Je me disais: Pourquoi *suis*-je *si* malheureux?

II.

Je marchais dans l'air libre à travers la prairie
Pleine de doux *concerts* et d'*aspects ravissants;*
Le *soleil* rayonnait, et de l'herbe fleurie
Mes pas faisaient *sortir* des nuages d'*encens.*

Tout riait, tout chantait, près d'une *source* pure,
Je vis le beau Printemps, l'amant de la Nature,
Qui *se* paraît pour *son* hymen,
Nonchalamment penché *sur* le flot argentin.

Il était radieux comme une jeune gloire.
La naïade (1) aux yeux clairs lavait *ses* pieds d'ivoire,
Et parfumait *ses* blonds cheveux,
Ruisselant en flots d'or de *son* front lumineux.

L'oréade (2), non moins *empressée* à lui plaire,
Lui mettait par *dessus* ses boucles de lumière,
Sa couronne de diamant,
Et les *grâces* ornaient *son* visage charmant.

Agaçant et rieur comme une jeune fille
Qui s'en va folâtrant de charmille en charmille,
Il *se* pencha vers le *ruisseau*,
Et *sur* moi fit jaillir une *poussière* d'eau.

Puis mêlant *son* gai rire au chant moqueur des merles,
Il prit à *sa* couronne une foule de perles
A l'éclat vif et diapré,
Et les *sema sur* l'herbe à mes pieds dans le pré.

Moi, devant *ces* trésors des plus charmantes choses,
Tout baigné, tout noyé de *souffles* amoureux,
De *céleste* harmonie et de parfums de roses,
Je me disais: Pourquoi *suis*-je *si* malheureux?

III.

Je marchais dans l'air libre à travers la prairie
Pleine de doux *concerts* et d'*aspects ravissants*;
Le *soleil* rayonnait, et de l'herbe fleurie
Mes pas faisaient *sortir* des nuages d'*encens*.

Sur leur couche de fleurs, au bord des eaux courantes,
Nos amants ont fondu leurs lèvres *souriantes*
Dans un baiser divin,
Et la *création célèbre* leur hymen.

Comme je regagnais la ville aux rumeurs *sourdes*,
Léger, ne *sentant* plus le poids des heures lourdes,
Plongeant mes yeux ravis dans les bleus horizons,
L'âme pleine d'oubli, de calme, et de *chansons*,

Voilà que tout à coup, sur une pente *douce*,
L'un près de l'autre *assis sur* un *sofa* de *mousse*,
A l'ombre d'un tilleul,
J'*aperçois* deux amants, deux, et pourtant un *seul*.

---

(1) Nymphe des fontaines et des rivières. En grec *naias*.
(2) Nymphe des montagnes. Du grec *oros*, montagne.

Tels *ensemble croissant sous* l'œil de la nature,
Puisant au même *sein* la même nourriture,
Deux *arbustes* jumeaux, peuplés d'oiseaux chanteurs,
Ne forment qu'un *massif* de verdure et de fleurs.

O rayon de l'amour qui sur leur front *se* joue!
O rose de la joie éclose *sur* leur joue!
O doux chants de bonheur
Dont leur lèvre frémit, chaste lyre du cœur!

Alors, devant l'éclat du lis et de la rose,
Sous le *souffle* embaumé qu'exhalait chaque fleur,
De ma douleur en moi je *sentis* mieux la cause:
Loin d'*ELLE sur* la terre il n'est pas de bonheur.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

OMNIA VANITAS. A M. L'ABBÉ ***.

O vous, *esprit* formé d'une divine *essence*,
Ne vous dérobez pas à ma *reconnaissance*,
Et *laissez*, *laissez*-moi vous *adresser aussi*
L'hommage de mon cœur et vous crier: *Merci!*
Merci, ministre *saint* de la *grâce*, — dont l'âme
Est un foyer d'amour, *douce* et limpide flamme
Qui, *lorsque* vous *passez* parmi les malheureux,
Fait qu'un rayon d'*espoir s'*épanouit *sur* eux,
Et, brillant tout à coup comme un phare dans l'ombre,
Jète un reflet du *ciel sur* leur demeure *sombre!*
Merci du fond de l'âme, à vous, cœur éprouvé,
Qui m'avez *consolé*, béni, calmé, *sauvé*,
Qui, vrai *soldat* du *Christ*, votre divin modèle,
Et *tout prêt* à mourir en serviteur fidèle,
Suivez de la vertu le *sentier* escarpé,
Plein de *sollicitude* et de *sueur* trempé,
Conduisant après vous, noble *pasteur* des âmes,
Loin des jets vénéneux, loin des piéges infâmes,
Un troupeau bien *souvent* rebelle à votre voix;
De *sorte*, ô bon gardien, qu'il vous faut bien des fois,
Retournant *sur* vos pas, chercher loin de la route
Vos brebis *s'*égarant dans la forêt du doute!

O *céleste* envoyé, qui passez *ici*-bas,
Au *sombre esprit* du mal livrant mille combats,
Cumulant les fardeaux, et prenant de la vie
Pour vous tout *ce* qu'elle a de moins digne d'envie,

Merci ! car vous avez *sur* mon front abattu
Fait *descendre* d'en haut l'orgueil de la vertu ;
Car votre piété, comme une clarté vive
Sous laquelle le cœur malade *se* ravive,
Pour les yeux de mon âme, à travers *sa* prison,
A refait dans le *ciel* un *splendide* horizon.

Où trouver des couleurs, des notes, des paroles,
Des *signes*, des rayons, des flammes, des *symboles*,
Capables de *servir* d'interprète à mon cœur,
Et d'*exprimer* mes vœux dans toute leur ardeur ?

Pour vous, pour vous avec des prières de flamme,
Quelle faveur au *ciel* faut-il que je réclame ?
Ici-bas n'est-il rien qui flatte vos désirs,
Tel que titres, honneurs, *richesses*, doux loisirs ?

Eh bien, que votre front *se* couronne de gloire,
De toutes les *sp*lendeurs dont brille la victoire ;
Que la Fortune, loin des vulgaires rumeurs,
Vous porte *sur son* aile au *sommet* des grandeurs ;
Qu'en vous voyant *passer* la foule *impatiente*
Éclate autour de vous en fanfare brillante ;
Sous les plafonds *sculptés*, où le rayonnement
De *cent lustres* répand *son* éblouissement,
Que le banquet *superbe*, éclatant d'*allégresse*,
Prolonge à votre gré *sa* joie et *son ivresse* ;
Que *splendides* galas et *concerts ravissants*
Ne *cessent* d'enivrer votre cœur et vos *sens* ;
Que tout vœu de votre âme à l'*instant s'accomplisse* ;
Que chaque heure *sur* vous apporte *son délice* ;
Que la faveur des rois, riche de mille dons,
Inonde votre *sein* de croix et de cordons ;
D'un manteau de brocart taillé pour un grand rôle
A votre tour drapez fièrement votre épaule ;
Ayez, pour déposer l'accablant poids des jours,
Canapés de damas et carreaux de velours ;
Ne paraissez jamais qu'en pompeux équipages,
Sans cesse environné de laquais et de pages ;
Qu'il vous vienne du *ciel* un *souffle caressant* ;
Sur la terre, en un mot, *soyez* riche et *puissant*.

Que dis-je ? vous dont l'œil pénètre toute chose,
Vous qui voyez la fin *aussi* bien que la cause,
Sans doute des grandeurs vous *savez* le néant ?

Ah ! comme on vide tôt *cette* outre de géant !
Et qu'elle affreuse lie au fond du vase vide
Laisse cette liqueur enivrante et perfide !
Pour une goutte, hélas ! de ce nectar vainqueur,
Que de poisons mortels nous dévorent le cœur !

Puisqu'il en est *ainsi, puisque* l'unique chose
Qui répande en notre âme un doux parfum de rose,
C'est de vivre pour Dieu, de n'aimer que lui *seul;*
Puisqu'il n'est qu'un degré de la pourpre au *linceul*,
Qu'au milieu des plaisirs la douleur *surabonde*,
Que tout *sourire* est faux et toute joie immonde;
*Puisqu'*on ne voit partout que désenchantements;
Puisqu'un souffle détruit les plus fiers monuments;
Et que la terre, hélas ! n'est qu'une morne friche
Dont les fruits *sont* amers au pauvre comme au riche;
*Puisqu'*à l'œil de l'*esprit cet immense* univers
Est plus petit qu'un grain de *sable* au fond des mers;
Puisqu'ici bas tout n'est que misère profonde,
Et qu'il faut tendre au *ciel* par le mépris du monde,
Voici quels *sont* pour vous mes *souhaits* de bonheur :
*C'*est que Dieu vous accorde, ô fidèle *pasteur*,
La *grâce* de gagner à Jésus bien des âmes
Et de les préserver des éternelles flammes,
Afin que vous *puissiez* arriver quelque jour,
Tout rayonnant de gloire au *suprême séjour*,
Conduisant *sur* vos pas une légion d'anges
Qui dans l'éternité chanteront vos louanges. *(Id. Ibid.)*

A DEUX PETITES PRINCESSES ALLEMANDES,

Mlles BALDINE ET ÉLÉONORE DE P***.

Pardon d'avoir *blessé* votre *patriotisme*,
Beaux enfants, nobles cœurs, lis à l'éclat *si* doux.
Voyez-vous ! l'exil est un *prisme*
Où le pays natal brille au *dessus* de tous.
Pardon d'avoir ému votre jeune courroux.
*S'*il est vrai qu'en fait d'arts la *France* soit la *France*,
Toujours est-il, j'en ai la parfaite *assurance*,
Qu'on n'y voit point d'enfants plus aimables que vous. *(Id. Ibid.)*

« Mais nous-mêmes, humbles parias de l'*espèce* humaine, *si* nous avions la charité, loin de porter envie aux riches, loin de *consi-*

dérer comme un bien *ce* qui n'est que la *source* de tous les maux, nous apprendrions de JÉSUS-CHRIST à mépriser les *richesses*.

» La charité exalte l'homme et le rend *insensible* aux plus cruelles *privations*.

» Où les martyrs puisaient-ils cette *patience* inébranlable qui les *soutenait* au milieu des *supplices, sinon* dans la charité? Moins occupés de *ce* qu'ils *possédaient* que de *ce* qu'ils convoitaient, ils ont vu avec joie tous leurs biens pillés, *parce* qu'ils aimaient Dieu.

» Aimons et nous *serons* en *sûreté* dans la fournaise de notre *affliction;* l'amour, comme une rosée *céleste,* peut rafraîchir les flammes de la douleur.

» Aimons, et la vie ne nous causera plus d'ennuis, ni la mort de terreur.

» Ce qui peut nous arriver de pis, c'est la mort *sans* contredit; et qu'est-*ce* que la mort, *sinon* la fin de l'épreuve et la porte de la *récompense ?*

» Ah! malheureux que nous *sommes! si* nous avions la charité, voudrions-nous, *subjugués* par l'*ascendant* de *ces scélérats* qui font de nous les vils *instruments* de leur *ambition,* voudrions-nous sacrifier à quelque avantage éphémère qu'ils nous promettent, les biens éternels et infinis dont nous ne sommes *séparés* que de quelques pas?

» Loin de nous plaindre de notre état, nous nous applaudirions d'être pauvres; car la pauvreté est le gymnase de la vertu, tandis que la *richesse* est le théâtre de tous les *vices. Sur cent* riches on n'en trouve pas un *seul* dont la vie soit irréprochable, pas un *seul* qui *soit* exempt de *cet* affreux *égoïsme*, cause de tous les maux, qui *semble* élever un mur d'airain entre leur âme et la vertu. Il n'en est pas de même parmi les pauvres, pour qui, du moins, la morale et la religion ne *sont* pas de vains mots. En général, *ceux-ci se* montrent bons et *compatissants, parce* qu'ils ont appris à *souffrir;* ils ont la naïveté, la franchise; ils ne font pas *profession* publique de haine et de mépris pour le reste des hommes; ils *sont* touchés des moindres bienfaits; ils ont en horreur la *mollesse* et l'oisiveté; ils rendent à Dieu *ce* qui est à Dieu et à *César ce* qui est à *César*.

» Nous regarderions donc notre part de l'héritage *universel* comme la meilleure, *si* nous avions la charité.

» Et qu'avons-nous à envier aux riches et aux *puissants* de la terre? Ne *sommes*-nous pas mille fois plus riches, mille fois plus nobles que tous les *princes* et tous les rois? Jésus ne nous a-t-il pas donné le glorieux titre de frères? et *ce* titre n'est-il pas *supérieur* à tous les titres inventés par l'orgueil des hommes? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit, en parlant des pauvres, LE ROYAUME DES *cieux* EST A EUX?

» Nous avons été *sacrés* rois du *ciel:* quel est donc le roi de la terre qui oserait *se* prévaloir *sur* nous de *sa* royauté?

» On dira de *Sa Majesté* Louis-Philippe que le royaume de *France* est à lui, de *Sa Majesté* la reine Victoria que le royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande est à elle, de *Sa Majesté* Ferdinand 1er que l'empire d'Autriche est à lui; mais toutes *ces Majestés* devront dire à leur tour, en parlant des pauvres : LE ROYAUME DES *cieux* EST A EUX.

» Or, autant le *ciel* est *au-dessus* de la terre, autant nous qui *sommes* les rois du *ciel*, nous *sommes* au-*dessus* des rois de la terre.

» Avec une telle couronne *sur* la tête, oserions-nous fléchir *sous* l'*adversité?* » (*Id. Le Livre de Tous.*)

Vain *espoir!* inutile *soin!*
Ramper est des humains l'*ambition* commune;
C'est leur plaisir, *c'est* leur besoin.
Voir fatigue leurs yeux, juger les importune.
Ils *laissent* juger la fortune,
Qui fait *juste celui* qu'elle fait *tout-puissant.*
Ce n'est point la vertu, c'est la *seule* victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
Teint du *sang* des vaincus tout glaive est *innocent.*
(ANDRÉ CHÉNIER.)

La peinture des *passions,* variables comme le cœur humain, est une *source* inépuisable d'*expressions* et d'idées neuves: il n'en est pas de même de la volupté. Là tout est matériel, et, quand vous avez épuisé l'albâtre, la rose, et la neige, tout est dit. (V. HUGO.)

On doit encore plus de *respect* à la *jeunesse* qu'à la *vieillesse.* (*Idem.*)

Le mouvement *se* propage du *centre* à la circonférence; le travail *se* fait en *dessous*, mais il *se* fait. Les pères ont vu la *révolution* de *France*, les fils verront la *révolution* d'Europe. (*Idem.*)

Instruire le peuple, *c'est* l'améliorer; éclairer le peuple, *c'est* le moraliser; lettrer le peuple, *c'est* le *civiliser*. (*Idem.*)

L'empereur disait : *officiers* français et *soldats russes*. (*Idem.*)

Les Gaulois brûlèrent *Lutèce* devant *César*. Deux mille ans après, les *Russes* brûlent *Moscou* devant Napoléon. (*Idem.*)

La générosité *consiste* à *se* priver *soi*-même pour donner aux autres. (MOORE.)

Vous étonner de l'*inconstance*, c'est trouver étrange qu'une *glace* ne *conserve* pas votre image.

La grammaire est la clef *indispensable* des *sciences* de l'homme, et *cette* clef n'est pas faite. (CHARLES NODIER.) Nous la faisons. (L. N.)

L'*enfance* et la *vieillesse* reposent sur l'oreiller de l'*insouciance*, la *jeunesse sur* les roses et les épines de l'amour, l'âge mûr *sur* le gril ardent de l'*ambition*. (Cité par *Boiste*.)

Dans une guerre *civile* la victoire même est une défaite. (LUCAIN.)

Il n'y a qu'une âme faible ou froide qui *puisse recevoir sa* guérison du temps. (SCHILLER.)

Avoir un but, dans *sa* vie, un être adoré auquel on rapporte toute *son existence*, qui vous porte au bien, qui vous *sauve* du mal, pour qui l'on désire être grand, *considéré*, honoré; un *soleil* vivifiant qui fasse éclore dans votre âme tous les germes de vertu que le *ciel* y a mis, qui y *dessèche* tous les germes du *vice;* un cœur qui *soit* comme le dépôt *sacré* des joies et des bonheurs que Dieu nous envoie, un cœur en qui vous vous *sentiez* vivre; une voix amie qui vous dise avec un sourire, au bout de vos longs efforts : *c'est* bien, je *suis* contente, je suis fière; une autre part de vous-même enfin, la meilleure et la plus chère, d'où viennent toute votre *force*,

tout votre orgueil, tout votre bonheur : quel rêve ! Doux rêve, hélas ! *sitôt* évanoui ! (L. N. *Fleurs du Danube.*)

La voix d'un ami est *douce* au cœur de celui qui *souffre.* (*Id. Ibid.*)

Ma douleur *immense*, *sans* bornes, je la cache à tous les yeux, je l'enveloppe d'un voile brodé de fleurs, je l'entoure de toutes *sortes* de *précautions*, je m'*efforce* de la rendre invisible; car le monde ne *souffre* pas qu'on l'*attriste.* Le monde ne tend la main qu'aux heureux, ne *sourit* qu'aux fronts *souriants* et couronnés de roses, ne répond qu'aux compliments et aux flatteries. (*Id. Ibid.*)

Ah ! que n'ai-je la foi des martyrs et des *solitaires*, *cette* foi *sublime*, supérieure à tout, *cette* foi que j'ai exaltée dans ma prose et dans mes vers, hélas ! par le *seul sentiment* du besoin *immense* que j'en avais ! (*Id. Ibid.*)

Vous êtes *ravissante* d'une *douceur céleste;* un ange du *ciel s'emble s'être* incarné en vous. Chaque fois que vos yeux *si* doux *se* tournaient vers moi, chaque fois que vos lèvres *si* fraîches, *si* pures, *si* vermeilles, *s'épanouissaient sous* une de vos divines *pensées*, comme une rose *sous* un rayon du *soleil*, je *sentais* couler dans mon âme un fleuve de délices. (*Id. Ibid.*)

Il n'y a rien de changé en *France*, il n'y a qu'un *Français* de plus. (Le comte d'Artois.)

Beautru, *considérant* un jour au-*dessus* d'une cheminée la *Justice* et la Paix, en *sculpture*, qui *s'embrassaient :* « Voyez-vous, » dit-il en *s'adressant* à un ami, « elles *s'embrassent*, elles *se* baisent, » elles *se* disent adieu pour ne *se* revoir jamais. »

M. J. J. a dit en parlant d'un *crustacé* qu'il aime, à *ce* qu'il paraît : « Le homard, *ce* cardinal de la mer. » *Cet* écrivain gastronome croit que le homard est rouge avant d'être cuit.

A la *suite* d'une *discussion* politique très-violente, deux jeunes hommes *se* rendirent *sur* le pré. On *se* battit au *pistolet*, et l'un des combattants ayant été *blessé s'*écria : « Je *suis* atteint, mais je ne *suis* pas convaincu. » (*Atteint et convaincu* est une locution qu'on employait autrefois dans les jugements criminels, pour exprimer que l'accusé était reconnu coupable. *Atteint et convaincu d'avoir volé.*) [Acad.]

On demandait à un homme d'*esprit* pourquoi il négligeait *son* talent et *paraissait si* complètement *insensible* à la gloire; il répondit : « Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes. »

On demandait à Pope par quels moyens il *s'*était fait tant d'amis; il répondit : « Au moyen de *ces* deux *axiomes :* TOUT EST *possible;* TOUT LE MONDE A RAISON. »

Quand M. de Talleyrand fut nommé *vice*-grand-électeur de l'empire, Fouché dit : « Dans le nombre *cela* ne paraîtra pas; *ce* n'est qu'un *vice* de plus. »

On demandait à un *sage* comment il était devenu *si* honnête homme; il répondit : « En faisant le contraire de tout *ce* que font les autres. »

Adrien, ayant eu à *se* plaindre d'un *officier* des légions de *Syrie*, avant qu'elles l'*eussent* proclamé, lui dit : « Tu es sauvé; me *voici* empereur. »

Un homme qui ne lit guère, disait : « Je relis Montaigne pour la *sixième* fois. — *Monsieur* est relieur? » demanda un auditeur qui le connaît bien.

« De l'*insuffisance* du *salaire* naît encore, pour les hommes, le profond dégoût qu'ils apportent presque toujours dans la tâche qui leur est imposée. *Cela se conçoit. Sait*-on leur rendre le travail attrayant, *soit* par la variété des *occupations, soit* par des *récompenses* honorifiques, *soit* par des *soins, soit* par une *rémunération proportionnée* aux *bénéfices* que leur main d'œuvre procure, *soit* enfin par l'*espérance* d'une retraite *assurée* après de longues années de labeur? Non, le pays ne *s'*inquiète ni ne *se soucie* de leurs besoins ou de leurs droits.

» Et pourtant il y a, pour ne *citer* qu'une branche d'*industrie*, des *mécaniciens* et des ouvriers, dans les usines, qui, exposés à l'explosion de la vapeur et au contact de formidables engrenages, courent chaque jour de plus grands dangers que les *soldats* n'en courent à la guerre, déploient un *savoir* pratique rare, rendent à l'*industrie*, et *conséquemment* au pays, d'*incontestables services* pen-

dant une longue et honorable carrière, à moins qu'ils ne *périssent* par l'explosion d'une chaudière ou qu'ils n'aient quelque membre broyé entre les dents de fer d'une machine.

» Dans *ce* dernier cas, le travailleur *reçoit*-il au moins une *récompense* égale à *celle* que *reçoit* le *soldat* pour prix de *son* courage : une *place* dans une maison d'invalides? Non. Qu'importe au pays? Et *si* le maître du travailleur est ingrat, le mutilé, incapable de *service*, meurt de faim dans quelque coin.

» Enfin, dans *ces* fêtes pompeuses de l'*industrie*, convoque-t-on jamais quelques-uns de *ces* habiles travailleurs qui *seuls* ont *tissé ces* admirables étoffes, forgé et *damasquiné ces* armes éclatantes, *ciselé ces* coupes d'or et d'argent, *sculpté ces* meubles d'ébène et d'ivoire, monté *ces éblouissantes* pierreries avec un art exquis?

» Ne serait-il pas d'un noble et encourageant exemple de voir le maître proposer aux *récompenses* ou aux *distinctions* publiques l'ouvrier député par *ses* pairs comme l'un des plus honnêtes, des plus laborieux, des plus intelligents de *sa profession?*

» Alors une désespérante *injustice disparaîtrait;* alors les vertus du travailleur *seraient stimulées* par un but généreux, élevé; alors il aurait intérêt à bien faire.

» *Sans* doute le *fabriquant* (1), en raison de l'*intelligence* qu'il déploie des capitaux qu'il aventure, des *établissements* qu'il fonde, et du bien qu'il fait quelquefois, a un droit légitime aux *distinctions* dont on le comble; mais pourquoi le travailleur est-il impitoyablement *exclu* de *ces récompenses* dont l'*action* est *si puissante sur* les *masses?*

» Les généraux et les *officiers sont*-ils donc les *seuls* que l'on *récompense* dans une armée?

» Après avoir *justement* rémunéré le chef de cette *puissante* et féconde armée de l'*industrie*, pourquoi ne jamais *songer* aux *soldats?*

(1) Je sais bien qu'on écrit le plus ordinairement *fabricant*, mais il me plaît d'écrire *fabriquant*, comme on écrit *attaquant*, *choquant*, *marquant*, etc. Libre à vous de m'imiter ou non.

» Pourquoi n'y a-t-il jamais pour eux de *signe* de *rémunération* éclatante? quelque *consolante* parole d'une lèvre *auguste?* Pourquoi ne voit-on pas, en *France*, un *seul* ouvrier décoré pour prix de son *intelligence*, de *son* courage, de *sa* probité, des *services* qu'il a rendus au pays? *Cette* croix et la *modeste pension* qui l'accompagne *seraient* pourtant une *récompense justement* méritée. Mais non : pour l'humble travail, pour le travail *nourricier*, il n'y a qu'oubli, *injustice*, *indifférence*, dédain!

» *Aussi* de *cet* abandon public, *souvent* aggravé par l'*égoïsme* et par la dureté de maîtres ingrats, naît pour les travailleurs une *condition* déplorable.

» Les uns, malgré un labeur *incessant*, vivent de *privations* et meurent avant l'âge, *presque* toujours en *maudissant* une *société* qui les *délaisse;* d'autres cherchent l'éphémère oubli de leurs maux dans une *ivresse* meurtrière; un grand nombre enfin, n'ayant aucun intérêt, aucun avantage, aucune *incitation* morale ou matérielle, à faire plus ou à faire mieux, *se* bornent à faire rigoureusement *ce* qu'il faut pour gagner leur *salaire*. Rien ne les attache à leur travail, *parce* que rien à leurs yeux ne *rehausse*, n'honore, ne glorifie le travail. Rien ne les défend contre les *séductions* de l'oisiveté, et, *s'*ils trouvent, par hasard, les moyens de vivre quelque temps dans la *paresse*, peu à peu ils *cèdent* à *ces* habitudes de fainéantise, de débauche; et quelquefois les plus mauvaises *passions flétrissent* à jamais des *natures* originairement *saines*, honnêtes, remplies de bon vouloir, faute d'une tutelle protectrice et équitable, qui ait *soutenu*, encouragé, *récompensé* leurs premières *tendances*, honnêtes et laborieuses.» (EUGÈNE SUE.)

Ces exemples prouvent de quelle *importance* il était de régler enfin l'*expression* graphique d'un *son* qui *se* reproduit *sans cesse* dans le *discours* et dont les *signes* figuratifs *sont si* variés.

Voici un exemple frappant des erreurs où peut faire tomber la confusion de *ces* divers *signes*.

Piron avait *reçu* d'une marquise bel *esprit* un billet *ainsi conçu:*

« *Monsieur*, vous êtes prié de venir COUPER *ce soir* à l'hôtel entre 8 et 9. » Piron *se* rendit à l'*invitation*, qu'il prit au pied de la lettre, à tel point que pendant tout le *souper* il ne fit que découper, et ne *desserra* les dents ni pour manger ni pour parler. « *Monsieur*, lui dit la marquise vers le milieu du repas, vous n'avez donc pas faim? — *Si*, madame. — Alors pourquoi ne mangez-vous pas? — *Parce* que je ne suis pas invité. — Vous n'avez donc pas *reçu* mon billet? — Pardon, le voici. — Eh bien? — Eh bien! je me rends à l'*invitation*: vous m'avez engagé à COUPER, et je COUPE. »

Cet exemple n'est pas le *seul* qui *se* présente à ma mémoire. J'en *sais* beaucoup d'autres plus piquants encore, mais moins propres à être mis sous les yeux de mes charmantes *lectrices*. Des lectrices sont toujours charmantes; car lire suppose de l'âme, de l'intelligence, de l'esprit.

De l'Apostrophe (1).

L'*apostrophe* est une petite marque en forme de virgule (') , dont on se sert pour indiquer l'élision ou suppression d'une des voyelles *a*, *e*, *i*. Elle se place en haut, entre la consonne et la voyelle, ainsi qu'on le voit dans les expressions suivantes : *L'apôtre, L'amitié, L'homme, S'il vient, D'où vient, Jusqu'à ce que, Quoi qu'il en soit.*

Ainsi l'apostrophe tenant lieu d'une voyelle supprimée empêche l'hiatus (2), et sauve l'oreille d'une commotion désagréable.

Voici les cas où son intervention est nécessaire.

---

(1) En grec *apostrophê*, de *apostréphô*, je détourne. Ce mot, dans le sens qu'il exprime ici, dérive plus naturellement du latin *apostrophus*. C'est pourquoi nous ne ferons pas un crime à M. Maugard d'avoir fait ce mot masculin, quoique l'Académie et tous les lexicographes le fassent du féminin.—L'apostrophe, que l'on a définie *Le signe d'une voyelle retranchée* (signum rejectæ vocalis), avait chez les Latins une destination plus étendue.

(2) Elle tenait souvent la place, non-seulement d'une voyelle, mais encore d'une consonne, et quelquefois même de deux lettres. Ainsi l'on écrivait : *Viden', taccn', dicin', satin', pugnavimu', omnibu', accipiendu' st, tempus' st*, etc., pour *Videsne, taccsne, discisne, satisne, pugnavimus, omnibus, accipiendum est, tempus est*, etc. En français on ne retranche aucune consonne.

Il est vrai pourtant que le Journal des Débats, écrit *prud' homme*, mais c'est *prudhommes* qu'il faut écrire, en un seul mot, ou, si l'on veut un signe

I.

L'apostrophe remplace la voyelle *a* de l'article et du pronom *la*, devant un mot qui commence par une voyelle ou un *h* muet. Exemples :

Souvent l'*espérance* est un mal ; sans elle, le repos naîtrait de la nécessité de se résigner.

Les larmes sont *l'éloquence* des femmes.

La richesse enfante *l'avarice* ou *l'insolence*. (EURIPIDE.)

L'habitude nous entoure de liens imperceptibles et nous entraîne.

Les religions mal comprises ont ensanglanté la terre et *l'ont* souillée de crimes.

Dieu, souriez d'en haut à cette jeune femme,
Vierge aux chastes soupirs que votre amour enflamme,
Diamant détaché de vos couronnes d'or,
Pour tout ce qui *l'entoure* ineffable trésor.

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Le pronom *la*, placé après un impératif, ne souffre point élision.

Aimez-*la* et rendez-*la* heureuse.

II.

L'apostrophe remplace de même, en cas d'élision, l'*e* muet final des monossyllabes LE, JE, ME, TE, SE, QUE, NE, CE, DE. Exemples :

Faire du bien à ses ennemis, c'est ressembler à *l'encens* qui parfume le feu par lequel il est dévoré. (Cité par *Boiste.*)

Rien ne prouve mieux combien nous sommes des machines frêles et périssables que *l'empressement* avec lequel nous nous demandons réciproquement tous les jours : « Comment vous portez-vous ? »

(BOINVILLIERS.)

---

entre les deux radicaux de ce nom composé, *prud-hommes*, avec un trait d'union ; la destination du trait d'union, dans les noms composés, étant justement d'indiquer la suppression d'une ou de plusieurs lettres, soit consonnes, soit voyelles, de marquer contraction. Si je me trompe, pourquoi l'Académie écrit-elle, au mot CROIX, *grand-croix* au lieu de *grand' croix ?* Ce qui m'étonne, c'est qu'elle écrive au pluriel des *grands-croix*. Elle connaît bien mal l'objet du trait d'union dans les noms composés. Nous le lui apprendrons.

Le souverain est enrhumé, le courtisan veut *l'être.*

L'homme le plus libre est celui qui a le moins de passions.

Un homme de qualité étant allé voir Fontenelle et le trouvant de fort mauvaise humeur : « *Qu'avez*-vous? lui dit-il. — Ce que *j'ai?* » répondit Fontenelle. « *J'ai* un domestique qui me sert aussi mal que si *j'en* avais trente. »

Des sages *t'avaient* dit : *L'exil* est sur la terre,
Et *l'homme*, vivant pour souffrir,
Y paye à l'injustice un droit héréditaire
Que nul ne pourra lui ravir.

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Ne croyez pas que toutes ces fêtes *m'amusent* beaucoup ; *j'y* vais parce *qu'il* le faut, mais le plus souvent pour *m'y* ennuyer aussi.

(S********.)

Ne croyez pas que le monde, avec ses critiques et ses préjugés, *m'empêchera d'être* votre amie. (*Idem.*)

Ah ! ne *m'oubliez* pas, et gardez-moi de grâce,
Gardez-moi, pour *m'aider* à souffrir ma douleur,
Gardez-moi, bien, malgré le temps, malgré *l'espace,*
L'humble coin que *j'ai* cru tenir dans votre cœur.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Je *t'aimais* inconstant, *qu'aurais*-je fait, fidèle? (RACINE.)

Que tu es bonne, que tu es aimable de *t'occuper* ainsi de moi, de penser à moi, de *t'intéresser* à moi, de *m'écrire!*

Le brave ne se connaît *qu'à* la guerre, le sage que dans la colère, *l'ami* que dans le besoin. (*Sentence persane.*)

Les amants peuvent *s'aimer* avant de se connaître ; les époux doivent se connaître avant de *s'aimer.*

Il serait bien cruel à vous de *n'approcher* la coupe de mes lèvres que pour *l'en* retirer aussitôt.

Te voir, *c'est* pour moi le ciel.

Ah ! le bonheur *n'est* pas fait pour nous autres poètes, et, si la fortune a quelques traits bien aigus, bien empoisonnés, *c'est* toujours contre nous *qu'elle* les dirige de préférence.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

La religion conserve aux malheureux le bonheur *d'aimer.*

Que de charme en ta voix, *d'amour* en ton sourire :
Dans *l'azur* de tes yeux quelle suavité !
Sur la terre est-il rien *qu'on* loue et *qu'on* admire,
Est-il rien sous le ciel *d'égal* à ta beauté ! (L.N. *Amertumes*, etc.)

Ce qui fut bien hier peut-il être mal *aujourd'hui* ?

La voyelle finale des pronoms *Je*, *le*, *ce*, lorsqu'ils sont placés après le verbe, s'élide dans la prononciation, comme tout *e* muet final, devant une autre voyelle, mais se conserve dans l'écriture.

Comment *commencerai-je?* Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche ? (Le Brun.)

Que *dis-je?* Où *suis-je?* Où *vais-je?* Où porté-je mes pas?
Que vois-je ? Qu'*ai-je* ouï? (*Classiques.*)

Voyez-le à son retour. (Académie.)

Est-ce assez, dites-moi ? N'y suis-je point encore ? (La Fontaine.)

Quoique les mots *onze*, *onzième*, *oui*, commencent par une voyelle, cependant on écrit et on prononce sans élision l'article, la préposition, ou toute autre particule qui précède ces mots.

De onze enfants qu'ils étaient, il en est mort cinq. De trente, il n'en est resté que onze. Le onze n'est pas bien marqué sur ce cadran. Le onze, le onzième du mois. La onzième page. Je crois que oui. Le oui et le non. Je veux savoir le oui ou le non de la proposition que je vous ai faite, Je veux savoir positivement si vous l'acceptez ou si vous la refusez. *Il a dit ce oui à regret. Il a dit ce oui-là de bon cœur. Le oui fatal.*

Selon Girault Duvivier « les diphthongues moi et toi, placées après un impératif, s'élident devant *en* », mais *moi* et *toi* ne se trouvent jamais placés devant *en*. C'est *me* et *te* qu'on emploie devant *en* (1), et nous savons déjà que *me* et *te* s'élident devant une voyelle.

---

(1) En voici la preuve : « Quand le verbe est à l'impératif, *et que le pronom qu'il régit n'est* point suivi du mot *en*, c'est *Moi* qu'il faut employer après le verbe. — Le pronom *me* se place après le verbe lorsqu'il se trouve tout à la fois, 1° que le verbe est à l'impératif, 2° que la phrase est affirmative, 3° que la particule *en* suit immédiatement le pronom. » *Vous m'avez jeté dans l'embarras, faites-m'en sortir.* » (Académie.)

J'ai besoin de sages conseils, *donnez-m'en.*

« Ah! si du moins, » disait un malheureux époux à sa femme, « tu ne m'accablais pas de ce langage cérémonieux qui tue le sentiment, si tu consentais à me tutoyer, je serais le plus heureux des hommes! — Eh bien, soit, *va-t'en!* » lui dit-elle.

III.

GRANDE, placé devant un substantif féminin qui commence par une consonne, perd quelquefois l'*e*, qu'on remplace alors par l'apostrophe.

A grand' peine. C'est grand' pitié. C'est grand' honte. Ce n'est pas grand' chose. La grand' messe. Ma grand' mère. Ma grand' tante. Avoir grand' faim. Avoir grand' peur (1).

Il s'est assis là, *grand' mère?*
Grand' mère, il s'est assis là? (BÉRANGER.)

IV.

L'*e* muet de la préposition ENTRE s'élide dans la prononciation et dans l'écriture, mais seulement dans les verbes réciproques et dans le substantif *entr'acte.*

Les hommes doivent s'*entr'aider.* (ACADÉMIE.)

Ils firent des feux sur les montagnes pour s'*entr'avertir.* (*Idem.*)

Les hommes s'*entr'égorgent* pour un peu d'or.

---

(1) On trouve encore dans les grammaires *grand' chambre, grand' salle, grand' rue, grand' route, grand' chère, grand' fête, grand' soif;* mais cette manière de prononcer, fruit de la nonchalance, n'est tolérable que dans une petite bouche trop délicate pour supporter la fatigue d'une prononciation plus forte et plus sonore. Laissant ce petit procédé aux petites maîtresses, vous direz donc et vous écrirez : *La grande chambre, La grande salle, La grande rue, La grande route, Faire grande chère, C'est demain grande fête, Avoir une grande soif, Vous n'aurez pas grande peine à faire cela.*

En aucun cas vous ne pourriez dire : *Quelle grand' peur j'ai eu! une très-grand' messe, la plus grand' chose.* Du moment où l'adjectif féminin *grande* est précédé de quelque modificatif, il ne souffre plus élision.

C'est par ellipse qu'on a appelé *Grand'croix*, celui qui, dans un ordre de chevaliers, a le privilége de porter la croix de l'ordre attachée à un grand ruban rouge mis en écharpe. Jusque là rien de mieux. Mais pourquoi l'Académie écrit-elle, au mot GRAND, *grand'croix* et *grands-croix?* A quoi l'esprit peut-il faire rapporter l'adjectif *grand, grands?* Il faut écrire *grand-croix*, au singulier comme au pluriel, avec un trait d'union, en sorte que le mot *grand* devienne invariable.

De ce qu'on ne porte pas des lunettes de même couleur, est-ce une raison pour se haïr et s'*entr'égorger ?* (1).

Hors de là, l'*e* ne s'élide pas dans l'écriture.

Que les gens de biens jurent *entre eux* une alliance, une union inviolable.

Il ne faut point de cérémonie *entre amis*.

J'ai vu les plus beaux tableaux de Rome, *entre autres* la Transfiguration de Raphaël. (ACADÉMIE.)

V.

L'*e* final de JUSQUE s'élide devant *à, au, aux, ici.*

De Paris jusqu'à Rome. Jusqu'au bout. Il fait sa cour à tout le monde, jusqu'aux derniers commis des ministres. Il alla jusqu'en Afrique. Jusqu'où faut-il que j'aille? On n'avait point vu cela jusqu'ici.

La dissimulation ne doit aller que *jusqu'au* silence.

(Le roi STANISLAS.)

Chante, ami généreux, pour calmer mon délire,
Pour bercer ma tristesse aux accents de ta lyre,
Jusqu'au jour où, brisant nos terrestres liens,
Nous nous élancerons vers la source des biens.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Jusqu'au jour où je vous reverrai, Stéphanie, que les heures vont me paraître longues!

VI.

L'*e* final de PRESQUE s'élide dans le mot *presqu'île.*

Où nous disons *presqu'île*, les Grecs disaient CHERSONÈSE et les Romains PÉNINSULE.

L'Espagne et l'Italie sont deux grandes *presqu'îles*, que l'on désigne quelquefois par les noms de PÉNINSULE IBÉRIQUE et PÉNINSULE HESPÉRIQUE. On dit même, en parlant de la première, la PÉNINSULE, sans rien ajouter.

Hors de là, on écrit *presque* sans élision.

On peut regarder le climat comme la cause première et *presque* unique de la couleur des hommes. (BUFFON.)

J'aimerais infiniment mieux *s'entre-aider, s'entre-avertir, s'entre-égorger.* L'apostrophe empiète ici sur le domaine du trait d'union.

Les grands besoins naissent des grands biens, et rendent la richesse *presque* égale à la pauvreté. (Le roi STANISLAS.)

VII.

L'*e* des mots LORSQUE, PUISQUE, et QUOIQUE, s'élide, mais seulement quand ces conjonctions sont suivies des pronoms *il, elle, en,* ou de l'article indéfini *un, une,* ou d'un mot qui les saisit immédiatement et s'incorpore pour ainsi dire avec elles.

Lorsqu'on met les places à l'enchère, on met l'honneur, la liberté, les vertus au rabais.

Puisqu'il n'est qu'un degré de la pourpre au linceul;
Puisqu'au milieu de tout la douleur surabonde,
Que tout sourire est faux et toute joie immonde;
Puisqu'on ne voit partout que désenchantements;
Puisqu'un souffle détruit les plus fiers monuments;
Puisque la terre, hélas! n'est qu'une morne friche
Dont les fruits sont amers au pauvre comme au riche;
Puisqu'à l'œil de l'esprit cet immense univers
Est plus petit qu'un grain de sable au fond des mers;
Puisqu'ici-bas tout n'est que misère profonde,
C'est au ciel qu'il faut tendre en méprisant le monde.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Puisqu'au milieu de vous je n'ai pu trouver place,
Ingrats, voyez ma mort. (*Id. Ibid.*)

Puisqu'on ne peut tout ce qu'on veut, ne voulons que ce que nous pouvons. (TÉRENCE.)

Puisqu'ainsi est, je ne conteste plus. (ACADÉMIE.)

Jamais un lourdaud, *quoi qu'il* fasse,
Ne saurait passer pour galant (1). (LA FONTAINE.)

---

(1) Voici comment MM. Noël et Chapsal ont corrigé ce vers de La Fontaine :

Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne pourra passer pour *un galant.*

Mais il faut n'avoir pas la moindre intelligence de la langue, pour émettre une telle ineptie. Il y a une grande différence entre *passer pour galant* et *passer pour un galant. Galant,* adjectif, exprime une qualité d'autant plus précieuse qu'elle devient de plus en plus rare; *Galant,* substantif, emporte le plus souvent une idée de mépris. *C'est un monsieur fort galant,* est flat-

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'est rien qu'il aime moins ni qu'il cherche moins à connaître. (Cité par MM. *Noël et Chapsal.*)

L'envie sent le prix du mérite, *quoiqu'elle* s'efforce de l'avilir.
(Cité par *les mêmes.*)

Mais on écrira sans élision :

Lorsque Alexandre pénétra dans l'Inde,— *Puisque aider* les malheureux est un devoir, — *Quoique invisibles,* il est toujours deux témoins qui nous regardent : Dieu et la conscience (FÉNÉLON.), — *Quoique étranger*, on vint me chercher pour me faire roi *(Id.)*, — Le maître de la maison me paraît un homme généreux, *quoique* un peu fier (VOLTAIRE).

VIII.

L'*e* final de QUELQUE s'élide, mais seulement dans les mots QUELQU'UN, QUELQU'UNE.

Quelqu'un a-t-il jamais douté sérieusement de l'existence de Dieu ?

Plus on aime *quelqu'un,* moins il faut qu'on le flatte. (MOLIÈRE.)

On est toujours mécontent ; on aime à se plaindre partout où l'on est ; on crie toujours contre *quelqu'un* ou quelque chose.
(Le prince DE LIGNE.)

Quelqu'un a défini la femme, Un animal qui s'habille, babille et se déshabille.

Plusieurs femmes m'ont promis de venir, nous en aurons *quelqu'une.* (ACADÉMIE.)

Dans les autres cas, l'*e* ne s'élide pas.

---

teur; *C'est un galant*, est presque une injure. Dans le vers de La Fontaine, *Galant* signifie, *aimable;* dans celui de MM. Noël et Chapsal, il signifie *amant.* La Fontaine a voulu dire : *Un lourdaud ignore l'art d'être aimable;* et voilà que, sans scrupule, MM. Noël et Chapsal lui font dire : *Un lourdaud ignore l'art d'être un amant.*

Et c'est ainsi qu'une observation pleine de justesse devient, entre les mains des grammairiens, une grosse bêtise.

C'est ainsi que nos maîtres en l'art de parler et d'écrire entendent la langue qu'ils nous enseignent.

C'est ainsi qu'ils ne sauraient écrire une ligne qui ne fournisse quelque exemple des incorrections dont ils prétendent nous corriger.

J'aimerais mieux m'aller cacher dans *quelque île* déserte que de me charger de gouverner une république.

(FÉNÉLON, cité par *Girault Duvivier.*)

Quelque esprit que vous ayez, dites quelque chose qui vaille mieux que le silence, ou taisez-vous.

Pourquoi l'air et l'eau, *quelque agités* qu'ils soient, ne s'enflamment-ils point?

Quelque heureusement doués que nous soyons, nous ne devons pas en tirer vanité. (BONIFACE.)

Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. (J. J. ROUSSEAU.)

Tâchez de trouver *quelque autre* chose qui vous satisfasse.

(RACINE.)

Adressez-vous à *quelque autre* personne, à *quelque autre* (1).

(ACADÉMIE.)

IX.

Enfin, l'apostrophe remplace l'*i* de SI, devant le pronom *il*.

S'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'est assez pour justifier notre existence. (J. J. ROUSSEAU.)

Pleurez sur vos lauriers, *s'ils* servirent à courber votre patrie sous un joug étranger.

---

(1) Wailly, Lévizac, Lhomond, Le Tellier, Gueroult, écrivent *quelqu'autre,* mais à tort, puisque l'usage et l'autorité de l'Académie s'y opposent.

N'oublions pas de faire remarquer que, dans aucun cas, on ne doit, en écrivant, élider l'*e* muet de la préposition CONTRE: *Contre-allée, contre-amiral, contre-approches,* travaux des assiégés; *contre-échange, contre-enquête, contre-épreuve, contre-épreuver, contre-espalier, contre-indication* (T. de Méd.), *contre-opposition* (T. du langage parlementaire.), *contre-ordre. Contre un tel ennemi, le courage est inutile.* (ACADÉMIE.) Fig., *Élever autel contre autel,* Faire un schisme. La différence d'opinion élève autel *contre autel,* bûcher contre bûcher, échafaud *contre échafaud;* la moitié du peuple y pousse l'autre. (Cité par *Boiste.*)

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et *contre eux* la campagne est mon unique asile. (BOILEAU.)

Si ne perd son *i* devant aucun autre mot, par quelque voyelle que le mot commence, quand même ce serait par un *i*.

Si elle vient. Si à l'heure de son dîner elle reçoit quelque nouvelle. (ACADÉMIE.) *Si Isocrate avait moins vécu. (Id.) Si Irène avait tenu une autre conduite. (Id.)*

Les hommes sont en général si fourbes, *si envieux*, si cruels, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. (VOLTAIRE.)

Si on (1) pouvait lire dans le cœur des hommes, que de mécomptes!

Si, précédé de la conjonction *et*, s'emploie quelquefois, dans la conversation familière, pour, *cependant, avec cela, néanmoins;* et alors il ne perd jamais sa voyelle, pas même devant le pronom *il*.

Il est brave et vaillant, et si il est doux et facile. (ACADÉMIE.) *Il est très-savant, et si il est modeste. (Id.)*

Bref, il n'y a que la conjonction conditionnelle *si* qui perde, comme on l'a vu, son *i* devant *il*, et uniquement dans ce cas, à l'exclusion de tout autre.

Du Tiret ou Trait d'union,

APPELÉ *Division* PAR LES IMPRIMEURS.

Je ne sais où j'ai vu qu'*Un homme qui disserte est un homme à noyer*. Après avoir lu les huit ou dix pages que M. Landais a compilées au sujet de ce pauvre signe appelé *tiret* ou *trait d'union*, je suis loin de réclamer contre la rigueur de la sentence. Quiconque tue par l'épée, périra par l'épée, dit JÉSUS-CHRIST; c'est bien le moins que celui qui noie soit noyé.

---

(1) Les grammairiens vous disent que l'on ne doit pas écrire *si on*, mais *si l'on*. Cette observation est ridicule, et l'Académie n'y a pas égard une seule fois dans tous le cours de son Dictionnaire. Qu'est-ce que ce *si on* a donc de plus choquant que le *tion* final des mots *inondation, acclamation, admiration*, etc., autre hiatus que supporte le vers le plus délicat?

Je me ferais un cas de conscience de mettre le flegme de mes lecteurs à pareille épreuve, par une suite infinie de raisonnements d'autant plus ennuyeux qu'ils sont superflus.

Le *Tiret* ou *trait d'union* est un petit trait horizontal (–), dont on se sert pour joindre certains mots, qui proprement sont censés n'en faire qu'un, ou qui du moins ne peuvent être séparés dans la prononciation. *Tout-puissant, chef-d'œuvre, moi-même, irai-je, viendrez-vous, donnez-moi, celui-ci, celui-là, cette femme-là*, etc. Dans le discours prononcé, il y a toujours, après chaque mot, un repos, ou du moins une nuance d'intonation, si faible qu'elle soit, qu'on observe naturellement, et sans laquelle il serait impossible de démêler aucun sens parmi les divers sons qui frappent notre oreille. En voici la preuve :

Didondinaditondudodundindondodu.
Tontétatilguéritatou.
Tatétardentétun.

Qu'une telle suite de sons viennent à être confondus dans la prononciation, comme ils le sont ici dans l'écriture, c'est-à-dire à être exprimés tout d'une haleine et du même ton, je défie qui que ce soit d'y saisir aucun sens (1). Tandis que, si les mots que forment ces divers sons, sont distingués, et, pour ainsi dire, espacés dans la prononciation, comme ils doivent l'être dans l'écriture, on comprendra sans peine que cela signifie :

Didon dina, dit-on, du dos d'un dindon dodu.
Ton thé t'a-t-il guéri ta toux?

Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit. (VICTOR HUGO.)

C'est de cet espace entre les mots, marqué dans la prononciation par un repos, et dans l'écriture par un blanc,

(1) Nouvel argument contre les simplificateurs de l'orthographe.

que dépend la différence des deux expressions que voici :

Arrête, lâche, arrête.
Arrête la charrette.

Or il ne peut y avoir aucun repos entre *tout* et *puissant*, *chef* et *d'œuvre*, *viendrez* et *vous*, *celui* et *ci*, etc.; c'est-à-dire que ces expressions doivent se prononcer tout d'une haleine comme un seul mot.

L'unique destination du tiret est donc de marquer l'union intime qui existe entre deux mots ou entre les deux parties d'un mot qu'on s'est trouvé dans la nécessité de diviser au bout de la ligne, faute d'espace pour le finir. C'est pourquoi les grammairiens le nomment avec raison *trait d'union*, sans qu'on puisse dire pour cela que les imprimeurs ont tort de l'appeler *trait de division;* puisque, pour eux qui ne considèrent que la représentation graphique du mot, le tiret divise réellement, bien qu'il ne divise que pour unir.

Les trois dénominations appliquées au signe dont il s'agit sont donc parfaitement justes. La première en détermine la forme, et les deux autres, la destination, aux deux point de vue du grammairen et du typographe. Nous ajouterons que *tiret* ne saurait être remplacé par *trait*, terme d'une application trop générale, trop étendue, et par conséquent trop vague, si elle n'est déterminée par un complément, comme dans *trait d'union*, *trait de division;* ce dont je suis très-fâché pour les novateurs. Toutefois, comme grammairien, je nommerai de préférence *trait d'union*, le signe dont il s'agit ici, me réservant d'appeler spécialement *tiret* le signe de ponctuation dont la figure est aussi un trait horizontal, mais différent du *trait d'union* en ce qu'il est plus long.

Après ce que nous venons de dire sur la destination du

trait d'union, concevra-t-on qu'un grammairien ait prétendu qu'il fallait écrire, *Aimons nous les uns les autres, donnons nous du bon temps*, et non pas, *Aimons-nous, donnons-nous.* « Si on met, dit-il, un *trait* (quel trait?) dans ces propo-
» sitions : *Aimons-nous les uns les autres*, ce qui signifie
» *Aimons-nous nous-mêmes réciproquement; donnons-nous*
» *du bon temps*, ce qui signifie *Donnons du bon temps à nous;*
» comment les distinguera-t-on de ces propositions interro-
» gatives? *Aimons-nous nos semblables? Donnons-nous ce*
» *que nous pouvons donner?* »

Voilà maintenant qu'en dehors de ses attributions naturelles, le *trait*, comme l'appelle M. Napoléon Landais d'après d'autres grammairiens, est encore appelé à servir de signe distinctif entre le sujet et le régime d'un verbe.

Il faut avouer que les grammairiens sont doués d'une rare finesse de tact, d'esprit, et de jugement.

Sans nous piquer d'une telle finesse, nous allons simplement nous borner à indiquer dans quels cas on fait usage du trait d'union.

I.

Le trait d'union sert de lien intime entre les radicaux ou parties d'un mot composé. Exemples :

A bras-le-corps. L. adv.
Un agnus-castus, espèce de gattilier, arbrisseau qu'on nomme aussi *vitex*.
Une aide majorité.
Un appui-main.
Une après-dinée.
Une après-midi.
Une après-soupée.
Une aqua-tinta, ou aqua-tinte, espèce de gravure.
Un arc-boutant.
Arc-bouter.
Un arc-doubleau.
Un arc-en-ciel.
Un arrête-bœuf, espèce de bugrane.
L'arrière-ban.
L'arrière - bouche ou *pharynx*.
Une arrière-cour.
Un arrière-goût.
A tire-larigot, L. adv.
L'avant-bras.
Un avant-corps.
Une avant-cour.
A vau-l'eau, L. adv.
Le bas-dessus.
Le bas-Empire.
Un bas-fond.
Le bas-relief.
La basse-contre.
La basse-cour.
La basse-fosse.
La basse-taille.
Un battant-l'œil, bonnet de femme.
Le beau-fils.
Le beau-frère.
Le beau-père.
La bella-dona.
La belle-fille.
La belle-mère.
La belle-sœur.
Un bec-de-cane.
Un bec-de-corbeau ou Bec-de-corbin.
Bec-de-cygne, instrument de Chirurgie.
Bec-de-corbin, espèce de hallebarde.
Gentil homme à

bec-de-corbin.
Un bec-de-lièvre.
Un bec-de-grue ou *Geranium.*
Un bec-de-vautour instrument de Chirurgie.
B-fa-si. T. de Mus.
Bien-aimé.
Le bien-dire.
Bien-disant.
Le bien-être.
Bien-tenant, T. de Jurisprud. ancienne. *Les héritiers et bien-tenants.*
Un bon-chrétien.
Le bon-henri, plante potagère, épinard sauvage.
Un bonnet-de-prêtre ou à-prêtre, T. de Fortification.
Le bonnet-à-prêtre ou *Fusain.*
Le bonne-voglie.
La borne-fontaine.
Le bouche-trou.
Le bouillon-blanc, espèce de molène.
La boule-de-neige.
La bourse-à-pasteur, plante crucifère.
Le bout-dehors ou boute-hors, T. de Marine.
Le boute-en-train, T. de Haras.
Le boute-feu.
Le boute-selle.
Le bout-rimé.
Le branche-ursine.
Le branle-bas.
Un brèche-dent.
Bredi-Breda, expression adverbiale et très-familière.
Bric-à-brac (Marchand de)
Un brise-raison.
Un brise-tout.
Un brûle-tout.
Cahin-caha. Tant bien que mal.
Le caput-mortuum T. de Chimie.
Un carême-prenant.
Le casse-cou.
Le casse-tête.
Des Cent-Suisses, *Un Cent-Suisses* (1).
Le cerf-volant.
Le Chausse-pied.
Le chef-d'œuvre.
Le chef-lieu.
Les chevau-légers (2).
Le chie-en-lit.
Le choléra-morbus
Le chou-fleur.
Le chou-rave.
Le chou-navet.
La claire-voie.
Le clair-obscur.
Clair-semé.
Clopin-clopant
Le colin-maillard.
La contre-allée.
Le contre-ordre.
Le contre-seing.
Le coq-à-l'âne.
Un croc-en-jambe.
Un croque-mort.
Un croque-note.
Un cul-de-jatte.
Un cul-de-sac.
Un cul-de-lampe.
Un demi-dieu.
Une demi-fortune.
Une demi-heure.
Le double-deux.
La douce-amère.
Une eau-forte.
L'extrême-onction
La faim-valle.
Un faux-fuyant.
Le fer-blanc.
Un fétu-en-cul, oiseau.
Un fier-à-bras.
Un franc-maçon.
Un franc-réal.
Le gorge-de-pigeon
Un gros-bec.
Un haut-à-bas, porte-balle.
Un haut-le-pied.
Un haut-le-corps.
Un haut-bois.
L'impératrice-reine
Jésus-Christ.
Le laisser-aller.
Le laisser-dire.
Le laisser-faire.
Un meurt-de-faim.
La mi-mai.
La mi-septembre.
La non-jouissance.

---

(1) L'Académie écrit *Un cent-suisse*, sans la marque du pluriel; mais je ne crois pas que l'ellipse autorise cette suppression.

(1) Grand tumulte, on le sait, parmi les grammairiens, au sujet de ce mot. M. Napoléon Landais vous crie à tue-tête que *chevau* sans *x* n'est pas tolérable. Plus calme, M. Boniface se borne à vous dire qu'on écrit *chevau* sans *x*, parce que l'usage le veut ainsi. Ce mode d'explication est, en général, celui de tous les maîtres de langue. A toutes les questions que vous leur faites, «*C'est l'usage,*» répondent-ils. Réponse fort commode, assurément. C'est donc à nous qu'est réservée la solution de ce grand problème, qui a exercé vainement tant de grands esprits. Eh bien, sachez donc qu'on écrit *chevau-légers* sans *x*, parce qu'il ne s'agit pas de *chevaux légers*, mais d'*hommes à cheval légers*, c'est-à-dire *légèrement armés*; que *au*, selon le génie de notre langue, est la contraction naturelle de *al*, et qu'ainsi l'on écrit par contraction, *chevau-légers*, pour *à cheval légers*, comme on écrit *à vau-l'eau*, pour, *à val-l'eau*. Tout ce qu'il y a à reprendre dans l'orthographe de ce mot, c'est le trait d'union. La loi de contraction veut que vous écriviez: *Un chevaulèger*, *des chevaulégers*. Comme on peut le voir, *Un cheval-léger* eût fait équivoque.

Que s'il en est qui se révoltent contre cette décision, je leur pardonne volontiers; mais la raison leur pardonnera-t-elle? Hélas! ô grammairiens, la raison a déjà tant souffert de vos luttes, qu'il serait vraiment beau à vous de prendre enfin sa défense, et de chercher à parer un peu les terribles coups que ne cessent de lui porter le *Journal des Débats* et la *Gazette de France*, accompagnés de tant d'autres don Quichotins.

Un non-sens.
Une non-valeur.
Le nord-est.
Le nord-ouest.
Un œil-de-bœuf, fenêtre ronde ou ovale.
Un œil-de-bouc, coquillage.
Un œil-de-chèvre, plante.
Un œil-d'or, poisson
Un œil-de-chat, pierre précieuse chatoyante.
Un œil-de-serpent, petite pierre de peu de valeur.
Le pas-d'âne, plante.
Le passe-carreau.
Le passe-cheval.
La passe-fleur ou *Anémone.*
Du passe-méteil.
Le passe-pied, espèce de danse.
La passe-pierre, ou *Bacile.*
Le pêle-mêle.
Le petit-gris.
Le petit-canon.
Le petit-parangon.
Le petit-romain.
Le petit-texte, etc, caractères d'imprim.
Les Petites-Maisons.
Peut-être.
Le piano-forté.
Le pic-vert.
Le plat-bord.
La plate-bande.
La plate-forme.
Le plus-que-parfait
La plus-value.
Le porte-aiguille.
Le pou-de-soie.
Le procès-verbal.
Le quartier-maître
Le quasi-délit.
Le saint-augustin, caractère d'imprimerie.
Le tête-à-tête.
Le Val-de-Grâce.
Vis-à-vis. Etc.

Pourquoi écrit-on encore d'après l'Académie : *chausse-pied, chauffe-pied, couvre-pied, couvre-chef, chausse-trappe, coupe-cul, coupe-gorge, entre-luire, entre-ligne, entre-nœud, passe-droit, passe-port, porte-clefs, porte-voix, cric-crac,* etc., tandis qu'on écrit, en un seul mot, *Hochequeue, hochepied, hochepot, tournebride, tournebroche, entremets, entretaille, entrelacer, entremêler, porteballe, portechoux, portecollet, portecrayon, portefeuille, portemanteau, parterre, atout, tric-trac, flonflon,* etc., etc. ?

Chaquefois que rien ne s'oppose à la simplification d'un mot, il faut le simplifier. Tous les substantifs suivants sont mûrs pour l'état de mots simples. Ainsi écrivez-les sans trait d'union.

Aigredoux.
Une aidemajorité.
Une aiguemarine.
Un appuimain.
Un arrêtebœuf.
Une bassecour.
Une bassefosse.
Une bassetaille.
Un becfigue.
Du bonchrétien.
Un bonnevoglie.
La bornefontaine.
Le bouchetrou.
Le bouledogue.
Le boutefeu.
Le branlebas.
Un brèchedent.
Un brûletout.
Le caillelait.
Un cassecou.
Un chassecousin.
Le chauffepied.
La chaussetrappe.
Un chevauléger.
Le chèvrefeuille.
Le chèvrepied.
Le chiendent.
Le choufleur.
Le chounavet.
Le choupille.
Le chourave.
La clairevoie.
Clairsemé.
Un cognefêtu.
Un comptepas.
Contrebalancer.
La contrebasse.
La contrebatterie.
Contrebouter.
Contrecalquer.
Le contrecharme.
Le contrechâssis.
La contreclef.
Le contrecœur.
Le contrecoup.
Le contrecourant.
La contredanse.
Une contrefiche.
Une contrefinesse.
Un contrefort.
Une contrefugue.
Une contregarde.
Le contrejour.
Une contrelatte.
Contrelatter.
Une contrelettre.
Le contremaître.
La contremarche.
La contremarée.
La contremarque.
Contremarquer.
La contremine.
Contreminer.
Un contrembneur.
La contrepartie.
Contrepeser.
Le contrepied.
Le contrepoids.

Le contrepoil.
Le contrepoint.
Contrepointer.
Du contrepoison.
Une contreporte.
Une contrerévolution.
Une contreruse.
Le contretemps.
La contreterrasse.
Le contrevent.
Contretirer.
Le coupecul.
Le coupegorge.
Un coupejarret.
Le coupetête. jeu.
La courtepointe.
Le couvrechef.
Le couvrefeu.
Le couvrepied.
Un crèvecœur.
Un croquemort.
Un croquenote.
Le curedent.
La damejeanne.
S'entrefrapper.
Un entreligne.
Entreluire.
S'entremanger.
Un entrenœud.
S'entrenuire.
S'entrepercer.
Un entrepont.
S'entrepousser.
S'entretailler (1).
Une entretaillure.
Cet entretemps.
Un essuimain.
Le ferblanc.
Le fourmilion.
Le francalleu.
Le gagnepain.
Le gardefou.
Le gardemanger.
Le gardemeuble.
La garderobe.
Un gâtepâte.
Le gobemouche(2)
La hautecontre.
Le haussecol.
Le hochepied.
Le hochepot.
Le hochequeue.
Un impromptu.
Du messirejean.
La millefeuille.
Un millepied, insecte.
La mouillebouche, poire.
Un nonsens.
Une nonvaleur.
Par nonvue.
Un ouïdire.
Le nouveauné.
Un orangoutang ou simplement *Orang*.
Le passecarreau.
Le passecheval.
Le passedebout.
Le passedix.
Le passedroit.
La passefleur.
Le passemèteil.
Le passeparole.
Le passepartout(3)
Tour de passepasse.
Le passepied.
La passepierre.
Le passepoil.
Le passeport.
La percefeuille.
Philippeville.
Le perceneige.
Le pivert.
La pigrièche.
Le piquenique.
Le pianoforté ou simplement *piano*.
La platebande.
La plateforme.
La platelonge.
Les portebarres.
Le porteclef.
Le portecollet.
Le portecrayon.
Le portecroix.
Le portecrosse.
Le portefaix.
Le portefer.
Le portefeuille.
Le portehache.
Le portemanteau.
Le portemontre.
Le portemors.
Le portemouchette
Le portepage.
Le portetrait.
Le portevent.
Le porteverge.
Le portevis.
Le portevoix.
Le pourboire.
Le pourparler.
Le quasicontrat.
Le quasidélit.
La quintefeuille.
La reinemarguerite
La reineclaude.
Un coupegorge.
La sauvegarde.
Un songecreux.
Un songemalice.
Un souffredouleur.
Sousentendre.
La sousentente.
Le soussel.
Soussigné.
Le taillemer.
Le tamtam.
Le taupegrillon.
Tragicomique.
La terrenoix.
Le terreplein.
Le tireballe.
Le tirebouchon.
La tirelire.
Le tiretête.
Le torchecul.
Le torchenez.
Le tournebride.
Le tournebroche.
La toutebonne ou *Orvale*, espèce de sauge.
Le toutou.
Le troublefête.
Un vanupied.
Un vatout.
Le viceroi.
Le vifargent. Etc.

(1) L'Académie écrit s'*entre-tailler* et *entretaillure* : cela est-il conséquent?

(2) L'Académie écrit *gobe-mouches* au singulier comme au pluriel. Les uns l'en blâment, les autres l'en félicitent. M. Auguste Lemaire entre autres l'appuie en ces termes : « Un *gobe-mouches* ne prendrait pas ce nom, » s'il n'*en* avalait qu'*une*. » *Une* quoi ? O science profonde ? ô docteurs vénérables ! — Ainsi le *gobe-mouches* s'appelle de la sorte, parce qu'il avale non pas une mouche après l'autre, mais plusieurs mouches à la fois. Alors dites-moi, je vous en prie, pourquoi vous écrivez, sans la marque du pluriel, un *casse-noisette*, un *brèche-dent*, un *cure-dent*, un *couvre-pied*, une *garde-robe*, un *garde-meuble*, un *entre-ligne*, un *chasse-mouche*, etc., etc. Vous nous avez déjà édifié sur le mot *chasse-mouche*. On écrit sans *s* un *chasse-mouche*, dites-vous, *parce qu'il suffit d'une mouche pour en être importuné*. C'est parfaitement bien ! Toutefois vous connaissez l'ordre du jour ? Tâchez de vous y conformer en écrivant désormais *gobemouche*, *chassemouche*, *curedent*, etc.; sinon le bon sens public aura bientôt fait justice de brouillons tels que vous.

(3) La marque du pluriel a-t-elle quelque chose de plus étrange dans *passepartouts* que dans *passavents*, *contrevents*, *paravents*, *parasols*, *pourparlers*, *pourboires*, etc. ?

On n'écrit déjà plus *co-éternel, co-état*, etc., mais *coéternel, coétat*, etc.

Ce procédé, tout à fait rationnel, fait disparaître, comme on le voit, une foule de difficultés relatives à la formation du pluriel. Aucune langue n'a autant de mots composés que l'allemand. Cependant les diverses parties de ces mots n'y sont pas généralement marquées par des traits d'union. *Baumgarten* (arbrejardin, verger), *Baumschule* (arbrecécole, pépinière), *Baumwolle* (arbrelaine, coton), *Tachenspielerkügelchen* (tablejeupetiteboule, muscade), *Fingerhut* (doigtchapeau, dé), *Taschenuhr* (pochehorloge, montre), *Pferdedecke* (cheval-converture, housse, caparaçon), etc.

Remarquez une chose, c'est qu'en français les mots composés d'un verbe et d'un substantif sont ceux qui penchent le plus irrésistiblement vers l'état de mots simples. Qu'on ne s'oppose donc plus à cette tendance généreuse, et qu'on n'oublie pas qu'ici comme ailleurs *l'union fait la force.*

Toutefois il est, comme nous l'avons dit, des consonnes tellement antipathiques les unes aux autres, qu'il y aurait plus que de la maladresse à les mettre en contact.

N'écrivez donc pas, à l'exemple de quelques-uns, *sangsue, sangfroid, longtemps, hautbois, postdate, Montrond, Montfleuri, rondpoint, abatjour, abatvent, rouxvieux, sansdent, sanspeau, arboutant*, etc., mais *sang-sue, sang-froid, long-temps, haut-bois, post-date, Mont-Rond, Mont-Fleuri, rond-point, abat-jour, abat-vent, roux-vieux*, etc. La simplification de ces mots ne peut s'opérer qu'en supprimant la consonne finale du premier mot composant, ainsi qu'il suit : *sansue, lontemps, haubois, Monrond, abavent*, etc., ce qui du reste est tout à fait conforme au génie de notre langue. Voilà pourquoi il serait peut-être mieux d'écrire simplement *dijonction* que *disjonction*, l'*s* et le *j* ne pouvant nullement s'accorder. C'était bon en latin, où le *j* sonnait

comme *i;* mais en français quelle barbarie! On s'est montré plus conséquent, plus civilisé, lorsqu'on a retranché l'*s* du mot *tousjours,* parce qu'on prononçait désormais *toujours* et non plus *tousiours*. *Voilà, voici, soutenir, soucoupe, béjaune, chafouin, puiné,* sont-ils autre chose qu'une *contraction* de *vois-là, vois-ci, sous-tenir, sous-coupe, bec-jaune, chat-fouin, puis-né?*

Evitez donc avec le plus grand soin de mettre en contact les parties composantes d'un mot, quand vous prévoyez que de leur choc il pourrait résulter quelque perturbation sensible dans le système de la prononciation ou celui de l'orthographe, déjà compliqués d'assez de difficultés. N'écrivez pas *bouteselle, entresol, contreseing,* etc., parce qu'on serait par là induit à prononcer *boutezelle, entrezol, contrezeing,* etc. Il est d'autant plus indispensable d'écrire en deux mots, *boute-selle, entre-sol,* etc., qu'il est ici tout à fait impossible de doubler l'*s,* sans rendre fermé l'*e* final du premier mot, lequel nécessairement doit rester muet.

En conséquence des raisons que nous venons d'exposer, ÉCRIVEZ TOUJOURS :

Un abat-jour ou *Abajour.*
Un abat-vent ou *Abavent.*
Un abat-voix ou *Abavoix.*
Un agnus-castus.
Anti-septique
Une après-dînée.
Une après-midi.
Une après-soupée.
Un arc-boutant.
Son arrière-petit-fils.
L'arrière-saison.
Un avant-bec.
Un avant-corps.
Une avant-scène.
Le bas-ventre.
Un bas-dessus.
Un bas-fond.
Un bas-relief.
Un battant-l'œil.
Les *beaux-arts.*
Les *belles-lettres.*
Bien-aimé.
Le bien-être.
Des *biens-fonds.*
Un blanc-bec.
Le boute-selle.
Un bout-rimé.
Des bouts-rimés.
Du caput-mortuum
Un cent-suisse (1).
Un cerf-volant ou *cervolant.*
Le chef-lieu.
Le contre-seing.
Contre-signer.
Le court-bouillon ou *Courbouillon.*
En faux-bourdon.
Un faux-fuyant.
De franc-étable.
Un franc-maçon.
La franc maçonnerie.
Le franc-quartier.
Le franc-réal.
Le franc-salé.
Le franc-tillac.
Un grippe-sou.
Le haut-bois ou *Haubois.*
Le havre-sac.
Hydro-sulfure.
Le lever-dieu.
Du mort-bois.
La morte-saison.
Non-pair.

(1) Un tel singulier, osé par l'Académie elle-même, justifie pleinement la hardiesse de nos reformes. C'est que l'Académie n'a pas considéré en particulier les deux mots dont ce nom est composé; elle n'a eu égard qu'à l'ensemble; elle n'y a vu qu'un nom unique, que la dénomination d'un objet unique.

Non-pareil.
Non-payement.
Le non-prix.
Le non-usage.
Orléans-Ville.
Le *petit-fils* (1).
Le petit-gris.
Le *petit-lait.*
Les Petites-Maisons.
Le *petit-maître.*
La *petite-maîtresse.*
Le *petit-neveu.*
Des petits-pieds.
Peut-être.
Un pied-droit, ou *Piédroit.*
Le plat-bord.
La plus-pétition.
La plus-value.
Un pont-neuf.
Le porc-épic.
Le porte-pierre (2)
Le premier-né.
Le procès-verbal.
Le quartier-maître
Le sauf-conduit.
La *saisie-arrêt.*
La *saisie-brandon.*
La *saisie-exécution.*
Le sous-diacre.
Sous-diviser.
Le sous-dominante
Sous-double.
Le sous-faîte.
La sous-ferme.
Sous-fermer.
Le sous-fermier.
Sous-frêter.
La sous-garde, mieux *Sougarde.*
La sous-gorge, mieux *Sougorge.*
Le sous-locataire.
La sous-normale.
La sous-perpendiculaire.
Le sous-pied.
La sous-préfecture
La sous-tangente.
Sous-traiter.
Sous-triple.
La sous-ventrière.
La toute-épice.
La toute-puissance
La toute-saine.
Le Tout-Puissant.
Etc., etc.

Quand des deux mots composants le premier finit par un *e* muet et que le second commence par une voyelle, le rapprochement ne peut avoir lieu. La raison en est que ce rapprochement ne pouvant se faire sans la disparition complète de l'*e* muet final du premier mot, le mot entier perdrait par là de sa physionomie propre au point de devenir quelquefois méconnaissable. Ainsi je verrais avec peine qu'on écrivît : *Morteau, portaiguille, portarquebuse, portenseigne, portépée, portétriers, portétrivières*, etc. Je crois pourtant qu'on pourrait, sans inconvénient, écrire ENTRACTE, CONTRORDRE, S'ENTRAVERTIR, S'ENTRAIDER.

A propos des mots précédés des prépositions *entre* et *contre*, pourquoi l'apostrophe aux uns, et aux autres le trait d'union? pourquoi *entr'acte* et *contre-ordre, s'entr'aider* et *contre-épreuver*? Singulier caprice de l'usage!

Il est tels autres mots composés auxquels il est bon de

(1) Nous imprimons en italique les expressions qui sont plutôt des locutions consacrées que des noms composés, et sur les quelles nous aurons à nous prononcer plus loin.

(2) Nous nous sommes fait scrupule d'écrire, au singulier, *portepierre*, et, au pluriel, *portepierres*, parce qu'il semblerait alors qu'il s'agit d'un instrument propre à porter toutes sortes de pierres, tandis que celui dont il s'agit ne sert à porter que la pierre infernale. Toutefois nous osons écrire des *portepages*, des *porterespects*, des *portetraits*, des *portevents*, des *porteverges*, des *portemontres*, des *portedrapeaux*, des *cassecous*, par la même raison que l'Académie écrit des *portemanteaux*, même en parlant des officiers dont la charge était de porter le manteau du roi, quand il sortait. *Il y avait douze portemanteaux servant par quartier.* (Acad.) *Ce que j'ai toujours plus détesté que les oisons bridés du bon ton, que les bruyants cassecous de la gaîté, ce sont les donneurs de leçons.* (F. Soulié.)

conserver le trait d'union, afin qu'ainsi chacun des éléments qui concourent à le former, se dessine toujours clairement aux yeux, comme : *demi-dieu, demi-mot, mi-août, tire-d'aile, à brûle-pourpoint, morte-paye, arrière-petit-fils, sous-officier*, etc. On peut y joindre, si l'on veut, les mots *nouveau-né, orang-outang, piano-forté.*

Les mots formés de deux substantifs joints par une préposition ou autre particule ne semblent pas appelés à l'état de mot simples.

Un arc-en-ciel.	Un fier-à-bras.	Un hors-d'œuvre.	Un vol-au-vent. Etc.
Un chef-d'œuvre.	Un fouille-au-pot.	Un pied-à-terre.	Toutefois rien n'empêche de dire *volauvent, fouillau-pot. Arquenciel* n'aurait rien de plus étrange que *Arquebuse, bequeter*, etc.
Un coq-à-l'âne.	Un haut-de-chausse	Un pot-au-feu.	
Un croc-en-jambe.	Un haut-le-corps.	Un tout-ou-rien.	
Un cul-de-jatte.	Un haut-le-pied.	Le Val-de-Grâce.	

Il faut bien distinguer les NOMS COMPOSÉS, c'est-à-dire, les noms qui, quoique formés de plusieurs mots, ne désignent qu'un seul objet, comme *arc-en-ciel*, qui équivaut à *iris*, d'avec certaines locutions analogues, certains assemblages de mots qui gardent chacun leur sens direct et présentent à l'esprit deux idées successives, comme *billet de logement, billet d'hôpital, aide de camp, maréchal de camp, garde du corps, chapeau à cornes, pieds de mouton, soie de porc, ver à soie*, etc.

M. Charles la Loy demande pourquoi ces noms ne prennent pas le trait d'union. Nous lui répondrons simplement : parce que ce ne sont pas des noms composés.

Les locutions suivantes, détournées de leur signification directe, et appliquées, par analogie, à certaines plantes, à certains instruments, etc., sont des NOMS COMPOSÉS, ne présentant qu'une idée unique sous plusieurs mots, et prennent en conséquence le trait d'union.

La barbe-de-bouc, salsifis sauvage.	capucin, chicorée sauvage étiolée.	vre, espèce de spirée.	à plusieurs petits arbrisseaux qui sont garnis de feuilles ar-
De la barbe-de-	La barbe-de-chè-	Une barbe-de-jupiter(1), nom donné	

(1) Faut-il, à l'exemple de l'Académie, conserver la majuscule à jupiter dans cette locution ? Je ne le crois pas, ou bien il faudrait écrire aussi *herbe aux Patagons*, ce que ne fait pas l'Académie elle-même.

gentées et soyeuses.
La **barbe-de-moine** ou *cuscute*, plante.
La **barbe-de-renard**, espèce d'astragale épineux.
Bec-de-cane, bec-de-cygne, bec-de-corbeau ou **bec-de-corbin, bec-de-vautour**, etc., instrument de chirurgie, maintenant hors d'usage.
Bec-de-corbin, Canne à bec-de-corbin.
Un **bec-de-lièvre**, La bouche d'une personne dont la lèvre supérieure est fendue comme celle des lièvres ; la personne même qui a ce défaut de conformation.
La **bourse-à-pasteur**, plante crucifère.
La **corne-de-cerf**, plante crucifère.
Le **cou-de-cygne**(1) partie de l'avant-train d'une voiture.
Le **cou-de-pied** ou *Coudepied*.
Un **cul-de-four**, voûte sphérique.
Un **cul-de-jatte**, personne estropiée qui ne peut faire usage ni de ses jambes ni de ses cuisses pour marcher.
Un **cul-de-lampe**, ornement.
Un **cul-de-sac** ou *Impasse*.
Une **dent-de-loup**, espèce de cheville de fer.
Dent-de-lion ou *Pissenlit*.
La **langue-de-cerf** ou *Scolopendre*, plante capillaire.
La **langue-de-chien** ou *Cynoglosse*.
La **langue-de-serpent** ou *Ophioglosse*.
Un **œil-de-bœuf**, fenêtre ronde ou ovale.
Un **œil-de-bouc**, coquillage.
Un **œil-de-chat**, sorte de pierre précieuse chatoyante.
Un **œil-de-chèvre**, plante.
Un **œil-d'or**, poisson.
Un **œil-de-serpent**, petite pierre de peu de valeur.
L'**oreille-d'ours** ou *Cortuse*, petite plante printanière.
L'**oreille-de-souris** ou *Myosotis*.
Le **pas-d'âne** ou *Tussilage*, plante.
Patte-d'oie, point de réunion de plusieurs routes, plusieurs allées divergentes d'où on les aperçoit d'un coup d'œil.
Un **pied-d'alouette** plante à fleurs éperonnées.
Un **pied-de-biche**, instrument de dentiste.
Un **pied-de-chèvre**, Levier de fer.
Un **pied-de-griffon**, plante, espèce d'ellébore.
Le **pied-de-lion** ou *Alchimille*, plante de la famille des Rosacées.
Le **pied-de-veau**, plante à chatons.
Queue-d'aronde, espèce de tenon en queue d'hirondelle.
La **queue-de-cheval** ou *Prêle*.
Une **queue-de-cochon**, tarière terminée en vrille.
La **queue-de-lion**, ou *Léonurus*, plante labiée.
La **queue-de-pourceau**, plante ombellifère.
Une **queue-de-rat**, lime ronde.
La **queue-du-chat**, Figure de contre-danse.
La **queue-de-renard**, petite plante.
La **queue-de-souris**, plante.
La **Ville-de-Lyon**, paquebot. Etc.

Fortement liés ensemble par le trait d'union, les mots dont se composent ces expressions ne forment qu'un tout compacte, qu'un sens unique, qu'un mot un et indivisible, et n'admettent par conséquent la marque du pluriel qu'à la fin. Voilà pourquoi il faut écrire, bon gré, mal gré, des *arc-en-ciels*, des *arc-boutants*, des *croc-en-jambes*, des *cul-de-jattes*, des *cul-de-sacs*, des *cul-de-lampes*, des *cul-blancs*, des *paille-en-culs*, des *paille-en-queues*, des *hors-d'œuvres*, des *bec-de-lièvres*, des *dent-de-loups*, etc., en laissant tout à fait intact le corps du mot. Cela est hardi, mais cela est logique, et surtout cela est simple.

En effet, lorsqu'on dit des *pied-à-terres*, des *cul-de-lampes*, des *dent-de-loups*, etc., est-ce qu'on a en vue des *pieds*, des *culs*, des *dents?* Non, l'esprit n'a en vue que certains logements où l'on ne

(1) Je ne comprends pas, je l'avoue pourquoi l'Académie écrit *cou de cygne* sans trait d'union.

demeure pas, où l'on ne vient qu'en passant, où l'on ne met, pour ainsi dire, qu'un *pied à terre,* certains ornements de lambris ou de voûte faits comme le *dessous d'une lampe* d'église, certaines espèces de chevilles qui ont quelque analogie, quelque rapport de ressemblance avec une dent de loup; en sorte que le signe du pluriel se rapporte plutôt au nom sous-entendu qu'au nom exprimé; comme s'il y avait : des *entretien* (tête à tête)*s*, des *homme* (cul de jatte)*s*, des *ornement* (cul de lampe)*s*, des *rue* (cul de sac)*s*, des *cheville* (dents de loup)*s;* en sorte qu'il y a syllepse comme pour le genre des noms de villes. Si ce principe n'est pas fondé, alors de quel droit, je le répète, écrit-on des *passavents,* des *pourparlers,* des *pourboires,* des *pissenlits,* etc.? Est-ce parce que les divers radicaux de ces mots ne sont plus distingués (1) par le trait d'union?

Mais qu'importe cela? Le trait d'union n'ayant d'autre objet que d'unir indissolublement, non de diviser, qu'importe, pour la marque du pluriel, que *pisse-en-lit* s'écrive avec ou sans trait d'union? Cela n'en change pas la nature, et il faudrait tout aussi bien écrire au pluriel des *pisse-en-lits,* que des *pissenlits.*

Je l'ai déjà dit, quand rien ne s'oppose au rapprochement des parties composantes, il est bien mieux d'opérer ce rapprochement, et d'écrire, par exemple, des *autodafés,* plutôt que des *auto-da-fés;* mais, dans le cas contraire, le NOM COMPOSÉ n'en reste pas moins un nom unique, et par conséquent soumis aux mêmes lois que les mots simples.

Voulez-vous une nouvelle preuve du peu d'unité qui règne dans le dictionnaire de l'Académie? cherchez le mot SAINT. Vous y trouverez *Saint-Office* écrit avec un trait d'union. Voyez maintenant l'article OFFICE. *Saint office* y est écrit sans trait d'union.

Au mot BIEN, l'Académie vous enseigne qu'il faut écrire *bien-dire* avec un trait d'union dans ces phrases familières : *être sur son bien-dire, se mettre sur son bien-dire;* que hors de là *bien dire,* pris substantivement, s'écrit sans trait d'union : *Le bien faire vaut mieux que le bien dire.* Ce qui n'empêche pas qu'arrivés au mot DIRE, nous y trouverons le même exemple écrit avec un trait d'union : *Le bien-faire vaut mieux que le bien-dire,* Les bonnes actions valent mieux que les beaux discours. Disons en passant que ces locutions doivent toujours s'écrire avec trait d'union. On en verra la raison plus loin.

---

(1) Remarquez que nous disons *distingués* plutôt que séparés; car il ne s'agit nullement de séparation, mais d'union.

Pourquoi l'Académie écrit-elle encore *gorge-de-pigeon* et *œil de perdrix? Une robe gorge-de-pigeon. Du vin œil de perdrix.* Il s'en faut de bien peu que la seconde de ces locutions n'ait autant de droits que l'autre au trait d'union.

Quant à l'expression *saint-office,* voici ce que c'est : ni *saint office,* ni *saint père,* ni *saint siége,* ni *saint empire,* ne me semblent faits pour le trait d'union. Car ce ne sont pas là des NOMS COMPOSÉS, mais des substantifs simples, qualifiés chacun par un adjectif, mais des mots naturellement construits et pris chacun dans son acception propre. Dans *saint office*, *saint père*, *saint siége,* etc., il n'y a pas qu'une idée unique, il y a deux idées bien distinctes, bien tranchées, bien nettes : idée de *sainteté* et idée d'*office*, de *père,* de *siége,* etc. *Saint office, saint père, saint siége,* que signifient-ils en effet? Ils signifient, un *office,* un *père,* un *siége,* réputés *saints,* par rapport aux autres, à quelque titre que ce soit.

Je ne vois pas trop non plus la nécessité d'écrire avec un trait d'union, *Saint-Esprit*, *bel-esprit*, *beaux-arts*, *belles-lettres, bœuf-gras*, *Comédie-Française*, *esprit-de-vin, eau-de-vie, Alexandre-le-Grand, Louis-le-Grand, belle-de-jour, belle-d'un-jour, belle-de-nuit*, etc. Cet étrange et détestable abus du trait d'union n'a d'autre résultat que d'augmenter sans fin les difficultés dont est déjà si cruellement hérissée l'orthographe des NOMS COMPOSÉS.

Il est vrai que nous n'avons encore vu que le *Journal des Débats* qui ait osé écrire *bœuf-gras, bel-esprit*, *Louis-le-Grand.* L'Académie, elle, écrit *bœuf gras*, *bel esprit*. Elle écrit aussi *Louis le Grand;* ce qui est fort sage. Mais pourquoi écrit-elle *eau-de-vie, esprit-de-vin*, *belle-de-jour*, etc.? Quelle différence y a-t-il donc, au point de vue de la grammaire, entre *esprit de vin* et *esprit de soufre, esprit de sel, esprit de vitriol?* entre *eau de vie* et *eau de rose, eau de Cologne*, *eau de senteur?* Les mots *de vin* dans *esprit de vin,* aussi bien que *de soufre*, dans *esprit de soufre,* ne sont à mes yeux que le complément déterminatif du mot *esprit,* et rien de plus. J'en dis autant à l'égard des expressions *eau de vie*, *belle de jour*, *belle de nuit,* etc. *De nuit, de jour*, dans ces deux dénominations, ne font que déterminer la différence qu'il y a entre deux fleurs appelées *belles* toutes les deux. Sans cela, pourquoi, par exemple, *valet de chambre, femme de chambre, Journal des Débats,* ne prendraient-ils pas le trait d'union? Si vous ne considérez *eau-de-vie* que comme un seul mot, si vous y attachez un autre sens que celui

d'une *eau*, d'une *liqueur qui donne de la vie*, c'est-à-dire, qui excite les esprits vitaux, qui ranime, alors pourquoi, dans la formation du pluriel, en isolez-vous les termes? pourquoi n'écrivez-vous pas des *eau-de-vies*, sans égard au sens particulier de chaque mot?

Esprit de vin, eau de vie, ne sont pas plus des noms composés que *cul d'artichaut, ciel de lit*, parce que chacun des termes qui composent ces expressions, est employé, sinon dans son sens le plus propre, au moins dans un sens naturel et direct.

Je ne suis pas trop édifié non plus que l'Académie écrive *eau-forte* et *eau seconde, eau de départ*. Surtout je le suis très-mal de la voir écrire au pluriel des *eaux-fortes*, en parlant d'estampes tirées sur une planche gravée à l'*eau forte*. Mais est-ce qu'il s'agit ici de plusieurs eaux? Non, il s'agit de plusieurs *gravures à l'eau forte*. Ecrivez donc sylleptiquement des *eau-fortes*, des *gravure* (eau forte) *s*. Le trait d'union, dans ce dernier mot, est d'autant plus nécessaire, que ce signe a précisément pour objet principal d'indiquer, dans les expressions où il figure, un sens détourné, une construction forcée, soit sylleptique, soit elliptique.

C'est ainsi que dans les NOMS DE NOMBRE COMPOSÉS, tels que *dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt-un, vingt-deux, trente-un*, etc., il indique la suppression de la conjonction *et*.

Il est vrai que *quatre-vingts* ne signifie pas *quatre et vingt*, mais *quatre fois vingt*, et qu'il prend pourtant le trait d'union. C'est qu'il est très-important de considérer *quatre-vingts* comme un nombre unique, comme un mot unique répondant à la dénomination simple *octante*, et d'en faire un *nom composé*. Alors pourquoi ne pas opérer le rapprochement? Rien ne s'y oppose, en effet. Ecrivez donc, si cela vous convient, *quatrevingts*, en un seul mot : *quatrevingts hommes, quatrevingts chevaux*. L'*s* finale de ce mot ne s'explique guère que par l'euphonie. L'oreille serait choquée d'entendre *quatrevingt hommes*, bien que le même son, dans *vingt hommes*, n'ait rien qui l'étonne.

Quoi qu'il en soit, l'on supprime l'*s* dans *quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux*, etc., parce que le *t* final ne s'y fait plus sentir.

L'usage ne permet au trait d'union l'exercice de ses fonctions, dans les noms de nombre, que jusqu'à *cent*. Ainsi

l'on écrit, sans trait d'union, CENT *un*, CENT *deux*, CENT *trois*, CENT *dix*, CENT *quinze*, CENT *seize*, CENT *dix-sept*, CENT *dix-huit*, CENT *vingt*, CENT *vingt-un*, *mil huit* CENT *quarante-cinq*, DEUX MILLE *hommes*, QUATRE CENTS *chevaux*. CENT, on le voit, placé devant un substantif est considéré lui-même comme substantif et prend la marque du pluriel après un autre nom de nombre.

> Deux *cents* auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières.
>
> (BOILEAU.)

La même chose a lieu, quand le substantif est sous-entendu.

> Nous partîmes *trois cents* ; mais, par un prompt renfort,
> Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
>
> (CORNEILLE.)

Je conçois qu'on écrive de même *six vingts, sept vingts, huit vingts*, en considérant ces mots à part, l'un comme adjectif, l'autre comme substantif. Mais peut-il en être de même pour *quatre-vingts*, non composé, qui ne réveille pas dans l'esprit l'idée de *vingt* multiplié par *quatre*, mais seulement l'idée de la huitième dixaine, l'idée du nombre octante ? A la bonne heure ! si l'on écrivait aussi *quatre-vingts* sans trait d'union. Alors nous n'eussions pas songé à en faire un mot simple.

Il y aurait une petite distinction à faire, en parlant de l'hôpital fondé par saint Louis pour trois cents aveugles, et des aveugles mêmes qui sont reçus dans cet hôpital. Dans le premier cas on devrait écrire avec trait d'union et majuscules, les *Quinze-Vingts ;* dans le second, simplement, Un *quinzevingt*, des *quinzevingts*, en un seul mot et sans majuscules. Je ne comprends vraiment pas pourquoi l'Académie écrit un *Quinze-Vingt*. L'ellipse seule peut justifier cette orthographe, et, en cas d'ellipse, l'*s* finale est *insupprimable* (qu'on me pardonne ce néologisme), parce qu'alors c'est comme s'il y avait *un aveugle des Quinze-Vingts*.

Nous ne serions pas étonné de voir nos idées sur le trait d'union (1)

---

(1) C'est bien à tort que quelques-uns écrivent trait-d'union, entre autres M. Napoléon Landais.

combattues à outrance par quelques uns (1) et adoptées à l'aveugle par quelques autres.

C'est pourquoi soyons clair et positif, et formulons des règles précises.

Nous avons dit que les expressions *barbe-de-moine, corne-de-cerf, dent-de-lion, œil-de-chat,* etc., prennent le trait d'union, parce qu'elles désignent toute autre chose que ce qu'elles semblent désigner; mais si je parle réellement de la *barbe d'un moine,* de la *corne d'un cerf,* d'une *dent de lion,* d'un *œil de chat,* il est évident qu'alors ces mots doivent s'écrire séparément et sans trait d'union.

Écrivez donc sans trait d'union tout assemblage de mots naturellement construits, qui ne s'absorbent pas complétement l'un dans l'autre, de manière à n'en faire absolument qu'un, qui ne présentent pas dans leur ensemble un sens tout autre que celui qui semble devoir résulter de leurs divers sens particuliers.

Telles sont en premier lieu les locutions adverbiales, prépositives, et conjonctives.

A compte.	A tout bout de champ (2).	Bout à bout.	Nez à nez.
A coup sûr.	Au delà.	Cap à cap.	Par dessus.
A la fois.	Au dessus (3).	Côte à côte.	Par terre.
A peu près.	Au dessous.	De pied en cap.	Peu à peu.
A plaisir.	Au devant.	Dos à dos.	Pied à pied.
A présent.	Bec à bec.	Face à face.	Sur la place.
A propos.		Haut le pied.	Tête à tête.

(1) Nous ne voyons pas trop la nécessité d'écrire *quelques-uns* avec un trait d'union, puisqu'on écrit *quelques autres* sans trait d'union. Si je penche pour le maintien du trait d'union dans ce mot, ce n'est pas tant parce que l'Académie l'y maintient en effet que parce que le *Journal des Débats* l'y supprime quelquefois. On hésite à suivre un aveugle. Cependant le Journal des Débats pourrait bien avoir raison cette fois. Tous les hommes ont leurs moments lucides.

(2) M. Françis Wei nous fait observer très-sérieusement que cette expression n'est pas du style élevé, et qu'il ne serait pas bien de dire : *Le tonnerre éclatait à tout bout de champ.* Sûrement personne ne démentira la justesse de cette observation. Toutefois, n'en déplaise à M. Francis Wei, que j'honore infiniment, la conversation familière n'est pas si bégueule qu'il le prétend, et l'on peut très-bien dire non seulement, *Il s'arrête à tout bout de champ,* mais même, avec l'Académie, *Il retombe dans sa faute à tout bout de champ.* (Il s'agit du *Journal des Débats.*)

(3) L'Académie écrit *au-dessus, au-dessous, au-devant, par-dessus, par-dessous,* avec un trait d'union, quoiqu'elle écrive, *au delà, en delà, par delà, de deçà, en deçà, par deçà,* sans trait d'union. Le *Journal des Débats* écrit *au-delà* comme *au-dessus ;* et en cela du moins il est conséquent. (*Le Journal des Débats conséquent avec lui-même !* N'est-ce pas que c'est une chose digne de remarque !)

Tour à tour.	Tout à la fois (2).	Tout de go.	Tout d'un coup.
Tout à coup.	Tout à l'heure.	Tout de suite.	Tout ou rien. Etc.
Tou à fait (1).	Tout beau.	Tout du long.	

Cependant l'on écrit *c'est-à-dire*, *sur-le-champ*, *vis-à-vis*, *ici-bas*. *C'est à dire* n'a pas besoin de trait d'union. *Sur le champ* pourrait s'en passer à la rigueur, aussi bien que *sur la place*, *à tout bout de champ*. *Après demain*, *avant hier*, n'en sont pas non plus extrêmement affamés. Quant au mot *vis-à-vis*, le trait d'union est une condition essentielle de son existence; car *vis-à-vis*, contraction de *visage à visage*, forme par lui-même un tout indivisible en français, *vis* n'ayant pas par lui-même une valeur indépendante.

La particule *ci* est à peu près dans le même cas. C'est pourquoi elle est toujours suivie ou précédée du trait d'union. *Ci-joint*, *ci-inclus*, *qu'est-ce-ci* (1)? *celui-ci*, *cet homme-ci*, *ci-dessus*, *ci-dessous*, *ci-devant*, *ci-avant*, *ci-*

(1) Le *Journal des Débats* écrit *tout-à-fait*, et le Constitutionnel n'a pas honte de l'imiter. Concevez-vous cela? Il est vrai que le *Constitutionnel* se tient à cette orthographe; tandis que le *Journal des Débats*, toujours incertain, toujours flottant, toujours en balance, toujours en quête de quel côté le vent souffle, écrit *tout à fait* tantôt avec trait d'union, tantôt sans trait d'union. Le naturel se trahit dans les moindres choses.

(2) MM. Bescherelle écrivent *tout-a-la-fois*, ainsi que *cul-de-basse-fosse*, *fin-de-non-recevoir*, avec trois traits d'union. Étonnez-vous après cela que le *Journal des Débats* ait fait un si grand éloge de leur grammaire. O public trois fois digne du royaume des cieux! qui ne s'est pas encore aperçu que, de tous les ouvrages qui paraissent, soit bons, soit mauvais, le *Journal des Débats* ne mentionne et ne loue que ceux de ses amis, de ses rédacteurs? Ceci est un fait d'une telle évidence, un fait tellement palpable, qu'à moins d'être aveugle, on doit en demeurer convaincu. Et le *Journal des Débats* élève chaque jour ses prétentions, il se pose en grand prêtre de la Gloire, en archichancelier de la Renommée. A l'entendre, point de réputation littéraire hors de lui. « Soyez des nôtres, » vous crie-t-il, « et vous serez comme nous un grand homme, un demi-dieu; l'Olympe vous sera ouvert. » En effet, la *Grammaire Nationale* n'est qu'un tissu de *déraisonnements* et de méprises; voyez pourtant ce qu'il en fait. *Presque un chef-d'œuvre. C'est que partout où sont d'habiles charlatans, les dupes fourmillent.*

(3) Grande anxiété parmi les grammairiens au sujet de *qu'est-ce-ci*, *qu'est-ce-là*, *sont-ce-là*. Supposez, s'écrient-ils d'une voix alarmée, supposez que ces expressions doivent être divisées à la fin de la ligne, faute d'espace, de manière que *ci* et *là* soient transportés au commencement de la ligne suivante. Comment pourrons-nous, grand dieu! distinguer *ceci* de *ce-ci*, *cela* de *ce-là*, puisque *ceci*, *cela*, seraient, dans le même cas, divisés de la même façon? Et d'abord *cela* ne prend pas d'accent grave. Puis on ne dit pas *Qu'est-cela*, *qu'est-ceci*, mais toujours *Qu'est-ce-là*, *qu'est-ce-ci*? Avec *cela*, *ceci*, il faudrait dire *Qu'est-ce que cela*? *qu'est-ce que ceci*?

Cela suffit-il, ô infortunés, pour vous mettre l'âme en repos? Si vous souffriez autant que moi vous ne vous inquiéteriez pas de si peu de chose.

après, ci-contre, ci-gît (1). Il en est de même de *là*, quand il est opposé à *ci : par-ci par-là, celui-là, cet homme-là, ces deux-là, en ce temps-là, quel discours est-ce-là? Là-dessus, là-dessous.*

Ce que je ne conçois pas, par exemple, très-clairement, c'est qu'on écrive avec un trait d'union, *là-dessus, là-dessous*, et, sans trait d'union, *là dedans, là dehors, là auprès, là contre.* Passe pour *là-haut, là-bas*, dont je serais désolé de voir disparaître le trait d'union, à cause de l'intimité qui règne entre *là* et *haut*, entre *là* et *bas;* mais pourquoi *là contre* et *là-dessus?*

Surtout pourquoi *dès-là, jusque-là?* Le trait d'union me paraît aussi superflu ici qu'il le serait dans *dès lors, jusqu'alors.*

Nous croyons qu'il faut écrire sans trait d'union *là dessus, là dessous, dès là, jusque là*, comme *là dedans, là contre;* parce que *là*, dans ces locutions, n'est point l'opposé de la particule *ci*, comme dans *celui-là*, cet *homme-là*, mais la forme propre et indépendante d'une idée de lieu, de temps. Entre *là dessus* et *ci-dessus*, il y a une grande différence. *Là-dessus* se dit en parlant de toutes sortes d'objets, tant au physique qu'au moral; *ci-dessus* ne s'emploie que pour marquer ce qui précède dans un discours. Voilà pourquoi *là dessus* n'est point l'opposé de *ci-dessus.*

Je suis loin de blâmer l'usage du trait d'union dans *ici-bas*, mots d'une construction peu naturelle et tellement unis dans l'esprit qu'ils ne présentent qu'une seule idée.

A propos des PARTICULES QUI NE PEUVENT JAMAIS ÊTRE EMPLOYÉES SEULES, pourquoi le *Journal des Débats* écrit-il toujours sans trait d'union, en parlant du *Constitutionnel: Très sot, très impertinent, très borné, très aveugle, très extravagant, très absurde*, etc., etc.? Pourquoi écrit-il de même sans trait d'union *ex jésuite, ex roi?* Cela n'est pas non plus *très-spirituel, très-convenable, très-intelligent, très-clairvoyant, très-sensé, très-logique*, car il le serait tout autant d'écrire *Hyper critique, tragi comique, archi duc, anti religieux, dé pendre, mes allier, bis aïeul, thoraco facial, sterno huméral, sterno pubien, ilio prétibial, ilio rotulien, ilio aponévroti fémoral, bifémoro calcaniens, trifémoro rotulien, occipito frontal*, etc., mais cela est tout à fait digne dudit journal, lequel, en revanche, écrit *bœuf-gras, mardi-gras*, et autre choses grasses.

(1) Quelques-uns suppriment le trait d'union de *ci-gît*, mais à tort.

La partialité du *Journal des Débats* est poussée si loin, que lui, qui refuse si obstinément le trait d'union à ce pauvre mot *très*, presque aussi désespéré de son abandon que je le suis de mon affreux isolement, il le prodigue en aveugle dans des mots tels que *Maréchal-de-camp*, *garde-du-corps*, *gouverneur-général*, *procureur-général*, *receveur-général*, *maître-d'hôtel*, *Saint-Germain-l'Auxerrois*, *Francfort-sur-le-Mein*, etc.

Jules Janin va jusqu'à écrire *Juif-errant* avec un trait d'union. Si ce n'est pas se moquer du monde !

Puis, comment ne pas détourner sa face avec horreur de dessus un journal qui commet de telles abominations? Comment ne pas s'écrier, dans une sainte indignation, avec *Némésis:*

Eh quoi ! sans que la honte embrasât votre joue,
Vous avez déployé l'in-folio de boue,
Ce mannequin hideux que l'*argent* fait mouvoir,
Caméléon changeant, non et oui, blanc et noir,
Qui lisant chaque jour ses mielleuses sentences,
Pend la liberté sainte à ses douze potences !
Vous n'avez pas compris qu'un *auteur* aux abois,
Quand il n'a pour appui que cette impure voix,
Cette branche pourrie, hélas ! est bien à plaindre !

Mais dans quel bourbier retombé-je toujours. Relevons-nous, et n'oublions pas que TOUTE PARTICULE, TOUT MOT QUI N'A PAS UNE VALEUR INDÉPENDANTE EN FRANÇAIS, DOIT S'UNIR D'UNE MANIÈRE PLUS OU MOINS INTIME AVEC LE MOT QUI LE PRÉCÈDE OU QUI LE SUIT, comme : ARCHI*chancelier*, *oui*-DÀ, *nenni*-DÀ, *Charles*-QUINT, *Sixte*-QUINT, *à*-PRIORI, *lèse*-MAJESTÉ, etc.

Les locutions suivantes n'offrent de même qu'un sens naturel et direct.

Un adjudant major	La basse Autriche.	Un bois de lit.	Un col de cravate.
Un aide de camp.	La basse Égypte.	Du bois vif.	Le chirurgien major.
L'Ancien Testament.	Les basses Alpes.	Un bout de bougie	La clef de voûte.
Un arc de triomphe	Les basses Pyrénées.	Un bout de fleuret.	Un cordon bleu.
Un bachelier ès lettres (1).	Bien dire.	Un bout d'homme.	Le corps de garde.
Le bas Danube.	Bien faire.	Les champs Élysées	Le corps de logis.
Le bas Rhin.	Le blanc signé ou blanc seing.	Un chien de mer.	Un coup d'œil.
		Un ciel de lit.	Un cul d'artichaut.
		Un clin d'œil.	

(1) *es* est la contraction de la préposition *en* et de l'article *les*, *dans les*.

Le directeur général.
L'ennemi né.
Le feu grégois.
Les gardes du corps
La gomme arabique
La gomme élastique
La gomme gutte.
La gomme résine.
Le grand conseil(1)
Le grand livre.
Le grand duc de Toscane.
Le grand prêtre (2)
Du gros de Naples.
Du gros de Tours.
La haute Autriche.
La haute Égypte.
Le haut Rhin.
Les hauts lieux.
Herbe aux chats, ou *Cataire.*
Herbe aux chantres, ou *Vélar.*
Herbe aux cuillers ou *Cochléaria.*
Herbe aux écus, ou *Nummulaire.*
Herbe aux gueux, espèce de Clématite.
Herbe aux patagons, ou *Hydrocotyle.*
Herbe au pauvre homme, ou *Gratiole*
Herbe aux perles. ou *Grémil.*
Herbe du siége, ou *Scrofulaire.*
Herbe aux verrues ou *Héliotrope.*
Jet d'eau.
Jeu d'eau.
Laisser aller.
Laisser dire.
Laisser faire.
Laisser passer.
Le légat né.
Le lieutenant civil.
Le lieutenant criminel.
Mme la lieutenante civile.
Mme la lieutenante criminelle.
Le lieutenant général.
Un lit de camp.
Un lit de repos.
Louis le Grand.
Un maître maçon.
Un maréchal de camp.
La mer Atlantique
La mer Adriatique
La mer Glaciale.
La mer du Nord.
La mer du Sud.
La mer Méditerranée.
La mer Noire.
La mer Rouge.
Le Nouveau Testament.
L'océan Pacifique (3).
Un oiseau de paradis.
Le palais Bourbon
Le palais Farnèse.
La petite vérole.
Les petits pois.
Cela peut être.
Le pied de roi ou simplement *pied.*
Pied bot.
Pied plat, ou plat pied.
Un pont levis.
Un pont volant.
Les ponts et chaussées.
Le procureur général.
Qui va là ?
Qui vive?
Un rat d'eau.
Saint Antoine.
Saint Basile.
Saint Étienne.
Le Saint Esprit.
Le Saint Office.
Le Saint Père (4).
Le Saint Sacrement.
Le Saint Siége.
Les Saintes Huiles.
La Sainte Trinité.
Saint Thimothée.
Sainte Ursule.
Saint Valentin.
Savoir faire.
Savoir vivre.
La Seine et l'Oise.
La Saône et la Loire
Le serpent à sonnettes.
Un tambour maître
Un tambour major
Le Tarn et la Garonne.
Le ver à soie.
La villa Schwarzemberg. Etc.

---

(1) Le *Journal des Débats* écrit, *grand-conseil.* « *Le 4 février, le* GRAND-CONSEIL *de Fribourg s'est assemblé.* »

(2) Combien y en a-t-il qui écrivent le *grand-prêtre!* C'est une faute.

(3) Le *Journal des Débats* écrit OCÉAN-PACIFIQUE, comme on écrit *Cirque-Olympique*, avec deux majuscules et un trait d'union. Même au seul point de vue grammatical, il y a une énorme différence entre ces deux expressions. *Cirque-Olympique* est le nom propre, un et indivisible, d'un lieu public, d'un théâtre digne du *Journal des Débats.* L'*océan Pacifique* est un océan partiel qui ne se distingue des autres que parce qu'il est *pacifique* à la manière dudit journal. De ce que l'on écrit abusivement, dans un sens absolu, l'Océan avec une majuscule, ce n'est pas une raison pour que l'on conserve à ce mot cette distinction dans *océan Pacifique.* Mais le *Journal des Débats* ne descend pas à de telles minuties. De telles minuties, qu'il était bien temps de régler après plus de deux cents ans, coûtent pourtant plus de réflexion, plus de peine que les longues et stériles *disputations* de l'orgueilleux journal. Le *Journal des Débats* ressemble un peu à l'astrologue de la fable : pendant qu'il est à regarder dans les astres, il se laisse choir dans un puits.

(4) L'Académie écrit *saint-père* avec trait d'union et sans majuscule. Cependant elle écrit avec majuscule et sans trait d'union *Grand Seigneur, Grand Kan, Grand Turc, Grand Mogol,* dénominations tout à fait analogues au moins sous le rapport grammatical. La plupart, d'après MM. Bes-

Il faut vraiment être possédé de l'esprit du mal pour oser, à l'exemple de MM. Bescherelle et du *Journal des Débats*, leur âme damnée, pour oser faire des noms composés des locutions : *Aide de camp, maréchal de camp, maître d'hôtel, maréchal ferrant, arc de triomphe, coq d'Inde, corps de garde, corps de logis, femme de chambre, lettre de change, quart d'heure, rat de cave, rat d'église, rat d'eau, serpent à sonnettes, ver à soie,* etc., etc.

Mais si ces expressions sont détournées de leur sens naturel, de leur sens direct ; si le verbe, si l'adverbe est pris substantivement, si les adjectifs *saint, bas, haut,* etc., ne se rapportent plus que d'une manière indirecte au substantif qui les accompagne ; surtout s'il y a renversement, transposition forcée, contraction, etc., alors, à défaut d'une intimité plus grande entre les parties, le trait d'union est indispensable. Ainsi écrivez :

Un à-compte (1).	partement auquel le bas	Les Basses-Pyré-	Beaux-Arts.
L'à-propos.	Rhin a donné son nom.	nées, département.	Le bien-dire.
Le Bas-Empire.	Les Basses-Alpes,	Le beau-dire.	Le bien-faire.
Le Bas-Rhin, Le dé-	département.	L'Académie des	A bras-le-corps (2)

cherelle et le *Journal des Débats*, font encore pire : ils mettent partout le trait d'union ; et l'Académie elle-même n'a pas trouvé un autre moyen de distinguer le *grand-duc de Toscane* des autres *grands ducs*. Mais il faudrait dire alors *La grand-duchesse* et non pas la *grande duchesse*. Le trait d'union suppose presque toujours invariable le mot qui le précède, comme dans *franc-maçonnerie, haute-lisseur, demi-dieux, chevau-léger, prud-hommes* (mieux *prudhommes*), *nu-propriété*, aller *nu-tête, nu-jambes, nu-pieds*, un *va-nu-pieds*, etc., etc., etc. Est-ce parce que l'Académie craint qu'on ne prenne tel *grand duc* pour un *grand* prince ? Entre un *grand prince* et un *grand duc*, entre ces mots, *le grand roi*, le *grand empereur* et le *grand duc* de tel ou tel *grand duché*, il y a tout un monde.

(1) Le *Journal des Débats* a eu l'heureuse hardiesse d'écrire au pluriel *à-comptes*. « *Les emprunteurs ont la faculté de se libérer par à-comptes mensuels, fussent-ils de 1 franc.* » Faut-il s'étonner après cela que le *Journal des Débats* parle parfois avec tant de dédain de l'Académie qui écrit au pluriel comme au singulier des *à-compte?* Mais je me trompe, ce n'est pas le *Journal des Débats* qui a inventé ce pluriel ; tout l'honneur en revient au *Journal de Seine-et-Oise*, cité par le *Journal des Débats*.

(2) Plusieurs disent *à brasse-corps*, et il n'y a pas long-temps que j'ai lu ce barbarisme dans un journal. Je n'affirme pourtant pas que ce soit dans le *Journal des Débats*, bien qu'il n'y eût pas lieu de s'en étonner. Voici, en effet, quelque chose de tout aussi fort : « *Le* HAUT-*commissaire, quoique chinois ou* PARCE QUE CHINOIS, *admira beaucoup un service de thé.* » On voit que le *Journal des Débats* ne veut pas demeurer en reste de chinoiseries. C'est pour aider autant que possible au succès de nos négociations dans la Chine. Encore un échantillon de son style. » *Le bétail,* CELUI A CORNES *surtout, était en grand nombre.* » De telles fautes fourmillent dans le *Journal*

Le carême-prenant
Le Céleste-Empire
Le Champ-de-Mars
Les Champs-Elysées, à Paris.
Un cordon-bleu, Chevalier du Saint-Esprit, cuisinière très-habile.
Un cordon-rouge, Chevalier de Saint-Louis.
Un écoute-s'il-pleut
Les États-Unis.
La Grande-Bretagne.
Un haut-le-pied.
La Haute-Loire, département.
Les Hautes-Alpes, département.
Le Haut-Rhin, département.
Le laisser-aller.
Le laisser-dire.
Le laisser-faire.
Le laisser-passer.
Le *lieutenant-général* (1).
Le collége de Louis-le-Grand.
Aller nu-jambes, nu-tête.
La nu-propriété.
L'Opéra-Comique
Le Palais-Royal.
Le Pont-Royal.
Les Pays-Bas, royaume.
Les Petites-Maisons.
Peut-être (et pourquoi pas *peutêtre ?*)
Un plat-pied, ou pied-plat.
Le plein-cintre.
Le qu'en-dira-t-on.
Le qui-vive.
Le rez-de-chaussée
Un Saint-Esprit d'or, d'argent.
L'église de Saint-Étienne.
La ville de Saint-Germain en Laye.
Saint-Germain l'Auxerrois.
L'ordre de St-Louis.
Un Saint-Sacrement, ou *Ostensoir.*
Le savoir-faire (ou *savoirfaire.*)
Le savoir-vivre (ou *savoirvivre.*)
Le département de Seine et-Oise.
La Seine-Inférieure, département.
Soi-disant.
Le Théâtre-Français.
Un tout-ou-rien.
La Ville-de-Lyon, paquebot.
Villeneuve-le-Roi, Etc., etc.

Nous n'écrivons pas, comme l'Académie, *écuelle d'eau,* avec un trait d'union, parce qu'il ne suffit pas pour cela que l'un des deux termes soit pris dans un sens figuré; il faut qu'il y ait entre eux unité parfaite de sens; tandis qu'il y a ici deux sens distincts. *Ecuelle d'eau* signifie, en effet, une *plante* en forme de *godet*, d'*écuelle,* qui aime l'*eau*, qui se plaît dans les lieux humides. Il y a d'abord idée de *plante*, puis idée d'*eau.* S'il était permis de mettre le trait d'union à *écuelle d'eau,* à plus forte raison faudrait-il le mettre à *ciel de lit,* à *bouton d'or. Bouton* et *ciel* sont aussi employés figurément dans ces deux locutions, mais *de lit* et *d'or* gardent leur signification particulière et ne font que déterminer celle du mot précédent. Dans *œil-de-bœuf,* au contraire, il n'y a ni idée d'*œil* ni idée de *bœuf,* il n'y a qu'une idée de *fenêtre.* Ce n'est pas seulement l'un des termes qui est pris figurément, c'est le tout ensemble; par conséquent indivisibilité absolue. D'après cela, l'Académie a-t-elle plus raison d'écrire *Coq-des-jardins,* avec trait d'union ?

C'est de même tout à fait sans raison que l'on joint par un trait d'union les noms propres, *Jules-César, Octave-Auguste, Frédéric-Guillaume, Ptolémée-Philadelphe. Jean-Jacques, Jean-Baptiste,* etc., etc. Dira-t-on que

---

des Débats. Et que serait-ce, si je voulais signaler les erreurs de toutes sortes dont nos doctes Allemands se font des gorges chaudes! Ils lui doivent bien de la reconnaissance, de les faire rire. Hélas, je ne ris plus, moi. Toutes les bouffonneries du *Journal des Débats* n'ont plus le pouvoir de me dérider.

(1) L'Académie écrit en effet, *lieutenant-colonel* avec un trait d'union, bien qu'elle écrive et doive écrire *Lieutenant général, lieutenant civil, lieutenant criminel,* etc., sans trait d'union. Serait-ce que dans *lieutenant-colonel,* il y aurait contraction de la préposition *de : Lieutenant de colonel?* Quoi qu'il en soit, le trait d'union ne me paraît pas ici suffisamment justifié.

c'est parce que le premier de ces mots est inséparable du second, en ce qu'on ne l'énonce jamais seul? Mais on ne dit pas, non plus, seulement, *Fernand, Cristophe, Victor, Jules, Charles, Félix,* etc. On écrit *Fernand Cortez, Cristophe Colomb, Victor Hugo, Jules Janin, Charles Nodier, Félix Darin,* et on n'emploie pourtant pas le trait d'union.

Nous admettons volontiers une exception pour Jésus-Christ, *Michel-Ange, Marc-Antoine, Duguai-Trouin, Quinte-Curce, et Charles-Quint.* Les deux noms sont tellement unis qu'en effet ils n'en forment qu'un. L'usage du trait d'union est même très-légitime, lorsqu'il s'agit de joindre ensemble deux noms de famille, comme, par exemple, celui de la femme et celui du mari.

Mais il n'y a pas lieu d'écrire avec un trait d'union Notré-Seigneur. Il est vrai que Notre et Seigneur, dans cette expression, ont fini par s'unir si intimement dans l'esprit des Chrétiens, qu'ils ne présentent plus qu'une idée unique, l'idée de Dieu.

Notre-Dame, ne se disant que de la fête de la Vierge, ou d'une église consacrée à la Vierge, ou de certaines images de la Vierge qui sont l'objet d'une vénération particulière, doit nécessairement s'écrire avec un trait d'union.

Ce qui est vraiment impardonnable, c'est d'écrire avec traits d'union Louis le Grand, Alexandre le Grand, Frédéric le Grand, Charles le Bel, Charles le Simple, etc. J'ose croire que vous vous abstiendrez désormais de cette vilainie.

Autre chose encore de plus important.

Après en avoir long-temps délibéré avec nous-même, dans le silence du cabinet et dans la paix d'une bonne conscience, voici ce que nous avons décidé à l'égard de quelques locutions soulignées dans l'une des listes qui précèdent, telles que *petit maître, petite maîtresse, beaux arts, belles lettres,* etc., et sur lesquelles nous n'avons fait qu'exprimer un doute en passant.

Ni *petit maître*, ni *beaux arts*, ni *belles lettres*, ne sont, à proprement dire, des noms composés; pas plus que *bel esprit, grand homme, arts libéraux.* Rien de tordu, rien de forcé dans leur construction; il n'y a ni contraction, ni renversement, ni ellipse; rien ne s'y heurte, rien ne s'y brise; tout s'y unit au contraire avec grâce, tout y est naturel; tout y est à sa place et à son rang. Il n'y a pas, comme dans les vrais noms composés, fusion complète des parties. Loin de là, quoiqu'on ne puisse nier pourtant qu'il n'y ait une sorte d'intimité entre les deux termes, intimité qu'il est peut-être cruel de détruire ainsi brusquement, j'en conviens; mais, comme dit le proverbe, *aux grands maux les grands remèdes.* Quant on voit

le *Journal des Débats* écrire avec traits d'union *palais-de-justice*, *hôtel-de-ville*, *conseil-général*, *lieutenant-général*, *haut-fonctionnaire*, *haut-commissaire*, *haute-justice*, *maître* des *hautes-œuvres*, des *basses-œuvres*, *Indes-Orientales*, etc., etc.; quand on voit l'abus du trait d'union multiplier ses racines, au point qu'il menace de tout envahir, il est temps à coup sûr de s'armer du fer et du feu, non pour séparer, non pour détruire, mais pour affranchir.

Or je pose en principe que partout où le trait d'union n'est pas absolument nécessaire, partout où il ne sert pas à assembler, à emboîter, à enchâsser, à souder plusieurs mots, en sorte qu'ils ne fassent qu'un corps compacte, partout où il n'opère pas cette jonction parfaite des parties, il faut le supprimer comme inutile, comme embarrassant.

Petit maître n'a aucun droit au trait d'union, parce qu'en effet ces deux mots ne joignent pas ensemble assez bien pour cela, et qu'ils ne font que se modifier l'un l'autre; parce que la signification de l'adjectif *petit* ne se trouve altérée ici que par sa position devant le substantif *maître* (1), comme l'est celle de *bon*, de *grand*, d'*honnête*, de *gentil*, de *brave*, de *pauvre* dans les expressions, *bon homme*, *grand homme*, *honnête homme*, *gentil homme*, *brave homme*, *pauvre homme*; parce qu'enfin dans *petit maître* il n'y a pas qu'un seul mot; il y a deux mots bien distincts, deux mots agissant l'un sur l'autre, mais ne s'absorbant pas.

Si le trait d'union est nécessaire pour caractériser la valeur de cette *locution*, alors comment fait-on pour distinguer un *lion* à deux pieds, sans queue, de Paris, d'un vrai *lion* d'Afrique?

Donc point de trait d'union pour ce mot ni pour les suivants : *Bel esprit*, *beaux arts*, *belles lettres*, *sage femme*, *amour propre*, *hautes œuvres*, *basses œuvres*, *haute futaie*, *oiseau pêcheur*, *martin pêcheur*, *martin chasseur*, *loup cervier*, *chat cervier*, etc.

Point de trait d'union non plus entre deux substantifs qui ne se font que modifier l'un l'autre : Le *coq faisan*, le *pigeon paon*, l'*oiseau mouche*, le *faucon pélerin*, la *mouche guêpe*, le *monstre roi*, le *berger roi*, le *bien fonds*, la *porte croisée*, la *trachée artère*, la *saisie arrêt*, la *saisie brandon*, la *saisie exécution*, etc. Quoi de plus

(1) Le nom de *petit maître* fut donné pour la première fois, dit M. Napoléon Landais, aux jeunes gens de la cour, attachés, du temps de la Fronde, au prince de Condé : jeunes gens badins, railleurs, suffisants, et qui, fiers de la protection de *leur maître*, affectaient des airs de supériorité.

odieux que de voir un seul mot dans *saisie exécution!* Ne savez-vous pas l'horreur que notre langue a pour les longs mots? Aussi ce sont bien là deux mots distincts, deux mots formant une locution consacrée, comme *état major*, *quinte major*, *pont levis*, mais où le trait d'union n'est pas plus utile que dans *petit maître*, *brave homme*, *grand homme*.

Quelle idée d'écrire aussi *pont-levis* avec un trait d'union, comme si ce n'était pas là deux mots encore très-distincts! Le trait d'union est ici d'autant moins utile, que, dans l'acception la plus détournée de cette expression, on dit tout aussi bien *pont* tout court, que *pont levis*. *Culotte à pont levis*. *Pantalon à petit pont, à grand pont.*

O vous que l'équivoque épouvante si fort,
Et qui la redoutez à l'égal de la mort,

comment distinguerez-vous s'il s'agit ici d'un *pont* sur la *Seine* ou d'un *pont* à votre culotte? Vous voyez qu'il y a *pont* et *pont*, comme il y a *bossu* et *bossu*.

Impératrice-reine, *dommages-intérêts*, *à croix-pile*, signifient, *impératrice et reine*, *dommages et intérêts*, *à croix et à pile*. *Hôtel-Dieu*, signifie *Hôtel de Dieu;* il y a contraction, et toute contraction est du ressort du trait d'union. Et même, dans *impératrice reine*, *dommages intérêts*, *croix pile*, le trait d'union est une faute; ou bien il faudrait le mettre aussi dans *café Moka*, *café Bourbon*, *gomme adragant*, qu'on dit abusivement pour *café de Moka*, *café de Bourbon*, *gomme d'adragant*. Les personnes qui parlent bien diront *dommages et intérêts*, et non pas *dommages intérêts*.

Le trait d'union étant, je le répète, une espèce de lien de fer qui assujétit tellement deux mots l'un à l'autre qu'il rend par là-même le premier incapable de se mouvoir en dehors du second, partout où pour la formation du pluriel, il y a disjonction des parties, le trait d'union est inutile, à moins, on ne doit pas l'oublier, qu'il y ait contraction.

Grand père, *grand mère*, *grand oncle*, *grand'tante*, *petit fils*, *petite fille*, *petit neveu*, *petite nièce*, *beau fils*, *beau père*, *beau frère*, *belle mère*, *belle fille*, *belle sœur*, sont dans ce cas. Ce n'est pas le trait d'union, en effet, qui modifie jamais la valeur des adjectifs *grand*, *petit*, *beau;* c'est leur position devant tel ou tel substantif. Autrement, comment l'oreille, pour laquelle n'existe pas le trait d'union, comment l'oreille suffirait-elle pour porter à l'esprit l'intelligence des expressions ci-dessus?

Si c'est la crainte de l'équivoque qui vous insinue ici le trait d'union, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas inséré aussi dans *grand aigle*, signifiant *papier du plus grand format?*

Pauvres insensés ! l'équivoque, que vous fuyez avec tant de soin, l'équivoque est partout, elle vous suit partout, elle vous attend partout, elle se dresse devant vous à tous les détours que vous faites pour l'éviter. Aucune langue n'en est exempte. Pour ma part, voici des phrases qui m'ont fait donner à tous les diables, quand j'étais au collège : *Ne, mater, suam ; — Mea, pater, manducat lupus matrem suum.*

On prétend que le facétieux Rabelais se revêtit, en mourant, de son camail ou domino, en répétant ces paroles du psalmiste : « *Beati qui in Domino moriuntur.* »

Un des signes qui caractérisent l'homme d'esprit, c'est justement la facilité avec laquelle il saisit tout d'abord le vrai sens des mots ; tandis que les sots entendent toute chose de travers. Il est vrai que nos grammairiens ne se piquent pas d'un esprit du *premier cru*, comme le *Journal des Débats* appelle si spirituellement l'esprit du *Constitutionnel.*

Tenez ! par le froid qu'il fait (nous sommes au 6 mars), on vous propose de vous loger dans une chambre ayant deux fenêtres et trois portes que vous ouvrez toutes ; puis d'y placer un petit Bonaparte en plâtre auquel vous cassez un bras ; tout cela pour vous maintenir dans une chaleur convenable.

Vous ne comprenez pas, dites-vous ? Simples que vous êtes ! Eh bien, les malins ont déjà compris que de cette manière vous auriez un *bon appartement chaud* avec *cinq couvertures (Bonaparte manchot, cinq ouvertures).*

Ah ! grands dadais, vous y voilà enfin.

Pline le naturaliste avait écrit deux livres sur l'amphibologie *(De dubio sermone).* « C'était, disait-il, pour apprendre à parler d'une manière si fine que les grammairiens, les commentateurs et les tyrans n'y pussent rien entendre. »

Pour en revenir à notre sujet, nous concevons l'unité dans les analogues allemands *Gross-vater*, grand père, *gross-mutter*, grand'-mère, *gross-tochter*, petite fille, *gross-kind*, petit fils ou petite fille, *gross-marschal*, grand maréchal, *gross-ältern*, aïeuls, etc., vu l'invariabilité de l'adjectif *gross* qui ne fait que renforcer la signification du mot suivant, comme *haupt* dans *Haupt-stadt.* Mais si cet ad-

jectif pouvait se mouvoir librement à sa place, et revêtir ou dépouiller à son gré ses diverses formes, alors il y aurait deux mots tout à fait distincts, tout à fait libres, il y aurait une locution équivalente à un mot simple, comme *tout à coup*, *à coup sûr*, *à tous coups*, *tour à tour*, *d'une manière parfaite*, sont équivalents à *soudainement*, *infailliblement*, *souvent*, *alternativement*, *parfaitement;* mais cette locution ne pourrait pas s'appeler *nom composé*.

C'est pourquoi, du moment que vous ne pouvez vous déterminer à écrire au pluriel des *pigeon-paons*, des *martin-pêcheurs*, des *pie-grièches*, des *oiseau-mouches*, des *sage-femmes*, des *beau-frères*, etc., comme vous écrivez (rafraîchissons-nous-en la mémoire encore une fois) des *demi-dieux*, des *chevau-légers*, des *haut-lisseurs*, des *franc-maçons*, des enfants *mort-nés*, la *nu-propriété*, aller *nu-tête*, aller *nu-jambes*, des *bonheurs*, des *bonjours* (1), etc., en laissant le premier mot tout à fait intact; du moment, dis-je, que vous ne pouvez vous déterminer à une chose si monstrueuse selon vous, n'attentez pas à la liberté des divers mots cités, en les enchaînant deux à deux par un trait d'union, comme des forçats; ne leur imposez pas le supplice de Mézence. Quand l'Académie écrit sans trait d'union *coq faisan*, *oiseau pêcheur*, de quel droit écrirait-elle *pigeon-paon*, *martin-pêcheur*, avec trait d'union? N'y a-t-il pas entre ces expressions l'analogie la plus parfaite?

L'Académie va plus loin, elle écrit *pigrièche* en un seul mot, et elle fait bien. Après cela qu'on ose venir nous blâmer d'écrire aussi en un seul mot *essuimain*, *prîdieu*, etc. Quoi de moins logique, soit dit en passant, que d'écrire *Dieu*, dans *prie-dieu*, avec une majuscule? Alors pourquoi n'écrit-on pas de la même manière, *Dire à-Dieu à quelqu'un*, *Faire ses à-Dieu?*

Mon Dieu! messieurs les grammairiens, je ne suis pas aussi exigeant que vous pourriez le croire au premier abord, je ne vous demande que d'être un peu plus conséquents, un peu plus d'accord avec vous-mêmes.

Toutefois, comme la préposition *arrière*, dans *arrière-petit-fils*, *arrière-petite-fille*, n'est pas là seulement pour les beaux yeux de l'adjectif *petit*, et qu'elle embrasse également les mots *fils*, *fille*, il est urgent que le trait

(1) Dira-t-on que *bonjour* n'est point usité au pluriel? Cependant qui oserait trouver à redire à cette phrase familière? *Tous vos* BONJOURS *me touchent peu?*

d'union s'étende de la préposition *arrière*, à travers l'adjectif *petit*, jusque sur les substantifs *fils* et *fille*. L'adjectif *grand* se trouve embroché de la même manière et pour le même motif dans l'expression, *vice-grand-électeur*. C'est ce qu'on appelle se trouver pris entre deux feux. L'adjectif *petit* se trouvant réuni aux mots *fils* et *fille*, avant que la préposition *arrière* ne lui passe ainsi sa flèche d'amour au travers du corps pour atteindre le cœur de son substantif bien-aimé, il va sans dire que, s'il est au féminin, il reste au féminin, s'il est au pluriel, il reste au pluriel, et qu'ainsi l'on écrit, *Arrière-petit-fils, arrière-petite-fille, arrière-petits-fils, arrière-petites-filles.*

Au contraire des locutions *grand oncle*, *grand père*, *petit maître*, etc., *Petites-Maisons* est bien réellement un nom composé; car c'est le nom propre d'un ancien hôpital de Paris où l'on renfermait des aliénés. Les noms suivants sont également des noms propres, par conséquent susceptibles du trait d'union : Le *Pont-Royal*, le *Palais-Royal*, le *Pont-Neuf*, le *Céleste-Empire*, le *Bas-Empire*, les *Pays-Bas*, les *États-Unis*, la *Légion-d'Honneur*, etc. Mais gardez-vous d'écrire avec le *Journal des Débats*, *Nouveau-Monde*, *Indes-Orientales*, parce qu'il y a aussi l'*ancien monde* et les *Indes occidentales*.

Petits-pieds est également un nom composé; car l'ellipse enchaîne immuablement ces deux mots l'un à l'autre, sans qu'ils puissent repasser de la forme du pluriel à celle du singulier. *Manger des petits-pieds*, c'est à dire, des grives, des cailles, des ortolans, et autres petits oiseaux d'un goût délicat. L'Académie, comme pour nous faire niche, écrit justement *petits pieds* sans trait d'union, au mot PIED. Mais, pour contenter tout le monde, elle l'écrit avec trait d'union au mot *petit*.

MM. Bescherelle poussent la fureur du trait d'union jusqu'à écrire *basse-voile*, *grand-maître*, *haute-cour*, *haute-page*, *petit-lait*, etc., mais (le mot nous échappe à la fin) quoi de plus absurde! Les couples *petit pain*, *petit pâté*, *petits pois*, ont certes plus de penchant à s'unir, à se fondre en un seul corps, en une seule âme; et cependant personne n'a encore songé à leur hymen, auquel la raison s'oppose. Pardon! MM. Bescherelle écrivent *petit-pâté*.

Il résulte de ce qu'on vient de lire qu'il faut savoir n'user qu'à propos du trait d'union; car l'abus de ce petit rien entraîne une confusion immense. Supprimez-le donc où il est inutile.

Telles sont les principales difficultés que présentait l'emploi de ce petit rien, appelé trait d'union, et tant dédaigné par le *Journal des Débats*, ou plutôt, je me trompe, trop apprécié par ledit journal. L'orgueilleux jour-

nal viendra-t-il enfin à résipiscence? Que Dieu lui donne la grâce et fasse souffler sur lui son esprit.

Ce qui nous reste à dire sur le trait d'union ira maintenant comme sur des roulettes.

Cependant, avant de passer outre, nous avons encore une question à soumettre au lecteur.

Puisqu'on écrit *Soubarbe*, *soucoupe*, *sougarde*, *sougorge*, *soulever*, *souligner*, *soumettre*, *soupeser*, *soutenir*, *souterrain*, *soutirer*, pour *sous-barbe*, *sous-coupe*, *sous-garde*, *sous-gorge*, *sous-lever*, etc., pourquoi n'écrit-on pas de même, *soubail*, *soufaîte*, *souferme*, *soulouer*, *soumarin*, *soupied*, *souventrière*, etc.? Rien ne s'oppose à la simplification de ces noms composés, si ce n'est *peut-être* le plaisir de voir se dessiner nettement aux yeux chaque radical.

Et maintenant passons.

II.

Tout pronom personnel immédiatement placé après un verbe auquel il se rapporte comme sujet ou comme régime s'y rattache par un trait d'union.

Que ferai-je? Que répondrai-je? Que deviendrai-je? Où suis-je? Que dis-je? Osez-vous, lui répondis-je, en parler de la sorte? Fussé-je au bout du monde, écrivez-moi un mot, et j'irai vous rejoindre. En vain prétendrais-je le persuader. Iras-tu? Viendras-tu? N'y feras-tu rien? Tais-toi? Retire-toi. Que fait-il? Où sont-ils? Alors, dit-il, nous résolûmes d'agir. Toujours est-il que j'étais excusable. Ce projet dût-il échouer, il sera toujours beau de l'avoir conçu. (Acad.) *Partons-nous? Aimez-vous les uns les autres. Aimez-le. Aimez-la. Traitez-les avec bonté. Ramenez-la à son devoir. Dites-lui combien je l'aime. Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.*

Il en est de même des pronoms CE, ON, EN et Y.

Que dit-on? Que fait-on? Qui est-ce? Qu'est-ce? Qu'est-ce-ci? C'est là, soyez-en certain, la cause de son refus. Vas-y. Donnes-y tes soins.

On met même deux traits d'union, s'il y a deux de ces pronoms pour complément de l'impératif.

Vous avez mon chapeau, rendez-le-moi. Donnez-leur-moi sur les oreilles. Quand vous aurez des nouvelles, faites-les-nous savoir. Dites-le-lui. Dites-le-leur. Allons-nous-en. Allez-vous-en. Rendez-vous-y. Vous allez à l'Opéra, menez-y-moi. Vous allez dans votre voiture, donnez-y-moi une place. Menez-nous-y. Donnez-nous-y une place.

L'apostrophe remplace le trait d'union entre les deux pronoms dans *va-t'en, garde-t'en bien, fais-t'en donner la moitié. Mets-t'y, jette-t'y*. Cette construction n'est usitée qu'avec un petit nombre de verbes. On ne dirait pas *accroche*-T'Y, *réfugie*-T'Y, etc.; il faut prendre un autre tour. L'Académie ajoute qu'il ne serait pas incorrect de dire, *Accroches*-Y-TOI, *réfugies*-Y-TOI; mais qu'on évite ces façons de parler bizarres. Il est certain que cela n'accuserait pas une oreille bien sévère en fait d'harmonie.

On écrit sans trait d'union *venez me parler, va te reposer*, parce que *me* et *te* ne sont pas régis ici par les impératifs *venez* et *va*, mais par les infinitifs *parler* et *reposer*. On écrit de même *faites-moi lui parler*, et non *faites-moi-lui parler*, parce que lui est le régime de *parler* et non de *faites* (1).

Entre le verbe, lorsqu'il finit par une voyelle, et les mots *Il, elle, on*, on place un T *euphonique*, que l'on appuie par deux traits d'union en guise de contrefiches.

Qu'a-t-il? Viendra-t-il? Aime-t-il le jeu? Quoi s'écria-t-il! M'aime-t-elle? Pense-t-elle à moi? Qu'a-t-elle dit? Viendra-t-elle? Que pense-t-on de cela? Si vous faites cela, que dira-t-on? Prov., *Se moquer du qu'en-dira-T-on, être au-dessus du qu'en-dira-T-on, braver le qu'en-dira-T-on,* Mépriser tout ce que les gens pourront dire. *Il est sensible au qu'en-dira-T-on.*

Beaucoup de gens mettent sans réflexion une apostrophe à la place du second trait d'union; c'est une faute.

Le trait d'union s'interpose encore entre les pronoms personnels *Moi, toi, soi, lui, elle, nous, vous, eux* et *elles*.

Moi-même. Toi-même. Soi-même. Lui-même. Elle-même. Nous-mêmes. Vous-mêmes. Eux-mêmes. Elles-mêmes. Être soi-même, Ne pas démentir son caractère. *Faire une chose de soi-même,* de son propre mouvement.

Mais on écrit sans trait d'union *ceci même, cela même, celui-ci*

---

(1) M. Napoléon Landais remarque qu'il ne faudrait pas *encore* (que fait là cet *encore*?) mettre de trait entre *faites et moi*; « parce que *moi* n'est pas complément de *faites*, mais le sujet de la proposition indéfinie et subordonnée: *Moi lui parler*, qui équivaut à *Que je lui parle.* » En vérité, comme c'est joli! — Il se peut que *moi* soit le sujet *latent*, le sujet *invisible* de l'infinitif *parler*, mais, en attendant, *moi* est bien le régime *patent*, le régime *visible* de l'impératif *faites. Faites à moi que je lui parle. Faites pour moi en sorte que je lui parle.* Est-ce que l'infinitif a jamais un sujet?

même, celui-là même; ce qu'il est bon d'observer à beaucoup de gens peu réfléchis.

Je ne serais pas étonné qu'un de ces matins le *Journal des Débats*, rien que pour nous contrecarrer, imprimât sans trait d'union : *Que ferais je? Que dit on? Rendez le moi. Va t'en. Faites moi lui parler. M'aime t'elle? Moi même. Lui même.* Il en a bien fait d'autres; et celle-ci, Dieu merci! ne serait pas la pire.

Au fait la nécessité du trait d'union dans les cas exposés ci-dessus n'est pas rigoureusement démontrée. La langue française est comme une belle femme à qui il faut passer bien des caprices, bien des fantaisies. La langue allemande, expression d'un caractère sérieux et *solide*, n'est pas si fantasque; et ne tient nullement à ces colifichets. Elle dit fort bien sans trait d'union : *Bin ich? Habe ich? Liebst du mich?* etc.

Toutefois comment le T *euphonique* pourrait-il se tenir debout, s'il n'était flanqué de deux traits d'union? J'espère que le Journal des Débats respectera ces deux bâtons de la vieillesse et de l'infirmité.

III.

Le même signe, en termes d'Imprimerie, s'appelle, avons-nous dit, *trait de division*, ou simplement, *division*.

Il se place au bout de la ligne, quand un mot n'est pas fini, pour avertir de chercher le reste du mot au commencement de la ligne suivante.

Il faut bien se garder de diviser les lettres d'une même syllabe de cette manière : *Ca-use, he-ure, par-ole, const-ruction.* Les mots doivent se diviser par syllabes entières : *Cau-se, heu-re, pa-role, con-struc-tion.*

Les principes de division sont contenus dans les principes d'épellation que nous avons établis, page 85 du présent volume, et que nous allons résumer par quelques exemples.

1re règle, page 85. — UNE CONSONNE, SOIT SIMPLE, SOIT COMPOSÉE, ENTRE DEUX VOYELLES, SOIT SIMPLES, SOIT COMPOSÉES OU NASALES : *i*-NÉ-GA-LI-TÉ, *i*-GNO-RER, *bon*-HEUR, *fi*-LLE,

ba-ta-ILLON, *œ*-ILLET. Exceptions : MAL-*en-ten-du*, MAL-*a-droit*, EN-*i-vrant*, TRANS-*i-tif* (1).

2e règle, page 86.—UNE CONSONNE SUIVIE D'UN L OU D'UN R : *Dé*-PLO-*rer*, *en*-TRA-*ve*, *syn*-CHRO-*nis-me*.—Exceptions : IS-*ra-é-li-te*, IS-LAN-*de*, AT-LAS, ATH-*lè-te*.

3e — , — 87. — DEUX CONSONNES ENTRE DEUX VOYELLES : DES-CEN-*dre*, *pres-cien-ce* (2), POR-TE, HOM-ME, SCHIS-ME, DIPH-THON-*gue*, IG-NI-CO-LE, PROG-NÉ, ONC-TION, *trans*-POR-*ter*, TRANS-VA-*ser*, VIL-LE.

4e — , — 88. — SC, SP, ST, INSÉPARABLES APRÈS UNE VOYELLE NASALE OU L'UNE DES PARTICULES LATINES AB, OB, SUB, PER, INTER, SOL (3) : *Con*-SPI-*rer*, *con*-STANT, *tran*-SCEN-*dant*, *tran*-SCRI-*re*, *in*-STRUI-*re*, *ob*-STRU-*er*, *sub*-

(1) Après mûre réflexion, nous avons reconnu l'indivisibilité de la particule *trans*, tant en français qu'en latin ; en sorte que, partout où elle se trouve, elle doit se séparer entièrement du reste du mot. *Trans-border*, *trans-férer*, *trans-fuge*, *trans-alpin*, *trans-action*, *trans-ition*, etc. De cette manière on comprendra pourquoi l'*s* se prononce douce dans ces derniers mots, où on la considère, en effet, comme finale. Toutefois le sens de cette préposition s'est tellement effacé dans *transir*, *transissement*, que l'on prononce et l'on divise ces mots ainsi : *tran-sir*, *tran-sissement*. Selon le génie de notre langue, une consonne ne pouvant être redoublée devant une consonne, autre que *l* et *r*, il a fallu supprimer l'*s* finale de *trans* dans *tran-scrire*, *tran-scendant* ; mais on aurait pu la conserver dans *Trans-sylvanie*.

(2) Nous aimerions assez que la division de ce mot se fît, conformément à l'étymologie, de cette manière : *pré-science* ; mais alors la nécessité de l'accent est absolue. *Omniscience* ne présentant pas la même difficulté, on fera bien de le diviser ainsi : *omni-science*.

(3) On y joint généralement les particules grecques *Amphi*, *ana*, *anti*, *apo*, *atmo*, *cata*, *dia*, *épi*, *hémi*, *hydro*, *hypo*, *péri* et *pro*, que l'on regarde même comme tout à fait indépendantes du mot, quel qu'il soit, auquel elles sont accolées : AM-PHI-*ctyons*, A-NA-*stro phe*, AN-TI-*stro-phe*, A-POS-*stro-phe*, AT-MO-*sphé-re*, CA-TA-*stro-phe*, *dia*-STY-*le*, É-PI-*sty-le*, HÉ-MI-*sphé-re*, HY-DRO-*sta-ti-que*, HY-DRO-*pneu-ma-ti-que*, HY-PO-*sta-ti-que*, PÉ-RI-*sty-le*, PRO-*sty-le*, PRO-*spec-tus*, PRO-*gnos-tic*. Voyez page 89, note 1, ce que nous pensons de ces exceptions. Nous avons, pour justifier notre opinion, ces exemples du *dictionnaire de l'Académie* : *Amphyc-tyons*, *atmos-phère*, *dias-cordium*, *pros-terne*, *pros-titution*. Il est vrai qu'on y trouve aussi les divisions suivantes : *apos-trophe*, *épi-strophe*, *hémi-sphère*. Mais cela n'implique-t-il pas contradiction ? Et tant de contradictions ne militent-elles pas en faveur d'une méthode naturelle et infaillible, d'autant plus facile qu'elle est plus simple et plus abrégée ? Diviser ainsi : *péris-tyle*, *épis-tyle*, c'est de suite avertir l'œil que le mot n'est qu'un terme non fini ; tandis que *péri*, *épi*, pourraient réveiller au premier abord l'idée d'une *péri* ou fée de l'Orient, d'un *épi* de blé.

STAN-*ce*, *per*-SPI-*ca-ce*, *in-ter*-STI-*ce*, *sol*-STI-*ce*. — Exceptions : ABS-*tème*, ABS-*tenir*, ABS-*terger*, ABS-*traire*, TRANS-POR-*ter*, TRANS-PORT.

Le *Journal des Débats*, toujours inconséquent, divise ainsi qu'il suit les deux mots : *ins-truction*, *incon-stance*.

Il est puéril de se servir du trait de division dans les écrits épistolaires et les actes publics. Il faut que l'œil mesure la portée d'une ligne de manière qu'on ne soit pas obligé de couper un mot. On supporte plutôt un blanc de l'étendue d'un mot ordinaire qu'une telle coupure. Dans un manuscrit comme celui où je trace ces lignes, dans un devoir d'écolier, dans un pensum, c'est bien différent. Les écrivains, les écoliers, en vue de ménager leur papier, peuvent user du trait de division tant qu'il leur plaira, sans que leur éditeur ou leur professeur puisse y trouver à redire.

J'invite en passant mon éditeur à ne diviser désormais que d'après la méthode par nous exposée ; et à donner ainsi l'exemple de l'ordre. L'ordre, l'unité de principes, voilà ce que doivent désirer tous les bons esprits, fatigués à la fin et dégoûtés sans doute de tant de contradictions et d'anomalies, au milieu desquelles la raison hésite.

Voyons maintenant, par quelques exemples, ce que nos innovations peuvent avoir de si étrange et de si choquant au premier abord pour l'œil des critiques et des pédants.

EXEMPLES POUR L'USAGE OU LA SUPPRESSION DU TRAIT D'UNION.

Substantifs composés, passés à l'état de mots simples.

On nomme *appuimain*, une petite baguette dont se servent les peintres pour soutenir leur main dans le travail. Des *appuimains*.

Sans doute il n'y a qu'une main qui s'appuie sur cette baguette. Mais il s'agit bien de considérer le mot dans ses éléments, dans ses racines, dans ses parties ! c'est dans son ensemble que l'esprit le voit. L'esprit, pendant qu'il parle ou qu'il écoute, ne procède point à l'égard des mots par analyse, mais par synthèse. Il ne sépare point ici l'idée d'*appui* de l'idée de *main*, pour les considérer chacune à part ; il n'aperçoit sous ce mot qu'une idée unique, une idée de baguette. Sans cela, je le répète, comment l'esprit admettrait-il le pluriel de *pourparlers*, de *pourboires*, de *pissenlits*, etc, etc.? Cette observation s'applique à tous les autres noms composés.

L'*arrêtebœuf*, ou Bugrane, est quelquefois épineux. Des *arrêtebœufs*.

On appelle *arrièrefief*, un fief mouvant d'un autre fief. Cette terre avait plusieurs *arrièrefiefs*.

Il a une *bassecour* bien fournie de bestiaux, de volailles.

Dès que l'on considère un mot dans chacun de ses éléments, dans chacun de ses radicaux, naturellement il y a scission des parties. Dans l'exemple suivant, antithèse forcée, espèce de calembour fondé sur une simple similitude de sons, *basse cour* évidemment n'est plus un nom composé : *Les hautes* COURS *sont moins utiles, et, à coup sûr, moins innocentes que les basses* COURS (*bassecours*).

Le *becfigue* qui, comme l'ortolan, fait les délices de nos tables n'est pas aussi beau qu'il est bon. (BUFFON.)

Les *bonnevoglies* s'appelaient autrement Mariniers de rame.

L'Académie écrit au pluriel des *bonnes-voglies*, sans songer que *bonnevoglie* signifie *Bonne volonté, homme de bonne volonté*, et qu'ainsi la marque du pluriel, dans ce mot, ne peut être justifiée que par la syllepse, amie de la synthèse. Faisons aussi observer en passant que l'Académie écrit à tort *mariniers de* RAMES. *Rame*, dans cette expression, n'emporte aucune idée de pluralité ; car des *mariniers de rame* ne sont autre chose que des *hommes qui manient la rame*. Dirait-on des *gens d'épées*, des *gens de robes* ? Évidemment non.

Ce comédien n'est pas bon, mais c'est un *bouchetrou*.

(ACADÉMIE.)

Depuis que les Français leur ont fourni des armes à feu, les Hurons ont abandonné l'arc, la flèche, le javelot, et ne se sont réservé que le *cassetête*.

On jette des *chaussetrappes* dans des gués, dans les avenues d'un camp, pour enferrer les hommes et les chevaux. (ACADÉMIE.)

Tout beau chemin pour eux cache une *chaussetrappe*,
Et les chaînes de fleurs leur sont chaînes de fer.

(THÉOPHILE GAUTIER.)

Avignon entretenait, pour la garde du *viceconsul* et de la ville, cinquante *chevaulégers* vêtus de rouge et cent hommes d'infanterie vêtus de bleu.

Des *chèvrefeuilles*, des roses, et quantité d'arbrisseaux à l'odeur aromatique, parfument l'air des environs.

(L'abbé de LAPORTE.)

Le *choufleur*, le *chourave*, et le *chounavet*, sont les variétés potagères du chou.

Les étrangers ont appris aux Russes à cultiver les *choufleurs*, les carottes, les panais, les *betteraves*, le céleri, et diverses sortes de salades qui leur étaient inconnues.

En quoi le pluriel *choufleurs*, *chouraves*, serait-il plus étrange que le pluriel *betteraves?* Est-ce que la *betterave* n'est pas une espèce de *bette*, comme le *choufleur*, le *chourave*, le *chounavet*, sont des espèces de choux? Cependant on n'écrit pas au pluriel *bettes-raves*, mais simplement *betteraves*. Il faut donc suivre l'analogie.

Les peuples voisins ressentirent le *contrecoup* de cette révolution.

(ACADÉMIE.)

L'armée s'était mise en marche vers telle place, et tout d'un coup on lui fit faire une *contremarche*. (*Id.*)

La loi oblige, dans certains cas, à *contremurer* les lieux d'aisance, les *contrecœurs* de cheminée. (*Id.*)

Contrecœur fait d'autant mieux, ainsi simplifié, qu'il ne doit nullement réveiller l'idée de *cœur*.

Il y a des gens qui ne louent ou qui ne blâment que par des *contrevérités*. (ACADÉMIE.)

On découvrit que cette hôtellerie n'était qu'un infâme *coupegorge*.

(*Id.*)

Un *gardefou* est une balustrade, un parapet, ou une barrière que l'on met au bord des ponts, des quais, des terrasses, pour empêcher de tomber en bas (1). (*Id.*)

Faites donc mettre au moins des *gardefous* là haut. (RACINE.)

Ne laissez pas traîner tout cela, et portez-le dans ma *garderobe*.

(MOLIÈRE.)

---

(1) Je suis sûr qu'il y aura des niais, dans les colléges, qui se recrieront contre cette expression et vous demanderont d'un air malin : *Est-ce qu'on tombe en haut?* Ils ne songeront pas que l'on peut *tomber* sans *tomber en bas*, que par conséquent *tomber* et *tomber en bas* sont deux choses.

Nous donnons le nom de *cassenoisette* à cet oiseau, parce que son cri représente exactement le bruit du petit outil avec lequel nous cassons des noisettes. (BUFFON.)

On dit que plusieurs sages femmes, en pétrissant la tête des *nouveaunés* ou *nouveau-nés* lui donnent une forme plus convenable, et on le souffre! (J. J. ROUSSEAU.)

Les *orangoutangs* ou *orangs-outangs* sont extrêmement sauvages; mais il paraît qu'ils sont peu méchants, et qu'ils parviennent assez promptement à entendre ce qu'on leur commande. (BUFFON.)

Quoi de plus choquant que d'entendre au singulier *Oran-goutang*, et au pluriel *Oran-zoutangs*? Ne dirait-on pas que c'est un autre mot? La même disparate a existé jusqu'à présent dans les mots *croc-en-jambe*, *arc-en-ciel*, *porc-épic*, etc., qu'on change au pluriel en *crocs-en-jambe*, *arcs-en-ciel*, *porcs-épics*, etc. N'est-ce pas admirable?

Le moine qui m'accompagnait me dit: Monsieur, ne soyez pas étonné, c'est un pauvre capitaine qui a perdu l'esprit, à cause d'un *passedroit* qu'on lui a fait dans son régiment.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il a essuyé, éprouvé bien des *passedroits*. (ACADÉMIE.)

Les supérieurs des communautés avaient des *passepartouts* pour ouvrir toutes les portes. (*Id.*)

Les *passepoils* servent à distinguer les différents corps de troupes. Des revers bleus avec un *passepoil* rouge. (*Id.*)

Oubliant qu'ils sont faits pour discuter des lois,
Ils montent *pêlemêle* à l'assaut des emplois. (BARTHÉLEMY.)

Voulez-vous faire un *piquenique?* Nous avons fait plusieurs *piqueniques* le mois dernier. (*Id.*)

Dans le Levant, le toit des maisons est ordinairement en *plateforme*. Les *plateformes* sont communes en Italie. (*Id.*)

Je le demande, est-ce qu'il s'agit ici de plusieurs *formes plates?* Il s'agit de toits qui ont la *forme plate*. Comment l'Académie peut-elle donc écrire en deux mots, Des *plates-formes*, des *plates-bandes*, etc.?

Eh quoi! vous n'avez pas de *passetemps* plus doux! (RACINE.)

Chaque *portemors* a une boucle par le moyen de laquelle il peut être haussé ou baissé. (ACADÉMIE.)

On appelle *portetraits* une courroie pliée en deux, qui sert à soutenir les traits des chevaux. (ACADÉMIE.)

Le *portevis* se nomme autrement *contreplatine*.

Les *portevoix* sont d'un grand usage dans la marine. *Portevoix de ferblanc*. (*Id.*)

Il y a eu plusieurs *pourparlers* entre les ministres de ces deux cours. (*Id.*)

La gestion des affaires d'une personne absente est un *quasicontrat*. (*Id.*)

Celui qui jette quelque chose par la fenêtre sur un passant commet un *quasidélit*. (*Id.*)

Il y eut deux *antipapes* dès le milieu du quatrième siècle. (VOLTAIRE.)

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un empereur nommé Attale qui venait recevoir ses ordres dans son *antichambre*. (*Id.*)

La *quintefeuille* est une plante rosacée, ainsi nommée parce qu'elle a cinq feuilles sur un même pétiole, rangées en forme de main ouverte. On l'appelle autrement *potentille*.

Il est aussi ridicule d'écrire avec le trait d'union *Quinte-feuille* qu'il le serait d'écrire *Quin-déca-gone*, *quin-decem-vir*, *quinque-nove*, *quinque-rème*. C'est pourtant ainsi que l'écrivent la plupart des grammairiens et des lexicographes. M. Napoléon Landais écrit même, au singulier, la *quinte-feuilles*, comme si *quinte* pouvait porter dans l'esprit de celui qui ne sait pas le latin une idée de pluralité. Alors pourquoi pas *Le décemvirs, le quindecemvirs*, au singulier comme au pluriel? Mais même en latin on écrivait au singulier *Quinquefolium*.

Je mets cet habit quand il fait beau ; c'est le *souffredouleur*. (ACADÉMIE.)

En mettant son *serretête* et son bonnet de coton, M. Bardin marmottait entre ses dents des reproches aux quels sa femme répondit par des larmes.

Les caleçons, les gilets, les *serretêtes*, et les bas de laine, doivent être réservés pour un âge plus avancé, et pour des cas particuliers; il ne faut pas habituer les enfants à en faire usage.

Y a-t-il des *réveillematins* plus puissants que l'amour de la gloire et l'*amour propre ?*

Amour propre n'est pas d'une autre nature que *bonne foi.* Si vous exemptez ce dernier du trait d'union, vous ne pouvez sans injustice en accabler l'autre.

Un autre racontait toutes les petites ruses qu'il mettait en usage pour multiplier ses courses et pour augmenter ses *pourboires.*

(De Jouy.)

Oh ! oh ! mon petit Gusman, méditez-vous par hasard quelqu'un de ces tours de *passepasse* que vous savez si bien faire ? (Le Sage.)

On lit dans la *Grammaire Nationale*, à laquelle sont empruntés ces deux derniers exemples, que *pour-boire*, *passe-passe*, etc., « se formant de *tous mots* invariables, ne sont pas susceptibles de se *pluraliser.* » *Pourboire* prend pourtant une *s* au pluriel, de l'aveu même de l'Académie. Quant à *passepasse*, tant qu'on n'admettra que la locution *Tour de passepasse*, évidemment il ne saurait être pluralisé. A la bonne heure, si l'on disait elliptiquement des *passepasses* pour des *tours de passepasse.* Alors sûrement il serait susceptible de *se pluraliser.*

Un lord disait à Chamfort, à propos des ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns ou des autres devenait chose indifférente. « Ce sont des chiens dans un *tournebroche;* il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. »

Les *vicerois* des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux. (Voltaire, cité par *M. Bescherelle.*)

Substantifs composés non susceptibles de simplification.

Les marchands ont des *abat-jours* (ou *abajours*) dans leurs magasins pour faire paraître leurs marchandises. (Académie.)

Il ne prend point d'*s* au pluriel, dit l'Académie. Mais pourquoi ? Pourquoi l'*s*, si libéralement accordée à *contre-vents*, est-elle si brutalement refusée à *abat-jour* ? Pourquoi ces préférences, ces injustices, ces actes criants de partialité ? La synthèse ! la synthèse ! Rappelez-vous la synthèse et la syllepse, ô abominables analyseurs !

Les persiennes sont des espèces d'*abat-vents.* (Académie.)

Tous les bateaux rentrèrent dans l'*après-midi*, sans avoir éprouvé aucun dommage. (Bernardin de St-Pierre.)

Pour les *après-dînées*, je les livrais totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante. (J. J. ROUSSEAU.)

Il faut convenir que les grammairiens sont de drôles de corps. Ils écrivent tous au pluriel des *après-dînées*, des *après-midis*, des *après-soupées*, etc., et ils n'osent écrire des *abat-jours*, des *abat-vents*, des *appuimains*. Cependant il ne s'agit pas plus ici de plusieurs *dîners*, de plusieurs *midis*, de plusieurs *soupers*, qu'il ne s'agissait tout à l'heure de plusieurs *vents*, de plusieurs *jours*, de plusieurs *mains*. *Après-dînée, après-midi, après-soupée*, signifient l'espace de temps qui s'écoule depuis le dîner, depuis le midi jusqu'au soir, depuis le souper jusqu'au coucher. *Il passe toutes les après-dînées en famille*, cela veut dire qu'il passe, tous les jours, en famille le temps qui s'écoule depuis le dîner jusqu'au soir. Par conséquent syllepse, accord sylleptique, comme nous l'avons déjà démontré.

Et voilà les hommes qui osent faire nargue aux poètes ! Les insensés ! ils ne savent pas qu'un poète, si médiocre qu'il soit, si faible que soit le rayon que le ciel a mis dans son âme, est autant au dessus d'eux tous que l'étoile la plus inférieure est au dessus de la terre ! Oui, l'homme qui a fait en sa vie trente vers passables, l'emporte non seulement sur les plus grands faiseurs de grammaires mais encore sur tous les faiseurs de tartines politiques et littéraires.

L'Académie l'a bien prouvé le jour où elle a admis dans son sein l'écrivain célèbre dont les œuvres complètes se réduisent à ce quatrain assez cynique :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Et voilà les hommes qui osent porter une main sacrilége sur l'arche sainte, qui se mêlent de conduire et de discipliner la langue, d'imposer des lois à la langue !

« Ah ! race de corbeaux, ignoble bande noire,
Par la vie et la mort, par l'enfer et le ciel,
Par tout ce que mon cœur peut contenir de fiel,
Soyez maudits ! — Jamais déluge de barbares,
Ni Huns, ni Visigoths, ni Russes, ni Tartares,
N'ont fait autant de mal que vous en faites là. » (TH. GAUTIER.)

Elle était si bégueule que, si un monsieur lui offrait son bras pour passer dans la salle à manger, elle lui tendait négligemment le bout de ses doigts contractés en cône, et tout en souriant de plaisir, tout en laissant déborder sa joie dans ses yeux, elle s'avançait en vrai *arc-boutant* à côté de son cavalier, comme si, sentant sa nature inflammable, elle eût craint de se brûler au contact d'un homme. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

Prenez pour points d'appui ces hommes hors de doute,
Ces patriotes forts, éprouvés dès *long-temps*,
Lafayette et Dupont, civiques *arc-boutants*. (BARTHÉLEMY.)

Tout animal flaire ce qu'il veut manger : la théorie de la botanique est dans son odorat. Ce sens exquis est l'*avant-coureur* du goût. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Des voluptés des cieux ineffable *avant-goût* !
(L. N. *Amertumes et Consolations*.)

Les *bas-fonds* sont fertiles, mais humides et souvent inondés.

On appelle *battant-l'œil*, un bonnet de femme, une coiffure négligée, dont la garniture retombe en partie sur les yeux. Des *battant-l'œils*.

Des battant-l'œils ! quel scandale ! vont s'écrier tous nos pédants. Oui, des *battant-l'œils*, et même, si vous n'êtes pas contents, *des coq-à-l'ânes ;* parce qu'il y a syllepse, accord sylleptique ; parce que ces noms composés ne remplissent pas dans le discours d'autres fonctions que celles des mots simples qui y correspondent ; parce que *battant-l'œil, coq-à-l'âne*, ne présentent à mon esprit chacun qu'une seule idée.

Je sais bien qu'au premier abord il doit paraître choquant de voir la marque du pluriel à la fin d'un mot précédé de l'article singulier ; mais faut-il, ô analyseurs damnés, faut-il vous le répéter mille fois, que dans un mot composé de plusieurs mots il n'y a pourtant qu'un seul mot, comme dans les trois personnes divines il n'y a qu'un seul Dieu, comme dans une âme et un corps il n'y a qu'un seul homme ? Faut-il vous corner aux oreilles (style académique) qu'un mot *composé* n'est pas un mot divisé, que le *sens composé* est l'opposé de *sens divisé*, que ce qui est vrai dans le *sens divisé* est faux dans le *sens composé* et *vice versâ* ?

S'il est incorrect de mettre l'*s* à la fin de *coq-à-l'âne*, de *battant-l'œil*, est-il plus correct, dites, de mettre cette *s* à la fin de la troisième personne du verbe suer dans *sang-sues* ? Pour la dixième fois, l'esprit ne s'attache pas aux sens partiels d'un mot, dans une phrase écrite ou parlée, mais au sens total ; il ne s'inquiète pas des divers sens de *qui*, de *pro*, et de *quo*, dans *quiproquo*, et ne voit dans cette expression qu'un quasi-synonyme de *méprise*. C'est pourquoi l'Académie est bien timide de ne pas oser écrire au pluriel des *quiproquos*, comme si ce mot portait écrit sur son front le sceau visible pour tous de ses origines latines. Il faut convenir que l'Académie pousse loin la circonspection. Encore si cela lui servait à quelque chose ! Mais le sage qui n'a pour yeux qu'un bâton a beau tâtonner : il fait plus de faux pas que l'étourdi qui marche en aveugle avec de bons yeux tout grands ouverts devant lui.

Après ça ! comme je ne veux pas absolument vous imposer ma volonté

comme un joug de fer, si vous avez si fort à cœur l'invariabilité des mots *battant-l'œil, coq-à-l'âne,* je veux bien vous l'accorder jusqu'à nouvel ordre, en considération de l'article singulier qui accompagne ces mots; mais gardez-vous bien d'écrire encore avec Boiste et Compagnie, des *coqs-à-l'âne,* des *battants-l'œil,* parce qu'il ne s'agit ici ni de *coqs* ni de *battants*, mais de *propos,* mais d'*entretiens* où l'on va, selon votre propre explication, du *coq à l'âne*, mais de *bonnets de femme* dont la garniture est *battant l'œil.* (Ne m'avez-vous pas appris au collège que *je bats* veut dire *je suis battant*?)

Mais, j'y songe, le substantif *alentour,* formé de la locution prépositive *à l'entour,* ne prend-il pas la marque du pluriel, en dépit de l'article singulier? pourquoi *coq-à-l'âne* n'en ferait-il pas de même? Il est vrai que dans *alentour* la physionomie de l'article est singulièrement effacée par la suppression de l'apostrophe autant que par le rapprochement des parties. Eh bien, écrivez de même *un coqualâne, des coqualânes*! Qui vous en empêche? Apparemment une foule de niais qui ne sauraient faire un pas hors de l'ornière, et qui vont bien rire de l'étrangeté de ma proposition! Que Dieu les bénisse!

A propos de *coq-à-l'âne,* quelle différence y a-t-il donc, dites moi, entre *un coq et un âne*?

Les brodequins, très-pointus et lacés sur le *cou-de-pied* (ou *coude-pied*) avec un fil d'or, enfermaient les pieds les plus délicieux, et se terminaient par une petite fourrure brune qui servait de collier à la naissance de la plus jolie jambe du monde, s'il fallait s'en rapporter au peu qu'on en voyait. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Un certain poète a comparé Napoléon à un *cerf-volant* qui s'élève et retombe. — Des *cerf-volants.*

Oui, des *cerf-volants,* car ici l'idée partielle de cerf est entièrement effacée par le sens total. Lorsqu'on jugera à propos d'écrire un *cervolant,* des *cervolants,* je ne crois pas que cela donne lieu à aucune opposition de ma part.

Il faut encore savoir gré à la Convention (1), à demi régénérée par la journée de thermidor, d'avoir organisé des écoles centrales dans tous les *chef-lieux* de la république. (MILLOT, cité par *Mrs. Bescherelle.*)

Chef, qui signifie originairement *tête,* ainsi accolé à un autre mot dont il renforce la signification, perd sa qualité de substantif, et devient, comme son analogue allemand *haupt*, une sorte de particule invariable. *Haupt,* en allemand, fait au pluriel *Haüpter.* Cependant de ce qu'on dit au singulier Die *Haupt-stadt* (la *chef-ville*), en français, *capitale,* Die *Hauptstrasse*

(1) Nous ne concevons pas pourquoi l'Académie écrit *convention,* en ce sens, sans majuscules. La majuscule nous semble bien moins nécessaire dans *Directoire* et dans *État.*

(la *chef-rue*), en français, la *grande rue,* ce n'est pas une raison pour qu'on dise au pluriel Die *Haüpterstadte*, Die *Haupterstrassen*. On dit simplement Die *Hauptstädte*, Die Hauptstrassen. Le second seul de ces substantifs a droit à la forme du pluriel. Il faut donc écrire de même en français des *chef-lieux,* des *chef-d'œuvres*, et non pas des *chefs-lieux,* des *chefs-d'œuvre,* comme on l'a fait aveuglément jusqu'à ce jour. Cela est de la dernière évidence ; ce n'est plus une chose sur laquelle on puisse disputer.

Autrement pourquoi n'écrirait-on pas des *demis-dieux*, une *demie-aune,* la *franche-maçonnerie?* Voilà ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter assez souvent pour que vous le compreniez à la fin.

Comme Pacuvius se plaignait un jour à son voisin Arius d'avoir un arbre où trois de ses femmes s'étaient pendues, Arius, qui n'était *peut-être* pas heureux dans son mariage, le pria de lui donner une greffe de cet arbre pour l'enter chez lui.

Je ne vois pas trop pourquoi l'on n'écrirait pas *peutêtre* en un seul mot.

Sous la loi de Moïse on offrait à Dieu les enfants *premier-nés*.

Premier-né est un mot composé comme *mort-né*, comme *nouveau-né*. Par conséquent, *premier,* comme *mort,* comme *nouveau,* reste invariable. Si *premier-né* n'est pas un nom composé, s'il offre réellement dans ses deux termes deux idées distinctes et successives, alors pourquoi le trait d'union ? Vous voyez bien qu'on n'en met pas dans *frais battu, fraîche éclose,* et cela à cause de la variabilité de l'adjectif ou adverbe qui précède le participe. *Les premier-nés* signifie Les enfants qui, dans chaque famille, sont nés *chacun le premier. Premier* ne peut donc pas être mis au pluriel.

Il va sans dire que MM. Bescherelle écrivent des *nouveaux-nés*, contre l'avis même de l'Académie.

Jars au *procès-verbal* note les délinquants. (Barthélemy.)

On appelle *sauf-conduit* une sorte de passeport par lequel il est permis à une personne d'aller en quelque endroit, d'y demeurer un certain temps et de s'en retourner librement, sans crainte d'être arrêtée. (Académie.)

L'Académie elle-même écrit au pluriel des *sauf-conduits*. C'est une bonne fortune à laquelle nous ne nous attendions pas. Il est vrai que le *Journal des Débats*, consultant M. Auguste Lemaire, en recevra cette explication péremptoire, à savoir que les *sauf-conduits* sont les *conduits* d'un homme *sauf*, et nous n'aurons qu'à courber humblement la tête. Mais ce n'est pas pour s'occuper de si petites choses que le *Journal des Débats* s'est fait si grand et qu'il a surmonté sa petite tête d'un de ces masques monstres

qu'on voit, aux bals de l'Opéra, s'élever au dessus des autres comme des têtes de géants.

O puissants de la terre, craignez le *Tout-Puissant*.

Noms composés de deux Substantifs joints par une préposition.

Un pont par où se rue une foule en démence,
Arc-en-ciel de carnage, ouvre sa courbe immense,
Et d'un cadre de pierre entoure le tableau.
(Théophile Gautier.)

Allez dans la prairie, et vous pourrez admirer à la fois mille *arc-en-ciels* peints sur chaque goutte de rosée, et qui mêlent leurs riches couleurs à la parure des champs.

(Aimé Martin, cité par *MM. Bescherelle.*)

Certes il ne s'agit pas ici de plusieurs *arcs dans le ciel,* mais de mille reflets brillants comme l'*iris* sur chaque goutte de rosée. Pour ma part, je ne comprends pas comment on a pu tolérer jusqu'ici *arcs-en-ciel.*

Les *chef-d'œuvres* humains sont la cendre des vents.
(Lamartine.)

Quelle oreille ne serait pas choquée d'entendre *Les chefs-d'œuvr' humains?* Quelle oreille au contraire n'est pleinement satisfaite du son produit par *Les chef-d'œuvres humains?*

Dieu crée ainsi parfois d'admirables natures,
Qui nous font croire en lui,
Chef-d'œuvres éclatants, célestes créatures,
Où tout un Dieu reluit. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

Qui pourrait se faire une idée du pluriel avec *chefs-d'œuvr' éclatants?*

Les *bec-d'argents* ne vont pas en troupes, mais toujours par paires. (Buffon, cité par *MM. Bescherelle.*)

Est-ce qu'il s'agit ici de plusieurs *becs d'argent* ou de plusieurs *oiseaux au bec d'argent?*

Les *paille-en-queues*, ou phaétons, genre d'oiseaux de l'ordre des palmipèdes, que l'on nomme aussi oiseaux des tropiques, ressemblent par leur forme, leur taille, et l'étendue de leur vol, aux hirondelles de mer.

Ce n'étaient qu'intersections de maisons, *cul-de-sacs*, *patte-d'oies*, au milieu desquels il hésitait et doutait sans cesse, plus empêché et plus englué dans cet enchevêtrement de ruelles noires qu'il ne l'eût été dans le dédalus même de l'hôtel des Tournelles. (V. Hugo.)

Edition ornée de vignettes, fleurons, et *cul-de-lampes*.

Ces grands *haut-de-chausses* sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe. (MOLIÈRE.)

Ce que je venais de faire, arrivé quinze ans plus tôt, eût été la cause des ravissements de l'*Œil-de-Bœuf*. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Notons en passant que le Journal des Débats, si prodigue du trait d'union, le supprime totalement dans *OEil de Bœuf*.

Les *œil-de-bœufs* de la cour du Louvre sont ornés de sculptures. (ACADÉMIE.)

Il va sans dire que bœuf, dans ce mot, se prononce au pluriel comme au singulier. L'Académie, qui écrit ici *des œils-de-bœuf* et là *des œils-de-bœufs*, devrait avoir fait cette remarque avant moi.

Les imprimeurs montent et démontent leurs balles avec un *pied-de-chèvre*.

Je voudrais avoir autant de *pied-à-terres* qu'il y a de saisons.

Dans les *tête-à-têtes* les plus secrets, Émile n'oserait solliciter la moindre faveur, pas même y paraître aspirer. (J. J. ROUSSEAU.)

Marmontel a bien écrit des *têtes-à-têtes*, ce qui est bien plus fort.

On n'en mettra pas plus grand *pot-au-feu*, c'est à dire, on n'en fera pas plus de dépense, on n'y fera pas plus de cérémonie, on ne s'en mettra pas plus en peine. (ACADÉMIE.)

Girault Duvivier rapporte que J. J. Rousseau écrit au pluriel des *pot-au-feux*. Voilà, je l'espère, une autorité qui nous lave d'avance du ridicule que le *Journal des Débats* serait bien aise de pouvoir déverser sur le système exposé ici. Seulement, puisque rien ne s'y oppose, pourquoi n'écrirait-on pas en un seul mot, Un *potaufeu*, des *potaufeux*, comme, Un *volauvent*, des *volauvents?* Nous allons l'essayer, pour en voir l'effet.

Une dame du bon ton, entrant aux Tuileries à l'heure où les bourgeois en sortaient pour aller dîner, dit assez haut pour être entendue: « Voilà les *potaufeux* qui s'en vont. — Oui, madame, lui répliqua une bourgeoise, c'est pour faire place au gibier. »

Le *vert-de-gris* royal est sous leur étamage. (BARTHÉLEMY.)

Exemples des divers cas où s'emploie encore le trait d'union.

Voici le *trente-un* mai! que tous les baladins,
Saltimbanques de cour masqués en Girondins,
Gorgés par Némésis d'un calice d'absinthe,
Soient chassés comme impurs de la tribune sainte. (BARTHÉLEMY.)

Tout le monde parle de la belle Hélène, mais peu de gens savent qu'elle eut cinq maris, Thésée, Ménélas, Pâris, Déiphobe, Achille; qu'elle fut pendue à un arbre dans l'île de Rhodes, par ordre de Polixo; et que, dans la guerre dont elle fut cause, il périt huit cent *quatrevingt-six* mille hommes du côté des Grecs, et du côté des Troyens six cent *soixante-seize* mille.

Dans un cercle on vantait la sagesse exemplaire d'une demoiselle de *vingt-cinq* ans, assez laide et fort rousse. « Parbleu! dit un malin, elle est comme Samson : sa force est dans ses cheveux. »

Une infinité d'écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux du mot *vis-à-vis*, entre autres les feuilletons de Jules Janin et le Journal des Débats tout entier.

Vis-à-vis de ne doit s'employer que dans le sens propre, dans le sens d'EN FACE, A L'OPPOSITE DE.

Le marquis d'A*** est vingt fois millionnaire. Deux de ses nièces travaillent pour vivre et soutenir leur vieille mère. Quelqu'un vient rappeler leur misère à l'opulent marquis. « Mon Dieu! répond *celui-ci*, ne me parlez pas de ces *choses-là;* elles font trop de mal à entendre. »

Un avocat arrivant dans la grande salle du Palais, vit un rassemblement; il en demanda la cause. « C'est, lui répondit-on, un voleur que l'on vient d'arrêter. — Tant mieux, dit l'homme de loi; il faut faire un exemple et punir sévèrement ce *coquin-là* qui vient au Palais voler sans robe. »

Voltaire disait du grand Frédéric, à propos de ses prétentions littéraires : « Cet *homme-là*, c'est César et l'abbé Cottin. »

Un instinct *là-haut* t'attire.
Tu regardes Dieu sourire;
Moi, je vois l'homme pleurer. (VICTOR HUGO.)

Ci-gît dessous qui but dessus. (*Anonyme.*)

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien. (PIRON.)

Ci-gît ma femme. Oh! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien! (*Anonyme.*)

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère. (*Anonyme.*)

Malheur, malheur à vous, riches et grands du monde,
Qui nagez *ici-bas* dans une joie immonde!
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Il faut être ignorant comme un maître d'école,
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne *ici-bas* n'ait pu dire avant vous.
(ALFRED DE MUSSET.)

Nul mortel peut-être ne porta la présomption et l'amour propre plus loin qu'un certain Ségérus, professeur en l'université de Wittemberg. Il osa faire graver son portrait au dessus d'un crucifix, avec cette inscription : « Seigneur Jésus, m'*aimez-vous?* » Jésus répondait : « Oui, *très-illustre*, *très-excellent*, *très-docte* seigneur Ségérus, poète couronné de Sa Majesté Impériale, et *très-digne* recteur de l'université de Wittemberg, oui, je vous aime. »

Alger nous promettait tous les trésors d'Attale;
Et nous n'avons reçu, pour tant de millions,
Qu'un *ex-dey* théâtral et quatorze *ex-lions*. (BARTHÉLEMY.)

L'*a-propos* fait le mérite de tout, donne du prix à tout. — Un poète a personnifié l'*A-propos*. (ACADÉMIE.)

Si le guide d'un peloton ne marche pas également, il occasionne des *à-coups*, ou *acoups*.

Ils étaient là couverts de vêtements fétides,
Avec leurs clous, leurs pieux, leurs rauques chevalets,
Les Pilates du Nord, leurs ignobles valets,
Tous les bourreaux sortis des *Palus-Méotides*. (BARTHÉLEMY.)

Le 6 janvier, deux ouvriers passaient sur le *Pont-Neuf*, où se trouvaient étalés force gâteaux de circonstance. « Tiens! dit l'un,

pourquoi donc tout cela? — Quoi! lui répond son camarade, *est-ce* que les galettes ne te rappellent pas les Rois? »

Notre France d'alors, par tant de pleurs flétrie,
Citait avec orgueil ta féconde industrie,
Ton hôtel, le rival du palais *Mont-Thabor*,
Et l'hospitalité de tes pénates d'or. (BARTHÉLEMY.)

Je suis exact au *rendez-vous*, disait Boileau, car j'ai remarqué que ceux qui attendent ne songent qu'aux défauts de ceux qui se font attendre.

Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille;
Sans fréquenter les Porcherons,
Le *rendez-vous* des bons lurons;
C'est voir Rome sans voir le Pape.
(VADÉ, cité par *MM. Bescherelle.*)

Boileau fut injuste envers Perrault. La magnifique façade du Louvre du côté de *Saint-Germain* l'Auxerrois; l'arc de triomphe du faubourg *Saint-Antoine;* l'Observatoire de Paris; la chapelle de Sceaux, *chef-d'œuvre* d'architecture, ont rendu le nom de Perrault à jamais immortel.

En 1789, on vit quatre procureurs, décorés aujourd'hui du titre d'avoués, porter le dais à une procession de la *Fête-Dieu;* à l'occasion de quoi l'on fit l'épigramme suivante :

Pour laver nos iniquités,
Le Christ mourut jadis d'un supplice barbare
Entre deux brigands redoutés.
Aujourd'hui, triomphant et vainqueur du Tartare,
Il en a quatre à ses côtés.

Quand *Michel-Ange* eut peint la chapelle Sixtine,
Et que de l'échafaud, sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la cité latine,
Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux.
(THÉOPHILE GAUTIER.)

Deux maîtres de langue avaient une discussion grammaticale. L'un prétendait dire : *Versez-moi* à boire; l'autre : *Donnez-moi* à boire. « Qu'en *pensez-vous?* demanda l'un à un homme de lettres,

jugez-nous. — Vous avez tort tous les deux, car vous devriez dire, *Menez-nous* boire. »

Sergent, sergent, j'ai fait un prisonnier. — C'est bien, Pacot, *amène-le.* — Je ne peux pas venir à bout de le faire marcher. — Alors, *reviens-t'en.* — Sergent, il ne veut pas me lâcher.

> *Entendez-vous là-haut* ces craquements affreux ?
> Le viel Atlas lassé retire son épaule
> Au lourd entablement de ce ciel ténébreux. (TH. GAUTIER.)

Il est vrai que *là-haut*, comme tout ce que nous avons appelé *locution*, pourrait fort bien subsister sans trait d'union.

> C'est vrai, mais, pour douter de vos cœurs intrépides,
> Du Thabor et des Pyramides
> Le désert *a-t-il* donc perdu le souvenir ?
> (L. N. *Fleurs du Danube.*)

On faisait observer à D., de l'Opéra, que ses mollets étaient toujours d'inégale grosseur : « Ma foi ! *répondit-il*, *prenez-vous-en* à l'administration, c'est elle qui les fournit.

Le plus fort et le plus pénible est de donner : que *coûte-t-il* d'y ajouter un sourire ?

Le plus pauvre est celui qui jouit le moins, *fût-il* le plus riche ; et le plus riche, celui qui jouit le plus, *fût-il* le plus pauvre.

Les personnes que nous aimons ont certainement plus de pouvoir sur nous que *nous-mêmes.*

> Du signe qu'il créa pour parer notre sein,
> *Lui-même* sur l'émail découpa le dessin. (BARTHÉLEMY.)

Exemples de Locutions où le trait d'union serait une faute.

> L'âme et le corps, hélas ! ils iront *deux à deux*
> Tant que le monde ira, *pas à pas, côte à côte,*
> Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.
> (ALFRED DE MUSSET.)

> *Tout à l'heure*, voyez, vous étiez si charmante. *(Idem.)*

> Vous voyez *tour à tour* sur les gradins ovales,
> Au centre, au deux côtés, tout un peuple d'élus,
> Qui du vaste entonnoir tapissent le talus. (BARTHÉLEMY.)

Tour à tour est imprimé avec traits d'union dans le texte.

L'amour veut *tout ou rien.*

Vois Lysippe et Myrron, Scopas, Vitruve, Apelle,
Renaissant *à la fois* quand Louis les appelle. (Le Brun.)

A la fois est également écrit avec traits d'union dans le texte.

Un petit prince d'Allemagne envoya dire à un étranger de sortir dans vingt-quatre heures de ses États. « Son Altesse me fait trop de grâce, répondit celui-ci ; je n'ai besoin que d'un *quart d'heure* pour en être sorti. »

Quart d'heure est un nom composé pour MM. Bescherelle, qui écrivent *quart-d'heure.* Tous les exemples suivants sont de même écrits avec trait d'union dans leur grammaire ; ce en quoi il faut bien se garder de les imiter, si l'on ne veut pas prouver que l'on a vécu trop long-temps dans l'atmosphère pétrifiante du *Journal des Débats.*

On ne peut permettre que les *secrétaires généraux* soient en même temps députés. (Napoléon.)

Point de ces gens que Dieu confonde,
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme *beaux esprits*,
Vendeurs de fumée à tout prix. (J. B. Rousseau.)

A l'heure des spectacles, toutes les *portes cochères* s'ouvrent, les voitures s'élancent, les théâtres et les cafés se remplissent.

Un pied de forme ronde, et qui fait que l'on marche avec peine, est un *pied bot.* (Académie.)

Sûrement l'Académie n'écrit pas *pied-bot*, en ce sens.

Dans le temps que le *pigeon paon* étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou. (Buffon.)

Une feuille suffit au nid de l'*oiseau mouche.*

(Bernardin de St-Pierre.)

Le *serpent à sonnettes*, caché dans les prairies de l'Amérique, fait bruire sous l'herbe ses sinistres grelots. (*Id.*)

Comment peut-on écrire *serpent à sonnettes* avec des traits d'union ?

J'ai passé ma journée avec des *aides de camp* et de jeunes militaires. (Chateaubriand.)

Si l'on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant et agréable, il faut qu'on l'aperçoive au travers d'un grand *arc de triomphe*, ruiné par le temps. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La matière fluide du *ver à soie*, de l'araignée, et de plusieurs espèces de chenilles, acquiert *tout à coup* de la solidité en sortant de leur corps, et se change en soie par le simple contact de l'air.

(*Idem.*)

On se ferait une fausse idée de la queue du *coq d'Inde*, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée FUSSENT susceptibles de se relever en éventail. (BUFFON.)

Quel homme de goût ne sera pas comme nous choqué de ce FUSSENT, quoique signé : BUFFON ? Quant à MM. Bescherelle, ils ne soupçonnent pas même que Buffon puisse faire une faute. Ils n'est pourtant pas douteux qu'au lieu de *fussent* il faudrait simplement *sont*. Joli système que celui qui consacre ainsi toutes les erreurs de tous nos écrivains ! On va loin avec cela. On a déjà été loin.

Peut-être ne voit-on pas TRÈS-CLAIREMENT du premier *coup d'œil*, le rapport qu'il y a entre une *lettre de change* et un feuilleton. C'est une énigme que j'abandonne à la sagacité de mes lecteurs.

(DE JOUY.)

Très-clairement n'a pas de trait d'union dans le texte. Comment, après cela, le *Journal des Débats* n'aurait-il pas fait l'éloge de la *Grammaire Nationale* ?

A Paris, je jugeais des mœurs des femmes de ma connaissance par l'air et le ton de leurs *femmes de chambre*, et cette règle ne m'a jamais trompée. (J. J. ROUSSEAU.)

Il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de *rat de cave*. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu, si l'on pouvait se douter qu'il ne MOURÛT pas de faim.

(*Idem.*)

Encore une faute consacrée par MM. Bescherelle. Comment *se douter* peut-il gouverner le subjonctif? C'est sur des milliers d'exemples pareils que ces messieurs ont fondé leur système ; ou plutôt, c'est avec de tels exemples qu'ils ont ruiné tout système, toute méthode, tout principe, qu'ils ont mis le désordre partout.

Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta, par malice, en ce trou si profond?
Je fus près d'un *quart d'heure* à rouler jusqu'au fond.
(REGNARD.)

Dans tous les temps, les murs des prisons, des *corps de garde*, des écoles, des auberges, ont été des registres ouverts aux impromptus des hommes. (DE JOUY.)

La *belle de nuit* n'ouvre ses fleurs les plus parfumées que dans l'obscurité. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Je ne puis douter que l'usage immodéré du café, du thé, du chocolat, des épiceries, n'ait chez les Européens une partie des effets que nos *eaux de vie* ont chez les sauvages.

Dans ces deux derniers exemples seulement, les auteurs de la *Grammaire Nationale* sont d'accord avec l'Académie, qui elle-même a tort ici, nous le croyons, et on sait pourquoi. Mais ces messieurs sont assez riches de leur propre fonds sans que l'Académie leur prête rien. Ils écrivent encore avec traits d'union, *ciel de lit, ciel de tableau, pied de mouche, pied de roi, haut mal, jet d'eau, doit et avoir,* etc., etc. Faut-il s'étonner après cela de voir le trait d'union se glisser partout? Faut-il s'étonner que nous l'ayons trouvé crânement posé parmi les expressions suivantes, d'où, par exemple, nous l'avons fait lestement déguerpir?

Ici gît dont la muse ou profane ou dévote
Long-temps au théâtre brilla;
Et qui, pour mieux faire, oublia
Les trois unités d'Aristote.
(*Épitaphe de Lopez de Vega.*)

Aristide le Juste est le Colard antique.
Il fut élu sept fois dans les bourgs de l'Attique;
Le peuple le bannit; c'est que ce demi-dieu
Inventa la doctrine et le *juste milieu.* (BARTHÉLEMY.)

Un chanoine de Castille, ayant tué un cordonnier, en fut quitte pour ne siéger d'un an dans le chœur. Le fils du cordonnier, désespéré de cette injustice, et voulant venger la mort de son père, tua le chanoine. *Pierre le Justicier,* informé du fait, répondit à la famille du chanoine qui demandait la mort du coupable: « Il a été défendu au chanoine, pendant un an, de siéger au chœur; je défends pour un an au fils du cordonnier de faire des souliers. »

Un perruquier de Versailles, voisin du lieu des séances de l'*assemblée constituante*, avait mis sur son enseigne : « Je rase le clergé, je peigne la noblesse, et j'accommode le *tiers état*. »

Un chanteur de l'Opéra étant allé chez le *contrôleur général* Terray réclamer le payement d'une pension que ses talents lui avaient value sur le *trésor royal*, celui-ci dit : « Monsieur, il faut attendre; il est juste que ceux qui pleurent passent avant ceux qui chantent. »

Le droit d'aînesse, disait Voltaire, a pu convenir dans des temps de pillage et d'anarchie à des possesseurs de donjons, mais il n'en est pas moins détestable quand il s'agit de partager des rentes sur l'*hôtel de ville*.

Autrefois l'écu de France avait trois *fleurs de lis* d'or en champ d'azur.

Quant à l'autre César, il possède un père leste, pimpant, *bel esprit*, qu'il a bien de la peine à tenir en bride. (JULES JANIN.)

Quiconque hait l'injustice, la *mauvaise foi*, la partialité, est l'*ennemi né* du Journal des Débats.

Le trait d'union, comme nous l'avons déjà démontré, n'est pas plus nécessaire dans les cas suivants :

M. de Talleyrand, adressant un jour la parole à Louis XVIII, lui dit : « Sire, je suis vieux. » C'était, dit *Paul Louis* Courrier, une manière de lui dire : « Sire, vous êtes vieux ; » car ils avaient le même âge.

Au fort d'une dispute entre Benserade et un ecclésiastique, celui-ci reçut la nouvelle que le *Saint Père* l'honorait du bonnet de cardinal. « Parbleu ! dit Benserade, j'étais bien fou d'aller disputer avec un homme qui a la tête si près du bonnet. »

Le bruit d'un concordat entre l'Angleterre et le *Saint Siége* est dénué de tout fondement ! (*Journal des Débats.*)

On disait à une jeune mariée que saint Paul veut que les femmes obéissent à leurs maris. « Oh bien ! dit-elle, je ne suis pas de l'avis de saint Paul. — Mais faites donc attention, madame, que c'est

le *Saint Esprit* qui parle par sa bouche. — Soit. En ce cas c'est de l'avis du *Saint Esprit* que je ne suis pas.

Esprit Saint, descendez en nous.

Un *petit maître* se plaignait d'un grand mal de tête et ajoutait d'un air charmant que c'était le mal des *beaux esprits*. « Est-ce que vous êtes malade par procuration ? » lui demanda une dame.

Les *loups cerviers* du Canada sont seulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits et plus blancs que ceux d'Europe ; et c'est cette différence qui les a fait appeler *chats cerviers*.

(BUFFON, cité par *MM. Bescherelle.*)

Du moment que vous faites des noms composés de ces deux dénominations, *loup* et *chat* sont invariables, et il faut écrire au pluriel des *loup-cerviers*, des *chat-cerviers*, comme on écrit des *chat-huants ;* ne l'oubliez pas.

Voltaire eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode ; il enrôla tous les *amours propres* dans cette ligue insensée.

(CHATEAUBRIAND, cité par *MM. Bescherelle.*)

Du latin ! de mon temps, du latin ! un *gentil homme* en eût été déshonoré. (ST-ÉVREMONT, cité par *les mêmes.*)

Jeune homme est tout aussi bien un nom composé que *gentil homme*, et cependant *jeune* et *homme* s'écrivent séparément et sans trait d'union.

Nous gâtions les outils de mon bon vieux *grand père* pour faire des montres à son imitation.

(J. J. ROUSSEAU, cité par *les mêmes.*)

Qui parle d'offenser soit *grand père* ou *grand' mère* (1) ?

(MOLIÈRE.)

---

(1) D'où vient que ceux même qui regardent *grand' mère* comme un nom composé l'écrivent sans trait d'union ? S'imagineraient-ils que l'apostrophe en tient lieu ? Mais l'apostrophe ne fait qu'indiquer une élision. Or, s'il est vrai qu'en n'usant pas de l'apocope, de l'élision, il fallût écrire *grande-mère* avec trait d'union, évidemment le trait d'union doit subsister dans *grand'mère ;* sinon *grand'messe, grand'rue*, seraient aussi des noms composés. Et ils le sont en effet aux yeux de MM. Bescherelles, doués pourtant d'une vue de lynx. Buffon, en usant de l'apocope dans l'exemple suivant, n'a pas supprimé le trait d'union : *Les juments produisent des poulains qui ressemblent assez aux* GRAND'-PÈRES.

Apocope, dérivé du grec *apokopéô*, je retranche, est synonyme d'*élision*.

Robineau, le nouveau marié, après le premier quartier de la lune de miel, est fort étonné et très-malheureux de voir sa femme, qu'il avait épousée comme orpheline, lui apporter en dot un *beau père*, une *belle mère*, cinq ou six oncles *grands* et *petits* et des cousins à l'avenant. (JULES JANIN.)

C'est le frère de mon mari, de ma femme, et par conséquent mon *beau frère*.

Les *beaux arts*, les *belles lettres*, immortalisent les nations.

Nous avions peur de montrer trop de hardiesse, et voilà que Boiste, d'après Restaut, écrit aussi sans trait d'union, *grand père*, *grand oncle*, *beau père*, *sage femme*, etc. Il est certain qu'il y a de la barbarie à priver ces mots de leur liberté. En revanche Restaut lui même écrit, *Tout-beau*, *tout-à-la-fois*, etc. Boiste le fait du moins supposer.

Quant aux expressions *beaux arts*, *belles lettres*, nous les avons vainement cherchées dans ce fameux *Dictionnaire universel* ; ce qui prouve que *beaux arts*, *belles lettres*, ne sont pas des noms composés, puisque les adjectifs *beaux*, *belles*, et les substantifs *arts*, *lettres*, y vivent chacun de son côté et à sa guise, se faisant quelques visites d'amitié, mais ne s'enchaînant pas conjugalement l'un à l'autre. Voici, au mot PARFAIT, un exemple où *beaux arts* est écrit, en effet, sans trait d'union. *Il n'y a que les sciences, les* beaux arts, *et les vertus qui donnent des plaisirs parfaits.*

En résumé, le trait d'union ne s'emploie, dans les substantifs, que pour en lier indissolublement, immuablement les parties, quand elles ne s'assemblent ni à mortaise ni à rainure, c'est à dire, quand, par leur forme, elles n'adhèrent pas parfaitement l'une à l'autre. Il a pour résultat immédiat de rendre invariable le nom qui précède, quel qu'il puisse être; ce qui simplifie singulièrement la question des noms composés, cent fois plus compliquée que celle des participes.

Tout ce que nous avions à dire sur le trait d'union aurait pu se borner à ces derniers mots, s'il n'avait fallu combattre les abus monstrueux qu'on en fait. C'est avec raison qu'un auteur a dit qu'il faut un volume pour détruire une erreur d'une ligne.

O grammairiens, race vile et damnée, pendables auteurs de tant

de volumes qui encombrent les bibliothèques et y usurpent la place de la poésie et de l'éloquence, soyez maudits!

En tout cas l'importance du trait d'union, de ce petit rien, si méprisable en apparence, prouve bien qu'il ne faut pas juger des gens sur la mine.

Qui aurait dit que cela nous entraînerait si loin?

Enfin, me voilà hors de cet affreux Ténare,
Dont j'ai fait quinze fois le tour.
J'espère avoir prouvé, par un effort si rare,
Que tout est possible à l'amour.
Pour pénétrer vivant dans ces gueules de four,
Combien il faut aimer les hommes, ses semblables!
O public, soit dit sans détour,
Si tu n'applaudis pas à des soins si louables,
Certes, j'aurai le droit, mon mignon, mon amour,
De t'envoyer à tous les diables.

DES SIGNES DE PONCTUATION

ET DE LEUR EMPLOI.

Il y a tel article du Code dont le sens serait entièrement transformé par le déplacement d'une simple virgule. Une virgule transposée enfanta jadis la secte des manichéens (1).

Une virgule transposée a fait plus encore; elle a fait couler des flots de sang.

Grandes raisons pour qu'on s'attache à bien ponctuer.

Mais, pour bien ponctuer, il faut savoir écrire; et, à cet

---

(1) Les manichéens, ainsi nommés du nom de leur chef *Manès*, admettaient deux principes: l'un du bien, identifié avec Dieu; l'autre du mal ou des ténèbres, identifié avec Satan. Le principe du bien était auteur de la nature spirituelle et de la loi nouvelle; celui du mal était auteur de la nature corporelle et de la loi mosaïque. Ils admettaient deux âmes dans chaque homme: l'une intellectuelle et raisonnable, venant du bon principe; l'autre mauvaise, venant du mauvais principe et causant tous les péchés. Ils disaient que Jésus-Christ n'avait pris qu'un corps fantastique; que les âmes des hommes, des bêtes, et des plantes étaient coëternelles à Dieu; que le baptême de l'eau était inutile, etc., etc.

égard, je suis parfaitement de l'avis de M. Francis Wey. « Pour bien et judicieusement ponctuer, dit-il, il faut savoir construire et analyser artistement sa phrase. Quiconque, doutant du signe qu'il faut mettre, et de l'endroit où il le faut intercaler, consulte la grammaire ou son voisin, ne sait pas écrire. »

L'Académie définit la ponctuation, *L'art de ponctuer.*

Selon les grammairiens, la ponctuation est l'art d'indiquer dans l'écriture, par des signes reçus, *la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant.*

« La ponctuation, dit l'abbé Girard, soulage et conduit le lecteur; elle lui indique les endroits où *il faut se reposer pour prendre sa respiration et combien de temps il y doit mettre* (quel style, bon Dieu!); *elle contribue à l'honneur de l'intelligence,* en dirigeant la lecture de manière que *le stupide* paraisse, comme l'homme d'esprit, comprendre ce qu'il lit; *elle tient en règle* l'attention de ceux qui écoutent, et leur fixe les bornes du sens; *elle remédie aux absurdités qui viennent du style.* »

Quelle précision! quelle justesse! Ah! monsieur l'abbé Girard! célèbre grammairien!

« Une bonne ponctuation, dit Rollin, sert à donner au discours de la clarté, de la grâce, de l'harmonie. »

Qui aurait cru cela de la ponctuation?

« De même que l'on ne parle que pour se faire entendre, dit Beauzée, de même on n'écrit que pour transmettre ses pensées aux lecteurs d'une manière intelligible. Or il en est à peu près de la parole écrite *comme de la prononcée.* »

En vérité, il faut n'être rien moins qu'un grammairien consommé pour habiller d'un si beau style des idées si neuves, si philosophiques.

Quant au rapport qui lie à la ponctuation cette phrase de Beauzée, citée par Girault Duvivier, ce n'est pas le *stu-*

pide dont parle l'abbé Girard qui pourrait facilement le saisir.

Girault Duvivier ne procède pas autrement : il entasse auteur sur auteur, citation sur citation, et vous laisse la liberté du choix. Il en résulte le plus joli galimathias qui se puisse voir.

Eh non, messieurs les grammairiens, il n'est pas vrai que les signes de ponctuation soient destinés par essence à marquer des pauses, des repos !

Les signes de ponctuation servent tout bonnement à distinguer, dans le discours écrit, les phrases et les différents membres dont elles sont composées ; en sorte que le lecteur en perçoive aisément et rapidement le mécanisme, et qu'au moyen des repos et des changements d'intonation déterminés par le sens, il puisse communiquer simultanément à ceux qui l'écoutent l'intelligence pleine et entière de ce qu'il lit.

En d'autres termes, les signes de ponctuation sont à la distinction des phrases entre elles et des membres transposables d'une phrase ce que les blancs ou espaces qui séparent les mots sont à la distinction des mots entre eux (1).

---

(1) Certes, voilà une phrase qu'un lecteur phthisique ne pourra guère lire tout d'une haleine. Cependant nous n'y voyons pas place pour la moindre petite virgule. Et malgré cela nous croyons notre phrase bien construite. C'est que cette phrase, pour être dépourvue de points et de virgules, n'en a pas moins des repos réels qu'un lecteur intelligent ne manquera pas d'observer de cette manière : « Les signes de ponctuation — sont à la distinction des phrases entre elles et des membres transposables d'une phrase — ce que les blancs ou espaces qui séparent les mots — sont à la distinction des mots entre eux.

Ainsi la voix peut s'y reposer en trois endroits.

Cela ne fait que nous confirmer davantage dans l'opinion que les points et les virgules ne sont pas destinés à marquer des repos, mais simplement à diviser les phrases et les parties de phrases.

Il faut voir si la voix si vibrante de Mlle Rachel se règle justement, dans ses modulations, sur les points et sur les virgules !

Comment se peut-il que des hommes qui ont vécu du temps de Talma, qui ont pu entendre Talma, aient défini comme ils l'ont fait l'art de ponctuer ?

Les anciens Grecs, avant la période Alexandrine, n'avaient aucune ponctuation; et les mots s'écrivaient tout d'une traite avec les lettres capitales ou onciales. Plus tard, plusieurs grammairiens, parmi les quels il faut compter Aristophane de Byzance, inventèrent trois signes destinés à éclairer la lecture. Ce sont : le *point* (en grec, *stigmê*), servant à indiquer un sens complet; la *virgule* ou *comma* (en grec, *hypostigmê*), servant à indiquer un sens incomplet, et le *point en haut* (en grec *mesê stigmê*), servant à indiquer un sens complet par lui-même, mais suivi d'une explication qui le développe. On introduisit ensuite le *point-virgule*, qui, employé par les Grecs comme point interrogatif, sert à indiquer dans les autres langues un sens presque achevé. Un autre signe introduit plus récemment est le *point interjectif*, autrement dit *point d'exclamation, point exclamatif.*

Ainsi tout cela est de la propre invention des grammairiens. Dites encore que les grammairiens ne sont bons qu'à mettre les points sur les *i!*

Boiste énumère ainsi nos richesses en ce genre :

« Nos signes de ponctuation, dit-il, sont la VIRGULE (,) qui marque la moindre de toutes les *pauses*, une *pause presque insensible; un* POINT *et une* VIRGULE (;) *par où* l'on désigne une *pause* un peu plus grande; les DEUX POINTS (:) qui annoncent un *repos* encore un peu plus *considérable;* et le POINT, soit absolu (.), soit INTERROGATIF (?), soit EXCLAMATIF (!), *qui caractérise une pause plus complète.* »

On m'aurait dit, il y a quelques années, que des écrivains ayant ce style osaient se faire imprimer, je n'aurais pas voulu le croire.

Ainsi voilà la ponctuation distribuée uniquement en reposoirs pour la procession des mots et des phrases. Quoi de plus ridicule!

Un grammairien moderne, un réformateur, M. Charles la Loy, n'est pas satisfait de cette abondance de signes; il la trouve insuffisante, et d'un trait de sa plume magique il crée tout d'abord une *virgule-point* (:), un *point exclamatif d'interrogation* (¿), une *virgule interrogative* (?), un *deux-points interrogatif* (?), un *point-virgule interrogatif* (?), une *virgule exclamative* (!), le tout ter-

miné par un *etcætera* (1) qui laisse supposer tout ce que sa puissance créatrice peut nous enfanter encore de nouveaux trésors, de nouveaux prodiges.

Selon lui la virgule seule ne saurait suffire entre les deux derniers membres de cette phrase :

S'il a mis à cette recherche toute la bonne foi possible ; s'il n'a épargné ni son temps ni sa santé ; si sa fortune même s'y est trouvée compromise, n'y a-t-il pas quelque cruauté à l'accabler encore par le blâme et par l'ironie?

La virgule est d'autant mieux à sa place ici que la dernière partie de la phrase ne se rapporte d'une manière directe qu'à la partie qui la précède immédiatement.

Comme les hommes diffèrent d'opinion !

Après M. la Loy qui multiplie indéfiniment les signes de ponctuation, voici M. Francis Wey qui ne veut conserver que le point et la virgule. « A l'aide du point simple et de la virgule, dit-il, on se ferait, au besoin, toujours entendre. »

Il faut avoir une furieuse envie de dire quelque chose que d'autres n'aient pas dit déjà.

Eh ! messieurs, si vous tenez tant à vous distinguer par quelque chose d'étrange et de neuf, faites donc l'éloge de Jules Janin, vantez la justice et l'impartialité du *Journal des Débats*, etc., etc. !

Pour ma part, bien loin d'afficher de telles prétentions, je voudrais bien que les grammairiens, mes prédécesseurs, ne m'eussent pas laissé tant à dire et à faire.

Toutefois, en fait de signes de ponctuation, je ne me plains pas qu'il y en ait trop ou trop peu ; je suis fort content comme cela.

De la Virgule.

La virgule est un petit signe fait à peu près en forme de *c* renversé (,).

I.

On emploie la virgule pour séparer entre elles plusieurs parties similaires d'une même phrase, savoir :

---

(1) *Etcætera*, substantif, ne doit former qu'un mot. Cela est d'autant plus avantageux que le *t* de la conjonction *et* ne présente plus ainsi aucune anomalie, toute consonne se prononçant ordinairement au milieu d'un mot.

1° Plusieurs sujets, soit logiques (1), soit grammaticaux d'un même verbe, lorsqu'ils ne sont compliqués d'aucun accident.

La richesse, le plaisir, la santé, deviennent des maux pour qui ne sait pas en user.

Le dernier sujet est lui-même séparé du verbe par une virgule, parce que l'attribut ne tombe pas sur lui plus que sur les autres, et ne doit pas avoir avec lui une liaison plus forte.

Ni Girault Duvivier ni Napoléon Landais n'observent ce principe, pourtant inviolable de sa nature.

Pour première raison, comment admettre qu'un substantif, un sujet qui est au singulier puisse aller de pair et côte à côte, pour ainsi parler, avec un verbe qui est au pluriel?

Mais, surtout, comment ne pas reconnaître qu'après une énumération de sujets qui tous conviennent au verbe de la même manière, l'esprit se recueille un instant comme pour les récapituler en quelque sorte et les pousser tous simultanément sur l'attribut qui leur est propre? Comment ne pas admettre à la suite de ces sujets exprimés, un autre sujet sous-entendu qui les résume tous, et avec lequel se fait l'accord du verbe?

N'est-ce pas ainsi qu'il faut analyser la phrase citée plus haut :

La richesse, le plaisir, la santé, (ces biens) deviennent des maux pour qui ne sait pas en user.

Écrivez donc avec une virgule devant le verbe :

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat notre esprit à la chaîne.
(Boileau.)

Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude de l'avenir, sont les fléaux qui assiégent le plus le genre humain.
(Cité par *Boiste.*)

---

(1) On appelle *sujet logique* celui qui est accompagné de plusieurs mots déterminatifs, et *sujet grammatical*, celui qui ne consiste que dans un mot. Dans cette phrase, « La beauté de l'âme l'emporte sur la beauté du corps », LA BEAUTÉ est le *sujet grammatical*, LA BEAUTÉ DE L'AME est le *sujet logique*. Il y a de même l'*attribut logique* et l'*attribut grammatical*.

Un léger accident, un amour de jeune fille, un mariage, un mot, ont souvent renversé les projets des plus habiles diplomates.

Les plaisirs de l'esprit, la tranquillité de l'âme, la joie, la satisfaction intérieure, se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune que dans le cortége des rois.

(Cité par *Girault Duvivier.*)

Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite. (MICHAUD.)

Viens! et *que le regard des pudiques étoiles*
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature,
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur.

(VICTOR HUGO.)

La fraude, le parjure, les procès, les guerres, ne font jamais entendre leur voix dans ce séjour chéri des dieux.

(FÉNÉLON, cité par *MM. Noel et Chapsal.*)

Les fous, les entêtés, les présomptueux, aiment à parier.

Dieu, la nature, ET *les arts*, sont les refuges du sage.

L'ambition, l'avarice, ET *l'amour propre*, sont insatiables.

L'intérêt, la vanité, la mode, ET *la santé*, sont les quatre vents des girouettes humaines.

La plupart ne mettraient point de virgule avant la conjonction *et,* dans ces trois derniers exemples, mais bien à tort, puisque le dernier sujet ne saurait avoir avec celui qui le précède immédiatement une liaison plus intime qu'avec les autres. En général, la conjonction ne remplace point la virgule dans une énumération.

Le vrai, l'utile, et l'agréable, réunis, ne se discernent plus du beau, c'est le beau lui-même.

Le mot *réunis* est séparé des sujets et du verbe, en partie pour les mêmes causes que nous venons d'expliquer, en partie parce qu'il forme à lui seul une proposition incidente, susceptible d'être supprimée sans nuire essentiellement au sens principal. C'est comme s'il y avait, en effet : *Dès qu'ils*

sont réunis. Les deux virgules ne sont pas plus mal placées là que dans cette phrase de Victor Hugo : *La jeune fille, essoufflée, s'arrêta enfin.*

Mais la virgule disparaît à la fois devant la conjonction et devant le verbe, quand il n'y a que deux sujets conjoints par *et* ou par *ni*. Les deux sujets fussent-ils au singulier, ils sont alors en quelque sorte pluralisés par aggrégation, à la façon des noms collectifs, et précèdent sans inconvénient un verbe au pluriel.

L'imagination et le jugement ne sont pas toujours d'accord.

(Cité par *Boiste.*)

L'esprit de domination et la vanité partagèrent successivement un peuple en calvinistes et papistes, molinistes et jansénistes, anarchistes et royalistes ; puissent-ils enfin être tous citoyens!

La politesse et les manières ne sont pas les mœurs.

La rapine et l'orgueil sont les dieux de la terre. (VOLTAIRE.)

Parler et se taire à propos sont deux choses difficiles, mais utiles.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

(LA FONTAINE.)

La beauté et la bonté réunies sont l'image de Dieu sur la terre.

On sent combien il serait ici superflu d'isoler le mot *réunies.*

La virgule est de même impossible entre le verbe et le sujet, quand le verbe est énoncé le premier ; car le verbe ne pouvant subsister par lui-même, ne permet aucun intervalle entre lui et son sujet, quel qu'il soit. (Soit dit en passant, ne serait-ce pas là ce qui autorise la présence du trait d'union entre le verbe et le pronom, dans les phrases interrogatives ?)

Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent LE PLAISIR, L'AUDACE, ET LA GAÎTÉ. (DELILLE.)

Comme on s'en doute bien, le texte porte une virgule à la fin du premier vers où elle est parfaitement inutile, tandis que *l'audace et la gaîté* y forment un tout compacte et isolé ; en sorte qu'il ne reste au verbe que *le plaisir*, qui accapare ainsi à lui seul tous les attributs, ce qui n'est nullement légal. Qu'on y réfléchisse bien. N'ai-je pas raison ? Je m'en rapporte à M. Victor Hugo, le seul homme vraiment compétent en ces matières ; car, comme il le dit lui même, sous un grand écrivain il y a un grand grammairien.

Nous avons dit qu'on met une virgule avant le verbe, après une

énumération de sujets, quand celui qui parle ou écrit a intention de lier le verbe à tous les sujets ensemble, et non pas seulement au dernier.

Mais autre chose est quand l'accord du verbe se fait avec le dernier seul des substantifs qui le précèdent, soit parce qu'il contient, parce qu'il résume en lui tous les autres sujets, soit parce que l'idée exprimée par le verbe ne convient à chacun d'eux que séparément, distributivement, et non pas à tous collectivement. Alors il faut bien se garder de produire la virgule.

La douceur, LA BONTÉ DU GRAND HENRI a été célébrée de mille louanges. (PÉLISSON.)

Le texte porte une virgule, mais bien à tort.

Louis, son fils, l'État, L'EUROPE est dans vos mains.
(VOLTAIRE.)

Le vers le mieux rempli, LA PLUS NOBLE PENSÉE
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée. (BOILEAU.)

Un seul mot, un soupir, UN COUP D'ŒIL nous trahit. (VOLTAIRE.)

Il ne faut aux princes et aux grands ni efforts ni étude pour se concilier les cœurs. *Une parole, un sourire gracieux, un* SEUL REGARD suffit. (D'AGUESSEAU.)

Dans ces sortes de phrases, il y a ellipse du verbe après chaque sujet. C'est comme si l'on disait: *Une parole suffit, un sourire suffit, un regard suffit.*

Tout rang, tout sexe, TOUT AGE doit aspirer au bonheur.
(VOLTAIRE.)

Le texte porte une virgule après âge ; c'est une faute.

Que maudit soit TON CHAMP, *ton pavillon, ton lit!*
(CHATEAUBRIAND.)

Dans les exemples suivants, le dernier sujet fait de même oublier le premier, et l'exclut en quelque sorte du corps de la proposition.

La douceur, LES SOUPIRS de cette femme infortunée ne purent le fléchir. (WAILLY.)

Quel bruit, QUELS CHANTS D'HYMEN ont frappé mon oreille!
(LONGEPIERRE.)

La récapitulation mentale dont nous avons parlé plus haut est souvent exprimée par quelqu'un des mots, *tout, rien*, etc.

Richesse, honneurs, pouvoir, sceptre, couronne, autel,
TOUT CELA, c'est la terre, et l'amour, c'est le ciel.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Un souffle, une ombre, un rien, TOUT lui donnait la fièvre.
(LA FONTAINE.)

Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, TOUT enfin me défend de le croire. (CORNEILLE.)

TOUT parlera pour vous, *le dépit, la vengeance,*
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux Etats voisins qui cherchent à s'unir. (RACINE.)

TOUT vous prenait aux yeux à la fois, *le pignon taillé, la toiture aiguë, la tourelle suspendue aux angles des murs, la pyramide de pierre du onzième siècle, l'obélisque d'ardoise du quinzième, la tour ronde et nue du donjon, la tour carrée et brodée de l'église, le grand, le petit, le massif, l'aérien.* (VICTOR HUGO.)

Le roi, l'âne, ou moi, NOUS mourrons. (LA FONTAINE.)

Selon la forme qu'on emploie, il peut y avoir ellipse du verbe après le sujet, comme dans la phrase suivante :

Il n'y a rien de plus propre à l'homme que *la religion, l'honneur, et la vertu.*

Ces mots, *La religion, l'honneur, la vertu*, sont les sujets d'un verbe sous-entendu. C'est comme s'il y avait : *Rien n'est propre à l'homme comme la religion, l'honneur, la vertu* lui sont propres.

2° Plusieurs attributs se rapportant au même sujet :

Les Tyriens sont *insdustrieux, patients, laborieux.*
(FÉNÉLON.)

La charité est *patiente, douce, bienfaisante.*

Elle était *haletante, échevelée, effrayante à voir*, et elle avait dans ses yeux un feu qui séchait ses larmes.
(VICTOR HUGO.)

Mon amie, vous êtes *si belle, si aimable, si charmante;* vous étiez si ravissante à voir avant-hier, au milieu de ce petit salon où

j'ai eu la joie de vous rencontrer ; il y avait quelque chose en vous *de si ineffable*, *de si divin*, *de si lumineux*, que je ne reviens pas de ma surprise, en songeant que vous me permettez de vous appeler mon amie. (L. N.)

A tout prendre, je puis bien dire que ce n'est pas de vous que j'ai douté. Je n'ai pas cessé un instant de vous croire *la plus noble*, *la plus généreuse*, *la plus dévouée* des femmes, comme vous en êtes la plus belle et la plus aimable. (*Id.*)

Il y a un tel charme dans vos paroles, une telle grâce dans vos manières ; votre beauté dont votre modestie me défend de vous parler a quelque chose *de si pur*, *de si surnaturel*, *de si céleste*, *de si angélique ;* vous êtes enfin une créature *si ravissante*, *si délicieuse*, que votre image ne me quitte plus. (*Id.*)

Indépendamment de ces deux rues *principales*, *diamétrales*, *perçant Paris de part en part dans sa largeur*, *communes à la capitale entière*, la Ville et l'Université avaient chacune leur grande rue particulière. (VICTOR HUGO.)

L'Université faisait un bloc à l'œil. D'un bout à l'autre c'était un tout homogène et compacte. Ces mille toits *drus*, *anguleux*, *adhérents*, *composés presque tous du même élément géométrique*, offraient, vus de haut, l'aspect d'une cristallisation de la même substance. (*Id.*)

Seulement ici cette tour était la flèche *la plus hardie*, *la plus ouvrée*, *la plus menuisée*, *la plus déchiquetée*, qui ait jamais laissé voir le ciel à travers son cône de dentelle. (*Id.*)

Le texte ne porte point de virgule entre le dernier adjectif et le pronom *qui*. C'est une faute réelle, ce pronom ne pouvant se lier avec un adjectif isolé, ne pouvant se rapporter qu'à un substantif.

Le plus charmant trésor de toute la nature
Est une femme *belle*, *aimable*, *douce*, *et pure*.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Nous avons dit pourquoi il faut une virgule avant la conjonction qui précède le dernier terme d'une énumération quelconque.

Il parlait d'un ton *bref*, *serré*, *et impérieux*. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Le texte porte réellement une virgule avant la conjonction. Pourtant

cela est imprimé dans le *Journal des Débats*. J'espère que voilà une autorité !

Toutefois il se peut que deux adjectifs aient un tel rapport d'attraction l'un vers l'autre, une telle tendance à ne faire qu'un, qu'il est bon de les joindre totalement au moyen de la conjonction *et*.

Ce maraud, qui a fait cette terrible fortune, n'a guère dans le cœur qu'une honnête passion, une vive tendresse pour sa fille unique Adolphine, petite personne bien emparlée, *coquette et rieuse*, et qui conclut assez facilement dès qu'il s'agit de mariage.

(JULES JANIN.)

S'il n'existait pas entre *coquette* et *rieuse* une liaison si intime, la conjonction serait une faute; d'autant plus que l'énumération des qualités d'Adolphine n'est pas finie là.

Si vous la connaissiez, la vierge au front candide,
Celle dont le cœur fut toujours *pur et splendide*,
Et plein d'un chaste amour. (L. N. *Amert. et Consol.*)

Ainsi soyez pour moi *une amie, une sœur;* je ne demande pas davantage. (L. N.)

Vous me demandez ce que je voudrais encore! Oh! mon ambition n'est guère bornée! Ce que je voudrais, c'est d'être *roi*, *génie*, *empereur*, *archange*, pour vous mettre un plus grand esclave sous les pieds, pour vous faire *reine*, *impératrice*, pour vous créer un ciel que je partagerais avec vous! (*Id.*)

Aimer, enfin, c'est être *tout douceur*, *tout humilité*, *tout respect*, *tout pardon*, *tout miséricorde*, *tout patience*, *tout résignation*, *tout zèle*, ET *tout dévouement*. (*Id. Le Livre de Tous.*)

La virgule qui précède la conjonction suppose une ellipse. C'est comme s'il y avait, *tout cela* et encore *tout dévouement*.

Est-il nécessaire d'ajouter que, si de deux adjectifs consécutifs l'un adhère tellement au substantif qu'il forme avec lui une sorte de nom composé, une locution indivisible, il ne faut point les séparer par la virgule? *Un* beau jeune *homme*. *Un* parfait honnête *homme*. *Un* brave gentil *homme*. *Une gomme* élastique excellente. *Des médecins soutiennent que les eaux* minérales artificielles *sont plus efficaces que les eaux* minérales naturelles.

3° Plusieurs verbes se rapportant au même sujet :

Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,
Cherche, accueille, encourage, entend la vérité. (CHÉNIER.)

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il *prit, quitta, reprit* la cuirasse et la haire.

Dans ces exemples, il y a ellipse du régime après chaque verbe.

Le prisme de la douleur *décolore, enlaidit* tout ce que le prisme de la joie avait *embelli, brillanté.*

Il alla dans cette caverne, *trouva des instruments, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer.* (FÉNÉLON.)

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu;
L'équipage *suait, soufflait, était rendu.* (LA FONTAINE.)

Il y avait grand vacarme de blanchisseuses; elles *criaient, parlaient, chantaient* du matin au soir. (VICTOR HUGO.)

Les femmes *parlent en se taisant, accordent en refusant.*

4° Plusieurs compléments ou régimes d'un même mot, quand ils sont de la même nature, et qu'ils ne traînent après eux aucun appendice, aucun prolongement, aucune surcharge, c'est à dire, aucune proposition incidente; ce qui nécessiterait l'assistance du point-virgule.

Il sait régler *ses goûts, ses travaux, ses plaisirs.* (VOLTAIRE.)

Se recommander d'aïeux dont le nom se perd dans les ténèbres du passé, c'est *invoquer des ombres, des chimères, le néant.*

La religion chrétienne prêchant à des peuples esclaves et malheureux *la charité, la pauvreté, la vie à venir,* dut être accueillie par eux avec enthousiasme. (Cité par *Boiste.*)

Le texte porte une virgule entre *malheureux* et *la charité;* mais cette virgule est une maille rompue dans le tissu de la phrase, car elle fait supposer, au premier abord, que *la charité,* loin d'être un *régime,* est un nouveau *sujet* ajouté au premier.

C'est folie que de proscrire *une opinion, un sentiment;* il faut les faire naître.

Toutes les faveurs de la fortune valent-elles *un baiser, un sourire, un regard* de la femme qu'on aime? (L. N. *Fl. du Danube.*)

Il avait *votre port, vos yeux, votre langage.* (RACINE.)

Quiconque est riche est tout ; sans sagesse, il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a *l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,*
La valeur, la vertu, la dignité, le sang. (BOILEAU.)

L'Académie française, disait Voltaire, est un corps où l'on reçoit *des gens titrés, des hommes en place, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres, et même des gens de lettres.*

Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air, et le printemps, et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache, humble et joyeux,
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux ! (VICTOR HUGO.)

Oui, ce qui sortira, par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir, et puis jaillir encore,
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit *tout !*
Tout, les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion,
L'espoir éteint, la barque échouée à la grève,
La femme qui regrette et la vierge qui rêve,
La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas ! et de meilleur,
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles,
Les mères retenant les enfants auprès d'elles,
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers (1)
Et ne laisse ici-bas de parole qu'aux mers,
Les couchants flamboyants, les aubes étoilées,
Les heures de soleil et de lune mêlées,
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de chaque voix,

(1) D'après la règle, il faudrait une virgule au bout de ce vers ; mais il est bon d'éviter les complications, quand la clarté n'a pas à en souffrir.

Et l'hymne inexpliqué qui, parmi des bruits d'ailes,
Va de l'aire de l'aigle au nid des hirondelles,
Et ce cercle dont l'homme a sitôt fait le tour,
L'innocence, la foi, la prière, l'amour,
Et l'éternel reflet de lumière et de flamme
Que l'âme verse au monde et que Dieu verse à l'âme. (*Idem.*)

Ce n'est point la virgule, c'est le *point-virgule* que le poète emploie ici, pour distinguer les parties de cette magnifique énumération ; mais (que le poète nous pardonne notre hardiesse) le point-virgule rompt ici en tout sens le tissu de sa phrase, il entrave la marche de sa période, il empêche ce flot sublime, émané d'une source divine, de couler avec la liberté, avec la rapidité nécessaire. Là où la virgule est suffisante, dit M. Wey, il ne faut point la coiffer d'un point inutile. Il est assez de cas, en effet, où le point-virgule est indispensable, sans qu'on lui permette encore d'empiéter sur les fonctions de la virgule.

La charité consiste à aimer ceux mêmes qu'on aurait les plus grandes raisons de haïr, *ses envieux, ses détracteurs, ses persécuteurs, ses bourreaux, tous les hommes, grands ou petits, pauvres ou riches, beaux ou contrefaits, aimables ou repoussants, tous les hommes, étrangers et concitoyens, juifs et chrétiens, protestants et catholiques, amis et ennemis.*

(L. N. *Le Livre de Tous.*)

Quelques masures verdâtres, penchées sur l'eau devant ces somptueux hôtels, n'empêchaient pas de voir *les beaux angles de leurs façades, leurs larges fenêtres carrées à croisées de pierre, leurs porches ogives* (1) *surchargés de statues, les vives arrêtes de leurs murs toujours nettement coupés, et tous ces charmants hasards d'architecture qui font que l'art gothique a l'air de recommencer ses combinaisons à chaque moment.* (VICTOR HUGO.)

Pour le spectateur qui arrivait essoufflé sur ce faîte, c'était d'abord un éblouissement *de toits, de cheminées, de rues, de ponts, de places, de flèches, de clochers.* (*Id.*)

Les idées *de la justice, de l'ordre, et de la toute-puissance,* ne peuvent se disjoindre.

Mais, hélas ! voici soudain venir la réalité, qui coupe cours à nos

(1) Dans le texte, *porches ogives* est écrit avec un trait d'union, mais à tort.

espérances, et nous attèle de nouveau au joug *de la pauvreté, de l'humiliation, et de la douleur.* (L. N. *Le Livre de Tous.*)

Laissons à la philosophie *le mérite de l'indépendance, le goût du changement, l'honneur de la lutte, les périls et l'attrait de la perfectibilité.* (CUVILLIER FLEURY.)

Les périls et *l'attrait* sont inséparables, puisqu'ils ont pour complément commun *de la perfectibilité.*

Le penseur, en ce siècle, peut avoir aussi *sa foi sainte, sa foi utile,* et croire, je le répète, *à la patrie, à l'intelligence, à la poésie, à la liberté.* (VICTOR HUGO.)

Une vie *sans plaisirs, sans douleurs, sans orages,* est une vie bien monotone.

Heureuse l'âme chrétienne qui sait *se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur.* (FLÉCHIER.)

L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne. (VOLTAIRE.)

La religion nous apprend *à obéir aux puissants, à respecter nos maîtres, à souffrir nos égaux, à être affable envers nos inférieurs, à aimer tous les hommes comme nous-mêmes.* (MASSILLON.)

Je connais quelqu'un *qui loue sans estimer, qui décide sans connaître, qui contredit sans avoir d'opinion, qui parle sans penser, et qui s'occupe sans rien faire.* (LA BRUYÈRE.)

Souvent les compléments contiennent toute une proposition :

Je crois *qu'elle ne pense plus du tout à moi, qu'elle m'a tout à fait oublié.*

Vous voulez *que je vous fuie, que je vous évite, que je ne vous aime plus? Hélas!* cela n'est plus possible.

Les grands semblent ne pas croire *qu'ils sont des hommes comme nous, qu'ils mourront comme nous, qu'ils se trouveront un jour face à face avec leur juge.* (L. N. *Le Livre de Tous.*)

Nous dirons *que l'île était à l'évêque, la rive droite au prévôt, la rive gauche au recteur.* (VICTOR HUGO.)

C'est comme s'il y avait : Nous dirons *que l'île était à l'évêque, que la rive droite était au prévôt, que la rive gauche était au recteur.*

On lit dans MM. Noel et Chapsal et dans Girault Duvivier :

« La virgule *n'a pas lieu* (locution au moins singulière, comme le remar- » que M. Wey) entre deux parties semblables d'une même proposition, » quand ces parties sont unies par une des conjonctions ET, OU, NI, *et* » *qu'elles n'excèdent pas ensemble la portée de la respiration.* Exemples : *Un* » *style toujours noble* ET *rapide distingue les écrits de Bossuet.—Il parle de ce* » *qu'il ne sait pas* OU *de ce qu'il sait mal. — Ni l'or ni la grandeur ne nous ren-* » *dent heureux.*

» Mais si les deux parties semblables, réunies par la conjonction, ont » une certaine étendue qui empêche qu'on ne puisse aisément les prononcer » de suite *sans respirer,* alors nonobstant la conjonction, qui marque la di- » versité, il faut faire usage de la virgule, *pour indiquer la pause. C'est le* » *besoin seul de respirer qui fait ici la loi* (*qui fait ici loi* serait mieux). Exemple :

« Tout reconnaît ses lois, *ou* brigue son appui. »

« Admirez l'à-propos de ces exemples ! voici un lecteur phthisique incapable de dire tout d'une haleine : *Tout reconnaît ses lois* OU *brigue son appui,* et qui néanmoins articulera sans se reprendre : *Un style toujours noble* ET *rapide distingue les écrits de Bossuet.* »

Cette observation de M. Wey, *très-piquante de vérité*, comme dit *Sainte-Beuve*, sera goûtée de tout le monde comme de nous.

Certes ce n'est pas le besoin de respirer qui nécessite la virgule entre ces deux hémistiches :

Tout reconnaît ses lois, *ou* brigue son appui.

L'acteur ou l'orateur qui ne pourrait articuler ce vers sans s'arrêter serait bien près de son apothéose, c'est à dire, de sa dernière heure ; d'autant plus que la césure peut venir en aide à sa voix.

Non, messieurs les grammairiens, la conjonction n'a pas pour effet d'abolir la virgule là où le besoin de respirer ne la réclame pas. Nous avons déjà dit que le besoin de respirer n'est pour rien dans la ponctuation, tout entière soumise aux exigences du style, et uniquement destinée à marquer les joints des idées, les rapports plus ou moins éloignés qu'elles ont entre elles, à dessiner clairement toutes les nuances de la pensée, de peur qu'elles ne se mê-

lent et ne se confondent, et à les faire saillir fortement aux yeux de l'esprit comme les figures et les arabesques d'une mosaïque.

Reprenons la règle des grammairiens : « *La virgule* n'a pas lieu *entre deux parties semblables d'une même proposition, quand ces parties sont unies par une des conjonctions* ET, NI, OU. Cela doit-il s'entendre de deux parties, lorsqu'il n'y en a pas un plus grand nombre, ou de deux parties au milieu même d'un plus grand nombre? Ce dernier cas est à supposer puisqu'ils écrivent sans virgule, *La charité est douce,* PATIENTE ET BIENFAISANTE; *La richesse,* LE PLAISIR ET LA SANTÉ DEVIENNENT *des maux pour qui ne sait pas en user.*

Nous avons dit plus haut : ce qu'il faut en penser.

Les exemples suivants confirment notre opinion ou plutôt notre jugement; car il s'agit d'une chose jugée.

Une coquette est un vrai monstre à fuir;
Mais une femme, ET *tendre*, ET *belle*, ET *sage*,
De la nature est le plus digne ouvrage. (VOLTAIRE.)

C'est qu'on ne peut pas dire, en effet, que les adjectifs *tendre, belle, sage,* dans cet exemple, soient liés, soient unis, soient conjoints (1) et comme soudés ensemble par la particule *et*, de manière que la virgule ne puisse adroitement se glisser entre eux. Cette particule n'est ici, disent les grammairiens, que pour donner plus de *poids* à l'énumération. Certes, ils ne croient pas si bien dire, car je ne sache pas, en effet, un procédé plus lourd que de répéter ainsi la conjonction sans nécessité. Je ne crois pas que M. Victor Hugo ait jamais commencé une énumération avec le mot *et*. C'est que le vers de Victor Hugo n'offre aucun vide aux chevilles.

Je l'ai vu, j'ai goûté ce délice ineffable,
Et tel qu'il n'est au ciel rien de plus désirable;
J'en ai repu *mes yeux*, ET *mon âme*, ET *mon cœur*.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Un *et* de plus avant le premier régime, dans le dernier vers, pourrait bien ajouter du *poids* à ce vers, mais je doute qu'il y ajoutât de la force.

La particule *ni* ne lie pas davantage les parties d'une énumération; elle ne fait que les associer chacune individuellement à la négation qui accompagne le verbe :

NI *ma santé*, NI *mes goûts*, NI *mes travaux*, ne me permettent de quitter ma douce retraite. (VOLTAIRE.)

(1) Si le verbe *soient* n'était répété devant chaque participe, il faudrait ici une virgule.

Si l'on ne tenait à nier plus énergiquement en faisant participer chaque sujet à la négation contenue dans la phrase, on pourrait dire : *Ma santé, mes goûts, mes travaux,* ne me permettent pas, etc.

Autres exemples :

NI *sa jeunesse*, NI *les charmes de Calypso et de ses nymphes*, NI *les traits enflammés de l'amour*, n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. (FÉNÉLON.)

NI *la bienfaisance*, NI *l'humanité*, NI *son devoir*, ne lui permettaient de venir faire à sa sœur une telle insulte. (MARMONTEL.)

Rien n'est constant dans le monde, NI *les fortunes les plus florissantes*, NI *les amitiés les plus vives*, NI *les réputations les plus brillantes*, NI *les faveurs les plus enviées.* (MASSILLON.)

La religion commande des choses difficiles, mais elle n'est NI *affreuse*, NI *farouche*, NI *cruelle.* (BENSERADE.)

Je ne veux, *ni ne dois*, NI *ne puis obéir.* (MARMONTEL.)

Quels seront nos transports à la vue de cet immense Océan, qui ne connaît NI *fond*, NI *terme*, NI *rivage!* (P. DU RIVET.)

Je n'ai rien de ce qui fait le bonheur des hommes, NI *la fortune*, NI *la gloire*, NI *l'amour.*

Lequel est le plus grand, *d'Alexandre*, OU *de César*, OU de *Napoléon ?*

Soit *bonté*, OU *faiblesse*, OU *tout autre motif.*

Retenez bien une chose, messsieurs les grammairiens et messieurs mes lecteurs, bourgeois et hobereaux, c'est que les conjonctions *et, ni, ou,* ne peuvent mettre en contact réel que deux sujets, deux attributs, deux régimes, deux verbes ayant le même sujet et le même régime et tous deux affirmatifs ou négatifs, jamais un plus grand nombre; c'est à dire que, dès qu'il y en a plus de deux, on les sépare par des virgules. Exemples :

Le malheur ET *l'injustice* aigrissent les meilleurs caractères.

L'ambition ET *l'avarice* des hommes sont les seules sources de leurs malheurs. (FÉNÉLON.)

L'irrésolution *craintive* ET *rêveuse* rampe derrière la paresse qui traîne *l'impuissance* ET *la pauvreté.* (SHAKESPEARE.)

Ce prince *aimait* ET *favorisait* les lettres.

Tout ce que j'aperçois me *charme* ET m'*intéresse*. (LA HARPE.)

Le texte porte une virgule, mais bien à tort. Est-ce encore le besoin de respirer qui la nécessite? Grâce à mes lourds et pénibles travaux, j'ai la poitrine assez faible et l'haleine assez courte. Néanmoins, je suis encore en état de prononcer ce vers d'un bout à l'autre sans m'arrêter.

Le bonheur est égal entre *le prince qui trouve son homme* ET *l'homme qui trouve son prince*. (FRANÇOIS Ier.)

Le texte porte une virgule avant la conjonction *et*; c'est une faute.

Le soleil NI *la mort* ne se peuvent regarder fixement.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Ni l'âge NI *l'expérience*
Ne peuvent corriger nos mœurs. (LE BAILLY.)

Ni le bonheur NI *le mérite seul* ne font l'élévation des hommes.

(VAUVENARGUES.)

Dans le texte, les deux sujets de cette proposition sont isolés l'un de l'autre, ainsi que du verbe, par des virgules. Cela ne nous paraît pas plus logique qu'il ne faut.

On n'est jamais *ni si heureux* NI *si malheureux* qu'on se l'imagine. (LA ROCHEFOUCAULD.)

C'est le sort des choses humaines de n'être *ni stables* NI *permanentes*. (VAUGELAS.)

Quelques-uns pourraient être tentés de mettre une virgule après *C'est le sort des choses humaines*. Il faut bien qu'ils s'en gardent, car, dans ces sortes de phrases particulières à la langue française, la particule *de* n'est là justement que pour mettre le verbe en contact avec ce qui le précède. L'analyse de cette phrase peut se faire ainsi : *Cela*, c'est à dire, *la chose, la propriété de n'être ni stables ni permanentes est le sort des choses humaines.*

Il ne faut être *ni avare* NI *prodigue*.

C'est parce que les animaux ne peuvent joindre ensemble aucune idée qu'ils *ne pensent* NI *ne parlent;* c'est pour la même rai-raison qu'ils *n'inventent* NI *ne perfectionnent rien*. (BUFFON.)

Celui qui aime véritablement ne craint *ni le fer* NI *le feu*.

(L. N. *Le Livre de Tous*.)

Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut

nécessairement que *l'âme* OU *le corps* souffre, quand ils ne souffrent pas tous deux. (J. J. ROUSSEAU.)

Selon que vous serez *puissant* OU *misérable*,
Les jugements de cour vous rendront *blanc* OU *noir*.
(LA FONTAINE.)

Selon qu'*il vous menace* OU BIEN *qu'il vous caresse*,
La cour autour de vous *ou s'éloigne* OU *s'empresse*. (RACINE.)

Ayez *moins de frayeur* OU MOINS DE MODESTIE. (*Id.*)

Avec moi, de ce pas, *venez vaincre* OU *mourir*. (BOILEAU.)

Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais *de vous* OU *de moi* quiconque sera roi. (CORNEILLE.)

Le texte porte un point-virgule au bout du premier vers ; comment cela peut-il être? La virgule qui suit le verbe *épouser* s'explique par l'analyse suivante : *elle doit épouser* QUELQU'UN. QUI ? *Non pas vous, non pas moi, mais, etc.*

Qui *de toi* OU *de moi* a le plus gagné à ce changement de position? (LA BRUYÈRE.)

Lequel est le plus heureux dès ce monde, *du sage avec sa raison* OU *du dévot avec son délire ?*

Ils combattaient pour savoir de qui ils seraient esclaves, *ou d'Octave* OU *d'Antoine*. (J. J. ROUSSEAU.)

Lequel des deux a tort, *ou celui qui cesse d'aimer* OU *celui qui cesse de plaire ?*

Souvent les parties semblables d'une proposition sont liées deux à deux par la conjonction, comme dans ces exemples :

Le beau temps ET *la pluie, et le froid* ET *le chaud*,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt. (MOLIÈRE.)

N'oubliez pas qu'ici la virgule est nécessaire avant le verbe, si l'on ne veut pas que l'attribut se rapporte plutôt aux deux derniers sujets qu'aux deux premiers, si l'on ne veut pas infecter jusqu'à la grammaire de l'horrible partialité qui distingue le Journal des Débats.

Rien n'échappe à la vue de la Pythie, *ni le premier jour du monde* NI *le dernier*, *ni l'étendue de l'Océan* NI *le moindre de ses grains de sable*.

La fortune, *soit bonne* ou *mauvaise, soit passagère* ou *constante*, ne peut rien sur l'âme de celui qui aime.

Dans ces exemples, les termes mis en contact s'opposent l'un à l'autre, et c'est ce rapport d'opposition qu'il fallait exprimer par une liaison plus intime entre eux, en les détachant par groupes du corps de la proposition, au moyen de la virgule.

Hors ces cas, retenez bien que les conjonctions *et, ni, ou,* sont toujours précédées d'une virgule, quand elles ne le sont pas d'un point et d'une virgule.

Il se releva, *et* gagna le bord de l'eau. (VICTOR HUGO.)

La virgule se montre ici parce qu'il y a deux propositions distinctes. Dans la seconde il y a ellipse du sujet, voilà tout. Or, comme on le verra plus tard, deux propositions distinctes, soit pleines, soit elliptiques, doivent être séparées par la ponctuation, quel que soit le terme qui les lie l'une à l'autre. De là la virgule aussi dans les exemples suivants :

Je plie, *et* ne romps pas. (LA FONTAINE.)

C'est comme s'il y avait : *Je plie, mais je ne romps pas.* Grâce à la négation que contient la seconde proposition, *et* a ici la force adversative de *mais.* Comment donc les grammairiens ont-ils osé supprimer la virgule ? C'est une vraie race de Titans que ces grammairiens. Ils finiront par escalader le ciel.

Tout reconnaît ses lois, *ou* brigue son appui. (BOILEAU.)

Si l'on ne peut aller jusqu'au bout de ce vers sans respirer, comment fera-t-on pour lire tout d'une haleine cette phrase extraite du Journal des Débats ? « *La réponse de M. Guizot signifie qu'il y a déjà entre les ministres de France et d'Angleterre une entente pour le sacrifice du droit de visite et son remplacement par quelqu'un des moyens que lord Aberdeen qualifie de non découverts.* »

Le moyen pourtant d'insérer là la moindre virgule ? Il est vrai qu'on pourrait nous objecter que le style du Journal des Débats est d'une élégance contestable.

Grand roi, *cesse de vaincre,* ou *je cesse d'écrire.*

Est-ce encore par égard pour ma courte haleine que l'on a introduit une virgule au milieu de ce vers ? S'il en est ainsi, je leur en suis bien reconnaissant. Mais qui oserait soutenir l'affirmative ? Personne, pas même le maître d'école le plus minime, que dis-je ? pas même Les Débats. Il est vrai que Les Débats a l'haleine plus longue que la vue.

Ou signifie quelquefois *autrement*, *d'une autre façon*, *en d'autres termes*. Alors il est toujours précédé d'une virgule. *La logique*, ou *la dialectique*. *Byzance*, ou *Constantinople*.

Je vous ferai observer, en finissant ce paragraphe, que quelquefois le besoin d'éviter une équivoque justifie la présence d'une virgule là même où l'usage la proscrit ordinairement, et *vice versâ*.

L'Homme entre deux âges, ET ses deux maîtresses.
(LA FONTAINE.)

Sans la virgule, on serait tenté de prendre *et ses deux maîtresses* pour un second complément de la préposition *entre*, qui n'en a qu'un, *deux âges*.

Le maintien des mesures efficaces pour la répression de la traite des noirs, ET la coexistence de sentiments (1) loyaux et amicaux (2) entre les deux pays, *fondés non sur des concessions temporaires et vaines, mais sur une bonne intelligence permanente et durable*, doivent être les grands objets. (*Les Débats.*)

Quels grands objets? Mais ce n'est pas là la question. La question est que, sans la virgule qui, malgré la conjonction *et*, sépare les deux sujets de la proposition, on serait de même tenté de prendre la *coexistence de sentiments* pour un second sujet de la préposition *pour* qui n'en a qu'un, *la répression de la traite des noirs*. Ce n'est pas tout : sans la virgule, les parties soulignées de la phrase propres exclusivement au complément du second sujet, *de sentiments*, sembleraient être communes au premier sujet lui-même.

D'où il suit qu'il faut même faire usage de la virgule entre deux parties semblables d'une même proposition, quand l'une est compliquée d'attributs ou de compléments, d'appendices explicatifs qui ne conviennent point à l'autre; quand, en un mot, la clarté l'exige, la virgule n'ayant pas d'autre but que de mettre de la clarté dans le discours.

Dans le vent qui passe, j'entends la cloche qui sonne *et la mort et la vie et le mariage*, j'entends le tumulte de la danse et le choc des éperons, etc. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

(1) Il va sans dire que, dans le texte, *sentiments* est écrit sans le *t* final du singulier.

(2) Et les grammairiens qui ne croient pas au pluriel de cet adjectif! Girault Duvivier se hasarde pourtant à dire, *des conseils amicals*.

Si l'on séparait par des virgules ces trois régimes, *et la mort et la vie et le mariage*, on pourrait croire qu'ils appartiennent au verbe *j'entends*, tandis qu'ils sont tous trois la propriété du verbe *sonne*. Il est vrai qu'en supprimant le premier *et*, assez inutile selon nous, l'équivoque, ce cauchemar des grammairiens, rentrerait tant soit peu ici ses griffes et ses cornes.

Du reste, je l'ai déjà dit, évitez autant que faire se peut les complications inutiles; ne subdivisez pas trop les propositions incidentes, quand la clarté ne l'exige pas; car M. Francis Wey a peut-être raison lorsqu'il dit qu'on ne sait comment lire tout haut un écrit fourmillant de virgules.

J'entends l'enfant qui pleure et la mère qui prie, et *quand le vent vient des habitations du grand Kesketmet et passe, pour toi, dans la bruyère comme un sifflement monotone,* je te dirais tout ce qu'il renferme de bruits étranges et pleins de récits.

(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

L'auteur a bien fait d'éviter la virgule après *Kesketmet,* dans la phrase incidente, mais il a très-mal fait de n'en pas mettre une après la conjonction *et,* au commencement de cette même phrase, ainsi qu'après *dans la bruyère,* surtout d'en mettre une avant *pour toi.* Le point-virgule devait aussi remplacer la virgule après *la mère qui prie.*

Mais est-ce la faute de l'auteur? On sait combien tout ce qui s'imprime dans *Les Débats* est horriblement mal ponctué et orthographié, bien que ce journal se pose fièrement comme le seul et unique représentant des saines doctrines politiques, religieuses, littéraires, et grammaticales.

Il est vrai que, de son côté, M. Frédéric Soulié ne se pique pas d'une grande exactitude, lui qui dit en parlant des billets contenus dans le portefeuille de Sainte-Mars : *Ils étaient dix*, et qui fait dire à M. de Favreuse : *Tout ce détail vous semble bien* MIÈVRE et bien insignifiant ; etc., etc.

Figurez-vous la surprise d'un étranger, lorsqu'ayant cherché dans le dictionnaire de l'Académie le mot *mièvre* qu'il ne comprend pas et le trouvant expliqué par ces autres mots, *vif, remuant, espiègle, un peu malicieux,* il relit, pour bien s'en pénétrer, la phrase de M. de Favreuse.

Mais si je ne me tais pas bientôt, voilà tous ces grands docteurs du Journal des Débats qui vont dire, avec leur air de souverain mépris, que je ne suis bon qu'à observer les points et les virgules.

Je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que, du moment où les vocables pourraient être ainsi impunément détournés de leur vrai sens et aussi étrangement accouplés, la langue serait en grand danger de se pervertir et de se perdre rapidement. Qu'on y songe bien.

II.

1° Quand plusieurs propositions se succèdent rapidement pour former un tableau vif et animé, la simple virgule suffit encore pour les séparer, si aucune d'elles n'est subdivisée.

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille. (RACINE.)

A la voix de JÉSUS-CHRIST, les aveugles voient, *les sourds entendent, les muets parlent, les perclus marchent, les mourants se lèvent, les morts eux-mêmes ressuscitent.*

Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; *le feu brille dans leurs yeux, ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang.*
(Cité par *Boiste.*)

Tibulle est sans contredit le premier des poètes érotiques; *sa philosophie est douce, sa mélancolie est touchante, son coloris est brillant, ses tableaux sont animés, sa sensibilité est profonde.*

Celui qui rampe est écrasé, celui qui marche la tête trop haute se la brise, celui qui prend des détours se fourvoie; marchez droit, sans orgueil, sans bassesse.

2° Il ne faut de même qu'une virgule entre deux propositions simples qu'on oppose l'une à l'autre :

Vous étiez un troupeau, je vous fais nation. (LAMARTINE.)

III.

Contre l'avis de M. Francis Wey (j'en ai déjà touché un mot), les conjonctions *et, ni, ou,* bien que leur fonction soit en effet d'unir, de lier, de mettre en rapport, n'empêchent pas la virgule de se glisser entre deux propositions, soit pleines ou elliptiques, soit principales ou incidentes, entre deux sens distincts, quel que soit leur peu d'étendue.

Parler est trop facile, et c'est trop long d'écrire.
(ALFRED DE MUSSET.)

Ma lectrice rougit, ET je la scandalise. (*Id.*)

Je voudrais que la terre fût une bombe remplie de poudre, ET j'y mettrais le feu pour m'amuser.

(Vœu philanthropique de M. HECTOR BERLIOZ.)

La jeune fille, essoufflée, s'arrêta enfin, ET le peuple l'applaudit avec amour. (VICTOR HUGO.)

Inconcevable contradiction ! On méprise, on sacrifie cette pauvre espèce humaine, ET l'on fait tout pour obtenir son admiration.

On montre bien rarement en parlant les qualités que l'on a, ET bien souvent on fait connaître celles qui nous manquent.

(LESSING.)

Si j'étais roi, ET que dans quelques unes de mes villes il mourût quelqu'un de misère, je ferais assembler tous les riches, ET je les ferais décimer. (*Idem.*)

Notre pauvre nature s'arrête à la peine, ET passe rapidement devant le plaisir. (JUSTE LIPSE.)

On sous-entend le sujet devant le second verbe, dans ce dernier exemple, ainsi que dans les suivants, jusqu'à *je plie et ne romps pas*, inclusivement.

La chèvre leva son pied droit de devant, ET frappa un coup sur le tambour. (VICTOR HUGO.)

Dzali leva son petit pied d'or, ET frappa six coups sur le tambour. (*Idem.*)

Il se releva, ET gagna le bord de l'eau. (*Déjà cité.*)

La plupart des femmes n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, ET dépendent, pour les mœurs, les opinions, de celui qu'elles aiment. (LA BRUYÈRE.)

Je plie, ET ne romps pas. (*Déjà cité.*)

On appelle *cale* la partie d'un quai qui forme une pente douce jusqu'au bord de l'eau, ET qui facilite le mouvement ou le déchargement des bateaux.

La chaux est un alcali qui se trouve ordinairement combiné avec certains acides, ET surtout avec l'acide carbonique.

C'est comme s'il y avait, *et qui se trouve surtout combiné avec l'acide carbonique*. De là deux sens distincts.

C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,

A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour. (VICTOR HUGO.)

C'est comme s'il y avait, *Et qui dans mon cœur a versé l'amour.*

La Diète entendit la lecture du rapport cité plus haut, ET qui contenait ces mots, etc. (LOUIS BLANC.)

Il faut mettre un temps entre la vie et la mort, ET choisir un lieu propre à le passer. (ST-ÉVREMONT.)

Je quittai le salon en souhaitant qu'un aérolithe grand comme une montagne pût tomber sur le palais de l'ambassadeur, et l'écraser avec tout ce qu'il contenait. (HECTOR BERLIOZ.)

Le juge doit avoir le livre de la loi à la main, ET son esprit dans le cœur. (F. BACON.)

Je vous souhaite de réussir dans toutes vos entreprises, ET de nous revenir un jour comblé de gloire et d'honneurs.

On l'accusait d'avoir eu des intelligences avec les ennemis, ET d'être la première cause de ce désastre.

Je le blâme d'avoir fait telle chose, ET négligé telle autre.

C'est une chose monstrueuse que d'être élevé au plus haut poste, ET d'avoir l'âme la plus basse du monde. (Saint BERNARD.)

L'Europe est entrecoupée par des mers intérieures, ET arrosée par un grand nombre de fleuves et de rivières, qui adoucissent partout le climat, ET entretiennent une humidité utile à la végétation.

L'Europe est la plus petite partie du monde, mais elle est la plus civilisée, et proportionnellement la plus peuplée.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie,
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brignés sans litre, ET répandus sans choix. (VOLTAIRE.)

Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, ET qu'il est votre époux? (RACINE.)

Quant à Louis Bonaparte, il fut décidé qu'on ne le jugerait pas, *plusieurs pairs de France*, anciens serviteurs de l'Empire, *s'étant récusés d'avance*, ET *le jury paraissant à des hommes qui s'es-*

sayaient à la monarchie une magistrature trop subalterne pour prononcer sur le sort d'un prince. (LOUIS BLANC.)

Le texte porte une virgule après *monarchie ;* l'auteur nous pardonnera de l'avoir supprimée.

Artaxerxe était nommé LONGUEMAIN, parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, ET non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre. (LA BRUYÈRE.)

Jamais pêcheur ne demanda un pardon plus humble, NI ne s'en crut plus indigne. (BOSSUET.)

C'est comme s'il y avait, *et jamais il ne s'en crut plus indigne.* Au contraire, dans l'exemple suivant, où le régime est commun aux deux verbes, la virgule serait une faute : *Son grand cœur ne s'aigrit* NI *ne s'emporte contre elle.* Le texte porte pourtant une virgule.

Je ne crois pas qu'il vienne, NI même qu'il pense à venir. (ACADÉMIE.)

C'est comme s'il y avait, *je ne crois pas qu'il vienne,* ET *je ne crois même pas qu'il pense à venir.*

Nul n'est content de sa fortune, NI mécontent de son esprit. (Cité par MM. *Noel et Chapsal.*)

C'est comme s'il y avait, *et nul n'est mécontent de son esprit.* Ces messieurs trouvent que « les parties unies par *ni* ont trop d'étendue pour qu'on puisse faire une pause après *fortune.* » On voit bien qu'ils n'avaient pas encore lu le discours de Sainte-Beuve à l'Académie Française. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que le précepte relatif à l'exemple que nous venons de citer, long de trois lignes, n'offre pas une seule virgule.

Ceux-ci n'en sont pas, NI ceux-là non plus. (ACADÉMIE.)

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire. *(Déjà cité.)*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?—Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. (CORNEILLE.)

Tout reconnaît ses lois, ou brigue son appui. *(Déjà cité.)*

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce du taffetas, ou du papier gommé ?

C'est comme s'il y avait, *ou est-ce* du papier gommé ? Les deux hémistiches du premier vers dépendent trop l'un de l'autre, pour ne pas repousser la virgule qu'on a mise entre eux.

Dans tous les exemples que nous venons de citer la virgule est à

peu près indispensable, quoi qu'en dise M. Francis Wey, qui trouve très-ridicule que vous déliiez avec la virgule ce que vous liez avec la conjonction. Toutefois, je l'ai déjà dit, dans les phrases incidentes, il faut éviter les complications, autant qu'on peut le faire sans nuire à la clarté.

Vous, *qui buvez l'absinthe* ET répandez le miel,
Vous tous, enfants de l'art, venez, troupe choisie,
Venez sécher votre aile au vent de poésie,
Et prendre de nouveau votre essor vers le ciel!
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

La France, *depuis longtemps désolée par ses dissensions* ET *presque conquise par les armes anglaises*, semblait toucher à sa ruine entière. (LORIQUET.)

Le texte porte une virgule après *dissensions*.

A peine fûmes-nous seuls, qu'elle parcourut ma chambre des regards et qu'elle me dit. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

De même, quand des deux parties liées par la conjonction la seconde n'offre pas un sens très-distinct du sens de la première et n'est ajoutée à celle-ci que par surabondance, comme une sorte de corollaire, pour la fortifier ou l'embellir; ou que du moins elle en est la conséquence naturelle, alors on peut se dispenser de la virgule. Exemples:

Vous voulez *que je fuie* ET *que je vous évite.* (RACINE.)

Ces deux expressions ne représentent guère qu'une seule et même idée. De là l'absence de la virgule, suffisamment suppléée ici par la conjonction.

Je crus que *mes adversaires étaient entrés l'épée nue à la main* ET *avaient porté la terreur dans l'âme de mon hôtesse.*
(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

La proposition qui suit la conjonction ET reste unie à celle qui précède, parce qu'elle en est la conséquence naturelle et ne fait que la compléter. Tels sont encore les exemples suivants:

Il est malheureux *parce qu'il vous aime et qu'il ne peut vivre sans vous.*

Je vous souhaite *de faire fortune* ET *d'être heureux.*

M. Berlioz n'a tué personne ET *n'a mis le feu à aucun palais*, mais peu s'en faut. (CUVILLIER FLEURY.)

Dans l'article de M. Cuvillier Fleury, cette phrase vient à la suite de celle-ci : *Le jour où l'ambition allume cette fièvre dans le sang* ET *exalte cette folie dans le cerveau, ce jour-là on met le feu, comme Alexandre le Macédonien, au palais de cèdre de Persépolis,* ET *on tue Clytus.* Pourquoi la virgule entre les deux propositions qui rappèlent l'incendie du palais de Persépolis et la mort de Clytus ? C'est qu'il s'agit ici, je le crois, de deux actions bien distinctes; tandis que dans la phrase dont *M. Berlioz* est le sujet, les deux parties jointes par la conjonction ET ne signifient guère qu'une seule et même chose, c'est à dire, *que M. Berlioz n'a rien fait de semblable* (1).

La première partie de la phrase de M. Cuvillier Fleury, citée dans notre remarque, offre un exemple frappant du cas où il faut supprimer la virgule devant la conjonction *et.* M. Cuvillier Fleury, il faut lui rendre cette justice, ponctue d'une manière assez exacte, et corrige lui-même ses épreuves ; mais ce qu'on ne saurait lui pardonner, c'est d'appartenir corps et âme à une coterie scélérate qui a pris pour devise :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Il écrit pourtant *Alexandre le Grand* avec deux traits d'union, quoiqu'il n'en mette pas un seul dans *Alexandre le Macédonien.*

Les républicains, *qui l'auraient poursuivi* ET *abattu peut-être au sein de sa victoire, protégèrent noblement sa défaite* ET *demandèrent respect pour son malheur.* (LOUIS BLANC.)

Or, pendant qu'une dynastie née des révolutions et des combats tombait ainsi frappée dans la personne de son plus jeune représentant, *le vieux Charles X touchait au tombeau* ET *allait emporter avec lui les débris de cette monarchie capétienne vainement consacrée par la succession des âges.* *(Idem.)*

Il se jeta lui-même au plus vite sur les pâtés et en dépêcha le plus qu'il put. (Histoire du chien *Gueulenoire.*)

Le duc de Buckingham était fort avare ET se refusait le nécessaire.

On sent que les deux parties rapprochées par la conjonction, dans ces exemples, tendent l'une et l'autre au même but, et qu'ainsi il serait fort malséant de les séparer. Pour que vous saisissiez bien ladifférence dont il s'agit, et que vous ne prétendiez pas cause

(1) On met une virgule après *c'est à dire*, parce que c'est comme s'il y avait : *C'est à dire, elles signifient seulement que M. Berlioz n'a rien fait de semblable.* Le Journal des Débats se donne l'air de supprimer partout la virgule après *c'est à dire.* Quoi de plus illogique, c'est à dire, de plus digne du dit journal ?

d'ignorance, je vais vous citer encore quelques exemples du cas contraire.

Un médecin fut immédiatement appelé, ET reconnut les symptômes d'un empoisonnement. (*Les Débats.*)

Ces deux propositions seraient séparées par un point, sans la conjonction *et*, qui, sans les unir parfaitement, les rapproche pourtant assez pour que la virgule suffise à combler l'intervalle laissé entre elles. Remarquez en outre que le sujet du verbe *fut appelé* ne peut pas être en même temps celui du verbe *reconnut;* qu'il faudrait absolument *et* IL *reconnut*, ou *lequel reconnut*. Mais de telles fautes sont familières au Journal des Débats.

Je ne me permettrai jamais de dire : J'ai guéri tel malade, mais : *Je lui ai donné mes soins*, ET *sa maladie s'est terminée heureusement.* (Le docteur LORRY.)

Tous lui répondirent qu'une vie si précieuse au monde intéressait le ciel, et que Dieu ferait un miracle pour le guérir. (*Histoire de Richelieu.*)

Pourquoi les prédicateurs s'élèvent-ils sans cesse contre l'amour, ET jamais contre la guerre?

Il ordonna de fermer les portes, ET d'ouvrir les fenêtres.

Je craindrais de faire au lecteur la même injure que Napoléon Landais lui a faite, en insistant davantage sur ce point. Je lui répète pourtant, de peur qu'il ne l'oublie, qu'il ne faut point de virgule entre deux verbes qui ont un régime commun, ce régime fût-il répété après chaque verbe. Exemples :

Tout ce que j'aperçois *me charme* ET *m'intéresse.* (*Déjà cité.*)

La charité *exalte l'homme et le rend insensible aux plus cruelles privations.* (L. N. *Le Livre de Tous.*)

L'habitude *nous entoure de liens imperceptibles* ET *nous entraîne.*

Elle *lui jeta quelques pièces d'or* ET *lui fit signe de nous laisser.*

Encore faut-il, comme on le voit, que les deux verbes se rapportent au même sujet, et qu'ils en transmettent l'action au régime tous deux de la même manière. Il va sans dire qu'il faudrait employer la virgule dans ces exemples : *La nature fait les grands hommes*, ET *la fortune les fait valoir*, — *L'orage brise un chêne*, ET *ne le courbe pas.* (L. N. *Fleurs du Danube.*)

3° Si la copulative ET n'a pas par elle-même le pouvoir de supplanter la virgule, à coup sûr les autres conjonctions l'auront encore moins.

Curius, à qui les Samnites offraient de l'or, répondit que son plaisir n'était pas d'en avoir, *mais* de commander à ceux qui en avaient. (BOSSUET.)

Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, *mais* la tête d'un corps formé de tous les peuples du monde. (MONTESQUIEU.)

Le premier de tous les biens n'est pas dans l'autorité, *mais* dans la liberté. (J. J. ROUSSEAU.)

Le flambeau de la critique ne doit pas brûler, *mais* éclairer. (FAVART.)

L'un est vaillant, *mais* prompt; l'autre est prudent, *mais froid*.

Mais encore, *mais* enfin que dites-vous de cela ? (ACADÉMIE.)

Là tout est beau, *parce que* tout est vrai. (J. J. ROUSSEAU.)

Le texte porte une virgule après *là*, mais *là* n'est-il pas intimement lié avec ce qui le suit immédiatement ?

Jean Jacques Rousseau a été fort persécuté, *parce qu'il* prenait le parti des malheureux. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Rien n'enfle et n'éblouit les grandes âmes, *parce que* rien n'est plus haut qu'elles. (MASSILLON.)

Fais du bien aujourd'hui, *puisque* tu vis encore. (VILLEFRÉ.)

Je l'aime, *car* ses yeux sont si doux! je l'adore,
Car je sens un besoin d'aimer qui me dévore
Et ne peut se calmer. (L. N. *Amert. et Consol.*)

Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Epire ? (RACINE.)

Nul empire n'est sûr, *s'*il n'a l'amour pour base. (VILLEFRÉ.)

Il ne veut pas qu'on décide sur la moindre chose, *avant qu'*elle soit connue clairement et distinctement. (LA BRUYÈRE.)

Approchez, *que* je vous parle. (ACADÉMIE.)

Souvent, comme on le verra plus loin, la simple virgule ne suffit pas avant ces conjonctions, pas même avant la copulative ET, et s'y

fait assister du point. Cela dépend du plus ou du moins d'intimité, de liaison, de connexion, que les deux propositions ont entre elles. Tout de suite un exemple par anticipation : *On aime à deviner les autres; mais on n'aime pas à être deviné.* (VAUVENARGUES.) Voilà deux propositions ayant chacune un sens complet, indépendant, et pouvant subsister l'une sans l'autre. Par conséquent ce n'était pas assez de la virgule pour les délimiter.

4° Souvent deux propositions sont tellement engagées l'une dans l'autre, qu'elles se confondent réellement en une. Raison de plus, quoi qu'en disent quelques auteurs, pour en chercher le joint et l'indiquer à l'aide du coin appelé virgule ; à moins que ces deux propositions ne soient jetées comme incidentes au milieu d'une proposition principale.

Je ne craindrais pas tant, si j'aimais moins.

Tant d'hommes ne seraient pas si insolents, si tant d'autres n'étaient pas si bêtes.

Si l'on ajoutait foi à toutes les reliques, il faudrait souvent se persuader qu'un saint a eu dix têtes ou dix bras.

Si l'homme est le seul des animaux qui sache qu'il doit mourir, c'est pour qu'il se prépare à une bonne mort.

Tant d'événements inouïs se sont précipités dans le cours de quelques lustres, qu'il faut renoncer à rien présager et s'attendre à tout.

Apelles peignit une cavale et la peignit si bien, que les chevaux hennissaient en la voyant.

A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. (FÉNÉLON.)

Je ne saurais faire un pas seulement, que je ne l'aie aussitot à mes trousses. (MOLIÈRE.)

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. (*Proverbe.*)

Plus le malheur est grand, plus il est grand de vivre. (CRÉBILLON.)

Depuis que je hais les sots,
Je hais presque tout le monde. (CAILLY.)

Cependant le Journal des Débats imprime sans virgule : *Vous ne*

seriez pas de votre âge SI *vous n'étiez pas de mon avis*. Mais la virgule, en pareil cas, est indispensable, ne fût-ce que pour distinguer le *si* conditionnel du *si* dubitatif : *Vous ne me demanderiez pas* SI *elle vous aimait.*

La meilleure preuve de ce que j'avance est dans l'exemple suivant :

Je puis dire, comme saint Péravie : Je suis si malheureux en tout, QUE, *si je me faisais chapelier, personne n'aurait plus de tête.*

Oserait-on supprimer une seule des virgules qui figurent dans cet exemple ? Et cependant il est vrai qu'il ne faut point de virgule avant *si* dans la phrase suivante : *Il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus vertu si l'on en faisait un mauvais usage.* (BOSSUET.) Pourquoi cela ? Parce que les deux membres de la proposition subordonnée ne peuvent être que conjointement, et non isolément, la raison de la première.

Ainsi deux propositions distinctes par le sens, quelque dépendantes qu'elles soient l'une de l'autre, doivent toujours être séparées par la virgule.

5° Mais il faut écrire sans virgule toute proposition simple, c'est à dire, composée des seuls éléments qui lui sont propres, et dont conséquemment le sens est indivisible.

Dieu est bon.

Les hommes sont méchants.

Discernez le malheureux du méchant.

On rit de l'orgueilleuse humilité d'une préface.

L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre. (Mme DESHOULIÈRES.)

Une bonne femme est le plus beau présent et la plus grande bénédiction que nous puissions recevoir du ciel.

Les démons incarnés doivent être des femmes belles et méchantes.

L'homme a besoin de la présence de son semblable pour mieux jouir et moins souffrir.

Plusieurs personnes pourraient être tentées de mettre une virgule après *semblable* ; elles auraient tort, car le sens ne s'arrête pas là, et n'est complété que par ce qui suit.

L'expérience est une sorte de question que l'art donne à la nature pour la faire parler. (FR. BACON.)

Remerciez l'ingrat lorsqu'il vous débarrasse de sa présence.

Remerciez l'ingrat serait absurde sans la circonstance qui le justifie, qui l'explique, sans le complément qui en détermine le sens. Donc point de virgule.

Le motif de toute prohibition légale doit être exprimé lorsqu'il n'est pas évident.

On blâme les malheureux pour se dispenser de les secourir.

L'éducation publique est nécessaire à ceux qui doivent être des hommes publics.

Tout homme est soldat contre les criminels de lèse-humanité. (TERTULLIEN.)

L'envieux mourant éteindrait volontiers le soleil afin que personne n'en jouît après lui.

Il n'y a pas d'esprit là où il n'y a pas de raison. (FORSTER.)

Tout le monde mettrait une virgule avant l'adverbe *là;* mais cela ne doit pas être.

C'est surtout en politique qu'un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. *(Proverbe.)*

Là où le vulgaire rit le philosophe admire. (VOLTAIRE.)

Le texte porte également une virgule après *rit*. Cela est-il raisonnable?

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Rien ne persuade tant les gens qui ont peu de sens que ce qu'ils n'entendent pas. (DE RETZ.)

Les sensations ravissantes d'une bonne action contribuent plus au bonheur que tous les éloges.

L'orgueilleuse domination aimerait mieux voir périr sa patrie que de courber sa tête sous le joug d'une autorité légale.

Il faut moins d'esprit pour tourner la religion en ridicule que pour la défendre.

Plusieurs mettraient une virgule après *ridicule;* car, dira-t-on,

il y a bien ici, comme dans le paragraphe précédent, deux propositions réelles, engagées l'une dans l'autre. C'est comme s'il y avait : *Il faut moins d'esprit pour tourner la religion en ridicule, qu'il n'en faut pour la défendre ;* c'est à dire, *Il faut de l'esprit pour tourner la religion en ridicule, il en faut davantage pour la défendre.* D'où deux propositions. — Voilà qui est d'une subtilité admirable, mon cher lecteur, et le Journal des Débats ne manquera pas de vous en faire son compliment. Néanmoins, comme je ne saurais voir dans toute phrase comparative que l'énonciation d'un seul jugement, je n'y vois de même qu'une seule proposition; et, ne vous en déplaise, je l'écris sans virgule pour la même raison que vous écrivez également sans virgule : *Pierre est plus savant que Paul.* Je n'en mets pas non plus dans la phrase suivante :

Il n'y a personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit.

(La Rochefoucauld.)

Cela n'est-il pas plus gracieux ainsi? plus net, plus limpide? Le texte porte pourtant une virgule après *dire.*

On m'objectera que la phrase suivante aussi n'est que l'énonciation d'un seul jugement : *Je ne craindrais pas tant, si j'aimais moins.* Je leur répondrai qu'ici du moins, sans parler de beaucoup d'autres considérations, les deux membres de la proposition, bien qu'ils ne forment ensemble qu'un seul jugement, ne dépendent pourtant pas matériellement l'un de l'autre à ce point, qu'ils ne puissent subsister isolément, ou pour le moins se tenir seuls un instant debout; tandis que, dans les phrases comparatives, le second membre dépend tellement du premier, tant pour la forme que pour le sens, qu'il ne souffre pas la plus légère interruption. C'est donc sans remords que je mets une virgule dans cette phrase : *Que feriez-vous, si je l'aimais?* et que je m'en dispense dans les suivantes :

On aime mieux dire du mal de soi que de n'en pas parler.

La poésie est plus naturelle à l'homme qu'on ne le pense.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal. (La Rochefoucauld.)

La langue allemande ne connaît pas ce principe, et elle produit toujours la virgule entre les deux membres d'une comparaison : *Sagen sie mir, was gibt es in der Welt beruhigenderes,* als *die Tugend* (Dites-moi ce qu'il y a

dans le monde de plus calmant que la vertu.) Je la leur passe encore entre les deux membres de la comparaison, mais en bonne logique, qu'est-ce qui la justifie après *Sagen sie mir?* La phrase allemande fourmille de virgules. Jugez plutôt : *Alles, was ich von ihnen höre, bestätigt, dass sie aus unbekannten Gründen von meinen Ueberzeugungen abweichen* (Tout CE que j'entends de vous CONFIRME QUE vous vous éloignez de mes convictions par des raisons inconnues). Est-ce qu'on peut raisonnablement séparer *alles* de son complément *was ich von ihnen höre?* Est-ce qu'on peut davantage séparer le verbe *bestätigt* à la fois de son sujet et de son complément et l'abandonner à ses propres forces?

Je vous dis cela, mes nobles hôtes, pour vous avertir qu'il faut bien vous garder de transporter toutes ces virgules dans notre langue; ce qui ne vous arrive que trop souvent.

Voyez combien la langue française est plus sobre de virgules.

La danse ne diffère de la folie qu'en ce qu'elle ne peut durer aussi long-temps. (ALPHONSE, roi d'Aragon.)

C'est une grande méprise que de prendre des formules de politesse pour des sentiments réels. (DE MEILHAN.)

Il n'y a d'hommes véritablement privilégiés que ceux qui peuvent faire plus de bien que les autres. (HORTENSE S***.)

Ce qui est dit est dit.

Plusieurs insèrent la virgule entre les deux verbes, mais *Ce qui est dit* n'est que le sujet logique de la proposition, et ne répond qu'à un seul mot. Par conséquent point de virgule, ni là ni dans les exemples suivants :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots. (RACINE.)

L'homme qui dit qu'il n'est pas heureux peut le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. (LA BRUYÈRE.)

Qui veut voir ce qui arrivera doit considérer ce qui est arrivé. (MACHIAVEL.)

Le pauvre qui donne volontiers un peu fait plus que le riche qui donne beaucoup à contrecœur.

IV.

Si l'ordre naturel d'une proposition simple est troublé par quelque inversion, disent les grammairiens, la partie

transposée doit être distinguée du reste à l'aide de la virgule.

De tous les plaisirs, il n'en est guère de plus délicieux que celui que l'on goûte après une bonne action.

(Cité par *Girault Duvivier*.)

Y a-t-il bien là une inversion ?

Déjà prenait l'essor, *pour se sauver vers les montagnes*, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces.

(Cité par tous les *grammairiens*.)

L'orateur aurait pu dire : *Cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces prenait déjà l'essor pour se sauver vers les montagnes.* Mais l'action serait moins rapide, le tableau moins vif.

Demain, *avant l'aurore*, il faut être au palais.

Philoclès, *avec un air respectueux et modeste*, recevait les caresses du roi.

Il est venu, *d'une voix entrecoupée de sanglots*, nous faire le récit de ses infortunes.

Je ne peux plus retrouver que bien rarement les chères extases qui, *durant cinquante ans*, m'avaient tenu lieu de fortune et de gloire. (J. J. Rousseau.)

Pour faire une bonne grammaire, il faut un temps prodigieux, une patience de saint, et une santé de fer.

Dans la gueule, *en travers*, on lui passe un bâton. (La Fontaine.)

Selon nous, l'inversion n'est susceptible de motiver l'emploi de la virgule que lorsque cette figure met en contact des mots ou assemblages de mots qui fausseraient la perception du lecteur, comme dans le vers de La Fontaine, où l'adverbe *en travers* qui détermine le verbe *passe*, serait pris, sans l'isolement opéré par la virgule, pour un complément de *gueule*.

Evidemment ce n'est pas l'inversion elle-même qui réclame la virgule dans l'exemple suivant, mais uniquement le besoin d'être clair. En un instant, *de la plus amère douleur* je passai à la plus vive joie. (Fénélon.) Sans la virgule on prendrait *de la plus amère douleur* pour le complément des mots *en un instant*.

Mais si l'inversion ne rompt pas la liaison des idées, si elle ne se

jette pas en travers de la proposition principale de manière à en suspendre un instant le cours, la virgule est inutile.

D'une voix entrecoupée de sanglots ils s'écrièrent.

D'un air distrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta. (VOLTAIRE.)

A tant d'injures qu'avez-vous répondu?

Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jète ordinairement la présence des grands hommes. (MONTESQUIEU.)

Sa main *sur ses chevaux* laissait flotter les rênes. (RACINE.)

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'*à des pleurs éternels* vous avez condamnés? (*Id.*)

Au travers des périls un grand cœur se fait jour. (*Id.*)

En efforts impuissants leur maître se consume. (*Id.*)

Dans votre appartement allez vous reposer. (*Id.*)

L'argent *en honnête homme* érige un scélérat. (BOILEAU.)

Où est la justice là est l'avantage. (ST-LOUIS.)

Le texte porte une virgule après *justice*.

Des peines aux plaisirs nous passons tour à tour. (RACINE.)

Dans une heure vous la verrez.

D'où il suit qu'il n'y a guère que les compléments circonstanciels dont la transposition en travers de la phrase oblige de recourir à la virgule.

L'inversion, en allemand, nécessite aussi quelquefois la présence de la virgule.

Ich habe die Ehre, mich ihnen zu empfehlen (J'ai l'honneur, me à vous de recommander).	*J'ai l'honneur de me recommander à vous*, et plus ordinairement, *J'ai l'honneur de vous saluer.*
Machen sie ihr meine Empfehlung, und sagen Sie ihr, DASS *ich wünsche, Sie bald völlig wieder hergestellt zu sehen.* (Faites-lui mes compliments, et dites-lui, que je souhaite, la bientôt entièrement rétablie de voir.	Faites-lui mes compliments, et dites-lui QUE je souhaite de la voir bientôt entièrement rétablie.

L'inversion m'explique bien la présence de la virgule après *die Ehre*,

dans le premier exemple, et après *ich wünsche*, dans le second; mais ce que je ne comprends pas du tout (j'en demande pardon aux Allemands), c'est qu'il y ait encore une virgule avant *dass ich vünsche*, complément naturel de *sagen sie ihr*, comme en français. Souvent on supprime la conjonction *dass*. Que la virgule alors en tienne la place, rien de plus juste; mais que la virgule et la conjonction subsistent ensemble, même quand le verbe qui régit celle-ci la précède immédiatement, voilà, je le répète, ce qui dépasse ma conception. Mais de quoi vais-je me mêler! Pardon, mes nobles hôtes; je ne dis pas cela pour vous offenser. Dieu m'est témoin que je n'ai en vue qu'une chose, c'est de vous être utile. Or, comme vous avez l'habitude de transporter dans le français la virgule employée dans les cas ci-dessus, je vous engage à rompre cette habitude, que la langue française réprouve absolument. Relisez donc avec attention la traduction, en regard (1), des exemples cités plus haut.

V.

Toute incidente non déterminative, mais purement explicative; toute incise, toute partie qui n'est qu'accessoire, soit complément circonstanciel, soit opposition ou apostrophe, ou tout autre appendice uniquement destiné à orner, à étendre, à développer; tout mot ou assemblage de mots qu'on emploie seulement pour donner à ce qu'on dit plus de force ou de grâce; enfin tout ce qui n'est qu'adjonctif, tout ce qui n'entre pas essentiellement dans la composition de la proposition principale, et peut s'en retrancher sans nuire, sinon à la plénitude, du moins au sens de la phrase, doit être distingué par la virgule.

Les passions, *qui sont les maladies de l'âme*, ne viennent que de notre révolte contre la raison.

(Cité par *MM. Noel et Chapsal.*)

En effet, on peut dire, sans que le sens principal en souffre nullement: *Les passions ne viennent que de notre révolte contre la raison.* Dans cet exemple, l'incidente n'est qu'explicative.

Mais il faut écrire sans virgule: Ne vous fiez pas aux hommes *qui outragent la vérité dans leurs discours;* parce que l'incidente est

(1) Remarquez en passant que, si *en regard* n'était pas placé entre deux virgules, on ne saurait si *des exemples* est le complément du substantif *traduction* ou le régime de la locution prépositive *en regard.*

ici déterminative, et que, si vous la supprimez, la proposition principale offre un sens général qui n'est pas celui que l'on veut exprimer.

Écrivez de même sans virgule : On est mort *avant qu'on se soit aperçu qu'on devait mourir*, parce que ces mots, *on est mort*, n'auraient qu'un sens vague sans l'incidente qui les détermine.

Les Allemands, plus facétieux qu'on ne se l'imagine, n'admettent pas des distinctions aussi subtiles. Ils ne se font aucun scrupule d'écrire avec deux virgules : *Der Mann*, welcher die Tugend liebt, *ist glücklich* (L'homme qui aime la vertu est heureux); comme si cette phrase n'était pas absolument la même que celle-ci : *L'homme vertueux est heureux* (*Der tugendhafte Mann ist glücklich*).

Autres exemples :

L'Amérique fut découverte par Christophe Colomb, *en 1492*, *sous le règne d'Isabelle*.

Sur les côtes de l'Asie, *à l'opposite de la Grèce*, florissait le royaume de Troie.

Dans ce charmant séjour,
Baigné de vos parfums et de votre lumière,
Je voudrais près de vous passer ma vie entière.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Je l'ai vu, j'ai goûté ce délice ineffable,
Et tel qu'il n'est au ciel rien de plus désirable.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Le second vers ne peut être considéré que comme un appendice explicatif.

Un magistrat doit toujours juger suivant les lois, *et conformément à ce qu'elles prescrivent.* (MARMONTEL.)

Monsieur, voudriez-vous, *s'il vous plaît*, me cueillir une rose ?
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

O vase de lumière, ô parfum, ô dictame,
Ravissement des yeux et délice de l'âme,
Dont l'éclat tout à coup à mes yeux se voila,
Êtes-vous bien heureuse, *au moins, vous, ma Stella,*
Mon étoile d'amour ? Êtes-vous bien heureuse ?
Êtes-vous dans ce ciel où votre âme pieuse
D'avance s'élevait sur l'aile de sa foi ? (L. N. *Ibid.*)

C'est dans ce faible objet, *imperceptible ouvrage*,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage. (LOUIS RACINE.)

A la disette enfin succède la famine, *fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abyme des eaux.*

(MARMONTEL.)

Un ami, *don du ciel*, est le vrai bien du sage. (VOLTAIRE.)

Eh! que me fait, *à moi*, cette Troie où je cours? (RACINE.)

Jéhu, *l'altier Jéhu*, tremble dans Samarie. (*Id.*)

Je l'ai vu, *dis-je, vu, de mes propres yeux vu,*
Ce qui s'appelle vu. (MOLIÈRE.)

Le fruit meurt en naissant, *dans son germe infecté.* (VOLTAIRE.)

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, *cher Abner*, et n'ai point d'autre crainte.
(RACINE.)

Aimant toutes les douceurs de la vie, et, dans l'occasion, supérieur au danger, le peuple d'Athènes se délassait de la gloire par le plaisir.

Des expressions telles que *dans l'occasion* équivalent à une proposition pleine. — C'est comme s'il y avait, *et, quand l'occasion s'en présentait.*

Si spirituelles que soient les critiques du Constitutionnel, je suis loin de les approuver toutes; mais, *avant d'accuser mon antagoniste de manquer d'esprit, à la place du journal des Débats,* je voudrais en montrer moi-même.

A la place de M. Duchâtel, j'aimerais que le Journal des Débats répondît aux critiques du Constitutionnel contre ma personne autrement qu'en les qualifiant de « plates et grossières insultes, de basses insinuations; » car cela ne peut pas s'appeler répondre.

Lequel est le plus spirituel et le moins grossier? de celui qui dit : « Bête! » ou de celui qui répond : « Grosse bête! » C'est là pourtant, *on le sait*, toute la polémique du Constitutionnel et des Débats.

Le Journal des Débats reproche au Constitutionnel de lui prêter beaucoup de sottises. *Ma foi!* l'on ne prête qu'aux riches.

L'ironie est une arme à deux tranchants qu'il faut savoir manier pour ne pas s'en blesser soi-même : « *Vraiment*, nous n'avons pas, *nous*, tant d'esprit que cela, » *répond les Débats au Constitutionnel.* C'est comme si un aveugle avouait qu'il est dans les ténèbres.

Jamais le Journal des Débats ne m'a si bien convaincu de son impuissance que par la manière dont il répond, *dans son numéro du 19 février*, aux « plates et grossières insultes » de son rival contre M. Duchâtel.

On me reproche d'attaquer, *dans le Journal des Débats*, un ennemi puissant, *d'autant plus puissant qu'il est l'organe le plus influent du ministère, le complaisant officiel du château;* mais le château, mais le ministère, auront, *je l'espère*, assez d'esprit pour comprendre que je distingue entre le maître et le valet. *Si susceptible qu'il soit*, le ministère peut-il s'offenser qu'on lui souhaite de meilleurs valets?

La vérité *d'ailleurs* est un soleil qu'il faut faire luire dans les ténèbres des préjugés; et ma conscience ne pardonne au Journal des Débats ni ses éloges puant la camaraderie de mille lieues à la ronde ni ses critiques tout infectées de l'esprit de parti, *c'est à dire*, de tout le venin des mauvaises passions.

Que peut, *après tout*, contre moi le journal qu'on me présente comme une hydre aux cent têtes? Il est un degré dans le malheur où l'homme ne craint plus rien. *Pauvre, exilé, seul, séparé de tous mes parents, de tous mes amis, frappé dans toutes mes affections, atteint dans mon exil par la mort de ma mère, percé de tous les maux qui peuvent atteindre le cœur de l'homme, vieilli avant l'âge par le malheur, usé par la souffrance et par les veilles, accablé des injustices les plus criantes, n'osant plus jeter un regard dans mon avenir, où ne brille à mes yeux aucune espérance, désormais insensible à tout ce qui fait la joie des autres, tant je souffre et tant j'ai souffert! importuné même par le bruit voisin d'un superbe bal où je pourrais être pendant que, renfermé de préférence dans mon réduit, j'écris, avec le sang de mon cœur, ces lignes désespérées*, je suis en effet un adversaire digne du Journal des Débats. Je n'attends plus que le coup de pied de l'âne.

Il y a dans les pressentiments quelque chose qui, *mieux observé*, fournirait la preuve de l'immatérialité de l'âme.

La prison des vents, *dont Éole tenait la porte*, est la figure de celle où la morale doit retenir les passions

Tu n'as rien, *toi, Tyrol,* ni temples, ni richesse,
Ni poètes, ni dieux, tu n'as rien, *chasseresse* (1) !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté ! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes,
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, *même sur vos tombeaux.*
Il ne croît pas si bas, *cet arbre aux verts rameaux,*
Il meurt dans l'air humain, *plein de râles immondes.*
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, *rêveurs,* il ne descendra pas.
Prenez-*moi* (2) la sandale et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, *la liberté sacrée.*
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou, *s'il l'a dans le cœur,* qu'il l'y sent tressaillir.
(ALFRED DE MUSSET.)

Tout inconstant qu'il est, chevalier, entre nous,
Je l'avoûrai, j'aime encor mon époux. (IMBERT.)

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, *sans soucis, sans alarmes.*
(Mme DESHOULIÈRES.)

Vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, *sans être appuyées de ces secours étrangers.* (RACINE.)

Je l'ai vue à la fin, *cette grande cité.* (J. J. ROUSSEAU.)

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort. (MOLIÈRE.)

Je ne saurais passer pour femme, *à mon avis,*
Ni pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus est mort ou vit encore. (REGNARD.)

La Providence est grande, et j'admire, *en effet,*
Comme le bien succède à tout le mal qu'on fait.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

---

(1) Nous avons dit que *Tyrol* est du masculin, mais le poète est toujours libre, quand il personnifie une contrée, de lui prêter la forme d'une femme. Cela n'empêche pas l'auteur que nous citons de dire un peu plus bas, conformément à notre principe : *Tyrol, tu n'es pas* BANAL,

Toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.

(2) *Moi* n'est bien réellement ici qu'un mot explétif, mais il est facile de voir qu'on ne saurait l'isoler entre deux virgules, car il tient à la phrase même autant que le gui tient au chêne. On peut le couper, le retrancher, mais non l'isoler.

En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, *pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux.*

Il n'est pour voir que l'œil du maître;
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.
(LA FONTAINE.)

Je ne demande à mes lecteurs que de lire le tout, *et tout de suite, avant que de juger; du reste, qu'ils usent de tous leurs droits.*
(GIRARD.)

Mentor, *non seulement jeune et courageux, mais doux et tranquille*, semblait commander aux vents et à la mer. (FÉNÉLON.)

Nous supprimerions volontiers la virgule qui précède *mais*, dans cet exemple.

Il ne reste aujourd'hui qu'un bien imperceptible vestige de la place de Grève, *telle qu'elle existait alors.* (VICTOR HUGO.)

C'était la procession du pape des fous, QUI, *après avoir parcouru force rues et carrefours*, DÉBOUCHAIT DANS LA PLACE DE GRÈVE, *avec toutes ses torches et toute sa rumeur.* *(Id.)*

M. Wey sera bien affligé de voir, dans cette phrase, le relatif *qui*, si tristement isolé entre deux virgules. En voici pourtant encore un exemple :

Cet homme, ce téméraire, c'était le personnage au front chauve, QUI, *le moment auparavant, mêlé au groupe de la bohémienne*, AVAIT GLACÉ LA PAUVRE FILLE DE SES PAROLES DE MENACE ET DE HAINE. *(Id.)*

A dire vrai, je crois que la virgule qui précède *qui*, dans cet exemple, est déplacée, car c'est bien là réellement une incidente déterminative. L'éditeur de M. Victor Hugo fera donc bien de la supprimer dans une nouvelle édition de *Notre-Dame de Paris*.

Le vieux comte me regarda de travers, ET, *après un moment de silence*, IL REPRIT DU TON LE PLUS SARDONIQUE.
(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Voilà de quoi faire bondir et rugir M. Wey comme un lion blessé.

« Un procédé assez lourd qu'il est bon de dédaigner, dit-il, est celui qui » consiste à isoler la copulative *et* entre deux virgules. Voilà une particule » inventée pour joindre, pour cimenter, et que nous séparerions violem- » ment des deux portions de phrase qu'il s'agit de coller ensemble.

» Si l'on est forcé d'user, en pareil cas, d'un signe, il n'en faut employer » qu'un, ET *en le plaçant à droite ou à gauche de la conjonction*, on produira » l'effet nécessaire. »

Cela pourra sembler fort extraordinaire,
Et j'en sais qui riront d'un système pareil,

comme dit M. Alfred de Musset.

Une chose certaine, c'est que, quand on ne raisonne pas mieux que cela, on ne mérite guère de figurer parmi les glorieuses caricatures de l'immortel *Charivari*, à côté des hommes les plus illustres du jour.

A vrai dire, on y voit aussi Jules Janin,
Le bonnet sur la tête et le fouet à la main,
Ce qui lui donne assez la mine d'un ânier.
Or, qu'est-ce qu'un ânier?— C'est un...—Qu'allez-vous dire?
Mais ce serait le monde à l'envers, ô délire!
Ce serait l'âne assis sur le dos du meunier.

Un auteur venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, *fort long et fort ennuyeux.* « Votre parallèle, *lui dit Rivarol*, est bien fait, mais il est un peu long. *A votre place*, je le réduirais à ceci : L'un s'appelait Pierre Corneille, et l'autre Jean Racine.

On conçoit qu'il est indispensable de séparer par une virgule les noms *Corneille* et *Racine* des adjectifs *long et ennuyeux.* Le besoin s'en ferait peut-être moins sentir, s'il s'agissait d'un parallèle entre Gustave Planche et Jules Janin.

Il faut savoir gré à la fortune; *comme au méchant*, de tout le mal qu'elle ne nous fait pas.

Tout annonce que Dieu a créé les hommes pour être heureux, *même sur la terre;* eux seuls s'empêchent de l'être.

(L. N. *Fleurs du Danube*).

Les hommes civilisés aiment les disputes, *comme les sauvages aiment les combats.*

Un de mes amis disait, *en parlant de Jules Janin :* Cet homme, *lorsqu'il rencontre par hasard une jolie idée*, ne la quitte pas qu'il n'en ait fait une insupportable fadaise.

L'esprit de Jules Janin, *délayé dans ses feuilletons*, est un grain de sel dans un grand muid d'eau.

Un simple participe, on l'a déjà vu, peut équivaloir à une proposition complète:

La jeune fille, *essoufflée*, s'arrêta enfin, et le peuple l'applaudit avec amour. (VICTOR HUGO.)

C'est comme s'il y avait, *La jeune fille*, qui était essoufflée, *s'arrêta enfin.* Mais on sent que la virgule serait superflue dans *Elle s'arrêta essoufflée.*

Arlequin, *parlant de la noblesse*, disait : Si Adam s'était avisé d'acheter une charge de secrétaire du roi, nous serions tous nobles.

Louis XIV, *passant par Reims*, fut harangué par le maire, QUI, *lui présentant des bouteilles de vin et des poires de rousselet*, LUI DIT : « *Sire*, nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires, et nos cœurs. — *Bien, répondit le roi en lui frappant sur l'épaule*, voilà comme j'aime les harangues. »

Le cardinal de Richelieu, *ayant augmenté la pension de Vaugelas*, lui dit fort agréablement : « Vous n'oublierez pas, *monsieur, dans le dictionnaire auquel vous travaillez*, le mot PENSION. — *Non, monseigneur, lui répondit Vaugelas ;* mais j'oublierai encore moins le mot RECONNAISSANCE. »

Piron allait entrer dans le salon d'un grand seigneur au moment où celui-ci reconduisait quelqu'un de sa caste qui se retirait. L'homme titré s'étant arrêté à la porte par politesse : « Passez, *monsieur le duc, lui dit le maître de la maison*, ce n'est qu'un poète. — Puisque les qualités sont connues, *dit Piron*, je prends mon rang. » Et il passa le premier.

Citez-moi, *dans tout le Journal des Débats, depuis qu'il existe*, une seule critique littéraire qui ne soit de la boue jetée sur un nom illustre ou un vil encens brûlé sur l'autel de la camaraderie. *Parmi les livres qu'il vante*, citez-m'en un seul dont l'auteur ne tienne par quelque lien à son personnel ou à son entourage. Comment, *après cela*, peut-on régler son opinion sur celle du Journal des Débats?

Il faut être aveugle comme l'est le vulgaire pour ne pas voir que tout se fait là par esprit de dénigrement ou de complaisance, pour ne pas voir

> Qu'ils sont là tout un petit monde
> Où chacun encense à la ronde,
> Puis se tient droit, *ayant cessé*,
> Pour être à son tour encensé.

Quel cas peut-on faire de la critique en général? si l'on songe à tout ce que les passions déchaînées ont vomi d'injures contre le Tasse, contre Cervantès, contre Racine, contre Voltaire, contre

l'auteur de *Télémaque*, contre le peintre des caractères, contre Chateaubriand, contre Victor Hugo, contre tous les hommes de génie, *sans en excepter Homère lui-même.*

L'envie procède toujours de même : si elle ne peut nier le succès, elle nie le talent, le génie, et, *se faisant une arme du mensonge*, elle accuse effrontément l'auteur de plagiat ou d'imitation.

Jules Janin, *pour son compte*, a le talent de saisir des analogies entre les choses les plus contraires ; en sorte que, *selon lui*, il ne paraît pas une pièce sur le théâtre qui ne soit le calque ou la copie dénaturée de quelque chef-d'œuvre qu'il a déjà lu. *Pour obscurcir au yeux du public la gloire de nos nouveaux auteurs*, ne trouvez-vous pas le moyen bien imaginé? Il n'y a que l'envie pour trouver de telles ressources.

Et voyez l'effet de la camaraderie : *parce que MM. Duvert et Lausanne sont ses amis*, M. Jules Janin n'a jamais dit que RENAUDIN DE CAEN n'est, *scène pour scène, mot pour mot*, que LA MAISON A DEUX PORTES de Calderon, *habillée à la française.*

Dans un article de Gustave Planche, inséré dans la CHRONIQUE DE PARIS, *revue littéraire morte depuis long-temps,* l'auteur du GÉNIE DU CHRISTIANISME est traité de plagiaire à brûlepourpoint et dépouillé un à un, *par une main impie*, de tous ses mérites.

Nous avons vu, *dans un journal de Bruxelles*, l'auteur des IAMBES traité comme un écolier par le plus petit des critiques.

Le même petit auteur a dit, *dans le même petit journal*, que M. Hector Berlioz n'avait pas la première idée de la musique. *A dire vrai, si énorme que soit un pareil jugement*, il ne l'est pas encore assez pour servir de contrepoids aux louanges exorbitantes que se prodigue lui-même et se fait prodiguer par ses amis, *dans le Journal des Débats*, le fantastique auteur de la SYMPHONIE FANTASTIQUE.

Un silence dédaigneux à l'égard du mérite pauvre, les attaques les plus violentes contre le mérite illustre, les louanges les plus exagérées pour lui-même et pour les siens, *qu'ils aient ou non du*

mérite, telle est toute la tactique du Journal des Débats. C'est une vérité qu'on ne peut nier, *à moins d'être aveugle.*

« *Pour moi*, je ne suis pas de ceux qui blâment M. de La Bruyère à tous égards, ni de ceux *aussi* (1) qui le louent sans réserve. J'estime, *en effet*, toutes les bonnes choses qu'il a tirées de nos bons auteurs; mais je n'estime pas la manière dont il les a mises en œuvre. J'aurais mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises que de les avoir obscurcies par un jargon, *prétendant les faire passer pour des choses de son invention et d'une fonte nouvelle.* » *(Les critiques du temps.)*

« Tout ce que M. de La Bruyère y dit contre Théobalde ne fait que confirmer le jugement de ce critique, *qui avait dit à cœur ouvert, en parlant du discours de M. de La Bruyère :* « Je viens d'entendre une grande vilaine harangue de l'auteur des CARACTÈRES, *qui m'a fait bâiller vingt fois et m'a ennuyé à la mort.* » *(Iid.)*

» *Outre que M. de La Bruyère travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, et que d'ordinaire ses tableaux ne sont que croqués,* il a encore le malheur, *ne sachant pas dessiner correctement,* qu'il strapassonne ses figures et en fait des grotesques et des monstres. » *(Iidem.)*

« Ce ne serait jamais fait, si l'on voulait critiquer toutes les expressions forcées, impropres et peu naturelles, QU'ON VEUT FAIRE PASSER, *dans l'ouvrage de M. de La Bruyère,* POUR DES BEAUTÉS ET DES RAFFINEMENTS DE LANGAGE. » *(Iidem.)*

« M. de La Bruyère, *qui n'a point de style formé, écrivant au hasard,* emploie des expressions outrées en des choses très-communes; et, *quand il en veut dire de plus relevées*, il les affaiblit par des expressions basses, et fait ramper le fort avec le faible. » *(Iid.)*

« J'avoue que, *si M. de La Bruyère avait pris un bon style, qu'il eût écrit avec pureté et fini davantage ses portraits,* on ne pourrait sans injustice mépriser son livre. Sa manière d'écrire, *selon M. Ménage,* est toute nouvelle; mais pour cela elle n'en est pas meilleure. Il est difficile d'introduire un nouveau style dans les langues et d'y

(1) Évidemment il faudrait *non plus.*

réussir, *principalement quand ces langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui* (1).» *(Critiques du temps.)*

Les Faidyt et les Gueudeville, avec quelle irrévérence n'ont-ils pas parlé de l'auteur de Télémaque? *de cet homme dont Jean Jacques Rousseau disait :* « *Ah !* si Fénélon vivait, je voudrais être son laquais, *pour mériter de devenir son valet de chambre?*»

Si l'auteur passe des critiques qui semblent l'approuver aux critiques qui le condamnent, *il a beau lire et relire leurs censures,* il n'y trouve rien qui puisse l'éclairer. Il n'y voit rien de précis, rien de déterminé. Ce sont partout des expressions vagues et ironiques. Mais, *au lieu de juger l'auteur si superbement*, les critiques ne devraient-ils pas avoir pitié de sa faiblesse, lui montrer les vices de son plan, lui enseigner les remèdes? (CHATEAUBRIAND.)

Ce qui résulte de tant de critiques amères, *dit M. Montesquieu dans sa* DÉFENSE (car Montesquieu aussi était obligé de se défendre), c'est que l'auteur n'a point fait son ouvrage suivant le plan et les vues de ses critiques.

Cependant que revient-il de tant de censures multipliées, *où l'on n'aperçoit que l'envie de nuire à l'ouvrage et à l'auteur, et jamais un goût impartial de critique ?* (CHATEAUBRIAND.)

O vous, race des dieux, phalange incorruptible,
Électeurs brevetés des morts et des vivants,
Porteclefs éternels du mont inaccessible,
Guindés, guidés, bridés, confortables pédants!
Pharmaciens du bon goût, distillateurs sublimes,
Seuls vraiment immortels, et seuls autorisés,
Qui, d'un bras dédaigneux sur vos seins magnanimes
Secouant le tabac de vos jabots usés,
Avez toussé, soufflé, — passé sur vos lunettes
Un parement brossé pour les rendre plus nettes,
Et, d'une main soigneuse ouvrant l'in-octavo,
Sans partialité, sans malveillance aucune,
Sans vouloir faire cas ni des HA ! *ni des* HO !
Avez lu posément — la ballade à la lune !
Maîtres ! maîtres divins, où trouverai-je, *hélas !*
Un fleuve où me noyer, une corde où me pendre,

(1) N'est ce pas le même prétexte qu'on a allégué contre Victor Hugo ?

Pour avoir oublié de faire écrire au bas :
LE PUBLIC EST PRIÉ DE NE PAS SE MÉPRENDRE...
Chose si peu coûteuse et si simple à présent,
Et qu'à tout les piliers on voit à chaque instant.
Ah ! POVERO, OHIME ! — Qu'a pensé le beau sexe ?
On dit, *maîtres*, on dit qu'alors votre sourci,
En voyant cette lune et ce point sur cet i,
Prit l'effroyable aspect d'un accent circonflexe !

Et vous, libres penseurs, dont le sobre dîner
Est un Conseil d'Etat, immortels journalistes,
Vous qui voyez encor sur vos antiques listes
Errer de loin en loin le nom d'un abonné !
Savez-vous le PATER et faites-vous aux autres
Pardon (1) de leurs péchés, *comme ils le font des vôtres ?*
O vieux sir John Falstaff (2) ! quel rire eût soulevé
Ton large et joyeux corps gonflé de vin d'Espagne,
En voyant ces buveurs, troublés par le champagne,
Pour tuer une mouche apporter un pavé ! (A. DE MUSSET.)

O vous donc, le plus beau des anges de Dieu, dont la vue m'a tant de fois ravi en extase, de grâce continuez-moi dans le ciel l'estime dont vous avez daigné m'honorer sur la terre ; priez pour moi, *pour que je ne fasse rien qui puisse me rendre indigne des promesses de* JÉSUS-CHRIST ; priez Dieu pour qu'il fortifie ma foi, *car plus que jamais j'ai besoin de croire à cette autre vie où vous jouissez maintenant d'un bonheur parfait,* et que de toutes les espérances il ne laisse subsister en moi que celle si douce et si consolante de vous revoir un jour ; car, *après le bonheur de contempler Dieu et sa divine Mère,* je n'en conçois point de plus désirable que celui de votre ineffable présence. (L. N. *Le Livre de Tous.*)

Dieu sur notre chemin, *de distance en distance,*
Sème ainsi quelques fleurs,
De peur que tout rayon d'amour et d'espérance
Ne meure au fond des cœurs. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

---

(1) *Faire pardon,* cela est-il français ? vont s'écrier les hommes de goût. Cela vaut cent fois mieux du moins dans le sens de *pardonner* que dans le sens de *demander pardon.* Or on entend dire à chaque instant, *je vous fais pardon* pour, *Je vous demande pardon.*

(2) Personnage comique de la création de Shakespeare.

Le malheur a jeté son ombre sur ma vie,
Et je n'ai, *pour calmer ma soif inassouvie*,
Que sa coupe de fiel.
Je ne vis pas, je vais, *lugubre et solitaire*,
Comme un mort ambulant qui traîne son suaire
A la face du ciel. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

On peut tout sacrifier à l'amour, *sauf l'honnête et le juste.*
(MARMONTEL.)

Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil. (BOILEAU.)

La vérité, *nonobstant le préjugé, l'erreur, et le mensonge,* se fait jour et perce à la fin. (MARMONTEL.)

Se fait jour et *perce* sont deux expressions presque synonymes qu'il faut bien se garder par conséquent de séparer par une virgule, d'autant plus que le complément *à la fin* se rapporte à *l'un* (1) aussi bien qu'à l'autre.

L'homme de bien, *moyennant une conduite égale et simple,* se fait chérir et honorer partout. (MARMONTEL.)

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes, *touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit.*
(BOSSUET.)

Nous supprimerions volontiers la virgule dans cet exemple, la partie soulignée étant absolument nécessaire au sens.

Tout périt, *hors la gloire et la vertu.*

Avant Louis XIV, la France, *presque sans vaisseaux,* tenait en vain aux deux mers. (BOSSUET.)

On pourrait être tenté d'insérer une virgule dans l'exemple suivant : *La conscience nous avertit* en ami *avant de nous punir en juge.* (STANISLAS.) On doit s'en dispenser à cause de l'antithèse qui empêche qu'on ne puisse supprimer le second membre de la phrase sans altérer le sens du premier,

Ils laissent derrière eux le vrai bonheur, *faute de le connaître.*
(FÉNÉLON.)

Quitter, *en de si grands besoins*,
Vous, le Pont, *vous*, Colchos, *confiés à vos soins!* (RACINE.)
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait, *fidèle?* (*Id.*)

La plupart se dispensent de la virgule avant *fidèle.* Cependant *fidèle* équi-

(1) *A l'un aussi bien qu'à l'autre* se rapporte, non pas à *expression*, mais aux mots *se fait jour* et *perce* pris matériellement. De là le masculin.

vaut à une proposition complète ; car c'est comme s'il y avait : *qu'aurais-je fait*, toi étant fidèle ?

Figure-toi Pyrrhus, *les yeux étincelants*,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, *de sang tout couvert*, s'échauffant au carnage. (RACINE.)

Au grand déplaisir de M. Wey, voilà encore la conjonction ET isolée entre deux virgules.

Une ancienne loi, *sacrée parmi les Moscovites*, leur défendait, *sous peine de mort*, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. (VOLTAIRE.)

L'effronterie, *en France*, est un vice à la mode ;
Rien n'est plus nécessaire, et rien n'est plus commode.
(LA FONTAINE.)

D'après cet exemple on croira peut-être qu'il faut une virgule après *dans un ménage*, dans le vers suivant :

Dans un ménage il faut de petites querelles.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Erreur, car *dans un ménage* est absolument nécessaire à la pensée que vous voulez exprimer. En général, quand une proposition n'est vraie que dans un sens particulier, dans le sens restreint que lui donnent les mots qu'on serait tenté d'isoler par la virgule, il faut les considérer comme partie essentielle de la proposition, et ne pas les séparer. En voici encore des exemples : *Le bœuf était absolument inconnu* DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. (BUFFON.) *L'égoïste ne voit* DANS TOUT CE QU'ON APPELLE BELLES ACTIONS que des traits de dupes. (LACRETELLE aîné.) *Tous les ouvrages de l'homme sont vils et grossiers* AUPRÈS DES MOINDRES OUVRAGES DE LA NATURE. (MARMONTEL.) *L'intérêt n'est rien* AU PRIX DU DEVOIR. On écrira au contraire avec une virgule :

Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, *au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de madame de Warens.* (J. J. ROUSSEAU.)

Tout cela rentre absolument dans ce que nous avons déjà dit de l'incidente explicative et de l'incidente déterminative.

On ne doit pas oublier pourtant que l'inversion autorise et commande même certains usages de la virgule que le sens réprouve. Exemple : *Le cœur*, POUR ÊTRE TOUCHÉ, *n'a pas besoin que l'imagination soit émue.* On pourrait écrire sans virgule : *Le cœur n'a pas besoin que l'imagination soit émue pour être touché ;* mais la phrase deviendrait amphibologique et perdrait de son élégance.

Toutes les créatures paraîtront devant Dieu comme le néant, *sans qu'il y ait entre elles de prérogatives autres que celles que la vertu y aura mises.* (MONTESQUIEU.)

On écrirait sans virgule : Peut-on être heureux *sans qu'il en coûte rien ?* Parce que les mots en italique font partie essentielle de la pensée qu'on veut exprimer.

Grands dieux ! à ce noble maintien,
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien? (RACINE.)

A ce noble maintien est suivi d'une virgule, parce que c'est comme s'il y avait, *en voyant ce noble maintien*, ce qui forme une véritable proposition incidente. Les grammairiens, toujours si perspicaces, attribuent cette virgule à la puissance de l'inversion. Ils disent qu'il n'en faut pas dans la phrase suivante, parce que l'ordre naturel n'en est pas troublé :

Je reconnais mon sang *à ce noble courroux.* (CORNEILLE.)

Les grammairiens ne comprennent pas que, dans cette phrase, les mots en italique sont le régime indirect du verbe, et ne peuvent par conséquent en être séparés.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la déesse les attendait. (FÉNÉLON.)

Après ces paroles est un complément circonstanciel dont la proposition principale pourrait à la rigueur se passer. Il n'en est pas de même des mots de cette autre phrase imprimés en italique : Je pars contente *après cette assurance.* Ces mots sont absolument nécessaires au sens.

Les hommes civilisés aiment les disputes, *comme les sauvages aiment les combats.*

Ne badinons pas sur la mort; nous ne la connaissons pas, *tant la vie est une forte distraction.* (NECKER.)

Il craignait *d'ailleurs* qu'on ne se bornât à le renvoyer en Suisse, *ce qui eût fait de lui un conspirateur sans importance, dont il n'y avait pas lieu de punir les témérités ni de redouter les entreprises.* (LOUIS BLANC.)

C'est bien à tort que, dans le texte, *d'ailleurs* est isolé entre deux virgules.

Tout contrat, *soit civil, soit politique,* qui n'est pas libre est nul et ne lie point.

Soit en bien, soit en mal, mon ami, la prudence
Dit qu'il faut rarement juger sur l'apparence. (CHÉRON.)

Vous pouvez, *à votre gré,* partir ou rester. (ACADÉMIE.)

A mon gré, la réponse de Victor Hugo à Sainte-Beuve est un chef-d'œuvre d'éloquence.

Malgré qu'il en ait, nous savons son secret. (ACADÉMIE.)

Bon gré, mal gré, vous viendrez avec nous. *(Idem.)*

Sa propriété lui rapporte dix mille francs de rentes, *bon an, mal an.* *(Idem.)*

A tout prendre, Louis XI était un roi. *(Idem.)*

Vos raisons sont spécieuses ; mais, *après tout*, le parti que vous proposez pourrait avoir de fâcheux résultats.

A tout prendre, après tout, équivalent aux deux propositions que voici : *En prenant toutes choses en considération, après toutes choses considérées.* De là leur isolement nécessaire dans la phrase.

Somme toute, qu'en sera-t-il ? (ACADÉMIE.)

En somme, c'est un fort bon domestique. *(Idem.)*

En résumé, j'ai plus à me louer de lui qu'à m'en plaindre. *(Idem.)*

Vous dites qu'il fut vaincu ; *au contraire*, il fut vainqueur (c'est à dire, *contrairement à ce que vous dites*). *Par exemple*, voilà qui est fort. *(Idem.)*

Il le fera, *dites-vous; ah! par exemple*, c'est ce que nous verrons. *(Idem.)*

Il veut ce qu'il veut, *à tort et à droit;* c'est à dire, *Il veut ce qu'il veut, il le veut à tort et à droit.* *(Idem.)*

Il fit un procès-verbal de l'état des lieux, *à telle fin que de raison.* *(Idem.)*

Les mots *oui, non, soit, d'accord, bref*, contiennent de même chacun une proposition elliptique.

Oui, oui, sois mon salut, ma lumière, ma vie.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Non, que je sache. *Non*, je n'y consentirai jamais. *Non, non*, cent fois non. (ACADÉMIE.)

Excellente raison pour qu'ils ne se séparent point des adverbes *vraiment, certainement, certes*, qui ne font que rendre l'affirmation ou la négation plus formelle. *Oui vraiment. Oui certainement. Non certes. Non vraiment.*

Vous le voulez, *soit.* (ACADÉMIE.)

C'est comme s'il y avait, *Que cela soit.*

Je vous ai déjà dit que cela ne se peut, que cela ne doit pas être; *bref*, je ne le veux pas. (ACADÉMIE.)

C'est comme s'il y avait, *pour le dire en peu de mots.*

Enfin a le même sens que *bref*, dans cette phrase : *Aimer*, enfin, *c'est être tout douceur, tout humilité, tout respect*, etc.

Quelques auteurs semblent ranger dans la même catégorie les adverbes *vraiment, certainement, incontestablement, évidemment*, etc. A leur avis, cette phrase : EVIDEMMENT *vous êtes dans l'erreur*, qu'ils écrivent avec une virgule, serait l'équivalente de ces deux-ci: *Cela est évident,* vous êtes dans *l'erreur.* Je crois, moi, que cette phrase signifie simplement : *De la manière la plus évidente vous êtes dans l'erreur*, ou *Vous êtes dans l'erreur de la manière la plus évidente.* Par conséquent je crois qu'on peut supprimer la virgule. Ne lit-on pas dans le dictionnaire de l'Académie : *Assurément cela est vrai, Assurément ce n'est pas vous qui l'en empêcherez, Certainement les hommes sont bien aveugles, Vraiment vous êtes un joli garçon* (1).

Vrai, adverbe, s'isole pourtant toujours.

Vous avez dit cela, *vrai ?* (ACAD.) Cela est conclu, *vrai ? (Idem.) Vrai*, cela m'oblige. *(Idem.)*

C'est qu'en effet c'est comme s'il y avait : *Vous avez dit cela ? est-ce vrai? Cela est conclu? est-ce vrai? Il est vrai, cela m'oblige. Vrai,* dans ces exemples, ne se rapporte nullement au verbe de la proposition principale, mais, comme on le voit à un verbe sous-entendu. D'où la virgule.

En vérité, s'isole pour le même motif au commencement d'une phrase : *En vérité,* seriez-vous capable d'une telle action? Mais on écrit sans virgule : *Je vous le dis en vérité. A la vérité*, au contraire, ne s'isole point, parce qu'il modifie réellement le verbe exprimé. *A la vérité nous avons été battus, mais nous étions inférieurs en nombre.* (ACAD.)

---

(1) Les autres mettraient un point entre chacun de ces exemples, et de cette manière le premier seul répondrait à la citation annoncée. Selon moi, la majuscule suffit pour les distinguer l'un de l'autre; et, comme ils font tous partie de la même citation, il est bon, il est nécessaire de ne mettre entre eux que l'intervalle d'une simple virgule.

Croiriez-vous, *disait un chanoine dans un cercle,* que saint Pat, *après avoir eu la tête tranchée,* la prit et la porta l'espace de deux lieues? A LA VÉRITÉ il eut de la peine à se mettre en marche. — *Je le crois bien, observa un plaisant,* en pareille occasion il n'y a que le premier pas qui coûte.

D'où l'on peut remonter à ce principe : Tout adverbe ou locution adverbiale qui ne forme pas un sens à part, mais qui se rapporte au verbe exprimé, qui fait réellement partie de la proposition énoncée, doit être exempt de la virgule. *Il y a* CERTES *du courage à supporter la vie, quand on est si malheureux.* SANS DOUTE *l'estime vaut mieux que la célébrité. Il vaut mieux* SANS DOUTE *faire le bien que de le connaître; mais on le fait plus sûrement quand on le connaît.* (CHARLEMAGNE.) En général *les hommes qui n'ont point de caractère n'ont point de physionomie.* (LA BAUMELLE.) *Les hommes* en général *sont plus dignes de compassion que de mépris ou de haine.* (D'ARCONVILLE.) *On le blâme de cela, mais* au fond *il n'a pas tort.* (ACADÉMIE.) *Il a peut-être parlé avec trop de chaleur, mais* dans le fond *il a raison. (Id.) Il est capricieux,* du reste *il est honnête homme,* DU RESTE *honnête homme. (Id.) Il est un peu vif, mais* AU DEMEURANT *bon garçon. (Id.)* Ici *au demeurant* est isolé, dans le texte, entre deux virgules, bien que cette locution soit tout à fait analogue à celle qui précède.—*Il a quelques défauts, mais* AU SURPLUS *il est honnête homme (Id.)* Voilà encore une locution synonyme de celle qui précède ; pourquoi l'Académie ne l'a-t-elle pas aussi retranchée derrière deux virgules ?—ENFIN *cette affaire est terminée. (Id.)* ENFIN *je vous trouve. (Id.)* Pourquoi l'Académie écrit-elle le premier de ces deux exemples avec une virgule, et le second sans virgule ? *Enfin* ne doit s'isoler que lorsqu'il signifie *bref.*—A LA FIN *il est convenu de tout. (Id.)* Si l'on écrit : *Enfin, je vous trouve,* avec une virgule, à plus forte raison faut-il en mettre une dans ce dernier exemple, pourtant tout à fait analogue à celui-ci, que l'Académie écrit à bon droit sans virgule: FINALEMENT *il en vint à bout. — Donnez-lui* du moins *de quoi vivre.* (*Id.*) D'ORDINAIRE *il étudie sept heures.* (Id.)—*Pour l'ordinaire* équivaut à une proposition, et s'isole par conséquent: POUR L'ORDINAIRE, *les sots sont méchants.* (*Id.*) Toutefois, en y réfléchissant bien, je trouve que *pour l'ordinaire* fait corps, comme tout autre adverbe, avec la pensée qu'on veut exprimer, et ne devrait pas en être séparé.

Pour la même raison, j'écrirais volontiers sans virgule : *Je vous recommande* SUR TOUTES CHOSES *de bien vous soigner, Sur toutes choses*, en effet, ne dit pas plus que *surtout*.—SUR LE TOUT *je m'en rapporte à vous.* (ACAD.) PAR BONHEUR *je me trouvai avoir assez d'argent pour le payer.* (ACAD.) PAR BONHEUR POUR LUI *je me trouvai là.* (*Id.*) Ces deux derniers exemples sont écrits avec une virgule dans le dictionnaire de l'Académie ; mais si, selon la définition de l'Académie, *par bonheur* est l'exact synonyme d'*heureusement*, pourquoi la virgule là, et point ici : *J'étais inquiet de son retard*, HEUREUSEMENT *il arriva.* (*Id.*)— PAR MALHEUR *il rencontra son ennemi.* (*Id*). MALHEUREUSEMENT *il est ruiné.* (*Id*). Les deux derniers exemples sont analogues aux deux précédents, et donnent lieu à la même observation.— *Si* PAR MALHEUR *vous veniez à le rencontrer.* Si, dans cet exemple, l'expression *par malheur* doit être isolée entre deux virgules, il faut que l'adverbe simple *malheureusement*, qui a la même signification et ne modifie par le sens d'une autre manière, le soit aussi. Cependant on écrit sans virgule : *Si vous veniez à le rencontrer* MALHEUREUSEMENT. Si MALHEUREUSEMENT *vous veniez à le rencontrer.* La même observation s'applique à l'exemple suivant : *Si vous le rencontrez* PAR HASARD, *Si* PAR HASARD *vous le rencontrez.*

Quelle différence y a t-il, en effet, entre les locutions dont on vient de parler et celles-ci : *à bon droit, avec raison, sans raison, avec précaution, par précaution, par prudence*, etc.? Cependant ces dernières ne sont jamais isolées du corps de la phrase qu'elles modifient. Et cela doit être ; car, si l'on écrit avec deux virgules, *Rivarol disait des Hambourgeois*, FORT SPIRITUELLEMENT, *qu'ils se cotisent pour entendre un bon mot*, il n'y a plus de raison pour qu'on n'écrive pas : *Il aime*, TENDREMENT, *sa mère, Je crois*, FERMEMENT, *qu'il y a un Dieu, Cela est*, EFFECTIVEMENT, *vrai.*

Est-il nécessaire d'ajouter que, si ces adverbes sont suivis de quelque incise, ce n'est pas proprement l'adverbe qui est isolé, mais l'incise elle-même? ASSURÉMENT, *de quelque manière que le vice existe*, IL N'EN EST PAS MOINS LE VICE.

En effet, employé par manière de conjonction, s'isole pourtant toujours, afin qu'on puisse le distinguer de lui-même, lorsqu'il est adverbe et qu'il signifie *réellement. Il dit que telle chose est ;* EN EFFET, *peut-on en douter, après tant d'expériences ? Peut-on en douter*, EN EFFET, *après tant d'expériences ?* Dans le sens de *réel-*

lement : Ce n'est point un conte, cela est EN EFFET ; *Il a raison* EN EFFET, *Il le mérite* EN EFFET. *Au fait* s'isole de même : AU FAIT, *que craignez-vous ?*

Quant à la particule *or*, on ne doit pas l'isoler, à moins qu'elle ne soit immédiatement suivie d'une proposition incidente, comme dans ces exemples : OR, *pour en revenir à ce que nous disions, vous saurez qu'il était mon ennemi le plus acharné.*

OR, *autant le ciel est au-dessus la terre*, autant nous qui sommes les rois du ciel, nous sommes au-dessus des rois de la terre.

(L. N. *Le Livre de Tous.*)

Il y en a qui, au commencement et même dans le corps des phrases, isolent les mots *toutefois, cette fois, cependant, pourtant, par conséquent, maintenant, puis,* etc. Exemples : *Le dogme de l'égalité devant la loi avait été,* cependant, *inscrit dans la Charte.* (L. BLANC.) *Le mal s'aggravait,* cependant, *de jour en jour.* (Id.) *M. Thiers,* pourtant, *avait connu Armand Carrel dans l'intimité, et il le savait loyal jusqu'au scrupule.* (Id.) *De l'église de Saint-Paul, où les corps avaient été provisoirement déposés, jusqu'à l'hôtel des Invalides, leur destination suprême, ce n'était qu'un océan de têtes, océan dont aucune tempête ne devait,* cette fois, *troubler les profondeurs, et qui roulait lentement à travers la ville, en la remplissant de son silence.* (Id.) Puis, *le roi, suivi de ses enfants, jeta l'eau bénite sur le corps.* (Id.) Maintenant, *nous sommes sûrs de réussir.* (Id.)

C'est étrangement abuser de la virgule. Mais est-ce que les mots ne font pas partie intégrante de la pensée exprimée par l'auteur ? Ces mots, comme la particule *or*, ne doivent se trouver devant la virgule qu'autant qu'ils sont séparés par une incise de la proposition principale à laquelle ils appartiennent.

La ponctuation n'est certes pas la partie la mieux traitée dans le livre si remarquable de M. Louis Blanc. Il n'y a pas jusqu'à la conjonction *car* qui n'y soit flanquée d'une virgule : Car, *telle est la misère des monarchies, tel est le vice de l'engrenage politique dont elles forment le principal ressort, que la destinée d'un grand peuple y semble dépendre de l'existence d'un seul homme,* C'EST A DIRE, *d'un coup de poignard, d'une maladie aiguë, d'une roue de voiture qui se brise, d'un cheval qui s'emporte. Aussi peut-on dire que le régime monarchique abaisse outre mesure le niveau de l'humanité.*

En revanche on n'en a pas mis après *c'est à dire*, en sorte que *d'un coup de poignard* se trouve être le régime, non de *dépendre,* mais de *dire.* Il faut toujours une virgule après *c'est à dire,* quand il n'est pas immédiatement suivi de la conjonction *que : L'âme,* c'est à dire, *l'intelligence.* (Acad.) *Vous êtes belle et bonne,* c'est à dire, *adorable.* Adorable, comme *belle et bonne,* se rapporte à *vous êtes,* non à *c'est à dire.* C'est comme s'il y avait :

Vous êtes belle et bonne, c'est à dire, vous êtes adorable. Même la conjonction *que*, quand elle dépend du verbe de la proposition principale, n'empêche pas la virgule : *Il faut que je me venge sur lui, c'est à dire, que je le tue.* C'est comme s'il y avait, *c'est à dire, il faut que je le tue.* Dans la phrase suivante au contraire il ne faut point de virgule : *Vous serez parfaitement libre; c'est à dire que vous travaillerez à votre aise, et que nul n'aura le droit de vous contrôler.* (Acad.) Dans ce dernier cas, *c'est à dire* est presque toujours précédé d'un point-virgule.

Quoi de plus disgracieux que l'isolement des mots *du moins* dans cette autre phrase du même livre ? *Revendiquer la ligne du Rhin, accepter la Belgique qui s'offrait, ou,* du moins, *provoquer dans un congrès un nouveau réglement des affaires du monde, M. Thiers n'avait eru rien de cela possible.* M. Wey a bien raison, on ne sait comment lire un écrit fourmillant de virgules.

Je blâme de même l'usage de la virgule après les adverbes corrélatifs *ici* et *là* dans cette phrase : La, *le vigneron effeuillait le cep sur une colline pierreuse ;* ici, *le cultivateur appuyait les branches du pommier trop chargé.* (Chateaubriand.) Les exemples suivants de l'Académie en sont la condamnation formelle. *Ici il y a une forêt, là une montagne. Ici Alexandre gagna une bataille, là il passa une rivière. Ici il pardonne, là il punit. Le peintre avait rassemblé dans un même tableau plusieurs objets différents : là une troupe de bacchantes, ici un groupe de jeunes gens ; là un sacrifice, ici une réunion de philosophes.*

Mais je ne sais pas pourquoi l'Académie met une virgule après d'*ici là*, dans cette phrase, où nous la supprimons sans scrupule : *D'ici là nous comptons deux lieues. D'ici là* ne fait-il donc pas partie essentielle de la pensée que vous voulez exprimer ?

Là explétif s'isole naturellement. *Voyez-vous toujours ce certain monsieur, là, qui disait de si plaisantes choses.* (Acad.) *Vous souvenez-vous de ce grand homme sec, là, qui venait si souvent chez moi autrefois ?* (Id.)

J'en suis heureuse, *là*, j'en ris, *ne vous déplaise.*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

J'espère que M. Francis Wey nous saura gré de cette éclaircie dans les épaisses broussailles de la virgule.

Mais je vous en avertis bien, n'allez pas, pour faire plaisir à M. Wey, perdre de vue le principe que nous avons posé plus haut ; et, en fait d'adverbes surtout, faites bien attention s'ils se rapportent au verbe exprimé dans la phrase, ou s'ils forment un sens à part. Sans doute il serait fort ridicule de supprimer la virgule après *d'abord, puis, enfin*, dans la phrase suivante : *D'abord, agir de la sorte, c'est risquer beaucoup ; puis, nous ne sommes pas en mesure. — Enfin, que faire ?* Mais il ne serait pas moins ridicule d'isoler *d'abord* et *ensuite* dans celle-ci : *D'abord travaillons, ensuite nous nous amuserons.*

Encore quelques exemples généraux pour en finir avec ce paragraphe le plus compliqué de tous et le plus difficile assurément, dans la science de la ponctuation.

Quant à madame Deslaurières, je ne pouvais me lasser de la regarder, non pas TANT pour admirer la parfaite élégance de ses mains, la blancheur délicate de sa peau, la grâce presque enfantine de ses traits lorsqu'ils étaient un moment en repos (1), MAIS pour me demander comment ces lèvres fraîches et roses, *s'ouvrant doucement sur des dents d'émail*, comment cet œil profond sous un sourcil noir et où la pensée semblait devoir rayonner sans cesse, comment ce front vaste et élevé, comment ces longs cheveux blonds, *legèrement ondulés à la racine*, comme ceux de la Psyché antique (2); comment, *dis-je*, cette figure presque virginale pouvait servir d'enveloppe à une pareille âme et à un pareil esprit.

(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Cette phrase, bien qu'imprimée dans le Journal des Débats, est un modèle parfait de ponctuation. Seulement il faudrait QUE au lieu de MAIS, car *mais* n'a point de corrélation avec *tant*. Les fautes de cette nature fourmillent chez tous nos faiseurs de romans. On voit de reste qu'ils écrivent moins pour la gloire que pour l'argent.

Ne laissons pas échapper cette occasion de relever une faute constante du Journal des Débats ; c'est la suppression de la virgule entre *que* et *si*, dans des phrases analogues à celle que voici : JE VOUS DIS QUE *si vous attaquez le Journal des Débats*, VOUS ÊTES UN HOMME PERDU. (ANONYME.) *Si vous attaquez le Journal des Débats*, étant une phrase incidente, doit nécessairement être isolé entre deux virgules.

Dans l'une des phases de la maladie à laquelle succomba le grand Frédéric, le royal patient éprouva une crise qui sembla faire diversion au mal. Les médecins s'en entretenaient et laissaient concevoir l'espérance d'un rétablissement. Frédéric, *se tournant alors du côté de son neveu qui était près du lit*, lui dit, *avec ce sourire sur-*

---

(1) Un écolier inintelligent ne manquerait pas de mettre une virgule avant *lorsque*, dans cette partie de phrase, sans considerer que la grâce enfantine ne subsiste chez la personne dont il s'agit qu'autant que les traits de cette personne sont en repos.

(2) Ici l'adverbe *comment* est séparé par un signe plus fort de ce qui précède, parce qu'il s'agit de résumer d'un trait toutes les qualités partielles que l'on vient d'énumérer.

donique qui lui était habituel : « Pardon, *mon neveu*, si je vous fais attendre. »

A-t-il la foi, celui qui oublie ainsi dans les plaisirs des sens qu'*associé aux animaux par le corps*, *comme il l'est par l'âme aux esprits immortels*, plus il s'attache aux choses matérielles, plus il s'assimile à la brute? (L. N. *Le Livre de Tous*.)

Ainsi, quand la particule *que* se trouve suivie d'une phrase incidente dont le premier mot commence par une voyelle, on ne l'en sépare point par la virgule. Pourquoi cela? Apparemment parce que l'élision ne permet pas à la voix de s'arrêter sur *que*. Mais il s'agit bien de la voix! Pour la centième fois, il ne s'agit que de la phrase. Par conséquent je ne vois pas trop pourquoi l'apostrophe et la virgule s'excluraient l'une l'autre, quand l'accent et l'apostrophe ne s'excluent pas, par exemple, dans *l'état*. Faisant accueil à la virgule et réprouvant l'apostrophe, MM. Firmin Didot ont trouvé joli d'imprimer ces mots du *Livre de Tous* ainsi qu'il suit : Que, *associé aux animaux par le corps*. Pour moi, je ne me ferais pas le moindre scrupule d'écrire : *Qu', associé aux animaux par le corps*.

Que le riche parle, tous se taisent et ils élèvent ses paroles jusqu'aux nues. Aussi le Journal des Débats imprime-t-il, à l'exemple de M. Firmin Didot : « *C'est ce que, avant toutes choses, je demande à ton amitié.*

« Il y a des antipathies naturelles qui sont bizarres. On a vu des personnes qui s'évanouissaient à l'odeur des roses et qui aimaient celle des jonquilles et des tubéreuses, un gouverneur de ville frontière qui tombait en convulsion en voyant des œufs de carpe, une dame sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite. Érasme, *qui était né à Rotterdam*, avait tant d'aversion pour le poisson, qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre; et, *si l'on en croit Ambroise Paré*, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Jamais Joseph Scaliger ne mangea de lait; ce qui lui a été commun avec Pierre d'Apono. Cardan avait horreur des œufs; Jules César Scaliger du cresson; Uladislas Jagellon, *roi de Pologne*, des pommes; et, *si l'on en faisait sentir quelqu'une à Du Chesne*, secrétaire de François Ier, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang du nez. Henri III ne pouvait demeurer dans une chambre où était un chat; le maréchal duc de Schomberg, *gouverneur du Languedoc*, avait la même aversion. L'empereur

Ferdinand fit voir, *à Inspruck* (1), au cardinal de Lorraine un gentil homme qui avait tant de peur des chats, qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin. M. de Lancre, *conseiller au Parlement de Bordeaux*, témoigne, *dans son* TABLEAU DE L'INCONSTANCE DE TOUTES CHOSES, qu'il avait connu un fort honnête homme qui avait été si effrayé (2) à la vue d'un hérisson, qu'il crut plus de deux ans que ses entrailles étaient mangées par cet animal; et qu'il avait vu un gentil homme fort brave qui ne l'était point assez pour oser attendre, *l'épée à la main*, une souris. Jules César Scaliger, *dans ses* EXERCITATIONS CONTRE CARDAN, dit qu'un gentil homme gascon craignait tellement le son de la vielle, qu'il ne le pouvait jamais entendre sans une envie extraordinaire de faire de l'eau. On en fit l'expérience par un vielleur que l'on fit cacher sous une table. Celui-ci ne commença pas plus tôt à jouer que l'on s'aperçut de l'imperfection du gentil homme. Il y en a qui ne sauraient voir des araignées, et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanghneim, *grand veneur de Hanovre*, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait, quand il voyait un cochon rôti. Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué, et, *ce qui paraîtra beaucoup plus bizarre*, Fabrice Campani assure que don Juan Rol, *chevalier d'Alcantara*, tombait en syncope quand il entendait prononcer LANA, quoique l'habit qu'il portait fût de laine. » (ANONYME.)

J'ai connu, *moi qui vous parle*, un officier plein de bravoure qui n'allait jamais en voiture, *de peur de verser*.

Tel s'est distingué depuis, *en Afrique*, par sa bravoure, qui à vingt ans n'osait le soir monter sans lumière l'escalier de son appartement.

Se peut-il qu'il y ait dans mon empire, *et jusque dans mon jardin*, un oiseau si rare, et que je n'en aie jamais entendu parler?

« Toutefois, *si admirable que vous semble le Paris d'à présent*,

(1) Dans le texte, c'est le régime indirect *au cardinal de Lorraine* qui est isolé, ce qui est une faute.

(2) Dans le texte il y a seulement *un fort honnête homme si effrayé*. Il faut *qui avait été si effrayé*, car il ne s'agit pas ici d'exprimer une manière d'être constante, mais une action subie à un certain temps.

refaites le Paris du quinzième siècle, reconstruisez-le dans votre pensée; regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours, et de clochers; répandez au milieu de l'immense ville, déchirez à la pointes des îles, plissez aux arches des ponts, (1) la Seine avec ses larges flaques vertes et jaunes, *plus changeante qu'une robe de serpent;* détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris; faites-en flotter le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à ces innombrables cheminées; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, *plus dentelée qu'une mâchoire de requin*, sur le ciel de cuivre du couchant.

» Et puis comparez (2).

» Et, (3) *si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner*, montez, *un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte*, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, *à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne*, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, *allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer.* Puis, *tout à coup*, (4) *voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue*, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit (5), comme une fumée d'har-

(1) Sans cette virgule *la Seine* ne serait pas à la fois le régime des trois verbes *répandez, déchirez*, et *plissez*, mais le régime du seul verbe *plissez*.

(2) Le texte porte une virgule après *Et puis*. C'est une puérilité.

(3) Il n'y a point de virgule après *Et*, dans le texte, et cependant elle y est nécessaire, à cause de la phrase incidente qui rompt le sens principal et force, aussitôt après la conjonction, la voix à changer de ton.

(4) Ici *tout à coup* doit être isolé, car il ne se rapporte nullement au verbe *voyez*, mais équivaut à peu près à ceci : *au moment où vous y attendez le moins.*

(5) Remarquez quel contre-sens ferait une virgule placée entre *clocher* et *comme une colonne de bruit.*

monie. D'abord (1) la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin ; puis, *peu à peu*, *en grossissant* (2), elles se fondent, elle se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. *Si grosse et si profonde qu'elle soit*, elle n'a point perdu sa transparence. Vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries. Vous y pouvez suivre le dialogue, *tour à tour grave et criard*, de la crécelle (3) et du bourdon (4) ; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre ; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes (5), de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux (6), et s'évanouissent comme des éclairs. *Là-bas*, c'est l'ab-

---

(1) Le texte porte encore une virgule après *d'abord*, mais elle est pour le moins inutile.

(2) Si *peu à peu* était le seul modificatif des verbes qui suivent, il serait inutile et même blâmable de l'isoler ; mais l'expression *en grossissant* qui le complète l'oblige à se ranger à côté de lui sur le second plan.

(3) Moulinet de bois qui fait un bruit aigu, et dont on se servait autrefois, au lieu de cloches, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte. (Acad.) Si cette définition est juste, comment le son des crécelles peut-il se rencontrer avec celui des cloches ! Cela n'est guère possible ; à moins que le poète n'ait choisi le moment où les cloches, impatientes de se faire entendre, après un silence forcé de deux jours, s'élancent à toute volée, sans attendre que les crécelles aient fini leur discours. Que M. Victor Hugo, je l'en prie, me pardonne cette humble observation, qui est sans doute celle d'un homme tout à fait ignorant en fait de cloches et de sonneries.

(4) Grosse cloche. *Le bourdon de Notre-Dame de Paris.* (Acad.)

(5) Point de virgule après *légères*, parce qu'il n'est en quelque sorte que la reprise de son synonyme *ailées*, et qu'ainsi il n'y a que deux épithètes bien distinctes, naturellement liées par la conjonction *et*.

(6) Combien se sont étonnés et s'étonneront encore de voir, d'un bout à l'autre de ce morceau si magnifique, le *son* constamment confondu avec la *lumière* ! Ils ne songeront pas que c'est la conséquence toute naturelle de l'*éclat du son*, expression contre laquelle nul assurément n'oserait s'inscrire.

baye de Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; *ici* (1), la voix sinistre et bourrue de la Bastille; *à l'autre bout*, la grosse tour du Louvre avec sa basse-taille (2). Le royal carillon du palais jette sans relâche de tous côtés des trilles (3) resplendissantes, *sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées* (4) *du beffroi* (5) *de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalle*, vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés. Puis encore, *de temps en temps*, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette (6) de l'Ave-Maria, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au dessous, *au plus profond du concert*, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes.— Certes c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante (7).

---

et qui résume pourtant en soi toutes les couleurs employées ici par le poète pour peindre le son. Toutefois il faut convenir que la conséquence est poussée un peu loin, et qu'un style si éblouissant n'est certes pas fait pour tous les yeux. Cela est vrai; mais, qu'on le sache bien, on peut dire : *un son clair comme la lumière*, de même qu'on dit : *sa voix était douce comme le miel du mont Hybla.* C'est ce que les rhéteurs appèlent, je crois, dans leur langue, une *catachrèse.*

(1) C'est moins à cause de l'ellipse qu'on isole l'adverbe *ici* qu'à cause de l'énumération des circonstances de lieu, qui, étant en nombre de plus de deux, ont besoin d'être détachées en relief.

(2) Le texte porte une virgule entre *la grosse tour du Louvre* et *avec sa basse taille.* Elle me semble, à moi, pour le moins inutile.

(3) Terme de Musique. Battement de gosier qui se fait ordinairement sur l'avant-dernière note d'une phrase de chant, et qu'on appelait autrefois *Cadence.* De l'italien *trillo*, tremblement, d'où il suit que le féminin est une faute. Conformément à l'étymologie, l'Académie le fait en effet masculin, et même elle commence à écrire seulement *trit*, ce qui est l'orthographe la plus conforme au génie de notre langue.

(4) Voilà un mot qu'on ne trouve encore dans aucun dictionnaire, et dont l'auteur aurait bien dû nous donner l'explication. Cela veut-il dire *Les coups répétés du battant sur la cloche?*

(5) Tour ou clocher où il y a une cloche pour sonner l'alarme; cloche qui est dans le beffroi; charpente qui porte les cloches.

(6) Partie d'une fugue où le sujet est traité d'une manière plus serrée qu'au commencement. On se sert aussi de ce mot pour indiquer le mouvement accéléré des finals d'opéra. De l'italien *stretta.* Il n'existe point pour l'Académie.

(7) *D'ordinaire*, mot par lequel commence cette phrase, est isolé dans le

Prêtez donc l'oreille à ce *tutti* (1) des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, *ainsi que dans une demi-teinte*, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant, que ce tumulte de cloches et de sonneries, que cette fournaise de musique, que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierres hautes de trois cents pieds, que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre, que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête (2) ! » (V. Hugo.)

C'est une idée consolante (disons-le en passant) de songer que la peine de mort, *qui, il y a trois cents ans, encombrait encore de ses roues de fer, de ses gibets de pierre, de tout son attirail de supplices, permanent et scellé dans le pavé, la Grève, les Halles, la place Dauphine, la Croix du Trahoir, le Marché-aux-Pourceaux, ce hideux Mont Faucon, la barrière des Sergents, la Place-aux-Chats, la porte Saint-Denis, Champeaux, la porte Baudets, la porte Saint-Jacques, sans compter les innombrables échelles des prévôts, de l'évêque, des chapitres, des abbés, des prieurs ayant justice; sans compter les noyades juridiques en rivière de Seine;* il est consolant qu'aujourd'hui, *après avoir perdu successivement toutes les pièces de son armure, son luxe de supplice, sa pénalité d'imagination et de fantaisie, sa torture à laquelle elle refaisait tous les cinq*

---

texte ; mais bien à tort selon nous, d'autant plus que ce mot ne peut se rapporter qu'aux deux premiers membres de la phrase, et nullement au troisième, où, par le seul effet de l'ellipse, il n'est pourtant déjà que trop sous-entendu. Voici, en effet, ce qui résulterait de la construction pleine : *d'ordinaire la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; d'ordinaire la rumeur qui s'échappe de Paris la nuit, c'est la ville qui respire : d'ordinaire la rumeur qui s'en échappe ici, c'est la ville qui chante.* Cette analyse explique la présence de la virgule après ici.

(1) Mot italien qui signifie *tous*, et qui désigne, en musique, qu'un morceau doit être exécuté par tous les instrumentistes ou les chanteurs à la fois.

(2) Le texte porte un point-virgule entre ces derniers compléments. Pourquoi cela ?

ans un lit de cuir au Grand-Châtelet, cette vieille suzeraine de la société féodale, *presque mise hors de nos lois et de nos villes, traquée de code en code, chassée de place en place*, n'ait plus dans notre immense Paris qu'un coin deshonoré de la Grève, qu'une misérable guillotine, (1) *furtive, inquiète, honteuse, qui semble toujours craindre d'être prise en flagrant délit, tant elle disparaît vite après avoir fait son coup!* *(Id.)*

C'est à vous à faire la preuve que vous êtes favorable à cet ordre de choses par les vertus que vous recommanderez, et par l'esprit général que répandront vos enseignements, *libres et respectés.*

(Cousin.)

A l'heure qu'il est, la peine de mort est déja hors de Paris.

(*Id.*)

Donnez au peuple, *qui travaille et qui souffre*, donnez au peuple, *pour qui ce monde-ci est mauvais*, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance. (*Id.*)

Les coups d'essai sont toujours dangereux, *ce qui a donné lieu au proverbe : De novice avocat*, héritage perdu; *de nouveau médecin*, cimetière bossu. Cela veut dire : *ce qui résulte des soins d'un avocat novice*, c'est la perte de son procès; *ce qui résulte des soins d'un médecin nouveau*, c'est la mort.

Pour résumer en peu de mots tout ce que nous venons de dire, isolez tout ce qui n'est pas essentiel à la proposition principale, mais ne touchez à rien de ce qui fait corps avec elle, soit adverbes, soit conjonctions; mots, dont l'inversion même, lorsqu'ils n'offrent aucun sens à part, ne justifie pas l'isolement.

L'inversion, qu'on ne l'oublie pas, n'appelle la virgule qu'autant qu'elle rompt la liaison des idées. Mais, en supposant qu'on pût

(1) Point de virgule entre *furtive* et *guillotine*, parce que *furtive* n'exprime pas une qualité inhérente à la guillotine, mais seulement une qualité accidentelle, de même que les adjectifs suivants, qui forment aussi chacun une phrase incidente.

dire en français comme en allemand : *Votre lettre je n'ai reçue qu'aujourd'hui* (Ihren Brief habe ich nur heute empfangen), malgré cette monstrueuse inversion, il ne faudrait pas encore de virgule, parce que les idées ne cessent pas d'être en rapport direct.

Nous disons en français, pour donner plus de force à l'expression : *Votre lettre, je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui ;* mais, dans ce cas, ce n'est pas l'inversion qui nécessite la virgule, c'est le pléonasme.

A propos de pléonasme, il y en a qui proposent de rejeter la virgule entre un sujet exprimé et le pronom *ce* qui n'est que la répétition, la reprise de ce sujet. Gardez-vous-en bien.

Tout cela, c'est la terre, et *l'amour*, c'est le ciel.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Vivre ainsi, c'est languir, c'est attendre de vivre.
(LAMARTINE.)

L'un des meilleurs remèdes contre nos propres chagrins, c'est de chercher des consolations pour le chagrin des autres. (DUFRESNE.)

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité.
(J. J. ROUSSEAU.)

L'esclavage ne se corrige pas, et *la meilleure manière de l'améliorer*, c'est de le supprimer. (Le comte BEUGNOT.)

S'il y a quelque chose qui soit de nature à perpétuer l'immoralité et l'irréligion, c'est l'esclavage. (Le duc d'HARCOURT.)

Le pléonasme prête aussi sa force aux deux exemples suivants :

Il n'aime pas Dieu, celui qui n'aime pas comme lui-même tous les hommes sans exception.

Celui-là seul est bon, qui souffre pour le bien qu'il fait.

VI.

La virgule s'emploie encore quelquefois pour tenir lieu d'un verbe sous-entendu.

De Danaüs *étaient issus* Acrisius, Persée, Hercule ; de Pelops, Atrée, Agamemnon, Oreste.

La jalousie *vous dispute* une vaine beauté ; la fierté, votre nais-

sance ; l'ambition, votre valeur et vos services ; l'orgueil, vos talents et votre suffisance (1). (MASSILLON, cité par *Boniface.*)

Toutefois nous nous bornerions volontiers à diviser cette dernière phrase ainsi qu'il suit : *La jalousie vous dispute une vaine beauté, la fierté votre naissance, l'ambition votre valeur et vos services, l'orgueil vos talents et votre suffisance.* Il me semble que cette phrase, ainsi ponctuée, ne perd rien de sa clarté, et y gagne au contraire une allure plus vive.

Une chose certaine, c'est que, dans les exemples suivants, la virgule ne serait pas tolérable.

L'amour de la gloire meut les grandes âmes, et l'amour de l'argent les âmes vulgaires. (Cité par MM. *Noël et Chapsal.*)

MM. Noël et Chapsal emploient pourtant la virgule dans cet exemple.

Les dons sont dans leurs mains, sur leurs fronts l'allégresse.
(GINGUENÉ, cité par *Boniface.*)

Le cœur vit dans le présent, l'esprit dans l'avenir ; de là vient qu'ils sont si peu d'accord.

Lorsque la Providence veut élever ou abaisser un homme, les ailes d'un insecte suffisent pour le soutenir, un grain de poussière pour le renverser.

Le brave ne se connaît qu'à la guerre, le sage que dans la colère, l'ami que dans le besoin.

L'ignorance ne prévaudra jamais contre la science, l'esclavage contre la liberté, le fanatisme contre la philosophie.

Il n'y a pas de plus grand sophiste que l'esprit de parti. Par lui le mal devient le bien, *le faux le vrai, l'esclavage la liberté.*

Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, *les aigles la montagne,*
Les âmes ont l'amour. (VICTOR HUGO.)

C'est le cas de dire avec M. Wey : « Quand la clarté n'a pas à souffrir de l'absence d'un signe, abstenez-vous-en. L'abus rend le discours haché, décousu, pénible, et languissant. »

N'oublions pourtant pas que dans le premier exemple la virgule est indispensable, pour remplacer le verbe *étaient issus.*

(1) Ici *suffisance* signifie *capacité*, mais il n'est plus usité en ce sens.

VII.

La virgule suffit encore au commencement d'une citation, quand cette citation a peu d'étendue, et qu'elle est différenciée par le caractère, comme dans ces exemples:

Les prédicateurs, en parlant à leurs auditeurs, disent, *Mes frères, mes chers frères.*

On dit, *La mer frémit*, pour dire, *Elle commence à s'agiter.*

On dit proverbialement et elliptiquement, *A vieille mule, frein doré;* ce qui signifie, *On pare une vieille bête pour la mieux vendre.*

Les pieds lui frétillent, c'est à dire, *Il a impatience d'aller.*

Qui refuse muse, dit le proverbe. C'est comme s'il y avait, *Celui qui refuse muse.*

Mais si la citation est subdivisée, si elle comprend plusieurs propositions, ou si, quoique simple et courte, elle n'est pas différenciée par le caractère, la virgule n'est plus suffisante, et doit être remplacée par un signe qui rende la perception plus rapide. Je suis donc loin d'approuver la manière dont ces deux vers sont ponctués :

J'entends crier partout, Au meurtre ! On m'assassine !
Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine !

Je blâme encore davantage la suppression de toute espèce de signe dans cet exemple :

L'histoire reproche à Louis XIV d'avoir dit *L'État, c'est moi.*

C'est M. Frey qui ponctue ainsi. Vous voyez que M. Frey rime fort bien avec M. Wey.

Si la citation ne consiste que dans un seul mot ou une suite de mots pris matériellement, et par conséquent toujours différenciés par le caractère, elle reste de fait incorporée à la phrase comme sujet ou comme régime, et n'admet l'intermédiaire d'aucun signe.

Les expressions *frère germain*, *frère consanguin*, *frère utérin*, ne sont guère usitées qu'en jurisprudence.

On dit *meilleur*, et non pas *plus bon.*

On dit *un fidèle ami*, et on ne dit pas *un fidèle homme.*

On ne dit pas *pardonner quelqu'un*, ni *je vous fais pardon.*

Il me répondit un *non* très-court.

Au lieu d'*aspect*, page 105 du présent volume, vers 15, lisez *esprit.*

Aspect, esprit, dans cette phrase, ne sont que le régime, l'un de la préposition *au lieu de*, l'autre du verbe *lisez.*

Au lieu de *qui commence par une autre syllabe*, page 97, ligne 18 de la note 1, lisez *qui commence une autre syllabe.*

Au lieu de *qu'à moitié rempli*, page 108, ligne 5 de la note 1, lisez *pas atteint.*

Au lieu de *par les quels ils se copient*, page 548 de la MÉTHODE DU GENRE, ligne 22, lisez *par lequel ils se copient*, ou mieux, *qui consiste à se copier.*

Au lieu de *se trouva*, page 558 de la MÉTHODE DU GENRE, ligne 10 de l'article *Cale*, lisez *se sauva.*

Au lieu de *Ce coloris en est vrai*, page 560, ligne 11 de l'article *Chair*, lisez *Le coloris en est vrai.*

Si la majuscule est dans le texte, il faut naturellement la reproduire dans la citation, comme nous l'avons fait dans ce dernier exemple.

C'est un diable déchaîné, se dit d'un méchant homme qui se permet tout, qui ne garde aucune mesure. (ACADÉMIE.)

Pourquoi l'Académie met-elle une virgule avant *se dit? C'est un diable déchaîné* n'est-il pas, comme un seul mot, le sujet de *se dit?*

Que veut dire tel mot en français? Il veut dire *joie.*

Que signifie *Tugend* en français? Il signifie *vertu.*

Entre autres exemples, l'Académie écrit dans son dictionnaire : « DÉCHAÎNER, signifie figurément, Exciter; » en sorte que le verbe de cette proposition est isolé à la fois de son sujet et de son régime. Mais, quelque étrange que soit une telle ponctuation, elle est facile à concevoir dans un dictionnaire, où le mot principal doit toujours se détacher en relief et se distinguer nettement de tout ce qui l'explique et le définit. On peut ainsi considérer cette phrase du dictionnaire de l'Académie comme elliptique, comme équivalente à celle-ci : « DÉCHAÎNER, voici ce que cela signifie figurément, Exciter, animer, soulever. » La présence de la virgule après *C'est*

un diable dechaîné, dans l'exemple cité plus haut, peut se justifier de la même manière. C'est encore une ellipse de ce genre qui, dans le même dictionnaire, substitue la virgule au point entre une locution quelconque et l'expression qui la définit. Exemples : *Poire d'angoisse*, Sorte de poire âpre ; *Pomme à cidre*, Pomme qu'on ne mange point, et dont on fait du cidre ; *Bateau porte*, Bateau que l'on coule à fond à la porte d'un bassin pour le fermer; etc. De là aussi la nécessité de commencer par une majuscule le premier mot de la définition qu'on prendrait sans cela pour une incidente explicative, pour une apposition jetée entre un sujet constitué par le mot principal et un verbe censé devoir suivre. Les dictionnaristes n'ont point réfléchi à cela.

En somme, il est bon que toute locution dont on cherche l'explication dans un dictionnaire y soit détachée du reste par la virgule, et de plus toujours différenciée par le caractère et par la majuscule.

Du Point-Virgule.

Le *point-virgule* consiste en un point placé sur une virgule (;).

1° En général le point-virgule marque entre deux propositions un rapport plus éloigné que la simple virgule. Il se met, dit l'Académie, à la fin d'une proposition dont le sens grammatical est complet, mais qui a une liaison logique et nécessaire avec la suivante.

Exemples :

Les auteurs d'autrefois écrivaient pour instruire ;
Les auteurs de nos jours écrivent pour écrire. (*Anonyme.*)

Prescrire aux autres des règles de bonheur est absurde ; *vouloir les leur faire adopter est tyrannique.* (FIELDING.)

Les amants qui se lient d'une chaîne éternelle ont le pressentiment de l'immortalité ; *c'est trop peu de la vie pour une âme fidèle.*

Les médecins des hôpitaux ressemblent aujourd'hui à des inquisiteurs ; *on guérit maintenant comme on punissait jadis.*
(Z***, cité par *E. Sue.*)

Toute grande passion n'est qu'une espérance prolongée ; *elle tombe dès que l'espérance ne la soutient plus.*

Les économistes divisent les peuples en consommateurs et en producteurs ; *ces derniers sont les plus utiles et les moins protégés.*

Les charlatans sèment les erreurs agréables ; *ils savent qu'elles se ramassent avec plus d'empressement que les vérités utiles.*

> Soyez ici des lois l'interprète suprême ;
> *Rendez leur ministère aussi saint que vous-même ;*
> *Enseignez la raison, la justice, et la paix.* (BOILEAU.)

M. Francis Wey trouve qu'au bout de chacun des deux premiers vers, dans ce dernier exemple, on aurait dû se contenter d'une simple virgule. Mais M. Francis Wey, on le sait, ne voit quelquefois qu'un côté des choses. S'il est vrai que la virgule dût être suffisante dans le cas indiqué ci-dessus, à plus forte raison devrait-elle suffire après chacune des phrases partielles qui composent l'exemple suivant :

Il faut se représenter que sous ses pas l'éléphant ébranle la terre ; *que de sa main il arrache les arbres ; que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur.* (BUFFON, cité par *M. Boniface.*)

Pour combler l'intervalle qui sépare deux propositions d'une certaine étendue, la virgule, on l'a vu, a besoin d'être assistée des conjonctions *et*, *ni*, *ou ;* conjonctions destinées bien moins à unir qu'à rapprocher.

Avec toute autre conjonction qui n'exprime point par elle-même un rapport intime entre les deux propositions qui réclament son intermédiaire, le point-virgule continue de régner en maître :

Le public aime si peu les vers, que plusieurs excellents poètes passent inaperçus ; TANDIS QUE *les plus plats phraseurs sont au pinacle.*

Beaucoup de gens ont dû leur réputation et leurs succès à l'impudence avec la quelle ils se sont eux-mêmes préconisés ; TANT *le public aime les jugements tout faits.*

On trouve des moyens pour guérir de la folie ; MAIS *on n'en trouve pas pour redresser un esprit de travers.*

Le sage ne dit pas ce qu'il fait ; *mais il ne fait rien qui ne puisse être dit.*

> Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
> CAR *qui peut se vanter d'être toujours heureux* (LA FONTAINE.)

Avec la conjonction *et* elle-même le point-virgule est souvent nécessaire pour délimiter la borne de deux propositions :

Vous laisserez toujours quelques fruits sur la branche,
Pour que le voyageur vers sa lèvre la penche ;
Et *vous n'amasserez jamais que pour un temps,*
Car la terre pour vous germe chaque printemps. (LAMARTINE.)

Tout dépend, je le répète, du plus ou du moins de liaison que les idées exprimées ont entre elles. Toute proposition, tout appendice, tout sens qui n'a pas avec le sens qui précède un rapport intime, en doit être séparé par un point-virgule :

J'en suis à me demander où le Journal des Débats a pris le zèle qu'il met à défendre la cause des noirs ; *n'étant pas accoutumé à tant de générosité de sa part.*

Le Journal des Débats s'est véritablement surpassé dans la manière dont il a réfuté le discours odieux de M. Dupin contre le projet d'émancipation ; *tant il est vrai que les idées généreuses sont la source de toute éloquence.*

Cela me réconcilierait un peu avec le Journal des Débats, s'il n'était malheureusement trop certain qu'il n'a été que l'heureux écho d'une idée heureuse, et qu'au besoin il eût tenu un langage tout à fait contraire ; *triste conséquence de l'état de servitude auquel il est attaché.*

Car je ne suis pas l'un de ces types suprêmes,
Vils faquins sans courage, et qui, gonflés d'eux-mêmes,
Se drapent dans leur aise ainsi qu'en un manteau ;
Habiles ici-bas à ne se faire étude
Que de bien conserver leur douce quiétude,
Sourds à ceux que le mal brise dans son étau.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

L'orgue majestueux se taisait gravement
Dans la nef solitaire ;
L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre ! (VICTOR HUGO.)

Avec les conjonctions *parce que, puisque, pourvu que, lorsque, dès que, aussitôt que, pendant que,* etc., la virgule est presque toujours suffisante ; tant ces conjonctions expriment d'elles-mêmes un rapport intime entre les deux idées qu'elles mettent en pré-

sence. *M. de Montansier était respecté, parce qu'il était juste. Je le veux bien, puisque vous le voulez. Je vous obéirai en tout, pourvu que vous m'aimiez. C'est un homme qui a le secret de plaire, lors même qu'il contredit. Il s'éloigna, dès qu'il m'aperçut. Le vrai sage n'est appliqué qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.* (LABRUYÈRE.) *Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants, afin que les bons soient tranquilles.* (SADI.) Le rapport peut même devenir si étroit, on l'a déjà vu à l'article de la virgule, que les deux phrases en demeurent inséparables. *Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur. On n'instruit plus dès qu'on devient pédant.* Qu'on vienne dire encore que c'est le besoin de respirer qui règle l'emploi des points et des virgules ! Je l'ai déjà dit, je ne saurais assez le répéter, l'art de la ponctuation est tout entier dans la logique. Cet art, aucun procédé mécanique ne peut le donner. Que les grammairiens, que les maîtres de langue, que les ignorants ne s'étonnent donc plus de rencontrer devant les conjonctions *car, mais, tandis que, tant, et,* tantôt une simple virgule, tantôt un point-virgule, parfois un point ; d'y remarquer même assez souvent l'absence de tout signe. Quand ils seront initiés à l'art d'écrire, à l'art de penser ; quand ils auront appris à saisir les rapports qui existent entre leurs idées, ils ne témoigneront plus à cet égard aucune surprise. Ce qui m'étonne moi-même, ce qui me confond, c'est qu'il ne soit pas possible de trouver un seul ouvrage, quelque soigné qu'il soit, quelque correct qu'en soit l'auteur, où, comme l'observe M. La Loy, « l'on reconnaisse un système uniforme de ponctuation, où la ponctuation de toutes les phrases analogues puisse s'expliquer par un principe analogue ».

Reprenons.

2° Le point-virgule vient au secours de la virgule, quand celle-ci, employée à distinguer les parties subalternes d'une période, ne peut plus suffire à marquer la limite qui sépare les principaux membres.

Le plus riche est celui qui jouit le plus, fût-il le plus pauvre ; et le plus pauvre celui qui jouit le moins, fût-il le plus riche.

(*Déjà cité.*)

Il faut qu'en cent façons, *pour plaire*, il se replie ;

Que tantôt il s'élève, et tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, et profond. (BOILEAU.)

M. Francis Wey se contenterait volontiers d'une simple virgule au bout de chacun de ces vers. Il blâme surtout la virgule après *il s'élève;* et les mots *pour plaire*, flanqués de deux autres virgules, lui font un effet très-désagréable. Il vous propose sérieusement d'en supprimer une (la seconde), sans songer que cela romprait tout à fait le fil de la phrase. Mais il vaudrait beaucoup mieux les supprimer toutes deux; car l'inversion est si simple, en effet, qu'elle ne justifie guère l'usage de la virgule. En tout cas, la colère trop souvent justifiée de M. Francis Wey contre *les poètes, les pédagogues, et les fabricants de grammaires,* (1) *qui ont revu, corrigé,* (2) *et reponctué le satirique*, nous semble ici fort déplacée.

Impossible de ranger notre cathédrale dans cette antique famille d'églises sombres, mystérieuses, basses, et comme écrasées par le plein-cintre; presque égyptiennes au plafond près; toutes hiéroglyphiques, toutes sacerdotales, toutes symboliques; plus chargées, dans leurs ornements, de losanges et de zigzags que de fleurs, de fleurs que d'animaux, d'animaux que d'hommes; œuvre de l'architecte moins que de l'évêque; première transformation de l'art, tout empreinte de discipline théocratique et militaire, qui prend racine dans le Bas-Empire, et s'arrête à Guillaume le Conquérant.

(VICTOR HUGO.)

Sans l'aide du point-virgule comment l'œil pourrait-il suivre les divers détails du magnifique tableau que voici :

DATE LILIA.

Oh! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancèle;
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,

---

(1) Une virgule avant *qui*, parce que ce pronom ne se rapporte pas seulement à *fabricants de grammaires,* mais encore à *poètes* et à *pédagogues.* Après *fabricants de grammaires* la voix ne continue pas sur le même ton. Elle s'arrête un instant, puis s'élève sur le pronom *qui* pour indiquer la reprise mentale des trois substantifs remplacés par ce pronom. Il va sans dire que M. Wey ne ponctue pas ainsi.

(2) Toute personne qui lit bien observera un repos après *corrigé*, comme après *revu.* De là la virgule. C'est ce que nous avons suffisamment expliqué en son lieu.

Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : « Attendons pour juger ;
» Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
» On est prompt à ternir les choses les plus belles ;
« La louange est sans pieds et le blâme a des ailes ; » (1)
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase ;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici ;
— Quand, vers Pâque ou Noel, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants, d'hommes, d'enfants, de femmes,
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes, (2)
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs (3),
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre,

---

(1) Dans le texte ces nobles paroles de la femme ne sont détachées du reste que par deux tirets, l'un au commencement, l'autre à la fin. Ces signes sont insuffisants. Il faut absolument un signe qui se reproduise en tête de chacun des vers qui forment ce petit discours.

(2) Voilà trois phrases commençant par la conjonction *quand* qui sembleraient devoir être séparées entre elles par le point-virgule ; mais il faut considérer qu'elles ne sont que des subdivisions d'un membre de la période, et non pas un membre elles-mêmes.

(3) Point de virgule après *bruits,* dans le second hémistiche de ce vers ; parce que les mots *bruits et splendeurs* ne sont pas la suite d'une énumération, mais seulement la reprise des deux idées *feux* et *voix* présentées sous une forme nouvelle et plus ample.

Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel ; (1)

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la ; (2) c'est elle !
La sœur, visible aux yeux, (3) de mon âme immortelle ;
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon secours ;
Toit de mes jeunes gens qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ait dit : toujours ! et qui m'a dit : partout !
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume.
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux. (V. Hugo.)

Le texte, imprimé par M. Wahlen, de Bruxelles, est loin d'être correct, mais ce n'est sûrement pas la faute de l'auteur.

Citons encore cet exemple qui ne laisse pas que d'offrir quelques difficultés :

Trois sortes de ravages défigurent aujourd'hui l'architecture gothique. Rides et verrues à l'épiderme ; c'est l'œuvre du temps. Voies de faits, brutalités, contusions, fractures ; c'est l'œuvre des

(1) Plusieurs mettraient ici un deux-points pour mieux marquer la division ; mais, comme ce qui suit, jusqu'au point, n'est autre chose que le complément de ce qui précède, le point-virgule est suffisant, puisqu'en pareil cas même il ne fait que suppléer la simple virgule. Au besoin, plutôt que d'employer le deux-points dont la destination est toute autre, on peut s'aider du tiret ou de l'alinéa. C'est à ce dernier moyen, on le voit, qu'a eu recours le poète que nous citons.

(2) Ce pronom féminin *la*, s'accordant non pas avec *regard*, mot auquel il se rapporte grammaticalement, mais avec *femme*, mot laissé loin derrière la période, et auquel il ne correspond plus que par le sens, est un nouvel exemple de la figure appelée *syllepse*.

(3) Remarquez, je vous en prie, la confusion qui résulterait de la suppression de cette virgule.

révolutions depuis Luther jusqu'à Mirabeau. Mutilations, amputations, dislocation de la membrure, restaurations ; c'est le travail grec, romain, et barbare, des professeurs selon Vitruve et Vignole. (VICTOR HUGO.)

Les grammairiens n'auraient pas manqué de rattacher à la première phrase par un deux-points toutes celles qui la suivent (1), en les séparant entre elles par un point-virgule ; tandis qu'ils auraient été hommes à se contenter d'une simple virgule à tous les endroits où figure ici le point-virgule.

Mais, nous l'avons dit, savoir ponctuer, c'est savoir écrire ; et personne, je crois, ne s'y entend mieux que Victor Hugo. La manière dont il a divisé ces phrases est parfaite (2).

Encore un exemple emprunté, celui-ci, à Girault Duvivier, qui l'a emprunté à je ne sais qui ; cela pour faire plaisir aux partisans *quand même* du sieur Girault Duvivier :

Politesse noble, qui sait approuver sans faveur, louer sans jalousie, railler sans aigreur ; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression ; qui passe légèrement du grave à l'enjoué ; sait se faire entendre en se faisant deviner ; montre de l'esprit sans en chercher,

---

(1) C'est ce qu'a fait Bossuet lui-même dans sa description du *cheval dompté*. « Voyez cet animal ardent et impétueux : pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements *irréguliers !* etc. » Évidemment, à la place du deux-points, il faudrait un point.

(2) On n'en peut pas dire autant même de Bossuet. « A la fin il est » dompté : il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait » courir, *non plus* avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéis- » sance était encore désobéissante. *Remarquez :* elle n'est pas détruite, » elle se règle, il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride ; car la bride » ne fait pas l'effet de dompter l'animal fougueux ; par un petit mouvement, » qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt » qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, » qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, » qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action. »

Rien de plus mal ponctué que ces phrases. Dans la première, là où il y a deux points, il faudrait un point-virgule. Dans la seconde, à la place du deux-points qui précède les mots *son action*, il faudrait un point. Il en faudrait aussi un après *fougueux*. En outre, dans la première phrase, *non plus* fait supposer un appendice adversatif que l'esprit s'étonne de ne pas trouver. Puis *remarquer* ne se dit pas absolument. Il faudrait : *Remarquez qu'elle n'est pas détruite ; qu'elle se règle ; qu'il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride*, etc. Quelles couleurs l'auteur de Notre-Dame eût jetées sur ce tableau !

et donne à des sentiments vertueux le ton et les couleurs d'une joie douce.

A en juger par les quatre ou cinq règles que l'auteur de la *Grammaire des Grammaires* a rédigées en trente-deux lignes, qui toutes ensemble ne disent pas tant que les quatre lignes de notre second précepte, il semblerait que l'honorable maître ait pris chaque formule de la même idée, du même principe, dans les quatre ou cinq grammaires qu'il a copiées, pour une idée, pour un principe à part.

Je ne sache rien au monde de plus diffus, de plus lourd, de plus redondant, de plus pâteux, de plus incorrect, que le style (si style il y a) dont est rédigée la *Grammaire des Grammaires*. Il n'y a que le style de Napoléon Landais et de Boiste qui le dispute à celui de M. Girault Duvivier. Encore ne dis-je rien des préceptes, tous plus faux les uns que les autres : ce qui n'empêche pas tels maîtres de langue de Vienne de considérer Napoléon Landais et Girault Duvivier comme deux oracles. Il est vrai que les oracles n'eurent guère de vogue qu'en Béotie ; et, si vous avez lu, dans *le Livre des Cent et un*, certain article fort spirituel de M. Charles ou Louis Desnoyers, vous n'ignorez pas que les Béotiens forment encore de nos jours un peuple nombreux, où se recrutent surtout les maîtres de langue.

Pour se venger de l'épigramme, ces messieurs me reprocheront aussi des longueurs. Ils condamneront comme superflus les ornements que je sème à pleines mains sur les quatre murs nus et froids de la Grammaire, cette prison obscure où s'étiolent, faute d'air et de jour, les jeunes intelligences, avides de soleil ; ils traiteront de bavardage les causeries vives et sautillantes dont je cherche à égayer mon grave sujet. Il est vrai que, pour leur compte, ils ne se piquent guère d'être amusants. Ils aiment mieux être lourds, à l'exemple de leur maître Girault Duvivier. Pourvu qu'ils puissent tourner l'espace d'une heure dans le même cercle de phrases pénibles et embarrassées, la plupart du temps inintelligibles pour eux-mêmes, mais débitées pompeusement, solennellement, comme il convient à des hommes graves, sans le moindre petit mot pour rire, sans un geste capable de porter atteinte à leur dignité, les voilà heureux et tout fiers d'eux-mêmes. Que leur importe d'avoir été assommants !

Eh ! messieurs, pour peu que mes petites observations vous paraissent deplaisantes, il ne vous est pas bien difficile de les esquiver. Voyez comme elles se font petites, comme elles se diminuent, comme elles se rangent de côté, pour faire place au digne et grave cortège des préceptes grammaticaux. Elles n'entravent en rien sa marche ; elles ne causent aucun trouble, aucun désordre ; elles ne mettent aucun obstacle entre vous et lui ; elles ne l'empêchent pas de trancher vivement sur le fond, de manière que

vous ne puissiez le perdre un instant de vue. Ces notes, ces remarques, ces commentaires, qui vous offusquent... mais c'est la foule curieuse, agitée, bariolée, pleine de bruits et de voix, qui, loin de nuire au tableau, l'anime et le vivifie ! Si vos regards sont distraits par elle, c'est votre faute. Vous n'avez qu'à les tenir constamment fixés sur la masse saillante du cortège.

Au fait, de quoi vous plaignez-vous ? L'article présent, par exemple, ne contient que deux formules ; et ces formules, si courtes qu'elles font ensemble à peine huit lignes, sont encore détachées du reste par un caractère si gros qu'elles sautent de suite aux yeux. Est-ce par hasard au sieur Girault Duvivier que vous attribuez l'art de dire plus de choses en moins de mots ? Tenez-vous-en donc au sieur Girault Duvivier, votre coryphée ; car je n'aime pas assez les sots et les esprits de travers pour vouloir leur faire du bien malgré eux.

Je suis toutefois bien sûr que ceux d'entre vous qui ont de l'esprit, et le nombre en est grand, je n'en doute pas, loin de me blâmer, m'applaudiront. Ils conviendront tout d'abord que les exemples, tristes ou gais, plaisants ou sérieux, dont je cherche à varier mon ouvrage, avec les commentaires qui les accompagnent, sont faits pour jeter un jour infini sur les sombres questions que je traite et pour faire de la grammaire une étude amusante autant qu'instructive.

D'ailleurs à qui pouvez-vous vous en prendre de mes discussions ? La question serait bien plus simple et bien plus facile à traiter en peu de mots, si vous ne l'aviez pas tant embrouillée. Ne faut-il pas que je réfute les mille absurdités qu'on vous a débitées jusqu'ici, et qu'à votre tour vous débitez, bien innocemment, j'en conviens, à ce bon public, qui, la bouche béante, attrape à la volée, plus adroitement qu'un chien, toutes vos pilules, et les avale comme pain bénit ? Pauvre dupe ! ne faut-il pas que je cherche à l'éclairer, à le désabuser ? Or c'est là une chose qui demande beaucoup de temps, beaucoup de paroles. Je n'en veux pour preuve que les interminables disputations des deux Chambres à propos de bottes, renforcées de la polémique de tous les journaux du monde. Quel déluge de *mots* ! Il semblerait que Dieu, se repentant de nouveau d'avoir fait l'homme, et ne pouvant, aux termes de l'alliance, l'ensevelir encore une fois sous les eaux, ait résolu d'arriver à la même fin par la presse et surtout par le Journal des Débats.

Pauvre humanité !

Mais, direz-vous, il y a tant de choses qui me sont personnelles ! Que voulez-vous ! j'ai beau poser mes deux mains sur l'horrible plaie de mon cœur, le sang coule à travers mes doigts.

Je ne finirai pas cet article sans faire observer aux Allemands qu'ils emploient la simple virgule dans bien des cas où il faudrait

le point-virgule ; ce qui nuit considérablement à la clarté de leur style, d'ailleurs si précis, quand il n'est pas diffus.

L'art de ponctuer, tout entier fondé sur la logique, doit être le même dans toutes les langues.

Du Deux-Points.

Le *deux-points* consiste en deux points disposés verticalement (:).

L'emploi de ce signe semble vouloir rester une énigme, non-seulement pour les Béotiens dont j'ai parlé, mais pour tout le monde en général. Il n'est pas rare, en effet, de le voir confondu avec le point-virgule, le point simple, et même la simple virgule, dans des cas absolument identiques.

Exemples :

L'exercice, la sobriété, et le travail : *voilà trois médecins qui ne se trompent pas.*

(Cité par *MM. Noel et Chapsal*, à l'appui d'une règle absurde.)

« Les deux points me paraissent déplacés dans cette phrase, dit avec raison M. Francis Wey. On sait qu'ils servent toujours, suivant nos grammairiens, *à arrêter une proposition que doit suivre un appendice explicatif.* Or, dans le second exemple, remplacez le mot *voilà* par un équivalent, et dites: *L'exercice, la sobriété, et le travail* SONT *trois médecins qui ne se trompent pas*, vous verrez que rien ne doit être suspendu, et que le mot *voilà* tenant lieu du verbe, demande une simple virgule. »

M. Wey a raison au fond, mais non pas tout à fait dans la forme, qui laisse bien quelque chose à désirer. *Voilà*, dans l'exemple cité, est l'équivalent exact de *ce sont ;* et cela est si vrai qu'on ne pourrait guère le traduire en allemand que par *es sind.* D'où il suit, que si l'on veut bien se rappeler nos règles sur la virgule, on n'hésitera pas un instant à réprouver, dans le cas actuel, l'usage intempestif du deux-points.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

(LA FONTAINE, cité par MM. Noel et Chapsal à l'appui d'une règle non moins absurde.)

Le point-virgule est d'autant plus nécessaire ici, que c'est comme s'il y avait : *Il faut obliger tout le monde ;* CAR *on a souvent besoin d'un plus petit que soi.* Cet exemple n'est-il pas tout à fait analogue à celui-ci :

Il ne se faut jamais moquer des misérables ;
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux?

Pepin protège contre eux l'Église romaine, et lui donne une grande partie de l'Italie : *premier fondement de la puissance temporelle du Saint Siège.* (Le R. P. Loriquet.)

Godefroi de Bouillon, prince aussi pieux que vaillant, marche en Asie à la tête des Croisés : *il prend la ville de Jérusalem et en est proclamé roi.* (*Idem.*)

La sagesse de Charles V et la valeur de du Guesclin réparent les pertes de l'État : *mais à peine ces deux grands hommes ont-ils les yeux fermés que la démence de Charles VI, la guerre qui s'allume entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, et, par dessus tout, les armes anglaises, plongent la France dans les derniers malheurs.* (*Idem.*)

Les premiers hommes, doués d'une grande longévité, peuplèrent bientôt une partie de l'Asie : *ils n'eurent long temps d'autres occupations que la culture de la terre et le soin des troupeaux.* (*Histoire ancienne.*)

Un des petits fils de Caïn pratiqua l'agriculture : *Jubal inventa la musique ; Tubal-Caïn l'art de forger le fer ; une femme, nommée Naamach, l'art de filer et de faire des tissus.* (*Ibid.*)

Dans tous ces exemples, l'emploi du deux-points est un abus criant.

Le comparatif exprime la qualité avec comparaison : *il y a deux sortes de comparatifs.* (Noel et Chapsal.)

Le passé défini ne se dit, au contraire, que d'un temps complètement écoulé et éloigné au moins d'un jour de l'instant où l'on parle : *ainsi l'on ne dira pas*, etc. (*Idem.*)

Quel démon a pu pousser ces messieurs à substituer ici le deux points au point simple ? Il n'est personne, je crois, qui ne reconnaisse que le deux-points n'est pas à sa place ici. En outre pourquoi flanquer l'adverbe *au contraire* de deux virgules ? Cela se doit quelquefois, mais ce n'est pas ici le cas.

C'est encore le point simple qu'il faudrait substituer au deux-points dans les deux exemples qui suivent :

Ce siècle voit fleurir le célèbre Pétrarque : *plusieurs universités s'élèvent, et promettent la renaissance prochaine des lettres.* (Le R. P. Loriquet.)

Messieurs, c'est un grand moment dans la vie de tout homme de lettres que celui où il entre à l'Académie : *c'en est un surtout bien imposant et tout à fait décisif pour l'écrivain dont les débuts étaient loin de se diriger vers un prix si glorieux et pouvaient même sembler s'en détourner quelquefois* (1).

Que l'auteur de *Volupté* me pardonne ma hardiesse, mais il ne fait pas du deux-points un usage plus heureux que le révérend Père Loriquet, qui, lui du moins, rencontre quelquefois assez juste, comme dans cet exemple :

---

(1) Quelle phrase ! En qualité de grammairien, appelé à juger toute question de ma compétence, je dois prévenir mes lecteurs que je suis loin de regarder le discours de M. Sainte-Beuve à l'Académie comme un modèle de l'art de penser et de s'exprimer. Je n'ose en dire davantage ; mais on doit se défier de la phrase même que nous citons, passablement alambiquée comme tout le reste.

Cependant les Français et les Vénitiens se vengent de toutes les perfidies des Grecs envers les Croisés : ils prennent d'assaut Constantinople, et en font le siége de l'empire latin d'Orient. La seconde de ces deux propositions rentre exactement, en effet, dans la première. C'est la même idée présentée sous une forme positive et palpable, de vague et indécise qu'elle était d'abord ; ce qui est tout à fait du ressort des deux points. C'est comme s'il y avait : *Les Vénitiens se vengent, et voici comment : ils prennent d'assaut Constantinople*, etc.

Ce qu'il y a de plus intolérable, c'est de voir le même exemple traité par les grammairiens comme une selle à tous chevaux, c'est à dire, invoqué par eux à l'appui de règles toutes contraires, et ponctué tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, selon le besoin du moment.

Tel est celui-ci dont la dernière proposition, *il faisait la grimace*, est séparée par un deux-points dans la grammaire de M. Boniface, et par un point-virgule seulement dans celle de M. Girault Duvivier. *On a dit de Lamotte : Il voulait rire comme La Fontaine, ; mais il n'avait pas la bouche faite comme lui : ;* IL FAISAIT LA GRIMACE.

Si du moins ces messieurs pouvaient se mettre d'accord ! Mais, ce que j'ai déjà dit, je puis l'affirmer de nouveau en toute sûreté de conscience, leurs livres ne sont qu'un fouillis d'absurdités et de contradictions.

C'est ainsi que M. Boniface pose en principe que « lorsqu'une phrase » est divisée en deux grandes parties, et que les parties secondaires sont déjà » séparées par la virgule et le point-virgule, on indique les deux grandes di- » visions par les deux points. Exemple : *En ce moment, je sentis mon cœur » partagé ; j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec » laquelle il m'avait rendu mon arc :* MAIS JE NE POUVAIS ME RÉSOUDRE A VOIR » ENCORE LE JOUR, S'IL FALLAIT CÉDER A ULYSSE. » (FÉNÉLON.)

Tout le respect que m'inspire le nom, pour moi sacré, de Fénélon ne saurait me faire adopter cet emploi du deux-points.

M. Boniface établit encore que « lorsque deux phrases indépendantes » quant à la construction, (1) *sont mises en opposition l'une à l'autre* (2), » cette opposition est indiquée par les deux points. Exemple : *Un avare » est un malade qui meurt étouffé dans son sang : un prodigue est un autre » malade qui meurt à force de saignées* ».

Il y a entre ces deux propositions la conjonction *et* de sous-entendue. Comment dès lors expliquer la présence du deux-points ?

Il est vrai que M. Landais y regarde encore de moins près, lui qui ne

---

(1) Que fait ici cette virgule ?

(2) Il faudrait *sont mises en opposition l'une* AVEC l'autre. On peut s'en convaincre à l'aide d'une légère transposition : *sont mises l'une* AVEC *l'autre en opposition.*

craint pas de se heurter avec le deux-points contre cette même conjonction exprimée.

Si les beautés de l'élocution oratoire ou poétique étaient palpables, rien ne serait plus commun que l'éloquence ; un médiocre génie pourrait y atteindre : *et quelquefois, faute de les connaître assez, un homme né pour l'éloquence reste en chemin ou s'égare en route.* (Cité par M. *N. Landais.*)

Je suis presque sûr que de cette phrase, si bizarrement coupée, M. Victor Hugo en eût fait trois ; c'est à dire qu'il aurait mis un point après *l'éloquence*, et encore un point après *y atteindre.* Cela serait d'autant plus raisonnable, que ces trois propositions, grammaticalement indépendantes l'une de l'autre, n'ont pas entre elles d'autre liaison que celle qui résulte de l'enchaînement des idées. Elles n'en ont pas plus assurément que les phrases suivantes, toutes séparées pourtant par un point :

Que les criminalistes les plus entêtés y fassent attention, depuis un siècle la peine de mort va s'amoindrissant. Elle se fait presque douce. Signe de décrépitude. Signe de faiblesse. Signe de mort prochaine. La torture a disparu. La roue a disparu. La potence a disparu. Chose étrange ! la guillotine elle-même est un progrès. (Victor Hugo.)

A son tour M. Girault Duvivier prescrit l'usage du deux-points « après » une phrase finie, mais suivie d'une autre qui l'éclaircit, ou qui sert à la » développer ». Et à l'appui de cette étrange règle, déjà émise à propos du point-virgule, il cite ces vers de Rousseau :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un dieu créateur.

Où est la nécessité d'user ici du deux-points ? Est-ce que ces deux phrases à franges ne seraient pas suffisamment séparées par le point-virgule ? Je suis bien sûr que M. Francis Wey sera de mon avis, lui qui a une si grande horreur du deux-points !

« Employez, dit-il, employez volontiers le point-virgule aux endroits où votre maître d'écriture vous a conseillé les deux points. L'usage immodéré des deux points est ce qu'il y a de moins gracieux et de moins raisonnable.»

L'exemple suivant en est une preuve :

Vos lois sont vos tyrans : *leur barbare rigueur*
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le sénat vous opprime et le peuple vous brave,
Il faut s'en faire craindre ou ramper leur esclave.
(Voltaire, cité par M. *Girault Duvivier.*)

Peut-on rien voir de plus mal ponctué que ces vers, tout signés qu'ils sont du nom de Voltaire ? Voltaire n'avait pas raison tous les jours.

Ne concluez-vous pas avec moi de tout ce qui précède que toutes les grammaires sans exception, publiées jusqu'à ce jour, sont excellentes... pour l'épicier ? Les meilleures sont sans contredit celles du plus grand format.

Raillerie à part, est-il donc si difficile de déterminer la différence qu'il y a entre le deux-points et le point-virgule?

Le point-virgule annonce à celui qui lit — une proposition le plus souvent analogue de construction à celle qui la précède, et destinée à l'étendre, à la développer, à l'expliquer, à la motiver (1), but qui est fréquemment et peut toujours être indiqué par quelque conjonction; en sorte que la seconde se trouve ainsi dépendre même grammaticalement de la première, et point la première de la seconde. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les exemples de la première série, à l'article *point-virgule*. On verra que, dans chacun d'eux, on peut très-bien glisser une conjonction entre les deux phrases. Ce sera *mais* ou *tandis que* pour le premier, *car* pour le second et le neuvième, *or* pour le troisième et le huitième, *et* pour le quatrième, pour le sixième, et pour le dixième, *en effet* pour le cinquième, et *c'est pourquoi* pour le septième.

Le deux-points au contraire annonce une proposition très-rarement analogue de construction à celle qui précède, et destinée non pas seulement à développer celle-ci, à l'expliquer, à la motiver, mais de plus à la prouver, à la mettre en relief par une réflexion d'une vérité incontestable, avec laquelle on la confronte, — par un contraste frappant, une opposition vive et tranchée. Il annonce une proposition qui n'est que la même idée vague devenue palpable, devenue fait, une proposition qui est presque indispensable à l'intelligence de celle qui la précède; en sorte que la première dépend bien plus de la seconde que celle-ci de la première. On peut même dire que l'annonce de la seconde est toujours explicitement ou implicitement contenue dans la première, et qu'ainsi la première laisse toujours l'esprit dans l'attente d'une seconde, qui en est le complément inséparable; si bien qu'il est fort peu de cas où l'on ne puisse faire précéder le deux-points de quelqu'une des ex-

(1) On ne doit pas oublier qu'entre des phrases simples et courtes la virgule a le même effet.

pressions, *en voici la preuve, voici comment, voici la chose, savoir*, etc.

Le point-virgule, comme la virgule, exprime une certaine liaison entre des idées successives, naissant l'une de l'autre naturellement, sans effort, sans transition brusque, se fondant bien ensemble, et formant une gradation insensible.

Le deux-points a une tout autre destination. Il tient lieu de toute transition entre les idées, qu'il met brusquement à côté l'une de l'autre sans observer entre elles aucun adoucissement, aucune nuance.

Les propositions rapprochées, par le point-virgule se suivent, et forment comme les divers anneaux d'une chaîne; celles que distingue le deux-points marchent de front, et sont comme deux roues engagées dans le même essieu, les quelles se soutiennent mutuellement.

Telle est la véritable nature du deux-points. Il ne faut pas lui en attribuer une autre. Exemples :

C'est un métier bien méprisable que celui d'écrivain du Journal des Débats : *il faut que la girouette tourne sans cesse ou qu'elle se brise.*

De ces deux propositions la première peut sembler d'abord un peu hasardée ; on sent qu'il y faut une preuve; on l'attend; mais dès qu'elle paraît les plus incrédules sont convaincus.

Les cariatides sont un ornement d'architecture qui ne convient qu'à la tyrannie : *les hommes ne doivent jamais être avilis même dans les fictions.*

La grossièreté des mœurs n'exclut pas la corruption : *les fruits sauvages pourrissent comme les autres.*

Le diamant est l'image de l'égoïste : il a du poli, de l'éclat, et sa dureté est impénétrable.

Il en est du riant avenir comme d'un paysage enchanteur : *en y pénétrant tout le charme disparaît.*

L'esprit humain a la fureur de diviser et de classer : *il croit multiplier ses richesses en les séparant.* (THOMAS.)

La sagesse qui conçoit et dispose mérite la préférence sur la valeur qui exécute : *celle-ci est le propre de la grandeur d'âme, celle-là réunit la grandeur d'âme et celle de l'esprit.*

Le peuple romain fut toujours un peuple horrible : *on ne tombe point dans les vices qu'il fit éclater, sans une certaine perversité naturelle.* (CHATEAUBRIAND.)

Athènes corrompue (1) ne fut jamais exécrable : *dans les fers elle ne songea qu'à jouir.*

D'autres l'ont déjà dit (2), le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et unie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief; fidèle, mais décolorée : *on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple.* (VICTOR HUGO.)

Ainsi le but de l'art est presque divin : *ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.* (*Idem.*)

---

(1) Nouvelle preuve que les noms de villes sont bien tous réellement féminins, à quelque terminaison, je le répète, qu'ils appartiennent.

(1) Plusieurs pourraient croire à la nécessité d'un deux-points après cette première proposition; mais ils feraient preuve de peu de tact. *D'autres l'ont déjà dit* n'est qu'une idée accessoire et presque inutile, qu'on peut placer indifféremment au commencement ou à la fin de la phrase, ou même supprimer tout à fait, sans nuire le moins du monde au sens principal; tandis que, remarquez-le bien, les deux phrases que lie le deux-points sont comme deux sœurs jumelles qui ne peuvent guère vivre l'une sans l'autre. L'exemple suivant serait dans le même cas, si la première proposition n'était suivie d'appendices explicatifs qui, par leur complication, rendent nécessaire, avant la citation annoncée, la présence du deux-points : *On l'a dit quelquefois, mais on ne saurait trop le répéter, parce que cette observation n'a pas encore dépassé un nombre fort limité d'esprits : le caractère dominant du christianisme, c'est l'esprit d'égalité.* — Ceux qui substitueraient le deux-points à la virgule, entre les deux propositions suivantes, ne se montreraient guère plus judicieux. *J'eus beau faire et beau dire, il persista dans sa résolution.* (ACAD.) N'est-ce pas comme s'il y avait, *Malgré tout ce que je pus dire et faire?* Et par conséquent cela n'est-il pas tout à fait du ressort de la virgule? Le Journal des Débats n'y regarde pas de si près : « *La politique a beau faire : il est des idées grandes et libérales qui auront toujours le privilége de rallier toutes les convictions indépendantes, les hommes généreux de tous les partis; et telle est l'émancipation de la race noire.* » Quelque intempestif que soit l'emploi du deux-points, dans cette phrase, après *la politique a beau faire*, cependant soyons indulgent en faveur d'une idée si large, si généreuse, et si dépaysée dans le Journal des Débats.

Si le deux-points ne tenait lieu, comme nous l'avons dit, de toute transition entre les idées, il faudrait : *Le but de l'art est divin, puisqu'il consiste à ressusciter*, etc. Toujours est-il qu'on sous-entend *il consiste en ceci* avant le deux-points.

Demandez à beaucoup d'hommes d'importance ce qu'ils ont fait dans leur vie : *ils ont dîné tous les jours.*

On sous-entend, avant le deux-points, *voici ce qu'ils ont fait.*

J'aime les gens distraits : *les sots et les méchants ont toujours de la présence d'esprit.* (De Ligne.)

Dans cet exemple, l'auteur passe de même sans transition d'une assertion personnelle à une observation générale. L'esprit ne peut être amené à cette conclusion qu'au moyen d'une idée intermédiaire sous-entendue. La phrase pleine serait : *J'aime les gens distraits; parce que les gens bons, les gens d'esprit, sont ordinairement distraits; tandis qu'au contraire les sots et les méchants ont toujours de la présence d'esprit.* Et dès lors, on le voit, le point-virgule suffirait à en distinguer les parties principales; cette phrase devenant ainsi tout à fait analogue à cette autre du même auteur, déjà citée dans la Méthode du Genre : *J'aime les gens d'esprit qui sont bêtes; leur bêtise est toujours aimable et bonne; mais craignons les sots.* Le deux-points indique donc généralement une interruption dans la génération des idées; il tient donc lieu d'une proposition intermédiaire, jugée inutile, et qu'on supprime pour donner à sa pensée plus de vivacité, plus de nerf, plus de saillie.

D'ordinaire la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire : *ici, c'est la ville qui chante.* (*Déjà cité.*)

C'est comme s'il y avait : *Paris, le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; mais ici c'est bien autre chose : ici, c'est la ville qui chante.* On sent que le deux-points pouvait seul indiquer cette opposition, et qu'en le remplaçant par le point-virgule on ferait un contre-sens énorme. Cet exemple suffirait seul à démontrer l'importance du signe dont nous nous occupons, et surtout la nécessité d'en bien connaître la nature et la destination, afin de ne pas l'employer en aveugle à tout propos.

On nous demandra peut-être l'explication de ce signe dans l'exemple suivant :

Trompette, s. f. Poisson : *fistulaire, ventrisque, syngnate.*
(*Méthode du Genre*, page 545, ligne 6.)

La raison pour laquelle le deux-points figure après *poisson*, c'est qu'on sous-entend *dont voici les principales espèces*; ce qui amène naturellement le signe en question.

Pauvres, nous avons été sacrés rois du ciel : *quel est donc le roi de la terre qui oserait se prévaloir sur nous de sa royauté ?*

(L. N. *Le Livre de Tous.*)

La transition naturelle entre les deux idées serait, *puisqu'il en est ainsi, puisque nous sommes les rois du ciel, et que le ciel est si fort au dessus de la terre, quel est le roi de la terre*, etc. Mais on sent combien cette marche serait lourde et traînante.

Le plus fort et le plus pénible est de donner : *que coûte-il donc d'y ajouter un sourire ?*

La proposition intermédiaire est celle-ci : *puisqu'il en est ainsi, puisque vous êtes bien convaincu de cela, répondez-moi : que coûte-t-il*, etc.

Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit ; on ne lui commande point : *c'est lui plutôt qui nous conduit.* (Mme DE PUISIEUX.)

Il y a de même avant le deux-points un intervalle que l'on pourrait combler par ces mots : *car le cœur est ce qui exerce le plus d'empire sur nous, en sorte que* C'EST LUI, etc. Telle est, en effet, la marche naturelle des idées. Elles s'engendrent l'une de l'autre, elles se succèdent l'une à l'autre sans interruption. Comme les plantes nées de la terre, elles poussent des branches, des rameaux, des feuilles ; le bouton produit la fleur, la fleur enfante le fruit. Mais il est du goût de retrancher de cette végétation tout ce qu'il juge inutile, d'en augmenter l'effet, de le varier au moyen d'une habile disposition, de hâter à son gré les fleurs et les fruits.

Le Système de la Nature, qui détruit tout ; le Livre de l'Esprit, qui fait tout haïr, ne sont pas de mon goût : *faible, j'ai besoin d'appui ; sensible, j'ai besoin d'aimer.* (Mlle CLAIRON.)

Si la partie soulignée, dans cet exemple, était la conséquence immédiate de ce qui précède, on pourrait sans inconvénient substituer le point-virgule au deux-points, en sous-entendant seulement la conjonction *car*. Mais l'esprit ne procède pas ainsi. Avant d'arriver à cette conclusion, il a dû passer par ces propositions intermédiaires : *pourquoi ne sont-elles pas de mon goût ? en voici la raison.*

Il n'y a rien, absolument parlant, de laid dans la nature ; la beauté n'est que relative : *mettez des lunettes trop faibles ou trop fortes, elle disparaît.*

On pourrait dire avec le point-virgule : *La beauté n'est que relative ; cela est si vrai que, si vous mettez des lunettes trop faibles ou trop fortes, elle disparaît ;* parce qu'alors les idées se suivent sans interruption.

Il me faut l'auteur de tout l'univers pour raison de tout ce qui m'arrive : *quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et me soumets.*

Mêmes raisons, mêmes explications.

Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : *Charles V la bâtit.* (VICTOR HUGO.)

Le piano tremble sous ses mains redoutables ; il embrasse presque toute l'étendue du clavier ; il jette les notes à flots : *c'est une mitraille d'accords, de traits,* DE BRODERIES, *à donner le vertige.* (BERLIOZ.)

Une mitraille de traits, passe encore. Mais *une mitraille de broderies!* Si le style de M. Berlioz, comme compositeur, est aussi extravagant que son style, comme critique, je ne suis plus si étonné du mal qu'en disent tous les gens sensés qui ont eu la rare occasion de l'entendre. En revanche, M. Berlioz excelle à poser le deux-points :

Quant à ses compositions, je crois qu'il ne faut pas leur accorder beaucoup d'importance : *c'est de la musique d'amateur.* (BERLIOZ.)

Pour M. Berlioz, la musique de Rossini est bien près d'être une musique d'amateur. Ce qu'il lui faut, c'est un horrible charivari d'instruments de cuivre et de grosses caisses. Il fondrait volontiers tous les chaudrons et toutes les casseroles de la capitale pour en faire des trompettes et des cymbales ; il arracherait volontiers la peau à tous ceux qui n'aiment pas sa musique pour en faire des timbales et des tambours. Vous connaissez ses vœux philanthropiques ! — Au train dont il y va, la musique finira bientôt par où elle a commencé, par des tambours et des trompettes, et nous verrons se renouveler le miracle de Jéricho.

Tout a contribué à rendre cette soirée intéressante : *l'excellent choix de Lablache, la perfection du jeu de Dorus, la présence des deux ténors, l'un avec cet organe si plein de charme et si puissant, avec ce chant si entraînant et si tendre, l'autre doué d'une voix suave et légère, et maître consommé dans son art.* (BERLIOZ.)

J'ai dit que, de deux propositions, de deux parties de phrases jointes par le deux-points, la seconde est toujours implicitement ou explicitement annoncée par la première. Ici cette annonce est formelle, comme il arrive toujours pour une énumération.

Entre une énumération et l'assemblage de mots qui annonce cette énumération, l'emploi du deux-points n'est donc nullement équivoque.

Trois choses fixent la valeur d'un présent : *le sentiment, l'à-propos, et la manière.* (Mme DE SOMÉRY.)

On sous-entend avant le deux-points le mot *savoir*, appelé par les grammairiens conjonction explicative.

Il n'y a maintenant que deux classes en Europe : *celle qui demande des privilèges, et celle qui les repousse.* (BONAPARTE.)

En tout pays, si l'on voulait s'entendre, il y aurait place pour quatre : *le roi, les nobles, les prêtres, et la nation.*

(Cité par *Boiste.*)

Il faut combattre dans la carriere littéraire trois redoutables ennemis : *l'amour propre, l'intérêt, et l'opinon.*

On demande quatre choses à une femme : *que la vertu habite dans son cœur; que la modestie brille sur son front; que la douceur découle de ses lèvres, et que le travail occupe ses mains.*

(Cité par tous *les grammairiens.*)

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés : *l'amour propre, qui nous rappelle à nous; et la bienveillance, qui nous répand.* (DIDEROT.)

Il y a deux sortes de curiosité : *l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui peut nous être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.*

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Au quinzième siècle Paris était encore divisé en trois villes tout à fait distinctes et séparées, ayant chacune leur physionomie, leur spécialité, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs privilèges, leur histoire : *la Cité, l'Université, la Ville.* (VICTOR HUGO.)

M. Victor Hugo s'est pourtant contenté de la simple virgule dans l'exemple suivant :

Tout vous prenait aux yeux à la fois, *le pignon taillé, la toiture aiguë, la tourelle suspendue aux angles des murs, la pyramide de pierre du onzième siècle, l'obélisque d'ardoise du quinzième, la tour ronde et nue du donjon, la tour carrée et brodée de l'église, le grand, le petit, le massif, l'aérien.* (*Déjà cité.*)

C'est que l'énumération dont il s'agit n'est pas dans les conditions voulues pour le deux-points.

Tout, au commencement de cette phrase, n'est que la récapitulation de plusieurs sujets qui le suivent au lieu de le précéder, voilà tout. On pourrait dire tout aussi bien, *Le pignon taillé, la toiture aiguë, la tourelle suspendue, etc., tout vous prenait aux yeux à la fois.* L'auteur a voulu vous peindre l'effet avant la cause, et il a renversé sa phrase; mais il s'est bien gardé du deux-points.

C'est pourquoi, dans l'exemple suivant, le deux-points pourrait aussi céder le pas à la simple virgule; cela sans compromettre sa dignité.

Tout plaît dans les synonymes de l'abbé Girard : *la finesse des remarques, la justesse des pensées, le choix des exemples.*

(Cité par tous *les grammairiens.*)

M. Victor Hugo certes en sait plus long que tous les grammairiens de tout le globe.

Ils vous disent, les grammairiens, qu'on fait usage aussi du deux-points après une énumération. Encore faudrait-il que cette énumération fût très-longue et que les détails en fussent très-compliqués, comme dans cet exemple :

Avoir une âme d'esclave; savoir être infidèle au malheur et ingrat; ramper dans la tyrannie; ne sentir ni l'orgueil des choses sublimes, ni l'ambition des vastes desseins; être assez médiocre pour qu'on dédaigne de vous haïr, et assez vil pour qu'on se serve de vous, même en vous méprisant : *voilà ce qu'il faut pour être un grand homme politique comme M. de Talleyrand.*

(Louis Blanc.)

Même dans cet exemple, l'emploi du deux-points n'est appuyé sur aucun vrai principe. Il n'y a pas ici deux propositions. Les parties de cette énumération ne sont que les divers sujets d'un même verbe, et ne doivent pas être séparées de l'attribut par une ponctuation plus forte que celle qui les distingue entre elles. Le point-vir-

gule doit suffire ici, comme la virgule suffit après une énumération simple : *Désirer, regretter, souffrir, voilà ce qu'on appelle vivre ! — L'abolition des dettes, la proscription des riches, le pillage de Rome, le partage de toutes les dignités dans le nouveau gouvernement qu'il se proposait d'établir, telles étaient les récompenses que Catilina faisait entrevoir à ses partisans.*

Du lait, du pain, des fruits, de l'herbe, une onde pure,
C'était de nos aïeux la saine nourriture.

(Cité par *Girault Duvivier*, avec un deux-points après le premier vers.)

Le deux-points, dira-t-on, marque le point précis où s'arrête l'énumération. Mais ce n'est pas là l'objet du deux-points ; c'est l'objet du tiret, destiné, en effet, à servir de signe de distinction entre des phrases ou des parties de phrases qu'il est nécessaire d'isoler, de détacher nettement.

Il y en a qui mettraient un deux-points entre les deux propositions suivantes :

Il y a deux sortes de procédures criminelles ; *l'une cherche des innocents et l'autre des coupables.*

Je crois qu'ils auraient tort, car la seconde ne constitue pas une énumération telle que la fait supposer le deux-points ; elle n'est qu'une émanation naturelle, une suite de la première.

En effet, c'est comme s'il y avait : *Il y a deux sortes de procédures criminelles ; de ces deux procédures, l'une cherche des innocents et l'autre des coupables.*

On sent dès lors combien le deux-points y serait déplacé.

A la bonne heure, si la phrase était construite ainsi qu'il suit : *Il y a deux sortes de procédures criminelles : l'une qui cherche des innocents, l'autre des coupables.*

Alors le deux-points serait tout à fait sur ses domaines.

D'où il suit que le juste emploi du deux-points demande bien quelque intelligence.

Son application la moins douteuse a lieu après l'annonce d'un discours direct, d'un dialogue, ou d'une citation.

Le plus grand ennemi de l'humanité fut celui qui le premier osa dire : Il n'y a point de Dieu.

A-t-on jamais vu un heureux se dire : c'est assez ?

Dis, toi, ma fille : O vierge, appui des chastes cœurs,
Qui sans doute veillez sur toutes les blancheurs,
Sur les cygnes, la neige, et sur les jeunes âmes,
Gardez-moi bien à moi, lis de votre vallon,
La sainte pureté qu'on appelle, dit-on,
Candeur chez les enfants, et vertu chez les femmes.
(ANAÏS SÉGALAS.)

Vous, petits, indigents, dites : Jésus, c'est nous,
Les pauvres, les petits, qui prions à genoux. (*Idem.*)

Pythagore a dit : Mon ami est un autre moi-même ; et Plaute : Le bien que l'on fait à d'honnêtes gens n'est jamais perdu.
(Cité par *Girault Duvivier.*)

Un jour que M. le marquis de F. insistait auprès d'un souverain pour faire admettre dans un corps savant un grand seigneur, le prince impatienté lui répondit : « Laissez-nous au moins la république des lettres. »

Quelqu'un disait : J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes ; à l'amitié de l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; à celle de l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

Le roi d'Angleterre, apercevant dans une rue de Londres, Pope, qui était bossu, dit à ses courtisans : « Je voudrais bien savoir à quoi sert ce petit homme qui marche tout de travers. » Pope l'entendit et cria en se retournant : « A vous faire marcher droit. »

Gourville rencontrant au bois de Boulogne un médecin de ses amis qui avait un fusil, lui dit : « Où allez-vous donc? — Voir un malade à Auteuil. — Il paraît, répliqua Gourville, que vous avez peur de le manquer. »

On disait à Masséna, qui n'avait que deux mille hommes à opposer à trente mille Russes : « L'ennemi est bien près de nous. — Dites que nous sommes bien près de lui, » répondit-il.

En 1753, l'abbé de Voisenon donna au Théâtre-Italien un petit acte assez maussade. La pièce n'ayant eu aucun succès, quelqu'un lui demanda pourquoi il l'avait risquée à la scène : « Il y a si longtemps, répondit Voisenon, que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai saisi cette occasion pour rassembler tout mon monde et prendre ma revanche en gros. »

Madame de Staël disait de Talleyrand : « Ce bon Maurice ! il ressemble aux petits bons hommes que l'on donne aux enfants, et dont la tête est en liége et les jambes en plomb : on a beau les jeter et les renverser, ils se retrouvent toujours sur leurs pieds. »

On voit par cet exemple qu'une citation peut être composée de phrases susceptibles d'être distinguées elles-mêmes par le deux-points.

M. de Talleyrand a défini un grand métaphysicien : Un homme qui excelle à mettre de l'encre noire sur du drap noir.

La virgule se substitue quelquefois au deux-points avant une citation composée de peu de mots, surtout dans un ouvrage didactique, une grammaire, un dictionnaire; encore faut-il souligner cette citation dans l'écriture, et la différencier par le caractère dans l'impression.

On dit figurément, *Epuiser une matière*, ne rien oublier de ce qui peut être dit sur la matière qu'on traite.

Si même les mots cités font corps avec votre phrase de manière à n'en pouvoir être séparés, contentez-vous de les distinguer par le caractère ou par des guillemets.

Guider aux champs de la victoire sera mauvais tant qu'il sera permis de dire *guider à la victoire.* (FRANCIS WEY.)

Si l'on a eu pour objet ces CONCETTI fades et tourmentés dont Pétrarque a fourni le modèle à Voiture, à Campistron, à Scudéry, à la Calprenède, et à M. de Fontanes, alors le STYLE FLEURI n'est plus qu'un souvenir; ses fleurs artificielles *sont flétries et mises en foin, toutes desséchées et mortes*, suivant l'expression de Brantôme. *(Idem.)*

Dans l'ÉCOLE DES VIEILLARDS, Danville, faisant un retour sur lui-même, se sent

« Rongé de plus d'ennuis qu'au temps où l'intérêt
« Tenait à ses calculs la jeunesse asservie ». (*Idem.*)

Si donc vous tenez à parler comme au moyen âge, si vous tenez à faire du *droslatique*, faites-vous une orthographe (1); et ne croyez pas, avec Voltaire, qu' « il eût autant valu parler l'ancien celte

(1) Nous ajouterions *appropriée au genre.*

» que le français du temps de Charles VIII et de Louis XII, et que (1) » la langue était inintelligible avant François Ier. » *(Idem.)*

Voyez ce que j'ai déjà dit sur ce sujet au chapitre de la *virgule*, et ce que j'en dirai encore au chapitre du *guillemet*.

En somme, il est aisé de voir que tous les usages du deux-points se rapportent au même principe. C'est pourquoi je ne comprends pas que les Allemands n'en usent qu'avant une énumération ou une citation. Pourtant il n'y a pas deux logiques, et conséquemment il n'y a pas deux manières de ponctuer. On m'a dit que leur grand Grimm, comme ils l'appèlent, avait imaginé, pour les autres cas, de mettre un point avant la seconde proposition et de commencer celle-ci par une minuscule. Mais quoi de plus disgracieux qu'une minuscule après un point simple ! Il faut avoir une singulière manie d'inventer ! Eh ! rappelez-vous donc, inventeurs maudits, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

M. Grimm a fait preuve de plus de tact, lorsqu'il a suprimé la majuscule des substantifs communs ; idée juste, idée logique, que personne n'a encore osé adopter, tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

Voici, pour finir, un exemple qui semble fait tout exprès pour préciser la différence qu'il y a entre les fonctions du deux-points et celles du point-virgule :

Il y a le Paris de Catherine de Médicis, aux Tuileries ; le Paris de Henri II, à l'Hôtel de Ville : deux édifices encore d'un grand goût ; le Paris de Henri IV, à la Place-Royale : façades de briques à coins de pierres et à toits d'ardoise, des maisons tricolores ; le Paris de Louis XIII, au Val-de-Grâce : une architecture écrasée et trapue, des voûtes en anses de panier, je ne sais quoi de ventru dans la colonne et de bossu dans le dôme ; le Paris de Louis XIV, aux Invalides : grand, riche, doré et froid ; le Paris de Louis XV, à Saint-Sulpice : des volutes, des nœuds de rubans, des nuages, des vermicels et des chicorées, le tout en pierre ; le Paris de Louis XVI, au Panthéon : Saint-Pierre de Rome mal copié (l'édifice est tassé gauche-

(1) Evidemment ce *que* n'appartient pas à la phrase de Voltaire. Faut-il pour cela fermer le guillemet avant et le rouvrir après ce *que* ? Cela serait souverainement puéril.

ment, ce qui n'a pas raccommodé les lignes); le Paris de la République à l'École-de-Médecine : un pauvre goût grec et romain, qui ressemble au Colisée ou au Parthénon comme la constitution de l'an III aux lois de Minos; on l'appelle en architecture le goût *messidor;* le Paris de Napoléon, à la place Vendôme : celui-là est sublime, une colonne de bronze faite avec des canons; le Paris de la Restauration, à la Bourse : une colonnade fort blanche supportant une frise fort lisse; le tout est carré et a coûté vingt millions.

(VICTOR HUGO.)

L'auteur aurait bien fait de prêter au point-virgule le secours du tiret, entre chaque membre de sa période, pour en mieux détacher les parties aux yeux. De cette manière, *le tout est carré et a coûté vingt millions* n'aurait pas l'air de se rapporter à tout ce qui précède.

J'ai dit.)

Du Point Absolu.

Le point consiste en une petite marque ronde (.) par laquelle on termine toute phrase finale, ainsi que toute proposition, soit simple, soit composée, dont le sens est entièrement indépendant de celle qui la suit. Exemples :

L'impatience est une vertu dans une âme douce et honnête; elle y naît de l'amour du bien et de la haine du mal. (VANIÈRE.)

A une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Gâter un enfant, c'est lui préparer l'infériorité en tout genre et le malheur.

La nature confond notre jugement, en mêlant dans un individu le bien et le mal à tel point qu'on hésite à l'appeler héros, brigand, ou l'un et l'autre.

La modestie en actions, en pensées, en paroles, est la première grâce des femmes.

Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir. (VOLTAIRE.)

Térence était de Carthage. On ignore le nom de sa famille.

(BONIFACE.)

Le monde est vieux, dit-on; je le crois. Cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant. (LA FONTAINE.)

Dufresny est fin par saillies; chez Fontenelle la finesse tient à la réflexion; elle est pour Marivaux l'effet de la sagacité. L'esprit du premier est plus vif, l'esprit du second plus simple et plus adroit, celui du troisième est souvent délié jusqu'à la subtilité. Dufresny s'amuse du moment, Fontenelle a de la portée dans ses paroles, Marivaux a trop de coquetterie dans son style. Dufresny raille, Fontenelle badine, Marivaux séduit. La gaîté de l'un me plaît, j'admire la réserve de l'autre, je m'abandonne au charme du troisième. Supposez une femme tendre, elle serait inquiète avec Dufresny, froide et polie avec Fontenelle, et mettrait son bonheur à rendre heureux Marivaux; (1) par un mariage, bien entendu! (FS. (2) BARRIÈRE.)

Les grammairiens appèlent *rapports vagues et généraux* la cohérence qui existe naturellement entre plusieurs propositions successives, nées du même sujet, comme plusieurs branches du même tronc, et ne faisant qu'un tout avec lui, bien que distinctes entre elles.

Je ne voyais plus rien de ce site enchanté,
Dont nous étions venus admirer la beauté.
Toutes mes facultés ne vibraient que pour elle.
Pendant que j'aspirais le ciel dans sa prunelle,
D'un jour surnaturel me sentant inonder,
Je la voyais aussi parfois me regarder.
Oh! sur moi ce regard plein de vague tristesse,
C'était comme un torrent de bonheur et d'ivresse,
Qui se précipitant sur moi du haut des cieux,
Me laissait quelque temps sans parole et sans yeux.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

N'est-ce pas que ce jour fut un jour magnifique?
Les haines s'éteignaient dans l'ivresse publique;

---

(1) Le texte porte un deux-points à la place d'un point-virgule. Mais c'est un abus; car le deux-points n'est point destiné à précéder une queue de phrase, ajoutée par réflexion à ce qu'on vient de dire pour le modifier. Le deux-points ne serait pas plus déplacé entre les deux propositions suivantes: *Je vous aime, Stella; je vous aime de toutes les forces de mon âme.*

(2) Cette *f* et cette *s* sont apparemment l'initiale et la finale d'un nom. Le point devrait donc figurer entre l'*f* et l'*s*, non après cette dernière.

Un même sentiment nous faisait tous joyeux ;
Et des larmes d'amour coulaient de tous les yeux.
L'amour, soleil divin, épanchait dans les âmes
Et ses plus doux rayons et ses plus vives flammes.
Avec plus de transport, sur son sein triomphant,
La mère plus heureuse embrassait son enfant.
La beauté, se parant d'une grâce nouvelle,
Répandait un parfum plus suave autour d'elle.
Le frère en aimait mieux sa sœur ; dans leur chemin,
Les amis se pressaient plus vivement la main ;
Et des petits enfants la voix douce et fervente
Priait tout bas avec une foi plus vivante.

(Id. *Amertumes et Consolations.*)

Allez dans les bagnes, appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au dessous de lui son type bestial; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle et telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici l'hyène. Or de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation. La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes, afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. Les nations ont le crâne bien ou mal fait selon leurs institutions. Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple. (VICTOR HUGO.)

Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que le *Compère Mathieu*, plus populaire que le *Constitutionnel*, plus éternel que la *Charte* de 1830. C'est l'Écriture Sainte. Et ici un mot d'explication. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*. sera toujours relativement pauvre et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les far-

deaux à traîner, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'État avec elle ? Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'inspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contrepoids magnifique ! Vous rétablissez l'équilibre. La part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus qui en savait plus long que Voltaire. (*Idem.*)

Mon épouvante est aisée à concevoir. Supposez que l'être que vous chérissez le plus au monde vous a quittée pour quelque temps, en vous promettant de revenir sans faute tel jour, à telle heure. Le jour arrive, l'heure sonne, votre ami n'est pas là. Un quart d'heure de retard. Une heure, deux heures de retard, et il ne vient pas. Mon Dieu ! que lui est-il arrivé? vous écriez-vous, le cœur plein d'angoisse. Et vous voilà supposant les malheurs les plus extraordinaires, les plus incroyables, les plus impossibles, sans même songer que l'événement le plus simple peut être la cause de ce retard. Les heures se passent, votre inquiétude augmente, vos craintes redoublent, votre perplexité devient de plus en plus affreuse et insupportable. On a beau vous parler, vous rassurer, vous prouver par les meilleures raisons qu'il est impossible qu'il soit arrivé quelque chose à votre ami, vous ne voyez rien, vous n'entendez rien ; cela parce que vous aimez, parce qu'on tremble toujours pour ce qu'on aime, parce que l'amour est plus fort que la raison.

(L. N. *Fleurs du Danube*)

Les hommes foulent aux pieds la vérité et la justice ; un désir insatiable de richesse et de gloire les poursuit sans cesse. Pour moi, qui fuis l'ambition, l'envie, la vaine émulation attachée à la grandeur, je n'irai point à la cour de Suze, sachant me contenter de peu et dépensant ce peu selon mon cœur. (HÉRACLITE à Darius.)

M. Frey croit qu'il faut un deux-points, au lieu d'un point, entre ces deux propositions. Sans doute qu'il y a entre les deux idées qu'elles expriment une certaine liaison logique ; mais cette liaison n'est pas assez forte pour nécessiter la présence du deux-points dont il faut craindre de trop

compliquer les usages. Ces deux propositions n'ont d'autre rapport entre elles que celui qui les rattache au même sujet, rapport suffisamment exprimé par leur juxtaposition. Il en est de même des suivantes:

Une femme prude paye de maintien et de paroles; une femme sage paye de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion; celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère; l'autre est, dans les diverses rencontres, précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des faiblesses sous des dehors plausibles; la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel.

(La Bruyère, cité par *Landais*.)

Partout où figure ici le point simple, le texte porte un deux-points. Cependant ces phrases sont analogues de forme à celles qui sont plus haut signées F.s Barrière, et n'ont pas entre elles une liaison plus étroite. Unité de principes, unité de principes, je le répète; où le désordre ira toujours croissant avec les difficultés.

Leurs voiles étaient meilleures que les nôtres; le vent les favorisait, leurs rameurs étaient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent prisonniers en Égypte.

(Fénélon.)

Le texte porte un deux-points, au lieu d'un point, avant *Ils nous abordent*; mais, pour les raisons exposées plus haut, nous n'en voyons pas l'utilité.

Dans l'*École des Vieillards*, un vieux traficant, livré à la jalousie, combat ce sentiment, et s'écrie :

. . . . . Non, cette frénésie
N'a point part *aux transports dont mon âme est saisie*.

Période trop arrondie dans la bouche d'un bon homme exaspéré.

(Francis Wey.)

Il y en a qui auraient hésité à mettre un point devant cette apposition finale; oubliant que la ponctuation gradue ces signes d'après le plus ou le moins d'adhésion que les idées ont entre elles, et non d'après la forme matérielle qu'elles revêtent; en sorte que les conjonctions elles-mêmes, on l'a déjà vu, se conformant à cette progression logique des idées, réclament tantôt la virgule, tantôt le point-virgule, tantôt le point, entre les parties qu'elles mettent en rapport.

Les futaies du jardin du roi qui couvraient la pointe occidentale

de la Cité masquaient l'îlot du passeur. *Quant à* l'eau, on ne la voyait guère des deux côtés de la cité : la Seine disparaissait sous les ponts, les ponts sous les maisons. (VICTOR HUGO.)

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait sans nul doute. *Mais* le sort le met dans une société si mal faite, qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite, qu'il finit par tuer. (*Idem.*)

Je suis sorti de l'horrible anxiété où m'avait jeté la visite du directeur. *Car,* je l'avoue, j'espérais encore... Maintenant, Dieu merci, je n'espère plus. (*Idem.*)

Un conseil de brahmines serait beau, prenant en main la cause du paria. Et ici la cause du paria, c'était la cause du peuple. (*Idem.*)

Que dites-vous de ces trois phrases :

Cela s'est fait. Cela s'est vu. Oui. (VICTOR HUGO.)

Même les parties d'une énumération, quand elles sont trop compliquées, peuvent être séparées par un point :

L'image générale du vieux Paris, nous la résumons en quelques mots. Au centre, l'île de la Cité, ressemblant par sa forme à une énorme tortue, et laissant sortir ses ponts écaillés de tuiles, comme des pattes, de dessous sa grise carapace de toits. A gauche, le trapèze monolithe, ferme, dense, hérissé, de l'Université; à droite, le vaste demi-cercle de la Ville, beaucoup plus mêlé de jardins et de monuments. Les trois blocs, Cité, Université, Ville, marbrés de rues sans nombre. Tout au travers, la Seine, « la nourricière Seine, » comme le dit le P. Du Breul, obstruée d'îles, de ponts, et de bateaux. Tout autour une plaine immense, rapiécée de mille sortes de cultures, semée de beaux villages; à gauche, Issy, Vanvres, Vaugirard, Mont-Rouge, Gentilly avec sa tour ronde et sa tour carrée, etc.; à droite, vingt autres, depuis Conflans jusqu'à la Ville-l'Évêque. A l'horizon, un ourlet de collines dispersées en cercle comme le rebord du bassin. Enfin, au loin, à l'orient, Vincennes et ses sept tours quadrangulaires; au sud, Bicêtre et ses tourelles pointues; au septentrion, Saint-Denis et son aiguille; à l'occident, Saint-Cloud et son donjon. Voilà le Paris que voyaient

du haut des tours de Notre-Dame les corbeaux qui vivaient en 1482.

(VICTOR HUGO.)

Toutefois l'auteur aurait peut-être bien fait de conserver le point-virgule, en s'aidant du tiret, car, excepté la première, toutes ces phrases ensemble n'en forment réellement qu'une seule.

Dans les abréviations, on remplace les lettres retranchées par un point. Ainsi l'on écrit M., M.me, M.lle, au lieu de Monsieur, Madame, Mademoiselle (1); S. M., S. A. R., au lieu de Sa Majesté, Son Altesse Royale; etc.

Les Allemands mettent volontiers un point après les noms de nombre II, III, IV, V, etc., dans de telles phrases : *Le roi d'Angleterre Charles* II *eut la tête tranchée le* 30 *janvier*, 1649; — *Louis* XVI *mourut sur l'échafaud, le* 21 *janvier* 1793, *avec un grand courage;* — *Louis* XVIII, *chassé du trône par le retour de Napoléon* (1815), *se retira à Gand pendant les cent jours*. Libre aux Allemands de mettre un point après II, après XVI, après XVIII; leur langue n'y regarde pas de si près; mais je les prie de s'en dispenser dans les livres qu'ils se permettent de publier en français et d'imprimer avec d'affreux caractères, sur d'affreux papier, et avec des millions de fautes.

L'usage veut, en outre, que l'on mette des points sur les *i*.

De l'Alinéa (2).

L'alinéa est le plus fort des signes de ponctuation. La marque de l'alinéa est la *rentrée* qu'on observe au commencement de la première ligne d'un discours, d'une narration. Il est figuré, en imprimerie, par un petit morceau

(1) Encore est-il vrai de dire que, partout où le point abréviatif se trouve en concurrence avec des lettres supérieures, on le supprime aujourd'hui en typographie, comme étant désagréable à l'œil; qu'ainsi l'on imprime simplement Mme, Mlle, 1°, 2°, etc.

(2) Du latin *a*, de, et *lineâ*, ligne : à la ligne. Quand on dicte à quelqu'un, on dit *alinéa*, c'est à dire, quittez la ligne où vous êtes, et commencez-en une autre au-dessous. Dans ce sens il est adverbe. Mais il s'emploie le plus souvent comme substantif masculin, précisément dans le sens dont il s'agit ici. Observons en passant que l'Académie qui écrit des *opéras*, des *agendas*, des *folios*, etc., n'ose écrire des *alinéas*, avec la marque du pluriel. Nous nous montrerons plus raisonnable et plus accommodant.

de fonte plus bas que les lettres et de la largeur de deux chiffres, lequel ne marque pas sur le papier, et qu'on appelle cadratin.

« On doit employer ce signe, dit Beauzée, cité par Duvivier, pour différencier, par exemple, les diverses preuves d'une même vérité, les diverses *considérations* que l'on peut *faire* sur un même fait (*faire des considérations!*), sur un même *projet* (*faire des considérations sur un projet, à propos de ponctuation!*), les différentes affaires dont on parle dans une lettre, dans un mémoire ; en un mot, toutes les fois que l'on passe d'un *point de vue dont l'exposition* (*l'exposition d'un point de vue!*) *a eu une* certaine étendue, à un autre point de vue *qui permet de prendre un repos plus considérable que celui du point.* »

Seigneur, mon Dieu ! quel style ! Mais il n'est pas, dans notre siècle tant décrié, un simple commis aux barrières qui ne s'exprime avec plus de justesse et d'élégance ! Et c'est Beauzée qui écrit ainsi ! le célèbre Beauzée, membre de l'Académie française, auteur d'une fameuse traduction de Quinte-Curce, dans laquelle on me faisait apprendre, au collège, la belle langue de Racine et de Molière ! J'aurais pris volontiers cela pour du *Girault Duvivier* tout pur, mais l'honnête grammairien de ce nom ne manque jamais de vous citer son auteur.

Bref, je dirai, moi, que l'alinéa indique entre les idées une séparation plus profonde que le point ; qu'il sert à distinguer les différents groupes d'idées dont se compose un discours, un récit.

Les signes de ponctuation sont, sur le papier, comme les détroits et les canaux qu'on voit dans un archipel. La virgule marque les échancrures, les enfoncements, les divisions partielles et plus ou moins variées d'une île. Le point et le deux-points sont des ponts jetés entre deux ou plusieurs îles extrêmement rapprochées, pour les mettre en communication. Le point distingue entre elles les îles d'un même groupe ; et l'alinéa marque la distance d'un groupe à l'autre. Ou bien encore : les phrases et les parties de phrases séparées par la virgule ou le point-virgule sont

comme les fleurs, les feuilles, les rameaux d'une même branche ; les phrases qui ont entre elles un deux-points sont comme deux branches jumelles d'un même arbre; celles que divise le point sont comme les diverses branches qui jaillissent d'une même tige et forment ensemble un tout plus ou moins touffu, plus ou moins épais. L'alinéa est l'intervalle qui existe entre ces divers touts, rangés avec symétrie, comme les marronniers de Schœnbrunn ou des Tuileries, et destinés trop souvent comme eux, surtout dans la grammaire de Girault Duvivier et le Journal des Débats, à intercepter la lumière trop vive du soleil.

Tel est l'ordre proportionnel que suivent les signes de ponctuation. Ce que nous venons de dire sur l'alinéa offre déjà plusieurs exemples de ce signe. En voici quelques autres :

Le Lacédémonien Pédarète se présente pour être admis au conseil des Trois-Cents; il est rejeté ; il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, et il y a lieu de croire qu'elle l'était : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée, et attendait des nouvelles de la bataille. Un ilote arrive; elle lui en demande en tremblant : « Vos cinq fils ont été tués. — Vil esclave, t'ai-je demandé cela ? — Nous avons gagné la victoire. » La mère court au temple et rend grâce aux dieux : voilà la citoyenne.

(J. J. Rousseau.)

Quoique Agricole ne fût pas de *beaucoup en retard* (1), la physionomie de sa mère exprimait autant d'inquiétude que de tristesse; on voyait à ses yeux rougis qu'elle avait beaucoup pleuré.

La pauvre femme, après de douloureuses et longues incertitudes, venait d'acquérir la conviction que sa vue, depuis long-temps très-affaiblie, ne lui permettrait bientôt plus de travailler même deux

(1) Le texte porte *très en retard*, mais cela n'est pas français.

ou trois heures par jour, ainsi qu'elle avait coutume de le faire.

D'abord excellente ouvrière en lingerie, à mesure que ses yeux s'étaient fatigués, elle avait dû s'occuper de couture de plus en plus grossière, et son gain avait nécessairement diminué en proportion. Enfin elle s'était vue réduite à la confection de sacs de campement, qui comportent environ douze pieds de couture. On lui payait ses sacs à raison de deux sous *chacun* (1), et elle fournissait le fil. Cet ouvrage étant très-pénible, elle pouvait au plus parfaire trois de ces sacs en une journée. Son salaire était ainsi de SIX SOUS.

On frémit quand on pense au grand nombre de malheureuses femmes dont l'épuisement, les privations, l'âge et la maladie (2), ont tellement diminué les forces, ruiné la santé, que tout le labeur dont elles sont capables peut à peine leur rapporter quotidiennement cette somme si minime. Ainsi leur gain décroît en proportion des nouveaux besoins que la vieillesse et les infirmités leur créent.

(EUGÈNE SUE.)

Le texte comporte une foule de fautes de ponctuation que nous avons fait disparaître. M. Eugène Sue, comme la plupart des romanciers, fait un étrange abus du point suspensif ou de réticence.

Remarquez qu'il faut continuer à la ligne, mais sans rentrée, le discours interrompu par une citation quelconque qu'on ne veut pas ou qu'on est empêché de placer immédiatement à la suite de la ligne où l'on en est, comme lorsqu'on rapporte une inscription, des vers, etc. :

Un des inconvénients des mots recherchés, c'est qu'ils s'ajustent souvent avec peu de justesse aux expressions plus naturelles, et qu'ils ôtent au style un peu de sa précision. Le grand Corneille, fort ménager de ces froides locutions, en écrivant dans le Cid :

. . . . . *percé* jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,

a autorisé Casimir Delavigne à construire ce vers :

Je suis tombé, *percé d'une atteinte* mortelle.

---

(1) Le texte porte *chaque*, au lieu de *chacun*, mais évidemment c'est une faute, *chaque* étant un adjectif qui doit toujours précéder le substantif. *Chaque âge. Chaque état. Mettez chaque chose à sa place.*

(2) *L'âge et la maladie* doivent rester unis, parce qu'il résument en eux tout ce qui précède.

Tour bien recherché dans la bouche d'un mourant. *Atteinte* est plus noble que *coup*, que *blessure;* pourquoi? La réponse est impossible. Or *percé d'une atteinte* est une méchante locution; *l'atteinte touche à*, *ad-tangit;* mais elle ne *perce* pas.

(FRANCIS WEY.)

Lorsque, dans *Hernani*, don Carlos, en sortant d'une armoire, dit :

. . . . . Mais à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt, (1)

l'auditoire est indisposé soudainement contre le poète. Ce vers, (2) condamnable, il faut l'avouer, était facile à éviter. Dans la scène précédente, cette question faite par le roi :

. . . . . Serait-ce d'aventure (3)
Le manche du balai qui te sert de monture ?

avait produit un effet fâcheux au théâtre. Les aristarques se sont armés de toutes les foudres d'Aristote, retrempées par La Harpe, pour accabler l'ouvrage au moyen de douze syllabes mal ordonnées et malsonnantes. (*Idem.*)

Dans la poésie, il est de bon goût de n'indiquer l'alinéa que par une ligne de blanc ou un blanc quelconque, sans rentrée :

Par elle j'ai compris, je lui dois cette grâce,
Le bonheur des élus à voir Dieu face à face.

Jugez de mes regrets ! Je suis bien ici bas
Le plus infortuné des hommes, n'est-ce pas ?

Ah ! si vous pouviez voir quelle douleur me ronge,

---

(1) M. Wey emploie le guillemet au commencement et à la fin de ces vers ; mais ce signe est ici superflu, puisque la citation est suffisamment distinguée par son isolement, dans l'écriture, et, de plus, dans l'impression, par la différence du caractère.

(2) Le texte ne porte point de virgule après *ce vers*, mais évidemment il en faut une ; car sans cette virgule l'auteur fait entendre que « *ce vers condamnable était, il faut l'avouer, facile à éviter*, » tandis que bien certainement il a voulu dire que « ce vers, qui, il faut l'avouer, est condamnable, était facile à éviter. » Nouvelle preuve de la différence qui peut résulter, dans le sens d'une phrase, du déplacement ou de la suppression d'une simple virgule.

(3) Pourquoi d'*aventure* entre deux virgules, dans le texte ? J'ai cru devoir les supprimer.

Et dans quel deuil profond son souvenir me plonge,
Si vous saviez quel vide affreux est dans mon cœur,
Depuis que Dieu m'a pris ainsi tout mon bonheur,
Vos yeux où se reflète une âme douce et bonne,
D'une larme à coup sûr me verseraient l'aumône.

Accablant souvenir ! cruelle illusion !
Son image me suit comme une vision.
Je passe à la pleurer des jours, des nuits entières.
Je l'invoque cent fois dans toutes mes prières ;
Car, s'il est dans le ciel un ange doux et bon,
Une sainte bénie, et digne de ce nom,
Assurément c'est elle, elle, cette nature
Si pleine de candeur, si sublime, si pure ;
Elle, cette âme chaste ; elle, ce cœur chrétien ;
Elle qui ne vécut que pour faire le bien,
Et qui disait souvent : « La vie est quelque chose
» Pour qui peut y semer quelques feuilles de rose
» Aux pieds du malheureux, pauvre débris humain,
» Dont la ronce et l'épine encombrent le chemin. »

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Dans les vers de mesure inégale (1) on est bien forcé de recourir à ce moyen, si l'on ne veut pas que la marque ordinaire de l'alinéa ne se confonde avec une autre rentrée, celle que nécessite l'inégalité de la mesure. Exemple :

A Mme Louise de W*,**

LE 25 SEPTEMBRE 1842, JOUR ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

La beauté plaît aux yeux, la bonté plaît au cœur.
L'une, c'est le parfum, et l'autre, c'est la fleur.
Fleur et parfum, voilà ce que vous êtes.
Un gracieux ensemble, un mélange divin
Des qualités les plus parfaites.

Aussi pourquoi ce jour brille-t-il si serein ?
Le savez-vous ? — Pourquoi, contre toute apparence,
Le soleil aujourd'hui s'est-il levé si pur ?
Pourquoi le ciel a-t-il repris tout son azur ?

---

(1) Il y a des grammairiens qui croient que des *vers irréguliers* et des *vers de mesure inégale*, c'est la même chose.

En voici la raison : c'est que votre naissance
Fut un acte d'amour de la Toute-Puissance,
Un germe de bonheur semé dans l'avenir,
Dont les fruits à nos cœurs seraient doux à cueillir.

De ce jour consacré par la reconnaissance
La Nature, voyez, n'a pu se souvenir
Avec indifférence ;
Et, voulant aujourd'hui vous fêter à son tour,
Elle sourit à ce beau jour.

Or, tandis que chacun vous offre, avec l'hommage
De son esprit et de son cœur,
Des plus purs sentiments quelque sensible gage;
L'un un riche présent, l'autre une simple fleur,
L'autre un charmant produit de son art qu'on admire,
Vos enfants leurs baisers et leur naïf sourire,
La Nature est surtout magnifique envers vous;
Elle fait de ce jour une fête pour tous.

Aussi bien la voilà, de leur source féconde,
La voilà qui répand ses trésors sur le monde.

Chants d'oiseaux dans les airs, chauds rayons du soleil,
Soupirs mélodieux du vent dans les feuillages,
Parfums, lumière, azur, verdure, frais ombrages,
Comme en l'été vermeil,
Voilà ce que sa main vous offre à son réveil.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Dans la poésie lyrique, cet espacement est aussi le seul moyen propre à distinguer les stances, les strophes, les couplets.

A UNE JEUNE REINE.

O merveille ! on eût dit le plus beau des archanges
Descendu parmi nous de son trône immortel,
Pour recueillir nos vœux, notre encens, nos louanges,
Et les porter ensuite aux pieds de l'Éternel.

A vous voir absorbée ainsi dans la prière,
On eût dit sur l'autel un ange adorateur,
Un ardent chérubin tout vêtu de lumière,
Entre l'homme et le ciel touchant médiateur.

Et je crus, à la fin de la cérémonie,
Comme un rêve éclatant prompt à s'évanouir,
Que soudain vous alliez d'un vol plein d'harmonie
Vous élancer aux cieux d'où vous semblez venir ;

Et que, reine là-haut d'une nation d'anges,
Vous alliez, remontant vers les palais du jour,
Rendre à vos peuples saints, lumineuses phalanges,
La joie et le bonheur par votre prompt retour.

Je le crus, tant sur moi vous aviez de puissance ;
Tant votre corps céleste à mes regards surpris
Semblait appartenir à la divine essence
Dont le suprême auteur a formé les esprits !

Tant vos yeux bleus, baignés d'une limpide flamme,
Tant votre front, brillant d'un jour surnaturel,
Répandaient au dehors la splendeur de votre âme,
Visible à tous les yeux comme une étoile au ciel !

Tant ce reflet suave, attribut de Dieu même,
Qui vous enveloppait comme un voile d'azur,
Vous faisait rayonner d'une beauté suprême,
Et qui n'a pas de nom sur notre globe obscur !

Tant votre air ineffable et vos traits pleins de charmes
Exprimaient de bonté, de grâce, et de douceur,
Vous faisant ressembler à celle dont les larmes
Amortissent la foudre aux mains du Dieu vengeur.

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Cette division par strophes, cet espacement d'un si bel effet, ces relais établis de distance en distance ne sont souvent qu'un leurre, pour conduire le lecteur de strophe en strophe jusqu'à la fin d'un poème, dont la longueur autrement pourrait l'effrayer et le décourager :

I.

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé
Mardoche, qui vivait nuit et jour enfermé.
O prodige ! il n'avait jamais lu de sa vie
Le Journal des Débats, ni n'en avait envie.
Il n'avait vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
Monsieur de Metternich. — Quand il avait fini

De souper, se couchait; précisément à l'heure
Où, quand par le brouillard la chatte rôde et pleure,
Monsieur Hugo va voir mourir Phébus le blond.
Vous dire ses parents, cela serait trop long.

II.

Bornez-vous à savoir qu'il avait la pucelle
D'Orléans pour aïeule, en ligne maternelle.
D'ailleurs son compagnon, compère et confident,
Était un chien anglais, bon pour l'œil et la dent.
Cet homme ainsi reclus vivait en joie. — A peine
Si le spleen le prenait quatre fois la semaine.
Pour ses moments perdus, il en donnait parfois
A l'art mystérieux de charmer par la voix;
Les Muses visitaient sa demeure cachée;
Et, quoiqu'il fît rimer *idée* avec *fâchée,*

III.

On le lisait. C'était du reste un esprit fort;
Il eût fait volontiers d'une tête de mort
Un fallot, et mangé sa soupe dans le crâne
De sa grand'mère. — Au fond, il estimait qu'un âne,
Pour Dieu qui nous voit tous, est autant qu'un ânier.
Peut-être que, (1) n'ayant pour le désennuyer
Qu'un livre (c'est le cœur humain que je veux dire),
Il avait su trop tôt (2) et trop avant y lire.
C'est un grand mal d'avoir un esprit trop hâtif.
Il ne dansait jamais au bal pour ce motif.

(Alfred de Musset.)

Dans la prose, indépendamment de la rentrée, on ajoute aussi quelquefois une ligne ou plusieurs lignes de blanc. Exemple:

Je viens de faire mon testament.

---

(1) Cette virgule ne figure point dans le texte, où elle est pourtant nécessaire.

(2) Le texte porte une virgule après *trop tôt*. Mais que vais-je m'inquiéter des points et des virgules à propos d'Alfred de Musset? A propos d'Alfred de Musset plus que de tout autre; car Alfred de Musset est à la fois grand poète et excellent écrivain. Au reste c'est seulement pour vous faire observer qu'il existe peu d'ouvrages, si soignés qu'en soient à la fois le style et l'impression, où l'on puisse trouver dix lignes de suite dont la ponctuation ne laisse rien à désirer.

A quoi bon? je suis condamné aux frais, et tout ce que j'ai y suffira à peine. La guillotine, c'est fort cher.

Je laisse une mère, je laisse une femme, je laisse un enfant.

Une petite fille de trois ans, douce, rose, frêle, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux châtains.

Elle avait deux ans et un mois quand je l'ai vu pour la dernière fois.

Ainsi, après ma mort, trois femmes sans fils, sans mari, sans père. Trois orphelins de différente espèce; trois veuves du fait de la loi.

J'admets que je sois justement puni. Ces innocentes, qu'ont-elles fait? N'importe! On les déshonore, on les ruine : c'est la justice.

Ce n'est pas que ma pauvre vieille mère m'inquiète; elle a soixante quatre ans; elle mourra du coup (1). Ou si elle va quelques jours encore, pourvu que jusqu'au dernier moment elle ait un peu de cendre chaude dans sa chaufferette, elle ne dira rien.

Ma femme ne m'inquiète pas non plus; elle est déjà d'une mauvaise santé et d'un esprit faible. Elle mourra aussi.

A moins qu'elle ne devienne folle. On dit que cela fait vivre; mais du moins l'intelligence ne souffre pas; elle dort, elle est comme morte.

Mais ma fille, mon enfant, ma pauvre petite Marie, qui rit, qui joue, qui chante à cette heure et ne pense à rien, c'est celle-là qui me fait mal! (VICTOR HUGO. *Le dernier jour d'un condamné.*)

Nous n'avons pas trouvé dans le texte de ce passage une seule faute de ponctuation. Mais aussi cela est de Victor Hugo, le seul vrai modèle dans l'art de ponctuer, comme aussi, il faut bien le dire, dans celui de multiplier les blancs sans nécessité, et d'étirer, d'allonger ainsi la matière de quelques pages jusqu'à un volume. En cela, M. Victor Hugo n'est pas un modèle inimitable. Je crois même que le modèle a été surpassé.

ALINÉA se dit par extension d'un passage compris entre deux alinéas. *Le premier alinéa de ce chapitre est fort long. Un petit alinéa. Un alinéa très-court.*

---

(1) Remarquez ce point avant la conjonction *ou*.

On met ainsi en alinéa tout ce qu'on veut rendre plus saillant aux yeux. Exemple :

Oh! je vous le répète, à moins que la plus affreuse nécessité ne vous ait cloué sur son pilori, fuyez, fuyez, la petite ville.

Car tous les préjugés y sont dans leur plus grande vigueur.

Car la morgue la plus stupide y trône sur un socle de vanité.

Car nulle part la religion n'est plus mal comprise, et sa morale plus sacrifiée à la forme extérieure.

Malheur à celui qui, doué de quelque grandeur d'âme, est contraint d'habiter la petite ville!

Mieux vaudrait habiter la caverne de Molina. On y serait exposé à moins de dangers qu'au milieu des vipères qui peuplent la petite ville.

Une petite ville, c'est l'antre du démon même.

La conduite la plus innocente y donne prise à la calomnie; la plus simple démarche y est incriminée.

Êtes-vous bon, aimant, généreux?

D'un caractère enjoué, causant à cœur ouvert avec tout le monde?

Malheur à vous!

Le vent n'emporte aucune de vos paroles.

(L. N. *Amertumes et Consolations*).

Qui oserait nier qu'une telle division ne soit dans certains cas d'un très-bon effet? Il va sans dire qu'alors les séparations plus profondes de la pensée se marquent par des blancs, et que ce qui est compris entre deux de ces blancs constitue une sorte de *paragraphe*.

La division dont on vient de voir un exemple est surtout, en concurrence avec le tiret, affectée au dialogue, lorsqu'il présente une certaine étendue :

— Jeannette, je ne suis pas content de vous.

— Monsieur n'est jamais content de rien.

— Ne me répondez pas.

— Je réponds à monsieur?

— Oui, vous me répondez.

— Je ne réponds pas à monsieur. Seulement je dis à monsieur que je lui réponds...

— Encore!

— Monsieur ne veut pas m'entendre. Je disais que je réponds à monsieur qu'il trouvera difficilement quelqu'un qui le serve mieux que je ne le fais.

— Vous ne faites que des sottises.

— Cela plaît à dire à monsieur.

— Et cela vous plaît à faire.

— Je certifie à monsieur que rien ne me plaît à faire.

— C'est justement ce que je vous reproche. Il semble que je vous paye pour rester les bras croisés!

— Monsieur se trompe, je ne reste jamais les bras à la fenêtre.

— Qui est-ce qui vous parle de la fenêtre?

— Monsieur n'a-t-il pas dit que je reste les bras à la croisée?

— Est-ce que vous faites des calembours?

— Mais, monsieur, quand on a l'honneur de vivre avec un homme d'esprit...

— Impertinente! vous sortirez dans huit jours.

— Dans un mois, monsieur.

— Je vous dis dans huit jours! (*L'Entr'acte.*)

Bien qu'il y ait entre toutes les phrases qui composent le tableau suivant une liaison très-intime, et qu'elles appartiennent toutes réellement à la même période, cependant comment distinguer les parties plus tranchées, si l'on n'a recours à l'alinéa?

COUP D'ŒIL SUR BERLIN.

Des maisons longues comme des granges et élevées de cinq étages au plus, y compris le rez-de-chaussée et l'étage souterrain, c'est à dire la cave, qui est toujours habitée; — bâties de briques et de plâtre, surmontées d'un toit en bahut que recouvrent des tuiles plates superposées; avec des façades badigeonnées de la base au sommet de rouge, de jaune, de vert, de bleu, de violet, de couleur de chair et autres; de plus, ornementées de toute façon et surchargées de moulures, de cannelures, de festons, de couronnes, de guirlandes, de mascarons, de bossages de toutes sortes; parfois décorées

d'un frontispice à colonnes ioniques ou corinthiennes, avec un balcon de fer demi-circulaire ou rectangulaire ; d'autres fois ceintes d'une ceinture de bas-reliefs ; souvent couronnées d'acrotères que surmontent des vases ou des statues ; toujours pour le moins d'un entablement complet, avec architrave, frise, corniche, et tous les ornements dont ces membres sont susceptibles, tels que modillons, mutules, triglyphes, etc. ;

Des rues larges, très-larges même, et si longues que le brouillard vous en dérobe les extrémités ; parfaitement droites, mais couvertes de boue, pavées à peu près comme le lit d'une rivière ou d'un torrent ; éclairées le soir de quelques rares lanternes pendues à des sortes de potences de fer ; presque aussi désertes le jour que la nuit ; — pour trottoirs, quelques dalles incrustées parmi ces cailloux anguleux avec une régularité quelconque, tantôt rasant le mur, tantôt s'en éloignant de quatre ou cinq pieds et courant le long d'un ruisseau profond aux bords abrupts et crevassés ; les quelles, pour le plus grand bonheur des pauvres piétons, formant de distance en distance une sorte de lisière d'un côté de la rue à l'autre, y établissent comme une voie de salut sur cet abîme d'aspérités déchirantes ; — d'innombrables tuyaux de descente se précipitant des toits à travers les frontons, les moulures, les bas-reliefs, et se dégorgeant gracieusement dans vos jambes ; — pas la moindre déclivité de terrain, en sorte que l'eau, dans ce ruisseau ou plutôt cet égout, au lieu de s'écouler, y séjourne et y dort, ce qui doit produire en été les exhalaisons les plus parfumées et les plus salubres ;

Une rivière noire, appelée la Sprée, qui ne coule pas, mais se traîne pesamment dans la direction nord-ouest ; obstruée de longs bateaux plats et rouges, dont elle semble n'avoir que faire ; profondément encaissée entre un double pâté de maisons malvenues et rechignées, séparées quelquefois de l'eau par une petite arrière-cour ou prétendu jardin ; rivière moins considérable assurément que celle des Gobelins, et surtout moins précieuse, si ce n'est comme récipient et véhicule des immondices, la quelle se divise encore au milieu de la ville en trois branches, qui, en s'écartant pour se réunir de nouveau, y forment comme la tête d'une guimbarde ; et enjambée, dit-on, par quarante ponts dont le plus long ne l'est

guère que d'une centaine de pas, — sur presque autant de large, il est vrai ;

Quelques grands édifices dont les plus remarquables sont :

1° Le *Château Royal*, vaste trapèze à trois étages, dont la cour intérieure, où l'on pénètre de divers côtés par cinq grandes portes corinthiennes, est coupée en deux par une double masure noire, jadis crépie ; palais du reste assez imposant par sa masse sombre, dont deux tourelles, du côté de la Sprée, restes précieux du donjon de Frédéric II, visitées jadis par la dame blanche, relèvent encore la physionomie originale ;

2° Le *Musée*, formant un parallélogramme parfait, orné d'un vaste *pœcilé* où l'on arrive par un large escalier de vingt-huit marches, et d'où l'on pénètre dans une belle rotonde largement éclairée par un œil de voûte, entourée de galeries en balustrades, et décorée, au milieu, d'un superbe vase de malachite; la quelle sert d'entrée à la galerie de tableaux, une des plus pauvres qui existent, mais où une chose m'a frappé : c'est l'ordre admirable dans le quel sont distribués les tableaux, selon l'école à la quelle ils appartiennent, dans une longue suite de compartiments carrés où ils se présentent dans le meilleur jour, ainsi que les étiquettes disposées sur le mur, à l'entrée de chaque salle ou dans l'embrasure des croisées, dans le même ordre et les mêmes rapports de dimension que les tableaux qui s'y trouvent, et servant comme de notes de renvoi ;

3° L'*Arsenal*, carré parfait, tout chargé sur ses quatre façades extérieures de casques, d'armures, de trophées, de figures allégoriques, telles que l'Arithmétique, la Géométrie, la Mécanique, la Pyrotechnie, le Repentir ; orné, du côté de la cour, de vingt-deux mascarons, qui, pour l'édification du soldat, râlent et agonisent dans toute la perfection désirable; divisé intérieurement en deux vastes salles ou galeries, l'une inférieure, l'autre supérieure, que je n'ai point parcourues sans une certaine émotion à l'aspect des nombreux drapeaux français qui en décorent les murailles et les piliers; bel édifice, en effet, dont on a dit qu'il ne s'y trouve pas une seule faute d'architecture ;

4° Le *Théâtre de l'Opéra*, dont le frontispice est supporté par six colonnes d'ordre corinthien, et dont l'un des frontons repré-

sente Orphée entouré de bêtes sauvages qu'au dire des bons habitants de Berlin, *il tâche d'attirer à l'Opéra;* édifice très-remarquable autant en longueur qu'en largeur (1);

5° La *Bibliothèque Royale*, bâtiment de la forme la plus bizarre qu'il doit à une étrange fantaisie de Frédéric le Grand qui ordonna à l'architecte de le faire sur le modèle d'une certaine commode célèbre, et où se trouvent, par exemple, entre autres choses remarquables, la bible hébraïque de Luther avec des notes marginales de sa propre main, ainsi que le livre de prières que Charles Ier porta sur l'échafaud et qu'il donna avant sa mort à l'évêque Juxon;

6° Le *Palais de l'Université*, vaste édifice avec deux ailes en retour, admirablement approprié à sa destination, et situé sur la rue des Tilleuls, ainsi que l'*Arsenal* et l'*Opéra;*

Du reste pas une église digne de ce nom;

Deux autres théâtres assez apparents;

Pour tous monuments que réclame l'art, la statue équestre du Grand Électeur sur le *Grand Pont*, à l'extrémité nord-est de la place Royale ou *place du Château*, et la statue pédestre du feld-maréchal Blücher, en face du nouveau *Corps de Garde*, entre le théâtre de l'Opéra et le palais de la princesse de Liénitz, qui n'est séparé de la résidence privée du roi défunt, au quel la princesse était unie par un mariage de la main gauche, que par une petite galerie couverte jetée en pont sur la rue *Oberwall;* — monuments en bronze, tous deux chargés d'inscriptions et d'emblêmes abracadabrants;

Pour tout passage et toute galerie où vous puissiez vous promener à couvert de la pluie et du brouillard, une courte suite d'arcades basses et larges tout au plus de trois à quatre pieds, aux piliers carrés et trapus, tout peinturlurés de jaune sur un crépi qui s'écaille et tombe en lambeaux, à la voûte entièrement tapissée de toiles d'araignées, au pavé inégal et mal affermi, moitié dalles, moitié planches; formant le côté sud-ouest de la place du château; éclairées dans toute leur longueur par un seul réverbère; et où vous avez un papetier, un mercier, un libraire, deux orfèvres, une fruitière, une débitante de tabac; — arcades ridicules, que ces can-

(1) Il a brûlé depuis.

dides citadins appèlent une *colonnade*, un *portique à colonnes;*

Pour toute promenade intérieure, un *Jardin du Roi*, sur la Sprée, entre le Musée et le Château Royal, comme qui dirait six petits compartiments de gazon, formés par trois allées qui sont croisées par trois autres, et auprès du quel notre esplanade des Invalides est certainement la huitième merveille du monde, mais où l'on admire pourtant, devant l'entrée du Musée, un colossal bassin de granit poli, de vingt à vingt-deux pieds de diamètre;

Hors de l'enceinte, par exemple, un certain espace de terrain, dit le *Parc aux Cerfs*, principalement planté de chênes et de sapins qui luttent ensemble de fierté et de bonne grâce, et traversé par la route de Charlottembourg, que croisent bon nombre d'allées tout aussi boueuses que jadis l'Allée des Veuves, aux Champs-Élysées, sinon aussi larges; — assez vaste enclos du reste, que Maltebrun compare à notre bois de Boulogne avec le quel il n'a pas le moindre rapport, orné de trois à quatre misérables statues de femmes qui grelottent au bord d'un bassin étroit et glacé; et auquel aboutit, par la porte de Brandebourg, espèces de propylées, la belle rue des Tilleuls à la riche bordure d'hôtels et de palais, presque aussi large que nos boulevards, mais qui leur ressemble comme la vie resssemble à la mort, l'hiver au printemps;

Dans cette rue, comme dans aucune des autres rues les moins délaissées, pas un magasin de quelque apparence devant le quel un flâneur de mon espèce pût être tenté de s'arrêter un moment à considérer les divers produits de l'art et de l'industrie; mais des boutiques d'une humilité profonde qui ferment à la nuit tombante.

Dès neuf heures du soir, plus une seule lumière aux fenêtres, plus d'autre clarté que celle des pâles réverbères autour des quels le brouillard épais forme une irradiation merveilleuse;

Pas un lieu de réunion, pas un café un peu confortable où vous puissiez aller un moment vous distraire de votre ennui;

Des appartements d'une simplicité plus que patriarchale, sans rideaux aux lits, sans autre draperie aux fenêtres qu'un humble store de serge ou de toile, sans une moulure au plafond, sans une sculpture ni aux meubles ni aux lambris, et complètement dépourvus, sous ce rapport, de ce qui abonde au dehors sur les façades des maisons:

Des hôtels où l'on vous sert, à table d'hôte, pour la somme modique de quatre francs, une soupe assez comparable au brouet clair de compère Renard, accompagnée de trois plats non moins insipides, sans vin, ni bière, ni fruit;

Une société où prime le militaire, ce qui doit vous donner une idée des formes qu'on y apporte; une aristocratie des plus inhospitalières; une cour des plus bourgeoises;

Bien peu de beaux équipages, quoique Berlin passe pour une des villes les plus *carrossières* du monde; mais en revanche un assez grand nombre de fiacres ou *droschkes*, sous le contrôle de la police, qui, pour vos quarante-cinq sous, vous cahotent une heure sur cet horrible pavé d'enfer, ce qui est pourtant une moins rude pénitence que d'y marcher à pied;

J'oubliais de vous dire, des femmes plutôt grandes que petites, plutôt laides que jolies, aux cheveux rouges ou couleur de suie, aux yeux gris ou verts; avec un nez tellement enfoncé vers sa racine qu'il forme avec le haut du front comme une large ouverture de compas, et de même parfaitement triangulaire à l'endroit des narines; un menton saillant, des lèvres pincées, un teint rougeâtre et terreux, des paupières rouges et gonflées, des visages couperosés ou pointillés, de longues figures anguleuses qui ne le cèdent en rien sous ce rapport au type anglais, d'ailleurs si gracieux; le pied large et la jambe forte, ce qui prouve en faveur d'une nature prévoyante, car comment un pied délicat et une jambe mignonne pourraient-ils se tenir sur ces cailloux pointus? — au demeurant fort bonnes personnes, à ce que je crois; portant sur leur physionomie une ineffable expression de douceur; excellentes ménagères, je n'en puis douter, tout entières à leurs devoirs d'épouses, de mères, de filles, allant au marché, surveillant leur maison, tenant toutes choses en bon état, et parmi les quelles ne se trouvent pas de bas bleus, que je sache; seulement un peu trop nerveuses, un peu trop fanatiques de la musique, un peu trop amoureuses de M. Listz, recueillant avec trop d'avidité dans leurs mouchoirs de batiste les gouttes d'eau qui restent dans le verre où le dieu a trempé ses lèvres, applaudissant avec un peu trop d'enthousiasme à l'épée d'honneur offerte au nouvel Orphée par les Scythes de la Hongrie, pous-

sant, jusque dans la rue, des *ah* un peu trop significatifs à la vue d'un simple croquis de la figure divinisée, un peu trop promptes à concevoir *qu'une femme puisse tout quitter, rang dans le monde, fortune, enfants, mari, pour un pareil homme;* en un mot, non moins folles de Listz que les Viennois ne sont fous de Fanny Elssler;

Ajoutez, des hommes rouges, qui, malgré leur couleur et leur nom de Prussiens, dont on me faisait si grand'peur dans mon enfance, n'ont pourtant rien de trop féroce;

Bon nombre de chiens hurlant à la lune;

Un ciel gris de plomb sans la moindre apparence de soleil;

Pas d'émeutes, il est vrai, pas d'agitations excitées par des journaux incendiaires, mais, au contraire, la tranquillité la plus absolue, le silence le plus profond; en un mot, le repos et l'obscurité de la tombe, au propre comme au figuré;

Tout cela s'allongeant, s'alignant, se superposant, déjeunant, dînant, soupant, digérant, allant, venant, s'agitant, grouillant, criant, hurlant, etc., sur un espace d'environ quatre lieues de circuit, au milieu d'une mer de sable terminée, au nord, par la mer Baltique, et, au sud, par une suite indéfinie de plaines non moins monotones:

Voilà en gros Berlin tel que je l'ai vu pour la première fois le lundi 14 février 1842 et jours suivants jusqu'au 24.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Celui qui saurait parfaitement ponctuer cette phrase, si compliquée sans cesser d'être claire et précise, j'ose le dire, — serait déjà très-habile dans la ponctuation; car cette phrase résume en elle seule les plus grandes difficultés de l'art dont nous venons d'indiquer les principes. C'est pourquoi nous avons cru devoir la citer tout entière. On pourra la donner pour composition.

APPENDICE.

Paragraphe, Petite section d'un discours, d'un chapitre. *Un paragraphe se compose ordinairement de plusieurs alinéas, de plusieurs strophes, de plusieurs stances.* Il est principalement d'usage en parlant des livres de droit. *Paragraphe premier. Paragraphe second. Telle loi est au paragraphe cinq.* Il se dit, en Imprimerie, d'un signe figuré de cette manière §, que l'on met quelquefois en tête ou au commencement d'un paragraphe.

Article, Une des petites parties qui forment les divisions ou subdivisions d'un traité, d'un contrat, d'un

compte, d'un journal, etc. *L'article quatorze de la Charte. L'article dix du titre deux de telle loi. Discuter un article de loi. Amender un article. Les articles d'un traité de paix. Il approuva tous les articles de la capitulation. Les articles d'un contrat de vente, de mariage*, etc. *Dresser des articles de mariage. Signer, proposer des articles. Les articles d'un compte. Examiner un compte article par article. Débattre, allouer, contester, rayer un article. Un article de dépense, de recette. Mettre par articles. Les articles d'un journal. Avez-vous lu l'article de Londres, l'article Spectacles?* (Acad.) *Cet article est de tel rédacteur. Insérer un article au Moniteur, dans le Moniteur. Les articles d'un dictionnaire. Chercher un article. Consulter un article. Un article peut être contenu dans un seul alinéa. Article* a plusieurs autres significations dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Titre, inscription qui fait connaître la matière d'un livre, et ordinairement le nom de l'auteur qui l'a composé, etc., qui se dit également des inscriptions analogues placées au commencement des divisions d'un livre, s'applique aussi, par extension, à certaines subdivisions employées dans les codes de lois, dans les recueils de Jurisprudence, etc. *Livre douze, titre trois du digeste. Le titre des Successions, dans le Code civil.* Ce mot répond à peu près à celui de *chapitre*. Notre code civil est divisé en *livres*, subdivisés eux-mêmes en *titres, chapitres, parties, sections, paragraphes, articles, alinéas.*

Chapitre, Une des parties qui servent à diviser certains livres. *Un livre divisé par chapitres. Il a divisé l'ouvrage en livres, et les livres en chapitres.* On dit, dans un sens analogue, en termes de Finances : *Chapitre de recette ; Chapitre de dépense; Un chapitre du budget ;* etc. Trait de l'Écriture, que l'officiant chante ou récite entre le dernier psaume et l'hymne. On dit plus communément, *capitule*. Il signifie figurément la matière, le sujet dont on parle, le propos sur le quel on est. *Puisque nous sommes sur ce chapitre. Nous reviendrons sur ce chapitre.* On dit dans le même sens, *Nous reviendrons sur cet article.*

Livre, assemblage de feuilles de papier imprimées ou écrites à la main, etc., signifie aussi, Une des principales parties qui forment la division de certains ouvrages. *Le premier, le second livre des Rois. Les douze livres de l'Énéide.* Le nom de *chant* est plus particulièrement affecté aux divisions d'un poème. On ne donne le nom de *livres* qu'aux chants de certains poèmes anciens. *Le premier chant ou premier livre de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Énéide. Le premier chant de la Jérusalem délivrée, de la Henriade, du Lutrin. L'Art poétique de Boileau, chant quatre. L'argument d'un livre,* Le sujet ou abrégé.

Verset, Petite section composée ordinairement de deux ou trois lignes, et contenant le plus souvent un sens complet. Il ne se dit guère qu'en parlant des livres de l'Écriture. *Les chapitres de l'Ecriture sont divisés par versets. Le dixième verset de tel chapitre, de tel psaume.* Il se dit aussi de quelques paroles tirées ordinairement de l'Écriture, et suivies quelquefois d'un répons, qu'on dit, qu'on chante dans l'office de l'Eglise. *Chanter un verset et un répons.* — Signe d'Imprimerie qui sert à marquer les versets, et qui a la forme d'un V barré (℣). Le signe du répons est une R barrée (℟).

Volume, Livre relié ou broché. *Un gros volume. Un petit volume. Un volume in-plano, in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in-seize, in-dix-huit, in-vingt-quatre, in-trente-deux.*

Tome, Volume qui fait partie d'un ouvrage imprimé ou manuscrit. *Une histoire imprimée en deux tomes. Il a fait relier les deux tomes en un seul volume.* Il signifie quelquefois seulement, *volume. Il a fait imprimer tous ses ouvrages en un tome.* (Acad.) Dans ce dernier sens, il n'est guère d'usage que dans le *Dictionnaire de l'Académie.*

On appèle *acte* chacune des parties principales dont une pièce de

théâtre est composée, et entre les quelles il y a un intervalle qu'on nomme *entracte*. Les actes se divisent en *scènes*.

Les poètes modernes, un peu trop enclins parfois à se singulariser, divisent souvent leurs ouvrages en *époques*, en *journées*, en *visions*. Ils ont en outre, au théâtre, imaginé des tableaux. *Drame en cinq actes et en huit tableaux.*

Entracte se dit quelquefois d'un petit spectacle qui ne fait point partie de la pièce principale et qui se donne entre les actes. *Il y avait des danses pour entractes.* (Acad.) *Le premier entracte était une noce de village* (Id.) Dans ce sens on dit plus ordinairement *intermède.*

Les principales divisions d'un livre sont quelquefois distinguées par des *filets*, des *vignettes*, des *fleurons*, des *cul-de-lampes*.

On nomme *filets*, en Imprimerie, certains traits plus ou moins longs, plus ou moins déliés, et servant à divers usages. *Filet double. Filet maigre. Filet de cadre. Filet d'ornement. Filets anglais. Séparer les colonnes d'un tableau par des filets. Mettre un filet au dessous d'un titre.*

On nomme *tremblé* un filet serpentant et alternativement gras et maigre.

Les lames de métal qui servent à imprimer ces sortes de traits se nomment également *filets. Les filets sont d'acier, de cuivre, ou de métal à caractères.*

On appèle *vignettes* de petites estampes ou dessins dont on orne le commencement ou la fin des chapitres d'un livre. Leur nom vient de ce qu'elles ne représentaient autrefois que des pampres et des raisins ; mais on y grave maintenant toutes sortes de figures. *Vignettes en taille-douce. Il y a aussi des vignettes qui servent d'encadrement pour les tableaux, les couvertures de livres*, etc. — *Papier à vignettes*, Papier à lettres dont les bords sont ornés de petites guirlandes coloriées.

Le *fleuron* est un ornement qui autrefois représentait ordinairement des fleurs. *Le sujet d'un fleuron doit être approprié à la matière du chapitre qu'il termine.* (Acad.)

Le *cul-de-lampe* est un ornement, aujourd'hui peu employé, qui se termine ordinairement en pointe. *Édition ornée de vignettes, fleurons, et cul-de-lampes* ou *cudelampes.* (Acad.)

SIGNES AUXILIAIRES.

SIGNES MODIFICATIFS.

Du Signe Interrogatif,

OU POINT INTERROGANT, POINT D'INTERROGATION.

Dans une taverne de Londres, on avait proposé à Pope d'expliquer un passage d'Homère, qui l'embarrassait.

Un officier prétendit avoir découvert le vrai sens du texte, en faisant observer que pour le rendre clair il ne fallait que placer un point d'interrogation dans un endroit où il n'y en avait pas.

L'écrivain anglais, piqué qu'un militaire lui donnât une leçon de grec, lui dit d'un ton dédaigneux : « Monsieur, savez-vous seulement ce que c'est qu'un point d'interrogation? — C'est, répondit l'officier, une petite figure tout de travers qui fait la question. » Pope, qui était contrefait, n'eut pas de peine à se reconnaître dans la petite figure.

Le point interrogant est le signe dont on se sert dans l'écriture pour marquer l'interrogation, et que l'on figure ainsi (?). Il se met à la fin de toute proposition interrogative, soit pleine, soit elliptique, soit que l'interrogation se trouve dans la forme ou seulement dans le sens. Il y tient la place ou du point, ou du point-virgule, ou d'une virgule, mais jamais du deux-points, toujours plus nécessaire. Exemples :

Victor Hugo peut-il s'étonner des critiques méchantes ou stupides dont il est l'objet? Ne sait-il pas que c'est le sort de tous les écrivains originaux de voir nier leur génie? A-t-il oublié ce quatrain fameux sur La Bruyère, qui, comme lui, ne fut admis au fauteuil académique qu'avec la plus grande difficulté :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier Haro ?
Pour faire le nombre quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

Et qu'estimes-tu donc, âme ignorante et fière,
Qui n'a rien d'élevé qu'une ignorance altière ? (Le Brun.)

Qu'enviait Alexandre au vainqueur des Troyens?
Était-ce des exploits effacés par les siens?
Fut-ce l'éclat, le sang d'une immortelle mère?
Non, aux destins d'Achille il n'envia qu'Homère. (*Id.*)

L'Arabe vagabond foule à ses pieds Athènes ;
A-t-il pu conquérir Sophocle ou Démosthènes? (*Id.*)

Rome, que t'a servi tout l'éclat de tes armes?
Mais le génie encor te défend par ses charmes. (*Id.*)

Quoi de plus misérable que toutes les pauvretés qui se débitent tous les jours dans des millions de livres et de journaux? Est-ce qu'il n'y a pas plus de philosophie, plus de sagesse, plus de science dans un seul vers de Lamartine ou de Victor Hugo que dans toute la collection complète du Journal des Débats?

Quel mérite y a-t-il à naître?

Quelle différence y a-t-il, en dehors du mérite personnel, entre le fils d'un paysan et le fils d'un prince?

Quelle différence y a-t-il entre un automate flûteur ou joueur d'échecs et la plupart de ces jeunes gens dont l'éducation se borne à certains exercices du corps; dont tout le talent consiste à monter à cheval, à courre le lièvre, à faire la roue dans le monde; qui n'ont pas une idée, pas un sentiment; qui ne savent ni se réjouir du bien ni s'affliger du mal; que les vices dévorent comme les vers dévorent un cadavre? Assurément l'avantage reste à l'automate.

(L. N. *Le Livre de Tous.*)

Veux-tu nous replonger dans la nuit de ces âges
Où l'erreur nous armait pour de saints brigandages?

(Le Brun.)

Veux-tu nous ramener ce jour trop lamentable,
De tant d'assassinats complice épouvantable,
Où le zèle en fureur, levant ses étendards,
Ordonna le carnage, aiguisa les poignards?
Qu'il périsse, ce jour! Que les nuits les plus sombres,
Qu'un silence éternel, (1) le couvrent de leurs ombres!
Qu'il devienne incroyable à la postérité!
Que dis-je? s'il se peut, qu'il n'ait jamais été! (*Id.*)

Comment des hommes comme M. Thiers peuvent-ils se laisser séduire aux caresses des cours?

. . . . . Lorsque vous êtes si grands,
Comment le souverain qui vous doit sa couronne
Ne serait-il pas sur son trône
Élevé d'une étoile au dessus des tyrans?

(L. N. *La Bataille d'Isly.*)

Ah! n'est-ce pas, mon Dieu, qu'il y a une autre vie meilleure que

(1) Le texte ne porte point de virgule après *qu'un silence éternel*, qui pourtant ne peut seul servir de sujet au verbe *couvrent*.

celle d'ici-bas, où vous rendrez ma mère bien heureuse, et d'où elle pourra me voir, me bénir, et m'aimer encore? N'est-ce pas, mon Dieu, que ce n'est pas là une vaine illusion? N'est-ce pas qu'à cette heure, esprit bienheureux, victorieuse des obstacles qui nous séparaient, ma mère me voit et m'entend? N'est-ce pas qu'elle est en effet bien heureuse, ma pauvre mère, et qu'elle prie pour moi au pied de votre trône, pour que vous daigniez fortifier la foi de mon âme et l'espérance de mon cœur? N'est-ce pas qu'elle vous prie, mon Dieu, pour son pauvre fils désespéré d'avoir perdu sa mère, parce qu'il doute, parce qu'il ne croit pas assez à cette autre vie de gloire et de bonheur, où vous aurez, n'est-ce pas? (1) daigné admettre ma bonne mère? N'est-ce pas qu'elle vous prie d'adoucir l'amertume de mes regrets en me persuadant qu'elle est heureuse, et d'avoir pitié de mon désespoir? (L. N. *Fleurs du Danube.*)

N'est-il pas juste que les secondes listes du jury et les magistrats fassent partie de la liste électorale? (CRÉMIEUX.)

Y a-t-il des théologiens de bonne foi? — Oui, dit l'abbé de Saint-Pierre, comme il y a des gens qui se croient sorciers.

Quand est-ce qu'on peut manger un vaisseau de ligne avec tous ses agrès et apparaux, tous ses canons, tous ses mâts, tout son équipage? — Quand il *échoue* (est chou.)

Quand est-ce qu'on peut tenir le ciel dans ses mains? — Quand il est *serein* (serin).

Peut-on regarder le ciel et contempler ce qui s'y passe, sans voir (2), avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une suprême, par une divine intelligence?

(CICÉRON, cité par *Girault Duvivier.*)

Dans tout les exemples qui précèdent, le point interrogant remplace le point. En voici où il remplace le point-virgule.

---

(1) Ces mots, n'étant mis là que pour donner plus de force à l'interrogation, entraînent naturellement avec eux le signe interrogatif.

(2) Le texte ne porte point de virgule après *sans voir,* quoiqu'il y en ait une après *possible.* Il est vrai que, si la phrase est de Cicéron et l'expression de l'abbé d'Olivet, la ponctuation de cette phrase est de l'abbé d'Olivet et de Girault Duvivier réunis.

Qui comprendra jamais ce que j'ai souffert, ce que je souffre? ce qu'il m'a fallu de courage pour résister aux tempêtes qui m'ont assailli? de force pour souffrir autant sans mourir?

Qui me consolera de n'avoir plus ma bonne mère à aimer, à soigner, à nourrir? de ne l'avoir plus là pour jouir de la joie qu'elle aurait de mon amour, de mes soins, de mes attentions? de ne l'avoir plus là pour l'entendre dire encore toute radieuse: « On me l'avait bien prédit, que mon enfant ferait un jour mon bonheur et ma joie »? (L. N. *Fleurs du Danube.*)

Ah! madame, est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler vos vœux? (Crébillon.)

Comprennent-ils que Dieu pour nos cœurs au grand livre
Marqua d'autres besoins que de vivre pour vivre?
Qu'il nous faut la pensée et les émotions?
Et que nous donnerions pour un sourire d'ange,
Pour une amitié pure, et vraie, et sans mélange,
Tous les trésors des nations? (L. N. *Amert. et Consol.*)

Avez-vous songé, Charistie, que je pourrais vous suivre dans la route où vous me menez et qu'il pourrait ne pas me plaire de m'arrêter précisément à l'endroit où vous vous êtes arrêtée? que, puisque vous êtes en train de raconter mon passé, il pourrait m'être permis de raconter le vôtre? (Frédéric Soulié.)

Dans les exemples suivants ils ne remplace que la virgule:

A quel âge avez-vous été fait évêque? demandait le dernier duc de Bourgogne à l'évêque d'Amiens, La Mothe d'Orléans. — Mon prince, à cinquante ans. — C'est bien tard.— C'est que, quand le roi votre aïeul a une faute à faire, il la fait toujours le plus tard qu'il peut.

Que m'importe la gloire, Stella? si je ne t'ai pas pour témoin de ma gloire, (L. N. *Fleurs du Danube.*)

Il y en a qui transporteraient le signe interrogatif à la fin de la phrase. Auraient-ils raison? De ces deux propositions, mises en rapport par la conjonction *si*, l'une étant interrogative, l'autre affirmative, le point interrogant ne doit-il pas se mettre naturelle-

ment après celle qu'il modifie? Mais, dira-t-on, ces deux propositions ont entre elles une telle dépendance à la fois logique et grammaticale, qu'on ne peut faire autrement que de les comprendre toutes deux dans l'interrogation. Cela ne me semble pas tout à fait clair, puisqu'on dirait tout aussi bien : *Que m'importe la gloire, Stella?* je ne t'ai pas pour témoin de ma gloire. Il y a successivement interrogation et affirmation. J'interroge d'abord, puis je motive mon interrogation. Si l'on ne reconnaît pas le principe que nous émettons, comment fera-t-on pour ponctuer raisonnablement la phrase suivante :

Peut-on concevoir que la religion du Christ ait produit tant de sectes ennemies les unes des autres? quand on songe que toute la doctrine évangélique se réduit à ces deux préceptes, qui n'en sont qu'un dans le fond : « AIMEZ DIEU DE TOUT VOTRE CŒUR ; AIMEZ VOTRE PROCHAIN COMME VOUS-MÊME. » ? (L. N. *Le Livre de Tous.*)

Cette phrase comprend plusieurs propositions dont la première seule est interrogative, et la seule par conséquent à laquelle puisse convenir le signe de l'interrogation. Les autres, quoiqu'elles dépendent par le sens et par la construction de cette première, ne peuvent pas pour cela, d'affirmatives qu'elles sont de leur nature, devenir interrogatives; pas plus qu'elles ne pourraient devenir négatives, si la première était négative.

Puis-je croire que vous m'aimez? quand je vous vois si indifférente.

Que d'interrogative la première de ces deux propositions devienne négative, la seconde en changera-t-elle de nature? Non assurément. *Je ne puis croire que tu m'aimes, quand je te vois si indifférente.* La dépendance qui existe entre elles n'en est pourtant pas diminuée.

Que deviendrai-je? hélas! si vous m'abandonnez.

N'est-il pas naturel de placer le signe interrogatif immédiatement après l'interrogation? comme on le fait pour le signe exclamatif.

Cependant, comme la clarté est la première loi de la ponctuation, il est peut-être bon d'éviter que le signe interrogatif se montre au bout d'un vers dont le sens n'est pas complet, à cause de la majuscule qui doit le suivre, et qui pourrait faire croire au

premier abord que la phrase finit au point d'interrogation. Exemple :

> Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
> S'ils se fussent encore emparés de la ville ?

Je vais plus loin. Si le signe dont il s'agit a réellement pour but d'indiquer qu'une proposition est interrogative et qu'il faut la lire, la prononcer du ton qui convient à l'interrogation, à quoi pourrait-il servir? transporté à la fin de la phrase, dans l'exemple suivant :

Est-il digne de l'absolution, ce grand du monde, comme on l'appèle, qui ne vit que pour le faste et l'ostentation ; qui, avec des richesses si immenses (1) qu'on ne saurait les compter, ne cherche qu'à frapper les yeux des hommes par la magnificence de son train et de ses équipages, qu'à se distinguer parmi eux, qu'à provoquer leur admiration ou leur respect, qu'à s'élever enfin au dessus d'eux tous, sans penser jamais à ceux qui gèlent, qui souffrent, qui ont faim et soif; qui n'ont ni vêtement, ni abri, ni pain; sans penser jamais à ces pauvres anges venus du ciel vers une nouvelle Sodome, qui, faute d'un autre Loth pour les recueillir et les protéger, demeurent exposés dans la rue à toutes les violences, à tous les outrages ?

Évidemment, dans cette phrase, il n'y a que les mots *Est-il digne de l'absolution* qui soient interrogatifs. C'est, en effet, comme s'il y avait : *Ce grand du monde qui ne vit que pour le faste et l'ostentation*, etc., CET HOMME, JE VOUS LE DEMANDE, EST-IL DIGNE DE L'ABSOLUTION ? En quoi ce qui précède cette demande finale devrait-il être dit sur le ton de l'interrogation? La phrase, au lieu de finir par une interrogation, pourrait tout aussi bien finir par une affirmation ou une négation, sans que le sens de ce qui précède en fût le moins du monde altéré ou modifié. Or, dans l'exemple cité, pour savoir comment je dois prononcer *Est-il digne de l'absolution*, faut-il attendre que j'arrive essoufflé au bout de la phrase entière ? Cela serait absurde. Donc la place du signe interrogatif est immédiatement après *absolution*.

D'après ce principe, voici comment je ponctue la phrase suivante :

---

(1) Inutile de couper cette incidente par une virgule après *immenses*.

Peut-il croire à la vertu? celui qui ne voit partout qu'infamie (1).

L'application de ce principe est chose d'autant plus urgente, que le signe interrogatif se trouve souvent, dans la même phrase, en concurrence avec le signe exclamatif, comme dans ces exemples :

Est-il digne de l'absolution? l'homme, même vertueux, qui n'étouffe pas dans son cœur tout sentiment de complaisance aveugle pour lui-même; qui, lorsqu'il jeûne, affecte un air triste, comme les hypocrites, pour que son jeûne paraisse aux yeux des hommes; qui fait sonner la trompette devant lui, lorsqu'il fait l'aumône, pour être honoré des hommes; qui, loin de rapporter à Dieu seul, avec une humble reconnaissance, la gloire de tout ce qu'il a en lui-même de bon, de tout ce qu'il possède d'utile, de tout ce qu'il fait de louable, se persuade au contraire qu'il n'a besoin que de lui-même pour être bon, comme il n'a besoin que de lui-même pour être méchant; et qui, présumant témérairement de cette vertu dans la quelle il s'admire, est toujours prêt à jeter la pierre aux autres, à les charger impitoyablement, à les condamner pour la moindre faute; *comme s'il était lui-même à l'abri de toute chute, de tout manquement! comme si l'exemple déplorable de Salomon ne suffisait pas pour démontrer aux hommes leur corruption, contre la quelle il n'est de préservatif assuré que dans la miséricorde du Seigneur!*

(L. N. *Le Livre de Tous.*)

Pourquoi tiendrais-je à la vie? moi qui suis si malheureux! moi qui n'ai plus rien à espérer sur la terre! (*Idem.*)

Si une phrase interrogative est composée de plusieurs propositions toutes également interrogatives, le signe de l'interrogation doit se répéter après chaque proposition. Exemples :

Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? que le licenciement des troupes de Lievestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de

(1) Toutefois dans des phrases aussi si simples, aussi courtes, le point d'interrogation peut se transporter à la fin sans inconvénient.

nouveaux inconvénients? que la découverte de Crême, que celle de Maran, attireraient nécessairement après elles la découverte de tout le parti? (SAINT-RÉAL.)

Cela n'est-il pas plus gracieux ainsi? plus net, plus limpide?

Plusieurs se contenteraient d'une virgule après *ainsi*. Ils auraient tort; car ils feraient supposer que *plus net, plus limpide*, sont la suite naturelle de la même proposition, tandis qu'ils forment à eux seuls une véritable proposition. C'est, en effet, comme s'il y avait : *Cela n'est-il pas plus gracieux ainsi? Cela n'est-il pas plus net, plus limpide?* Pour que *plus net, plus limpide*, appartinssent à la même proposition que *plus gracieux*, il faudrait que l'adverbe *ainsi* fût placé immédiatement après le verbe ou transporté tout à la fin de la phrase, de cette manière : *Cela n'est-il pas ainsi plus gracieux, plus net, plus limpide? Cela n'est-il pas plus gracieux, plus net, plus limpide ainsi?* Le lecteur qui ne sentirait pas cette différence ne pourrait être qu'un partisan de Girault Duvivier.

Comment la voir? comment lui parler? comment la sauver?

Point de majuscule, comme on le voit, là où le signe interrogatif ne remplace que la virgule ou le point-virgule. Mais, s'il équivaut à un point réel, la proposition qui le suit doit naturellement commencer par une majuscule. Exemples :

Qu'est-ce qu'il y a de plus beau? L'univers. — *De plus fort?* La nécessité. — *De plus difficile?* De se connaître. — *De plus facile?* De donner des avis. — *De plus rare?* Un véritable ami. (THALÈS DE MILET.)

La réponse à ces questions, Girault Duvivier l'écrit sans majuscule. Par le maître, vous pouvez juger des esclaves.

Cet homme sait mon secret (1). *Qui donc le lui a appris?* C'est vous, dit-il. *Quand?* A l'époque où vous cherchiez à m'épouser pour réparer le désordre de vos affaires et vous assurer une fortune. (FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

Quel serait le résultat d'une famine dans Paris? De forcer les pauvres à se ruer sur les riches. (ALLARD.)

---

(1) J'ai cru devoir substituer ce point au point-virgule que porte le texte.

Qu'est-ce qu'un prince qui n'a d'autre mérite que son rang et son nom?

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Pourquoi vous disputer la terre? Il y aura toujours assez de place pour vos tombeaux.

Dans tout cela les grammairiens n'ont vu que du feu, et leur ordre n'est que désordre. Quant au Journal des Débats, l'emploi bizarre qu'il fait du signe interrogatif ferait croire

Qu'il n'a pas tous les jours la pleine intelligence
De tout ce qu'il débite avec tant d'assurance.

Maintenant se présente une autre difficulté. J'ai dit que le point interrogant n'usurpe jamais la place du deux-points, toujours indispensable pour indiquer une citation. Or quel parti faut-il prendre? quand une interrogation est terminée par une citation affirmative, comme dans cet exemple :

Quel est celui qui, n'ayant pas les qualités nécessaires pour un emploi avantageux, veuille bien le reconnaître et se rendre à soi-même cette justice : Non, je n'ai pas ce qu'il faut pour occuper cette place.

Il y en a qui voudraient qu'on joignît, entre ces deux propositions, le point interrogant au deux-points; mais, sans s'arrêter à l'effet disgracieux d'une telle complication de signes, ne voit-on pas que, la seconde proposition n'étant que le complément de la première, le sens de l'interrogation n'est réellement achevé qu'après la citation? C'est donc après la citation que devrait figurer le signe interrogatif! Mais alors comment distinguer les citations par elles-mêmes interrogatives de celles qui ne le sont pas?

Quant la citation peut s'entourer de guillemets, et qu'elle n'est pas trop longue, la chose est facile. Il ne s'agit que de placer le point interrogant avant ou après le guillemet final. Avant le guillmet, si la citation seule est interrogative; après le guillemet, si c'est la phrase entière qui est interrogative. Exemples :

Ignorons-nous le précepte de Dieu : « Vous aimerez le prochain comme vous-même » ? Ignorons-nous le commandement de Jésus-Christ : « Je vous commande de vous aimer les uns les autres » ?

(L. N. *Livre de Tous.*)

Ne l'entendez-vous pas qui pleure et nous appèle,
Et nous tend ses deux mains et nous ouvre son aile,
Et nous dit : « Ne me quittez pas ;
« Revenez, revenez ; à ma tendre prière
« Votre père du ciel calmera sa colère,
« Et vous pressera dans ses bras » ?

(*Id. Amertumes et Consolations.*)

Écoutez ce qu'elle répondit un jour à quelqu'un qui lui reprochait sa trop grande libéralité : « Et pourquoi est-on riche, sinon pour faire part de son bien aux pauvres ? »

Qui oserait nier l'avantage d'une telle distinction ? Peut-être MM. Firmin Didot, naturellement ennemis de toute réforme typographique qui n'est pas de leur invention. Il faut convenir qu'il y a des hommes qui deviennent riches et illustres à peu de frais. Il y a deux ans qu'un membre obscur d'une célèbre académie d'Italie est venu à bout d'occuper deux séances entières du corps savant auquel il appartient et je ne sais combien de colonnes dans les journaux avec la proposition qu'il fit d'ajouter aux richesses de la ponctuation un *point ironique* de sa création. Malheureuse Italie ! à quelles extrémités une nation peut être réduite par la censure !

Dans le cas où la citation ne saurait être accompagnée de guillemets, on obtiendrait le même résultat en faisant précéder d'un tiret le signe interrogatif, lorsqu'il n'est pas destiné à modifier la citation, mais l'ensemble de la phrase, comme dans cet exemple :

N'est-il pas honteux qu'on écrive d'une femme : *elle a de la croupe, on lui trouve une belle encolure, un poitrail superbe, et le pas fringant* — ? (FRANCIS WEY.)

Parfois l'interrogation n'est que dans le sens, comme lorsqu'en désignant de la main un objet on demande :

C'est là ce dont vous parlez ?

On sent dans ce cas combien le signe interrogatif devient nécessaire.

Si je veux cela ? belle demande ! (ACADÉMIE.)

Un précepte est aride ? il le faut embellir ;
Ennuyeux ? l'égayer ; *vulgaire ?* l'ennoblir. (DELILLE.)

Les demandes et les réponses, dans cet exemple, étant combinées de manière qu'elles ne forment ensemble qu'une seule phrase.

il s'ensuit qu'il n'y faut point de majuscule après le signe interrogatif. Il en est de même à l'égard des exemples suivants :

Êtes-vous marchand ? ne prenez pas la bonne foi pour enseigne, mais prenez-la pour règle de conduite. *Êtes-vous magistrat ?* n'obéissez qu'à la loi. *Êtes-vous inaperçu dans le monde littéraire ?* ne faites pas faire votre portrait. *Aimez-vous la vérité ?* ne lisez pas les journaux fanatiques. *Êtes-vous libraire ?* ne vendez pas du papier blanc.

Les grammairiens (singulières gens!) nous enseignent de l'air le plus sérieux qu'il n'y a point là d'interrogation, que c'est une manière de parler suppositive, que c'est comme s'il y avait : *si vous êtes marchand, si vous êtes magistrat*, etc.; et qu'en conséquence il faut remplacer le signe interrogatif par une virgule dans tous les cas analogues à celui dont nous venons de citer un exemple.

Honnêtes citoyens, de quoi vous mêlez-vous ?
Ne feriez-vous pas mieux d'aller planter des choux ?

Puis étonnez-vous que le goût du public, formé par de pareils maîtres, en vienne à préférer

Le moindre grain de mil à la plus belle perle !

Étonnez-vous, comme dit Berlioz, de son abrutissement, de son inintelligence des choses de l'imagination et du cœur, de son amour pour les platitudes, de la bassesse de tous ses instincts littéraires et mélodiques !

« La suppression du point interrogatif à la fin des phrases interrogatives qui contiennent implicitement la conjonction *si*, est fondée, dit Boinvilliers d'après d'autres, sur ce que ces genres d'interrogations ne demandent pas de réponses. »

Admirable logique !

Et qu'importe la réponse ? si la phrase est réellement interrogative, et si le ton dont il faut la prononcer est bien celui de l'interrogation. Oseriez-vous, graves magistrats, oseriez-vous débiter ce passage de l'*Oraison funèbre de Turenne* par Fléchier, sans donner aux propositions soulignées le ton de l'interrogation :

« Qui fit jamais de si grandes choses ? (1) Qui les dit avec plus de retenue ? *Remportait-il quelque avantage ?* ce n'était pas qu'il fût

(1) Le texte porte une virgule, au lieu d'un point interrogant, après *choses*. Mais, comme on le verra plus loin, le point interrogant doit se répéter après chaque proposition interrogative, quand elles ne sont pas jointes par la conjonction *et*.

habile, mais l'ennemi s'était trompé. *Rendait-il compte d'une bataille ?* il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. *Racontait-il quelques unes de ces actions qui l'ont rendu si célèbre ?* on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. *Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ?* il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges (1) comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer. » (2)

Comment ne pas reconnaître que ces façons de parler propres à l'orateur impliquent une interrogation réelle ? que c'est comme s'il y avait : *Voulez-vous le voir, voulez-vous l'entendre lorsqu'il remportait quelque avantage, lorsqu'il rendait compte d'une bataille*, etc. ? D'un autre côté, comment prétendre que ces sortes d'interrogations n'admettent aucune réponse ? La réponse, sous-entendue parce qu'elle est inutile, parce qu'elle ralentirait le mouvement de la période, est naturellement celle-ci : *Oui, sans doute, n'est-ce pas ?* Après cette réponse exprimée, l'orateur reprendrait : *Eh bien ! il disait que ce n'était pas qu'il fût habile*, etc. Cette ellipse explique pourquoi dans ces phrases le signe interrogatif n'est pas suivi d'une majuscule. La réponse n'ayant pas lieu, ce qui suit se trouve faire partie de la même phrase, comme s'il y avait réellement, ainsi que le veulent les grammairiens : *S'il remportait quelque avantage, ce n'était pas qu'il fût habile ;* etc. Remarquez pourtant que d'après cette analyse des grammairiens, la phrase signifierait que, *bien qu'il remportât quelques avantages, Turenne n'était pas habile.*

Il n'est pas de belle pensée dont un grammairien ne puisse tirer une grosse bêtise.

Pauvres auteurs ! pauvres poètes !

Voici un exemple qui prête à mon raisonnement un appui incontestable :

> *Voulez-vous du public mériter les amours ?*
> Sans cesse en écrivant variez vos discours. (BOILEAU.)

Supposez que l'auteur eût dit en prose : *Vous voulez sans doute mériter*

---

(1) Le texte porte une virgule après *éloges*. Pourquoi cela ? *Comme on vient faire des apologies* est absolument nécessaire au sens.

(2) Cette citation est trop longue, se composant de plusieurs phrases distinctes et indépendantes les unes des autres, pour qu'il soit possible de placer encore ici un point d'interrogation se rapportant à la phrase interrogative qui amène cette citation.

les amours du public? Pourriez-vous alors vous passer du point interrogatif? l'interrogation n'étant plus que dans le sens, ayant disparu de la forme. Pourquoi donc le vers de Boileau ne serait-il pas aussi terminé par un point d'interrogation ?

Nous sommes heureux de nous rencontrer une fois avec le Journal des Débats dans le sentier si glissant et si peu fréquenté de la raison. Le Journal des Débats, en effet, se conforme parfaitement au principe que nous venons d'établir :

Ils ont surtout un art merveilleux pour tirer un parti également avantageux des faits les plus contraires. *La situation coloniale est-elle prospère?* il serait insensé de tarir la source de cette prospérité. *Un fléau a-t-il exercé ses ravages à la Guadeloupe ou à la Martinique?* il serait barbare de ne pas leur laisser le temps de se remettre de la secousse. *Nos rapports avec l'Angleterre sont-ils à la veille de s'altérer?* atttendons que la paix soit bien affermie ; il ne faut pas que nos colonies soient surprises par la guerre au milieu d'une crise.

Je le répète, la manière dont le Journal des Débats a répondu aux hommes sans pudeur, qui, tout en se disant les adversaires de l'esclavage, ont osé, du haut d'une tribune française, plaider la cause de l'esclavage ; la manière dont il a apprécié les nobles paroles de M. le duc d'Harcourt en faveur de l'émancipation me ferait presque aimer cet odieux journal, si je n'étais par trop convaincu qu'il n'est entre les mains du pouvoir qu'une manivelle.

Les grammairiens ont confondu les phrases interrogatives dont nous venons de parler avec les phrases conditionnelles de la nature de celle-ci :

Seriez-vous trois mille hommes et trois mille femmes entassés dans une salle de spectacle, notre humoriste y mettrait le même sans-gêne. (JULES JANIN.)

Évidemment il n'y a pas là d'interrogation, car cette forme n'est qu'une légère variante de celle-ci : *Vous seriez trois mille hommes et trois mille femmes, que notre humoriste,* etc.

DANS LE DOUTE ABSTIENS-TOI. M. Girault Duvivier a su mettre à profit cette sage maxime. Il a prudemment esquivé les difficultés que présentait la question que nous venons de traiter.

Encore un mot. Les Allemands mettent un point interrogatif

après cette phrase : *Er fragte mich, wie viel Uhr es war?* (Il me demanda quelle heure il était) quoiqu'il n'y ait pas plus d'interrogation dans cette phrase qu'il n'y en a dans celle-ci : *Il m'adressa la parole pour savoir quelle heure il était.* Il est vrai qu'ils mettent aussi une virgule après *Er fragte mich.* Pour des gens qui se piquent d'être profonds, cela est bien superficiel. Les Français font preuve de plus de logique en se contentant d'un point simple au bout de la phrase.

Bref, dès que la demande n'est pas directe, dès que les mots qui énoncent cette demande, loin de former une proposition interrogative, ne sont que le complément d'une proposition expositive, de toute évidence il ne faut pas de point d'interrogation (1). Que les Allemands ne l'oublient pas. Exemples :

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle était la conduite de Protésilas dans le changement des affaires.

(FÉNÉLON, cité par *Girault Duvivier.*)

S'il fallait condamner tous les ingrats qui sont au monde, dites-moi à qui il faudrait pardonner.

(Vers de LA FONTAINE mis en prose par *M. Lemare.*)

Est-ce *tout?* dites-moi. N'y suis-je point encore?
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
Vous n'en approchez point. (2)

---

(1) Voici comment s'exprime M. Girault Duvivier sur le même sujet : « Si la phrase interrogative n'est pas directe, et que la forme en soit rendue dépendante de la construction grammaticale d'une proposition principale qui précède, on ne doit pas mettre le point interrogatif, et la ponctuation doit se régler sur la proposition principale, dans la quelle celle-ci n'est qu'incidente. » Et d'abord il n'y a pas de phrase interrogative. S'il y avait une phrase interrogative, il faudrait un point interrogatif.

Il n'y a pas non plus d'incidente, il y a un complément nécessaire de la proposition principale. Admirez en outre la légèreté de ce style. Il pourrait servir de correctif aux feuilletons de Jules Janin.

(2) Les Espagnols font le même usage que nous du point interrogatif; mais ils font précéder les phrases interrogatives du même signe renversé (¿). M. Napoléon Landais à qui nous empruntons cette observation trouve qu'il serait utile d'imiter cette méthode. Avis aux maîtres de langue.

DU SIGNE INTERJECTIF,

APPELÉ PAR LES GRAMMAIRIENS

POINT ADMIRATIF *ou* D'ADMIRATION, D'EXCLAMATION, POINT EXCLAMATIF (1).

Le point d'exclamation, signe qu'on figure ainsi (!), se met après une exclamation, c'est à dire, après toute phrase, tout assemblage de mots, tout mot qui exprime par exclamation quelque élan de l'âme, quelque mouvement subit de douleur, de joie, de colère, d'admiration, etc. (2) Exemples :

Que je suis malheureux! que je souffre!

Que l'homme est vil! que l'homme est auguste! quel contraste de richesse et de pauvreté, d'abjection et de grandeur!

(LETOURNEUR, cité par *Girault Duvivier.*)

Qu'il serait à désirer que de nouveaux apôtres vinssent prêcher la charité!

Combien il en est qui s'arrêtent comme si le temps les attendait!

Que j'éprouve de joie à t'aimer! — Que je t'aime!
Quel bonheur, ô mon Dieu, de t'avoir retrouvé!
Et tu sembles pourtant plus heureux que moi-même
D'accepter mon amour et de m'avoir sauvé!

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

---

(1) Il est à remarquer que l'Académie ne dit ni *point exclamatif* ni *point interrogatif*, quoique ces dénominations soient très-usitées, et, qui plus est, très-raisonnables. Elle ne dit pas non plus *signe interjectif*, qui est pourtant la dénomination la plus convenable, comme étant celle dont la signification est la plus étendue.

(2) MM. Noël et Chapsal s'expriment plus brièvement : « Le point admiratif se met à la fin d'une phrase qui *exprime* une *admiration* ou une *exclamation.* » Une phrase *qui exprime une exclamation!* quel style! J'avais cru que, pour pouvoir enseigner un art, il fallait au moins en posséder les premiers éléments. Il paraît que je m'abusais. Une grande partie des maîtres de langue de Vienne sont bien la preuve du contraire. M. ***, professeur de français en l'université de cette ville, en est, dit-on, une preuve éclatante.

Que n'ai-je, à défaut de couronne,
O soldats de l'Isly, soldats de Mogador,
Que n'ai-je, à défaut de colonne
Où graver tous vos noms en caractères d'or,
Que n'ai-je le pouvoir de vous sculpter mon âme,
Ou d'en faire jaillir quelque globe de flamme,
Quelque monument éclatant,
Où les noms de vous tous, vos noms impérissables
Brillent en traits ineffaçables,
Soleil de gloire au loin sur le monde flottant!
(*Id. La Bataille de l'Isly.*)

Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse! (MONTESQUIEU.)

Malheur à vous qui, fiers de votre rang sublime,
Fermez l'oreille au cri qui monte de l'abîme!
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)
Honte à ceux qui, poussés par un sombre vertige,
Dépouillent sans pitié l'homme de tout prestige,
Et, de sa plaie affreuse arrachant l'appareil,
Reniant à grands cris l'intelligence et l'âme,
Digne fils du néant que le néant réclame,
L'étalent dans la fange aux yeux de son pareil! (*Id. ibid.*)

Mille anathèmes sur les vils instruments de l'oppression, de la tyrannie! (*Id. Fleurs du Danube.*)

Mille anathèmes sur les flatteurs, sur les intrigants, sur les hypocrites! (*Id. Ibid.*)

Mille anathèmes sur l'égoïsme, sur l'arrogance, sur la sottise, sur la vanité, sur la lâcheté, sur la calomnie, sur toute infamie! (*Id. Ibid.*)

Mais aussi mille bénédictions, mille actions de grâces sur la bonté, sur la vertu! (*Id. Ibid.*)

Mille bénédictions sur ceux qui sont bons et miséricordieux, pleins de douceur et d'indulgence! (*Id. Ibid.*)

La plupart des observations que nous avons faites sur le point interrogatif sont applicables au point exclamatif.

Il se place immédiatement après chaque exclamation, chaque interjection.

Quel secret doit avoir eu la nature! disait Fontenelle, pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage.

Que l'homme est aveugle! puisque l'expérience même la plus souvent répétée parvient si rarement à l'éclairer.

(Cité par *Demandre.*)

Oh ! malédiction ! quand la toile ou la pierre,
La lyre ou le pinceau célèbrent la matière.

(GUSTAVE DE LA NOUE.)

Ah ! que de la vertu les charmes sont puissants ! (CORNEILLE.)

Ha ! ha ! (1) monsieur est Persan ? comment peut-on être Persan ?

(MONTESQUIEU.)

Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle? (DELILLE.)

Eh quoi ! ton âme sombre et tes yeux éblouis
N'osent-ils contempler le siècle de Louis? (LEBRUN.)

Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non ; vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur. (LA FONTAINE.)

He ! hé ! d'où vient donc ce plaisant mouvement ?

(MOLIÈRE.)

Ho ! ho ! vous faites bien l'entendu. (ACADÉMIE.)

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands. (LA FONTAINE.)

Oh ! oh ! dit-il, le gros message ! (VICTOR HUGO.)

Aïe ! aïe ! à l'aide ! au meurtre ! au secours ! on m'assomme.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ô traître ! ô bourreau d'homme !

(MOLIÈRE.)

Noel ! Noel ! cria la cohue. (VICTOR HUGO.)

Il ne suffit pas d'entasser les *k* et les *j* pour arriver à un style oriental, et tout homme qui s'écrie : *allah ! allah !* n'entre pas au paradis de Mahomet. (FR. WEY.)

Oh ! quel égarement d'espérer quelque chose
De leur cœur venimeux, de leur main toujours close !
Oh ! quel égarement et quelle lâcheté !

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

---

(1) M. Girault Duvivier enseigne que lorsque l'exclamation est répétée, le point exclamatif ne se met qu'après la dernière exclamation : *ah, ah* ! C'est prendre un furieux plaisir à augmenter sans raison les exceptions et les difficultés. L'Académie répète toujours le point exclamatif. Au contraire M. Boniface supprime même la virgule de M. Girault Duvivier : *ah ah !*

Toutefois la répétition du signe interjectif après chaque vers des strophes suivantes, où l'exclamation est peu sensible, serait d'un effet choquant. Il suffit de le reproduire après chaque strophe.

Douce religion qui prie et qui console,
Espoir toujours naissant sous l'espoir qui s'envole,
Germe réparateur des biens que l'on n'a plus,
Pont sublime jeté sur l'abîme qui s'ouvre,
Riche bouquet de fleurs dont la tombe se couvre,
Coupe de miel pour ses élus!

Phare du matelot qui navigue dans l'ombre,
Éclair de sa tempête, aube de sa nuit sombre,
Voix qui fait expirer le vent des passions,
Gouvernail du vaisseau qui mugit sous l'orage,
Sérénité des cieux, des flots, et du rivage,
Port et salut des nations!

Lumière de l'esprit qui s'égare et qui doute,
Ombrage toujours frais aux deux bords de la route,
Simple et riant berceau tout tissu de jasmin;
Couche de gazon vert et de feuilles de rose,
Où l'âme haletante un moment se repose
De la fatigue du chemin!

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

De deux phrases exclamatives, jointes par la conjonction *et*, la dernière seule prend le signe interjectif:

Que les sages sont en petit nombre, et qu'il est rare d'en trouver!

(Cité par *Girault Duvivier.*)

La conjonction *et* dans les vers suivants ne fait qu'ajouter plus de force à l'exclamation.

Et tous en ricanant me regardaient. O rage!
Et ne pas leur jeter de la boue au visage!
Et ne pas les punir de tant de lâcheté!

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Avec les citations, on procède absolument comme pour le point interrogatif.

Il leur disait: « Malheur sur vous et sur vos pères,
O sépulcres blanchis, ô race de vipères! »

(Barthélemy. *Némésis.*)

Plût à Dieu que chacun pensât comme celui qui a dit : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît ! »

(Cité par M. *Boniface.*)

O ne prend point de signe immédiat :

O temps ! ô mœurs ! ô douleur ! ô regret !
O rage ! ô désespoir ! ô fortune ennemie !

O le malheureux d'avoir fait cette méchante action !

Il en est de même de toute interjection, de toute exclamation qui fait corps avec un autre mot, qui entre dans la construction de la phrase, comme dans ces exemples :

Eh bien ! *Eh* bien donc ! *Eh* quoi ! *Ah* ciel ! *Ah* Dieu ! *Oh* Dieu ! que je souffre !

Fi du plaisir que la crainte peut corrompre !

Foin du loup et de sa race ! (La Fontaine.)

Au diantre soit le fou ! *peste* soit des fâcheux ! (1)

O ne prend jamais de signe immédiat, parce qu'il n'a pas par lui-même une signification bien déterminée, et qu'il n'est guère que la marque du vocatif (2).

Les mots employés au vocatif (3), avec ou sans *ô*, ne constituent pas une exclamation, et ne prennent pas par conséquent le signe

---

(1) Mais M. Frey a grand tort d'écrire, sans point d'exclamation après *oh* : Oh que *n'est-il des miroirs pour l'esprit !* M. Frey, qui a bien les idées les plus étranges, prétend que — l'*interjection* oh, dans cet exemple, *modifie l'énonciation finale* que, *et que dans ce cas on est conforme à cette autre manière :* ô mon Dieu ! ô ma patrie ! — Étonnez-vous après cela que M. Frey ait obtenu les suffrages de MM. Firmin Didot ! C'est lui, M. Frey, qui veut qu'on divise le mot *juste* ainsi : *ju-ste.*

(2) On trouve pourtant dans Girault Duvivier : — O ! *qu'il est difficile de se modérer dans une grande fortune !* (Acad.) — O ! *suprême plaisir de pratiquer la vertu !* (Domergue.) — O ! *si la sagesse était visible, de quel amour les hommes s'enflammeraient pour elle !* (L'abbé *d'Olivet*, trad. de Cicéron.) Mais cela est intolérable. Le premier exemple a disparu du dictionnaire de l'Académie. Quant aux deux autres, ils sont tout à fait dignes de leurs auteurs.

(3) Le vocatif est le cas dont on se sert quand on adresse la parole à quelqu'un. Dans notre langue, où il n'y a point de cas, on y supplée par l'interjection *ô*, que l'on sous-entend le plus souvent.

interjectif (1). O MON DIEU, *ayez pitié de moi. Qu'il est doux*, MON DIEU, *de t'aimer!* O TOI *que j'implore.* TOI *que j'implore.* O FRANCE, MA CHÈRE PATRIE, *quand me sera-t-il donné de te revoir?* O MA MERE, MA MÈRE CHÉRIE, *je ne vous reverrai donc plus sur la terre!* O STÉPHANIE, *vous ne m'aimez donc pas!*

O misérable race humaine,
Esclaves idiots, exécrables tyrans,
De mon mépris et de ma haine,
Océan contenu, que ne puis-je à torrents
Vous verser le flot salutaire,
Et, comme aux jours lointains où le ciel éclata,
Voir se renouveler la terre
Sous ce flot de courroux que l'amour enfanta!
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Mais ces mots peuvent n'être qu'un cri spontané de l'âme, une manifestation rapide de quelque subit sentiment de joie ou de douleur, une exclamation isolée, enfin. Ils deviennent alors de véri-

---

(1) Ce qui n'empêche pas les Allemands de commencer toutes leurs lettres par *monsieur! madame! mademoiselle!* avec un grand point d'exclamation. Il est pourtant vrai de dire que ces mots peuvent, dans certains cas, devenir de véritables exclamations. Exemple : MONSIEUR! *vos propos sont inconvenants.* (Le ton fait la chanson.)

Victor Hugo lui-même n'y regarde pas de plus près que les Allemands. Mais, malgré l'admiration sans bornes que m'inspirent les merveilleuses qualités que Victor Hugo possède comme écrivain, je ne saurais approuver qu'il confonde en toute occasion le vocatif avec l'exclamation. Oui certes, tout grand qu'il est, tout inviolable qu'il est, j'oserai lui représenter qu'il a grand tort d'écrire avec le signe interjectif :

O vierge! crois-tu donc que, dans la nuit perfide,
La voix du silphe errant cache un amant trompeur?

Non certes, *O vierge* n'est pas une interjection dans ces vers. M. Victor Hugo semble ne pas se douter que le signe interjectif employé hors de propos occasionne un contre-sens dans la prononciation. La même faute se reproduit sans cesse dans ses merveilleux écrits. SIRE! *votre majesté sait que maître Simon Radin est mort.* SIRE! *votre majesté daignera m'entendre!* OH! SIRE! *la clémence est la seule lumière qui puisse éclairer l'intérieur d'une grande âme.* D'après cette ponctuation, un étranger, peu familier avec la langue française, pourrait très-bien prendre la qualité de *sire* pour une interjection. *Main basse,* TRISTAN! *main basse sur ces coquins!* Qui peut empêcher un maître de langue ignorant de prendre de même *Tristan* pour un des jurons favoris de Louis XI? *Ne me mords pas,* MONSTRE! *cria-t-elle.* On peut crier à quelqu'un de toutes ses forces qu'il est un monstre sans faire une exclamation. *Crier* ce n'est pas *s'écrier.* Il faut aussi qu'il y ait une différence entre : *Viens,* MA FILLE, *que je te baise,* et, MA FILLE! MA FILLE! *disait-elle, j'ai ma fille!* Le texte porte un point d'exclamation même après *Que je te baise,* ainsi qu'après *disait-elle.* C'est en exclamations un

tables interjections, et prennent naturellement le signe exclamatif.

DIEU ! *que cela est beau !* EH ! MON DIEU ! *laissons cela.* GRAND DIEU ! *qu'avez-vous fait ?*

O ciel ! ah Dieu ! — Que vois-je ? — *O douleur ! O misère !*
(Classiques.)

A moi tant de bonheur ! à moi ! *mon Dieu ! mon Dieu !*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

O mon Dieu ! O mon sauveur ! — O MALHEUREUX ! *qu'ai-je fait !* — *Qu'ai-je fait !* MALHEUREUX ! — O FRANCE ! O MA CHÈRE PATRIE ! — O MA MÈRE ! MA MÈRE ! MA PAUVRE MÈRE !

O misérable race humaine !
Esclaves idiots ! exécrables tyrans !

Il y a la même distinction à faire à l'égard de certains mots, de certaines locutions du langage analytique, qu'on assimile parfois aux interjections par l'usage qu'on en fait pour exprimer quelque mouvement de l'âme.

---

peu trop dépenser. *Que je te baise !* avec un point d'exclamation voudrait dire *combien je te baise !* si *combien* pouvait modifier le verbe *baiser* comme il modifie le verbe *aimer* dans *que je t'aime !*

D'une phrase purement expositive ou impérative M. Victor Hugo n'a pas plus de peine à faire une phrase exclamative.

Toi qu'en ces murs, pareille aux rêveuses silphides,
Ce vitrage éclairé montre à mes yeux avides,
Jeune fille, *ouvre-moi !*

« Gudule ! Gudule ! voici l'Egyptienne ! venge-toi ! — Tiens bien ! dit le prêtre, c'est l'Egyptienne échappée ! Ne la lâche pas ! Tu la verras pendre ! »

Enfin, il n'est personne qui abuse autant du signe interjectif que M. Victor Hugo. C'est le couronnement nécessaire de chacune de ses strophes, de chacune de ses phrases. Apparemment que M. Victor Hugo n'a pas lu ces lignes de M. Francis Wey : « Il est prudent de se servir avec réserve des points exclamatifs, qui assimilent la phrase à une interjection, à un cri spontané de l'âme. Rien de soudain, rien d'imprévu comme ces mouvements intérieurs qui se trahissent de la sorte. Ils ne peuvent donc, la nature l'indique, se renouveler sans cesse, et dès qu'ils font visiblement partie du métier d'un rhéteur, ils donnent au discours un air d'exagération. » M. Victor Hugo un rhéteur ! le cas serait grave.

Toujours est-il que M. Victor Hugo nous paraît être dans l'erreur, de croire que le point *exclamatif* est destiné à indiquer le sens *pathétique.* On pourrait se tromper sur le sens interrogatif ou exclamatif, tout à fait du ressort de la grammaire ; mais on ne se trompe pas sur le sens pathétique ; il est indiqué par la situation. En un mot, un vers pour être touchant n'est pas exclamatif. Un ordre, un commandement, une prière, ne sont pas de leur nature des exclamations. Voilà ce qu'il est nécessaire de distinguer.

Vous lui avez remis ma lettre? c'est bon, ou simplement, BON. BON, *j'entends*. BON, BON, *cela suffit*.

BIEN, FORT BIEN, *je n'y vois aucun empêchement*. BIEN, BIEN, *j'entends ce que vous voulez dire*.

Il est parti? BON! *vous voulez rire*.

Bon! bon! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.
(REGNARD.)

Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh! *bien! bien!* double joie en ce cas pour le nôtre!
(PIRON.)

Ah! *fort bien!* vous nommez les passions des maux?
Sans elles nous serions au rang des animaux.
(COLIN D'HARLEVILLE, cité par *MM. Bescherelle.*)

ENFIN je vous trouve.

ENFIN! *le voilà parti*.

Voulez-vous savoir COMMENT *il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit*. (1) (Mme DE PUISIEUX.)

COMMENT! *malheureux, avez-vous bien l'assurance de soutenir cela?*

QUOI *de plus heureux que ce qui vous arrive? Voilà de* QUOI *je voulais vous entretenir*.

QUOI! *c'est là le bonheur!* EH QUOI! *vous n'êtes pas encore parti!*

Tenez FERME.

ALLONS! FERME! *mes amis*.

Je vous déclare, FOI D'HONNÊTE HOMME, *que je n'en savais rien*.

Ma foi! (2) sur l'avenir bien fou qui se fiera!
(RACINE.)

PAR MA FOI! *je n'en savais rien*.

PATIENCE, UN MOMENT DE PATIENCE, *je vous en prie*.

Patience! (3) avant peu tout cela va changer.
(COLIN D'HARLEVILLE.)

S'il se conduit sagement, TANT MIEUX *pour lui. Si cela arrive*, TANT PIS.

Rien de nouveau dans l'État.—TANT MIEUX! *moins de nouvelles, moins de sottises*. (VOLTAIRE.)

Lui avez-vous parlé?— OUI-DA.

J'ai fait vœu d'être veuve, et je LE (4) veux tenir.
— *Oui-dà!* (5) l'état de veuve est une douce chose;
On a plusieurs amants sans que personne en glose.
(REGNARD.)

OUI-DA! *dit le roi à voix basse, tout pâle et tout tremblant de colère*.
(VICTOR HUGO.)

En général il faut bien distinguer ce qui est exclamatif de ce qui n'est qu'elliptique.

---

(1) Les grammairiens sont capables de ne voir là aucune idée d'interrogation, de n'y apercevoir qu'une manière de parler suppositive, et de trouver que le point interrogatif y est une faute.

(2) *Ma foi* dans ce vers ne signifie pas rigoureusement, comme le prétendent MM. Bescherelle, *j'en jure par ma foi*. C'est une simple interjection, affirmative, si l'on veut, mais toujours interjection.

(3) *Patience* se dit ici par forme de menace. Dans son sens naturel, il ne forme qu'une proposition elliptique, et ne prend pas le signe interjectif.

(4) Le pronom *le* ne peut se rapporter qu'à un substantif déterminé. Pour que la phrase fût correcte, il faudrait, *J'ai fait vœu d'être veuve, et je veux tenir ce vœu*, ou, *J'ai fait le vœu d'être veuve, et je veux le tenir*. M. Philarète Chasles a beau dire, c'est là un principe inviolable. D'un autre côté, l'expression *J'ai fait vœu d'*ÊTRE *veuve* est-elle bien juste? Il semblerait que la dame a tout bonnement résolu de se débarrasser de son mari. C'est *j'ai fait vœu de* RESTER *veuve* qu'il faudrait. Il n'y a que les classiques pour s'exprimer de la sorte. Ah! M. Cuvillier Fleury!

(5) *Oui-dà* a ici un sens tout particulier. Il signifie *je comprends*, dans le sens ironique.

Moi, lui pardonner! JAMAIS. C'est à dire, jamais je ne lui pardonnerai.

Comment vous portez-vous?— Très-bien, DIEU MERCI. GRACE A DIEU, *je me porte bien.*

Vous me donnez cela, MERCI, GRAND MERCI.

GRACE AU CIEL! *le voilà parti.* DIEU SOIT LOUÉ! *nous voilà délivrés de cet importun.*

Vous voudriez encore m'attraper? MERCI! — MERCI DE MA VIE! *s'il tarde encore à venir, je m'en vais.*

Pour la plupart *merci* est toujours interjection. Il en est de même des mots *grâce, pitié, silence,* où la même différence existe pourtant.

GRACE, sire, faites grâce. PITIÉ DE *moi, mon Dieu, je vous en conjure. Crier* GRACE. *Crier* PITIÉ.

SILENCE, DU SILENCE, *un peu de* SILENCE.

GRACE! GRACE! *s'écria-t-il avec désespoir.*

Que je suis malheureux! *pitié! pitié de moi!*

SILENCE! SILENCE DONC! SILENCE LÀ!

Bonjour signifie *je vous souhaite le bonjour. Adieu* signifie *je vous recommande à Dieu. Que Dieu vous garde* signifie *je souhaite que Dieu vous garde.* Il n'y a point là exclamation, il y a ellipse. Cependant quelques grammairiens écrivent: *Bonjour! Adieu! Que Dieu vous garde!* Il n'est pas jusqu'à Victor Hugo lui-même qui n'écrive *Bonjour, Quasimodo!*

Encore une fois, demander, prier, supplier, invoquer, commander, crier même, ce n'est pas s'*écrier*. L'exclamation ne s'adresse à personne, elle est toute en soi. C'est un cri spontané de joie, de douleur, d'effroi, d'étonnement, d'admiration, d'amour, de pitié, de haine, d'horreur, de colère, de rage, de désespoir, et ce n'est pas autre chose.

C'est pourquoi il faut bien se garder de confondre une formule de serment ou de simple affirmation avec un juron, une imprécation.

Par saint Janvier, mon patron, je jure que j'ai dit la vérité.
(SCRIBE.)

Par saint Janvier n'est qu'un complément de *je jure.* C'est comme s'il y avait *Je jure par saint Janvier, mon patron.* La distinction est claire comme le jour.

SUR MON DIEU, *je suis innocent de ce dont on m'accuse.* DEVANT DIEU, *je ne connais point cet homme.* DIEU *m'en*

Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
MOLIÈRE.

Par le diable et l'enfer! il faut que je me venge,
L. N.

BARBE-MAHOM! *cria Trouillefou.* (VICTOR HUGO.) QUE BELZÉBUTH T'ÉTRANGLE! *dit le bourru Clopin. (Id.)* CROIX-DIEU! *grommela Coppenole, je suis las d'être debout. Est-ce qu'il n'y a pas de chaise ici? (Id.)*

NOTRE-DAME! *Cria le roi, voilà une cage outrageuse. (Id.)* VENTRE SAINT-GRIS! (1) *j'en suis fâché, dit le roi.*

(1) Juron favori de Henri IV.

est témoin, je n'avais pas l'intention de de vous offenser.

PAR MA FOI, *je n'en savais rien. Je vous déclare,* FOI D HONNÊTE HOMME, *que je n'en savais rien.* SUR MON HONNEUR, *je vous dis la vérité.* MA PAROLE D'HONNEUR, *cela s'est passé comme je vous le dis.* Etc., etc.

TRÉDAME! *monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite?* (MOLIÈRE.) *Monsieur, votre épée m'incommode.* —CADÉDIS! *elle en a bien incommodé d'autres.* (UN GASCON.)

Parbleu! tu jugeras toi-même si j'ai tort. (MOLIÈRE.)

Puisqu'à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur.
(DESTOUCHES.)

.....*Mort de ma vie!* est-ce un crime d'avoir
Un tendre engagement avec un honnête homme?
(REGNARD.)

Que la foudre à vos yeux m'écrase! si je mens.
(CORNEILLE.)

Combien de propositions purement expositives peuvent de même devenir des exclamations!

ELLE M'AIME, *j'en suis sûr.* | ELLE M'AIME! *ô bonheur!*

Dans les exemples suivants, l'exclamation est bien moins dans la forme que dans le sens :

Tant de bonheur fut donc une amère ironie!
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Si vous la connaissiez, la vierge au front candide,
Celle dont le cœur fut toujours pur et splendide,
Et plein d'un chaste amour!
Si vous la connaissiez, la simple jeune fille
De qui rien n'a terni l'innocence, et qui brille
Comme un rayon du jour! (*Id. ibid.*)

Sans le point d'exclamation, qui indique la nature de ces deux dernières phrases, le lecteur les prendrait pour les premiers membres d'une phrase conditionnelle. L'exemple suivant présente un cas analogue :

Je l'aime, *car ses yeux sont si doux!*
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Le point d'exclamation seul avertit que le sens de la phrase s'arrête là.

Autres exemples :

....Mon enfant, c'est Dieu qui me l'envoie
Pour être quelque jour mon soutien et ma joie.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Vous me ruinez! cria-t-il en promenant ses yeux creux sur le cahier. Qu'est-ce que tout cela? Qu'avons-nous besoin d'une si prodigieuse maison? *Deux chapelains à raison de dix livres par mois chacun, et un clerc de chapelle à cent sols! Un valet de chambre à quatre-vingt-dix livres par an! Quatre écuyers de cui-*

sine (1) *à vingt-six livres par un chacun! Un hasteur* (2), *un potager* (3), *un saussier* (4), *un queux* (5), *un sommelier d'armoires* (6), *deux valets de sommiers* (7), *à raison de dix livres par mois* CHAQUE (8)! *Deux galopins de cuisine* (9) *à huit livres! Un palefrenier* (10) *et ses deux aides à vingt-quatre livres par mois! Un porteur, un pâtissier, un boulanger, deux charretiers, chacun soixante livres par an! Et le maréchal des forges six vingts* (11) *livres! Et le maître de la chambre de nos deniers, douze cents livres! Et le contrôleur, cinq cents!* Que sais-je, moi? *C'est une furie! Les gages de nos domestiques mettent la France au pillage! Tous les magots* (12) *du Louvre fondront à un tel feu de dépense! Nous y vendrons nos vaisselles! Et l'an prochain, si Dieu et Notre-Dame nous prêtent vie*, nous boirons nos tisanes dans un pot d'étain!

(VICTOR HUGO.)

Je ne vois autour de moi que des gens qui s'engraissent de ma

---

(1) On appèle *écuyer de cuisine* ou *de bouche* les maîtres cuisiniers d'un prince.

(2) Ancienne orthographe du mot *hâteur*. Officier des cuisines royales, dont l'emploi est d'avoir soin des viandes qui sont à la broche, et de faire qu'elles soient rôties à propos. *Hâteur de la bouche du roi.* (ACAD.)

(3) Cuisinier qui fait le potage. L'Académie ne le donne pas dans cette acception.

(4) On écrit aujourd'hui *saucier*, de *sauce*. Cuisinier qui fait les sauces. Inconnu pour l'Academie.

(5) Cuisinier. *Il y avait des maîtres queux dans la maison du roi.* (ACAD.)

(6) En latin *summularius*, de *summula*, diminutif de *summa*, somme, compte. Celui qui, dans une grande maison, a en sa charge le linge, la vaisselle, le pain, le vin, et les liqueurs. Le texte, édition de Bruxelles, porte *sommelier d'armoieries*, mais évidemment c'est une faute d'impression.

(7) *Sommier* signifie *cheval de somme*. *Les sommiers des pourvoyeurs de la maison du prince.* (ACAD.)

(8) J'en demande humblement pardon à M. Victor Hugo, mais *chaque* est une faute. Évidemment M. Victor Hugo n'a employé *chaque* que pour éviter le retour monotone de *chacun*, sans songer qu'il vaut encore mieux pécher contre l'harmonie que contre la langue. J'en suis fâché pour lui, et pour l'école moderne.

(9) Petits marmitons.

(10) Valet qui panse les chevaux.

(11) Dans le texte *six vingts* est écrit avec un trait d'union, mais à tort.

(12) Amas d'argent caché. M. Wahlen, de Bruxelles, imprime *mugot*. C'est sans doute pour de telles merveilles qu'il a été décoré de l'ordre de Gustave Wasa.

maigreur! Vous me sucez des écus par tous les pores! C'est comme cette requête en latin de la seigneurie de France, pour que nous ayons à rétablir ce qu'ils appèlent les grandes charges de la couronne! Charges en effet! charges qui écrasent! Ah! messieurs! vous dites que nous ne sommes pas un roi pour régner *dapifero nullo, buticulario nullo* (1)! Nous vous le ferons voir, Pasque-Dieu (2)! si nous ne sommes pas un roi! *(Idem.)*

O monstre! que Mégère en ses flancs a porté!
Monstre (3), que dans nos bras les enfers ont jeté!
Quoi! tu ne mourras pas! Quoi! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime!
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux! (RACINE.)

Mais qu'il y a loin de ces phrases qui ne procèdent que par secousses, où la voix comme un torrent impétueux bondit, et se précipite, et se brise en cascades, qu'il y a loin de ces phrases à celles-ci :

Donc ne me jugez pas séditieux et pillard, à mon habit usé aux coudes! Si vous me faites grâce, sire! je l'userai aux genoux à prier Dieu soir et matin pour vous! Faites-moi grâce, sire! Cela faisant, vous ferez une action galante (4) à Notre-Dame, et je vous jure que je suis très-effrayé de l'idée d'être pendu!

(VICTOR HUGO.)

Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide,
Et si j'avais une ombre, hélas! j'*en aurais peur!* *(Id.)*

Venez, que je vous parle, ô jeune enchanteresse! *(Id.)*

---

(1) C'est à dire, *sans officier de bouche et sans sommelier. Buticularius* vient de *buticum*, lin d'Egypte.

(2) Juron favori de Louis XI. Notre mission nous fait une loi de signaler encore une faute dans Victor Hugo. On lit dans l'admirable chapitre d'où sont tirés ces exemples : « A ce juron, qui était *le favori* de Louis XI, il parut que quelqu'un se réveillait dans l'intérieur de la cage.» Que M. Victor Hugo me pardonne mon audace, mais il faudrait, *qui était le juron favori de Louis XI.*

(3) Dans le premier vers, *ô monstre* ! mot par lequel la colère éclate et fait explosion, est une véritable exclamation. Dans le second, on parle à ce monstre comme s'il était présent. C'est le vocatif.

(4) Il y en a qui pourront se trouver choqués de cette expression, oubliant que galant signifie agréable, et que c'est à Louis XI qu'on parle.

Oh ! que l'été brille ou s'éteigne,
Pauvres, ne désespérez pas !
Le Dieu qui souffrit et qui règne
A mis ses pieds où sont vos pas !
Quand sur nous une chaîne tombe,
Il la brise anneau par anneau !
Pour l'esprit il se fait colombe,
Pour le cœur il se fait agneau ! (*Id.*)

Vous ne déroberez jamais le champ d'autrui,
Car ce que l'homme a fait de sa sueur, c'est lui !
Vous ne porterez pas un désir sur sa femme,
Car la femme de l'homme est son corps et son âme ;
Dérober ce trésor de son cœur à ses bras,
C'est lui voler sa part de *son* ciel ici-bas ! (LAMARTINE.)

En quoi, je le demande, ces phrases, si émouvantes qu'elles soient, si palpitantes qu'elles soient de crainte, d'amour, de pitié, sont-elles exclamatives? Les phrases exclamatives présentent presque toujours un sens incomplet ou détourné. Ce ne sont pas même des phrases, ce sont des cris de l'âme qui n'affirment ni ne nient, et qui le plus souvent échappent à l'analyse. Les exemples suivants en sont une nouvelle preuve :

Être heureux désormais sans ma pauvre mère! cela se peut-il? *Heureux avec la pensée que ma pauvre mère a vécu et est morte si malheureuse! Rire avec la pensée que ma pauvre mère a tant pleuré! Jouir voluptueusement de la vie, quand ma pauvre mère a tant souffert! Goûter la saveur d'un mets succulent ou d'un vin exquis, quand ma pauvre mère n'a guère vécu que de privations! Délicater mon corps! me délecter dans la mollesse et la bonne chère, quand le corps de ma pauvre mère est dans la terre, mangé des vers, quand il pleut et neige sur le corps de ma pauvre mère! M'épanouir dans la joie, quand ma pauvre mère s'est éteinte dans la douleur! Me consoler de ma mère! — A la bonne heure, si ma mère eût été quelque riche privilégiée de la terre, pour qui la vie eût eu plus de sourires et moins de larmes, plus de plaisirs et moins de douleurs, plus de roses et moins d'épines! A la bonne heure, si ma pauvre mère avait eu aussi sa part de bonheur en ce monde!* Peut-être qu'alors je parviendrais aussi à me résigner. Je me dirais : elle a vécu, elle est morte, c'est le cours de la nature. *Mais penser qu'elle n'a vécu toute sa vie, ma pauvre mère! que de peines et de*

privations ! Penser qu'elle a tant souffert ! penser qu'elle est morte sans voir se réaliser aucune des espérances qu'elle avait fondées sur moi! morte sans pouvoir m'embrasser, moi, qu'elle aimait tant et qui l'aimais tant, sans pouvoir m'embrasser à sa dernière heure ! Oh ! cela n'est-il pas affreux? (L. N. *Fleurs du Danube.*)

En voilà assez, je crois, pour déterminer la différence qu'il y a entre les phrases exclamatives et celles qui ne le sont pas. J'ose espérer que M. Victor Hugo, plus accessible que le Journal des Débats aux timides représentations qu'ose lui faire le plus humble à la fois et le plus enthousiaste de ses admirateurs, écimera quelque peu sa ponctuation. Je m'attends à la même complaisance de la part de M. de Lamartine, qui écrit aussi avec points d'exclamation : « La civilisation de l'intelligence et du travail, voilà ce temps-ci ! C'est en leur nom qu'il faut régner ! » Pour l'amour que je porte à ces deux gloires de notre France, je voudrais bien que la ponctuation de leurs ouvrages, au lieu d'être abandonnée à leurs éditeurs, comme il le paraît en bien des cas, me fût entièrement confiée.

Souvent la phrase, exclamative par le sens est interrogative par la forme. Il n'en faut pas moins employer le signe de l'exclamation.

Que voulez-vous ! chez eux tout n'était que matière.
Vivre, c'est leur souci pendant la vie entière.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Suis-je malheureux !

« De toute évidence, dit fort sensément M. Wey, on ne se demande pas. afin d'obtenir de soi-même une réponse, si l'on trouve qu'on soit suffisamment malheureux. On est au désespoir, on s'écrie pour déplorer des maux trop bien avérés et des quels on ne doute en aucune façon. »

Est-il rien de plus beau que la vertu !

« Ce n'est pas là non plus une question que l'on fait, ajoute M. Wey, c'est une exclamation qu'on laisse échapper, et qui provient d'une admiration très-vive. »

De Virgile ou d'Homère, ah ! que n'ai-je la lyre !
Ah ! de votre gloire enivré,
Que ne puis-je changer chaque élan de mon âme,
Foyer dont vous soufflez la flamme,
En un coup de canon dans l'avenir tiré !
(L. N. *La Bataille de l'Isly.*)

Evidemment le point interrogatif serait de même fort déplacé à la fin de ces vers.

Pour la même raison que cette phrase : *Il me demanda* QUELLE

HEURE IL ÉTAIT, n'est pas interrogative, la suivante ne saurait être exclamative :

> Songez *quel déshonneur va souiller votre gloire*,
> Quand le chantre demain entendra la victoire. (BOILEAU.)

Le texte porte pourtant un point d'exclamation. Vraiment, l'abus que font de ce signe tant les classiques que les romantiques est une chose monstrueuse, capable de faire dresser les cheveux à de moins susceptibles que M. Francis Wey. C'est bien un peu la faute des grammairiens.

Voyez combien de distinctions ils auraient dû faire, et qu'ils n'ont pas faites. Demandez-leur pourquoi. C'est qu', incapables de rien décider par eux-mêmes, ils auraient eu vainement recours au dictionnaire de l'Académie.

Constatons encore quelques-unes des contradictions qui font tache dans ce chef-d'œuvre des dictionnaires, et qui, si elles ne détruisent pas l'estime profonde que m'inspire l'auguste corps des académiciens, comme dit Napoléon Landais, ébranlent du moins profondément ma croyance en son infaillibilité, et m'excitent de plus en plus à ne reconnaître d'autre autorité que la mienne, c'est à dire, celle de la raison.

Cherchez GARE, vous trouvez *gare la bombe!* avec un point d'exclamation. Cherchez BOMBE, le même exemple vous apparaît dépouillé de son attribut distinctif. Au mot ALLONS, on trouve de même *Allons, courage!* orné du signe interjectif; mais au mot COURAGE le signe a disparu.

L'Académie nous étonne encore plus d'avoir envoyé les phrases suivantes courir le monde,

> Sans leur mettre à la main leur bâton de voyage :

ALLONS, *enfants, courage.*— ALLEZ, *vous me faites horreur.*—VA, *malheureux.* VA, *misérable.*— EH BIEN, *que faites-vous?*—EH BIEN, *continuez.* —HÉ, *que je suis misérable!* HÉ, *vous voilà?* HÉ, *bonjour. Il y a long-temps qu'on ne vous a vu.* — HÉ, HÉ, *pourquoi pas?* HÉ, HÉ, *je ne dis pas non.*— HEIN, *que dites-vous donc là?*— HEM, HEM, *venez çà.* — HAÏE, HAÏE. — HOLA, *ne aites pas tant de bruit.* — HALTE LÀ (1), *monsieur; vos propos sont inconvenants.* — POUAH, *quelle infection!* — CHUT, PAIX. EH, PAIX DONC. PATIENCE, *j'aurai mon tour.* (2). — ST, ST, *venez ici de suite.*— SUS, *mes amis,* SUS DONC, *levez-vous.* — *Il m'a voulu faire croire cela, mais* TARARE. — TOUT BEAU, *ne vous emportez pas.* — TENEZ, *tout ce que vous me dites là ne me touche pas.* Etc., etc., etc.

Certainement cette économie du signe interjectif est fort déplacée. Il

---

(1) L'Académie écrit *halte-là,* avec un trait d'union. Il n'y a pas de raison alors pour ne pas écrire *eh-bien-donc,* avec deux traits d'union.

(2) L'Académie dit que *patience* en ce sens est une espèce d'adverbe. Voilà qui est digne en tout de Girault Duvivier.

n'y a pas un des mots imprimés ici en petites capitales qui ne doive être accompagné du signe interjectif. Les mots *allez, tenez,* aux quels l'usage et l'Académie le refusent obstinément, en ont tout autant besoin que les autres. Sinon, comment saurai-je que, dans cette phrase : *Allez, vous me faites horreur,* ALLEZ ne veut pas dire *allez-vous-en,* en latin *ite,* et qu'il n'est qu'une exclamation d'horreur?

Allez ! j'ai bien souffert ! contre la destinée
J'ai soutenu long-temps une lutte acharnée.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Allons ! je vois que je ne réussirai jamais. (MARMONTEL.)

Va ! va ! dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

Hé là ! hé là ! mon petit ami. (MOLIÈRE.) — *Hein !* rusée signora. (BEAUMARCHAIS.) — *Haïe ! haïe !* ceci ne vaut pas le diable. (DANCOURT.) — *Hola ! ho !* descendez. (LA FONTAINE.)

. . . . . *Halte là !* mon beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez. (MOLIÈRE.)

Il venait de tremper ses lèvres dans le hanap (1), et recrachait le breuvage en disant : *pouah !* la fâcheuse tisane !
(VICTOR HUGO.)

Chut ! chut ! parlez donc bas. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

Une femme de quatrevingt-dix ans disait à Fontenelle, qui en avait quatrevingt-quinze : « La mort nous a sûrement oubliés. — *Chut !* » lui répond Fontenelle, en se mettant le doigt sur la bouche.

. . . *St ! st !* un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre. (BOURSAULT.)

Sus ! que de ma maison on sorte de ce pas. (MOLIÈRE.)

Peut-être la beauté? — *Tarare !* la beauté ! la beauté ! C'est bien la beauté, vraiment! qui prend un homme comme lui. (BRUEYS.) — *Tout beau !* monsieur le tireur d'armes, ne parlez de la danse qu'avec respect. (MOLIÈRE.) — *Tout doux !* vous dis-je. *(Id.)* etc.

Il convient que toute interjection, tout mot employé comme interjection soit accompagné du signe interjectif, et se distingue ainsi

(1) Grand vase à boire.

clairement des autres parties du discours. Contre l'avis de l'Académie, nous ne serions pas éloigné de mettre au même rang certaines onomatopées ou mimologismes, qui sont, en effet, de véritables exclamations.

Il posa le pied maladroitement, et, PATATRAS! *le voilà par terre.* (ACADÉMIE.) Le texte porte une virgule au lieu du point exclamatif.

Madame se trouve-elle incommodée? *Zest!* en deux pas te voilà chez elle. Monsieur a-t-il besoin de moi? *Crac!* en trois sauts je suis dans sa chambre.

(BEAUMARCHAIS, cité par *MM. Bescherelle.*)

Et chi! Et cha! l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

(Idem.)

Ils passaient au travers de Nanterre, *tra! tra! tra!* Ils rencontrent un homme à cheval, *gare! gare!* (Mme DE SÉVIGNÉ.)

Mais Lemare a tort d'écrire avec un point d'exclamation : *J'ai entendu* POUF! *c'était un matelas, pouf* n'étant là que le régime direct du verbe qui le précède, comme *holà, haro, bravo,* dans *mettre le holà, crier haro, crier bravo,* etc. Le point exclamatif ne convient après ces mots qu'autant que je les sépare du verbe par une virgule, qui, avant une citation courte, équivaut, on le sait, au deux-points; qu'autant que je les rapporte comme ayant été prononcés par quelqu'un dans la bouche de qui ils n'ont pu être que des exclamations. Exemple :

On fait crier, *bravo! bravo!* Des échos disposés avec art le répètent, et ces voix passent pour l'opinion.

D'un autre côté l'Académie a peut-être raison d'écrire sans point d'exclamation : *Silence, messieurs, Paix là, messieurs, Paix donc, Paix.* Cela veut dire, en effet : *Faites silence, Donnez-nous la paix.* Il y a ellipse, voilà tout. Du reste la phrase est impérative et non exclamative.

En résumé, tout ce que nous venons de dire peut se réduire à ceci : Le signe interjectif se met après toute exclamation, toute interjection; formule bien simple assurément, à laquelle nous aurions pu nous borner, si les grammairiens

n'avaient fait de cette chose si simple, à force de la tortiller et retortiller, un écheveau presque *indébrouillable* (1).

Nous terminerons par cette petite remarque nons moins judicieuse que facétieuse de M. Francis Wey :

« Quelque personnes placent trois points d'exclamation à la file : — Grand Dieu !!!

» Souhaitons que leur émotion ne soit pas décuplée ; nous n'en serions pas quittes à moins de trente points exclamatifs. »

Du Signe ou Point Suspensif.

Le signe suspensif consiste en trois points mis à la suite les uns des autres pour marquer suspension ou interruption du sens.

Quos ego... sed motos præstat componere fluctus. (VIRGILIUS.)

Par la mort !... il n'acheva pas,
Car il avait l'âme trop bonne.
Allez, dit-il, je vous pardonne ;
Mais, enfants, n'y revenez pas. (SCARRON.)

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter. (RACINE.)

Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre. (*Id.*)

C'est que je suis jaloux, au moins ! Garde-toi bien
De me tromper, de *me...* Fidèle comme un chien,
Et doux comme un agneau, dans la paix, — dans la guerre,
Je deviens un lion, un tigre, une panthère.
(L.N. *Fleurs du Danube.*)

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
Je croirai désormais, grands dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu... sans mourir de douleur,
J'ai vu... (siècles futurs, vous ne pourrez le croire !
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur !)
J'ai vu... mon verre plein, et je n'ai pu le boire. (SCARRON.)

---

(1) Je vous préviens que ce mot ne se trouve point dans le dictionnaire de l'Académie, et que Boiste le donne comme burlesque. En quoi serait-il plus burlesque qu'*indéchiffrable* ? Le bon goût réclame *inextricable*.

Xénophon avait un fils qui fut tué à la bataille de Mantinée. Cette nouvelle lui fut annoncée au moment où il offrait un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus et plaintif se fait entendre. Le courrier s'avance. « Les Thébains ont vaincu, dit-il, et votre fils... » Des larmes abondantes l'interrompent. « Comment est-il mort? » répond le père.

On en fait usage pour marquer le prolongement d'un bruit quelconque, entre autres celui d'une bouche à feu : *poum!*...

Rien de plus ridicule que l'abus que font de ce signe certains écrivains; s'imaginant que, pour donner à leur langage le ton de la passion et l'empreinte d'une sensibilité profonde, il suffit d'en interrompre fréquemment le sens par une kyrielle de points.

« Une femme..... un ange..... qui m'aimait..... et qu'un rival.... se peut-il!..... Non..... mais pourtant..... cette lettre..... cet avis mystérieux..... etc..... »

« Achève donc, ennuyeux mortel! s'écrie à ce sujet M. Francis Wey. Autant ces petits moyens peuvent être utiles quand on les emploie rarement, autant ils fatiguent dès qu'on les met en œuvre à tout propos. »

« L'abus du point suspensif, ajoute M. Wey, est propre à la niaiserie. Les lettres des écoliers, les épîtres des grisettes, les mauvais romans de pacotille, sont les modèles du genre. »

Il est à remarquer que la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, qui n'est pas un roman froid, que je sache, n'en offre peut-être pas six exemples. Pour ma part, le point suspensif m'inspire une telle horreur que j'hésite même à l'employer lorsqu'il est nécessaire.

Points Supplétifs.

On se sert de plusieurs points successifs, quelquefois d'une ligne entière de points pour marquer les omissions forcées ou volontaires qu'on fait dans une citation.

Exemples :

Dans quelques jours l'armement des fortifications de Paris sera une loi..... Mais soyez tranquilles, alors même que ces remparts seront armés de leurs trois mille bouches à feu,.... ils ne seront jamais un danger d'asservissement, tant qu'il y aura en face de ces bastions une presse indépendante, une tribune debout, des voix intrépides, et des cœurs comme les vôtres, pour leur répondre du fond du peuple de Paris et des départements, et pour répandre parmi ces

masses d'où vous sortez, avec le respect de l'ordre, le sentiment de leur inviolabilité légale, de leurs devoirs (1) et de leurs droits.

(LAMARTINE.)

Faliéro, se proposant de faire couler le sang des tyrans, s'écrie :

« ..... Dans son sang noyez la tyrannie. » (FRANCIS WEY.)

On remplace aussi par des points successifs les syllabes d'un nom propre dont on ne met que la lettre initiale. Mais c'est là principalement l'objet de l'astérisque, dont nous parlerons plus loin.

Ils s'emploient concurremment avec les autres signes de ponctuation, qu'ils ne sauraient remplacer.

Points Conducteurs ou Points Carrés.

En imprimerie, on nomme *points conducteurs* ou *points carrés*, une suite de points servant à prolonger une ligne, de manière à mettre en rapport, à faire correspondre des parties qu'une disposition méthodique ou symétrique oblige à séparer. Exemple :

L'homme, dont la vie entière
Est de quatrevingt-seize ans,
Dort le tiers de sa carrière.
C'est juste trente-deux ans. 32
Ajoutons pour maladie,
Procès, voyages, accidents,
Au moins un quart de la vie.
C'est encor deux fois douze ans. 24
Par jour, deux heures d'études,
Ou de travaux, font huit ans. 8
Noirs chagrins, inquiétudes,
Pour le double, font seize ans. 16
Pour affaires qu'on projète
Demi-heure, encor deux ans. 2
Cinq quarts d'heure de toilette,
Barbe, *et cœtera*, cinq ans. 5
Par jour, pour manger et boire,
Deux heures, font bien huit ans. 8
Cela porte le mémoire
*Jusqu'*à quatrevingt-quinze ans. 95

(1) Point de virgule après *devoirs*. Les *devoirs* et les *droits* sont inséparables, comme s'ils ne formaient qu'un seul tout.

Reste encore un an pour faire
Ce qu'oiseaux font au printemps.
Par jour l'homme a donc sur terre
Un quart d'heure de bon temps. (DESPRÉAUX.)

Il serait bon de détacher le point final des points conducteurs par un petit espace comme nous l'avons fait ici.

On fait usage des points conducteurs dans les tables, dans les index.

DES SIGNES PUREMENT DISTINCTIFS.

Du Tiret appelé **Moins** en algèbre.

Le tiret consiste en un petit trait horizontal plus long que le trait d'union (—).

Il sert à rendre plus sensibles la virgule, le point-virgule, le deux-points, le point; à distinguer certaines parties de phrases susceptibles de se confondre par leur contact immédiat; à séparer des pensées détachées, des maximes, qu'on juge à propos d'écrire de suite, etc.

Sous le charme irrésistible de ce regard je sentais mon cœur se fondre de joie. Puis, attaché à vous comme le fer à l'aimant, ne pouvant détourner mes yeux de la vision ineffable qui était devant moi, je suivais spontanément votre trace lumineuse, heureux d'un bonheur indicible quand votre doux visage se tournait vers moi par hasard; et lorsque vous disparaissiez enfin au seuil de votre maison, comme le soleil derrière les montagnes, — comme le soleil, votre image répandait encore dans mon âme une réverbération magnifique, qui ne s'effaçait pas et qui m'éclaire toujours.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

La note (1) qui se trouve à la page 108, ainsi que l'exemple intitulé *Coup d'œil sur Berlin*, page 366, en offrent des exemples remarquables.

Le tiret remplace les *dit-il*, *dit-elle*, *reprit-il*, *reprit-elle*, etc., ou même le nom des interlocuteurs, dans le dialogue vif et pressé. Exemples :

Je vous offre mon crédit, dit un représentant du peuple à Latour d'Auvergne, premier grenadier de France.—Je l'accepte.—Eh bien! voulez-vous un régiment? — Non, je veux une paire de souliers.

Un jour que, vêtu d'une redingote boutonnée, (1) et accompagné d'un seul domestique sans livrée, l'empereur Joseph II était allé, dans une calèche à deux places, qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un sergent qui regagnait aussi la capitale, accourant vers lui, le prie de lui donner une place dans sa voiture. « Cela ne vous gênerait pas beaucoup, dit-il, puisque vous êtes seul, et cela ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménagez votre uniforme, mon brave, dit l'empereur, et mettez-vous là. D'où venez-vous comme cela ? — Ah ! ma foi ! je viens de chez un garde de mes amis où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon ? — Devinez. — Que sais-je ! moi ! une soupe à la bière ? — Ah ! bien oui ! une soupe ! Mieux que ça. — De la choucroute ? — Mieux que ça. — Une longe de veau ? — Mieux que ça. — Oh ! ma foi ! je ne sais plus que supposer, dit Joseph. — Un faisan, mon digne homme ; un faisan tué sur les plaisirs de Sa Majesté, reprend le camarade en frappant sur la cuisse de son interlocuteur. — Ah ! tué sur les plaisirs de Sa Majesté ! Il n'en devait être que meilleur. — Je vous en réponds. »

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait de plus belle, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, afin qu'il le descendît à sa demeure. Le sergent, lui manifestant rondement sa gratitude, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. « A votre tour, dit le prince, devinez. — Monsieur est militaire ? — Comme dit monsieur. — Lieutenant ? — Ah bien oui ! lieutenant ! Mieux que ça. — Colonel peut-être ? — Mieux que ça. — Comment diable ! dit le sergent en se renfonçant dans un coin de la calèche ; seriez-vous feld-maréchal ? — Mieux que ça. — Ah ! mon Dieu ! c'est l'empereur ! — Lui-même ». dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations.

---

(1) Sans la virgule on s'attendrait à trouver après la conjonction *et* un autre qualificatif du mot *redingote*.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans une calèche. Le sergent se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. Non pas, non pas, lui dit Joseph. Après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement. J'entends que vous ne me quittiez qu'à votre porte », et il l'y descendit.

(L. *Mémoires.*)

Hélas! hélas! tout travaille
Sous tes yeux, ô Jéhovah.
De quelque côté qu'on aille,
Partout un flot qui tressaille,
Partout un homme qui va.

Où vas-tu? — Vers la nuit noire.
Où vas-tu? — Vers le grand jour.
Toi? — Je cherche s'il faut croire.
Et toi? — Je vais à la gloire.
Et toi? — Je vais à l'amour.

Vous allez tous à la tombe!
Vous allez où tout retombe,
Et d'où rien n'est revenu! (Victor Hugo.)

Lorsque chaque reprise du dialogue forme un alinéa, le tiret doit être au commencement de l'alinéa.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

Vous êtes malheureux? dit le riche au pauvre.

— Oui, et mon malheur est d'autant plus sensible, qu'autrefois...

— J'entends, mon ami; il faut espérer.

— Sans doute, mais...

— Dieu est notre seule espérance dans l'infortune. Vous avez des enfants?

— Cinq fils, dont l'un trop faible pour supporter notre misère...

— Cela est triste; mais l'espérance fait vivre l'homme.

— Hélas! peut-être. Mais...

— Mais espérez en la bonté divine; en attendant...

— En attendant, faites-moi la charité, je vous en supplie.

— La charité! La charité suit l'espérance. C'est la troisième vertu théologale. (G. Péruset.)

Il se met de même au commencement du vers, et non pas à la fin.

Faisant le catéchisme, hier notre vicaire
Interrogeait ainsi Guillaume Farinel;

« Qu'est-ce que Dieu ? — Monsieur, c'est le Père éternel.
— Et le Fils, est-il Dieu ? — Lui, c'est une autre affaire.
— Comment donc ! — Laissez-moi le temps de m'expliquer.
Il ne l'est pas encor, mais à la mort du Père,
Quand le diable y serait, ça ne peut lui manquer. *(Anonyme.)*

Ce signe vient au secours des autres signes, mais ne saurait les remplacer. Il ne fait, je l'ai dit, que les rendre plus sensibles. M. Alphonse Karr a donc tort d'écrire sans virgule : *Aujourd'hui — grâce au progrès — les pauvres gens sont volés comme les autres.*

En général les auteurs modernes abusent ridiculement du tiret. Il faut que leur pensée soit bien obscure, puisqu'ils ne croient pouvoir la rendre sensible qu'à grand renfort de tirets. Chez M. Alphonse Karr l'amour du tiret est une véritable manie. « La châtelaine de M. Dreux — présentait sans doute de grandes difficultés que l'auteur s'est imposées lui-même, — les difficultés ne sont un mérite que lorsqu'elles sont vaincues complètement, — celles que l'on cherche ne sont jamais un mérite, — la femme vêtue de blanc sur son cheval blanc est loin de valoir le tableau que le même peintre a exposé l'année dernière et dont nous avons dit quelques mots, — le cheval est beaucoup trop long. » (Les Guêpes.)

Tant d'esprit, dira-t-on, peut se passer de points et de virgules. Non, morbleu ! pas plus que le plus bel habit brodé d'or ne peut se passer de boutons et de boutonnières.

Les *graves* Allemands n'abusent pas moins du tiret, qu'ils n'accompagnent d'aucun autre signe ; en sorte que la relation d'un mot à l'autre, d'une phrase à l'autre, reste une énigme pour le lecteur. Ils l'emploient aussi en guise de point suspensif et même de parenthèse, ce qui est un tort aussi *grave* qu'eux.

Du Guillemet.

Le guillemet est un signe ainsi figuré : («) (»), lequel se met au commencement et à la fin d'une citation, et souvent même au commencement de chacune des lignes qui la composent. Il se répète toujours au commencement de chaque alinéa, s'il y en a dans la citation. Exemples :

M. Delangle s'est révélé dernièrement à la chambre des députés par un morceau d'une rare éloquence. Ecoutez plutôt :

« Je serais, messieurs, de l'avis de l'auteur de l'article, si la jeunesse d'aujourd'hui, celle qu'on appèle dorée, vivait comme la

jeunesse d'autrefois, si elle passait sa vie dans les mauvais lieux, si elle croyait encore qu'on peut battre le guet et opprimer ses vassaux. (Rires et murmures divers.)

» Mais la jeunesse d'aujourd'hui, celle que l'on attaque, est sérieuse et laborieuse. Elle désire être utile à son pays, et elle en étudie les lois.

» Et quelle est donc, dans la pensée de l'auteur de l'article, la jeunesse forte? Serait-ce par hasard cette nuée de poètes incompris... (bruyante hilarité), d'avocats sans cause et de médecins sans malades... (nouvelle hilarité), qui ne font tant de bruit que parce qu'on n'achète pas leur prétendue poésie, qu'on ne paie pas leur prétendue éloquence et leurs prétendues consultations? » (Bruit.)

(*Journal des Débats.*)

Ce qui met si fort en colère M. Delangle contre les poètes sans poésie, les avocats sans cause, et les médecins sans malades, ce sont ces quelques lignes de M. Ledru Rollin, publiées dans un journal :

« Les portes de la députation ne s'ouvrent pas à cette portion de la jeunesse éclairée, studieuse et grave, qui s'est plus occupée de la culture de l'âme que de celle de l'habit, et qui a plus de richesse dans son cœur que dans sa caisse. La jeune génération de 1830 n'a guère dans la Chambre que des représentants dont les vertus brilleraient beaucoup plus parmi de frivoles courtisans que dans une assemblée de citoyens et de législateurs.

» La jeunesse forte est contrainte, par le cens d'éligibilité, de céder la place à la jeunesse dorée. Il est de mode dans cette aristocratie qui portait hier le nom d'un paysan ou d'un ouvrier, de honnir la révolution sans la quelle elle serait encore à la charrue, d'adorer l'immobilité politique et de placer son bien-être personnel au dessus de toutes ces misères qu'on appelle emphatiquement progrès et patrie. »

M. Allard a terminé ainsi son rapport sur l'armement des fortifications de Paris :

« Ne cherchons pas, messieurs, à créer des défiances autour d'une œuvre qui, pour être grande et efficace comme vous l'avez voulue, a besoin avant tout d'être nationale et populaire. Ne la dé-

pouillons pas, par des calculs mesquins, du prestige de grandeur que nous y avons attaché.

» Que la garde nationale et l'armée, que nous ne séparons jamais dans nos esprits, sachent bien qu'elle est confiée, comme la Charte de nos libertés extérieures, à leur patriotisme et à leur courage.

» Que tous les citoyens de Paris, que ces braves ouvriers qui vivent dans son sein, que cette jeunesse de nos écoles, pleine de sentiments si généreux, s'habituent à cette pensée, que, si des jours malheureux venaient à peser sur notre patrie, ils auraient la certitude de trouver autour de la capitale un champ de bataille digne de leur ardeur, et sur le quel il dépendrait d'eux d'assurer le salut et l'indépendance du pays tout entier. » (1)

Car, dites, n'est-ce pas un supplice effroyable
De ne pouvoir pas tendre une main secourable
A ceux qu'on voit pleurer et que l'on sent souffrir ?

De n'être pas monté sur une haute cime,
Pour dire à ceux d'en bas avec un cri sublime :
« O vous tous que la nuit couvre de son horreur,
» Qui n'avez pour dormir qu'une pierre glacée,
» Qui de faim ou de soif avez l'âme oppressée,
» Et qui rongez en vain la chaîne du malheur ;
» Venez tous, venez tous, venez sur la montagne,
» Au milieu des parfums qu'exhale la campagne,
» Respirer un air libre en face du soleil.
» Venez, venez à moi. Je briserai vos chaînes,
» Je vous consolerai, j'adoucirai vos peines,
» Sur toutes vos douleurs je mettrai l'appareil.

» Pauvres et souffreteux, que le monde repousse,
» Pour vos membres meurtris j'aurai des lits de mousse,
» Au bord de clairs ruisseaux, sous des dômes en fleurs ;
» — Venez, — et, pour calmer le mal qui vous dévore,
» Des remèdes puissants que là-bas on ignore ;
» Venez, je tarirai la source de vos pleurs.

» Vous surtout que dédaigne une foule insensée,
» Vous les plus malheureux, martyrs de la pensée,
» Anges tombés du ciel dans ce cloaque impur,

(1) Il va sans dire que le Journal des Débats n'a ni orthographié ni ponctué comme nous ces divers passages.

» Où vous avez souillé votre robe immortelle,
» Où vous allez, saignant du flanc, et traînant l'aile,
» Refoulés par l'envie au coin le plus obscur;

» Vous qu'on entend jeter une plainte inconnue,
» Cri sublime qui semble exhalé de la nue,
» Vous qui buvez l'absinthe et répandez le miel,
» Vous tous, enfants de l'art, venez, troupe choisie,
» Venez sécher votre aile au vent de poésie,
» Et prendre de nouveau votre essor vers le ciel. » (1)

(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Faut-il, à l'exemple de quelques auteurs, fermer le guillemet avant les expressions *dit-il, dit-elle,* etc., insérées dans la citation même, et les ouvrir immédiatement après? Faut-il en faire de même à l'égard du tiret, dans un dialogue guillemeté? Après en avoir délibéré avec moi-même, je trouve que dans l'un et l'autre cas c'est une minutie digne de MM. Firmin Didot.

On répétait un jour, en présence de l'abbé de Saint-Pierre, cette phrase si souvent appliquée par la flatterie et la bassesse à des souverains indignes du trône : Les rois sont les dieux de la terre. « Je ne sais, *dit-il,* si Néron, Caligula, Domitien, et leur pareils, étaient des dieux ; mais je sais bien qu'ils n'étaient pas des hommes. »

Comme M. Étienne était près de mourir et qu'il avait à peu près perdu connaissance, M. Thiers alla pour le voir, et, comme on refusait de le laisser entrer : « Je n'insisterai pas, *dit-il;* mais, je vous en prie, si la connaissance lui revient, dites-lui que je suis venu pour le voir; dites-lui que c'est moi, Thiers, le pauvre jeune homme au quel il a mis, dans le temps, le pain à la main. »

(ALPHONSE KARR.)

Vous croyez que le génie a le succès pour mesure? Ah! qu'on descende jusqu'aux plus humbles conditions; qu'on regarde ce malheureux aux prises avec la misère; qu'on calcule l'étendue des ressources qu'il est obligé de mettre en œuvre pour échapper à la faim, la force de volonté qu'il emploie contre le désespoir... « Vous

(1) Une telle poésie est bien peu de chose à côté de l'éloquence de M. Delangle. La France a fièrement raison de mépriser les poètes au profit de M. Delangle. M. Delangle est bien plus intéressant. — sûrement.

vous croyez un grand homme, monsieur le comte, parce que vous êtes un grand seigneur, *dit Beaumarchais*. Eh morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. » (LOUIS BLANC.)

A la malheureuse journée de Chiari, Catinat, tout blessé qu'il était, cherchait à rallier les troupes. Un officier lui dit: « Où voulez-vous que nous allions? la mort est devant nous. — Et la honte derrière, » reprend Catinat.

Henri IV apercevant Crillon: « Voilà, *dit-il*, l'homme le plus brave de mon royaume. — Vous en avez menti, sire, c'est vous. »

Pour rendre distincte une citation de citation, on se contente d'un guillemet au commencement et à la fin de la citation principale, tandis qu'on le répète à chacune des lignes qui composent la citation subordonnée.

La *Biographie nouvelle des Contemporains* rapporte le fait suivant :

« A la prise de Figuières, un général espagnol se défendait avec courage contre plusieurs Français, mais il allait succomber, accablé par le nombre. Apercevant à peu de distance le général Duphot, il lui cria : « Général, ne souffrez pas que vos soldats souillent » leur triomphe ; faites cesser le carnage et battons-nous ensem- » ble. » Duphot accepte le défi... » (Cité par *M. Frey*.)

Comme on le voit par les exemples ci-dessus, le guillemet final se met toujours après le point, ou le point-virgule, ou la virgule qu'il accompagne. Je ne sais à quoi tient cet usage. A mon avis, suivant que tel ou tel autre signe de ponctuation appartient à la phrase entière ou seulement à la citation, il doit se mettre avant ou après le guillemet. De toute évidence, dans les deux exemples suivants, le guillemet final doit précéder le point.

L'habileté du chirurgien dentiste Lécluse l'avait placé au nombre des meilleurs praticiens, et il fut nommé chirurgien dentiste du roi de Pologne Stanislas II, « le jour même, dit Lécluse, où Sa Majesté perdit sa dernière dent ».

Les maîtres du siècle passé confessaient que « *les pensées qui*

sont partout un mérite essentiel, le sont dans une ode moins que partout ailleurs, parce que l'harmonie peut aisément en tenir lieu. » (1)

Voyez les articles *point interrogatif* et *point exclamatif.*

M. Frey se plaint que, quand on rapporte des articles de codes ou de lois, l'usage le plus général fait placer le guillemet après le numéro de l'article. Ne suffit-il pas, ajoute-t-il, de faire remarquer que ce numéro fait partie intégrante du texte même de l'article, pour prouver qu'il faut le placer avant et non après? Exemple :

Telles sont les principales dispositions de la Charte :

« Art. 1er. Les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

» 2. Ils contribuent indistinctement, dans la proportion de leur fortune, aux charges de l'État.

» 3. Ils sont tous également admissibles aux emplois civils et militaires.

» 4. Leur liberté individuelle est également garantie, personne ne peut être poursuivi ni arrêté que dans les cas prévus par la loi, et dans la forme qu'elle prescrit.

» 5. Chacun professe sa religion avec une égale liberté, et obtient pour son culte la même protection.

» 7. Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois.

» La censure ne pourra jamais être rétablie. »

On procède de même à l'égard des points supplétifs. Exemple :

Racine, pour exprimer ces mots, *l'art d'écrire*, mettra :

« . . . . . L'art consolateur
» Qui confie au papier les sentiments du cœur. »

(Francis Wey.)

Le tiret, employé au commencement d'un dialogue guillemeté, devrait de même céder le pas à son compagnon :

Le chevalier de Grammont, à l'article de la mort, refusait de se confesser. Le chevalier d'Angeau entre chez lui et lui dit : « — Tu ne veux pas te confesser, tu as tort. Dans quatre jours tu pourras faire ta cour au roi ; mais il te recevra mal ; tu sais qu'il est dévot.

(1) C'est Marmontel qui a dit cela. Quelle folie !

— Ah! cela est vrai. Vite un confesseur. » Le chevalier de Grammont se confesse et meurt. Voilà la religion du courtisan.

(*Anonyme.*)

Quand le dialogue est coupé par alinéas, le guillemet devient inutile; le tiret suffit ordinairement :

Puis, rompant le silence la première, elle lui dit en faisant plus douce encore sa douce voix :

— Comment vous appelez-vous, monsieur le gendarme?

— Le capitaine Phœbus de Châteaupers, pour vous servir, ma belle, répondit l'officier en se redressant.

— Merci, dit-elle. (VICTOR HUGO.)

Quand une citation, dont le premier mot commence par une voyelle, est amenée dans le discours par un mot dont la dernière syllabe s'élide par la substitution de l'apostrophe, n'est-il pas plus exact, demande M. Frey, d'ouvrir le guillemet après l'apostrophe, comme dans ces cas entre autres, qu'on trouve en foule dans le volumineux Répertoire universel de Jurisprudence :

La cour a arrêté qu' « attendu... qu' « il serait... qu' « eu égard... etc.

M. Girault Duvivier prétend que les guillemets sont superflus, si la citation est en vers dans un ouvage en prose; que « la manière de l'écrire la distingue suffisamment. » Oui, la manière dont on écrit les vers les distingue suffisamment de la prose, mais ne fait pas connaître s'ils appartiennent au texte principal ou s'ils lui sont étrangers. Voilà pourquoi les guillemets ne sont pas toujours superflus dans le cas même dont il s'agit, surtout si la citation ne contient que deux ou trois vers. Par exemple, on aurait tort de répéter le guillemet au commencement de chacun des vers contenus dans la citation. Exemple.

Le poète Théophile dédia un livre au roi d'Angleterre Jacques Ier. Il espérait que le roi témoignerait le désir de le voir, mais il n'en fut rien. Pour s'en consoler le poète fit ces vers :

« Si Jacques, roi de grand savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que, ravi de mon écrit,

Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible. »

Je ne conteste pas au sieur Girault Duvivier qu'on ne puisse supprimer les guillemets dans l'exemple suivant :

Delille a tracé ainsi le portrait du magister :

. . . . . Son port, son air de suffisances
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire, et compter ;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter,
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats, ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite, il tient tête au vainqueur; etc.

On conçoit, en outre, que les exemples d'un livre didactique tel que celui-ci ne soient point guillemetés; car ils sont censés faire corps avec le texte même de l'ouvrage.

Voyez ce que j'ai dit, à la fin des articles *virgule* et *deux-points*, touchant les citations simples et courtes. J'ai dit que le deux-points suffit alors ordinairement, et même la virgule, quand on les souligne dans l'écriture et qu'on les rend dans l'impression en lettres italiques.

De la Parenthèse (1).

Parenthèse se dit à la fois d'une phrase formant un sens distinct et séparé de celui de la période où elle est insérée, et des marques dont on se sert dans l'écriture et dans l'imprimerie pour enfermer les mots d'une *parenthèse*. Ces marques sont deux arcs disposés verticalement et s'opposant l'un à l'autre par leur concavité, de cette manière ( ). C'est d'après ce rapport de position qu'on dit, comme pour le guillemet, *ouvrir la parenthèse*, *fermer la parenthèse*.

Je ne sais où M. Napoléon Landais a vu que la parenthèse n'est

(1) En grec *parenthesis*, interposition; de *para*, entre, *en*, dans, et *tithêmi*, je place. M. Girault Duvivier range la parenthèse parmi les signes orthographiques. En quoi la parenthèse est-elle autre chose qu'un signe de distinction ?

plus usitée dans la haute littérature et dans le beau style. Sans doute il est bon d'en user sobrement, mais il est des cas où elle est indispensable. Par quel autre signe, en effet, pourrait-on la remplacer pour distinguer ces phrases subites et imprévues qui sillonnent la phrase principale comme un éclair, et que M. Napoléon Landais lui-même compare à des notes de musique? (Quelles notes de musique? Apparemment des dièses et des bémols.) Exemples :

La boue de Paris, songea-t-il *(car il croyait être sûr que décidément le ruisseau serait son gîte;*

Et que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?),

la boue de Paris est particulièrement puante; elle doit renfermer beaucoup de sel volatil et nitreux. (VICTOR HUGO.)

Vous avez été enfant, lecteur, et vous êtes peut-être assez heureux pour l'être encore. Il n'est pas que vous n'ayez plus d'une fois *(et pour mon compte j'y ai passé des journées entières, les mieux employées de ma vie!)* suivi de broussailles en broussailles, au bord d'une eau vive, par un jour de soleil, quelque belle demoiselle verte ou bleue, brisant son vol à angles brusques et baisant le bout de toutes les branches. Vous vous rappelez avec quelle curiosité amoureuse votre pensée et votre regard s'attachaient à ce petit tourbillon sifflant et bourdonnant d'ailes de pourpre et d'azur, au milieu duquel flottait une forme insaisissable, voilée par la rapidité même de son mouvement. L'être aérien qui se dessinait confusément à travers ce frémissement d'ailes vous paraissait chimérique, imaginaire, impossible à toucher, impossible à voir. Mais, lorsqu'enfin la demoiselle se reposait à la pointe d'un roseau, et que vous pouviez examiner, en retenant votre souffle, les longues ailes de gaze, la longue robe d'émail, les deux globes de cristal, quel étonnement n'éprouviez-vous pas, et quelle peur de voir de nouveau la forme s'en aller en ombre et l'être en chimère! *(Idem.)*

Peut-être ce style ne s'élève-t-il pas assez haut pour être à l'abri de la parenthèse.

M. Napoléon Landais indique les exemples suivants :

Une petite bouche, pourvu qu'elle ne le soit pas excessivement *(car tous les excès sont des défauts)* est belle naturellement, parce qu'elle s'ouvre avec plus de grâce et un sourire plus fin. *(Anonyme.)*

Il *(l'incrédule)* porte dans son cœur le juge qui le condamne.

(YOUNG.)

Confondant l'apostrophe avec la parenthèse, M. Napoléon Landais vous avertit charitablement que «si le discours inséré, qui fait *parenthèse,* est très-court, on ne se sert pas du signe de la *parenthèse*, mais qu'on le met seulement entre deux virgules.» (1) A cet avertissement si gracieux il joint cet exemple non moins gracieux.

Que direz-vous, *races futures,*
Quand un véritable discours
Vous apprendra les aventures
De nos abominables jours? (ANONYME.)

«Il est essentiel, ajoute-t-il, que la parenthèse soit très-courte.» Dans Notre-Dame de Paris, Victor Hugo s'en permet de passablement longues. Ces deux exemples du Dictionnaire de l'Académie: *Longue parenthèse, Courte parenthèse,* prouvent qu'en effet il y en a de longues et de courtes. Je ne veux pas dire par là que les longues soient préférables aux courtes. C'est comme si je disais qu'un feuilleton de Jules Janin vaut mieux qu'un vers de Victor Hugo, ou le Journal des Débats mieux que le Charivari. En fait de choses longues, je n'aime que les longs jours et les longs amours. Bref, retenez bien qu'un style embarrassé de parenthèses est aussi agréable qu'un chemin semé d'ornières et de cailloux.

M. Victor Hugo et les poètes modernes ont trouvé que la parenthèse était d'un effet peu gracieux dans les vers, et l'ont remplacée la plupart du temps par le tiret qui ne peut nullement en tenir lieu. Pour ma part, je reste à cet égard tout à fait classique.

— Waterloo! Waterloo! — Qu'ils sont fiers de leur gloire!
Et pourtant ont-ils rien, même dans leur victoire
(Que l'art sublime des combats,
Moins que la trahison, vous savez, leur a faite),
Qui vaille, au front de la défaite,
Ce mot: «LA GARDE MEURT, ELLE NE SE REND PAS»?

(L. N. *La Bataille d'Isly.*)

Les deux vers mis en parenthèse, dans cet exemple, doivent être prononcés plus bas, comme quelque chose qu'on n'ose se dire, tant c'est honteux pour l'humanité; ce qu'indique parfaitement la parenthèse; ce que n'indiquerait pas la virgule, ni même le tiret.

On met aussi entre deux parenthèses les chiffres qui marquent l'année d'un événement, — les renvois, soit en numéros, soit en

(1) Phrase très-claire et très élégante!

astérisques, qui indiquent une note au bas de la page ou à la fin du discours, du chapitre, — ainsi que le nom des auteurs cités. Exemple :

Cent dix mille Perses, sous les ordres de Mardonius, abordèrent dans les plaines de Marathon, où ils furent défaits par dix mille Athéniens et mille Platéens, que commandait Miltiade (490).

Une chose des plus importantes à laquelle n'ont pas songé les grammairiens, c'est la place que doivent occuper les signes de ponctuation par rapport à la parenthèse.

Au milieu d'une phrase simple, les signes de la parenthèse remplacent la virgule, qu'on emploierait pour une proposition moins indépendante. Exemple :

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant *(cet âge est sans pitié)*
Prit sa fronde et du coup tua plus d'à moitié
La volatile (1) malheureuse. (La Fontaine.)

Je crois aussi (soit dit sans vous déplaire)
Que femme prude, en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien. (Voltaire, cité par *Gir. D.*)

Si la parenthèse vient à la suite de la proposition qu'elle explique ou modifie, le signe de ponctuation qui doit suivre cette première proposition se place immédiatement après la parenthèse fermée. Exemple :

Caton se la donna (la mort). — Socrate l'attendit. (Lemierre.)

C'est qu'il ne suffit pas aux nobles,
Pour être plus que vous, d'avoir un nom pompeux
(Et d'ailleurs vous êtes tous nobles,
Car n'avez-vous pas tous des héros pour aïeux?);
C'est qu'un souffle divin frissonne dans vos fibres;
C'est que vous êtes grands, c'est que vous êtes libres,
Et que la liberté, doux fruit
De vos efforts marqués par de sanglants vestiges,
Fait éclore de tels prodiges
Au cœur des nations où son soleil reluit. (L. N. *Fleurs du Danube.*)

(1) *Volatile* est régulièrement masculin.

Je croyais, moi (jugez de ma simplicité), (1)
Que l'on devait rougir de la duplicité,
Que trahir son ami, c'était faire un grand crime. (DESTOUCHES.)

Quand, au contraire, les mots en parenthèse sont placés en tête de la proposition qu'ils expliquent ou modifient, la parenthèse fermée n'est suivie d'aucun signe. Exemple :

(888) La diète germanique, que Charles le Gros avait convoquée, et par la quelle ce prince fut déposé lui-même, éleva au trône Arnould, bâtard de Carloman de Bavière.

Quand la phrase en parenthèse se rapporte à une suite de propositions complètes dont elle est entièrement séparée par la ponctuation, elle reçoit elle-même un point avant la parenthèse fermée.

Quatre corps étendus! que de biens! Mais pourtant
Il faut les ménager; ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.) (LA FONTAINE.)

..... C'était un privilège des écoliers d'être pendus chez eux. (La plupart de ces privilèges, pour le noter en passant, et il y en avait de meilleurs que celui-ci, avaient été extorqués au roi par révoltes et mutineries. C'est la marche immémoriale. Le roi ne lâche que quand le peuple arrache. Il y a une vieille charte qui dit la chose naïvement, à propos de fidélité : — *Civibus fidelitas in reges, quæ tamen aliquoties seditionibus interrupta, multa peperit privilegia*) (2). (VICTOR HUGO.)

CROC-EN-JAMBE, s. m. (Le c final de CROC se prononce fortement.) (*Dictionnaire de l'Académie.*)

Aucun des signes modificatifs (*le point interrogatif* et le *point exclamatif*) ne peut être remplacé par les parenthèses : Exemple.

Mais que John Bull a bonne grâce
A vous braver ainsi, caché modestement
(Oh! le superbe trait d'audace!)
Derrière le Hongrois, le Russe, et l'Allemand! (L.N. *Fleurs du Dan.*)

Il en est de même du guillemet.

---

(1) Cette virgule est nécessitée par le pronom *moi*.

(2) La fidélité envers les rois, en tant qu'elle est pourtant quelquefois interrompue par des séditions, enfante beaucoup de privilèges.

Des Crochets.

On appelle *crochets*, en termes d'imprimerie, certaines parenthèses moins usitées que les parenthèses ordinaires, et qui consistent en des lignes verticales dont les extrémités sont recourbées à angle droit [ ]. On ne les emploie guère que lorsque les parenthèses jouent déjà un rôle particulier. Exemple :

Dufort est mon ami d'enfance. Il est appelé à une place éminente; il connaît mes besoins, et plus d'un emploi est à sa disposition; il est flatté de me voir, mais il n'est pas obligé de deviner l'objet de ma visite [tous les amis ne ressemblent pas à ceux du Monomotapa (LA FONTAINE, fable des *Deux Amis*)]; je le mets sur la voie, etc. (Cité par *M. Frey.*)

On met ordinairement entre deux crochets les mots d'un texte qui sont interpolés (et non pas *interposés*, comme dit M. Napoléon Landais), c'est à dire, insérés par ignorance ou par fraude.

On nomme encore *crochets* certaines figures recourbées qui servent à lier ensemble deux ou plusieurs articles.

Crochet se dit encore de ces traits recourbés ou droits qui s'ajoutent à la queue de certaines notes de musique.

De l'Accolade (1).

L'*accolade* est, dit l'Académie, une sorte de trait en forme de crochet brisé à son milieu (⁓), qui sert dans l'écriture et dans l'impression, à embrasser plusieurs objets, soit pour en former un tout, soit pour montrer ce qu'ils ont de commun ou d'analogue entre eux.

L'accolade s'emploie souvent dans les comptes, dans la formation des tableaux, etc., et se place, suivant le besoin, horizontalement ou perpendiculairement; elle est droite ou renversée. Exemples :

---

(1) Du latin *ad*, a, et *collum*, cou : embrassement, liaison.

Tableau de la race de Dardanus.

(TEUCER vient avec une troupe de Crétois s'établir dans la Troade, au delà de l'Ida.)

DARDANUS

(sorti d'abord de l'Arcadie et ensuite de l'île de Samothrace) épouse *Batéia*, appelée aussi *Myrine*, fille de Teucer. Il en a

- **ILUS**, qui meurt sans enfants, et
- **ERICHTONIUS**, qui épouse *Callirrhoé*, fille du Scamandre, ou *Astioché*, fille du Simois. Il en a
  - **TROS**, qui, comme son père, règne à peu près 46 ans, et qui fonde Troie. Il épouse *Acalis*, fille d'Eumède, ou Callirrhoé, fille du Scamandre. Il en a quatre enfants, qu'Apollodore nomme dans l'ordre suivant :

CLÉOPATRE.

ILUS, Fondateur d'Ilion. (Il bâtit à Troie une citadelle, et hérite du domaine de Troie.) Il épouse *Eurydice*, fille d'Adraste. Il en a

- **THÉMIS**, mariée à Capys.
- et **LAOMÉDON**. (Il entoure la ville de fortes murailles, ouvrage de Neptune et d'Apollon.) Il épouse *Strymo*, fille du Scamandre, ou *Placie*, fille de Catrée ou de Leucippus. Il en a cinq fils et trois filles, sans compter un fils aîné nommé *Bucolion*, né de la nymphe *Calybé*; en tout neuf enfants :
  - **LUCOLION.** Il a de la Naïade Abarbarée, Esèpe et Pédase, tués l'un et l'autre par Euryale.
  - **THITON**, enlevé par l'Aurore. Il en a Émathion, tué par Hercule. | Memnon, tué par Achille.
  - **LAMPON**, père de Dolops, tué par Ménélas.
  - **CLYTIUS**, père de Galéïton, tué par Ajax de Télamon.
  - **HICÉTAON**, père de Mélanippus, qui tua Antiloque à la guerre de Troie.
  - **PODARCÈS**, qui fut ensuite appelé PRIAM. Il eut cinquante ou cinquante-quatre fils dont les noms sont donnés par Apollodore et Hygin. Voici ceux de quelques uns de ses fils et de quelques unes de ses filles :
    - **HÉSIONE**, Mariée à Télamon.
    - **CILLA**, qui donna son nom à la ville de Cilla
    - **ASTIOCHÉ**, mariée à Téléphe, roi de Teuthranie.
    - **HECTOR** Il épouse *Andromaque*, fille d'Éétion. Il en a *Scamandrius*, autrement appelé ASTYANAX, qui, étant enfant, fut précipité par les Grecs des murs de Troie, à la prise de la ville.
    - **PARIS**, appelé depuis ALEXANDRE. Il épouse *Œnone*, fille du fleuve Cébren, enlève Hélène, et est tué par Philoctète.
    - **HÉLÉNUS**, prêtre d'Apollon. Il épouse Andromaque, veuve. Il en a Cestrinus, qui règne en Épire.
    - **DÉIPHOBE**, Il épouse Hélène, à la mort de Pâris, et est tué par les Grecs, à la prise de Troie.
    - **TROÏLUS**, encore jeune, est tué par Achille.
    - **POLYTÈS**, tué par Pyrrhus, fils d'Achille, à la prise de Troie.
    - **POLYDORE**, tué, encore jeune, par Polymnestor, roi de Thrace.
    - **ILIONÉE**, mariée à Polymnestor, roi de Thrace.
    - **CRÉUSE**, mariée à Énée.
    - **LAODICÉE**, mariée à Hélicaon, fils d'Anténor.
    - **CASSANDRE**, prêtresse d'Apollon.
    - **POLYXÈNE**, sacrifiée sur le tombeau d'Achille.

ASSARACUS.

(Il hérite de la Dardanie, premier établissement de Dardanus.) Il épouse Hiérommemée, fille du Simois. Il en a

CAPYS.

Qui épouse Thémis, fille d'Ilus, ou une nymphe nommée Nais. Il en a

ANCHISE, qui eut de Vénus :

- **GANYMÈDE**, enlevé par Jupiter, ou plutôt Tantale, roi de Lydie.
- **ÉNÉE.**
  - **HYPPODAMIE**, mariée à Alcothoüs, fils d'Œsiétès.
  - Il épouse dans la Troade *Créuse*, fille de Priam. Il en a ASCAGNE, surnommé *Iulus*, qui fonde la ville d'Albe-la-Longue, en Italie. D'Ascagne ou de Sylvius (car les auteurs ne sont pas d'accord) descendait JULES CESAR.
  - Il épouse en Italie Lavinie, fille du roi Latinus. Il en a SYLVIUS, surnommé aussi *Iulus*.
    - **LYRUS**, mort sans enfants.

Descendance jusqu'à Romulus :

OENEAS SYLVIUS.
LATINUS SYLVIUS.
ALBA SYLVIUS.
ATYS.
CAPYS.
CAPETUS.
TIBERINUS.
AGRIPPA.
ROMULUS SYLVIUS.
PROCAS.
AMULIUS.

NUMITOR. Rhéa, sa fille, eut de Mars

RÉMUS et ROMULUS.

Variation et gradation des Caractères.

Il ne suffit pas qu'au moyen des signes de ponctuation le sens soit rendu parfaitement clair et intelligible, il est en outre de certains mots, de certaines expressions, de certains passages qui demandent à être distingués du reste du discours. On emploie pour cela des caractères différents. Exemples :

On avait autrefois tant de confiance dans la vertu de certaines herbes, qu'on les croyait capables d'opérer par le seul contact. De là cette expression (qu'on emploie en parlant à une personne de mauvaise humeur): *Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui?*

Cy***, l'ami de tous les gens de lettres, a la manie de tutoyer toutes les personnes qu'il a vues deux fois. Rencontrant un jour M. Alexandre Dumas, il lui prit la main en disant: « Bonjour, mon ami; *comment te portes-tu?* — Très-bien, mon ami; *comment te nommes-tu?* »

L'énigme a quatre mots : LE PEUPLE VEUT MANGER.

(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Les citations latines, les inscriptions doivent toujours être différenciées par le caractère. Exemples :

On spécule partout sur le sale décime ;
L'*auri sacra fames* (1) est leur seule maxime.

(BARTHÉLEMY, *Némésis.*)

Le prince Henri de Prusse, visitant à Genève les fabriques d'horlogerie, s'arrêta long temps dans l'atelier d'un artiste en rouages. En sortant il lut sur la porte cette inscription : LE LOISIR DES GENS OISIFS FAIT LE TOURMENT DES PERSONNES OCCUPÉES. « Cela pourrait me regarder? dit le prince. — Oui, monseigneur, répondit l'artiste, c'est à cause de vous que cette inscription est là depuis vingt-cinq ans. Je recevais alors d'exactes nouvelles d'Allemagne ; tout le quartier accourait chez moi pour entendre le récit de vos victoires, et je fus obligé d'avoir recours à cet avertissement pour écarter les importuns. »

On souligne dans l'écriture les mots ou les passages qui doivent être imprimés en caractère différent. Une ligne pour l'italique, deux lignes pour les petites capitales ou médiuscules.

(1) La sacrée faim de l'or.

Des Caractères d'Imprimerie.

On entend par *caractères d'imprimerie* de petits parallélipipèdes métalliques dont chacun porte gravée en relief, à une de ses extrémités, une lettre ou toute autre figure employée dans l'impression des livres. La matière des caractères d'imprimerie se compose ordinairement d'un mélange de plomb et de régule d'antimoine. *Graver, fondre des caractères. Graveur, fondeur en caractères. Caractères neufs.* L'invention des caractères d'imprimerie est due à Schæffer et date de 1450. On dit aussi : *types.*

Caractère se dit souvent de l'ensemble des types de même grosseur ou force de corps. *Caractère usé. La force de corps d'un caractère,* la dimension de la pièce fondue que supporte l'œil de la lettre, et qui se mesure par points typographiques du côté du cran. *Ce caractère est fondu sur le corps dix, sur le corps douze,* etc., c'est à dire, sur un corps de dix points, de douze points typographiques. — Le *point typographique* est une mesure qui vaut deux points ou un sixième de ligne.—On nomme *lettre de deux points* une grande lettre en forme de capitale qu'on place au commencement d'un ouvrage ou de chacune de ses principales divisions, et qui a une force de corps double de celle du caractère qu'elle accompagne. A cette dénomination amphibologique on a cru devoir substituer le nom de *lettre binaire.* Il y en a qui lui préfèrent celui de *lettre initiale,* sans songer que chaque mot a aussi sa lettre initiale qui n'est pas du tout celle dont il s'agit. La *lettre binaire* a succédé à la *lettre montante*, qui avait succédé à l'ancienne lettre dite *de deux points.* Il y a une différence sensible entre la *lettre binaire* ou *de deux points* et la *lettre majuscule* ou *capitale.* La *lettre binaire* a une forme carrée, plus développée ; les jambages en sont plus distants l'un de l'autre.— *L'œil d'un caractère,* le relief de la lettre, la partie du caractère qui laisse son empreinte sur le papier, et qui dans les caractères de même corps varie souvent de dimension. *Gros œil. Petit œil. OEil ordinaire. OEil moyen. OEil* se dit aussi de l'ensemble que présentent à la vue les caractères imprimés. *L'œil de ce caractère ne me plaît point, il est trop gros, il est trop petit.*

Les pleins, les déliés d'une lettre. Des pleins maigres. Des pleins bien nourris. Les jambages d'une lettre. Lettres taillées. Lettres ornées. Lettres ombrées ou *à relief. Lettre grise* ou *historiée,* grande capitale ornée de certaines figures et ordinairement gravée sur du bois ou sur du cuivre.

On appelle *cran* le petit sillon, la petite cannelure faite sur un des côtés du corps de chaque lettre, pour que l'ouvrier puisse placer les caractères dans le sens convenable, lorsqu'il compose. *Le côté du cran.*— Il faut distinguer les *côtés du corps* des deux *côtés* dits *d'approche.* — Le bas et le dessous de la *tige* forment le *pied. L'épaisseur de la tige* se mesure entre les deux côtés d'approche. *Approche horizontale,* distance entre les lettres. *Approche verticale,* distance entre les lignes.

On n'a distingué pendant long-temps que deux sortes de caractères : le *romain* et l'*italique.* Depuis quelques années on a introduit dans l'imprimerie cinq autres espèces d'écriture : la *bâtarde,* la *coulée,* l'*anglaise,* la *ronde,* et la *gothique.*

La *bâtarde* est une sorte d'écriture penchée, à jambages et à liaisons arrondies, qui tient le milieu entre la ronde et la coulée.

La *coulée* est un caractère d'écriture penché, dont toutes les lettres se tiennent et dont les jambages sont droits. Ces deux caractères n'existent déjà plus.

L'*anglaise* est une sorte d'écriture également penchée, à pleins un peu grêles et à déliés très-fins. Exemple :

Les hommes ne diffèrent entre eux que par le mérite.

La *ronde* est une sorte d'écriture dont les traits son presque perpendiculaires. Exemple :

Deux lois gouvernent le monde : la loi du plus fort et la loi du plus fin.

La *gothique* est un caractère d'écriture à traits sinueux et à extrémités angulaires. Il y a la gothique dite *allemande* et la gothique *moderne.* Exemple de l'une et de l'autre :

O hommes, pourquoi vous haïssez-vous ?

Aimez-vous les uns les autres, afin d'être heureux.

Il existe un nouveau caractère d'écriture nommée *américaine,* que quelques uns recommandent comme de beaucoup préférable à l'*anglaise.*

Oh! le monde est stupide. (Frédéric Soulié.)

Il y a encore l'*égyptienne*, caractère exagéré, à la vue duquel M. Frey s'écrie :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!

Exemple :

Les hommes sont égaux.

Le grand nombre de caractères divers que possède aujourd'hui l'imprimerie française offre deux genres ou types bien marqués par la nature même de leurs services : 1° le TYPE ORDINAIRE, que son adaptation variée sur les corps divise en *régulier* et *irrégulier;* 2° le TYPE AUXILIAIRE ou de FANTAISIE, que la forme particulière de ses lettres partage en trois espèces : *œil modifié du romain ordinaire*, *œil à extrémités généralement circulaires*, et *œil à extrémités angulaires.*

Tableau des divers Caractères d'imprimerie.

Points typographiques créés par FOURNIER en 1737.	NOMS CONVENTIONNELS ANCIENS.	EXEMPLES.
Corps 3..	Diamant.....	Oui les hommes étaient nés pour être heureux sur la terre, ils se gâtent par
4..	Perle.....	leur contact, et c'est leur privations qui les rend mal-
5..	Parisienne.....	heureux L'amour, la charité pourrait faire un
6..	Non-pareille (1)....	paradis de la terre.
7..	Mignonne.....	Où règne l'amour, l'envie ne peut séjourner
8..	Petit-texte.....	Les hommes d'exception ont le
9..	Gaillarde.....	tort de croire toutes les natures
10..	Petit-romain.....	taillées sur leur patron. Peuples,
11..	Philosophie.....	n'oubliez pas que c'est la ré-
12..	Cicéro.....	volution française qui a pro-
14..	Saint-Augustin....	clamé le grand principe
16..	Gros-texte.....	de la liberté dont elle
18..	Gros-romain.....	voudrait répandre les
20..	Petit-parangon....	bienfaits sur toutes
22..	Gros-parangon.....	les nations.
24..	Palestine.....	Je n'ai pas
28..	Petit-canon.....	changé en

(1) L'Académie écrit en un seul mot *nompareille*. Les autres écrivent *nompareille*. La véritable orthographe de ce mot est *non-pareille*; *non* ne pouvant se rapprocher de *pareille*, sans se changer en *nom* à cause du *p*, ce qui le défigure passablement.

Il y a encore le 36 ou *Trismégiste*, le 44 ou *Gros-canon*, le 56 ou *Double-Canon*, le 72 ou *Triple-canon*, le 96 ou *Grosse Nonpareille*, tous caractères trop gros pour pouvoir figurer ici.

De la combinaison bien entendue de ces divers caractères résulte l'art de parler aux yeux.

Cicéro gros œil. Cicéro petit œil. On dit par ellipse *du quatre, du cinq, du six*, etc., pour *du caractère dont le corps a quatre, a cinq, a six points typographiques.* On nomme *caractère poétique* une espèce de caractère romain qui diffère du type régulier par un œil maigre, à panses et à jambages plus serrés. Il offre cet avantage, que, par exemple, le *onze poétique* peut généralement reproduire sans coupure le vers alexandrin dans un in-octavo moyen, et le *dix poétique* dans l'in-douze, tandis qu'il faudrait dans les deux cas le caractère ordinaire immédiatement au dessous pour faire entrer le même vers dans une seule ligne.

Lettres supérieures, Lettres plus petites que le caractère qu'elles accompagnent, et qui figurent en haut dans les abréviations : 1°, 1er, Mme, etc. *Lettres microscopiques*, Lettres très-petites.

Voilà, je l'espère, un traité complet de ponctuation (1), lequel, pour parler comme Jules Janin, ne laisse rien à désirer. Qu'il y ait dans tout cela beaucoup d'esprit et de logique, qui en doute? Peut-être quelques maîtres de langue, infatués de Girault Duvivier ou de Napoléon Landais, et incorporés de telle sorte avec eux, qu'on ne saurait les en séparer sans les faire crier. Criez, sifflez, soufflez, cela m'est bien égal. Jetez votre langue aux chiens, je n'irai pas la ramasser.

---

(1) Seulement cela nous a mené plus loin que je ne pensais. Je commence à craindre que l'ouvrage ne puisse tenir dans les limites que nous nous étions imposées. Est-ce que nos souscripteurs oseraient se plaindre que la mariée est trop belle ? J'ose espérer au contraire qu'ils apprécieront la peine que je me donne pour leur faire un livre digne d'eux, et que, sentant eux-mêmes, mieux que je ne l'ai fait d'abord, combien il est impossible de prévoir jusqu'où peut aller un ouvrage de la nature de celui-ci, où tout est à créer, ils ne paralyseront pas par de misérables chicanes le zèle qui m'anime pour le bien public.

On ne doit pas oublier que pour les enfants qui apprennent à lire, et pour tous ceux en général qui lisent sans comprendre, les signes de ponctuation ne sont que des repos.

Il ne faut tenir qu'au suffrage des cœurs bons et des esprits droits.

C'est ce que me répète tous les jours mon compatriote et ami M. C. Étienne, la seule voix encourageante qu'il me soit donné d'entendre dans mon exil, au milieu d'un peuple qui ne donne pas dans l'amour exagéré des lettres ni des lettrés... Chut!

A chacun donc son élément!
Ridicules pédants (1), qu'une idée assassine,
Si vous ne voulez pas de ce livre charmant,
Où partout un palais remplace une ruine,
Dans la bourbe de la routine
Barbottez éternellement.

De quelques autres Signes usités dans l'Imprimerie.

C'eût été ici le lieu de parler des lettres majuscules, qui sont aussi des auxiliaires de la ponctuation; mais, puisque nous en sommes sur les signes propres, nous terminerons auparavant le chapitre des signes.

Lettre dominicale, La lettre qui marque le dimanche dans l'almanach perpétuel. Il y en a sept, et ce sont les sept premières, de A à G. A indique le premier jour du mois, B le second, G le septième. On met ensuite A pour le huitième, et ainsi de suite. Si A est la lettre dominicale d'une année, tous les jours du mois où se trouve un A sont des dimanches. Il en est de même des autres lettres qui deviennent successivement dominicales. Dans les années bissextiles, il y a deux lettres dominicales, dont l'une sert depuis le 1er janvier jusqu'au 1er mars, et l'autre depuis cette époque jusqu'à la fin de l'année. Les lettres deviennent dominicales d'une année à l'autre, dans un ordre renversé. Si la lettre dominicale d'une année est A, l'année suivante, c'est G. Pour calculer les lettres dominicales des années, entre 1800 et 1900, on prend le nombre de l'année, sans tenir compte des siècles, 45 par exemple, s'il s'agit de l'année 1845. On ajoute le quart exact de ce nombre, sinon le quart avec l'excès. On divise ensuite par 7 et on retranche de 6 le reste de la divison. La différence indique la lettre dominicale en prenant les lettres dans l'ordre alphabétique, c'est à dire A pour 1, B pour 2, etc. Si la différence est O, la lettre dominicale est G.

Le cycle des lettres dominicales est de vingt-huit ans.

(En latin *dominicalis*, de *dominus*, seigneur.)

Lettres hiéroglyphiques, se dit improprement de certaines figures, de certains caractères dont se servaient les Égyptiens. (Du grec *hiéros*, sacré, et *gluphô*, je grave.)

Lettres numérales, Les lettres dont les Grecs et les Romains se servaient pour

(1) Je n'entends parler que de certains Béotiens, comme j'en ai rencontré quelques uns. Quant aux hommes bons et intelligents, ils ont tous droit à mes hommages.

représenter les nombres. Les lettres numérales des Romains, au nombre de sept, sont : C, D, I, L, M, V, X. On les appèle encore *chiffres romains* ou *chiffres de compte.* (Du latin *numerus*, nombre.)

Lettrine, Petite lettre qui se met entre parenthèses, au dessus ou à côté d'un mot, pour renvoyer le lecteur à des notes placées, soit à la marge, soit au bas des pages. Il se dit également des *lettres majuscules* qui se mettent au haut des colonnes ou des pages d'un dictionnaire, pour indiquer les initiales des mots qui s'y trouvent, ou dans les pages, dans les colonnes mêmes, pour indiquer le changement de la syllabe initiale. Les lettrines ne sont susceptibles d'aucune ponctuation.

Astérisque ou **étoile**, Signe en forme d'étoile (*), qui indique un renvoi, ou qu'on emploie pour quelque désignation convenue. Quand il n'y a qu'une ou deux notes dans la page, l'astérisque entre parenthèses suffit. S'il y en a trois, ou plus, il faut se servir de chiffres : (1), (2), (3), etc. L'astérisque sans parenthèses convient pour les notes de notes. Dans les pièces de théâtre, on marque souvent d'un astérisque les vers qui doivent être suprimés à la représentation. On remplace ordinairement par des astérisques les syllabes d'un nom propre, dont on ne met que la lettre initiale : M. G***. Souvent on met autant d'astérisques que le nom propre comporte de lettres. De cette manière l'anonyme n'existe plus guère que pour les étrangers. On désigne par l'expression *Monsieur trois étoiles* quelqu'un qu'on ne veut pas nommer, ou qui n'est qu'un personnage imaginaire. On écrit et on imprime *Monsieur* ou M. ***.

(En latin *asteriscus*, d'*aster*, astre.) M. Napoléon Landais raille l'Académie sur ce qu'elle n'écrit pas à la française *astérique* au lieu d'*astérisque*, beaucoup trop grec et trop latin. Pourquoi ne pas écrire de même *obélique* au lieu d'*obélisque?* C'est, dit M. Napoléon Landais, que l'Académie veut que nous soyons Grecs et Latins avant d'être Français. Ah! Messieurs les maîtres de langue! Ah! Monsieur J. B.! Ah! Monsieur L***! Que vos jugements sont impénétrables!

Guidon de renvoi, ou simplement **guidon**, Marque, signe quelconque que l'on fait en ajoutant quelque chose à un écrit, pour indiquer l'endroit où l'addition doit être placée, et que l'on répète au commencement de cette addition. — En Musique, Marque que l'on fait au bout d'une ligne, pour indiquer l'endroit où doit être placée la note qui commence la ligne suivante.

M. Napoléon Landais prétend que le guidon est absolument la même chose que l'astérisque. Aussi n'en parle-t-il que pour mémoire. Il aurait mieux fait de n'en pas parler du tout, à l'exemple de M. Girault Duvivier, dont la curiosité ne va pas si loin, fort heureusement.

Croix, Marque formée de deux traits croisés (†). Autrefois on se servait de minuscules italiques du même corps que le texte, accompagnées de parenthèses, quand les notes étaient fréquentes. Lorsqu'elles l'étaient moins, la minuscule était remplacée par l'*astérisque* entre parenthèses; on doublait l'astérisque pour une seconde note de la même page, mais pour la troisième on mettait une *croix*, et pour la quatrième un *pied-de-mouche.* On met dans certains livres, dans les dictionnaires surtout, une *croix* en tête des articles ou des mots qu'on veut faire remarquer. C'est ainsi que dans le *Dictionnaire des Dictionnaires*, tous les mots omis par l'Académie sont précédés d'une croix.

Pied-de-mouche, Signe qu'on figure ainsi (¶) et dont on se sert quelquefois pour les renvois.

Main. ☞ « On ne se sert guère d'une main dessinée que dans les feuilles publiques, pour attirer les yeux sur une annonce de *quelque utilité ou de quelque importance.* » M. Napoléon Landais n'en parle ainsi que pour éviter le reproche d'avoir fait des omissions. Nous lui ferons pourtant celui d'avoir omis le *pied de mouche.*

Pourvu qu'on ne me fasse pas, à moi, celui de disputer sur un *pied-de-mouche!*

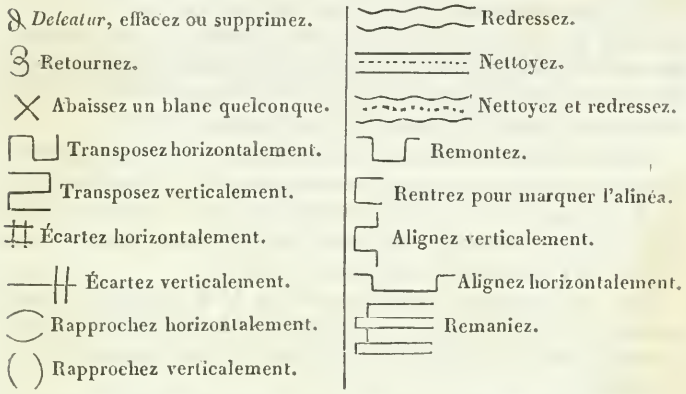
Aux yeux de M. Napoléon Landais, le *pied-de-mouche*, la *main*, la *croix*, le *guidon*, etc., sont des signes orthographiques.

Réclame, V. *Méthode du Genre*, page 559.

Signature, Lettres ou chiffres que l'on met au bas des feuilles imprimées, pour en reconnaître l'ordre quand il s'agit de les assembler et d'en former un volume. *Vérifier les signatures.*

Des signes de Correction.

Aujourd'hui que l'art d'écrire est la proie de tous, que chacun aspire au titre d'auteur, que chacun a ses petites impressions de voyage, ses petites esquisses de salons, sa petite tragédie classique ou romantique, son petit roman, sa petite anecdote, sa petite correspondance, sa petite traduction, son petit pamphlet politique ou littéraire, sa petite ordonnance municipale ou ecclésiastique, sa petite harangue, son petit manifeste, sa petite circulaire, son petit prospectus, son petit bouquet à Iris, sa petite charade, son petit rébus, sa petite prose ou ses petits vers à faire imprimer, la *correction des épreuves* est devenue partie intégrante de la grammaire.



Observations particulières.

Les *substitutions* et les *additions* ne peuvent être marquées que par des signes de renvoi figurés sur l'impression et reproduits sur la marge à côté des lettres ou des mots à substituer, à ajouter. Ces signes sont de simples traits verticaux (//) qu'on multiplie accidentellement en les variant par des traits horizontaux ([[ ]]). Lorsqu'il s'agit d'ajouter une lettre dans un mot en même caractère, et que l'endroit où il faut la faire entrer n'offre pas assez d'espace pour qu'on puisse y insérer le trait vertical sans effacer les lettres voisines, on a recours à un autre signe qui a la forme d'un angle ʌ et dont on applique la partie aiguë à la base de l'œil, entre les deux lettres qu'on veut ménager. On peut aussi modifier ce signe, s'il doit être employé plusieurs fois dans la même ligne.

Si l'ajouté est considérable et qu'on soit obligé de le transcrire

sur la marge de tête ou de pied, on a soin de rendre le signe de renvoi plus saillant, surtout sur la marge.

La substitution de l'*italique* au *romain* ou du *romain* à l'*italique*, pour un mot ou plusieurs mots, dit M. Frey, se marque sur l'impression par un trait vertical placé à côté de la première lettre, auquel on joint, en dessous et dans toute la longueur des mots, un trait horizontal, lequel forme à son point de jonction avec l'autre un angle droit. Ce trait angulaire est reproduit en raccourci sur la marge, et en dedans de l'angle on écrit abréviativement *rom.* ou *it.* On en fait autant pour le changement en *médiuscules* ou en *majuscules,* en mettant *méd.* ou *maj.* au lieu d'*it.* ou *rom.*

Si la substitution ne doit avoir lieu que pour une ou deux lettres, on peut se contenter des simples traits verticaux, en soulignant les lettres indiquées sur la marge une fois pour l'italique, deux fois pour les médiuscules, trois fois pour les majuscules, et quatre fois pour les binaires ou lettres de deux points.

Pour les *pages à colonnes,* pour les *tableaux,* si leurs blancs séparatifs sont trop étroits, voici comment on s'en tire : on trace d'abord un signe de renvoi sur l'impression ; puis, ce signe, on le prolonge, au moyen d'un trait fort léger, jusqu'au blanc le plus voisin, où l'on indique la correction à faire.

Dans les corrections du *plain-chant* et de la *musique* on trace un trait vertical sur la note à changer, on reproduit ce trait sur la marge, et à côté l'on figure sur quatre ou cinq barres la note à substituer.

Encore une observation générale et préalable, comme dit M. Frey.

Les corrections se marquent, dans leur ordre successif, à droite sur le recto des feuillets, et à gauche sur le verso ; c'est à dire que sur le recto la première faute doit être indiquée immédiatement au bout de la ligne, la seconde à droite de la première, et ainsi de suite ; tandis que sur le verso l'indication de la première faute se place tout près du début de la ligne, où elle figure comme chef de file.

Si la marge de droite ou de gauche ne suffit pas, on peut employer les marges de tête et de pied, en se servant de signes particuliers plus saillants.

Le tableau suivant en apprendra plus sur ce sujet que toutes les théories.

Tableau des Signes de Correction.

VALEUR DES SIGNES.	TEXTE A CORRIGER.	SIGNES DE RENVOI.
Supprimez en rapprochant	C'est que je crois, lui di~~s~~-je,	
— *en écartant*	que~~le~~ bonheur n'appartient	
— *des mots ou lignes* .	pas aux ~~classes~~ classes, mais	
— *des blancs*	aux individus. C'est vrai,	
Retournez des lettres	rep~~a~~it-il, et il est désol~~é~~t	
— *des mots*	d'être ~~passé~~ à en revenir à cette	
Transposez horizontalement	vulgaire té vérit, ugje le ma-	
— *verticalement*	désirs à la somme des qua-	
	nouvrier qui sait borner ses	
Ecartez horizontalement ..	rante sous qu'il gagne par jour	
— *verticalement*	est plus heureux que l'empe-	
Rapprochez horizontalement	reur à qui la puissance et	
— *verticalement*	l'immensité de son empire ne	
Redressez	suffisent pas. Hélas! oui, re-	
— *et nettoyez*	prit-il, c'est l'éducation mo-	
Substituez	ra~~l~~e, et non p~~o~~s le bien-êt~~r~~e	*l* / *a* / *r* /
Ajoutez des lettres	ma^ériel, qui est le princ^pe	*t* ^ *i* /
— *des mots*	réel et solide de / félicité. Je	*toute* /
Lettres gâtées, hautes	n'ai pas vo~~u~~lu le croi~~r~~e, j'ai	*u*) *r*)
— *d'un autre corps* ...	été bie~~n~~ fou.	*n* /
Majuscules, méduscules ..	(~~F~~rédéric SOULIÉ.)	*F* / *rédéric* /
Italique, romain	Amour *tout* est dans ce mot.	*ital* / *rom* /
Lettres supérieures	M~~me~~ Desbordes Valmore est	*me* //
Apostrophes	l'un de nos plus grands poètes.	' /
Alinéa à marquer	Un Français ne se rend pas.	
— *à supprimer*	Vaincre ou mourir.	
Alignez verticalement	3457 2341 3620 1512	
— *horizontalement* ...	La garde meurt, ne se rend pas.	
Remaniez	Parmi les grandes dames de Vi-	
	enne, le sort de celles qui ont du	
	cœur et de l'intelligence n'est	
Bourdon	tous les plaisirs du cœur et de	*voy. copie.*
Espaces à baisser	l'intelligence leur sont interdits.	X / X /

Ajoutons en passant l'explication de quelques termes particuliers, usités dans l'imprimerie, la librairie, etc.

Alphabétique, Qui est selon l'ordre de l'alphabet. *Une table alphabétique. Un index alphabétique.*

Ordre alphabétique, L'ordre selon lequel les lettres sont rangées dans l'alphabet. *L'ordre alphabétique est employé dans tous les vocabulaires.*

Écriture alphabétique, L'écriture au moyen des lettres de l'alphabet, par opposition à *Ecriture hiéroglyphique.*

Alphabétiquement, Dans l'ordre alphabétique.

Balles, Instrument avec lequel on étend l'encre sur les formes. Il consiste en un manche de bois, évasé en entonnoir, dont le creux est rempli de laine que recouvre une double peau de mouton ou de chien fixée avec de petits clous. *Toucher une forme avec les balles. Les balles sont aujourd'hui beaucoup moins employées que les rouleaux.*

Démonter les balles, Déclouer un côté des peaux, et ôter la laine.

Charger les balles, Prendre de l'encre et la distribuer sur la peau des deux balles.

Banque, Le payement qui se fait aux ouvriers, chaque semaine, ou tous les quinze jours, ordinairement le samedi. *Jour de banque. Livre de banque.*

Barre du châssis, Pièce de fer qui traverse, dans le sens de la hauteur ou de la largeur, le châssis dans lequel on assemble ou impose les pages.

Biseaux, Morceaux de bois coupés obliquement.

Blanc, Tout intervalle plus grand que les espaces ou les interlignes ordinaires. Une ligne de blanc. On dit qu'*Une lettre porte du blanc*, pour dire que, dans la composition, elle laisse naturellement de l'espace entre elle et les autres lettres qu'elle touche.

Blanchet, Morceau d'étoffe de laine ou de soie dont on garnit le tympan d'une presse, pour amortir le coup de la platine et rendre ainsi le foulage plus égal.

Blocage, Lettre renversée ou retournée que l'on met dans la composition pour tenir provisoirement la place d'une lettre qui manque.

Bourdon, Faute d'un compositeur qui a passé un ou plusieurs mots de la copie. *Il y a plusieurs bourdons dans cette page.*

Bout de ligne, La dernière ligne d'un alinéa, quand elle est terminée par un blanc plus ou moins considérable.

Brocher, Assembler et plier les feuilles d'un livre de manière que les pages se suivent, puis les coudre ensemble avec de la ficelle ou du fil passé dans la marge intérieure, et les couvrir d'un papier de couleur ou autre. *Il n'est pas nécessaire de relier ces cahiers, il suffit de les brocher.* (Acad.)

Brochure, Action de brocher un livre, des livres; ou le résultat de cette action. *Cette femme est occupée à la brochure. Des livres en feuilles et en brochure.* Dans le premier sens on dit aussi *brochage.*

Brochure, Ouvrage imprimé qui a peu d'étendue et qui n'est que broché. *Brochure politique. Faire relier plusieurs brochures en un seul volume.* Les éditeurs donnent parfois le nom de *demi-volume* à une brochure.

Cadrat, Petit morceau de fonte plus bas que les lettres, et de la largeur de trois ou quatre chiffres au moins, qui maintient les caractères et ne marque point sur le papier.

Cadratin, Petit cadrat de la largeur de deux chiffres. *Demi-cadratin*, Petit cadratin de la largeur d'un chiffre.

Cahier, Une feuille ou une demi-feuille d'impression pliée selon son format. *Dans les volumes de notre Grammaire, les feuilles sont divisées en deux cahiers pour plus de régularité, bien que cela augmente le prix de couture. Mais nous ne sommes pas des gens si intéressés, mes éditeurs et moi; bien que, pour ma part, j'aie reçu à cet égard une bonne leçon de Mrs Firmin Didot.*

Carton, Un ou plusieurs feuillets d'impression détachés d'une feuille entière. *Le titre de notre ouvrage forme un carton de quatre pages.*

Carton, Feuillet qu'on refait, à cause de quelques fautes qu'on y veut corriger, ou de quelque changement qu'on y veut faire. *Faire un carton. Mettre un carton à un livre.* En ce sens on dit aussi *Onglet.*

Casse, Sorte de caisse ou de boîte plate et découverte, composée de deux parties qui forment ensemble un carré, et divisée en petites cases contenant chacune tous les caractères d'une même lettre. *Casse d'italique. Casse de romain. Haut de casse*, La partie supérieure de la casse,

celle qui contient les capitales et différents autres caractères. *Bas de casse,* La partie inférieure de la casse, celle qui contient les minuscules ou lettres ordinaires, appelées aussi pour cette raison *Lettres du bas de casse.*

Casseau ou **Bardeau,** Moitié de casse dont les compartiments sont plus grands et plus profonds, et qui sert de réserve pour différents caractères.

Cassetin, Chacune des petites casses ou cellules de différentes grandeurs qui divisent une casse.

Chaperon, La quantité de feuilles ajoutées au nombre fixé, et destinées à remplacer les feuilles gâtées pendant le tirage. On dit plus ordinairement *Main de passe.*

Châssis, Cadre de fer, ordinairement traversé d'une barre, dans lequel on place les caractères assemblés en page, en les serrant de tous côtés avec des coins et des biseaux. Voyez *Ramette.*

Chevauchage ou **Chevauchement,** Effet de ce qui chevauche.

Chevaucher, se dit des mots qui vont de travers, et particulièrement des bouts de lignes qui montent ou descendent. *Ces lignes chevauchent.*

Clichage, L'art ou l'action de clicher. *Les procédés de clichage varient.*

Clicher, Faire des planches solides qui reproduisent en relief l'empreinte d'une composition en caractères mobiles, et qui peuvent servir à plusieurs tirages. *Clicher une page. Clicher un dictionnaire.* On dit de même, *Clicher un fleuron, une vignette.*

Cliché, se dit substantivement d'une planche, d'un relief obtenu par le clichage. *Le cliché d'une page. Faire des corrections sur les clichés.*

Cliceur, Ouvrier qui cliche. *Un habile clicheur.*

Coins, Petits morceaux de bois angulaires, que l'on chasse entre le châssis et les biseaux pour serrer la forme.

Colonne, Chacune des parties d'une page qui est divisée de haut en bas en plusieurs parties. *Livre imprimé par colonnes. Les colonnes d'un journal. Les colonnes d'un registre, d'un tableau,* Les divisions, les compartiments d'un registre, d'un tableau, indiqués par des lignes tracées de haut en bas. *Une colonne de chiffres,* Plusieurs chiffres placés les uns au dessus des autres. *La colonne des unités, des dizaines, des centaines,* etc.

Composer, Assembler les caractères pour en former des mots, des lignes, et des pages. *La feuille est composée, mais elle n'est pas tirée.*

Compositeur, Celui qui compose. *Compositeur aux pièces. Compositeur en conscience. Compositeurs, c'est de vos rangs que sont sortis le sage Franklin, le maréchal Brune, le poète Bérenger.*

Composition, L'art ou l'action de composer. *Apprendre la composition.*

Composteur, Petite règle de métal, composée de deux parties assemblées en équerre sur laquelle le compositeur arrange les lettres, pour former des lignes toujours égales, d'après la longueur déterminée.

Conscience, Travail pour lequel on s'en rapporte à la conscience de l'ouvrier. *Une journée de conscience. Mettre un compositeur en conscience.*

Conscience, La réunion des ouvriers qui sont habituellement en conscience; le lieu où ils travaillent. *C'est ordinairement la conscience qui corrige les tierces. Aller à la conscience.*

Copie, L'écrit ou l'imprimé d'après le quel on compose. *Copie manuscrite. Copie imprimée. Envoyez-nous de la copie.*

Coquille, Lettre qui a été employée pour une autre dans la composition, et qu'il faut corriger. *Faire des coquilles.*

Coquille ou **papier coquille**, Sorte de papier collé dont la marque est une coquille.

Cornières, Équerres de fer qui sont attachées aux angles du marbre d'une presse d'imprimerie, et qui servent à maintenir la forme.

Correcteur, Celui qui corrige les épreuves.

Correction, L'art ou l'action de corriger les épreuves, d'indiquer les fautes de composition, afin que l'ouvrier les fasse disparaître.

Correction, L'action du compositeur qui exécute les changements indiqués sur l'épreuve par le correcteur ou par l'auteur. *La correction de cette épreuve est terminée.*

Corrections, Changements écrits à la marge ou entre les lignes d'une épreuve ou d'un manuscrit. *Épreuve chargée de corrections.*

Couplets, Charnières qui réunissent la frisquette au grand tympan au moyen de brochettes cylindriques en fer.

Coupoir, Instrument pour couper ou rogner des interlignes, des filets, etc.

Couverture, Le papier, la peau, etc., qui sert à couvrir un livre. *Couverture imprimée. Couverture de vélin, de veau, de basane, de maroquin, de chagrin. Couverture dorée. Riche couverture.* Quand la couverture d'un livre est de peau, on dit plus ordinairement *reliure. L'élégance d'une couverture imprimée n'est pas sans influence sur la détermination des acheteurs.* L'imagination du compositeur, du prote, du patron, de l'éditeur, est souveraine ici. *Couverture avec cadre, fleurons, vignettes.*

Décharge ou **Papier de décharge**, Feuille de papier non collée, qu'on place sur le tympan pendant le tirage, pour empêcher la maculation.

Décognoir, Outil en bois qui sert à chasser les coins.

Distribuer, Replacer dans leurs cassetins les différentes lettres d'une forme qu'on vient de tirer.

Distribution, Action de distribuer; lettres à distribuer. *La distribution exige beaucoup d'habileté et de soin. Voici de la distribution.*

Doublage, Défaut qui consiste à faire paraître doubles les lignes ou les mots.

Doublon, Faute qui consiste à composer deux fois de suite un ou plusieurs mots.

Encarter, Mettre, insérer un carton à l'endroit d'une feuille où il doit être. *Ces quatre pages doivent être encartées, doivent s'encarter entre ces deux-là.*

Épilogue, La dernière partie ou la conclusion d'un poème, d'un discours, etc. (Du grec *epi*, sur, après, et *logos*, discours.)

Épisode, Action incidente liée à l'action principale dans un poème, dans un roman. *Un épisode bien amené.* (Du grec *epi*, sur, par dessus, et *eisodios*, qui arrive.)

Épreuve, Feuille d'impression sur laquelle l'auteur ou une autre personne indique les corrections, les changements que devra faire l'imprimeur. *La première épreuve. La seconde épreuve. Corriger, revoir une épreuve. L'épreuve est revue, il n'y a qu'à tirer.* On tire les épreuves parfois *au taquoir, à la brosse*, plus souvent *au rouleau*, mais plus généralement *sous presse.*— Les Allemands, faisant toujours des mots qu'ils nous empruntent la plus bizarre application, disent *correction* au lieu d'*épreuve*, comme ils disent *preuve* pour *répétition*, et *recension* pour *revue critique*. C'est quelque chose de curieux.

Épreuve, se dit également des premières feuilles qu'on tire sur une planche gravée pour juger de l'état du travail, et voir s'il n'y a point de fautes. *La première épreuve de cette estampe n'est pas bien venue.* (Acad.) Il se dit, par extension, de toute estampe, de toute gravure, tirée après que le travail, est entièrement terminé. *Épreuve* ou *estampe avant la lettre*, Epreuve tirée avant qu'on ait gravé au bas de la planche l'inscription qui en indique le sujet. *Épreuve* ou *estampe avec la lettre grise*, Épreuve tirée lorsque l'inscription n'est encore gravée qu'au trait. *Epreuve* ou *estampe gravée après la lettre*, Épreuve tirée avec l'inscription au bas.

Errata, Liste des fautes survenues dans l'impression, dit l'Académie, en ajoutant que, lorsqu'il ne s'agit que d'une faute à relever, quelques-uns disent *erratum*. Il faut convenir que, si l'Académie a une manche étroite, elle a l'autre fort large.

Le père Le Vasseur, n'ayant trouvé qu'une faute dans un de ses ouvrages, consulta ses amis pour savoir s'il fallait mettre *errata* ou *erratum*. Le père Simon lui dit : Donnez-le-moi, j'en trouverai encore une, et l'on mettra *errata*.

Cette anecdote fait ressortir tout ce que la double terminaison adoptée pour le mot dont il s'agit a de ridicule. *Errata* ne signifie pas *plusieurs fautes*, mais une *liste de fautes*. Un *errata* n'est pas une faute à indiquer, mais l'indication d'une faute ou de plusieurs fautes. Ecrivez donc au singulier un *errata*, et au pluriel des *erratas*; et, si vous voulez être conséquents, si vous ne voulez pas être obligés de dire un *pensum* et des *pensa*, un *agendum* et des *agenda*, un *memorandum* et des *memorenda*, un *duplicatum* et des *duplicata*, de manière à introduire les déclinaisons latines dans notre langue, pincez-moi rudement l'*erratum* et rejetez-le-moi vite dans son néant.

Pourtant nous avons contre nous cette phrase digne de figurer dans les annales de la langue : *Des deux* MAXIMA *et* MINIMA *de la plaine, le* MAXIMUM *et le* MINIMUM *nocturnes subsistent seuls; le* MAXIMUM *et le* MINIMUM *diurnes sont supprimés : l'amplitude totale de cette excursion est de 2/3 de millimètres.* (A. Bravais et Ch. Martins. *Journal des Débats.*)

Il est vrai que MM. Bravais et Martins sont des savants qui prennent les choses de haut.

Espaces, Petites pièces de fonte, plus basses que la lettre, qui ne marquent pas sur le papier, et qui servent à séparer les mots l'un de l'autre. *Une espace fine, une espace forte.*

Espacement, Intervalle qu'on laisse entre les mots ou entre les lignes. *Espacement régulier.*

Espacer, Laisser un intervalle entre les mots ou entre les lignes. *Ce compositeur espace bien les mots.*

Étendage, Assemblage de cordes tendues horizontalement sur lesquelles on étend les feuilles qui sortent de la cuve du fabricant de papier et celles qui sortent des presses de l'imprimerie. *Faites porter ce papier à l'étendage.*

Étendage, Lieu où est l'étendage. *Aller à l'étendage.*

Étendoir, Espèce de petite pelle à long manche, qui sert à placer sur l'étendage les feuilles imprimées.

Étoffes, Ce que l'imprimeur fait payer à raison de tant pour cent, au delà des frais d'impression, afin de se couvrir des dépenses que nécessitent le matériel, la correction, l'éclairage, etc. *Payer les étoffes.*

Les étoffes d'une presse, Les accessoires indispensables pour la faire rouler, tels que blanchets, tympans, etc.

Feinte, Défaut de touche dans une feuille imprimée, imperfection qui résulte de ce qu'une partie de la forme n'a pas reçu assez d'encre. *Faire une feinte.*

Folio, mot emprunté du latin. Feuillet. Il ne se dit qu'en parlant de registres, de manuscrits, etc., numérotés par feuillets et non par pages. *Folio recto*, ou simplement *recto*, La première page du feuillet. *Folio verso*, ou simplement *verso*, Le revers. *Voyez au folio premier, au folio dix.*

Folio, dans l'Imprimerie, Le chiffre numéral qui se met au haut de chaque page. *Le folio de cette page est tombé. Vérifier, changer les folios.*

Format, La dimension d'un volume en hauteur et en largeur. Elle est déterminée par le nombre et la dimension des feuillets que chaque feuille renferme. *Dans le format in-plano,* ou *format atlantique, la feuille ne contient qu'une page de chaque côté. Dans le format in-folio, la feuille n'a que deux feuillets, n'est pliée qu'en deux. Le format in-quarto a quatre feuillets ou huit pages; le format in-octavo huit feuilles ou seize pages,* Format *in-douze, in-seize, in-dix-huit, in-trente-deux. Grand format. Petit format. Le format d'un volume.*

Forme, Châssis de fer dans lequel sont contenues des pages de caractères. *Imposer une forme. Serrer les pages d'une forme avec des coins. Serrer une forme. Chaque feuille se compose de deux formes. Tirer une forme. Une forme de quatre pages, de huit pages,* etc. *Laver les formes. Le lavage des formes.*

Foulage, Action de la presse sur les feuilles qui reçoivent l'impression. *La régularité du foulage contribue à la beauté de l'impression.*

Fouler. *Cette presse foule bien; elle foule également, régulièrement.*

Frisquette, Châssis sur lequel on colle plusieurs feuilles de papier très-fort, où l'on découpe autant de pages qu'il y en a à la forme, et qu'on abat sur le tympan, afin d'empêcher que les marges et tout ce qui doit rester blanc ne soient maculés. *Découper la frisquette. Abattre la frisquette.*

Frontispice, Le titre imprimé d'un livre, placé à la première page, et entouré ou accompagné d'ornements et de vignettes. *On avait mis des attributs, des arabesques au frontispice de ce livre.* (Acad.)

Frontispice, Gravure que l'on place en regard du titre d'un livre, et dont le sujet est analogue au but et à l'esprit de l'ouvrage. *Le sujet d'un frontispice.*

Galée, Espèce de planche carrée avec un rebord où le compositeur met les lignes à mesure qu'il les compose.

Garnitures, Les divers morceaux de bois ou de métal dont on se sert pour séparer les pages et former les marges. *Garniture de bois. Garniture de fonte.*

Garniture, Tout ce qui est nécessaire pour imposer, comme châssis, coins, biseaux, etc.

Hausses, Petits morceaux de papier que l'on colle çà et là sur le tympan, aux endroits où l'impression vient faible.

Imposer, placer sur le marbre une composition quelconque, la garnir convenablement de son châssis, de ses biseaux, et la serrer pour en faire une forme. *Ces pages sont composées, il faut les imposer. Imposer une feuille.*

Imposition, Action ou manière d'imposer. *Faire l'imposition d'une forme. Les divers genres d'impositions.*

Imprimerie, L'art d'imprimer des livres, etc. « *L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère.*

» Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais ; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents, et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace.

» Vienne un déluge, la montagne aura disparu depuis long-temps sous les flots que les oiseaux voleront encore ; et qu'une seule arche flotte à la surface du cataclysme, ils s'y poseront, surnageront avec elle, assisteront avec elle à la décrue des eaux, et le nouveau monde qui sortira de ce chaos verra, en s'éveillant, planer au dessus de lui, ailée et vivante, la pensée du monde englouti. » (V. Hugo.)

L'imprimerie est la terreur des tyrans et l'espérance des philanthropes.

Destinée à porter au loin la lumière, l'imprimerie, espérons-le, finira par éclairer également tous les points du globe, et alors, comme dit Victor Hugo, sera accompli le magnifique rêve de l'intelligence, avoir pour patrie le monde et pour nation l'humanité. L'invention de l'imprimerie est due à Laurent Coster, de Harlem, qui se servit de caractères d'abord de bois, puis de plomb, et ensuite d'étain. Un de ses ouvriers, Faust, alla habiter successivement Amsterdam, Cologne, Mayence, et Paris (1462), et publia plusieurs ouvrages, avec Pierre Schæffer et Jean Gensfleich, surnommé Guttemberg. Ces trois hommes s'attribuèrent l'invention de l'imprimerie.— On dit aussi *Typographie.*

Imprimerie, Les caractères, les presses, et tout ce qui sert à l'impression des ouvrages. *Acheter une imprimerie. Les ustensiles, le matériel d'une imprimerie. Une imprimerie portative.*

Imprimerie, Établissement où l'on imprime des livres, etc. *Aller à l'imprimerie royale. Les ouvriers, le prote d'une imprimerie.*

Imprimerie en taille-douce, imprimerie lithographique, Établissement, lieu où l'on imprime des gravures en taille-douce, des lithographies.

Imprimeur, Celui qui fait imprimer des livres, etc., par des ouvriers qu'il dirige ; ouvrier qui travaille à la presse ; tout ouvrier qui travaille dans une imprimerie. *Imprimeur du roi. — Il y a vingt imprimeurs dans cette imprimerie. Compagnon imprimeur.*

Interfolier, Brocher ou relier un livre, manuscrit ou imprimé, en insérant des feuillets blancs entre les feuillets qui portent l'écriture ou l'impression. *Faire interfolier un livre où l'on veut écrire des notes.*

Interligne, L'espace qui est entre deux lignes écrites ou imprimées. *De grands interlignes.*

Interligne, Lame de métal, servant principalement à séparer les lignes et à les maintenir. *La longueur d'une interligne.*

Interligner, Séparer par des interlignes. *Cette composition n'est pas interlignée partout également.*

Justification, La longueur des lignes. *La justification est fixée invariablement dans le composteur de l'ouvrier. Justification ordinaire. Grande justification. Ce vers dépasse la justification.*

Justifier, Donner à une ligne la longueur qu'elle doit avoir. *Justifier une ligne.* Absolument, *Cet ouvrier justifie avec exactitude.*

Labeur, Ouvrage considérable et tiré à grand nombre, par opposition aux ouvrages de peu d'étendue, que l'on nomme *ouvrages de ville.*

Larron, Pli qui se trouve dans une feuille de papier mise sous la presse, et qui cause une défectuosité dans l'impression. —Petit morceau de papier qui, se trouvant sur la feuille à imprimer, reçoit l'impression, et laisse un blanc. — En termes de Librairie, Le pli d'un feuillet qui n'a pas été rogné, quand on a relié le livre. *Le relieur a laissé plusieurs larrons dans ce volume.*

Ligne, Les caractères rangés sur une ligne droite dans une page. *Il faut que le compositeur redresse cette ligne. Ce livre n'est pas à deux colonnes, il est imprimé à longues lignes. Ligne de vers. Ligne de sommaire. Ligne de titre. Ligne de pied ou de blanc. Bouts de ligne.*

Maillet, Espèce de marteau à deux têtes qui est ordinairement de bois, et qui sert pour serrer.

Main de passe. Voyez *Chaperon.*

MAJUSCULE, LETTRE MAJUSCULE, CARACTÈRE MAJUSCULE, Grande lettre, lettre capitale. (Du latin *majus*, plus grand.)

MARBRE, Pierre sur laquelle on pose les pages, pour les imposer, et les formes, pour les corriger. — La plaque de fonte qui recouvre le coffre de la presse, et sur laquelle pose la forme.

MARCHEPIED, Planche en talus sur laquelle l'imprimeur place un pied, soit en touchant, soit en tirant le barreau.

MARGE, Le blanc qui est autour d'une page imprimée ou écrite; et principalement le blanc qui est à droite du recto, à gauche du verso, et au bas des pages. *Grande, belle, petite marge. Marge de tête, de pied.*

MARGER, Composer les marges d'une feuille à imprimer, pour les mettre en rapport avec la forme.

MARGINAL, ALE, Qui est à la marge, en marge. *Note marginale. Les notes marginales des manuscrits ont souvent passé dans le texte.*

MARGINER, Écrire sur la marge d'un manuscrit, d'un livre imprimé. *J'ai marginé quelques pages de votre mémoire.*

MARRON, Ouvrage imprimé furtivement.

MARTEAU, Outil de fer qui a un manche ordinairement de bois, et qui est propre à serrer comme le maillet.

MÉDIUSCULE, Petite capitale. (Du latin *medius*, moyen.)

METTRE EN PAGES, Rassembler plusieurs paquets de composition, pour en former des pages d'une longueur déterminée.

METTEUR EN PAGES, Compositeur chargé de la mise en pages.

MISE EN PAGES (1), Action de mettre en pages.

MINUSCULE, Lettre ordinaire, appelée aussi *lettre du bas de casse*. (Du lat. *minus*, plus petit.)

MISE EN TRAIN, Action de tout disposer pour le tirage d'une forme.

MOINE, Endroit d'une feuille imprimée, qui n'ayant pas été touché ou ne l'ayant été que légèrement, est venu blanc ou pâle.

ONGLET, Carton de deux pages.

OPÉRATIONS, Compositions en plus petit caractère que le texte, où des chiffres simples ou compliqués de fractions ont une disposition de colonnes conforme aux opérations arithmétiques, qu'elles soient séparées ou non par quelques filets perpendiculaires; — tout paragonnage un peu compliqué avec ou sans accolade. *Opérations à deux colonnes. Opérations partielles.*

OUVRAGES DE VILLE ou **ÉVENTUELS**, Les affiches, les billets de naissance, de mariage, de décès, les adresses, les factures, les circulaires, etc. Il est opposé à *labeur*.

PAGE; Un des côtés d'un feuillet. Les deux pages d'un feuillet. Numéroter et parapher les pages d'un registre. *Page blanche.* — L'écriture ou l'impression contenue dans la page même. *Il faut tenir, il faut faire la page plus longue d'une ligne. Dans ce volume la page a trente lignes, il y a trente lignes à la page. Une page à deux, à trois colonnes. Cette page est trop blanche, le tirage n'est pas égal.* — Contenu de la page considérée sous le rapport littéraire. *Il y a de belles pages dans cet ouvrage.*

PAGINATION, Série des numéros de pages d'un livre. *La pagination de ce livre commence au titre. Faute de pagination.*

PAGINER, Numéroter les pages d'un livre. *La préface est paginée en chiffres romains, et le reste du livre en chiffres arabes.*

PAPIER, Composition faite ordinairement de vieux linge détrempé dans l'eau, pilé par des maillets ou broyé par des cylindres armés de lames, et réduit en pâte, ensuite étendu par feuilles, que l'on fait sécher. Le papier ainsi préparé ne peut encore servir qu'à l'impression. Pour le rendre propre à l'écriture il faut lui faire subir une opération qu'on appèle le *collage*, et qui consiste à plonger les feuilles dans un mélange d'amidon et d'alun. *Bon papier. Mauvais papier. Papier fin. Papier qui a du corps, qui n'a pas de corps. Papier de bonne pâte. Papier de cuve. Papier mécanique de toute longueur. Papier fort. De grand papier, de petit papier. Papier à lettres. Papier vélin. Papier bien collé, mal collé. Ce papier boit, parce qu'on ne l'a pas*

(1) M. Frey a cru devoir simplifier ce mot ainsi qu'il suit : *misenpage*. Il a eu grand tort, parce que cette locution n'est pas un nom composé, pas plus que *mise en œuvre, mise en vente, mise en liberté, mise en accusation, mise hors*, etc. M. Frey a simplifié *mise en train* de la même manière. Cela n'est pas tolérable.

bien collé. Papier battu, lavé, réglé. Papier doré sur tranche. Papier satiné. Papier à vignettes. Rame, main de papier. Il y a vingt mains de papier à la rame, et vingt-cinq feuilles à la main. Moulin à papier. Papier blanc, papier écrit. Livre imprimé sur grand papier, sur petit papier. Papier de soie. On a fabriqué du papier avec de la paille, de l'ortie, du chardon, etc. Papier de Chine, Papier fait avec la seconde pellicule de l'écorce de bambou, réduite en pâte.

Format et Dimension des diverses espèces de Papier.

Noms des Papiers.	hauteur.	largeur.
	millimètr.	millimètres
Papier pot	324,84	406,05
— tellière ou ministre	324,84	433,12
— couronne	351,91	460,19
— petit à la main...	351,91	527,86
— écu.....	385,75	500,76
— carré et coquille..	426,36	541,40
— cavalier.....	446,66	554,94
— grand raisin	460,19	595,55
— Jésus.....	527,86	703,82
— chapelet et soleil.	568,47	785,03
— colombier.....	588,37	866,24
— grand aigle.....	703,82	1,028,66
— grand monde....	785,03	1,191,08

Nota. Ces grandeurs sont prises sur papier d'Auvergne. Le papier d'Auvergne est un peu moins grand que celui d'Angoulême, qui lui-même est moins grand que celui d'Annonay. La différence est peu sensible.

Le papier tellière est employé pour les impressions de bureau et pour les pétitions. Le couronne est une sorte de papier dont la marque est une couronne, et qui sert également pour les impressions de bureau. Selon l'Académie, *Couronne* serait féminin, même en ce sens. Mais l'ellipse! l'ellipse! Faites attention à l'ellipse, tant recommandée par MM. Bescherelle. *Une rame de carré. Le carré est le papier qu'on emploie dans l'imprimerie, pour le plus grand nombre des ouvrages. L'ouvrage sera imprimé sur papier carré fin, sur cavalier vélin, sur jésus, sur grand colombier. Le coquille est une sorte de papier collé dont la marque est une coquille. Le grand raisin s'emploie surtout pour les ouvrages qu'on imprime avec un certain luxe. Le papier nom de Jésus,* ou simplement, *papier Jésus, est une sorte de papier* dont la marque portait autrefois le nom de Jésus (I. N. S.). Le *papier mécanique, d'une longueur indéfinie, entièrement fabriqué en coton, plus ou moins pluchéux, beaucoup moins fort que le papier fabriqué à la main, et désavantageux encore en ce que l'un des côtés, comme le fait observer M. Frey, porte l'empreinte de la toile sur laquelle il pose lors de la fabrication, tend néanmoins à tout envahir.* Ce papier n'est pas fait pour résister à l'action des siècles, et convient parfaitement pour les ouvrages de Jules Janin et autres. Les anciens ne connaissaient pas le papier. Ils se servirent, pour le même usage, d'abord de feuilles ou d'écorce d'arbre, puis de tablettes enduites de cire, sur les quelles on écrivait avec une sorte de poinçon ou de grosse aiguille appelée *style*, et enfin de feuilles faites avec des tiges de *papyrus* battues. Le papyrus est une plante qui croît en Égypte le long du Nil, et dont la tige est triangulaire. De *papyrus* est venu le mot *papier*. Au VIIe siècle, l'usage du *parchemin* remplaça celui du papyrus. L'invention du papier date du XIe siècle, et son emploi du XIIIe siècle seulement. Les papeteries ne s'introduisirent même guère en France que vers 1340. C'est en 1798 qu'on a inventé en Allemagne une machine qui convertit les chiffons en pâte et la pâte en papier continu. Deux minutes suffisent pour rendre le papier parfait lorsqu'il est réduit en pâte, et la fabrication marche si rapidement qu'elle fournit par minute environ vingt-trois pieds carrés de papier. C'est le papier mécanique. Ce procédé a été introduit en France en 1814.

L'invention du papier n'est pas moins importante que celle de l'imprimerie.

Papier libre ou **mort**, Le papier non timbré.

Papier réglé, Papier où sont tracées d'avance les lignes sur les quelles on place les notes de musique.

Papier timbré ou **marqué**, Papier marqué d'un timbre, dont on est obligé de se servir pour les écritures judiciaires, et pour les actes publics ou privés, dans les cas déterminés par la loi.

Papier de décharge. Voyez *Décharge*.

PAPILLOTAGE, Effet de l'impression, quand le caractère a marqué double, ou a laissé certaines petites taches noires aux

extrémités des pages et des lignes. On dit aussi *frisottement* et *doublage*.

PAPILLOTER. *Cette feuille papillote un peu.*

PAQUET, Une certaine quantité de lignes de composition, à peu près de l'étendue d'une page ordinaire, mais sans folio ni titre courant, et liée avec une ficelle. *Ce compositeur fait tant de paquets par jour.*

PAQUETIER, Compositeur qui travaille, qui compose des paquets, qui fait des paquets. *Ce metteur en pages occupe cinq paquetiers.*

PARANGONNAGE, Action de parangonner. *Faire un parangonnage.*

PARANGONNER, Faire qu'un caractère qui n'est pas du même corps que celui dont on se sert s'aligne bien avec lui.

PÂTÉ, Certaine quantité de caractères mêlés et confondus sans aucun ordre; ce qui arrive quand une forme se rompt par quelque accident.

PEAU DE VÉLIN, Peau de veau préparée pour la reliure ou pour l'impression. *Un exemplaire imprimé sur peau de vélin.*

PINCE, Espèce de petites tenailles, qui sert à enlever les lettres, quand on corrige sur le plomb.

PLACARD, ÉPREUVE EN PLACARD, Épreuve imprimée d'un seul côté de la feuille, et sans que la composition ait été divisée en pages.

POINTE. *Les imprimeurs ont des pointes dont ils font le même usage que de la pince.*

POINTER, Placer sur le tympan les feuilles qui sont en retiration, de manière que les pointures entrent exactement dans les trous qu'elles y ont faits, lorsqu'on tirait le premier côté.

POINTURES, Les deux petites pointes de fer attachées au tympan, qui, perçant d'abord à deux de ses extrémités la feuille de papier qu'on veut imprimer d'un côté, la traversent aux mêmes endroits quand on veut l'imprimer de l'autre côté, et font que les pages opposées se correspondent exactement.

POLICE, Évaluation de la quantité relative des lettres dont une fonte doit être composée; ou ces lettres même. *Faire la police d'un caractère.* (ACAD.) *Le poids d'une police de caractères.* (ID.)

Une police de cent mille lettres pèse environ :

POIDS APPROXIMATIF DE POLICE.	
En 6.....	50 kilog.
En 7.....	60 —
En 7 et 1/2.....	75 —
En 8.....	100 —
En 9.....	125 —
En 10.....	150 —
En 11.....	175 —
En 12 ou 13.....	225 —
En 14 ou 16.....	275 —
En 16 ou 18.....	325 —
En 18 ou 20.....	500 —
En 20 ou 22.....	600 —

Les cadrats et les espaces, ne sont pas compris dans cette évaluation. On ajoute par chaque centaine de kilogrammes environ vingt kilogrammes pour les blancs.

POST-FACE, Avertissement placé à la fin d'un livre.

PRÉFACE, Avant-propos, discours préliminaire que l'on met ordinairement à la tête d'un livre. — Cette partie de la messe qui précède immédiatement le canon. (*Le canon de la messe* consiste dans les prières qui contiennent les paroles sacramentelles, et d'autres oraisons, jusqu'à la communion exclusivement.)

PRESSE, La machine au moyen de laquelle on imprime, soit les feuilles d'un livre, soit des estampes, etc. *Presse d'imprimerie. Faire rouler la presse. Travailler à trois presses sur un même ouvrage. Presse de bois. Le chapeau, les jumelles, le sommier d'une presse de bois. Baisser, relever le sommier. Le sommier d'en haut. Le sommier d'en bas. Les nouvelles presses n'ont point de sommiers mobiles. La platine de la presse,* La partie de la presse qui foule sur le tympan. *Les branches de la platine. Les tablettes de la presse. L'arbre de la presse,* L'axe. *Le barreau de la presse,* Barre de fer terminée par un gros manche de bois, qui sert à faire mouvoir la *vis de la presse. Le train de la presse,* La partie de la presse sur laquelle on pose la forme, et qui avance sous la platine et s'en retire par le moyen de la *manivelle. Le berceau de la presse,* La partie antérieure qui soutient le train. *La potence de la presse,* La partie qui soutient le berceau. *Les bandes de la presse,* Les lames de fer sous les quelles glisse le train. *L'encrier de la presse,* Sorte de planche ou de table carrée sur laquelle les imprimeurs prennent, avec les balles ou avec le rouleau, l'encre dont ils noircissent la forme. On appèle *servante* un

morceau de bois sur lequel repose la frisquette, pendant que l'imprimeur pointe la feuille. *Le chevalet de la presse.* On nomme *tympan* une espèce de châssis composé de quatre barres de bois ou de fer, sur les quelles est tendu un morceau d'étoffe ou de parchemin. *Le grand tympan, le petit tympan. On étend sur le grand tympan les feuilles à imprimer, et le petit tympan reçoit l'action de la platine. La Frisquette.* Voyez ce mot à son rang alphabétique. *Presse de fonte.* La presse dite Colombienne est composée d'un *contrepoids*, d'un *petit levier*, d'un *grand levier*, de *brides*, de *tirants*, d'une *virgule cintrée*, d'un *régulateur*, d'un *barreau*, d'une *noix*, d'un *arbre*, d'une *platine*, d'un *corps de presse*, d'un *marbre*, d'un *chariot*, d'un *rouleau*, d'une *manivelle*, d'une *colonne* dite *du train*, de *tympans*, d'un *patin*, etc. Presse stanhope, dite anglaise : *Vase, tirant, virgule cintrée, virgule, vis, écrou, épaulette, branche du contrepoids, colonne du barreau, barreau, boîte coulante, corps de presse, pied, crochet du contrepoids, contrepoids, platine, marbre, chariot, rouleau, oreille du rouleau, manivelle, colonne du train, patin, crie du chariot, tympan couvert de sa frisquette.* Presse Frapié : *Cintre en fer forgé, sommier en fonte, platine, marbre, corps de presse, chariot, colonne, barreau, tirant en fer forgé, banc en bois, treuil pour la corde, cornières, brides en fer, manivelle.* Presse a toucheur mécanique, de Sellique : *Chapiteau, colonnes carrées sur les quelles sont ajustées les pièces qui portent les roues; colonnes rondes; base où sont fixées les colonnes ainsi que les coulisses sur les quelles le châssis va et vient; marbre en fer sur le quel est posée une plaque à surfaces parallèles, qui porte le châssis dans le quel est le caractère; platine portant un cadre qui contient les étoffes nécessaires à l'impression, et qu'on nomme tympan dans les presses ordinaires; châssis à trois compartiments, dont celui du milieu contient deux ou trois cylindres en gélatine, servant à encrer le caractère avant l'impression; frisquettes; leviers conjugués qui opèrent la pression; pièce de renvoi du mouvement de la manivelle aux leviers conjugués; roue qui porte la manivelle pour opérer la pression par les leviers conjugués; roue avec une manivelle à chaque bout de son axe, pour opérer la pression des deux côtés de la presse; support de la roue et de l'arbre de la platine; roues d'engrenage; contrepoids de la platine; coulisses sur les quelles pose et glisse le châssis; plaque à surfaces parallèles de la grandeur du marbre, la quelle porte la forme; châssis et caractères sous presse; planche pour porter le papier à imprimer; cylindres de gélatine pour encrer les caractères; cylindres pour la distribution de l'encre au nombre de cinq ou six; supports des cylindres de gélatine; pièce qui enlève la plaque et la fait glisser sur un galet quand on a besoin d'ôter ou de mettre une forme sous presse.* Etc. *Une presse mécanique fait autant de travail que huit presses ordinaires. On n'emploie les presses mécaniques que pour les ouvrages communs, comme, par exemple, le Journal des Débats. Presse d'imprimerie en taille-douce. Presse lithographique.*

La liberté des *presses* doit exister, comme nous avons toujours eu la liberté des écritoires. (Rabaud Saint-Etienne.)

L'ouvrage est sous presse, Il s'imprime actuellement. *Mettre un ouvrage sous presse,* Le livrer à l'impression, le faire imprimer. Fig., *Faire gémir la presse,* Faire imprimer un ouvrage. Il se dit plus souvent par raillerie. Fig., *La liberté de la presse,* Liberté de mettre au jour, par la voie de l'impression, ses idées, ses opinions sur toutes sortes de matières, sans être obligé de les soumettre à une censure. *La liberté de la presse existe en France et en Angleterre. La presse est libre en France.*

Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois. La censure ne pourra jamais être rétablie. (Art. 7 de *la Charte.*)

La *liberté de la presse* achève la démarcation que la parole a commencée entre l'homme et la brute. (Lemontey.)

La *liberté de la presse* est sans cesse réclamée par les opprimés; son asservissement par les oppresseurs. (Georgel.)

Il n'est point de gouvernement représentatif qui n'ait pour objet et pour fondement la liberté publique et individuelle; il n'est point de liberté publique et individuelle sans la *liberté de la presse*, et il n'est point de *liberté de la presse* sans la liberté des journaux. (De Lally-Tolendal.)

Le gouvernement de Charles X a péri, parce qu'il a voulu enchaîner la *presse.* Périsse de même tout gouvernement ennemi des lumières!

Quelle lâcheté aux tyrans d'enchaîner la *presse!* il n'y a que les voleurs et les meur-

triers qui n'osent agir au grand jour, et qui recherchent les ténèbres.

La liberté de la pensée et de la parole, c'est la libre respiration de l'âme. Honte et malheur sur les hommes au cœur étroit, aux idées étroites, qui, par l'asservissement de la *presse*, cherchent à étouffer l'âme sous la matière !

Comment des millions d'âmes, ayant à leur service des bras de chair, peuvent-elles se laisser bâillonner ainsi ? Quel homme en France, doué de quelque noble instinct, n'aimera mieux se faire écharper que de souffrir qu'on attente encore à la *liberté de la presse*, cette conquête glorieuse de nos pères, qui leur a coûté tant de sang, tant de sacrifices ?

La *presse* est le levier du monde. O tyrans, vous avez beau vous roidir contre elle, la presse finira par renverser vos trônes séculaires. Ne vaudrait-il pas mieux prévenir la secousse, et l'avoir dès à présent pour alliée plutôt que pour ennemie ? O rois, n'y a-t-il donc en vous aucun noble instinct qui vous porte à quelque chose de grand et de courageux ? O rois, vous avez donc peur ! Vous n'êtes donc pas sûrs de la validité de vos titres ! vous vous sentez donc faibles et petits ! De quelle gloire, de quelle puissance, de quelle grandeur, vous vantez-vous donc ? Belle gloire que de commander à des esclaves enchaînés, à des forçats, à des brutes ! Belle puissance que celle d'un geôlier, qui, pour un mot qu'il ne trouve pas assez humble, c'est à dire, assez vil, peut, en effet, infliger à tel de ses prisonniers huit jours de chaîne et de cachot ! Belle grandeur que celle d'un bourreau monté sur l'échafaud, avec tous les insignes et tous les instruments de sa profession, pour y torturer de nobles victimes, que lui abandonnent l'ignorance, la superstition, et le fanatisme ! Ah ! que j'aime bien mieux n'être qu'un simple instituteur, régnant sur mon petit peuple par la seule autorité de la raison et de l'amour ! — O rois, ne vous offensez point de ces humbles représentations ; ne me mordez pas, parce que j'ai voulu vous faire du bien. N'allez pas me prouver par là que, loin d'être des dieux, comme vous le prétendez, vous n'êtes que des hommes timides et arrogants. Rois, je ne suis point votre ennemi, mais j'aimerais à vous voir régner, non sur des esclaves, mais sur des hommes libres, non sur des automates, mais sur des hommes. C'est alors que je vous regarderais comme les plus nobles images de la divinité sur la terre. Les rois ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils soumettent toute leur grandeur à la justice.

Prote, Celui qui, sous les ordres de l'imprimeur, est chargé de diriger et de conduire tous les travaux, de maintenir l'ordre dans l'établissement, et de payer les ouvriers. (Du grec *prôtos*, le premier.) *Un prote intelligent, attentif, vigilant. Un prote négligent.*

Il se disait aussi autrefois de ceux qui lisent et corrigent les épreuves. *Un prote ne saurait être trop instruit.* (Acad.)

Prolégomènes, Longue et ample préface. *Les prolégomènes de la Bible.* (En grec *prolégoména*, de *prolégô*, je dis auparavant.)

Prologue, Préface, avant-propos. — Ouvrage qui sert de prélude à une pièce dramatique. (Du grec *pro*, avant, et *logos*, discours.)

Proterie, Emploi de prote ; — Durée des fonctions du prote ; — Bureau, cabinet du prote.

Prototype (Du grec *prôtotupos*, original, modèle, premier type), Instrument créé par Fournier jeune pour servir à régulariser la force des corps. Sa longueur, basée sur le pied de roi, est de deux cent quarante points typographiques ; en sorte qu'il faut, pour l'égaler, 48 lettres du corps 5, 40 du corps 6, etc.

Le **Typomètre** (du grec *tupos*, type, et *métron*, mesure), dont la longueur est de cent quatre-huit points typographiques, a remplacé le prototype. Aux yeux de M. Frey, auteur d'un Manuel de Typographie, et qui a peut-être plus de justesse dans ses vues que dans son style, ce n'est pas un progrès.

* En général, le style des manuels, comme celui des grammaires et des dictionnaires (si style il y a), est détestable. Cela est d'une diffusion, d'une lourdeur assommante, d'une incorrection inouïe ; cela fourmille de fautes grossières ; cela ressemble à un traité germanique ou à une composition de maître de langue ; cela n'est pas à lire. Et cela fait pourtant l'affaire du gros public, beaucoup mieux que le meilleur poème. Le coq s'arrange mieux d'un grain de millet que d'une perle, et l'âne à son tour

Préfère un vil chardon au plus bel ananas.

Queue, Bas d'une page qui n'est point rempli. *La queue d'un g, d'un p, d'un q*, etc., Ce qui excède par en bas le corps de ces différentes lettres. *La queue d'une note*, Le trait qui tient au corps de la note, et qui monte ou descend perpendiculairement à travers la portée.

Ramette, Châssis de fer qui n'a point de barre au milieu, et qui sert à imposer les ouvrages d'une seule page, comme les placards, les affiches, les tableaux, etc.

Registre, La correspondance que les lignes des deux pages d'un feuillet ont l'une avec l'autre. *Bon registre*, L'exactitude de cette correspondance. *Mauvais registre*, Le défaut de cette correspondance. *Faire le registre*, Tirer l'une sur l'autre les deux pages d'un feuillet, de manière que les lignes se répondent exactement.

Réglet, synonyme peu usité de *filet*. *Réglet simple, double, triple. Séparez ces deux articles par un réglet.* (Acad.)

Réglette, Petite règle de bois ou de fonte, qu'on emploie principalement pour former des garnitures.

Relier, Coudre ensemble les feuilles d'un livre et y mettre une couverture. *Relier un livre; le faire relier en maroquin, en veau, en vélin, en basane, en parchemin, etc. Cet ouvrier relie bien, relie proprement.* Voyez Livre, page 524 de la *Méthode du Genre*.

Reliure, L'ouvrage d'un relieur, et la manière dont un livre est relié. *J'ai payé tant pour la reliure de ce livre. Reliure de veau, de maroquin. Demi-reliure.*

Remaniement ou **Remanîment**, Travail qu'on fait, lorsqu'on change des pages composées, de petit en grand, de grand en petit; ou lorsqu'on est obligé, soit par la faute du compositeur, soit par les changements indiqués sur l'épreuve, de reculer et de reformer plusieurs lignes de suite, ou de transposer des lignes d'une page, d'une colonne dans une autre. *Faire le remaniement d'une feuille. Un long remaniement. De nombreux remaniements.*

Remanier. Voyez ci-dessus **Remaniement**. *Remanier une feuille, une page. Remanier plusieurs lignes. Il y a beaucoup à remanier. Remanier le papier*, Retourner en divers sens, et par parties, le papier qui a été trempé, afin que les feuilles soient toutes également pénétrées d'humidité. Il se dit figurément en parlant des ouvrages d'esprit qu'on retouche, aux quels on fait de grands changements.

Rentrée. Voyez Alinéa, page 355.

Réserve, Armoires qui contiennent le caractère en réserve.

Retiration, Action d'imprimer le second côté d'une feuille de papier, autrement dit *le verso*. Voyez Tirage.

Révision, Action par laquelle on revoit, on examine de nouveau. *Faire la révision d'une feuille pour s'assurer qu'il n'y reste plus de fautes.*

Romain. L'imprimerie est redevable de ce caractère, qui est devenu celui de l'Europe, à un Français, nommé *Nicolas Janson*. (A. Frey.)

Rouleau, Cylindre de bois sur lequel on a coulé une composition de colle et de mélasse, et qui sert à étendre l'encre sur les formes. *On fait plus souvent usage maintenant du rouleau que des balles. Prendre l'encre avec le rouleau.*

Rouler. *Faire rouler la presse*, Faire imprimer des ouvrages. On dit qu'*une presse roule*, lorsque la mise en train est terminée et que le tirage se continue sans interruption.

Sabot, La platine en bois des presses hollandaises.

Satinage, L'action de satiner, ou le Résultat de cette action. *Le satinage rend le papier plus lisse et plus fin. Carton de satinage.*

Satiner, Donner au papier l'œil du satin, au moyen de cartons fort lisses, appelés *cartons de satinage*, entre les quels on presse chaque feuille. *Presse à satiner.*

Sommaire, Extrait, abrégé. *Le sommaire d'un livre, d'un discours. Mettre des sommaires en tête des chapitres d'un livre. Dans les ouvrages imprimés, la première ligne d'un sommaire doit sortir au lieu de rentrer. Table des sommaires.* — Sous-titre phrasé dont la disposition linéaire affecte une forme contraire à celle de l'alinéa, et différente de celle de la poésie. *Forme linéaire des sommaires.* (A. Frey.)

Stéréotypage, Action de stéréotyper, ou L'ouvrage qui en résulte. *Procédé de stéréotypage.*

Stéréotype, Imprimé avec des pages ou planches dont les caractères ne sont pas mobiles, et que l'on conserve pour de nouveaux tirages. *Édition stéréotype.*

Stéréotyper, Imprimer avec des clichés, avec des pages ou planches solides. *Stéréotyper un ouvrage classique.*

Stéréotypie, Art de stéréotyper. —

Atelier où l'on stéréotype. (Du grec *stéréos*, solide, et *typos*, type.)

Supports du train ou **Tasseaux**, Fortes pièces de fer placées en saillie et longitudinalement sous le train en dehors des bandes.

Tableau, Feuille, planche sur la quelle des matières didactiques, historiques, et autres, sont rédigées et rangées méthodiquement, pour être vues d'un coup d'œil. *Tableau synoptique. Tableau régulateur du prix des grains. Tableau statistique. Les colonnes d'un tableau. Le cadre d'un tableau.* Voyez en un bel exemple, page 425.

Taquoir, Morceau de bois blanc, de la grandeur d'une page in-octavo, et doublé en bois de chêne, sur le quel on frappe avec un maillet pour égaliser dans le châssis tous les caractères dont une forme est composée.

Texte, Les propres paroles d'un auteur, considérées par rapport aux notes, aux commentaires, aux gloses qu'on a faites dessus. *Ce texte est corrompu, falsifié, obscur. Le texte n'est pas correct. Texte supposé. Interpoler le glose dans le texte*, L'y insérer par ignorance. *Restituer le texte*, Rétablir l'ordre, les mots, ou la ponctuation dont on suppose que l'auteur s'est servi.—Passage de l'Écriture Sainte qu'un prédicateur prend pour sujet de son sermon. *Le texte d'un sermon.*

Tierce, Dernière épreuve que le prote confère avec la précédente, pour être sûr que toutes les corrections sont exécutées. *Donner la tierce. Voir la tierce. Corriger la tierce. Signer la tierce*, Y apposer le *bon à tirer*, avec sa signature.

Tirage, Action de mettre la feuille sous presse et d'y imprimer les caractères. *Ce tirage n'a pas été soigné. On a déjà fait plusieurs tirages de cet ouvrage*, c'est à dire, plusieurs réimpressions avec les mêmes formes ou planches. *Premier, second, troisième tirage.* On le dit aussi en parlant des *estampes* et des *dessins lithographiés. Tirage en blanc*, L'action d'imprimer le premier côté d'une feuille de papier, autrement dit le *recto*, par opposition à *tirage en retiration. Aller en blanc. Aller en retiration. Mettre une feuille en retiration.*

Tirer, Imprimer. *Tirer des feuilles. Tirer des estampes. Bon à tirer.*

Titre, Inscription qui fait connaître la matière d'un livre, et ordinairement le nom de l'auteur qui l'a composé, etc. On le dit également des inscriptions analogues placées au commencement des divisions d'un livre. *Le titre d'un livre. Le titre d'un chapitre, d'un paragraphe. Nos fameux critiques du jour possèdent l'art de juger un livre sur le titre. Titre courant*, Ligne en petites capitales qui est mise au haut de chaque page d'un livre pour indiquer le sujet dont il traite. *Titre courant changeant. Sous-titre*, Le second titre qu'on donne à un livre, comme : LE LIVRE DE TOUS ou Foi, espérance, charité. Voyez *Frontispice.*

Tremper le papier, ou absolument, **tremper**, Imbiber d'eau, humecter le papier destiné à l'impression, pour lui donner de la moiteur et de la souplesse. *Tremper à la main. Tremper au balai. Le papier se trempe ordinairement une fois par main.*

Tremperie, L'endroit d'une imprimerie où l'on trempe le papier. *Aller à la tremperie.*

Tympan. Voyez *Presse.*

Type, Caractère d'imprimerie. *Des Types mobiles. De beaux types.* (Du grec *tupos.*)

Typographe, Celui qui sait, qui exerce l'art de la typographie. *Manuel du typographe.*

Typographie, L'art de l'imprimerie; et, plus spécialement, La réunion de tous les arts qui concourent à l'imprimerie.—Grand établissement typographique. (Du grec *tupos*, type, modèle, caractère, et *graphô*, j'écris.)

Typographique, Qui a rapport à la typographie. *Caractères, presses, procédés typographiques.*

Visorium, Instrument qui sert à tenir la copie sous les yeux du compositeur, et qui se fixe à la casse par une pointe. Il est formé d'une petite planchette longue sur laquelle on applique les feuillets en les arrêtant au moyen d'une pince mobile de bois appelée *mordant.*

Il n'est pas un écrivain, pas un professeur, pas un homme vivant quelque peu avec les livres, érudit, poète, journaliste, avocat, qui puisse se dispenser d'acquérir la connaissance exacte de tous les termes indiqués ci-dessus.

La Clef de la Langue sous le bras, un précepteur pourra sortir un beau matin avec son élève et lui faire visiter avec quelque fruit une imprimerie.

Signes Divers.

Signes algébriques.

+ *Plus.* Signe de l'addition, formé d'une ligne horizontale traversée par une verticale. On écrit 3 *ab*, pour *ab* + *ab* + *ab*. 3, comme on le voit, est ici un signe d'abréviation. Il se nomme *coefficient,* parce qu'il marque combien de fois le terme *ab* doit être répété. (En latin *coefficiens*, de *cum*, avec, et *efficere*, faire : qui fait un même terme avec la quantité algébrique.)

— *Moins.* Signe de la soustraction, formé par une seule ligne horizontale.

± *Plus ou moins.*

= *Égale* ou *est égal à.* Signe de l'égalité, formé de deux traits horizontaux et parallèles.

× *Multiplié par.* Signe de la multiplication, composé de deux lignes obliques croisées. On exprime encore la multiplication en séparant les facteurs par un point, ou même en les écrivant l'un à côté de l'autre, sans l'interposition d'aucun signe. Ainsi les trois formules suivantes, $a \times b$, $a.b$, ab, signifient toutes également a multiplié par b. Si l'on avait à multiplier a par a, et encore par a, puis par b et encore par b, puis enfin par c, on écrirait $aaabbc$. Mais pour abréger on écrit aussi, a^3b^2c. 3 exprime qu'a est trois fois facteur, et s'appèle *exposant.* Il en est de même de 2 par rapport à b. L'exposant de c est censé 1, chiffre qu'on est libre d'écrire ou de ne point écrire.

: *Divisé par* ou *est à.* Signe formé de deux points placés l'un sur l'autre.

∷ *Comme.* 4 : 7 : : 8 : 11 (*4 est à 7 comme 8 est à 11*).

> *Plus grand que.* Signe de supériorité, Espèce d'angle aigu qui se place entre deux quantités pour exprimer que l'une est plus grande que l'autre. La quantité vers la quelle est tournée l'ouverture de l'angle est toujours la plus grande.

< *Plus petit que.*

∺ Progression par quotient.

÷ Progression par différence.

√ Signe radical. Il se met devant les quantités dont on veut extraire les racines.

∞ Infini.

Termes d'Algèbre et d'Arithmétique.

Algèbre. L'algèbre est l'arithmétique généralisée ; c'est la science du calcul des grandeurs ou quantités en général, dans la quelle on emploie, au lieu de chiffres, les lettres de l'alphabet, qui, n'ayant aucune valeur déterminée, peuvent représenter toutes sortes de grandeurs. Selon la définition de l'Académie, l'algèbre est cette partie des mathématiques qui, considérant les grandeurs d'une même nature sous la seule acception abstraite de leur inégalité, les exprime par des caractères communs à toutes leurs valeurs particulières, et développe ainsi leurs relations de quantité les plus générales. — Traité d'algèbre. *L'algèbre de Bezout.* — Fig. et fam., *C'est de l'algèbre pour lui,* Il n'y entend rien. (De l'arabe *al,* le, et *Geber,* nom d'un mathématicien.)

Algébrique, Qui appartient à l'algèbre. *Calcul algébrique* ou *d'algèbre. Formule algébrique,* Ensemble de termes algébriques qui compose l'expression la plus générale d'un résultat de calcul. *Opérations algébriques.*

Algébriste, Celui qui sait l'algèbre, qui fait des opérations d'algèbre.

Antécédent. Voyez *Terme.*

Arithmétique, Science des nombres, art de calculer. *Arithmétique pratique. Arithmétique spéculative. Arithmétique décimale. Les quatre premières règles de l'arithmétique sont l'addition, la soustraction, la multiplication, et la division.* (Du grec *arithmos,* nombre.)

Binome, Quantité algébrique composée seulement de deux termes unis entre eux par les signes *plus* ou *moins.* A × B est un binome qu'on exprime ainsi, A *plus* B. *Binome de Newton,* Formule donnée par Newton pour élever un binome à des puissances quelconques. (Du latin *bis,* deux fois, et du grec *nomê,* part, division.) L'étymologie grecque *nomê,* par omicron, me force à demander pourquoi l'on écrit ordinairement *nôme* avec un accent circonflexe.

Carré mieux **quarrè.** *Pied carré, mè-*

tre quarré, etc., surface quarrée dont chaque côté a un pied, un mètre, etc.) Voyez *Nombre*.

Coefficient, Le nombre ou la quantité connue, ou censée telle, qui s'écrit au devant d'une quantité algébrique inconnue, et qui la multiplie. Lorsqu'une lettre n'est précédée d'aucun nombre elle est toujours censée avoir 1 pour coefficient. Dans 5^b, v^x, etc., 5 est le coefficient de b, v celui de x. C'est pour abréger qu'on écrit ainsi 5^b, au lieu de $b+b+b+b+b$.

Conséquent. Voyez *Terme*.

Cube. Voyez *Nombre*.

Démonstration, Raisonnement qui prouve d'une manière évidente et convaincante. *Démonstration mathématique, géométrique. Il a trouvé la démonstration de ce problème.*

Dénominateur. C'est, des deux nombres qui expriment une fraction, Celui qui s'écrit au dessous de l'autre, et qui marque en combien de parties on suppose l'unité divisée. *Dans la fraction* $\frac{3}{4}$ *(trois quarts), 4 est le dénominateur, 3 est le numérateur. De même, dans la fraction* $\frac{a}{b}$ B *est le dénominateur*, A *le numérateur. Réduire deux fractions au même dénominateur* ou *à une même dénomination.* Le *numérateur* et le *dénominateur* sont appelés les *deux termes de la fraction.*

Différentiel, Qui procède par différence. *Calcul différentiel,* Sorte de calcul qui considère les quantités variables dans leur mode d'accroissement par différences infiniment petites. Voyez *Quantité.*

Dividende, Nombre à diviser selon la règle de la division. *Le dividende s'écrit à la gauche du diviseur*, dont on le sépare par un trait. (Du latin *dividendus numerus.*) — En termes de Commerce et de Finance, La portion d'intérêt ou de bénéfice qui revient à chaque actionnaire d'une compagnie de commerce ou de finance, et qui se paye, soit à la fin de l'année, soit à d'autres époques convenues. *Toucher, recevoir son dividende. Un faible dividende.* — La portion afférente à chaque créancier sur la somme qui reste à partager après la liquidation d'une maison en faillite. *Cette faillite ne présente qu'un dividende de cinq pour cent.* (Acad.)

Diviseur, Nombre par lequel on en divise un plus grand. *Quand on divise cent par dix, dix est le diviseur et cent est le dividende.* Le *commun diviseur* de plusieurs quantités est la quantité qui les divise toutes exactement; ainsi 3 est commun diviseur de 12, 15, 24, 30, parce que ces nombres sont divisibles par 3. *Le plus grand commun diviseur.* On l'obtient en divisant le plus grand nombre par le plus petit, puis le plus petit par le reste de la première division, puis le reste de la première division par celui de la seconde, etc., jusqu'a ce que l'on trouve zéro pour reste. Le dernier diviseur est le plus grand commun diviseur cherché.

Élimination, Opération dont le but est de faire disparaître toutes les *inconnues*, moins une, qui se trouvent dans une équation.

Équation, L'expression de la condition d'égalité établie entre deux quantités algébriques. Deux quantités égales écrites à la suite l'une de l'autre, et séparées par le signe *égale*, forment une *équation*. Les quantités séparées par ce signe se nomment les *membres de l'équation. Le premier, le second nombre d'une équation. Résoudre une équation,* Trouver la valeur de la quantité inconnue qui s'y trouve liée aux quantités connues; valeur dont la substitution dans chaque membre à la place de l'inconnue doit rendre ces nombres identiques. *Réduire une équation. Équation du premier, du second, du troisième degré,* etc., Équation dont l'inconnue est à la première puissance, à la seconde puissance, etc. On désigne cette puissance par *l'exposant.* Les quantités inconnues sont désignées par les lettres z, y, x, v; les quantités connues par des chiffres ou les premières lettres de l'alphabet a, b, c, d. *Dégager l'inconnue,* La faire sortir des relations algébriques où elle est engagée. Une *équation* est nommée *à une, à deux, à trois inconnues,* selon le nombre de quantités inconnues qu'elle renferme. *Équations algébriques*, Celles qui ne contiennent que des puissances entières des inconnues. *Equations transcendantes,* Celles qui ne renferment que des puissances irrationnelles, des quantités infinitésimales. *Équations exponentielles,* dans les quelles il entre des quantités exponentielles. Les *quantités exponentielles* sont des puissances dont l'exposant est indéterminé ou variable, telles qu'a^x, x^z. Le *calcul exponentiel* est l'ensemble des procédés à l'aide des quels on trouve les différentielles et les intégrales des quantités exponentielles. (En latin *æquatio,* d'*æquare*, égaler.)

Exposant, Le nombre qui exprime le rapport de deux autres. *Trois est l'exposant du rapport de douze à quatre.* — Le nombre qui exprime le degré d'une puissance. *Deux est l'exposant du quarré, trois est celui du cube,* etc. L'exposant s'écrit à la droite et un peu au dessus de la quantité exprimée. Dans b^4 le chiffre 4 indique que la quantité b doit être multipliée quatre fois par elle-même. Ce qu'il faudrait indiquer autrement par $b + b + b + b$. C'est Descartes qui est l'inventeur de l'exposant.

Expression, Nom donné à la formule qui représente la génération d'une quantité.

Facteur, Chacune des quantités qui servent à former un produit. En divisant le produit par l'un des facteurs, on a pour quotient le produit de tous les autres.

Fraction, Quantité qui contient un certain nombre de parties de l'unité, et dont l'expression est généralement formée de deux termes, l'un appelé *numérateur,* exprimant le nombre des parties d'unité, et l'autre *dénominateur*, indiquant combien il faudrait de ces parties pour former l'unité entière. *Un demi* ($\frac{1}{2}$), *deux tiers* ($\frac{2}{3}$), *trois quarts* ($\frac{3}{4}$) *sont des fractions. Le numérateur et le dénominateur s'appèlent les* TERMES *de la fraction. Une fraction ne change pas de valeur lorsqu'on multiplie ou qu'on divise ses deux termes par un même nombre; ce qui donne le moyen de réduire les fractions à une plus simple expresssion.* Ainsi $\frac{1}{3} = \frac{5}{6} = \frac{9}{18} = \frac{12}{36}$. Si le numérateur d'une fraction est plus grand que son dénominateur, cette fraction vaut plus de 1, et contient des unités principales. Pour trouver ces unités on divise le numérateur par le dénominateur. Ainsi $\frac{17}{6}$ *égale* 17 *divisé par* 6 ou 2 entiers et $\frac{5}{6}$. Pour réduire des fractions au même dénominateur, c'est à dire, leur donner un dénominateur commun, par exemple les fractions $\frac{1}{5}, \frac{2}{5}, \frac{3}{6}, \frac{4}{7}$, on fait le produit des trois dénominateurs 5, 6, 7; le quel est 210. On multiplie 210 par la première fraction, et l'on obtient la nouvelle fraction $\frac{210}{630}$. Pour la deuxième fraction, on fait le produit des dénominateurs 3, 6, 7; lequel est 126. On multiplie 126 par la deuxième fraction, et l'on a la nouvelle fraction $\frac{252}{630}$. Et ainsi des autres. Pour l'*addition* et la *soustraction* des fractions, quand les dénominateurs sont égaux, on opère sur les numérateurs comme sur les nombres entiers, et l'on donne à la somme ou au reste le dénominateur commun. Exemples: $\frac{4}{6} + \frac{3}{6} + \frac{3}{6} + \frac{3}{6} = \frac{13}{6} = 2$. $\frac{4}{6} - \frac{2}{6} = \frac{2}{6}$. Si les dénominateurs sont différents, on réduit d'abord les fractions au même dénominateur. Pour multiplier deux fractions l'une par l'autre, on multiplie les numérateurs l'un par l'autre, ainsi que les dénominateurs. Exemple : $\frac{4}{5} \times \frac{3}{8} = \frac{12}{40}$. Pour la *division*, on multiplie la fraction dividende par la fraction diviseur renversée. Exemple : $\frac{5}{6} : \frac{4}{7} = \frac{5}{6} \times \frac{7}{4} = \frac{35}{24}$. *Fractions de fractions.* De même que les fractions ordinaires se forment de parties de l'unité principale, on peut concevoir les fractions elles-mêmes divisées en plusieurs parties égales, qu'on appèle *fractions de fractions.* Si on a la fraction $\frac{2}{3}$, et qu'on en prenne le $\frac{1}{2}$, on formera la *fraction de fraction* $\frac{1}{2}$ de $\frac{2}{3}$, qui s'énonce *un demi de deux tiers.* Pour réduire des fractions de fractions à des fractions simples, on les multiplie simplement l'une par l'autre. Exemple : $\frac{1}{2}$ *de* $\frac{2}{3} = \frac{1}{2} \times \frac{2}{3} = \frac{2}{6}$. *Fractions continues,* Séries de nombres fractionnaires, numériques ou algébriques (1), qui se prolongent indéfiniment. *Fractions décimales,* Fractions exprimées en parties décimales de l'unité, comme des dixièmes, des centièmes, des millièmes, des dix millièmes, des cent millièmes, des millionièmes, etc., qu'on écrit à la droite des unités simples selon leur rang de subdivision,

(1) Si les trois adjectifs *fractionnaires, numériques, algébriques,* exprimaient trois qualités distinctes du même objet, il faudrait une virgule avant la conjonction *ou;* mais les deux mots *nombres fractionnaires* ne forment ensemble qu'une dénomination de la chose qualifiée par les adjectifs *numériques* et *algébriques.* C'est comme pour le titre de notre livre : *Nouvelle Grammaire française, encyclopédique et morale. Nouvelle grammaire française* est la dénomination de l'ouvrage, *encyclopédique et morale* en sont deux qualificatifs. Donc, point de virgule. En revanche, M. notre honorable éditeur aurait bien fait d'en mettre une après *de lecture*, ainsi que je vais le faire, dans *Méthode de prononciation*, *de lecture, et d'orthographe.* Mais nous ne connaissions alors que la *ponctuation* de MM. Boiste, Girault Duvivier, Napoléon Landais, etc.; ce qui vous fera comprendre, ami lecteur, pourquoi la première partie de notre ouvrage s'écarte quelquefois des excellents principes que votre saine critique (ceci ne s'adresse pas à toutes sortes de lecteurs) n'aura pas manqué d'approuver dans notre nouvelle Grammaire française, vraiment nouvelle et vraiment française, à laquelle vous vous félicitez, je l'espère, d'avoir souscrit.

en les séparant de ces unités par une virgule, pour indiquer où les subdivisions fractionnaires commencent. *Les fractions décimales cinq dixièmes* (0,5) *et cinquante centièmes* (0,50) répondent à un demi ($\frac{1}{2}$). (Acad.) Comme on le voit par cet exemple, le premier chiffre à droite de la virgule prend le nom de *dixième*, le deuxième celui de *centième*, le troisième celui de *millième*, etc. La fraction 27,389 s'énoncera 27 *entiers* 389 millièmes,. *L'addition* et la *soustraction* s'effectuent comme s'il s'agissait de nombres entiers. Il faut seulement avoir soin de maintenir la virgule à sa place. La *multiplication* s'effectue d'abord comme s'il n'y avait pas de virgule, et l'on sépare ensuite à la droite du produit obtenu autant de décimales qu'il y en a dans les deux facteurs. Exemple: 22,15 × 12,50 = 276,8750 ou 276 entiers 8750 dix-millièmes. La *division* présente deux cas. Lorsque les deux facteurs contiennent le même nombre de décimales, on obtient le quotient en effectuant la division comme s'il n'y avait pas de virgule. Lorsque le dividende et le diviseur ne contiennent pas le même nombre de décimales, on ramène ce cas au précédent, en plaçant à la droite du nombre qui en contient le moins autant de zéros qu'il en faut pour égaler l'autre. Exemple: 254,481 : 22,4 = 254,481 : 22,400 = 11, $\frac{8081}{10000}$, 11 entiers 8081 parties d'un tout qui en contient 10000. Pour convertir une fraction ordinaire en fraction décimale, il faut diviser le numérateur augmenté d'un certain nombre de zéros par le dénominateur, et séparer au quotient, par une virgule, autant de décimales qu'on a ajouté de zéros. Exemples : $\frac{6}{8}$ ou 0,75. *Fractions sexagésimales*, Fractions dont les dénominateurs dérivent du nombre 60. *Fractions littérales* ou *algébriques*, Fractions désignées par des lettres. $\frac{a}{b}$ *est une fraction littérale* qu'on énonce *a* sur *b*. On fait sur elles les mêmes opérations que sur les fractions algébriques. *Fractions rationnelles*, Expressions algébriques composées de fractions, et ne renfermant que des exposants entiers.

Grandeur, Tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution. Voyez *Quantité*.

Incrément, Ce dont croît ou décroît une quantité variable. (En latin *incrementum*, de *crescere*, croître.)

Infinitésimal (Calcul), Le calcul des infiniment petits. *Le calcul infinitésimal a deux branches : le calcul différentiel et le calcul intégral.*

Intégral (Calcul), Le calcul par lequel on remonte des incréments infiniment petits aux quantités finies dont ils dérivent.—*L'intégrale d'une quantité différentielle*, La quantité finie dont cette différentielle est l'incrément infiniment petit.

Irrationnel. *Quantités irrationnelles*, Qui n'ont aucune commune mesure avec l'unité, c'est à dire, qui ne peuvent être représentées ni par des nombres entiers ni par des fractions. *Nombre irrationnel.*

Logarithme. (Du grec, *logos*, raison, proportion, et *arithmos*, nombre : nombre en proportion avec un autre. Voyez *Table*.

Mathématique, s. f. (Du grec *mathema*, au pluriel *mathemata*, science : *la science par excellence;* parce que les *mathématiques* sont les seules connaissances naturelles susceptibles d'une démonstration rigoureuse.) Science qui a pour objet les propriétés de la grandeur en tant qu'elle est calculable ou mesurable. Il s'emploie le plus ordinairement au pluriel. On ne l'emploie jamais au singulier avec l'article. *Etudier en mathématique. Principes, propositions, théories, problème de mathématiques. Instrument de mathématique. Il sait les mathématiques. La géométrie, l'optique, l'astronomie, sont des parties des mathématiques. Cours de mathématiques.*

Etui de mathématique, Etui dans lequel sont renfermés les instruments nécessaires aux mathématiciens.

Mathématiques pures, Celles qui considèrent les propriétes de la grandeur d'une manière abstraite. *Mathématiques mixtes* ou *Mathématiques appliquées*, Celles qui les considèrent dans certains corps ou sujets particuliers. Les mathématiques pures comprennent la science des nombres ou *algorithmie* et la science de l'étendue ou *géométrie*. L'algorithmie se divise en deux branches, comprenant l'une les nombres considérés en général ou les lois des nombres, l'autre les nombres considérés en particulier ou les faits des nombres. La première est l'*algèbre* ou *arithmomie*, la seconde est l'*arithmétique* ou *arithmographie*. Les mathématiques appliquées le sont ou aux objets de la *nature* ou aux objets de l'*art*. Dans le premier cas elles sont *physico-mathématiques*, et dans le second *technico-mathématiques*. Les premiers renferment la *mécanique* et toutes ses branches : *l'astronomie, l'hydraulique, l'optique, l'acoustique*, etc. Les secondes renferment

l'arpentage, *l'architecture*, *la gnomonique*, *la géodésie*, etc.

Monome, Grandeur qui est exprimée sans que celles qui la composent soient jointes par les signes *plus* ou *moins*. (Du grec *monos*, seul, et *nomê*.)

Moyenne proportionnelle, Quantité moyenne entre deux autres. *Moyenne proportionnelle arithmétique*, Moitié de la somme de deux quantités inégales. *Moyenne proportionnelle géométrique*, La racine quarrée du produit de deux nombres. *4 est moyenne arithmétique entre 3 et 5*, *6 entre 5 et 7*, *20 entre 9 et 31*. *12 est moyenne géométrique entre 8 et 18, parce que le quarré de 12, 144, égale le produit de 8 par 18.*

Multiplicande, Nombre à multiplier par un autre. *Dans la multiplication de 6 par 7, 6 est le multiplicande.* (Du latin *multiplicandus numerus*.)

Multiplicateur, Nombre par lequel on en multiplie un autre. *Dans la multiplication de 7 par 6, 6 est le multiplicateur.*

Nombre, Unité, collection d'unités, partie de l'unité. *Le nombre se considère de deux manières, comme nombre abstrait ou comme nombre concret. Nombre abstrait,* Tout nombre considéré en lui-même, sans application à rien de déterminé. On dit aussi, mais rarement, *nombre nombrant. Nombre concret,* ou *nombre nombré*, se dit de l'application du nombre abstrait à quelque sujet que ce soit. *Nombre entier*, Celui qui contient l'unité un certain nombre de fois exactement, comme, un, deux, trois, etc.; et *Nombre rompu* ou *fractionnaire,* ou simplement, *Fraction,* Celui qui ne contient que des parties de l'unité, comme, un demi, deux tiers, trois quarts, etc. *Nombres composés,* Nombres composés de différentes espèces d'unités, tels que 5 livres 10 sous 7 deniers, 5 pieds 6 pouces 2 lignes. *Nombre premier*, Tout nombre qui ne peut être divisé exactement et sans reste par aucun autre nombre que par l'unité, comme, Trois, cinq, sept, onze, etc. *Nombre quarré,* ou simplement et plus ordinairement, *Quarré,* Le produit qui résulte d'un nombre multiplié par lui-même, *Seize est le quarré de quatre. Neuf est le quarré de trois. Le quarré de douze est cent quarante-quatre.* Voyez *Racine quarrée. Nombre cube* ou *cubique*, ou simplement et plus ordinairement, *Cube,* Le produit d'un nombre multiplié deux fois par lui-même. *Huit est un nombre cube, dans lequel quatre qui est le nombre quarré, est multiplié par sa racine, qui est deux. Nombre décimal,* Nombre de parties de l'unité divisée en dix. (Du latin *numerus*.)

Numérateur, Le nombre qui indique, dans une fraction, combien elle contient de parties de l'unité. Dans la fraction $\frac{6}{10}$, le chiffre 10 indique que l'unité a été divisée en dix parties égales, et le chiffre 6, qu'on a pris seulement six de ces parties. Ce dernier est le *numérateur*.

Numération, Art de former les nombres, et par là d'exprimer une quantité quelconque par des chiffres. Ces chiffres sont 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, et 9. Le premier, appelé zéro, n'a par lui-même aucune valeur, mais il influe sur celle des autres par la place qu'on lui fait occuper. Il n'est pas de quantité, si élevée, si compliquée qu'elle soit, qu'on ne puisse exprimer à l'aide de ce petit nombre de chiffres. Ils suffisent à toutes les combinaisons du calcul, comme les vingt-cinq lettres de l'alphabet à toutes celles de la pensée. Cela tient à ce qu'un chiffre acquiert une valeur de plus en plus grande, à mesure qu'il s'éloigne d'un rang vers la gauche. Prenons pour exemple le nombre 1325. Le chiffre 2, qui est au deuxième rang, vaut dix fois 2 ou 20; le chiffre 3, qui occupe le troisième, vaut trois fois cent, ou 300; le chiffre 1, placé au quatrième, vaut 10 fois cent, ou 1000 *(mille trois cent vingt-cinq)*. 1 placé à gauche du zéro (10) vaut dix. Pour faciliter l'énonciation d'un nombre élevé, on en sépare les chiffres de trois en trois par une virgule, en commençant à droite. Exemple :

Chiffres.

Chiffres arabes.	*Chiffres romains.*	*Valeur.*
1	I	un.
2	II	deux.
3	III	trois.
4	IV ou IIII	quatre.
5	V	cinq.
6	VI	six.
7	VII	sept.
8	VIII	huit.
9	IX	neuf.
10	X	dix.
11	XI	onze.
12	XII	douze.
13	XIII	treize.
14	XIV	quatorze.
15	XV	quinze.
16	XVI	seize.
17	XVII	dix-sept.
18	XVIII	dix-huit.
19	XIX	dix-neuf.
20	XX	vingt.
21	XXI	vingt-un.
22	XXII	vingt-deux.
23	XXIII	vingt-trois.
24	XXIV	vingt-quatre.
25	XXV	vingt-cinq.
26	XXVI	vingt-six.
27	XXVII	vingt-sept.
28	XXVIII	vingt-huit.
29	XXIX	vingt-neuf.
30	XXX	trente.
31	XXXI	trente-un.
40	XL ou XXXX	quarante.
41	XLI	quarante-un.
50	L	cinquante.
51	LI	cinquante-un.
60	LX	soixante.
61	LXI	soixante-un.
62	LXII	soixante-deux.
63	LXIII	soixante-trois.
64	LXIV	soixante-quatre.
65	LXV	soixante-cinq.
66	LXVI	soixante-six.
67	LXVII	soixante-sept.
68	LXVIII	soixante-huit.
69	LXIX	soixante-neuf.
70	LXX	*septante* ou soixante-dix.

Chiffres arabes.	*Chiffres romains.*	*Valeur.*
71	LXXI	soixante-onze ou *septante-un.*
72	LXXII	soixante-douze.
73	LXXIII	soixante-treize.
74	LXXIV	soixante-quatorze.
75	LXXV	soixante-quinze.
76	LXXVI	soixante-seize.
77	LXXVII	soixante-dix-sept.
78	LXXVIII	soixante-dix-huit.
79	LXXIX	soixante-dix-neuf.
80	LXXX	*octante* ou quatrevingts.
81	LXXXI	quatrevingt-un ou *octante-un.*
82	LXXXII	quatrevingt-deux.
83	LXXXIII	quatrevingt-trois.
84	LXXXIV	quatrevingt-quatre.
85	LXXXV	quatrevingt-cinq.
86	LXXXVI	quatrevingt-six.
87	LXXXVII	quatrevingt-sept.
88	LXXXVIII	quatrevingt-huit.
89	LXXXIX	quatrevingt-neuf.
90	XC	*nonante* ou quatrevingt-dix
91	XCI	quatrevingt-onze ou *nonante-un.*
92	XCII	quatrevingt-douze.
93	XCIII	quatrevingt-treize.
94	XCIV	quatrevingt-quatorze.
95	XCV	quatrevingt-quinze.
96	XCVI	quatrevingt-seize.
97	XCVII	quatrevingt-dix-sept.
98	XCVIII	quatrevingt-dix-huit.
99	XCIX	quatrevingt-dix-neuf.
100	C	cent.
101	CI	cent un.
102	CII	cent deux.
103	CIII	cent trois.
104	CIV	cent quatre.
105	CV	cent cinq.
106	CVI	cent six.
107	CVII	cent sept.
108	CVIII	cent huit.
109	CIX	cent neuf.
110	CX	cent dix.
111	CXI	cent onze.
200	CC	deux cents.
201	CCI	deux cent un.
300	CCC	trois cents.
301	CCCI	trois cent un.
400	CCCC	quatre cents.
401	CCCCI	quatre cent un.

Chiffres arabes.	*Chiffres romains.*	*Valeur.*
500	D ou IↃ	cinq cents.
501	DI	cinq cent un.
600	DC	six cents.
601	DCI	six cent un.
700	DCC	sept cents.
701	DCCI	sept cent un.
800	DCCC	huit cents.
801	DCCCI	huit cent un.
900	DCCCC	neuf cents.
901	DCCCCI	neuf cent un.
1,000	M ou CIↃ	mille.
1,001	MI ou CIↃI	mille un.
1,100	MC	mille cent.
2,000	MM ou IICIↃ	deux mille.
10,000	XM ou XCIↃ, ou CCIↃↃ, ou ↃMC, ou $\overline{\text{X}}$	dix mille.
100,000	CM, ou CCCIↃↃↃ, ou $\overline{\text{C}}$	cent mille.
900,000	DCCCCM	neuf cent mille.
1,000,000	$\overline{\text{M}}$, ou CCCCIↃↃↃↃ	un million.
10,000,000	X$\overline{\text{M}}$	dix millions.
100,000,000	C$\overline{\text{M}}$	cent millions.
200,000,000	CC$\overline{\text{M}}$	deux cent millions
1,000,000,000	M$\overline{\text{M}}$	un billion ou milliard.
10,000,000,000	XCIↃ$\overline{\text{M}}$	dix billions.
100,000,000,000	CM$\overline{\text{M}}$, ou CCCIↃↃↃ$\overline{\text{M}}$, ou C$\overline{\text{M}}$	cent billions.
1,000,000,000,000	$\overline{\text{M}}\overline{\text{M}}$	un trillion.

Ainsi tout nombre exprimé en chiffres est partagé en unités de différentes espèces, toujours décuples les unes des autres en allant de droite à gauche. Lorsqu'il manque une unité d'un ordre quelconque, on la remplace par le zéro, qui conserve de cette manière la valeur des chiffres en les maintenant chacun à leur rang naturel. Exemples :

700,000 hommes. Sept cent mille hommes.
805,022 — . Huit cent cinq mille vingt-deux hommes.

Outre les sept lettres C D I L M V X, on trouve encore chacune des autres lettres de l'alphabet latin employée comme numérale.

A valait 500, $\overline{\text{A}}$ surmonté d'un trait valait 500,000
B..—..300, $\overline{\text{B}}$.....—.....300,000
E (1)—. 250, $\overline{\text{E}}$.....—.....250,000
F..—.. 40, $\overline{\text{F}}$.....—..... 40,000
G..—.. 3, $\overline{\text{G}}$.....—..... 3,000
H..—..200, $\overline{\text{H}}$.....—.....200,000
J est la même lettre que I.
K n'est point une lettre latine, mais grecque
N..—..900, $\overline{\text{N}}$.....—.....900,000
O..—.. 11, $\overline{\text{O}}$.....—..... 11,000
P..—..100, $\overline{\text{P}}$.....—.....400,000
Q..—..500, $\overline{\text{Q}}$.....—.....500,000
R..—.. 80, $\overline{\text{R}}$.....—..... 80,000

(1) *E quoque ducentos et quinquaginta tenebit.*

S..—.. 7, $\overline{\text{S}}$..... —..... 7,000
T..—..160, $\overline{\text{T}}$..... —.....160,000
U est la même que V.
Y..—..150, $\overline{\text{Y}}$..... —.....150,000
Z..—2,000, $\overline{\text{Z}}$..... —..... 4,000,000

Exemples de Chiffres Romains.

On vint annoncer à Louis XIV que le cardinal Mazarin venait de rendre son âme à Dieu. «Sire, dit un courtisan, je doute que Dieu l'ait acceptée.»

CHRONOGRAMMES.

(Du grec *chronos*, temps, et *gramma*, lettre).

On appele *chronogramme* une inscription dans laquelle les *lettres numérales* forment la date de l'événement dont il s'agit. Pierre le Grand, par exemple, voulant consacrer la mémoire de la victoire de Pultava, fit frapper une médaille avec ces mots :

PVLtaVa MIra CLaDe InsIgnIs, où se trouve la date de l'événement (MDCLLVVIIII, 1714). De même les lettres numérales, dans ce vers latin:

FranCorVM tVrbIs sICVLVs fert fVnera Vesper,

rangées dans l'ordre suivant :

MCCLVVVVVVII, donnent la date des Vêpres Siciliennes (1282).

NUMÉRIQUE, Qui appartient aux nombres. *Opération numérique. Rapport numérique. L'unité numérique.* — *Calcul numérique*, Celui qui se fait avec des nombres, et qu'on appèle Arithmétique. *Calcul littéral*, Celui qui se fait avec des lettres, et qu'on nomme Algèbre. *Numériquement*, En nombre exact. *Trente témoins qui se répètent n'en font souvent qu'un ou deux numériquement.* (Acad.)

OPÉRATIONS, Les supputations, les calculs, qu'on fait par l'*addition*, la *soustraction*, la *multiplication*, et la *division*. L'*addition* est la règle qui enseigne, qui sert à trouver la *somme* totale de plusieurs nombres ajoutés l'un à l'autre. *Faire une addition*, Pratiquer ce qu'enseigne la règle d'addition. *Faire la preuve d'une addition. Cette addition est bonne, est exacte. Addition de fractions.* Voyez Fraction. *Addition algébrique.* (En latin *additio*, d'*addere*, ajouter.) La *soustraction* est une opération par laquelle on soustrait, on ôte, on retranche un nombre d'un autre nombre. *Par la soustraction on connaît la différence de deux nombres.* Le résultat de la soustraction se nomme *reste. Soustraction des fractions.* (Du latin *subtrahere*, sous-tirer.) La *multiplication* est une opération par laquelle on répète un autre nombre appelé *multiplicande* autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre nombre donné, appelé *multiplicateur*. Soit 17 à multiplier par 7 : il faut répéter 7 fois 17, c'est à dire, l'ajouter 6 fois à lui-même. *Le produit de la multiplication de 17 par 7 est 119.* La définition ci-dessus n'est applicable qu'aux nombres entiers. Celle-ci s'applique également aux nombres entiers et aux fractions : La *multiplication* est une opération par laquelle, deux nombres étant donnés, on cherche un troisième nombre qui soit composé avec le premier comme le second l'est avec l'unité. *Faire une multiplication, la preuve d'une multiplication.* (En latin *multiplicatio*, de *multiplicare*, multiplier, augmenter un nombre). La *division* est une opération par laquelle on divise, c'est à dire, par la quelle on cherche combien de fois un nombre appelé *diviseur* est contenu dans un autre nombre appelé *dividende*. Pour diviser un nombre par un autre, on écrit le diviseur à droite du dividende en les séparant par un trait (1972|17). On prend assez de chiffres sur la gauche du dividende pour que le nombre qui en résulte contienne le diviseur. On cherche le nombre qui exprime combien de fois ce dividende partiel renferme le diviseur (en 19 combien de fois 17? 1 fois) : ce nombre sera le premier chiffre à gauche du quotient. On multiplie le diviseur par ce nombre (1 fois 17). On le retranche du dividende partiel (17 de 19 laisse 2), et l'on ajoute à ce reste le premier des chiffres du dividende qui n'ont pas été employés (27). On répète ces opérations jusqu'à l'entier épuisement des chiffres du dividende. La preuve de la division est la multiplication du quotient par le diviseur. On ajonte au produit le *reste* s'il y en a. Le quotient de 1972 divisé par 17 est 116, sans reste. *La division des nombres entiers. La division des fractions. Faire une division.* (En latin *divisio*, de *dividere*, diviser.)

POLYNOME, Toute quantité algébrique distinguée par les signes *plus* (+) ou *moins* (—). On dit aussi mais plus rarement *multinome*.

PREUVE, La vérification d'une opération, qui se fait par l'opération opposée. *La preuve de la multiplication se fait par la division.*

PROBLÈME, Question à résoudre suivant les règles de la science. *Problème d'algèbre. Problème de géométrie. Proposer un problème. Résoudre un problème. La solution d'un problème. Un problème insolu-*

ble, difficile à résoudre. (En grec, *problêma*, de *pro*, avant, et *ballô*, je jète, je mets en avant.)

Produit, Le nombre qui résulte de deux nombres multipliés l'un par l'autre, les quels prennent à son égard le nom de facteurs.

Progression, Suite de nombres ou de quantités qui dérivent successivement les unes des autres, suivant une même loi. *Progression par différence* ou *arithmétique*, Celle où la difference de chaque terme au terme précédent est constante. 3, 6, 9, 12, 15, *où la différence est* 3, *que l'on ajoute à chaque terme pour avoir le terme suivant, sont des grandeurs en progression arithmétique. Progression par quotient* ou *géométrique*, Celle où le rapport de chaque terme au terme précédent est constant. 2, 6, 18, 54, 162, *où le quotient est* 3, *nombre par lequel on multiplie chacun des termes pour avoir le terme suivant, forment une progression géométrique. Progression indéfinie*, Celle qui est indéfiniment continuée. *La progression est dite croissante* ou *décroissante, selon que les termes vont en augmentant ou en diminuant.*

Proportion, L'égalité de deux ou de plusieurs rapports par différence ou par quotient. *Proportion par différence* ou *arithmétique. Proportion par quotient* ou *géométrique.* 2 : 5 : : 6 : 9 (deux *est à* cinq *comme* six *est à* neuf) *est une proportion par différence, dans laquelle la différence est trois.* 2 : 4 : : 6 : 12 *est une proportion par quotient, dans la quelle le quotient est* 2. On peut encore donner tant à la différence qu'au *quotient* le nom de *raison. Proportion harmonique*, Celle dans laquelle le premier terme est au troisième, comme la *différence* du premier et du second est à la *différence* du second et du troisième. *Proportion continue*, Celle où le conséquent de la première *raison* est l'antécédent de la seconde.

Proportionnalité, Condition des quantités qui sont proportionnelles entre elles. *Etablir la proportionnalité.*

Puissance, Chacun des différents degrés aux quels on élève une grandeur, une quantité en la multipliant toujours par elle-même. *Quatre est la seconde puissance de deux, huit est la troisième, seize est la quatrième*, etc. *Elever un nombre à la seconde, à la troisième, à la quatrième puissance*

racines	quarrés,	cubes,	4me puissance,	5me puissance.
1	1	1	1	1
2	4	8	16	32
3	9	27	81	243
4	16	64	256	1024
5	25	125	625	3125
6	36	216	1296	7776
7	49	343	2401	16807
8	64	512	4096	32768
9	81	729	6561	59049

Quadrinome, Expression algébrique composée de quatre termes.

Quantité, Tout ce qui peut être mesuré ou nombré, tout ce qui est susceptible d'accroissement ou de diminution. On dit aussi *grandeur. Quantité* ou *grandeur continue*, Celle qui n'offre à l'esprit qu'un tout sans distinction de parties, comme une surface, une longueur linéaire, c'est à dire, l'étendue d'un corps en longueur, largeur, et profondeur. *Quantité discrète*, Celle qui résulte des parties distinctes et séparées, dont notre esprit fait un tout artificiel. Exemple : *dix hommes, vingt arbres. L'arithmétique et l'algébre ont pour objet la quantité discrète. La quantité continue est du ressort de la géométrie. Quantité différentielle*, ou substantivement, *Différentielle*, Accroissement d'une quantité variable, considéré comme infiniment petit. *Une différentielle. L'intégrale d'une quantité différentielle*, La quantité finie dont cette différentielle est l'incrément infiniment petit. *Une quantité finie* ou *déterminée. Quantités variables*, Celles qui varient de grandeur ; par opposition à *Quantités constantes*, Celles qui ne varient point. *Dans un cercle, le diamètre est une quantité constante, et l'abscisse une quantité variable.* (Le *diamètre* est la ligne droite qui va d'un point de la circonférence d'un cercle à un autre point, en passant par le centre. Du grec *dia*, à travers, et *metron*, mesure. L'*abscisse* est une ligne droite qui sert à déterminer la position d'un point conjointement avec l'*ordonnée*. L'abscisse et l'ordonnée se nomment *coordonnées*.) *Quantités sourdes*, Les quantités incommensurables, c'est à dire, celles qui ne peuvent être exprimées exactement, ni par des nombres entiers ni par des fractions. *La racine quarrée de deux est une quantité sourde.*

(Acad.) *Différentier une quantité variable*, En prendre l'accroissement infiniment petit.

Quotient, Nombre qui résulte de la division d'un nombre par un autre. *Le quotient du nombre douze divisé par trois est quatre, et celui du même nombre divisé par quatre est trois. Le dividende, le diviseur, et le quotient.* (Du latin *quotiès*, combien de fois.)

Racine. *La racine quarrée d'un nombre proposé*, Le nombre qui, multiplié par lui-même, produit ce nombre-là. 2 *est la racine quarrée de* 4. 3 *est la racine quarrée de* 9. *La racine cube* ou *cubique*, Le nombre qui, multiplié par son quarré, produit le nombre proposé. 2 *est la racine cube de* 8, *puisque* 2 *multiplié par* 4 *donne* 8. 3 *est la racine cube de* 27. *Tirer, extraire la racine quarrée, la racine cubique d'un nombre.* On dit de même, *Racine quatrième*, Le nombre qui, multiplié par son cube, donne le nombre proposé. 2 *est la racine quatrième de* 16. Voyez *Puissance.*

Raison, Le rapport d'une quantité, soit étendue, soit numérique, à une autre quantité. *Raison arithmétique. Raison géométrique. Il y a même raison géométrique entre trois et six qu'entre six et douze. Raison multiple. Raison double, triple. Raison composée. La raison directe de deux quantités*, Le rapport de la première à la seconde, dans l'ordre direct où on les énonce; par opposition à *La raison inverse*, qui intervertit l'ordre suivi dans l'énoncé. *La raison directe de* 6 *à* 3 *est* 2, *et la raison inverse de ces mêmes nombres est un demi.* En Algèbre, *un rapport* est *en raison directe* d'un autre lorsque les quantités du premier dépendent de celles du deuxième, et que le rapport des premières est le même que celui des secondes. Ainsi le rapport 8 *est à* 10 est direct ou en raison directe avec le rapport 12 *est à* 14.

Rapport, La relation que deux grandeurs ou quantités ont l'une avec l'autre. *Il y a le même rapport géométrique entre six et douze qu'entre trois et six. Une proportion est l'assemblage de deux rapports égaux. Le premier, le second terme d'un rapport.*

Réduction, L'opération par laquelle on trouve le rapport que les différents nombres, les différents poids, les différentes mesures, les différentes monnaies, ont *les uns* (1) avec les autres. *Faire la réduction des fractions en nombres entiers. Faire la réduction des poids étrangers en poids de France, et des poids de France en poids étrangers. La réduction des milles d'Italie en lieues de France, des lieues en degrés*, etc. *La réduction des francs en centimes*, et *des centimes en francs. Par la réduction de la livre tournois au franc, on trouve que quatrevingts francs équivalent à quatrevingt-une livre tournois. Par le système métrique, on a opéré la réduction des mesures à une seule. Table de réduction*, Table indiquant le rapport que les différents poids, les différentes mesures, les différentes monnaies, ont entre elles. Nous allons en essayer une.

NOUVELLES MESURES.

Noms systématiques	Valeur.	Mesures qu'elles remplacent.
	Mesures Itinéraires.	
Myriamètre.	10,000 mètres.	Lieue.
Kilomètre..	1000 — .	Mille.
	Mesures de Longueur.	
Décamètre..	10 mètres.	Perche.
Mètre....	Unité fondamentale des poids et mesures; dix millionnème partie du quart du méridien terrestre.	Aune.
Décimètre..	10e de mèt.	Palme (le)
Centimètre.	100e de mèt.	Doigt.
Millimètre..	1000e de mèt.	Trait.
	Mesures Agraires.	
Hectare....	10,000 mèt. q.	Arpent.
Are.....	100 —	perche q.
Centiare...	1 —	
	Mesures de Capacité pour les liquides.	
Décalitre...	10 décim. cub.	Velte.
Litre.....	1 — —	Pinte.
Décilitre...	10e de déc. cub.	Verre.
	Mesures de Capacité pour les matières sèches.	
Kilolitre....	1 mètre cube ou 1000 décimètres cubes.	Muid.
Hectolitre..	100 décs. cubs.	Setier.
Décalitre...	10 — —	Boisseau.
Litre.....	1 déc. cube.	Pinte.
	Mesures de Solidité.	
Stère.....	1 mètre cub.	Demi-voie, le quart de la corde.
Décistère...	10e de mèt. cub.	Solive.

(1) Sans la virgule qui précède *ont*, il faudrait *les unes*, parce qu'alors ce mot ne se rapporterait qu'à *monnaies*.

POIDS NOUVEAUX.

Noms systématiques.	Valeur.	Poids qu'ils remplacent.
Millier.....	1000 kilogram^s. (Poids du tonneau de mer.)	Millier.
Quintal....	100 kilogram^es.	Quintal.
Kilog^me....	Poids d'un décimètre cube d'eau, à la température de 4° au-dessus de la glace fondante. 10 onces.	Livre.
Hectogram^e	10e du kilog.	Once.
Décagram^e .	100e —	Gros.
Gramme...	1000e —	Denier.
Décigramm^e	10,000^e —	Grain.

Table de Réduction.

MESURES DE LONGUEUR.

Réduction des toises, pieds, etc., en mètres et décimales du mètre.

La Toise, mesure de 12 pieds, égale.....	1 mètre	949040
Le Pied, mesure de 12 pouces, égale.....	0 —	324840
Le Pouce, mesure de 12 lignes, égale.....	0 —	027070
La Ligne, mesure de 12 points, égale.....	0 —	002256
La Toise quarrée, égale.	3 m. qu.	798700
La Toise cube..... =	7 m. cub.	403900
Le Pied quarré.... =	0 m. qu.	105500
Le Pied cube..... =	0 m. cub.	034280

La Brasse est une ancienne mesure en usage dans la Marine. *La grande brasse est longue de 6 pieds, la moyenne de 5 1/2, et la petite de 5.*

Réduction des mètres, décimètres, centimètres, millimètres, en toises, pieds, pouces, lignes, et décimales de la ligne.

Le Mètre.....	=	0 toise	513074
Le Mètre.....	=	3 p^ds 11 l.	296000
Le Décimètre.....	=	3 p^ces 8 l.	296000
Le Centimètre.....	=	4 lignes	433000
35 centimètres.....	=	1 p^d. 11 l.	154000
Le Millimètre.....	=	0 ligne	443000
400 millimètres....	=	177 lign.	318000
Le Mètre quarré...	=	0 t. quar.	263200
Le Mètre cube.....	=	0 t. cub.	135100
Le Mètre quarré...	=	9 p^ds q.	480000
Le Mètre cube.....	=	29 p^ds c.	170000

MESURES ITINÉRAIRES.

Mesures de différents pays évaluées en mètres.

Lieue commune de France, de 25 au degré.....	4444 m. 40 c.
Lieue marine, de 20 au degré.....	5555 — 50
Mille d'Allemagne, de 15 au degré.....	7407 m. 20
Mille d'Angleterre, d'environ 69 au degré.....	1617 — 70
Mille géographique, de 60 au degré.....	1851 — 80
Lieue d'Espagne, de 17 1/2 au degré.....	6349 — 20
Verste de Russie, de 86 au degré.....	1292 — »

MESURES DES ANCIENS.

Mille romain.....	1473 m. 444 mill.

(Le mille romain moderne vaut 1480 m. 036 mill.)

Mille grec.....	1292 — »
Stade grec, olympique, de 94 toises 1/2.....	184 — 955
30 stades olympiques..	5548 — 650
Stade égyptien.....	222 — 20
Coudée naturelle des Égyptiens, divisée en 2 *empans*, 6 *palmes*, 24 *doigts* ou *dactyles*.	450
Coudée *royale*, *sacrée*, ou *septennaire*, de 28 doigts.....	525

Les Hébreux conservèrent les deux coudées des Egyptiens. La première était dite *coudée virile* ou *des ouvriers*, et la deuxième *coudée sacrée* ou *du sanctuaire*. La coudée naturelle des Grecs fut la même que celle des Egyptiens.

Coudée olympique....	462
Coudée romaine.....	442
Coudée *ordinaire philétérienne*, de 28 doigts olympiques, établie en Asie par les successeurs d'Alexandre.	540
Coudée *royale philétérienne*, de 38 doigts olympiques.....	720

Elle est devenue l'archine des Russes.

	Millimètres.
Coudée *naturelle* des Arabes.....	480
Coudée *hachémique* ou d'*Omar*, de 32 doigts.	640
Coudée *noire* des Arabes.	540

Les coudées sont restées jusqu'à présent en usage chez les peuples de l'Asie et du nord de l'Afrique. En Europe, les seules mesures de ce nom que l'on rencontre encore sont la coudée de Portugal, qui vaut 657 millimètres, et celle d'Espagne, qui en vaut 424.

Pied romain (10 pouces 11 lignes 3 vingtièm.)	395,8524
Pied grec *olympique* (11 pouces 4 lignes 65 centièmes.).....	308,2590
Pied *philetérien* (1 pied 1 pouce 1 ligne 38 centièmes.).....	354,7004
Parasange des Perses. Suivant Hérodote et Xénophon...	30 st. gr.
Suivant Strabon.	40 —
ou.....	60 —

Mesures Agraires.

Évaluées en.....	Pds quar.	Tses quar	Mtres qu.
Perche des Eaux et Forêts.....	484	13,44	51,07
Arpent des Eaux et Forêts.....	48400	1344,44	5107,20
Perche de Paris..	324	9,	34,19
Arpent de Paris..	32400	900,	3418,87
Are.....	947,7	26,32	100,
Hectare.....	94768,2	2632,45	10000,

RÉDUCTION

des Arpents en Hectares et des Hectares en Arpents.

Arpents de 100 perches quarrées, la perche de 18 pieds linéaires.

Arpents.	Hectares.
1	0,3419

Arpents de 100 perches quarrées, la perche de 22 pieds linéaires.

Arpents.	Hectares.
1	0,51072

Des hectares en arpents de 18 pieds la perche.

Hectares.	Arpents.
1	2,9249

Des hectares en arpents de 22 pieds la perche.

Hectares.	Arpents.
1	1,9580

POIDS.

Réduction des anciens poids en nouveaux.

La Livre vaut ..... 0,4895 grammes ou milliemes de kilogramme.

L'Once vaut..... 30 grammes 59

Le Gros vaut..... 3 grammes 824

10 Grains valent... 0,53 centigrammes.

Réduction des nouveaux Poids en anciens.

Le Gramme vaut.... 19 grains.

Le Kilogramme vaut. 2 livres 5 gros 35 grains et 15 centièmes de grain.

Mesures de Capacité.

L'Hectolitre vaut.. 641 millièmes de setier.

Le Setier vaut..... 1 hectolitre 560 millièmes de litre ou millilitres.

MESURES ANGLAISES

COMPARÉES AUX MESURES FRANÇAISES.

Mesures de Longueur.

Anglaises.	Françaises.
Pouce $\frac{1}{36}$ du yard....	0, m. 02539954 e
Pied $\frac{1}{3}$ du yard.....	0, — 30479449 e
Yard.....	0, — 91438348 e
Fathom (2 yards)..	1, — 82876696 e
Pole ou Perche (5 $\frac{1}{2}$ yds)	5, — 02911000 e
Furlong (220 yards).	201, — 16437000 e
Mille (1760 yards)..	1609, — 31490000 e

Françaises.	Anglaises.
Millimètre.....	0 pces 0393700e
Centimètre.....	0, — 3937080e
Décimètre.....	3, — 9370790e
Mètre.....	39,— 3707900e
	3 pds 2808992e
	1 yard 0936330e
Myriamètre.....	6milles2438000e

Mesures de Superficie.

Anglaises.	Françaises.
Yard quarré.....	0, m. q. 836097e
Rod (perche quarrée)..	25, — 291939e
Rood (1210 yards quarr.)	10 ares 116775e
Acre (4840 yards quarr.)	0 hect. 404671e

Françaises.	Anglaises.
Mètre quarré.....	1 yrd q. 196033e
Are.....	0 rood 098845e

Hectare..... 2 acres 471143e

Mesures de Capacité.

Anglaises.	Françaises.
Pinte ($\frac{1}{8}$) de gallon.....	0, lit. 56793200e
Quart $\frac{1}{4}$ de gallon.....	1, — 13586400e
Gallon.....	4, — 54345797e
Peck (2 gallons).....	9, — 08691590e
Bushel (8 gallons).....	36, —34766400e
Sack (2 bushels).....	1 hec.09043000e
Quarter (8 bushels)....	2, — 90781300e
Chaldron (12 sacks)....	13, —08516000e

Françaises.	Anglaises.
Litre.....	1 pinte 7607730e
Décalitre.....	2 gal. 2009668e
Hectolitre.....	22, — 0096680e

POIDS.

Anglais. (*Troy.*)	Français.
Grain (24e de pennyweight)	0 gr. 065000
Pennyweight (20e d'once.)	1, — 555000
Once (12e de liv. troy.) ..	31, —s 091000
Livre troy.....	0 kilogr. 373096

Anglais (*Avoir-du-poids.*)	Français.
Dram (16e d'once.).....	1 grme. 7710
Once (16e de la livre.)...	28, —s 3380
Livre avoir du poids.....	0 kilog. 4534
Quintal (112 livres.)....	50, —s 7800
Ton (20 quintaux.).....	1015, — s 6500

Français.	Anglais.
Gramme.....	15 grains troy. 438e
	0 pennyw... 643e
	0 once tr... 0322e
Kilogramme.....	2 liv. tr... 6803e
	2 l. a-d-p... 2055e

La livre *Troy* est usitée pour les matières sèches. La livre *Avoir-du-poids* sert pour vendre tous les objets d'une nature grossière, tels que le beurre, le fromage, la viande, tous les différents articles du commerce d'épicerie, le blé, le pain, et les métaux autres que l'or et l'argent.

ÉVALUATION,

En mesures françaises, des principales mesures linéaires étrangères, recueillies par M. de Prony.

	Millimètres.
Amsterdam, *aune* (M).....	690,3
Anvers { *aune pour la soie*.....	694,3
— *pour la laine*.....	684,4
Berlin { *aune, ancienne mesure*...	667,7
— *, nouvelle mesure*...	666,9
Berne, *aune*.....	542,5
Bologne, *brasse*.....	645,2
Brunswick, *aune*.....	570,7
Brême, *aune*.....	578,4
Cagliari, *raso*.....	549,3
Carrare { *aune pour les bois*.....	624,6
brasse marchande.....	619,7
palme pour les marbres..	249,3
Cassel, *aune*.....	569,4
Cologne, *aune*.....	575,2
Constantinople { *grande mesure*..	669,1
petite mesure...	647,9
Copenhague, *aune danoise*.....	627,7
Cracovie, *aune*.....	617,0
Crémone, *brasse*.....	594,9
Dresde, *aune*,.....	566,5
Ferrare { *brasse pour la soie*.....	634,4
— *pour le coton et le linge*.....	673,3
Florence, *brasse*.....	594,2
Francfort sur le Mein, *aune*.....	547,3
Gênes, *palme*.....	248,3
Genève, *aune*.....	1143,7
Hambourg { *aune de Hambourg*..	573,0
— *de Brabant*....	691,4
Hanovre, *aune*.....	584,0
Harlem { *aune ordinaire*.....	683,5
aune de linge.....	742,6
Leide, *aune*.....	683,1
Leipsik, *aune*.....	565,3
Lisbonne, *vare*.....	1092,9
Lubeck, *aune*.....	577,0
Lucques, *brasse*.....	595,1
Madrid, *vare*.....	848,0
Mantoue, *brasse*.....	643,8
Milan, *brasse*.....	594,9
Modène, *brasse*.....	648,1
Munich, *aune*.....	833,0
Naples, *canne*.....	2096,1
Neuf-Châtel, *aune*.....	1111,1
Nuremberg, *aune*.....	656,4
Ostende, *aune*.....	699,3
Padoue { *brasse pour le drap*.....	681,0
brasse pour la soie.....	637,5
Palerme, *canne divisée en 8 palmes*.	1942,3
Parme { *brasse pour la laine, le coton, et le linge*.....	643,8
brasse pour la soie.....	594,4
Pétersbourg, *archine*.....	711,5
Raguse, *aune*.....	513,2
Riga, *aune*.....	548,2

		Millimètres.
Rome	*canne des marchands divisée en 8 palmes*	1992,0
	brasse des marchands divisée en 4 palmes	448,2
	— des tisserands divisée en 3 palmes	636,1
Rostock, *aune*		575,2
Stockholm, *aune de Suède*		593,7
Stuttgard, *aune de Wurtemberg*		614,3
Turin, *raso divisé en 14 onces*		599,4
Varsovie, *aune*		584,6
Vérone	*grande brasse*	649,0
	petite brasse	642,4
Weimar, *aune*		564,0
Venise	*brasse pour la laine*	683,4
	brasse pour la soie	638,7
Vicence	*brasse de drap*	690,3
	brasse de soie	637,5
Vienne	*aune de Vienne*	779,3
	aune de la haute Autriche	799,7
Zurich, *aune*		600,1

CHANGE ET COURS DES MONNAIES.

Monnaies Duodécimales

(Anciennes monnaies dont la base est le nombre 12).

Les anciennes monnaies étaient la *livre tournois*, le *denier*, le *liard*, le *sou*, les *pièces de quinze* et *de trente sous*, l'*écu de six livres* et celui de *trois livres*, le *louis* et le *double louis*. La *livre tournois* valait 20 *sous*, le *sou* 12 *deniers* ou 4 *liards*, et dans le nouveau système 9876 dix-millièmes de franc. La *livre parisis* était plus forte d'un quart que la livre tournois. *Sou, denier parisis.*

Il y avait aussi des pièces de *six liards* dont on trouve encore un grand nombre dans quelques provinces de la France, notamment dans la Marche et dans le Berry. On nommait *blanc*, autrefois, une petite monnaie de la valeur de cinq deniers. *Blanc* est encore usité au pluriel, dans cette expression populaire, *six blancs* (deux sous six deniers).

Le carolus était une petite monnaie de billon de la valeur de dix deniers, ainsi nommée parce qu'elle n'eut cours que sous Charles VIII.

On entend par *Poids des monnaies*, la pesanteur déterminée et fixe des monnaies. *Cette monnaie est de poids,* Elle a la pesanteur qu'elle doit avoir suivant la loi. *Titre* signifie le degré de *fin* ou *métal pur* de l'or ou de l'argent monnayé. *Cette monnaie est, n'est pas au titre légal. En général le titre des monnaies françaises est de* neuf dixièmes de fin (0,900) et d'un dixième d'alliage. Le titre de l'or non monnayé s'évalue par *carats*. Le *carat* est une des parties d'or fin contenue dans une quantité d'or quelconque que l'on suppose partagé en vingt-quatre parties égales. *Il n'y a point dans le commerce d'or à vingt-quatre carats. Or à vingt-trois, à vingt, à dix-huit carats*, etc., Or dans lequel vingt-trois parties, ou vingt, ou dix-huit, etc., sur vingt-quatre, sont sans alliage. On dit aussi, *or au vingtième, au dix-huitième carat.* (1). *Or au titre.*

Anciennes pièces d'or droites de poids.

Livres.	Grammes.	Titres.
48	15,29706	901
24	7,64853	901

Anciennes pièces d'argent droites de poids.

6	29,4883	906
3	14,74415	906
30 sous.	10,1366	660
15 sous.	5,0683	660

Monnaies décimales.

(Nouvelles monnaies, dont la base est le nombre 10.)

La nouvelle unité monétaire est le *franc*. La pièce d'un franc pèse 5 grammes. Le dixième d'un franc s'appèle *décime*, et le

(1) On dit proverb. et fig., *Cet homme est un sot, est un impertinent à vingt-quatre carats*, il est impertinent au souverain degré. (Acad.)

Carat, signifie aussi, Le poids de quatre grains; et il se dit en parlant des petits diamants, des perles, etc. *Ce diamant, cette perle pèse tant de carats*, Par extension, Petits diamants qui se vendent au poids. *Sa girandole paraît beaucoup de loin, cependant elle n'est que de carats.* (Acad.) *Ce n'est que du carat.* (*Id.*)

centième *centime*. Les nouvelles monnaies d'argent sont les pièces d'*un franc*, d'*un demi-franc*, d'*un quart de franc*, de *deux francs*, et de *cinq francs*. Les nouvelles monnaies d'or sont les pièces de 20 *francs* et de 40 *francs*. Les nouvelles monnaies de cuivre sont les petites pièces d'*un centime* ou centième de franc ; la pièce de 5 *centimes* ou le nouveau *sou*, et la pièce d'un *décime* ou le gros *sou*, qui vaut un dixième de franc.

Les nouvelles monnaies d'or et d'argent sont à neuf dixièmes de fin, c'est à dire qu'elle contiennent les neuf dixièmes de leur poids en métal pur.

On nomme *remède de loi*, La quantité d'alliage dont la loi tolère l'emploi dans la fabrication des espèces d'or et d'argent au delà de ce qu'elle a réglé. *Remède de poids*, La quantité de poids dont la loi permet aux monnayeurs de faire les espèces plus légères qu'elle ne l'a prescrit. *Cet édit accordait tant de grains de remède de loi, et tant de grains de remède de poids, dans la fabrication des nouvelles espèces.* (Acad.) On dit aujourd'hui *tolérance*.

La tolérance du titre, soit en dessus, soit en dessous, est de 2 *millièmes* sur l'or, de 3 *millièmes* sur l'argent.

Poids des nouvelles Pièces de Monnaie.

	grammes.
Pièce de 40 francs.....	12,90422
Avec tolérance.....	12,87740 12,92903
Pièce de 20 francs.....	6,45161
Avec tolérance.....	6,43871 6,46451
Pièce de 5 francs.....	25,00000
Avec tolérance.....	24,92500 25,07500

Les pièces de 40 francs ont 26 millimètres de diamètre, celles de 20 francs ont 21 millimètres ; de sorte que 32 pièces de 40 francs et 8 de 20 francs, mises l'une à côté de l'autre, donnent la longueur du mètre.

Le kilogramme d'or pur se paye, sans retenue..	3444 f. 44c 444
Et aux changes des monnaies il est payé.....	3434, 44, 444
Au titre de 0,900 il vaut sans retenue.....	3100, 00
Et avec la retenue faite aux changes.....	3091, 00
Le kilogramme d'argent pur se paye, sans retenue...	222, 22, 222
Et aux changes il est payé.	218, 88, 889
Au titre de 0,900, il vaut sans retenue.....	200, 00,
Et avec la retenue faite aux changes.....	197, 00,

On nomme *argent blanc*, toute sorte de monnaie d'argent, par opposition aux monnaies de cuivre ou d'or ; et *Monnaie blanche*, les petites pièces d'argent qui forment la monnaie d'une plus grande pièce.

Valeur au Pair des Monnaies.

Le pair des Monnaies se dit de l'égalité de change qui résulte de la comparaison exacte du titre, du poids légal, et de la valeur intrinsèque d'une espèce dans un pays, avec le titre, le poids légal, et la valeur intrinsèque de la même espèce dans un autre pays. On dit, *Le change est au pair*, lorsqu'il n'y a rien à gagner ni à perdre dans les traites et dans les remises d'argent de tel pays à tel autre. (On dit de même que la *rente est au pair*, quand elle ne perd rien sur la place, quand elle se vend et s'achète au prix de sa création.)

Dès l'instant que le change est au pair, il est aisé, par un calcul très-simple, de convertir en monnaie d'un pays une somme quelconque exprimée en monnaie étrangère, et réciproquement.

Supposons qu'on veuille savoir ce que la guinée anglaise, de 21 schellings, vaut en nouvelle monnaie d'or de France ? Le titre légal de la guinée est de 0,917, le poids de 8 grammes 3802.

J'établis cette proportion :

10 : 83802 : : 917 : x, et multipliant les termes moyens l'un par l'autre, je trouve que la guinée contient 7 g, 6846434e de métal pur.

La pièce de 20 francs de France est au titre légal de 0,900 ; elle pèse 6 g, 45161 ; elle contient en matière pure 5 g, 806449.

Je dis donc :

5806449 : 20 f : : 76846434 : x, et, multipliant le troisième terme par le second, j'ai pour produit 15,3692868 dont le quotient par le premier terme est 2650. Donc 5 gr. 806449 : 20 f : : 7 gr. 6846434 : x = 26 f. 50 c.

Conversion en Argent de France

Des diverses Monnaies Étrangères, toutes supposées exactes de poids et de titre.

Nature	Dénomination DES ESPÈCES.	Poids légal	Titre légal.	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	ANGLETERRE.			
Or.	*Guinée* de 21 sch.	8,3802	917	26 50,
	Demi-guinée.....	4,1901	917	13 25,
	Quart de guinée..	2,0950	917	6 62,50
	Tiers de guinée ou 7 schellings...	2,7934	917	8 83,33
	Souverain de 20 schellings, depuis 1818.....	7,9808	917	25 20,80
Arg.	*Couronne* de 5 sch. anciens.....	30,0740	925	6 16,
	Schelling ancien.	6,0150	925	1 23,60
	Couronne, depuis 1818.....	28,2514	925	5 80,72
	Schelling, depuis 1818.....	5,6503	925	1 16,14
	AUTRICHE et BOHÊME.			
Or.	*Ducat* de l'emper.	3,4910	986	11 86,
	Ducat de Hongrie.	3,4910	990	11 90,
	Souverain.....	5,5670	917	17 58,
Arg.	*Rixdale* (Reichsthaler), depuis 1753.....	28,0640	833	5 19,50
	Demi-rixdale ou *florin* ou *gulden*.	14,0320	833	2 59,75
	Zwanziger ou 20 kreutzers.....	6,6820	583	0 86,50
	Dix kreutzers....	3,8980	500	0 43,25
	Cinq kreutzers...	1,9490	500	0 21,62
	Trois kreutzers...	1,1694	500	12,975
	Florin papier ou *florin schein*, de 60 kreut. *schein*.	» »		1 00,
	BADE.			
Or.	Pièce *de 2 florins*.	6, 800	901	21 04,
	Pièce de 1 *florin*.	3, 400	901	10 52,
Arg.	Pièce de 2 *florins*.	25, 450	750	4 18,
	Pièce de 1 *florin*.	12, 725	750	2 09,
	BAVIÈRE.			
Or.	*Carolin*.....	9, 744	771	25 66,
	Maximilien.....	6, 496	771	17 18,
Arg.	*Couronne*.....	29, 343	886	5 66,
	Rixdale de 1800..	27, 513	833	5 10,
	Teston ou *Kopfstück*.....	6, 643	583	0 86,
	BELGIQUE.			
Or.	Pièce de 20 *francs*.	6,45161	900	20 00,
	Pièce de 40 *francs*.	12,9032	900	40 00,
Arg.	Pièce de 5 *francs*.	25, 000	900	5 00,
	— de 2 *francs*.	10, 000	900	2 00,
	— de 1 *franc*.	5, 000	900	1 00,
	— 1/2 *franc*...	2, 500	900	0 50,
	— 1/4 de *franc*.	1. 25	900	0 25,

Nature	Dénomination DES ESPÈCES.	Poids légal	Titre légal.	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	DANEMARCK et HOLSTEIN.			
Or.	*Ducat courant*, depuis 1767.....	3, 443	875	9 47,
	Demi-ducat.....	1,5715	875	4 73,50
	Ducat spécies, 1791 à 1802.....	3, 519	997	11 86,
	Chrétien, 1773...	6, 735	903	20 95,
Arg.	*Rixdale d'espèce* ou *double écu* de 96 schellings danois. de 1776..	29, 126	875	5 66,
	Rixdale courant ou pièce de 6 marcks dan. 1750.	26, 800	833	4 96,
	Marck ou *marc danois*, de 16 sch. 1776.....	» »	688	0 94,
	ESPAGNE.			
Or.	*Doublon*, depuis 1497 jusqu'en 1786.....	» »	»	21 64,
	Pistole ou *doublon* de 8 écus d'or, de 1772 à 1786..	27, 045	901	83 93,
	Pistole de 4 écus..	13,5225	901	41 95,50
	— *de 2 écus*..	6,7413	901	20 98,25
	Demi-pistole ou *écu*.....	3,3806	901	10 49,12
	Pistole ou *doublon de 8 écus*, ou *quadruple* dep. 1786	27, 045	875	81 51,
	— *de 4 écus*..	13,5225	875	40 75,50
	— *de 2 écus*..	6,7613	875	20 37,75
	Demi-Pistole, ou *écu*.....	3,3806	875	10,18,87
Arg.	*Piastre*, depuis 1772.....	27, 045	903	5 43,
	Réal de 2, ou *piécette*, cinquième de la piastre...	5, 971	813	1 08,
	Réal de 1 ou *demi-piécette*.....	2,9855	813	0 54,
	Réallillo, ou réal de *veillon*, 20e de la piastre...	1,4928	813	0 27,
	Les deux précédents se nomment *Réaux de Plate*.			
	ÉTATS ECCLÉSIASTIQUES.			
Or.	*Pistoles* de Pie VI et Pie VII....	5, 471	916	17 27,50
	Demi-Pistole.....	2.7355		8 63,75
	Sequin. 1779, Clé-			

Nature.	Dénomination DES ESPÈCES.	poids légal	Titre légal	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	ment XIV et ses successeurs....	3, 426	916 $\frac{2}{3}$	11 80,
	Demi-sequin.....	1, 713	1000	5 90,
Arg.	*Ecu* de 10 *pauls* ou 100 *baïoques*.	26, 437	1000	5 38,50
	3 10es *d'écu*, ou *teston de* 30 *baïoques*	7, 932	916 $\frac{2}{3}$	1 62,
	Un 5e *d'écu*, ou *papeto*, *de* 20 *baïoques*.....	5, 287	916 $\frac{2}{3}$	1 08,
	Un 10e *d'écu*, ou *paul*, *de* 10 *baïoques*.....	2, 664	916 $\frac{2}{3}$	0 54,
	ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.			
Or.	*Double aigle*, *de* 10 *dollars*.....	17, 480	917	55 21,
	Aigle de 5 *dollars*..	8, 740	917	27 60,50
	Demi-aigle.....	4, 370	917	13 80,25
Arg.	*Dollar*.....	27, 000	903	5 42,
	Demi-dollar.....	13, 500	903	2 71,
	Un quart de dollar.	6, 750	903	1 35,50
	HAMBOURG.			
Or.	Ducat à la loi de l'empire.....	3, 491	986	11 86,
	Ducat nouveau...	3, 488	979	11 76,
Arg.	*Marc banco*.....			1 88,
	Marc de 16 schellings, d'après la convention de Lubeck.....	9, 164	750	1 53,
	Rixdale de constitution ou *écu de banque*.....	29, 233	889	5 78,
	HOLLANDE.			
Or.	Pièce de 10 *florins*	6, 729	900	20 86,15
	— de 5 *florins*.	3,3645	900	10 43,09
Arg.	1 *flor.*, ou 100 *cents*	10, 766	993	2 13,62
	1/2 *florin*.....	5, 383	993	1 06,81
	1/4 de *florin*.....	4, 230	569	0 53, 4
	Pièce de 10 *cents*.	1, 692	569	0 21,36
	— de 5 *cents*.	0, 846	569	0 10,68
	INDES. (*Approximativnt.*)			
Or.	*Roupie du Mogol*.	» »	»	38 72,
	Demi-roupie.....	» »	»	19 36,
	Quart de roupie...	» »	»	9 68,
	Pagode au croissant	» »	»	9 46,
	Pagode à l'étoile..	» »	»	9 35,
	Ducat de la Compagnie Hollandaise.....	» »	»	11 62,
	Demi-ducat.....	» »	»	5 81,
Arg.	*Roupie du Mogol*..	» »	»	2 42,
	Roupie de Madras.	» »	»	2 40,
	Roupie d'Arcate..	» »	»	2 36,
	Roupie de Pondichéry.....	» »	»	2 42,
	Roupie du Bengale	» »	»	2 57,
	Double fanon....	» »	»	0 63,
	Fanon.....	» »	»	0 31,50
	Pièce de la Compagnie Hollandaise.....	» »	»	2 40,
	LOMBARDO-VÉNITIEN (ROYAUME.)			
Or.	*Souverain*, depuis 1823.....	11, 332	900	35 13,
	Demi-souverain..	5, 666	900	17 56, 5
Arg.	*Écu de* 6 *livres* d'Autriche....	25, 986	900	5 20,
	Demi-écu ou *florin*.....	12, 993	900	2 60,
	Livre d'Autriche..	4, 331	900	0 86, 6
	NAPLES.			
Or.	*Ducats*. Le titre des ducats est trop varié, pour qu'on puisse en donner l'évaluation..	» »	996	» »
	Once de 3 ducats, depuis 1818...	3, 786	996	12 99,
	Once de Sicile, depuis 1748.....	» »	»	13 75,
	QUINTUPLE de 15 ducats, depuis 1818.....	18, 933	996	64 95,
	DÉCUPLE de 30 ducats.....	37, 865	833 $\frac{2}{3}$	129,90
Arg.	12 *carlins* de 120 *grains*, depuis 1804.....	27, 533	839 $\frac{1}{3}$	5 10,
	Ducat de 10 *carlins de* 100 *gr.* 1784.....	22, 810	839 $\frac{1}{3}$	4 25,
	2 *carlins*, 1804...	4, 589	833 $\frac{1}{3}$	0 85,
	Carlin, 1804....	2,2945	833 $\frac{1}{3}$	0 425,
	Ducat de 10 *Carlins de* 1818...	22, 943	833 $\frac{1}{3}$	4 25,
	PARME.			
Or.	*Sequin*.....	3, 468	1000	11 95,
	Pistole de 1784..	7, 498	891	23 01,
	Pistole de 1786 à 1791.....	7, 441	891	21 91,50
	40 *lire* de Marie-Louise, depuis 1815.....	12,9032	900	40 00,
	20 *lire*.....	6,4516	900	20 00,
Arg.	*Ducat* de 1784 à 1796.....	25, 707	906	5 18,
	Pièce de 3 *livres*, depuis 1790...	3, 672	833	0 68,
	Pièce d'une livre, depuis 1790...	1, 836	833	0 34,

Nature	Dénomination DES ESPÈCES.	poids légal	Titre légal.	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	5 *lire* de Marie-Louise, depuis 1815.	25, 000	900	5 00,
	2 *lire*.	10, 000	900	2 00,
	1 *lira*.	5, 00	900	1 00,
	1/2 *lira*.	2, 50	900	50,
	1/4 *de lira*.	1, 25	900	25,
	PERSE.			
	(*Approximativ*[t].)			
Or.	*Roupie*.	» »	»	36 75,
	Demi-roupie.	» »	»	18 37,50
Arg.	*Double roupie* de 5 abassis.	» »	»	4 90,
	Roupie.	» »	»	2 45,
	Abassi, ou *Abas*	» »	»	0 97,
	Mahmoudi.	» »	»	0 48,50
	Larin.	» »	»	1 03,
	PORTUGAL.			
Or.	*Mœda d'ouro*, ou *Lisbonine* de 4800 reis.	10, 752	917	33 96,
	Meia mœda ou *demi-lisbonine*.	5, 376	917	16 98,
	Quartino, quart de Lisbonine.	2, 688	917	8 49,
	Meia dobra, ou *portugaise* de 6400 reis.	14, 334	917	45 27,
	Demi-portugaise.	7, 167	947	22 63,50
	Pièce de 16 *testons*, de 1600 reis.	3, 583	917	11 31,75
	—de 12 *testons*, de 1200 reis.	2, 538	917	8 02,
	—de 8 *testons*.	1, 792	917	5 66,
	Cruzade de 480 reis.	1, 045	917	3 30,
Arg.	*Cruzade neuve* de 480 reis aussi.	14, 633	903	2 94,
	1000 *reis*.	» »	»	6 42, 5
	160 *reis*.	» »	»	1 00,
	PRUSSE.			
Or.	*Ducat*.	3, 491	979	11 77,
	Frédéric.	6, 689	903	20 80,
	Demi-Frédéric.	3,3445	903	10 40,
Arg.	*Rixdale* ou *thaler* de 30 silbergros, de 1823.	22, 292	750	3 71,11
	Pièce de 5 *silbergros*.	3, 712	750	61,85
	Silbergros.	2, 192	208	12,37
	RAGUSE.			
Arg.	*Talaro*, ou *Ragusine*.	29, 400	600	3 90,
	Demi-talaro.	14, 700	600	1 95,
	Ducat.	13, 666	450	1 37,
	12 *grossettes*.	4, 140	450	0 41,
	6 *grossettes*.	2, 070	450	0 20,50

Nature	Dénomination DES ESPÈCES.	poids légal	Titre légal.	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	RUSSIE.			
Or.	*Ducat*, de 1755 à 1763.	3, 495	979	11 77,
	Ducat de 1763.	3, 473	669	11 59,
	Impériale de 10 roubles, de 1755 à 1763.	16, 585	917	52 38,
	Demi-impériale.	8,2925	917	26 19,
	Impériale de 10 roubles, depuis 1763.	13, 073	917	41 29,
	Demi-impériale.	6, 5365	917	20 64,50
Arg.	*Rouble de 100 copecks*, de 1750 à 1762.	25, 870	802	4 61,
	Rouble de 100 cop. depuis 1763.	24, 011	750	4 00,
	SARDAIGNE.			
Or.	*Carlin*, dep. 1768	16, 056	892	49 33,
	Demi-carlin.	8, 028	892	24 66,50
	Pistole.	9, 118	906	28 45,
	Demi-pistole.	4, 559	906	14 22,50
Arg.	*Ecu*, depuis 1768.	23, 590	896	4 70,
	Demi-écu.	11, 795	896	2 35,
	Quart d'écu ou 1 *livre*.	5,8975	896	1 17,50
	Ecu neuf de 5 *livres*, 1816.	25, 000	900	5 0,
	SAVOIE et PIÉMONT			
Or.	*Sequin*.	3, 468	1000	11 95,
	Double pistole, de 24 livres.	9, 620	906	30 0,
	Demi-pistole de 12 livres.	4, 810	906	15 0,
	Carlin, dep. 1755	48, 100	906	150 0,
	Demi-carlin.	24, 050	906	75 0,
	Pistole neuve de 20 livres, de 1816.	6,4516	900	20 0,
Arg.	*Ecu de 6 livres*, depuis 1755.	35, 118	906	7 07,
	Demi-écu.	17, 559	906	3 53,50
	Quart d'écu ou *trente sous*.	8,7795	906	1 76,75
	Demi-quart d'écu, ou *quinze sous*.	4,3897	906	0 88,37
	Ecu neuf de 5 livres.	25, 000	900	5 0,
Or.	*Sequin de Gênes*.	3, 487	1000	12 01,
Arg.	*Ecu de Gênes*.	» »	»	8 14,
	SAXE.			
Or.	*Ducat*.	3, 491	986	11 86,
	Double Auguste, ou 10 thalers.	13, 340	903	41 49,
	Auguste.	6, 670	903	20 74,50
	Demi-Auguste.	3, 335	903	10 57,25
Arg.	*Rixdale* d'espèce, ou *écu de convention*, dep. 1763.	28, 064	833	5 19,50

Nature.	Dénomination DES ESPÈCES.	Poids légal	Titre légal.	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	Demi-rixdale, ou *florin de convention*.....	14, 032	833	2 59,75
	Thaler de 24 bons Gros (monnaie imaginaire)...	» »	»	3 89,63
	Gros, ou 32e de rixdale, ou 24e de *thaler*.....	1, 982	368	0 16,21
	SICILE.			
Or.	ONCE, dep. 1748.	4, 399	906	13 73,
Arg.	*Ecu de 12 tarins*..	27, 533	833 1/3	5 10,
	SUÈDE.			
Or.	*Ducat*.....	3, 482	976	11 70,
	Demi-ducat.....	1, 741	976	5 85,
	Quart de ducat. .	0,8705	976	2 92,50
Arg.	*Rixdale d'espèce*, de 48 schellings, de 1720 à 1802.	29, 508	878	5 75,73
	2 *tiers de rixdale*.	19, 672	878	3 83,80
	1 *tiers de rixdale*.	9, 836	878	1 91,91
	SUISSE.			
Or.	*Pièce de 32 franken* de Suisse..	15, 297	904	47 63,
	Pièce de 16 frank.	7,6485	904	33 81,50
	Ducat de Zurich..	3, 491	979	11 77,
	Ducat de Berne. .	3, 452	979	11 64,
	Ducat de Bâle...	» »	»	10 85,
	Ducat de Lucerne.	» »	»	11 86,
	Pistole de Berne..	7, 648	902	23 76,
Arg.	*Ecu de Bâle*, de 30 batz, ou 2 florins.....	23, 386	878	4 56,
	Demi écu ou *florin de 15 batz*.....	11, 693	878	2 28,
	Ecu de Zurich, depuis 1781.....	25, 057	844	4 70,
	Demi-écu, ou *florin*.....	12,5285	844	2 35,
	Ecu de 40 batz de Bâle et Soleure, 1798.....	29, 480	901	5 90,
	Pièce de 4 franken de Berne, 1799.	29, 370	901	5 88,
	—*de 4 franken* de Suisse, 1803...	30, 049	900	6 0,
	—de 2 *franken* de Suisse, 1803...	15,0245	900	3 0,
	—*d'un franken* de Suisse, 1803...	7,5123	900	1 50,
	Franken de Berne, 1803.....	7,5123	900	1 50,
	TOSCANE.			
Or.	*Ruspone*.....	10, 464	1000	36 04.

Nature.	Dénomination DES ESPÈCES.	Poids légal	Titre légal	Valeur.
		Gr.		Fr. C.
	Un *tiers-ruspone*, ou *sequin aux lis*.....	3, 488	1000	12 01,33
	Demi-sequin.....	1, 744	1000	6 00,67
	Sequin à l'effigie.	3, 488	1000	12 01,33
	Rosine.....	6, 976	896	21 54,
Arg.	*Demi-rosine*.....	3, 488	896	10 77,
	Francescone de 10 pauls, livournine, piastre à la rose, léopoldine, et *écu de 10 pauls*	27, 607	917	5 61,
	Pièce de 5 pauls..	13,7535	917	2 80,50
	— *de 2 pauls*..	5, 501	917	1 12,20
	— *de 1 paul*...	2, 751	917	0 56,10
	TURQUIE.			
Or.	*Sequin zermahboud* du Sultan Abdoul-Hamyd, 1774.....	2, 642	958	8 72,
	Demi-zermahboud.	1, 321	958	4 36,
	Sequin zermahboud de Sélim III.....	2, 642	802	7 30.
	Demi-sequin.....	1, 321	802	3 65,
	Quart de sequin..	0, 661	802	1 82,50
	Roubbié.....	0, 881	802	1 43,23
Arg.	*Altmichlec*, de 60 paras, depuis 1771.....	28, 882	550	3 52,
	Yaremlec, de 20 paras ou 60 aspres, 1757....	» »	»	0 99,
	Roubb, de 10 paras ou 60 aspres, 1757.....	» »	»	0 49,50
	Para de 3 aspres, 1773.....	» »	»	0 04,
	Aspre, 1773.....	» »	»	0 01,33
	Piastre de 40 paras, ou 120 aspres, 1780....	18, 015	500	2 00,
	Pièce de 5 piastres, de Mahmoud, 1811...	» »	»	4 13,67
	VENISE.			
Or.	*Ducat*.....	» »	»	7 49,
	Sequin.....	» »	»	12 0,
	Demi-sequin.....	» »	»	6 0,
Arg.	*Ducat effectif d'argent*.....	» »	»	4 48,
	Ducat courant d'argent, de 124 sous, monnaie de compte.	» »	»	3 23,95

Que les gouvernements atteints d'albinisme, et qui par cela même ne peuvent supporter la lumière du jour, s'empressent si peu d'adopter le nouveau système monétaire de la France, d'une simplicité si remarquable, cela se conçoit; mais que l'Angleterre, l'Angleterre aux prétentions si exagérées suive encore la vieille routine, en sorte qu'on ne puisse effectuer une somme de 50 francs, de 100 francs, de 1000 francs, sans un appoint en petite monnaie, vraiment cela étonne. J'en dis autant pour les poids et mesures, dont la conversion au système métrique offrirait de tels avantages, qu'il est incompréhensible comment tous les esprits n'en sont pas frappés.

Certes la question est opportune aujourd'hui que, grâce à la merveilleuse invention des chemins de fer, les rapports de nation à nation vont devenir de plus en plus fréquents. O rois, il serait temps d'étendre à vos peuples les bienfaits de la philosophie. O rois, il serait temps de les élever tous au même niveau, afin qu'en se rencontrant pour la première fois, ils ne soient pas étonnés de leur disproportion; afin que de la supériorité des uns et de l'infériorité des autres il ne résulte pas de ces redoutables conflits d'amours propres qui sont si funestes à l'humanité. O rois, que j'aime, parce que je vous regarde comme destinés à représenter Dieu sur la terre; ô rois, c'est autant votre intérêt que celui des peuples qui me donne le courage de m'exposer à votre colère. O rois, si vous n'approuvez pas mes raisons, pourquoi portez-vous des aigles dans vos armes? L'aigle, emblème de force et de puissance, ne tend pas ses pièges dans les ténèbres. Il ose regarder le soleil en face. O rois, soyez donc fidèles à votre devise : *Non soli cedo;* ou plutôt, je me trompe, renoncez à cette devise, et cédez une fois le pas au soleil. Laissez pénétrer la lumière dans vos demeures, afin qu'une nouvelle vie les anime. Abjurez votre antipathie pour l'esprit et l'intelligence. Ne vous effrayez pas à l'aspect d'une idée, et ne la fuyez pas comme un spectre. Les idées publiques sont des miroirs pour les rois. Faites en sorte que vous puissiez vous y voir en beau, vous n'en aurez plus peur.

Les mots *mètre, décimètre, centimètre*, etc., ne plaisent pas à M. Françis Wey. Il eût préféré *mesure, dixième de mesure, centième de mesure*, etc. « Ces mots hybrides, *arlequins lexicographiques*, ont été admis, dit-il; et, grâce à messieurs les savants, nous sommes en plein *chevalorama.* »

M. Françis Wey est un railleur plein de grâce et de sel.

«Mille *mètres*, ajoute-t-il, forment un kilomètre. C'est *kiliosmètre* qu'il aurait fallu dire, *kilios* signifiant *mille*, tandis que *killos* signifie *âne* ou *bourrique*. La lieue de France équivaut à quatre mesures d'*âne*.»

Le Journal des Débats n'est pas plus spirituel. En tout cas *kilos* se rapproche bien plus de *kilios* que de *killos*, et *kilos* veut dire, non pas *bourrique*, mais *nourriture*. Mais l'esprit de M. Wey ne s'accommodait pas de cette nourriture. Il lui fallait quelque chose comme une *ânerie*, et il a parfaitement rencontré. Comment M. Françis Wey, édité par MM. Didot, n'a-t-il pas encore été célébré par le Journal des Débats? C'est que, la main sur la conscience, l'ouvrage de M. Françis Wey, malgré quelques défauts, est encore trop remarquable, et surtout d'un trop beau style, pour que le Journal des Débats daigne s'en occuper. Puis je ne sais pas trop si M. Wey n'est pas de l'opposition. Et vous savez comme le Journal des Débats traite cette pauvre opposition, qui du reste le lui rend bien.

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

Vous le voyez, Monsieur Françis Wey, je suis tout disposé à vous rendre justice. Mais comment un homme de votre talent peut-il s'abandonner à de telles bouffonneries? comment peut-il s'oublier jusqu'à appeler les *nouvelles mesures* des *incongruités mathématiques* et les auteurs de cette nouvelle découverte des *novateurs pédantesques* (1)? «Personne, dites-vous, n'a le droit de changer tout un langage, de supprimer et de créer de vive force des séries entières de mots.» Mais de la sorte il n'y aurait pas de coupables que les auteurs du *système métrique;* et les Linné, les Jussieu, les Cuvier, ainsi que les inventeurs du *baromètre* et du *thermomètre*, seraient donc tous aussi de fameux crétins!

Il ne fallait donc pas vous restreindre aux seuls noms des nouvelles mesures, mais biffer d'un seul trait les nomenclatures de *zoologie*, de *chimie*, de *botani-*

(1) *Pédantesque* ne peut guère se dire des personnes. On dit *un savoir pédantesque*, *un air pédantesque*, *une observation pédantesque*, mais on ne dit pas *une personne pédantesque*.

que, etc., et envoyer les savants que je viens de citer faire amende honorable, la torche au poing et la corde au cou, devant l'Académie, pour qu'elle ait occasion de leur dire comme César : *Tanquan scopulum, sic fugias insolens verbum.*

Si c'est pour protester au nom du bon goût contre l'admission, dans le langage littéraire et poétique, de ces *vocables métis*, ainsi que vous les appelez; si c'est pour cela que vous avez fait une si grande dépense d'esprit, eh bien! soit dit sans vous fâcher, vous avez fait une dépense inutile. Personne n'ignore que les nomenclatures scientifiques sont en général peu propres à la poésie, où *oxychlorate* et *hydrocyanate* sonneraient encore plus mal assurément *que mètre* et *kilomètre*, qui vous répugnent si fort. Certainement les anciennes dénominations sont préférables, non seulement dans la poésie, mais encore peut-être dans le langage ordinaire; et s'il n'est guère plus charmant de dire, à la vue d'une jeune fille qui danse avec légèreté, *elle ne pèse pas une once, elle ne pèse pas une livre*, que de dire, *elle ne pèse pas un décagramme* ou *un demi-kilogramme*, du moins cela est-il moins *insolite*, comme dit tel maître de langue de Vienne.

Il en est de certains mots comme du vin. Il faut qu'ils soient vieux pour être bons.

Mille fois pardon, Monsieur Wey. Mais vous avez si bien tort de toute façon, il est si peu vrai qu'on ait voulu contraindre le peuple à parler grec malgré lui, que je puis vous citer un arrêté du 13 brumaire an 9, qui déclare que, dans les actes publics, comme dans l'usage ordinaire, on peut écrire et dire *lieue* pour *myriamètre*, *mille* pour *kilomètre*, *livre* pour *kilogramme*, etc. Voir le tableau des nouvelles mesures, page 458. Seulement la nouvelle livre est plus forte que l'ancienne, voilà tout. Je vous salue (1).

On appelle *monnaie de billon*, toute monnaie de cuivre pur, ou de cuivre mêlé avec un peu d'argent, comme les *sous*. Les *blancs*, de la valeur de cinq deniers, les *carolus*, qui en valaient dix, étaient des monnaies de billon. On dit encore dans quelques provinces *six blancs*, pour dire, *deux sous et demi*.

Réal ou *réale de billon*, monnaie espagnole. Le *maravédis*, autre monnaie de billon espagnole, équivaut environ à un centime et demi de France.

Billon se dit aussi de toute sorte de monnaie décriée ou défectueuse. *Il a trouvé dans un sac de mille francs pour plus de cent francs de billon.* (Acad.) Le poids des pièces de monnaie diminue beaucoup par le frai, c'est à dire, par l'usage et le frottement. M. Thénard rapporte qu'un sac de 220 pièces de 6 livres qui, en 1816, pesait 5 kilogrammes 782 grammes, ne pesait plus que 5 kilogrammes 754 grammes en 1830, et 5 kilogrammes 732 grammes en 1834.

Billon se prend aussi pour le lieu où l'on porte toutes les monnaies défectueuses.

L'analyse chimique a démontré qu'il existe 17 francs 50 centimes d'or dans une valeur de 1000 livres en argent.

Notre monnaie est si bien frappée et de si bon aloi, qu'elle a cours presque partout. Aussi, selon le rapport fait par M. Thénard il y a quelques années, la quantité d'espèces décimales frappée depuis la loi du 28 mars 1803 jusqu'au premier janvier 1834, est elle en or de 1,056,151,660 francs, et en argent de 2,665,609,482 francs 75 centimes. *De l'or, de l'argent de bon aloi*, Qui est au titre des ordonnances. *De l'or, de l'argent de bas aloi*, Qui n'est pas à ce titre. Fig., *Un homme de bas aloi*, qui est de basse condition, d'une profession vile, ou qui est méprisable par lui-même. *Marchandises de mauvais aloi. Vers de mauvais aloi, de bas aloi.*

On nomme *coin* un morceau d'acier gravé en creux, dont on se sert pour marquer la monnaie et les médailles. *Le coin du roi, le coin d'Espagne. Les carolus ont eu ce nom parce que les premiers furent frappés en France au coin de Charles VIII.*

Le papier monnaie est un papier créé par le gouvernement pour faire office de monnaie. *Monnaie obsidionale*, Monnaie frappée dans une ville assiégée, où on lui donne cours pendant le siège, pour une valeur beaucoup plus forte que sa valeur intrinsèque.

Monnaies de compte.

On appelle ainsi certaines valeurs qui

(1) L'emploi des mesures nouvelles a été le sujet d'une grave discussion à l'Académie Française. Un des membres de la commission du dictionnaire a proposé de substituer à cette expression proverbiale : *Avoir un pied de nez*, celle-ci : *Avoir trente-trois centimètres de nez*. Comme M. Villemain s'y opposait : « Je sais bien, dit M. de Jouy, que l'expression n'est pas exacte, et qu'il faudrait ajouter une fraction. » (Anonyme.)

n'ont jamais existé, ou qui n'existent plus en espèces réelles, mais qui ont été inventées ou retenues pour faciliter les comptes, en les établissant toujours sur un pied certain et non variable. On dit aussi *monnaies imaginaires* ou *fictives*, par opposition à monnaies *réelles* ou *effectives*. *La livre tournois est une monnaie de compte. Le franc est une monnaie réelle. La livre sterling d'Angleterre, valant* 24 *francs* 75 *centimes;* les réaux *de veillon espagnols, dont chacun vaut* 34 *maravédis ou* 27 *centimes; les reis portugais dont* 1000 *valent* 6 *francs* 20 *centimes; la livre de banque, usitée en Prusse* (pfund), *de* 24 *grochens à* 12 *pfennings, valant* 4 *francs* 93 *centimes;* sont également des monnaies de compte. La *bourse*, monnaie de compte usitée dans le Levant, est évaluée à 500 piastres (1781 francs 28 centimes.)

Monnaies des anciens.

MONNAIES ROMAINES.

Elles furent d'abord de cuivre, de bois peint, de terre cuite, etc. Ce fut Servius Tullius qui le premier fit frapper de la monnaie d'airain. On ne fit de la monnaie d'argent que l'an de Rome 485. L'or ne fut connu des Romains que 62 ans plus tard. Tantôt ovales, oblongues, circulaires, les plus anciennes portaient l'effigie d'un animal (*pecus*) d'où vient le mot *pecunia*, qui signifie toute espèce de monnaie. On nommait *nummi dentati* celles dont le contour était dentelé; *bigati* celles qui avaient au revers un char à deux chevaux; *quadrigati* celles qui en avaient un à quatre chevaux; *victoriati* ceux sur les quels était empreinte une *victoire*. Les monnaies romaines les plus connues sont l'*as* ou *libra* (1 sou, de *æs*, airain, et *librare*, peser), portant sur la face une tête de Janus et au revers la proue d'un vaisseau; le *demi-as* (*semissis*) marqué d'une tête de Jupiter couronnée de laurier, avec un S au bas; le *tiers de l'as* (*triens*), portant une tête de femme, avec quatrepoints; le *quart d'as* (*quadrans*), avec la tête d'Hercule et trois points; le *sextans* ou *demi-triens*, avec la tête de Mercure et deux points; le *dupundius*, ou *deux as;* le denier (*denarius*, de *deni*, dix à dix, ou *nummus argenteus*, monnaie d'argent), qui valait 16 as; le *quinaire* (*quinarius*), qui valait la moitié du denier; le *sesterce* (*sestertius* ou *nummus argenti*) qui valut d'abord 2 as et demi, ensuite 4 as; l'*aureus* ou *solidus* (monnaie d'or), qui valait 25 deniers d'argent ou 100 sesterces.

Pour indiquer que le sesterce valait 2 as et demi ou 2 livres et demie, on le marquait ainsi : L. L. S. Les deux L marquaient deux *livres* ou *as*, et l'S signifiait *semi* (*deux livres et demie*). — Ensuite on a fait une H des deux LL, et l'on a eu HS; comme on le trouve dans les auteurs.

On appelle le sesterce *petit sesterce*, pour le distinguer du *grand sesterce*, qui était une monnaie idéale, comme la livre sterling chez les Anglais, la livre tournois en France, et qui valait mille petits sesterces.

Jusqu'à mille on comptait les sesterces en mettant devant ce mot la somme dont il s'agissait. Dix sesterces, *sestertii decem;* vingt, *viginti;* cent, *centum*. Arrivé à mille, le sesterce prenait le nom de *sestertium* ou *grand sesterce*. *Dix mille sesterces réels* s'exprimait indifféremment par *decem millia sestertiûm* (pour *sestertiorum*) ou par *dena sestertia* (*dix grands sesterces*). On écrivait cent mille sesterces, *centena millia sestertiûm*, ainsi qu'il suit : $\overline{\text{CHS}}$. La barre annonce que la somme s'élève à mille, et le C indique cent.

Depuis un million et au dessus on comptait par les adverbes de nombre, *decies, vicies, centies*, etc., dix fois, vingt fois, cent fois, etc., après les quels on sous-entendait *centena millia*, cent mille. Exemple: Un million de sesterces, *decies sestertiûm*, c'est à dire, *decies centena millia sestertiûm*, dix fois cent mille sesterces. Il était pauvre avec un million de sesterces, *cui sestertiûm centies egestas fuit.*

ÉVALUATION EN MONNAIE FRANÇAISE.

As, jusqu'en 264 avant J.-C.		8 c.
— depuis cette époque		5
Denier, sa valeur a beaucoup varié.		82
		79
		78
		73
— sous Domitien et Galba		70
Sesterce		21
		20
		19
		18
		17
Grand sesterce, environ	177 f.	90
Aureus ou Solidus, environ	17	79

Le nom d'*as* fut donné en outre à toute espèce d'unité considérée comme divisible. Ce mot, en usage dans les successions,

désignait l'héritage tout entier. *Hæres ex asse* signifiait *héritier de tout un bien.*

L'*as*, quelle que fût la nature de l'unité qu'il représentait, se divisait en douze parties nommées *onces* (*unciæ*). Les fractions de l'*as* étaient le *deunx*, valant 11 onces, le *dextans*, 10 onces; le *dodrans*, 9; le *bes*, 8; le *septunx*, 7; le *semis* ou *semissis*, 6; le *quincunx*, 5; le *quadrans* ou *teruncius*, 3; le *triens*, 4; le *sextans*, 2; et enfin l'*once* et la *demi-once* ou *sexcunx*.

L'*as libralis* ou *livre romaine* était l'unité de poids, et valait de nos poids 10 onces 5 gros 40 grains, ou 3 hectogrammes 27 grammes 187 milligrammes.

Monnaies grecques.

Leur usage ne remonte qu'à Phédon (476 ans avant J.-C.). La plus ancienne monnaie grecque portait l'empreinte d'un bœuf. Dans la suite chaque province eut des signes particuliers. Delphes eut un dauphin, Athènes une chouette, Thèbes un Bacchus avec une grappe de raisin et une grande coupe, la Macédoine un bouclier, Rhodes la tête radiée du soleil, etc. Les Lacédémoniens n'eurent que de la monnaie de fer depuis Lycurgue, qui proscrivit les autres sous peine de mort, jusqu'à Lysandre. L'unité monétaire des Grecs était la *drachme*, qui se divisait en six oboles,

EVALUATION EN MONNAIE FRANÇAISE.

DRACHME, à peu près	92 c.	
OBOLE	15	
AUREUS (20 drachmes)	18 f.	33
MINE (100 drachmes)	92	6850
TALENT ATTIQUE D'ARGENT, jusqu'au XIe siècle avant J.-C.	5560	90
— Depuis cette époque jusqu'à la soumission de la Grèce	5222	41
TALENT ATTIQUE D'OR, (10 talents d'argent)	55608	99

Le talent n'était qu'un certain poids d'argent ou d'or, différent selon les pays où l'on s'en servait. Il y avait une foule de talents. Le *talent d'Egine* ou de *Corinthe* valait 100 mines ou 10,000 drachmes (92680 francs). Celui d'Eubée était à peu le même que le talent attique.

Le *talent babylonien valait* 6416 francs.

Les Hébreux avaient deux talents, valant chacun 3000 sicles; ce qui revient, pour celui d'argent, à 4867 francs, et, pour celui d'or, à 69531 francs.

Le *sicle* (de l'hébreu *sekel*, peser) se divisait en 4 drachmes. Le *sicle d'or* valait 2 francs 31 centimes, et le *sicle d'argent* un peu plus de 1 franc 62 centimes.

Le *darique*, monnaie d'or de Darius, valait 18 francs 54 centimes.

La *drachme*, chez les Grecs, servait aussi d'unité de poids. Elle valait 1 gros 7 grains, ou 4 grammes 196 milligrammes.

La *mine poids* valait 14 onces, 2 gros, 6 gains, ou 4 hectogrammes 3 décagrammes 6 grammes 3 décigrammes.

L'unité des mesures de capacité, pour les liquides, chez les Grecs, était le *métrètes* (1958 pouces cubes, 178 millièmes), et pour les matières seches la *médimne* (2610 pouces cubes 905 millièmes). Chez les Romains, l'unité pour les liquides était l'*amphore* (1305 pouces cubes 452 millièmes); et, pour les matières sèches, le *modius* (435 pouces cubes 1508).

Nous ne terminerons pas cet article si important sans y ajouter l'explication de quelques termes spéciaux, tenant d'assez près à notre sujet, et dont l'intelligence parfaite est une des choses les plus indispensables.

Principaux Termes de Finance.

ACTION, Document qui établit que telle somme a été mise dans une société commerciale, ayant pour but une opération déterminée, et donnant au porteur un droit proportionnel dans les bénefices de l'entreprise. *Action de la compagnie des Indes, de la Banque de France. Une action de cinq cents francs, de mille francs. Créer, proposer des actions. Prendre une action. Action nominative. Action au porteur. Vendre, acheter, négocier des actions. Les actions ont haussé, ont baissé.* Fig. et fam., *Ses actions haussent, ses actions baissent*, se dit de quelqu'un dont la réputation, dont le crédit s'accroît ou diminue.

AGIO, Bénéfice qui résulte de l'échange d'une monnaie contre une autre, ou de l'échange de l'argent contre les effets de commerce. *L'agio est indépendant du taux de l'intérêt ou de l'escompte, en matière de négociation.* (ACAD.) *L'agio est nul, si l'argent abonde sur une place; il s'élève au contraire en raison de la rareté du numéraire.* (ACAD.) De l'italien *aggio*, dérivé d'*aggiugnnre*, ajouter, selon Napoléon Landais.

AGIOTAGE, Trafic que l'on fait des effets publics, en spéculant sur la hausse et la baisse. *Il s'est enrichi, il s'est ruiné à l'agiotage.* Il se prend en mauvaise part. — Manœuvres clandestines employées pour faire hausser ou baisser les fonds publics, ou pour faire varier le prix de telle denrée, de telle marchandise sur la quelle on spécule.

AGIOTER, Faire l'agiotage.

AGIOTEUR, Celui qui fait l'agiotage. *C'est un agioteur bien connu.* (ACAD.)

AMORTISSEMENT, Le rachat, l'extinction d'une dette, d'une pension, d'une rente, d'une redevance. *L'amortissement de la dette publique.* Voyez *Rente. Fonds d'amortissement*, Somme destinée à l'extinction d'une rente. *Caisse d'amortissement*, Caisse établie pour l'amortissement graduel de la dette publique. *L'amortissement d'un domaine, d'une terre, d'un héritage*, La faculté donnée par le roi pour faire que des gens de mainmorte pussent devenir propriétaires, à charge de ne point vendre le fonds amorti. *Ces religieux ont payé tant pour l'amortissement de telle terre.* (ACAD.) *Droits d'amortissement. Gens de main-*

mote se disait des corps et des communautés qui, nonobstant les diverses manières dont les individus s'y succèdent, sont considérés comme perpétuels et formant toujours la même corporation. (Acad.)

BAISSE, Diminution de prix, de valeur. Il se dit surtout en parlant des fonds publics, des effets publics commerçables. Cette nouvelle a causé une grande baisse dans les effets publics. *Ces effets-là sont en baisse. Jouer à la baisse*, Promettre de livrer aux prix du cours actuel et à une époque déterminée les effets ou papier de crédit public, dans l'espoir de les racheter alors à un prix inférieur. *Il s'est ruiné en jouant à la baisse.* (Acad.)

BANQUE, Commerce qui consiste à ouvrir des crédits, à recevoir des fonds à intérêts; à échanger des effets ou à les escompter avec des especes, moyennant une prime ou bénéfice que l'on nomme *change* dans le premier cas, et *agio* dans le second. *Faire la banque. Maison de Banque*, Maison où l'on fait le commerce de banque; négociants mêmes qui font ce commerce. *Banque* se dit aussi d'une caisse commune ou publique, dont le crédit repose sur des fonds considérables, et où les particuliers déposent leur argent pour en tirer un intérêt, avec faculté de le reprendre à leur volonté, en tout ou en partie, soit en nature, soit en effets équivalents. *Les banques particulières et les banques publiques sont ordinairement sous la surveillance de l'autorité. Les principales banques d'Europe sont celles de France, de Londres, de Hambourg, d'Amsterdam, de Copenhague, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, et de Berlin. La banque de France a été instituée le 14 avril 1803. La banque de Bordeaux. Le régent de la banque. Action de la banque. Billet de banque de mille francs. Avoir un compte en banque*, Y avoir des fonds déposés, et s'y faire créditer ou debiter. *Banque*, à certains jeux où une seule personne joue contre plusieurs, se dit de la Somme que celui qui tient le jeu a devant soi, pour payer ceux qui gagnent contre lui. *Faire une bonne, une mauvaise banque*, Gagner ou perdre en tenant le jeu. *Faire sauter la banque*, Gagner tout l'argent que le banquier a mis au jeu.

BANQUEROUTE, Cessation de payement et de commerce, pour cause d'insolvabilité réelle ou feinte. *Banqueroute simple*, Celle qui est causée par quelque faute grave. *Banqueroute frauduleuse*, Celle qui est attribuée à la mauvaise foi. *Les cas de banqueroute simple sont jugés par les tribunaux correctionnels, et ceux de banqueroute frauduleuse par les cours d'assises.* La peine infligée par le Code pénal au *délit de banqueroute simple* est celle de l'emprisonnement, dont la durée ne peut être moindre d'un mois, et ne peut excéder deux ans. *Le crime de banqueroute frauduleuse* est puni de cinq ans à vingt ans de travaux forcés. *Banqueroute forcée ou faillite*, Banqueroute non frauduleuse. *Sa faillite est déclarée, il a déposé son bilan au greffe du tribunal de commerce*, ou simplement, *Il a déposé son bilan.* Le *bilan* est l'état écrit qui indique la situation de l'actif et du passif d'un négociant en faillite. *Bilan* se dit aussi de la balance que l'on établit entre ce qu'on possède et ce qu'on doit, sans pour cela être en état de faillite, et seulement pour se rendre compte de sa situation.

BANQUIER, Celui qui fait le commerce de banque. — Celui qui tient le jeu contre tous ceux qui veulent jouer avec lui, etc.

BILLET, Papier de crédit ayant cours dans le public. *Billet de banque de mille francs. Billet de la caisse d'escompte. Billet de l'épargne*, se disait anciennement d'une inscription payable sur le trésor royal, qu'on appelait alors l'*épargne*. (Acad.) — Écrit portant obligation de payer une somme à époque fixe. *Billet à ordre*, Billet payable à la personne qui y est dénommée, ou à telle autre personne qu'il lui plaira de substituer à sa place. La formule d'un billet à ordre est: *Je paierai au vingt du mois prochain à M. Lecoq ou à son ordre la somme de cinq cents francs, valeur reçue de lui comptant. Vienne, le 15 juillet 1845. Billet payable au porteur*, ou *billet au porteur. Faire un billet. Souscrire un billet*, Ecrire son nom au bas. *Négocier, escompter, acquitter, payer, rembourser, un billet. Endosser un billet*, Mettre son ordre au dos d'un billet. *Billets discrédités*, Tombés en discrédit. *Les billets d'un tel sont bien discrédités sur la place.* (Du latin barbare *billetus*, diminutif de *billus*, bille, suivant Ménage.)

BOURSE, Edifice, lieu public, où s'assemblent, à de certaines heures, les négociants, les banquiers, les agents de change, les courtiers des grandes villes de commerce, pour traiter d'affaires. — La réunion même des négociants, banquiers, etc. — Le temps pendant le quel dure leur assemblée. *Le résultat des négociations et des transactions de la bourse détermine le cours du change, des marchandises, et des assurances. Aller à la bourse. Fréquenter la bourse. Affaires de bourse. Bruits, nouvelles de bourse. A l'heure de la bourse. A l'ouverture, à la clôture de la bourse. Pendant la bourse. Le cours de la bourse*, Le cours des effets publics. *Les bourses d'Europe les plus remarquables comme monuments sont celles de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, et d'Amsterdam.*

BUDGET, L'état annuel des dépenses qu'on présume avoir à faire, et des fonds ou revenus affectés à ces dépenses. *Le budget de l'Etat. Le budget de la guerre.* — Le budget de l'Etat. *Dresser le budget. Discuter le budget. La discussion du budget. Un chapitre, un article du budget. Diminuer, augmenter le budget.* Famil., *Le budget d'un ménage.* (Terme emprunté de l'anglais.)

CHANGE, La profession de celui qui fait tenir, qui fait remettre de l'argent d'une ville à une autre, de place en place. *Faire le change, opération de change, Change intérieur. Change étranger.* — *Lettre de change*, Sorte d'effet de commerce, sorte de lettre par laquelle on charge un correspondant de payer la somme énoncée à celui qui présentera cette lettre. *Tirer une lettre de change. Négocier, endosser, accepter, faire protester, acquitter, payer une lettre de change. Tirer, payer à lettre vue. Tirer une lettre de change payable à dix jours de vue, à deux mois de vue, payable à vue. Lettre de change à une usance, à deux usances, à trois usances*, payable au bout d'un mois, de deux mois, de trois mois. *Il a une lettre sur un tel à usance. Tirer par seconde de change, la première ne l'étant*, Faire la copie d'une première lettre de change qui a été envoyée à l'acceptation, et qui reste entre les mains d'un tiers à la disposition du porteur de la seconde. *Le tireur d'une lettre de change. On a condamné le tireur à payer la somme portée par la lettre protestée. L'accepteur d'une lettre de change*, Celui qui l'accepte. *L'accepteur d'une lettre de change devient personnellement débiteur de la somme. L'endosseur d'une lettre de change*, Celui qui a endossé une lettre de change, pour en transférer la propriété à quelqu'un. *Le tireur et les endosseurs d'une lettre de change sont garants solidaires de l'acceptation et du payement à l'échéance.* S'il est dit dans la lettre *valeur reçue comptant*, le délai est de 10 jours après l'échéance. S'il y a *valeur reçue en marchandises*, le délai est de 30 jours.

Modèle d'une lettre de change.

Vienne, le 4 juillet 1845.

Monsieur,

A vue, — au dix août prochain: — à trois usances,

Il vous plaira payer par cette lettre de change à M. Leroux, ou à son ordre (c'est à dire, à celui qui en sera le porteur), la somme de cinq cents francs, valeur reçue comptant de mondit sieur, que vous passerez en compte sans autre avis de

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LENOIR,

A monsieur Leblanc,

Banquier, à Paris,

Accepter une lettre de change, C'est prendre l'engagement de la payer à son échéance, en mettant son nom au bas ou en travers du corps de l'écriture, avec le mot *Accepté. L'acceptation, une fois donnée, ne peut plus être révoquée. Une lettre de change, acceptée, peut devenir dès lors un papier de commerce jusqu'au jour de son échéance*, c'est à dire, *passer en payement d'une personne à l'autre.* Chaque personne qui la reçoit l'*endosse*, en écrivant sur

le dos : *Payez pour moi, à l'ordre de M. Lebrun, la somme de cinq cents francs, portée en l'autre part.*

Paris, le 4 juillet 1845. LEROUGE.

Quand un banquier manque à payer une lettre de change dans le temps prescrit, il faut la protester. (ACAD.) Le *protêt* est l'acte par lequel, faute d'acceptation de payement d'une lettre de change à l'époque déterminée, on déclare que celui sur qui elle est tirée et son correspondant seront tenus de tous les préjudices qu'on en recevra. *Faire un protêt par devant notaire. Faire signifier un protêt. Agent de change*, Celui qui est dûment autorisé à s'entremettre entre les négociants et banquiers, pour faciliter le commerce de l'argent et des lettres de change, et par l'intermédiaire du quel doit s'opérer la négociation des effets publics. *Le syndic des agents de change. Le carnet d'un agent de change. Change* signifie encore le prix que le banquier prend pour l'argent qu'il fait remettre. *Le change d'ici à Paris, d'ici à Londres est de tant pour cent. Ce change est gros, est fort. Le change a haussé, a baissé. Le change est au pair. Le change est haut. Le change est bas. Le change est désavantageux. Le cours du change*, Le taux au quel est le change. *Coter le change*, Marquer le taux du change. *Change* signifie aussi quelquefois le *profit*, l'*intérêt* de l'argent qu'on prête selon le cours de la place. *Prendre à change. Change* signifie aussi *le commerce du changeur* et *le prix qu'il prélève* sur les valeurs pour les quelles il donne de l'argent et des billets de banque. *Change de monnaies. Bureau de change. Il m'a pris tant pour le change.* Il désigne par extension *le lieu* où l'on va changer des pièces de monnaie pour d'autres, comme de l'argent blanc pour des pièces d'or, etc. *Aller au change. Payer comme au change*, Payer sur le champ. Il s'est dit autrefois pour *bourse*.

CONSOLIDER, Assigner un fonds pour assurer le payement d'une dette publique. *Le gouvernement a consolidé ces sortes de rentes. Cinq pour cent consolidé. Le tiers consolidé*, Le capital des rentes sur l'état réduit au tiers par la loi de l'an VI (1798) et consolidé par l'inscription au grand livre. *Les consolidés*, Sorte de fonds anglais. *Les consolidés sont en hausse. Les consolidés ont baissé à la dernière bourse.* Voyez *Dette publique*.

CONTRIBUTION, Ce que chacun donne pour sa part d'une dépense, d'une charge commune. Il se dit surtout en matière d'*impôts. Contribution foncière*, Celle qui est imposée sur les immeubles, sur les biens fonds. *Imposition mobilière*, imposée sur les meubles. *Contribution personnelle*, Ce que l'on paye individuellement à raison de sa personne, de son logement, etc. *Contributions des portes et fenêtres. Bureau des contributions. Receveur des contributions. Rôle, registre des contributions. Répartir, percevoir une contribution. Payer les contributions. Contribution volontaire. Contributions directes*, Les impôts directement établis sur les biens ou sur les personnes. *Contributions indirectes*, Les impôts établis sur les objets de commerce et de consommation, ou sur certaines choses dont le besoin est éventuel. Tels sont les *droits d'octroi, de douane, de timbre, d'enregistrement*, etc. *Contribution au sou la livre, au marc la livre, au marc le franc*, La répartition de ce qui doit être reçu ou payé par chacun en proportion de sa créance, ou de son intérêt dans une affaire. Absolument, *Distribution par contribution, entre créanciers, des sommes provenant d'une saisie faite sur leur débiteur commun. Contribution au jet dans la mer*, La répartition des pertes et dommages qui se fait tant sur les effets que sur le navire et le fret, lorsque la tempête ou les ennemis ont obligé de jeter dans la mer une partie du chargement ou des agrès. *Contribution* se dit aussi de ce que sont forcés de payer ou de donner les habitants d'un pays occupé par l'ennemi, pour se garantir du pillage. *Lever des contributions sur les vaincus. Mettre le pays à contribution.* Voyez *Impôts*.

COURS, Le prix actuel des marchandises, le taux auquel est le change, la rente, etc. *Acheter des marchandises, des effets au cours de la place, au cours de la bourse. Le cours du marché. Le cours du change, de la rente, des effets publics.* Fig. et fam., *Le cours du marché, le cours de la place*, L'état d'une affaire. *Ne vous engagez pas si vite dans ce marché, dans cette affaire ; voyez auparavant le cours du marché, de la place.* (ACAD.)

COURTIER, Celui qui, moyennant une prime appelée *droit de courtage*, s'entremet pour la vente ou l'achat de certaines marchandises, pour faire prêter de l'argent sur la place, ou pour les affrètements, les assurances, etc. *Les courtiers sont nommés par ordonnance du roi. Courtier de marchandises. Courtier maritime. Courtier d'assurances. Courtier de vin. Le droit de courtage*, ou simplement *courtage*, est fixé à un huitième pour cent payé par le vendeur et l'acheteur ; mais le plus souvent le premier ne paye rien au courtier, tandis que le vendeur lui paye jusqu'à deux et trois pour cent. *Deux pour cent de commission, un quart pour cent de courtage.* (ACAD.) La profession du courtier s'appelle aussi *courtage. Faire le courtage des vins. Se mêler de courtage.* Les agents de change ne sont que des courtiers chargés de négocier les effets publics. *Courtier marron*, Celui qui exerce sans brevet. Par raillerie, *courtier* ou *courtière de mariage*, Celui ou celle qui se mêle de faire des mariages. M. de Foy s'intitulait *négociateur en mariages*.

CRÉDIT, Réputation d'être solvable et de bien payer, qui fait que l'on trouve aisément à emprunter. C'est le crédit qui est l'âme du commerce et qui seul vivifie l'industrie. *Il maintient, il conserve bien son crédit. Cette affaire compromet son crédit, a ruiné son crédit. Le crédit public. Prêter son crédit*, Prêter son nom et fournir son obligation pour un emprunt qui doit profiter à un autre. *Lettre de crédit*, Lettre dont le porteur peut toucher de l'argent de ceux à qui elle est adressée. *Lettre de crédit limitée. Lettre de crédit illimitée. Ouvrir un crédit, faire crédit à quelqu'un*, L'autoriser à prendre à une caisse jusqu'à concurrence d'une certaine somme. *On lui a ouvert un crédit de cent mille francs sur le trésor public. Avoir un crédit ouvert chez un banquier, un crédit de tant sur tel banquier. Faire crédit, donner à crédit*, Donner des marchandises, des denrées, sans en exiger sur l'heure le payement, etc. *Crédit*, dans la tenue des livres, signifie par opposition à *débit*, la partie d'un compte où l'on écrit ce qui est dû à quelqu'un ou ce qu'on a reçu de quelqu'un. *Tout compte courant est tenu par débit et par crédit. Porter un article, une somme au crédit d'un compte. Le crédit est toujours au* recto, *et le débit au* verso *des feuillets du grand livre. Le côté du crédit.*

CRÉDITER, Écrire sur le journal et sur le grand livre ce que l'on doit à quelqu'un ou ce que l'on a reçu de quelqu'un. *Je vous ai crédité de 500 francs que vous m'avez prêtés. Etre crédité sur une ville*, Avoir des lettres de crédit sur cette ville.

DÉBIT, Le compte que l'on tient, sur le grand livre, des articles payés ou fournis à quelqu'un ou pour quelqu'un. *J'ai passé telle somme à votre débit.*

DÉBITER, Inscrire quelqu'un sur le grand livre comme débiteur de tel ou tel article. *Je vous ai débité de 500 francs.*

DETTE, Ce qu'on doit à quelqu'un. *Dettes actives*, Les sommes dont on est créancier. *Dettes passives*, Celles dont on est débiteur. *Faire l'état de ses dettes actives et passives, de l'actif et du passif. Dette hypothécaire*, Dette qui donne hypothèque. *Dette privilégiée*, Celle pour laquelle le créancier a un privilége spécial. *Dette exigible*, Celle qu'on peut exiger actuellement, etc. *Dette publique*, L'accumulation des emprunts que les gouvernements contractent avec les particuliers pour se créer des ressources promptes. On la nomme aussi *Dette consolidée*, parce qu'on en paye les intérêts sur des fonds spéciaux votés chaque année par les chambres. *Dette flottante*, Portion de la dette publique, qui n'a point été consolidée, et qui est susceptible d'augmentation ou de diminution journalière, parce qu'elle se compose d'engagements à terme, de créances qui ne sont pas définitivement réglées, etc. La dette d'Angleterre s'élève à plus de 20 milliards ; celle de la France à 5 milliards. Ces deux dettes sont les plus fortes de l'Europe.

EMPRUNTS PUBLICS, Les valeurs empruntées par un gouvernement au nom de la société qu'il représente. Les valeurs ainsi empruntées constituent des capitaux dont on paye chaque année les intérêts, les revenus, au moyen des contributions.

ÉFFET, Billet, lettre de change, papier de crédit. *Un effet de commerce. Il a beaucoup d'effets en portefeuille. Souscrire un effet. Effet payable au porteur*, ou simplement, *effet au porteur. Les effets publics*, Les rentes sur l'état, les billets ou papier d'état introduits dans la banque et dans le commerce. *Effets mobiliers*, ou simplement, *effets*, Biens, objets meubles, ou censés tels d'après la loi. *Les effets d'une succession. Il abandonne ses effets à ses créanciers. D'après le code civil, les rentes constituées, les effets publics, les intérêts dans les entreprises de commerce*, etc. *sont des effets mobiliers, des biens mobiliers.*

ESCOMPTE, Remise faite au payeur par celui qui reçoit un payement avant l'échéance, ou avant le terme fixé par les usages du commerce. *Il a pris tant pour l'escompte. Caisse d'escompte.* On disait mieux autrefois *escompte.*

ESCOMPTER, Faire l'escompte, le calculer et le réduire. *Quand un banquier paye une lettre de change avant l'échéance, il escompte l'intérêt du temps.* (Acad.) Il signifie aussi, payer le montant d'un effet avant l'échéance, moyennant un escompte. *Escompter un billet, une lettre de change, un effet.* On disait mieux autrefois *excompter.*

FAILLITE, Banqueroute non frauduleuse. Voyez *Banqueroute.*

FINANCE, Argent comptant. *Moyennant finance.* — *Finances*, au pl., L'état de fortune, les ressources pécuniaires d'une personne. *Ses finances sont basses.* Familier dans ces deux sens. — *Finance*, La somme d'argent qui se payait au roi, soit pour la levée d'une charge, soit pour quelque droit imposé. *Acheter une charge pour le prix de la finance.* (Acad.) — *Finances*, au plur., L'argent et les revenus de l'état. *L'administration des finances. La loi des finances* ou *le budget de l'état. Le ministre des finances. Le ministère des finances. L'hôtel des finances. Receveur des finances. Inspecteur des finances. Le fonds des finances.* Autrefois, *Surintendant des finances, Contrôleur général des finances, Intendant des finances, Le bureau des finances, Le conseil royal des finances.* — L'art d'asseoir, de régir, et de percevoir les impositions. *Il sait bien les finances.* — *Finance* se dit par extension de ceux qui manient les deniers de l'état, ou de ceux qui font des opérations de banque, de grandes affaires d'argent. *Entrer dans la finance. Un homme de finance. La haute finance.* — *Affaires, matières de finances*, Affaires, matières, relatives aux finances. *Style de finance, termes de finance*, Le style, les termes usités dans les matières de finance. *Ecriture de finance*, Ecriture en lettres rondes. *Chiffre de finance*, Le chiffre romain. (Du bas latin *financia*, argent comptant.)

FINANCIER, Homme de finance. *Un gros, un riche financier. Le financier et le savetier.* Il se disait particulièrement, autrefois, de ceux qui avaient la ferme ou la régie des droits du roi. *Les financiers et les traitants étaient sujets à recherche.* (Acad.) — Celui qui sait les finances, qui entend bien les affaires de finances. *Un habile financier.* Adjectiv., *Système financier, Opérations financières, Législation financière, Question financière. Ecriture financière*, Ecriture en lettres rondes.

FONDS PUBLICS. Voyez Fonds.

FONDS, Somme plus ou moins considérable destinée à quelque usage. *Les fonds du trésor, de la Banque. Fonds social. Des fonds destinés à l'amortissement de la dette publique. Bailleur de fonds. Appel de fonds. Trouver un fonds. Divertir les fonds de l'état*, Les dilapider. *Tous les fonds sont divertis. Assigner sur un mauvais fonds. Dissiper un fonds. Fonds publics*, ou simplement, *fonds*, Les fonds destinés à servir les intérêts des rentes ou des actions créées par les caisses publiques; et, plus ordinairement, le prix de ces rentes, de ces actions, sur lequel influent les événements politiques de chaque jour. *Spéculer sur les fonds publics. Cette nouvelle a fait monter, a fait baisser les fonds. Les fonds tendent à la hausse, sont à la hausse, sont en hausse.*

GRAND LIVRE, La liste générale des créanciers de l'état. *Inscrire une rente au grand livre, sur le grand livre. Il est inscrit, porté sur le grand livre.*

HAUSSE, Augmentation de la valeur des effets publics. *Les fonds sont en hausse. Une hausse de fonds. Une hausse subite. Jouer à la hausse*, Promettre de payer, au prix du cours actuel, et à une époque déterminée, des effets ou papier de crédit public, dans l'espoir de les revendre alors à un prix supérieur.

HAUSSER, Augmentation de prix, de valeur. *Cette marchandise a haussée, Les actions, les rentes haussent. Les fonds haussent. Le change hausse.*

IMMOBILISATION, Action d'immobiliser, ou Le résultat de cette action. *Immobilisation de rentes sur l'état.*

IMMOBILISER, Donner à un effet mobilier la qualité d'immeuble, le convertir fictivement en immeuble. *Immobiliser des rentes sur l'état.*

IMPOSITION, Action d'imposer quelque chose de pénible, d'onéreux, comme une peine, un tribut, un droit, des contributions. *L'imposition des droits d'octroi. Faire l'imposition de la contribution foncière. L'imposition d'un nouveau droit, d'un nouveau subside.* Il signifie dans un sens absolu, Droit, contribution imposée sur les choses ou sur les personnes. *Imposition mobilière. Lever les impositions. Faire payer les impositions. Recevoir des impositions.*

IMPÔT, Charge publique, droit imposé sur certaines choses. *Impôt territorial. Impôt foncier. Impôt sur les personnes. Impôt sur les vins. Asseoir les impôts*, Les établir. *Lever, percevoir les impôts. Prélever les impôts. Augmenter les impôts. Diminuer les impôts.* — Les impôts en général, et la manière de les établir. *Le vote de l'impôt. L'assiette de l'impôt*, La répartition des impôts, des contributions. On disait de même autrefois *l'assiette de la taille. Taille* signifiait Une certaine imposition levée sur toutes les personnes qui n'étaient pas nobles ou ecclésiastiques, ou qui ne jouissaient pas de quelque exemption. La *taille personnelle* était celle qui s'imposait et se levait sur chaque personne taillable, et la *taille réelle* celle qui s'imposait et se levait sur les possessions. Grâce à Dieu et à la révolution, les Français ne sont plus taillables et corvéables à merci. Aujourd'hui tous les Français sont nobles, car chaque famille a produit des héros.

INSCRIPTION SUR LE GRAND LIVRE DE LA DETTE PUBLIQUE, Titre d'une rente perpétuelle due par le Trésor.

INTÉRÊT, Le profit que l'on retire de l'argent prêté ou dû. *Intérêt à cinq pour cent, à six pour cent par an. Intérêt au denier vingt, au denier vingt-cinq*, etc. Intérêt annuel d'un vingtième, d'un vingt-cinquième, etc., c'est à dire, à cinq pour cent, à quatre pour cent, etc., seules locutions employées aujourd'hui. *Prêter, mettre, placer de l'argent à intérêt. Intérêt légal. Intérêt usuraire. Le capital et les intérêts. Intérêt simple. Intérêt composé*, ou *intérêt d'intérêt.*

OBLIGATION, L'acte, fait par devant notaire ou sous seing privé, par lequel on s'oblige à payer une certaine somme, etc. *Une obligation de cinq mille francs. Il lui en a passé obligation devant notaire. La minute, la grosse d'une obligation. Sceller une obligation. Une obligation n'est pas exécutoire si elle n'est scellée.* (Acad.) *Rendre, acquitter une obligation. Faire honneur à ses obligations*, Payer ses dettes, acquitter ses engagements.

OPÉRATION, Dessein qui est ou qui doit être mis à exécution. *L'amortissement de la dette publique est une opération longue et difficile.* (Acad.) *Les opérations du commerce. Méditer, tenter, différer, manquer une opération.*

PLACE, absolument, Le lieu du change, de la banque, le lieu où s'assemblent, dans une ville, les banquiers, les négociants, pour y traiter d'affaires. *Avoir crédit sur la place. L'argent abonde sur la place. Faire des remises de*

place en place. Faire valoir son argent sur la place. Ces billets perdent, gagnent sur la place.

PROTÊT. Voyez *Lettre de change.*

RÉDUCTION, Action de diminuer, de réduire. *La réduction d'une rente,* La diminution d'une rente à un taux plus bas.

REMBOURSEMENT, Payement qui se fait pour rendre une somme que l'on doit. *Faire un remboursement. Recevoir un remboursement.* Il y a trois moyens pour arriver à l'extinction des dettes publiques: l'*amortissement*, la *réduction*, et le *remboursement*. La question du remboursement des rentes a vivement préoccupé les deux chambres dans ces derniers temps. La difficulté porte non pas sur le droit de remboursement, droit imprescriptible, mais sur la chose précise à rembourser ou à racheter. *Le remboursement n'est en général proposé que pour amener une autre mesure, la réduction à un moindre intérêt.* (CH. SAINT-LAURENT.)

RENTE, Revenu annuel. *Il vit de ses rentes. N'avoir ni fonds ni rentes.* — Ce qui est dû tous les ans pour un fonds aliéné, cédé, ou affermé. *Rente foncière. Bail à rente. Rente de bail, d'héritage. Rente en vin, en grains, en espèces. Cette maison n'est pas à lui franche et quitte, il en fait la rente.* (ACAD.) — Ce qui est dû annuellement pour une somme d'argent aliénée par contrat de constitution. *Rente au denier vingt, au denier vingt-cinq, constituée au denier vingt-cinq.* Ces locutions ont vieilli. On dit aujourd'hui : *Rente à cinq pour cent, à quatre pour cent. Rente à six pour cent. Rente annuelle et perpétuelle. Rente sur l'état. Rente sur des particuliers. Rente sur l'hôtel de ville. Rente rachetable, non rachetable. Rente viagère,* Dont on ne doit jouir que durant sa vie. *Rente constituée*, créée, établie. *Tout son bien est en rentes constituées. Rente à fonds perdu*, en viager. *Constitution de rente.* Les rentes mêmes s'appellent des *constitutions. Contrat de rente. Contrat de constitution. Constituer une rente. Racheter une rente,* Se libérer, se décharger d'une rente moyennant une certaine somme une fois payée. *Rembourser une rente,* En acquitter le principal. *Amortir une rente*, L'éteindre, la faire cesser, en rembourser le capital. *Acheter, vendre, créer, saisir, arrêter une rente. Asseoir une rente sur un bien qui en assure le payement. L'assiette d'une rente,* Le fonds sur lequel une rente est assise, est assignée. *La rente court du jour de la signature du contrat. Le sort principal d'une rente,* Le fonds, la somme qui a été placée en rente. Il a vieilli. On dit *le capital, le principal. Une rente capitale, principale. Rente usuraire. Rente réductible. Réduire une rente qui a un taux, à un denier trop haut. Caution d'une rente. Garantir une rente. Arrérages d'une rente. Rente prescrite*, Eteinte par prescription. *Créancier d'une rente. Débiteur d'une rente. Rente payable par quartier, par trimestre, par semestre. Payeur de rentes. Son père était payeur des rentes à l'hôtel de ville. Rente* se dit absolument pour signifier la rente constituée par l'état. *La rente à trois pour cent, à cinq pour cent.* Elliptiquement, *Le trois pour cent, le cinq pour cent. Le taux de la rente. Le cours de la rente a haussé, a baissé, est en hausse, est en baisse. Acheter des rentes. Payer en rentes. Transférer des rentes. Le transfert des rentes se fait sur les registres du Trésor. Une inscription de rente. Il a trente mille francs de rente en inscription sur le grand livre. Des rentes immobilisées*, Converties fictivement en immeubles.

SPÉCULATION, Entreprise commerciale. *Faire des spéculations, Spéculation hasardeuse. Fausse spéculation. Spéculation heureuse, malheureuse. Il a fait là une bonne spéculation,* Les spéculations ont réussi.

TRÉSOR PUBLIC, TRÉSOR DE L'ÉTAT, Les revenus de l'état, les sommes destinées au service public. *Cette guerre a épuisé le trésor public.* — Le lieu où les revenus de l'état sont déposés et administrés. En ce sens il s'emploie presque toujours absolument. *Aller au trésor royal, au trésor. Employé au trésor. Chambre du trésor.* Juridiction qui était établie à Paris pour juger des affaires du domaine du roi. *La chambre du trésor était tenue par les trésoriers de France.* (ACAD.)

RÈGLE, Opération qu'on exécute sur des nombres connus pour trouver des nombres inconnus. Les quatres premières règles sont l'*addition*, la *soustraction*, la *multiplication*, et la *division*. Ce sont aussi les quatre règles fondamentales. *Règle de trois* ou *de proportion*, Règle par la quelle, ayant trois termes connus, on parvient à trouver un quatrième terme inconnu, qui doit être en proportion géométrique avec les trois premiers. Des trois quantités connues, deux sont *principales* et de même espèce entre elles; l'autre est *relative* et de même nature que la quantité cherchée. La *règle de trois* peut être *directe, inverse*, ou *composée*. La *règle de trois* est *directe* lorsque ses *quantités relatives* augmentent dans la même proportion que les *quantités principales*. Elle s'effectue en multipliant la *quantité relative connue* par la *quantité principale de l'inconnue*, et divisant le *produit* par le *troisième nombre donné*. Exemple : Un courrier dont la vitesse est toujours égale a parcouru 6 myriamètres en 4 heures; combien en parcourra-t-il en 24 ? Dans cet énoncé 4 et 24 sont les quantités principales et 6 est la quantité relative de 4. Or $6 \times 24 = 144$ et $144 : 4 = 36$. Le nombre 36 répond à la question. La *règle de trois* est *inverse* quand les *quantités relatives* sont d'autant plus grandes que leurs *quantités principales* sont moindres. Elle s'effectue en multipliant la *quantité principale* par sa *quantité relative connue*, et divisant le *produit obtenu* par la *seconde quantité principale*, ce qui donne pour quotient la seconde relative cherchée. Exemple : 20 maçons ont construit un certain nombre de toises de muraille en 16 jours : combien faudra-t-il de maçons pour faire le même ouvrage en 8 jours ? Les *quantités principales* sont 16 *jours* et 8 *jours*, la *première quantité relative* est 20 *maçons*. Or $16 \times 20 = 320$ et $320 : 8 = 40$. Le quotient 40 est la seconde quantité relative. Les *règles de société* et *d'intérêt*, la *règle d'alliage*, se résolvent par la *règle de trois*.

RESTE, Résultat que donne la soustraction, et qu'on nomme autrement *excès* ou *différence*.

SOMME, La quantité qui résulte de plusieurs quantités jointes ensemble. *La somme des unités, des dixaines, des centaines*, etc. *La somme des termes d'une équation*, L'assemblage de tous les termes d'une équation.

Table *pythagorique* ou *de Pythagore*, Table qui contient tous les produits de la multiplication des nombres simples, les uns par les autres, depuis un jusqu'à neuf.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
2	4	6	8	10	12	14	16	18
3	6	9	12	15	18	21	24	27
4	8	12	16	20	24	28	32	36
5	10	15	20	25	30	35	40	45
6	12	18	24	30	36	42	48	54
7	14	21	28	35	42	49	56	63
8	16	24	32	40	48	56	64	72
9	18	27	36	45	54	63	72	81

Tables de logarithmes, Tables de nombres en progression arithmétique, correspondant à des nombres d'une progression géométrique, dont l'emploi, universel dans les calculs mathématiques, ramène les multiplications et les divisions numériques à de simples additions et soustractions. On à suivi pour la dresser les deux progressions suivantes :

÷ 1 · 10 . 100 : 1000 : 10000 : 100000 ; 1000000.

÷ 0 1 2 . 3 . 4 . 5 . 6

Table des Logarithmes des Nombres naturels depuis 1 jusqu'à 200.

Nombres	Logarithmes.	Nombres.	Logarithmes.	Nombres.	Logarithmes.	Nombres	Logarithmes
0	*infini négatif*	27	1,431364	54	1,732394	81	1,908485
1	0,000000	28	1,447158	55	1,740363	82	1,913814
2	0,301030	29	1,462398	56	1,748188	83	1,919078
3	0,477121	30	1,477121	57	1,755875	84	1,924279
4	0,602060	31	1,491362	58	1,763428	85	1,929419
5	0,698970	32	1,505150	59	1,770852	86	1,934498
6	0,778151	33	1,518514	60	1,778151	87	1,939519
7	0,845098	34	1,531479	61	1,785330	88	1,944483
8	0,903090	35	1,544068	62	1,792392	89	1,949390
9	0,954243	36	1,556303	63	1,799341	90	1,954243
10	1,000000	37	1,568202	64	1,806180	91	1,959044
11	1,041393	38	1,579784	65	1,812913	92	1,963788
12	1,079181	39	1,591065	66	1,819544	93	1,968483
13	1,113943	40	1,602060	67	1,826075	94	1,973128
14	1,146128	41	1,612784	68	1,832509	95	1,977724
15	1,176091	42	1,623249	69	1,838849	96	1,982271
16	1,204120	43	1,633468	70	1,845098	97	1,986772
17	1,230449	44	1,643453	71	1,851258	98	1,991226
18	1,255273	45	1,653213	72	1,857332	99	1,995635
19	1,278754	46	1,662758	73	1,863323	100	2,000000
20	1,301030	47	1,672098	74	1,869232	101	2,004321
21	1,322219	48	1,681241	75	1,875061	102	2,008600
22	1,342423	49	1,690196	76	1,880814	103	2,012837
23	1,361728	50	1,698970	77	1,886491	104	2,017033
24	1,380211	51	1,707570	78	1,892095	105	2,021189
25	1,397940	52	1,716003	79	1,897627	106	2,025306
26	1,414973	53	1,724276	80	1,903090	107	2,029384

Nombres.	Logarithmes.	Nombres.	Logarithmes.	Nombres.	Logarithmes.	Nombres.	Logarithmes.
108	2,033424	132	2,120574	156	2,193125	180	2,255273
109	2,037426	133	2,123852	157	2,195900	181	2,257679
110	2,041393	134	2,127105	158	2,198657	182	2,260071
111	2,045323	135	2,130334	159	2,201397	183	2,262451
112	2,049218	136	2,133539	160	2,204120	184	2,264818
113	2,053078	137	2,136721	161	2,206826	185	2,267172
114	2,056905	138	2,139879	162	2,209515	186	2,269513
115	2,060698	139	2,143015	163	2,212188	187	2,271842
116	2,064458	140	2,146128	164	2,214844	188	2,274158
117	2,068186	141	2,149219	165	2,217484	189	2,276462
118	2,071882	142	2,152288	166	2,220108	190	2,278754
119	2,075547	143	2,155336	167	2,222716	191	2,281033
120	2,079181	144	2,158362	168	2,225309	192	2,283301
121	2,082785	145	2,161368	169	2,227887	193	2,285557
122	2,086360	146	2,164353	170	2,230449	194	2,287802
123	2,089905	147	2,167317	171	2,232996	195	2,290035
124	2,093422	148	2,170262	172	2,235528	196	2,292256
125	2,096910	149	2,173186	173	2,238046	197	2,294466
126	2,100371	150	2,176091	174	2,240549	198	2,296665
127	2,103804	151	2,178977	175	2,243038	199	2,298853
128	2,107210	152	2,181844	176	2,245513	200	2,301030
129	2,110590	153	2,184691	177	2,247973	201	2,303196
130	2,113943	154	2,187521	178	2,250420	202	2,305351
131	2,117271	155	2,190332	179	1,252853	203	2,307496

Supposons que j'aie à multiplier 14 par 8. Je vois dans la table que le logarithme de 14 est..... 1,146128, que celui de 8 est..... 903090.

J'additionnne ces deux nombres, et j'ai..... 2,049218

Je cherche ce dernier nombre dans la table, et je trouve qu'il répond à 112. C'est en effet le produit de 14 × 8.

Que j'aie de même à diviser 165 par 15, je cherche le logarithme de 165, ci..... 2,217484

Je cherche celui de 15..... 1,176091

Je soustrais ce nombre du premier; il reste..... 1,041393

La table me présente à côté de ce nombre le véritable quotient de 165. C'est 11.

Pour *quarrer* un nombre, pour le *cuber*, pour l'élever, en un mot, à quelque puissance que ce soit, il ne s'agira que de multiplier son logarithme par le chiffre qui exprime le degré de cette puissance. Voulez-vous l'élever à la cinquième puissance, multipliez par cinq le logarithme du nombre proposé, et le logarithme du produit sera précédé dans la table du nombre ou de la puissance que vous cherchez.

S'agit-il au contraire de tirer la racine *quarrée*, *cubique*, *quatrième*, *cinquième*, etc. d'un nombre quelconque, cherchez seulement le logarithme de ce nombre. Vous le diviserez par le nombre qui exprime le degré de la racine demandée, et vous trouverez dans la table cette même racine à côté du logarithme du quotient, etc.

Je parle anglo-français, je sais l'arithmétique,
Et, si je n'extrais pas la racine cubique,
Pour le moins jusqu'au joug de la division
Sais-je, plier ma vive imagination.
(L. N. *Lord Coxcomb.*)

Terme. *Terme d'un rapport, d'une proportion, d'une progression,* Chacune des quantités qui composent le rapport, la proportion, la progression. *Terme d'une expression algébrique,* Chacune des quantités qui composent cette expression, et qui sont séparées par les signes *plus* ou *moins. Une expression algébrique se compose de quatre termes.* Le premier des deux termes d'une raison ou d'un rapport se nomme *antécédent,* le second *conséquent. Dans la raison de trois à quatre, trois est*

l'antécédent et quatre le conséquent. Le premier et le dernier terme d'une expression algébrique sont appelés *extrêmes*, le second et le troisième *moyens*. On sépare, dans une proportion arithmétique, chaque terme par un point et les rapports par deux. Exemple : 4 . 7 : 8 . 11 (4 est à 7 comme 8 est à 11). Dans la proportion géométrique on double le nombre des points. Exemple: 7 : 21 : : 9 : 27 (7 est à 21 comme 9 est à 27).

TRANSCENDANT, Élevé, sublime. *Équations transcendantes.* Voyez *Équation.* *Géométrie transcendante*, Celle qui emploie l'infini dans ces calculs. (Du latin *transascendere*, monter au delà.)

TRINOME, Quantité composée de trois termes. (Du grec, *treis*, trois, et *nomê*, division.)

UNITÉ, Principe du nombre; mesure conventionnelle, variable à l'infini, adoptée pour terme de comparaison dans l'évaluation des grandeurs. *Plusieurs unités font un nombre. Le nombre est composé d'unités.* Voyez *Nombre.*

Certes, (1) nos souscripteurs ne m'accuseront pas de leur donner moins que je ne leur ai promis. Je leur donne au contraire beaucoup plus qu'il ne leur est dû. J'espère qu'ils ne se montreront pas ingrats, et ne se plaindront pas, si l'ouvrage dépasse le nombre des livraisons annoncées. M. Cordier m'a déjà écrit à ce sujet pour me faire part de ses craintes ; mais j'ose croire que les craintes de M. Cordier sont mal fondées. Quel que soit, en effet, l'aveuglement du public; quelques preuves qu'il ait données, dans bien des cas, de son mince discernement, il lui reste pourtant assez de bon sens pour comprendre que c'est moins notre intérêt que le sien qui nous tient au cœur. Certes, de tels travaux n'ont rien d'assez attrayant pour que je m'y attache de préférence. J'aimerais mieux faire des vers. J'aimerais mieux exhaler de temps en temps, dans quelque vigoureuse satire, la bile que soulève en moi la prose impertinente du Journal des Débats. Mais, puisque j'ai tant fait que de commencer, il faut que j'achève. Il faut surtout que rien ne manque à l'ouvrage que j'ai entrepris.

Combien de grandes personnes, d'ailleurs instruites, ignorent la plupart des petites choses que je viens de résumer ci-dessus? Et pourquoi les ignorent-elles? C'est que pendant tous le cours de leurs études elles n'ont eu entre les mains que des livres insignifiants, qui leur fatiguaient l'esprit sans leur rien apprendre. Ou, si elles en ont eu de réllement instructifs, ils étaient si peu amusants, les matières en étaient si mal distribuées, tellement diffuses, et presque toujours tellement en dehors de ce qu'il y a de plus indis-

(1) *Certes*, au commencement d'une phrase, surtout d'une phrase négative, s'isole ordinairement, parce qu'il ne modifie pas proprement le reste de cette phrase, mais qu'il équivaut le plus souvent à une proposition de la nature de celle-ci : *Je puis le dire avec certitude.*

pensable à savoir, que l'esprit n'en a presque rien gardé, ou n'en a gardé que des choses de seconde et de troisième utilité.

J'ai déjà dit que notre grammaire n'est pas faite pour être d'un bout à l'autre apprise par cœur. C'est un livre à lire, à consulter, un manuel, un meuble. C'est l'usage saisi au vol et exposé captif à tous les yeux. La grammaire étant le livre qui reste le plus longtemps entre les mains de la jeunesse, j'ai voulu que ce livre renfermât autant d'idées, autant de science qu'il était possible, afin que l'élève, entraîné malgré lui, soit par curiosité, soit par désœuvrement, à le parcourir, à le feuilleter, y puise insensiblement toutes les notions les plus nécessaires, et s'y fortifie surtout dans l'art de penser et de s'exprimer; afin que de son côté le maître ne justifie plus le proverbe trop vrai jusqu'à ce jour : *Ignorant comme un maître d'école.*

En un mot, j'ai voulu que la grammaire soit ce qu'elle doit être : *La Clef de la Langue et des Sciences.*

La grammaire, ainsi conçue, devient le *vade-mecum* de tous les âges, de toutes les conditions.

J'ai entendu l'autre jour une dame, une jeune et gracieuse comtesse se plaindre qu'on n'eût pas songé à lui donner au moins une légère teinture de la chimie. « On raconte tant de merveilles de cette science, disait-elle, qu'il est vraiment douloureux d'y demeurer étrangère.»

Or qu'est-ce que je demande à nos honorables souscripteurs? Uniquement la permission de faire un ouvrage complet, dont ils aient lieu d'être pleinement satisfaits. Messieurs, serait-ce bien beau à vous de m'imputer à crime un excès de zèle pour vos intérêts? Mais réfléchissez donc qu',une fois notre grammaire achevée, vous pourrez faire des pacotilles de toutes celles qui encombrent vos bibliothèques, et les expédier, sinon pour lesAntilles, du moins pour chez l'épicier, qui vous remboursera ce que vous aura coûté l'excédant de nos livraisons. Et, si je vous dis cela, ce n'est pas que mon orgueil soit monté au niveau de celui du Journal des Débats, ni que je me croie plus d'esprit qu'un autre. En admettant que vous ayez tous plus d'esprit que moi (ce n'est toutefois qu'une hypothèse), je vous défie d'avoir ma patience. C'est que vous ne souffrez pas comme moi. Or il faut bien que je cherche quelque diversion à ma douleur. C'est donc le seul sentiment de ma patience et de mon courage qui me donne l'assurance que vous admirez. Soyez per-

suadés, messieurs mes lecteurs, qu'au fond je ne m'aveugle pas sur mon mérite, et que je sais très-bien me mettre à ma place.

Bref, je désire faire de mon mieux. Or, quand M. Didier, non content d'avoir imprimé et réimprimé à vos dépens le *Dictionnaire des Dictionnaires*, vous impose encore un volume de DOUZE francs pour y coucher *tous les verbes* ENTIÈREMENT CONJUGUÉS, c'est à dire, tous les *pensums* rapportés à MM. Verlac et Litais de Gaux par leurs écoliers, vous pouvez bien m'accorder quelques pages de plus pour un ouvrage aussi colossal, aussi utile que celui au quel je consume ma jeunesse, c'est à dire, les courts instants de loisir que me laissent mes fonctions journalières, et que je pourrais si bien passer, comme le *Journal des Débats*, au *sein des plaisirs* (style classique). Comment fait donc M. Didier pour vous trouver toujours de si bonne composition avec lui? Ne répondez pas que c'est le mérite de ses publications qui lui vaut cette bonne fortune. Non; car, en général, le mérite n'est pas ce qui prévaut dans le monde. Bien loin de là.

Voyons, faites une exception. Que le mérite de notre ouvrage ne soit pas un obstacle à votre faveur. Vous pouvez d'autant mieux m'octroyer la grâce que je réclame de votre bonté et de votre indulgence, que je ferai en sorte que vous puissiez vous passer aussi des *verbes entièrement conjugués* de M. de Gaux et de ses complices.

Je pense encore assez bien de vous, messieurs du public, pour m'en tenir à ces humbles frais d'éloquence.

Je ne sache que le Journal des Débats qui puisse trouver à redire à l'objet de ma demande. Pour lui notre ouvrage n'est déjà que trop long. Il le supprimerait gaîment tout entier, et s'en vanterait comme d'un exploit. N'a-t-il pas essayé l'autre jour de souffler, par la bouche de M. Cuvillier Fleury, sur la gloire de quelques uns de nos bons poètes? Eh! mes chers confrères en Apollon, comme dirait M. Cuvillier Fleury lui-même, laissez brailler le Journal des Débats. Au faite des grandeurs la tête tourne, et le Journal des Débats a bien le droit d'être un peu fou.

Quand je vois ces hommes, flétris à tout jamais du nom de critiques, ces hommes bouffis d'orgueil,

Qui crèvent dans leur peau de colère et de rage
De n'avoir pu jamais accoucher de cent vers;

quand je les vois, l'œil hagard, la lèvre écumante, se déchaîner

contre la poésie, il me semble voir un tas de pauvres fous qui, furieux de ne pas posséder sur notre océan divin la plus humble barque, y poursuivent de leur haine et de leurs anathèmes tout beau navire pavoisé qui passe à la portée de leur vue, et s'efforcent de lui susciter une tempête avec le souffle de leurs poumons.

M. Cuvillier Fleury, qui ne vise guère à dire quelque chose de neuf, reproche aux poètes de notre époque leurs doléances, c'est à dire, leurs cris de pitié sainte et de généreuse indignation. « Il semble, dit-il de l'air le plus facétieux qu'il peut se donner, que la révolution de juillet ait été faite pour donner du génie à tout le monde. » Ne dirait-on pas que, si M. Cuvillier Fleury est dans cette position assez confortable, qui l'empêche de voir les choses sous leur vrai jour, c'est à son génie qu'il le doit? A une hauteur de quelques pieds à peine au dessus du sol, les hommes sont parfois pris d'un vertige de vanité, qui les rend parfaitement ridicules. Le Journal des Débats et M. Cuvillier Fleury ont toujours l'air d'oublier que le mérite, que le génie, sont souvent plutôt des obstacles que des moyens pour arriver. Ils devraient, eux, le savoir mieux que personne. — Qui est-ce qui est riche, en effet? Qui est-ce qui est honoré? Qui est-ce qui est heureux? Est-ce l'homme de génie? Est-ce l'homme de cœur? Est-ce l'homme sensible et généreux, l'homme qui pense et qui sent, l'homme qui ne peut voir une infortune sans vouloir donner sa vie pour la soulager? Non, c'est celui qui n'a jamais pensé qu'à lui-même, aimé que lui-même. C est l'égoïste, c'est l'insensible, c'est l'avare, c'est l'homme matière. Et celui-là, parce qu'il est riche, est un homme honorable. Chapeau bas devant lui. Rangez-vous quand il passe. Des familles sont honorables parce qu'elles sont opulentes. Et, si parmi leurs bassesses de toutes sortes, si faciles à cacher sous le luxe, il leur arrive d'en faire une qui déchire tous les voiles et perce toutes les murailles, il faut avoir de l'indulgence, dit le Journal des Débats, et ne pas porter le trouble dans des familles honorables. Avec nous autres, pauvres parias, on ne fait pas tant de cérémonies.

Voilà ce que le Journal des Débats veut nous forcer à nier.

Il ne veut pas que les poètes, les seuls hommes restés grands et purs au milieu de la corruption générale, lui parle de choses si affligeantes. Les plaintes des malheureux l'agacent, l'irritent, le transportent, le rendent furieux. Donc respectez sa sensibilité.

Les poètes seraient en odeur de sainteté auprès du Journal des Débats, si, à l'exemple du comte d'Essex, ils étendaient leur manteau divin sur la boue où marche ce roi des journaux.

Mais les poètes osent dire la vérité même aux rois.

Oui, le génie pauvre est un aigle enchaîné. En vain s'allume et brille son regard de feu, en vain se déploient ses vastes ailes, il reste attaché à la terre. Pour qu'on l'aide à briser sa chaîne, pour qu'il puisse s'élever jusqu'à la cime

Où d'une façon ridicule
Le Journal des Débats s'agite et gesticule,

semblable à un télégraphe, ou mieux à un *moulin à vent*, —il faut que l'aigle se fasse reptile.

« De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune;
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie.
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs. L'intrigue. — Elle est trop vile.
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien! sois donc un imbécile;
On en voit beaucoup réussir.» (FLORIAN.)

Le Journal des Débats n'en conviendra point, et il a peut-être ses raisons pour cela.

Mais assez de morale. A présent de la science. C'est ainsi que notre ouvrage doit justifier d'un bout à l'autre son titre de *Grammaire encyclopédique et morale.*

Figures et Signes Géométriques.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Termes de Géométrie.

Abscisse. s. f. L'une des deux coordonnées rectilignes par les quelles on définit la position de chaque point d'une courbe plane. L'autre s'appèle *ordonnée. L'axe des abscisses, l'axe des ordonnées,* Droites indéfinies sur les quelles les abscisses et les ordonnées se mesurent à partir d'une commune origine, qui est leur point d'intersection. (Acad.) (Du latin *abscindere, abscissum,* couper.)

Adjacent, ente. adj. Qui est situé auprès. *Angles adjacents,* Contigus l'un à l'autre. Voyez Angle. (En latin *adjacens,* de *ad*, auprès, et *jacere*, être couché.)

Aire. s. f. L'espace surperficiel embrassé par une figure plane rentrante sur ellemême. *L'aire d'un triangle. L'aire d'un carré. L'aire d'un cercle. Pour mesurer l'aire d'une figure plane, on cherche combien de fois elle contient l'unité de mesure élevée au quarré.* (Du latin *area,* surface plane.)

Pour unité de mesure dans l'évaluation des aires, on est convenu de prendre le *quarré* construit sur l'unité de longueur, c'est à dire, un quarré dont chaque côté est égal à cette unité de longueur On appelle *mètre quarré, toise quarrée, pied quarré,* etc., les carrés ayant pour côtés un mètre, une toise, un pied, etc. On les désigne par m. qu., t. qu., p. qu.

Arc. s. m. Portion quelconque du cercle lorsqu'elle est moindre que sa moitié. *Arc de cercle. Corde* ou *sous-tendante d'un arc,* La ligne droite qui va de l'une de ses extrémités à l'autre. *Flèche d'un arc,* La verticale menée au milieu de la corde et de l'arc. *Arcs égaux. Arcs semblables. Arcs concentriques. Le sinus, le co-sinus d'un arc. Voyez* ces mots. (En latin *arcus.*)

Arête. s. f. Angle saillant que forment deux faces, droites ou courbes. *Cette tablette de marbre a les arêtes écornées. L'arête d'une voûte,* L'angle qu'elle forme avec un mur ou une autre voûte. (Du latin *arista,* pointe de l'épi.)

Arpentage. s. m. Mesurage de terres par arpents ou parties d'arpent ou autres mesures. *L'arpentage d'une terre.* — La science de mesurer les terres. *Il entend bien l'arpentage.* — Voyez à la fin des signes de géométrie.

A-symptote. s. f. Ligne droite qui, indéfiniment prolongée, s'approche continuellement d'une courbe, sans pouvoir jamais la couper. *Les a-symptotes de l'hyperbole,* (Du gr. *a,* particule privative, *syn*, avec, et *pthotos,* dérivé de *piptô,* je tombe.)

A-symptotique. adj. Qui appartient ou qui a rapport à l'a symptote. *Point a-symptotique. Courbe a-symptotique. Espace a-symptotique.*

Axe. s. m. Toute ligne qu'on suppose traverser le centre d'un objet, ou le diviser en deux parties égales et semblables. *L'axe d'une courbe, d'une parabole,* etc. *Le grand axe d'une ellipse,* La ligne menée d'une extrémité à l'autre d'une ellipse dans le sens de sa largeur. *Le petit axe d'une ellipse,* La perpendiculaire menée sur le grand axe. *L'axe de l'horizon. L'axe d'une lentille de verre. L'axe du corps humain. L'axe d'une sphère. L'axe d'une planète,* etc. (En latin *axis,* du grec *axon,* essieu, pivot.)

Axiome. s. m. Vérité évidente par ellemême; proposition générale, reçue et établie dans une science. *Axiome de philosophie. Axiome de mathématique. Axiome indubitable. C'est un axiome en physique.* (En gr. *axîôma,* d'*axios,* digne, estimable.)

Base. s. f. Toute chose sur la quelle un corps est assis, établi, posé. *La base d'un clocher, d'une montagne. De la base au sommet,* etc. En géométrie, La surface sur laquelle on conçoit que certains corps solides sont appuyés. *La base d'une pyramide, d'un cylindre, d'un cône.* (En grec *basis,* de *bainô,* je marche, je suis appuyé.)

Carré, ée. adj. Il se dit d'une surface plane qui a quatre côtés et quatre angles droits. *Figure carrée. Table carrée,* etc. (En latin *quadratum.*) L'étymologie veut qu'on écrive *quarré.*

Centre. s. m. Point également éloigné des extrémités d'une ligne, d'une surface, ou d'un solide. Le *centre d'un cercle* est un point également distant de tous les points de la circonférence. Le *centre d'une section conique* est le point qui divise en deux son diamètre. Dans une ellipse ce point est dans la figure; il est dehors dans l'hyperbole, et dans la parabole il est à une dis-

tance infinie du sommet. *Le centre de la terre. Le centre d'une planète. Toute droite, menée du centre, rencontre la surface à des distances égales des deux côtés.* Par extension, Le milieu d'un espace quelconque. (En latin *centrum*, en grec *kentrôn*.)

Cercle. s. m. Voyez aux figures.

Circonférence. s. f. Contour d'un cercle, courbe dont tous les points sont à égale distance du point intérieur nommé *centre. Toutes les lignes droites tirées du centre à la circonférence sont égales en longueur. Tirer des lignes qui passent par le centre, qui aboutissent au centre. Les mathématiciens divisent la circonférence d'un cercle en trois cent soixante degrés. Tracer une circonférence.* Par extension, Toute sorte d'enceinte, quoiqu'elle ne soit pas parfaitement ronde. En médecine, Surface extérieure du corps. (En latin *circumferentia*, de *circum*, autour, et *fero*, je porte.)

Circulairement, D'une manière circulaire, en rond. *Un corps qui se meut circulairement.*

Circonscrire. v. a. *Circonscrire une figure à un cercle*, Tracer une figure dont les côtés touchent le cercle. *Polygone circonscrit à un cercle*, Dont les côtés sont des tangentes au cercle. *Cercle circonscrit à un polygone*, Dont la circonférence passe par tous les sommets des angles du polygone. *Hyperbole circonscrite*, Hyperbole du troisième ordre qui coupe ses a-symptotes et dont les branches renferment au dedans d'elles les parties coupées de ces a-symptotes. (En latin *circumscribere*, de *circum*, autour, et *scribere*, tracer.)

Circulaire. adj. Qui a la forme, la figure d'un cercle. *Forme circulaire. Ligne circulaire. Mouvement circulaire*, Qui se fait en décrivant un cercle. (Du lat. *circulus*, cercle.)

Coïncidence. s. f. État de deux choses qui coïncident. *La coïncidence de deux lignes, de deux surfaces.* Fig., *La coïncidence de ces deux événements est très-remarquable.* (Ac.)

Coïncident, ente. adj. Qui coïncide. *Lignes, figures, surfaces coïncidentes.* En Médecine, *Symptômes coïncidents*, Ceux qui se montrent simultanément.

Coïncider. v. n. S'ajuster l'un sur l'autre dans toutes les parties. *Ces deux lignes, ces deux surfaces coïncident.* Il se dit figurément en parlant des choses qui arrivent en même temps. *Ces deux événements coïncidèrent.* (Acad.) (Du latin *coincidere*, de *cum*, avec, et *incidere*, tomber.)

Commensurabilité. s. f. Rapport de nombre à nombre entre deux grandeurs qui ont une mesure commune.

Commensurable. adj. Il se dit de deux quantités qui ont un rapport de nombre à nombre, ou, ce qui revient au même, une mesure commune. Ainsi deux lignes droites dont l'une aurait quinze mètres de long et l'autre dix-huit, sont deux lignes *commensurables*, parce qu'elles sont toutes deux mesurées par une même ligne prise pour unité, le mètre. Dans le cas contraire, elles sont *incommensurables. La circonférence et le diamètre d'un cercle sont des grandeurs incommensurables* (Du latin barbare *commensurabilis*, de *cum*, avec, et *mensura*, mesure.)

Concave. adj. Il se dit, par opposition à *convexe*, d'une surface creusée sphériquement. *Surface concave. Verre concave. Les objets vus à travers les verres concaves paraissent plus proches et plus petits. Miroir concave. Le ciel nous semble concave.* Par analogie, *Le côté concave d'une ligne courbe, d'une parabole, d'une ellipse.* (En latin *concavus*, de *cum*, avec, et *cavus*, creux.)

Concentrique. adj. Il se dit des cercles ou des courbes qui ont un même centre. *Ces deux courbes sont concentriques.* (En latin *concentricus*, de *cum*, avec, ensemble, et *centrum*, centre.)

Conchoïde. s. f. Espèce particulière de ligne courbe à a-symptotes, dont Nicomède est l'inventeur. (Du grec *conchos*, coquille, et *eidos*, forme; à cause de sa ressemblance avec certaines coquilles.)

Convergence. s. f. Disposition de deux ou de plusieurs lignes droites qui se dirigent vers un même point, soit qu'elles l'atteignent, soit qu'elles ne l'atteignent pas. *La convergence de deux lignes. La convergence des rayons lumineux réfléchis par un miroir concave.*

Convergent, ente. adj. Qui converge. *Lignes convergentes. Rayons convergents.*

Converger. v. n. Se diriger vers un même point, en parlant de lignes droites. *Deux lignes qui convergent. Le foyer d'une lentille est le point vers lequel convergent les rayons lumineux qui la traversent.* (Acad.) (En latin *convergere*, de *vergere*, pencher vers, et *cum*, avec, ensemble.)

Convexe. adj. Bombé sphériquement. *Surface convexe. Un miroir, un verre convexe.* Par analogie, *Le côté convexe d'une ligne courbe.* (En latin *convexus*, de *cum*,

here, porter, par allusion à l'espèce de cintre ou éminence circulaire des corps destinés à en porter d'autres.)

Coordonnées. s. f. pl. Il se dit des abcisses et des ordonnées d'une courbe, considérées ensemble, et relativement les unes aux autres. (Du latin *cum*, avec, et *ordinatæ*, ordonnées.)

Corde. s. f. Portion de la ligne droite traversant un cercle et terminée à sa circonférence, comme la corde d'un arc véritable se termine aux extrémités de sa courbure (Acad.). *Toute corde partage le cercle en deux parties, égales ou inégales en surface, qui se nomment segments.* (*Id.*) On l'appelle aussi *sous-tendante.*

Cotangente. s. f. La tangente du complément d'un angle. *La cotangente de* 30 *grés est la tangente de* 60 *degrés.*

Co-sécante. s. f. La sécante du complément d'un angle. *La co-sécante de* 30 *degrés est la sécante de* 60 *degrés.* (Du latin *cum*, avec, et *secare*, couper.)

Co-sinus. s. m. Le sinus du complément d'un angle. *Le co-sinus d'un angle de* 30 *degrés est le sinus de* 60 *degrés.* (Du latin *cum* et *sinus.*)

Courbe. adj. et s. Qui n'est pas droit ou qui n'est pas plane, qui approche de la forme d'un arc. *Ligne courbe. Surface courbe. Décrire une ligne courbe, une courbe. La théorie des courbes.* (En latin *curvus.*)

Curviligne. adj. Qui est formé par des lignes courbes. *Figure curviligne.* (Du latin *curvus*, courbe, et *linea*, ligne.)

Décrire. v. a. Tracer, marquer, former. Il se dit surtout en parlant des lignes courbes, des directions, des trajets en ligne courbe. *Décrire une courbe, un cercle, un demi-cercle, un arc. L'orbite qu'une planète décrit autour du soleil, dans son mouvement. Les oiseaux de proie qui planent en rond décrivent des cercles dans les airs. Les ruisseaux décrivent des sinuosités.* On ne décrit pas des *lignes droites*, on les *trace.* (En latin *describere.* Cicéron se servait du substantif *descriptio*, pour désigner l'ordonnance et les révolutions des étoiles : « *Ita » demetata signa sunt, ut in tantis descrip- » tionibus divina solertia appareat.* »

Diagonal, ale. adj. Qui va d'un angle d'une figure rectiligne à l'angle opposé. *Une ligne diagonale. La diagonale d'un quarré.* (Du grec *dia*, à travers, et *gonia*, angle.)

Diamétral, ale. adj. Appartenant au diamètre. *Ligne diamétrale.*

Diamétralement. adv. D'un bout du diamètre à l'autre. *Les deux pôles sont diamétralement opposés l'un à l'autre.* Figurément, *Ces deux hommes sont diamétralement opposés. L'avarice et la prodigalité sont diamétralement opposées.*

Diamètre. s. m. Ligne droite qui va d'un point de la circonférence d'un cercle à un autre point, en passant par le centre. *Le diamètre divise la circonférence en deux parties égales.* Par extension, *La plus grande largeur ou grosseur d'une chose ronde, arrondie, elliptique, cylindrique*, etc. *Le diamètre de la terre. Le diamètre d'une colonne.* (Du grec *dia*, à travers, et *métron*, mesure.)

Directrice. s. f. Ligne droite le long de laquelle on fait couler une autre ligne ou une surface, pour la formation d'une surface ou d'une solide. (Ce mot n'existe point pour l'Académie.)

Divergence. s. f. Situation de deux lignes, de deux rayons, qui vont en s'écartant. Figurément, *Divergence d'opinions.*

Divergent, ente. adj. Il se dit des lignes, des rayons, qui divergent. *Lignes divergentes. Rayons divergents. Les verres concaves ont la propriété de rendre divergents les rayons lumineux.* Figurément, *Des opinions divergentes. Des principes divergents.*

Diverger. v. n. Aller en s'écartant. *Deux lignes qui divergent. Une direction qui diverge d'une autre. Aller en divergeant.* (Du latin *dis*, particule qui marque diversité, et *vergere*, se pencher vers, se tourner vers.)

Droit, oite. adj. Qui n'est pas courbe, qui va d'un point à un autre par le plus court chemin. *Ligne droite.* — Perpendiculaire à l'horizon, qui ne penche d'aucun côté. *Ce mur n'est pas droit. Angle droit*, Angle formé par deux lignes perpendiculaires l'une à l'autre. *L'angle droit est de* 90 *degrés. Deux lignes qui se coupent à angles droits.* En Astronomie, *Sphère droite*, Celle où l'équateur et ses parallèles coupent l'horizon à angles droits. (En latin *directus.*)

Égal, ale. adj. Pareil, semblable, le même, soit en nature, soit en quantité, soit en qualité. *Figures égales*, Celles qui, superposées l'une à l'autre, coïncident dans tous leurs points. (En latin *æqualis.*)

Engendrer. v. a. Produire son semblable. Il se dit particulièrement, en géométrie, de ce qui est censé décrire quelque figure par son mouvement. *Le point qui*

engendre une cycloïde. Une courbe engendrée par le développement d'une autre.

Équiangle. adj. Dont tous les angles sont egaux entre eux. *Le quarré est une figure équiangle.* Il se dit aussi d'une figure qui a ses angles égaux à ceux d'une autre. *Deux figures équiangles entre elles.* (Du latin *æquus*, égal, *angulus*, angle.)

Équidistant, ante. adj. (Prononcez *écui-*). Qui dans toutes ses parties est également éloigné des parties d'un autre corps. *Deux lignes parallèles sont équidistantes.*

Équilatéral, ale. Adj. (Prononcez *écui-*). Il se dit d'un triangle qui a ses trois côtés égaux entre eux. *Triangle équilatéral.* (En latin *æquilateralis*, d'*æquus*, égal, et *latus, lateris*, côté.)

Équilatère. adj. Il se dit d'une figure dont les côtés sont égaux à ceux d'une autre.

Équivalent, ente. adj. Qui est de même valeur. *Figures équivalentes*, Celles dont les surfaces ou aires sont egales en quantité, sans égard à la dissemblance des formes. (Du latin *æquivalens*, formé d'*æquè*, également, et *valens*, qui vaut.)

Espace. s. m. Dans son acception absolue, il signifie, L'étendue indéfinie. *Le temps et l'espace. L'espace et la durée.* Dans un sens plus particulier, *Grand espace, Espace vide, rempli.* Absolument, Cette étendue qui embrasse l'univers. *Les corps célestes roulent dans l'espace. Parcourir l'espace, les espaces. — Un grand espace de temps*, etc. (Du latin *spatium.*)

Etendue. s. f. Dimension en longueur, largeur, et profondeur. *Selon quelques philosophes, l'étendue est l'essence de la matière.* (Acad.) *L'étendue appartient aux corps, et la pensée à l'esprit.* (*Id.*) Il se dit aussi pour indiquer une ou deux des trois dimensions. *L'étendue d une ligne, d'une surface.* Dans le langage ordinaire, Superficie. *Pays d'une grande étendue.* Il se dit aussi en parlant du temps. *La vie de l'homme est d'une étendue bien bornée.* Figurément, *L'étendue du pouvoir, de l'autorité. L'étendue d'un discours.* Ce mot n'a pas de pluriel.

Excentricité. s. f. Distance du centre d'une ellipse à son foyer. On la nomme *excentricité simple. Excentricité double*, La distance qu'il y a entre les deux foyers de l'ellipse.

Excentrique. adj. Il se dit de deux ou plusieurs cercles, engagés l'un dans l'autre, qui ont des centres différents. *Ce cercle est excentrique à l'autre. Deux cercles excentriques.* (Du latin *ex*, hors, et *centrum*, centre.)

Figure. s. f. Espace borné par une ou plusieurs lignes. *Figure plane. Figure quarrée. Figure triangulaire. Figure circulaire. Tracer, faire une figure, des figures sur un tableau.* On le dit également des lignes qui n'enferment point un espace. *La ligne spirale et la cycloïde sont des figures de mathématique.* (Acad.) Il se dit, en termes de danse, des différentes lignes qu'on décrit en dansant. *Figure de contredanse. Figure de ballet*, Les diverses situations où plusieurs personnes qui dansent une entrée de ballet se mettent les unes à l'égard des autres, dans les différents mouvements qu'elles font. (Acad.) (En latin *figura.*)

Flèche. s. f. *La flèche d'un arc*, La portion de ligne droite qui, menée perpendiculairement au milieu de la corde, est terminée à l'arc.

Générateur, trice. adj. Qui engendre quelque ligne, quelque surface, ou quelque solide par son mouvement. *Point générateur d'une ligne. Ligne génératrice d'une surface. Surface génératrice d'une solide.*

Génération. s. f. La formation d'une ligne, d'une surface, d'un solide, par le mouvement d'un point, d'une ligne, ou d'une surface. *La génération de la cycloïde, de la spirale, du cône, etc.*

Géocentrique. adj. Qui appartient à une planète vue de la terre. *Lieu géocentrique. Latitude géocentrique.* (Du grec *gê*, terre, et *kentrôn*, centre.)

Géodésie. s. f. Partie de la géométrie qui enseigne à mesurer et à diviser les terres. *Traité de géodésie.* (Du gr. *geôdês*, terrestre.)

Géodésique. adj. Qui a rapport à la géodésie. *Opérations géodésiques.*

Géométrie. s. f. Science qui a pour objet l'étendue considérée sous ses trois aspects : la ligne (étendue en longueur seulement), la surface (étendue en longueur et largeur), et le corps (étendue en longueur, largeur, et épaisseur.) *La géométrie est le fondement des autres parties des mathématiques.* La *géométrie descriptive* n'est qu'une application de la *géométrie pure.* La *géométrie élémentaire* étudie les propriétés des lignes droites, des lignes courbes, des surfaces, et des solides les plus simples. *La géométrie transcendante* résout, au moyen de l'algèbre, du calcul différen-

tiel, etc., des questions d'un ordre plus élevé. *La géométrie contribue à rendre l'esprit méthodique et conséquent. Axiome de géométrie.* Toute la géométrie repose sur les cinq axiomes suivants, dont l'évidence est incontestable : 1° Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. 2° Le tout est plus grand que la partie. 3° Le tout est égal à la somme des parties. 4° D'un point à un autre on ne peut mener qu'une seule ligne droite. 5° Deux grandeurs, ligne, surface, ou solide, sont égales lorsque, étant placées l'une sur l'autre, elles coïncident dans toute leur étendue. *Traité de géométrie.* Il se dit souvent d'un traité de géométrie. *La géométrie de Legendre.* (Du grec *gê*, terre, et *métron*, mesure.)

On représente la Géométrie sous la figure d'une femme qui tient d'une main un compas et de l'autre un niveau garni de son plomb.

Homologue. adj. Il se dit des côtés qui, dans des figures rectilignes semblables, se correspondent et sont opposés à des angles égaux. *Dans les triangles semblables, les côtés homologues sont proportionnels.* (En latin *homologus*, du grec *homos*, semblable, et *logos*, rapport.)

Horizontal, ale. adj. Parallèle à l'horizon. *Ligne horizontale. Plan horizontal. Cadran horizontal*, Celui qui est décrit sur un plan parallèle à l'horizon. (Du grec *horizô*, je borne.)

Horizontalement. adv. Parallèlement à l'horizon. *Un cadre placé horizontalement.*

Hypoténuse. s. f. Le côté qui est opposé à l'angle droit dans un triangle rectangle. *L'hypoténuse est le plus grand des trois côtés d'un triangle rectangle.* (Acad.) *Le quarré construit sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des quarrés construits sur les deux autres côtés.* (En latin *hypotenusa*, du grec *hypo*, sous, et *teinô*, je tends.)

Incidence. s. f. La rencontre d'une ligne ou d'une surface avec une autre ligne ou une autre surface. *Point d'incidence*, Le point où la rencontre a lieu. *Angle d'incidence*, L'angle formé par le rayon incident avec la surface rencontrée. (Du latin *incidere*, tomber sur.)

Incident, adj., sert pour qualifier les rayons lumineux dans l'acte de leur rencontre avec les surfaces des corps. (Acad.) *Rayon incident.*

Inscrire *une figure dans une autre*, Tracer dans l'intérieur d'une figure une autre figure qui en touche les contours intérieurement. *Inscrire un triangle dans un cercle. Inscrire un cercle dans un quarré.* (En latin *inscribere.*)

Intersection. s. f. Point où deux lignes, deux plans, etc., se coupent l'un l'autre, s'entrecoupent. *Le centre d'un cercle est situé à l'intersection de deux diamètres. Point d'intersection. Ligne d'intersection*, Ligne où deux surfaces se coupent. *L'intersection de deux plans est une ligne droite, et celle de deux volumes qui se coupent une surface plane ou courbe.* (En latin *intersectio*, de *inter*, entre, et *secare*, couper.)

Incommensurabilité. s. f. État, caractère de ce qui est incommensurable.

Incommensurable. adj. Il se dit de deux grandeurs qui n'ont point de commune mesure. *Le côté d'un carré et sa diagonale sont incommensurables.*

Isocèle. adj. Voyez *Triangle.*

Ligne. s. f. Trait simple considéré comme n'ayant ni largeur ni profondeur. *Ligne droite*, Celle qui va d'un point à un autre par le plus court chemin. *Ligne courbe*, Celle qui n'est ni droite ni formée de lignes droites. *Ligne brisée*, Celle qui se compose de lignes droites, mais dirigées dans divers sens. *Mener, tirer une ligne parallèle à une autre. Ligne perpendiculaire, verticale, horizontale, oblique, circulaire, elliptique. Une ligne spirale. Tirer une ligne d'un point à un autre. Tracer des lignes. On trace des lignes droites, on décrit des lignes courbes.* En termes de Fortification, *Ligne fichante*, Ligne de feu dont le projectile, partant du flanc d'un bastion, frappe la face du bastion voisin. *Ligne rasante*, Ligne droite qui, partant du flanc d'un bastion, se trouve être dans la direction de la face du bastion voisin. *La ligne de défense fichante est opposée à la ligne de défense rasante.* (En latin *linea*, de *linum*, lin : fil de lin.)

Normale. s. f. Ligne verticale ou perpendiculaire. *Les corps tombent suivant la normale.* (En latin *normalis*, fait à l'équerre, de *norma*, équerre.)

Oblique. adj. Qui est de biais ou incliné. *Ligne oblique. Plan oblique. Couper un cône par une section oblique. Il a le regard oblique. Sphère oblique*, Celle où l'équateur n'est ni parallèle ni perpendiculaire à l'ho-

rizon. Figurément, *Sa conduite est oblique*, etc. (En latin *obliquus*.)

Obliquité. s. f. Inclinaison. *L'obliquité d'une ligne. L'obliquité de l'ecliptique*, L'angle que l'ecliptique fait avec l'équateur, et qui est d'environ vingt-trois degrés vingt-huit minutes. (En latin *obliquitas*.)

Oblong, ongue. adj. Beaucoup plus long que large. *Un quarré oblong. Ce jardin est d'une figure oblongue.* Il se dit, en librairie, des livres qui ont moins de hauteur que de largeur. *Un in-folio oblong. Les livres de musique sont souvent oblongs.* (En latin *oblongus*.)

Ordonnée. s. f. Ligne droite tirée d'un point de la circonférence d'une courbe perpendiculairement à son axe. Voyez Coordonnées, et Abscisse.

Ordre. s. m. Classe. *On distingue divers ordres de lignes correspondant aux degrés des équations qui les représentent. Les lignes droites composent le premier ordre, dont l'équation ne s'élève qu'au premier degré ; les sections coniques le deuxième, dont l'équation ne s'élève qu'au deuxième degré ; et les autres courbes le troisième, le quatrième, le cinquième, etc., suivant que leurs équations sont du troisième, du quatrième, du cinquième degré.*

Parallèle. adj. et s. f. Il se dit d'une ligne ou d'une surface également distante d'une autre ligne ou d'une autre surface dans toute sont étendue. *Deux lignes droites, perpendiculaires à une troisième, et deux obliques dirigées dans le même sens et également inclinées, sont parallèles. Les tropiques et l'équateur sont parallèles. Deux rues parallèles. Tirer une ligne parallèle à une autre, une parallèle. La théorie des parallèles.* (En grec *parallélos*.)

Parallèlement. adv. D'une manière parallèle. *Ces murs sont construits parallèlement, parallèlement les uns aux autres.*

Parallélisme. s. m. Etat de deux lignes, de deux plans parallèles. *Il y a un défaut de parallélisme entre les deux galeries du Louvre.* (Acad.)

Paramètre. s. m. Ligne constante et invariable qui entre dans l'équation ou dans la construction d'une courbe, et qui sert de mesure fixe pour la comparaison des ordonnées et des abscisses. *Le paramètre d'une parabole est égal à quatre fois la distance du foyer de la parabole au sommet. Le paramètre d'une ellipse est la troisième proportionnelle au grand axe et au petit.* (Du grec *para*, à côté, et *métron*, mesure.)

Périmètre. s. m. Circonférence, contour. *Le périmètre d'une figure. Dans les figures circulaires le périmètre est appelé périphérie ou circonférence.* (Du grec *péri*, autour, et *métron*, mesure.)

Périphérie. s. f. Circonférence, contour d'une figure curviligne. (Du grec *péri*, autour, et *phérô*, je porte.)

Perpendiculaire. adj. Qui se dirige à angles droits, en formant un angle droit. *Ligne perpendiculaire à une autre ligne, à une surface. Tirer une ligne perpendiculaire.* Il signifie quelquefois, *Vertical. Ligne perpendiculaire. Direction, position perpendiculaire.* Substantivement, en géométrie, *Tirer, élever, abaisser une perpendiculaire.* (Du latin *perpendicularis*, qui pend, qui tombe d'aplomb.)

Perpendiculairement. adv. En situation perpendiculaire. *Une ligne qui tombe perpendiculairement sur une autre.*

Perpendicularité. s. f. Etat de ce qui est perpendiculaire. *La perpendicularité d'une ligne.*

Plan, ane. adj. *Surface plane*, Surface sur la quelle une ligne droite peut s'appliquer complètement dans toutes les directions. *Angle plan*, Angle tracé sur une surface plane. *Figure plane*, Figure plate et unie. *Carte plane* ou *plate*, Carte géographique dans laquelle une portion plus ou moins étendue de la terre est figurée comme si la surface de la terre était plane. *Miroir plan, verre plan*, Miroir, verre dont la surface est plane ; par opposition à *miroir, verre convexe* ou *concave*.

Plan. s. m. Surface plane, Superficie plate. *Plan horizontal. Plan vertical. Plan incliné. Tracer une ligne sur un plan. Ligne parallèle à un plan. Une ligne est parallèle à un plan, lorsque leur distance respective reste toujours égale, si loin qu'on les prolonge. La condition du parallélisme des plans, comme de celui des lignes, est qu'ils ne puissent jamais se rencontrer, à quelque distance qu'on les prolonge. Lorsque deux plans se coupent, leur intersection* ou *arête commune est nécessairement une ligne droite. L'angle de deux plans est la quantité plus ou moins grande dont ils s'écartent l'un de l'autre. Les angles formés par deux plans peuvent être aigus, droits, ou obtus.* On les mesure par l'angle rectiligne que font entre elles les deux droites perpendiculaires menées dans le plan au même point de

l'arête commune. *Les plans sont mutuellement perpendiculaires, lorsque les angles formés par leur intersection son droits. Les intersections de deux plans parallèles à un troisième sont parallèles. La ligne parallèle à une droite située dans un plan est parallèle à ce plan. Une droite étant perpendiculaire à un plan, tout plan conduit par cette droite sera perpendiculaire au premier. Si deux plans sont perpendiculaires entre eux et que dans l'un d'eux on mène une droite perpendiculaire à l'intersection commune, cette ligne sera perpendiculaire à l'autre plan, et réciproquement. Si deux plans se rencontrent de telle manière qu'une droite menée dans l'un d'eux perpendiculairement à l'intersection, soit en même temps perpendiculaire à l'autre plan, ces deux plans seront mutuellement perpendiculaires.* (Du latin *planus*, plat, uni.)

Point. s. m. La plus petite portion d'étendue qu'il soit possible de concevoir, ou plutôt, Ce que l'on conçoit comme n'ayant aucune étendue. *Les mathématiciens disent que la ligne n'est considérée que comme la trace d'un point en mouvement.* (Acad.) *Le point mathématique est l'extrémité de la ligne.* (*Id.*) (En latin *punctum.*)

Polyèdre. s. m. Corps solide à plusieurs faces; corps solide terminé par des plans ou surfaces planes dont les intersections sont des lignes droites. Ces intersections s'appèlent *côtés* ou *arêtes* des polyèdres. Lorsque trois plans se réunissent en un seul point et sont adjacents, l'espace angulaire qu'ils comprennent prend le nom d'*angle solide*. En fermant par un quatrième plan la base de l'angle solide, on forme un *tétraèdre* ou solide qui a quatre faces. *Polyèdre semblables*, Dont les faces homologues sont semblables, et les angles solides correspondants tous égaux. *Polyèdre régulier. Polyèdre irrégulier. Les polyèdres réguliers sont des solides terminés de tous côtés par des polygones réguliers égaux, et dont tous les angles solides sont égaux entre eux.* Il n'en existe que cinq : le *tétraèdre*, l'*exaèdre* ou *cube*, l'*octaèdre*, le *dodécaèdre*, et l'*icosaèdre*, qui ont respectivement quatre, six, huit, douze ou vingt faces. (Du grec *polys*, plusieurs, et *hédra*, siège, base.)

Polygone. adj. Qui a plusieurs angles et plusieurs côtés. *Une forteresse de figure polygone.* (Acad.) Il est aussi substantif masculin. Un *polygone* ou *figure rectiligne* est un espace compris entre plusieurs lignes droites. Son contour prend le nom de *périmètre*. Toute ligne menée du sommet d'un de ses angles à un autre s'appèle *diagonale*. *La somme de tous les angles d'un polygone est égale à autant de fois deux angles droits qu'il y a de côtés, moins deux.*

Polygone régulier, Celui dont tous les angles et les côtés sont égaux. *Tout polygone régulier peut être inscrit dans le cercle et peut lui être circonscrit. Tous les côtés du polygone sont, par rapport à la circonférence, des cordes égales et par là même également éloignées du centre. L'aire d'un polygone régulier a pour mesure le produit de son périmètre par la moitié du rayon du cercle inscrit. Polygone irrégulier. Cette figure est un polygone irrégulier. Les côtés, les angles d'un polygone.* (Du grec *polus*, plusieurs, et *gonia*, angle.)

Polygone, En terme de fortification, Figure qui détermine la forme générale du tracé d'une place de guerre. *Polygone extérieur*, Celui qui est formé de lignes unissant deux à deux les angles saillants des bastions. *Polygone intérieur*, Celui qui est formé par les courtines de l'enceinte prolongées jusqu'à ce qu'elles se rencontrent dans l'intérieur des bastions.

Polygone, L'endroit où l'on exerce les artilleurs aux manœuvres du canon et des autres armes à feu de grande portée. C'est proprement une butte de terre, à plusieurs côtés et à plusieurs angles, qui sert de point de mire.

Proportionnel, elle. adj. Qui est en proportion avec des quantités du même genre. *Parties proportionnelles. Lignes proportionnelles. Les parties de deux cordes qui se coupent dans un cercle sont réciproquement proportionnelles. Échelle proportionnelle.* Substantivement, *Les deux proportionnelles, Une troisième, une quatrième proportionnelle. Moyenne proportionnelle*, La racine carrée du produit de deux nombres.

Proportionnellement. adv. Avec proportion. *Réduire proportionnellement un grand plan, un grand dessin, à un petit.*

Quadrangulaire. adj. Qui a quatre angles. *Figure quadrangulaire.* (En latin *quadrangularis.*)

Quadratrice. s. f. Courbe inventée par les anciens pour parvenir à la quadrature approchée du cercle. *La quadratrice de Dinostrate.* C'est une courbe mécanique qui se forme par l'intersection des rayons d'un quart de cercle avec une règle qui se meut uniformément et parallèlement à l'un des rayons extrêmes de ce quart de cercle.

Quadrature. s. f. (Prononcez *coua-*). Réduction de quelque figure curviligne à

un quarré équivalent en surface. *La quadrature du cercle est regardée comme un problème insoluble.* Il consiste à évaluer la surface du cercle, ce qu'on ne peut faire qu'en réduisant le cercle en quarré, le quarré étant la mesure commune de toute surface. Mais pour cela il faudrait connaître le rapport exact du diamètre à la circonférence; rapport qu'on n'a pu déterminer qu'approximativement. Archimède a trouvé qu'il était comme 7 à 22. Les modernes en ont approché de plus près. (Du latin *quadratura.*)

Quadrilatère. s. m. Figure qui a quatre côtés, et conséquemment quatre angles. *Les côtés, les angles d'un quadrilatère. Le parallélogramme, le losange, le quarré, sont des quadrilatères. Quadrilatère quiangle.* (En latin *quadrilaterus*, de *quadrinus*, quatre, et *latus*, *lateris*, côté.)

Quart de cercle. s. m. Instrument qui est la quatrième partie d'un cercle divisé par degrés, minutes, et secondes. *On se sert du quart de cercle pour prendre les hauteurs, les distances, et pour faire plusieurs autres opérations.*

Rayon. s. m. Le demi-diamètre d'un cercle, ou la ligne droite tirée du centre à la circonférence. Ce cercle a tant de pieds de rayon. *Tous les rayons d'un cercle sont égaux entre eux.* (En latin *radius.*)

Rectangle. adj. *Triangle rectangle*, qui a un angle droit. *Parallélogramme rectangle*, qui a ses quatre angles droits. Il s'emploie aussi substantivement, et signifie, Un parallélogramme qui a ses quatre angles droits. *Tracer un rectangle.* On l'appèle aussi *quarré long* ou *oblong.* (Du latin *rectus*, droit, et *angulus*, angle.)

Rectangulaire. adj. *Figure rectangulaire*, qui a quatre angles droits. *Triangle rectangulaire*, qui a un angle droit.

Rectiligne. adj. Terminé par des lignes droites. *Triangles rectilignes*, par opposition à *triangles curvilignes* ou *sphériques.* (Du latin *rectus*, droit, et *linea*, ligne.)

Scalène. adj. Voyez *Triangle.*

Sécante. s. f. Droite menée du centre d'un cercle à l'extrémité d'un arc, et terminée à la tangente de cet arc. *Sécante d'un angle. Table des sécantes.* (Du latin *secare*, couper.)

Section. s. f. Partie de l'espace où des lignes, des plans, des surfaces courbes se coupent mutuellement. *Deux surfaces qui se rencontrent ont pour section une ligne droite, ou une ligne courbe, ou un point. Une surface et un solide peuvent avoir pour section une surface. Section conique,* Section d'un cône par un plan. (En latin *sectio*, de *secare*, couper.)

Segment. s. m. Partie d'un cercle comprise entre un arc quelconque et sa corde. *Segment de cercle. Segment sphérique,* Le solide engendré par un segment de cercle tournant autour de la partie du rayon qui passe par le milieu de l'arc. (En latin *segmentum*, de *secare*, couper.)

Semblable. adj. Pareil, qui ressemble, qui est de même nature, de même qualité. *Figures semblables,* Celles dont tous les angles sont respectivement égaux, et dont les côtés homologues, c'est à dire, adjacents à des angles égaux et semblablement disposés dans les deux figures, sont proportionnels. *Deux figures égales sont toujours semblables*, mais deux figures semblables peuvent être souvent fort inégales.

Sinus. s. m. La ligne droite menée perpendiculairement d'une des extrémités d'un arc sur le rayon qui passe par l'autre extrémité. On le désigne par l'abréviation *sin. Table des sinus, des tangentes, et des sécantes. Sinus verse,* La partie du rayon comprise entre le sinus et l'extrémité de l'arc. *Sinus total,* Le sinus d'un arc ou d'un angle de 90 degrés, lequel est égal au rayon. (Mot latin.)

Solide. adj. et s. m. L'étendue considérée comme ayant les trois dimensions, longueur, largeur, et profondeur ou épaisseur. Il est opposé à *ligne* et à *superficie* ou *surface. La géométrie mesure les corps solides, les solides. Angle solide,* Angle composé de trois angles plans ou davantage, qui se rencontrent dans un point. (Du latin *solidus.*)

Solidité. s. f. Qualité de ce qui est solide. *La solidité des corps.* A tort ou à raison les géomètres en font encore le synonyme de *volume.* La mesure de l'espace déterminé par la forme d'un solide, disent-ils, est ce qu'on appèle sa *solidité.* L'Académie ne l'admet en ce sens que dans l'expression *mesure de solidité*, qu'elle définit, Mesure servant à mesurer les solides. Mais l'Académie n'est pas la première académie du monde pour rien. Je ne sais où elle a trouvé que *solidité* et *solidarité* sont synonymes.

Solidité convient parfaitement pour ex-

primer le *volume apparent* des corps. (Du latin *soliditas.*)

* Pour unité de mesure dans l'évaluation des solidités ou volumes, on est convenu de prendre le *cube* construit sur l'unité de la longueur, c'est à dire, un cube dont chaque arête est égale à cette unité, un cube dont les six carrés de la surface ont pour côté cette unité de longueur. On appèle *mètre cube*, *toise cube*, *pied cube*, etc., les cubes ayant pour faces des mètres carrés, des toises carrées, des pieds carrés. On les désigne par *m. c.*, *t. c.*, *p. c.*, etc.

Sommet. s. m. En général, Le haut, la partie la plus élevée d'une chose quelconque. En Géométrie, Le point le plus élevé d'une figure ou d'un corps. *Le sommet d'un angle,* Le point où viennent se réunir les deux lignes qui forment cet angle. *Angles opposés au sommet*, Angles dont les pointes ou sommets sont opposés, dont l'un est formé par le prolongement des côtés de l'autre. *Le sommet d'une courbe,* Le point de la courbe où sa courbure s'arrondit symétriquement, de manière à y borner son extension; l'extrémité de l'axe d'une courbe qui a deux parties égales et semblables, également et semblablement situées par rapport à son axe. Dans son acception la plus étendue, Le point où une courbe est coupée par son axe ou son diamètre. *Le sommet d'une parabole est au point où elle coupe son axe. L'ellipse a quatre sommets.* (Du latin *summitas.*)

Sous-normale. s. f. La partie de l'axe d'une courbe qui est comprise entre les deux points où l'ordonnée et la perpendiculaire à la courbe menée du point touchant viennent rencontrer cet axe; en d'autres termes, Portion de l'axe d'une courbe interceptée entre l'extrémité de l'ordonnée et le point où la perpendiculaire à la tangente tirée de l'autre extrémité de l'ordonnée coupe l'axe de la courbe. *La sous-normale de la parabole est constante et égale à la moitié du paramètre.*

Sous-perpendiculaire. s. f. Synonyme de *sous-normale.*

Sous-tangente. s. f. La partie de l'axe d'une courbe qui est comprise entre l'ordonnée et la tangente correspondante.

Sous-tendante. s. f. La ligne droite qui, menée d'un point d'une courbe à un autre, forme la corde de l'arc compris entre eux.

Spiral, ale. adj. Qui a la figure d'une spirale. *Forme spirale. Ligne spirale. Le ressort spiral*, ou substantivement, *le spiral d'une montre. Des ressorts spiraux.*

Spirale. s. f. Courbe qui fait une ou plusieurs révolutions autour d'un point où elle commence, et dont elle s'écarte toujours de plus en plus. *Il y a une infinité de sortes de spirales, parmi les quelles celle d'Archimède est la plus célèbre.* (Acad.) *En spirale,* En forme de spirale. *La chaîne d'une montre se roule en spirale autour de la fusée.* (Du latin *spira*, tour.)

Spire. s. f. Un des tours de la ligne spirale.

Superficie. s. f. La surface ou l'étendue d'un corps solide, considéré quant à sa longueur et à sa largeur, sans égard à sa profondeur, à son épaisseur. *La superficie des corps.* Dans le langage ordinaire, La simple surface, l'étendue d'une surface. *La superficie d'un champ. Mesurés de superficie.* Il se dit aussi de la surface des corps, considérée comme ayant quelque épaisseur. *Enlever la superficie d'un corps.* Fig., *son esprit manque de profondeur, il n'a que de la superficie.*

Surface. s. f. Superficie. *Surface plate, unie, raboteuse. Une surface plane. Une surface concave. Une surface convexe.* Fig., Extérieur, dehors, apparence. *Il s'arrête à la surface des choses.*

Tangence. s. f. Synonyme de contact. *Point de tangence*, Point où deux lignes, deux surfaces se touchent sans se couper.

Tangente. s. f. Ligne droite qui touche une courbe sans la couper, dans quelqu'un de ses points. *Tirer une tangente, mener une tangente à une courbe. La tangente du cercle est perpendiculaire à l'extrémité du rayon. La tangente d'un angle* est, dans le cercle, une tangente menée à l'une des extrémités de l'arc que l'angle embrasse, et terminée au prolongement du rayon qui passe par l'autre extrémité. Prov. et fig., *S'échapper par la tangente,* S'esquiver, se tirer d'affaire adroitement. (Du latin *tangens,* qui touche.)

Théorème. s. m. Proposition d'une vérité spéculative qui se peut démontrer. Cette proposition, *Dans tout triangle, la somme de trois angles est égale à deux angles droits*, est un théorème. Un *problème* est une question à résoudre, suivant les règles de la science. (En grec *théorema*, de *théoreô*, je contemple.)

Tracer. v. a. Tirer, disposer les lignes d'un dessin, d'un plan, sur le papier, sur la toile, sur le terrain, sur un mur, etc. *Tracer des lignes. Tracer un plan. Tracer une épure.* (Du latin *tractare.*)

Triangulaire. adj. Qui a trois côtés et trois angles. *Figure triangulaire.*

Trigonométrie. s. f. La partie de la géométrie qui enseigne à calculer tous les éléments d'un triangle, quand un certain nombre de ces éléments sont donnés. (Acad.) Les triangles étant *curvilignes* ou *rectilignes*, c'est à dire, formés par des lignes courbes ou par des lignes droites, on distingue la *trigonométrie rectiligne* et la *trigonométrie sphérique. La connaissance de la trigonométrie sphérique est absolument nécessaire aux astronomes.* (Du grec *trigônon*, triangle, et *métron*, mesure.)

Trigonométrique. adj. Qui appartient à la trigonométrie. *Calcul trigonométrique. Opérations trigonométriques.*

Trigonométriquement. adv. Suivant les règles de la trigonométrie. *Cette carte a été levée trigonométriquement.*

Vertical, ale. adj. Perpendiculaire au plan de l'horizon. *Ligne verticale. Cadran vertical. Plan vertical. Les cercles verticaux.* (Du latin *vertex*, *verticis*, sommet de la tête, faîte.)

Verticalement. adv. Perpendiculairement au plan de l'horizon. *Plan posé verticalement.*

Volume. s. m. L'étendue d'un corps considéré relativement à la grandeur de ses dimensions. *Un mètre cube de bois et un mètre cube de fer sont égaux en volume, mais non en pesanteur ni en densité.* Il y a le *volume apparent*, et le *volume réel. Le volume apparent est le seul que nous puissions connaître. Pour avoir le volume réel d'un corps, il faudrait pouvoir se mettre en contact avec les particules matérielles qui constituent ce corps.* Pour distinguer entre ces deux volumes, les géomètres se servent du mot *solidité*, qui exprime le *volume apparent.* (Du latin *volumen.*)

Zône. s. f. Il se dit, en géométrie, des divisions d'une sphère, d'un corps, faites par des sections parallèles. (Du grec *zoné*, ceinture.)

LIGNES ET SURFACES.

Ligne droite. *Au figuré comme au propre, la ligne droite est la plus courte. Pour diviser une droite en parties égales,* il faut, par l'une de ses extrémités, mener une oblique indéfinie, prendre sur cette oblique autant de fois une certaine longueur qu'il y a de parties cherchées, et joindre le dernier point de division à l'autre extrémité de la droite; menant alors, par les points traversés, autant de parallèles à la base du triangle, la droite donnée est partagée en parties égales.

Ligne courbe.

Ligne brisée.

Lignes parallèles.

Ligne perpendiculaire. Pour élever, par un point donné, une perpendiculaire sur une droite, prenez sur cette droite deux points également distants du premier. De ces points comme centres et avec un rayon plus grand que leur distance du point donné, décrivez deux arcs de cercle. En joignant ce point avec l'intersection des arcs, vous aurez la perpendiculaire demandée.

Ligne verticale.

Ligne horizontale.

Ligne oblique.

Ligne circulaire.

Ligne elliptique.

Signe d'égalité.

Angle. Ouverture de deux lignes qui se rencontrent en un point, degré d'inclinaison qu'elles ont l'une à l'égard de l'autre. (Acad.) *Toute ligne droite qui en rencontre une autre fait avec celle-ci deux angles adjacents, dont la somme est égale à deux angles droits. Le sommet d'un angle,* La pointe d'un angle, le point d'intersection des deux lignes qui le forment. *Les côtés d'un angle,* Les deux lignes qui forment cet angle. *La grandeur d'un angle ne dépend que de l'écartement de ses côtés. Angle de quarante-cinq degrés, de cent degrés.* On désigne un angle par trois lettres, B A C, en ayant soin de placer au milieu

celle du sommet, ou bien par celle du sommet seulement, lorsqu'il n'appartient pas à plusieurs angles à la fois. (En latin *angulus*, du grec *ankulos*, crochu.)

Angles droits, formés par une ligne qui tombe verticalement sur une autre ligne horizontale. *Angles adjacents*, immédiatement contigus l'un à l'autre, de manière à avoir un côté commun.

Angle obtus, Celui dont l'ouverture est plus grande que celle de l'angle droit. (Du lat. *obtusus*, émoussé.)

Angle aigu, Celui dont l'ouverture est plus petite que celle de l'angle droit. (Du lat. *acutus*.)

Angles égaux. Deux angles qui ont les côtés parallèles chacun à chacun, et dirigés dans le même sens, sont égaux.

TRIANGLE, Figure qui a trois côtés et trois angles, Espace compris entre trois lignes droites se coupant mutuellement.

Triangle rectangle, Celui qui a un angle droit. On nomme *hypoténuse*, dans un triangle rectangle, le côté qui est opposé à l'angle droit et qui est le plus grand.

Triangle amblygone, Celui qui a un angle obtus. (Du grec *amblus*, obtus, émoussé, et *gonia*, angle.) On l'appèle plus ordinairement *obtusangle*.

Triangle oxygone, Celui qui a trois angles aigus, (Du grec *oxus*, aigu, et *gonia*, angle.) On l'appèle plus ordinairement *acutangle*

Triangle équilatéral, Celui qui a ses trois côtés égaux entre eux. (Du latin *æquus*, *æqui*, égal, et *latus*, *lateris*, côté.)

Triangle isocèle, Celui qui a deux côtés égaux entre eux. (En grec *isoskelès*, de *isos*, égal, et *skélos*, jambe.) Mieux *isoscèle*.

Triangle scalène, Celui dont les trois côtés sont inégaux. (Du grec *skalénos*, oblique, inégal.)

Triangles égaux ou semblables. *Deux triangles sont égaux lorsqu'ils ont un côté égal adjacent à deux angles égaux chacun à chacun. Deux triangles sont égaux lorsqu'ils ont les trois côtés égaux chacun à chacun. Deux triangles semblables sont entre eux comme les quarrés de leurs arcs numériques.*

Triangle curviligne, Celui qui est formé par des lignes courbes.

Le **Triangle rectiligne** est celui qui est formé par des lignes droites. *Triangle sphérique*, Celui dont les côtés sont des arcs de grands cercles de la sphère.

Tout triangle étant la moitié d'un parallélogramme de même base et de même hauteur, l'aire d'un triangle est égale au produit de sa base par la moitié de sa hauteur. On détermine la hauteur d'un triangle en abaissant une perpendiculaire du sommet à la base. Voyez PARALLÉLOGRAMME.

Les anciens comparaient Dieu au triangle *équilatéral*, les génies au triangle *isoscèle*, et l'homme au triangle *scalène*.

QUARRÉ, Surface plane, figure qui a quatre côtés et quatre angles égaux. C'est le *quarré parfait*, dans lequel les côtés sont égaux entre eux. *Le quarré a pour mesure le produit de sa base par sa hauteur. Pour inscrire un quarré dans un cercle, il faut tirer deux diamètres à angles droits et joindre les arcs interceptés par deux cordes.*

Quarré long, Quadrilatère dont les côtés opposés sont égaux ainsi que les angles opposés. On l'appèle aussi *rectangle*.

Parallélogramme, Quarré long qui a deux angles obtus et deux angles aigus. *L'aire du parallélogramme a pour mesure le produit de sa base par sa hauteur. On détermine la hauteur du parallélogramme en élevant une perpendiculaire sur sa base.* (Du grec *parallélos*, parallèle, et *gramma*, ligne.)

Losange ou **Rhombe**, Parallélogramme dont les quatre côtés sont égaux, sans que les angles soient droits. Dans le quarré, outre l'égalité des côtés, les angles sont droits. *Chaque diagonale du losange et du quarré partage la figure en deux triangles isocèles dont ces mêmes diagonales sont les bases. Les diagonales du losange, comme celles du quarré, se coupent à angles droits.* (Rhombe vient du grec *Rhombos*, qui signifie losange.)

Trapèze, Quadrilatère plan, dont deux côtés seulement sont parallèles. *L'aire du trapèze a pour mesure la somme des bases par la moitié de la hauteur. Trapèze régulier.*

Trapèze irrégulier, Quadrilatère dont aucun côté n'est parallèle à son opposé. (En latin *trapezum*, du grec *tetra*, quatre, et *peza*, pied.

Pentagone, Figure qui a cinq angles et cinq côtés. *Un pentagone régulier. Un pentagone irrégulier.* Adjectivement, *Figure pentagone.* (Du grec *penté*, cinq, et *gonia*, angle.)

Hexagone, Figure qui a six angles et six côtés. (Du grec *hex*, six, et *gonia*, angle.) *Un heptagone. Un octogone. Un décagone. Un undécagone. Un dodécagone. Pour inscrire un hexagone régulier dans un cercle, il suffit de porter le rayon six fois sur la circonférence, et de joindre deux à deux les points de division.*

Cercle, Surface plane terminée par une ligne courbe que l'on nomme *circonférence*, et dont tous les points sont également distants d'un autre point qu'on appèle *centre.*

La circonférence d'un cercle peut être considérée comme le périmètre d'un polygone régulier de côtés infiniment petits.

Diamètre d'un cercle. *Le diamètre divise la circonférence en deux parties égales.*

Demi-diamètre, rayon ou **sinus total.** *Tous les rayons sont égaux.*

Demi-cercle. *Quart de cercle. Arc de cercle. Corde* ou *sous-tendante de l'arc. Segment de cercle. Deux cordes égales dans un même cercle sont également éloignées du centre; et de deux cordes inégales la plus petite est la plus éloignée du centre. Sécante d'un cercle. Tangente au cercle. Deux parallèles tangentes. Deux parallèles dont l'une est sécante, l'autre tangente.*

Cercles concentriques, qui ont un même centre.

Cercles excentriques, Qui ont des centres différents.

Cercles extérieurs l'un à l'autre. *Deux cercles sont extérieurs l'un à l'autre quand la distance des centres est plus grande que la somme des rayons.*

Cercles se touchant extérieurement. *Deux cercles se touchent extérieurement quand la distance des centres est égale à la somme des rayons.*

Cercles se touchant intérieurement. Deux cercles se touchent intérieurement quand la distance des centres est égale à la différence des rayons.

Cercles qui se coupent. Deux cercles se coupent quand la distance des centres est plus courte que la somme des rayons.

Cercles intérieurs l'un à l'autre. Deux cercles sont intérieurs l'un à l'autre quand la distance des centres est plus petite que la différence des rayons.

La circonférence d'un cercle se divise en 360 parties égales qu'on nomme *degrés.* Chaque degré comprend 60 *minutes*, chaque minute 60 *secondes*, chaque seconde 60 *tierces*, etc. On divise aussi le quart du cercle en 100 degrés; chaque degré en 100 minutes, chaque minute en 100 secondes, et ainsi de suite. C'est la division moderne adoptée par les astronomes français.

° **Degré.**

′ **Minute.**

″ **Seconde.**

Les arcs de cercle servent à la mesure des angles. Tout angle peut être mesuré par un certain arc.

Angle au centre. *Tout angle qui a pour sommet le centre d'un cercle se nomme* ANGLE AU CENTRE. Tout angle au centre a pour mesure l'arc total compris entre ses côtés. Si chacun des arcs partiels est un degré, de même évidemment chacun des angles partiels correspondants sera la 90e partie d'un angle droit.

Angle inscrit. *Tout angle dont le sommet est placé sur la circonférence d'un cercle se nomme angle inscrit.* Tout angle inscrit a pour

mesure la moitié de l'arc compris entre ses côtés.

Tout angle dont le sommet est dans l'intérieur du cercle, c'est à dire, entre le centre et la circonférence, a pour mesure la moitié des arcs compris entre ces deux côtés et les côtés de l'angle opposé au sommet.

Tout angle dont le sommet est au dehors du cercle a pour mesure la demi-différence des arcs compris entre ses côtés.

Tout angle formé par une tangente et une corde a pour mesure la moitié de l'arc compris entre ses côtés.

Le cercle pouvant être regardé comme un polygone régulier d'une infinité de côtés, son aire est égale à son périmètre ou à sa circonférence multipliée par la moitié du rayon. (*Cercle* vient du mot latin *circulus*, dérivé du mot grec *kirkos*.)

Ovale ou **Ellipse**, vulgairement, Figure ronde et oblongue; en géométrie, courbe que l'on forme en coupant obliquement un cône droit par un plan qui le traverse.

Le grand axe d'une ellipse, La ligne menée d'une extrémité à l'autre d'une ellipse dans le sens de sa largeur. *Le petit axe d'une ellipse*, La perpendiculaire menée sur le grand axe. *Le centre d'une ellipse*, Le point où ces deux lignes se coupent. On nomme *foyers* certains points pris dans l'aire de certaines courbes (ellipses, paraboles, etc.), où la concentration des rayons lumineux peut s'opérer d'une manière absolument rigoureuse. *L'ellipse a deux foyers. L'orbite de la terre est une ellipse dont le soleil occupe un foyer.* On distingue encore dans l'ellipse l'*excentricité* et les *rayons vecteurs*. On entend par *excentricité* la distance du centre d'une ellipse à son foyer, et par *rayon vecteur* le rayon tiré d'une planète qui se meut autour d'un centre ou du foyer d'une ellipse à ce centre ou à ce foyer. *L'ellipse a plusieurs propriétés remarquables.* Si l'on place un flambeau à l'un des foyers d'un miroir dont le profil est une ellipse, les rayons réfléchis par cette surface vont se réunir à l'autre foyer. Deux personnes placées aux foyers d'une voûte elliptique s'entendent en parlant tout bas. Les prisons de Venise étaient construites d'après ce principe. (Du grec *elleipsis*, défaut, manque, parce que dans cette courbe le quarré de l'ordonnée est moindre que le rectangle du paramètre par l'abscisse. Voyez ces mots.)

Parabole, Ligne courbe qui résulte de la section d'un cône quand il est coupé par un plan parallèle à un de ses côtés. *La parabole est la ligne courbe que décrivent les projectiles lancés par les bouches à feu. La parabole est une ellipse à un seul foyer et à un seul axe. Les propriétés de la parabole sont fondées sur le principe que tous ses points sont également distants du foyer et d'une ligne appelée* directrice, *dont la direction est perpendiculaire à celle du diamètre de la courbe, et qui est aussi éloignée de son sommet que celui-ci l'est du foyer. Miroir parabolique*, Courbé en parabole. *Ligne parabolique.* (Du grec *paraballô*, j'égale, parce que, dans cette courbe, le quarré de l'ordonnée est égal au rectangle du paramètre, au lieu qu'il est plus petit dans l'ellipse et plus grand dans l'hyperbole.)

Hyperbole, Courbe qui résulte de la section d'un cône quand il est coupé par un plan qui, prolongé, rencontre le cône opposé. *Les propriétés de l'hyperbole. Les a-symptotes de l'hyperbole. Surface hyperbolique. Figure hyperbolique. Verre hyperbolique. Miroir hyperbolique.* (Du grec *huper*, au delà, et *ballô*, je jète.)

Ligne spirale, Courbe qui fait une ou plusieurs révolutions autour d'un point où elle commence, et dont elle s'écarte toujours de plus en plus. *Il y a une infinité de sortes de spirales, parmi les quelles celle d'Archimède est la plus célèbre. En spirale*, En forme de spirale. *La chaîne d'une montre se roule en spirale autour de la fusée.* (Du grec *speira*, tour.)

SOLIDES.

Cube ou **Hexaèdre**, Corps solide régulier qui a six faces quarrées égales. *Les dés dont on se sert au jeu de trictrac ont la forme de cubes.* (Du grec *kubos*, dé.)

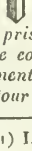
Tétraèdre, Corps régulier dont la surface est formée de quatre triangles égaux et équilatéraux. (Du grec *tetra*, quatre, et *hédra*, siége, base.)

Octaèdre, Corps régulier dont la surface est formée de huit triangles équilatéraux. (Du grec *oktô*, huit, et *hédra*, siége.)

Dodécaèdre, Corps régulier dont la surface est composée de douze pentagones réguliers. (Du gr. *dodeka*, douze, et *hédra*, siége.)

Icosaèdre, Corps régulier dont les faces sont vingt triangles équilatéraux. (Du grec *eikosi*, vingt, et *hédra*, siége, base.)

Prisme, polyèdre dont toutes les faces latérales sont des parallélogrammes adjacents, et les bases des polygones égaux parallèles. *La hauteur du prisme se mesure par la distance des bases. Prisme droit. Prisme incliné. Prisme triangulaire. Prisme quadrangulaire. Prisme pentagone* (1). *La solidité d'un prisme quelconque est égale au produit de sa base par sa hauteur. Un prisme quelconque peut être décomposé en autant de prismes triangulaires que le périmètre de sa base a de côtés, moins deux; ce qui simplifie infiniment la mesure de leur volume.*—Instrument d'optique qui sert à décomposer la lumière et qui est un prisme de verre blanc ou de cristal. *Avec un prisme de verre on voit toutes les couleurs qui passent dans l'arc-en-ciel.* Absolument, *Les effets d'un prisme. Faire passer un faisceau de lumière à travers un prisme.* La matière dont on forme ces prismes est le *flint-glass*, espèce de verre. Figurément, *Voir dans un prisme, regarder à travers un prisme*, Voir les choses, les considérer suivant ses préjugés, ses passions, qui les colorent à leur gré. (En grec, *prisma*, de *prizein*, scier, couper.)



Parallélipipède, Prisme terminé par six parallélogrammes dont les opposés sont parallèles entre eux. *Le parallélipipède est un prisme à six faces* (hexaèdre), *qui peut être considéré comme engendré par le mouvement de rotation d'un parallélogramme autour d'une ligne droite à la quelle il ne cesse jamais d'être perpendiculaire. Quand toutes les faces du parallélipipède sont des quarrés, il prend le nom de cube. Le volume ou solidité d'un parallélipipède s'obtient en multipliant la surface de la base par la hauteur. Si la base d'un parallélipipède rectangle a 26 mètres carrés et sa hauteur 4 mètres, la solidité du parallélipipède sera donnée par le produit* 26 × 4 = 104. *La moitié d'un parallélipipède est un prisme triangulaire.* (Du grec *parallêlos*, parallèle, *épi*, sur, et *pédion*, plaine, surface plane.)

Pyramide, Solide composé de triangles, ayant un même plan pour base, et dont les sommets se réunissent au même point. *La base, le sommet, les côtés d'une pyramide. Les pyramides d'Égypte. Dresser, élever une pyramide. L'obélisque est une pyramide très-allongée. Pyramide triangulaire, quadrangulaire. Pyramide tronquée*, Dont l'extrémité ou la partie supérieure manque. *Tout prisme triangulaire peut être décomposé en trois pyramides triangulaires de même base et de même hauteur, et par conséquent équivalentes. Une pyramide triangulaire est donc le tiers d'un prisme triangulaire de même base et de même hauteur. La solidité de tout corps polyèdre peut s'évaluer par sa décomposition en pyramides. On décompose un polyèdre en pyramides en faisant passer des plans de division par le sommet d'un même angle solide.* (En grec *pyramis*, de *pyr*, feu, parce que les pyramides se terminent en pointe comme la flamme.)

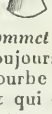
Cylindre, Prisme rond, corps de figure longue et ronde, et d'égale grosseur par tout; solide terminé par trois surfaces, dont deux sont planes et parallèles entre elles, et dont la troisième est convexe et circulaire. Il est engendré par un rectangle tournant autour d'une ligne droite qu'on appèle *axe*, et décrivant deux cercles parallèles. Ces cercles sont les *bases du cylindre. La hauteur du cylindre, comme celle du prisme, est la perpendiculaire abaissée d'un des points d'une base sur le point correspondant de l'autre base. Cylindre droit*, Celui dans le quel la droite génératrice qui joint les centres des deux cercles est perpendiculaire au plan de ces cercles. *Cylindre incliné* ou *oblique. Cylindres semblables*, Ceux dans les

(1) Les géomètres disent à tort *pentagonal*.

quels les axes sont égaux ainsi que les diamètres des bases. *Cylindre tronqué,* dont les bases ne sont pas parallèles. *Toute section du cylindre perpendiculaire à l'axe est un cercle égal à ceux des bases. Toute section du cylindre oblique à l'axe est une ellipse. Toute section du cylindre dans le sens de l'axe est un rectangle double du rectangle primitif. La solidité du cylindre est égale au produit de la base par sa hauteur. La surface convexe du cylindre est égale à la circonférence de sa base multipliée par sa hauteur. Cylindre de verre, de marbre, de bois. Miroir en cylindre* ou *cylindrique. Cadran sur un cylindre. Les cylindres d'un laminoir.* Dans le langage ordinaire, on le nomme *rouleau.*

Cylindre, signifie particulièrement, Un gros rouleau de pierre, de bois, ou de fonte, dont on se sert pour écraser les mottes d'une terre labourée, pour aplanir les allées des jardins ou les aires des granges. *Il faut faire passer le cylindre sur ces allées.* (Acad.)—Vaisseau de cuivre ou de tôle, en forme de grand marabout, qu'on remplit de braise et qu'on tient plongé dans l'eau d'un bain pour le chauffer.

Cylindre, en Histoire naturelle, est le nom de certains coquillages appelés aussi *rouleaux*, et plus ordinairement *volutes.*— (En latin *cylindrus*, en grec *kylindros*, derivé de *kyliô*, ou *kylindô*, je roule.)



Cône (1), Solide engendré par la révolution d'une ligne droite assujétie à passer toujours par un même point fixe, appelé *sommet*, et obligée en outre de toucher toujours dans son mouvement une certaine courbe donnée, que l'on nomme *directrice*, et qui est le périmètre de la *base.* Quand cette courbe est une circonférence de cercle, on dit que le cône est *circulaire.* C'est sa forme la plus commune dans les usages pratiques. *Cône droit,* Cône circulaire dont l'axe est perpendiculaire à la base. *Cône oblique,* Celui dont l'axe est oblique, sur la base. On définit encore *le cône droit, le corps engendré par la révolution d'un triangle rectangle tournant autour de l'un des côtés de l'angle droit. Les pains de sucre ont la forme d'un cône droit. Le sommet, la base d'un cône. La surface convexe d'un cône Le côté d'un cône*, L'hypoténuse du triangle générateur, Toute droite menée du sommet à la circonférence de la base. *Toute section du cône par un plan perpendiculaire à l'axe est un cercle; toute section oblique par rapport à l'axe est une ellipse; toute section parallèle au côté est une parabole; toute section parallèle à l'axe est une hyperbole. Toute section dans le sens de l'axe est un triangle isoscèle double du triangle primitif. Le volume du cône, comme celui de la pyramide, est égal au produit de sa base par le tiers de sa hauteur. La surface convexe latérale d'un cône droit s'obtient en multipliant le produit de la circonférence de sa base par la moitié de son côté. Cône tronqué* ou *tronc de cône*, Celui dont la partie supérieure a été coupée par un plan.

La surface convexe d'un cône tronqué est égale au produit de son côté multiplié par la demi-somme des circonférences de ses deux bases.

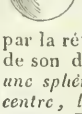
En Optique, *Cône de lumière*, Faisceau de rayons lumineux qui partent d'un point quelconque en divergeant, et tombent sur une surface.

En Astronomie, *Cône d'ombre*, L'ombre en forme de cône que projète une planète du côté où elle n'est pas éclairée par le soleil. *Il y a éclipse de soleil quand la terre passe dans le cône d'ombre formé par la lune.* (Acad.)

Cône, Moule de fer fondu, de forme conique, dans le quel on verse les métaux en fusion, pour séparer la partie métallique des scories.

Cône, en Botanique, se dit du fruit des pins, des sapins, etc., le quel consiste en un assemblage ovoïde d'écailles ligneuses, imbriquées, c'est à dire, appliquées les unes sur les autres, et fixées par leur base autour d'un axe commun. Il a pour synonyme *strobile. On appèle conifères les arbres dont le fruit est un cône.*—En Conchyliologie, Genre de coquilles univalves, qui renferme un très-grand nombre d'espèces, remarquables par leur élégance et par l'éclat de leurs couleurs.

(*Cône,* en latin *conum* ou *conus*, du grec *kônos*, qui a la même signification.)



Sphère, Globe, corps solide dans le quel toutes les lignes tirées du cercle à la surface sont égales. Elle est supposée produite par la révolution d'un demi-cercle autour de son diamètre immobile. *Une boule est une sphère. Les propriétés de la sphère. Le centre, le diamètre, la circonférence d'une sphère. Le rayon de la sphère est une droite menée du centre à la surface; son diamètre une droite joignant deux points de la surface et passant par le centre. Toute section de la sphère, dans quelque sens qu'elle soit faite, est nécessairement un cercle.* On appèle *grands cercles*, ceux qui passent par le centre, et *petits cercles*, ceux qui n'y passent pas. *La solidité d'une sphère est égale au tiers du produit de sa surface par son rayon. En effet, la sphère pouvant être considérée comme un polyèdre régulier d'un nombre infini de faces infiniment petites, et chacune de ces faces comme la base d'une pyramide dont le sommet est au centre de la*

(1) L'accent circonflexe est-il bien nécessaire sur ce mot? Pas plus que sur *conique*, *conifère.*

sphère, la sphère n'est donc évidemment que la réunion d'une infinité de pyramides dont les bases composent sa circonférence, et dont la hauteur est égale à son rayon. Comme la pyramide, la sphère a donc pour mesure le tiers du produit de sa base par son rayon. La surface de la sphère est égale à son diamètre multiplié par la circonférence d'un grand cercle. La surface de la sphère est quadruple de celle d'un grand cercle, qui se mesure en multipliant sa circonférence par la moitié du rayon ou le quart du diamètre. Lorsque la sphère est coupée par deux plans parallèles et perpendiculaires à un même diamètre, la partie interceptée sur sa surface prend le nom de zone. Les plans parallèles sont les *bases* de la *zone*, et la partie du diamètre qu'ils comprennent sa *hauteur*. Il peut arriver que l'un des plans soit tangent à la sphère; alors la zone n'a qu'une seule base, et reçoit le nom de *calotte sphérique*. La surface d'une zone sphérique est égale à sa hauteur, multipliée par la circonférence d'un grand cercle. *Les surfaces des sphères sont entre elles comme les quarrés de leurs rayons, et celles des zones d'une même sphère ou de sphères égales sont entre elles comme leur hauteur. Une zone quelconque est à la surface de la sphère comme sa hauteur est au diamètre.*

Sphère, en astronomie, L'assemblage des cercles célestes ou leur imitation. Cette dernière se nomme *sphère armillaire* ou *artificielle*. C'est une espèce de machine ronde et mobile autour d'un axe fixe, composée de divers cercles qui représentent le cours des astres dans le ciel. *La sphère céleste est représentée par la sphère artificielle. Acheter une sphère et un globe. La construction des sphères artificielles était connue des anciens. Les Égyptiens et les Arabes ont eu des sphères, qui, malgré leurs défauts, sont très-recherchées des savants. Les différentes positions de la sphère céleste. Sphère droite,* Celle où l'équateur et ses parallèles coupent l'horizon à angles droits. *Sphère oblique,* Celle qui n'est ni parallèle ni perpendiculaire à l'horizon. *Sphère parallèle*, Celle où l'horizon est parallèle à l'équateur.

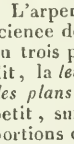
Sphère, signifie également, La connaissance des principes d'astronomie qu'on apprend par le moyen d'une sphère. *Il étudie la sphère. Traité de sphère.*—L'espace dans le quel les astronomes conçoivent qu'une planète accomplit son cours. *La sphère de Jupiter. Saturne parcourt sa sphère en trente années.* En physique, *Sphère d'activité*, L'espace dans le quel la vertu, l'influence d'un agent naturel peut s'étendre, et hors du quel elle n'a point d'action appréciable. Fig., *Sphère d'activité*, L'étendue d'affaires, de travaux, d'intérêts, dans la quelle un homme communique son mouvement à ceux qui l'entourent. *Sa sphère d'activité s'étend à toutes sortes d'objets.* (Acad.) *Malheur à ceux qui se trouvent placés dans sa sphère d'activité* (1), *ils n'ont aucun repos.* (*Id.*)

Sphère, figurément, Étendue de pouvoir, d'autorité, de connaissances, de talent, de génie. *Cela est hors de sa sphère. Sortir de sa sphère. Sortir de sa sphère*, se dit aussi pour, Sortir des bornes de son état, de sa condition.

Fig., *Etendre, agrandir, élargir la sphère des connaissances humaines*, Ajouter aux connaissances que les hommes possèdent.

(*Sphère* vient du grec *sphaira*, corps rond.)

SOLIDES IRRÉGULIERS.



Sphéroïde, Solide dont la figure approche de celle de la sphère. *Sphéroïde allongé. Sphéroïde aplati.* (Du grec *sphaira*, *sphère*, et *eidos*, forme.) *Un ellipsoïde. Un trapézoïde. Un rhomboïde. Un cylindroïde. Un conoïde*, etc.

DE L'ARPENTAGE.

Nous ne finirons pas sans dire encore un mot de l'arpentage.

L'arpentage, avons-nous dit, est la science de mesurer les terres. Il se divise en trois parties: L'*arpentage* proprement dit, la *levée des plans*, et le *toisé*. La *levée des plans* a pour objet de représenter en petit, sur le papier, la figure et les proportions d'un terrain.

Par *toisé* on entend la science ou l'art de mesurer, soit les surfaces, soit les solides, et d'exprimer leur étendue ou leur volume en parties de certaines unités convenues, par exemple, en toises ou en mètres quarrés, s'il s'agit de surfaces; cubes, s'il s'agit de volumes. Mais il ne s'agit ici que des surfaces de terrain. Pour faire

(1) Remarquez qu'il n'y a point là d'exclamation, que c'est purement une phrase elliptique équivalante à celle-ci: *Ceux qui se trouvent placés dans sa sphère d'activité sont malheureux*, etc.

l'arpentage d'un espace quelconque, on commence par le circonscrire de tous côtés; puis on le coupe en tout sens par des triangle, des quarrés, ou des trapèzes. Le produit de toutes ces figures calculées donne la superficie générale.

A cet effet l'arpenteur doit se munir de grands et de petits *piquets*, d'une *chaîne de fer* particulière, dite chaîne d'arpenteur, et de deux autres instruments appelés *équerre* et *planchette*.

Petits piquets, Perches, bâtons de deux ou trois pieds de haut, qu'on plante en terre d'espace en espace, pour prendre un alignement.

Grands piquets ou **jalons**, Perches ou grands bâtons de cinq à six pieds de haut, qu'on emploie au même usage, et dont on fend un peu le bout supérieur, pour y faire tenir une carte à jouer ou un petit morceau de papier blanc, qui puisse se voir de loin.

Chaîne d'arpenteur, Chaîne formée de tiges en gros fil de fer, dont les bouts sont recourbés en boucles pour recevoir un anneau. Ces tiges, ou *chaînons*, sont toutes de même longueur, et se joignent bout à bout par l'anneau qui passe ainsi dans deux boucles. Cette chaîne, d'une longueur connue, et dont les dimensions varient au gré des ingénieurs, sert à mesurer le terrain, dans les opérations de l'arpentage.

Équerre d'arpenteur, Cercle épais de cuivre, divisé en quatre parties égales par deux droites qui se coupent au centre à angles droits, et dont les extrémités sont garnies de *pinnules* ou petites plaques de cuivre percées d'un trou pour laisser passer les rayons visuels. L'équerre d'arpenteur a souvent changé de forme. C'est aujourd'hui une espèce de prisme octogone, qui, au lieu de pinnules, a quatre fentes perpendiculaires qui servent au même usage et qu'on nomme aussi, par extension, *pinnules*. On lui donne le nom d'*équerre octogone*. On visse ces équerres à l'extrémité arrondie d'un bâton, dont l'autre bout, garni d'un fer pointu, s'enfonce dans la terre. Après avoir tracé une droite sur le terrain et avoir planté le bâton d'arpenteur au point où l'on veut élever la perpendiculaire, on visse l'équerre et on la tourne de manière que l'œil, placé successivement sur deux pinnules opposées, aperçoive les jalons plantés sur la ligne déjà tracée. Ensuite on regarde par les autres pinnules, et on place sur le rayon visuel un jalon. On obtient la perpendiculaire cherchée en tirant une ligne de ce jalon au pied de l'équerre.

Planchette d'arpenteur, Instrument qui consiste en une planche unie et carrée sur laquelle on pose une règle que l'on dirige successivement vers les objets que l'on veut relever.

A l'aide du compas, de la règle, et du rapporteur (demi-cercle gradué), on rapporte sur le papier les lignes et les angles mesurés sur le terrain. Puis on coupe la surface ainsi délimitée par des quarrés, des triangles, ou des trapèzes, que l'on mesure chacun à part.

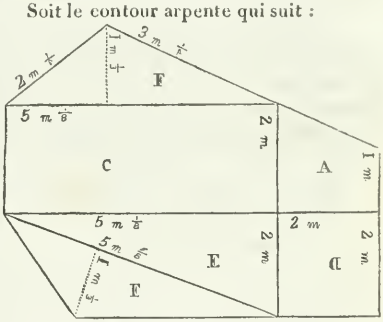
L'aire d'un quarré est égale au produit d'un de ses côtés multiplié par un autre côté.

L'aire d'un triangle est égale au produit d'un de ses côtés multiplié par la moitié d'un autre.

Si un triangle n'a que des angles obtus et aigus, on multiplie le plus grand côté par la moitié d'une ligne perpendiculaire qui d'un bout touche ce côté et se joint de l'autre au sommet de l'angle supérieur. Exemple :

Soit une échelle de six mètres. 6 m.

Soit le contour arpenté qui suit :



J'ai tracé sur sa surface, pour en connaître le contenu,

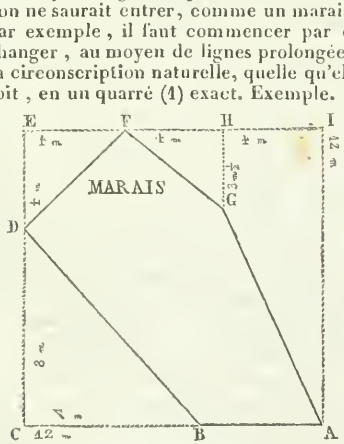
Le trapèze *a*,	Le quarré *d*,
Le triangle *b*,	Le triangle *e*,
Le quarré long *c*,	Le triangle *f*.

J'additionne le grand et le petit côté du trapèze *a*; 2 et 1 font 3. Je prends la moitié de 3 qui est 1 ½, et la multipliant par 2, valeur de la base, j'ai la mesure de la superficie enfermée dans mon trapèze, c'est à dire..... 3 m. q.

Passant au triangle *b*, je multiplie le grand côté, 5 m. ½ par

Report...	3 m. q.	
la moitié de la perpendiculaire, 1 m. $\frac{1}{3}$, c'est à dire, par $\frac{3}{3}$ ou $\frac{4}{6}$, et j'ai pour produit,.	3,	296
Je vais au quarré long *e*, dont l'un des grands côtés multiplié par l'un des petits me donne.....	10,	250
Le carré régulier *d* m'en donne 4, ci.....	4,	
Je passe au triangle *e*, sur le quel je n'élève point de perpendiculaire, parce qu'il a un angle droit. Je multiplie un des côtés par la moitié de l'autre, c'est à dire, 5 $\frac{1}{8}$ par 1, et j'ai.....	5,	125
Il est évident qu'un triangle rectangle égale la moitié d'un quadrilatère de même base et de même hauteur.		
Le triangle *f* a besoin d'une perpendiculaire à sa base, parce que, semblable au triangle *b*, il n'a aucun angle droit. Je multiplie le grand côté 5 m. $\frac{5}{8}$ pas la moitié de cette perpendiculaire, c'est à dire, par $\frac{4}{8}$, et je trouve.....	3,	606
Superficie totale....	29,	277

Lorsqu'il s'agit d'arpenter un terrain où l'on ne saurait entrer, comme un marais, par exemple, il faut commencer par en changer, au moyen de lignes prolongées, la circonscription naturelle, quelle qu'elle soit, en un quarré (1) exact. Exemple.



Partant du point *a* ou vous aurez planté un jalon, allez par quatre lignes droites, prolongées autant que besoin sera, planter d'autres jalons aux points *b, e, d, e, f, g, h*. La figure irrégulière du marais se trouve convertie, par ce moyen, en un quarré régulier. Si de la somme du quarré, ci..... 144 m. q. 00

vous retranchez la somme des triangles et du trapèze, ci.....	73	25
le reste, ci.....	71 m. q.	75

exprime la superficie du marais.

Que de fois, se répandant dans la campagne comme des oiseaux échappés, de jeunes écoliers se sont arrêtés à considérer les opérations d'un arpenteur sans y rien comprendre ! Désormais de telles rencontres pourront devenir pour eux des leçons pratiques; à moins que les maîtres ne soient intéressés à maintenir leurs élèves dans l'ignorance, soit par amour pour Girault Duvivier, soit pour toute autre cause, que je ne cherche pas à pénétrer. La routine et l'entêtement sont la qualité des ânes, dit Oxenstiern. De plus, ils préfèrent les chardons aux mets les plus succulents. Ils sont à l'aise dans le champ de Girault Duvivier. Que Dieu les maintienne en joie. Ainsi soit-il.

DU NIVÈLEMENT.

Niveler, c'est mesurer avec le niveau, pour connaître si un plan, un terrain est uni et horizontal; pour déterminer de combien un point de la surface de la terre est plus haut ou plus bas qu'un autre. *Niveler une avenue, une allée. Niveler une rivière, pour savoir combien elle a de pente. Niveler les eaux.*

Cette science est nécessaire pour l'élévation des bâtiments, l'assiette des jardins afin que l'eau n'y séjourne pas, pour la conduite des eaux, etc. Il faut à peu près 54 millimètres de pente pour faire couler les petites

(1) Si l'on n'écrit pas *quarré* par *qu*, conformément à l'étymologie, comment distinguera-t-on le *mètre quarré* du *mètre cube dans les abréviations*. N'est-il pas nécessaire que ces abréviations soit *m. q.*, *m. c.* ? et ne serait-il pas absurde d'écrire abréviativement *m. q.*, tandis qu'on écrirait en toutes lettres *mètre carré*?

eaux. 27 millimètres suffisent pour les eaux considérables. En général, il faut beaucoup plus de pente pour faire venir l'eau par des tuyaux qu'à canal découvert, parce que le frottement des tuyaux la retarde. On appèle *ligne de niveau* ou *vrai niveau* une ligne dont tous les points sont également distants d'une autre ligne parallèle qu'on suppose passer par le centre de la terre.

Un plan est de niveau lorsqu'il est conduit par cette ligne. *Prendre le niveau d'un terrain.*

On appèle également *niveau* l'instrument dont on se sert pour niveler. Il y a plusieurs espèces de niveaux.

Niveau d'équerre, Bout de planche coupé en triangle équilatéral. Du milieu de celui des trois côtés qu'on a choisi pour base, on élève une ligne perpendiculaire à la pointe opposée du triangle. On arrête dans un trou fait à cette pointe un fil, au bout du quel on met un plomb qui a son jeu vis-à-vis d'une entaille faite dans la base à l'extrémité même de la ligne, et le niveau est construit. On l'appèle aussi *niveau à plomb* ou *à pendule*, ou même simplement *plomb*. Il y a le niveau du charpentier, celui du maçon, celui du paveur, etc.; ils sont tous construits d'après le même principe.

Niveau d'eau, Tuyau cylindrique de ferblanc dont les extrémités se recourbent à angles droits et sont surmontés d'un gros tube de verre de trois pouces de haut. L'eau qu'on y introduit, en s'élevant dans ces deux tubes verticaux à la même hauteur, donne une surface horizontale.

Niveau à bulle d'air (1), Tube de verre hermétiquement fermé des deux bouts et rempli d'alcool de manière qu'il n'y reste qu'une bulle d'air. La présence de cette bulle aux divers points de l'instrument indique de combien il s'éloigne ou se rapproche du niveau. Quand elle se trouve également distante de chaque bout, le tube est de niveau.

La science du nivèlement est, comme on le voit, tout entière fondée sur la *pesanteur*, ou tendance des corps vers le centre de la terre.

L'étude de la langue embrasse celle de toutes les sciences et de tous les arts. On ne possède une science qu'autant que l'on connaît la valeur précise des mots qu'elle emploie. Or cette connaissance, nous l'avons dit, ne peut s'acquérir que par l'étude des étymologies. La mémoire ne retient bien que ce qui lui est confié par l'intelligence. Étudiez les mots dans leurs éléments, dans leurs racines; analysez-les, décomposez-les; remontez le fleuve jusqu'à la source, selon l'expression de M. Wey; et vous verrez les mots s'inculquer d'eux-mêmes dans votre mémoire, s'y classer dans le meilleur ordre, et obéir à votre pensée avec la promptitude et la précision d'une armée bien disciplinée.

C'est surtout dans les sciences abstraites que la parfaite intelligence des mots est nécessaire. Ce qui rend une démonstration de mathématique parfois si impénétrable à quelques jeunes esprits, c'est la difficulté qu'ils éprouvent à retenir la valeur exacte des termes spéciaux dont elle est hérissée, et dont ils redemandent souvent en vain l'explication aux Dictionnaires de l'Académie et de Noel et Chapsal.

Un exemple : « *Les intersections de deux plans parallèles à un troisième* » *sont parallèles. Car si ces intersections ne sont pas parallèles, elles se rencon-* » *treront dans leur prolongement. Mais alors les plans dont elles font partie* » *se rencontreraient aussi et ne seraient pas parallèles.* »

(1) L'Académie écrit *Niveau à bulles d'air*. Il n'y a pourtant qu'une bulle. Il est vrai qu'elle ne donne aucune définition de ce mot.

Voilà un élève qui, ne comprenant pas parfaitement, je suppose, le mot *intersection*, ouvre le Dictionnaire de l'Académie à ce mot, et y trouve cette définition : Point *où deux lignes se coupent l'une l'autre*. Relisant la proposition et la démonstration ci-dessus, notre élève, qui n'a pas inventé la poudre, se demande comment ce qui n'est qu'un *point* peut être *parallèle à un autre point* et *avoir un prolongement où il rencontre cet autre point*. Le voilà bien embarrassé, et ce n'est pas Boiste qui le tirera d'embarras.

Les détails dans les quels nous sommes entrés avaient donc leur place marquée dans la *Clef de la Langue et des Sciences*, titre que nous tenons à justifier. Je n'ai pas prétendu faire un traité d'algèbre ou de géométrie ; je n'ai envisagé ces sciences que par leur côté philologique, et j'ai fait ce qu'on pourrait appeler à la fois une *préparation à l'étude des mathématiques* et un *résumé substantiel* de ce qu'il n'est plus guère permis à personne d'ignorer sans honte aujourd'hui. L'ignorance n'est plus un privilège pour personne, si ce n'est peut-être pour J. J. et beaucoup de maîtres de langue. Ceux-ci, au lieu des insipides dictées qu'ils font subir à leurs élèves, devraient bien s'attacher enfin à leur inculquer de bonne heure quelques notions utiles. Il est vrai qu'ils ont souvent affaire à forte partie, et, en disant cela, je m'entends bien. Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens qui croient savoir la langue française, quand ils peuvent dire ? *Pon chour, mochié, comment fous portez-fous?—Jé mé porte pien, Dié soit loué, et fous? — Ché me porte aussi forte pien. — Avez-vous vous peaucoup amusé sur le pal? — Oh! oui, peaucoup. C'était fort intéressante. Je suis resté jusqu'à deux heures au matin, et ch'étais pas tu tout fatigué. Il était là peaucoup de monde, et aussi peaucoup à manger. Sur ce pal je m'ai peaucoup diverti.*

Et je ne parle par seulement des étrangers de toutes les nations. Les trois quarts des Français, nous l'avons dit, ne comprennent pas la langue de Victor Hugo, cette langue si pure, si claire, si correcte, si saisissante. Elle n'est inintelligible que pour les ignorants.

La science, désormais moins morose, se mêle avec grâce aux jeux de la poésie, à qui elle prête souvent de nouveaux charmes. Voici plus bas des phrases qui, pour devoir leur principale parure à la géométrie, n'en sont ni moins belles ni moins élégantes. Comment ceux qui seraient tout à fait étrangers à cette science pourraient-ils les comprendre ?

Maintenant, (1) que ceux de nos lecteurs qui ont la puissance de généraliser une image et une idée, nous permettent de leur demander s'ils se figurent bien nettement le spectacle qu'offrait, au moment où nous arrêtons leur attention, le vaste *parallélogramme* de la grande salle du Palais (2).

(Victor Hugo).

Nul ne bougeait du cardinal, de l'ambassade, et de l'estrade, unique *centre* de ce vaste *cercle* de rayons visuels. *(Id.)*

---

(1) Sans cette virgule, *maintenant que* figurerait au premier abord une locution conjonctive

(2) Le texte porte un point d'interrogation. En quoi cette phrase est-elle interrogative ?

Qu'on se figure une série de visages présentant successivement toutes les formes géométriques, depuis le *triangle* jusqu'au *trapèze*, depuis le *cône* jusqu'au *polyèdre*; toutes les expressions humaines, depuis la colère jusqu'à la luxure; tous les âges, depuis les rides du nouveau-né jusqu'aux rides de la vieille moribonde; toutes les fantasmagories religieuses, depuis Faune jusqu'à Belzébuth; tous les *profils* animaux, depuis la gueule jusqu'au bec, depuis la hure jusqu'au museau. (*Id.*)

Après toutes les figures *pentagones, hexagones*, et hétéroclites qui s'étaient succédées à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées par l'orgie, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez *tétraèdre*, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles, tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue; de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse; de cette lèvre calleuse, sur la quelle une de ses dents empiétait comme la défense d'un éléphant; de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve si l'on peut cet ensemble. (*Id.*)

Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut, *quarré par la base*, comme dit un grand homme; à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campanilles d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur le champ, et s'écria d'une voix: C'est Quasimodo, le sonneur de cloches, Quasimodo, le bossu de Notre-Dame, Quasimodo le borgne, Quasimodo le bancal. Noël! Noël! (*Id.*)

Alors il se fit autour de l'étrange personnage un *cercle* de terreur et de respect, qui avait au moins quinze pas géométriques de *rayon*. (*Id.*)

C'était, comme aujourd'hui, un *trapèze irrégulier* (la place de Grève) bordé d'un côté par le quai, et des trois autres par une série de maisons hautes, étroites, et sombres. (*Id.*)

Quant à lui, il eût parfaitement ignoré où il était, s'il n'eût aperçu en passant, au détour d'une rue, la masse *octogone* du pilori des halles, dont le *sommet* à jour détachait vivement sa découpure noire sur une fenêtre encore éclairée de la rue Verdelet. (*Id.*)

Autour d'un grand feu qui brûlait sur une large dalle *ronde*, et qui pénétrait de ses flammes les tiges rougies d'un trépied vide pour le moment, quelques tables vermoulues étaient dressées çà et là, au hasard, sans que le moindre laquais géomètre eût daigné ajuster leur *parallélisme*, ou veillé à ce qu'au moins elles *ne se coupassent pas à des angles trop inasités*. (*Id.*)

Trouillefou fit un signe, et le duc, et l'empereur, et les archi-suppots, et les cagoux, vinrent se ranger autour de lui en un fer à cheval, dont Gringoire, toujours rudement appréhendé au corps, occupait le *centre*. C'était un *demi-cercle* de haillons, de guenilles, de clinquant, de fourches, de haches, de jambes avinées, de gros bras nus, de figures sordides, éteintes et bêbêtées (1). (*Id.*)

Ses lèvres roses et pures souriaient à demi; son front candide et serein devenait trouble par moments sous sa pensée, comme un miroir sous une haleine; et de ses longs cils noirs baissés s'échappait une sorte de lumière ineffable, qui donnait à son profil cette suavité idéale que Raphael retrouva depuis au *point d'intersection* mystique de la virginité, de la maternité, de la divinité. (*Id.*)

Et, si nous montons sur la cathédrale, sans nous arrêter à mille barbaries de tout genre, qu'a-t-on fait de ce charmant petit clocher qui s'appuyait sur le *point d'intersection* de la croisée, et qui, non moins frêle et non moins hardi que sa voisine la flèche (détruite aussi) de la Sainte-Chapelle, s'enfonçait dans le ciel plus avant que les tours, élancé, aigu, sonore, découpé à jour? (*Id.*)

Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et à mesure qu'il parcourait un *angle* plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. (*Id.*)

Elle leva ses yeux rouges et secs vers le ciel, vers le soleil, vers les nuages d'argent coupés çà et là de *trapèzes* et de *triangles* bleus, puis elle les abaissa autour d'elle, sur la terre, sur la foule, sur les maisons... Tout à coup, tandis que l'homme jaune lui liait les coudes, elle poussa un cri terrible, un cri de joie (2). A ce balcon, là-bas, à l'*angle* de la place, elle venait de l'apercevoir, lui, son ami, son seigneur, Phœbus, l'autre apparition de sa vie. (*Id.*)

---

(1) Point de virgule entre *éteintes* et *bêbêtées*. Ces deux mots font corps ensemble.
(2) Encore un point d'exclamation, dans le texte, au lieu d'un point.

Il promena un œil hagard sur la double voie tortueuse que la fatalité avait fait suivre à leurs deux destinées, jusqu'au *point d'intersection* où elle les avait impitoyablement brisées l'une contre l'autre. (*Id.*)

L'air était froid; le ciel charriait des nuages, dont les larges lames blanches débordaient les unes sur les autres en s'écrasant par les *angles*, et figuraient une débâcle de fleuve en hiver. (*Id.*)

Quand elle fut passée, il se mit à redescendre l'escalier, avec la lanterne qu'il avait vue au spectre, se croyant spectre lui-même, hagard, les cheveux tout droits, sa lampe éteinte toujours à la main, et tout en descendant les degrés *en spirale*, il entendait distinctement dans son oreille une voix qui riait et qui répétait : « ..... Un esprit passa devant ma face, et j'entendis un petit souffle, et » le poil de ma chair se hérissa. » (*Id.*)

Le baron, suivi du comte, traversa une longue file d'appartements remarquables par leur lourde somptuosité et leur fastueux mauvais goût, et arriva jusqu'au boudoir de Mme Danglars, petite pièce *octogone* tendue de satin rose recouvert de mousseline des Indes. (ALEXANDRE DUMAS.)

Surtout, comment goûteront-ils le sel de cette anecdote, ceux qui n'ont aucune idée de la géométrie et de la quadrature du cercle? Écoutez.

A l'arrivée de l'évêque de Rotondis de Biscaras dans son diocèse, un capucin qui prêchait devant ce prélat l'apostropha de cette manière : « Monseigneur, quand j'envisage votre illustre personne, je » manque de paroles pour en exprimer les rares et sublimes qualités. Oui, monseigneur, si les ma- » thématiciens qui ont jusqu'ici consumé tant de veilles inutilement, et épuisé sans fruit toute la force » de leur génie pour chercher la quadrature du cercle, avaient jeté la vue sur votre illustre nom de » Rotondis de Biscaras, ils auraient trouvé ce qu'ils cherchent depuis si long-temps, car nul mortel » ne peut disputer à Votre Grandeur qu'elle ne soit cette *quadrature* tant désirée; *quadrature* que je » ne cesserai de publier, *quadrature* qui mettra dans la honte les plus fameux professeurs de mathéma- » tiques. Car, je le répète, qui osera disputer à Votre Grandeur que le nom *de Rotondis* ne soit la » *figure ronde*, figure la plus utile qui existe? Aussi de quelle utilité n'êtes-vous pas dans ce diocèse, » et qu'elle perfection ne remarque-t-on pas dans Votre Grandeur! *Biscaras*, c'est la *figure quarrée*, » jointe à la *figure ronde*. Oui, mathématiciens, c'est ce que vous cherchez depuis tant de siècles. *Bis-* » *caras, deux fois quarré. Quarré* devant, *quarré* derrière. *Rotondis de Biscaras, rond et quarré* tout en- » semble. C'est là, monseigneur, la véritable *quadrature du cercle*; et c'est ce qui se rencontre parfai- » tement dans votre illustre personne. » (*Anonyme.*)

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre que par le poème suivant, de Saint-Sorlin, cet auteur tant décrié par Boileau, dont on sera peut-être bien aise de trouver ici un échantillon.

Les Amours du Compas, fils de Talus, et de la Règle, fille du Soleil et de l'Ombre.

Talus (1) un jour, épris de l'amour de l'étude,
Cherchant pour en jouir l'heur de la solitude,
Après mille détours, coucha ses membres las
Sur le seuil consacré du temple de Pallas
Soudain, qui le croira l comme de sa cervelle
Jupiter fit sortir la savante pucelle,
Naquirent du cerveau de l'enfant studieux
La Scie et le Compas, deux jumeaux monstrueux;
Mais dont l'utilité, dans les arts secourable,
Rend du père à jamais la mémoire adorable.
Du couple nouveau-né, l'un en peu de moments
Enrichit les beaux arts d'infinis ornements;
Et l'autre, aux dents d'acier, long suppliee des arbres,
Fut capable d'ouvrir le cœur même des marbres.
Son frère le Compas fut pourvu seulement
De jambes et de tête, et marcha justement;
Tournant de tous côtés par ordre et par mesure,
Et de cercles divers traçant mainte figure.
Dédale (2), qui cherchait l'apprentif égaré,
Enfin l'apercevant sur le seuil consacré,

(1) Neveu et disciple de Dédale.

(2) Athénien célèbre, petit fils d'Érechthée, roi d'Athènes, se distingua dans l'architecture, la sculpture, et les arts mécaniques. Ayant tué par jalousie son neveu Talus, qui à douze ans avait inventé la scie, le compas, le tour, et la roue de potier, il fut condamné à mort par l'Aréopage, et se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. Il construisit pour ce prince le célèbre labyrinthe, où il fut enfermé plus tard pour avoir favorisé les amours infâmes de Pasiphaé. Il s'enfuit de Crète par le moyen d'ailes adaptées à ses épaules avec de la cire, et aborda à Cumes. Il passa ensuite en Sicile et offrit ses services au roi Cocalus. On ignore le lieu où il mourut. Dédale est l'inventeur de la hache, du niveau, du vilebrequin, et des voiles de navire, ce qui donna lieu à la fable qu'il s'était fabriqué des ailes.

Muet d'étonnement, contempla la merveille
Qui s'offrait à ses yeux sublime et sans pareille.
Aussitôt sur son front la rougeur s'épandit.
Jaloux que son neveu par là vînt en crédit,
Il sentit tout son cœur se soulever de rage.
Enfin, de la raison ayant perdu l'usage,
Et d'un reste d'amour brisant le vain effort,
Du disciple innocent il médita la mort.
D'une âpre jalousie abominable exemple!
Il le précipita de la voûte du temple.
Mais Pallas, qui prend soin des esprits vertueux,
Retient le corps tombant, le suspend dans les cieux,
Et transforme en oiseau l'artisan admirable
Qu'un excès de génie avait rendu coupable.
La Scie et le Compas, témoins de ce malheur,
Se sentirent saisis d'une vive douleur;
Et, redoutant les traits de l'envieuse rage,
Bien qu'ils ne fussent pas dépourvus de courage,
Craignant un sort pareil, songent à se sauver.
La Scie, étant sans pieds, ne put se soulever,
Et, perdant tout respect, quoique fille bien née,
Détesta (1) du vieillard la fureur obstinée.
Dédale, qui la vit dans ses transports ardents,
Pour adoucir ses cris, usa toutes ses dents;
Puis d'un fer retailla leurs brèches abattues.
Le Compas se sauva sur ses jambes pointues;
D'un pas leste et craintif il se mit à courir,
Sans marquer un seul trait qui le pût découvrir.
Dédale, trop subtil, eût reconnu ses traces.
Mais, comme un giboyeur monté sur des échasses,
Qui, sans mouiller ses pieds, traverse les marais,
De même le Compas arpenta les guérets.
Enfin, se trouvant las, dans un bois il s'arrête.
Contre le tronc d'un chêne, il appuyait sa tête,
Pleurant son père mort, et le sort de sa sœur,
Quand d'un sommeil paisible il sentit la douceur.
Le Soleil, connaissant sa gentille nature,
Et prévoyant l'éclat de sa race future,
Lui dit en ce moment: Lève-toi de ce lieu;
Tu deviendras l'époux de la fille d'un Dieu.
Souvent à notre sort les déités propices
Font naître le bonheur du sein de nos supplices.
Le Compas glorieux se réveille en sursaut,
Ému de cette vue et d'un honneur si haut;
Regarde fixement le soleil comme un aigle,
Lui rend grâces, s'en va; puis rencontre la Règle,
Droite, d'un grave port, pleine de majesté,
Inflexible, et surtout observant l'équité,
Lui jette un doux regard, la contemple, et s'étonne.
Aussitôt à l'aimer son âme s'abandonne,
Et, sans se souvenir des propos du Soleil,
Adore le miracle, et le croit sans pareil.
Il l'aborde, et, rempli d'une honnête assurance,
Tournant la jambe en arc, lui fait la révérence.
Pour rendre son salut à ce grotesque amant,
La Règle ne daigna se courber seulement.
Lors, sans se rebuter, il lui tint ce langage:
O vous, dont la beauté dans ses chaînes m'engage,
Soulagez par pitié mes désirs véhéments,
Et mille biens naîtront de nos embrassements.
Talus, ce rare esprit, me donna la naissance;
N'ayez pas à mépris mon utile alliance.
La Règle, pour borner (2) ses vœux ambitieux,
Lui dit: « Lève la tête et regarde les cieux.
» Celui dont je tiens l'être entre les dieux se nombre;
» Je naquis des baisers du soleil et de l'ombre.
» Un jour, parmi les dieux, mon père se vantait
» Que rien dans l'univers à son œil n'échappait.
» Celui des immortels qui préside aux messages
» Lui dit: — As-tu vu l'Ombre en tous tes longs voyages?
» Cette brune agréable, et de qui les douceurs
» Sont les plus chers plaisirs des doctes, des chasseurs,
» Et de tant de mortels qui la trouvent plus belle
» Que tes plus beaux rayons que l'on quitte pour elle.
» Le Soleil fut surpris, et le père du jour
» Sentit naître en son cœur et la honte et l'amour.
» Du désir de la voir son âme est embrasée.
» Il la cherche partout, croit sa conquête aisée;
» Mais l'Ombre habilement évitait ses regards;
» Cette froide beauté fuyait de toutes parts;
» Sa course témoignait d'une incroyable adresse.
» Il la suit, elle fuit d'une égale vitesse.
» Il redouble d'efforts, mais inutilement;
» Tous les corps s'opposaient à son contentement.
» Il pense la tenir; sans la voir, il la touche;
» De ses rayons aigus il joint cette farouche.
» Enfin, ne pouvant mieux soulager sa langueur,
» En courant il la baise en toute sa longueur;
» Et, parmi les baisers d'une si douce guerre,
» De leur droite union je naquis sur la terre. »
La connaissant alors pour fille du Soleil,
Le Compas ressentit un amour sans pareil,
Et ne désespéra plus d'acquérir sa maîtresse,
N'ayant pas oublié la divine promesse.
Plein d'une belle audace, il lui tint ce discours:
» Le même Dieu du jour m'a promis vos amours.
» — Quoi, dit-elle en riant, je serais la conquête
» D'un amant qui n'aurait que les pieds et la tête?
» Mon père voudrait-il m'imposer cette loi?
» Aurais-je pour époux un monstre tel que toi?
» Va, va porter ailleurs tes impuissantes flammes,
» Trop difforme galant pour pouvoir plaire aux dames.
» — Toutefois nos amours, répliqua le Compas,
» Produiront des enfants qui vaincront le trépas.
» De nous deux sortiront la belle Architecture,
» Et mille nobles arts pour polir la nature.
» — Ne pense pas, dit-elle, ébranler mon repos;
» Ou, pour justifier tes fabuleux propos,
» Tâche de me charmer par quelques gentillesses,
» Et montre des effets pareils à tes promesses. »
Le Compas aussitôt sur un pied se dressa,
Et de l'autre en tournant un grand cercle traça.
La Règle en fut ravie, et soudain se vint mettre
Dans le milieu du cercle, et fit le diamètre.
Son amant l'embrassa, l'ayant à sa merci,
Tantôt tout grand ouvert et tantôt raccourci;
Et l'on vit naître alors de leurs caresses pures
Triangles et quarrés et mille autres figures.

(Des Marets de Saint-Sorlin, tant soit peu revu, émondé, corrigé, accentué, et reponctué.)

(1) *Détester* se disait alors et se dit encore quelquefois pour *maudire*.

(2) *Borner* est un terme impropre. Il faudrait *faire taire*.

SIGNES ASTRONOMIQUES.

Signes du Zodiaque.

Le *zodiaque* est une bande ou zone circulaire, idéale, parallèle à l'écliptique, et comprenant les douze constellations principales qui se partagent la route annuelle apparente du soleil. Elle a 16 à 18 degrés de largeur, c'est à dire, 8 ou 9 de chaque côté de l'écliptique, qui la coupe dans toute son étendue en deux parties égales. *Le soleil parcourt tous les ans les douze signes du zodiaque, dont chacun occupe un espace de* 30°. Les orbites de toutes les planètes connues des anciens se trouvent comprises dans cette zone.

Par analogie, on appelle aussi *zodiaque* l'ensemble de ces constellations, ou des signes mobiles qui y correspondent. *Zodiaque fixe. Zodiaque mobile. Le zodiaque fixe et le zodiaque mobile s'écartent continuellement l'un de l'autre par l'effet de la précession.* Il se dit aussi de la représentation du zodiaque. *On trouve des zodiaques sculptés dans les anciens temples de l'Egypte. Le zodiaque de Dendérah est le plus célèbre.* (En grec *zodiakos*, de *zodiôn*, signe du zodiaque, dérivé de *zôon*, animal, parce que presque tous ces signes sont représentés sous des noms et des figures d'animaux; ou, selon d'autres, de *zoê*, vie, parce que l'on a cru long-temps que les planètes influaient sur la vie.)

Signes du Septentrion.

Printemps.	*Mars*	♈	Le Bélier.
	Avril	♉	Le Taureau.
	Mai	♊	Les Gémeaux.
Été.	*Juin*	♋	L'Écrevisse.
	Juillet	♌	Le Lion.
	Août	♍	La Vierge.

Signes du Midi.

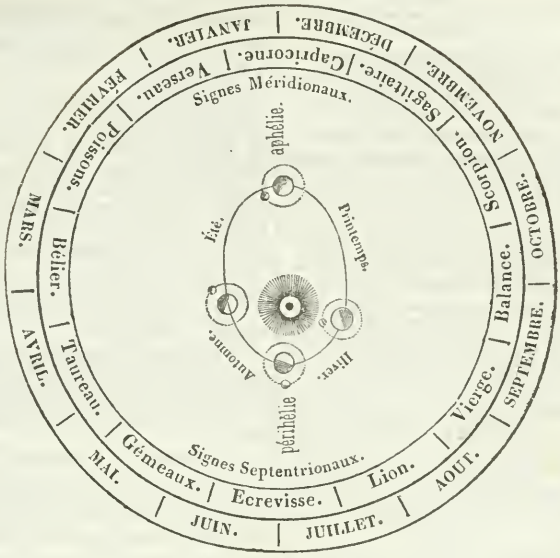
Automne.	*Septembre*	♎	La Balance.
	Octobre	♏	Le Scorpion.
	Novembre	♐	Le Sagitaire.
Hiver.	*Décembre*	♑	Le Capricorne.
	Janvier	♒	Le Verseau.
	Février	♓	Les Poissons.

Toutes ces constellations ou signes du zodiaque sont réunies dans les deux vers suivants :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpiio, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Ces signes sont marqués sur les globes à côté des degrés de l'écliptique aux quels ils correspondent. Le soleil entre dans un nouveau signe vers le 21 de chaque mois, et parcourt en apparence à peu près un degré par jour.

On peut voir, dans la figure suivante, les diverses positions du soleil et de la terre relativement à chaque signe, aux diverses saisons de l'année.



EXPLICATIONS.

Le **BÉLIER.** Vers le temps d'Hipparque, il coïncidait avec l'équinoxe du printemps. Ce nom est demeuré attaché au signe dont le commencement répond à ce même équinoxe, dans le zodiaque mobile déplacé par la précession. *Le soleil était dans le signe du Bélier.* (Acad.) *Le Bélier a trois étoiles remarquables, une de la deuxième grandeur, une de la troisième, une de la quatrième.*

Le **TAUREAU.** Il a cinq étoiles brillantes qui représentent un V. La plus grande qui est de la première grandeur, se nomme *Aldébaran* ou *l'Œil du Taureau.* Sur son cou sont placées les *Pléiades*, et sur son front les *Hyades. L'écliptique passe entre les cornes du Taureau. Le soleil entre dans le signe du Taureau vers le* 20 *avril, et en sort le* 19 *mai. La constellation du Taureau.*

Les **GÉMEAUX.** Ce signe a deux étoiles brillantes appelées *Castor et Polluxe.* Il en a de plus trois de la seconde grandeur, dont une est à un pied de Pollux, une au genou, l'autre à la cuisse.

L'**ÉCREVISSE** ou le **CANCER.** Son étoile la plus remarquable, quoique nébuleuse, se nomme *Présépé* ou la *Crèche. Le soleil entre dans le signe de l'Ecrevisse vers la fin de juin. L'été commence pour les habitants de l'hémisphère boréal, lorsque le soleil entre dans l'Ecrevisse.*

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appelera mon ami bien-aimé,
(Alfred de Musset.)

Le **LION**, dans le quel le soleil entre le 23 juillet, est ainsi nommé parce que, semblable à un lion furieux, le soleil est alors parvenu au plus haut point de sa course apparente et darde ses plus brûlants rayons. Il a une étoile de la première grandeur, très-éclatante, nommée *Régulus* ou le *Cœur du Lion.* De plus, cinq étoiles, dont une de la première grandeur, nommée la *Queue du Lion;* deux de la seconde grandeur, l'une au cou, l'autre au dos; et deux aux pieds de la troisième grandeur.

Le peuple peut dormir onze mois de l'année;
Mais, quand de chauds rayons sa tête est couronnée,
Quand les feux du soleil entrent dans ce *lion*,
Sublime de vengeance et de rébellion,
Il agite ses crins ondoyants de colère,
Ecarte sur le sol sa griffe musculaire,
Roidit son cou nerveux, fait palpiter les monts
Sous le tonnerre sourd de ses rauques poumons,

Et, près de se jeter dans l'orageuse lice,
Il cherche et trouve au ciel son lumineux complice.
(BARTHÉLEMY, *Némésis.*)

La **VIERGE.** Ce signe, très-étendu, comprend une étoile de la première grandeur, appelée l'*Epi de la Vierge. La Vierge, appelée aussi Cérès, Thémis, etc., préside aux moissons;* ce que les anciens ont voulu exprimer en lui mettant un épi dans la main. *Le soleil entre dans le signe de la Vierge vers le 23 août. Être né sous le signe de la Vierge.*

La **BALANCE**, vers le temps d'Hipparque, coïncidait avec l'équinoxe d'automne. Ce nom est demeuré attaché au signe dont le commencement répond à ce même équinoxe dans le zodiaque mobile. *La Balance a deux étoiles remarquables, une très-brillante, l'autre de troisième grandeur.*

Le **SCORPION.** Chez les Romains ce signe était consacré à Mars, et l'on croyait qu'il était funeste d'être né sous son influence. La constellation du Scorpion se compose de cinq étoiles, dont la plus remarquable se nomme *Antharès* ou le *Cœur du Scorpion.*

Le **SAGITTAIRE.** (En latin *sagittarius*, archer, de *sagitta*, flèche.) Il forme un groupe de trente et une étoiles, dont les deux plus brillantes sont de la seconde grandeur. *On représente ordinairement le Sagittaire sous la figure d'un centaure tenant un arc prêt à tirer.* Quelques auteurs prétendent que cette constellation fut consacrée à Hercule; d'autres disent à Chiron; d'autres enfin à Procus, fils de la nourrice des Muses.

Le **CAPRICORNE.** (En latin *capricornus*, de *caper, capri*, bouc, et *cornu*, corne.) *Au 21 décembre, quand le soleil entre dans le signe du Capricorne, l'hiver commence pour les peuples septentrionaux.* C'est aussi le nom d'une constellation du zodiaque fixe, qui est entre le Sagittaire et le Verseau, et qu'on a coutume de représenter par la figure d'un bouc. *La constellation du Capricorne renferme vingt-huit étoiles remarquables.* Vers le temps d'Hipparque, le signe et la constellation coïncidaient.

Le **VERSEAU**, onzième signe du zodiaque mobile, tire son nom de la saison des pluies, qui ont lieu lorsque le soleil l'atteint, au mois de janvier. Il a quarante-deux étoiles.

Les **POISSONS**, Douzième signe du zodiaque mobile, dans lequel le soleil entre à la fin de février. Les Poissons sont au nombre de deux; l'un est placé le long du côté méridional du quarré de Pégase; l'autre entre la tête d'Andromède et celle du Bélier. Les mythologues prétendent que ce sont les dauphins qui menèrent Amphitrite à Neptune. *Poisson Austral. Poisson Boréal.* C'est aussi le nom d'une constellation du zodiaque fixe.

NOM DES AUTRES CONSTELLATIONS.

Le Nom des autres Constellations trouve naturellement sa place ici.

Hémisphère Boréal.

La **GRANDE OURSE** est remarquable par sept étoiles très-brillantes, dont quatre forment un quarré et les autres une espèce de queue. On l'appelle vulgairement *le Grand Chariot* ou *le Chariot de David.* On dit aussi absolument le *Chariot.*

La **PETITE OURSE**, près du pôle, est tout à fait semblable à la *Grande Ourse*, mais plus petite et dans une situation renversée. On l'appelle aussi *le petit Chariot* et *le Septentrion.*

L'étoile polaire forme le bout de la queue de la petite Ourse.

ANDROMÈDE. Une étoile très-brillante à la tête. Sur le corps trois de troisième grandeur, brillantes, disposées en arc, et à distances égales, que le vulgaire nomme *les trois Rois.* Elle est située près de *Cassiopée* et de *Persée.*

* Andromède était fille de Céphée, roi d'Éthiopie. Cassiopée, sa mère, ayant eu la vanité de se croire plus belle que Junon, Neptune, d'après l'ordre de Junon, inonda l'Éthiopie et la fit ravager par un monstre marin. L'oracle ordonna d'exposer Andromède à la fureur du monstre; mais Persée délivra cette princesse.

Le **TRIANGLE** a trois étoiles remarquables. Il y a aussi le *Triangle Austral*, constellation qui n'est point visible dans nos climats.

La **FLEUR DE LIS** (1). Elle a quatre

(1) Rien n'autorise à écrire *lys*, à moins qu'on ne songe à revenir au temps où l'on écrivait *moy, toy, ny*, etc.

étoiles de la quatrième et de la cinquième grandeur.

La **TÊTE DE MÉDUSE** n'a qu'une seule étoile remarquable nommée *Algol*.

Les **PLÉIADES**, Groupe de six étoiles très-brillantes qui occupent le cou du Taureau, et qu'on disait autrefois être au nombre de sept. *Le coucher, le lever des Pléiades.*

Les *Pléiades* ou *Vergilies*, filles d'Atlas et de Pléione ou d'Ethra, et sœurs des Hyades, étaient au nombre de sept : *Maia, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone*, et *Céléno*. Elles furent métamorphosées en étoiles parce que leur père avait voulu lire dans les secrets des cieux. Si elles ne sont plus qu'au nombre de six, c'est qu',au dire des mythologues, Mérope, l'une d'elles, se cacha de honte d'avoir épousé un mortel, Sisyphe, roi de Corinthe, tandis que ses sœurs avaient été mariées à des dieux. D'autres disent que ce fut Electre, femme de Dardanus, qui disparut au temps de la guerre de Troie. On dit aussi quelquefois collectivement au singulier, *la Pléiade céleste*. (Du grec *pléias*, multitude ; ou *plóô*, je navigue, parce que les pléiades sont visibles au mois de mai, temps propice à la navigation. Comment d'après cette étymologie peut-on encore écrire *pleyades* et même playades ?) Le nom vulgaire de cette constellation est *poussinière*.

* *Pléiade poétique*, s'est dit de sept illustres poètes grecs qui florissaient sous le règne de Ptolémée Philadelphe; et, par imitation, de sept poètes français qui vivaient sous les derniers rois de France de la branche des Valois. Les sept poètes de la pléiade grecque, dite *pléiade alexandrine* ou d'*Alexandrie*, était composée de Lycophron, de Théocrite, d'Aratus, de Nicandre, d'Apollonius de Rhodes, de Philicus, et d'Homère le jeune. D'autres listes remplacent Nicandre et Philicus par Callimaque et Sosithée.

Les poètes qui composaient la pléiade poétique imaginée par Ronsard, étaient Daurat, du Bellay, Baïf, Belleau, Thyard, Jodelle, et Ronsard lui-même.

M. Wey cite avec amour ces vers de Belleau :

» Ha que je hay ces *mangereaux*,
» Ces chiquaneurs *procuraceaux*. »

« Sur les tresses *blondelettes*
» De ma dame et de son sein
» Tousiours plein
» De mille et mille *fleurettes*. »

» Le gentil *rossignolet*
» *Doucelet*
» Découpe dessous l'ombrage
» Mille fredons *babillars*
» *Frétillars*.
» Au doux chant de son ramage. »

» Pendant que les *arondelettes* (1)
» De leurs gorges *mignardelettes*
» Rappelent le plus beau de l'an. . . »
» Et que les brebis *camusettes*
» Tondent les herbes *nouvelettes*. »

« J'apprendrai sur ce *ruisselet*
» Qui, doucement *argentelet*,
» Coule, etc. »

» Douce et belle *bouchelette*
» Plus fraische et plus *vermeillette*
» Que le bouton aiglantin
» Au matin. »

« Dans tous ces vocables mignons de Remi Belleau, continue M. Wey, l'on retrouve les parfums exquis de la tradition grecque, qui s'adapte si naturellement à l'humeur française et au goût de la variété si bien approprié à notre esprit.

» Personne, à moins d'être grammairien, professeur, ou maître d'écriture (M. Wey, on le voit, n'a pas meilleure opinion que moi de ces messieurs), n'oserait blâmer le poète qui placerait aussi agréablement que l'a fait Belleau, de jolies expressions, telles que *vermeillette, ruisselet, nouvelette, camusette* (que l'on croirait dérobé à Théocrite), *doucelet, rossignolet, blondelette*, etc... »

Admirez l'effet des trois points, placés après l'*etcœtera* de M. Wey, par lesquels se prolonge ce grand coup de foudre éclaté sur les grammairiens.

Le tonnerre en grondant roule dans l'étendue.

Si je n'avais le malheur d'être un grammairien, et, qui plus est, un maître de langue, un des nombreux maîtres de langue qui fourmillent à Vienne, j'oserais dire mon avis sur ces expressions *mignardelettes;* mais, sous les conclusions de M. Wey, je suis comme un homme frappé de la foudre qui ne peut ni parler ni se mouvoir.

Mais nous voilà bien loin des étoiles. Nous y revenons.

Les poètes, par exemple, qui sont les étoiles de l'âme, vont se multipliant de jour en jour comme les astres du firmament. Dans la nécessité de les distinguer et de les reconnaître, il serait bientôt temps de les distribuer par groupes ou constellations composées d'étoiles de toutes grandeurs, d'après les quelles puissent se guider sûrement ceux qui font voile vers le Seigneur.

Je confie ce soin à M. Gavarni, en le priant de ne pas m'oublier sur sa planisphère céleste, dût-il me représenter sous la forme d'un *ours*, et d'un ours mal léché.

Ah! monsieur Cuvillier Fleury, qui, couché sur le dos, dans votre terrier, narguez les poètes au ciel, le Franc de Pompignan vous répond une fois pour nous tous :

1 Jeunes hirondelles.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

PERSÉE. Il a sept étoiles remarquables, entre autres une au bras boréal et une au genou austral. La plus petite, mais la plus brillante, occupe à peu près le milieu. Cette constellation est en partie dans la voie lactée.

* Persée, l'un des héros de la Mythologie grecque, était fils de Danaé et de Jupiter, qui se changea en pluie d'or pour tromper la vigilance des gardiens de la fille d'Acrisius. Ce dernier, instruit de la naissance de Persée, l'enferma dans un coffre avec sa mère et les fit jeter dans la mer. Portés dans l'île de Sériphe, ils y furent recueillis par le roi Polydecte. Devenu grand, Persée s'illustra par ses exploits. Muni des ailes de Mercure et du bouclier de Minerve, il coupa la tête à Méduse, l'une des trois Gorgones, du sang de la quelle naquirent le cheval Pégase et Chrysaor. La tête de Méduse avait le pouvoir de changer en pierres tous ceux qui la regardaient. Elle devint une arme puissante entre les mains de Persée, qui se servit aussi de Pégase pour combattre le monstre qui allait dévorer Andromède. De cette dernière qu'il épousa, après l'avoir sauvée, il eut Alcée, Sthénélus, Mestor, Électryon, Persès, et Gorgophone. Il vint ensuite à Larisse, où se célébraient des jeux funèbres, dans lesquels il tua involontairement son grand-père Acrisius: accomplissant ainsi l'oracle, qui avait prédit, en effet, qu'Acrisius serait tué par l'enfant qui naîtrait de Danaé. Il céda ses droits au trône d'Argos à Mégapenthe, fils de Prœtus, en retour du territoire de Tiryuthe, où il fixa sa résidence et où il bâtit la ville de Mycènes. On lui attribue un règne de trente-deux ans (1313-1281). On lui rendit les honneurs divins et on le plaça dans le ciel à côté des constellations d'Andromède, de Cassiopée, et de Céphée. Quelques auteurs prétendent que c'est Prœtus, père d'Acrisius, qui corrompit à force d'or les gardes de la tour d'airain, et fut le père de Persée (1350 ans avant J.-C.).

Le **CHARRETIER** (autrefois *Chartier*), ou **ÉRICHTON**, a au dos une étoile de la première grandeur, appelée *la Chèvre*. Son fouet est composé de petites étoiles. Il a au pied une étoile de la troisième grandeur, et à l'épaule une de la deuxième. On dit mieux *Cocher*. (En latin *Auriga.*)

La **CHEVELURE DE BÉRÉNICE**, Amas d'étoiles brillantes, voisin de la Queue du Lion.

* Chez les anciens, la coutume était de consacrer sa chevelure à une divinité. Berénice, reine d'Égypte, offrit dans le temple de Vénus sa chevelure pour le retour de son mari, la quelle, selon les anciens, fut transformée en étoiles. Cette Bérénice n'est pas celle qui fut aimée de Titus et qui a fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

Le **BOUVIER** ou **BOOTÈS**, Constellation située entre la *grande Ourse*, la *Chevelure de Bérénice*, la *Vierge*, et la *Couronne*, dont l'étoile principale, l'une des plus brillantes du ciel, se nomme *Arcturus*. Les étoiles de sa tête et de son bras sont aussi très-remarquables.

La **COURONNE SEPTENTRIONALE**, Constellation située au dessus du *Bouvier*, laquelle a une étoile de seconde grandeur.

Le **SERPENT**, Constellation située entre la Couronne et la Balance, dont l'étoile la plus brillante est à son cou.

Le **SERPENTAIRE** ou *Ophineius*, Constellation située au dessus du Serpent, en partie dans la voie lactée. L'étoile la plus brillante du Serpentaire est à sa tête, du côté de l'ouest. On figure cette constellation par Esculape tenant un serpent.

L'**AIGLE**, Constellation située sur la voie lactée, entre *Ganimède* et la *Flèche*. Elle a plusieurs petites étoiles de quatrième et de cinquième grandeur, et une plus belle de deuxième grandeur.

GANIMÈDE ou *Antinoüs*, Constellation située au dessus de l'Aigle, n'a que des étoiles de la quatrième et de la cinquième grandeur.

* Antinoüs, jeune bithynien, était le favori de l'empereur Adrien, qui l'aima si tendrement qu'après sa mort il lui fit élever un temple.

Le **DAUPHIN**, situé près de l'équateur céleste, un peu à droite et au dessus de l'aigle, se distingue par quatre étoiles de la quatrième grandeur, formant à sa tête une losange.

Le **PETIT CHEVAL**, à droite et au dessous du Dauphin, n'a aucune étoile remarquable.

PÉGASE, ou la **GRANDE CROIX**, a deux étoiles remarquables, l'une à la tête, l'autre à la bouche. On en remarque encore trois autres qu'on nomme *Scheat*, *Markab*, et *Algenib*. Il est situé entre le *Verseau*, les *Poissons*, *Andromède*, le *Cygne*, le *Dauphin*, et le petit *Cheval*.

CASSIOPÉE, constellation située entre le pôle et *Ganimède*, presque entièrement sur la voie lactée, renferme cinquante-cinq étoiles principales, dont les cinq les plus brillantes formeraient, si l'on tirait une ligne de l'une à l'autre, trois triangles. On l'appelle aussi le *Trône* ou la *Chaise*.

* Cassiopée était la femme de Céphée. Elle fut mise par Jupiter au rang des constellations.

CÉPHÉE, entre le *Dragon* et *Cassiopée*, renferme trente-cinq étoiles, dont trois

de la quatrième et de la cinquième grandeur forment un triangle. Il en a une au genou qui est très-brillante.

* Céphée, roi d'Éthiopie, était le mari de Cassiopée. Il accompagna les Argonautes et fut mis après sa mort au rang des constellations.

Le **DRAGON**, à gauche de *Céphée*, au dessus de la *grande Ourse*, se compose de quarante-neuf étoiles. Sa tête en a deux de la troisième grandeur, un peu rouges et peu éclatantes. Dans un pli ou coude sont encore deux étoiles de la troisième grandeur. Celles de la queue sont très-petites.

La **GIRAFE**, ou *Caméléopard*, est formée de trente-sept étoiles dont les plus belles sont de quatrième grandeur. Elle est située entre l'*Étoile polaire*, *Persée*, et le *Cocher*.

HERCULE est rempli d'étoiles brillantes. Il en a quatre de très-remarquables, toutes de la troisième grandeur, savoir : une à la tête, qui est moins brillante que les autres, une à chaque épaule et une au milieu du corps. Il est situé entre le *Dragon* et le *Serpentaire* au dessus de la *Couronne*.

* Hercule, héros célèbre, fils de Jupiter et d'Alcmène, naquit à Thèbes. La jalouse Junon lui suscita de grands périls, mais il les surmonta tous. Eurysthée, à qui Hercule avait été soumis d'après la volonté de Jupiter, lui ordonna les douze travaux qui rendirent son nom si fameux en Europe, en Asie, et en Afrique. Ayant tué le centaure Nessus avec des flèches empoisonnées, celui-ci en mourant persuada à Déjanire, femme d'Hercule, que son mari lui serait toujours fidèle, s'il revêtait la tunique teinte de son sang. Peu de temps après, Déjanire, devenue jalouse d'Iole, qu'aimait le héros, lui envoya la tunique empoisonnée. Mais à peine s'en fut-il revêtu que le venin dont elle était infectée le pénétra jusqu'à la moelle des os. Pour mettre un terme à ses douleurs, Hercule se brûla sur un bûcher.

La **LYRE** renferme vingt-une étoiles, dont une de première grandeur nommée *Véra* (à côté de laquelle il y en a trois de la cinquième grandeur). C'est avec *Sirius* la plus rapprochée de nous. Cette constellation tire son nom de ce qu'elle a la forme d'un vautour regardant vers le midi et portant dans son bec une lyre à dix cordes. Elle est située entre *Hercule* et le *Cygne*, un peu au dessous de la voie lactée.

La **FLÈCHE**, située entre l'*Aigle* et le *Cygne*, au milieu de la voie lactée, est composée de dix-huit étoiles. Les trois principales sont de quatrième grandeur. Selon quelques uns, c'est la flèche de l'Amour; selon d'autres, c'est celle qui servit à tuer le vautour déchirant les entrailles de Prométhée. Elle est représentée par la figure d'un flèche dans les cartes astronomiques.

* Cette constellation est différente de la *Flèche d'Antinoüs*, qui, avec l'*Arc*, forme une constellation.

Le **CYGNE**, groupe de quatrevingt-une étoiles, est dans la voie lactée, entre la *Lyre*, le *Dragon*, *Céphée*, *Pégase*, le *Dauphin*, et la *Flèche*. Il a plusieurs étoiles brillantes, une à l'aile du nord de troisième grandeur, une au bec de quatrième grandeur, une très-claire à la queue. Parmi celles du corps et de l'aile du midi, il y en a une de deuxième grandeur, trois de troisième grandeur, et plusieurs de quatrième grandeur. On l'appèle aussi *la Croix*.

Hémisphère Austral.

La **BALEINE** abonde en petites étoiles de quatrième, cinquième, et sixième grandeur. Elle en a une très-brillante vers sa queue.

Le **FLEUVE ÉRIDAN**, groupe de quatrevingt-quatre étoiles, entre la *Baleine* et *Orion*. Il a une étoile de première grandeur, nommée *Acamar*.

ORION est un groupe de soixante-dix-huit étoiles dont trois très-éclatantes ont reçu le nom de *Baudrier* d'*Orion*. Il a la forme d'un quadrilatère et la figure d'un homme armé d'un glaive. L'étoile rouge et brillante qu'on remarque sur son épaule droite se nomme *Bellatrix*. Il en a une de première grandeur, appelée *Rigel*. Le **LIÈVRE** est au pied d'*Orion*, avec lequel il est confondu.

* Orion était un fameux géant, né, selon Ovide, de l'urine de Jupiter, de Neptune, et de Mercure. Les trois divins et gais compagnons, pour récompenser la pieuse hospitalité d'un paysan nommé Hyrée lui promirent un fils; et, ce fils, ils le firent naître de la peau d'un taureau arrosée de leur urine. Si Jules Janin eût existé dans ce temps-là, quelle superbe matière à un feuilleton! Bref, Orion apporta de Lybie en Grèce la connaissance des astres et du mouvement des cieux; ce qui l'a fait assimiler à l'Horus égyptien. Il fut tué par Diane selon les uns, ou par la morsure d'un scorpion selon les autres, et placé après sa mort au rang des astres. C'est ce que je souhaite à tous les Orions du Journal des Débats. Ainsi soit-il.

La **COLOMBE**, entre le fleuve *Eridan*, *Orion*, le *grand Chien*, et le *Navire*, est remarquable par une étoile brillante de la deuxième grandeur.

Le **GRAND CHIEN**, Groupe de trente-une étoiles, au nombre des quelles on remarque *Sirius* ou la *Canicule*. *Sirius est la*

plus brillante de toutes les étoiles de première grandeur.

Le **PETIT CHIEN**, près de la voie lactée entre le *Navire* et les *Gémeaux*, se compose de quatorze étoiles, dont une claire de la première grandeur, nommée *Procyon*.

Le **NAVIRE ARGO** est une grande constellation, sur la voie lactée. Son étoile la plus remarquable se nomme *Canope;* elle est de la première grandeur.

L'**HYDRE**, constellation très-étendue en longueur, entre le *Navire* et la *Vierge*. Sa tête a plusieurs étoiles remarquables. Son corps en a une de la première grandeur, et sa queue une de la deuxième. La **COUPE**, qui est unie à l'hydre vers le milieu de la longueur de celle-ci, a plusieurs étoiles formant un quarré.

Le **CORBEAU**, entre l'*Hydre* et la *Vierge*, a aux ailes deux étoiles de la deuxième grandeur.

Le **SOLITAIRE**, entre la *Balance*, le *Scorpion*, et l'*Hydre*, a vingt-deux étoiles.

Le **CENTAURE**, constellation placée sous la queue de l'Hydre, près de la voie lactée, a un grand nombre d'étoiles dont une de la première grandeur.

Le **CRUSERO**, sur la voix lactée, à côté du *Centaure*, a quatre étoiles.

Le **LOUP**, entre le *Centaure* et le *Scorpion*, n'a rien de remarquable.

La **MOUCHE**, sur la voie lactée, entre le *Crusero* et le *Caméléon*, a quatre étoiles.

Le **TRIANGLE** méridional, au bord de la voix lactée, près de l'*Oiseau de paradis*, n'a rien de remarquable.

L'**AUTEL** est de même situé sur le bord de la voie lactée.

Le **PAON**, invisible dans nos climats, est situé entre l'*Autel*, l'*Oiseau de paradis*, l'*Hydre mâle*, le *Toucan*, et l'*Indien*.

L'**INDIEN** est invisible.

Le **TOUCAN**, invisible.

La **GRUE**, invisible.

Le **PHÉNIX**, invisible.

Constellations situées autour du pôle antarctique.

La DORADE ou XIPHIAS.
Le POISSON VOLANT.
Le CAMÉLÉON.
L'OISEAU DE PARADIS.
L'HYDRE MÂLE.

La *voix lactée*, que le vulgaire appèle le *chemin de Saint-Jacques*, et les astronomes *galaxie*, est une grande trace de lumière blanche et diffuse, qui, à peu près du nord au sud, entoure le ciel en forme de ceinture, et qui, vue au télescope, se résout en une multitude innombrable d'étoiles distinctes. Les anciens l'attribuaient à quelques gouttes de lait qui tombèrent de la bouche d'Hercule, lorsqu'il était suspendu aux mamelles de Junon.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

Les Grecs, enfants gâtés des filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire :
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux.
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine,
Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,

Pour épargner l'Olympe, elle se détourna;
Le soleil était loin, la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba.
Tout ce que nous aimons nous est venu de là. (ALFRED DE MUSSET.)

Qui ne préférerait ces dix-huit vers à tous les feuilletons de Jules Janin? Ce ne pourrait être que Midas ou M. Cuvillier Fleury.

Planètes et Satellites.

Un mot d'abord sur le système planétaire. Parmi les astres suspendus dans l'espace, les uns brillent de leur propre lumière, et paraissent garder la même situation les uns par rapport aux autres. On les nommes *étoiles fixes*. Le nombre en est incalculable. Pour s'en rendre compte, on les a divisés par groupes, appelés *constellations*. Nous venons d'en faire plus haut le résumé succinct.

D'autres astres, qui changent de situation les uns à l'égard des autres, et par rapport aux étoiles fixes, sont nommés *planètes* (du grec *planêtês*, errant). Ces derniers astres sont opaques et ne paraissent lumineux que parce qu'ils réfléchissent la lumière du soleil.

Le *soleil*, qui est le centre de notre système planétaire, est un corps sphérique et lumineux, dont la nature est encore un problème pour nous. L'opinion la plus répandue lui donne un noyau solide et obscur, entouré d'une atmosphère lumineuse. Le diamètre du soleil n'a pas moins de 320 mille lieues, et son volume est plus d'un million 300 mille fois celui de la terre. Sa densité est à celle de la terre comme est 1 à 2543. On a reconnu, par le déplacement et le retour périodique des taches que présente sa surface, qu'il exécute sur lui-même, d'occident en orient, un mouvement de rotation en 25 jours et 12 heures. Sa lumière, qui nous arrive en 8 minutes et 13 secondes, parcourt en une seconde 68965 lieues.

Voici comme on le représente dans les livres

Les planètes exécutent deux mouvements, l'un de *rotation* sur elles-mêmes, l'autre de révolution autour du soleil, d'occident en orient. Les anciens ne connaissaient que six planètes, savoir: *Mercure, Vénus*, la *Terre*, *Mars, Jupiter*, *Saturne*. Les modernes en ont découvert cinq autres, *Vesta*, *Junon*, *Cérès*, *Pallas*, et *Uranus*, toutes trop petites ou trop éloignées pour qu'on en puisse apprécier la rotation. Quatre d'entre elles, Vesta, Junon, Cérès, et Pallas, sont trop petites pour pouvoir être aperçues sans le secours d'une lunette; ce qui les a fait appeler *télescopiques*.

L'ensemble des planètes qui se meuvent autour du soleil, comme autour d'un centre commun, est ce qu'on appèle système planétaire.

TABLEAU DES PLANÈTES.

SIGNES.	NOM des PLANÈTES.	DIAMÈTRE.	VOLUME comparativement à celui de la terre.	DISTANCE moyenne des planètes au soleil.	DURÉE de leur ROTATION	DURÉE de leur RÉVOLUTION.	ÉPOQUE de leur DÉCOUVERTE.
		lieues.					
☿	Mercure.	1,180	$\frac{1}{16}$	13,450,000	24 h. 5'	88 jours.	
♀	Vénus.	2,785	$\frac{9}{10}$	25,000,000	23 —21'	224 j. 17 h.	
♁	La Terre.	2,665	1	34,500,000	23 —56'	365 j. 5 h. 49'	
♂	Mars.	1,921	$\frac{1}{6}$	53,000,000	24 —31'	1 an 322 j.	
⚶	Vesta.	inconnu	.....	82,000,000	.....	3 — 240 j.	Olbers, 1807.
⚵	Junon.	.....	.....	92,000,000	.....	4 — 130 j.	Harding, 1804
⚳	Cérès.	.....	.....	95,000,000	.....	4 — 220 j.	Piazzi, 1801.
⚴	Pallas.	.....	.....	96,000,000	.....	4 — 221 j.	Olbers, 1802.
♃	Jupiter.	32,644	1,470	180,000,000	9 —56'	11 — 315 j.	
♄	Saturne.	28,601	887	329,000,000	10 —16'	29 — 166 j.	
♅	Uranus.	.....	77	662,000,000	.....	84 — 7 j.	Herschel, 1781

Les planètes ne se meuvent pas toutes dans un même plan; leurs orbites sont inclinées les unes par rapport aux autres. Celles qui étaient connues des anciens ne sortent jamais dans leur révolution de la zone du zodiaque; mais les orbites de Junon, de Cérès, et de Pallas ont plus d'inclinaison.

Deux forces règlent tous les mouvements des planètes : la *force centripète* ou *force d'attraction, de gravitation*, et la *force centrifuge* ou *force de projection*. La force centripète est celle en vertu de laquelle *tous les corps célestes s'attirent en raison directe des*

(1) C'est à dire que l'attraction est deux fois plus forte dans un corps deux fois plus grand, et quatre fois plus faible dans un corps plus éloigné. Le soleil étant le plus grand corps du système solaire attire sans cesse tous les autres.

masses et en raison inverse du quarré des distances. La force centrifuge est celle qui tend à faire mouvoir les planètes en ligne droite, mais qui, combinée avec la force centripète, les force à décrire des ellipses dont le soleil occupe un des foyers. Cette force est d'autant plus grande que l'astre est plus rapproché du soleil. Aussi remarque-t-on que les astres les plus éloignés du soleil s'avancent plus lentement dans leur orbite. De ce que l'orbite des planètes n'est pas un cercle parfait, mais une ellipse, il résulte que leur éloignement du soleil n'est pas toujours le même. Le point de leur orbite où elles sont le plus près du soleil s'appèle *périhélie* (du grec *péri*, autour, et *hélios*, soleil); celui où elles s'en trouvent le plus éloignées, *aphélie* (du grec *apo*, loin, et *hélios*, soleil).

Autour de quelques planètes tournent de petits corps opaques qu'on nomme *satellites*. Jupiter en a quatre, Saturne sept, Uranus six, et la Terre un qui est la *lune*.

Voici l'article *lune* de notre grand dictionnaire.

Lune. s. f. (Du latin *luna*.) La lune est une planète quarante-neuf fois plus petite que la terre, dont elle est satellite, et autour de la quelle elle tourne, d'occident en orient, à peu près en vingt-sept jours, l'éclairant, la nuit, suivant ses phases, de la lumière qu'elle réfléchit du soleil. *Le corps, l'orbite, le cercle, le globe, le disque de la lune. Le limbe de la lune. L'atmosphère de la lune. Il n'est pas sûr que la lune ait une atmosphère. Les phases, les quartiers de la lune.* Les quatre phases de la lune sont la *nouvelle lune*, le *premier quartier*, la *pleine lune*, et le *dernier quartier. Les nœuds de la lune. Les taches de la lune*, Endroits moins propres que les autres à réfléchir vers nous la lumière du soleil. (Je suppose que ce sont les terres, tandis que les parties plus brillantes et plus unies constituent l'océan de la lune.) *L'ombre de la lune.* L'orbite de la lune est une ellipse dont la terre occupe un des foyers. *La distance de la lune à la terre* est, terme moyen, de près de 86000 lieues, sa plus grande distance étant de 91450 lieues, et sa plus petite de 80105. *La lune est périgée* ou *dans son périgée*, Elle est au point de son orbite le plus voisin de la terre. *La lune est apogée* ou *dans son apogée*, Elle est au point de son orbite le plus éloigné de la terre. *La lune pèse vers notre globe, et sa pesanteur est en raison inverse du quarré de sa distance au centre de la terre. Le volume de la lune est moindre que celui de la terre, mais sa densité est à peu près quatre fois plus grande. Outre son mouvement de révolution autour de la terre, la lune a un mouvement de rotation sur elle-même, qu'elle exécute dans le même temps. Le mouvement diurne de la lune d'orient en occident n'est qu'un mouvement apparent qui a pour cause le mouvement diurne de la terre sur son axe d'occident en orient.* La lune n'étant pas lumineuse par elle-même, nous n'en apercevons que la partie éclairée par le soleil; c'est pour cela que dans sa révolution nous la voyons sous différents aspects ou phases. *Conjonction de la lune.* Rencontre de la lune avec le soleil dans un même point du zodiaque; point de son orbite dans lequel elle se trouve entre le soleil et la terre. Quand la lune est en conjonction, elle n'est pas visible; parce que l'hémisphère qu'elle tourne vers la terre est tout à fait dans l'ombre; et c'est alors le temps de la *nouvelle lune*. La lune en s'avançant dans son orbite montre progressivement sa partie éclairée, et paraît d'abord sous la forme d'un croissant lumineux dont les extrémités ou cornes sont tournées vers l'est. *Le croissant de la lune*, ou simplement, *le croissant. La lune est*

dans son croissant. Le premier quartier de la lune. La lune est dans son premier quartier, quand, le huitième jour de sa révolution, elle paraît sous la forme d'un demi-cercle, la moitié de sa partie éclairée étant alors tournée vers la terre. *Pleine lune,* Espace qui est depuis le quatorzième jour jusqu'au vingt-unième de la lune. Nous sommes dans la pleine lune. *La lune est dans son plein,* lorsqu'ayant accompli, le quinzième jour, la moitié de sa révolution, elle tourne vers la terre toute sa partie éclairée, et paraît toute ronde. *La lune dans son plein est en opposition avec le soleil. La lune était avant-hier dans son plein, elle est maintenant en décours, dans son décours. Le décours de la lune. Le dernier quartier de la lune. Nous sommes au dernier quartier de la lune. Sur la fin de la lune. Au déclin de la lune.* Quand la lune est sur son déclin, on la voit de nouveau sous la forme d'un croissant dont les cornes sont tournées vers l'ouest. *L'âge de la lune,* Le temps qui s'est écoulé depuis que la lune est renouvelée. Par l'épacte on connaît l'âge de la lune. *La lune a tant de jours. Nouvelle lune. C'est aujourd'hui nouvelle lune,* C'est aujourd'hui que la lune commence. *Nous aurons pleine lune, nouvelle lune tel jour. La lune est dans ses syzygies,* Elle est en conjonction ou en opposition avec le soleil. *La lune est en quadrature,* Elle est éloignée du soleil juste d'un quart de cercle. *Au premier et au dernier quartier, la lune est en quadrature avec le soleil. Les quadratures de la lune.* La lune, quoiqu'elle parcoure son orbite en vingt-sept jours et moins de huit heures, ne se renouvelle qu'au bout de vingt-neuf jours et douze heures, parce que, pendant ce temps la terre s'étant avancée dans l'écliptique, il faut deux jours et quatre heures de plus pour que la lune puisse se retrouver en conjonction avec la terre et le soleil. Voyez plus loin, *Lunaire.* La lune en parcourant son orbite d'occident en orient semble retarder tous les jours d'environ cinquante-une minutes sur le soleil. Au moment de la conjonction, la lune passe au méridien à midi en même temps que le soleil; dans le premier quartier, elle n'y arrive qu'à six heures du soir; à minuit seulement dans la pleine lune, et à six heures du matin le jour du dernier quartier; de sorte que pendant une lunaison on ne compterait que vingt-huit jours et demi d'après la lune, tandis qu'on en compte un de plus d'après le soleil. *La lune a des éclipses, souffre des éclipses. Une éclipse de lune. Les éclipses de lune ont lieu par l'interposition de la terre entre la lune et le soleil, au moment de l'opposition; et les éclipses de soleil par l'interposition de la lune entre la terre et le soleil, au moment de la conjonction.* S'il n'y a point chaque mois une éclipse de lune et une éclipse de soleil, c'est que l'orbite de la lune n'est point comprise dans celle de la terre. L'orbite de la lune, inclinée de cinq degrés sur l'ecliptique, le coupe en deux points que l'on appèle, l'un, le *nœud ascendant* ou la *tête du dragon*, et l'autre, le *nœud descendant* ou la *queue du dragon*; de sorte que dans les syzygies la lune est tantôt au dessus, tantôt au dessous de la ligne qui joint le soleil à la terre, et qu'alors les rayons du soleil ne sont point interceptés. Les éclipses n'ont lieu que lorsque la lune se trouve à l'un des nœuds, ou très-près de l'un des nœuds au moment de la conjonction ou de l'opposition. *Les éclipses de lune sont totales,* ou *partielles; totales,* lorsque la lune pénètre tout entière dans l'ombre de la terre; *partielles*, quand la lune n'y pénètre qu'en partie. Les éclipses de lune sont visibles de la même manière pour tous les habitants de l'hémisphère qui aperçoivent cet astre au moment où il va s'éclipser. *La lune est trop petite pour cacher le soleil à toute la terre.* Aussi les éclipses de soleil ne sont-elles visibles que dans quelques pays, et on ne les aperçoit pas partout de la même manière. *Le soleil et la lune ne sont pas seuls sujets aux éclipses. La lune passe dans l'hémisphère boréal par le nœud ascendant, et dans l'hémisphère austral par le nœud descendant. Les nœuds de la lune ne sont pas fixes et immobiles, ils parcourent les douze signes du zodiaque d'orient en occident dans l'espace de dix-neuf ans.* C'est cet espace de temps qu'on nomme *cycle lunaire;* et le nombre dont on se sert pour marquer chaque année du *cycle lunaire,* s'appèle le *nombre d'or. L'apogée de la lune,* encore moins immobile que les nœuds de son orbite, parcourt tous les jours d'occident en orient six minutes quarante-une secondes, une tierce, et achève par conséquent son mouvement périodique dans l'espace de neuf années. *Lumière cendrée de la lune,* Lumière faible qu'on aperçoit au dedans du croissant, et qui fait entrevoir le disque entier de la lune, quoique le soleil n'en

éclaire qu'une petite partie. *Description de la lune* ou *sélénographie. Cartes de la lune* ou *cartes sélénographiques. Clair de lune. Il fait un beau clair de lune. Danser, lire au clair de la lune. La lumière argentée de la lune. Quelques chiens aboient la lune, aboient à la lune. L'amour ressemble à la lune : quand il ne croît pas, il faut qu'il diminue.*

Lune, en termes de Mythologie, divinité : Isis, chez les Egyptiens ; Séléné, chez les Grecs ; Diane, chez les Romains. En Syrie et en Mésopotamie on en faisait un Dieu et non une déesse; on l'appelait *Lunus*.

Fig. et fam., *Aboyer à la lune*, Crier contre une personne à qui l'on ne peut faire de mal. Prov. et fig., *Vouloir prendre la lune avec les dents*, Vouloir faire une chose impossible. *Faire un trou à la lune*, S'en aller furtivement et sans payer ses créanciers. Fig., *Ce cheval est sujet à la lune*, Il est lunatique, il a la vue grasse, sa vue se charge et s'obscurcit de temps en temps.

C'est une lune, une pleine lune, un visage de pleine lune, Se dit familièrement d'une personne qui a le visage fort plein et fort large. On dit de même, *Avoir un visage de pleine lune.*

Lune, Lunaison, temps d'une lune à l'autre. *La lune de mars*, *d'avril*, etc., La lune qui commence en mars en avril. *Nous sommes encore dans la lune d'avril. A quel quantième de la lune sommes-nous? Lune rousse*, Lune d'avril. On craint la lune rousse à cause des vents froids et secs dont elle est ordinairement accompagnée, et qui font tort aux fruits.

Lune se dit poétiquement pour *mois*. Depuis *quatre lunes*.

Lune de miel, Premier mois du mariage.

Lune, signifie encore, figurément et familièrement, Caprice, fantaisie. *Avoir des lunes. Il est dans sa bonne, dans sa mauvaise lune*, Il est de bonne, de mauvaise humeur. *Prendre quelqu'un dans sa bonne lune*, Avoir affaire à lui quand il est de bonne humeur.

Lune, en termes d'Alchimie, Argent.

Lune cornée, en termes de Chimie ancienne, Muriate d'argent.

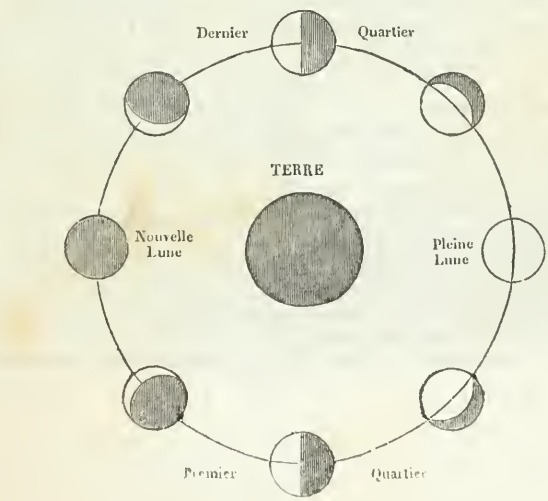
Lune, en termes de Blason, Argent. Les Anglais nomment *lune* l'argent des écus des princes, *perle* celui des armoiries des pairs, et *argent* le blanc des armoiries des membres de la chambre basse.

Pierre de lune, en Histoire naturelle, Espèce d'agate nébuleuse ou d'opale d'un blanc de lait, qui réfléchit la lumière comme le fait la lune.

Lune de mer ou *mole* (en lat. *mola*), poisson argenté qui brille la nuit. *Les lunes forment un genre établi aux dépens des tétraodons.*

C'est ainsi qu'est traité chaque article de notre grand dictionnaire. On est prié de comparer.

Phases de la Lune.



Aspects des Planètes.

☌ Conjonction. ☍ Opposition.

✳ Sextil aspect.

□ Quadrat aspect ou quadrature. ☊ ☋ } Nœuds.

△ Trin aspect. ☊ ☋ }

Ces signes sont surtout en usage dans le calendrier. Or, en fait d'astronomie, le calendrier est ce qu'il est le moins permis d'ignorer. Nous allons en dire un mot en passant.

Calendrier dérive de *calendes*, qui était le premier jour du mois chez les Romains. On entend par ce mot un livre ou tableau qui contient l'ordre et la suite de tous les jours de l'année. Romulus avait composé l'année de trois cent quatre jours divisés en dix mois, dont mars était le premier. Numa Pompilius fixa la durée de l'*année solaire* à trois cent soixante-cinq jours, et celle de l'*année lunaire* à trois cent cinquante-quatre. Il voulut en conséquence que l'année fût composée de douze mois, alternativement de vingt-neuf et de trente jours, et que de deux en deux ans on ajoutât un mois intercalaire, alternativement de vingt-deux et de vingt-trois jours.

Le soin, confié aux pontifes, d'accorder les années avec les mouvements célestes, ayant été négligé, le calendrier romain était tombé du temps de Jules César dans une telle confusion, que l'équinoxe civil s'écartait de l'equinoxe astronomique de près de trois mois, et que l'ordre des saisons se trouvait interverti. César, d'après les conseils de l'astronome Sosigène, adopta l'année astronomique de trois cent soixante cinq jours, et ordonna que, tous les quatre ans, on ajouterait au dernier mois un jour, pour former une année de trois cent soixante-six jours, qui fut appelée *bissextile*.

CALENDRIER ROMAIN.

Le calendrier romain, établi par Jules César, ne diffère du nôtre que par la division des mois.

Le premier jour de chaque mois, chez les Romains, s'appelait *calendes* (*kalendæ*, de *calare*, en grec *kalein*, appeler, proclamer), parce que ce jour-là un des petits pontifes appelait le peuple au Capitole, lui annonçait les fêtes qu'il avait à célébrer pendant le mois, et lui apprenait combien de jours devaient s'écouler jusqu'aux *nones*, qui arrivaient le 7 dans les mois de *mars*, *mai*, *juillet*, *octobre*, et le 5 dans les autres, et qui désignaient le 9e jour avant les *ides*. (Le mot *ides* vient du verbe étrusque *iduâre*, diviser, parce que ce jour divisait le mois en deux portions presque égales.)

JOURS DE NOS MOIS.	Mars, Mai, Juillet, Octobre.	Janvier, Août, Décembre.	Avril, Juin, Septembre, Novembre.	Février.
	Martius, Maius, Julius ou *Quintilis, October.* 31 jours.	*Januarius, Augustus* ou *Sextilis, December.* 31 jours.	*Aprilis, Junius, September, November.* 30 jours.	*Februarius.* 28 jours, et tous les 4 ans, 29 jours.
1	CALENDES.	CALENDES.	CALENDES.	CALENDES.
2	VI des nones.	IV des nones.	IV des nones.	IV des nones.
3	V	III	III	III
4	IV (ante nonas.)	*veille des nones*	*veille des nones*	*veille des nones*
5	III	NONES.	NONES.	NONES.
6	*veille des nones*	VIII	VIII	VIII
7	NONES.	VII	VII	VII
8	VIII	VI des ides.	VI des ides.	VI des ides.
9	VII des ides.	V	V	V
10	VI	IV	IV	IV
11	V (ante idus.)	III	III	III
12	IV	veille des ides	veille des ides	veille des ides
13	III	IDES.	IDES.	IDES.
14	veille des ides	XIX	XVIII	XVI (1) au bissexti.
15	IDES.	XVIII	XVII	XV
16	XVIII	XVII des calendes du mois suivant.	XVI des calendes du mois suivant.	XIV
17	XVI	XVI	XV	XIII
18	XV	XV	XIV	XII
19	XIV	XIV	XIII	XI
20	XIII	XIII	XII	X
21	XII	XII	XI	IX
22	XI	XI	X	VIII
23	X	X	IX	VII
24	IX	IX	VIII	VI
25	VIII des calendes du mois suivant (ante calendas.)	VIII	VII	V
26	VII	VII	VI	IV
27	VI	VI	V	III
28	V	V	IV	veille
29	IV	IV	III	veille
30	III	III	veille	veille
31	veille des calendes du mois suivant.	veille des calendes du mois suivant.	veille des calendes du mois suivant.	des calendes de mars.

(1) *Bissextil* vient de *bissextus* (deux fois sixième) en français *bissexte*, addition qui se fait d'un jour tous les quatre ans au mois de février. Ce jour était, chez les Romains, non le 29, mais le 25. C'est pour le distinguer du 24, qui, dans les années ordinaires, était aussi le sixième jour avant les calendes de mars, qu'on l'appelait *bissextus*.

Comme on le voit par ce tableau, les Romains comptaient les jours en les rapportant aux *calendes*, aux *nones*, et aux *ides*. Ainsi ils disaient *le quatrième*, *le troisième des calendes*, *des nones*, *des ides*; *la veille des calendes*, *des nones*, *des ides*. Le jour d'où l'on comptait était considéré comme le premier dans la série de jours qui le précédaient, et l'on disait *le troisième des calendes*, *des nones*, *des ides*, là où il semble qu'on eût dû dire *le deuxième des calendes*, etc. C'est que les jours qui précédaient les calendes, les nones, les ides, étaient aussi comptés comme *calendes*, *nones*, *ides*. *Les calendes étaient des jours de fêtes*, *dont le lendemain était réputé néfaste* (regardé comme funeste). *Le payement des dettes était fixé aux calendes de chaque mois. Aux calendes de mars commençait l'année romaine*, *à celles de janvier les consuls entraient en charges. Les calendes étaient consacrées à Junon.* Prov. et fig., *Renvoyer aux calendes grecques*, Renvoyer indéfiniment. Cela se dit parce que les Grecs n'avaient point de *calendes*, mais des *néoménies*. *Les ides de mars furent fatales à Jules César. Le matin des ides de septembre* (le 13 septembre), *Crassus se rendit au sénat sur l'invitation de Drusus.*

On a fait les deux vers latins qui suivent pour indiquer combien de jours on doit compter avant les nones et les ides de chaque mois.

Sex maius nonas; octobber, julius, et mars,
Quatuor at reliqui; dabit idus quilibet octo.

Mai, octobre, juillet, et mars donnent six jours de nones; les autres quatre. Chaque mois donne huit ides.

Les Romains ne connaissaient pas la division du mois en semaines de sept jours *(hebdomades)*. Cependant ils paraissent avoir eu des semaines de huit jours *(octodades)*, après lesquelles se tenaient les marchés, appelés *nundines*, parce qu'il venaient tous les neuf jours.

Les semaines de sept jours furent introduites par les chrétiens, qui les prirent des Juifs.

Le jour se composait de douze heures.

La première commençait à six heures du matin.

Les douze heures de la nuit se divisaient en quatre veilles, et chaque veille se composait de trois heures. La première commençait à six heures du soir.

Jours de la semaine.

Dimanche,	*Solis*		Jour du Soleil.
Lundi,	*Lunæ*		Jour de la Lune.
Mardi,	*Martis*		Jour de Mars.
Mercredi,	*Mercurii*	*dies.*	Jour de Mercure.
Jeudi,	*Jovis*		Jour de Jupiter.
Vendredi,	*Veneris*		Jour de Vénus.
Samedi,	*Saturni*		Jour de Saturne.

Solis dies et *saturni dies* sont remplacées en latin par *dominica dies* et *sabbati dies*.

Le pape Grégoire XIII réforma le calendrier julien.

L'année julienne étant trop longue de 11 minutes 15 secondes, il devait en résulter à la longue une anticipation sensible de l'année solaire sur l'année civile. Les 11 minutes après 131 ans faisaient un jour entier, et il se trouva qu'en 1581 l'équinoxe du printemps, qui tombait au 21 mars en 325, avait rétrogradé de dix jours pendant l'espace de 1256 ans, et arrivait le 11 de ce mois. Pour remédier à cet inconvénient, Grégoire XIII retrancha 10 jours de l'année 1582, et le lendemain du 4 octobre on compta le 15 au lieu de compter le 5. Pour empêcher le même désordre à l'avenir, il prescrivit l'addition d'un jour, tous les quatre ans, au mois de février, le quel est alors de 29 jours. Ce jour supplémentaire se nomme *bissextc*, et l'année où il se rencontre *bissextile*. On le supprime de la dernière de chaque siècle pendant trois siècles consécutifs, pour le rétablir au quatrième. Ainsi l'an 1600 ayant été bissextil, 1700, 1800, 1900, ne peuvent l'être. 2000 le sera. Les 97 jours qu'on répart ainsi sur une durée de 400 ans ne laissent plus subsister qu'une différence insensible entre l'année civile et l'année solaire. On dit depuis, l'*année grégorienne*, comme on disait auparavant, l'*année julienne*. Le *calendrier julien* ou *vieux calendrier*, encore en usage chez les Russes et chez les Grecs, retarde maintenant de douze jours.

A son tour la convention Nationale, se croyant appelée à tout réformer, substitua par un décret du 24 novembre 1793, au calendrier grégorien, un calendrier entièrement basé sur le système décimal. L'*ère des Français* data de la première année de la République, c'est à dire, du 11 septembre 1792, à minuit. L'année se divisa en douze mois de trente jours chacun, suivis de cinq jours complémentaires, appelés *sans-culottides*. De quatre en quatre ans, à ces cinq jours on en ajouta un sixième, et cette période de quatre ans reçut le nom de *Franciade*, en mémoire de la Révolution, qui après quatre ans avait conduit la France au gouvernement républicain. Les noms des mois furent, pour l'automne, *vendémiaire*, *brumaire*, *frimaire*; pour l'hiver, *nivose*, *pluviose*, *ventose* (1); pour le printemps, *germinal*, *floréal*, *prairial*; pour l'été, *messidor*, *thermidor*, *fructidor* (2). Voir la *Méthode du Genre*, page 310. Cha-

(1) Rien n'autorise la présence de l'accent circonflexe sur l'*o* de *nivose*, *pluviose*, *ventose*.

(2) Ces mots sont parfaitement composés. « Grâce à quelques têtes étroites, dit M. Tenint, notre langue s'est faite pauvre volontairement et de gaieté de cœur, et quant aux mots qu'il a bien fallu créer pour le besoin des idées et des choses nouvelles, sous prétexte d'étymologie, on les a faits les plus longs possibles. Nous ne savons guère que la République qui ait osé créer des mots nouveaux aussi harmonieux que s'ils étaient primitifs; et certes l'étymologie s'y retrouve tout aussi bien que dans les autres qui s'allongent à l'infini. Aussi est-ce un poète, Fabre d'Eglantine, qui les a inventés. »

que mois fut divisé en trois parties égales de dix jours chacune, appelées *décades*. Les noms des jours de la décade furent *primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, octidi, nonidi, décadi*. On substitua au nom des saints des noms de végétaux, d'animaux, d'instruments aratoires, etc.

Le calendrier républicain fut aboli par un décret du 21 fructidor au XIII (1805).

TABLE DE CONCORDANCE

ENTRE LE CALENDRIER FRANÇAIS ET LE CALENDRIER GRÉGORIEN.

	An II. 1793 — 1794.	An III. 1794 — 1795.	An IV. 1795 — 1796.
1 Vendémiaire.	22 septem. 1793	22 septem. 1794	23 septem. 1795
15	6 octobre. —	5 octobre. —	7 octobre. —
1 Brumaire	22 — —	22 — —	23 — —
15	5 novemb. —	5 novemb. —	6 novemb. —
1 Frimaire.....	21 — —	21 — —	22 — —
15	5 décemb. —	5 décemb. —	6 décemb. —
1 Nivose.....	21 — —	21 — —	22 — —
15	5 janvier 1794	4 janvier 1795	5 janvier 1796
1 Pluviose.....	20 — —	20 — —	21 — —
15	4 février. —	3 février. —	4 février. —
1 Ventose.....	19 — —	19 — —	20 — —
15	5 mars. —	5 mars. —	5 mars —
1 Germinal....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 avril. —	4 avril. —	4 avril. —
1 Floréal.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 mai. —	4 mai. —	4 mai. —
1 Prairial.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 juin. —	3 juin. —	3 juin. —
1 Messidor.....	19 — —	19 — —	19 — —
15	3 juillet. —	3 juillet. —	3 juillet. —
1 Thermidor...	19 — —	19 — —	19 — —
15	3 août. —	2 août. —	2 août. —
1 Fructidor....	18 — —	18 — —	18 — —
15	3 septem. —	1 septem. —	1 septem. —
5e jour complém.	21 — —	22 — —	21 — —

	An V. 1796 — 1797.	An VI. 1797 — 1798.	An VII. 1798 — 1799.
1 Vendémiaire.	22 septem. 1796	22 septem. 1797	22 septem. 1798
15	6 octobre. —	6 octobre. —	6 octobre. —
1 Brumaire....	22 — —	22 — —	22 — —
15	5 novemb. —	5 novemb. —	5 novemb. —
1 Frimaire.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	5 décemb. —	5 décemb. —	5 décemb. —
1 Nivose.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 janvier 1797	4 janvier 1798	4 janvier 1799
1 Pluviose.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 février. —	3 février. —	3 février. —
1 Ventose.....	19 — —	19 — —	19 — —
15	5 mars. —	5 mars. —	5 mars. —
1 Germinal....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 avril. —	4 avril. —	4 avril. —
1 Floréal.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	4 mai. —	4 mai. —	4 mai. —
1 Prairial.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 juin. —	3 juin —	3 juin. —
1 Messidor.....	19 — —	19 — —	19 — —
15	3 juillet. —	3 juillet. —	3 juillet. —
1 Thermidor...	19 — —	19 — —	19 — —
15	2 août. —	2 août. —	2 août. —
1 Fructidor....	18 — —	18 — —	18 — —
15	1 septem. —	1 septem. —	1 septem. —
5e jour complém.	21 — —	21 — —	22 — —

	An VIII. 1799 — 1800.	An IX. 1800 — 1801.	An X. 1801 — 1802.
1 Vendémiaire.	23 septem. 1799	23 septem. 1800	23 septem. 1801
15	7 octobre. —	7 octobre. —	7 octobre. —
1 Brumaire....	23 — —	23 — —	23 — —
15	6 novemb. —	6 novemb. —	6 novemb. —
1 Frimaire.....	22 — —	22 — —	22 — —
15	6 décemb. —	6 décemb. —	6 décemb. —
1 Nivose.....	22 — —	22 — —	22 — —
15	5 janvier 1800	5 janvier 1801	5 janvier 1802
1 Pluviose.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 février. —	4 février. —	4 février. —
1 Ventose.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	6 mars. —	6 mars. —	6 mars. —
1 Germinal....	22 — —	20 — —	22 — —
15	5 avril. —	5 avril. —	5 avril. —
1 Floréal.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	5 mai. —	5 mai. —	5 mai. —
1 Prairial.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 juin. —	4 juin. —	4 juin. —
1 Messidor.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	4 juillet. —	4 juillet. —	4 juillet. —
1 Thermidor...	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 août. —	3 août. —	3 août. —
1 Fructidor....	19 — —	19 — —	19 — —
15	2 septem. —	2 septem. —	2 septem. —
5e jour complém.	22 — —	22 — —	22 — —

	An XI. 1802 — 1803.	An XII. 1803 — 1804.	An XIII. 1804 — 1805.
1 Vendémiaire.	23 septem. 1802	24 septem. 1803	23 septem. 1804
15	7 octobre. —	8 octobre. —	7 octobre. —
1 Brumaire....	23 — —	24 — —	23 — —
15	6 novemb. —	7 novemb. —	6 novemb. —
1 Frimaire.....	22 — —	23 — —	22 — —
15	6 décemb. —	7 décemb. —	6 décemb. —
1 Nivose.....	22 — —	23 — —	22 — —
15	5 janvier 1803	6 janvier 1804	5 janvier. 1805
1 Pluviose.....	21 — —	22 — —	21 — —
15	4 février. —	5 février. —	4 février. —
1 Ventose	20 — —	21 — —	20 — —
15	6 mars. —	6 mars. —	6 mars. —
1 Germinal....	22 — —	22 — —	22 — —
15	5 avril. —	5 avril. —	5 avril. —
1 Floréal.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	5 mai. —	5 mai. —	5 mai. —
1 Prairial.....	21 — —	21 — —	21 — —
15	4 juin. —	4 juin. —	4 juin. —
1 Messidor.....	20 — —	20 — —	20 — —
15	4 juillet. —	4 juillet. —	4 juillet. —
1 Thermidor...	20 — —	20 — —	20 — —
15	3 août. —	3 août. —	3 août. —
1 Fructidor....	19 — —	19 — —	19 — —
15	2 septem. —	2 septem. —	2 septem. —
5e jour complém.	23 — —	22 — —	22 — —

	An XIV. 1805.		
1 Vendémiaire.	23 septem. 1805		
15	7 octobre. —		
1 Brumaire....	23 — —		
15	6 novemb. —		
1 Frimaire.....	22 — —		
15	6 décemb. —		
1 Nivose.....	22 — —		

Le siècle est de cent ans. L'année est de douze mois.

NOM (1) DES MOIS AVEC LE NOMBRE DES JOURS CONTENUS DANS CHACUN D'EUX.

Hiver.	*Printemps.*	*Été.*	*Automne.*
Janvier, 31.	Avril, 30.	Juillet, 31.	Octobre, 31.
Février, 28 ou 29	Mai, 31.	Août, 31.	Novembre, 30.
Mars, 31.	Juin, 30.	Septembre, 30.	Décembre, 31.

(1) La plupart écriraient *noms* au pluriel. Nous mettons le singulier parce qu'il ne s'agit que d'un nom pour chaque mois. La marque du pluriel ferait entendre le contraire.

Les mois se divisent en semaines. Chaque semaine est composée de sept jours, dont les noms sont tirés des planètes. *Lundi*, jour de la Lune; *mardi*, jour de Mars; *mercredi*, jour de Mercure; *jeudi*, jour de Jupiter; *vendredi*, jour de Vénus; *samedi*, jour de Saturne; *dimanche*, jour du Seigneur. *Dimanche* était pour les anciens le jour du soleil, le soleil étant, ainsi que la lune, considéré par eux comme une planète.

Dans les calendriers on indique quelquefois les jours de la semaine par les sept lettres A, B, C, D, E, F, G (1). Si l'année commence par un mercredi, durant toute l'année ce jour est désigné par la lettre A, le jeudi par B, le vendredi par C, le samedi par D, le dimanche par E. La lettre qui indique le dimanche s'appelle *lettre dominicale*.

Elle rétrograde d'un rang dans les années communes, parce que l'année a un jour de plus que 52 semaines, et de deux rangs dans les années *bissextiles*. Les années bissextiles ont deux lettres dominicales : l'une qui sert jusqu'au 1er mars, et l'autre depuis cette époque jusqu'à la fin de l'année. Cela vient de ce que le mois de février a alors 29 jours, et que l'on marque par la même lettre le 28 et le 29. E est la lettre dominicale de cette année. L'année prochaine, ce sera G; en 1847 C. En 1848, année bissextile, B servira de lettre dominicale pendant les mois de janvier et de février, et A pendant les mois suivants.

Voulez-vous savoir quelle sera la lettre dominicale de 1879, par exemple? Ajoutez au nombre 79, sans égard aux siècles, le quart de ce même nombre, c'est à dire, 20, avec l'excès. Total 99. Divisez cette somme par 7. En 99 combien de fois 7? 14 fois. Le reste de la division est 1. Retranchez ce reste de 6, et la différence vous indiquera la lettre dominicale cherchée, c'est à dire, E, en prenant A pour 1, B pour 2, etc. Quand la différence est 0, la lettre dominicale est G.

Si l'on sait quel jour de la semaine est le 1er d'un mois, on peut aisément savoir à quel jour répondra chaque quantième du mois. Il suffit pour cela de faire attention que le 1er, le 8, le 15, le 22 et le 29 correspondent au même jour. Que le 1er soit un lundi, le 22 sera aussi un lundi, et le 25, qui arrive trois jours après, sera un jeudi.

Il est de même un moyen bien simple de distinguer les mois de trente jours de ceux de trente et un. On n'a qu'à compter les mois sur les quatre doigts de la main opposés au pouce. On dit *janvier*, sur l'*index*, février dans l'intervalle de ce doigt à l'autre, *mars* sur le *médium*, et ainsi de suite en revenant à l'*index* aussitôt après avoir dit *juillet* sur le petit doigt. Chaque doigt indique un mois de trente et un jours et chaque intervalle d'un doigt à l'autre un mois de trente jours.

---

(1) Nous avons déjà traité cet article page 431, mais nous y revenons de crainte de n'avoir pas été assez clair, ou de n'avoir pas tout dit.

Fêtes mobiles.

On entend par *fêtes* les jours consacrés particulièrement à des actes de religion, ainsi que les cérémonies religieuses par les quelles on célèbre ces jours. Tous les peuples ont eu leur culte public, et par conséquent leurs fêtes. *Fête solennelle. Célébrer, solenniser une fête. Les fêtes des Egyptiens, des Romains*, etc. *Les fêtes de Jupiter, de Junon*, etc. *Les païens célébraient la plupart de leurs fêtes par des sacrifices et des jeux.* (Acad.) Chez les chrétiens, les fêtes sont des jours où l'on célèbre le service divin, en commémoration de quelque mystère, ou en l'honneur de quelque saint. *Les quatre grandes fêtes de l'année* sont *Pâques*, la *Pentecôte*, la *Toussaint*, et *Noël*. *Fête double*, Fête plus solennelle qu'une autre, et où dans quelques pays on double les antiennes. *Fête semi-double. Fête simple.*

On nomme *fêtes mobiles* celles qui ne tombent pas au même jour de chaque année. Elles sont presque toutes réglées sur celle de Pâques.

La fête de *Pâques* a été fixée au premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps ou qui arrive ce jour-là. L'équinoxe du printemps ayant lieu le 21 mars, et le mois lunaire étant de 29 jours, il suit de là que *Pâques* ne peut jamais arriver plus tôt que le 22 mars, ni plus tard que le 25 avril.

Les autres fêtes mobiles sont :

La *Septuagésime*, qui est le 9e dimanche avant Pâques (du latin *septuagesima*, sous-entendu *dies*, soixante-dixième jour avant Pâques);

La *Sexagésime*, le 8e;

La *Quinquagésime*, ou dimanche gras, le 7e;

Le *jour des Cendres*, qui est le mercredi suivant;

La *Quadragésime*, 6e dimanche avant Pâques;

Reminiscere, le 5e;

Oculi, le 4e;

Lætare, le 3e;

La *Passion*, le 2e;

Les *Rameaux*, le 1er;

Le *vendredi saint*;

La *Quasimodo*, le 1er dimanche après Pâques (*quasimodo* est le premier mot de l'*introït* de la messe de ce jour);

Les *Rogations*, prières publiques accompagnées de processions, que l'Eglise fait pour les biens de la terre pendant les trois jours qui précèdent l'*Ascension* (en latin *rogationes*, de *rogare*, prier.);

L'*Ascension*, le jeudi, quarantième jour après Pâques (en latin *ascensio*, d'*ascendere*, monter);

La *Pentecôte* ou *fête du Saint-Esprit*, le cinquantième jour après Pâques (en grec *pentécosté*, de *pentêkostos*, cinquantième);

La *Trinité*, fête en l'honneur de la Trinité, le dimanche après la Pentecôte;

La *Fête-Dieu* ou *du Saint-Sacrement*, le jeudi qui suit le dimanche de la Trinité. Cette fête fut établie en 1264 par le pape Urbain IV, en mémoire de l'institution du sacrement de l'Eucharistie. Elle ne fut définitivement confirmée qu'en 1316 sous Jean XXII. On ne commença à l'observer en France qu'en 1318. Cette fête est particulièrement distinguée par les processions solennelles où l'on porte avec éclat par les rues le corps de Jésus-Christ. Elle se célèbre à Vienne avec une pompe extraordinaire, à la quelle contribue surtout la présence de l'empereur et de l'impératrice, ainsi que de tous les grands dignitaires de l'empire, précédés de tous les corps rouge et or de la garde impériale.

Fêtes immobiles.

Les *quatre dimanches de l'Avent*. (Du latin *adventus*, arrivée: temps qui annonce l'arrivée de Jésus-Christ.) On jeûnait autrefois pendant l'avent trois fois la semaine. En 581, on jeûna tous les jours à partir de la fête de Saint-Martin, d'où il fut appelé *jeûne de Saint-Martin*. L'avent commence au dimanche le plus proche de la fête de Saint-André, du 27 novembre au 3 décembre. Cette année l'Avent commence le jour même de la fête de Saint-André, le 30 novembre. Il commence le 14 novembre dans l'église grecque.

Noel, fête de la nativité de Notre Seigneur. On en attribue l'institution au pape Télesphore, mort en 138. Mais à cette époque elle ne se célébrait point partout le même jour, et on la confondait même avec l'Épiphanie. Ce ne fut que sous le pontificat de Jules Ier (337 à 352) que l'époque de la fête de Noël fut invariablement fixée par la toute chrétienté au 25 décembre. (De *natalis dies*, jour natal.)

L'*Epiphanie*, Fête de la manifestation de Jésus-Christ aux gentils, et particulièrement de l'adoration des rois, appelée aussi *Le jour des Rois*. Elle tombe le 6 janvier. Autrefois on donnait ce nom, ainsi que celui de *Théophanie*, à la fête de Noël. (En grec *epiphania*, de *épi*, sur, et *phainô*, je parais, je brille.)

La *Purification* ou la *Chandeleur*, Fête en l'honneur de la sainte Vierge, et en mémoire de ce qu'elle se soumit comme les autres femmes à la cérémonie légale de la purification. Elle se célèbre le 2 février. On la nomme aussi *Chandeleur* parce que, ce jour-là, il se fait une procession où tous les assistants portent des *chandelles de cire* ou *cierges*.

L'*Annonciation*, Fête en mémoire du message de l'ange Gabriel à la Vierge pour lui *annoncer* le mystère de l'incarnation. On la célèbre le 25 mars.

L'*Assomption*, Fête en mémoire de l'enlèvement miraculeux de la Vierge au ciel par les anges, le 15 août. (En latin *assumptio*, d'*assumere*, prendre pour soi.)

A MARIE.

C'est aujourd'hui le jour auguste et solennel
Où la belle vierge Marie
Sur un char lumineux s'éleva dans le ciel,
Où vous irez, ma sœur chérie.

Les anges empressés sur votre front de lis
Poseront la sainte couronne,
Et vous occuperez un trône de rubis
A côté de votre patronne.

Moi, plus heureux que vous, quoique moins méritant,
Quand je vous vois, belle Marie,
Je possède déjà tout ce qui vous attend,
Doux ange, dans votre patrie. (L.N, *Fl. du Dan.*)

La *Nativité de la Vierge*, le 5 septembre.

La Toussaint, La fête de tous les saints, le 1er novembre.

La *Conception de la sainte Vierge*, ou simplement, la *Conception*, le 8 décembre.

Le *Carême* est un espace de temps qui comprend quarante-six jours entre le mardi gras et le jour de Pâques, et pendant lequel les catholiques jeûnent tous les jours, hors les dimanches, ce qui fait quarante jeûnes. (En latin *quadragesima*.)

On entend par *Quatre-Temps* les trois jours où l'Église ordonne de jeûner au commencement de chaque saison de l'année, et où les évêques ont coutume de faire les ordinations. Déjà établi du temps de saint Léon, ce jeûne fut ordonné en France par Charlemagne, en 769.

On appèle *Vigile*, la veille de certaines fêtes de l'Église catholique. *La vigile de Noël. La vigile de la Toussaint. L'église a ordonné de jeûner certaines vigiles. Il est aujourd'hui vigile. La vigile est remise. La vigile est avancée à cause du dimanche. Vigile et jeûne.* — *Vigile des morts*, Les matines et les laudes de l'office que l'on dit ordinairement la veille d'un service pour un mort, pour les morts. (Du latin *vigiliæ*, parce qu'autrefois les chrétiens passaient une partie de la nuit en prières dans l'église, la veille des grandes fêtes ; ce qui se pratique encore parmi les Grecs.)

Octave signifie *huitaine*. C'est l'espace de huit jours consacré, dans l'Eglise romaine à solenniser quelque grande fête. *Noël, Pâques*, la *Fête-Dieu*, la *Pentecôte*, sont accompagnées d'une octave. *Octave de Pâques. Le premier, le dernier jour de l'octave. Prêcher une octave, l'octave.* Il se dit particulièrement du dernier jour de l'octave, qui répond au jour de la fête qu'on célèbre. *C'est aujourd'hui l'octave du Saint-Sacrement. Le jour de l'octave, l'office est plus solennel que les jours précédents.* On nomme *octavaire* le livre qui contient ce qu'on doit réciter à l'église pendant les octaves. (En latin *octava*, d'*octo*, huit.)

Le *Carnaval* est le temps qui s'écoule depuis le 6 janvier, jour des Rois, jusqu'au mercredi des Cendres. (Selon *Politi*, des mots latins *carovale*, adieu la chair, parce qu'on mange alors beaucoup de chair pour se dédommager de l'abstinence qui doit suivre.) *Les divertissements du carnaval. Le carnaval est une institution païenne qu'on retrouve presque tout entière dans les saturnales. Le plus célèbre carnaval était celui de Venise, où l'on venait autrefois de toutes les parties de l'Europe. Un des jours les plus gais du carnaval est le mardi gras.*

COMÈTES.

Outre les planètes et leurs satellites, il y a dans le système planétaire une troisième espèce d'astres nommés *comètes* (en grec *komêtes*, de *komê*, chevelure), les quels décrivent des ellipses tellement allongées, qu'ils ne nous deviennent visibles que dans la partie de leur cours la plus voisine du soleil ; ce qui fait qu'ils semblent paraître dans le ciel accidentellement. *La tête de la comète*, La nébulosité plus ou moins lumineuse, et généralement de figure ovoïde, qui semble former le corps de ces astres ; par opposition à *la queue de la comète*, La traînée de lumière vague qui les accompagne ordinairement du côté opposé au soleil. Quelquefois

cette lueur paraît s'étendre au delà de la tête vers le soleil; et alors elle prend le nom de *barbe de la comète*. D'autres fois aussi elle enveloppe toute la tête, et on l'appèle *la chevelure de la comète*. La tête des comètes, vue au télescope, présente souvent dans son intérieur une petite masse de lumière plus condensée; c'est ce que l'on nomme *le noyau de la comète. Comète chevelue. Comète barbue. Comète à queue. Il parut une comète. L'apparition d'une comète. Le mouvement d'une comète. Le cours d'une comète. Observer une comète. Le peuple croit que les comètes sont des présages d'un événement funeste. (*Acad.*) Les comètes se meuvent dans toutes les directions, à l'est, à l'ouest, au nord, au sud. Les comètes sont très-différentes de grandeur et d'éclat; quelques unes sont à peine visibles avec le télescope, tandis que d'autres occupent le tiers et même la moitié du ciel par la longueur de leur queue. La comète de* 1811, *d'abord à peine visible, parut après son périhélie avec une queue immense et très-brillante.* La proximité du soleil en avait même vaporisé le noyau, de sorte que quelques astronomes ont prétendu avoir aperçu les étoiles au travers. De quelle nature sont donc les êtres qui habitent les comètes, pour pouvoir vivre ainsi successivement dans la glace et dans le feu? *Comète de Halley,* comète dont Halley a calculé la révolution, qui dure 75 ans et demi. On appèle *comète à courte période* une comète qui parcourt son orbite dans un peu moins de trois ans et demi; elle a reparu en 1832. Il est des comètes dont la révolution, à ce qu'on croit, dure plusieurs siècles. Il en est d'autres qui vont se perdre auprès des étoiles fixes, et ne reparaissent jamais dans le système solaire.

Raisonnant par analogie, on a été conduit à croire que chaque étoile fixe est un *soleil*, centre d'un monde comme le nôtre; que par conséquent ce soleil est entouré de planètes ou *terres*, autour des quelles tourbillonnent des satellites; que selon toute apparence sont habités satellites et planètes, et qu'ainsi des millions de millions de mondes roulent sans fin dans l'espace, entraînant avec eux un nombre inimaginables d'êtres créés. Hypothèse sublime qui élève l'âme autant qu'elle écrase la raison.

Ces hommes orgueilleux qui se disent grands parce qu'ils sont riches, ou qu'ils ont quelques syllabes de plus à leur nom, ont-ils jamais songé à cela?

L'homme n'est grand que par la pensée.

O poète, esprit pur qui planes dans les cieux,
Brillant soleil parmi les soleils radieux,
Distingues-tu ce pâle atome
Perdu dans cet amas d'atomes qui, sans fin,
Tourbillonnent là-bas dans le rayon divin?
Eh bien! c'est le séjour de l'homme.

Là, sur ce mince grain qu'à peine l'œil peut voir,
Sont des êtres, cela peut-il se concevoir?
Qui s'intitulent ducs ou princes,
Très-nobles et très-hauts et très-puissants seigneurs,

Monarques, potentats, rois, sultans, empereurs,
Souverains de mille provinces.

Là ces vers orgueilleux, s'entourant de valets,
Décorant leurs vils nids du titre de palais,
Et de Dieu se faisant l'image,
Nomment vilains les vers qui grouillent autour d'eux,
Et veulent que d'un air humble et respectueux
Chacun vienne leur rendre hommage.

Monseigneur don Lopez Alphonse Raphael
Rodriguez Alonzo Gonzalve Gabriel,
Comte d'Illescas et Tormagne,
Peut-être que parmi ces insectes charmants
Qui vous causent parfois de certains mouvements
Il est aussi des grands d'Espagne.

Eh quoi! vous les tuez, ô profanation!
Pèle-mêle, au hasard, et sans distinction
De nom, de titre, ni de race!
Cependant, Monseigneur, il serait bien vraiment
D'élever pour le moins quelque humble monument
A tous ceux de première classe.

Apprenez-le de moi: Ce n'est pas un vain rang
Qui parmi ses pareils fait un homme plus grand.
Celui-là seul dont la pensée
A des ailes et peut planer sur l'univers,
Celui-là seul est grand parmi vous autres, vers
De la fange, race insensée.

Complément de ce qui précède, sur l'Astronomie.

Aérographie. s. f. (Du grec *aer*, air, et *graphê*, description.) Description, théorie de l'air.

Aérolithe. s. m. (Du grec *aer*, et *lithos*, pierre.) Pierre tombée du ciel. *On a trouvé dans ce champ un aérolithe qui pèse au moins vingt livres.* (Acad.) *La chute des aérolithes est presque toujours accompagnée d'un météore lumineux ou globe de feu qui disparaît après une violente explosion.*

Les savants, malgré leur sagacité, n'ont pas encore découvert la cause de ce phénomène. Les idées qu'ils ont élaborées sur ce sujet, les opinions qu'ils ont mises en avant, les montagnes de dissertations qu'ils ont entassées sur ce point de la science, c'est ce qu'il y a au monde de plus édifiant. Des travaux si miraculeux et si féconds en résultats méritent bien la préférence qu'on leur accorde sur ceux des poètes. Pauvres poètes, si élevés par le cœur et si dédaignés! tandis que vos antagonistes sont comblés d'honneurs et de distinctions! Pauvres poètes, dont la parole sainte pourrait faire plus de bien au monde que tous les discours de la politique et tous les mémoires de l'Institut, et qui êtes si peu écoutés! tandis que nos orgueilleux rivaux remplissent le monde de leur vain bruit.

Ah! si la société était mieux organisée, si elle distribuait avec plus d'équité les honneurs et les récompenses, toi, Gilbert, toi, Morcau, vous ne seriez pas morts dans un hôpital, tandis que tant d'imbéciles se pavanent effrontément dans leur gloire et dans leur bien-être. Et moi aussi, tout peu que je suis, je n'aurais pas été condamné par la pauvreté à me séparer de vous, mon bon père et ma bonne mère, pour aller bien loin gagner votre vie et la mienne et apprendre coup sur coup, dans mon triste exil, que je ne dois plus m'attendre à retrouver au retour, au lieu de vos bras pour me recevoir, au lieu d'un baiser pour me consoler de votre longue absence, que la froide pierre de votre tombeau. O mon pauvre père et ma pauvre mère, si les hommes n'étaient pas si méchants, quand j'ai daigné faire hommage de quelques-unes de mes productions à Son Altesse ***, elle aurait au moins daigné me répondre. Quand il s'est agi de me faire obtenir un modeste encouragement, la chose n'aurait pas été remise indéfiniment, et vous eussiez eu quelque joie de cette marque de distinction accordée à votre fils, et à laquelle je n'ai pensé un moment que pour vous, ô mon cher père et ma chère mère. Maintenant je n'ai que faire de leurs faveurs. Ils pourront continuer à en faire le digne usage qu'ils en ont fait jusqu'à présent.

LES SAVANTS.

« — Tenez! il cause là-bas politique dans ce petit groupe de grandes célébrités.

» — En vérité, dit Monte-Christo, ces messieurs que je vois là-bas sont des célébrités? Je ne m'en serais jamais douté. Et de quel genre? Il y a des célébrités de toute espèce, comme vous savez.

» — Il y a d'abord un savant, ce grand

monsieur sec. Il a découvert dans la campagne de Rome une espèce de lézard qui a une vertèbre de plus que les autres, et il est revenu faire part à l'Institut de cette importante découverte. La chose a été long-temps contestée; mais enfin force est restée au grand monsieur sec. La vertèbre avait fait beaucoup de bruit dans le monde savant. Le grand monsieur sec n'était que chevalier de la Légion d'honneur, on l'a nommé officier.

» — A la bonne heure! dit Monte-Christo, voilà une croix qui me paraît sagement donnée. Alors, s'il trouve une seconde vertèbre, on le fera commandeur?

» — C'est probable, dit Morcerf.

» — Et cet autre à l'habit bleu brodé de vert, quel peut-il être?

» — C'est un académicien.

» — Ah! vraiment! dit Monte-Christo. Et quel est son mérite, sa spécialité?

» — Sa spécialité? Je crois qu'il enfonce des épingles dans la tête des lapins, qu'il fait manger de la garance aux poules,, et qu'il repousse avec des baleines la moelle épinière des chiens.

» — Et il est de l'Académie pour cela? Cela doit flatter énormément l'amour propre des lapins à qui il enfonce des épingles dans la tête, des poules dont il teint les os en rouge, et des chiens dont il repousse la moelle épinière?

» Albert se mit à rire.

» — Et cet autre? demanda le comte.

» — Cet autre?

» — Oui, le troisième.

» — Ah! l'habit bleu barbeau?

» — Oui.

» — C'est un collègue du comte Danglars, celui qui vient de s'opposer le plus chaudement à ce que la chambre des pairs ait un uniforme. Il a eu un grand succès de tribune à ce propos-là. Il était mal avec les gazettes libérales, mais sa noble opposition au désir de la cour vient de le raccommoder avec elles. On parle de le nommer ambassadeur.

» — Et quels sont ses titres à la pairie?

» — Il a fait deux ou trois opéras comiques, pris quatre ou cinq actions au *Siècle*, et voté cinq ou six ans pour le ministère.

(Alexandre Dumas.)

Il s'agissait de pierres tombées du ciel. Je vous prie de croire que je ne me suis pas écarté de mon sujet. Des nombreux aérolithes tombés sur mon cœur, c'est bien le moins que j'en envoie quelques-uns aux savants, afin qu'ils les analysent et les étudient.

Au fait, qu'est-ce que les aérolithes? et d'où viennent-ils? Les savants n'en savent absolument rien; mais plutôt que d'avouer leur ignorance, ils soutiendront que ce sont des pierres lancées par les volcans de la lune, ou bien de petites planètes que la terre a entraînées hors de leur orbite. Il y en a même qui ne craindront pas de voir dans les aérolithes des matières que nos volcans lancent à une grande hauteur, et qui retombent après avoir décrit plusieurs révolutions sur notre globe.

N'est-ce pas là une bien belle découverte? une découverte surtout bien utile au bonheur des hommes?

Les *aérolithes* se nomment aussi bolides, dans la langue des savants, mais l'Académie n'admet pas cette dernière dénomination.

Aiguille aimantée, Lame d'acier aimantée, longue, mince, bien trempée, dont on se sert pour les boussoles. Elle est mobile sur un pivot fixe, et a, comme tous les aimants, la propriété de diriger l'une de ses extrémités vers le nord et l'autre vers le sud.

On remarque deux irrégularités dans cette direction de l'aiguille, la *déclinaison* et l'*inclinaison*. *La déclinaison de l'aiguille aimantée* est l'angle qui mesure son écart du vrai nord, soit vers l'est, soit vers l'ouest. Cette déclinaison varie d'un lieu de la terre à l'autre, et n'est pas même constante dans un même lieu. A Paris, en 1580, la déclinaison était de 11° 30' vers l'est. Depuis lors, l'aiguille s'est avancée vers l'ouest. En 1678 la déclinaison occidentale était de 1° 30'; en 1700 de 8° 10'; en 1805 de 22° 5'; en 1819 de 22° 29'. Depuis 1819 la déclinaison occidentale a diminué et n'est plus guère que de 22°.

L'*inclinaison de l'aiguille aimantée* est l'angle qu'elle fait avec l'horizon, lorsque le plan vertical où elle se meut coïncide avec le méridien magnétique. L'aiguille reste horizontale dans le voisinage de l'équateur; mais à mesure qu'on s'approche du nord elle incline vers la terre sa pointe septentrionale. C'est la pointe méridionale qui s'incline dans l'hémisphère du sud. Cette inclinaison varie d'année en année. A Paris, en 1797, elle était de 68° 81'; en 1810 de 60° 50'; à la fin de 1826 elle n'était plus que de 67° 56'. Voyez **Boussole.**

Aimant. s. m. (*Fer oxydulé* ou *oxyde magnétique.*) Espèce de minerai de fer, à l'aspect métallique, d'un noir brillant, le quel a la propriété d'attirer le fer, l'acier, le cobalt, le nickel, et dont chaque masse ou chaque fragment, étant suspendu à un fil sans torsion, possède la propriété de se tourner toujours suivant une même direction, dans le lieu où on l'observe. *Pierre d'aimant. Aimant naturel. Aimant artificiel.* Les *aimants artificiels* sont les métaux

aux quels on a communiqué les vertus magnétiques, en les frottant à plusieurs reprises avec l'un des pôles de l'aimant. On nomme *pôles de l'aimant* les deux portions opposées de la surface d'un aimant où ses facultés attractives se manifestent avec le plus d'intensité. *Aiguille frottée d'aimant. Armer un aimant,* L'envelopper d'une plaque de fer doux qui dirige les résultantes de ses forces attractives de manière à en rendre plus énergique l'effort simultané. Les anciens connaissaient les propriétés de l'aimant, qu'ils appelaient *magnes, pierre herculienne, sidéritis* ou *pierre de Lydie.* Mais ce ne fut que dans le XIIIe siècle que l'on découvrit la faculté qu'a ce minerai de se diriger constamment vers le pôle nord, découverte qui a amenée celle de la *boussole.* Dans le moyen âge on appela l'aimant *calamite* ou *marinette.* Voyez AIGUILLE AIMANTÉE et BOUSSOLE.

Aimant de Ceylan, nom donné à la *tourmaline,* qui acquiert la propriété attractive par la chaleur.

Aimant, figur., Ce qui attire et attache. *La douceur est un aimant qui attire les cœurs.*

Aimanter. v. a. Communiquer la propriété de l'aimant à un autre corps, ce qui s'opère en général par frottement. *Aimanter l'aiguille d'une boussole, en la frottant sur un aimant naturel ou artificiel.* (ACAD.)

Aimanté, ée. Participe. Qui possède les vertus attractives et répulsives de l'aimant. *Aiguille aimantée. Barre aimantée.*

Aimantin, ine. adj. Qui appartient à l'aimant, qui est propre à l'aimant. *Vertu aimantine.* On dit aujourd'hui *magnétique.*

Air. s. m. (Du latin *aer.*) Substance fluide, invisible lorsqu'elle est en petites masses, insipide, pesante, compressible, d'une grande élasticité, dont la masse totale forme l'atmosphère qui enveloppe la terre de toutes parts. *Air atmosphérique. L'air est formé de vingt et un centièmes de gaz oxygène, d'environ soixante-dix-neuf centièmes de gaz azote, et d'un millième à peu près de gaz carbonique.* C'est Lavoisier qui a découvert la composition de l'air, en 1782. *La basse, la haute, la moyenne région de l'air. La pesanteur de l'air. L'air est un corps pesant, et nous en supportons chacun un poids égal à celui que produiraient dix mètres d'eau accumulés sur notre tête. Torricelli et Pascal sont les premiers qui aient pesé l'air.* Vers 1661, la Société royale de Londres se détermina, à la sollicitation de Boyle, à envoyer quelqu'un de ses membres sur le pic de Ténériffe, pour y faire les expériences de Torricelli et de Pascal.

On sait que Ténériffe est une des îles Canaries. Comme les îles appartiennent au roi d'Espagne, la Société royale députa deux personnes afin de demander à l'ambassadeur d'Espagne des lettres de recommandation pour les îles. L'ambassadeur témoigna beaucoup de bonne volonté aux députés; et, les prenant pour une société de marchands qui s'était formée depuis peu à Londres pour le négoce des vins de Canarie, il leur demanda la quantité qu'ils prétendaient en enlever. Les députés de la Société royale lui répondirent que ce n'était pas pour négocier qu'ils allaient aux îles Canaries, mais pour y faire des expériences sur la pesanteur de l'air. « — Quoi? vous voulez peser l'air? — C'est notre intention. — Sortez de chez moi, vous êtes des insensés. — Mais, Excellence!... — Sortez, vous dis-je.» Les députés sont obligés de sortir, et l'Excellence va raconter dans tous les salons qu'il est venu chez lui des fous qui veulent peser l'air. Il est vrai que M. l'ambassadeur eut le chagrin d'apprendre que le roi et le duc d'York étaient à la tête de ceux à qui il donnait le titre de fous.

(*Journal encyclopédique,* 1768.)

La pesanteur de l'air et les pressions atmosphériques sont pour nous chose démontrée. L'instrument qui sert à mesurer la pression de l'atmosphère se nomme *baromètre* (du grec *baros,* poids, et *métron,* mesure). On fait le vide, c'est à dire, on prive complètement d'air un certain espace, au moyen de la *machine pneumatique* (du grec *pneuma,* air). La *machine à compression* est une espèce de machine pneumatique. *L'air est plus léger que l'eau. Une colonne d'air. La circulation de l'air. L'air se dilate, se raréfie. L'air se condense, se comprime. Le ressort de l'air. L'air fait ressort. Toute l'étendue de l'air. Nous respirons l'air. L'air est indispensable à la vie des animaux, et favorise l'accroissement des végétaux.*

Ses usages dans les arts et l'économie domestique sont sans nombre et sous des formes très-multipliées. Il remplacera bientôt la vapeur sur les chemins de fer. Chez les classiques, *Les plaines de l'air, Le vague des airs, Les airs retentissent de mille chants, Planer au plus haut des airs.*

Les anciens avaient fait de l'air un élément qu'il était impossible d'après eux de décomposer. Ils l'adoraient comme une émanation vivante de la divinité, et le distinguaient en *air mâle* ou *actif,* et *air femelle* ou *passif.* Le

premier, qu'ils adoraient sous le nom de *Jupiter*, était l'air le plus pur, celui des hautes régions, l'*éther*. Le second, adoré sous le nom de *Junon*, était l'air le plus grossier, celui qui nous environne. Voyez, pour les autres acceptions de ce mot, la *Méthode du Genre*, page 554.

En l'air. Loc. adverbiale qui s'emploie dans plusieurs sens. *Tirer en l'air, tirer un coup en l'air*, Tirer un coup de fusil, de pistolet sans le diriger vers aucun but; et, fig. et fam., Faire une démarche inutile, qui ne conduit à aucun but.

Avoir toujours le pied en l'air, un pied en l'air, Être toujours prêt à partir, à courir, à sauter, à danser. Dans le même sens, *Cet homme, cet enfant est toujours en l'air.*

Fig., et fam. *Tout le monde est en l'air, toute la ville est en l'air*, Tout le monde, toute la ville s'agite, est en mouvement. *Un cabinet en l'air, un escalier qui est tout en l'air, un bâtiment qui paraît tout en l'air*, qui ne paraît presque soutenu par rien.

Fig. et fam., *Toute sa fortune est en l'air*, Sa fortune ne porte sur rien de solide.

En l'air, fig. et au sens moral, Sans réalité, sans vérité, sans fondement. *Des contes en l'air. Des paroles en l'air. Des projets en l'air. Des raisonnements en l'air. C'est pour une Iris en l'air qu'il fait des élégies.* On dit de même, *Parler, raisonner en l'air. Vous dites cela en l'air.*

Alidade. s. f. (De l'arabe *alhadâ*, règle, bande.) Règle mobile qui tourne sur le centre d'un instrument avec le quel on prend la mesure des angles. *Diriger l'alidade vers un objet.* (Acad.)

Almageste. s. m. (De l'article arabe *al, le*, et du grec *mégistos*, le plus grand, superlatif de *mégas*, grand : *le plus grand ouvrage, l'ouvrage par excellence.*) Nom du plus ancien livre d'astronomie qui nous soit resté, et qui fut composé par Ptolémée, vers l'an 140. *L'almageste de Ptolémée.* En général, Collection d'observations astronomiques.

Almanach. s. m. (De l'article arabe *al, le*, et du verbe *manah*, supputer, compter. Alors pourquoi n'écrit-on pas *almanah*, comme on prononce ?) Calendrier qui contient tous les jours de l'année, les fêtes, les lunaisons, les éclipses, les signes dans les quels le soleil entre, et quelquefois de prétendus pronostics du beau et du mauvais temps (Acad.) *Almanach nouveau. Almanach pour 1846. Almanach perpétuel. Almanach de poche. Almanach de cabinet. Faire des almanachs. Composer des almanachs.* Il se dit particulièrement de certains livres qui sont publiés annuellement, et qui contiennent, outre l'almanach, une foule d'autres indications d'un intérêt général, telles que le tableau des diverses administrations et la liste des personnes qui y sont attachées, des documents statistiques, des notions sur les monnaies, sur les poids et mesures, etc. (Acad.) Les almanachs modernes répondent aux *Fastes* des Romains, et datent du XIIIe siècle. Les plus importants de France sont l'*Almanach royal*, qui date de 1679, et qui se continue chaque année; la *Connaissance des temps* ou *Almanach nautique*, qui date de la même année, et l'*Annuaire du Bureau des longitudes.* Voyez Annuaire. *Almanach des villes et des campagnes. Almanach de Gotha.*

Fig., *Faire des almanachs, composer des almanachs*, S'amuser à faire des pronostics en l'air, se remplir l'esprit d'idées qui peuvent ne se réaliser jamais. *Un faiseur d'almanachs*, Un homme qui se mêle de faire de pareils pronostics.

Prov. et fig., *Une autrefois je prendrai de ses almanachs*, se dit d'un homme qui avait prédit ce qui devait arriver dans une affaire. Dans le sens contraire, *Je ne prendrai plus de ses almanachs.*

Prov. et fig., *C'est un almanach de l'an passé*, se dit d'une chose qui n'a plus d'utilité, plus d'intérêt.

Almicantarats. s. m. pl. Terme emprunté de l'arabe. Cercles parallèles à l'horizon, que l'on conçoit passer par tous les degrés du méridien, et dont les centres sont situés sur la verticale qui joint le zénith au nadir. On les appèle aussi *cercles* ou *parallèles* de hauteur, parce qu'ils servent à marquer la hauteur d'un astre au dessus de l'horizon.

Amphisciens. s. m. pl. Voyez Zone.

Amplitude. s. f. L'arc compris, sur la sphère céleste, entre le point est ou le point ouest de l'horizon, et le point du même cercle dans lequel un astre se lève ou se cache à jour donné. (Acad.) *Amplitude orientale ou ortive du soleil. Amplitude occidentale ou occase.*

Analemme. s. m. (Du grec *analemma*, dérivé d'*analambanô*, je prends d'en haut. D'après cette étymologie, l'Académie a tort d'écrire *analème.*) Planisphère, ou projection orthographique de tous les cercles de la sphère sur les colures des solstices. Il sert, entre autres usages, à prendre la hauteur du soleil. — Instrument nommé encore *trigone des signes.*

Analemmatique. adj. Sinonyme d'*azimuthal.*

Anneau de Saturne. Corps lumineux en forme de cercle, qui environne la planète de Saturne, et qui en est à une certaine distance. Il se compose de deux bandes larges, plates, très-minces, et change souvent de position. Il disparaît entièrement à des intervalles de quinze ans. Il fut découvert par Galilée en 1612.

Elle a comme Saturne un anneau d'alliance. (Barthèl.)

Voyez Saturne.

Anneau astronomique, Instrument propre à mesurer la hauteur des astres dont la

terre. (Acad.) *Anneau solaire* ou *horaire*, Espèce de petit cadran portatif.

Année. s. f. (En latin *annus*, du grec *annos*, qui signifie la même chose, et qui veut dire aussi, *vieux*, *ancien*; parce que l'année vieillit toujours en s'avançant.) Le temps que la terre met à faire une révolution entière dans son orbite, et pendant le quel le soleil nous semble parcourir les douze signes du zodiaque. Cet espace de temps comprend 365 jours 5 heures 49 minutes. *L'année passée. L'année précédente. L'année qui vient. L'année prochaine. Cette année. La présente année. Le budget de l'année. Le cours des années. En cette année-là. D'année en année. D'une année à l'autre. Les années passent vite. La suite des années. Le commencement, le milieu, la fin de l'année. Le bout de l'année. Les quatre saisons de l'année. Notre année commence au premier janvier et finit au trente et un décembre. Le commencement de l'année a souvent varié en France. Sous la première race, l'année commençait le 1er mai, jour où l'on passait les troupes en revue; sous la deuxième race, au solstice d'hiver; sous la troisième, le jour de Pâques. Un édit de Charles IX, de 1563, ordonna que l'année commencerait le 1er janvier. Chez les Égyptiens, chez les Chaldéens, les Perses, les Syriens les Phéniciens, les Carthaginois, l'année commençait à l'équinoxe d'automne.* C'était aussi à cette époque que les Juifs faisaient commencer leur *année civile*, bien que l'*année ecclésiastique* commençât à l'équinoxe du printemps. La première datait du 1er tizri (22 septembre), la deuxième du 1er *nizan* (22 mars). *Le commencement de l'année des Grecs se trouvait, après la première réforme, au solstice d'hiver* (22 décembre); *et, après la deuxième, au solstice d'été* (3 juillet). Celle des Romains commençait à l'équinoxe du printemps sous Romulus, au soltice d'hiver depuis Numa. Les astronomes joignent souvent au mot *année* l'épithète de *solaire*, pour distinguer la révolution de la terre des révolutions périodiques des autres planètes, les quelles s'expriment aussi quelquefois par le même substantif. *Année solaire. L'année de Saturne est de trente années solaires.*

Il se dit aussi d'une durée de douze mois, sans égard à l'époque où elle commence ni à l'époque où elle finit.

Après une cruelle séparation de plus de douze années, séparation involontaire et forcée, j'ai pu, avant mon départ pour l'Autriche, en janvier 1842, aller passer six jours au près de mon père et de ma mère. Hélas! c'était la dernière entrevue que le ciel nous accordait en ce monde. O mon bon père, ô ma bonne mère, après tant d'années de souffrance, je n'ai pas pu avoir la consolation de vous presser une dernière fois dans mes bras, de recevoir votre dernier baiser, votre dernière bénédiction. O malheureux que je suis!

Année lunaire, Espace de douze et quelquefois de treize mois lunaires, c'est à dire, de douze ou treize révolutions de la lune autour de la terre. *L'année lunaire est celle des Arabes et des Turcs.* Elle se compose de 12 mois qui sont alternativement de 30 et de 29 jours. On ajoute un jour intercalaire à chaque 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 15e, 18e, 21e, 24e, 26e, 29e année d'un cycle de trente ans. Les années embolismiques ou hyperhémères sont de 355 jours, les autres de 354. L'année des Juifs modernes est aussi une année lunaire, de 12 mois dans les années communes, et de 13 dans les années embolismiques. Les années embolismiques de l'année lunaire des Juifs sont la 3e, la 6e, la 8e, la 11e, la 14e, la 17e, et la 19e d'un cycle de 19 ans.

Année sidérale, Le temps de la révolution de la terre, d'une étoile à la même étoile par son mouvement annuel.

Année astrale. Voyez Astral.

Année tropique, L'espace de temps qui s'écoule entre le moment d'un équinoxe et celui où le soleil revient au même équinoxe.

Année astronomique, La durée exacte de la révolution de la terre autour du soleil, telle qu'on l'obtient par les observations astronomiques. *Année civile*, La durée de cette même révolution bornée à un nombre entier de jours, pour en faciliter l'application aux usages civils, sans s'écarter jamais sensiblement du cours du soleil. *L'année civile est de 365 jours, et l'année astronomique de* 365 jours, 5 heures, 49 minutes.

Année bissextile, Celle qui, dans notre calendrier, contient trois cent soixante-six jours; tandis que les *années communes* n'ont que trois cent soixante-cinq jours. *Dans les années bissextiles le mois de février a vingt-neuf jours.*

Année embolismique. Voyez Embolismique.

Année républicaine, Celle qui avait été

adoptée sous la république française et qui commençait à l'équinoxe d'automne.

Année sabbatique, Chaque septième année, chez les Juifs. Pendant cette année on laissait reposer la terre sans la labourer ni la moissonner, et tout ce qu'elle produisait d'elle-même appartenait aux pauvres.

Année jubilaire ou *du jubilé*. Voyez JUBILÉ.

Année de confusion, Nom donné à l'année 47 avant J. C. (708 de Rome.) César ordonna qu'elle fût composée de 445 jours, ajoutant à l'année lunaire de 355 jours, usitée à Rome, trois mois, l'un de 25 jours, les deux autres ensemble de 67, ce qui fit une année de quinze mois.

Année émergente (en latin *emergens, d'emergere*, sortir d'où l'on était plongé). L'année de la quelle on commence à compter ; comme de la création ou de la naissance de JÉSUS-CHRIST, chez les chrétiens ; du déluge ou de la sortie d'Egypte chez les Juifs. *Années de grâce*, Celles que l'on compte depuis JÉSUS-CHRIST. *Années du monde*, Celles que l'on compte depuis la création. *Année de Méthon*, Le nombre d'or. *Année sainte*, L'année du grand jubilé à Rome. Voyez JUBILÉ.

Année scolaire ou *scolastique*, Le temps qui s'écoule depuis la rentrée des classes jusqu'aux vacances.

Année théâtrale, Le temps qui s'écoule depuis la rentrée de Pâques jusqu'à la clôture de la semaine sainte.

Année d'exercice, Celle où l'on exerce actuellement une charge, que plusieurs officiers ont droit d'exercer l'un après l'autre. *C'est son année d'exercice*, ou absolument, *C'est son année, il est en année, il est d'année*. (ACAD.)

Année de probation, Celle pendant la quelle un religieux ou une religieuse fait son année de noviciat.

Année de deuil, Durée d'une année pendant la quelle on est obligé de porter un deuil.

Souhaiter la bonne année à quelqu'un, Lui témoigner, au commencement de l'année, qu'on souhaite qu'il la passe heureusement. *Souhaits de bonne année. Compliment de bonne année.*

Année climatérique. Voyez CLIMATÉRIQUE.

Année, se dit souvent par rapport à la température. *Année pluvieuse. Année sèche. Année froide. Année chaude. Année orageuse.* — Par rapport aux produits de la terre, à la récolte en blés, en vins, etc. *Année fertile, abondante. Année d'abondance. Année stérile. L'année a été bonne, a été mauvaise, a été médiocre.* (ACAD.)

Cette terre vaut tant, année commune, année moyenne, En faisant compensation des mauvaises années avec les bonnes.

Demi-année, Celle où la récolte n'est que la moitié de ce qu'elle doit être année commune.

Année, Ce qu'on doit recevoir ou payer par année. *Son fermier lui doit deux années.*

Années, au pl., L'âge, les différents âges de la vie. *Mon pauvre père! obligé de vivre seul dans ses dernières années!*

An et *année* ne s'emploient pas indifféremment l'un pour l'autre. L'an, disent les auteurs de synonymes, semble être un élément déterminé du temps; il est dans la durée ce que le point est dans l'étendue. On dit *an* pour marquer une époque, ainsi que pour déterminer l'étendue d'une durée. Comme on considère le point sans étendue, on envisage l'*an* sans attention à sa durée.

Mais l'année est envisagée comme étant elle-même une durée déterminée et divisible en parties: *L'année a douze mois. An* n'exprime simplement que la durée, et se place ordinairement dans les dates devant le nom de nombre, sans prendre de qualificatif: *l'an* 1811. *Année* au contraire peut être qualifié : 1840, 1842, 1845, *fatales années, où j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher en ce monde, une amie, ma mère, mon père!* On dira *trente ans de guerre*, pour indiquer seulement la durée de la guerre; et *trente années de guerre*, si l'on veut faire sentir les effets d'une guerre si longue. *Voilà trois ans bientôt que ma pauvre mère est morte. Mon père lui a survécu bien peu d'années. Voilà onze ans bientôt que je traîne l'existence la plus douloureuse.*

L'an du monde, l'an de grâce, l'an du salut, l'an de Notre-Seigneur, l'an de l'Incarnation, Formules dont on se sert suivant qu'on suppute les temps par rapport à la création du monde, ou à la naissance de JÉSUS-CHRIST. *Le jour de l'an*, Le premier jour de l'an. *Bon jour et bon an*, Façon de parler proverbiale et populaire, employée pour saluer les personnes la première fois qu'on les voit dans les premiers jours de chaque année.

Bon an, mal an, Compensation faite des mauvaises années avec les bonnes.

Par an, Chaque année.

En termes de Jurispr., *L'an et jour*, L'année révolue et un jour par delà.

Antan. s. m., L'année qui précède celle qui court. Il n'est usité que dans cette phrase proverbiale : *Je ne m'en soucie non plus que des neiges d'antan.*

Antarctique. adj. (Du grec *anti*, contre, et *arctos*, ourse.) Méridional, opposé au septentrion. *Pôle antarctique. Les terres antarctiques. Cercle polaire antarctique.*

Antipodes. s. m. p. (Du grec *anti*, contre, et *pous*, *podos*, pied.) Habitants du globe diamétralement opposés les uns aux autres. *Ces peuples sont nos antipodes.*

Il se dit des lieux par extension, tant au singulier qu'au pluriel. *Tel pays est l'antipode, est antipode de tel autre. Les antipodes de Paris. Aller aux antipodes.*

Fam., *Je voudrais que cet homme fût aux antipodes*, Je voudrais qu'il fût bien loin.

Fig. et fam., *Ce sont les antipodes*, se dit de deux choses, de deux hommes, de deux caractères diamétralement opposés.

Fig. et fam., *Cet homme est l'antipode du bon sens*, Il déraisonne en tout ce qu'il dit.

Aphélie. s. m. (Napoléon Landais le fait féminin. Du grec *apo*, loin, et *helios*, soleil.) Le point de l'orbite d'une planète, où elle se trouve à sa plus grande distance du soleil. *L'aphélie de la terre.* Il est aussi adjectif. *Quand la terre est aphélie.*

Apogée. s. m. (Du grec *apo*, loin, et *gê*, terre.) Le point de l'orbite d'une planète, où elle se trouve à sa plus grande distance de la terre. *L'apogée de la lune. La lune est à son apogée.* Il est aussi adjectif. *La lune est apogée.*

Fig., *Sa fortune, sa gloire, sa puissance est apogée*, Elle

est au point le plus élevé où elle puisse arriver. On dit de même, *Etre à l'apogée de sa gloire, de la gloire*, etc. Cette dernière façon de parler n'est pas du goût de M. Wey.

Apsides. s. m. pl. (Du grec *apsides*, plur. *d'apsis*, arc, voûte, courbure; parce que dans ces points l'orbite se courbe, se replie, et change de direction.) Les deux points de l'orbite d'une planète dans lesquels elle se trouve, soit à la plus grande, soit à la plus petite distance du soleil ou de la terre. *Les apsides de la lune.* Les apsides sont en général les deux *sommets d'une courbe.*

Arc-en-ciel. s. m. Météore en forme d'arc, offrant les sept couleurs primitives, qui paraît dans l'atmosphère, et qui est causé par les réfractions et réflexions successives des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. *On voyait plusieurs arc-en-ciels en même temps.* (Acad.)

Arctique. adj. (Du grec *arctos*, ourse.) Septentrional. *Pôle arctique. Terres arctiques. Cercle polaire arctique.*

Ascendant, ante. adj. (Du latin *ascendere*, monter.) Qui monte sur l'horizon. *Signe ascendant.* Les *signes ascendants* sont ceux que parcourt le soleil à mesure qu'il s'élève sur l'horizon. Ce sont les trois premiers et les trois derniers du zodiaque: le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*; le *Capricorne*, le *Verseau*, les *Poissons*. Les autres signes sont *descendants. Les astrologues prétendaient que le point ascendant avait beaucoup d'influence sur la naissance des hommes et sur les événements de leur vie.* (Acad.) *Latitude ascendante. Nœud ascendant.*

Ascendant. s. m. Le point de l'écliptique situé dans l'horizon oriental, c'est à dire, le point qui se lève. *Tel signe était à l'ascendant quand la tempête s'éleva.* (Acad.) En astrologie, Le point qui se lève, considéré par rapport à la nativité des personnes. *Il faut savoir votre ascendant. Il avait Mars à l'ascendant. Mercure à l'ascendant.*

— Par extension et figurément, Penchant honnête ou vicieux qu'on supposait produit par l'influence d'un astre. *Il a un heureux ascendant. Ascendant invincible.* Etc.

Ascension. s. f. Action de monter, de s'élever. *Ascension droite d'un astre*, Le point de l'équateur qui se lève en même temps que cet astre dans la sphère droite. *Ascension oblique d'un astre*, Le point de l'équateur qui se lève en même temps que cet astre dans la sphère oblique.

Ascensionnel, elle. adj. *Différence ascensionnelle d'un astre*, La différence entre l'ascension droite et l'ascension oblique.

Asciens. s. m. pl. (Du grec *a*, particule privative, et *skia*, ombre : sans ombre.) Il se dit des habitants de la zone torride, qui n'ont point d'ombre le jour de l'année où le soleil est perpendiculaire sur leur tête.

Aspect. s. m. La situation respective des astres où des planètes, par rapport à l'influence que les astrologues lui attribuaient sur les destinées humaines. L'aspect prend le nom de *conjonction* quand l'angle de deux planètes est de 0 degré, et celui d'*opposition* quand cet angle est de 180 degrés. Dans l'*aspect sextil* l'angle est de 60 degrés; dans le *quartil aspect* de 90, et dans le *trin aspect* de 120 degrés. *Aspect bénin. Aspect favorable. Mauvais aspect. Aspect infortuné. Malin aspect. Suivant les différents aspects.*

Fig., *Ce projet, cette entreprise se présente sous un triste, sous un fâcheux aspect.* Voyez page 518.

Astrée. s. f. Fille de Jupiter et de Thémis. Elle habita la terre pendant l'âge d'or, et remonta au ciel pendant l'âge d'airain. Elle brille au zodiaque sous le nom de *la Vierge.*

Astral, ale. adj. Qui appartient aux astres, ou qui offre quelque rapport avec les astres. *Année astrale*, Le temps que le soleil emploie à revenir au point du ciel d'où il était parti.

Lampe astrale, Lampe construite de manière que sa flamme éclaire les objets de haut en bas, sans porter d'ombre par ses appuis. (Acad.)

Astre. s. m. (En latin *astrum*, du grec *aster*.) Il s'applique à tous les corps célestes, étoiles fixes, planètes, ou comètes. *Le mouvement, le cours, l'aspect des astres.* Poétiq., *L'astre du jour*, Le soleil. *L'astre de la nuit, des nuits*, La lune. Au dire des astrologues, *Les astres influent sur les corps terrestres ou sublunaires.* De là les expressions, *astre bénin, astre favorable, astre malin, astre malheureux*, etc.

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né
Pour être de fâcheux sans cesse environné !
(Molière.)

Astrolabe. s. m. (Du grec *astron*, astre, et *lambanô*, je prends.) Instrument astronomique qui servait autrefois pour mesurer la hauteur des astres au dessus de l'horizon. *Le premier astrolabe fut construit par l'astrologue Hipparque. Traité de l'usage de l'astrolabe.* Il se dit aussi de certaines projections de la sphère.

Astrologie. s. f. (Du grec *astron*, astre, et *logos*, discours, traité.) Art chimérique, nommé aussi *astrologie judiciaire*, suivant les règles du quel on prétendait

connaître l'avenir par l'inspection des astres.

Cette science passa des Chaldéens en Égypte et en Grèce, d'où elle se répandit dans le reste du monde. Elle fut fort en vogue au moyen âge, et même jusqu'au XVIIe siècle. *Saturne*, selon cette prétendue science, rendait *triste, brun, avare;* le soleil *fort de corps et d'esprit*, mais *roux, cruel, perfide;* *Vénus* rendait *beau, poli, galant; la lune, inconstant, menteur, flatteur;* *Mercure*, *délateur, glouton, borné*, etc.

Astrologique, adj. Qui appartient à l'astrologie. *Prédiction astrologique.* — *Figure astrologique*, La description du thème céleste. Voyez *Thème.*

Astrologue. s. m. Celui qui s'adonne à l'astrologie judiciaire. Prov. et fig., *Ce n'est pas un grand astrologue*, Ce n'est pas un homme fort habile.

Astronome. s. m. Celui qui connaît et pratique l'astronomie. *Grand astronome.*

Astronomie. s. f. (Du grec *astron*, astre, et *nomos*, loi, règle.) Science qui apprend à déterminer les positions respectives des astres, à constater les lois de leurs mouvements, et les détails physiques de leur configuration. (ACAD.) *Les principes de l'astronomie sont certains. Traité, cours, leçons d'astronomie. Astronomie physique*, Partie de l'astronomie qui s'élève des phénomènes observés à la détermination de leurs causes physiques, et qui, de ces causes prises pour principes, déduit les lois observables comme autant de conséquences du calcul. (ACAD.) *Astronomie nautique*, La partie de l'astronomie dont la connaissance est nécessaire aux navigateurs, pour se diriger en pleine mer.

Comme l'astrologie, l'astronomie nous vient des Chaldéens. Thalès de Milet, qui vivait 580 ans avant J.-C., fut le premier qui enseigna l'astronomie en Europe. Ses connaissances allaient jusqu'à calculer les éclipses de soleil et de lune. Pythagore, qui vint cinquante ans après lui, annonça le premier que la terre tournait et que le soleil était immobile; mais ce système, que les apparences contredisaient, n'eut point de partisans; tans les hommes sont lents à saisir une idée. Hélas! deux mille ans plus tard, Galilée, coupable du même crime, se voyait plongé dans les cachots de l'inquisition, condamné à dire pendant trois ans une fois par semaine les sept psaumes de la pénitence, et a déclarer, à genoux et les mains sur l'Évangile, qu'il n'était pas vrai que la terre tourne, que cette croyance était une hérésie. C'est le cas de se rappeler ces paroles de JÉSUS-CHRIST, que « l'esprit vivifie et la lettre tue ». En quoi, en effet, les doctrines de Pythagore, de Copernic, de Galilée, sur le système du monde, sont-elles contraires aux paroles de l'Écriture? Est-ce parce qu'il est écrit que *Josué commanda au soleil de s'arrêter, et* que *le soleil s'arrêta?* Mais n'est-il pas clair que l'écrivain sacré ne pouvait pas se servir d'une autre expression, lors même qu'il eût été Copernic ou Arago? Les astronomes n'ont-ils pas continué à se servir du langage propre aux apparences? Avons-nous cessé de dire, *le cours du soleil, le lever, le coucher du soleil*, bien que nous sachions le soleil immobile au centre du monde? Non, car c'est surtout les effets qu'il s'agit de peindre, dans les récits et les descriptions, par des paroles qui font image, qui rendent la chose sensible. Et ne sait-on pas que le style oriental est coloré comme le ciel, comme les contrées qui l'inspirent, qu'il est essentiellement hyperbolique et métaphorique? Si l'on prend toutes choses au pied de la lettre, Moïse aurait donc mérité le feu pour avoir dit que *Dieu se repentit d'avoir fait l'homme!* car Dieu peut-il se repentir? On parle pour se faire entendre; et l'homme, ne pouvant s'élever à la parfaite intelligence de Dieu, est bien obligé, chaque fois qu'il le nomme, de lui prêter ses passions et même son visage. C'est ainsi qu'on l'appèle *le Dieu vengeur, le Dieu des vengeances, le Dieu jaloux.* Hélas! il semblerait, à voir comme les choses se passent, que ces dénominations sont les seules orthodoxes, et que celles de *Dieu de clémence, Dieu de bonté, Dieu de charité, Dieu de miséricordes*, sont passées à l'état d'hérésie. Ne m'a-t-on pas fait un crime d'avoir dit, en parlant d'une personne incomparable: — « Un jour qu'on voyait couler le long de ses joues *divines* deux grosses larmes semblables à celles *que doivent verser quelquefois les anges*, parce qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'accorder certaine demande que lui avait faite une pauvre femme, son noble père s'écria dans l'admiration de son âme: « Cette chère enfant, rien de ce qu'elle aura à elle ne lui appartiendra! » (LE LIVRE DE TOUS.) Oui,

lumière est capable de faire ombre sur la aux yeux des théologiens de Bruxelles *ses joues divines* est une hérésie et un blasphème, et *les larmes que doivent verser quelquefois les anges, à la vue de nos douleurs*, une autre hérésie, un autre blasphème; car, disent-ils, « l'épithète de *divin* ne convient qu'à Dieu ou à ce qui lui est relatif, et les anges, esprits glorieux, remplis d'une joie éternelle, ne peuvent pas verser des larmes.» (Historique). O subtilités vraiment merveilleuses! Et dire que tant de livres de controverse qui encombrent les bibliothèques n'ont pas un objet plus élevé! En vérité, c'est à douter de la raison humaine. Or, permettez-moi de vous répondre que *divin, divine*, employé au figuré, signifie, d'après l'Académie elle-même, *excellent, parfait dans son genre*, et que vous commettez bien une autre hérésie, quand vous prêtez aux esprits célestes la mine grosse et rebondie d'un moutard, et à la Vierge pure et sacrée les traits d'une Fornarine. Comment de telles contradictions dans le dogme n'auraient-elles pas donné lieu à mille dissidences, à mille disputes? Voici un trait qui prouve le cas qu'il en faut faire. Le fameux père Simon, jésuite, confesseur du roi, étant à Lyon, ses confrères crurent lui montrer une grande curiosité que de lui faire voir leur vaste bibliothèque, qui consistait toute en livres de scolastique. Comme il ne disait mot à la vue de ce fatras de livres, ils lui en témoignèrent leur surprise, en lui demandant s'il ne trouvait là rien de bon. « Pardonnez-moi, leur dit-il, tout cela me semble très-bon à donner aux pauvres, pour leur tenir lieu de fagots pendant l'hiver. »

Pour en revenir à notre sujet,— de tous les systèmes astronomiques, celui de *Copernic* est le plus parfait, comme répondant le mieux à toutes les exigences de la raison. Aussi est-il universellement adopté aujourd'hui. Selon ce système, que Copernic composa sur les idées de Pythagore, d'Aristarque de Samos, et du cardinal de Cuza, le soleil est situé au centre du monde, où il n'est soumis qu'à un mouvement de rotation sur lui-même, tandis que les planètes décrivent autour de cet astre, en tournant en même temps sur elles-mêmes comme une roue, des orbites plus ou moins étendues, suivant qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Les étoiles sont placées à une distance infinie du soleil. Copernic, né à Thorn en 1473, mourut en 1543. On représente l'*Astronomie* vêtue d'une robe bleue, couronnée d'étoiles, tenant d'une main un globe céleste et de l'autre un compas.

Atmosphère. s. f. (Du grec *atmos*, vapeur, et *sphaira*, sphère : sphère de vapeurs.) La masse d'air qui environne la terre. *La hauteur moyenne de l'atmosphère est de vingt lieues. Poids, pression de l'atmosphère. Atmosphère chargée de vapeurs. Cette petite pluie à rafraîchi l'atmosphère. La chaleur de l'atmosphère diminue considérablement à mesure qu'on s'élève.* C'est pour cela que les hautes montagnes sont couvertes de neiges perpétuelles. On a mesuré l'élévation à la quelle ces neiges commencent aux différentes latitudes. Elle est environ de 4900 mètres sous l'équateur, de 2800 mètres à 45 degrés de latitude, et de 1100 vers le 60e parallèle.

Il s'emploie comme mesure de force dans les machines. *Cette machine à vapeur résiste à une pression de vingt atmosphères.* (Acad.) — En physique, Tout fluide subtil et élastique qui enveloppe un corps, et en suit les mouvements. *L'atmosphère des planètes. L'atmosphère du soleil. On doute que la lune ait une atmosphère.* Quelquefois, dans sa course, la lune passe devant une étoile, et la cache quelque temps. Si la lune avait une atmosphère, la lumière de l'étoile éprouverait une réfraction; en sorte que nous verrions encore l'étoile après l'immersion réelle et nous la verrions de même avant l'émersion réelle. Le temps de l'occultation apparente serait pour ces deux raisons plus petit que le temps réel. Cependant on ne trouve aucune différence. Le temps donné par l'observation et le temps donné par le calcul sont parfaitement égaux. Donc la lune n'a point d'atmosphère. Cela connu, si l'on vient vous dire encore qu'il y a des hommes dans la lune, vous ne serez plus, je l'espère, aussi crédules. Mais les meilleures leçons ne vous corrigent pas. Ne mordez-vous pas encore tous les jours à l'hameçon des journalistes et des libraires?

Pourtant comment croire que la lune est inhabitée? qu'un globe aussi énorme, quoique plus petit que la terre, n'ait été suspendu au ciel que pour y servir de lampe de nuit? Au reste, que la lune soit privée d'atmosphère, ceci n'est, malgré les calculs

des astronomes, qu'une probabilité. Or la probabilité est en astronomie ce qu'est en théologie la vénialité. Un million de péchés véniels ne peuvent faire un péché mortel; un million de probabilités ne sauraient engendrer une certitude.

Et puis, comme dit plaisamment Fontenelle, d'ici à la lune les choses doivent être bien différentes. Vous croyez que les gens de la lune doivent habiter sur la surface de leur planète, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre. C'est tout le contraire, et, puisque nous habitons sur la surface de notre planète, j'en conclus qu'ils pourraient bien ne pas habiter sur la surface de la leur.

D'ailleurs les moyens de Dieu sont infinis; et il est bien ridicule qu'un être aussi borné que l'homme veuille en savoir plus que le Créateur.

Ne, sutor, ultra crepidam.

Atmosphère électrique. Fig. *Dans cette atmosphère de corruption et d'intrigue, il est difficile que la vertu ne s'altère point.*

Attraction. s. f. (En latin, *attractio*, d'*attrahere*, *attractum*, attirer.) Action d'attirer, force qui attire, force qui sollicite toutes les parties de la matière à se porter les unes vers les autres. On la nomme *attraction moléculaire*, ou *cohésion*, quand elle s'exerce entre des molécules homogènes, c'est à dire, de même nature; *affinité*, quand elle s'exerce entre des molécules hétérogènes; *pesanteur*, quand elle se produit entre la terre et les corps placés à la surface; *gravitation* ou *attraction planétaire*, quand on la considère dans les corps célestes. L'explication des phénomènes célestes par l'attraction est due à Newton (XVIIe siècle). C'est elle qui maintient la lune et les planètes dans leur orbite. Les marées semblent dues principalement à l'attraction de la lune. On a reconnu qu'elles suivent le passage de cet astre au méridien. Mais le soleil exerce aussi une grande influence sur ce phénomène. Aussi est-ce aux époques des syzygies qu'ont lieu les plus fortes marées, parce que l'attraction du soleil se combine alors avec celle de la lune. Il y a cependant un jour et demi d'intervalle entre l'instant des syzygies et celui des hautes marées, à cause de la grande distance qui sépare ces deux astres. Les marées deviennent insensibles vers les cercles polaires.

La *force de cohésion* s'appèle encore *affinité d'aggrégation*, par opposition à *affinité de composition*, qui répond au mot simple d'*affinité*.

Au dessus de cette *attraction matérielle* par laquelle s'explique si naturellement l'harmonie des corps, il faut nécessairement qu'il y en ait une autre, que les sophistes ont méconnue, et dont l'étude nous mènerait peut-être à la découverte des moyens propres à rétablir l'harmonie des âmes, troublée momentanément par quelque secousse extraordinaire et inexplicable. Voyez, en effet, les astres; voyez les animaux, les abeilles, les fourmis: L'unité la plus absolue, l'ordre, l'harmonie, le bonheur, voilà leur partage. Et sur quoi repose cette unité, cette harmonie? Evidemment sur la loi divine, si bien nommée *attraction*. Pourquoi, — quand les astres, et jusqu'aux insectes, tout dans la nature obéit à cette loi divine, à cette loi d'amour, — pourquoi l'homme seul ne peut-il être gouverné que par la violence? Quoi! Dieu, si souverainement bon et juste, aurait exclu l'homme seul du magnifique concert universel, pour l'abandonner à ses propres forces, c'est à dire, le rendre malheureux éternellement, tandis que des créatures bien inférieures à l'homme participeraient, elles, à cette bienfaisante unité! Celui qui dit cela est un blasphémateur. O philosophes, jetez donc là tous vos sophismes désespérants, abjurez votre vaine raison, dont l'impuissance est rendue évidente par une expérience de soixante siècles, et hâtez-vous de rentrer dans les voies de Dieu. Hâtez-vous, hâtez-vous vers lui, pour lui demander pardon de votre longue et criminelle révolte, cause unique de tous les maux qui accablent l'humanité. Reconnaissez enfin, à la vue de tant de misères, de tant de douleurs, de tant de sang versé, de tant d'oppressions, de tant d'injustices, de tant de crimes, qu'il n'est pas possible que Dieu ait voulu ce que nous voyons. Reconnaissez qu'il doit y avoir pour l'homme un état meilleur que cette immense prison sociale où l'ont jeté vos codes de l'enfer, violation manifeste des codes de Dieu, et travaillez, travaillez sans relâche à l'en retirer, pour le conduire vers ce but céleste, que vous indiquent les abeilles et les fourmis, pour le diriger désormais selon sa destination, pour n'en faire qu'un avec lui-même, avec Dieu, avec l'univers.

Aurore. s. f. (En latin *aurora*.) La lueur

brillante et rosée qui paraît dans le ciel, avant que le soleil soit sur l'horizon. *Le lever de l'aurore. Avant l'aurore. Les anciens avaient fait de l'aurore une divinité.* Chez les poètes classiques, *L'Aurore aux doigts de rose. Les pleurs de l'Aurore,* La rosée du matin, etc.

Aurore boréale, Phénomène lumineux qui paraît quelquefois la nuit du côté du nord. Il y a aussi des *aurores australes.* — Voilà encore une de ces merveilles qui confondent la science. D'où peut provenir cette lumière éclatante, cet incomparable arc-en-ciel coupé de gerbes de feu?

Quelques savants ont prétendu que ce phenomène était dû à l'électricité, opinion entièrement abandonnée aujourd'hui. Ce dont on ne peut guère douter, c'est qu'il y ait une liaison intime entre ce phénomène et le magnétisme terrestre.

Axe. s. m. (En latin *axis,* du grec *axôn,* essieu, pivot.) Ligne droite qu'on suppose passer par le centre de la terre et par les deux pôles. *L'axe du monde. L'axe de la terre.* On dit dans le même sens, *L'axe d'une planète. L'axe de Vénus, de Saturne,* etc. *L'axe du soleil.*

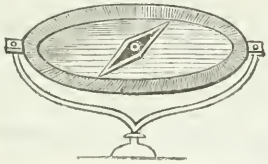
Azimut. s. m. (De l'arabe *as-semt,* chemin.) On appèle ainsi, tantôt l'angle compris entre le méridien d'un lieu et un cercle vertical quelconque, tantôt ce cercle vertical même. *L'azimut sert à faire trouver la position d'un astre.*

Azimut magnétique, L'arc de l'horizon compris entre le méridien d'un lieu et le méridien magnétique. Cet arc détermine la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Azimutal, ale. adj. Qui représente ou qui mesure les azimuts. *Instrument azimutal. Compas azimutal.* On dit quelquefois substantivement, *Un azimutal.*

Bolide. s. m. Voyez Aérolithe.

Boussole. s. m. (Du bas latin *boussola* ou *buxola,* boîte, fait de *buxus,* dérivé du grec *puxos,* buis.) Sorte de cadran au centre du quel est fixée une aiguille qui tourne librement sur son pivot, et dont la pointe aimantée se dirige toujours vers le nord.



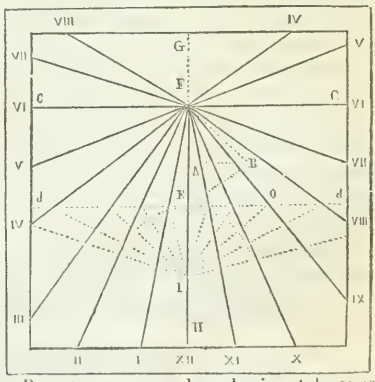
La boussole n'était pas connue des anciens. La découverte, l'invention de la boussole. L'invention de la boussole a été attribuée par les uns aux Chinois, par les autres à Flavio Gioja, Napolitain du XIII*e siècle, par d'autres enfin aux Provençaux, chez qui elle était connue sous le nom de marinette. Le principal usage de la boussole est sur mer. On se sert aussi de la boussole pour les opérations de l'arpentage. Se conduire par la boussole. Se servir de boussole. Consulter la boussole.* Voyez Aiguille aimantée.

— Fig., Guide, conducteur. *Soyez ma boussole.*

— Constellation de l'hémisphère boréal.

Bureau des longitudes, Établissement institué à Paris par une loi du 25 juin 1795. Il est chargé de rédiger la *Connaissance des temps,* ouvrage contenant les levers et couchers du soleil, de la lune, des planètes, leurs longitudes, latitudes, déclinaisons, ascensions, l'annonce de leurs éclipses, les occultations des principales étoiles, etc., pour chaque jour de l'année. Ce bureau publie en outre tous les ans l'*Annuaire du Bureau des longitudes.* Voyez Annuaire. *Le Bureau des longitudes* se compose de deux géomètres, de quatre astronomes, de deux anciens navigateurs, d'un géographe, d'un artiste opticien, d'un opticien adjoint, et de quatre astronomes adjoints.

Cadran. s. m. Superficie sur la quelle sont tracés les chiffres des heures, et où la marche du temps est indiquée, soit par un style, soit par une aiguille que meuvent des ressorts intérieurs. (Acad.) *Cadran solaire. Cadran équinoxial. Cadran polaire. Cadran horizontal.*



Pour tracer un cadran horizontal, ayez

une platine bien dressée de pierre ou d'ardoise, d'étain ou de cuivre, et tirez par le milieu la ligne G H qui deviendra la ligne de midi. Coupez-la à angles droits, environ aux deux tiers de sa longueur, par la ligne CC, qui deviendra la ligne de six heures tant du matin que du soir.

Puis de la jonction des deux lignes, la perpendiculaire GH et l'horizontale CC, élevez avec un rapporteur un angle qui soit, pour Paris, de 49 degrés, et pour tout autre endroit de la hauteur du pôle que le dictionnaire géographique indiquera.

Marquez sur cet angle un point B, qui déterminera la longueur que vous voulez donner au style ; tirez ensuite une ligne horizontale qui du point A de la méridienne GH aille joindre le point B, et vous aurez la hauteur de ce même style.

Du point B de la ligne FBO tirez une ligne qui se joigne en E à la méridienne, et portez-la avec le compas sur cette méridienne de E en I. Tirez ensuite une ligne horizontale *dEd*, et du point I, comme centre, tracez un demi-cercle qui touche le point E, et que vous diviserez en douze parties égales.

Du centre I, tirez dix lignes qui, passant par dix points de division du demi-cercle, aillent s'arrêter à la ligne *dEd*.

Du centre F, et par l'extrémité des lignes qui aboutissent à la ligne *dEd*, tirez huit lignes horaires. Prolongez au delà de F les seules lignes IV, V, VII, VIII ; puis marquez les heures ainsi qu'elles le sont ici, et le cadran sera tracé.

Il faut que le cadran soit bien de niveau, bien orienté. Pour le bien orienter on se sert de la boussole.

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire, posé sur un piédestal dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique fort embarrassé, apporte le cadran solaire à son maître, en lui disant : « Tenez, monsieur, cherchez l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas. »

Un monsieur, non moins spirituel, disait à son domestique d'aller voir l'heure au cadran solaire. « Mais, monsieur, il fait nuit, répond le domestique. — Qu'est-ce que cela fait ? Prends une chandelle, » répliqua le maître.

Cadran lunaire. Le cadran d'une horloge, d'une pendule, d'une montre. Cadran d'or, d'argent, d'émail. Le cadran de l'église.

Cadran, absolument, Cadran solaire. *Avez-vous vu le cadran qu'il a dans son jardin ?*

Cave, adj. *Lune cave*, Mois lunaire de vingt-neuf jours.

Centrifuge. adj. (Du grec *kentron*, en latin *centrum*, centre, et *pheugô*, en latin *fugio*, je fuis.) Qui tend à éloigner d'un centre. *Tout corps qui se meut circulairement à une force centrifuge.* Si l'on fait tourner un corps attaché à un fil, ce fil éprouvera pendant le mouvement une tension, qui sera précisément la *force centrifuge* ; ou plutôt, si, après avoir fait tournoyer un corps, on le laisse s'échapper, il prendra la direction de la tangente au point où il se sera échappé. C'est cette direction que suit la *force centrifuge*, et c'est sa combinaison avec la force centripète qui produit le mouvement circulaire du corps. Tous les corps tournant sur eux-mêmes éprouvent dans la direction perpendiculaire à leur axe une tension qui pour la terre a produit l'aplatissement qu'on observe aux pôles et le renflement de la partie située sous l'équateur.

Centripète. adj. (Du latin *centrum*, centre, et *petere*, aller vers.) Qui tend à approcher d'un centre. *Un corps qui se meut circulairement est retenu dans son orbite par une force centripète.* Quand on fait tourner un corps attaché au bout d'un fil, la main qui tient le fil représente la *force centripète*. La force centripète est toujours égale à la force centrifuge.

Cercle. s. m. (Du latin *circulus*.) Il se dit des pièces de forme circulaire qui entrent dans la composition de la *sphère armillaire*. Voyez ce mot. Il se dit aussi des Lignes circulaires fictives qui servent à représenter le mouvement des astres. On distingue Les *grands cercles* et les *petits cercles*. Les grands cercles sont ceux qui ont pour centre le centre même de la terre, et la divisent en deux parties égales appelées *hémisphères*. Les grands cercles de la sphère sont l'*équateur*, le *méridien*, l'*horizon*, l'*écliptique*, et les deux *colures*. Les *petits cercles* comprennent les *tropiques* et les *cercles polaires*, qui divisent la terre en cinq zones.

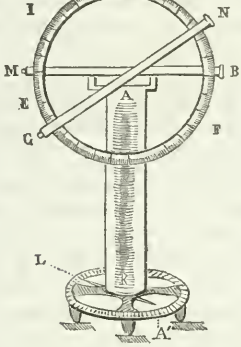
Cercles polaires. Les *cercles polaires* sont des cercles parallèles à l'équateur et distants du pôle de 23° 1/2. On nomme celui du nord *cercle polaire arctique*, ou simplement, *cercle arctique*, et celui du sud *cercle polaire antarctique*, ou simplement, *cercle antarctique*.

Cercle d'apparition perpétuelle, Petit cercle, parallèle à l'équateur, et décrit du point le plus septentrional de l'horizon. Toutes les étoiles renfermées dans ce cercle ne se couchent jamais et sont toujours présentes sur l'horizon.

Cercle d'occultation perpétuelle, Cercle parallèle à l'équateur, et décrit du point le plus méridional de l'horizon.

Cercle équatorial. Voyez ÉQUATORIAL.

Cercle répétiteur, Instrument dont voici la figure et la description, empruntées à l'Encyclopédie de la jeunesse.



« AR est un axe vertical, mobile, qui en tournant sur lui-même entraîne une petite barre AL, nommée *alidade,* sur le cercle fixe gradué, qui est horizontal; AR supporte un cercle vertical EDF gradué, dans le plan du quel est l'alidade, et l'entraîne dans son mouvement. Autour de ce cercle et fixée au centre tourne une lunette CN, comme un diamètre mobile. L'autre lunette BM sert à viser un objet terrestre comme *point de repère* (1), afin de s'assurer que l'instrument n'a pas changé de place. (On place ordinairement au foyer d'une lunette deux fils en croix excessivement minces qui servent à fixer un objet avec plus de précision.)

» Les lunettes du cercle répétiteur portent à leurs foyers respectifs deux fils à angle droit, dont l'un est et demeure toujours horizontal. Prenons une étoile au moment de son lever, mettons-la dans le champ de la lunette, sous la croisée des fils. En faisant mouvoir convenablement l'axe AR et la lunette CN, nous pourrons suivre l'étoile pendant tout le temps qu'elle sera au dessus de l'horizon. Il arrivera un moment où elle cessera de monter; elle paraîtra stationnaire. A ce moment lisons avec soin la division marquée par l'alidade sur le petit cercle; supposons par exemple que ce soit 45°, puis recommençons cette opération sur des étoiles plus hautes et plus basses, et chaque fois nous trouverons que l'alidade marquera sur le petit cercle 45°, lorsque les étoiles paraîtront stationnaires, ou, ce qui revient au même, lorsqu'elles seront au *point culminant* de leur course. Il résulte de là que les points culminants des courbes décrites par les étoiles sont contenus dans un même plan, le quel est vertical puisqu'il passe par l'axe AR de l'instrument, qui, par sa construction, est vertical. Ce plan, appelé *plan méridien*, ou simplement *méridien,* passe donc par le zénith et le nadir. Il est d'une importance extrême, et le cercle répétiteur va encore nous donner un moyen de déterminer sa position par la méthode dite des *hauteurs correspondantes.* Le méridien coupant en deux parties égales la courbe décrite par chaque étoile, il s'ensuit que tout se passe de la même manière à droite et à gauche de ce plan. Prenons une étoile déjà à une certaine hauteur au dessus de l'horizon, dirigeons sur elle la lunette CN, et plaçons-la (l'étoile) sur le fil horizontal. Lisons alors la division indiquée par le cercle EDF, supposons que ce soit 15°; lisons aussi la division marquée par l'alidade A'L, nous trouvons 25°. L'étoile, après avoir passé le méridien, s'abaissera de plus en plus vers l'horizon; il y aura un moment où elle sera à la même hauteur que dans la première observation. Faisons tourner l'instrument autour de l'axe AR; attendons que l'étoile se trouve dans le champ de la lunette au dessous du fil horizontal. A ce moment lisons la division à laquelle s'est arrêtée l'alidade A'L, supposons que ce soit 65°; ajoutons 25 et 65, nous aurons 90; la moitié est 45, donc 45° sera la division indiquée par l'alidade A'L, lorsque le cercle EDF sera dans le plan du méridien. On voit que par la méthode des hauteurs correspondantes nous avons facilement déterminé le méridien. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas observer l'étoile au

(1) Marque que l'on fait sur un mur, sur un jalon, sur un terrain, etc., pour indiquer ou retrouver un alignement, un niveau, une hauteur, une distance.

moment où elle cessera de s'élever? on aurait tout de suite la direction du méridien. La raison en est que très-peu avant et très-peu après son passage, à cause de la lenteur du mouvement, l'étoile paraît un certain temps stationnaire, et qu'alors la direction du méridien ne serait pas obtenue avec précision. »

Oh! que la science est une belle chose! Et pourtant, je ne cesserai de le répéter, la poésie l'emporte encore sur la science, n'en déplaise aux Journal des Débats et autres *positivistes*.

« Que gagnerai-je, disait Voltaire, à connaître le chemin de la lumière, et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au dessus. »

Cercle mural, Instrument propre à l'observation des déclinaisons. « Un cercle mural est un cercle en cuivre divisé avec un soin extrême; ce cercle est fixé contre un mur d'une grande solidité, d'où lui est venu le nom de mural. Ce mur est vertical, et l'on s'arrange de manière que le plan du cercle coïncide exactement avec le méridien. On a placé au centre du cercle une lunette qui fait corps avec lui. Cette lunette à un réticule portant un fil horizontal. Lorsque l'on vise un astre avec la lunette, un index placé convenablement indique la division marquée par le cercle dans la position de la lunette que l'on considère. Pour déterminer les déclinaisons des étoiles, il faut d'abord connaître la division marquée par l'index, lorsque la lunette est dirigée vers le pôle (soit 14° cette division). Le pôle étant distant de l'équateur de 90°, on connaîtra donc aussi la division marquée par l'index lorsque la lunette sera dirigée sur l'équateur; ce sera 94° 0' 0". (On suppose que les divisions sont comptées du nord au midi; le contraire pourrait avoir lieu, mais ce serait toujours le même raisonnement et l'objet d'une convention spéciale.) Supposons qu'on observe une étoile à son passage au méridien, et qu'on trouve que l'index marque 99° 0' 0". — La différence 5 indique sa déclinaison; et, comme les divisions vont du nord au midi, il s'ensuit que cette déclinaison est boréale. Pour déterminer la division marquée par l'index, lorsque la lunette sera dirigée vers le pôle, il suffira de faire l'observation des deux passages au méridien d'une étoile circompolaire, parce que le pôle étant évidemment au milieu de l'arc du méridien déterminé par les deux passages, il suffira de prendre la moyenne des deux lectures, c'est à dire, d'ajouter deux et de diviser par le même nombre. Dans un observatoire la lunette méridienne et le cercle mural sont appelés les *instruments méridiens*. » (*Encyclopédie de la jeunesse.*)

Cérès. s. f. Planète située entre Mars et Jupiter. Voyez le *Tableau des planètes*, page 514.

Chronologie. s. f. (Du grec *chronos*, temps, et *logos*, discours, traité, science.) Science des temps, connaissance des époques. *Les modifications du terrain, la géographie, l'histoire, sont les fondements de la chronologie. Les principales époques d'où partent les chronologistes pour arriver à la connaissance précise des temps sont les ères.* Voyez ÈRE, ÉPOQUE, PÉRIODE. *Il y a plusieurs systèmes de chronologie. Chronologie sacrée,* par Usserius ou Usher, l'un des plus grands hommes du XVIIe siècle, né à Dublin. *Exacte chronologie. Chronologie obscure. Cela ne s'accorde pas avec la bonne chronologie. Chronologie des rois d'Égypte. Il sait bien la chronologie.*

Ciel. s. m. Au pl. CIEUX. (Du latin *cœlum.*) L'espace indéfini dans le quel se meuvent tous les astres; La partie de cet espace que nous voyons au dessus de nos têtes. *Les étoiles du ciel. L'immensité des cieux. On ne voit ni ciel ni terre.* Les anciens croyaient à l'existence de plusieurs cieux de matière solide et transparente; c'est par allusion à cette idée qu'on dit : *Saint Paul fut enlevé au troisième ciel, Les cieux des planètes, Le ciel empyrée, Le ciel de la lune, Le ciel de Mars,* etc. (ACAD.)

Fig. et fam., *Être ravi au troisième ciel, au septième ciel,* Éprouver une satisfaction très-vive, une grande joie. Fig. et fam., *Élever quelqu'un jusqu'au ciel, jusqu'au troisième ciel,* Le louer extraordinairement. Fig., *La voûte du ciel, des cieux,* Le ciel, le firmament. *Ces choses sont éloignées comme le ciel et la terre,* Il y a entre elles une très-grande différence. Prov., *Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes de prises,* Se dit pour se moquer d'une supposition absurde. Fig. et fam., *Remuer ciel et terre,* Faire tous ses efforts pour réussir.

Ciel, Les astres. *Les influences du ciel,* Les prétendues influences des astres.

— L'air, l'atmosphère. *Ciel serein. Ciel clair. Ciel obscur. Un ciel chargé de nuages. Un ciel sans nuages. La rosée du ciel. Les oiseaux du ciel. L'état du ciel. Le feu du ciel.* La foudre. *L'azur du ciel. Couleur bleu de ciel.* Couleur d'un bleu tendre. Fig., dans l'Ecriture, *Un ciel, des cieux d'airain.* Un temps sec et aride, pendant le quel il ne tombe ni pluie ni rosée.

— Climat, pays. *Un ciel tempéré. Un beau ciel. Changer de ciel. Ceux qui voyagent changent de ciel, mais non de nature. Vivre sous un ciel étranger, sous un ciel inconnu. Le ciel de l'Italie est un des plus beaux ciels de l'Europe.*

L'Académie ne dit *ciels* au pluriel, au lieu de *cieux*, qu'en parlant d'une décoration qui imite le ciel ou de la partie d'un tableau qui représente l'air. *O ciel de mon pays, que tu étais beau, quand tu éclairais mon père et ma mère!*

— Le séjour des bienheureux, le paradis. *Gagner le ciel. Le royaume des cieux. La pratique de l'Evangile est le chemin du ciel. La liberté est comme le royaume des cieux, les violents l'emportent.* Fig., *Voir les cieux ouverts*, Avoir une grande joie.

— La Divinité, la Providence. *Grâces* ou *grâce au ciel. Offenser le ciel. Invoquer le ciel.* Etc., etc.

Les Grecs avaient divinisé le ciel sous le nom de *Cœlus* ou d'*Uranus*. C'était, selon eux, le plus ancien des dieux et le fils de la Terre. Il eut un grand nombre d'enfants. Saturne, l'un d'eux, surprit son père pendant la nuit, et le mutila avec une faux. Du sang qui coula sur la terre naquirent les géants, les furies, et les nymphes Melies. Le reste fut jeté dans la mer, et de l'écume qui s'en éleva, fut formée Vénus, que les flots portèrent dans l'île de Chypre.

Circompolaire. adj. (Du latin *circum*, autour, et *polus*, pôle.) Qui environne les pôles terrestres. *Les régions, les mers circompolaires.* Il s'emploie plus particulièrement en astronomie, et se dit, dans chaque lieu, des étoiles et des constellations assez voisines du pôle pour que leur cercle diurne se trouve tout entier au dessus de l'horizon; ce qui les rend constamment visibles, soit à l'œil nu, soit avec des instruments. (Acad.) *La petite Ourse est une constellation circompolaire pour l'Europe.* (*Idem.*)

Climat. s. m. (Du grec *klima*.) Partie du globe terrestre comprise entre deux cercles parallèles à l'équateur, et telle que le jour du solstice d'été est plus long d'une demi-heure, par exemple, sous le second de ces cercles que sous le premier. *Les anciens ne connaissaient que sept climats. Climat méridional. Climat septentrional. La terre se divise en climats d'heure et en climats de mois. Les géographes modernes ne comptent plus par climats, mais par degrés de latitude.*

— Chacune des lignes qui marquent sur le globe la division des climats. *Le premier, le second climat passe par tel lieu.*

— Région, pays, par rapport à la température. *Climats chauds. Climats tempérés. Climats froids.* « Les premiers sont compris entre les deux tropiques jusqu'au 30e degré de latitude boréale et australe; les seconds commencent vers le 31e degré, et s'étentendent jusqu'au 55e ou 60e; les derniers sont situés entre les cercles polaires. Voyez Zone. Dans les climats chauds la température moyenne est de 22 à 25 degrés; la vie y est rapide; les habitants en sont mous, nerveux, exaltés, vindicatifs, lascifs, enclins au fanatisme. Les peuples des climats extrêmement froids sont en général trapus, rabougris, de petite taille, de caractère timide, etc. Ceux des climats tempérés participent à la fois des qualités des climats chauds et des climats froids, et présentent l'organisation la plus heureuse. » (*Dictionnaire encyclopédique de* Charles Saint-Laurent.) *Climat doux. Climat agréable. L'influence, les effets du climat. Heureux climat. Changer de climat. Passer dans un autre climat.*

CLIMATÉRIQUE. adj. *An climatérique, année climatérique*, Chaque septième année de la vie humaine, et particulièrement la soixante-troisième, qu'on appèle aussi *la grande climatérique*, et absolument *la climatérique. Il est mort dans son année climatérique, dans sa climatérique. Les anciens croyaient à l'influence des années climatériques sur la santé, la vie, ou la fortune.* (Acad.) *Les états ont leurs années climatériques aussi bien que les hommes.*

En médecine, il se dit de certaines époques de la vie où il survient de grands changements, indépendamment de l'ordre numérique des années. *L'époque de la puberté est une époque climatérique.* (Acad.)

Colure. s. m. (Du grec *kolouros*, mutilé, écourté, de *kolouô*, je coupe, et *oura*, queue; parce que, dit-on, ne se montrant jamais entiers sur l'horizon, les *colures* semblent avoir en quelque sorte la *queue coupée.*) Chacun des deux grands cercles de la sphère qui coupent l'équateur et le zodiaque en quatre parties égales, et qui servent à marquer les quatre saisons de l'année. *Colure des équinoxes*, Celui qui passe par les points équinoxiaux. *Colure des solstices*, Celui qui passe par les points solsticiaux.

Comète. s. f. Voyez page 526.

Comput. s. m. (Du latin *computum*, compte, calcul.) Il ne s'emploie qu'en parlant des supputations de temps qui servent à régler le calendrier ecclésiastique, telles que le *cycle solaire*, le *nombre d'or*, l'*épacte*, l'*indiction romaine*, et la *lettre dominicale. Le comput ecclésiastique.*

Computiste. s. m. Celui qui travaille au comput et à la composition du calendrier ecclésiastique.

Conjonction. s. f. Rencontre apparente de deux planètes dans un même point de quelque signe. *Saturne et Vénus étaient en conjonction. La conjonction du soleil et de Mercure. La conjonction est le premier aspect, comme l'opposition est le dernier. La lune se trouve tous les mois en conjonction avec le soleil; c'est ce qu'on nomme* nouvelle lune. *Conjonction héliocentrique*, Celle qu'on observerait, si l'on était dans le soleil. *Conjonction géocentrique* ou *vue de la terre. Les conjonctions géocentriques des planètes sont inférieures ou supérieures, selon que les planètes sont entre la terre et le soleil, ou selon*

que le soleil est entre la terre et la planète. Conjonction vraie, Celle où les deux astres ont une même latitude et une même longitude. *Conjonction apparente*, Celle où les deux astres, ayant la même longitude, n'ont pas la même latitude. Absol., *La conjonction de la lune*, La rencontre de la lune avec le soleil dans un même point du zodiaque. *Quand la lune est en conjonction elle n'est pas visible.*

Cosmogonie. s. f. (Du grec *kosmos*, univers, et *gonos*, génération : science ou système de la formation de l'univers.) *La cosmogonie d'Hésiode. La cosmogonie de Buffon. La cosmogonie de Moïse* ou la *Genèse.* Les cosmogonies de l'Orient et de l'Inde, qui paraissent être les plus antiques de toutes, admettent un déluge à l'origine des choses. Une des plus curieuses cosmogonies est la *cosmogonie scandinave*, développée dans les premiers livres de l'Edda. Suivant cet écrit, deux mondes existaient en même temps avant le monde d'aujourd'hui : au sud *Muspelzheimer* (1) ou le pays du feu et de la lumière, au nord *Niflheimer* (2), et pays du brouillard et du froid. Ces deux mondes étaient séparés par l'abîme *Ginungagap* (3). De la glace formée par l'eau des fleuves qui sortaient des puits *Yvergelmir*, et congelée dans le Ginungagap, naquit le géant *Himer* ou *Ymir*, qui fut tué par les trois dieux *Othin*, *Willi*, et *Wé*, fils du géant *Borr*. Les trois frères traînèrent le corps d'Ymir dans l'abîme, et en formèrent le monde que nous habitons. Son sang devint la mer et les eaux ; sa chair le continent ; ses cheveux produisirent les arbres et les plantes, ses os les montagnes. Son crâne forma le ciel. Selon la même croyance, la terre est ronde comme un anneau, la mer l'entoure, et les géants habitent ses bords. De plus, l'univers et les dieux eux-mêmes doivent être détruits au dernier jour.

Cosmogonique. adj. Qui appartient, qui a rapport à la cosmogonie. *Système cosmogonique.*

Cosmographe. s. m. Celui qui sait la cosmographie. *Savant cosmographe.*

Cosmographie. s. f. (Du grec *kosmos*, monde, univers, et *graphô*, je décris.) Science qui s'occupe de la description de l'univers, et qui comprend la *géographie*, ou description générale de la terre, et l'*uranographie*, ou description des astres, l'une des divisions de l'astronomie. *Il sait bien la cosmographie.*

Cosmographique. adj. Qui appartient, qui a rapport à la cosmographie. *Description cosmographique. Table cosmographique.*

Cosmologie. s. f. (Du grec *kosmos*, monde, et *logos*, discours, traité.) Science des lois générales par les quelles le monde physique est gouverné. *Traité de cosmologie.*

Cosmologique. adj. Qui appartient, qui a rapport à la cosmologie.

Cosmopolite. s. m. (Du grec *kosmos*, monde, et *polites*, citoyen : citoyen du monde,) Il se dit de Celui qui a pour tous les pays la même affection que pour sa patrie, qui s'intéresse à tous les hommes également. *Un ancien philosophe à qui l'on demandait de quel pays il était répondit : Je suis cosmopolite.*

LE COSMOPOLITE.

« — Vous vous occupez de géographie, Monsieur ? C'est une riche étude, pour vous surtout, qui, à ce qu'on assure, avez vu autant de pays qu'il y en a de gravés sur cet atlas.

« — Oui, Monsieur, répondit le comte, j'ai voulu faire sur l'espèce humaine prise en masse ce que vous pratiquez chaque jour sur des exceptions, c'est à dire, une étude physiologique. J'ai pensé qu'il me serait plus facile de descendre ensuite du tout à la partie que de monter de la partie au tout. C'est un axiôme algébrique qui veut que l'on procède du connu à l'inconnu, et non pas de l'inconnu au connu.

« — Ah ! vous philosophez, reprit Villefort après un instant de silence, pendant le quel, comme un athlète qui rencontre un rude adversaire, il avait fait provision de forces. Eh bien ! Monsieur, parole d'honneur, si comme vous je n'avais rien à faire, je chercherais une moins triste occupation.

« — Il est vrai, Monsieur, reprit Monte-Cristo, que l'homme est une laide chenille pour celui qui l'étudie au microscope solaire. Mais vous venez de dire, je crois, que je n'avais rien à faire. Voyons, par hasard croyez-vous avoir quelque chose à faire, vous, Monsieur ? ou, pour parler plus clairement, croyez-vous que ce que vous faites vaille la peine de s'appeler quelque chose ?

« L'étonnement de Villefort redoubla à ce second coup si brutalement porté par son étrange adversaire. Il y avait long-

(1) Prononcez *monspelzhaim'r*. (2) Prononcez *niflhaim'r*. (3) Prononcez *guinoungagap*.

temps que le magistrat ne s'était entendu dire un paradoxe de cette force, ou, plutôt, pour parler plus exactement, c'était la première fois qu'il l'entendait.

« Le procureur du roi se mit à l'œuvre pour répondre.

« — Monsieur, dit-il, vous êtes étranger, et, — vous le dites vous même, je crois, — une portion de votre vie s'est écoulée dans les pays orientaux. Vous ne savez donc pas combien la justice humaine, si expéditive en ces contrées barbares, a chez nous des allures prudentes et compassées?

« — Si fait, Monsieur, si fait. C'est le *pede claudo* antique. Je sais tout cela, car c'est surtout de la justice de tous les pays que je me suis occupé; c'est la procédure criminelle de toutes les nations que j'ai comparée à la justice naturelle; et, je dois le dire, Monsieur, c'est encore cette loi des peuples primitifs, c'est à dire, la loi du talion que j'ai le plus trouvée selon le cœur de Dieu.

« — Si cette loi était adoptée, Monsieur, elle simplifierait fort nos codes, et c'est pour le coup que les magistrats n'auraient, comme vous le disiez tout à l'heure, plus grand' chose à faire.

« — Cela viendra peut-être. Vous savez que les inventions humaines marchent du composé au simple, et que le simple est toujours la perfection.

« — En attendant, Monsieur, dit le magistrat, nos codes existent avec leurs articles contradictoires, tirés des coutumes gauloises, des lois romaines, des usages francs. Or la connaissance de toutes ces lois-là, vous en conviendrez, ne s'acquiert pas sans de longs travaux, et il faut une longue étude pour acquérir cette connaissance et une grande puissance de tête, cette connaissance une fois acquise, pour ne pas l'oublier.

« — Je suis de cet avis-là, Monsieur; mais tout ce que vous savez, vous, à l'égard de ce code français, je le sais moi non seulement à l'égard de ce code, mais à l'égard du code de toutes les nations. Les lois anglaises, les lois turques, les lois japonnaises, les lois indoues, me sont aussi familières que les lois françaises. J'avais donc raison de dire que, relativement (vous savez que tout est relatif, Monsieur), que, relativement à tout ce que j'ai fait, vous avez bien des choses à faire, et que, relativement à ce que j'ai appris, vous avez encore bien des choses à apprendre.

« — Mais dans quel but avez-vous appris tout cela? reprit Villefort étonné.

Monte-Cristo sourit.

« — Bien, Monsieur, dit-il; je vois que, malgré la réputation qu'on vous a faite d'homme supérieur, vous voyez toutes choses au point de vue matériel et vulgaire de la société, commençant à l'homme et finissant à l'homme, c'est à dire, au point de vue le plus restreint et le plus étroit qu'il a été permis à l'intelligence humaine d'embrasser.

« — Expliquez-vous, Monsieur, dit Villefort de plus en plus étonné; je ne vous comprends pas... très-bien.

« — Je dis, Monsieur, que, les yeux fixés sur l'organisation sociale des nations, vous ne voyez que les ressorts de la machine, et non l'ouvrier sublime qui la fait agir.

Je dis que vous ne reconnaissez devant vous et autour de vous que les titulaires des places dont les brevets ont été signés par des ministres ou par un roi, et que les hommes que Dieu a mis au dessus des titulaires des ministres et des rois en leur donnant une mission à poursuivre au lieu d'une place à remplir, je dis que ceux-là échappent à votre courte vue.

C'est le propre de la faiblesse humaine aux organes débiles et incomplets. Tobie prenait l'ange qui devait lui rendre la vue pour un jeune homme ordinaire. Les nations prenaient Attila, qui devait les anéantir, pour un conquérant comme tous les conquérants, et il a fallu que tous deux révélassent leurs missions célestes pour qu'on les reconnût; il a fallu que l'un dît: —Je suis l'ange du Seigneur, — et l'autre: — « Je suis le marteau de Dieu, pour que l'essence divine de tous deux fût révélée.

« — Alors, dit Villefort, de plus en plus étonné, et croyant parler à un illuminé ou à un fou, vous vous regardez comme un de ces êtres extraordinaires que vous venez de citer

« — Pourquoi pas? dit froidement Monte-Cristo.

« — Pardon, Monsieur, dit Villefort abasourdi, mais vous m'excuserez, si en me présentant chez vous j'ignorais me présenter chez un homme dont les connaissances et dont l'esprit dépassent de si loin les connaissances ordinaires et l'esprit habituel des hommes. Ce n'est point l'usage chez nous, malheureux corrompus de la civilisation, que les gentilshommes, posses-

seurs comme vous d'une fortune immense, du moins à ce qu'on assure, remarquez que je n'interroge pas, que seulement je répète, ce n'est pas l'usage, dis-je, que ces privilégiés des richesses perdent leur temps à des spéculations sociales, à des rêves philosophiques faits tout au plus pour consoler ceux que le sort a déshérités des biens de la terre.

« — Eh ! Monsieur, reprit le comte, êtes-vous donc arrivé (1) à la situation éminente que vous occupez sans avoir admis et même sans avoir rencontré des exceptions ? Et n'exercez-vous jamais votre regard, qui aurait cependant tant besoin de finesse et de sûreté, à deviner d'un seul coup sur quel homme est tombé votre regard ? *Un magistrat ne devrait-il pas être, non pas le meilleur applicateur de la loi, non pas le plus rusé interprète des obscurités de la chicane, mais une sonde d'acier pour éprouver les cœurs, mais une pierre de touche pour essayer l'or dont chaque âme est toujours faite avec plus ou moins d'alliage?*

« — Monsieur, dit Villefort, vous me confondez, sur ma parole, et je n'ai jamais entendu parler personne comme vous faites.

« — C'est que vous êtes constamment resté enfermé dans le cercle des conditions générales, et que vous n'avez jamais osé vous élever d'un coup d'aile dans les sphères supérieures que Dieu a peuplées d'êtres invisibles ou exceptionnels.

« — Et vous admettez, Monsieur, que ces sphères existent, que les êtres exceptionnels et invisibles se mêlent à nous ?

« — Pourquoi pas ? Est-ce que vous voyez l'air que vous respirez, et sans le quel vous ne pourriez pas vivre ?

« — Alors nous ne voyons pas les êtres dont vous parlez ?

« — Si fait, vous les voyez quand Dieu permet qu'ils se matérialisent ; vous les touchez, vous les coudoyez, vous leur parlez, et ils vous répondent.

« — Ah ! dit Villefort en souriant, j'avoue que je voudrais bien être prévenu quand un de ces êtres se trouvera en contact avec moi.

« — Vous avez été servi à votre guise, Monsieur, car vous avez été prévenu tout à l'heure, et maintenant encore je vous préviens.

« — Ainsi vous-même...

« — Je suis un de ces êtres exceptionnels, oui, Monsieur; et, je le crois, jusqu'à ce jour aucun homme ne s'est trouvé dans une position semblable à la mienne. Les royaumes des rois sont limités, soit par des montagnes, soit par des rivières, soit par un changement de mœurs, soit par une mutation de langage. Mon royaume à moi est grand comme le monde, car je ne suis ni Italien, ni Français, ni Indou, ni Américain, ni Espagnol : je suis *cosmopolite.* » (Alexandre Dumas.)

J'ai dit que *tout grand écrivain porte la grammaire inhérente en lui comme le soleil la lumière.* M. Alexandre Dumas vient puissamment en aide à cette assertion, car je ne sache pas que ce fougueux écrivain ait perdu beaucoup de temps à étudier Restaut et Lhomond. Cependant son style est non seulement chaud et coloré, plein de saveur et d'éclat, mais encore parfaitement clair et correct, parfaitement classique, dans la véritable acception de ce mot. Y a-t-il dans tout ce long morceau, non moins précieux pour le fond que pour la forme, une seule de ces fautes grossières que consacre la *Grammaire Nationale,* sous prétexte qu'elles émanent des vrais modèles en l'art d'écrire ? Eh ! je ne sache pas que l'art d'écrire correctement ait jamais été porté plus haut que de nos jours ! Je ne sache pas que la langue ait jamais été maniée plus habilement ! car ce n'est pas précisément la langue qui fait grands Corneille et Molière, auteurs nécessairement très-incorrects. Ce qui les met si haut au dessus de tous, c'est la pensée, sublime foyer de lumière dont les rayons sont des éclairs. Mais peut-on nier que, si la langue que nous possédons eût été leur bien, Corneille et Molière ne fussent encore plus beaux, sinon plus grands ? D'ailleurs il faut bien distinguer entre la langue et le style. De ce que le style de Marot et de Rabelais est admirable, ce n'est pas une raison pour écrire ou pour parler comme Rabelais ou Marot. Libre à vous de penser comme eux, d'avoir leur esprit, leur originalité, leur piquant, mais non de vous exprimer absolument de même. La langue transformée par Corneille et Molière, et dès lors assujétie à une syntaxe désormais invariable, résiste encore quelquefois à la volonté de ses maîtres ; mais, remarquez-le bien, ce n'est guère que lorsque la pensée

(1) Le texte porte *en êtes-vous donc arrivé.* Évidemment, c'est une faute d'impression.

sommeille, et n'a plus assez d'énergie pour dompter la langue, que celle-ci par instants se dérobe au joug. Par exemple, partout où Corneille est lui-même, c'est à dire, partout où il est grand, son style est correct et d'une pureté irréprochable. Certes, il n'y a pas de fautes dans les vers suivants :

De quelque rude coup qu'il m'ose avoir frappée,
Souviens-toi que je suis veuve du grand Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine... Mon courage est encore au dessus.

On en trouve à peine une on deux dans la fameuse scène entre Auguste et Cinna. C'est que la correction, je l'ai déjà dit, est inséparable de tout bon style, car la correction dénote que l'on sait penser. Si la pensée de Lamartine n'était parfois si vague qu'il est difficile à l'œil le plus exercé de la bien saisir, ses vers ne présenteraient pas de ces négligences déplorables qui déparent les lignes d'ailleurs si suaves, si ravissantes, de ses tableaux. Ou plutôt, si Lamartine, le grand poète, ne jugeait pas indigne de lui de discipliner un peu son imagination, en la soumettant aux règles de l'art, son style, parfois un peu diffus, y gagnerait beaucoup en force et en précision.

LES RÈGLES DE L'ART.

L'onde qui coule libre et sans frein dans la plaine,
Si pure qu'elle fût à sa source, en chemin
Se ternit, devient trouble, et bientôt, toute pleine
De sable et de limon, se perd dans un ravin.
Mais que l'art, dans son cours, lui fasse violence,
Condensée, elle gagne un élan sans pareil;
Et bientôt, libre et fière, au ciel elle s'élance
En jets de diamant, qui brillent au soleil.
Or vous me comprenez : cette onde est le génie,
Qui, s'il n'est comprimé, perd sa force infinie,
Et s'use sur la terre en efforts impuissants.
Mais que l'art, enchaînant sa course vagabonde,
Le contraigne à jaillir, il s'élève, et le monde,
Pour mieux voir et sentir, demande d'autres sens.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Que Lamartine, le divin poète, ne se fasse pas illusion; bien sûr ces négligences, qu'il traite comme peu de chose, lui nuiront dans l'avenir. Qu'on me qualifie de puriste tant qu'on voudra, mais dans le plus beau vers une faute de grammaire me fait l'effet d'une chenille sur une fleur. Tant que j'aurai pour moi des hommes comme Victor Hugo, Alfred de Vigny, Georges Sand, dont le style est aussi pur que la pensée est claire, peu m'importe ce que penseront de moi les grammairiens, les maîtres de langue, et autres collets montés de la même espèce. Rien ne m'empêchera de leur crier sur les toits :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Ce qui me révolte, ce qui m'aigrit, ce qui me met hors de moi, c'est de voir, au nom même de cette pureté de langage que je défends, les vivants sans cesse immolés sur le tombeau des morts. Les grands poètes, les grands écrivains, les bons écrivains abondent de nos jours; on les voit, on les touche, on les coudoie, on leur parle, on les lit, et on ne les connaît point. Le catalogue de MM. Noël et Chapsal, ce catalogue volumineux, publié sous le titre de *Leçons françaises de littérature et de morale*, est toujours à l'ordre du jour. Marmontel, Delille, Saint-Lambert, Piron, Voltaire, Berchoux, Parny, J.-B. Rousseau, Rulhière, Gresset, Colardeau, Thomas, sont toujours les écrivains classiques par excellence, les parfaits modèles qu'on nous propose.

Cependant nulle part les fautes de toute espèce n'abondent autant que dans les œuvres de ces écrivains. Certes, si les lettres ont dégénéré sous quelques rapports, sous bien d'autres elles se sont perfectionnées. C'est ce que nous aurons peut-être plus d'une fois l'occasion de démontrer dans le cours de cet ouvrage.

En attendant le préjugé tient bon. C'est une mauvaise herbe qu'il n'est pas aisé d'extirper.

C'est une chose déplorable de voir avec quel empressement on fait revivre les morts et mourir les vivants.

Cosmopolite, se dit aussi familièrement de celui qui parcourt tous les pays sans jamais avoir de demeure fixe, ou qui se prête aisement aux usages, aux mœurs des pays où il se trouve. *C'est un cosmopolite, un vrai cosmopolite.*

Adjectivement, *Un philosophe cosmopolite, une existence cosmopolite.*

Couchant. s. m. La partie occidentale de la terre. *Cette région est au couchant, vers le couchant. Du levant au couchant. Entre le midi et le couchant. Du côté du couchant.* — L'endroit de l'horizon où le soleil se couche. *Le couchant d'hiver, le couchant d'été. Maison exposée au couchant.* Fig. et poét., chez les classiques, *Être, toucher à son couchant*, Vieillir, baisser, s'éteindre. *Ce beau génie était à son couchant.*

Couronne. s. f. Météore qui paraît en forme de cercle lumineux autour du soleil et de la lune.

Cycle. s. m. (Du grec *kyklos.*) *Cercle, période* ou révolution toujours égale d'un

certain nombre d'années, pendant la quelle les mêmes phénomènes se reproduisent constamment et dans le même ordre. *La plupart des cycles servent à établir une concordance entre les années lunaires et les années solaires.* Les cycles principaux des Grecs étaient la *diétéride* ou période de deux ans, qui comprenait 730 jours; l'*octaétéride* ou période de huit ans, qui comprenait 2922 jours; le *cycle de Calippe*, de 76 ans, comprenant 27,759 jours; et le *cycle d'Hipparque*, de 304 ans, formé de 111,035 jours.

Cycle solaire, Période de vingt-huit années, au bout des quelles l'année recommence par les mêmes jours. *Après le cycle solaire, les lettres dominicales reviennent à leur première place, et procèdent dans le même ordre qu'auparavant.*

Cycle lunaire, ou *ennéadécaétéride*, Période de dix neuf ans, au bout de la quelle le soleil et la lune se rencontrent à peu près dans le même lieu du ciel où ils étaient au commencement. On compte cette période par dix-neuf nombres qui se succèdent dans leur ordre naturel, depuis 1 jusqu'à 19. Puis on recommence. Il fut invente par l'Athénien Méthon, d'où on le nomme aussi *Période méthonique*. Le nombre qui désigne l'année du cycle lunaire s'appèle le *nombre d'or*. Il servait à marquer les nouvelles lunes et la fête de Pâques; aujourd'hui il sert à trouver les épactes. L'année qui précéda la première de notre ère fut la première du cycle, la suivante fut la 2e, ainsi de suite. On voit que, pour trouver l'année du cycle lunaire ou le *nombre d'or*, comme on l'appèle ordinairement, il faut ajouter 1 au millésime et diviser par 19, le reste sera le nombre d'or de l'année proposée. Ainsi comme 1846 divisé par 19 donne le reste 3, 3 est le nombre d'or de l'année 1845. Les nouvelles lunes arrivent cette année aux mêmes jours que dans toutes les 3es années du cycle lunaire.

Cycle de l'indiction, Période de quinze ans, nommée ainsi d'un tribut que les Romains levaient tous les ans dans les provinces pour fournir à la paye des soldats qui avaient quinze ans de service. Elle commença, selon les uns en 312, et selon les autres en 313. Les papes, qui s'en servent encore, la comptent à partir du 1er anvier. Pour trouver l'année d'indiction, on ajoute 3 au millésime, et on divise par 15; le reste indique l'indiction. Si ce reste est 0, l'indiction est 15. On dit plutôt simplement *indiction* que *cycle de l'indiction. L'indiction est un des trois cycles qui entrent dans la période julienne. Indiction première, indiction seconde*, etc., La première année, la seconde année de chaque indiction.

Cycle des générations, Méthode de compter le temps par générations, ayant pour principe que trois générations forment un siècle. Cette méthode a été employée par Phérécyde, Cadmus de Milet, Hérodote, etc. Denys d'Halicarnasse fait ce cycle de 27 ans.

Cycle chinois, Période de soixante années. Le premier de ces cycles commence à l'année 2697 avant J.-C. La première année de notre ère correspond à l'an 58 du quarante-cinquième cycle chinois.

Cycle pascal. Voyez Cycle Dyonisien.

Cycle dyonisien ou *victorien*, Période de 532 années, produit des 19 ans du cycle lunaire par les 28 ans du cycle solaire. Il fut attribué à Denys le Petit et à Victorianus (427). On le nomme aussi *Cycle luni-solaire*. Voyez Période.

Déclinaison. s. f. L'arc de la sphère céleste qui mesure la distance angulaire dont un astre est éloigné de l'équateur, soit au nord, soit au sud. *La déclinaison d'un astre se mesure sur son cercle horaire. Déclinaison boréale. Déclinaison australe. Déclinaison de l'aiguille aimantée*, L'angle qui mesure son écart du vrai nord, soit vers l'est, soit vers l'ouest.

Déclinant. adj. m. Qui décline. *Cadran déclinant*, Cadran qui ne regarde pas directement quelqu'un des points cardinaux.

Déclinateur ou *déclinatoire*. s. m. Instrument qui sert à déterminer l'inclinaison ou la déclinaison des plans sur les quels on veut tracer des cadrans solaires.

Déférent. s. m. Cercle par le quel on expliquait, dans l'ancienne astronomie, l'excentricité, le périgée, et l'apogée des planètes. Comme on avait observé que les planètes sont diversement éloignées de la terre en divers temps, on supposait que leur mouvement propre se faisait dans un cercle qui n'était pas concentrique à la terre. Il était nommé *déférent*, parce que, passant par le centre de la planète, il semblait la porter et la soutenir dans son orbite.

Degré. s. m. (En latin *degressus*, de *degredi*, descendre.) Chacune des trois cent soixante ou des quatre cents parties

égales de la circonférence (1). Le *Degré sexagésimal* est la trois cent soixantième partie de la circonférence; le *degré décimal* en est la quatre centième. *Les astronomes divisent en degrés, ordinairement sexagésimaux, les cercles fictifs de la sphère céleste. Le degré se divise en minutes, la minute en secondes, la seconde en tierces, la tierce en quartes*, etc. *Degrés de latitude*, Ceux du méridien. *Degrés de longitude*, Ceux de l'équateur. *Les degrés servent à désigner la grandeur d'un angle par la mesure de l'arc qui le sous-tend. Lieue de vingt-cinq au degré. Les degrés de l'écliptique. Chaque signe du zodiaque fixe ou mobile occupe trente degrés.* A la suite d'un nombre exprimé en chiffre, on représente le mot *degré* par ce signe (°). *Latitude*, 30°, 50', 45"

Descendant. adj. *Signes descendants*, Les signes du zodiaque par lesquels le soleil paraît descendre, depuis le solstice d'été jusqu'au solstice d'hiver.

Descension. s. f. *Descension d'un astre*, Distance entre le point équinoxial et le point de l'équateur, qui descend sous l'horizon en même temps que l'astre. La descension est *droite* ou *oblique*, selon qu'on la rapporte à la sphère droite ou à la sphère oblique.

Diamètre. s. m. Les diamètres des planètes sont *réels* ou *apparents*. *Diamètre apparent*, L'angle sous lequel on voit une planète, en prenant pour rayon la distance de la planète à la terre; c'est à dire, en menant de l'œil des rayons visuels à deux points opposés du disque d'une planète. L'angle formé par ces rayons, et dont le diamètre de la planète est la corde, forme ce qu'on appèle le *diamètre apparent*. Celui du soleil est de 31 minutes 2 secondes, celui de la lune de 31 minutes. *Diamètre réel*, La grandeur réelle d'une planète, mesurée à l'aide d'une grandeur connue, telle que le mètre, ou comparée avec le diamètre de la terre.

Diétéride. s. m. Nom que les Athéniens donnaient à la Réunion de deux années lunaires, à la seconde des quelles ils ajoutaient un mois de vingt-deux jours, pour faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire.

Direct, ecte. adj. *Mouvements directs*, Ceux qui sont dirigés de l'occident vers l'orient, comme le sont les mouvements de toutes les planètes et de leur satellites dans le système solaire.

Disque. s. m. (Du latin *discus*.) La surface visible des grands astres, qui, à nos yeux, paraissent ronds et plats. *Le disque du soleil. Le disque de la lune.*

Éclipse. s. f. (Du grec *ecleipsis*, défaut, privation, de *leipô*, je manque.) Disparition apparente d'un astre, causée par l'interposition d'un autre corps céleste entre cet astre et l'observateur. *Eclipse de soleil. Eclipse de lune. Eclipse partielle. Eclipse totale, centrale.* La terre étant un corps opaque éclairé par le soleil, projète au loin derrière elle une ombre dans l'espace. Quand la lune traverse cette ombre, elle ne reçoit plus la lumière du soleil, et diparaît aux yeux pendant tout le temps qu'elle y demeure. *Il y a alors éclipse de lune.* Selon qu'elle plonge dans l'ombre entièrement ou en partie, *l'éclipse est totale* ou *partielle. L'éclipse centrale* est celle où le centre de la lune coïncide avec l'axe même du cône de l'ombre. Pour qu'il y ait éclipse de lune, il faut qu'au moment de l'*opposition* ou *pleine lune* cet astre se trouve dans le plan ou près du plan de l'écliptique. Si elle se trouve sur un des *nœuds*, il y a éclipse totale.

Les éclipses de soleil sont causées par l'interposition de la lune entre la terre et le soleil. *Eclipse annuluire*, Celle où la lune paraît tout entière sur le soleil, en laissant autour un *anneau* ou *couronne lumineuse*. Voyez Lune, page 515, où nous avons déjà parlé des éclipses, sur les quelles je ne reviens qu'afin de lever autant que possible toutes les difficultés. *La durée d'une éclipse. Prédire les éclipses. Rectifier la chronologie par les éclipses. L'éclipse d'un satellite de Jupiter.*

Les éclipses furent autrefois un objet de terreur pour les peuples. Cependant Anaxagore, chez les Grecs, et Sulpitius, chez les Romains, expliquèrent et prédirent même des éclipses.

On appèle *occultation*, La disparition momentanée d'une étoile ou d'une planète cachée par la lune. *Occultation des étoiles, des fixes par la lune.* (En latin, *occultatio*, d'*occultare*, cacher.)

Écliptique. s. m. L'orbite que le soleil paraît parcourir autour de la terre, et que

(1) Selon Napoléon Landais, Portion de terre entre deux méridiens ou deux parallèles. Son article sur les degrés géographiques et astronomiques se borne à ce peu de mots.

la terre parcourt réellement en une année. On la nomme ainsi parce que les éclipses, soit de soleil, soit de lune, ne peuvent arriver qu'aux époques où la lune se projète sur cette orbite du côté du soleil, ou au point diamétralement opposé. C'est sur ce cercle que sont marqués les douze signes du zodiaque. *L'écliptique est une courbe presque plane. Le plan de l'écliptique se déplace lentement dans le ciel de siècle en siècle. L'obliquité de l'écliptique est l'angle formé par le plan de l'écliptique avec le plan de l'équateur terrestre.* Cet angle est d'environ 23 degrés 28 minutes.

Il est aussi adjectif des deux genres, et signifie, Qui a rapport aux éclipses. *Termes écliptiques*, Les deux points extrêmes entre les quels peuvent seulement avoir lieu les éclipses. On détermine au moyen des *épactes* les époques des conjonctions, et l'on connaît de même celles des oppositions, en retranchant des premières une demi-révolution synodique, ou 14 jours 18 heures 22 minutes. On cherche ensuite la distance du soleil au nœud de la lune. Si cette distance est moindre que 13 degrés 33 minutes, l'éclipse de soleil est sûre; si elle est plus grande que 19 degrés 44 minutes, l'éclipse est impossible. Il en est de même pour les éclipses de lune. Si la distance du soleil au nœud de la lune est plus petite que 7 degrés 47 minutes, l'éclipse est sûre; si elle est plus grande que 13 degrés 21 minutes l'éclipse est impossible. *Conjonction écliptique. Opposition* ou *pleine lune écliptique. Si les pleines lunes étaient toutes écliptiques, il y aurait éclipse de lune, chaque fois que la lune est dans son plein.*

Electricité. s. f. (Du grec *elektron*, ambre jaune ou succin, substance dans la quelle on a reconnu d'abord l'électricité.) Propriété qu'ont certains corps, lorsqu'ils sont frottés, chauffés, ou seulement mis en contact entre eux, d'attirer d'abord et de repousser ensuite les corps légers, de lancer des étincelles et des aigrettes lumineuses, de faire éprouver des commotions plus ou moins fortes au système nerveux, de décomposer une foule de substances. On le dit également des fluides invisibles et impondérables, que l'on suppose exister combinés dans tous les corps, et y devenir la cause ou plutôt les causes de ces effets, quand on parvient à les désunir. *Théorie de l'électricité. Les phénomènes les plus simples de l'électricité sont l'attraction et la répulsion. Electricité vitrée*, développée par le frottement sur le verre. *Électricité résineuse*, développée sur la résine. On a substitué à ces noms ceux d'*électricité positive* et d'*électricité négative. Deux corps chargés d'électricités semblables se repoussent, tandis qu'ils s'attirent lorsqu'ils sont chargés d'électricités opposées. L'accumulation de l'électricité dans un corps. La combinaison de deux électricités produit une explosion. L'électricité qui se développe par le simple contact prend le nom de galvanisme. Électricité galvanique. L'électricité atmosphérique. L'éclair et l'explosion de la foudre sont des phénomènes de l'électricité. La rapidité de l'électricité est étonnante; elle parcourt dans moins d'une seconde près de deux lieues. On croit la théorie de l'électricité liée à celle du magnétisme.*

Electrique. adj. Qui a rapport à l'électricité, qui la produit ou qui en provient. *Phénomènes électriques. Fluide électrique* ou *Électricité. Vertu, propriété électrique. Plusieurs animaux, la torpille, le gymnote*, etc., *jouissent de propriétés électriques. Etincelle électrique. Courant électrique. Commotion électrique. Frictions électriques.*

Il se dit également de ce qui sert à électriser ou à faire des expériences sur l'électricité. *Machine électrique. Batterie électrique. Carreau électrique. Pistolet électrique.*

Corps électriques, Corps dans les quels les propriétés électriques peuvent être développées par le frottement. On dit qu'un corps est *rendu électrique*, lorsqu'il attire, retient un instant, et repousse ensuite les corps légers qu'on lui présente, tels que des parcelles de barbes de plume, des fragments de paille, etc. On produit cet effet en frottant un bâton de cire à cacheter sur la manche de son habit.

Embolisme. s. m. (Du grec *emballô*, j'insère.) Intercalation.

Embolismique. adj. Intercalaire. Il se dit des mois surajoutés dans certaines années par les chronologistes, pour former le cycle lunaire de 19 ans. *Mois embolismique. Année embolismique*, Celle à laquelle on ajoutait un mois embolismique. Le cycle lunaire se composait de 19 années lunaires dont 12 étaient communes ou de 12 lunaisons, et 7 de 13 lunaisons ou embolismiques. Les années embolismiques étaient la 3e, la 6e, la 8e, la 11e, la 14e, la 17e, et la 19e.

Emersion. s. f. (En latin *emersio*, d'*e-*

mergere, sortir d'où l'on était plongé.) Il se dit en parlant des planètes, lorsque, après avoir été cachées par l'ombre ou par l'interposition d'une autre planète, elles commencent à reparaître. *L'émersion des satellites de Jupiter.*

Empyrée. s. m. (Du grec *en* dans et *pyr*, feu.) La partie du ciel la plus élevée, que les anciens regardaient comme le séjour des divinités célestes, et où les théologiens placent celui des bienheureux. *Les dieux de l'Empyrée. Jusque dans l'Empyrée.* Adjectiv., *Le ciel Empyrée.*

Épacte. s. f. (Du grec *épactos*, étranger, surajouté, intercalé, d'*épagô*, j'ajoute, j'introduis.) Le nombre qui, pour chaque année, exprime l'âge de la lune, au moment où l'année commence (1). Puisque l'année solaire dépasse de 11 jours la durée de 12 lunaisons, si l'épacte est 0 la première année du cycle lunaire, elle sera 11 la seconde année, 22 la troisième, 33 la quatrième, ou plutôt trois, en retranchant 30, durée complète d'une lunaison, et ainsi de suite. Pour déterminer l'épacte de chaque année, il ne s'agit donc que d'ajouter 11 à l'épacte de l'année précédente, en retranchant 30 de la somme obtenue, chaque fois que cette somme est plus grande que 30.

TABLEAU DES ÉPACTES.

cycle lunaire de 19 ans.	épactes.
1	30 ou 0
2	11
3	22
4	3
5	14
6	25
7	6
8	17
9	28
10	9
11	20
12	1
13	12
14	23
15	4
16	15
17	26
18	7
19	18

27 a été l'épacte de 1840 ; en conséquence l'épacte de 1846 sera 3, comme on le voit, par ce tableau :

1840—27	1843— 0	1846— 3
1841— 8	1844—11	1847—14
1842—19	1845—22	1848—25

L'épacte de chaque année se trouve toujours indiquée au commencement des almanachs, le plus souvent en chiffres romains, que l'on place à côté des jours du mois dans un ordre rétrograde, de sorte que l'épacte XXX est à côté du 1er janvier, XXIX à compter du 2, et ainsi de suite jusqu'à 1, après lequel on recommence. Les trente épactes ainsi disposées répondent à 30 jours. Mais, comme il y a six mois de l'année lunaire qui n'ont que 29 jours au lieu de 30, on met ensemble les épactes XXV et XXIV, en sorte qu'elles ne répondent qu'au même jour, pendant six mois alternatifs. C'est à dire que, si l'épacte est XXX le 1er janvier, et XXX encore par conséquent le dernier de ce mois, on met les deux épactes XXV et XXIV à côté du 5 février, du 5 avril, du 3 juin, du 1er août, du 29 septembre, et du 27 novembre. Par ce moyen les trente épactes ne répondent qu'à vingt-neuf jours dans ces six mois. De cette manière l'épacte est de nouveau XXX le 21 décembre, et par conséquent XXXI ou 1 le premier janvier suivant, comme l'indique ce tableau :

Épactes.	*Jours.*
XXX	21 Décembre.
XXIX	22
XXVIII	23
XXVII	24
XXVI	25
XXV	26
XXIV	27
XXIII	28
XXII	29
XXI	30
XX	31

En ajoutant 11 à l'épacte du 31 décembre, on a celle du 1er janvier. L'épacte XXX se marque ordinairement par un astérisque. La nouvelle lune de janvier, pour une année quelconque, arrive le jour devant lequel cette épacte est placée. Les épactes servent ainsi à déterminer les

(1) M. Napoleon Landais définit l'*épacte* le nombre de jours qu'on ajoute à l'année lunaire, pour

époques des nouvelles lunes de chaque année.

Je doute que dans aucun dictionnaire le mot *épacte* soit présenté d'une manière aussi claire qu'il l'est ici. En général, dans les dictionnaires, de tels articles sont rédigés de façon qu'à moins d'en savoir sur le même sujet quatre fois plus que l'auteur il est impossible d'y rien comprendre. C'est que les faiseurs de dictionnaires ne travaillent qu'avec des pièces de rapport, qu'ils assemblent à l'aveugle et sans rien comprendre eux-mêmes à ce qu'ils font.

Quand je songe au succès prodigieux de l'un entre autres de ces dictionnaires fabriqués ainsi à coups de ciseaux, je me sens rougir de honte de travailler pour un public si ignare, et je briserais de rage ma plume, si elle n'appartenait à mon éditeur.

Dire qu'il y a des maîtres de langue, des professeurs, qui ne peuvent se désentêter de ce dictionnaire!

C'est que ce n'est pas pour rien que, dans le Dictionnaire de l'Académie, *pédant* est quelquefois synonyme de mulet.

Epagomènes. s. m. plur. (Du grec *épagô*, j'ajoute, et *mênê*, lune.) Cinq jours ajoutés à l'année de Nabonnassar, en Égypte, pour la porter à 365 jours.

Ce mot n'existe pas pour l'Académie.

Epicycle. s. m. (Du grec *epi*, sur, et *kuklos*, cercle.) Petit cercle imaginé par les anciens astronomes, et dont le centre est dans un point de la circonférence d'un plus grand cercle. *Épicycle de Mars. Les épicycles servaient à expliquer les mouvements directs, rétrogrades, stationnaires des planètes.*

Epoque. s. f. (Du latin *epoché*.) Point déterminé dans l'histoire, qui ordinairement est marqué par quelque événement considérable. *Les principales époques de l'histoire ancienne sont la création* (avant J.-C. 4004), *le déluge* (2348), *la vocation d'Abraham* (1921), *la loi de Moïse* (1491), *la dédicace du temple de Salomon* (1005), *la fin de la captivité de Babylone* (536), *l'arrivée d'Alexandre le Grand à Jérusalem* (332), *et la persécution d'Antiochus* (170). *Les principales époques de l'histoire moderne sont la naissance de* Jésus-Christ (après la création 4004), *la conversion de Constantin* (312 après J.-C.), *le baptême de Clovis* (496), *la fuite de Mahomet* (612), *le couronnement de Charlemagne* (800), *la première croisade* (1099), *la mort de saint Louis* (1270), *la fin du grand chisme d'Occident* (1417), *l'abjuration de Henri IV* (1593), *la révolution française* (1789). *La fuite de Mahomet ou Hégire, qui pour nous n'est qu'une époque, est l'ère des Mahométans. L'époque du déluge. La naissance de* Jésus-Christ *est l'époque où commence l'ère Chrétienne.*

— Toute part du temps considérée par rapport à ce qui s'y passe, à ce qu'on y fait. *L'époque de son avénement au trône.* 1840, 1842, 1845, *fatales époques de ma vie.*

Faire époque, se dit d'un fait, d'un événement remarquable qui ne peut de longtemps s'oublier,

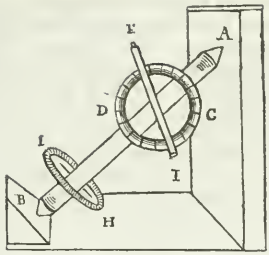
Équateur. s. m. (En latin *æquator*, d'*æquare*, égaler, rendre égal.) Un des plus grands cercles de la sphère, qui est également distant des deux pôles, et qu'on appèle ainsi parce que les jours et les nuits sont égaux pour toutes les régions de la terre, lorsque le soleil occupe un de ses points, ce qui arrive deux fois dans l'année, au temps des équinoxes, c'est à dire, vers le 21 mars et le 23 septembre. On le nomme aussi *ligne équinoxiale*, ou simpl., *ligne. Equateur terrestre. Equateur céleste.* C'est le plan de l'*équateur terrestre*, prolongé indéfiniment dans l'espace, qui constitue l'*équateur céleste*, celui que traverse le soleil; et c'est en parlant du cercle idéal tracé par ce plan sur la sphère céleste que l'on peut dire : *Les régions situées sous l'équateur, Les peuples qui habitent l'équateur; etc.* L'équateur est coupé perpendiculairement par tous les méridiens, puisque tous les méridiens passent par ses pôles. De l'équateur aux pôles, le globe est divisé en 90 degrés de latitude septentrionale et 90 degrés de latitude méridionale.

Dans un sens analogue, *L'équateur de Jupiter, de Saturne*, etc.

Equatorial. s. m. Instrument qui sert à mesurer l'ascension droite et la déclinaison, au moyen de deux cercles qui représentent l'un l'équateur et l'autre le cercle de déclinaison. En voici la figure et la description empruntées à l'*Encyclopédie de la jeunesse.*

---

l'égaler à l'année solaire. Or ce nombre est 11. Le nombre 11 exprimerait donc en tout temps l'âge de la lune. Il n'est pas une définition du *dictionnaire des dictionnaires* qui ne donnât lieu à pareille observation. Mais dès lors les notes tiendraient bientôt plus de place dans notre livre que le texte même. Quelle rude besogne d'ailleurs! j'aurais tout aussitôt fait de compter les grains de sable qui forment le lit d'une rivière.



« AB est un axe fixe, placé dans la direction de l'axe du monde. Un cercle CD gradué, au centre du quel on a placé une lunette IF, tourne autour de cet axe. Un second cercle HI est situé dans un plan perpendiculaire à AB. Par conséquent HI est dans le plan de l'équateur; » ce qui a fait donner à l'instrument le nom d'*équatorial*.

A l'aide de cet instrument, on peut suivre une étoile dans toutes les circonstances de son mouvement diurne. Remarquons que les étoiles situées près du pôle céleste ne se couchent jamais et qu'on peut les observer pendant toute la nuit. Si une étoile était placée juste au pôle elle ne bougerait pas du tout.

Régions équatoriales ou *équinoxiales*, Régions situées sous l'équateur. Les regions équatoriales n'existent point pour l'Académie.

Équation des temps, La différence entre le temps *vrai* et inégal, indiqué par le soleil, et le temps moyen, marqué par une horloge bien réglée, c'est à dire, le nombre variable de minutes et de secondes qu'il faut ajouter chaque jour à l'époque du midi *moyen* pour avoir le midi *vrai*. La plupart des jours de l'année ont une durée inégale. Cette inégalité des jours solaires est due aux différents degrés de vitesse dont la terre est animée dans sa course autour du soleil, et qui correspondent aux différentes distances où elle se trouve de cet astre. Une autre cause de cette inégalité est l'obliquité de l'écliptique. *Pendule à équation*, Pendule qui marque le temps vrai et le temps moyen.

Équinoxe. s. m. (En latin *æquinoctium*, d'*æquus*, égal, et *nox*, nuit.) Moment où le soleil, passant par l'un des points équinoxiaux, se trouve sur l'équateur, et rend les jours égaux aux nuits pour toute la terre. *Équinoxe du printemps. Équinoxe d'automne.* L'équinoxe du printemps a lieu le 22 ou le 21 mars; celui d'automne, le 22 ou le 23 septembre. C'est pourquoi l'on dit aussi *équinoxe de mars, équinoxe de septembre. Au temps des équinoxes.* De l'équinoxe de mars à celui de septembre il y a environ huit jours de plus que de celui de septembre à celui de mars, parce que le soleil, pour parler comme Josué, se meut avec plus de vitesse dans la partie septentrionale de l'écliptique que dans la partie méridionale. *Les pluies de l'équinoxe du printemps sont excellentes pour les biens de la terre.* (Acad.)

Équinoxial, ale. adj. Qui appartient à l'équinoxe.

Points équinoxiaux, Les deux points où le grand cercle de l'écliptique coupe le grand cercle de l'équateur. Les points équinoxiaux ne sont pas fixes; ils ont un mouvement *rétrograde* ou en sens inverse de l'ordre des signes, qui fait que le soleil ne passe pas deux années de suite sur le même point de l'équateur. Voyez Précession. La rétrogradation des points équinoxiaux trouble la position relative des étoiles, et oblige à faire de nouveaux catalogues. La ligne droite qui joint les deux points équinoxiaux se nomme *ligne des équinoxes.*

Cercle équinoxial. Ligne équinoxiale, ou *Équateur.*

Cadran équinoxial, Cadran dont le plan est parallèle à l'équateur.

En Botanique, *Fleurs équinoxiales*, Fleurs qui s'ouvrent et se ferment chaque jour à des heures déterminées.

Ère. s. f. (Suivant Savary, de l'arabe *arkha*, époque; selon d'autres, de l'arabe *araeh* ou *eraeh*, on a fixé le temps; selon d'autres enfin des lettres A, E, R, A, qui sont les initiales de l'ère des Espagnols, *Ab exordio Regni Augusti.* Quelques uns pensent que le mot ère vient du mot latin *æs, æris*, parce que les Romains marquaient les années avec des clous d'airain; mais cette étymologie est très-incertaine.) Point fixe d'où l'on commence à compter les années chez les différents peuples. Voyez époque et période.

Les *ères historiques* ou *astronomiques* sont antérieures ou postérieures à l'*ère chrétienne* ou *ère vulgaire*, qui sert à la fois entre elles de terme moyen et de terme de comparaison. On désigne plus spécialement les *ères antérieures*, sous le nom d'*ères anciennes*,

et les *ères postérieures* sous celui d'*ères modernes*. *L'ère des Séleucides*. *L'ère des chrétiens*. *L'ère des mahométans*. *Fixer l'ère*. Il se dit aussi de la suite des années que l'on compte depuis un point fixe. *L'ère des Espagnols commence environ trente-huit ans avant l'ère des chrétiens, et finit vers* 1351 (Acad.) Il se dit quelquefois dans le style élevé d'une *époque* très-remarquable où un nouvel ordre de choses s'établit, commence. *L'ère de la liberté*. — *Ère césarienne d'Antioche*, Ère historique de la ville d'Antioche, déterminée par la victoire que *Jules César* remporta à Pharsale sur Pompée, l'an 48 avant J.-C. Elle fut momentanément adoptée en Grèce.

Ère chrétienne, L'ère déterminée par la naissance de Jésus-Christ, le 25 décembre au du monde 4004. On dit aussi *ère des chrétiens*, *ère de Jésus Christ*, *ère de l'incarnation*, *ère vulgaire*.

Ère d'Abraham, Ère qui commence à la vocation d'Abraham l'an 1921 avant J.-C.

Ère d'Alexandre le Grand, Ère historique qui commence avec la 425e année de l'ère de Nabonassar, 3681 ans après la création du monde, le 12 novembre 324 avant J.-C., époque de la mort d'Alexandre. On la nomme aussi *ère des Grecs*.

Ère de Constantinople, Ère qui commence à la création du monde, et dans la quelle on compte 5508 ans avant la première année de l'ère chrétienne. Elle a commencé le 1er septembre selon les Grecs; le 1er janvier selon les Romains. Les conciles s'en servirent dans le viie siècle, et les Russes la conservèrent jusque sous Pierre Ier, qu'ils prirent l'ère chrétienne.

Ère de Denys, Ère astronomique composée d'années solaires fixes, de douze mois, dont chacun avait le nom d'un signe du zodiaque. L'époque qui la constitue est l'avénement de Ptolémée Philadelphe, le 24 juin, 283 ans avant J.-C. On la nomme aussi *ère de Ptolémée Philadelphe*.

Ère de Dioclétien, Ère instituée en Égypte dans le but de célébrer l'avénement de Dioclétien à l'empire. Elle commence le 29 août de l'an 284. On la nomme aussi *ère des martyrs*, à cause des persécutions que les chrétiens eurent à souffrir sous Dioclétien.

Ère de la république française, Ère qui commença le 22 septembre 1792 et dura 14 ans.

Ère de Rome, Ère qui commence à l'époque de la fondation de Rome l'an 753 ans avant J.-C. Voyez page 518.

Ère de l'hégire, Ère en usage chez les mahométans. Elle commence le vendredi 16 juillet de l'an 622 de J.-C., jour de la fuite de Mahomet, qui, condamné à mort par les Arabes de la Mecque, se réfugia à Yatreb (Médine) avec son cousin Ali et ses disciples. Les années de l'hégire sont lunaires et distribnées en cycles de 30 ans. Ces années commencent avec le coucher du soleil.

Ère de Nabonassar, Ère fameuse dans la chronologie orientale, fondée par Nabonassar, roi de Babylone, qui lui donna son nom. Elle commence le 26 février de l'an du monde 3257, avant J.-C. 747. Son élément astronomique est l'année de 365 jours.

Réduction en années avant J.-C. des années de l'ère de Nabonassar. Si l'année nabonassarienne donnée n'est pas plus grande que 277, on la soustrait de 748; si elle est entre 278 et 748, on la soustrait de 749. Le reste est l'année avant J.-C. Soit l'année de Nabonassar 198, on la retranche de 748: le reste 650 est l'année avant J.-C. qui lui correspond. Soit l'année nabonassarienne 537, on la retranche de 749, et le reste 212 indique l'année avant J.-C. correspondante. *Réduction en années après J.-C. des années de l'ère de Nabonassar*. Si l'année nabonassarienne donnée est entre 749 et 1688, on en soustrait 748; si elle est plus forte que 1687, on en soustrait 749. Le reste est l'année après J.-C. Soit l'année de Nabonassar 919, on retranche de ce nombre 748; le reste 171 indique l'année de J.-C. cherchée. Soit l'année 1865, on en retranche 749, et le reste 1116 est l'année de J.-C. correspondante. *Réduction en années de Nabonassar en années avant J.-C.* Si l'année avant J.-C. donnée est plus grande que 520 on la soustrait de 748; si elle est plus petite, on la soustrait de 749. Soit l'année 579 avant J.-C., on la retranche de 748, et le reste 169 est l'année nabonassarienne correspondante. Soit l'année 496, on retranche ce nombre de 749 et le reste 253 est l'année cherchée. *Réduction en années de Nabonassar des années après J.-C.* Si l'année après J.-C. donnée n'est pas plus grande que 939, on y ajoute 748; si elle est plus grande, on y ajoute 749. La somme est l'année de Nabonassar. Soit l'année après J.-C. 426, on y ajoute 748, et la somme 1174 est l'année nabonassarienne correspondante. Soit l'année après J.-C. 1845, on y ajoute 749, et la somme 2594 indique l'année nabonassarienne qui lui correspond.

Ère des Actiaques, Ère instituée en Égypte à l'occasion de la bataille d'Actium, la quelle commence au 1er thot ou 30 août de l'an 30 avant J.-C., le 719e de Nabonassar.

Ère des Arméniens, Ère à la quelle donna lieu la séparation de l'église arménienne de l'église latine, en suite de la condamnation prononcée contre elle par le concile de Chalcédoine, et pour la quelle on adopta le comput de l'année julienne. Elle répond au 9 juillet 532 de J.-C.

Ère des Olympiades, Ère historique qui

date de l'Olympiade (1) de *coræbus*, la première dont l'histoire fasse mention, l'an du monde 3229, avant J.-C. 776. Cette olympiade comprend ainsi les années 776, 775, 774, et 773 avant l'ère vulgaire. La première année de la 195e répond à la première année de l'ère vulgaire. *Alexandre commença à régner la première année de la cent onzième olympiade*, 337 *ans avant J.-C.* On désigne les olympiades par des chiffres romains, et les années des olympiades par des chiffres arabes. Olymp. LXXXXIIIe, 3, indique la 3e année de la 93e olympiade. On cessa de se servir des olympiades vers la fin du IVe siècle.

Réduction en années avant J.-C. des olympiades qui ne passent pas la 194e. On diminue d'une unité la quantité d'olympiades donnée; on multiplie le reste par 4; au produit on ajoute les années de l'olympiade donnée, moins une; on soustrait cette somme de 776, et le reste est l'année avant J.-C. correspondante. Soit la 3e année de la LXXXXIIIe olympiade. On diminue d'une unité le nombre 93, quantité d'olympiades donnée; on multiplie le reste 92 par 4; ce qui donne 368. A ce nombre on ajoute les années de l'olympiade donnée, moins une, par conséquent 2. On déduit la somme 370 de 776, et le reste 406 est l'année cherchée.

Réduction en années après J.-C. des Olympiades qui passent la 194e. On diminue d'une unité la quantité d'olympiades donnée; on multiplie le reste par quatre; au produit on ajoute l'année précise de l'olympiade donnée; on retranche de la somme obtenue le nombre 776, et le reste est l'année après J.-C. Soit la 4e année de la CCLXXXXIIIe olympiade. On diminue d'une unité le nombre 293; on multiplie le reste 292 par 4; au produit 1168 on ajoute 4, année de l'olympiade; de la somme 1172 on soustrait 776, et le reste 396 indique l'année après J.-C. qui correspond à celle de l'olympiade donnée.

Réduction en olympiades des années avant J.-C. On diminue l'année donnée d'une unité; on soustrait le reste de 776; on divise la différence par 4. Le quotient donne les olympiades écoulées, et le reste, s'il y en a, l'année de l'olympiade. Soit l'année 570 avant J.-C. On retranche de ce nombre une unité; on soustrait le reste 569 de 776, ce qui donne 207, qu'on divise par 4. Le quotient 51 exprime la quantité d'olympiades *écoulées*; et le reste 3 l'année précise de l'olympiade courante, qui correspond à l'année 570 avant J.-C.

Réduction en olympiades des années après J.-C. On ajoute à 775 le nombre qui marque l'année donnée, et l'on divise la somme par 4. Le quotient donne les olympiades *écoulées*, et le reste, s'il y en a, augmenté de 1, l'année précise de l'olympiade courante qui correspond à l'année donnée. Soit l'année 350 après J.-C. On ajoute ce nombre à 775; on divise par 4 la somme 1125, et le quotient 281, avec le reste 1 augmenté de 1, contient la solution du problème.

Ère d'Espagne, Ère instituée en mémoire de la conquête de l'Espagne par Auguste, l'an de Rome 715, avant J.-C. 39.

Les chronologues la rapportent à l'an 38, mais évidemment c'est une erreur; car ce n'est pas de 753 (époque de la fondation de Rome) qu'il faut soustraire 715, mais bien de 754. On peut s'en convaincre facilement :

ANNÉES

Avant J.-C.	De Rome
753	1
752	2
751	3
750	4
749, etc.	5, etc.

Comme on le voit par ce tableau, l'an 5 de Rome correspond à l'an 749 avant J.-C. Cependant si vous retranchez 5 de 753, vous n'avez que 748 au lieu de 749; comme, si vous retranchez 1, vous avez 752 au lieu de 753. C'est donc du nombre 754 qu'il faut déduire l'année de Rome, pour avoir l'année avant J.-C. correspondante. Or 715, ôté de 754, laisse bien véritablement subsister 39. L'erreur signalée ici semble consacrée dans les colléges autant par les professeurs que par les élèves.

L'ère d'Espagne, réglée sur l'année Julienne, fut long temps en usage non seulement dans la péninsule ibérique, mais encore dans la Narbonnaise et l'Aquitanique, et même dans une grande partie de l'Afrique septentrionale. L'adoption de l'ère chrétienne la fit abolir dans la Catalogne, en 1180; dans l'Aragon, en 1350; dans le royaume de Valence, en 1358; dans la Castille, en 1393; dans le Portugal, en 1415 ou 1422; puis elle tomba successivement en désuétude dans toutes les parties de la Péninsule.

Ère Persane ou *des Persans*, Ère qui date de l'avénement d'Hiesdedger au trône de Perse, le 16 juin 632 de J.-C. L'année de l'ère persane, réformée en 471 de l'hégire, 1079 de J.-C., par Melik-Schah-Dgelaleddin, sultan du Khorassan, est de 365 jours 4 heures 49 minutes 15 secondes 48 quartes. On la nomme aussi *ère mélikéenne* ou *dgélaléenne*, du nom du réformateur.

Ère des Séleucides, ère des Grecs, ère des Syro-Macédoniens, Ère à laquelle donna lieu l'avénement de Séleucus Nicanor au trône de Babylone, la 1re année de la 117e olympiade, l'an 312 avant J.-C., et 442 de Rome. Les Chaldéens rapportent cette ère à l'an 311 avant J.-C., parce qu'ils regardent l'époque où Cassandre fit tuer le jeune Alexandre, comme celle où Séleucus devint roi de Syrie. Cette ère, employée dans la Bible, les pères de l'Église grecque, les écrivains orientaux, et qui encore aujourd'hui est en usage chez les Nestoriens et les Jacobites, est d'une grande importance pour l'histoire de l'Asie depuis la mort d'Alexandre et pendant tout le moyen-âge. Les Juifs l'appelaient

(1) On entend par *olympiade* l'espace de quatre ans qui s'écoulait d'une célébration des jeux olympiques à une autre.

ère des Contrats, parce qu'on leur imposa la nécessité de s'en servir dans toutes les transactions de la vie sociale. On la confond quelquefois avec l'*ère d'Alexandre le Grand.*

Ère de Tyr, Ère fondée par les Tyriens, le 19 octobre de l'an 125 avant J.-C., en reconnaissance du droit d'*autonomie* (1) qui leur fut accordé par Bala, roi de Syrie.

Ère Julienne, Ère qui date de la réforme du calendrier romain par Jules César, l'an 45 avant J.-C. Les chronologistes l'appèlent *ère julienne proleptique* (2) lorsqu'ils l'emploient pour calculer les années antérieures à son institution.

Ère mondaine des Juifs ou *de la création du monde*, Ère que les rabbins rapportent à l'an 3761 avant J.-C., et les Pères du Concile œcuménique, tenu à Constantinople en 680, à l'an 5508. Les chronologistes la font commencer l'an 4004 avant J.-C., et ce dernier nombre a été universellement adopté. Elle est réglée par le cycle lunaire de dix-neuf ans composé de douze années communes et de sept années *embolismiques* (bissextiles.)

Pour trouver l'année de J.-C. correspondante à telle année donnée de la création du monde, on déduit le nombre de cette année, non de 4004, mais de 4005. Le reste indique l'année cherchée. Ainsi l'an 2250 de la création répond à l'an 1755 avant J.-C.; et *vice versâ*.

Est. s. m. La partie du monde qui est au soleil levant; l'un des quatre points cardinaux de l'horizon, opposé à l'ouest ou occident; la partie du levant ou le point du cercle de l'horizon qui est à 90 degrés du nord et du sud. Pour trouver le côté est du ciel, on se tourne vers l'étoile polaire, et on a l'est à droite et l'ouest à gauche. *Les pays qui sont à l'est. Cette province a tant de lieues de l'est à l'ouest. Le vent souffle, vient de l'est. Un vent d'est.* Le point *sud-est* est compris entre les points sud et est, l'*est-sud-est* entre l'est et le sud-est, le *sud-sud-est* entre le sud-est et le sud.

— Le vent qui vient de l'est. *Il y a quatre vents principaux : l'est, l'ouest, le nord, et le sud.* On dit dans le même sens, *Le vent est à l'est.*

Éther. s. m. (En latin *æther*, du grec *aither*, formé de *aithô*, je brûle, j'enflamme.) Nom que les anciens donnaient à l'air pur et léger des hautes régions de l'atmosphère.

— La matière fluide et subtile qu'on supposait remplir l'espace dans le quel se meuvent les corps célestes. Voici encore qui a long-temps exercé la perspicacité des savants. Euler attribue à cette substance les phénomènes de la lumière, du calorique, et de l'électricité. Descartes a rêvé un jour qu'au commencement tout n'était qu'éther, qu'il se sentait emporté dans l'espace à travers ce fluide, et qu'il voyait le soleil et les étoiles se former peu à peu de cette substance. Huyghens nomme *éther* la lumière. Le plus grand nombre admet le vide absolu au delà des atmosphères planétaires. Choisissez entre toutes ces imaginations.

Éthéré, ée. adj. Qui est de la nature de l'éther. *Substance éthérée. Corps éthéré. Région éthérée.* Poétiq., *La voûte éthérée*, Le ciel. *Matière éthérée*, La matière fluide et subtile qu'on a long temps supposé remplir l'espace où se meuvent les corps célestes. *Espace éthéré*, L'espace que l'on supposait rempli de la matière éthérée.

Étoile. s. f. (En latin *stella.*) Astre qui brille de sa lumière propre, et qui paraît toujours fixe au même point du ciel. Autrefois le nom d'*étoile* se donnait également aux planètes, qu'on appelait *étoiles errantes* pour les distinguer des *étoiles* proprement dites ou *étoiles fixes.* Les autres corps célestes se nomment *comètes*, *satellites*, etc. Les étoiles sont divisées en groupes qu'on appèle *Constellations.* Les astronomes les classent, en outre, par ordre de grandeur d'après leur éclat apparent. *Etoile de la première, de la deuxième, de la troisième grandeur.* Cette classification ne comprend pas plus de sept ordres de grandeur pour les étoiles vues à l'œil nu. Mais avec le secours du télescope elle s'étend à la seizième grandeur. Sur les cartes astronomiques on marque les étoiles de première grandeur par un *a*, celles de seconde par un *b*, et ainsi de suite.

Le nombre des étoiles est infini comme l'espace. Quand même il vous serait donné d'aller, plus prompt que l'éclair, avec les ailes mêmes des anges, pendant des milliards de siècles à travers des milliards d'étoiles, vous n'auriez pas avancé d'un pas. O puissance! ô grandeur incompréhensible de celui qui d'un mot a créé tous ces

(1) Droit de se gouverner par ses propres lois. Du grec *autos*, soi-même, et *nomos*, loi.
(2) Du grec *proleptikos*, qui anticipe.

mondes! Quels signes, quels mots, quelles expressions employer pour donner une idée de cette grandeur, de cette puissance, de cette immensité sans bornes! On ne peut que répéter ce mot sublime : « L'univers est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

O homme sois donc bien fier! prévaux-toi bien de ton importance, de tes titres, de ta fortune, de ta grandeur! Regarde-toi bien comme l'image de Dieu. Fais sonner bien haut les vaines syllabes dont tu te nommes! Pauvre insensé! Qui sait si les fourmis qui rampent à tes pieds n'ont pas entre elles de semblables prétentions? Le couronnement d'une reine des fourmis, ce doit être un curieux et brillant spectacle. Au moins parmi les fourmis il n'y a pas de pauvres.

On suppose, je l'ai déjà dit, que les étoiles que nous voyons sur la voûte des cieux sont autant de soleils enflammés, autant de centres de mondes planétaires. En observant à l'aide du télescope les petites taches blanchâtres que l'on aperçoit dans le ciel, et qu'on nomme *nébuleuses*, on y découvre une multitude d'étoiles très-rapprochées et confondues ensemble. Aucune expérience n'a pu donner la *parallaxe* des étoiles; mais comme elle est moindre qu'une seconde pour les étoiles les plus proches de nous, nous savons que nous en sommes séparés par une distance plus grande que 7 trillions 720 billions de lieues. La lumière met un certain nombre d'années à nous venir des étoiles; en sorte qu'il y a des étoiles que nous apercevrions encore un siècle après leur entière destruction. Les étoiles ont un mouvement général identique à celui du soleil; elles se lèvent à l'orient et se couchent à l'occident. La nuit s'efface, le soleil reparaît, et les mêmes phénomènes ne cessent de se reproduire dans le même ordre. Ce mouvement général des astres accompli dans l'intervalle d'un jour est appelé *mouvement diurne*. Voyez MOUVEMENT. *Le lever, le coucher des étoiles. La scintillation des étoiles*, Vif mouvement d'agitation qu'on observe dans la lumière des étoiles, surtout lorsque l'atmosphère n'est pas tranquille, et dont la rapidité produit l'illusion de véritables étincelles. *Les étoiles scintillent. La nuit est belle, on voit briller les étoiles. Il parut cette année-là une nouvelle étoile. En* 389, *il parut une étoile dans la constellation de l'Aigle, qui, pendant trois semaines, brilla d'un éclat pareil à celui de la planète Vénus, et disparut pour toujours. L'éclipse fut si grande qu'on vit les étoiles en plein jour. L'étoile polaire. Etoiles doubles, multiples*, Étoiles placées dans des directions visuelles si voisines, qu'elles ne paraissent former qu'un seul astre, quand on les observe avec de faibles instruments; tandis qu'elles se résolvent en un groupe de deux ou plusieurs astres, quand on les observe avec de bons télescopes (ACAD.) *Les étoiles multiples d'un même groupe manifestent ordinairement des mouvements de circulation continus autour d'une d'entre elles* (ACAD.) *Les étoiles doubles offrent souvent des différences de couleur très-marquées* (*Id.*) Elles sont cramoisies, vertes, bleues, jaunes, blanches, bleuâtres, etc.

Étoiles changeantes, Étoiles dont la lumière augmente et diminue alternativement. On les nomme plus particulièrement *étoiles périodiques*. On connaît treize étoiles changeantes. L'une des plus remarquables est *Mira* dans la *Baleine*, qui conserve son plus grand éclat pendant quinze jours. Elle est alors de la deuxième grandeur. Elle décline ensuite pendant trois mois, jusqu'à devenir invisible, ce qui dure à peu près cinq mois. Ensuite elle reparaît, et va en croissant pendant les trois premiers mois de sa période, dont la durée est de trois cent trente-quatre jours vingt-une heures. *Etoile du berger*, La planète de Vénus. On l'appèle aussi *Étoile du matin*, lorsqu'elle précède le lever du soleil, et *Étoile du soir*, lorsqu'elle paraît après le coucher de cet astre.

Prov., *Loger, coucher à la belle étoile*, Coucher dehors, en plein air. Fig. et fam., *Faire voir à quelqu'un des étoiles en plein midi*, Lui donner sur la tête ou dans le visage un coup qui lui cause un grand éblouissement; ou, en imposer, en faire aisément accroire à quelqu'un.

Étoile, se dit encore abusivement de ces météores, appelés aussi *étoiles tombantes*, que l'on voit courir dans l'air la nuit, et s'éteindre incontinent. *J'ai vu tomber une étoile. Des étoiles qui filent.* Quelle est la cause de ce phénomène? On ne peut répondre que par des conjectures. Celles qu'on a faites jusqu'à présent me paraissent bien hasardées. Ce sont peut-être des aérolithes, des fragments de planètes;

peut-être de petits satellites, peut-être des feux volants dus au fluide électrique. Hélas ! voilà bien des *peut-être*. O science humaine !

Firmament. s. m. (En latin *firmamentum*, de *firmare*, soutenir.) Nom que l'on donnait autrefois au huitième ciel, que l'on croyait être de cristal, et qu'on supposait entraîner tous les cieux inférieurs dans son mouvement.

— Le ciel en général.

— La moyenne région de l'air, regardée comme fluide.

— Le ciel étoilé, immédiatement situé au dessous du ciel empyrée.

O sottise humaine! pendant que nous nous perdons dans ces suppositions absurdes, nous négligeons les choses du cœur, choses si nécessaires et si douces à cultiver. Hélas ! il est donc vrai l'homme s'est perdu pour vouloir trop savoir.

Aujourd'hui on ne nomme plus ainsi que cette apparence de voûte circulaire qui environne la terre et à la quelle les astres semblent attachés. *Les étoiles, les astres du firmament. Sous le firmament. Les astres qui brillent au firmament.* En poésie, *Les feux du firmament*, Les étoiles.

Géographie. s. f. (Du grec *gê*, terre, et *graphê*, description.) Science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre, les unes à l'égard des autres, et par rapport au ciel, avec la description de ce qu'elles contiennent de remarquable. *La géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire. Traité, cours de géographie.* On dit de même, *La géographie d'un pays, d'une province*, etc.

Selon le point de vue particulier sous le quel on considère cette science, on dit : *Géographie ancienne, Géographie du moyen âge, Géographie physique, Géographie astronomique, Géographie civile, historique, politique*, etc.

— Traité de géographie. *Acheter une géographie.*

Géologie ou **Géognosie.** s. f. (Du grec *gê*, terre, et *logos*, traité, *gnôsis*, connaissance.) Science qui a pour objet la connaissance de la forme extérieure de notre globe, de la nature des matériaux qui le composent, de la manière dont ces matériaux ont été formés et placés dans leur situation actuelle. Voyez Terre.

Gnomon. s. m. Tout instrument qui marque les heures par la direction de l'ombre qu'un corps solide porte sur un plan, ou même sur une surface courbe. *Les cadrans solaires sont des gnomons où le corps qui projète son ombre est une verge de métal appelée style.* (Acad.) *Le style des gnomons modernes est ordinairement terminé par une plaque circulaire de métal percé à son centre d'un petit trou de même figure, pour laisser passer l'image bien définie du disque solaire. (Id.)*

Gnomonique. s. f. En latin *gnomonice*, du grec *gnômon*, indice.) L'art de tracer des cadrans au soleil, à la lune, aux étoiles ; mais surtout des cadrans solaires sur un plan, et même sur la surface d'un corps donné quelconque. (Acad.) *La gnomonique est une partie des mathématiques. (Id.)*

Gravitation. s. f. Action de graviter, ou Tendance que les corps ont naturellement les uns vers les autres. *La gravitation d'une planète vers un centre. Les lois de la gravitation. Le système de la gravitation est dû à Newton.*

Gravité. s. f. (En latin *gravitas*.) Pesanteur, force par la quelle tous les corps tendent les uns vers les autres. *La gravité fait descendre les corps vers la terre.* Deux balles de poids égal, dont l'une a conservé sa forme ronde et dont l'autre a été aplatie, ne tombent pas avec la même vitesse, la résistance de l'air étant plus grande pour cette dernière. Dans le vide, une plume, une feuille tombe aussi vite qu'une balle. Les corps abandonnés à eux-mêmes tombent toujours suivant une ligne qui coupe à angle droit une autre ligne représentée par la surface du globe.

Centre de gravité. C'est, dans chaque corps solide, un point tel que, s'il est soutenu contre l'effet de la gravité, le corps l'est aussi, de même que si toute sa masse était concentrée en ce point-là. On dit alors que ce corps est en équilibre.

Graviter. v. a. (En latin *gravitare*.) Tendre et peser vers un point. *Les planètes gravitent vers le soleil.*

Hauteur. s. f. (Du latin *altus*, haut, selon cette loi générale, par la quelle la syllabe *al* se change en *au*, en passant du latin dans notre langue.) La hauteur d'un astre est l'angle compris entre le plan de l'horizon et le rayon visuel mené au point du ciel que l'on veut désigner. *La hauteur du pôle.* C'est le synonyme de *latitude. Hauteur apparente*, Celle qui est fournie par les instruments, et qui est soumise à plusieurs influences. *Hauteur vraie*, Celle

que l'on obtient par le calcul, en tenant compte de ces influences. *Hauteur méridienne*, La hauteur d'un astre au dessus de l'horizon, au moment où il est dans le méridien du lieu où on l'observe. *La hauteur méridienne du soleil.* La hauteur méridienne d'un astre est le *point culminant* de sa course. On appèle *hauteurs correspondantes* deux hauteurs égales du même astre obtenues, l'une avant le passage de l'astre au méridien, et l'autre après ce passage. Ces deux hauteurs servent à déterminer l'instant précis d'un astre au méridien. Voyez Cercle répétiteur.

Prendre la hauteur du soleil, ou simplement, *prendre hauteur*, Observer avec un instrument la hauteur angulaire du soleil sur l'horizon. *Être à la hauteur d'une île, d'une ville*, etc., Être dans le même parallèle, dans le même degré de latitude. On l'emploie surtout en termes de Marine. *Nous étions à la hauteur de Malte, de Lisbonne.*

Hauteur, signifie aussi profondeur. *Ils jetèrent la sonde pour prendre la hauteur de la mer en cet endroit-là.*

Hauteur a une foule d'autres significations dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Hélioscope. s. m. (Du grec *hêlios*, soleil, et *skopô*, je regarde.) Lunette destinée à regarder le soleil, et garnie à cet effet d'un verre coloré d'une teinte sombre, pour affaiblir la trop grande vivacité de la lumière transmise.

Hémisphère. s. m. (En latin *hemisphærium*, du grec *hêmisus*, moitié, et *sphaira*, sphère (1)), La moitié d'une sphère. Il se dit principalement de la moitié du globe terrestre. L'équateur partage la terre en deux hémisphères, l'un *septentrional* ou *boréal*, l'autre *méridional* ou *austral*; *le méridien* la partage en *hémisphère oriental* et *hémisphère occidental*; l'horizon en *hémisphère supérieur* et *hémisphère inférieur*. *Notre hémisphère. L'autre hémisphère. L'un et l'autre hémisphère. Dans les deux hémisphères. Quand le soleil paraît sur notre hémisphère.* Le plan de l'orbite terrestre partage l'espace en deux hémisphères, l'un *arctique*, l'autre *antarctique*.

Hémisphères de Magdebourg, Hémisphères concaves en cuivre, inventés par Otto de Guericke, bourgmestre de Magdebourg, vers 1650, et pouvant s'emboîter l'un dans l'autre. L'hémisphère supérieur est terminé par un anneau, et l'intérieur par un tube à robinet que l'on visse sur la machine pneumatique. Dès qu'on a fait le vide on ne peut parvenir à soulever l'hémisphère supérieur. En laissant rentrer l'air, on le soulève facilement. Ces instruments servent à démontrer combien est grande la pression de l'atmosphère.

Horaire. adj. (Du latin *hora*, heure.) Qui a rapport aux heures. *Cercles horaires* ou *Cercles de déclinaison*, Cercles qui passent par les pôles du monde, et qui, par leurs distances du méridien, marquent les heures. Ils sont au nombre de douze, et divisent l'équateur en vingt-quatre parties égales, pour les vingt-quatre heures du jour naturel. *Angle horaire*, L'angle aboutissant au pôle et formé par le cercle horaire avec le méridien du lieu. Cet angle est de 15 degrés à une heure, de 30 à deux heures, de 45 à trois heures. *Mouvement horaire*, La quantité dont un astre varie en une heure, ou l'arc que décrit un point de la circonférence de la terre dans l'espace d'une heure. *Lignes horaires*, Les lignes qui marquent les heures sur un cadran solaire.

Horizon. s. m. Le plan tangent au point de la surface terrestre où l'on se trouve, et perpendiculaire à la verticale. On le nomme *horizon vrai* ou *astronomique*. Le plan de l'horizon rapporté au centre de la terre et prolongé indéfiniment dans l'espace, s'appèle *horizon rationnel* ou *géocentrique*. Il partage en même temps la terre et la sphère céleste en deux hémisphères, dont l'un s'étendant au dessus de la surface terrestre est appelé supérieur, et l'autre l'enveloppant par dessous est appelé inférieur. Dans cette acception, l'on dit : *Prendre la hauteur d'un astre sur l'horizon; Le soleil est à l'horizon*, etc.

Horizon, dans son acception usuelle, Les parties de la surface terrestre où se termine notre vue, où le ciel et la terre semblent se joindre; et souvent, La partie du ciel qui en est voisine. C'est ce qu'on nomme autrement *horizon sensible*.

Il est à remarquer que l'Académie n'admet pas la dénomination d'*horizon visuel*, dont les faiseurs de géographies font un usage immodéré. L'adjectif masculin *visuel* ne s'allie qu'aux substantifs *rayon* et *point*. *Rayon visuel*

(1) Remarquez ici la puissance de l'étymologie immédiate, niée par MM. Bescherelle. *Hémisphère, atmosphère*, voilà deux noms si parfaitement analogues de forme, qu'on s'étonne d'abord qu'ils ne soient pas tous deux du même genre. C'est que l'un est neutre en latin, *hémisphærium*, et que l'autre y est féminin, *hemisphæra*. Lamartine a donc tort de faire *atmosphère* du masculin. Tout s'y oppose, la forme et l'étymologie.

Point visuel. De cette colline on découvre tout l'horizon. Un horizon borné, étendu.

L'*horizon*, que la terre attache, humble et joyeux,
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux.
(VICTOR HUGO.)

Les poëtes modernes lui donnent un pluriel, ce qui doit singulièrement choquer la judiciaire des maîtres de langue.

Plongeant mes yeux ravis dans les bleus horizons (1).
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon;
Et là-bas, par delà les collines lointaines,
Ces *horizons* remplis de formes incertaines.
(VICTOR HUGO.)

Horloge. s. f. selon l'usage; m. selon l'étymologie *horologium*. Machine placée dans un endroit apparent de quelque édifice, et destinée à marquer et à sonner les heures. *Une bonne, une grosse horloge. L'horloge d'une église, d'un palais. L'horloge va bien, va mal. L'horloge avance, retarde. L'horloge a sonné midi. Quelle heure est-il à l'horloge? Horloge détraquée. Les roues d'une horloge. Le poids d'une horloge. Le balancier d'une horloge*, Pièce qui a un mouvement d'oscillation, et qui sert à régler *le mouvement de l'horloge. Le timbre d'une horloge. La sonnerie de l'horloge. L'aiguille de l'horloge. Le cadran de l'horloge. Les heures, les minutes de l'horloge. Monter, remonter une horloge*, En bander les ressorts ou en hausser les poids. *Démonter une horloge*, En désassembler les pièces. On nomme *pendule* une horloge à poids ou à ressort, à laquelle on joint un pendule, dont les oscillations servent à régler le mouvement, et à la rendre plus juste. Une *montre* est une petite horloge portative, qui varie de forme et de grandeur. De ce que les Allemands n'ont qu'un mot pour ces trois choses, ils disent de même en français, *La montre d'une église, la montre de madame, une montre de marbre, d'acajou, de bronze doré.* Je les prie de croire que cela n'est pas indifférent. Un avantage incontestable que la langue française a sur la langue allemande, d'ailleurs si riche, c'est d'avoir des mots pour toutes les nuances d'idées. C'est ainsi qu'une montre vieille ou de peu de valeur n'est qu'une *patraque*.

Horloge solaire, Cadran solaire. Voyez CADRAN. On dit aussi *horloge au soleil.*

Horloge de sable, ou *sablier*, Instrument composé de deux ampoules de verre ajustées de manière que du sable fin qui est dans l'une s'écoule dans l'autre par une petite ouverture, et sert à mesurer un certain espace de temps.

Horloge d'eau, ou *clepsydre*, Horloge qui indique la marche du temps par l'écoulement d'une certaine quantité d'eau ou même de mercure. *Les anciens se servaient ordinairement d'horloges d'eau pour mesurer le temps. Les clepsydres les plus simples consistaient en un large tube de verre portant une échelle, au moyen de la quelle l'eau, s'écoulant par un petit orifice situé à la partie inférieure du vase, marquait par l'abaissement progressif de son niveau les heures et les minutes.*

En Botanique, on appèle *Horloge de Flore*, une espèce de table ou Catalogue indiquant les heures du jour et de la nuit aux quelles s'épanouissent certaines fleurs.

Petite Horloge de Flore.

HEURES DU LEVER *ou épanouissement.*	NOMS des PLANTES OBSERVÉES.	HEURES du COUCHER.	
		MATIN.	SOIR.
MATIN.			
De 3 à 5..	Le salsifis des prés....	De 9 à 10.	
De 3 à 5..	Le liseron de Portugal.		
De 4 à 5 .	Le liondent tubéreux..		3.
De 4 à 5..	La chicorée sauvage...	10.	
De 4 à 5..	La crépide des toits...	De 10 à 12	
5.....	Le laiteron des jardins.	De 11 à 12	
5.....	Le pavot à tige nue...		7.
5.....	L'hémérocalle jaune...		de 7 à 8
De 5 à 6..	Le Pissenlit.....	De 8 à 9..	
De 5 à 6..	La crépide des Alpes..	11.	
6.....	L'épervière en ombelle.		5.
De 6 à 7..	L'épervière des murailles.....		2.
			de 1 à 2
De 6 à 7..	La crépide rouge.....		
De 6 à 7..	Le laiteron des champs.	De 10 à 12	
7.....	Le souci des jardins...		
7.....	Le nénuphar blanc....		5.
7.....	La laitue.....	10	
De 7 à 8..	Plusieurs ficoïdes.....		
8.....	Le mouron des champs.		
9.....	Le souci des champs..	De 12 à..	3.
De 9 à 10.	La glaciale.....		
De 10 à 11	Les labiées.....		
11.....	L'ornithogale.....		
11.....	Les mauves.....		
MIDI....	Toutes les plantes qui demandent la lumière la plus éclatante du jour pour s'épanouir.		3.
SOIR.			
4.....	La belle de nuit dichotome.....		
5.....	Plusieurs belles de nuit.		
6.....	Le géranium triste....		
7.....	Le galant de nuit.....		
7.....	Le nyctérion.....		
8.....	La ficoïde à fleurs nocturnes.....		
9.....	Le nyctanthès.....		
De 9 à 10.	Le cactus à grandes fleurs.....		12.

Explications.

Salsifis (En latin *tragopogon*), Plante de la famille des

(1) C'est à dire, plongeant mes yeux ravis dans les divers aspects, les divers tableaux que me présentait l'horizon à mesure que je m'avançais.

synanthérées, de la section des chicoracées. *Salsifis blanc, ou salsifis commun.* Sa racine, qui porte le même nom, est bonne à manger. On lui préfère le *salsifis noir*, ou *salsifis d'Espagne*, ou *scorzonère. De beaux salsifis. Des salsifis à l'huile, à la sauce blanche.*

Liseron ou *Liset*, Plante à fleurs en entonnoir, dont on connaît plusieurs espèces. *Les liserons appartiennent à la famille des convolvulacées.*

Pissenlit, Plante à fleurs composées, qui croît dans les lieux herbeux et incultes, et dont les feuilles à peu près semblables à celles de la chicorée, se mangent en salade, quand elles sont jeunes et tendres. *Une salade de pissenlits. Le pissenlit est une chicorée.* On l'appèle aussi *Dent-de-lion* ou *Liondent.* (En latin *leontodon.*)

Chicorée, Plante potagère. *Chicorée sauvage* ou *Petite chicorée. Une salade de chicorée. Café de chicorée. Sirop de chicorée. Eau de chicorée. Chicorée blanche*, Celle qu'on a fait étioler dans des caves de température moyenne et privée de toute lumière. On la vend sous le nom de *barbe-de-capucin.*

Crépide, Plante chicoracée. Outre la *crépide des toits*, la *crépide rouge*, et la *crépide des Alpes*, on connaît encore la *crépide puante*, la *crépide bisannuelle*, la *crépide fluette. La crépide rouge*, froissée ou simplement remuée, répand une odeur peu agréable. Sa fleur est très-belle, large d'environ quatre centimètres. Ses feuilles sont longues, fortement échancrées et armées de pointes. La *crépide des Alpes*, haute de trente-deux centimètres, porte, au mois de juillet, des fleurs d'un jaune pâle. (En latin *crepis.*)

Laiteron, Plante bulbeuse de la famille des synanthérées, qui sert à la nourriture des lapins domestiques. *Des lapins nourris de laiterons.* On dit aussi vulgairement *laceron.* (En latin *sonchus*).

Pavot, Plante qui porte de grandes fleurs à quatre pétales, et qui est le type de la famille des papavéracées. *Pavot sauvage. Pavot des jardins. Pavot noir, blanc, rouge. Pavot double. Pavot panaché. Tête, graine, jus de pavot. Pavot somnifère. C'est avec le suc du pavot somnifère qu'on fait l'opium. Le coquelicot est une espèce de pavot.* Chez les poètes classiques, *Les pavots du sommeil, les pavots de Morphée*, Le sommeil. *Les pavots du sommeil avaient appesanti ses yeux.* Ils disent de même, *Morphée avait versé sur lui tous ses pavots*, Il était profondement endormi. (En latin *papaver.*

Sextus Tarquinius, fils de Tarquin le superbe, ayant acquis auprès des Gabiens, chez qui il s'était retiré, une autorité presque sans bornes, envoya demander à son père quels étaient les moyens les plus propres à la conserver. Tarquin était dans son jardin, quand le député arriva. Pour toute réponse, il abattit toutes les têtes de *pavots* qui s'élevaient au dessus des autres.

Hémerocalle (Du grec *héméra*, jour, et *kallos*, beauté : *beauté d'un jour*), Plante liliacée, dont le nom vient de ce que la plupart des espèces, et notamment *l'hémérocalle jaune*, portent des fleurs remarquables par leur élégance, mais de très-peu de durée. L'hémérocalle jaune se nomme vulgairement *lis jaune, lis asphodèle, lis jonquille.* On distingue encore l'*hémérocalle du Japon*, et l'*hémérocalle bleue*, originaire aussi du Japon et de la Chine. (En latin *hemerocallis.*)

Epervière, Plante chicoracée dont il existe un très-grand nombre d'espèces. On recherchait autrefois contre les maladies du poumon l'*épervière des murailles*, que l'on trouve dans les décombres. On la donne comme plante alimentaire aux bestiaux, surtout aux chevaux. (En latin *hieracium.*)

Souci, Plante synanthérée. *Souci des champs. Souci des jardins. Avec les fleurs du souci on colore le beurre, et on sophistique le safran. La fleur du souci est jaune, radiée, d'une odeur forte ; la semence est brune.* Fam., *Être jaune comme un souci, comme souci*, Avoir le visage extrêmement jaune. (En latin *Calendula.*)

Nénuphar, Plante aquatique, type de la famille des nymphéacées, la quelle a de larges feuilles rondes et de grandes fleurs en forme de roses. *Les fleurs du nénuphar passent pour réfrigérantes. Sirop de nénuphar. Pain de nénuphar à l'usage des Kalmouks.* (En latin *nymphæa.*)

Laitue, Plante chicoracée laiteuse. *Petite laitue. Laitue pommée, sauvage, romaine. Salade de laitue.* La laitue sauvage renferme un principe narcotique propre à remplacer l'opium. *Suc, sirop de laitue. La laitue est rafraîchissante.* (En latin *lactuca.*)

Ficoïde, Genre de plantes à feuilles charnues et à fleurs rayonnées, qui comprend un grand nombre d'espèces, originaires du cap de Bonne-Espérance.

Mouron, Petite plante à fleurs bleues ou rouges, de la famille des primulacées, que l'on nomme autrement *anagallis* ou *anagallide. Mouron bleu. Mouron rouge.* On nomme *mouron des oiseaux* une petite plante à fleurs blanches du genre *morgeline.*

Glaciale ou *Ficoïde cristalline*, Espèce de ficoïde dont les feuilles sont parsemées de vésicules transparentes. On la nomme aussi *plante glacée*, ou simplement, *glacée.*

Labiées, Famille de plantes dont la fleur est découpée en forme de lèvres. (Du latin *labia*, lèvres.)

Ornithogale (En latin *ornithogale*, *es*, du grec *ornithos*, d'oiseau, et *gala*, lait : *lait d'oiseau*), Plante bulbeuse, de la famille des liliacées, dont les fleurs sont d'un beau blanc. On en compte plus de quatre-vingts espèces, dont six environ croissent naturellement en France. Les plus communes sont l'*ornithogale en ombelle*, vulgairement appelée *dame d'onze heures*, et l'*ornithogale jaune*, commune dans les jardins et les lieux cultivés.

Mauve, Plante qui a donné son nom à la famille des Malvacées, et qui est fréquemment employée en médecine, comme émolliente, relâchante, et adoucissante. (Acad.) *Une infusion de fleurs de mauves. Un cataplasme de feuilles de mauves.*

Belle de nuit, Plante exotique, dont les fleurs ressemblent à celles du liseron, et qu'on nomme aussi *Jalap.* (En latin *jalap.*)

Géranium (Du grec *géranos*, grue), Plante herbacée qu'on nomme aussi *bec-de-grue*, et qui est le type de la famille des géraniées. Il y a plus de deux cents espèces de géraniums, cultivées la plupart dans les jardins d'agrément, et remarquables par la forme de leur capsule, qui figure un bec de grue. *Géranium sanguin. Géranium robertin* ou *Herbe à Robert. Géranium musqué. Cultiver des géraniums.*

Galant de nuit, Espèce de cestreau.

Nyctérion (du grec *nyctéros*, nocturne), Genre de plantes établi pour placer quelques espèces de morelles dont la corolle est un peu irrégulière, dont une des étamines est trois fois plus grande que les autres, et dont le style est décliné. *Nyctérion frutescent. Nyctérion cornu.*

Nyctanthès (Du grec *nyctos*, de nuit, et *anthos*, fleur), Plante de la famille des liliacées, arbre de moyenne grandeur, à rameaux quadrangulaires, à feuilles opposées, ovales, pointues, épaisses, rudes, velues en dessous, à fleurs portées sur des pédoncules axilliaires, et munies de bractées. *Le nyctanthe triste, ou arbre triste, croît au Malabar dans les lieux sablonneux et stériles.*

Cactus ou *cactier*, Genre de plantes grasses dont nous avons déjà parlé, page 215 et 282 de la *Méthode du Genre.*

Les fleurs sont les étoiles de la terre ; nous ne sommes donc pas sorti de notre sujet.

Horographie, s. f. Synonyme de *gnomonique.* Voyez ce mot.

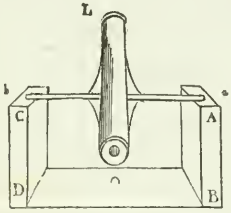
Horoscope, s. m. (En latin *horoscopus*, du grec *hôra*, heure, et *skopéô*, j'observe.) Observation qu'on fait de l'état du ciel au moment de la naissance de quelqu'un, pour y lire ce qui doit arriver au nouveau-né pendant le cours de sa vie. *Tirer, faire l'horoscope de quelqu'un ; dresser son horos-*

cope. Napoléon fit souvent tirer son horoscope. On ne croit plus aux horoscopes. Bon, mauvais horoscope. Fâcheux horoscope. Fig. et fam., Ce qu'on prédit par simple conjecture. *Je vais dresser votre horoscope.*

Immersion. s. f. (En latin *immersio*, d'*immergere*, *immersum*, plonger dans.) L'entrée d'une planète dans l'ombre d'une autre planète. *L'immersion de la lune dans l'ombre de la terre. L'immersion des satellites de Jupiter dans l'ombre de Jupiter.*

Indiction. s. f. Voyez CYCLE.

Instrument des passages ou **Lunette méridienne**, Instrument propre à l'observation des ascensions droites.



AB, CD sont deux piliers parfaitement solides : *ab* est un axe horizontal. Cet axe est terminé par deux petits cylindres appelés *tourillons*, qui peuvent librement tourner dans deux *chapes*. La lunette OL fait corps avec l'axe *ab*, et lui est exactement perpendiculaire.

L'axe *ab* étant horizontal, il s'en suit que la lunette en tournant décrit un cercle vertical.

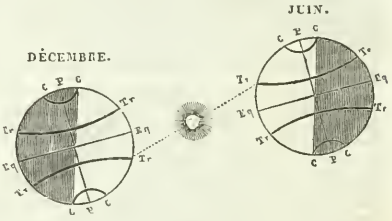
Jogue. s. m. L'un des quatre âges indiens, dont le premier aurait duré trois millions deux cent mille ans, le second un million d'années, le troisième seize cent mille ans, et dont le quatrième est l'âge actuel, devant durer quatre cent mille ans. Voilà qui favorise singulièrement le système de ceux qui refusent de croire à l'origine moderne que la Bible donne au monde. Hélas! tout n'est que ténèbres et confusion dans les calculs du temps. Moi aussi j'ai voulu plonger dans cette mer, et j'en suis revenu tremblant d'épouvante, m'aidant pour en sortir du fil de la Bible, le seul qui puisse nous guider, en effet, dans cet effroyable chaos.

Jour. s. m. Clarté, lumière que le soleil répand lorsqu'il est sur l'horizon, ou qu'il en est proche. *Le jour et la nuit. Le jour va bientôt paraître. Le jour commence à poindre. Il commence à faire jour. A l'aube du jour. Au point du jour. A la pointe du jour. Il faisait à peine petit jour. Il est, il fait jour. Il fait déjà grand jour. Le jour brille. Il fait encore jour. Le jour baisse, tombe. La naissance du jour. A la chute du jour. Sur le déclin du jour.*

Tu ne m'as donc pas vu, sur l'heure où le jour tombe,
En me tordant les bras, demander à la tombe,
A la mort un peu de repos!
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Jour pur, serein, brillant. Jour sombre. Jour faible. Jour bas. Beau jour. Grand jour. De jour. En plein jour. Au grand jour. Il avait le jour dans les yeux, etc.

Jour, Certain espace de temps par le quel on divise les mois et les années. *Jour naturel*, selon l'Académie ; *Jour artificiel*, selon les astronomes (1), L'espace de temps compris entre le lever et le coucher du soleil. La durée de ce jour varie selon la latitude. A l'équateur le jour et la nuit sont égaux pendant toute l'année, mais à mesure qu'on s'écarte vers le nord ou vers le sud, les jours d'été et les nuits d'hiver augmentent sans cesse, comme on le voit par cette figure.



Aux cercles polaires, le plus grand jour est de vingt-quatre heures ; et au delà jusqu'aux pôles, il dure depuis un mois jusqu'à six mois. D'après cette inégale durée du plus grand jour sous les divers parallèles, quelques géographes ont divisé la terre en trente climats. Les vingt-quatre premiers, entre l'équateur et les cercles polaires, diffèrent entre eux d'une demi-heure dans la durée du plus grand jour ; les six autres, entre le cercle polaire et le pôle, diffèrent d'un mois. En voici le tableau, avec la latitude à la quelle finit chaque climat.

(1) La dénomination de l'Académie nous paraît préférable.

CLIMATS

Où les plus grands jours diffèrent entre eux d'une demi-heure.

CLIMATS.	DURÉE du plus long jour sous le parallèle le plus élevé.		LATITUDE du parallèle le plus élevé.	
1r	12 h.	30 m.	8°	34'
2e	13	0	16	44
3e	13	30	24	12
4e	14	0	30	48
5e	14	30	36	31
6e	15	0	41	23
7e	15	30	45	32
8e	16	0	49	2
9e	16	30	52	0
10e	17	0	54	30
11e	17	30	56	38
12e	18	0	58	27
13e	18	30	60	0
14e	19	0	61	19
15e	19	30	62	26
16e	20	0	63	23
17e	20	30	64	10
18e	21	0	64	50
19e	21	30	65	22
20e	22	0	65	48
21e	22	30	66	7
22e	23	0	66	21
23e	23	30	66	29
24e	24	0	66	32

CLIMATS

Où les plus grands jours diffèrent d'un mois.

1r	1 mois.	67°	23'
2e	2	69	50
3e	3	73	39
4e	4	78	31
5e	5	84	5
6e	6	90	0

Jour solaire, Le temps que le soleil emploie, par le mouvement diurne de la terre, pour revenir au même méridien. La longueur de ce jour varie. La terre avançant plus rapidement dans l'écliptique, vers son périhélie, le soleil paraît alors un peu plus tard au méridien, et le jour dure plus de vingt-quatre heures. Vers l'aphélie, au contraire, la marche de la terre dans l'écliptique étant plus lente, le jour dure un peu moins de 24 heures.

Jour sidéral, Le temps de la révolution de la terre, d'une étoile à l'autre, par son mouvement diurne. Le jour sidéral ne dure que vingt-trois heures cinquante-six minutes; et cette durée ne varie point. La même cause qui fait retarder chaque jour de 51 minutes le passage de la lune au méridien retarde celui du soleil de 4 minutes environ. C'est pour cela que nous comptons dans l'année 365 jours $\frac{1}{4}$ d'après le soleil, et 366 $\frac{1}{4}$ d'après les étoiles.

Jour astronomique, L'espace de vingt-quatre heures solaires moyennes, compté d'un midi à l'autre.

Jour civil, L'espace de vingt-quatre heures. Il se prend chez nous d'un minuit à l'autre. Chez les Juifs le jour civil commence le soir. Les Italiens modernes suivent la même coutume que les Juifs. Les Chaldéens le commençaient au lever du soleil.

Jours complémentaires, s'est dit dans le calendrier républicain de cinq ou six jours que l'on comptait à la fin de l'année, pour compléter le nombre de 365 ou 366 jours, les mois de ce calendrier n'étant chacun que de 30 jours.

Jour a plusieurs autres significations.

JUBILÉ. s. m. (En latin *jubilæum*, de l'hébreu *jôbel*, son de la trompette; parce que c'était au son de la trompette que s'annonçait chez les Juifs l'ouverture du jubilé.) Solennité publique qui se célébrait de cinquante ans en cinquante ans, et lors de laquelle toutes sortes de dettes étaient remises, tous les héritages restitués aux anciens propriétaires, et tous les esclaves rendus à la liberté. *L'année du jubilé. Les Juifs ne vendaient pas leurs biens et leurs terres à perpétuité, mais seulement jusqu'à l'année du jubilé.* On dit aussi *année jubilaire*.

—Indulgence plénière, solennelle, et générale, accordée par le pape en certains temps et en certaines occasions. *Le grand jubilé. Jubilé universel. La bulle du jubilé. Recevoir, publier, ouvrir le jubilé. Les stations, les prières du jubilé. Gagner le jubilé. Le grand jubilé n'était autrefois que de cent ans en cent ans; il fut ensuite de cinquante ans en cinquante ans; il est maintenant de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans. Les papes donnaient communément un jubilé extraordinaire à leur avénement.* (Acad.)

Faire son jubilé, Faire toutes les pratiques de dévotion ordonnées par la bulle du jubilé.

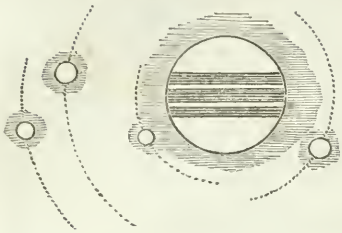
Fam., *Faire jubilé*, Brouiller le jeu de manière qu'il n'y ait ni perdants ni gagnants.

Adjectiv., *Chanoine, docteur jubilé* ou *jubilaire*, Qui a cinquante ans de profession, de service, de doctorat.

Junon. s. f. Planète qui est entre Vesta et Cérès. Voyez le TABLEAU DES PLANÈTES.

Jupiter. s. m. Planète qui est entre Pallas et Saturne. *Quand Jupiter est en conjonction avec Saturne. Jupiter est la plus grosse des planètes.* Voyez le TABLEAU. *Les satellites de Jupiter. Les bandes de Jupiter. Les taches de Jupiter. Jupiter est fort brillant à l'œil nu et offre un beau spectacle dans une lunette. La planète de Jupiter.*

Planète de Jupiter.



Latitude. s. f. (En latin *latitudo*, de *latus*, large.) Hauteur du pôle sur l'horizon, ou distance d'un lieu à l'équateur, mesurée en degrés sur le méridien. *Latitude nord. Latitude sud. Latitude boréale ou septentrionale. Latitude australe ou méridionale. Paris est à* 48°, 50', 14", *de latitude nord.* On peut aisément reconnaître la latitude nord d'un lieu par l'inspection de l'étoile polaire, située au zénith du pôle nord, et à peu près immobile dans le ciel. Quand on est à l'équateur, on la voit à l'horizon. Elle s'élève à mesure qu'on s'avance vers le nord, de sorte qu'on la voit à dix, à vingt, à trente degrés de hauteur lorsqu'on est à dix, à vingt, à trente degrés de latitude, et ainsi de suite.

Latitude, en général, L'angle qui fait, avec un plan parallèle à l'écliptique, la ligne droite qui passe par un astre et par un centre donné sur ce plan. *Latitude géocentrique*, Distance d'un astre, ou de la terre, au plan de l'écliptique. *Latitude héliocentrique*, Distance d'un astre telle qu'elle serait, si l'observateur était placé au centre du soleil. *Latitude de Sirius.*

Latitude se dit, par extension, des différents climats, considérés par rapport à leur température. *A la différence des animaux, l'homme peut vivre sous les latitudes les plus opposées.* Voyez LONGITUDE.

Figurément, Étendue, extension. *Donner trop de latitude.*

Levant. s. m. L'orient, relativement au lieu où l'on est; la partie de l'horizon où le soleil se lève. *Du levant au couchant. Entre le levant et le midi. L'Autriche est au levant de la France. Le Levant d'été,* Le point où le soleil se lève sur notre horizon au solstice d'été. *Le levant d'hiver,* Celui où il se lève au solstice d'hiver. — Les régions qui sont, à notre égard, du côté où le soleil se lève, comme la Turquie, la Perse, l'Asie Mineure, la Syrie, etc. *Les peuples, les marchandises du Levant. Le commerce du Levant. Maroquin, cafetière, bouilloire du Levant. Coque du Levant*, Fruit d'un arbre des Indes, d'un brun noirâtre et de la grosseur d'un pois, qui a la propriété d'enivrer les poissons, de manière qu'on peut les pêcher à la main. *Les échelles du Levant*, Les places de commerce dans les mers du Levant. *Trafiquer dans les échelles du Levant. La mer du Levant*, La mer Méditerranée au delà des îles Ioniennes. *L'escadre du Levant*, La flotte qui stationne en Grèce.

LEVANTIN, INE. adj. Natif des pays du Levant. *Les peuples levantins. Les nations levantines.* Substantiv., *Les Levantins, C'est un Levantin.*

Libration. s. f. (En latin *libratio*, de *librare*, balancer.) Balancement, oscillation apparente de la lune autour de son axe, mouvement par le quel elle nous cache et nous découvre alternativement une partie de sa surface. C'est la *libration diurne. Libration en latitude*, Celle qui a pour effet de nous rendre visibles alternativement les parties de la surface lunaire voisines des pôles. Elle est occasionnée par l'inclinaison de l'axe de la lune sur l'écliptique. *La libration en longitude*, la plus grande de toutes, résulte de ce que le mouvement de rotation de la lune sur son axe est uniforme, tandis que celui de sa révolution autour de la terre ne l'est pas. Ces deux dernières librations ont été découvertes l'une par Galilée, l'autre par Hévélius et Riccioli.

Ligne équinoxiale, ou simplement, **Ligne, équateur.** *Les peuples qui vivent sous la ligne. Au delà de la ligne. Les latitudes commencent à se compter de la ligne. Passer, couper la ligne*, Traverser l'équateur et passer d'un hémisphère à l'autre, d'une latitude nord à une latitude sud, et réciproquement.

Ligne méridienne. Voyez MÉRIDIEN, ENNE.

Ligne des apsides, Le grand axe de l'orbite d'une planète, la quelle passe par les points apogée et périgée ou aphélie et périhélie de cette orbite. *Ligne des syzygies*, Celle qui passe par les centres du soleil, de la terre, et de la lune, lorsque celle-ci est en conjonction ou en opposition. *Ligne des nœuds*, Celle par la quelle le plan de l'orbite d'une planète coupe celui de l'écliptique.

Ligne de foi, Celle qui passe par le centre d'un instrument circulaire et par le point extrême de l'alidade qui répond à

une division du limbe. *La ligne de foi représente le rayon mobile et mathématique de l'instrument.*

Longitude. s. f. (En latin *longitudo*, de *longus*, long.) Distance d'un lieu quelconque à un premier méridien, c'est à dire, à un méridien convenu. Cette distance se mesure par l'arc de l'équateur compris entre le méridien du lieu et le méridien convenu. La longitude est *orientale* ou *occidentale*, suivant que le lieu dont on cherche la longitude est à l'orient ou à l'occident du méridien convenu. Voyez Méridien. La longitude se compte depuis 0 jusqu'à 180 degrés, à la différence de la latitude, qui ne se compte que jusqu'à 90 degrés. *Prendre des longitudes.* La ville de Lucerne est à peu près à 47 degrés de latitude nord, et à 60 de longitude orientale: c'est à dire qu'elle est sur le parallèle qui passe à 47 degrés au nord de l'équateur, et à l'endroit où ce parallèle coupe le méridien qui est à 60 degrés à l'orient du méridien de Paris. Voyez Parallèle.

Voici comment on détermine la longitude d'un lieu. Puisque le soleil parcourt 360 degrés en 24 heures, conséquemment il en parcourt 15 en une heure et un en 4 minutes. De cette manière, lorsqu'il est midi à Paris, il n'est que onze heures dans un endroit plus occidental de 15 degrés, tandis qu'il est déjà 1 heure sur un méridien de 15 degrés plus à l'est. C'est ce qui détermine la longitude. En effet, si l'on voit par une éclipse, ou par une montre marine qui ne varie pas, qu'il est 8 heures du matin à Paris, tandis qu'il est midi et 18 minutes dans le lieu où l'on est, c'est à dire 4 heures et 18 minutes de plus, en multipliant le nombre des heures par 15 (4 fois 15 = 60), et en divisant par 4 celui des minutes (en 18 combien de fois 4 ? 4 1/2) on verra que ce lieu est à 64 degrés et demi de longitude orientale. La longitude serait occidentale, si l'heure y était moins avancée qu'à Paris.

Lorsqu'il est midi à Paris, il est 1 heure à Vienne, plus de 3 heures à Ispahan, 7 heures du soir à Pékin, minuit dans la Nouvelle-Zélande. Cela doit être ainsi, puisque Vienne est à 15 degrés plus à l'est que Paris, Ispahan à 50, Pékin à 110, et la Nouvelle-Zélande à 180.

Longitude, La distance, en degrés, qui existe entre un astre rapporté à l'écliptique, et le point équinoxial du printemps; l'arc de l'écliptique compris entre le point équinoxial du printemps et l'endroit de l'écliptique au quel un astre répond perpendiculairement. *Longitude géocentrique,* Le point de l'écliptique au quel répond perpendiculairement le centre d'une planète vue de la terre. *Longitude héliocentrique,* Celui au quel répondrait le centre d'une planète, si elle était vue du soleil.

Lumière. s. f. (En latin *lumen.*) Ce qui éclaire, et qui rend les objets visibles. Qu'est-ce que la lumière ? Newton répond que la lumière est un fluide infiniment subtil qui émane des corps lumineux. C'est ce qu'on appèle *système de l'émission.* A leur tour Huyghens et Descartes disent que la lumière est un *éther subtil* répandu dans l'espace et ne manifestant sa présence que lorsqu'il entre en vibration. Selon ces grands philosophes, ce mouvement de vibration serait donné à l'éther subtil par les corps lumineux, et se transmettrait de proche en proche, en donnant lieu à une série d'ondulations ou ondes lumineuses semblables aux ondes sonores. C'est *le système des ondulations.* Celui de *l'émission* est presque abandonné aujourd'hui. En attendant mieux, on est aujourd'hui pour Descartes contre Newton. O science humaine, que tu es bornée ! Ce que c'est que la lumière, ce que c'est que le monde, ce que c'est que Dieu, ô philosophes, ce n'est pas votre science qui vous l'apprendra. De la science ! allez ! il y en a plus dans ce seul mot: — *amour,* — qu'au fond de tous vos systèmes. La poésie est fille de l'amour, et les étoiles révèlent plus de choses aux yeux du poète qu'à toutes vos machines de verre. Les étoiles se rient de vos lunettes, mais elles ont pour le poète un langage mystérieux et sublime que lui seul comprend, et qu'il peut seul vous traduire. Malheur à vous qui, tout entiers à la poursuite de vos chimères, n'avez point d'oreilles pour entendre sa voix divine !

Revenons à ce qu'il y a de positif dans la science des astronomes. Ils ne s'entendent pas sur la nature de la lumière ; mais ils savent que deux et deux font quatre. C'est pourquoi ils ont pu calculer que le soleil est à 34 millions de lieues de la terre; que la lumière nous arrive en ligne droite du soleil, qui est le corps lumineux par excellence, en 8 minutes 13 secondes ; et qu'elle parcourt en une seconde 68,965 lieues. Du moins est-ce là ce qu'on m'a

appris au collège. Mais voilà que depuis lors j'ai lu dans un certain M. Rœmer que la distance moyenne de la terre au soleil est de 38 millions de lieues, et que la lumière ne parcourt que 57,000 lieues ou 310,200 kilomètres par seconde. Évidemment 57.000 est une faute d'impression. C'est 75,000 qu'il faut lire. Encore le calcul n'est-il qu'approximatif; car 38.000,000 divisé par 8 minutes 13 secondes, c'est à dire, par 493 secondes, donne au quotient 77,079, nombre qui, multiplié par 4444 m. 44 c., valeur de la lieue française, forme un produit de 342,572,990 m., lequel, divisé à son tour par 1000 m., valeur du kil., fait bien 342,572 kilom. 75,000 lieues en feraient toujours 333,333. En venant frapper les différents corps de la nature, la lumière produits des effets différents qui ont fait donner à ces corps des noms particuliers. Ainsi on appèle *corps diaphanes* ou *transparents*, ceux qui transmettent abondamment la lumière, *translucides*, ceux qui ne laissent passer que quelques rayons (1), et *opaques*, ceux qui n'en laissent point passer du tout. La lumière se meut en ligne droite, dans les milieux homogènes, mais si elle passe d'un milieu dans un autre de densité différente, elle éprouve une déviation qu'on appèle réfraction. Le crépuscule est dû à la réfraction. La brisure apparente que présente un bâton plongé dans l'eau est encore un effet de la réfraction. Ce qu'on nomme *réflexion de la lumière* est le rejaillissement des rayons lumineux opérée par la rencontre d'une surface polie. Il est bon d'observer en passant, 1° que le rayon incident et le rayon réfléchi sont toujours dans un même plan perpendiculaire à la surface réfléchissante; — 2° que l'angle de réflexion est toujours égal à l'angle d'incidence. La lumière qui, lorsqu'elle éclaire les divers objets placés devant nous, semble se présenter comme composée de faisceaux simples et identiques n'est pourtant pas homogène. Le prisme la décompose en une infinité de nuances, parmi les quelles on distingue sept couleurs principales qui se succèdent par des transitions insensibles et dans l'ordre qui suit, en allant de haut en bas : *violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.* Cet effet s'appèle *dispersion*. Le phénomène curieux auquel on donne le nom *d'arc-en-ciel* est absolument identique au spectre solaire produit par le prisme, et occasionné de la même manière par les réfractions et réflexions successives des rayons du soleil dans les globules d'eau qui constituent le nuage. La lune peut aussi, par les mêmes causes, produire des arc-en-ciels. Le soleil envoyant partout la même lumière, pourquoi les colorations sont-elles variées ? Cela vient de ce que les corps décomposent la lumière, en absorbent une partie, réfléchissent l'autre, et que nous attribuons à chacun la couleur des rayons simples qu'il renvoie à nos yeux. Ainsi un corps rouge est un corps qui a la propriété d'absorber tous les rayons colorés qui composent la lumière, excepté le rouge, qu'il réfléchit. Les corps noirs sont ceux qui absorbent tous les rayons lumineux, et les corps blancs, ceux qui les réfléchissent tous. Il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'on ne voit pas comment cela pourrait être autrement. Privés de lumière, les végétaux s'étiolent, et les animaux éprouvent des phénomènes analogues. C'est elle qui entretient la pureté de l'air en absorbant la plus grande partie du gaz acide carbonique que rejètent les animaux. L'influence de la lumière est grande aussi sur l'espèce humaine. Les individus qui en sont privés deviennent chlorotiques, et s'étiolent, pour ainsi dire, comme les plantes. *Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. Grande lumière. Lumière éclatante, vive, pure, éblouissante. Lumière douce, faible, pâle, blafarde. L'éclat de la lumière. La réfraction de la lumière. La réflexion, la réverbération de la lumière. Lumière directe, réfléchie. La lumière du soleil, du jour, des cieux. Le soleil donne la lumière au monde. La lumière zodiacale. La lumière d'un flambeau, d'une lampe.*

Lumière, se dit absolument pour Bougie, Chandelle, Lampe allumée. *Apportez-nous de la lumière.* La salle était éclairée d'un grand nombre de lumières.

Dans le style de l'Ecriture, *Anges de lumière, enfants de lumière*, se dit par opposition à *Anges de ténèbres, enfants de ténèbres.*

Style classique, *Commencer à voir la lumière. la lumière du jour*, Naître. *Jouir de la lumière*, Vivre. *Perdre la lumière, être privé de la lumière*, Mourir, être mort. — *Il a perdu la lumière, il est privé de la lumière, de la lumière du jour*, Il est devenu aveugle. — *Mettre un livre, un ouvrage en lumière*, Le publier, *Mettre une vérité en lumière*, La démontrer et la répandre.

Lumière, en Peinture, Effets de la lumière imités dans un tableau. *Belle distribution de lumière. Belle économie, belle intelligence de lumière. Un bel effet de lumière. Le*

(1) L'Académie n'admet point de corps translucides.

clair-obscur est la juste distribution des ombres et de la lumière. Entendre bien les lumières. Les lumières sont bien entendues, bien ménagées dans ce tableau.

— L'ouverture, le petit trou par où l'on met le feu à un canon, à un fusil. Dans les instruments de mathématiques à pinnules, Le petit trou à travers le quel on aperçoit l'objet observé.—En termes de facteur d'orgues, L'ouverture par la quelle le vent entre dans un tuyau.

En termes de Marine, *Lumière de la pompe*, Ouverture pratiquée au corps de pompe, et par la quelle l'eau sort pour entrer dans la manche où le tuyau la conduit.

Lumière, figurément, et par allusion au premier sens, Publicité ou examen. *Les fripons, les fourbes, les tyrans, craignent la lumière.*

— Intelligence, clarté d'esprit, ou savoir, connaissance, et en général tout ce qui éclaire et guide l'esprit. *Lumière naturelle. Lumière acquise. Défaut de lumières. Cet homme a peu de lumières, manque de lumières. Il a de grandes lumières en politique. La lumière de la foi, de la raison, de l'expérience. Le progrès des lumières. L'état des lumières.*

— Éclaircissement, indice. *Je n'ai aucune lumière sur cette affaire. La géographie et l'histoire se prêtent mutuellement des lumières.* (Acad.)

— Homme d'un rare savoir, d'un mérite transcendant *Saint Augustin est une des lumières de l'Église.*

(Extrait de notre *Grand Dictionnaire.*)

Luminaire. s. m. (Du latin *lumen*, lumière.) Corps naturel qui éclaire. Il n'est employé, en ce sens, que dans cette phrase de l'Écriture: *Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, et l'autre pour présider à la nuit.*

Lunaire. adj. Qui appartient à la lune. *Un mois, une année lunaire. L'année lunaire est de trois cent cinquante-quatre jours environ. Cycle lunaire. Influences lunaires. Atmosphère lunaire. Cadran lunaire,* Cadran qui marque les heures par le moyen de la lune.

Lunaison. s. f. Le temps qui s'écoule depuis le commencement de la nouvelle lune jusqu'à la fin du dernier quartier. *Observer les lunaisons. Toute cette lunaison a été pluvieuse.* (Acad.)

Lune. s. f. Voyez page 515.

Lunette. s. f. (De leur ressemblance, par leur figure ronde, à une petite *lune*. Ménage.) Instrument composé d'un ou de plusieurs verres, taillés de manière à faire voir les objets plus grands qu'à l'œil nu, ou à rendre la vue plus nette et plus distincte. Son invention est due à Jacques Métius, d'Alemaër, en Hollande (1608). *Lunette convexe*, Lunette qui grossit les objets. *Lunette concave*, Lunette qui diminue les objets. *Lunette d'approche, lunette de longue vue* ou *à longue vue*, ou absolument *Lunette*, Lunette qui grossit ou qui rapproche les objets. *Monter une lunette. Allonger, raccourcir une lunette. Le tube d'une lunette. Le verre oculaire, l'oculaire d'une lunette*, Le verre qui est placé du côté de l'œil. *Le verre objectif, l'objectif d'une lunette*, Le verre qui est tourné vers les objets. *L'oculaire de cette lunette est défectueux. L'objectif est excellent. Une lunette de poche. Une lunette de cinq, de quinze, de vingt mètres. Une lunette d'un fort grossissement. Cette lunette produit un grossissement prodigieux,* Elle rapproche beaucoup. On nomme *champ* l'espace que l'on peut embrasser en regardant à travers une lunette, et *foyer* l'endroit où viennent se rencontrer les rayons lumineux qui traversent l'objectif. Par ellipse on appèle aussi cette espèce de lunette *Longue-vue. Lunette achromatique*, Lunette qui laisse voir les objets sans couleur étrangère, sans iris. *Lunette d'opéra* ou *lorgnette.* On appèle *lorgnette* une petite lunette d'approche, dont on se sert pour voir les objets peu éloignés, et *lorgnon* une petite lunette à un seul verre, qu'on porte ordinairement suspendue à un cordon. Cette dernière se nomme encore *monocle. Une bonne lorgnette de spectacle. Lorgnette achromatique.* Les *binocles* sont des lorgnettes à double tube, appelées aussi *jumelles. Binocle* se dit aussi d'une sorte de *longue-vue* ou de *télescope double*, au moyen du quel on peut observer un objet éloigné avec les deux yeux en même temps, et qui est aujourd'hui peu employé. Voyez Télescope et Microscope.

Lunettes, au pluriel, se dit de deux verres de lunette assemblés dans une même enchâssure, de manière à pouvoir être placés au devant des deux yeux. *Une paire de lunettes. Il y a de bonnes, de mauvaises lunettes. Des lunettes bien nettes, bien claires. Lunettes vertes, bleues. Lunettes à branches. Étui à lunettes.* Les verres qu'on adapte aux lunettes se nomment *lentilles*, parce qu'ils sont taillés en forme de lentille, ce qui les rend propres à augmenter ou à diminuer la convergence naturelle des rayons lumineux. Il y a six principales sortes de lentilles: 1° la *lentille biconvexe* formée de deux surfaces sphériques convexes; 2° la *lentille planconvexe* formée par une surface plane et une convexe; 3° la *lentille biconcave* formée de deux surfaces concaves; 4° la *lentille planconcave* formée d'une surface plane et d'une concave; 5° le *ménisque* (1) *convergent* verre convexe d'un côté et concave de l'autre, ainsi nommé par opposition

(1) Du grec *méniskos*, ornement en forme de *croissant*, de *mènè*, lune.

au *ménisque divergent* On adapte aux lunettes tel ou tel verre selon la vue à la quelle elles sont destinées. *Les degrés de force des lunettes se marquent par des numéros. Les lunettes concaves ou à verres convergents servent aux myopes, et les lunettes convexes ou à verres divergents aux presbytes. Des lunettes de différents âges. Prendre, porter des lunettes. Se servir de lunettes. Mettre des lunettes.* En ce sens on dit encore, familièrement, *besicles. Avoir toujours des besicles sur le nez.* On nomme *conserves* une sorte de lunettes propres à *conserver* la vue.

Prov. et fig., *Chacun voit avec ses lunettes, à travers ses lunettes,* Chacun a sa manière de voir, de penser; chacun juge des choses suivant ses goûts, ses intérêts, ses préjugés. *Il n'a pas de bonnes lunettes, il a mis ses lunettes de travers, ses lunettes sont troubles*, se dit fig. et fam., Dans le style classique, de quelques maîtres de langue qui n'admirent pas Victor Hugo; de quelques critiques qui nient la lumière de la poésie, comme les aveugles nient le soleil; de quelques journaux qui traitent d'insensés et de mauvais citoyens tous les hommes d'un cœur trop généreux. On dit dans le même sens, *Prenez vos besicles, vous n'avez pas bien mis vos besicles*, Vous ne voyez pas clair dans ce que vous dites; la passion, l'intérêt, le préjugé vous aveugle.

Lunettes, par extension, Les petits ronds de feutre qu'on met dans les manèges, à côté des yeux des chevaux ombrageux, pour les monter plus facilement. Mais ce n'est pas ici le lieu de suivre les mots dans toutes leurs acceptions. (Extrait de notre *Grand Dictionnaire.*)

Magnétisme. s.m. (Du grec *magnês*, aimant.) Nom générique, qui se dit des propriétés de l'aimant. *Les effets du magnétisme.*

Magnétisme animal, ou simplement *magnétisme*, Principe spécial qu'on indique comme la source des actions organiques, le quel siège particulièrement dans le système nerveux et se transmet d'un corps vivant à un autre par le contact, le simple approchement, ou l'effet d'une forte volonté. Les phénomènes du magnétisme sont encore contestés par le plus grand nombre. Les découvertes dans la lune n'ont pas rencontré tant d'incrédules.

— L'application des propriétés de ce fluide à l'art de guérir. L'Académie royale de Médecine a refusé de l'adopter comme moyen de guérison. Elle a bien refusé d'adopter l'homœopathie, et cependant l'homœopathie fait des merveilles en Allemagne.

L'Académie définit assez niaisement le *magnétisme*, « Une doctrine dont les partisans croient qu'on peut produire sur le corps humain, par des attouchements ou par certains mouvements, des impressions propres à guérir les maladies. »

Maison. s. f. T. d'Astrologie. *Les douze maisons du soleil*, Les douze signes du zodiaque.

Mappemonde. s. f. (Du latin *mappa*, nappe, linge, par extension, carte, et *mundi*, du monde.) Carte à la fois hydrographique et géographique représentant toutes les parties du globe terrestre divisé en deux hémisphères par un grand cercle. *Grande mappemonde. Mappemonde enluminée. Pour concevoir une mappemonde*, il faut se représenter qu'on a scié un globe terrestre en deux suivant le plan d'un méridien, et qu'ensuite on a placé les deux demi-boules l'une à côté de l'autre, et présentant toutes deux la partie grecque convexe.

Marbres *d'Arundel* ou *d'Oxford*, Tables de marbre, trouvées à Paros, sur les quelles sont gravées les époques des événements les plus célèbres de l'histoire grecque depuis Cécrops, fondateur du royaume d'Athènes (1582 avant J.-C.), jusqu'à l'archonte Diogénète (264 ans avant J.-C.). Ces marbres, au nombre de soixante dix-neuf, tombèrent d'abord entre les mains d'un savant français nommé Peiresc, de qui les acheta l'Anglais Thomas Howard, duc de Norfolk, comte d'Arundel et de Surrey, qui lui donna son nom et les mit sous la tutelle de l'université d'Oxford. En 1677, Humfride-Prideaux en a donné un recueil.

Mars. s. m. Une des planètes de notre système, la quatrième dans l'ordre de leurs distances au soleil. Sa lumière rougeâtre et toujours trouble indique la présence d'une atmosphère. *La planète de Mars. Mars en conjonction avec la lune.* Voyez le *Tableau des Planètes*, page 514.

Mercure. s. m. Très-petite planète, la plus voisine du soleil. D'après les calculs des astronomes, la température de cette planète serait égale à celle de l'eau en ébullition; température diminuée sans doute par la densité de l'atmosphère qui l'entoure. Voyez le *Tableau des Planètes.*

Méridien. s. m. (En latin *meridianus*, sous-entendu *circulus*, de *méridies*, midi.) Grand cercle de la sphère, qui passe par le zénith et le nadir et par les pôles du monde; et qui divise le globe terrestre en deux hémisphères, l'un oriental, l'autre occidental. *Chaque lieu a son méridien. Le méridien de Paris, de Vienne. Le passage du soleil au méridien d'un lieu marque le midi de ce lieu. C'est sur le méridien que se compte la latitude à partir de l'équateur.* C'est à partir d'un méridien convenu, appelé *premier méridien*, que l'on compte la longitude sur l'équateur. Autrefois on prenait pour premier méridien celui qui passe par l'île de Fer, une des Canaries, éloigné de vingt degrés, à l'ouest, de celui de Paris.

Méridien terrestre, La section du plan du méridien sur le plan de l'horizon. C'est ce qu'on appèle aussi *méridienne.*

Méridien magnétique, Grand cercle qui passe par les pôles de l'aimant et dans le plan duquel se dirige l'aiguille aimantée.

Méridienne. adj. f. Qui a rapport au-

méridien. *Ombre méridienne,* Celle que projètent les objets saillants au moment de midi. *Hauteur méridienne d'un astre,* Sa hauteur au dessus de l'horizon, au moment où il est dans le méridien du lieu où on l'observe. *Ligne méridienne,* ou simplement *Méridienne,* Ligne droite tirée du nord au sud dans le plan du méridien. Il se dit aussi d'une ligne tirée depuis l'extrémité la plus méridionale d'un pays jusqu'à son extrémité la plus septentrionale. *La ligne méridienne, la méridienne de la France.*

Méridienne, Substantivement, Ligne qui est la section du plan du méridien sur un autre plan quelconque, horizontal, vertical, ou incliné. Quand on en a tracé une portion sur le terrain ou sur un plan fixe, le point de lumière ou la ligne d'ombre qui passe dessus marque l'heure de midi. On voit de semblables méridiennes, à Paris, à l'Observatoire et à l'église Saint-Sulpice.

MERIDIENNE, s. f. Le sommeil au quel les habitants des pays chauds se livrent ordinairement vers l'heure de midi. *La méridienne est d'un usage général en Espagne et en Italie.* (Acad.) *Faire la méridienne.* «Ce sont les médecins qui ont recommandé expressément la *méridienne.* Ce sont eux qui disent encore expressément aux Espagnols: *Dormez souvent, dormez long-temps.* Ce sont eux qui assurent que Galien, qu'Hippocrate, se couchaient après dîner, et qu'alors Esculape lui-même dormait une heure ou deux. On sait qu'Auguste faisait la *méridienne;* mais on sait aussi qu'Auguste dînait fort tard, qu'il tenait table fort long-temps, et qu'au dessert, absolument ivre et incapable d'articuler un son, incapable de distinguer ses plats, son assiette, son couteau, son verre, ses convives, Auguste avait raison d'aller se coucher. M. Tissot veut que ceux qui dînent à midi, qui mangent vite, qui ne mâchent point, qui ne boivent guère, se promènent ou dansent en sortant de table. «Dormons, dormons très-peu, vivons »toute notre vie, et, sur trois semaines que nous avons à »vivre, ne soyons pas morts pendant quinze jours.»
(Marquis De Langle. *Voyage en Espagne.*)

Méridional, ale. adj. Qui est du côté du midi. *Le pôle méridional. L'Amérique méridionale. Distance méridionale,* La différence de longitude entre le méridien sous lequel un vaisseau se trouve et celui d'où il est parti. *Cadran méridional.* Voy. Cadran.

Météore. s. m. (Du grec *meteoros,* haut, élevé, fait de *méta,* au dessus, et *aeirô,* j'élève.) Phénomène atmosphérique. *Météores aqueux,* Les brouillards, les nuages, la pluie, la neige, la rosée, le givre, la grêle, les tempêtes, les trombes. *Météores ignés* ou *aériens,* La foudre, le feu Saint-Elme, les aurores boréales, les étoiles tombantes, etc. *Météores lumineux,* L'arc-en-ciel, les parhélies, etc. La science qui s'occupe des météores a reçu le nom de *météorologie.* Voyez ce mot.

Fig., *Ce conquérant fut un météore qui épouvanta le monde.* (Acad.)

Météorique. adj. Qui appartient au météore.

Météorologie. s. f. Partie de la physique qui traite des météores, et des variations de l'atmosphère.

Météorologique. adj. Qui concerne les météores et les variations de l'atmosphère. *Observations météorologiques,* Observations que font les physiciens sur tous les changements qui s'opèrent dans l'atmosphère pendant un temps déterminé. *Tables météorologiques,* Tables où ces observations sont inscrites. *Instruments météorologiques,* Instruments destinés à ces observations, tels que les thermomètres, les hygromètres, les baromètres, etc.

Micromètre, s. m. (Du grec *mikros,* petit, et *mêtron,* mesure.). Appareil qu'on adapte aux lunettes, pour mesurer, dans les cieux, avec une très-grande précision, de petites distances et de petites grandeurs. Il est composé de deux fils parallèles mobiles et d'un fil perpendiculaire.

Microscope. s. m. (Du grec *mikros,* et *skopéô,* j'observe). Instrument d'optique dont on se sert pour grossir à la vue les petits objets. *Microscope simple,* Celui qui n'a qu'une lentille, sans autre verre. *Microscope composé,* Celui qui est garni d'un corps de métal renfermant trois verres convexes placés à diverses distances les uns des autres: l'*oculaire* en haut, l'*objectif* au milieu, et le verre *lenticulaire* au fond du tube de métal.

Microscope solaire, Sorte de microscope qui fait voir, en grand, dans une chambre obscure, les images de très-petits objets, vivement éclairés par le soleil.

Mobile (premier), Le ciel que les anciens astronomes supposaient envelopper et faire mouvoir tous les autres cieux. Voyez *Système de Ptolémée.*

Figurément, *Premier mobile,* Personne qui donne le mouvement à une affaire, à une association. *Il était le premier mobile de cette conjuration.*

Mois. s. m. (Du latin *mensis.*) Une des douze parties de l'année dont chacune contient trente ou trente et un jours, excepté la seconde (février), qui est de vingt-huit jours seulement dans les années ordinaires, et de vingt-neuf dans les années bissextiles. *Le mois de janvier, de février,* etc. *Le premier, le second, le troisième jour du mois,* ou absolument, *Le premier, le second du mois, le deux, le trois du mois, Quel quantième du mois avons-nous?*

—L'espace de 30 jours consécutifs. *Voilà un mois et demi que mon pauvre père est mort.*

Mois solaire, L'espace de temps que le soleil met à parcourir un des signes du zodiaque. *Mois lunaire*, L'espace de temps qui s'écoule d'une nouvelle lune à l'autre.

Figurément, *Mois romains*, L'imposition qu'on levait sur les états de l'empire dans les besoins extraordinaires.

Prov., *On a tous les ans douze mois*, On vieillit malgré qu'on en ait, ou On vieillit sans s'en apercevoir.

Mouvement. s. m. (Du latin *movere*, mouvoir.) La révolution, la marche, réelle ou apparente, des corps célestes. *Mouvement des astres. Mouvement d'un globe autour de son centre. Mouvement d'occident en orient, d'orient en occident. Mouvement diurne* ou *commun de la terre*, Celui qu'elle exécute autour de son axe en vingt-quatre heures. Comment l'idée du mouvement diurne de la terre n'a-t-elle pas d'abord frappé tous les esprits? Comment a-t-on pu s'obstiner si long-temps à croire la terre immobile au centre de l'univers? En vérité, c'est à douter de la raison humaine. Quoi! vous voulez que le soleil, qui est à 38 millions de lieues de la terre, 38 millions de lieues, entendez-vous bien? — que les étoiles, ces autres soleils, qui en sont cent mille fois plus éloignés; que l'espace immense, infini, sans bornes, soit assujéti à ce grain de sable imperceptible où vous vous taillez, pauvres vermisseaux, des royaumes et des empires! Vous voulez que le soleil, que les étoiles, que le ciel, que l'univers entier, vous rende un hommage qui n'est dû qu'à l'astre souverain qui engendre la lumière et la vie! Vous voulez que des millions de milliards de monde se meuvent pour votre utilité et pour votre plaisir avec une telle rapidité qu'ils parcourent jusqu'à des milliards de lieues par seconde! En vérité, mes frères, vous êtes bien orgueilleux et bien exigeants. Est-ce là ce qui a suggéré à quelques-uns d'entre vous l'usage barbare d'avoir des coureurs, c'est à dire, des hommes qui devancent à pied leur rapide équipage et le disputent ainsi en vitesse aux chevaux les plus exercés? C'est tout aussi insensé que de faire tourner le soleil autour de la terre. Mais à propos de vos équipages, illustrissimes seigneurs, ne vous est-il jamais arrivé de croire, — lorsqu'assis bien à l'aise sur de moelleux coussins de soie vous étiez emportés par vos coursiers superbes, — que c'étaient les arbres, les murs, les haies, les clochers, les tours, les montagnes, le ciel, qui fuyaient derrière vous, et non pas vous devant ces objets? N'avez-vous jamais songé que l'illusion eût été bien plus complète encore, si vous n'eussiez éprouvé aucune secousse, et que vous n'eussiez pas été convaincus d'avance que le mouvement appartenait à votre voiture? Le mouvement de la terre est insensible pour vous, parce qu'il est uniforme, et que tous les objets qui sont sur le globe tournent avec lui; de sorte que vous les voyez toujours dans la même position respective. D'ailleurs ce mouvement qui ne suppose à la terre qu'une vitesse de 9000 lieues par jour est certainement plus aisé à concevoir que celui du ciel. Il n'a pas fallu moins que toutes ces raisons pour vous convaincre d'une vérité si simple et si sensible, et en attendant vous avez fait expier au génie par la prison et par la torture l'impiété de sa découverte. Soyez donc bien fiers après cela de votre infaillibilité et de votre raison! Persuadez-vous bien que la sagesse vous a été dévolue en partage, qu'il n'y a que vous au monde pour parler et raisonner juste, que tout ce qui n'est pas conforme à votre opinion est absurde! Dignes abonnés du Journal des Débats, qui, pour son compte, croit que le livre des destins lui a été ouvert!

Le sot croit tout savoir et ne sait pas douter. Bref, ce n'est pas le soleil, vous le savez maintenant, qui, une lanterne à la main, fait sa ronde autour de la terre; mais bien la terre, qui, avide de sa chaleur et de sa lumière, lui présente successivement chacune de ses faces pour qu'il l'éclaire et la vivifie; cause des jours et des nuits.

Mouvement annuel. Le mouvement annuel de la terre autour du soleil produit la diversité des saisons. Voyez Saisons.

Mouvement propre. Mouvement apparent. Mouvement géocentrique. Mouvement héliocentrique. Mouvement circulaire. Mouvement angulaire.

Dans un sens plus général, Le changement par le quel un corps est successivement présent en différentes parties de l'espace; la translation continue et successive d'un corps dans l'espace. On distingue *le mouvement absolu* et *le mouvement relatif. Mouvement local. Mouvement propre, impropre* ou *externe. Mouvement simple*, Celui qui a lieu sous l'action d'une seule force. *Mouvement composé*, Celui qui a lieu sous l'action de plusieurs forces. *Mouvement uniforme*, Celui qui conserve la même vitesse pendant toute sa durée. *Mouvement varié, uniformément varié, non uniformément varié. Mouvement accéléré, retardé, réfléchi, réfracté. Mouvement rectiligne, curviligne, circulaire, droit, oblique, perpendiculaire. Mouvement d'oscillation, d'ondulation, de vibration, de libration, de trépidation, de rotation.*

de révolution. Mouvement intestin. Les lois du mouvement.

C'est Galilée qui a trouvé le premier les lois du mouvement. Les principales sont: 1° *On ne gagne jamais en puissance sans perdre en temps une valeur égale* (ce qui démontre l'impossibilité de réaliser le mouvement perpétuel); 2° *Le produit d'une force par sa vitesse est toujours égal à celui de la résistance par la vitesse qu'elle reçoit de la machine.—On change facilement tout mouvement rectiligne en mouvement circulaire.*

Mouvement perpétuel, se dit fig. et fam., d'une personne qui a une excessive activité de corps. *Il ne saurait rester en place, c'est le mouvement perpétuel.* Fig., *Chercher le mouvement perpétuel*, Chercher la solution d'une question insoluble. *Mouvement des eaux de la mer. Les eaux de la mer sont soumises à trois sortes de mouvements: les mouvements atmosphériques, produits par l'impulsion des vents, —les courants, et les marées. Mouvement* a une foule d'acceptions éloignées de notre sujet.

Nadir. s. m. (De l'arabe *nadhara*, regarder, considérer, être situé vis-à-vis.) Le point du ciel qui est directement sous nos pieds, et auquel aboutirait une ligne verticale tirée du point que nous habitons, par le centre de la terre. *Le nadir est diamétralement opposé au zénith.*

Néoménie. s. f. (En grec *nêoménis*, de *nêos*, nouveau, et *ménê*, lune.) Nouvelle lune.

Nœud. s. m. Chacun des deux points opposés où l'écliptique est coupé par l'orbite d'un corps céleste. *Les nœuds de la lune. Les nœuds de Jupiter.*

Nombre d'or. s. m. Le nombre dont on se sert pour marquer chaque année du cycle lunaire; ainsi appelé par les Grecs, parce qu'ils le firent graver en *lettres d'or* dans la place publique. Voyez CYCLE LUNAIRE.

Nord. s. m. (Du saxon *north*.) Septentrion, la partie du monde qui est opposée au midi. *Les pays du nord. Du nord au midi. Le vent est au nord, souffle du nord, vient du nord.*

— Celui des pôles du monde qui répond à l'étoile polaire arctique, et qui est opposé au sud. *L'étoile du nord. L'aiguille aimantée se tourne vers le nord.* Adjectiv., *Le pôle nord. Degrés de latitude nord*, Ceux qui vont de l'équateur au pôle septentrional.

— Le vent du nord. *Le nord* est le plus froid de tous les vents. Adjectiv., *Le vent est nord.*

— Pays septentrionaux, considérés absolument ou relativement. *Cet homme est du Nord, est du nord de la France. Les plus belles fourrures viennent du Nord. Nord-est*, Le point situé entre le nord et l'est. Le *nord-nord-est* est le point situé entre le nord et le nord-est. *Le nord-est-quart-est* est situé entre le nord est et l'est-nord-est. Le *nord-est-quart-nord* est situé entre le nord-est et le nord-nord-est. Le *nord-quart-nord-est* est situé entre le nord et le nord-nord-est. — Vent qui souffle entre le nord et l'est, etc.

Nord-ouest, Le point situé entre le nord et l'ouest. Le *nord-nord-ouest* est situé entre le nord et le nord-ouest. Le *nord-ouest-quart-nord* est situé entre le nord et le nord-nord-ouest. Le *nord-ouest-quart-ouest* est situé entre le nord-ouest et l'ouest-nord-ouest. Le *nord-quart-nord-ouest* est situé entre le nord et le nord-nord-ouest. — Vent qui souffle entre le nord et l'ouest, etc.

Oblique. adj. Incliné. Tous les peuples qui vivent entre les pôles et l'équateur ont la sphère oblique, parce que leur horizon ne coupe pas l'équateur à angle droit.

Obliquité de l'écliptique, L'angle que l'écliptique fait avec l'équateur et qui est d'environ vingt-trois degrés vingt-huit minutes. Cette obliquité n'est pas immuable; car on a trouvé que les deux cercles se rapprochaient de 92 secondes par siècle. C'est à l'obliquité de l'écliptique que les habitants des zones tempérées doivent la douceur de leur climat.

Occase. adj. (Du latin *occasus*, coucher.) Voyez AMPLITUDE.

Occident. s. m. (Du latin *occidens*, d'*occidere*, se coucher, qui dérive de *cadere*, tomber.) Celui des quatre points cardinaux qui est du côté où le soleil se couche, et qu'on nomme aussi *couchant*, *ouest*, et *ponant*. *L'occident est opposé à l'orient. Se tourner à l'occident, vers l'occident. Tirant à l'occident. Côté d'occident.*—Cette partie de notre hémisphère qui est au couchant par rapport aux Orientaux. *Les régions, l'empire, l'Église d'Occident.* L'empire d'Occident était divisé en deux grands gouvernements: les *Gaules*, et les *Italies*. Ces gouvernements étaient subdivisés en diocèses, savoir: dans les Gaules, 1° la *Gaule* proprement dite, 2° la *Grande-Bretagne*, 3° l'*Espagne*; dans les Italies, 1° l'*Italie* proprement dite, 2° l'*Illyrie*, 3° l'*Afrique*. L'empire d'Occident ne dura guère qu'un siècle, et finit en 476 dans la personne de Romulus Augustule. Chose remarquable: le dernier empereur de Rome s'appelait Romulus, comme le fondateur de la ville, et Auguste, comme le fondateur de l'empire.

Occidental, ale. adj. Qui est à l'occident. *Pays occidental. Régions, nations occidentales. Peuples occidentaux. Les Indes*

occidentales. Substantivement, *Les Occidentaux*, Les Européens.

Octaétéride. s. f. Espace, durée de huit ans.

Occultation. s. f. (En latin *occultatio.*) Disparition passagère d'une étoile ou d'une planète cachée par la lune.

Occulter. v. a. (Du latin *occultare*, cacher.) Quelquefois, dans sa course, la lune passe devant une étoile; on dit qu'elle l'*occulte*. C'est l'*immersion* de l'étoile, qui, après être restée quelque temps derrière la lune, reparaît au côté opposé, ce qu'on nomme *émersion*.

Opposition. s. f. L'aspect d'un corps céleste qui est à cent quatrevingt degrés d'un autre. *Les éclipses de lune ont lieu quand la lune est en opposition avec le soleil.*

Orbite. s. f. (Quelques uns le font masculin, dit l'Académie; j'ajoute que c'est à tort, puisque son étymologie immédiate est *orbita*, mot latin féminin.) La route, le chemin que décrit une planète par son mouvement propre. *Kepler a découvert que les orbites sont des ellipses qui ont un foyer commun occupé par le soleil. C'est la combinaison de la force centripète avec la force centrifuge, qui, tendant, la première à rapprocher les planètes du centre du soleil, la seconde à les en éloigner, les force à décrire une courbe intermédiaire qui est précisément leur orbite. L'orbite des comètes est une ellipse très-allongée.* En anatomie, *L'orbite de l'œil*, La cavité dans laquelle l'œil est placé.

Orient. s. m. (En latin *oriens*, de *oriri*, naître, se lever.) La partie, le point du ciel où le soleil se lève sur l'horizon. *L'orient d'été. L'orient d'hiver.*

— Celui des quatre points cardinaux où le soleil se lève à l'équinoxe. *L'orient, le midi, l'occident, le septentrion. De l'orient à l'occident.*

— Les états et les provinces de l'Asie orientale, comme l'Inde, la Chine, etc.; à la différence des états et des provinces de l'Asie occidentale. *Les régions de l'Orient. Voyage en Orient. Des perles d'Orient.*

Commerce d'Orient, Le commerce qui se fait dans l'Asie orientale par l'Océan; à la différence du *commerce du Levant*, Celui qui se fait dans l'Asie occidentale par la Méditerranée.

Voyez Est et Levant.

Ortive. adj. f. (Du latin *ortivus*, qui se lève, dérivé d'*oriri*, *orior*, *ortum.*) *Amplitude ortive* ou *orientale*, L'arc de l'horizon qui est entre le point où se lève un astre et l'orient vrai où se fait l'intersection de l'horizon et de l'équateur. Voyez occase.

Ouest. s. m. (De l'allemand, ou du flamand, ou de l'anglais *west.*) L'un des quatre points cardinaux, celui qu'on a à gauche, quand on est tourné vers le nord. *Cette province a tant de lieues de l'est à l'ouest. Un vent d'ouest. Ouest-nord-ouest*, Le point compris entre le nord-ouest et l'ouest. *Ouest-quart-nord-ouest*, Le point qui occupe le milieu de l'espace qui sépare l'ouest de l'ouest-nord-ouest. *Ouest-sud-ouest*, Le point situé entre l'ouest et le sud-ouest. *L'ouest-quart-sud-ouest*, Le point placé au milieu de l'espace qui sépare l'ouest de l'ouest-sud-ouest. — La partie d'un pays située du côté de l'ouest. *L'ouest de la France. Les provinces de l'Ouest. Le vent est à l'ouest, il est ouest*, Il vient du couchant.

Pallas. s. f. Nom emprunté à la mythologie et donné à une planète.

Parallèle. s. m. (Du grec *parallélos.*) Les *parallèles* ou *cercles parallèles* sont des cercles perpendiculaires aux méridiens et parallèles entre eux, ayant tous leur centre sur l'axe de la terre. *Le plus grand des parallèles est l'équateur. Tous les lieux qui sont sur le même parallèle ont la même latitude, ont les jours et les nuits de la même longueur.* Le nombre de ces cercles est infini, comme celui des méridiens, puisqu'on peut faire passer un méridien par chaque point de l'équateur et un parallèle par chaque point du méridien. Mais on ne les trace ordinairement sur les globes que de dix en dix degrés, et sur les cartes à dix, à cinq, à deux, ou même à un degré d'intervalle.

Parallactique. adj. *Angle parallactique*, La parallaxe. *Triangle parallactique*, Le triangle formé par le rayon de la terre et par deux lignes qui partent des deux extrémités de ce rayon pour aller se réunir au centre d'un astre. *Machine* ou *lunette parallactique*, Machine composée d'un axe dirigé vers le pôle du monde, et d'une lunette qui peut s'incliner sur cet axe et suivre le mouvement diurne des astres, sur le parallèle qu'ils décrivent.

Parallaxe. s. f. (En grec *parallaxis*, de *parallattô*, je transpose.) L'angle formé au centre d'un astre par deux lignes droites menées de ce point, l'une au centre de la terre, l'autre au point de la surface terrestre où se fait une observation. *La parallaxe d'un astre donne facilement la distance de cet astre au centre de la terre. Les étoiles fixes n'ont point de parallaxe sensible à cause de*

leur éloignement. Observer la parallaxe du soleil, de la lune. La parallaxe de Jupiter.

Parallaxe annuelle, L'angle formé par deux lignes droites qui seraient ainsi menées aux extrémités d'un même diamètre de l'orbe de la terre. (Acad.)

Para-sélène. s. f. (Du grec *para*, contre, et *sélênê*, lune, contre-lune.) Image de la lune réfléchie dans un nuage.

Parhélie. s. m. (Du grec *para*, contre, et *hêlios*, soleil.) Les parhélies consistent dans l'apparition simultanée de plusieurs soleils. Ces images, toujours unies entre elles par un grand cercle blanc et horizontal, sont toujours situées à la même hauteur, sur l'horizon, que le soleil lui-même; de sorte qu'à mesure que le soleil s'élève ou s'abaisse, ce cercle s'élève ou s'abaisse. Ce phénomène, fort rare, est attribué à la réfraction. — Qu'est-ce qu'un parhélie? C'est un effet de la réfraction. — Réponse aussi commode que la réponse ordinaire des maîtres de langue à toutes les questions qu'on leur adresse sur quelque difficulté grammaticale : c'est l'usage.

Périsciens. s. m. p. Voyez Zone.

Périgée. s. m. (Du grec *péri*, autour, et *gê*, terre.) Point de l'orbite d'une planète où elle est le plus près de la terre. *La lune est dans son périgée.* Adjectiv., *La lune est périgée.*

Périhélie. s. m. (Du grec *péri*, autour, et *hêlios*, soleil.) Point de l'orbite d'une planète où elle est le plus proche du soleil. *Une planète dans son périhélie.* Adjectiv., *La terre est périhélie.*

Période. s. f. (En grec *periodos*, circuit, de *péri*, autour, et *odos*, chemin.) Temps qu'une planète met à faire sa révolution; durée de son cours depuis l'instant où elle part d'un certain point du ciel, jusqu'à l'instant où elle y revient. *La période solaire. La période lunaire. La période de Mars. La lune fait sa période en vingt neuf jours et demi.* — Révolution, circuit d'un certain nombre d'années déterminé. *La période attique. La période Callippique* ou *de Callippe. La période Victorienne* ou *de Victorius. La période Méthonique* ou *de Méthon. La période Chaldaïque. La période Sothiaque*, chez les Égyptiens, Espace de 1460 années solaires après les quelles l'année naturelle se trouvait commencer à peu près le même jour que l'année civile. Voyez Cycle.

Période Julienne, Espace de temps qui renferme sept mille neuf cent quatre vingts ans, par la multiplication du cycle solaire, qui est de vingt-huit ans, du cycle lunaire, qui est de dix-neuf, et de l'indiction, qui est de quinze. *Scaliger est l'inventeur de la période Julienne.*

Périodicité. s. f. Qualité de ce qui est périodique. On n'a encore découvert et calculé la périodicité que d'un petit nombre de comètes.

Périodique. adj. Qui a ses périodes, qui revient à des temps marqués. *Le mouvement des planètes est périodique. Révolution périodique.*

Périodiquement. adv. D'une manière périodique. *Les planètes se meuvent périodiquement.*

Périœciens. s. m. pl. (Du grec *péri*, autour, et *oikein*, habiter.) Nom qu'on donne aux peuples qui habitent sous le même parallèle.

Périsciens. s. m. pl. Voyez Zone.

Planétaire. adj. Qui appartient aux planètes, qui concerne les planètes. *Région planétaire. Système planétaire. Année planétaire*, Le temps qu'une planète emploie à faire sa révolution autour du soleil.

Planétaire. s. m. Machine à rouages qui offre la représentation du système des planètes.

Planète. s. f. Voyez page 544.

Planisphère. s. m. (Du latin *planus*, plan, et *sphæra*, sphère.) Carte où les deux moitiés du globe céleste sont représentées sur une surface plane, et où les constellations sont marquées.

— Carte qui représente de même les deux moitiés du globe terrestre. *L'astrolabe est un planisphère céleste, et la mappemonde un planisphère terrestre.*

Points cardinaux. Pour déterminer la position des différentes parties de la terre, on a imaginé quatre points qu'on appèle points cardinaux. Ce sont le *levant*, le *couchant*, le *septentrion*, et le *midi*. Voyez ces mots. On suppose quatre points collatéraux, qui sont : le *nord-est*, entre le nord et l'est; le *nord-ouest*, entre le nord et l'ouest; le *sud-est*, entre le sud et l'est; le *sud-ouest*, entre le sud et l'ouest. Dans la mythologie du nord, Odin, ayant tué le géant Ymer, fit de son crâne le globe du ciel, et plaça aux quatre extrémités quatre nains en sentinelle.

Points verticaux, Le point du ciel appelé *zénith*, qui est directement au dessus de

notre tête ; et le point appelé *nadir*, qui est directement au dessous de nos pieds.

Points équinoxiaux, Les deux points où le grand cercle de l'écliptique coupe le grand cercle de l'équateur.

Points solsticiaux, Les deux points de l'écliptique les plus distants du plan de l'équateur.

Point de la plus grande et de a plus petite distance, Les apsides.

Point culminant, Le point de l'écliptique situé dans le méridien. — La partie la plus élevée de certaines choses.

En Optique, *Point de concours*, Celui où les rayons convergents se rencontrent. *Point d'incidence*, Le point où tombe un rayon sur la surface d'un miroir ou d'un autre corps. *Point de dispersion*, Le point où les rayons commencent à être divergents. *Point de réfraction*, Le point où un rayon se rompt sur la surface d'un verre ou sur toute autre surface réfringente. *Point de réflexion*, Le point d'où un rayon est réfléchi par la surface d'un miroir et de tout autre corps. *Point radieux*, Le point d'où partent les rayons.

Polaire. adj. Qui est auprès des pôles, qui appartient aux pôles du monde. *Cercles polaires*, Cercles parallèles à l'équateur et distants des pôles de 23 degrés et demi. *Cercle polaire arctique*, Celui du nord. *Cercle polaire antarctique*, Celui du sud. *Étoile polaire*, La dernière étoile de la queue de la petite Ourse. *Les glaces polaires.*

Pôle. s. m. (En latin *polus*, en grec *polos*, de *polein*, tourner.) Chacune des deux extrémités de l'axe immobile autour duquel la sphère céleste semble tourner en vingt-quatre heures. *Ceux qui habitent sous les pôles ont alternativement six mois de jour de suite, et six mois de nuit. Les pôles du monde.* — Chacune des extrémités de l'axe immobile du globe terrestre, correspondantes aux pôles célestes. *La terre tourne sur ses deux pôles. Pôle arctique* ou *boréal*, Celui du nord. *Pôle antarctique* ou *austral*, Celui qui lui est directement opposé.

« Je fis à l'âge de dix-huit ans (c'est Voltaire qui parle) une ode pour le prix de l'Académie Française. Il est vrai que ce fut l'abbé du Jarri qui remporta le prix. Le public ne souscrivit pas au jugement des Quarante. Il me souvient qu',entre autres fautes assez singulières dont le petit poème couronné était plein, il y avait ce vers :

Et des pôles brûlants jusqu'aux pôles glacés.

La Mothe, très-aimable homme et de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait par son crédit fait donner ce prix à l'abbé du Jarri. Quand on lui reprochait ce jugement, et surtout les vers des *pôles brûlants* et des *pôles glacés* : « C'est, répondait-il, une affaire de » physique qui est du ressort de l'Académie » des Sciences, et non de l'Académie » Française. D'ailleurs je ne suis pas bien » sûr qu'il n'y ait pas de pôles brûlants. » Enfin, l'abbé du Jarri *est mon ami.* »

M. Sainte-Beuve est beaucoup l'ami de Victor Hugo.

Pôle, absolument, Le pôle septentrional. *Vers le pôle. L'aiguille aimantée regarde le pôle.*

Hauteur ou *élévation du pôle*, L'arc du méridien compris entre le pôle et l'horizon du lieu où l'on est. Dans les vers classiques, *De l'un à l'autre pôle*, Par toute la terre.

Sa gloire s'étendit *de l'un à l'autre pôle.*
(Classiques.)

Pôle, Chacune des deux extrémités de l'axe immobile sur le quel tourne quelque corps sphérique ou quelque cercle que ce soit. *Les pôles de l'équateur. Les pôles du méridien. Les pôles du zodiaque. Une machine qui tourne sur ses pôles. Pôles de l'aimant*, Les points par les quels l'aimant attire ou repousse le plus énergiquement le fer et l'acier. *Les pôles de l'aimant se dirigent vers ceux du monde.* Fig.

O vainqueurs de l'Isly, *pôles* de ma pensée. (L. N.)

Ponant. s. m. Occident. *Depuis le levant jusqu'au ponant, Un vent du ponant.* — L'Océan, par opposition à la Méditerranée. *L'armée du Ponant. Vice-amiral du Ponant. L'escadre du Ponant. Commercer dans le Ponant.* On dit aussi la *mer du Ponant*, La mer Océane. Mot rajeuni par Victor Hugo.

Précession. s. f. (En latin *precessio*, de *precedere*, *precessum*, précéder.) Il n'est usité que dans cette phrase, *La précession des équinoxes*, Le mouvement rétrograde des points équinoxiaux. « Les équinoxes arrivent tous les ans 20 minutes 25 secondes avant que la terre soit en conjonction avec le soleil et avec la même étoile qu'au même équinoxe de l'année précédente. Cette différence fait que le soleil paraît rétrograder dans les signes du zodiaque d'un degré en 72 ans et d'un signe entier ou de 30 degrés en 2156 ans ; de sorte qu'il parcourt ainsi tout le cercle de l'écliptique en 26000 ans environ. Depuis qu'on a donné des noms aux constellations du zodiaque, le

soleil a rétrogradé d'un signe entier. » Ce n'est déjà plus dans le signe du Bélier qu'il entre au mois de mars, c'est dans le signe des Poissons. Mais on s'accommode du *statu quo*.

Quadrature. s. f. (En latin *quadratura*.) Aspect de deux astres, lorsqu'ils sont éloignés l'un de l'autre d'un quart de cercle. *Au premier et au troisième quartier la lune est en quadrature avec le soleil.*

Région. s. f. (En latin *regio*.) Grande étendue de pays. *Toutes les régions de la terre.*

— *Les augures romains divisaient le ciel en quatre régions, lorsqu'ils voulaient tirer des présages.*

— En termes de Physique ancienne, On le dit de trois différentes hauteurs de l'atmosphère. *La basse région,* Celle qui touche la terre et qui l'environne immédiatement. *La moyenne région,* Celle qu'on suppose commencer au dessus des plus hautes montagnes. *La haute région,* ou *la région supérieure,* Celle qui s'étend par delà. *Les hautes régions de l'atmosphère.*

La région du feu, la région éthérée, La partie de l'air la plus élevée.

Rétrogradation. s. m. (En latin *retrogradatio*, de *retrogradi*, reculer.) Mouvement par le quel les corps célestes vont ou paraissent aller contre l'ordre des signes. *La rétrogradation de Mars, de Jupiter,* etc.

Rétrograde. adj. (En latin *retrogradus*.) Qui se fait en arrière. *Marche rétrograde. Mouvement, ordre rétrograde.* Il se dit particulièrement des corps célestes, lorsqu'ils vont ou paraissent aller contre l'ordre des signes. *Vénus rétrograde. La lune n'est jamais rétrograde.*

En Littérature, *Vers rétrograde*, Où l'on trouve les mêmes mots en le lisant à rebours, comme :

Roma tibi subitò motibus ibit amor.

Rétrograder. v. n. (Du latin *retro*, en arrière, et *gradi*, aller.) Retourner en arrière.) *L'armée a été obligée de rétrograder.* — *Mercure commençait à rétrograder.* Fig., *Dans les arts, quand on n'avance pas, on rétrograde.*

Révolu, ue. adj. (Du latin *revolutus*, roulé.) Il se dit du cours des planètes et des astres, lorsque, par leur mouvement périodique, ils sont revenus au même point d'où ils étaient partis. *Avant que le cours de Jupiter soit révolu.*

— En parlant des périodes de temps, Achevé, complet. *Le mois, l'an, le siècle, n'était pas encore révolu. Après l'année révolue. Cinquante ans révolus.*

Révolution. s. f. (En latin *revolutio*, de *revolvere, revolutum*, rouler, revenir.) Le retour d'une planète, d'un astre au même point d'où il était parti. *La révolution des planètes. Les révolutions célestes. La révolution de la terre autour du soleil, de la lune autour de la terre. Révolution périodique.* Dans un sens analogue, *La révolution des siècles, des temps, des années, des saisons,* etc.

— Changement. *Prompte, subite révolution. Révolution politique.*

Les révolutions de la terre, du globe, Les événements naturels par les quels la face de la terre a été changée.

Saison. s. f. (Suivant Le Duchat, du latin *sectio*, section, division.) L'une des quatre parties de l'année, qui contiennent chacune trois mois, et dont deux commencent aux solstices et deux aux équinoxes. Les quatre saisons de l'année sont le *printemps, l'été, l'automne,* et *l'hiver. L'ordre, la marche, le retour des saisons. L'intempérie des saisons. La saison est fort avancée.* Fig., *Les saisons tournent les feuillets du livre de la vie.* (Sentence arabe, citée par *Boiste.*) *La saison nouvelle,* Le printemps. On dit aussi *le renouveau. Tout pousse au renouveau. L'arrière-saison*, L'automne, le commencement de l'hiver. *La belle saison,* La partie de l'année où le temps est beau, c'est à dire, la fin du printemps, l'été, et le commencement de l'automne. *La mauvaise saison,* La fin de l'automne, l'hiver, et le commencement du printemps. C'est l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique qui produit la périodicité des saisons. Sans cette inclinaison, qui est de 23 degrés 27 minutes 46 secondes, les pôles seraient constamment enveloppés d'un crépuscule à peine sensible et de glaces qu'aucun été ne viendrait détruire. La zone torride serait embrasée de feux continuels. Les climats tempérés jouiraient d'un printemps perpétuel, mais n'auraient ni chaleur d'été pour mûrir les fruits, ni hiver pour reposer la végétation. Mais, grâce à la parfaite ordonnance du Créateur, la terre, à cause de l'inclinaison de son axe, présente alternativement ses deux pôles au soleil, qui leur fait ainsi une part égale de ses bienfaits, en s'élevant au tropique du Cancer dans notre été et s'abaissant jusqu'à celui du Capricorne dans l'hiver. Voir la figure que nous avons tracée à la page 560.

Les saisons n'ont pas une égale durée.

Le printemps dure...	92 j.	21 h.	74'
L'été.....	93	13	58
L'automne.....	89	16	47
L'hiver.....	89	2	2

Cette différence dans la durée des saisons vient de ce que la partie de l'ellipse que la terre parcourt du printemps à l'automne est plus grande que celle qu'elle parcourt depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps ; et que le mouvement de la terre est un peu plus rapide dans l'hiver que dans l'été, parce qu'elle se trouve alors plus rapprochée du soleil. De là vient que les saisons ne commencent pas chaque année exactement au même jour ; mais la différence ne peut être que d'un ou deux jours. Voy. p. 507.

Sous l'équateur il n'y a que deux saisons, l'hiver et l'été, la saison des pluies et la saison sèche, se produisant chacune deux fois par an. Les deux saisons sèches sont celles pendant les quelles le soleil monte vers l'un ou l'autre tropique. Le ciel est alors serein et sans tempêtes. Les pluies règnent au contraire aux deux époques des équinoxes. Les peuples qui habitent sous les tropiques n'ont en réalité que deux saisons, l'été et l'hiver. L'hiver y est chaud et sec, mais moins que l'été. L'hiver de l'un des tropiques est l'été de l'autre, et réciproquement. Les saisons varient pour les divers points de la terre, suivant leur position sur la sphère.

Saison, Le temps où dominent, où se font le plus remarquer certains états, certains changements de l'atmosphère. *La saison des frimas, des pluies, des orages.*

— Le temps où paraissent certaines productions de la terre, où l'on a coutume soit de semer, soit de recueillir certains grains, certains fruits. *La saison des fleurs. La saison des fruits. Saison des mars*, des *semailles*, des *foins. Les fruits de la saison. Des légumes de la saison.*

La saison est avancée, Les fruits de la saison sont plus avancés, plus mûrs qu'ils ne le sont ordinairement à pareille époque.

La saisons des perdreaux, des cailles, des bécasses, etc., Le temps où il y a une plus grande quantité de ces oiseaux, et où ils sont meilleurs à manger.

Saison, Le temps propre pour faire quelque chose. *En temps et saison. Ces fruits ne sont plus de saison.* Il se dit dans un sens analogue en parlant des choses morales. *Ce que vous dites est hors de saison.*

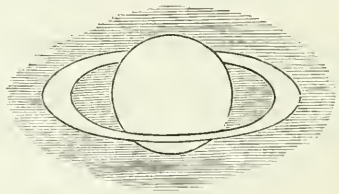
Saison, se dit par extension des âges de la vie. *La première saison de la vie*, La jeunesse. *La dernière saison de la vie*, La vieillesse. Les classiques disent dans le même sens, *La belle saison, la saison des plaisirs, des amours ; l'arrière-saison*, etc.

L'amitié est un plaisir de toutes les saisons de la vie.

(Mme DE POMPADOUR.)

Satellite. s. m. (Du latin *satellex, satellitis*, garde.) Tout homme armé qui est aux gages et à la suite d'un autre. Par extension, petit astre qui tourne autour d'une planète. *La lune est le satellite, est satellite de la terre. Jupiter a quatre satellites, Saturne sept, Uranus six.*

Saturne. s. m. Nom d'une planète. *La planète de Saturne. Le ciel de Saturne. L'anneau de Saturne*, Le corps opaque, en forme d'anneau elliptique qui l'environne, et qui n'a aucun point de contact avec le globe ; phénomène vraiment remarquable, que nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux du lecteur.



Quel curieux spectacle doivent présenter aux habitants de Saturne cet immense anneau, et ce globe énorme, et les sept lunes qui l'environnent ! O grandeur infinie de Dieu ! ô néant de l'homme ! Chose plus merveilleuse encore, c'est qu'on prétend que cet anneau est double, et qu'au moyen de bonnes lunettes, on peut très-bien apercevoir la ligne de séparation. *Vu de notre planète, à l'œil nu, Saturne a une lumière moins intense que Jupiter.*

Sélénographie. s. f. (Du grec *sélénê*, lune, et *graphô*, je décris.) Description de la lune. *Sélénographie d'Hévélius.* – Science qui s'occupe de recherches particulières à la lune.

Sélénographique. adj. Qui se rapporte à la lune. *Cartes sélénographiques. Recherches sélénographiques.* Par suite de telles recherches, on a remarqué dans la lumière cendrée de la lune des points lumineux, qu'on attribue à des sommets de montagnes, qui, étant très-élevés, se trouvent éclairés par le soleil. On a pu calculer la hauteur de ces montagnes. On a trouvé qu'elles étaient en général beaucoup plus hautes que celles du globe terrestre.

Septentrion. s. m. (En latin *septentrio*, de *septem*, sept, et *triones*, bœufs de labour, nom donné par les Romains aux étoiles qui composent tant la grande que la petite Ourse.) Le nord, celui des deux pôles du monde qui dans nos climats est élevé sur l'horizon. *L'aiguille aimantée se*

tourne du côté du septentrion, vers le pôle du septentrion. (Acad.) *Ce pays est au septentrion de tel autre,* Il est plus proche du septentrion que cet autre pays. *La Belgique est au septentrion de la France.* On dit plus ordinairement, Ce pays est au nord de tel autre.

Septentrion, Nom de la petite Ourse.

Septentrional, **ale.** adj. Qui est du côté du septentrion. *Le pôle septentrional. L'océan septentrional. Les pays septentrionaux.* On dit aussi *boréal.*

Les peuples septentrionaux, ou substantivement, *Les Septentrionaux.*

Sidéral, **ale.** adj. (Du latin *sideralis, sidereus*, fait de *sidus, sideris*, astre.) *Révolution sidérale*, Retour à la même étoile. *Jour sidéral*, Le temps de la révolution de la terre, d'une étoile à la même étoile, par son mouvement diurne. *Année sidérale*, Le temps de la révolution de la terre, d'une étoile à la même étoile, par son mouvement annuel. Elle est plus longue de vingt minutes que l'*année tropique*, à cause de la précession.

Soleil. s. m. (Du latin *sol, solis.*) L'astre qui produit la lumière du jour. Le soleil est un corps sphérique et lumineux, dont la nature est et sera long-temps encore un problème pour nous. Quelques faiseurs d'hypothèses lui donnent un noyau solide et obscur entouré d'une atmosphère lumineuse. En attendant, libre à chacun de supposer toute autre chose, il approchera tout autant de la vérité. Les poètes feront toujours bien de l'appeler un *globe de feu.* Hélas! il est des choses qu'il faut savoir renoncer tout d'abord à pénétrer, si l'on tient à faire preuve de raison et d'intelligence. Philosophes, vous aurez beau faire, vous ne saurez jamais ce que c'est que le soleil, la lumière, les étoiles, Dieu; vous ne saurez jamais comment pousse l'herbe dans les champs, ni comment la rose se vêt d'écarlate, ni comment le fruit mûrit sur les arbres, ni comment vous naissez, ni comment vous vivez. Et les poètes, que vous dédaignez quelquefois, vous en apprendront plus là-dessus que toutes vos observations et tous vos calculs. L'amour, cette lumière intérieure, cette intuition divine, révèle aux poètes des mystères que vous ne soupçonnez même pas, vous, les philosophes. Savez-vous, ô philosophes, qu'il y a plus de philosophie dans ce vers de Voltaire :

Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre.

qu'au fond de tous vos systèmes les mieux étayés?

Ce qui fait qu'on donne au soleil un corps de charbon noir entouré de vapeurs lumineuses, ce sont les taches noires que présente le disque solaire, et qui reviennent sans régularité. On les explique par le déchirement de son atmosphère. Va pour cette explication. Une chose un peu plus certaine, c'est que le soleil a un mouvement de rotation sur lui-même, qu'il exécute, d'occident en orient, en vingt-cinq jours et demi; qu'il est situé à une distance de plus de trente millions de lieues, et qu'il est environ treize cent mille fois plus gros que la terre. Néanmoins, malgré l'exactitude probable de tous ces calculs, je ne serais pas étonné que quelque novateur vînt nous prouver demain que le soleil est plus petit que la terre; tant l'absurdité est chose inhérente au savoir humain. Ce qu'il y a par exemple d'incontestable, c'est la chaleur, c'est la lumière dont il anime et vivifie tous les corps, et sans la quelle la terre serait inhabitable pour tous les être organisés.

O mon Dieu, qui as uni la terre au soleil, afin de la rendre féconde, et qui de l'amour, ta propre nature, fais émaner éternellement tous les biens; ô mon Dieu, qui as fait ces jours si brillants et ces nuits si sereines, qui as répandu à flots sur tes créatures les sources de toutes joies, qui as fait l'amour pour nos âmes comme la lumière pour nos yeux; ô mon Dieu, quand ta bonté prévoyante n'a rien omis de ce qui pouvait rendre heureux tous les êtres sortis de tes mains paternelles; quand tu as donné pour sa part à l'homme la beauté du ciel, la beauté des fleurs, la beauté de la femme; quand, pour prix de tes dons, tu ne lui as imposé d'autre loi que d'aimer et d'être heureux; quand tu as été pour l'homme et si bon et si bienfaisant, ô mon Dieu, pourquoi l'homme est-il si méchant et si malheureux? Pourquoi, quand le soleil, les étoiles, les mondes, marchent invariablement dans tes voies divines, en célébrant la gloire de ton nom, pourquoi l'homme seul a-t-il trahi sa sublime destination? Pourquoi, quand les insectes mêmes lui donnent l'exemple de cette douce fraternité que tu lui as prescrite pour son seul bonheur, l'homme est-il si avide du bien de son frère, qu'il

lui dérobe jusqu'au moindre rayon de ton soleil, jusqu'au moindre souffle de ton air pur, jusqu'au moindre brin d'herbe de tes prés verts, dont tu avais pourtant fait à tous une part égale? O mon Dieu, je te bénis, je t'adore, je me prosterne devant ta grandeur, devant ta puissance, devant ta bonté, devant ta sagesse, qui a fait l'homme libre afin de lui laisser le mérite de la vertu; mais, mon Dieu, si tu ne jètes un regard de pitié sur ta créature; si tu ne répands sur elle un rayon d'amour qui la lave et la purifie, — hélas! c'en est fait, l'homme ne se relèvera jamais de sa corruption, et il sera éternellement malheureux. Prends pitié de lui, mon Dieu.

En voyant que toute vie émane du soleil, comme lui-même émane de Dieu, faut-il s'étonner si cet astre a été l'objet des adorations de la plupart des peuples primitifs? C'était le *Bel* ou *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, l'*Adonis* des Phéniciens et des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Égyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dionius* des Indiens, le *Phébus* ou l'*Apollon* des Grecs et des Romains, et le *Belphégor* des Moabites.

Oh! ne méprisons pas le vieux culte des mages;
Sans doute le soleil mérita leurs hommages.
En voyant aujourd'hui ce qu'il a fait pour nous,
On devient idolâtre et l'on tombe à genoux.
Non, tout n'est pas visible à l'œil de l'astronome;
Une chaîne de flamme unit le ciel et l'homme.
Non, le soleil n'est point, tel que nous le voyons,
Un aveugle cadran hérissé de rayons,
Une meule de feu dans les airs balancée;
C'est l'astre intelligent, à l'ardente pensée,
C'est le foyer qui verse aux peuples abattus
Le germe chaleureux des sublimes vertus.
La terre est son épouse, elle en reçoit la vie.
Six mille ans de baisers ne l'ont point assouvie.
Oh! si nous avons vu naître de leur hymen;
Les perles du Bengale et l'encens d'Iémen.
Si les rayons du ciel condensés en filières,
Sèment d'argent et d'or le flanc des Cordilières,
Il est un fruit plus beau que l'épouse a porté,
Un fruit que le soleil mûrit: la LIBERTÉ!
Non, ne méprisons pas le vieux culte des mages;
Sans doute le soleil mérita leurs hommages.
Oh! si ma voix parlait au suprême conseil,
Je fonderais demain la fête du soleil.
Le peuple, pour bénir sa rayonnante idole,
Irait au Panthéon, moderne Capitole.
Paris verrait alors, à des temps révolus,
Ces tableaux des Incas que notre enfance a lus.
Aspect miraculeux! quand la lumière éclose
Argentait les vallons où coule le Potose,
Sous les palmiers sacrés tout un peuple béant
Attendait à genoux le céleste géant,
Qui, près de s'élancer dans les brûlantes zones,
Brisait ses lames d'or dans l'eau des Amazones.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Solstice. s. m. (En latin *solstitium* et non pas *solsticium*, de *sol*, soleil, et *stare*, s'arrêter: *solis*, *statio* arrêt du soleil.) Temps auquel le soleil est arrivé à son plus grand éloignement de l'équateur, et paraît, pendant quelques jours, y être stationnaire. *Solstice d'hiver. Solstice d'été. Entre les deux solstices.*

A ce point du solstice où le bleu firmament
Donne des jours si longs et des nuits d'un moment.
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Le solstice d'été a lieu quand le soleil est dans le tropique du Capricorne; celui d'hiver lorsqu'il entre dans le Cancer.

Au jour où l'astre saint, fuyant le Capricorne,
Toucherait du Cancer l'étincelante borne!....
(BARTHÉLEMY. *Némésis.*)

Solsticial, ale. Adj. Qui a rapport aux solstices. *Hauteur solsticiale. Points solsticiaux.*

Sphère. Voyez aux figures de Géométrie, page 497.

Style. s. m. *Vieux style*, La manière dont on comptait dans le calendrier, avant sa réformation par Grégoire XIII, et qui est encore suivie en Grèce et en Russie. *Nouveau style*, La manière dont on compte depuis cette réformation. *C'est aujourd'hui le quinze de janvier selon le vieux style*, ou simplement, *vieux style; et le vingt-six, nouveau style.* (ACAD.)

Vieux style, s'est dit aussi de l'ère chrétienne, par opposition à l'ère républicaine des Français.

Style, en Gnomonique, L'aiguille d'un cadran solaire.

Sud. s. m. (Mot d'origine teutonique.) Le midi, la partie du monde opposée au nord, au septentrion. *Du côté du sud. Vers le sud. Le vent est au sud, vient du sud. Le vent du sud, de sud. La mer du sud. L'Amérique du sud.*

Adjectiv., *Le pôle sud*, Le pôle antarctique ou austral. *Degrés de latitude sud*, Ceux qui vont de l'équateur à ce pôle. En termes de Marine, *Faire le sud*, Faire route vers le sud. *Sud*, absolument, *Le vent du sud. Le sud souffle depuis long-temps.* On dit adjectiv., *Le vent est-sud. Sud-est*, La partie du monde qui est entre le sud et l'est. *Le vent vient du sud-est.*—Le vent qui tient le milieu entre le sud et l'est. Adjectiv., *Le vent est sud-est.*

Sud-sud-est, Le point situé entre le sud et le sud-est, Le vent qui tient le milieu entre le sud et le sud-est. *Est-sud-est*, Le point compris entre l'est et le sud-est. *Sud-sud-est*, Le point compris entre le

sud-est et le sud. *Sud-est-quart-est*, Le point entre le sud-est et l'est-sud-est. *Sud-est-quart-sud*, Le point entre le sud-est et le sud-sud-est.

Sud-ouest, La partie du monde qui est entre le sud et l'ouest. *Au sud-ouest de Paris. Le vent du sud-ouest, de sud-ouest.*— Le vent qui tient le milieu entre le sud et l'ouest. *Le sud-ouest est ordinairement chaud et pluvieux.* Adjectiv., *Le vent est sud-ouest.*

Sud-sud-ouest, Le point compris entre le sud et le sud-ouest, le vent qui tient le milieu entre le sud et le sud-ouest. *Ouest-sud-ouest*, Le point compris entre l'ouest et le sud-ouest. *Sud-sud-ouest*, Le point compris entre le sud et le sud-ouest. *Sud-ouest-quart-ouest*, Le point entre le sud-ouest et l'ouest-sud-ouest. *Sud-ouest-quart-sud*, Le point entre le sud-ouest et le sud sud-ouest. *Sud-quart-sud-est*, Le point entre le sud et le sud-sud-est. *Sud-quart-sud-ouest*, Le point entre le sud et le sud-sud-ouest.

Système. s. m. (Du grec *systêma*, assemblage, formé, de *syn*, avec, et *histêmi*, je place.) Assemblage de propositions, de principes vrais ou faux mis dans un certain ordre et liés ensemble, de manière qu'il en résulte des conséquences propres à établir une opinion, une doctrine. *Système astronomique de Ptolémée.* Il admet deux régions: la *région éthérée* et la *région élémentaire.* 1° La *région éthérée* se compose du *premier mobile* ou ciel entourant tous les autres cieux, de deux autres cieux transparents et concentriques qu'il nomme *cristallins*, du firmament où sont attachées les étoiles fixes, et du ciel de chacune des sept planètes, Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Mercure, Vénus, et la Lune.

Le *premier mobile* tourne d'orient en occident, et communique son mouvement aux dix autres cieux.

2° La région élémentaire a pour centre la terre. Elle commence sous la cavité du ciel de la lune, et renferme les quatre éléments, qui sont le *feu*, l'*air*, l'*eau*, (1) et la *terre*, dont le globe est immobile au centre de l'univers. La terre est composée de terre et d'eau, et environnée de l'air et des eaux célestes, qui sont eux-mêmes entourés par le feu. Voyez les mots *Déférent*, *Épicycle*, *Éther*, *Firmament*, *Premier mobile*, *Région*, etc.

L'hypothèse de Ptolémée, fort compliquée, et d'ailleurs ne satisfaisant pas également bien à toutes les difficultés, a été abandonnée pour celle de Copernic, qui, comme on sait, fait tourner les planètes autour du soleil. Ptolémée, natif de Ptolémaïs (Thébaïde), vécut à Alexandrie sous les empereurs Adrien et Antonin.

Système de Tyscho-Brahé. L'auteur suppose, comme Ptolémée, la terre immobile au centre de l'univers. Autour d'elle se meuvent le soleil, la lune, et les étoiles fixes, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, et Saturne, tournent autour du soleil. Tyscho-Brahé, Suédois, à qui, pour prix de sa science, le roi Frédéric II donna une île de deux lieues de circonférence, située près de Copenhague, le célèbre Tyscho-Brahé ne mutila ainsi le système de Copernic que parce qu'il le croyait incompatible avec les saintes Écritures; comme si l'Esprit saint, en les dictant, eût voulu faire de nous des physiciens. Cette idée, non moins puérile que les réponses du Journal des Débats aux journaux de l'opposition, est digne en tout de celui qui, tout en se moquant de ceux qui avaient peur des éclipses, s'il rencontrait le matin une vieille femme ou un convoi funèbre, n'osait passer outre et s'en retournait chez lui. Si tous les titres de Tyscho-Brahé se bornaient à cette fameuse invention, la postérité serait bientôt quitte envers lui; mais c'est lui, dit-on, qui a découvert l'*équation annuelle* de la lune. Tischo-Brahé mourut en 1601 à Prague, où l'empereur Rodolpe II l'avait appelé. *Finis coronat opus.* Étant un jour dans le carrosse de l'empereur, et se trouvant pressé d'un besoin qu'il n'osait déclarer, on l'en retira presque mourant, et il mourut en effet, quelques heures après, d'une rétention d'urine à l'âge de cinquante-cinq ans. On lui fit cette épitaphe, relative à la circonstance de sa mort:

Ci-gît qui, possédant les plus hautes sciences,
Fut victime des bienséances,
Et dont le vrai portrait se fait en un seul mot:
« Il vécut comme un sage, et mourut comme un sot. »

Syzygie. s. f. (Du grec *syzygia*, conjonction, formé de *syn*, avec, ensemble,

(1) Remarquez que sans cette virgule l'incidente qui suit, *dont le globe est immobile*, serait aussi bien relative à *l'eau* qu'à *la terre*.

et de *zeygnyô*, je joins.) Les points de l'orbite de la lune dans les quels cette planète est en conjonction ou en opposition avec le soleil. Dans le premier point, la lune est nouvelle ; et dans le second, elle est pleine. *La lune est dans les syzygies.* On le dit également en parlant des autres planètes.

Télescope. s. m. (Du grec *télé*, loin, et *skopéô*, je regarde.) Nom générique de tous les instruments d'astronomie, soit à réflexion, soit à réfraction, qui servent à observer les objets éloignés, tant sur la terre que dans le ciel. L'invention du télescope remonte au XVIe siècle. On ignore le nom de l'inventeur, et on en attribue la découverte au hasard, chez un lunettier de Middelbourg. *La planète de Saturne est si loin de nous, qu'on ne saurait apercevoir tous ses satellites sans l'aide d'un télescope.* Il ne se dit plus guère que des télescopes à réflexion. *Un bon télescope newtonien. Le télescope newtonien* ou de *Newton* se compose d'un réflecteur concave, placé au fond d'une caisse, et d'un petit miroir plan, disposé entre le miroir concave et son foyer principal. Le miroir plan est incliné de 45 degrés sur l'axe de la caisse. L'image s'y produit sans couleurs et sous un fort grossissement. On la regarde au moyen d'une loupe placée dans un tube latéral. *Télescope grégorien.* Le *télescope grégorien* se compose d'un miroir concave, percé au milieu d'une ouverture, et d'un autre petit miroir concave, placé au delà du foyer principal et vis-à-vis du premier, sur le quel l'image d'abord renversée, se réfléchit et se peint droite et sans couleurs. On la regarde au moyen d'un verre doué d'un fort grossissement. Réduits à de petites dimensions, les télescopes constituent les *lunettes d'approche* et les *lorgnettes.*

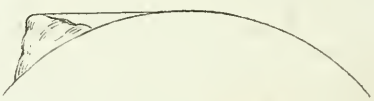
Telescopique. adj. Qui se fait avec le télescope, ou qu'on ne peut voir qu'à l'aide du télescope. *Observations télescopiques. Etoiles télescopiques. Vesta, Junon, Cérès, Pallas, sont les planètes télescopiques.* Dans une lunette elles ressemblent à des étoiles de même grandeur.

Température, s. f. (En latin *temperatura*, ou *temperies*, de *tempus*, temps.) L'état sensible de l'air qui affecte nos organes, selon qu'il est froid ou chaud, sec ou humide. *Température douce, agréable, rude, fâcheuse, inégale, humide, saine. La température de ce climat, de ce pays est très-humide. La température de Vienne est extraordinairement variable et mal saine.*

— Le degré de chaleur qui se manifeste dans un lieu ou dans un corps. La température de cette étuve est trop haute. *Température élevée. La température de l'eau. La température du corps humain. La température du globe.*

Temps. s. m. (Du latin *tempus*, *temp's*, puis, *tem*, en supprimant le *p* et l'*s*.) La durée des choses, marquée par certaines périodes ou mesures, et principalement par le mouvement et la révolution apparente du soleil. *Compter, mesurer le temps. Le temps dévore tout*, A la longue tout se détruit. *Cela n'a qu'un temps*, Cela ne dure pas toujours. *Laps de temps. Temps vrai* ou *apparent*, Le temps mesuré par le mouvement réel et inégal de la terre autour du soleil. *Temps égal* ou *moyen*, Le temps mesuré par un mouvement uniforme, réglé sur la vitesse moyenne de la terre. Le jour solaire n'ayant pas toujours la même durée, l'heure du temps vrai et l'heure du temps moyen ne sont pas constamment les mêmes. C'est en hiver que l'heure du temps moyen avance le plus sur celle du temps vrai ; c'est le contraire en automne.

Terre. s. f. (Du latin *terra.*) Le globe de terre et d'eau que nous habitons. La terre a la forme d'un globe ou d'une boule immense. Cette proposition a été vérifiée depuis long-temps par un grand nombre d'observations. Si la surface de la terre était plane, les objets qui se rapprochent ou qui s'éloignent de nous dans une vaste plaine ou sur la haute mer sembleraient seulement augmenter ou diminuer de volume ; mais on les verrait toujours en entier, tant qu'ils ne seraient pas hors de la portée de la vue. Tandis qu'au contraire, lorsqu'on approche d'une montagne, on n'en aperçoit d'abord que le sommet, puis le milieu, puis la base.



On fait la même observation à l'égard d'un vaisseau qui s'éloigne du port. Les parties inférieures du bâtiment semblent s'enfoncer dans la mer, et l'on voit encore le haut des mâts long-temps apres que le

corps du vaisseau a disparu. Le contraire aurait lieu, si la surface de la mer était plane ; car le bas du vaisseau, étant beaucoup plus gros que les mâts, serait vu de plus loin. Il ne peut donc être caché que par la convexité du globe. Ces effets se reproduisent d'une manière uniforme sur toute la terre, soit que l'on se dirige à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud. Il s'ensuit donc que la terre est également courbée de tous côtés, c'est à dire, ronde.

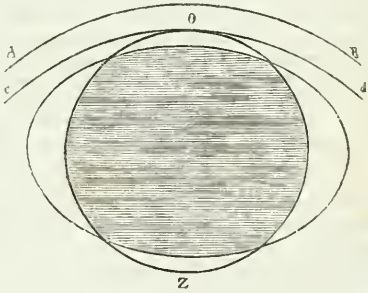
De plus, les voyages qui ont été faits autour du monde ont montré qu'en allant toujours dans la même direction on revient au point de départ. Une preuve encore, c'est que l'ombre de la terre sur la lune au moment des éclipses est toujours celle d'une sphère.

Une foule d'autres expériences ont démontré d'une manière irrécusable que la terre est ronde. On a déjà de même été convaincu que c'est la terre qui tourne autour du soleil et non pas le soleil autour de la terre. V. Astronomie. La terre se compose d'un noyau solide, appelé proprement la *terre*, sur le quel s'étend une couche liquide que l'on désigne par le nom d'*eau*. Les eaux couvrent les trois quarts de la surface du globe. La terre est enveloppée d'une couche gazeuse ou atmosphère de quinze à vingt lieues d'épaisseur. Elle est aplatie vers ses pôles ; en sorte que son rayon, qui, à l'équateur, est de 6,376,851 mètres, n'est, au pôle, que de 6,355,943 mètres. Sa surface est de 5,098,857 myriamètres quarrés, et son volume de 1,082,634,000 myriamètres cubes. Elle a, me disait-on au collége, 9000 lieues de circonférence, ce qui équivaudrait à 3999 myriamètres 99 kilomètres, et 2865 lieues de diamètre, ce qui représente 1273 myriamètres. Son diamètre est porté dans un dictionnaire à 12,754,863 mètres. D'autres l'élèvent à 3200 lieues. En sorte que, parmi les livres élémentaires, je n'en sache pas un où ces calculs soient indiqués avec précision. Mais, l'immense clavier aux notes perçantes que forme le corps des savants et des philosophes, ce n'est pas moi qui entreprendrai de le mettre d'accord.

L'aplatissement des pôles et la hauteur des montagnes n'empêchent pas que la terre ne soit parfaitement ronde ; attendu que l'aplatissement des pôles ne serait pas d'un demi-millimètre sur un globe d'un pied de diamètre ; et que la hauteur des montagnes est moindre, relativement à la terre, que les plus petites aspérités que l'on remarque sur la peau d'une orange. Tout cela est très-bien. Mais, la cause de l'aplatissement des pôles, qui l'expliquera ? Les uns disent ceci, les autres cela. La plupart prétendent qu'il est dû au mouvement de rotation de la terre, qu'on suppose avoir été primitivement une masse molle ou liquide, apte à se déplacer. Ils disent que, « soumis à la vitesse de rotation de » la *terre*, un globe de *terre* glaise de la » densité moyenne de la *terre* s'aplatit pré- » cisément dans le même rapport que notre » *terre*. »

Peu satisfait de cette explication, qui ne satisfait guère en effet, voici M. Streffleur, un savant Allemand, qui nous en donne une à sa manière. Selon lui il n'est pas besoin que la terre ait été une masse de glaise, pour comprendre l'aplatissement des pôles ; attendu qu'un noyau solide aurait pu prendre le même aplatissement.

« Que l'on s'imagine, dit-il, un noyau » solide, par exemple, le globe OZ (figuré » ci-dessous) enveloppé jadis dans une haute » masse d'eau AB, on concevra que la ro- » tation ait fait prendre à cette enveloppe » aqueuse, apte à se déplacer, une forme » sphéroïdale, sans que la forme du noyau » solide en ait été altérée.



« Or, si le volume d'eau a diminué in- » sensiblement, il a dû nécessairement y » avoir une époque où le petit sphéroïde *c d* » toucha la terre au pôle *o*. Dès lors la mer » rongea sans cesse les pôles, et naturelle-

» ment les parties *désagrégées* du globe sur » ce point furent entraînées par les cou- » rants vers les latitudes inférieures. » (1) Hypothèse pour hypothèse, autant celle-là qu'une autre. On voit que M. Streffleur est de la secte des *hydrogéens* (2), qui, dans la formation de la terre, font jouer le plus grand rôle à l'eau. Suivant eux, la terre était primitivement une boule de granit, nageant dans les eaux comme un moyeu d'œuf dans sa glaire. Couvé long-temps par le soleil, l'œuf immense éclot à la fin, et les hommes, les animaux, les plantes, tous les êtres organisés, sortent de leurs germes. Cette idée ne vous semble-t-elle pas merveilleuse ? Préférez-vous le système des *pyrogéens* (3) ? Ceux-ci supposent que la terre a été originairement en combustion et semblable au soleil ; que cette combustion ayant cessé, le globe s'est peu à peu refroidi, et est devenu ce que vous le voyez. Grand Dieu ! le soleil n'a qu'à faire de même, à se refroidir un beau matin, et nous voilà frais. Mais ce que je ne m'imagine pas très-bien, c'est comment l'homme aurait pu sortir, sain et sauf, de cette combustion générale. Apparemment, c'est pour en être sortis à moitié brûlés, que les habitants du Congo ressemblent à des charbons ambulants. — Ah bah ! l'homme n'existait pas dans le feu. Il n'a pu être formé qu'après. — Mais comment a-t-il été formé ? Les savants, les philosophes, plutôt que de répondre ces simples mots : *Je n'en sais rien*, n'auront pas honte de débiter des milliards de sottises et d'extravagances. O hommes présomptueux, le Turc barbare vous répond : *Dieu est tout-puissant* ; et il prouve par là qu'il en sait mille fois plus que vous. Parmi les pyrogéens il y a dissidence. Quelques uns prétendent que le globe terrestre, que les planètes, sont des fragments du soleil, détachés de cet astre par le choc de quelque grande planète, et lancés aux distances respectives où nous les voyons. Voilà ce qu'ont cru Zoroastre, Descartes, Buffon, Leibnitz, etc. Moins scrupuleux que Tycho-Brahé, tous ces gens-là ont traité de fictions tous les livres saints. Leur opposait-on le témoignage de Moïse ? Bah ! Moïse n'est qu'un poète, répondaient-ils. Et vous savez le cas que les savants et les philosophes font des poètes. Connaissez-vous ces deux vers de Malebranche :

> Il fait en ce beau jour le plus beau jour du monde
> Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde —?

Il les fit pour prouver qu'il n'eût dépendu que de lui d'être un grand poète comme Corneille ou Racine, s'il l'avait voulu.

L'échantillon qu'on vient de voir n'annonce-t-il pas en effet de grandes dispositions ? Malebranche aima mieux s'attacher à démontrer l'*insensibilité des bêtes* et autres vérités non moins importantes. Sa conduite coïncidait avec ses idées. M. de Fontenelle raconte qu'un jour qu'il était allé voir Malebranche aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, et vint caresser le père Malebranche ; caresses que le disciple de Descartes n'accueillit pas autrement que par un grand coup de pied qui fit jeter à la pauvre bête un cri de douleur et à M. de Fontenelle un cri de compassion. « Eh ! quoi ! lui dit froidement le père Malebranche, ne savez-vous pas bien que les bêtes ne sentent pas ? » Cette singulière idée, c'est dans Descartes même qu'il l'avait trouvée, et il la soutenait avec un zèle digne d'un philosophe. Et quand on songe que tous les systèmes philosophiques ne sont composés que de pareilles extravagances, n'est-il pas permi de croire que les poètes, traités de fous par les philosophes, sont les seuls êtres doués de la faculté de penser et de raisonner ? Leurs œuvres restées debout sur les ruines philosophiques de tous les siècles le prouvent assez, ce me semble. C'est dans les poètes qu'on trouve les vérités les plus immuables, les plus éternelles. Ce seul mot *amour*, je l'ai déjà dit, je ne cesserai de le répéter, ce seul mot *amour*, source de toute poésie, en dit plus à lui seul que toutes les philosophies qui se sont succédées depuis Zoroastre jusqu'à M. Cousin. Dix vers de Molière ou de Corneille renferment plus

(1) *Mémoire sur les sciences physiques*, par M. Streffleur ; traduit de l'allemand par M. C. Étienne, qui m'en a communiqué le manuscrit.

(2) Du grec *hydor*, eau, et *gé*, terre.

(3) Du grec *pyr*, feu, et *gé*, terre.

de vérités que tous les volumes que ne cessent d'entasser les savants et les philosophes. Pauvres philosophes ! Qu'un poète les a bien dépeints ! Voici ce portrait :

Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un sot dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements ;
Un esprit de travers qui, par ses arguments,
Prétend en plein midi faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard inutile à la société ;
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.
(DESTOUCHES.)

De Malebranche, — pour ne parler que de lui, — de ce philosophe qui eut une telle réputation qu'on venait le voir de toutes les parties du monde, qu'est-il resté? Ce qu'il a avancé de plus important le voici : « *Dieu est l'infini de l'espace et de la* » *pensée ; le monde intelligible est le lieu des* » *esprits, comme l'espace est le lieu des corps.* » *Ainsi nous voyons tout en Dieu. Dieu est un* » *miroir qui représente tous les objets.* » Après avoir lu cela, n'est-on pas bien avancé ? Cela ne laisse-t-il pas dans l'âme un grand charme ? Eh ! pauvre fou, les poètes que tu méprisais, t'en auraient dit plus en un seul mot que tu n'en as pu comprendre dans toute ta vie. Si tu leur avais demandé ce que c'est que Dieu, ils t'auraient répondu :

Si je concevais Dieu, je serais Dieu moi-même.

Et voilà certes une vérité qu'aucun homme de bon sens ne contestera, et qui survivra à tous les systèmes.

M. Cousin s'efforce aujourd'hui de ressusciter le vieux Malebranche. Il pourra bien développer un moment sur ce cadavre les phénomènes du galvanisme, mais le faire revivre d'une véritable vie, jamais. Il pourra bien remettre à la mode un instant telle ou telle métaphysique plus ou moins romanesque, mais lui imprimer le cachet indélébile de la vérité, impossible. M. Cousin ferait, ce me semble, une chose plus digne de notre reconnaissance, s'il employait les merveilleuses facultés dont Dieu l'a doué au développement des vérités contenues dans l'Évangile, ce livre divin, fondement de toute philosophie, qui a changé la face du monde et lui a donné toute la somme de bonheur dont il jouit aujourd'hui. Tous les grands principes que vous avez proclamés, et dont vous vous attribuez la gloire exclusivement, vous les retrouverez, orgueilleux plagiaires, vous les retrouverez écrits en toutes lettres dans l'Évangile : *Liberté, fraternité, égalité, ordre public, l'union fait la force.* Quel livre, quelle philosophie a fait plus de bien au monde ! Est-il rien de plus délicieux pour l'âme que ces sources d'amour infini où nous abreuve saint Paul, et, plus près de nous, Fénélon ? Fénélon, l'idole de J. J. Rousseau ! Ce qui nous touche et nous ravit le plus dans ce dernier, n'est-ce pas ce sentiment profond de la doctrine évangélique qu'il portait écrite en son cœur en lettres de feu, et qui lui faisait dire : Si la mort de Socrate est d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Voltaire, Voltaire lui-même a marché dans la voie du Christ, sans le savoir, aveuglé qu'il était par son orgueil ; et c'est par là, par là seulement qu'il a fait à son tour quelque bien aux hommes. O terribles faiseurs de théories nouvelles, un Dieu lui-même est venu sur la terre pour vous enseigner la vérité ; il est venu vous révéler le mot de l'énigme que vous cherchez ; il vous a dit : Voilà la vraie route, entrez-y, suivez-la, elle vous conduira tous au bonheur. Et vous, dans votre orgueil, vous avez répondu : Je n'ai besoin pour me guider que de ma raison. Et dès lors, abandonnant la voie divine, vous avez pris chacun de votre côté, par mille sentiers qui ne conduisent qu'à des abîmes. Curieux spectacle que celui de tant d'erreurs et d'extravagances accumulées, s'affaissant sous leur propre poids à mesure qu'on les entasse, et ne formant jamais qu'une immense ruine. Philosophes, c'est un humble poète qui vous le dit, la vérité est un centre au quel aboutissent tous les rayons. Tant que les lignes suivies par vous ne seront pas parfaitement parallèles à ces rayons, tant que ces lignes ne feront que se couper en tous sens les unes les autres, vous serez bien loin de la vérité. O rêveuse Allemagne, si fière de tes rêveurs, toi, qui possèdes autant de systèmes philosophiques que tu as d'universités, c'est surtout à toi que cela s'adresse. A t'entendre, toi seule au monde sais penser et raisonner ; et, quant à la France, elle n'est pas capable d'une idée. Hélas ! ma chère amie, tu rêves, mais tu ne penses pas. L'action suit de près la pensée ; le rêve seul est irréalisable. Voilà pourquoi la France pense et agit, tandis que, toi, tu te berces mollement dans tes rêves et dans ta musique. S'il est au monde une philosophie de quel-

que valeur, assurément c'est celle que la France suit aujourd'hui, et qui a, je l'ai dit, sa source première dans l'Évangile. Je ne crois pas pouvoir former de meilleur vœu pour l'humanité que de voir cette philosophie adoptée par toute la terre. Mais je n'ai pas raconté toutes les folies des savants et des philosophes, à propos de la formation de la terre.

Il y a encore les *atmogéens* (1), à la tête des quels sont Laplace et Herschel. Ces deux grands hommes ont eu le rare mérite de rêver les premiers qu'en vertu d'une chaleur excessive l'atmosphère du soleil s'est étendue au delà des orbes de toutes les planètes, et qu'elle s'est resserrée successivement jusqu'à ses limites actuelles. Les planètes auraient été formées aux limites successives de cette atmosphère, par la condensation des gaz qu'elle aurait abandonnés dans le plan de son équateur en se retirant. Ces gaz refroidis auraient formé de petits globes qui se seraient attirés et unis les uns aux autres. Les satellites auraient été formés de la même manière par l'atmosphère planétaire. Tel est le système adopté aujourd'hui par tous les savants.

Ainsi les planètes sont filles du soleil, rien n'est plus certain. Mais le soleil, de qui est-il fils? Mais les étoiles, qui les a répandues si abondamment dans l'espace? Mais l'homme, qui l'a formé? Vous verrez que l'homme et la femme seront sortis jumeaux de quelque œuf d'autruche en putréfaction. Comment cet œuf se sera-t-il trouvé là? je n'en sais rien. Mais n'importe. Les savants ne s'embarrassent pas de si peu de chose. Si le monde n'existait pas, ils l'inventeraient. Aussi se mettent-ils volontiers à la place de Dieu, au quel, dans leurs systèmes, ils n'assignent jamais que le second rôle.

Pauvres insensés! ils passent les nuits à lire dans les astres, ils assistent tous les jours au magnifique spectacle de l'univers, ils écoutent l'harmonie parfaite que les cieux font entendre dans leurs mouvements, ils voient quels liens admirables coordonnent toutes les parties de ce vaste ensemble, et, tout en admirant l'œuvre, ils ne soupçonnent pas même l'ouvrier. « Quoi! s'écrie un poète, Chateaubriand, quoi! dans des figures si variées, dans une si grande diversité de caractères, on ne peut trouver les lettres qui suffisent à son nom! Le problème de la Divinité n'est-il point résolu dans le calcul mystérieux de tant de soleils? Une algèbre aussi brillante ne peut-elle servir à dégager la grande inconnue?»

Tout s'explique par la Toute-Puissance de Dieu. Mais une explication si simple ne suffit pas aux philosophes. Le témoignage de l'Écriture n'est pour eux d'aucune valeur. La géologie leur apprend que l'âge de la terre est immense et incalculable, si l'on considère le temps qui a dû s'écouler entre l'instant de son origine et celui où sa surface est arrivée à l'état actuel qu'elle présente; et ils rejètent la chronologie de Moïse; comme si Dieu n'avait pas pu créer le monde avec toutes les marques de vétusté et tous les compléments que nous lui voyons.

Qui sait? la terre ne fut peut-être d'abord qu'un noyau de pêche lancé dans l'espace, et doué de la faculté extraordinaire de grandir et de se développer indéfiniment, de manière à former le globe qui nous porte et qui nous nourrit. Est-il une absurdité qui ne puisse passer par la tête d'un philosophe?

Ah! combien le système de Moïse est plus raisonnable, et plus en harmonie avec mon cœur! Allez! vous avez beau dire, l'auteur de la nature ne fut pas un si méchant ouvrier que vous le prétendez. Il est de toute vrai-semblance que le monde naquit à la fois jeune et vieux, afin que l'œuvre de Dieu ne manquât ni de pompe ni de majesté; qu'Adam sortit des mains du Créateur homme fait, « pour s'accorder par sa majesté, dit Chateaubriand, avec les antiques grandeurs de son nouvel empire, et que sans doute sa compagne compta de même à sa naissance seize printemps pour se trouver en harmonie avec les fleurs et les oiseaux et toute la partie jeune de l'univers. »

O folie! «les savants ont cru tenir Dieu dans leurs creusets et leurs télescopes, parce qu'ils y ont vu quelques-uns des éléments sur les quels l'intelligence suprême a fondé les mondes. »

Etudiez-les, ces éléments dans leurs effets, dans leurs propriétés; faites de leurs forces une application utile; inventez l'ar-

(1) Du grec *atmos*, vapeur, et *gé*, terre.

chitecture, la mécanique, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, etc.; mais ne descendez pas dans un abîme d'où vous ne pouvez remonter que fous.

Insecte de la terre, invisible fourmi,
Ne va pas te mêler de toiser l'infini.

Tous les objets qui se trouvent à la surface de la terre y sont retenus par une force nommée *attraction*, qui les attire sans cesse vers le centre du globe, et dont l'effet est la pesanteur ou gravité. Cette force peut être comparée à celle de l'aimant qui attire le fer. Cette force est la main de Dieu. Que cette main se retire, et les mondes ne seront plus qu'une impalpable poussière perdue dans l'espace!

Triétéride, s. f. (Du grec *tréis*, trois, et *étos*, année.) Espace de trois ans.

Trigone. (Du grec *trigônon*, triangle, fait de *tréis*, trois, et de *gônia*, angle.) Instrument de gnomonique.

— En Astrol., L'aspect de trois planètes lorsqu'elles sont éloignées les unes des autres de cent vingt degrés, ce qui forme un triangle.

Tropique. s. m. (Du grec *trépô*, je tourne, parce que le soleil, après avoir atteint le tropique, semble retourner sur ses pas.) Chacun des deux petits cercles de la sphère parallèles à l'équateur, qui passent par les points solsticiaux, c'est-à-dire, par des points éloignés de l'équateur de 23 degrés 28 minutes 30 secondes, et entre les quels s'opère le mouvement annuel du soleil. *Tropique du Cancer*, Celui qui passe par le premier point de la constellation du Cancer, dans l'hémisphère boréal. *Tropique du Capricorne*, Celui qui passe par le premier point de la constellation du Capricorne, dans l'hémisphère austral. *Les régions situées entre les deux tropiques.* On les nomme aussi *régions tropicales* ou *intertropicales*, mais cette dénomination n'est pas du goût de l'Académie. *Passer le tropique. Passer sous le tropique.* On connaît les cérémonies du baptême grotesque que les marins font subir à ceux qui passent pour la première fois sous le *bonhomme Tropique.*

Tropique, est quelquefois adjectif. *Année tropique*, L'espace de temps qui s'écoule entre le moment d'un équinoxe et celui où le soleil revient au même équinoxe.

L'année tropique est celle dont on fait usage dans la vie civile.

En Botanique, *Plantes tropiques*, Celles dont les fleurs s'ouvrent le matin et se ferment le soir. Locution peu usitée.

Univers. s. m. (En latin *universus*, sous-entendu *mundus.*) Le monde entier. *Dieu a créé, conserve, et gouverne l'univers.* Plutôt que d'admettre cette vérité si simple, les savants forgeront mille systèmes contradictoires, qui n'aboutissent qu'à l'absurde.

« Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

» Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre aussi parfait?

» On pourrait dire que l'homme est la *pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible.*»

(CHATEAUBRIAND.)

Comparez un peu les idées des savants aux idées des poètes.

Univers, se dit dans un sens particulier de La terre, et quelquefois même d'Une grande partie de la terre. *Au bout de l'univers.*

— Les habitants de la terre. *Tout l'univers était à ses genoux.* Les apôtres ont annoncé l'Évangile à tout l'univers.

Uranographie. s. f. (Du grec *ouranos*, ciel, et *graphé*, description.) Science qui a pour objet l'étude, la description des phénomènes célestes.

Uranographique. adj. Qui appartient à l'Uranographie.

Uranus. s. m. Planète découverte en 1781, par William Herschel, dont elle a porté le nom pendant quelque temps. Son éloignement étant très-grand, elle n'offre rien de remarquable. Dans une lunette elle ressemble beaucoup à une étoile de première grandeur, sauf son éclat. Uranus a six satellites d'après Herschel; mais on n'a pu, dit-on, constater l'existence que de deux de ces satellites.

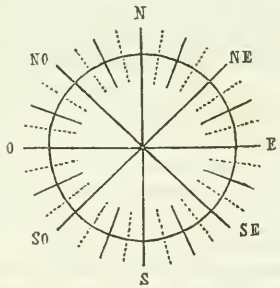
Variation. s. f. (Du latin *variatio.*) Changement. *La variation du temps. La va-*

riation du baromètre. La variation des vents. Les variations de l'atmosphère.

La variation de l'aiguille aimantée, la variation de la boussole, la variation du compas, La dérivation de l'aiguille de la boussole, qui, au lieu de regarder droit vers le nord, décline plus ou moins vers l'est ou vers l'ouest. C'est ce qu'on nomme autrement *déclinaison*. Voyez ce mot.

Varier. v. n. Changer, en parlant du temps. *A Vienne, le temps varie continuellement.*

Vent. s. m. (En latin *ventus*, de *venire*, venir.) Mouvement plus ou moins rapide de l'air, suivant une direction déterminée. *Les quatre vents principaux ou cardinaux sont : le vent du nord, le vent du sud, le vent d'est, le vent d'ouest.* La direction du vent se détermine au moyen de la *girouette*, que tout le monde connaît, et de la *rose des vents*, morceau de carton ou de corne coupé en rond, du diamètre de quinze à seize centimètres, sur le quel sont tracées les trente-deux aires de vent de la boussole par des lignes qui partent du centre.



A terre la rose des vents n'a besoin ordinairement que de huit rayons, car il suffit de connaître les vents du nord, du sud, d'est, d'ouest, de nord-est, nord-ouest, sud-est, et sud-ouest. Mais les navigateurs ont une rose plus compliquée, marquant trente-deux espèces de vents, qui alors prennent les noms de sud-sud-est, nord-nord-ouest, sud-quart-sud-est, nord-quart-nord-est, etc., etc. Voyez ces mots à leur rang alphabétique.

La *girouette* est une pièce de ferblanc ou d'autre matière fort mince, découpée en forme de banderole, de flèche empennée, de chasseur, de cheval, de sanglier, de coq (1), etc., mise sur un pivot en un lieu élevé, de manière qu'elle tourne au moindre vent.

Lorsque la plaque est dans la direction du sud on dit qu'il fait le vent du nord; lorsqu'elle est à l'est on dit qu'il fait le vent d'ouest. On place quelquefois au dessous de la girouette quatre tiges en fer, portant les lettres N, S, E, O, initiales de *nord, sud, est, ouest. Girouette de ferblanc, de tôle*, etc. Les girouettes armoriées se nomment *pannonceaux*. Elles étaient autrefois une marque de noblesse.

« La vitesse et la force du vent varient à l'infini. Elles offrent tous les degrés intermédiaires depuis le zéphir jusqu'à l'ouragan, et se mesurent au moyen de l'*anémomètre*, qui n'est autre chose qu'une large plaque de bois portant à son centre une tige à crémaillère appuyée sur un ressort. En venant frapper la plaque, le vent enfonce plus ou moins la tige, suivant que sa force est plus ou moins grande. » (*Encycl. de la Jeunesse.*) On peut voir dans le tableau suivant le nom qu'ils reçoivent suivant leur rapidité.

NOMBRE DE Mètres par seconde.	NOMBRE DE Mètres par heure.	NOMS DES VENTS.
0m 5	1,800	Vent à peine sensible.
2	7,200	Vent modéré.
10	36,000	Vent fort.
20	72,000	Vent très-fort.
22 5	81,000	Tempête.
27	97,200	Grande tempête.
36	129,600	Ouragan.
45	162,000	Ouragan qui renverse les édifices et déracine les arbres.

Les navigateurs les désignent sous les noms de *petite brise, jolie brise, brise fraîche, grand frais, coup de vent, tempête, ouragan.* Ils disent aussi *brise carabinée*, en parlant d'un vent qui souffle avec une violence extraordinaire. *Vent* ou *brise de terre*, Vent qui souffle du côté de la terre. *Brise*

(1) « Il y a long-temps que je cherchais à me rendre compte pourquoi l'on met plutôt un coq qu'une poule au haut d'un clocher, et je crois l'avoir trouvé, disait le bedeau d'une paroisse : c'est que, si l'on y mettait une poule et qu'elle vînt à poudre, les œufs se casseraient peut-être. »

du large, ou *brise de mer*, Celle qui vient du côté de la mer.

Vents réguliers. Vents irréguliers. On divise les premiers en *vents généraux* ou *constants* et en *vents périodiques* ou *réglés*. Les vents généraux sont ceux qui soufflent toujours dans la même direction. Tels sont les *vents alizés*, que l'on trouve constamment en certains parages entre les deux tropiques, et qui sont d'un grand secours pour les voyages de l'Amérique ou des Indes orientales. Ils soufflent du sud-est dans l'hémisphère boréal, et du nord-est dans l'hémisphère austral. A mesure qu'on s'approche de la ligne, leur force diminue. *Nous jugeâmes à propos de changer notre route pour aller chercher les vents alizés.* On attribue les vents alizés au mouvement de rotation de la terre, que l'air ne suit pas avec assez de rapidité, de sorte qu'il paraît se porter sans cesse vers le couchant. *Les vents périodiques* sont subdivisés en *vents des saisons, vents anniversaires*, et *vents journaliers*. Les *vents des saisons* ou *moussons*, qui dominent dans la mer des Indes, soufflent du sud-est depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, et du nord-ouest depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. *La mousson du sud-est. La mousson du nord-ouest. Les variations de la mousson.* Les *vents anniversaires* ou *étésiens* soufflent chaque année pendant un certain nombre de jours dans les mers du Levant, dans la Méditerranée. Ils se font sentir jusqu'en Espagne. Ces vents rafraîchissent et purifient l'atmosphère des cieux où ils règnent. Les *vents irréguliers*, ou *variables*, ou *accidentels*, soufflent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et ne sont soumis à aucune loi.

Les zones tempérées ne connaissent que les *vents variables*, et paraissent exemptes des ouragans qui dévastent les contrées situées dans la zone torride.

Lorsque deux vents opposés se rencontrent, dit-on, ils produisent un tourbillon rapide, connu sous le nom de *trombe* ou *siphon*.

Aucune partie du globe n'est à l'abri de ce redoutable phénomène. Il se montre indifféremment sur terre et sur mer. Amas de vapeurs semblables à un nuage fort épais, et s'allongeant en forme de cylindre ou de cône renversé, il se roule impétueusement sur lui-même et entraîne avec lui tout ce qu'il rencontre sur son passage, en produisant un bruit plus ou moins violent, et lançant de distance en distance des globes de feu qui s'échappent avec de fortes détonations.

En 1839 une trombe ravagea le village de Chatenay, près Paris. Elle renversa des murs, emporta des toitures, brisa et déracina des arbres, tua les poissons d'une rivière, etc., etc.

A Saint-Jean d'Antigoa, je ne sais plus à quelle époque, une trombe enleva une petite maison et la transporta à treize mètres de distance.

Une trombe épouvantable vient d'éclater sur la vallée de Monville, près Rouen, où elle a fait de nombreuses victimes.

On attribue ce phénomène à la lutte de deux vents opposés; mais les vents ne produisent pas ces masses de flamme et de fumée que la trombe vomit à chaque instant. L'électricité y est bien pour quelque chose.

En marine, on désigne les vents par leur direction et par les parties du vaisseau qu'ils frappent directement. *Vent d'arrière. Vent en poupe. Vent d'amont*, Celui qui vient de terre.

» Malgré les désastres qu'il produit quelquefois par son impétuosité, le vent est un des plus grands bienfaits de la nature. C'est lui, en effet, qui entretient la pureté de l'atmosphère, qui nous apporte les nuages et la pluie dont l'action est indispensable à la végétation. C'est le vent qui est chargé de porter à plusieurs fleurs la poussière fécondante qui doit donner lieu au fruit; c'est lui qui répand au loin les graines d'un grand nombre de végétaux, etc. » (*Encycl. de la Jeun.*) Il n'en faut donc pas mal parler.

Voici comme il convient d'en parler, d'après le Dictionnaire de l'Académie. *Grand vent. Vent impétueux, froid, chaud, humide, mou, pluvieux, doux, agréable, frais. Vent haut. Vent bas. Il fait grand vent. Le vent souffle. Le vent se lève. Le vent change. Le vent tourne, Le vent cesse, est apaisé, est tombé, s'est abattu tout d'un coup. Être exposé au vent, à tous les vents, à tout vent. Être à l'abri du vent. La force, la vitesse, la violence, l'impétuosité du vent. Il vient bien du vent par cette porte, par cette fenêtre. Cet arbre a été abattu d'un coup de vent.*

Vents souterrains, Vents qui se forment dans la concavité de la terre.

Vent coulis, Vent qui passe par de petites ouvertures.

Fam., *Être logé aux quatre vents*, Être logé dans une maison exposée aux vents et ouverte de tous côtés.

Par exagér., *Il va comme le vent, il va plus vite que le vent*, Il court très-vite. *Il fend le vent*, se dit d'un oiseau qui vole avec une grande rapidité.

Ce vaisseau flotte au gré du vent, à la merci du vent, Il n'est point gouverné. *Ses cheveux flottent au gré du vent*, Ils flottent en l'air, agités par le souffle du vent.

Prov. et fig., *Regarder de quel côté vient le vent*, S'amuser à regarder dehors sans aucun dessein et comme un homme oisif.— Observer le cours des affaires et les diverses conjectures, pour régler sa conduite suivant ce que l'on découvre.

Prov. et fig., *Jeter la plume au vent*, Prendre sa résolution au hasard.

Fam., et par plaisanterie, *Mettre flamberge au vent*, Tirer l'épée.

Prov., *Petite pluie abat grand vent*, Une petite pluie fait ordinairement cesser un grand vent; et figur., Un peu de douceur apaise souvent un grand emportement, ou Une cause légère, un petit incident fait cesser quelquefois de grands troubles, de grandes querelles.

Prov., *Autant en emporte le vent.*

Fig. et fam., *C'est une girouette qui tourne à tout vent, au moindre vent; il tourne à tout vent.*

Prov. et fig., *A brebis tondue Dieu mesure le vent*, La Providence proportionne nos maux à nos forces.

Moulin à vent, Moulin que le vent fait mouvoir.

En termes de Marine, *Avoir vent arrière, avoir bon vent. Avoir vent de bout, vent contraire.—Etre vent devant*, se dit d'un navire qui reçoit le vent sur ses voiles, en le prenant de devant.

Fig., *Avoir le vent en poupe*, Etre secondé, favorisé par les circonstances. Fig., *Le vent des prospérités, de l'adversité*, La fortune favorable ou défavorable. *Le vent de la faveur*, L'avantage du crédit, la faveur du prince. *Le vent tourne*, Le cours des choses change, devient favorable, ou cesse de l'être.

En termes de Marine, *Pincer le vent, serrer le vent, rallier le vent* ou *au vent, tenir le vent*; et, *Aller au plus près du vent*, ou elliptiq., *aller au plus près*, Disposer ses voiles de telle sorte, que le navire aille le plus près qu'il est possible de la ligne sur la quelle le vent souffle, en remontant vers le côté d'où il souffle.

Avoir le vent sur un navire, être au vent d'un navire, avoir le dessus du vent, gagner le vent, le dessus du vent à un navire, Se trouver où se mettre entre le lieu d'où le vent souffle et le navire dont il s'agit; ce qui se dit aussi en parlant d'une île. *Cette île était au vent à nous*, Elle était entre nous et l'endroit d'où souffle le vent. *Cette île nous restait sous le vent*, Nous étions entre cette île et l'endroit d'où le vent soufflait.

Fig. et fam., *Avoir le dessus du vent*, Avoir l'avantage. *Être au dessus du vent* (insuité au propre dans la Marine), Être en état de ne rien craindre.

Vent fait, Vent qui ne varie plus et qui paraît devoir durer.

Avoir vent et marée, Avoir le vent et la marée favorables. Dans le sens contraire, *Aller contre vent et marée. Un bâtiment qui va contre vent et marée.*

Fig. et fam., *Cet homme a vent et marée*, Tout favorise ses desseins. *Il va contre vent et marée*, Il poursuit obstinément ses projets, malgré toutes les difficultés qui s'y opposent. Prov., *Selon le vent, la voile.*

Aller selon le vent, Régler sa navigation sur le vent. *Aller tout d'un vent, d'un même vent*, Faire sa route avec un seul vent; ce qui a lieu lorsque le trajet est direct, et qu'on n'a besoin que d'un seul vent pour le faire. Prov., *On va d'un même vent à deux endroits opposés. On va de tout vent à un même endroit.* Fig. et fam., *Aller selon le vent*, S'accommoder au temps.

En termes de Chasse, *Chasser au vent, aller dans le vent*, Aller contre le vent.

Porter au vent, porter le nez au vent, Se dit des animaux, surtout des chevaux, lorsqu'ils portent la tête haute. Fig. et fam., *Cet homme porte le nez au vent*, Il porte la tête haute, il a l'air fier, dédaigneux. Fig. et fam., *Quel bon vent vous amène.*

Vent, L'air agité par quelque moyen particulier. *Faire du vent avec un éventail*

— Respiration, souffle, haleine. *Prendre son vent. Reprendre son vent. Retenir son vent. Retirer son vent.*

— L'odeur qu'une bête laisse dans les lieux où elle a été, où elle a passé. *Le cerf est de plus grand vent que le lièvre.*

— L'odeur qui vient des émanations d'un corps. *Le sanglier prend vent de tous côtés avant que de sortir de sa bauge*, Il flaire de tous côtés. *Le sanglier a eu le vent du gîtnd, les corbeaux ont eu le vent d'une bête morte*, L'odeur en est parvenue jusqu'à eux. Fig. et fam., *Avoir vent de quelque chose, Avoir vent que quelque chose se passe*, En recevoir quelque avis. Prov., *N'avoir ni vent ni nouvelle, ni vent ni voie de quelque chose* ou *de quelqu'un.* Fig. et fam., *Le vent du bureau*, Ce qu'on connaît ou ce qu'on présume des dispositions où sont ceux de qui dépend la décision d'une affaire. *Il a le vent du bureau pour lui, contre lui. Prendre le vent du bureau.*

— Fig., Vanité. *Il n'y a que du vent dans cette tête.*

VENTS, Divinités poétiques, enfants du Ciel et de la Terre, ou selon d'autres, d'Astrée et d'Ifébée. Les quatre principaux étaient *Borée* (vent du nord), *Eurus* (de l'est), *Notus* (du midi, *Auster*, chez les Romains), et *Zéphyrus* ou *Favonius* (de l'ouest). Eole était leur roi, et les tenait enchaînés dans des cavernes.

Le nom d'*aquilon* se donnait aussi, chez les anciens, au vent du nord, à cause de sa rapidité, comparable à celle du vol d'un aigle. Poétiq., *Les aquilons*, se dit de Tous les vents froids et orageux. *La violence des aquilons.*

Sur la Méditerranée on nomme *siroco* (du grec *seiroô*, je dessèche) le vent qui se nomme sud-est sur l'Océan, et *tramontane*, celui qui sur l'Océan se nomme nord. *Bise* est également un synonyme de vent du nord.

On donne le nom de *simoon* ou *simoun*, à un vent empoisonné et brûlant des déserts de l'Afrique.

Par-dessus les sommets que le simoun dévore,
Le Caire et Koudiat, du couchant à l'aurore,
Se répondront dans le désert.
(L. N. *La Bataille d'Isly.*)

Et quelle est la cause des vents? La raréfaction de l'air par la chaleur, en certains endroits, et la promptitude avec laquelle les couches contiguës d'air froid se précipitent dans l'espace resté vide, etc. Les notions de la mythologie sont tout aussi précises. (Extrait de notre *grand Dictionnaire*.)

Vénus. s. f. Une des trois planètes inférieures, la plus proche du soleil après Mercure. *Vénus fait sa révolution autour du soleil en 224 jours 701 millièmes de jour. Vénus a ses phases, a son croissant et son décours comme la lune, et brille d'une grande clarté. Vénus directe. Vénus rétrograde.* Lorsqu'elle apparaît avant le lever du soleil, on la nomme *Lucifer*; lorsqu'elle paraît le soir au coucher du soleil, on l'appèle *Vesper*, et, vulgairement, *Etoile du berger.*

L'étoile de Vénus dispute seule encore
L'empire du matin à la brillante aurore.
(*Classiques.*)

Vesta. s. f. Planète découverte par Olbers, de Brême, en 1807, l'une des télescopiques.

Zénith. s. m. (De l'arabe *zemtras*, point d'en haut.) Si vous vous placez sur un lieu élevé, le cercle qui borne votre vue s'appèle *horizon sensible.* A cet endroit suspendez un fil à plomb, que vous supposerez prolongé indéfiniment; il rencontrera le

ciel en deux points, dont l'un placé au dessus de votre tête est le *zénith*, et l'autre caché au dessous de l'horizon le *nadir*. On appèle aussi ces deux points *pôles de l'horizon*, parce qu'ils sont éloignés de l'horizon de quatre vingt-dix degrés.

Oh ! oui, la terre est belle, et le ciel est superbe.
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si leger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit;
Lorsque ton frais sourire, aurore de ton âme,
Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
Et de sa bouche rose, où naît sa douce flamme,
Monte jusqu'à ton front, comme l'aube au *zénith*;
. . . . . .
Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême,
Quand ta noble nature épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un souffle formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, — C'est l'amour.
(VICTOR HUGO.)

« A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son *zénith*, et se couche sur le monde, ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-puissance de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.» (CHATEAUBRIAND.)

Zodiaque. s. m. Voyez page 506.

Zone. s. f. (Du grec *zônê*, ceinture.) Chacune des cinq grandes divisions du globe terrestre, que l'on conçoit séparées par les tropiques et les cercles polaires. *Zone torride*, Celle du milieu comprise entre les deux tropiques (Du latin *torridus*, brûlant.) *Les habitants de la zone torride ont le soleil à plomb sur leur tête deux fois l'année.* On les nomme *amphiseiens* (du grec *amphi*, autour, et *skia*, ombre), parce qu'ils ont leur ombre dirigée tantôt vers le midi, tantôt vers le nord, suivant que le soleil est au nord ou au midi de l'équateur. *Zones tempérées*, Les deux zones tempérées s'étendent entre les deux tropiques et les deux cercles polaires; elles sont à vingt-trois degrés et demi de l'équateur et du pôle, et ont chacune quarante-trois degrés de largeur. La chaleur y est modérée. *Zone tempérée du nord ou boréale. Zone tempérée du sud ou australe.* Les habitants des zones tempérées sont dits *hétéroseiens* (du grec *hétéros*, autre, différent, et *skia*, ombre), parce qu'à midi ils ont leur ombre de côté différent; savoir: les habitants de la zone tempérée septentrionale, du côté du nord, et ceux de la zone tempérée méridionale, du côté du sud. *Zones glaciales*, Celles qui s'étendent depuis les cercles polaires jusqu'au pôle. Le froid y est excessif. On nomme *périseiens* (du grec *péri*, autour, et *skia*, ombre) les habitants des zones glaciales, pour qui l'ombre fait le tour de l'horizon en certain temps de l'année où le soleil ne se couche point pour eux et tourne autour de leur tête.

Il se dit aussi des parties du ciel qui répondent aux divisions du globe terrestre appelées *zones*.

Prov. et fig., *Passer la zone torride*, Traverser un endroit où le soleil est brûlant, où il n'y a aucune ombre.

Zone, dans les Sciences naturelles, Bande, marque circulaire. Il désigne plus spécialement La partie visible des couches superposées dont certains terrains, certaines pierres sont formées. *Dans l'onyx on voit plusieurs zones. Des zones concentriques.* En Conchyliologie ce mot est synonyme de *bande* ou *fascie*. —*Zone lumineuse*, Phénomène qui accompagne les aurores boréales, et qui n'est autre chose qu'une sorte d'arc-en-ciel étroit et souvent irrégulier.

J'ose croire qu'on me pardonnera de m'être étendu, peut-être plus que ne le comporte la nature de notre ouvrage, sur des matières aussi importantes et d'une utilité si générale. Qu'il me soit permis de terminer cette petite étude sur la nature par la citation suivante empruntée au *Manuel des sorciers*.

Signes avant-coureurs du beau temps ou de la pluie.

» La lune influe différemment sur la température de notre atmosphère, suivant la différence de sa position relativement à la terre. Aussi est-il à peu près certain qu'avant ou après la nouvelle ou la pleine lune il surviendra un changement de temps. La pleine lune amène ordinairement un temps calme et serein, et les nouvelles lunes nous procurent presque toujours un temps sombre et pluvieux.

» Les plus anciens astrologues étaient d'accord pour regarder le troisième et le quatrième jour de la nouvelle lune comme très-critiques. Ils avaient remarqué que, si ces jours-là le croissant de la lune est net et clair, le temps se met au beau et s'y maintient ordinairement jusqu'à la pleine lune. Le contraire est à craindre, si le croissant est pâle et terne.

» Les indices d'une pluie certaine sont assez généralement la couleur très-rouge du ciel, le matin. Quand le disque du soleil, à son lever, n'est pas exactement circulaire, mais un peu allongé, échancré, et entouré de rayons qui se croisent d'une manière inégale et irrégulière; lorsque le soleil levant est pâle ou qu'il est entouré d'un cercle ridé ou blanchâtre; lorsque l'air paraît épais ou chargé à l'orient, ou lorsque des nuages bruns ou d'un rouge foncé s'y amoncèlent lentement; ou bien encore quand le soleil couchant est pâle et caché par des nuages épais et sombres, — il est, dans tous ces cas, à présumer qu'on aura du vent ou de la pluie.

» Si, en été, après le coucher du soleil, les nuages présentent des formes diverses, telles que des rochers entassés, des montagnes, ce sont des avant-coureurs de l'orage, surtout s'il a fait très-chaud dans la journée. Il en est de même, si, dans les soirées d'été, il fait des éclairs pendant un temps serein, ou si le ciel, jusqu'alors très-clair, montre tout à coup une petite nue d'un gris foncé.

» On doit s'attendre à avoir de la pluie ou du vent, quand le soleil, longtemps après son lever, se montre derrière des nuages pommelés; lorsqu'il est entouré d'un large cercle blanchâtre, et qu'en même temps le vent souffle du sud ou du sud-ouest, ou lorsque le soleil se baigne, c'est à dire qu'il luit à travers un nuage sombre.

» Si les montagnes, au lieu de se dessiner nettement dans le lointain, paraissent sombres et chargées de brouillards; si, au commencement de la nuit, les étoiles sont d'un teint pâle; si le croissant de la lune est obscur et émoussé: si le vent est à l'ouest ou au sud, — ce sont autant d'indices de pluie prochaine. On a à craindre une tempête, si la lune est entourée de plusieurs anneaux interrompus et diversement colorés, ou si le ciel se couvre d'une infinité de petites nues noires.

» On peut au contraire se promettre un temps sec et constamment beau, lorsque le soleil, à son lever, est très-clair et très-brillant, ou qu'on voit à l'orient une légère nue s'enfuir et se perdre vers l'occident au moment où le soleil se lève ;—lorsque le soleil couchant se montre, sous un ciel pur, d'une couleur dorée ou rougeâtre, ou que les nuages, s'il y en a, se colorent d'un beau rouge clair ou de quelque autre teinte vive; surtout si le ciel est à l'est et à l'orient parfaitement serein ; — lorsque les brouillards tombent le matin sur la terre, au lieu de s'élever en l'air ; — lorsque les nuages, pendant le jour, ressemblent à des flocons de laine d'une blancheur éclatante, ou que du moins leurs bords sont d'un blanc éblouissant, et que le ciel, dans les intervalles des nuages, est d'un beau bleu très-vif; — lorsque le ciel commence à s'éclaircir d'un autre côté que celui d'où vient le vent ; — lorsque le croissant de la nouvelle lune a ses contours bien nets et bien dessinés; — lorsque le sommet des montagnes éloignées se montre bien distinctement ; — lorsqu'on voit flotter le matin sur les eaux de légers brouillards qui se dissipent au lever du soleil; — lorsque les chauve-souris (1) volent en foule de côté et d'autre aux approches de la nuit. Tous ces signes sont autant d'indices certains du beau temps. »

Le fameux physicien Newton, se promenant à la campagne, un livre à la main, passa devant un pâtre à qui il entendit dire : « Ce gentilhomme ne lira pas à la promenade, ou bien son livre sera mouillé. » En effet, Newton ne tarda pas à voir tomber la pluie. Il repasse et demande au pâtre : « A quoi, mon ami, as-tu jugé qu'il allait pleuvoir ? — C'est, répondit-il, que mes vaches fourraient leur museau dans les haies. »

C'est ainsi que de simples paysans en savent souvent plus que les plus grands philosophes.

Origine des Sciences.

« Le grand loisir des anciens bergers de la Chaldée, dit Fontenelle, les porta à considérer les cieux pendant les belles nuits d'été. Il en résulta des observations d'où naquit l'astronomie. — Des inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, résultèrent des mesures exactes pour distinguer son champ de celui de son voisin. De ces mesures résulta la géométrie.

» Ainsi l'astronomie est fille de l'oisiveté, comme la géométrie est fille de l'intérêt. »

La poésie a une bien plus haute origine ; elle est fille de l'amour.

---

(1) Nous n'avons pas touché à l'orthographe du mot *chauve-souris*. Il est écrit dans le texte, sans *s* au mot *chauve*. C'est un principe admis dans toutes les langues, que de deux mots concourant à la formation d'un seul, le premier reste invariable. Exemple latin : *Alter-uter, alter-utra, alter-utrum, alter-utrius, etc.*

Du reste il va sans dire que tout ce passage a été corrigé et entièrement reponctué.

Pourtant les savants dédaignent la poésie. On faisait à un savant le plus grand éloge d'*Iphigénie*. Cet éloge piqua sa curiosité. Il demanda à la lire. On la lui procura. Il en lut quelques scènes, et la rendit en disant : « Je ne sais ce que l'on trouve de beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien. »

Meilleur juge que ce savant, au quel ressemblent beaucoup la plupart des hommes de notre temps, un roi, poète lui-même, écrivait au poète Ronsard :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Moi, roi, je les reçois ; poète, tu les donnes.

Signes et abréviations des termes de botanique.

⊙ *Plante monocarpienne, en général.*

① *Plante monocarpienne annuelle.*

♃ *Plante monocarpienne bisannuelle.*

♾ *Plante monocarpienne vivace.*

ℤ *Plante rhizocarpienne.*

♄ *Plante caulocarpienne en général.*

♄ *Sous-arbrisseau ou arbuste.*

♄ *Arbrisseau ou petit arbre.*

♄ *Arbre de dix mètres au moins.*

◡ *Plante grimpante, en général.*

(*Plante grimpante à droite.*

) *Plante grimpante à gauche.*

△ *Plante toujours verte.*

♂ *Plante ou fleur mâle.*

♀ *Plante ou fleur femelle.*

☿ *Plante ou fleur hermaphrodite.*

Les chiffres romains (I, II, III, IV, etc.) servent à désigner le mois de la floraison des plantes. Ainsi IV-VI signifie *qui fleurit depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin.*

Les mots composés du nom d'un organe et d'un nombre absolu s'écrivent souvent avec le chiffre de ce nombre : 3-*fidus*, 3-*partitus*, pour *trifidus* (fendu en trois), *tripartitus* (tripartit).

Le signe ∞ désigne un nombre indéfini. Ainsi l'on écrit *pétala* ∞, *stamina* ∞, pour *petala plurima* (plusieurs pétales). *stamina*

plurima (plusieurs étamines), et x-*fidus*, x-*phyllus*, pour *multifidus*, *polyphyllus*.

Le point interrogatif (?) exprime que l'on n'est pas sûr de la vérité du mot ou de la phrase qui le précède.

Le point interjectif (!), au contraire, indique la certitude. Placé après un nom ou une phrase, x signifie que l'objet n'est pas bien connu.

L'astérisque (*) après un synonyme indique qu'on trouve dans l'auteur cité une description faite d'après la nature.

Les noms des auteurs ou des organes sont désignés en abrégé par la première syllabe du mot et la première lettre de la seconde syllabe. Voyez *Abréviations*, à la fin du volume.

QUELQUES EXPLICATIONS.

Je regrette vivement de ne pouvoir donner ici, comme je l'ai fait pour les sciences mathématiques, la liste développée de tous les termes de botanique, avec leur étymologie et leur synonymie. Ce serait, je crois, un beau travail, dont nos souscripteurs ne pourraient que me savoir gré. Mais cela m'entraînerait trop loin. Ce sera, si l'on veut, la matière d'un supplément, destiné à compléter, sinon la grammaire proprement dite, au moins la *Clef de la Langue et des Sciences*. Nous y joindrions les vocabulaires successifs d'*Anatomie*, de *Médecine*, de *Chirurgie*, de *Physique*, de *Philosophie*, d'*Arts et Métiers*, etc., etc., etc. Il nous semble inutile de faire ressortir les avantages d'une telle méthode. Est-il un moyen plus simple de vulgariser les sciences et les lettres, et d'en faire pénétrer la lumière dans les recoins du monde les plus obscurs? Apprendre en même temps à parler et à connaître, s'incorporer à la fois les mots et les choses, se servir de la grammaire comme d'un flambeau pour se guider dans le labyrinthe obscur des connaissances humaines, ne pas faire un pas dans l'étude de la langue qui ne soit un pas de fait dans les sciences, tels sont les avantages que présente notre méthode.

Mais hâtons-nous de donner les petites explications promises.

La Botanique (du grec *botanê*, herbe, plante) est la partie de l'Histoire naturelle qui a pour objet la connaissance, la description, et la classification des végétaux.

A cause de son étendue cette science a été divisée en trois branches :

1° *La botanique proprement dite*, qui comprend la *glossologie* (du grec *glossa*, langue, et *logos*, traité); la *taxonomie*, ou classification des végétaux (de *taxis*, ordre, et *nomos*, loi); et la *phytographie*, ou description des plantes (de *phuton*, plante, et *graphô*, je décris).

2° La *physique végétale*, renfermant l'*organographie* (d'*organon*, organe,

et *graphô*), ou description des organes, de leur forme, de leurs usages, etc.; la *physiologie végétale*, ou l'étude des fonctions propres à chacun des organes; la *pathologie végétale* (de *pathos*, affection, et *logos*, traité), qui nous enseigne les altérations, les maladies qui peuvent affecter les végétaux; enfin la *géographie botanique*.

3° La *botanique appliquée*, qui s'occupe des rapports existants entre l'homme et les végétaux. Elle se divise en *botanique médicale*, *botanique agricole*, *botanique industrielle*, et *botanique économique*.

Plantes monocarpiennes, Celles qui ne peuvent porter du fruit qu'une seule fois; par exemple *le blé*. (Du grec *monos*, un, et *karpos*, fruit.)

Plantes monocarpiennes annuelles, Celles qui naissent, fructifient, et meurent dans le cours d'une année.

Plantes monocarpiennes bisannuelles, Celles qui ne fleurissent que la seconde année.

Plantes monocarpiennes vivaces, Celles qui ne fleurissent qu'au bout d'un certain nombre d'années et meurent après.

Plantes rhizocarpiennes, Celles dont la tige ne produit qu'une seule fois des fleurs, mais dont la racine reproduit de nouvelles tiges fructifères. (Du grec *rhiza*, racine, et *karpos*, fruit.)

Plantes caulocarpiennes, Celles dont la tige persiste et porte du fruit plusieurs fois. (Du grec *kaulos*, tige, et *karpos*.)

Arbustes ou *sous-arbrisseaux*, Plantes ligneuses plus petites que les arbrisseaux, à la tige dure et persistante, dont les extrémités sont herbacées. Tels sont le *thym*, les *bruyères*.

Arbrisseaux, Végétaux ligneux dont la tige se divise en rameaux dès sa base. *Le laurier rose est un arbrisseau.*

Arbre, Végétal ligneux dont la tige, plus ou moins élevée, ne se garnit ordinairement de branches et de feuilles qu'à une certaine hauteur. (Du latin *arbor*.)

Plantes grimpantes, Celles dont la tige, trop faible, s'attache aux corps voisins à l'aide de vrilles, etc. *Les haricots, les pois, les liserons, sont des plantes grimpantes.*

Fleurs mâles, Celles qui n'ont que des étamines sans pistil.

Fleurs femelles, Celles qui n'ont que l'organe sexuel destiné à donner le fruit.

Fleurs hermaphrodites, Celles qui renferment les organes des deux sexes, c'est à dire, les étamines et le pistil. *Fleurs hermaphrodites. Le jasmin, la valériane, l'épiae-vinette sont des hermaphrodites.* (Du grec *Hermès*, Mercure, et *Aphroditê*, Vénus.)

Nous ne passerons pas sans dire un mot des trois classifications qui ont le plus servi à la science. Ce sont celle de Tournefort, celle de Linné, celle de Jussieu. Nous allons en donner les clefs.

Méthode de Tournefort (1694). Tournefort, qui le premier établit une classification rationnelle des végétaux, les divisa d'abord en *herbes* et en *arbres*.

Considérant ensuite: 1° la présence ou l'absence de fleurs; 2° la simplicité ou la composition de cette partie; 3° le nombre unique ou multiple des pétales; 4° la régularité ou l'irrégularité des corolles; 5° la forme de la fleur; — il parvint à établir *vingt-deux classes* dont voici le tableau, et dans les quelles venaient se ranger toutes les plantes connues, au nombre de 10146.

Clef de la Méthode de Tournefort.

					CLASSES.
Herbes à fleurs.	Pétalées..	Simples...	Monopétales.	Régulières..	1 Campaniformes.
					2 Infundibuliformes
				Irrégulières.	3 Personnées.
					4 Labiées.
			Polypétales..	Régulières..	5 Cruciformes.
					6 Rosacées.
					7 Ombellifères.
					8 Caryophyllées.
					9 Liliacées.
				Irrégulières.	10 Papillonacées.
					11 Anomales.
		Composées.....			12 Flosculeuses.
					13 Semi-flosculeuses
					14 Radiées.
	Apétalées				15 A étamines.
					16 Sans fleurs.
					17 Sans fleurs ni fruits.
Arbres à fleurs.	Apétalées				18 Apétales, proprement dites.
					19 Amentacées.
	Pétalées.....	Monopétales.....			20 Monopétales.
		Polypétales	Régulières ..		21 Rosacées.
			Irrégulières .		22 Papillonacées.

Après avoir établi ces vingt-deux classes, Tournefort créa des sections ou sous-divisions basées sur les considérations suivantes :

1° L'origine du fruit. — 2° Sa consistance. — 3° Sa grosseur. — 4° Le nombre des loges ou des coques du fruit. — 5° Le nombre, la forme, et la disposition des graines. — 6° Leurs usages domestiques. — 7° La disposition des étamines et des fruits. — 8° Quand les fruits n'ont pu fournir des caractères assez tranchés, il a considéré la figure et la disposition des corolles. — 9° Quand les fruits ni les corolles n'ont pas présenté de différences assez remarquables dans les plantes d'une classe, il a eu recours à la disposition des feuilles.

Au moyen de ces neuf considérations, Tournefort est parvenu à créer, dans ses vingt-deux classes, cent vingt-huit sections plus ou moins tranchées ou distinctes.

On ne peut nier que la méthode de Tournefort ne soit très-remarquable de clarté, d'ordre, et de précision. Par l'établissement rigoureux des genres et des espèces, ce botaniste a rendu de grands services à la science. Malheureusement il ne connaissait, je l'ai dit, que 10146 plantes, et parmi les soixante-quinze mille espèces connues aujourd'hui il y en a beaucoup qui ne peuvent rentrer dans aucune de ses classes.

Vocabulaire du Tableau.

Pétalées. Dont les fleurs ont des pétales. (Du grec *pétalon*, feuille; dérivé de *pétaô*, j'étends, j'éclos.)

Apétalées, Sans pétales. (De la particule privative *a*, et de *pétalon*.)

Monopétales, Dont la corolle est d'un seul pétale, d'une seule pièce. (Du grec *monos*, seul, et *pétalon*.)

Polypétales, A plusieurs pétales. (Du grec *polys*, plusieurs, etc.)

Campaniformes, Dont la fleur est en forme de cloche. (Du latin *campana*, cloche, et *forma*, forme.) *Les melons, les garances, les mauves, sont des campaniformes.*

Infundibuliformes, En forme d'entonnoir, de soucoupe, ou de roue. (Du latin *infundibulum*, *infundibuli*, entonnoir, et *forma*.) *Le tabac, la bourrache, sont des infundibuliformes.*

Personnées, Dont les fleurs ont quelque ressemblance avec le mufle d'un animal. (En latin *personatæ*, de *persona*, masque.) *La gueule-de-loup est un personnée, une fleur personnée.* La classe des personnées correspond à la famille des *scrofulariées*.

Labiées, Dont la fleur est découpée en forme de lèvres. (Du latin *labium*, lèvre.) *Le romarin, la sauge, l'hyssope, la lavande, le thym, etc., sont des plantes labiées, des labiées.*

Cruciformes, Dont la corolle est en forme de croix. (Du latin *crux*, croix, et *forma*.) La classe des cruciformes correspond à la famille des *crucifères*.

Rosacées, Dont les corolles se composent de pétales disposés comme ceux de la rose. *Le pommier, le poirier, la ronce, le fraisier, sont des plantes rosacées, des rosacées.*

Ombellifères, Qui portent des ombelles. *L'aneth, le panais, le cerfeuil, le fenouil, sont des plantes ombellifères, des ombellifères.* (En latin *ombelliferæ*.)

Caryophyllées, Dont les fleurs ressemblent par leur structure à celles de l'œillet. (Du grec *karuophallon*, clou de girofle.)

Liliacées, Analogues au lis. (En latin *liliaceæ*, de *lilium*, lis.) *L'ail, l'asphodèle, l'aloès, le lis*, etc., *sont des plantes liliacées, des liliacées.*

Papilionacées ou *papillonacées*, Dont les corolles, formées de cinq pétales inégaux, ont quelque ressemblance avec un papillon qui vole. *Le haricot, le trèfle, sont des plantes papillonacées, à fleurs papillonacées, des papillonacées.*

Anomales, A fleurs de forme irrégulière et indéterminée. (Du grec *a*, particule privative, et *homalos*, égal.) *Le réséda, la violette, la balsamine, appartiennent à la classe des anomales.*

Flosculeuses, A fleurs formées de fleurons, telles que la *centaurée*. (Du latin *flosculus*, fleuron, dimin. de *flos*, fleur.)

Semi-flosculeuses, A fleurs formées de demi-fleurons, comme la *scorsonère*, le *pissenlit*, etc.

Radiées, Dont les fleurs sont en partie composées de fleurons formant un disque, et de demi-fleurons couchés à plat et constituant autour de ce disque une couronne rayonnante, comme dans le *tournesol*, le *chrysanthème*, les *laiterons*, etc. (Du latin *radius*, rayon.) *Les radiées ont reçu des botanistes modernes le nom de Synanthérées.*

Amentacées, Plantes à sexes séparés, dont les fleurs mâles naissent autour d'un axe ou filet appelé *chaton*, en latin *amentum*. *Le noisetier est une plante amentacée, une amentacée.*

Le grand vice de la méthode de Tournefort est cette division inutile des végétaux en *herbes* et en *arbres*; d'où il résulte que plusieurs genres se trouvent appartenir à l'un et à l'autre. Toutefois, pour le commun des hommes, cette distinction est bien naturelle.

Système de Linné. La classification botanique de Linné a pour bases : — 1° la présence ou l'absence des organes sexuels; — 2° leur réunion dans la même fleur ou leur séparation dans des fleurs distinctes; — 3° l'adhérence des étamines et des pistils; — 4° la connexion des étamines entre elles, soit par les anthères, soit par les filets; — 5° la proportion relative des étamines, quand cette proportion offre un caractère constant; — 6° l'insertion, — et 7° enfin, le nombre des étamines.

Clef du Système de Linné.

MODIFIÉ PAR RICHARD.

Les plantes à organes sexuels portent le nom de *phanérogames* (Du grec *phanéros*, visible, et *gamos*, noces). Les plantes sans organes sexuels ou dans les quelles les organes sont cachés s'appèlent *cryptogames* (du grec *kruptó*, je cache, et *gamos*).

							CLASSES.
PLANTES À	Organes sexuelles existants.	Fleurs toutes hermaphrodites..	Étamines séparées du pistil.	Libres..	Proportion indéterminée.	Nombre des étamines, sans égard à l'insertion.	Une..... 1 Monandrie.
							Deux..... 2 Diandrie.
							Trois..... 3 Triandrie.
							Quatre..... 4 Tetrandrie.
							Cinq..... 5 Pentandrie.
							Six..... 6 Hexandrie.
							Sept..... 7 Heptandrie.
							Huit..... 8 Octandrie.
							Neuf..... 9 Ennéandrie.
							Dix..... 10 Décandrie.
						Nombre des étamines, eu égard à l'insertion.	Plus de dix, insérées sous l'ovaire..... 11 Polyandrie. (*Dodécandrie.*)
							Plus de dix, insérées sur le calice, l'ovaire étant libre..... 12 Calycandrie. (*Icosandrie.*)
							Plus de dix, insérées sur le calice, l'ovaire faisant corps de toute part avec le tube calicinal.. 13 Hystérandrie. (*Polyandrie.*)
					Proportion déterminée..		Deux grandes et deux petites.... 14 Didynamie.
							Quatre grandes et deux petites. 15 Tétradynamie.
				Réunies.	Par les filets..		En un seul corps..... 16 Monadelphie.
							En deux corps..... 17 Diadelphie.
							En plus de deux corps..... 18 Polyadelphie.
					Par les anthères, l'ovaire monosperme..... 19 Synanthérie. (*Syngénésie.*)		
					Par les anthères seules, ou en même temps, par les filets, l'ovaire polysperme..... 20 Symphysandrie.		
			Étamines unies au pistil..... 21 Gynandrie.				
		Fleurs non toutes hermaphrodites..	Fleurs uni-sexuelles.....				Fleurs mâles et femelles sur le même individu... 22 Monœcie.
							Fleurs mâles et femelles sur des individus différents 23 Diœcie.
			Fleurs hermaphrodites et fleurs uni-sexuelles sur le même ou sur des individus différents..... 24 Anomalœcie. (*Polygamie.*)				
	Organes sexuels n'existant pas..... 25 Agamie. (*Cryptogamie.*)						

De toutes les classifications botaniques, celle de Linné est certainement la plus simple et la plus facile. Malheureusement elle sépare quelquefois des plantes appartenant à la même famille naturelle. Elle avait encore d'autres inconvénients que les modifications du professeur Richard ont fait disparaître.

La destinée de Linné, comme celle de la plupart des grands hommes, eut quelque chose de trop extraordinaire pour que nous la passions tout à fait sous silence.

Charles von *Linnæus*, né en 1707, dans la province de Smoland, en Suède, eut dès l'enfance un goût si passionné pour les fleurs, qu'il négligea toute autre étude. Son père, n'osant fonder sur lui aucune espérance, voulait le mettre en apprentissage chez un cordonnier, lorsqu'un médecin, nommé Rothmann, obtint d'en suivre l'éducation, et le recommanda à un

professeur d'histoire naturelle de l'université de Lunden, sous lequel il fit de rapides progrès. Quand le jeune Linné se crut assez fort pour enseigner la botanique et l'entomologie, il se rendit à Upsal, où il vécut quelque temps dans un état voisin de la misère. S'étant brouillé avec un médecin puissant de cette ville, il se vit forcé de fermer ses cours et de quitter sa patrie.

Linné se retira en Hollande, où il arriva dans la dernière détresse; mais Boerhaave le prit sous sa protection et lui obtint la direction du jardin de Clifort. C'est de là que son nom commença à se répandre. Il revint dans sa patrie, d'où l'envie et la jalousie l'auraient expulsé de nouveau, si le premier ministre, le comte de Tessin, ne l'eût recommandé au roi et à la reine, qui, rendant justice à son mérite, le comblèrent de bienfaits.

Il mourut le 10 janvier 1778, chevalier de l'Étoile polaire et premier président de l'université de Stockholm qu'il avait fondée. Il est à remarquer que J. J. Rousseau et Voltaire moururent la même année.

Vocabulaire du Tableau.

ANTHÈRE, Petit sac membraneux qui constitue la partie essentielle de l'étamine, et qui est ordinairement placé à l'extrémité d'un filet. *L'anthère se compose de deux poches* (quelquefois de quatre, et même davantage) *unies entre elles ou séparées par un corps nommé* connectif. *C'est l'anthère qui renferme la poussière fécondante des végétaux pourvus d'organes sexuels.* Leur disposition varie beaucoup. *Anthères ovoïdes, oblongues, fourchues,* etc. *L'anthère ne s'ouvre qu'à l'entier épanouissement de la fleur.* (En latin *anthera*, du grec *anthos*, fleur.)

Étamine, L'organe mâle des fleurs, formé d'un filet et d'une espèce de tête nommée *anthere*. (En latin *stamen*, du grec *stêmôn*, chaîne de l'étoffe.)

OVAIRE, La partie inférieure du pistil où sont attachées les semences. (Du latin *ovum*, œuf.)

PISTIL, Organe femelle de la fructification. Il est placé au centre de la fleur, et composé de trois parties : l'*ovaire*, qui contient les ovules ou rudiments des semences; le *style*, qui est un filet surmontant l'ovaire; et le *stigmate*, qui est le sommet de ce filet et l'organe chargé de recevoir et d'élaborer le pollen ou poussière fécondante. *Le pistil repose sur le réceptacle.* (Du latin *pistillum*, pilon.)

Monandrie. (Du grec *monos*, un, et *anêr*, mari, organe mâle.) Les noms qui suivent, jusqu'au treizième inclusivement, sont formés de la même manière, avec les mots grecs *dis*, deux; *tréis*, trois; *tétra*, quatre; *penté*, cinq; *hex*, six; *hepta*, sept; *oktô*, huit; *ennéa*, neuf; *déka*, dix; *dodéka*, douze; *eikosi*, vingt; *calyx*, calice; *polys*, plusieurs; *hustéra*, matrice;—et *anêr*, *andros*, mâle.

Didynamie. (Du grec *dis*, deux, et *dunamis*, puissance.)

Monadelphie. (Du grec *monos*, un, et *adelphos*, frère.)

Synanthérie. (Du grec *syn*, avec, et *anthéros*, fleuri.)

Syngénésie. (Du grec *syn*, avec, et *gëinomai*, je nais.)

Symphysandrie, (Du grec *sumphuô*, je crois avec, et *anêr*, mâle.)

Gynandrie. (Du grec *gunê*, femme, et *anêr*, mari.)

Monœcie. (Du grec *monos*, un, et *oikia*, maison.)

Polygamie. (Du grec *polus*, plusieurs, et *gamos*, mariage.)

Méthode de Jussieu. La *méthode de Jussieu*, appelée aussi *Méthode des familles naturelles*, est celle qui paraît le mieux répondre au besoin de la science; c'est elle aussi qui a été adoptée par la plupart des botanistes de Paris. Elle est fondée sur les considérations suivantes :— 1° l'absence, la présence, et le nombre des cotylédons; — 2° l'absence ou la présence de la corolle, qui peut être monopétale ou polypétale; — 3° l'insertion des étamines ou de la corolle par rapport au pistil; —4° la réunion ou la non-connexion des étamines, et la réunion ou la séparation des sexes. Cette méthode comprend quinze classes.

Clef de la Méthode de Jussieu.

Sections.	Classes.	Familles.
Acotylédones.....	I. Acotylédonie.	1 Algues.
		2 Champignons.
		3 Hypoxylées.
		4 Lichens.
		5 Hépatiques.
		6 Mousses.
		7 Lycopodiacées.
		8 Fougères.
		9 Characées.
		10 Equisétacées.
		11 Salviniées.
II. Onocotylédones. — *Étamines* Hypogynes.	II. Monohypogynie	12 Fluviales.
		13 Saururées.
		14 Pipéritées.
		15 Aroïdes.
		16 Typhinées.
		17 Cypéracées.
		18 Graminées.
— Périgynes....	III. Monopérigynie....	19 Palmiers.
		20 Asparaginées.
		21 Restiacées.
		22 Joncées.
		23 Commélinées.
		24 Alismacées.
		25 Butomées.
		26 Junciaginées.
		27 Colchicées.
		28 Liliacées.
		29 Broméliacées.
		30 Asphodélées..
		31 Hémérocallidées.
		32 Dioscorées.
		33 Narcissées.
		34 Iridées.
		35 Hœmodoracées.
		36 Musacées.
— Épigynes.	IV. Monoépigynie.	37 Amomées.
		38 Orchidées.
		39 Nymphæacées.
		40 Hydrocharidées.
		41 Balanophorées.
Apétales. — Épigynes...	V. Épistaminie.	42 Aristolochiées.
		43 Osyridées.
— Périgynes.	VI. Péristaminie.	44 Myrobolanées.
		45 Elæagnées.
		46 Thymelées.
		47 Protéacées.
		48 Laurinées.
		49 Polygonées.
		50 Begoniacées.
		51 Atriplicées.
		52 Amarantacées.
— Hypogynes..	VII. Hypostaminie....	53 Plantaginées.
		54 Nyctaginées.
		55 Plumbaginées
		56 Primulacées.
		57 Lentibulariées.
		58 Rhinantacées.
		59 Orobanchées.
		60 Acanthacées.
		61 Jasminées.
		62 Pédalinées.
		63 Verbénacées.
		64 Myoporinées.
Monopétales. — *Corolle* hypogyne.	VIII. Hypocorollie ...	65 Labiées.
		66 Personnées.
		67 Solanées.
		68 Borraginées.
		69 Convolvulacées.
		70 Polémoniacées.
		71 Bignoniacées.
		72 Gentianées.
		73 Apocynées.
		74 Sapotées.
		75 Ardisiacées.
Corolle périgyne.	IX. Péricorollie.	76 Ebénacées.
		77 Chléniacées.
		78 Rhodoracées.
		79 Epacridées.
		80 Ericinées.
		81 Campanulacées.
		82 Lobéliacées.

Sections.	Classes.	Familles.
III. Dicotylédones. Polypétales. — Épigyne. Anthères réunies.	X. Épicorollie syuanthérie.	83 Gessnériacées.
		84 Stylidiées.
		85 Goodéniviées.
		86 Chicoracées.
		87 Cynarocéphales.
		88 Corymbifères.
		89 Calycérées.
		90 Dipsacées
— distinctes.	XI. Épicorollie corisanthérie.	91 Valerianées.
		92 Rubiacées.
		93 Caprifoliacées.
		94 Loranthées.
Étamines épigynes.	XII. Épipétalie.	95 Araliacées.
		96 Ombellifères.
		97 Renonculacées.
		98 Papavéracées.
		99 Fumariacées.
		100 Crucifères.
		101 Capparidées.
		102 Sapindacées.
		103 Acérinées.
		104 Hippocratées.
		105 Malpighiacées.
		106 Hypéricées.
		107 Guttifères.
		108 Olacinées.
		109 Aurantiacées.
		110 Ternstromiées.
		111 Théacées.
		112 Méliacées.
		113 Viniferes.
		114 Géraniacées.
		115 Malvacées.
— Hypogynes.	XIII. Hypopétalie.	116 Byttnériacées.
		117 Magnoliacées.
		118 Dilléniacées.
		119 Ochnacées.
		120 Simaroubées.
		121 Anonacées.
		122 Ménispermées.
		123 Berbéridées.
		124 Hermanniées.
		125 Tiliacées.
		126 Cistées.
		127 Violariées.
		128 Polygalées.
		129 Diosmées.
		130 Rutacées.
		131 Caryophyllées.
		132 Trémandrées.
		133 Linacées.
		134 Tamariscinées.
		135 Paronychiées.
		136 Portulacées.
		137 Saxifragées.
		138 Cunoniacées.
		139 Crassulées.
		140 Opuntiacées.
		141 Ribésiées.
		142 Loasées.
		143 Ficoïdées.
— Périgynes...	XIV. Péripétalie.	144 Cercodiennes.
		145 Onagraires.
		146 Myrtées.
		147 Mélastomées.
		148 Lythraires.
		149 Rosacées.
		150 Calycanthées.
		151 Blackwelliacées.
		152 Légumineuses.
		153 Terébinthacées.
		154 Pittospermes.
		155 Rhamnées.
		156 Euphorbiacées.
		157 Cucurbitacées.
		158 Passiflorées.
		159 Myristicées.
Diclines irrégulières...	XV. Diclinie	160 Urticées.
		161 Monimiées.
		162 Amentacées.
		163 Conifères.
		164 Cycadées.

Vocabulaire du Tableau, par ordre alphabétique.

60. — **ACANTHACÉES** (en latin *acanthaceæ*, du grec *acantha*, épine), Herbes et arbustes, presque tous étrangers et propres aux contrées situées entre les tropiques. — Genres : *Carmantine, acanthe, Dianthère*, etc. *La feuille de l'acanthe branche ursine a servi de modèle pour l'ornement du chapiteau corinthien.* L'architecte Callimaque, passant près du tombeau d'une jeune fiancée, s'en approcha pour y jeter des fleurs. « Une offrande avait précédé la sienne. La nourrice de la jeune fille, rassemblant les fleurs et le voile qui devaient servir à la parer le jour de ses noces, les plaça dans une corbeille, et mit la corbeille auprès du tombeau; puis elle la recouvrit d'une large tuile. Au printemps suivant, les feuilles d'acanthe entourèrent la corbeille; mais arrêtées par les bords de la tuile, elles se recourbèrent et s'arrondirent vers leurs extrémités. Callimaque, surpris de cette décoration champêtre, qui semblait l'ouvrage des Grâces en pleurs, en fit le chapiteau de la colonne corinthienne. » (Aimé Martin.)

Virgile dit que la robe d'Hélène était bordée d'une guirlande d'acanthe en relief.

103. — **ACÉRINÉES**, ou **ÉRABLES** (du latin *acer*, érable), Plantes ligneuses à feuilles opposées, ordinairement simples, à fleurs et grappe ou en corymbe. Genre *érable*. — Les espèces les plus remarquables sont : l'*érable champêtre*, à écorce très-ridée; l'*érable de Montpellier*, analogue au précédent; l'*érable sycomore* (ACER PSEUDO-PLATANUS), à feuilles quinquélobées; l'*érable platane* (ACER PLATANOÏDES), analogue au précédent, mais à feuilles plus aiguës; l'*érable jaspé*, à tige striée par des lignes blanches; l'*érable à feuilles de frêne* (ACER NEGUNDO), le seul à feuilles composées; et l'*érable à sucre* (ACER SACCHARINUM), à feuiles longuement pétiolées, bel arbre des forêts de l'Amérique septentrionale. — L'*hipprostane* ou *marronnier* faisait partie de cette famille. Le marronnier d'Inde est un arbre d'un beau port, que la majesté de sa tige, la beauté de ses fleurs blanches panachées de rouge, l'épaisseur de son feuillage, font rechercher pour l'ornement des grandes avenues.

« Ami du faste et de la richesse, il couvre de fleurs les verts gazons qu'il protége, et prête à la volupté de délicieux ombrages. Mais il ne donne aux pauvres qu'un bois léger et un fruit amer, avec quelques feuilles desséchées pour le réchauffer l'hiver. Les naturalistes, et surtout les médecins, ont prêté à ce fils de l'Inde mille bonnes qualités qu'il ne possède pas. Ainsi ce bel arbre, comme l'homme riche au quel il prodigue son ombrage, a ses flatteurs, fait malgré lui un peu de bien, et en impose au vulgaire par un luxe inutile. » (Aimé Martin.)

ACOTYLÉDONES, Plantes dans les semences des quelles on n'a point encore découvert de lobes ou cotylédons. Elles répondent aux *cryptogames* de Linné.

1. — **ALGUES** (en latin *algæ*), Plantes marines. Genres : *varech* ou *fucus*, *conferve*, *nostoch*, etc.

24. — **ALISMACÉES**, Plantes herbacées, vivaces, à feuilles simples, et croissant sur le bord des ruisseaux, des étangs. Le genre *alisma* est le type de cette famille. Il renferme le *plantain d'eau* ou *flûteau*, qui croît en France, et qui est célèbre par la propriété qu'on attribuait à sa racine de guérir l'hydrophobie. Les autres genres remarquables sont l'*étoile d'eau (damasonium)*, et la *sagittaire*.

52. — **AMARANTACÉES**, Végétaux herbacés dycotylédones, à feuilles alternes, ou opposées, aux fleurs petites, réunies en épi. Genres : *Amarante, gomphrène*, etc. *La blette est une espèce d'amarante. L'amarante est le dernier présent de l'automne. L'amarante, qui ne se flétrit jamais, est le symbole de l'immortalité chez les poètes. Quelquefois les poètes ont mêlé l'amarante au cyprès, pour exprimer que leurs regrets étaient immortels. Aux jeux floraux de Toulouse, le prix de l'ode est une amarante d'or. L'ordre de l'Amarante* fut institué par la reine Christine de Suède, en 1653, à la suite d'une fête galante. La décoration de cet ordre, qui subsista jusqu'en 1689, était une médaille d'or enrichie d'une fleur d'amarante en émail, avec ces mots italiens : *Dolce nella memoria* (doux dans la mémoire), d'un côté, et de l'autre ceux-ci : *Semper idem* (toujours le même). On la portait suspendue à un ruban couleur de feu. Les chevaliers, s'ils n'étaient pas mariés, juraient de garder le célibat, et, s'ils l'étaient, de ne pas passer à de secondes noces. — La gomphrène se nomme encore *amarantine*, ou *immortelle violette*.

162. — **AMENTACÉES** (-*ceæ*, du latin *amentum*, chaton), Arbres pour la plupart indigènes, à feuilles simples, alternes, stipulées; à fleurs axillaires, monoïques ou dioïques, rarement hermaphrodites. Le fruit est une capsule le plus souvent mono-

culaire et monosperme. La graine, ordinairement dépourvue d'endosperme, se compose d'un embryon droit à cotylédons épais. Cette famille a été divisée en plusieurs sections.

ULMACÉES ou CELTIDÉES. Fleurs hermaphrodites ou incomplètes, uni-sexuelles.

Genres : *Orme* (ulmus), *micocoulier* (celtis), etc.

SALICINÉES. Fleurs dioïques; les mâles et les femelles en chaton.

Genres : *Saule* (salix), *peuplier* (populus).

MYRICÉES ou CASUARINÉES. Fleurs dioïques en chaton; étamines nombreuses sur un androphore (1) rameux, placé à l'aisselle de chaque bractée (2) du chaton mâle.

Genres : *Cirier* (myrica), *casuarine* (-na), *liquidambar*, etc.

CUPULIFÈRES, QUERCINÉES, ou CORYLACÉES. Fleurs monoïques; les mâles en chaton : cinq à vingt étamines sur chaque écaille; fleurs femelles réduites à un ovaire (3) simple, surmonté d'un ou de plusieurs stigmates (4), réunies d'une à trois dans un involucre (5); fruit monosperme dans une cupule.

Genres : *Chêne* (quercus), *hêtre* (fagus), *Châtaignier* (castanea), *coudrier* (corylus), *charme* (carpinus).

PLATANÉES. Fleurs monoïques; les mâles en chaton globuleux, à étamines nombreuses; les femelles en chaton sphérique : ovaire surmonté d'un style à stigmates latéraux.

Genre : *Platane* (-ous).

BÉTULINÉES. Fleurs monoïques en chatons disposés par grappes; les mâles supérieures aux femelles; deux à quatre étamines; deux ou trois fleurs femelles, composées d'un ovaire à deux loges monospermes à l'aisselle de chaque écaille; fruits minces, situés à l'aisselle d'écailles persistantes et constituant de vrais cônes.

Genres : *Aune* (alnus), *bouleau* (betula).

J'ai parlé de tous ces arbres dans la MÉTHODE DU GENRE, page 281-294.

39. — **AMOMÉES** (en latin *amomeæ*), Plantes herbacées, monocotylédones, aux racines tubéreuses, épaisses, et aromatiques; aux feuilles simples, entières, engaînantes, aux fleurs grandes, en épi ou en grappe. Genres : *bulisier*, *gingembre*, *amome*, *curcuma*, *zédoaire*, *galanga*, etc. L'amome est le type de cette famille. Parmi les amomes, les espèces les plus connues sont le *cardamome* et la *graine de paradis*. On nomme vulgairement *amome* ou *amour* une espèce de *morelle*. (Synonymes : *balisiers*, *cannes*, *balisoïdes*, *drymyrrhizées*.) Ce dernier mot vient du grec *drus*, arbre, *muron*, parfum, et *rhiza*, racine.

121. Anonacées, ou anonées, ou anones, ou **glyptospermes**, Plantes dicotylédones polypétales, renfermant des arbrisseaux ou des arbres étrangers, à rameaux nombreux, etc. L'*anone* est le type de cette famille. Les fruits de l'*anone muricata*, nommée aussi *corossol* ou *cachinan*, de l'*anone* à *trois pétales* ou *cherimolia*, et de l'*anone écailleuse* ou *pommier cannelle*, sont très-succulents et se servent sur les tables. Ceux de l'*anone réticulée* ou *cœur-de-bœuf*, se donnent aux animaux de bassecour. La graine des fruits est vénéneuse, mais on retire de leur écorce un remède contre la dysenterie.

73. — **APOCYNÉES** (en latin *apocyneæ*), ou **APOCYNS**, Plantes dicotylédones monopétales, originaires des pays chauds. Genres : *Pervenche*, *apocyn*, *asclépias*, *laurier rose* ou *nérion*, *frangipanier*, *noix vomique* ou *strychnos*, *coquemollier*, *etc.* — *Grande pervenche. Petite pervenche. Image charmante d'un premier amour, la pervenche s'attache fortement au terrain qu'elle embellit; elle l'enlace de ses flexibles rameaux, elle le couvre de fleurs qui ont la couleur du ciel.* (AIMÉ MARTIN.) On sait que la pervenche était la fleur favorite de J. J. Rousseau. Cette fleur lui retraçait une image chère. *Le laurier rose est l'emblème de la beauté et de la douceur.*

95. — **ARALIACÉES**, ou **ARALIES** (en latin *araliaceæ*, *araliæ*), Plantes dicotylédones polypétales, herbes et arbrisseaux exotiques, aux feuilles alternes, au fruit charnu et possédant de grandes propriétés médicinales. La racine de ces plantes est sucrée, aromatique, et peut servir à la nourriture de l'homme. On cultive les *aralies*, type de cette famille, comme plantes d'agrément, à cause de la douce odeur qu'exhalent leurs fleurs blanches. Aralie épineuse, l'angélique épineuse des jardiniers. On distingue encore dans cette famille les genres *cussone* et *ginseng* ou *pancx*.

75. — **ARDISIACÉES**, ou **MYRSINÉES**, Arbres et arbustes dicotylédones, à feuilles alternes, rarement opposées ou ternées, glabres, coriaces, entières ou dentées, à

(1) Nom donné au filet de l'étamine (organe mâle des fleurs) lorsqu'il porte plusieurs anthères (petits sacs rouges, jaunes, etc., remplis de la poussière fécondante), ou plutôt à la réunion des filets en un ou plusieurs faisceaux.

(2) Petite feuille, ordinairement coloriée, qui naît avec la fleur, et qui diffère des autres feuilles par la forme, la couleur, et la consistance.

(3) Partie inférieure du pistil où sont attachées les semences.

(4) Partie supérieure du pistil.

(5) Assemblage de bractées ou feuilles florales, qui entourent la base commune de plusieurs pédoncules, ou qui enveloppent plusieurs fleurs comme une sorte de calice.

fleurs réunies en grappes. Genres : *ardisia, myrsine*, etc. Ce dernier renferme des arbustes du port d'un myrte, aux fleurs disposées en corymbe. *Voyez* SAPOTÉES.

42. — **ARISTOLOCHIÉES**, ou **ARISTOLOCHES**, ou **ASAROÏDES** (en latin *aristolochiæ, asaroïdeæ*), Plantes dicotylédones apétales, herbacées ou ligneuses (Du grec *aristos*, très-bon, et *lochéia*, les couches). Genres: *asaret, hypociste, aristoloche.—L'asaret, plante dont la tige est très-courte, est employée en médecine comme émétique et sternutatoire.* On la nomme aussi *cabaret rondelle*, et *oreille d'homme. Les aristoloches, plantes originaires de l'Amérique septentrionale, ont le calice d'une seule pièce et coloré, tantôt droit, tantôt recourbé en siphon, ou bien tronqué obliquement, et terminé en languette.* Elles jouissent de grandes propriétés médicales. *Il y a une espèce d'aristoloche dont le suc fait mourir les serpents. La serpentaire de Virginie est une espèce d'aristoloche. L'aristoloche clématite croît naturellement par toute la France.*

15. — **AROÏDES**, ou **AROÏDÉES**, Famille de plantes monocotylédones, dont le type est l'*arum* ou *gouet. Les fleurs de l'arum naissent sur un réceptacle cylindrique et allongé, s'élevant d'une spathe en forme de cornet. Le gouet ordinaire*, nommé vulgairement *Draconte des Grecs, pied-de-veau, racine amidonnière*, et *girou*, est une plante vivace et commune dans les bois humides, les haies, les fossés. Les feuilles de cette espèce d'arum sont longues, lisses, d'un vert foncé, avec quelques taches, et ont la forme d'un pied de veau; les fleurs sont vertes en dehors, blanches en dedans; les baies d'un beau rouge. Toutes les parties de cette plante contiennent un suc laiteux brûlant. La racine, ronde et charnue, purge violemment. Sèche, elle perd ses propriétés; réduite en farine et en pâte, elle fournit une aliment sain, aussi nourrissant que la pomme de terre. On emploie cette racine en médecine. (En grec *aron*.)

20. — **ASPARAGINÉES**, ou **ASPARAGÉES**, **ASPARAGOÏDES** (en latin *asparagineæ, asparagi*), Plantes monocotylédones apétales, herbacées, vivaces, à feuilles alternes. Genres: *asperge, dianelle, dragonnier, parisette, convallaire, sceau-de-Salomon* ou *signet, fragon*, etc. *L'asperge commune est un des mets les plus recherchés de nos tables. Semer des asperges. Plant, quarré d'asperges. Grosses asperges. Asperges vertes. Asperges de couche. Asperges de terre. Fosse d'asperges. Botte d'asperges. Asperges à la sauce, à l'huile. Des asperges qui montent en graine. Pointes d'asperges. L'asperge est le trivial emblême de l'erreur : à peine coupée, elle repousse plus vigoureusement.* La *dianelle bleue*, originaire de la Nouvelle-Hollande, fut importée en France en 1815. Le tronc du *dragonnier* est un stype creux et ligneux. Il se fourche en plusieurs rameaux couronnés d'une touffe de cinq à vingt feuilles. Le *dragonnier gigantesque* est un arbre des Canaries. Il en découle un suc gommeux, sec, friable, inflammable, de couleur rouge foncé, que les peintres chinois emploient dans leur vernis rouge. On se sert de ce suc, appelé *sang-de-dragon*, et plus souvent *sang-dragon*, pour dessécher les ulcères, cicatriser les plaies, etc. Les *parisettes* sont des plantes herbacées, grêles, peu élevées, à feuilles verticillées, à tige simple et terminée par une seule fleur. Elles sont peu intéressantes et jouissent de propriétés très-simples. On en connaît à peine quatre ou cinq espèces, dont une seule croît en France : la *parisette à quatre feuilles*, vulgairement *herbe à Paris, raisiné de renard, étrangle-loup*. Le genre *convallaire* est borné à une seule espèce. C'est le *muguet* ou *fleur de mai*, Plante qui fleurit au printemps et qui porte de petites fleurs blanches d'une odeur agréable. *Cueillir du muguet. Fleur de muguet. Cela sent le muguet. Les fleurs du muguet, réduites en poudre, sont sternutatoires. Le muguet est l'emblême de la légèreté, de l'indifférence.* Le *sceau-de-Salomon* ou *grenouillée* est une espèce de muguet qui croît sur les montagnes et les collines, et dont les feuilles ont quelque ressemblance avec celles du laurier. Le *signet à larges feuilles* se trouve dans le bois de Boulogne. Le *fragon piquant* (*petit houx, houx frelon, housson, oruse*) est un petit arbuste toujours vert, qui croît dans les bois, et dont les fruits sont d'un beau rouge. *La racine du fragon piquant est diurétique; ses jeunes pousses se mangent comme des asperges; sa graine, brûlée, a le goût du café.* Brown a établi dans la famille des asparaginées les trois divisions suivantes : *smilacées* ou *smilacinées, dioscorées, tamnées*. Le *smilax rude* appelé vulgairement *salsepareille d'Europe, liseron épineux, grament de montagne*, fournit par sa racine un sudorifique actif.

Le *smilax salsepareille*, ou simplement *salsepareille*, espèce qui croît au Pérou, au Mexique, et au Brésil, a des propriétés sudorifiques très-marquées.

30. — **ASPHODÉLÉES**, ou **ASPHODÈLES** (en latin *asphodeli*), Plantes monocotylédones, vivaces, dont les bulbes produisent une fécule et un suc amer gommo-résineux. Le genre le plus commun est le *lis asphodèle*. L'*asphodèle blanc* croît dans l'Europe méridionale; c'est une plante à fleurs liliacées, connue sous le nom de *bâton royal* ou *verge de Jacob*. La fécule de ses bulbes a servi souvent à faire du pain avant la découverte de la pomme de terre. Ces plantes étaient sacrées chez les anciens; on les cultivait auprès des tombeaux.

La plupart des botanistes s'accordent à comprendre cette famille dans celle des *liliacées*.

51. — **ATRIPLICÉES** (en latin *atripliceæ*), ou **ARROCHES**, **CHÉNOPODÉES**, Plantes dicotylédones apétales, herbacées ou frutescentes. Genres : *Arroche* (atriplex), *camphrée* (camphorata) *chénopode*, *épinards*, *bette*, *blette*, *soude*, etc. Le *chénopode* (du grec *chén*, *chênos*, vie, et *pous*, *podos*, pied), est plus connu sous les noms d'*anserine* et *patte-d'oie*. *La belle-dame* ou *bonne-dame est une espèce d'arroche aux feuilles d'un vert glauque et d'un goût fade, qu'on ne mange que mêlées avec les épinards, l'oseille, ou toute autre plante. Mettre de l'arroche dans une soupe aux herbes. Fricasser des épinards. Un plat d'épinards. Épinards à la crème. Tourte d'épinards. Graine d'épinards.* La *bette*, qu'on nomme aussi *poirée*, est une plante potagère, dont les feuilles ont une côte épaisse et large. *Bette blanche, rouge, jaune. Une planche de bettes. Manger des bettes. Les feuilles de bette sont émollientes. La betterave est une espèce de bette.* La *blette*, plante potagère d'une saveur assez fade, croît naturellement partout, et se sème dans les jardins. Les *soudes* croissent sur le rivage des mers, et c'est de leurs cendres qu'on retire la substance nommée *soude*. Les espèces les plus recherchées sont la *soude vulgaire*, la *soude épineuse*, la *soude kali*, la *soude frutescente*.

Plusieurs botanistes ne séparent pas cette famille de celle des *amarantacées*.

109. — **AURANTIACÉES**, ou **HESPÉRIDÉES** (en latin *aurantia*, *hesperideæ*), Plantes dicotylédones polypétales, ligneuses, à feuilles alternes ordinairement d'un beau vert et persistantes. A cette famille appartiennent les *orangers*, *citroniers*, *limoniers*, le *camellia*, le *thé*, etc. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, pages 285, 289, et 294.

A une Demoiselle, en lui offrant un oranger.

Accepte ce présent, maîtresse aimable et belle;
Qu'il parfume ton sein *de ses douces odeurs*.
S'il fleurit tout le temps que je serai fidèle,
Toujours cet oranger te donnera des fleurs.
Il est né comme moi sous la zône brûlante;
Qu'il soit le gage heureux *de mes vives ardeurs*.
S'il fleurit tout le temps que tu seras constante,
Toujours cet oranger donnera-t-il des fleurs?

(DUCIS.)

Faisons remarquer en passant qu'un romantique eût dit *de mon ardent amour*, ce qui serait beaucoup plus naturel. Mais que deviendrait la rime?

Tel l'or pur étincèle au milieu des métaux,
Tel brille l'ORANGER parmi les arbrisseaux.
Seul, dans chaque saison, il offre l'assemblage
De fruits naissants et mûrs, de fleurs et de feuillage.
Ni l'ambre que la mer épure dans ses flots,
Ni le myrte qu'Amour apporta de Paphos,
Ni le souffle *charmant* de l'aube matinale,
Ne *saurait* approcher des parfums qu'il exhale.

(CASTEL, cité par *Aimé Martin*.)

Voilà des vers tels que les aime M. Cuvillier Fleury, des vers classiques s'il en fut onc, très-sobres de métaphores, très-clairs et très-simples, et dans lesquels on a sacrifié peu de chose à la rime. Ce souffle *charmant* de l'aube matinale, qui *ne saurait approcher* des parfums qu'il exhale, n'est-ce pas une chose charmante et tout à fait poétique? Mais, s'il n'y a que le souffle *charmant* qui ne *saurait* approcher, pourquoi cette virgule après *matinale?* Ou si c'est à la fois l'*ambre*, *le myrte apporté par Amour* (comme c'est joli!), et le souffle *charmant*, qui ne *sauraient* approcher, pourquoi *saurait* au singulier? En vérité, vive les classiques! Ils font honneur au goût de MM. Cuvillier Fleury et Aimé Martin. Je leur en fais mon compliment.

L'oranger, originaire de la Chine, a été apporté en Europe au seizième siècle par un guerrier portugais. Le fruit de l'oranger est célèbre dans l'antiquité. C'est avec des oranges lancées dans la lice qu'Hippomène vainquit à la course la légère Atalante. Les pommes d'or du jardin des Hespérides n'étaient que de belles oranges.

41. — **BALANOPHORÉES**, Famille de plantes formée par Richard, et se composant des quatre genres *balanophora*, *cynomorium*, *langsdorffia*, et *helosis*.

50. — **BÉGONIACÉES**, Famille de plantes créée par Richard pour le seul genre *bégone*. *Bégone luisante. Bégone fourchue.*

123.—**BERBÉRIDÉES** (en lat. *berberides*), ou **VINETTIERS**, Plantes dicotylédones polypétales, ligneuses ou herbacées, à feuilles alternes, quelquefois stipulées. *Le fruit des berbéridées est une baie à plusieurs graines.* Le type de la famille est la *berbéride* ou *épine-vinette. L'épine-vinette est commune dans certains bois. Sirop, confiture, dragée d'épine-vinette. L'épine-vinette est l'emblème de l'aigreur.* Le genre *hamamelis*, qui semble se rapprocher un peu des cercodianées de Jussieu, est devenu pour Brown le type de la famille des *hamamelidées*, qu'il rapproche des *araliacées*.

71.—**BIGNONIACÉES** ou **BIGNONES**, **BIGNONÉES**, **BIGNONIÉES** (en latin *bignoniæ*), Plantes dicotylédones monopétales, herbacées ou ligneuses, à feuilles simples ou conjuguées, quelquefois ternées, ou deux fois ailées avec impaire, opposées, rarement alternes. Genres : *bignonia, catalpa, cobœa, galane, cornaret, pédali, sésame*, etc. *Les bignones sont propres aux contrées équinoxiales.* La seule espèce acclimatée chez nous est la *bignone orangée*, qui forme de petits bouquets de pourpre et d'orange. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 283. *Le sésame d'Orient*, appelé vulgairement *jugeoline*, fournit, par ses graines, un peu plus grosses que celles du millet, une huile excellente qui ne se fige jamais. *La farine de graine de sésame sert à faire de la bouillie, des galettes*, etc. *Huile de sésame.*

151.—**BLACKWELLIACÉES.** Voy. ROSACÉES.

68.—**BORRAGINÉES**, ou **BOURRACHES** (en latin *borragineæ*), Plantes dicotylédones monopétales, herbacées pour l'ordinaire ; a feuilles simples, sessiles, alternes, scabres. Genres: *bourrache, héliotrope, grémil-vipérine, consoude, pulmonaire, myosotis, rapette, buglosse, cynoglosse, sébestier*, etc. La *bourrache commune* ou *officinale* s'emploie surtout à faire des tisannes pectorales. *Cueillir de la bourrache. Tisane de bourrache. On met quelquefois des fleurs de bourrache sur les salades.* Le genre *héliotrope* contient une cinquantaine d'espèces ; les plus connues sont l'*héliotrope du Pérou*, fort recherché à cause de l'odeur suave de ses fleurs, qui lui a fait donner aussi le nom de *vanille* par les jardiniers ; et l'*héliotrope d'Europe*, appelé vulgairement *herbe aux verrues*, parce qu'on lui a long-temps attribué la propriété de faire tomber ces sortes d'excroissances. Le *grémil*, ou *lithosperme*, est une plante herbacée dont l'espèce officinale a reçu le nom vulgaire d'*herbe aux perles ;* parce que ses semences sont blanches et approchent de la figure d'une perle. Les *pulmonaires* ont les feuilles ordinairement semées de taches brunes semblables à celles qu'on remarque parfois sur le poumon malade. *Pulmonaire officinale. Pulmonaire des Français.* Le *myosotis*, ou *oreille-de-souris*, est une petite plante à fleurs bleues et quelquefois blanches, très-commune dans les champs. Le *mysotis* vivace, à feuilles velues, croît au bord des eaux et dans les lieux humides. Il est plus connu sous les noms vulgaires de *Ne m'oubliez pas*, et *plus je vous vois, plus je vous aime.*

Pour exprimer l'amour ces fleurs semblent éclore.
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.
Dans la main des amants elles disent *encore :*
Aimez-moi, ne m'oubliez pas.
(AIMÉ MARTIN.)

Combien de personnes ont lu ces vers, et les ont trouvés charmants ! Il sont sûrement du goût de M. Cuvillier Fleury. Pourtant rien de plus insignifiant, de plus niais, de plus incorrect. Le premier ne dit absolument rien; le second n'a aucun sens.

Leur *langage* est un *mot*, mais *il* est plein d'appas.

Qui est-ce qui est plein d'appas ? Est-ce leur *langage* ou un *mot?* Pourquoi ce *mais* avant *il est plein d'appas ?* Évidemment il n'y a aucune opposition entre les deux hémistiches, et c'est *leur langage est un mot plein d'appas* qu'il eût fallu dire. Mais le moyen de faire un vers avec si peu de syllabes ! Et qu'est-ce qu'un mot *plein d'appas?* Je ne conçois pas davantage l'*encore* final du troisième vers. *Encore*, dit l'Académie, est un adverbe de temps qui s'emploie pour marquer que l'action ou l'état dont il s'agit se continue, se continuera, ou s'est continué jusqu'au temps indiqué par le verbe ou par les autres circonstances du discours. Donc pour que les fleurs dont il s'agit disent *encore : aimez-moi*, il faut qu'elles l'aient déjà dit. Et si vous ôtez l'*encore*, ce qui reste n'en aura pas plus de sens. Si l'on devine une idée là-dedans, apparemment c'est celle-ci : *Les myosotis sont des fleurs, qui, à peine éloses, ont un langage ; ce langage est un mot plein d'appas qu'elles disent encore après avoir perdu leurs appas.* Encore faut-il savoir ce qu'on veut dire.

O classiques, classiques,
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

La cynoglosse officinale ou *langue-de-chien passe pour anodine et légèrement narcotique. Pilules de cynoglosse.*

29. — **BROMÉLIACÉES**, ou **BROMÉLIÉES**, ou **ANANAS**, Famille de plantes monocotylédones, appartenant aux liliacées de Tournefort. Elle renferme l'*ananas*, l'*agavé*, le *karatas*, le *bromélia*, etc. L'*ananas* est une plante originaire des Indes, qu'on élève en Europe, dans des serres chaudes, et dont le fruit, appelé de même *ananas*, est très-estimé pour sa saveur. *Ananas à fruit rouge. Ananas à fruit blanc. Ananas à fruit violet. Ananas à fruit noir. Ananas à fruit pyramidal.* L'*agavé*, bel arbre originaire d'Amérique, est cultivé depuis long-temps en Europe; ses feuilles contiennent un fil très-fort et très-souple, dont on fait des cordes et de la grosse toile. *En Suisse, l'agavé sert à former des haies impénétrables.*

25. — **BUTOMÉES**, Famille de plantes monocotylédones apétales, dont l'espèce la plus jolie et la plus connue est le *butome en ombelle* ou *jonc fleuri*. Voy. ALISMACÉES.

116. — **BYTTNÉRIACÉES**, Famille créée par Brown, dans les malvacées de Jussieu, et composée en général d'arbustes tous exotiques, couverts en grande partie de poils étoilés, et portant des feuilles simples et alternes. Genres: *byttnère, abrome, commersonie, séringie, théobrome* ou *cacaoïer, guichenotie*, etc. La *byttnère à feuilles ovales* et la *byttnère cordée sont cultivées dans les serres.* M. de Candolle a partagé la famille des byttnériacées de Brown en six sections ou tribus, qui sont: Les *sterculiacées*, les *byttnériées*, les *lasiopétalées*, les *hermanniées*, les *dombeyacées*, et les *wallichiées*.

150. — **CALYCANTHÉES** (du grec *calux*, calice, et *anthos*, fleur.) Voyez ROSACÉES, et la MÉTHODE DU GENRE, pages 281-294.

89. — **CALYCÉRÉES**, Famille de plantes dicotylédones, monopétales, qui se rapproche des *synanthérées* et des *dipsacées*, et se compose de quatre genres: le *boopis*, l'*anthœmoïdes*, le *calycera*, et le *cryptocarpha*.

81. — **CAMPANULACÉES**, ou **CAMPANULES** (en latin *campanulaceæ*, *campanulæ*), Plantes herbacées, rarement ligneuses ou lactescentes, aux feuilles simples, ordinairement alternes, aux fleurs assez grandes, tantôt disposées en thyrse ou en épi, tantôt rapprochées en capitule, quelquefois rassemblées dans un calice commun; aux étamines en nombre égal aux divisions de la corolle, qui sont presque toujours régulières; à la graine fort petite, nue. Genres: *campanule, canarine, trachelium, raponcule* ou *phyteuma*, etc. Le genre *campanule* comprend un grand nombre d'espèces, herbes, sous-arbrisseaux, et arbrisseaux, qui toutes se font remarquer par la beauté de leurs fleurs en forme de cloche et ordinairement d'un bleu foncé. *Campanule raiponce. Campanule doucette. Campanule à feuilles de pêcher. Campanule gantelée.* Les racines et les fanes de ces quatre espèces se mangent en salade. Les genres *gessneria* et *goodenia* qui, dans le principe, faisaient partie des campanulacées sont devenues le type de nouvelles familles sous les noms de *gessnériées* et *goodénoviées*. Voy. aussi LOBÉLIACÉES.

101. — **CAPPARIDÉES**, ou **CÂPRIERS** (en latin *capparidcæ*, *capparides*), Plantes dicotylédones polypétales, herbes, arbrisseaux, ou arbres, aux feuilles alternes, simples ou digitées. Genre type: *câprier*. L'espèce la plus répandue est le *câprier épineux*, arbrisseau qui monte à près de deux mètres. *Les fleurs du câprier épineux se confisent au vinaigre avant leur épanouissement, et s'emploient en cuisine sous le nom de câpres.* Le fruit des câpriers est une baie, une silique, ou une capsule à une seule loge, polysperme. Les genres *réséda* et *droséra* forment maintenant chacune le type d'une nouvelle famille, sous le nom de *résédacées* ou *droséracées*. La famille des flaccourtianées, établie par Richard sur le *flaccourtia* et plusieurs genres voisins, doit se placer entre les *résédacées* et les *sapindacées*.

93. — **CAPRIFOLIACÉES**, ou **CAPRIFOLIÉES**, **CHÈVREFEUILLES** (en latin *caprifolia*), Plantes dicotylédones monopétales, herbacées ou ligneuses, aux feuilles simples, presque toujours opposées. Le fruit est une baie ou une capsule à une ou plusieurs loges monospermes ou polyspermes. Embryon placé dans une cavité située au sommet d'un périsperme charnu. Genres: *caprifolium* ou *lonicera* (chèvrefeuille), *viscum* (gui), *rhizophora* (rhizophore), *loranthus* (loranthe), *viburnum* (viorne), *sambucus* (sureau), *cornus* (cornouiller), *hedera* (lierre), etc. Pour le mot *chèvrefeuille*, voy. la MÉTHODE DU GENRE, page 284. Le *gui* est une plante parasite qui naît sur les bran-

ches de certains arbres, du poirier, de l'aubépin, du chêne, etc. *Les Gaulois faisaient grand cas du gui de chêne, ils cueillaient le gui de chêne avec beaucoup de cérémonies.* (Acad.) *Les feuilles du gui de chêne ont été préconisées comme antispasmodiques. (Id.) Un chapelet de gui de chêne. Le gui donne de la glu. Les baies du gui sont âcres et amères, et purgatives, dit-on.* Les *rhizophores* sont des arbres et des arbrisseaux toujours verts, indigènes aux lieux inondés et maritimes des régions équatoriales. Ils se multiplient au moyen de longs jets qui, partant de leurs rameaux, pendent jusqu'à terre, s'y fixent par les racines qu'ils projètent alors, et produisent de nouveaux troncs. (Du grec *rhiza*, racine, et *phérô*, je porte.) Le *loranthe d'Europe*, est une plante parasite comme le gui; il croît sur les pommiers, les poiriers, les châtaigniers, et les chênes. Le *viorne aubier* ou *boule-de-neige* a des fleurs blanches roulées comme des pelotes, et pendantes au sommet des rameaux; les fruits sont de petites baies rouges. On cultive encore le *viorne laurier-tin* et le *viorne commun* (1). Symbole d'une amitié constante et délicate, le *viorne laurier-tin* cherche toujours à plaire. Ni le souffle brûlant de l'été ni la froide bise de l'hiver ne lui dérobent ses charmes; cependant il demande des soins assidus, et meurt si on le néglige. (O mon bon père, ne t'ai-je pas un peu négligé?) J'ai parlé dans la Méthode du Genre, pages 284, 287, 293, du *cornouiller*, du *lierre*, et du *sureau*. Le *lierre* est quelquefois l'emblème de l'amitié. « Tout le monde connaît cette devise ingénieuse et touchante des *feuilles de lierre*, avec ces mots: *Je meurs où je m'attache;* et celle-ci, faite à l'occasion d'un ami qui suivit, dans son exil, un ministre disgracié, du *lierre embrassant un arbre abattu*, avec ces mots: *sa chute ne peut m'en détacher.* » (Aimé Martin.)

« Avant la métamorphose de Daphné, les couronnes consacrées au dieu de la poésie étaient formées de *lierre* ou de *myrte.* » (*Id.*)

« En Grèce, l'autel de l'hyménée était entouré d'un *lierre;* et on en présentait une tige aux nouveaux époux, comme le symbole d'un nœud indissoluble. » (*Id.*)

Les genres *gui*, *loranthe*, et *rizophore*, sont devenus le type de la famille des *loranthées* de Jussieu, qui est la même que celle des *viscoïdes* de Richard, et que celle des *rhizophorées* de Brown.

131. — **CARYOPHYLLÉES**, ou **ŒILLETS** (en latin *caryophilleæ, caryophylli*), Plantes ordinairement herbacées, rarement frutescentes, aux feuilles opposées, conjointes ou verticillées, rarement stipulées. Le fruit est une *capsule*. Genres: *œillet* (dianthus), *alsine, élatine, spergule, stellaire, saponaire, siléné, cucubale* ou *béhen, lychnide, agrostemme, frankénie, lin*, etc. *Œillet à fleurs agrégées. Œillet à fleurs solitaires. L'œillet barbu* ou *œillet de poète*, appelé vulgairement *compagnon, bouquet parfait, jalousie*, etc., a des fleurs panachées de blanc et de rouge. *L'œillet des chartreux* a des fleurs ordinairement rouges. Il y a une espèce de petits œillets qu'on appèle *œillets plumeux* ou vulgairement *mignardise*. *L'œillet superbe* a des fleurs rosées ou blanches, larges d'environ 16 centimètres. *L'œillet giroflée*, ou *œillet des fleuristes*, ou simplement *œillet*, est la plus belle espèce du genre et la plus recherchée. Ses variétés sont au nombre de plus de sept à huit cents.

« Quelques mythologues donnent à cette fleur l'origine suivante: Diane arracha, dans un accès de mauvaise humeur, les yeux à un berger qu'elle rencontra en chassant. Elle ne savait qu'en faire, mais, comme par réflexion, ils lui parurent fort jolis, elle les dispersa dans les champs. De ces germes sortirent des fleurs qui prirent le nom d'*œillet* (petit œil), terme de tendresse. »

Comment trouvez-vous, lecteur, cette manière de raconter? — Charmante. — Charmante, soit.

« Le grand Condé s'amusait à cultiver des *œillets* dans sa retraite de Chantilly. On connaît le quatrain que fit à ce sujet mademoiselle de Scudéry:

«En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier. »

A la bonne heure, Monsieur Aimé Martin. Voilà des vers dignes d'être cités.

« L'œillet blanc nous peint la *fidélité*, le ponceau, l'*horreur;* le jaune, le *dédain;*

(1) Contre l'usage, j'ose faire *viorne* du masculin, conformément à l'analogie et à l'étymologie. Mon oreille, aussi délicate que celle des grammairiens, n'en est pas blessée.

le rose, une *sensation ;* l'incarnat, la *réciprocité ;* le panaché, un *refus d'aimer,* etc.

« C'est le bon roi René d'Anjou, ce Henri IV de la Provence, qui le premier a enrichi nos jardins de l'œillet. »

(Aimé Martin.)

La *spergule commune,* plante herbacée annuelle, fournit un très-bon fourrage. Parmi les stellaires, on connaît principalement la *stellaire graminée.* La *saponaire* (du latin *sapo,* savon) est ainsi nommée parce que la tige et la racine de quelques espèces de cette plante, écrasées et battues dans l'eau, dégagent une matière mucilagineuse, semblable au savon, et propre à blanchir le linge, les dentelles, etc. *Saponaire commune* ou *officinale.* Prise en décoction, elle agit comme résolutive, apéritive, et sudorifique. *Saponaire à cinq angles. Silène gaulois. Silène penché. Le silène gaulois se trouve dans les champs sablonneux parmi les céréales. Le silène penché, habitant les prés montagneux, a des fleurs blanches, disposées en panicule. Le cucubale croît dans les champs. Les fleurs du cucubale ont un calice renflé. La lychnide* ou *lampette a des fleurs d'un rouge éclatant et disposées en bouquets au sommet des tiges. L'agrostemme* ou *couronne des champs* a des fleurs pourpres, en forme d'étoiles. L'espèce la plus commune est *l'agrostemme githage,* vulgairement *nielle des blés. L'agrostemme en couronne* ou *coquelourde* a les fleurs d'un beau pourpre et se cultive dans les jardins. Les graines du *lin* commun sont mucilagineuses et émollientes; on en retire par expression une huile très-desiccative. Le *lin d'été* ou *petit lin* est le meilleur et fournit les plus belles toiles.

Depuis quelques années la famille des caryophyllées, de Jussieu, a subi de grandes modifications. Le genre *lin* a été élevé au rang de famille par Candolle. Le genre *frankenia* est devenu pour M. Auguste St-Hilaire le type d'une nouvelle famille, sous le nom de Frankéniacées. La place de cette famille paraît être entre les *droséracées* et les *polygalées.* La famille des *caryophyllées* se compose encore d'un grand nombre de plantes que l'on partage en deux tribus : celle des Siléniées et celle des Alsinées. Les familles Trémandrées et Pittosporées, nouvellement établies par Brown, doivent prendre place après les *caryophyllées.*

144. — **CERCODIENNES** (en latin *cercodeæ*), Famille de plantes séparée des *onagraires,* dont elle diffère principalement par la pluralité des styles. Elles renferme les genres *haloragis, goniocarpe, myriophyllon* ou *volant d'eau, macre* et *proserpinaca.* C'est la même que celle des *hygrobiées* de Brown.

2. — **CHAMPIGNONS** (en latin *fungi*), Plantes sans organes sexuels apparents, d'une consistance molle, spongieuse ou coriace, dénuées de feuilles et de racines, et dont la forme et la couleur varient beaucoup. Les champignons présentent dans leur structure huit sortes d'organes, qui se réduisent quelquefois à cinq. Ce sont : 1° une *racine* filamenteuse ; 2° la *bourse* ou *volva,* sorte de poche ou de sac qui entoure la plante ; 3° le *pédicule* ou *stype,* organe qui supporte le chapeau ; 4° le *tégument* ou *voile,* membrane qui, partant du sommet du pédicule, enveloppe le chapeau; 5° le *chapeau ;* 6° la *membrane séminifère,* lisse et unie, formée par un très-grand nombre de petites capsules membraneuses, appelées *théca* ou *ascus;* 7° les *capsules,* sorte de petits sacs membraneux, renfermant les sporules; 8° les *sporules,* graines qui servent à la reproduction. *Les champignons croissent très-rapidement. Champignons parasites. La pluie douce fait venir les champignons. Ramasser des champignons. Champignons bons à manger.* Quelques espèces des genres *morchelle, helvelle* ou *morille, clavaire, bolet, mérul, agaric,* sont bonnes à manger ; mais on doit s'en défier, car il en est quelques-unes de très-difficiles à distinguer d'avec d'autres qui sont des poisons terribles. *Champignons de couche. Maniveau de champignons. Plat de champignons. Ragoût, sauce aux champignons. Croûte aux champignons. Poudre de champignons. Champignons vénéneux. L'amadou est fait d'une espèce de champignon. Les moisissures,* les *spumaires,* les *auriculaires,* les *vesseloups* ou *lycoperdons,* les *truffes,* les *sphéroboles,* appartiennent à la famille des champignons. (Ce mot vient du latin *campi pignus.*) Dans le langage des fleurs, le champignon exprime le *soupçon.*

9. — **CHARACÉES**, ou **CHARAGNES** (en latin *charagnæ*), Famille de plantes séparée des naïades par Richard. *On compte quatorze espèces de charas* ou *charagnes, toutes croissant au milieu des eaux, et ayant des rameaux verticillés, articulés, et dentés dans leurs articulations.* La plus commune est

la *charagne fétide*, appelée aussi *lustre d'eau, girandole d'eau*, d'une odeur très-fétide, analogue à celle du foie de soufre.

86. — **CHICORACÉES**, ou **SYNANTHÉRÉES, SEMI-FLOSCULEUSES** (en latin *chicoraceæ, synantheræ, semi flosculosæ*), Famille de plantes laiteuses et à fleurs composées, dont la *chicorée* est un des genres les plus remarquables. *Les laitues appartiennent à la famille des chicoracées. Le pissenlit, la scorsonère, sont des chicoracées, des plantes chicoracées.* Cette famille renferme un grand nombre de genres, dont voici les noms en latin et en français.—*Lampsana* (la lampsane), *rhagadiolus* (le rhagadiol), *prenanthes* (le prenanthe), *chondrilla* (la chondrille), *lactuca* (la laitue), *sonchus* (le laiteron), *hieracium* (l'épervière), *crepis* (la crépide), *drepania* (la drépane), *hyoseris* (la dormense), *zacintha* (la zacinthe ou lamp-sane de Zanthe), *taraxacum* (le pissenlit), *apargia* (l'apargie), *picris* (la picride), *helmintia* (l'helmintie), *scorzonera* (la scorzonère), *tragopogon* (le salsifis), *urospermum* (l'urosperme), *geropogon* (le géropogon), *hypochæris* (la porcelle), *seriola* (la sériole), *andryala* (l'andryale), *catananche* (la catananche, ou catanance ou cupidone), *chicorea* (la chicorée), *scolymus* (le scolyme) (1). Dans la langue des fleurs, *chicorée* signifie frugalité; *laitue*, refroidissement. « Le *pissenlit* est l'oracle des champs. Portez vos pas dans la plaine, sur la pente des collines, ou sur le haut des montagnes; regardez à vos pieds, vous ne tarderez pas à y découvrir des rosaces de verdure toutes couvertes de fleurs dorées, ou de sphères légères et transparentes. Déjà vous reconnaissez cet ami de votre enfance; c'est le *pissenlit*; c'est l'oracle des champs. Partout on peut le consulter. Les *pissenlits* sont généralement répandus sur le globe. On les trouve dans les quatre parties du monde, sous le pôle et sous l'équateur, au bord des eaux et sur les rochers arides. Partout ils se présentent à la main qui veut les cueillir, ou à l'œil qui veut les consulter. Leurs fleurs, qui se ferment et qui s'ouvrent à certaines heures, servent d'horloge au berger solitaire, et ses houppes emplumées lui prédisent le calme ou l'orage:

« Il lit au sein des fleurs, il voit sur leur feuillage.
Les desseins de l'autan, l'approche de l'orage.

« Mais ses boules légères servent encore à de plus doux usages. Vit-on loin de l'objet de sa tendresse, on détache avec précaution une de ces petites sphères transparentes; on charge chacun des petits volants qui la composent d'une tendre pensée, puis on se tourne vers les lieux habités par la bien-aimée, on souffle, et tous ces petits voyageurs, messagers fidèles, portent à ses pieds vos secrets hommages. Désire-t-on savoir si cet objet si cher s'occupe de nous, comme nous nous occupons de lui, on souffle encore; et s'il reste une aigrette, c'est la preuve qu'il ne nous oublie pas. Mais, cette seconde épreuve, il faut la faire avec précaution. On doit souffler bien doucement, car à aucun âge, pas même à l'âge brillant des amours, il ne faut souffler trop fort sur les douces illusions qui embellissent la vie. »

(Aimé Martin.)

77.—**CHLÉNIACÉES**, ou **CHLÉNACÉES**, Famille de plantes proposées par Aubert du Petit-Thouars, et offrant de l'analogie avec les ébénacées de Jussieu et les *styracinées* de Richard. *Les chlénacées renferment quatre genres peu connus.* Voy. Tiliacées.

126.— **CISTÉES**, ou **CISTINÉES, CISTES, CISTOÏDES** (en latin *cisti, cistoïdeæ*, du grec *kistê*, corbeille), Herbes, sous-arbrisseaux, et arbrisseaux, à feuilles le plus souvent opposées, à fleurs en épi ou en corymbe ombellé. Elle ne renferme que les genres *ciste, hélianthème*, et *hudsone*. Plusieurs espèces de *cistes* produisent la gomme odorante connue en médecine sous le nom de *ladanum* ou *laudanum*. L'*hélianthème commun*, vulgairement appelé *herbe d'or*, croît sur les coteaux secs, les lisières des bois, et porte des fleurs d'un beau jaune d'or. L'*ionidium* ou *ionidier* a beaucoup d'affinité avec les cistées. Les racines de plusieurs espèces d'ionidiers sont émétiques et purgatives: celle de l'*ipécacuanha* surtout est fréquemment employée en médecine comme émétique, purgative, antidysentérique.

27. — **COLCHICÉES**, ou **COLCHICACÉES** (en latin *colchiceæ, colchicaceæ*, du grec *kolchis*, colchide), Plantes herbacées aux racines fibreuses ou tubérifères, à tige sim-

(1) On est prié de remarquer comme ces exemples confirment le principe sur lequel est fondé notre *Méthode du Genre*. Voyez page 162.

ple et rameuse, aux feuilles alternes. Cette famille a été créée par Mirbel, qui l'avait nommée *mérendérées*. Le nom de *colchicacées* est dû à Candolle, et celui de *mélanthiacées* à Brown. Genres : *hélonias*, *vérâtre* (vératrum) ou *ellébore blanc*, *colchique*, *mérendère*, *bulbocodion* ou *bulbocode*, *mélanthe*, *érithrone*. Le *colchique d'automne*, appelé vulgairement *veilleuse*, *vieillotte*, *safran bâtard*, *tue-chien*, se trouve dans les prairies de presque toute la France, et donne en septembre de quatre à douze fleurs d'un rose purpurin. La bulbe de cette plante, presque entièrement composée d'amidon, contient cependant un suc âcre et vénéneux. *Mélanthe à épi*. *Mélanthe à feuilles de jonc*. Dans la langue des fleurs, le *colchique* (1) signifie *Mes beaux jours sont passés*.

23. — **COMMÉLINÉES** (en latin *commelineæ*, du nom des botanistes hollandais Jean et Gaspard *Commelyn*), Famille créée par Brown, plantes vivaces ou annuelles, à racines fibreuses ou formées de tubercules charnus ; à feuilles alternes, engaînantes. Genres : *éphémérine*, *commeline*, *campélie*, etc. Les fleurs des commélines sont d'un bleu agréable.

163. — **CONIFÈRES** (en latin *coniferæ*, de *conus*, cône, et *fero*, je porte ; porte-cônes), Plantes ligneuses, ordinairement résineuses, à tiges frutescentes ou arborescentes, feuilles simples, opposées, verticillées ou fasciculées, souvent acéreuses. L'*if*, le *genévrier*, le *cyprès*, le *thuya*, le *pin*, le *pinpinier*, le *sapin*, le *mélèze*, appartiennent à la famille des conifères. On les nomme aussi *strobilifères* et *arbres verts*. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, pages 281-294. Dans la langue des fleurs, l'if exprime la *tristesse* ; le cyprès, le *deuil* ; le mélèze ainsi que le pin, l'*audace*, la *hardiesse* ; le sapin, l'*élévation*. *Genévrier* signifie *asile*, *secours*.

> Connaissez-vous la blanche tombe,
> Où flotte avec un son plaintif
> L'ombre d'un if?
> Sur l'if une pâle colombe,
> Triste et seule, au soleil couchant,
> Chante son chant. (THÉOPHILE GAUTIER.)

69. — **CONVOLVULACÉES**, ou **LISERONS** (en latin *convolvulaceæ*, *convolvuli*, de *convolvere*, contourner), Plantes herbacées ou frutescentes, à tiges souvent sarmenteuses, volubiles, et grimpantes ; à feuilles alternes, entières ou découpées. Genres : *convolvulus* ou *liseron*, *ipomée*, *cuscute*, *liserolle*, etc. Les racines de plusieurs espèces de liserons, par exemple celles du *jalap*, de la *scammonée*, du *turbith*, du *méchoacan*, de la *soldanelle*, sont employées comme purgatives. La plante appelée *patate douce*, *patate sucrée*, *patate de Malaga*, est un liseron. L'*ipomée quamoclit*, originaire de l'Inde et de l'Amérique, est annuelle et produit des fleurs rouges nommées *fleurs de cardinal*. L'*ipomée écarlate* ou *jasmin rouge de l'Inde* signifie *Je m'attache à vous*. La *cuscute* est une plante parasite à tiges déliées et rougeâtres qui est dépourvue de feuilles, et qui s'attache principalement au trèfle, à la luzerne, au thym. *La cuscute se nomme vulgairement barbe-de-moine. La cuscute est l'emblème de la bassesse.*

88. — **CORYMBIFÈRES**, ou **RADIÉES** (en latin *corymbiferæ*, *radiatæ*), Plantes ordinairement herbacées, à feuilles le plus souvent alternes. Les fleurs sont terminales, disposées en corymbe. Le fruit est une graine nue ou aigrettée, placée sur le réceptacle nu ou garni de poils ou de paillettes. Les corymbifères comprennent un très-grand nombre de genres.

Cotula, la cotule.
Bellis, la paquerette
Matricaria, la matricaire.
Chrysanthemum, le chrysanthème.
Calendula, le souci.
Madia, la madie.
Osteospermum, l'ostéosperme.
Milleria, la millerie.
Eriocephalus, l'ériocéphale.
Helenia, l'hélénie.
Pectis, le pectis.
Tagetes, le taget ou œillet d'Inde.
Bœbera, la bœbère.
Heterosperma, l'hétérosperme.
Doronicum, le doronic.
Arnica, l'arnique.
Gorteria, la gortère.
Grindelia, la grindélie.
Inula, l'inule.
Erigeron, l'erigeron.
Boltonia, la boltone.
Aster, l'aster.
Solidago, la verge d'or.
Cineraria, la cinéraire.
Senico, le séneçon.
Othona, l'othone ou spatule.
Anthemis, l'anthémide ou camomille.
Achillea, l'achillée.
Parthenia, la parthénie.
Baphthalmum, le buphtalme ou œil-de-bœuf.
Sigesbeckia, le sigesbeck.
Eclipta, l'éclipte.
Baltimora, la baltimore.
Dysodium, le dysode.
Alcina, l'alcine.
Dahlia, le dahlia.
Melampodium, le mélampode
Polymnia, la polymnie.
Encelia, l'encélie.
Ximenesia, la ximénèse.
Sclerocarpus, le sclérocarpe.
Silphium, le silphion.
Coreopsis, le coreope ou la coéropside.
Cosmos, le cosmos.
Rudbeckia, le rudbeck, ou la rudbeckie.
Sanvitalia, la sanvitalie.
Helianthus, l'hélianthe.
Galardia, la galardienne.
Balbisia, la balbisie.
Galinsoga, le galinsoga.
Amellus, la marguerite des prés.
Zinnia, le zinnia.
Verbesina, la verbésine.
Bidens, le bident.
Spilanthus, le spilanthe.
Agryphyllum, l'agriphylle.
Arctotis, l'arctotide.

L'*achillée* est ainsi nommée du nom d'Achille, disciple de Chiron, qui s'en servit le premier pour guérir les blessures. La *millefeuille* est une espèce d'achillée. *L'a-*

(1) On devrait écrire *colchic*, comme *panic*.

chillée est un emblème de guerre. L'*aster* se nomme encore vulgairement *œil-de-christ* ou *œil-de-perdrix*. L'*aster à grandes fleurs*, ou *reine-marguerite*, signifie *arrière-pensée*; la *marguerite des prés*, *J'y songerai*; la *petite marguerite double*, *Je partage vos sentiments*. La *petite marguerite* est l'emblème de l'*innocence*. L'*hélénie* vous dit : *J'ai pleuré*. Le *souci* exprime le *chagrin*. Le *souci* et le *cyprès*, réunis, expriment le *désespoir*. « Proserpine cueillait, dit-on, des *soucis* au pied de l'Etna, lorsque le monarque des enfers, épris de ses charmes, l'enleva et la conduisit dans son noir séjour. »

... Semblable au métal que sa couleur rappelle,
Sa fleur n'a comme lui qu'un éclat imposteur ;
Elle infecte la main qui veut s'emparer d'elle,
Ainsi que l'or corrompt le cœur.
(CONSTANT DUBOS.)

« On a fait une remarque curieuse sur le *souci*: dans le fort de l'été, une demi heure après le coucher du soleil, si l'atmosphère est pure, la fleur du souci lance des étincelles et des éclairs. Ce phénomène tient vrai-semblablement à l'électricité. »

139.—**CRASSULACÉES**, ou **CRASSULÉES** (en latin *crassulaceæ*, *crassulæ*), Plantes herbacées, très-rarement frutescentes; aux tiges succulentes; aux feuilles épaisses, charnues, opposées ou alternes; aux fleurs alternes, ou en épi, en corymbe, en cyme. Le fruit est une capsule à une loge polysperme. Cette famille, la même que celle des JOUBARBES OU SUCCULENTES de Jussieu et des *sempervivées* de plusieurs autres auteurs, renferme les genres *tillée* (tillæa), *bulliarde* bulliarda), *crassule* (crassula), *cotylet* (cotylédon), *kalanchée* (kalanchæa), *orpin* (sedum), *Joubarde* (sempervivum), *rhodiole* (rhodiola), *penthore* (penthorum). *Les crassules sont originaires des régions équatoriales.* La *crassule éclatante* et la *crassule rougeâtre* sont les seules qu'on trouve en Europe. On leur donne le nom de *plantes grasses*. *La crassule éclatante est un arbuste d'un mètre et demi, dont la tige se divise en rameaux rougeâtres, garnis de feuilles ovales, opposées en croix, et dont les fleurs, disposées en ombelle, joignent à une couleur rouge magnifique un parfum très-agréable. La crassule rougeâtre a une tige basse, velue, et des fleurs blanches traversées par une ligne purpurine. Les kalanchées diffèrent peu des cotylets. Kalanchée d'Égypte. Kalanchée en spatule.* Le genre *joubarbe* comprend une trentaine d'espèces. La *joubarbe des toits* ou *artichaut sauvage*, qui croît sur les chaumières et les vieux murs, est souvent employée en médecine. On connaît près de cent espèces d'*orpins*, dont près de trente appartiennent à la France. Les plus connues sont l'*orpin reprise*, vulgairement *grassette*, *joubarbe des vignes*, *herbe aux coupures*, *herbe aux charpentiers*, dont les racines tuberculeuses, et les feuilles nombreuses ont été regardées comme astringentes, rafraîchissantes et surtout vulnéraires, et l'*orpin à fleurs blanches*, vulgairement *trique-madame*, *vermiculaire*, *petite joubarbe*, qui passe de même pour astringente et rafraîchissante.

100. — **CRUCIFÈRES**, ou **CRUCIÉES**, **CRUCIFORMES** (en latin *cruciferæ*), Plantes herbacées, aux feuilles alternes, aux fleurs en capsule, en panicule, ou en épi. Le fruit est tantôt allongé, comprimé, cylindrique (1) ou quadrangulaire (*silique*), tantôt moins long que large et globuleux (*silicule*). On connaît près de cent genres de plantes crucifères, qui toutes renferment dans leurs diverses parties une huile volatile, âcre, irritante, et sont douées de propriétés antiscorbutiques. Quelques unes renferment des fluides mucilagineux et sucrés, et sont alimentaires.

Les genres les plus connus de cette famille sont: le *raifort* (raphanus), le *sénevé* ou *moutarde* (sinapis), le *chou* (brassica), la *tourrette* (turritis), l'*arabette* (arabis), la *julienne* (hesperis), l'*héliophile* (heliophila), le *cresson* (sisymbrium), la *cardamine* (cardamine), la *dentaire* (dentaria), la *ricotie* (ricotia), la *lunaire* (lunaria), la *clypéole* (clypeola), la *peltaire* (peltaria), l'*alysse* ou *corbeille d'or* (alyssum), la *subulaire* (subularia), la *drabe* (draba), le *cochlearia* (cochlearia), le *coronope* ou *corne-de-cerf* (coronopus), la *sénebière* (senebiera), l'*ibéride* (iberis), le *thlaspi* (thlaspi), le *lépidier* (lepidium), la *gérose* ou *rose de Jéricho* (anastatica), le *vella* (vella), le *myagron* (myagrum), la *buniade* (bunias), l'*érucage* (erucago), le *cakilé* (cakile), le *crambé* ou *chou marin* (crambe), la *guède* ou *pastel* (isatis), etc.

Raifort sauvage. Le raifort sauvage est extrêmement commun dans les champs de blé, d'orge, et d'avoine. Raifort noir. Le raifort noir se mange comme condiment. Raifort cultivé. Les variétés du raifort cultivés s'appèlent Radis lorsqu'elles sont longues, Raves lorsqu'elles sont rondes, et gardent le nom de Raiforts lorsqu'elles sont grosses. Il y a la *moutarde noire* ou *sénevé noir*, et la *moutarde blanche* ou *sénevé blanc*. *La moutarde s'emploie à l'extérieur comme stimulant et rubéfiant.* On peut ranger les variétés

(1) Remarquez que, s'il n'y a point de virgule après *cylindrique*, c'est que l'alternative n'existe que pour cet adjectif et le suivant.

de choux sous sept races principales : le *chou colza* ou *chou oléifère*, le *chou vert* ou *sans tête* (appelé ainsi à cause de la couleur glauque de son feuillage, et au quel on donne aussi le nom de *chou frisé*, quand ses feuilles à lobes nombreux sont déchiquetées en nombreuses lanières), le *chou cabus*, le *choufleur*, le *chourave*, le *chounavet*, le *chou roquette*, et le *chou brocoli*. *La navette est une variété de navet.—Julienne des jardins.*—La *roquette sauvage* est une espèce du genre sisymbre. Le *cresson de fontaine* ou *nasitort officinal*, appartient au genre sisymbre, et s'emploie comme antiscorbutique. La *cardamine des prés*, ou *cresson élégant*, se mange en salade.—*Les dentaires sont carminatives et vulnéraires.—Lunaire vivace. Lunaire bisannuelle. La lunaire vivace a des fleurs très-grandes, légèrement velues, acuminées et dentées en scie, des fleurs d'un rose clair, quelquefois même d'un pourpre assez vif, et exhalant une odeur suave. La lunaire bisannuelle n'a pas d'odeur, et ses fleurs sont de couleur violette.—Les alysses sont remarquables par leurs fleurs nombreuses d'un jaune d'or, d'un aspect très-agréable. L'alysse jaune* et l'*alysse sinuée* sont surtout recherchées. L'*alysse des Pyrénées* est un arbrisseau propre à former de beaux buissons. Les *cochléarias*, appelés vulgairement *cransons*, ont des fleurs ordinairement blanches, rangées en grappes terminales — et portées par des pédicules filiformes. L'espèce la plus connue est le *cochléaria de Bretagne*, appelé aussi *cran de Bretagne, raifort sauvage*, et *herbe aux cuillers. Le cochléaria de Bretagne est un puissant anticorbutique. La racine râpée du cochléaria de Bretagne se mange avec le bœuf en guise de moutarde.* — Parmi les *lépidiers*, les espèces les plus connues sont la *passerage* et le *nasitort*, ou *cresson alénois. Grande passerage. Petite passerage.* Son nom lui vient de ce qu'on lui attribuait jadis la faculté de guérir la rage.—La *rose de Jéricho* a la propriété de se dilater et de s'étendre quand l'air est humide et de se resserrer quand il est sec.— On retire du *pastel* ou *guède* une assez belle teinture bleue, qui remplace l'indigo pour quelques usages. — La *giroflée* appartient aussi à la famille des crucifères. *Un bouquet de giroflée. Un beau pied de giroflée. Fleur de giroflée*, ou simplement, *giroflée. Giroflée blanche, rouge, violette, jaune, panachée. Giroflée double, simple.* Les giroflées s'appèlent aussi *violiers*. L'Académie ne nomme de ce dernier nom que la giroflée jaune. La giroflée rouge exprime le *dépit*, la giroflée jaune la *préférence*; la giroflée blanche nous peint la *simplicité*. Charlemagne aimait beaucoup les giroflées. Au temps des Croisades nos guerriers en apportèrent de l'Égypte et de la Syrie.—L'*ibéride de Perse* ou *thlaspi vivace* est le symbole de l'indifférence.

De Candolle divise cette nombreuse famille en cinq ordres, qui se subdivisent en vingt-une tribus.

I. Crucifères pleurorhizées (du grec *pleura*, côté, et *rhiza*, racine). *Cotylédons accombants.* Cet ordre renferme sept tribus : les araridées, les alyssinées, les thlaspidées, les euclidées, les anastaticées, les cakilinées.

II. Crucifères nothorhizées (du grec *notos*, dos, et *rhiza*). *Cotylédons planes et incombants.* Cet ordre renferme cinq tribus : les sisymbriées, les camélinées, les lepidinées, les isatidées, les anchonieées.

III. Crucifères orthoplacées (du grec *orthos*, droit). *Cotylédons incombants et condoublés.* Cet ordre contient cinq tribus : les brassicées, les psychinées, les vellées, les zillées, les raphanées.

IV. Crucifères spirolobées (du grec *spéirn*, tour, et *lobos*, gousse.) *Cotylédons incombants roulés en spirale.* Cet ordre renferme deux tribus : les buniadées et les érucariées.

V. Crucifères diplécolobées (du grec *dis*, deux fois, *plékein*, nouer, et *lobos*). *Cotylédons linéaires repliés deux fois transversalement.* Cet ordre renferme trois tribus : les héliophilées, les subulariées, les brachycarpées.

157.— **CUCURBITACÉES** (en latin *cucurbitaceæ*), Plantes herbacées, à tiges munies de vrilles axillaires, grimpantes ou couchées, ordinairement hérissées, comme les feuilles, de poils rudes et courts; à feuilles alternes, simples, toujours pétiolées. Les fleurs sont ordinairement monoïques, quelquefois dioïques, rarement hermaphrodites. Le fruit est une baie charnue, de forme et de grosseur très-variables, à écorce solide. Genres : *gronove* (gronovia), *sicyos*, *bryone* (bryonia), *momordique* (momordica), *concombre* (cucumis), *courge* (cucurbita), et *anguine* (trichosanthes; *fleur chevelue*).—*Bryone commune* ou *couleuvrée*, vulgairement *vigne vierge*. Sa racine, appelée *navet du diable*, est vénéneuse. Lavée et cuite, elle devient un bon aliment. Il y a les *concombres* proprement dits, les *melons*, et les *dudaims*. Parmi les premiers est le *concombre commun*, qui, cueilli vert et confit dans le vinaigre, s'appèle *cornichon*. Une autre espèce de concombre est la *coloquinte. Amer comme coloquinte.* On compte plus de soixante variétés de *melons*. On les a divisés en cinq classes : *melons* proprement dits, *melons cantaloups* (dont le nom vient de *Cantalupo*, village près de Rome), *melons à chair verte, melons à chair blanche, melons d'eau* ou *pasté-*

ques. Les pastèques appartiennent au genre *courge*. Le genre courge se divise en deux sections : celle des PÉPONS, qui comprend le *pépon*, le *potiron*, la *mélonnée*, et la *pastèque* ; et celle des COURGES proprement dites, qui comprend la *calebasse* et ses variétés. Le *giraumont* ou *citrouille*, au fruit très-gros, est une variété du pépon. *Potiron jaune. Potiron vert.* Il y a trois variétés de *calebasses* : la *cougourde*, qui affecte la forme d'une bouteille étranglée, la *gourde*, et la *trompette*. Les graines de *melons*, de *concombres*, de *courges*, et de *pastèques*, forment ce que l'on appèle les *quatre semences froides majeures*. On en prépare des émulsions rafraîchissantes.

138.— **CUNONIACÉES** (en latin *cunoniaceæ*), Famille de plantes séparée par Brown des saxifragées, et qui a pour type le genre *cunone* (cunonia). Les autres genres de cette famille sont l'*hydrangée*, le *codia*, le *callicoma*, l'*itéa*.

164.— **CYCADÉES**, Famille voisine des conifères. Genres : *cycas, zamia. Les cycas sont des arbres qui croissent dans l'Asie méridionale.* Les Japonais tirent du *cycas roulé* un sagou estimé.

17.—**CYPÉRACÉES, CYPÉROÏDES, SOUCHETS** (en latin *cyperaceæ, cyperoïdeæ*), Famille de plantes, voisine des graminées et des joncées, croissant en général dans les lieux humides, sur le bord des ruisseaux et des étangs. La tige est un chaume cylindrique ou triangulaire, munie ou dépourvue de nœuds, avec des feuilles caulinaires ou radicales. Les fleurs pendent en épis ovoïdes, globuleux ou cylindriques. Chaque fleur est formée d'une écaille ou paillette tenant lieu de calice, de trois étamines, et d'un ovaire supérieur simple, surmonté d'un style terminé par deux ou trois stigmates. M. Kunth forme quatre tribus dans cette famille.—I. SCIRPÉES. Fleurs hermaphrodites ; écailles imbriquées en tout sens. Genres : *scirpe* (scirpus), *linaigrette* (eriophorum), etc.—II. CYPÉRÉES. Fleurs hermaphrodites ; écailles distiques. Genres : *marisque* (mariscus), *souchet* (cyperus), *choin* (schænus).—III. CARICÉES. Fleurs uni-sexuelles ; écailles imbriquées en tout sens ; fruit renfermé dans une utricule. Genres : *laiche* (carex), *uncinée* (uncinia), etc.— IV. SCLÉRINÉES. Fleurs diclines : fruit osseux. Genres : *sclérie* (scleria), *diplacre* (diplacrum). *Les laiches forment un très-mauvais fourrage pour les bestiaux dont elles ensanglantent la bouche avec les bords coupants de leurs feuilles. Les racines de quelques espèces de careæ passent pour sudorifiques. Les longues soies qui environnent les graines des ériophores servent pans quelques pays à faire des matelas.* Le *papyrus* d'Égypte est une espèce de souchet.

87. — **CYNAROCÉPHALES**, mieux cinaro-, de *kinara*, artichaut ; **FLOSCULEUSES, SYNANTHÉRÉES, CARDUACÉES** (en latin *cinarocephalæ, flosculosæ, synantherеæ*), Plantes herbacées ou ligneuses à feuilles alternes ou opposées, à fleurs composées, et chez qui les étamines se montrent réunies en un seul corps par les anthères. Cette famille renferme sept cent dix-neuf genres, qu'on a distribués ainsi qu'il suit. — I. *Chardon* (carduus), *cnique* (cnica), *onoporde* (onopordum [1], *berarde* (berardia), artichaut (cinara), *leuzée* (leuzea), *carline* (carlina), *atractylide* (atractylis), *carthame* (carthamus), *bardane* (arctium), *stéhéline* (stæhelina), *sarrette* ou *serratule* (serratula). — II. *Centaurée* (centaurea), *zoége*. (zoega)— III. *Éléphantope* (elephantopus, *sphéranthe* ou *boulette* (sphæranthus), *nauenburgie* (nauenburgia), *échinops*, etc.— IV. *Balsamite* (balsamita), *flaverie* (flaveria), *éthulie* (ethulia), *humée* ou *calomérie* (humœa). — V. *Hippie* (hippia), *Gymnostyle* (gymnostyles), *tanaisie* (tanacetum), *carpésie* (carpesia), *grangée* (grangea), *armoise* ou *artémise* (artemisia), *micrope* (micropus). — VI. *Filage* (filago), *xéranthème* (xeranthemum, du grec *xéros*, sec, et *anthos*, fleur), *hélichryse* (hélichrysum), *gnaphale* (gnaphalium), *conise* (conisa), *tussilage* (tussilago).— VII. *Cacalie* (cacalia), *chrysocome* (chrysocoma), *vernonie* (vernonia), *eupatoire* (eupatorium), *stévie* (stevia), *kuhnie* (kuhnia), *piquerie* (piqueria), *agérate* (ageratum), *céphalophore* (cephalophora). —VIII. *Caléa, tarconanthe* (tarconanthus), *athanasie* (athanasia), *santoline* (santolina), *anacycle* (anacyclus). Ce dernier

(1) Rappelons ce que nous avons dit dans notre *Méthode du Genre*, que les noms qui dérivent immédiatement de noms masculins ou neutres en latin, sont masculins en français. C'est donc à tort que Laveaux fait *onoporde* du féminin.

genre est très-voisin des cotules qui appartiennent à la famille des corymbifères. On nomme vulgairement *chardon des prés*, la *enique ; chardon acanthe, chardon aux ânes, pet d'âne* ou *pédane, l'onoporde; chardon bénit*, la *centaurée chausse-trape ; chardon bénit des Parisiens*, le *carthame laineux ; chardon doré*, la *centaurée solsticiale ; chardon laiteux*, la *centaurée galactite ; chardon prisonnier*, le *carthame à roseau ; chardon échinope* ou *boulette*, l'*échinops ; chardon-Marie, chardon Notre-Dame, chardon argenté, chardon lacté, chardon taché*, l'espèce la plus commune du genre chardon. — L'*artichaut d'hiver* est le *topinambour*, qui appartient au genre hélianthe, dans la famille des corymbifères.— *Surrette des teinturiers. Surrette des champs* ou *chardon hémorrhoïdal.- Grande centaurée. Petite centaurée. Quelques centaurées sont toniques et sudorifiques.—La balsamite odoriférante*, appelée aussi *menthe de coq, herbe au coq, grand baume*, croît naturellement dans le midi de la France.—La *tanaisie commune* est très-puissante contre les vers, les maladies de la peau, les rhumatismes chroniques, etc.—La *citronelle*, l'*absinthe*, sont des *armoises*. L'*absinthe* croît dans le midi de l'Europe, et contient des sucs amers. On en fait une liqueur très-connue parmi nous. L'*immortelle jaune* est la même que l'hélichryse. L'*immortelle est la fleur de l'amitié et le symbole du génie.*—La *tussilage* s'appèle vulgairement *pas d'âne* ou *herbe aux teigneux.—Cacalie alpine. Cacalie pétasite. Cacalie à feuilles blanches. Cacalie sarrasine.* — L'*eupatoire aya-pana*, qui croît au Brésil, est alexipharmaque et sudorifique.- L'*eupatoire d'Avicenne* pousse dans les lieux humides de l'Europe, le long des fossés, des routes, et des bois.— *Santoline d'Égypte. Santoline citronelle. Santoline du Chili.*

DICLINES (du grec *dis*, deux, et *klinê*, lit), dont les organes sexuels ne sont pas dans la même fleur.

DYCOTYLÉDONES (du grec *dis*, et *kotulédon*, lobe), A deux lobes.

118. —**DILLÉNIACÉES** (en latin *dilleniaceæ*), Famille formée aux dépens des magnoliacées et des rosacées, ne comprenant que des arbres et des arbrisseaux. On les divise en deux tribus : les DILLÉNIÉES et les DÉLIMACÉES. Dans les premières, les anthères sont très-allongées et les filets non élargis ; dans les secondes, les filaments des étamines sont dilatés à leur sommet, et portent des anthères arrondies. Genres : *dillénia, tétracera, davilia*, etc. Les *dillénias* sont propres à l'Asie méridionale. Le *dillénia élégant* porte une baie très-acide, que les Javanais font confire et dont ils tirent un sirop très-agréable.

32. — **DIOSCORÉES**, Famille séparée par Brown des Asparaginées. Il y place les genres qui, avec un ovaire infère, ont des fleurs dioïques, et pour fruit une capsule. Richard y a compris les fleurs à ovaire infère, hermaphrodites ou uni-sexuées, au fruit sec ou charnu.

129. — **DIOSMÉES**, Plantes herbacées ou ligneuses, formée aux dépens des rutacées. Genres : *diosma, dictamne*, etc. Les *diosmas, originaires du Cap, sont des arbustes élégants, au feuillage toujours vert et aux fleurs blanches ou rosées, solitaires ou en corymbes, exhalant une odeur suave. On connaît quatrevingts espèces de diosmas. Un grand nombre de diosmas sont cultivés dans nos jardins ; ils demandent tous la terre de bruyère.* Le *dictamne blanc*, appelé aussi *fraxinelle*, répand une odeur forte, résineuse, et pénétrante.

90. — **DIPSACÉES** (en latin *dipsaceæ*), Herbes annuelles ou vivaces, à feuilles opposées, simples ou divisées; à fleurs terminales, ordinairement agrégées, portées sur un réceptacle commun garni de poils ou de paillettes. Le fruit est une capsule monospermie, ne s'ouvrant pas et ayant l'apparence d'une graine nue. Les *morines*, les *scabieuses*, les *cardères*, etc., appartiennent à cette famille. Dans la fabrication des étoffes, on se sert des têtes de *cardère* ou *chardon à foulon*, pour peigner, tirer, et lisser le poil des draps. *Scabieuse des champs. Scabieuse des bois* ou *mors du diable. Scabieuse fleur des veuves. Scabieuse du Caucase. Scabieuse des Alpes.*

76.— **ÉBÉNACÉES**, ou **GUYACANÉES**, **DIOSPYRÉES**, **PLAQUEMINIERS**, Arbres étrangers à l'Europe, dont le bois noir et dur est employé par les ébénistes sous le nom d'*ébène*. Les feuilles sont simples et alternes, les fleurs axillaires. Le fruit est ordinairement une baie ou une drupe, quelquefois une capsule, à plusieurs loges monospermes. Genres : *diospyros*, ou *plaqueminier, royène, alibousier* ou *styrax, halesier, hopée. Quelques diospyres produisent des fruits bons à manger.* C'est le *plaqueminier ébène* qui fournit au commerce le véritable bois d'ébène. *Plaqueminier faux*

lotus. La résine connue sous le nom de benjoin est fournie par l'*alibousier officinal*. Elle est solide, brillante, en larmes ou en pains; elle brûle en jetant une flamme très-claire et en répandant une odeur fort agréable. Étendue dans de l'eau, elle forme une liqueur blanchâtre appelée *lait virginal*. *Halésier à quatre ailes*. *Halésier à deux ailes*. Le premier vient de la Caroline; le second de la Pensilvanie.

Du genre *styrax* Richard a fait une famille sous le nom de STYRACÉES.—Le *styrax liquide* ou d'*Amérique* est le *liquidambar*, qui appartient à la famille des *amentacées*.

45.— **ELÉAGNÉES**, ou **ELÉAGNOÏDES**, **CHALEFS** (en latin *elæagneæ*, *elæagni*, du grec *eleiagnos*, voisin de l'olivier), Arbustes à *rameaux* épineux, garnis de *feuilles* simples, alternes ou opposées, entières ou dentées; — aux *fleurs* petites, solitaires, placées à l'aisselle des feuilles; — au *fruit* en forme de noix, monosperme. Cette famille est divisée en deux sections.

I. ÉLÉAGNÉES. Cinq étamines au moins.

Genres : *thésion* (thesium), *osyris*, *hippophaès* ou *argousier*, *chalef* (elæagnus), *nyssa*. Les deux premiers genres de cette section font maintenant partie de la tribu des SANTALACÉES de Brown, qui est la même que celle des Osyridées de Richard.

II. MYROBOLANÉES. Ordinairement dix étamines.

Genres: *terminalier*, *combret*, *cacoucier*, *santal*, etc. Cette section, qui a un trait de parenté très-sensible, d'une part avec les *éléagnées*, et de l'autre avec les *onagraires*, constitue maintenant la famille des combretacées de Brown.

L'*argousier* ou *argoussier commun* produit des baies acides et astringentes; il abonde en Provence, dans le Dauphiné, dans les Alpes, et sur les bords du Rhin.— *Osyris blanc*, vulgairement *rouvet*. *Osyris du Japon*. *L'osyris blanc a les feuilles linéaires*. — Les racines du *nyssa aquatique* sont légères et poreuses; en Amérique on les emploie aux mêmes usages que le liége.

La principale espèce de chalef est connue sous le nom d'*olivier de Bohême*.— Les *terminaliers* ou *badamiers* sont des arbrisseaux et des arbres, au port très-élégant, originaires de l'Inde. *Badamier benjoin*. *Badamier amande*, ou *arbre à l'huile*, *bois à canots*. *Badamier vernis* ou *ignan*. Le suc résineux du *badanier benjoin* a passé long-temps pour le benjoin du commerce. Quand le *badamier vernis* a dix ans, il en découle une sève laiteuse qui, en épaississant, devient un vernis superbe, dont on enduit les meubles connus en Europe sous le nom de *laque de Chine*; mais il est extrêmement corrosif avant d'être desséché, ce qui rend sa récolte très-dangereuse.— Le genre *combret* renferme quinze espèces, toutes exotiques, et dont une seule connue sous le nom d'*aigrette de Madagascar* est cultivé dans les serres en Europe. C'est le *combret écarlate* ou *chigomier*, aux fleurs petites, écarlates, nombreuses, et disposées en grappes, — aux fruits capsulaires oblongs, renfermant une graine unique, — aux feuilles opposées, ovales, un peu coriaces, entières, et d'un beau vert.

79.—**ÉPACRIDÉES**, Famille de plantes, formée par Brown aux dépens des Éricinées. Genre type : *épacride*. *Les épacrides, arbustes de la Nouvelle-Hollande, se font remarquer par leur port élevé et leurs fleurs blanches ou rougeâtres, disposées en long épi*. L'*épacride rougeâtre* monte à un mètre vingt-cinq centimètres.

ÉPICOROLLIE (du grec *épi*, sur, et *corolla*, corolle).

ÉPYGINE (du grec *épi*, sur, et *gunê*, femme), Épithète exprimant l'insertion d'un organe quelconque de la fleur au dessus de l'ovaire. *Les étamines, dans les ombellifères, sont épigynes, c'est à dire, insérées sur l'ovaire*.

ÉPIPÉTALIE (du grec *épi*, sur, et *pétalon*, pétale).

ÉPISTAMINIE (du grec *épi*, sur, et *stamen*, étamine).

10. — **ÉQUISÉTACÉES** (en latin *equisetaceæ*), Famille de plantes voisine des fougères, et qui ne se compose que du genre *prêle* (equisetum). On retrouve les restes fossiles des plantes de cette famille parmi celles de la première époque. *Les prêles ne se plaisent qu'au bord des eaux ou au milieu des marais, d'où elles élèvent dans les airs une tige fistuleuse et articulée qui ressemble en petit à celle de certaines crucifères*. Ce sont les seules cryptogames dans les quelles on trouve quelque chose qui ressemble à une fleur. Le nom de prêle (de l'italien *asperella*, rude) a été donné à cette plante à cause des inégalités qui hérissent sa tige, et paraissent être de petits grains de sable que la plante ramasse dans la terre. La *prêle d'hiver* sert aux tourneurs et aux menuisiers pour polir leurs ouvrages.

80. — **ÉRICINÉES**, **ÉRICOÏDES**, **ÉRICACÉES**, ou **BRUYÈRES** (en latin *ericæ*), Arbrisseaux et arbustes élégants qui décorent la lisière des bois. On divise cette famille en trois groupes : les VACCINIÉES, ayant l'ovaire infère; les ÉRICINÉES propre-

ment dites, ayant l'ovaire libre et les fleurs hermaphrodites ; et les EMPÉTRACÉES, dont les fleurs sont uni-sexuées et la corolle polypétale. Genres: *bruyère* (erica), *cyrille* (cyrilla), *andromède* (andromeda), *arbousier* (arbustus), *cléthre* (clethra), *pyrole* (pyrola), *épigée* (epigæa), *gaultherie* (gaultheria), *airelle* ou *myrtille* (vaccinium), *camarine* (empetrum), etc. Le genre *bruyère* renferme plus de quatre cents espèces, toutes recherchées des bêtes à laine. *Bruyère commune. Bruyère à balai.* L'*arbousier* se nomme vulgairement *arbre aux fraises* ou *fraisier en arbre. Arbousier commun* ou *des Pyrénées. En septembre et en février, l'arbousier se couvre de fleurs blanches ou roses, disposées en grappes. Du fruit de l'arbousier, semblable à la fraise des jardins et très-sucré, on retire de l'eau de vie et de l'alcool. Les feuilles des arbousiers servent à tanner les cuirs.* L'arbousier se nomme encore *arbre à sucre.* — Le fruit de l'*airelle* est une baie noire ou rouge dont on fait des confitures, et dont on retire aussi de l'eau de vie, ainsi qu'une liqueur propre à colorer le vin. — La *camarine commune* se nomme aussi *bruyère à fruits noirs.*

On a aussi nommé BICORNES la famille des *éricinées.*

156. — **EUPHORBIACÉES, EUPHORBES, EUPHORBIÉES, TITHYMALES, TITHYMALOÏDES** (en latin *euphorbiaceæ, euphorbiæ, tithymaloïdæ*), Herbes, arbustes, ou arbrisseaux, à feuilles alternes, à fleurs axillaires ou terminales, très-variées dans leur disposition. Le fruit est une capsule à plusieurs valves, s'ouvrant par une suture longitudinale. Ce qui caractérise les euphorbiacées, c'est la présence d'un suc laiteux, âcre et très-vénéneux. Genres: *mercuriale* (mercurialis), *euphorbe* (euphorbia), *phyllanthe* (phyllanthus), *kirganelle* (kirganelia), *xylophylle* (xylophylla), *kiggellaire* (kiggellaria), *clutie* ou *clutelle* (clutia), *éraclisse* ou *andrachné*, *aginée* (agineja), *buis* (buxus), *pachysandre* (pachysandra, *sécurinéga*, *adélie* (adelia), *ricin* (ricinus), *médicinier* ou *jatropha*, *lourcire* ou *mozinne* (loureira), *alevrite* (alevrites), *croton, tragie* (tragia), *sablier* ou *hura*, *dalechampie* (dalechampia), *mancenillier* (hippomane), etc. *Mercuriale vivace. Mercuriale annuelle. La mercuriale annuelle est employée en médecine comme laxative.* L'*euphorbe des anciens* est un arbuste de trois à quatre mètres, à tiges nues, sans feuilles, mais chargées d'épines. Elle contient, comme toutes les espèces tropicales, un suc laiteux, âcre, caustique, corrosif, qui se condense en petits morceaux friables, d'un jaune pâle, demi-transparents. C'est la gomme résine d'euphorbe, employée autrefois en médecine, mais usitée maintenant chez les vétérinaires seuls, à cause de son énergie. Le suc des *euphorbes d'Europe* est moins énergique et s'emploie comme émétique et purgatif. — Les *myrobolans d'Amérique*, qu'on emploie comme laxatifs, sont les fruits d'une espèce de *phyllanthe.* Le *phyllanthe du Brésil*, appelé aussi *conami du Brésil* ou *bois à enivrer*, est un arbrisseau de soixante-quinze à quatrevingts centimètres de haut. — La *kirganelle* est connue sous le nom de *bois de demoiselle.* — Le *sécurinéga* est un grand arbre de l'Ile-de-France où il est connu sous le nom de *thésé* ; son bois est extrêmement dur. — Parmi les *ricins*, l'espèce la plus connue est le *ricin palma-christi*, arbrisseau à tige creuse, originaire de la Barbarie et de l'Amérique, dont les graines, semblables au haricot, fournissent cette huile purgative, tant employée en médecine sous le nom d'*huile de ricin.* — L'*alevrite* est un arbre des îles de la mer du Sud, à feuilles trilobées, alternes, dont les différentes parties sont comme saupoudrées de farine. — *Croton porte-laque. Croton sebiferum* ou *arbre à suif. Croton porte-encens. Croton sanguifluum. Croton tinctorium.* Voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 284. *Croton tiglium.* Le *croton tiglium*, et surtout ses graines, connues sous les noms de *graines des Moluques*, *graines de Tilly*, *pignons d'Inde*, sont imprégnées d'un principe très-âcre. *Huile de tiglium.* L'écorce de croton est une succédanée du quinquina. La *cascarille*, qu'on emploie en pharmacie et en parfumerie, n'est autre chose que l'écorce d'une espèce de croton, indigène des îles Bahama. Le genre *médicinier* renferme à peu près vingt-cinq espèces, parmi les quelles on distingue le *manioc*, le *médicinier cathartique*, le *médicinier brûlant*, et le *médicinier acuminé.* Le *manioc* est un arbrisseau des Antilles. Ce que cette plante offre de remarquable, c'est que son suc est très-vénéneux, et que cependant sa racine cuite fournit une fécule saine et nourrissante, appelée *cipipa*, dont on fait la *cassave* et le *couac.* — Le *mancenillier* croît sur les rivages des Antilles et de l'Amérique. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 288.

* J'ai beau faire, je ne peux pas résister à l'envie de dire tout ce que je sais.

113.— **FICOIDÉES, FICOÏDES, MÉSEMBRYANTHÈMES** (*ficoïdeæ*), Plantes grasses et charnues, herbacées ou frutescentes, aux *feuilles* alternes ou opposées, — aux *fleurs* axillaires ou terminales. Le *fruit* est une capsule ou une baie. Genres : *réaumur* (reaumuria), *nitraire* (nitraria), *sésuve* (sesuvium), *glinose* (glinus), *mesembryanthème* ou *ficoïde* (mesembryanthemum), *tetragone* (tetragonia), etc. Le genre type est la *ficoïde. Ficoïde cristalline* ou *glaciale. Ficoïde brillante. Ficoïde comestible.*

12. — **FLUVIALES** ou **NAÏADES**, Plantes aquatiques flottantes, ou couchées au fond des eaux, d'une consistance herbacée; aux feuilles transparentes et minces, aux fleurs monoïques ou hermaphrodites, et à un ou plusieurs fruits monospermes. Le genre type est la *naïade*. Du genre *saururе* on a fait la famille des *saururées*. Les genres *hippuris* et *callitriche* ont été placés par M. de Jussieu dans les ONAGRAIRES, et le *cératophylle* dans les SALICARIÉES. M. de Candolle a son tour a transporté les genres *potamogeton, rupia, zanichelia* dans les ALISMACÉES. M. Richard de son côté a fait du genre *charagne* le type des CHARACÉES.

8. — **FOUGÈRES** ou **FILICÉES** (filices), Plantes herbacées dont les feuilles sont grandes et extrêmement découpées, et qui croissent ordinairement dans les terrains sablonneux. Leur fruit est une capsule très-petite. On ne connaît pas encore leur mode de fécondation.

M. Bory Saint-Vincent établit cinq tribus dans cette famille.

POLYPODIACÉES Capsules libres, entourées d'un anneau élastique, saillant, et se terminant par un pédicelle. Genres : *Polypode* (polypodium), *acrostic* (acrostium), etc.—GLEICHÉNIÉES. Capsules sessiles, libres, s'ouvrant transversalement et entourées d'un anneau large, aplati. Genres ; *Gleichénie* ou *gleicenie*, *cératoptéris*. etc. — OSMUNDACÉES. Capsules libres, sessiles, ou légèrement pédicellées, sans anneau élastique, et s'ouvrant longitudinalement en deux valves. Genres : *Osmonde* (osmunda), *lygodion* (lygodium). — MARATTIÉES. Capsules réunies, soudées, sessiles, multiloculaires, sans anneau élastique. Genres : *Marattia*, *danæa*, etc. — OPHIOGLOSSÉES. Capsules libres, en partie enfermées dans la fronde (1), sans anneau élastique, et s'ouvrant par une fente longitudinale. Genres : *Botryche* ou *lunaire* (botrychium), *ophioglosse* (ophioglossa), etc.

Le genre *polypode* comprend plus de trois cents espèces, dont trois ou quatre seulement se trouvent en Europe. La plus commune est celle qui recouvre les murs, les vieux arbres, etc., et qu'on employait autrefois en médecine comme vermifuge. — Le *lygodion* s'appèle encore *hydroglosse* et *ramondie*.—L'*osmonde royale* a été employée contre le rachitisme. — L'*ophioglosse vulgaire* ou *langue-de-serpent* est commune en Europe.—Parmi les *polypodiacées*, on distingue l'*aspidion*, appelé aussi *néphrodion*, *cyathée*, *athyrion*, *polystic*, et *tectarie*.— L'*asplénie*, le *cétarach*, l'*adiante*, la *scolopendre*, appartiennent aussi à la famille des fougères. Les *asplénies* sont originaires de l'Amérique. Les plus connues sont la *polytric* des murs humides, aux propriétés pectorales ; et la *rhizophylle* des États-Unis. La *capillaire* est une espèce d'adiante. *Sirop de capillaire*. La *solopendre vulgaire* ou *officinale*, commune dans les lieux humides et ombragés, entre dans quelques préparations pharmaceutiques. — *Lieu plein de fougère. Danser sur la fougère. Sur la verte fougère. Brûler de la fougère. La cendre de fougère sert à faire du verre.*

99. — **FUMARIACÉES** ou **FUMARIÉES**, Famille de plantes formée aux dépens des papavéracées, et dont la *fumeterre* est le type. La *fumeterre* est ainsi nommée du goût âcre et amer, comme celui de la suie, que ses feuilles ou ses tiges mâchées laissent dans la bouche. *Fumeterre jaune. Fumeterre bulbeuse. Fumeterre à grandes feuilles. Fumeterre commune* ou *officinale.*

72.— **GENTIANÉES, GENTIANES** (gentianeæ), Plantes herbacées, rarement frutescentes, aux *feuilles* opposées, entières, et sessiles. Le fruit est une capsule à deux valves. Genres : *gentiane* (gentiana), *chlore* (chlora), *villarsie* (villarsia), *chironie* (chironia), *sarothre* (sarothra), *spigèle* (spigelia), etc. La *gentiane jaune* ou *grande gentiane* est employée en médecine comme tonique et fébrifuge. On nomme *gentianelle* la *petite centaurée* et la *gentiane visqueuse*. Les *spigèles* sont de très-bons vermifuges.

114. — **GÉRANIACÉES, GÉRANIÉES, GÉRANIUMS, GÉRANIONS, GÉRAINES, GÉRANIOÏDES** (*geranieæ*, *geranioideæ*), Plantes herbacées ou frutescentes, aux *feuilles* stipulées, simples ou composées, opposées ou alternes, aux *fleurs* souvent en ombelle terminale ou en corymbe. Genres : *pélargon* (pelargonium), *érodier* (erodium), *géranium*, *monsone* (monsonia) [2]. —Genres ayant de l'affinité avec les *gérania-*

(1) Nom donné aux feuilles qui s'élèvent de la racine ou de la tige de quelques plantes, et en général aux feuilles très-grandes.

(2) Remarquons en passant que les terminaisons latines, *-nia* et *-lia* se traduisent indifféremment par *-nie* ou *-ne*, *lie* ou *le* : *Monsone* ou *monsonie*, *spigèle* ou *spigélie*, etc.

cées: *capucine* (tropæolum), *balsamine* (impatiens), *oxalide* (oxalis). Ces trois genres sont devenus le type de nouvelles familles sous les noms de TROPÉOLÉES, BALSAMINÉES et OXALIDÉES.—Il y a plus de deux cents espèces de *géraniums* ou *géraniers*. *Géranium sanguin*. *Géranium robertin* ou *herbe à Robert*. *Géranium odorant*.—*Monsone élégante*. *Monsone épineuse*. — *Grande capucine* ou *cresson du Pérou, du Mexique*. *Petite capucine*. *Cueillir des fleurs de capucine, des capucines*. *Salade de capucines*. *Câpres capucines*, Boutons à fleur de la capucine confits au vinaigre. *Les capucines sont regardées comme antiscorbutiques*.—La *balsamine* est ainsi nommée (du grec *ballô*, je lance, et du latin *semen*, semence) parce que ses capsules, pour peu qu'on les touche, lancent les graines qu'elles renferment. C'est pour la même raison que les botanistes l'appèlent *impatiens*. On fait aussi dériver ce mot du grec *balsamon*, baume. *Balsamine double*.—*Oxalide blanche*. L'*oxalide blanche*, plus connue sous le nom d'*alléluia*, de *pain de coucou*, d'*oseille à trois feuilles*, et de *surelle des bûcherons*, se trouve dans les bois élevés, le long des haies, et sur les montagnes. On en retire le *sel d'oseille* ou *oxalate acide de potasse*. — La *capucine* a pour emblème, *discrétion*, et la *balsamine*, *prévoyance*. On a observé dans la capucine un phénomène remarquable : après le coucher du soleil, et le matin avant le lever de cet astre, la capucine lance des étincelles et des éclairs. Le *géranium musqué* a pour emblème *estime*; le *rosé*, *langueur*; le *citronné*, caprice.

83.—**GESSNÉRIACÉES, GESSNÉRIÉES,** Famille de plantes formée aux dépens des campanulacées, et dont le type est la *gessnérie*. *Les gessnéries sont remarquables par leur élégance et la beauté de leurs fleurs*. La *gessnérie cotonneuse* est originaire de l'Amérique.

85.—**GOODÉNOVIÉES, GOODÉNIACÉES, GOODÉNIES**, Arbres ou arbrisseaux, propres à l'Océanie, et remarquables par leurs fleurs élégantes, portées sur de longs pédoncules ou tiges. Ces fleurs sont jaunes, blanches, roses, ou rougeâtres. Le fruit est une capsule à deux loges. V. CAMPANULACÉES.

18. — **GRAMINÉES** (gramineæ, de *gramen*, *graminis*, gazon), Plantes annuelles ou vivaces, à *tige* herbacée, cylindrique, articulée, souvent fistuleuse, ordinairement simple; — aux *feuilles* très-longues, étroites, alternes, à pétiole engaînant : —aux *fleurs* le plus souvent hermaphrodites, quelquefois polygames ou monoïques, glumacées, paniculées, ou en épi. Le *fruit* est une seule graine nue, ou enveloppée par la bulle persistante, à péricarpe membraneux, uniloculaire, monosperme. Genres : *cinna* ou *abola*, *crypside* ou *cripsis*, *corne d'abondance* (cornucopiæ), *vulpin* ou *queue-de-renard* (alopecurus), *phléode* ou *fléau* (phleum), *léersie* (leersia), *alpiste* ou *phalaris*, *beckmanne* (beckmannia), *paspalon*, *cynode* ou *cynodon*, *digitaire* (digitaria), *panis* ou *panic* (panicum), *millet* (milium), *agrostide* ou *agrostis*, *trichodion*, *polypogon*, *stipe* (stipa), *aristide* (aristida), *cannamelle* ou *canne à sucre* (saccharum), *érianthe* (erianthus), *lagure* (lagurus), *pénicillaire* (penicillaria), *sorgho* (sorghum), *houlque* (holcus), *barbon* ou *andropogon*, *chloris*, *chondrosion* ou *actinocthoa*, *tripsaque* (tripsacum), *trague* (tragus), *râcle* (cenchrus), *échinaire* (échinaria), *ægilops*, *rottbollie* (rottbollia), *catabrose* (catabrosa), *mélique* (melica), *molinie* ou *énodion*, *spartina* ou *trachynote*, *dactyle* (dactylis), *sestère* (sesleria), *dinèbe* (dineba), *cynosure* ou *cretelle* (cynosurus), *lamarchie* ou *chrysure* (lamarckia), *kœlère* (kœleria), *eleusine* (eleusine), *ivraie* (lolium), *élyme* (elymus), *asprelle* (asprella), *orge* (hordeum), *froment* (triticum), *seigle* (secale), *brome* (bromus), *fétuque* (festuca), *danthonia*, *paturin* (poa), *brize* (briza), *uniole* (uniola), *avoine* (avena). *ccanne* ou *roseau* (arundo), *riz* (oriza), *ehrharte* (ehrharta), *nard* (nardus), *sparte* (lygeum), *maïs* (zea), *larmille* (coix), etc.

M. Kunth divise la famille des graminées en dix tribus. — « PANICÉES. Glume uni ou bivalve; épillets solitaires ou réunis; une des deux fleurs stérile ou uni-sexuée; valves de la glume membraneuses; valves de la balle cartilagineuses; deux styles; fleurs disposées en épi ou en panicule. Genres : *panicum*, *digitaria*, *paspalum*, etc. — STIPACÉES. Épillets uniflores, solitaires; glume membraneuse; valve inférieure de la balle cartilagineuse, aristée, non embrassante; deux styles; fleurs en panicule. Genres : *Stipa*, *agrostida*, etc. — AGROSTIDÉES. Épillets uniflores ou solitaires; glume et balle de la même consistance; paillette inférieure aristée ou mutique; deux styles; fleurs en panicule. Genres : *Phleum*, *phalaris*, *agrostis*. — FESTUCACÉES. Épillets solitaires, à plusieurs fleurs; valves de la glume carénées, souvent aristées; deux styles; fleurs en panicule. Genres : *Festuca*, *avena*, *bromus*, *arundo*, etc. — CHLORIDÉES. Épillets solitaires, rarement multiflores, ayant la fleur terminale avortée et difforme; valves carénées non opposées; paillette inférieure souvent aristée; deux styles; fleurs en épi. Genres: *cynodon*, *chloris*, etc. HORDÉACÉES. Épillets réunis ou solitaires, uniflores ou multiflores; valves opposées, égales; paillette inférieure aristée; la supérieure bicarénée; deux styles: fleurs en épi. — SACCHARINÉES. Axe articulé; épillets unis ou biflores, l'un sessile, l'autre pédicellé, quand ils sont géminés; paillettes membraneuses non carénées: l'inférieure souvent aristée; deux styles. Genres : *saccharum*, *sorghum*, *zea*, etc. — ORIZIÉES. Épillets uniflores, solitaires: paillette inférieure, cartilagineuse, carénée; étamines sou-

vent au dessus de trois; deux styles; fleurs en épi, ou en panicule. Genres : *oriza, leersia*, etc.— Olyrées. Épillets uniflores, uni-sexués, monoïques ou dioïques; valves de la fleur femelle plus minces que les paillettes : un seul style : fleurs en panicule. Genres : *olyra, coix* etc. — Bambusacées. Épillets multiflores; paillette inférieure bicarénée; un seul style : fleurs paniculées; chaumes arborescents. Genres : *bambusia, nastus*, etc. »

Panis commun. Panis d'Italie. On nomme improprement *millet*, le *pannis commun; millet des petits oiseaux*, le *panis d'Italie; millet d'Inde* ou *gros millet*, le *maïs* ou *blé de Turquie, blé d'Espagne, blé d'Italie.* Le *millet* ou *mil*, aux graines globuleuses ou ovoïdes, forme un genre à part dans la famille des graminées. *Le millet fournit un bon fourrage.* Le millet cultivé comme fourrage est aussi connu sous le nom de *moha.*— L'*agrostide épi de vent* se reconnaît à sa panicule ou épi lâche et découpé, qui s'agite et se casse au moindre vent.—La *fétuque coquiole* ou *ovine* habite les lieux arides et s'élève à seize centimètres. La *fétuque flottante* se trouve dans les marais, les fossés, etc. Elle donne un excellent fourrage. En Pologne et en Allemagne, on la nomme *manne de Pologne*, *herbe à la manne,* et l'on se sert de sa graine réduite en farine pour faire du pain.—On a donné le nom de *fromentacées* aux plantes graminées dont les graines servent à la nourriture de l'homme, telles que le *froment*, le *seigle*, l'*orge*, l'*avoine*, l'*épeautre*, le *maïs* ou *blé de Turquie*, etc. *Blé* est un nom commun à toutes les fromentacées. On nomme *blé à chapeaux* une espèce de blé cultivée en Toscane, dont la paille, haute de quelques centimètres et connue sous le nom de *paille d'Italie*, sert à fabriquer des chapeaux estimés; *blé amidonnier*, une espèce peu répandue qui fournit un bel amidon; *blé avrillet*, le froment que l'on sème en mars et en avril; *blé barbu*, celui dont les épis sont garnis de barbe, ainsi que le *sorgho; blé blanc*, deux variétés qui fournissent une très-belle farine; *blé cotonneux* ou *français*, une variété que l'on cultive dans les départements du Rhin, en Italie, et en Espagne; *blé méteil*, un mélange de blé et de seigle qui prend le nom de *meteil de froment* ou de *seigle,* selon la proportion dominante. On connaît encore le *blé d'Egypte, de Pologne, de Taganrok, de Fellemberg, de Lammas*, etc. *Du blé en herbe. Du blé en tuyau. Le blé est en épi. Terre à blé. Voilà une belle pièce de blé. Blé de mars. Blé d'hiver. Blé épais. Blé niellés, bruinés. Les blés sont beaux. Une gerbe de blé. Un épi de blé. Farine de blé. Couper les blés. Scier les blés. Battre le blé. Semer le blé. Mettre le blé en grange. Grands blés*, Le froment et le seigle. *Petits blés,* L'orge et l'avoine. *Blé* signifie quelquefois une pièce de blé. *Se cacher dans un blé.* Prov., *Être pris comme dans un blé. Blé* se dit aussi du grain seul. *Un sac de blé. Faire provision de blé. Greniers pleins de blé. Semer du blé. Blé qui germe. Moudre du blé. Mesurer du blé. Vanner le blé. Un grain de blé. Un tas de blé.* Prov. et fig., *Crier famine sur un tas de blé. Blé ergoté*, se dit de certains grains noirs qui, dans les épis du seigle, sont allongés en forme d'ergot ou de corne. On nomme encore vulgairement *blé de Guinée*, le *sorgho; blé d'oiseau*, l'*alpiste; blé de la Saint-Jean*, le *seigle; blé lentilleux*, un mélange de lentilles et de seigle que l'on sème dans le Jura; *blé noir* ou *blé de vache*, le *mélampyre des champs*, la *saponaire rouge*, et le *sarrazin.* (Le mélampyre est une *rhinantacée*, la saponaire une *caryophyllée*, et le sarrasin une *renouée*, ce qu'il est bon de distinguer.)—On distingue quatre espèces d'orges cultivés : l'*orge commun* (vulgairement *orge quarré, gros orge*, et quelquefois *épeautre*), qu'on sème en avril ou en mai; l'*orge escougeon* (vulgairement *orge à six rangs, orge d'hiver, souerion*); l'*orge en éventail* ou *orge pyramidal*; l'*orge distique* ou *petit orge*, dit encore vulgairement *pamelle paumoule*, etc. (Les grammairiens font *orge* du féminin, excepté dans *orge mondé, orge perlé.*) L'orge fut la première céréale qui servit à la nourriture de l'homme. Ce qu'on nomme *sucre d'orge* est une espèce de pâte jaunâtre, transparente et solide, faite avec du sucre fondu dans une légère décoction d'orge. *Un bâton de sucre d'orge. C'est avec l'orge qu'on fait la bière.*—L'*ivraie* se distingue du froment par la position de ses épillets, qui regardent l'axe de l'épi par une de leurs faces et non pas par un de leurs côtés. *Ivraie enivrante* ou *herbe d'ivrogne. Avoine cultivée. Avoine blanche. Avoine noire.* On a remplacé l'avoine des chevaux par les graines du *brome stérile. Brome séglin. Brome broue.* (*Brome* vient du grec *bromos*, bonne nourriture.) — La *brize*, très-abondante dans les prés naturels de la France et de toute l'Europe, procure aux chèvres et aux moutons une nourriture excellente. Les anciens lui attribuaient une propriété narcotique; ce qui

l'avait fait nommer *brize*, du grec *brizein*, endormir.—On comprenait autrefois dans le genre *roseau* une foule de plantes devenues les types de genres différents, telles que la *canne à sucre*, aujourd'hui *cannamelle*; le *roseau d'Inde*, aujourd'hui *bambou*; le *roseau des sables*, aujourd'hui *casamagrostis*; le *roseau panaché*, aujourd'hui *alpiste*, et le *roseau à quenouilles* ou *canne royale*, aujourd'hui *donax*. Le genre *roseau* ne comprend plus qu'une seule espèce, le *roseau à balais*, ou *aquatique*, ou des *marais*, plante qui croît en abondance dans les étangs, sur le bord des rivières et des eaux fangeuses.

Le *bambou* est la plus grande des graminées. Le bambou rend une liqueur que l'on croit être le *tabuxir* des anciens.—On nomme *amourette* une plante vivace des prés secs et des montagnes dénuées de bois, appartenant au genre *brize*; et *petite amourette* le *paturin éragroste*.— *Chiendent* (1) est le nom vulgaire de deux espèces de graminées appartenant à deux genres différents: le *froment* et le *panic*. L'espèce la plus connue est le *tritieum repens*, dont la tige s'élève à un mètre, et porte des feuilles longues et étroites. On nomme vulgairement *chiendent aquatique*, la *fétuque flottante*; *chiendent à brossettes*, le *dactyle pelotonné*; *chiendent queue-de-renard*, le *vulpin*; *chiendent ruban*, le *roseau panaché*; *chiendent fossile*, l'*amiante*; *chiendent marin*, le *varech*. — Les *olyrées* sont des plantes presque semblables à l'*orge*.

Je vous prie de remarquer comme tous les noms masculins ou neutres en latin demeurent masculins en français, quoique terminés par un e muet: le *paspale*, le *cynode*, l'*érianthe*, le *lagure*, le *houlque*, le *tripsaque*, le *tregue*, le *dactyle*, le *cynosure*, l'*élyme*, l'*orge*, le *seigle*, le *brome*, l'*épeautre*.

On conçoit que nous nous soyons arrêté avec complaisance sur une famille de plantes si nombreuse et si intéressante. Et cependant nous avons omis de parler du *riz*, du riz qui est pour les Chinois et les Indiens ce que le blé est pour les Européens, du *riz* dont on fait la *crème de riz*, du *riz* qui sert encore dans l'Inde à la fabrication de la bière et de l'arack, du *riz* dont la médecine tire de si grands avantages, du *riz*, en un mot, cet aliment si sain et si nourrissant. Ingrat que je suis! Mais on doit songer qu'il faudrait un volume au moins pour traiter convenablement la famille des graminées. N'oublions pourtant pas de dire que sous la dénomination générale de *céréales*, qui désigne proprement le *froment*, le *seigle*, l'*orge*, et l'*avoine*, on comprend encore l'*alpiste*, la *fétuque flottante*, le *maïs*, le *millet*, le *riz*, le *sarrasin*, le *sorgho*, et l'*ivraie* ou *zizanie*. *Zizanie* n'est plus guère usité au propre. Il s'emploie figurément, et signifie, Désunion, division, discorde, mésintelligence. *Ils étaient bien unis, quelqu'un a semé la zizanie parmi eux, entre eux*. *Ivraie* s'emploie aussi au figuré dans cette expression: *Séparer l'ivraie d'avec le bon grain*, Séparer la mauvaise doctrine d'avec la bonne, ou les méchants d'avec les bons.

Nous ne pouvons mieux finir que par cet éloge du blé, emprunté à un petit livre de M. Aimé Martin, *Le Langage des Fleurs*.

Le blé, emblème de la richesse.

« Les botanistes assurent qu'on ne trouve nulle part le blé dans son état primitif. Cette plante semble avoir été confiée par la Providence aux soins de l'homme, avec l'usage du feu, pour lui assurer le sceptre de la terre. Avec le blé et le feu on peut se passer de tous les autres biens, on peut tous les acquérir. L'homme, avec le blé seul, peut nourrir tous les animaux domestiques qui soutiennent sa vie et partagent ses travaux: le porc, la poule, le canard, le pigeon, l'âne, la brebis, la chèvre, le cheval, la vache, le chat, et le chien, qui, par une métamorphose merveilleuse, lui rendent en retour des œufs, du lait, du lard, de la laine, des services, des affections, de la reconnaissance. Le blé est le premier lien des sociétés, parce que sa culture et ses préparations exigent de grands travaux et des services mutuels. Aussi les anciens avaient-ils appelé la bonne Cérès, *Législatrice*. »

« Un Arabe égaré dans le désert n'avait pas mangé de pain depuis deux jours. Il se voyait menacé de mourir de faim. En passant près d'un de ces puits où les caravanes s'arrêtent, il aperçoit sur le sable un petit sac de cuir; il le ramasse: « Dieu » soit béni! dit-il, c'est, je crois, un peu de » farine.

» Il se hâte d'ouvrir le sac, mais à la vue de ce qu'il contenait il s'écrie: « Que

(1) *Charade*. Mon *premier* se sert de mon *second* pour manger mon *tout*.

» je suis malheureux! ce n'est que de la » poudre d'or. »

Ajoutons que le *pain*, qui se fait principalement avec la fecule de blé, est indispensable à la nourriture de l'homme.

Louis XII, informé qu'un gentilhomme, commensal de sa maison, avait maltraité un paysan, ordonna qu'on retranchât le *pain* à cet officier et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande. Le gentilhomme s'en plaignit au roi, qui lui demanda « si les mets qu'on lui servait ne lui suffisaient pas. — Non, sire, puisque le pain est essentiel à la vie. — Et pourquoi donc, reprit le roi, êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main? »

107. — **GUTTIFÈRES** ou **GUTTIERS** (*guttiferæ*, de *gutta*, goutte, et *fero*, je porte), Arbres ou arbrisseaux d'où s'écoule un suc résineux. Les *rameaux* sont opposés, articules à leur base. Les *feuilles* sont épaisses, opposées; les *fleurs* terminales ou axillaires, solitaires ou disposées en grappes de formes diverses. Le *fruit* est une baie, une drupe, ou une capsule à loge entière ou s'ouvrant en plusieurs valves.

De Candolle a divisé cette famille en quatre tribus : — CLUSIEES. Fruit multiloculaire, à loges polyspermes. *Clusia, godoya, mahurea, marila.* — GARCINIÉES. Fruit multiloculaire à loges monospermes. *Garcinia.* — CALOPHYLLÉES. Fruit drupacé, uniloculaire. *Calophylum, mammea.* — SYMPHONIÉES. Fruit multiloculaire à anthères extorses. *Canella, macoubea.*

Guttier-gommier. Clusier rose des Antilles. — Le *mammey* est un très-bel arbre d'Amérique, dont on mange le fruit, semblable à l'abricot. — *Calophylle inophylle* ou *calaba*, grand arbre des Indes orientales. — Le *macoubé* est un arbre de la Guyane, aux fruits gros comme une orange.

35. — **HÉMODORACÉES**, Famille de plantes séparées des narcissées par Brown, et dont l'*anigosanthe* est le genre type.

31. — **HÉMÉROCALLIDÉES** (Du grec *hêméra*, jour, et *kallos*, beauté), Famille de plantes séparée des liliacées par Brown, et dont l'*hémérocalle* est le genre type.

124. — **HERMANNIÉES** (Hermanniæ), Famille de plantes séparées des *liliacées* par Lamarck, et réunie par Brown à celle des BYTNÉRIACÉES. Genres : *corchore* ou *corchorus*, *éléocarpe* (eleocarpus), *flacourtia* (flaccurtia), *rocou* (bixa), etc. Le *corchore* se nomme aussi *corette* ou *manne des Juifs*. L'*éléocarpe* est un arbre de l'Inde dont les fruits ressemblent à ceux de l'olivier.

Le genre *flacourtia* est devenu pour Richard le type de la famille des FLACOURTIANÉES. Le genre *bixa* forme aussi maintenant, pour M. Kunth, la famille des bixinées.

5. — **HÉPATIQUES** (*hepaticæ*, du grec *hêpar*, foie), Plantes herbacées, terrestres, parasites ou rampantes, tenant le milieu entre les lichens et les mousses. Le fruit est une capsule pédicellée, plurivalve, sans opercule. On distingue les *hépatiques* proprement dites et les HOMOMALLOPHYLLES. Genres : *anthocéros, blandowia, marchantia, blasia, jungermannia, riccia, targionia, sphærocarpus*. La *marchantie* s'appèle encore *hépatique des fontaines*. La *blasie* se trouve sur le bord des fossés. *Riccie cristalline. Riccie glauque. Riccie flottante.* Les *targiones* sont des plantes rampantes très-rares. On les trouve, dans les lieux frais et ombragés, sous la forme d'une peau verte, ovale, oblongue, et garni de racines du côté inférieur. Le *sphérocarpe* est très-voisin des *capillaires*. La *marchantie polymorpha* s'ordonnait autrefois contre les maladies de foie. — On nomme improprement *hépatique blanche* ou *noble*, la *parnassie*; *hépatique dorée* et *hépatique des marais*, la *dorine*; *hépatique des bois* et *hépatique étoilée*, l'*aspérule*; *hépatique pour la rage*, une espèce de *lichen*.

104. — **HIPPOCRATÉES** (*hippocrateæ*), Arbrisseaux à tiges quelquefois grimpantes, à feuilles opposées et simples, à fleurs très-petites, disposées en grappes, — propres à l'Amérique, aux Indes, à l'Afrique. Les *hippocratées* faisaient d'abord partie des *acérinées*.

40. — **HYDROCHARIDÉES** ou **MORÈNES** (*hydrocharideæ*, *hydrocharides*, du grec *hudôr*, et *charis*, ornement), Herbes aquatiques dont les feuilles s'étalent à la surface de l'eau. Le genre le plus connu est l'*hydrocharide* ou *morène*, petite plante vivace, qui a des fleurs blanches. Viennent ensuite le *nymphæa* ou *nénuphar*, la *stratiote*, et la *vallisnérie*. Le *nénuphar* a de larges feuilles rondes et de grandes fleurs en forme de roses. *Les fleurs de nénuphar passent pour réfrigérantes. Sirop de nénuphar. On retire du nénuphar une sorte de farine avec laquelle les ostiaks et les kalmouks font du pain.* Les *vallisnéries*, plantes qui habitent le fond des rivières, offrent cela de remarquable, qu'au moment de la fécondation les fleurs mâles, se détachant de la tige,

viennent flotter à la surface de l'eau et verser le pollen sur les fleurs femelles qui, sans se détacher, s'élèvent aussi à cette époque au dessus de l'eau. Après l'acte de la fécondation les fleurs femelles descendent au fond de l'eau pour mûrir leur fruit. *Stratiote aloïde*, vulgairement *ananas d'eau*. *Stratiote ocoroïde*.

106. — **HYPÉRICÉES, HYPÉRICINÉES, HYPÉRICOÏDES, HYPÉRICOÏDÉES** (*hypericeæ, hypericoïdeæ*); Famille de plantes renfermant des herbes, des sous-arbrisseaux, des arbrisseaux, et même des arbres. Les *feuilles* sont marquées de points translucides. Les *fleurs* sont à quatre ou cinq pétales et parsemées de petits points noirs. Le *fruit* est une capsule à plusieurs valves, rarement une baie. De Candole partage cette famille en deux tribus, celle des *hypéricées vraies*, qui renferme les genres *hypericum, ascyrum, androsæmum, haronga, vismia*, etc., et celle des *hypéricées anomales*, qui comprend les genres *carpodontos* et *cucryphia*. Le genre *hypericum* ou *millepertuis* contient plus de cent vingt espèces. Les *ascyres* diffèrent peu des millepertuis. Le *carpodonte*, arbre de la Nouvelle-Hollande, appartenait d'abord à la famille des malpighiacées.

HYPOCOROLLIE (du grec *hypo*, sous, et *corolla*, corolle).

HYPOGYNE (du grec *hypo*, et *gyné*, femme), Attachée sous le pistil. *Corolle*, *étamine hypogyne*.

HYPOPÉTALIE (du grec *hypo*, et *pétalon*, pétale).

HYPOSTAMINIE (du grec *hypo*, et *stamen*, étamine).

3. — **HYPOXYLÉES** (du grec *hypo*, et *xulon*, bois), Famille de plantes cryptogames, diffèrant peu des *lichens*. Elles sont parasites et se trouvent sur des végétaux languissants ou morts. Le type de la famille est l'*hypoxylon*, à tige élevée, simple ou ramifiée, à branches cylindriques, plates ou piquées de trous. On connaît encore la *sphérie* (sphœria), la *rizomorphe* (rizomorpha), le *xylome* (xyloma), le *polystigma*, l'*astérome* (asteroma), l'*hypoderme* (hyporderma), etc.

61. — **JASMINÉES, JASMINS** (*jasmineæ, jasmini*), Plantes ligneuses, à *tige* frutescente ou arborescente, quelquefois sarmenteuse et grimpante,—à *feuilles* ordinairement opposées, simples ou foliolées, — à fleurs en thyrse, en corymbe, ou en grappe. Le fruit est tantôt une capsule, tantôt une baie ou une drupe. 1re section. Une capsule. Genres: *syringa* ou *lilas*, *frêne* (fraxinus), *orne* ou *frêne à fleurs* (ornus), *fontanésie* (fontanesia). 2me section. Une baie ou une drupe. Genres : *chionanthe* (chionanthus), *notelée* (notelœa), *olivier* (olea), *jasmin* (jasminum), *troène* (ligustrum). On compte une trentaine d'espèces de jasmins, dont les plus remarquables sont le *jasmin blanc commun*, aux feuilles toujours vertes et aux fleurs blanches, et le *jasmin à grandes feuilles* ou *jasmin d'Espagne*, aux fleurs rougeâtres en dehors. Le *syringa* est aussi connu sous le nom de *jasmin en arbre*. On nomme *jasmin de Perse* le *lilas à feuilles de troène*.

On nomme encore vulgairement *jasmin à feuilles de houx*, le *spielmannia*; *jasmin bâtard* ou *d'Afrique*, le *lycier du Cap*; *jasmin d'Amérique* ou *jasmin rouge des Indes*, l'*ipomée écarlate*; *jasmin d'Arabie*, le *nyctanthe*; *jasmin de Virginie*, le *técome*; *jasmin du Cap*, la *gardénie*; *jasmin odorant de la Caroline*, la *bignone toujours verte*; *jasmin vénéneux*, le *cestreau*.

22. — **JONCÉES, JONCOÏDES, JONCAGÉES, JONCINÉS, JONCS**, (*juneeæ, juncaceæ, junei*), Herbes à feuilles alternes ou seulement radicales, toujours simples, semblables à celles des graminées, ordinairement engaînantes à leur base. Les RESTIACÉES, les JONCAGINÉES, les COMMELINÉES, les BUTOMÉES, les ALISMACÉES, les CABOMBÉES, les COLCHICACÉES, ne sont que des démembrements de cette famille. Genres: *Lomandre* ou *vinule* (lomandra), *jonc* (juncus), ou *cyprelle luzule* (luzula), etc. Le genre *jonc* renferme cent soixante-dix-neuf espèces, la plupart propres à l'Europe. Les plus généralement connues sont le *jonc maritime*, de trente centimètres de haut, le *jonc épars*, le *jonc flottant*, le *jonc articulé*, et le *jonc des jardiniers*. Les feuilles des *luzules* sont planes.

On nomme vulgairement *jonc d'Asie* et *jonc quarré*, deux espèces de *souchet*; *jonc d'eau* ou *jonc des étangs*, le *scirpe*; *jonc à coton*, la *linaigrette*; *jonc épineux*, l'*ajonc*; *jonc d'Espagne*, le *genêt d'Espagne*; *jonc faux*, le *triglochin*; *jonc fleuri*, le *butome en ombelle*; *jonc des Indes*, le *rotang*; *jonc marin*, l'*ajonc*; *jonc cotonneux*, le *tomex*; *jonc à mouches*, la *jacobée*; *jonc du Nil*, le *souchet papyrus*; *jonc odorant*, le *schœnanthe* et l'*acore*; *jonc de la passion*, la *massette*.

26. — **JONCAGINÉES**, Famille qui se compose de trois genres, le *triglochin*, le *scheuchzeria*, et le *lilæa*.

34. — **IRIDÉES** (*irideæ*), Plantes herbacées, à racines bulbifères, tubifères, ou fibreuses, à la tige nue ou revêtue de

feuilles simples, entières et alternes, aux fleurs renfermées dans des spathes membraneuses. Genres : *bermudienne* (sisyrynchium), *tigridie* ou *tigrine* (tigridia), *ferrare* (ferraria), *iris*, *vieussceuxie*, *morée*, *ixie*, *galaxie*, *diasie*, *glaïeul* (gladiolus), *safran* (crocus), etc. Parmi les iris on remarque : l'*iris d'Allemagne*, cultivé dans les jardins à cause de ses belles fleurs bleues ; et l'*iris de Florence*, dont la racine, compacte, blanche, tuberculeuse, sert pour faire les pois à cautère appelés *pois d'iris*. *Iris tigré*. *Iris rayé*. *Iris frangé*. Les *vieussceuxies* ne diffèrent des iris que parce que leurs étamines sont monadelphes. Les *ixies* sont cultivées dans les jardins à cause de l'élégance de leurs fleurs. Les *glaïeuls* ont les feuilles larges et longues, assez semblables à un glaive (*gladius*). *Glaïeul fétide*. *Glaïeul jaune* ou *iris des marais*. Le *glaïeul jaune* croît en France dans presque tous les lieux aquatiques.

On nomme vulgairement *safran bâtard* le *colchic rose* et le *carthame officinal*, avec le quel on sophistique le véritable safran : *safran des Indes*, le *curcuma* ; *safran marron*, la *canne d'Inde* ; et *safran des prés*, le *colchic d'automne*.

Du genre *pontederia* M. de Humboldt a fait la famille des PONTÉDÉRÉES.

65. — **LABIÉES** (*labiatæ*), Plantes herbacées ou ligneuses, à *tiges* quadrangulaires, à *branches* et *feuilles opposées*, à fleurs souvent bractées, opposées ou verticillées, en tête, en corymbe, ou en épi, ou solitaires, axillaires ou terminales. Pour fruit, quatre graines dépourvues de péricarpe, cachées au fond du calice persistant. Embryon sans périsperme.

Genres. 1° Deux étamines fertiles : *lycope* (lycopus), *amethystée*, *cunile*, *ziziphore* (ziziphora), *monarde*, *westeringie*, *romarin* (rosmarinus), *sauge* (salvia), *collinsone* (collinsonia). 2° Quatre étamines didynames ; levre supérieure de la corolle nulle ou très-courte : *bugle* ou *ajuga*, *germandrée* (teucrium). 3° Quatre étamines didynames : corolle à deux lèvres : *sariette* (satureia), *hyssope* (hyssopus), *chataire* ou *cataire* (nepeta), *perille*, *lavande* (lavandula), *sidéritis* ou *crapaudine*, *hystropogue* ou *hystropogon*, *menthe*, *terrette* ou *glechoma*, *hyptis*, *lamier* (lamium), *galéope* (galeopsis), *galeobdolon* (vulgairement *ortie morte jaune*), *bétoine* (betonica), *stachyde* ou *stachys*, *ballote* (ballota), *marrube* (marrubium), *cardiaque* ou *léonurus*, *phlomis*, *molucelle*, *clinopode* (clinopodium), *origan* (origanum), *thym* (thymus), *thymbra*, *mélisse* (melissa), *dracocéphale* (dracocephalum), *mélittis*, *hormin*, *plectronthe* ou *germanee* (plectbrantus), *basilic* (ocymum), *prunelle* (prunella), *cleonie* (cleonia), *prasion* ou *prasium*, etc.

L'*amétisthée* est une petite plante aux fleurs d'un bleu violet, originaire de la Sibérie. — Les *cuniles* se trouvent en Amérique. La seule propre à l'Europe est la *cunile à fleurs de thym*.—On compte huit espèces de *ziziphores*. — Les *monardes* sont propres à l'Amérique méridionale. — Les *romarins* (rosmarinus) doivent leur nom à la *rosée* qui les couvre fréquemment sur les plages maritimes, leur habitation favorite. Il n'y a que deux espèces de *romarin*. Celle qui croît spontanément dans le midi de la France est le *romarin commun* ou *encensier*, au quel on attribue la bonté du miel de Narbonne et de Mahom. *Le ramarin est une des plantes qu'on emploie avec le plus de succès dans les bains aromatiques. Le romarin, dédaigné aujourd'hui, entrait jadis dans la composition des bouquets, des chapeaux de fleurs, et s'entrelaçait dans les couronnes de myrte et de laurier. Les fleurs du romarin sont petites, d'un bleu pâle et d'une odeur suave. Il s'exhale de toutes les parties du romarin une odeur d'encens. Le romarin est l'emblème de la franchise.*—Les *sauges* sont très-communes sur tout le globe. La *sauge officinale*, haute de quarante centimètres, a des fleurs qui varient du bleu pur au pourpre foncé. On retire des feuilles une huile essentielle qui a pour base le camphre. *L'infusion de sauge est cordiale*. La *sauge orvale* ou *sclaréa*, qui croît dans les prairies et les lieux incultes, possède des vertus stomachiques et antihystériques. (On nomme vulgairement *sauge de Jerusalem*, la *pulmonaire*, plante borraginée).—Le genre *collinsone* comprend trois espèces, toutes propres à l'Amérique septentrionale. La plus connue des trois est la *collinsone du Canada*, qui se cultive dans quelques jardins botaniques.—La *sarriette des jardins*, aux fleurs petites et rougeâtres, est cultivée dans toute la France, et forme dans les parterres de petits buissons et des bordures. *Sarriette sauvage*. (On nomme vulgairement *sarriette jaune* le *mélampyre*.)—L'*hyssope officinal* est balsamique, tonique, expectorant, et sudorifique.— La *chataire commune* ou *herbe au chat* est connue par l'ardeur avec la quelle les chats la recherchent. Dès qu'ils la sentent, ils accourent, se roulent dessus et la déchirent.—La *pérille* est annuelle et se trouve dans les Indes. On la cultive dans les jardins de Paris.—La *lavande*, arbuste qui croît sur les coteaux et dans les chemins pierreux, contient une huile essentielle d'une odeur très-agréable.

connue sous le nom d'*huile d'aspic. La lavande est céphalique et vulnéraire.*— Le *hystropogue* diffère peu des menthes, des cataires, et des ballotes.— Le *lamier blanc* passe pour astringent. — Les *menthes* sont toniques, stomachiques, et antispasmodiques. *Menthe poivrée. Eau, pastilles de menthe. La menthe est l'emblême d'un amour exalté.* Une nymphe de ce nom fut adorée de Pluton, et métamorphosée en cette plante par la jalouse Proserpine. — Le *glécome hédéracée* est le type du genre glécume. On le nomme vulgairement *lierre terrestre, terrette, rondote* ou *rondette, herbe de Saint-Jean. Tisane de glécome. On prescrit les tisanes de glécome dans les catarrhes pulmonaires chroniques.*—La *bétoine officinale* est tonique, céphalique, sternutatoire, et vulnéraire.—La *ballote fétide*, appelée aussi *marrube noir*, croît en abondance dans les lieux stériles, et passe pour antispamodique, résolutive, et detersive. On emploie à Saint-Domingue, dans les bains chauds, la *ballote odorante*, dont l'odeur approche de celle de la lavande. Le *marrube blanc*, à l'odeur musquée, est un stimulant fort actif et un tonique puissant. — Le *léonure* ou *queue-de-lion*, plante qui croît principalement en Afrique, a des fleurs d'un beau rouge de feu, naissant en verticilles à l'extrémité des rameaux. L'*agripaume* est une espèce de léonure.—Le *clinopode* (du grec *klinê*, lit, et *pous*, pied) est une plante vivace et odorante, connue aussi sous le nom de *faux basilic*.—Le genre *origan*, très-voisin des thyms, comprend une vingtaine d'espèces, toutes propres à l'ancien continent. Les plus connues sont l'*origan vulgaire*, très-commun dans nos bois, le long des haies et des chemins, la *marjolaine*, et le *dictame de Crète. Les anciens ont beaucoup vanté les propriétés du dictame. Les biches blessées par les traits des chasseurs se guérissaient, dit-on, en mangeant des feuilles de dictame. Le dictame se trouve dans le midi de la France et de l'Europe. Le meilleur dictame se cueillait autrefois sur le mont Ida.* Le mot et la chose sont en bonne odeur auprès des poètes modernes, qui l'emploient au figuré comme synonyme de remède, de baume, etc.

Mal affreux qui toujours s'accroît, mal sans espoir,
Supplice de damne, torture insupportable,
Dont l'unique remède est en votre pouvoir;
Dont seul peut le guérir ce merveilleux *dictame*
Emané d'un soupir, d'un mot de votre cœur,
D'un rayon de vos yeux, d'un parfum de votre âme,
Et, comme une eau du ciel, verse sur ma douleur.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

La *marjolaine* s'emploie en medecine *comme céphalique, stomachique*, etc. *La marjolaine a pour emblême,* TOUJOURS HEUREUX. Si l'on en croit Pline, un officier de la maison de Cynire, roi de Chypre, chargé du soin des parfums, eut le malheur de casser des vases commis à sa garde. Il en eut tant de chagrin, qu'il en sécha de douleur. Les dieux le changèrent en *marjolaine*. D'autres assurent que c'est Vénus qui fit naître cette fleur sur les bords du Simoïs. La *marjolaine* rétablit, dit-on, l'odorat quand on l'a perdu. — Les *thyms* sont de très-petites plantes formant de jolies touffes toujours vertes, aux racines vivaces et rampantes, donnant naissance à des tiges grêles, divisées en anneaux nombreux, couvertes de feuilles simples, lancéolées, opposées. Les fleurs sont réunies en groupes terminaux ou placées à l'aisselle des feuilles. Ces fleurs sont violacées ou légèrement empourprées. *Le thym répand une odeur aromatique très-agréable. Le thym est très-commun sur les collines exposées au soleil. Les abeilles sucent le thym. Des bordures de thym. Fleurs de thym. Bouquets de thym. Les fleurs de thym, distillées dans l'eau de vie, donnent une liqueur préférable à l'eau de lavande. Eau de thym. Les cuisiniers emploient le thym avec les autres herbes fines, pour relever la saveur des viandes et des poissons. Le thym est très-recherché des animaux herbivores qui le mangent avec plaisir. Thym commun. Thym serpolet*, ou *thym sauvage, serpylliaire, pillolet. Les lapins et les moutons qui se nourrissent de serpolet ont ordinairement meilleur goût que les autres.* Les Grecs regardaient le *thym* comme le symbole de l'activité. Les dames autrefois brodaient sur l'écharpe de leurs chevaliers une abeille bourdonnant autour d'une branche de *thym. Le parfum du thym fortifie le cerveau et rend aux vieillards de l'énergie et de la souplesse.* On nomme *thym blanc la germandrée. Germandrée petit chêne ou chamædris. Germandrée aquatique* ou *scordium. Les germandrées sont stomachiques, fébrifuges, et vermifuges. La germandrée scordium exhale une forte odeur d'ail. Les germandrées habitent les lieux secs et incultes de l'Europe.* La *germandrée petit chêne* est ainsi nom-

mée sans doute à cause de la forme de ses feuilles, qui ont quelque ressemblance avec celles du roi des forêts. Ses fleurs sont d'un rose tendre. Elle a pour emblème, PLUS JE VOUS VOIS, PLUS JE VOUS AIME.

A MADAME LOUISE DE W.,

En lui offrant un bouquet de Germandrées.

Plus on vous voit, plus on vous aime.
Vous êtes un ange du ciel,
Un trésor de vertus, un rayon de Dieu même,
Tout brillant d'un charme suprême,
Et des plus tristes jours faisant des jours de miel;
Belle, belle surtout d'une beauté divine,
Qui fait que devant vous, douce et charmante fleur,
Tout front se découvre et s'incline,
Et qu'il n'est pas un noble cœur
Qui ne fasse pour vous mille vœux de bonheur;
Car je dis la vérité même :
Plus on vous voit, plus on vous aime.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

— Les *thymbras* ont une odeur approchant de celle du thym et les mêmes propriétés médicales.—Les *mélisses* se rapprochent beaucoup des thyms et des origans. *Mélisse officinale. Mélisse calament.* La *mélisse officinale,* à tige droite, rameuse, haute de cinq à six pieds; aux feuilles ovales, cordiformes, dentées; aux fleurs blanches, verticillées, répand une odeur analogue à celle du citron; ce qui lui a fait donner les noms de *citronnelle* et *herbe au citron. Eau de mélisse* ou *des carmes.* La *mélisse calament* a des fleurs purpurines ou blanchâtres, tachetées de violet.— Les *dracocéphales* ont beaucoup de rapport avec les mélisses. Ces plantes sont ainsi nommées (en grec *drakôn,* dragon, *képhalé,* tête) à cause de l'irrégularité de leur corolle, dont l'orifice enflé offre une certaine ressemblance avec la tête du saurien appelé *dragon.* Les *dracocéphales moldaviques* ou *mélisses de Moldavie* sont très-réputées en médecine. L'infusion théiforme de leurs feuilles est recommandée dans les maladies de langueur et les affections spasmodiques. *Prunelle commune. Prunelle à grandes fleurs.*

48.—**LAURINÉES, LAURIERS** (*Laurinæ, lauri*), Plantes ligneuses, arbres ou arbrisseaux, aux feuilles entières, ovales, persistantes, etc. Le fruit est une drupe a noyau monoloculaire et monosperme. Genres : *laurier* (laurus), *hernandier* (hernandia), *virollier* (virolla), *muscadier* (myristica). La cannelle du commerce est fournie par une espèce de laurier qu'on nomme *cannelier* (*laurus cinnamomum*). Le *cinnamome,* cet aromate dont parle l'Écriture, est en effet présumé le même que la *cannelle.* Une autre espèce, le *camphrier* (*laurus camphora*), donne la substance connue sous le nom de *camphre.* Une quatrième, le *sassafras,* est employée en médecine comme sudorifique. Le fruit de l'*avocatier* (laurus persica), de la grosseur d'une poire et d'un violet pourpre, a une chair épaisse et succulente, d'un goût approchant de celui de la noisette et de l'artichaut. *Le bois du laurier est dur et élastique. Laurier franc* ou *laurier commun. Chez les anciens, le laurier était consacré a Apollon. On donnait des couronnes de laurier aux vainqueurs, aux poètes.* Les *muscadiers* sont pour la plupart de très-grands arbres, à cime étalée et touffue, propres aux régions intertropicales. *Muscadier aromatique. Muscadier à suif. La muscade est le fruit du muscadier aromatique.* L'usage de la muscade fut quelque temps interrompu en France, et voici à quelle occasion. Les ragoûts servis à Louis XIV, la veille du jour où il fut attaqué de la petite vérole, étaient assaisonnés de muscade. L'odeur de la muscade, qui lui revint en vomissant, lui déplut fort. Il prit le plus grand dégoût pour cette épice, qui fut reléguée dans les tables obscures. Les gens comme il faut ne purent plus sentir la muscade, en entendre parler même, sans être provoqués au vomissement. Trente ans après, l'estomac du roi s'étant réconcilié avec la muscade, elle devint plus à la mode que jamais. O vils courtisans, gens sans humeur et sans bonneur! Et le Journal des Débats qui se plaint qu'il n'y ait plus en France de courtisans! Ne voudrait-il pas nous ramener au temps où le gouverneur d'un jeune roi, montrant à son élève, du haut d'un balcon, la foule immense qui se pressait pour voir sa personne royale, lui donnait cette utile leçon : « *Sire, tout ce peuple est à vous; il n'a rien qui ne vous appartienne; vous êtes le maître absolu de tout ce que vous voyez.* » Rendons justice à Louis XIV. Qu'après avoir été élevé de cette manière, il n'ait pas été un tyran, voilà ce qu'on ne saurait assez admirer.

Le genre *muscadier* constitue maintenant la famille des MYRISTICÉES de Richard.

On nomme vulgairement *laurier alexandrin,* le *fragon; laurier à languette,* le *fragon hypoglosse; laurier amandier, laurier au lait, laurier de Trébisonde,* le *laurier cerise; laurier de Mississipi,* le *cerisier de la Caroline; laurier épineux,* le *houx; laurier épurge,* la *lauréole; laurier grec,* l'*azédarach; laurier nain,* le *vaccinium; laurier de Portugal,* le

prunier de ce pays; *laurier rose des Alpes*, le *rosage des Alpes*; *laurier rouge*, un *franchipanier*; *laurier Saint-Antoine*, l'*épilobe*; *laurier sauvage*, le *myrice à cyre*; *laurier tulipier*, les *magnolias*.

Le *laurier rose*, qu'on nomme encore *nérion* ou *nérium*, *laurelle*, et *laurose*, appartient à la famille des *apocynées*. On donne le nom de *laurier tin* à une espèce de *viorne*.

152. — **LÉGUMINEUSES** (legumineæ), Plantes herbacées ou ligneuses à tiges frutescentes ou arborescentes, quelquefois sarmenteuses,—ou herbacées, grimpantes ou rampantes; à feuilles alternes, composées, articulées, stipulées; à fleurs pédonculées, solitaires et axillaires. Le fruit est ordinairement une gousse ou *légume*. —

Genres. I. Corolle régulière, quelquefois nulle; étamines distinctes: *acacia* ou *acacie*, *mimosa* ou *mimeuse*, *schrankie* ou *schranke* (schrankia), *février* (gleditsia), *gymnoclade* (gymnocladus), *caroubier* (ceratonia), *tamarinier* (tamarindus), *parkinsone* (parkinsonia), (schotia), *casse* (cassia), (spandoncea), (hoffmanseggia), *moringa* ou *ben*, *campêche* (hœmatoxylum), (adenanthera), *poincillade* ou *fleur de paon*, *fleur de paradis* (poinciana), (cæsalpina), *guillandina*, *courbaril* ou *hymenæa*, *bauhinie* (bauhinia). II Corolle papilionacée; étamines distinctes; légume bivalve à une loge. *Gainier* ou *arbre de Judée* (cercis), *anagyre* (anagyris), *sophore* (sophora), *podalyre* (podatyria), *virgilie* (virgilia), *chorizème* (chorizema), *pultenée* (pultenæa), *viminarie* (viminaria), *sphérolobe* (sphærolobium), *oxylobe* (oxilobium), *eutaxie* (eutaxia), *Callistachis*. III. Corolle papillonacée: dix étamines monadelphes ou diadelphes; légume bivalve à une loge. *Ajonc* (ulex), *platylobe* (platylobium), *borbonie* borbonia), *genêt* (genista), *spartium*, *cytise* (cytisus), *crotalaire* (crotalaria), *goodia*, *rafnie*, *lupin* (lupinus), *bugrane* (ononis), *arachide* (arachis), *ébénier* (ebenus), *anthyllis*, *dalea*, *psoralier* (psoralea), *mélilot* (melilotus), *trèfle* (trifolium), *luzerne* (medicago), *trigonelle* (trigonella), *lotier* ou *lotus*, *dolic* (dolichos), *haricot* (phaseolus), *érythrine* (erythrina), *clyture* (clytoria), *glycine* (glycine), *abrus*, *amorphe* ou *amorpha*, (piscidia), *robinier* (robinia), *baguenaudier* (colutea), *lessertia*, *phaca*, *oxytropis*, *astragale* (astragalus), (biserula), *réglisse* (glycyrrhiza ou rrhizon), *galéga*, *indigotier* (indigofera), *gesse* (lathyros ou lathyron), *pois* (pisum), *orobe* (orobus), *vesce* (vicia), *fève* (faba), *ers* (ervum), *pois chiche* (cicer). IV. Légume articulé; articulations monospermes. *Scorpiure* (scorpiorus), *ornithope* (ornithopus), *hippocrèpe* (hippocrepis), *coronille* (coronilla), *sainfoin* (hedysarum), *flémingie* (flemingia), *agati* (æschinomene). V. Corolle papillonacée; légume capsulaire, à une loge, ordinairement monosperme, ne s'ouvrant pas: *Dalberge*, (dalbergia), (geoffræa), *ptérocarpe* (pterocarpus), *sécuridaca*.

Cette famille, la plus nombreuse du règne végétal, renferme au moins trois mille espèces, que les botanistes ont divisées en onze sections, pour en faciliter l'étude.

I. Sophorées: *sophora*, *virgilia*, *myrospermum*, etc. II. Lotées: *ulex*, *genista*, *lotus*, *trifolium*, etc. III. Hédysarées: *coronilla*, *hedysarum*, etc. IV. Viciées: *vicia*, *faba*, *ervum*, etc. V. Phaseolées: *physeolus*, *abrus*, *apios*, etc. VI. Dalbergiées: *pterocarpus*, *brya*, etc. VII. Swartziées: *swantzia*, *baphia*. VIII. Mimosées: *mimosa*, *acacia*. IX. Geoffrées: *geoffræa*, *arachis*, etc. X. Cassiées. *cassia*, *cercis*, etc. XI. Détariées: *detarium*, *cordilla*, etc.

L'*acacia catéchu* (prononcez *ku*). produit le *cachou*, substance brune, concrète et astringente, dont on fait de petits grains et des pastilles agréables au goût. *Cachou ambré*. *Cachou à la rose*. La *gomme arabique* et la *gomme du Sénégal* sont aussi le produit de deux espèces d'*acacias*. On nomme improprement *acacias* quelques espèces de robiniers cultivés, tels que le robinier à fleurs roses et le robinier visqueux. L'*inga*, le *prosopis*, sont des espèces d'acacias, dont on a fait deux genres différents. Le genre *mimeuse* ou *mimosa*, type de la tribu des mimosées, renferme des herbes et des arbrisseaux propres à la zone torride, et remarquables par les mouvements singuliers qu'ils opèrent et qui leur ont fait accorder un sentiment d'animalité. L'espèce la plus connue est le *mimosa pudica* ou *mimeuse pudique*, vulgairement appelée *sensitive*, à la tige herbacée, annuelle, hérissée d'aiguillons, aux fleurs d'un violet clair, cultivées chez nous en serre chaude. Une égratignure, la chaleur, le froid, les agents chimiques ont sur elle une action évidente et remarquable par les phénomènes d'irritabilité qu'elle présente.—Les *schrankies* sont des espèces de *mimeuses* qui diffèrent des autres en ce que leur gousse a quatre valves. —Le *gymnoclade* ou *chicot du Canada* est un arbre haut de dix à vingt mètres, dont les gousses lisses, larges, oblongues, épaisses, d'un rouge brun, renferment des graines globuleuses, dures et grises, qui peuvent remplacer le café.— Le *tamarinier* est un arbre élevé, qui croît naturellement dans les pays chauds, et dont les gousses grosses comme le pouce et longues comme le doigt renferment une pulpe purgative et astringente. L'arbre et le fruit s'appèlent aussi *tamarin*.—*Parkinsone épineux*. Le *parkinsone épineux* est un bel arbrisseau, dont on se sert fréquemment aux Antilles pour former des haies, des clôtures, non seulement très-solides, mais inappréciables surtout par le charmant aspect qu'elles présentent, étant couvertes de fleurs en tout temps. *Les fleurs des parkinsones ont une odeur suave*.—Les *casses* ou *cassiers* sont des plantes qui resserrent leurs feuilles le soir et les étalent chaque matin. Les deux espèces d'usage en médecine sont la *casse purgative* ou *canéficier*, et la *casse d'Italie*, qui toutes deux purgent bien. La première porte vulgairement le nom de *casse en bâton*, à cause de ses gousses noirâtres, cylindriques, longues d'un mètre, et quelquefois plus. La pulpe qui entoure les graines est la seule partie employée en médecine.

(On nomme vulgairement *cosse*, le *chêne rouvre*; *casse*

aromatique ou *en bois*, une espèce de *cannelier*; et *casse giroflée*, une autre espèce de *cannelier*.)

Le *séné*, arbrisseau qui croît dans le Levant, est une espèce de casse, dont les feuilles, que l'on nomme aussi *séné*, sont employées comme purgatives. *Un gros de séné. Infusion de séné. Se purger avec du séné. Follicules de séné*, L'enveloppe de la semence du séné. *Les follicules du séné ne purgent pas aussi puissamment que les feuilles.* Prov. et fig., *Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné*, se dit en parlant de deux personnes qui se font mutuellement des concessions, qui ont l'une pour l'autre des complaisances intéressées. Cela se dit ordinairement en mauvaise part ou pour plaisanter. Le *séné d'Amérique* est la *casse de Maryland*. Le *séné bâtard* ou *émérus* est la *coronille des jardins*; le *séné d'Europe* ou *faux séné*, le *baguenaudier*. Ces plantes sont ainsi nommées parce qu'elles ont des vertus analogues à celles du séné d'Orient. Voyez plus bas *coronille* et *baguenaudier*. Le nom de *séné* se donne encore vulgairement à quelques autres plantes chez qui les feuilles ont une saveur âcre et dont les semences sont purgatives. Le *séné des prés* est *la gratiole commune*; le *séné des provençaux* est la *globulaire turbith*.— Le *moringa* est un arbre de moyenne grandeur, dont les graines, de la grosseur d'une noisette, vulgairement appelées *noix de ben*, fournissent une huile sans odeur, qui a la singulière propriété de ne pas rancir en vieillissant. Son bois passe pour diurétique. — On connaît quatre espèces de *poincillades*, toutes propres aux régions les plus chaudes de l'Inde et du continent américain. La *poincillade élégante* est un charmant arbrisseau, dont le bois jaune, revêtu d'une écorce grisâtre, jouit d'une bonne réputation pour la teinture. La *poincillade* se nomme vulgairement *fleur de paon, fleur de paradis, œillet d'Espagne*. — La *guilandine* est une plante qui a été consacrée par Linné à la mémoire de Melchior Guilandino, professeur de botanique à Padoue. Le *courbaril* ou *hyménée de Cayenne* est un arbre résineux fort utile. « C'est de son tronc et de ses branches que découle la *résine animée occidentale*, substance concrète, friable, inflammable, soluble dans l'alcool, d'un blanc jaunâtre, d'une odeur aromatique douce, d'une saveur âcre; elle est employée dans quelques préparations pharmaceutiques, comme le copal et le tacamahaca. Les gousses du courbaril renferment une pulpe farineuse d'une odeur aromatique et de la saveur du pain d'épice. Son bois, d'un beau rouge et susceptible d'un poli parfait, est très-recherché des ébénistes. » (Ch. St-Laurent.) L'*hyménæa* est ainsi nommé, parce que, dans cette plante, les feuilles sont composées de deux folioles, et peuvent être regardées ainsi comme une image de l'union conjugale. — La *bauhinie cotonneuse* est regardée comme un excellent vermifuge, et ses racines pilées sont appliquées avec succès sur les tumeurs scrofuleuses. — L'*anagyre* est aussi nommé *bois puant*, à cause de l'odeur fétide qu'exhalent son écorce et ses feuilles quand on les presse. C'est un arbrisseau d'un mètre et demi, qui vient dans les lieux montueux de nos départements méridionaux et de l'Espagne. *Les feuilles de l'anagyre sont émétiques et purgatives. A petites doses et grillées comme le café, les graines de l'anagyre sont bonnes contre les vapeurs.*—Les *sophores* sont des arbres hauts de douze à vingt mètres, d'un beau port, les quels ont été exportés de la Chine en 1747. *Le fruit des sophores est une gousse charnue et pendante, renfermant des semences noires et luisantes semblables au haricot.* Le bois du *sophore du Japon*, dur, jaune, uni, compacte, est propre à l'ébénisterie. Ses feuilles sont purgatives, et ses racines, douces et sucrées, s'emploient comme adoucissantes. Les *podalyrias* diffèrent très-peu des sophores. Il en est de même des *virgilias* ou *virgiles*.— Les *choryzêmes* sont tous originaires de la Nouvelle-Hollande, ainsi que les *pulténées* et les *viminaries* ou *daviésies*.— Le *sphérolobe* est cultivé dans les orangeries. L'*oxylobe* est un arbrisseau à fleurs rouges réunies deux ou trois ensemble à l'extrémité des rameaux. Le *callistachis*, arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, a des fleurs jaunes disposées en grappes serrées au sommet de la tige. — L'*ajonc* est un arbuste épineux, très-rameux, à feuilles simples, roides, hérissées d'épines, à fleurs jaunes. Le *jonc marin*, ou *genêt épineux*, ou *sainfoin d'hiver, est une espèce d'ajonc. Faire des fagots d'ajonc pour chauffer le four. Les jeunes pousses de l'ajonc servent à nourrir les bestiaux.*—Les *platylobes*, originaires de la Nouvelle-Hollande, sont cultivés dans nos jardins. — Le *genêt* est un arbrisseau

aux feuilles alternes et aux fleurs papillonacées. *Genêt d'Espagne. Les fleurs, jaunes, du genêt d'Espagne passent pour diurétiques. Dans les Cévennes, on cultive le genêt d'Espagne pour en retirer une filasse dont on fait des toiles. Genêt des teinturiers.* Le *genêt des teinturiers* ou *genestrole*, haut d'environ un mètre, fournit une couleur jaune très-solide. *Genêt commun*, ou *genêt à balais. Balai de genêt. Genet à fleurs blanches. Genêt monosperme. Genêt effilé.* Les *spartions* diffèrent peu des genêts. — Le genre *cytise* est composé d'arbres et d'arbrisseaux aux fleurs jaunes ou pourpres et disposées en grappes ou en épis. La plus belle espèce est le *cytise aubours* (cytise des anciens), arbre de cinq mètres, qui se cultive comme plante d'ornement. *Les semences du cytise aubours sont vomitives et purgatives.* Son bois élastique, très-dur, veiné de noir et de blanc, est susceptible d'un beau poli. Les anciens en faisaient des arcs. On le nomme aussi *faux ébénier. Cytise blanc. Cytise tomenteux. Cytise pourpre. Cytise des Alpes*, ou *faux ébénier. Un bouquet de cytises.*—Les *crotalaires* sont des plantes annuelles ou vivaces, herbacées ou ligneuses. La *crotalaire pourpre*, arbrisseau de quatre mètres de hauteur, originaire du Cap, a été apportée en France en 1792. Le *goodia*, arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, est cultivé dans les jardins. Les *rafnies* diffèrent peu des *crotalaires* et des *goodias.*—Le genre *lupin* renferme vingt-quatre espèces, aux tiges droites, aux feuilles alternes disposées en éventail, aux fleurs grandes, blanches, bleues, roses, ou jaunes, disposées en épis terminaux autour d'un axe commun. Les graines du *lupin blanc* fournissent une des quatre farines résolutives. *Farine de lupin. Frais, le lupin offre aux animaux un excellent pâturage. Le lupin était autrefois l'aliment favori des philosophes grecs.* — Le genre *bugrane* comprend un grand nombre d'espèces, dont la plus connue est la *bugrane des champs*, vulgairement appelée *arrête-bœuf*, à cause de ses racines traçantes qui font souvent obstacle à la charrue. *L'arrête-bœuf est quelquefois épineux.* Sa racine est comptée par les médecins au nombre des cinq racines apéritives mineures, mais on ne s'en sert guère qu'en hippiatrique. D'autres espèces, telles que la *bugrane élevée*, la *bugrane queue-de-renard*, etc., servent à l'ornement des jardins.— L'*arachide*, originaire des tropiques, a toute l'utilité de l'olive et de la pomme de terre. *Les graines de l'arachide fournissent une huile limpide, claire, inodore, moins grasse que l'huile d'olive, et qui rancit difficilement. A mesure que les gousses succèdent aux fleurs, dans l'arachide, elles entrent dans la terre pour achever leur maturité, ce qui leur a fait donner le nom de Pistache de terre.* L'arachide prospère en France, en Italie, et en Espagne. — L'*ébénier d'Orient* est l'*acacia* du Malabar. On donne le nom d'*ébénier* à plusieurs arbres qui produisent de l'*ébène.* —Les *anthyllis* ont des fleurs ramassées en paquets terminaux ou axillaires. Les *daléas* diffèrent des *psoraléas*, avec les quels on les avait confondus, par la structure de leurs corolles. *Les fleurs des daléas sont blanches, bleues*, ou *rouges.* — Le *mélilot*, très-recherché des bestiaux, a beaucoup de rapports avec la luzerne et le trèfle. *Mélilot blanc. Mélilot commun* ou *officinal. Les feuilles du mélilot sont résolutives et émollientes. Mélilot bleu. Mélilot houblonné* ou *petit trèfle jaune.* Les Anglais le nomment *timothy. Les mélilots viennent sans culture dans les blés, les avoines, etc.*— On compte plus de cent vingt espèces de *trèfles*, entre autres: le *trèfle rampant*, qui sert à former des gazons toujours verts et qui a les fleurs blanches ; le *trèfle rouge*, admis dans les jardins, à cause de la belle couleur rouge de ses corolles, disposées en épis gros et allongés; le *trèfle fraisier*, dont la fleur est d'un rouge pâle, et dont le calice renflé présente l'aspect d'une fraise; le *trèfle blanc*, très-commun dans les prairies ; le *trèfle des prés*, qui est le plus généralement cultivé ; le *trèfle incarnat* ou *Farouch*, aux fleurs terminales, rouges, et allongées. Cette dernière espèce est très-précoce et annuelle. *C'est une bonne herbe pour les chevaux que le trèfle* (Acad.). *La graine de trèfle, noire et luisante, fournit une belle couleur jaune, employée dans les manufactures à divers usages.* La *luzerne* ressemble beaucoup au trèfle. *Semer, couper de la luzerne. Un champ de luzerne. C'est avec les racines de la luzerne qu'on fait des brosses à dents, colorées avec de l'orcanette, et parfumées à l'ambre ou à la vanille.* On compte une vingtaine d'espèces de *trigonelles*. Le *fenugrec* est une plante du genre trigonelle,

dont les graines sont émollientes et laxatives. *En Égypte, on mange en salade les jeunes tiges du fenugree, et la graine se met en purée.* Cette plante porte les noms vulgaires de *sénégré, sénégrain, graine joyeuse.—Lotier comestible. Lotier corniculé.* — Les *dolics ressemblent aux haricots.* Le *dolic d'Égypte* produit des graines plus agréables que nos haricots, et très-nourrissantes. *Dolic de la Chine.* Ses semences sont blanches et bonnes à manger. *Dolic bulbeux.* Sa racine a la saveur des navets. *Dolic ligneux.* C'est un arbrisseau de l'Inde dont on mange les gousses encore vertes. *Dolic-cattang. Le dolic-cattang est l'aliment le plus en usage aux Indes orientales après le riz.*—Les *haricots* sont des plantes herbacées, annuelles, volubiles, grimpantes, dépourvues de vrilles, aux feuilles alternes, ternées, aux fleurs disposées en grappes. *Le fruit du haricot est une gousse oblongue, bivalve, renfermant un grand nombre de graines réniformes et farineuses. Il y a plusieurs espèces de haricots. Semer des haricots. Quand les haricots sont en fleur. Haricot commun. Haricots grimpants. Haricots nains. Haricots multiflores. Le haricot multiflore, originaire de l'Amérique méridionale, est cultivé comme plante d'agrément. Haricots verts,* Gousses de haricots encore vertes et assez tendres pour pouvoir être mangées. *Assaisonner des haricots verts.* — Les graines de l'*érythrin corail* (*bois immortel*), rouges, luisantes, et marquées d'une tache noire, servent à faire des colliers, des chapelets, des bracelets.—La *clitore de Ternate*, originaire de l'Inde, est cultivée comme plante d'agrément. La *glycine frutescente* est une plante originaire de la Caroline, dont on fait des treillages et des berceaux. *Glycine tubéreuse. Glycine tomenteuse. Glycine de la Chine. Glycine à deux taches.*—Les graines rouges, tachetées de noir, de l'*abruze*, servent à la toilette des Américaines. Ses racines servent en Amérique aux mêmes usages que chez nous la réglisse.—L'*amorphe* ou *amorpha* est un arbrisseau de la Caroline, dont la racine pelée passe pour guérir les maux de dents. L'*amorpha fruticeux*, appelé aussi *indigo bâtard*, se cultive dans nos jardins. Ses fleurs, en long épi pourpre et violet, sont d'un aspect agréable. — L'espèce de *robinier* connue sous le nom de *faux acacia* est un bel arbre de quatorze à vingt mètres de haut, recherché pour l'élégance de son feuillage et le parfum de ses fleurs blanches ou roses, disposées en grappes. — Le *baguenaudier ordinaire*, arbrisseau très-commun dans nos bosquets, a les feuilles composées de neuf à onze folioles, ovales, un peu échancrées au sommet. Les fleurs sont jaunes. Le fruit, qu'on nomme *baguenaude*, est une gousse vésiculeuse, qui éclate avec bruit lorsqu'on la presse entre les doigts. *Baguenauder*, c'est s'amuser, comme les enfants, à faire claquer des baguenaudes en les crevant, et par extension, s'amuser à des choses vaines et frivoles. *Il ne fait que baguenauder.* On nomme *baguenaudier*, celui qui baguenaude. *C'est un vrai baguenaudier.* — Les *lessertics* sont des plantes herbacées du cap de Bonne-Espérance, aux feuilles pennées, avec impaire ; aux fleurs purpurines et disposées en grappes penchées. Les *phaeas* et les *oxytropis* diffèrent peu des baguenaudiers et des astragales. Le genre *astragale* renferme plus de cent cinquante espèces, dont quelques unes sont utiles par les sucs gommeux qui en découlent. — La racine de *réglisse* est d'un grand usage en médecine dans les tisanes pectorales. *Mettre de la racine de réglisse* ou simplement *de la réglisse dans une tisane. Réglisse en bâton. La réglisse est adoucissante. Jus de réglisse,* Le suc de cette racine, préparé, soit en blanc, soit en noir. *Du jus de réglise anisé. Un bâton de jus de réglisse.* (Réglisse, en latin *glycyrrhiza*, vient du grec *glukus*, doux, et *rhiza*, racine).—Le *galéga officinal*, connu aussi sous les noms de *faux indigo, lavanèse*, et *rue de chèvre*, est une plante aromatique, sudorifique, et alexitère. Elle croît en France et en Italie ; on en mange les feuilles cuites ou en salade. Les *indigotiers* croissent la plupart dans la zone équatoriale. *La matière colorante qu'on nomme indigo se tire des feuilles et des tiges de certains indigotiers. Indigotier franc* ou *anis. Indigotier des Indes. Indigo* est souvent synonyme d'indigotier. *Culture de l'indigo.* — Nous possédons en France quatre espèces de *pois :* le *pois commun*, le *pois cultivé*, le *pois gris*, le *pois maritime*, et le *pois à bouquets*. *Ramer des pois. Pois ramés. Pois sans cosse* ou *pois goulus*, Pois dont la cosse est tendre et se mange.

On nomme *pois de sept ans, pois d'Angola, du Congo*, les fruits du cytise de l'Inde : *pois vivaces. pois grecs. pois*

de senteur, pois à bouquet, pois au lièvre, les fruits de plusieurs espèces de gesses, etc.

Le genre *orobe* se compose d'une quarantaine d'espèces dont dix-neuf se trouvent en France. *L'orobe tubéreux* a une racine pourvue de sept à huit tubérosités grosses comme une noisette et qu'on mange cuites dans l'eau. Les montagnards de l'Écosse en retirent une boisson rafraîchissante et fortifiante.—La *vesce* est une plante à fourrage, dont le grain est rond. *Un fagot, une botte de vesce.* Les *fèves*, originaires de l'Afrique et de la Perse, produisent des semences alimentaires. La *fève des marais* ou *fève vulgaire* a les feuilles ailées, ovales, épaisses, d'un vert foncé ; elle porte des fleurs blanches, tachées de noir, aux quelles succèdent des gousses épaisses, renflées, contenant deux ou quatre semences grandes et oblongues. Ses variétés sont la *fève de Windsor* ou *ronde d'Angleterre*, abondant dans le midi de la France; la *fève julienne* ou *petite fève du Portugal ;* la *fève naine* ou *à châssis ;* la *fève à longues gousses*, et la *fève verte. Semer des fèves. Un champ de fèves.* La *fève, gourgane*, ou *féverole*, ou *fève des champs, de cheval, de galérien*, a des graines allongées, cylindriques, âpres et dures, qu'on torréfie, en Allemagne, pour en faire une sorte de café et du chocolat. Ses jeunes pousses se mangent en guise d'épinards. Sa tige fournit une bonne filasse, de la bière, et de l'alcool.

On nomme vulgairement *fève à cochon*, la *jusquiame commune ; fève de loup*, l'*ellébore puant ; fève de Malac* ou *de Malodon*, l'*acajou à pommes ; fève de mer*, le *haricot commun ; fève de senteur*, le *lupin de Sicile ; fève épaisse*, l'*orpin ; fève lovine*, le *lupin blanc ; fève marine*, le *cotylet* et l'*acacia ; fève à visage*, une espèce de *haricot coloré ; fève de Bengale*, le fruit du *mirobolan citrin ; fève de Carthagène*, le fruit du *béjuque ; fève de trèfle* ou *de terre*, le fruit du *bois puant ; fève douce*, les fruits de la *casse* et du *tamarin ; fève du diable*, la graine du *câprier ; fève tête de nègre*, les semences du *dolic. Fève de Saint-Ignace, fève des Jésuites*, ou *vomiquier*, est le nom d'un fruit fourni par un arbrisseau des Indes orientales et de la famille des apocynées. On nomme *fève de Tonka* la graine d'un arbre de la Guyane nommé *coumarou*.

Ers hérissé. Les graines alimentaires appelées *lentilles* sont produites par une espèce d'ers. Le *pois chiche*, dont la gousse sert d'aliment aux hommes dans tous les pays qui bordent la Méditerranée, n'est employé dans le Nord que comme fourrage. Les cafetiers substituent sa graine au café. Le genre *scorpiure* renferme des plantes herbacées, vulgairement appelées *chenillettes*, parce que leurs fruits, hérissés, écailleux, ressemblent à de petites chenilles roulées sur elles-mêmes. *L'ornithope*, genre de la tribu des coronillées, renferme des plantes herbacées, européennes, aux fleurs petites, blanches ou roses, peu nombreuses. Ce genre ne renferme que deux espèces, dont la plus connue est l'*ornythope nain* ou *pied-d'oiseau*, cultivé comme fourrage dans le Portugal. Les *hyppocrépe* ou *hippocrépides* sont des herbes à feuilles ailées avec impaire, stipulées, et à fleurs axillaires. Le genre *coronille*, type de la tribu des *coronillées*, se compose de plantes herbacées, à fleurs jaunes, roses, blanches ou pourpres, disposées en couronne. A la tribu des coronillées appartiennent le *caroubier*, le *fèvier*, la *poinciliade*, etc. Les *caroubiers* sont des arbres toujours verts, haut de huit à dix mètres, dont la cime, étalée comme celle du pommier, est garnie d'un grand nombre de branches tortueuses, irrégulières, souvent pendantes. Ses feuilles sont coriaces, luisantes, d'un vert bleuâtre, servant, à cause du principe astringent qu'elles renferment, à la préparation du cuir, en guise de *tan*. Ses fleurs sont d'un pourpre foncé. Le fruit est une gousse nommée *caroube*, dont on retire une excellente eau de vie, et qu'on fait entrer dans les préparations pharmaceutiques. Les *fèviers* sont originaires de la Chine et de l'Amérique septentrionale.—Le genre *sainfoin* comprend plus de deux cents espèces. Le *sainfoin commun*, ou *esparcette*, est employé à former des prairies artificielles. *Sainfoin d'Espagne* ou *à bouquets. Sainfoin alhagé*, L'*agoul* des Arabes. C'est un buisson épineux et rabougri, qui exsude, durant les chaleurs de l'été, par ses branches et ses feuilles, un suc blanc concret, d'une saveur sucrée, que les Asiatiques font entrer dans leurs aliments. *Sainfoin oscillant.* Le sainfoin oscillant, originaire des bords du Gange, est remarquable par l'oscillation perpétuelle des deux petites folioles, qui, de chaque côté du pétiole, accompagnent la grande foliole impaire, et par la contraction de cette dernière, qui se baisse dès que les rayons solaires ne parviennent plus jusqu'à elle. Le *sainfoin commun* se nomme aussi vulgairement *foin de Bourgogne. Cette terre est sèche et légère, il faut y semer du sainfoin* (ACAD.). *Le sainfoin échauffe la bouche des chevaux (Id.).* Le genre *flémingie*, établi

aux dépens des sainfoins, est le même que celui auquel on a successivement donné les noms de *lourée, christie, moghamie, ostryadion.* Les *dalberges* sont des arbrisseaux à fleurs axillaires, disposées en grappes ou en épis. Le *dalbergia à gousse ovale* a le bois rouge, et sa racine laisse couler, par incision, un suc résineux qui est la *gomme laque* du commerce. Il croît à Surinam dans les lieux humides. — Le genre *ptérocarpe* renferme vingt-deux espèces d'arbres et d'arbrisseaux exotiques, dont douze croissent dans les diverses parties de l'Amérique du Sud et dix en Afrique et en Asie. Sous le nom de *bois de santal,* l'écorce d'une espèce de *ptérocarpe* fournit à la teinture une couleur rouge assez belle, et sous celui de *bois hérisson,* donne la gomme appelée *kino. Couleur de santal. Un étui de bois de santal.* Le *ptérocarpe santal* s'emploie, en Orient, dans les constructions. Son bois compacte, rouge, remarquable par ses fibres, tantôt droites, tantôt ondées, et susceptible d'un beau poli, répand une odeur suave.—Les *sécuridacas* sont des arbres de moyenne grandeur ou des arbrisseaux grimpants, à feuilles alternes, simples, munies de stipules, à fleurs disposées en épis axillaires ou terminaux. Le *sécuridaca à tige volubile,* qu'on trouve aux Antilles, passe pour un des plus puissants anti-siphilitiques de nos colonies.

« Les sauvages de l'Amérique ont consacré l'*acacia* aux chastes amours. » (A. Mart.)

« La *luzerne* occupe pendant long-temps le même terrain ; mais quand elle l'abandonne, c'est pour toujours. Voilà sans doute pourquoi on en a fait l'emblème de la vie. — Rien n'est plus charmant qu'un champ de luzerne en fleur. Il se déroule aux yeux comme un long tapis vert glacé de violet. Chérie du cultivateur, cette plante lui prodigue d'abondantes récoltes, sans en exiger aucun soin. On la fauche, elle renaît. A son aspect, la génisse se réjouit. Aimée de la brebis, elle fait en même temps les délices de la chèvre et la joie du cheval. Originaire de nos climats, ce doux présent nous vient immédiatement du ciel. Nous le possédons sans efforts, nous en jouissons sans attention, sans reconnaissance. Souvent nous lui préférons une fleur qui n'a d'autre mérite qu'un éclat passager. Ainsi nous quittons trop souvent un plaisir certain, pour courir après de vains plaisirs qui s'envolent. » (*Id.*)

Le *galéga* a pour emblème *raison ;* le *genêt, faible espoir ;* le *sainfoin oscillant, agitation.* La *sensitive* est le symbole de la *pudeur* et de la *sensibilité.*

Les anciens donnaient à cette fleur l'origine suivante. Pan devint amoureux d'une jeune nymphe de la suite de Diane. Cette beauté chaste et timide opposait à son amour une résistance invincible. Enfin un jour que le dieu aux pieds fourchus était près de triompher par la violence, Diane vint au secours de la nymphe, et la métamorphosa en sensitive.

« Et cette plante solitaire
De la pudeur t'apprend les lois.
Trompant le toucher téméraire,
Sur elle-même tu la vois
Se replier pour s'y soustraire,
Et par un instinct salutaire,
Dérober son feuillage à ton souffle, à tes doigts.
(A. Martin.)

57. — **LENTIBULARIÉES.** Cette famille rentre dans celle des PRIMULACÉES.

4.—**LICHENS** (lichenes), Plantes cryptogames, se présentant ordinairement en forme de croûte, de lèpre, de rameaux, etc., et croissant partout sur les murs, les rochers, le bois, le fer, le marbre même. *Les lichens tapissent les arbres qu'ils défendent contre la rigueur du froid. Les lichens ne sont point parasites, comme l'ont pensé quelques botanistes ; ils vivent de l'humidité qu'ils pompent sur les corps aux quels ils s'attachent, et non de la substance même de ces corps. Plusieurs espèces de lichens contiennent un principe mucilagineux qui les rend propres à la nourriture des animaux et même à celle de l'homme. Pendant l'hiver, les rennes ne se nourrissent que de lichens. Quelques lichens donnent de très-belles couleurs à la teinturerie, et particulièrement ce superbe violet dont on teint les soieries, et qui est connu dans le commerce sous le nom d'*ORSEILLE. *On a employé avec succès plusieurs espèces de lichens à la fabrication du papier. Lichen d'Islande. Le lichen d'Islande, outre que, réduit en pâte, il sert à composer un aliment très-sain, est encore très-usité dans la médecine. Le lichen caninus a été employé contre la rage.* Les lichens se reproduisent par des *gongyles,* espèces de séminules que les vents emportent au loin. Leurs fruits se nomment *apothécions.* Acharius a divisé ainsi les lichens :

§ I. Idiothalames, ou dont les réceptacles sont d'une couleur différente de l'expansion (du grec *idios*, particulier, et *thalamos*, lit nuptial). — *Homogènes*, ou dont la substance des réceptacles est uniforme, pulvérulente ou solide et similaire (du grec *homos*, semblable, et *génos*, nature). — Réceptacles sans rebord. Genres : *spitome* (-ma), *arthonie* (-nia). — Réceptacles avec un rebord. Genres : *gyalecte* (-ta), *lécidée* (-dea), *gyrophore* (-ra), *calycium*, *opégraphe* (-pha). — *Hétérogènes*, dont les réceptacles sont munis d'un noyau proligère (du grec *hétéros*, autre, et *génos*). — Réceptacles discoïdes avec un rebord. Genres : *graphis*, *biatore* (-ra). Réceptacles presque globuleux. Genres : *verrucaire* (-caria), *endocarpe* (-carpon), *trypéthélion*.

§ II. Cœnothalames, ou dont les réceptacles sont en partie composés par la substance de l'expansion (du grec *koinos*, commun, et *thalamos*). — *Phymatoïdes*, ayant des réceptacles en forme de verrues, formés extérieurement par l'expansion, et renfermant un noyau ou simplement une lame proligère (du grec *phyma*, verrue, et *eidos*, forme). Genres : *porine* (-na), *thelotrème* (-ma), *pyrénule* (-la), *variolaire* (-laria), *sagédier* (-dia). — *Discoïdes*, ayant des réceptacles recouverts d'une lame discoïde colorée, nue, et entourée d'un rebord thaloïde (du grec *diskos*, disque, et *eidos* forme). — Réceptacles enfoncés, urcéolaires. Genres : *urcéolaire* (-laria). — Réceptacles entièrement sessiles. Genres : *lécanore* (-ra), *roccelle* (-la). — Réceptacles fixés par le centre et presque sessiles. Genres : *évernie* (-nia), *sticte* (-ta), *parmélie* (-lia). — Réceptacles presque pédicellés. Genre : *borrère* (-ra). — Réceptacles obliquement sessiles. Genre : *cétraire* (-aria). — Réceptacles entièrement et presque obliquement adnés. Genres : *peltidée* (-dea), *néphrome* (le *néphrome*, -ma). — Réceptacles fixés par le rebord et libres en dessous. Genre : *dufourée* (-rea). — *Céphaloïdes*, ayant les réceptacles capituliformes, placés sur des ramules terminales de l'expansion (du grec *képhalé*, tête, et *eidos*). — Réceptacles recouverts en entier d'une lame proligère. Genres : *cénomycé* (cœnomyce), *béomycé* (bœomyces), *isidion*, *stéréocaulon*. — Réceptacles renfermant une masse proligère globuleuse. Genre : *sphérophore* (sphœrophoron).

§ III. Homothalames, ou dont les réceptables sont entièrement formes par la substance corticale et médullaire (du grec *homos*, semblable, et *thalamos*). — *Scutellés*, ayant des réceptacles en écusson, presque sessiles et bordés (du latin *scutus*, écu). Genres : *alectoire* (-ria), *ramaline* (-na), *collemu*. — *Peltés*, ayant des receptacles en bouclier sans rebord, et un peu ciliés (du latin *pelta*, bouclier). Genres : *corniculaire* (-laria), *usnée* (-nea).

§ IV. Athalames, ou sans receptacles (du grec *a*, sans, et *thalamos*). Genre : *lépraire* (-praria).

28. — **LILIACÉES** (*liliaceæ*), Plantes herbacées, aux racines fibreuses ou bulbeuses ; à *hampe* simple ; aux *feuilles* allongées, souvent radicales, engaînantes, rarement alternes ou verticillées, quelquefois succulentes ; aux *fleurs* solitaires ou paniculées, en corymbe ou en épi ; au *fruit* charnu, ou sec et déhiscent. Les plantes de cette famille sont toutes remarquables par la beauté de leurs fleurs, et utiles par leurs propriétés.

Genres : *érythrone*, *dent-de-chien* ou *rivaltie* (-thronium), *méthonique* (-ca), *uvulaire* (-laria), *fritillaire* (-laria), *lis* (-lium), *yucca*, *sansevière* (-ra), *aletris*, (velthemia), (pitcairnia (1), *aloès* (aloe), *anthéric* (-cum), *échéandie* (-dia), *phalangère* (phalangium), *eucomé* (-comis), *massone* (-nia), *drimie* (-mia), *jacinthe* ou *hyacinthe* (hyacinthus), *muscari*, *phormium*, *lachenalie* (-lia), *cyanelle* (-la), *albuca*, *scille* (-la), *ériosperme* (-mum), *ornithogale* (-lum), *ail* (allium), *tubéreuse* (polyanthes), *agapanthe* (-thus), *tulipe* (-pa), *bromélie* (-lia), *asphodèle* (-lus), *hémérocalle* (-lis).

Des genres *tulipe*, *bromélie*, *asphodèle*, *hémérocalle*, les botanistes ont formé quatre nouvelles familles : tulipacées, bromélées, asphodèlées, hémérocallidées.

Les *violettes*, qui viennent sur les hautes montagnes de l'Europe, sont cultivées dans les jardins pour la beauté et la précocité de leurs fleurs en étoiles. — *Méthonique de Malabar. Méthonique du Sénégal.* — Aucune *uvulaire* ne croît en Europe. — La *fritillaire méléagride* ou *des prés* a les fleurs parsemées de petits carreaux blanes et rouges imitant les cases d'un échiquier, ce qui lui a fait donner le nom de *damier*. La *fritillaire impériale* ou *couronne impériale* exhale une odeur fétide. Sa racine, prise intérieurement, produit l'effet de la ciguë. La couronne impériale a pour emblème, FIERTÉ SANS DOUCEUR.

Junon, jalouse de la manière dont Jupiter avait enfanté Minerve, voulut aussi devenir mère par sa propre puissance. Elle consulta Flore, qui lui dit que dans les champs d'Olène on trouvait une fleur dont le simple attouchement avait la vertu de rendre féconde. Junon en fit l'essai, et donna le jour au dieu de la guerre. Les anciens ont toujours cru que la *couronne impériale* était la fleur touchée par Junon. — Le *lis* est une plante sans calice ni corolle, et n'ayant qu'une seule enveloppe florale colorée, à six pièces, qu'on nomme *périanthe*. *Le genre lis comprend plusieurs espèces. Lis blanc. Lis jaune. Lis bleu. Lis orangé. Le martagon est une espèce de lis. Bulbe* ou *ognon de lis. Tige de lis. Planter des lis. La fleur du lis blanc est le symbole de la virginité, de la candeur, de l'innocence, de la pureté. La mère du Sauveur est représentée le plus souvent avec une branche de lis dans l'une de ses mains. La fable fait naître le lis blanc du lait de Junon, à qui il était consacré.*

Noble fils du soleil, le *lis* majestueux,
Vers l'astre paternel dont il brave les feux (2),
Élève avec orgueil sa tête souveraine.
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.
(De Boisjolin.)

(1) Ces noms ne sauraient jamais devenir français. Nous ne les traduisons pas.
(2) Sied-il à un noble fils de braver son père ?

Le *lis jaune* a pour emblème, *inquiétude;* et le *lis rose*, *vanité.*

On a étendu le nom de lis à une foule de plantes qui n'ont souvent aucun rapport avec les espèces de ce genre. *Lis asphodèle*, l'hémérocalle. *Lis épineux*. le catesbec. *Lis d'étang*, le nénuphar blanc. *Lis des Incas*, l'alstroémérie. *Lis jacinthe*, la scille. *Lis du Japon*, l'uvaire du Japon. *Lis de mai*, le muguet de mai. *Lis des marais*, l'iris des marais. *Lis de Mathiole*, le paneratier ou paneraee maritime. *Lis de mer*, l'encrine. *Lis du Mexique*, l'amaryllis belladone. *Lis narcisse*, l'amaryllis d'automne et le pancrace maritime. *Lis orangé*, l'hémérocalle jaune. *Lis de Perse* ou *de Suze*, la fritillaire de Perse. *Lis de Saint-Bruno*, le phalangère liliastre. *Lis de Saint-Jacques*, l'amaryllis très-belle, *Lis de Saint-Jean*, le glaieul. *Lis de Surate*, la ketmie de Surate. *Lis des teinturiers*, la gaude et la lysimachie commune. *Lis tare*, l'ixie de la Chine. *Lis des vallées*, le muguet. *Lis vermeil*, l'hémérocalle. *Lis vert*, le colchique d'automne.

Le *yucca* est une plante exotique qui a l'aspect de l'aloès et qui porte une touffe de belles fleurs blanches. *Au Mexique, le yucca a ordinairement des proportions gigantesques.* Les *sansevières*, propres à la Guinée et à l'Asie orientale, sont admises dans les jardins d'agrément, où elles se font remarquer par la singularité de leur port, leurs feuilles radicales d'un vert foncé, et leur hampe rouge, terminée par des épis de fleurs. L'*aloès* est une plante grasse au calice tubuleux, cylindrique, aux feuilles épaisses, charnues, réunies à la base de la hampe, qui se termine par un épi lâche de fleurs rouges. *Suc d'aloès*, ou simplement, *aloès. Pilules d'aloès. Extrait d'aloès. Amer comme de l'aloès. L'aloès fait en pharmacie la base de la préparation nommée Élixir de longue vie.*

On donne aussi le nom d'*aloès* à l'*aquilaire* ou *aloexyle*, grand arbre des Indes orientales, dont on retire le *bois d'aigle* ou *garo de Malacca*, un des parfums les plus exquis et les plus recherchés. *Brûler de l'encens et de l'aloès.*

Les *anthéries* sont propres au cap de Bonne-Espérance. Les *échéandies*, originaires de l'île de Cuba, diffèrent peu des anthéries. Les *phalangères*, les *eucomes*, les *massones*, les *drimies*, sont toutes propres au cap de Bonne-Espérance. La *massone à larges feuilles* est une plante fort remarquable que l'on cultive dans quelques jardins de Paris. Les *drimies* ont beaucoup de rapport avec la *jacinthe. On compte jusqu'à deux mille variétés de jacinthes à fleurs simples ou à fleurs doubles.* Les plus jolies sont la *jacinthe des prés*, aux fleurs bleues; la *jacinthe penchée*, aux fleurs roses; la *jacinthe verte;* la *jacinthe muguet*, aux fleurs jaunes; et la *jacinthe à fleurs roulées*, aux fleurs campanulées, verdâtres. Les *jacinthes sont cultivées dans les jardins, à cause de l'élégance et de l'odeur suave de leurs fleurs.*

Apollon, exilé du ciel, gardait les troupeaux du roi Admète, sur les bords du Pénée. Malheureux par l'amour, le frère de Diane eut recours à l'amitié. Il s'attacha au jeune Hyacinthe, fils de Piérus, et, comme il jouait au disque avec lui, Zéphire, jaloux de la préférence qu'Hyacinthe donnait à Apollon, poussa le disque vers le front du jeune homme qui fut tué. De son sang naquit la fleur nommée depuis *Jacinthe.*

Dans la jacinthe un bel enfant respire.
J'y reconnais le fils de Piérus;
Il cherche encor les regards de Phœbus;
Il craint encor le souffle du zéphyre. (PARNY.)

Quelle charmante poésie classique!
La jacinthe fleurit à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,
Pour éviter encore,
L'haleine du zéphyr. (DEMOUSTIER.)

Le genre *muscari* renferme une dixaine d'espèces. *Muscari chevelu* ou *jacinthe à toupet. Muscari monstrueux*, ou *jacinthe de Sienne, lilas de terre*, etc.—Quand on fait une ou plusieurs blessures aux feuilles du *phormium textil*, il en sort un suc inodore, insipide, transparent, couleur paille, presque semblable à la gomme arabique. On retire des feuilles du *phormium tenace* un fil très-délié qui tient le premier rang entre toutes les fibres végétales employées à faire des cordes.—*Lachénalie tricolore. Lachénalie à fleurs pendantes. Lachénalie à fleurs jaunâtres.*—Les Hottentots font griller l'ognon de la *cyanelle du Cap* et le mangent. Ils mâchent la tige de l'*albuca* pour se désaltérer dans les chaleurs.—*Scille double feuille. Scille italique. Scille en ombelle. Scille vacillante. Scille du Pérou. Scille maritime. La médecine emploie les bulbes de la scille maritime pour favoriser l'expectoration, et quelquefois pour déterminer le vomissement. Ognon, bulbe de scille.* On nomme *scillitique* ce qui est fait ou modifié avec la scille. *Vinaigre scillitique. Miel scillitique. Pilules scillitiques.*— Les *criospermes* diffèrent très-peu des *ornithogales.* On connaît plus de quatrevingts espèces d'ornithogales, pont six environ croissent naturellement en France. *Ornithogale en ombelle*, ou

dame d'onze heures. Ornithogale jaune. (*Ornithogale* vient du grec *gala*, lait, et *ornithos*, d'oiseau, lait d'oiseau.) L'*ail*, *l'ognon*, le *porreau*, la *ciboule*, la *ciboulette* ou *civette* appartiennent au même genre. L'*ail* ordinaire n'exige aucun soin. L'*ail* possède des propriétés médicinales très-nombreuses. On cultive l'*ail doré* et l'*ail blanc*, ou *odorant*, ou *superbe*, à cause de l'odeur agréable de leurs fleurs. *Une tête d'ail. Une gousse d'ail.* Les grammairiens disent au pluriel *aulx*, les botanistes disent, *ails. Il y a des aulx cultivés et des aulx sauvages* (Les grammairiens). *Il cultive des ails de plusieurs espèces* (Les botanistes). Nous serions plutôt de l'avis des botanistes. *Ail d'Espagne*, ou *Rocambole.* Il croît spontanément dans diverses contrées de l'Europe, surtout en Hongrie et en Suède. On en mange les petites bulbes ou *soboles* purpurines et blanchâtres qui couronnent la tige et se voient entremêlées aux fleurs. *La rocambole se distingue de l'ail ordinaire par sa saveur douce. L'ognon* a une racine bulbeuse de figure ronde, communément un peu aplatie, composée de plusieurs tuniques ou pellicules qui s'enveloppent les unes les autres. Cette racine est ce que, dans l'usage ordinaire, on appèle *ognon.* Elle contient une huile volatile, âcre, blanche, qui excite le larmoiement quand on le coupe. *Ognon rouge. Ognon pâle. Ognon blanc. Ognon jaune. On retire des ognons une grande quantité de sucre incristallisable. Tête, botte d'ognons. Chapelet d'ognons*, Une grande quantité d'ognons attachés ensemble. *Les Egyptiens nourrissaient leurs esclaves avec des ognons.* Prov. et fig., *Regretter les ognons d'Egypte*, Regretter son ancien état, quoiqu'on soit dans un état meilleur. Fam., *Être vêtu comme un ognon*, Être fort couvert de vêtements. Prov. et fig., *Marchand d'ognons se connaît en ciboules*, On est difficilement trompé sur les choses de son métier. Dans le langage ordinaire on nomme *ognon* ce que les botanistes appèlent *bulbe. Ognon de lis, de jacinthe, de tulipe.* On appèle vulgairement *ognon de loup*, un *potiron*; *ognon de mer*, la *scille marine*; *ognon de Strasbourg*, l'*ail fistuleux*; *ognon musqué*, la jacinthe des environs de Mont-Pellier; *ognon sauvage*, la *jacinthe à toupet.* Le *porreau*, ou *poireau*, sert à relever les potages et les bouillons, à donner du goût aux sauces, etc. *Ciboule blanche. Ciboule rouge. Ciboule vivace. La ciboule ressemble à l'ail. La ciboule est originaire des montagnes froides de l'Europe et de l'Asie.* Les feuilles de la *ciboulette* sont semblables à celle du jonc; et ses fleurs, disposées en groupes, sont de couleur purpurine. La *ciboulette*, qu'on nomme encore *appétit*, entre comme assaisonnement dans différents mets. *Odeur de ciboulette.* Un médecin demandait à son malade s'il avait mangé certain mets qu'il lui avait permis avec *appétit.* — Je l'ai mangé avec (du) sel, répondit celui-ci. Les Viennois font grand cas de ce calembour. Il est dans la bouche de tout le monde.

La *tubéreuse* est une très-jolie plante, originaire du Mexique, qui a été introduite en France au XVIe siècle. Cette plante, haute d'un mètre, est garnie dans sa longueur de feuilles lancéolées, d'un vert gai, et terminée par une foule de belles fleurs blanches; ce qui lui a fait donner par Linné le nom de *polyanthe* (*polus*, plusieurs, et *anthos*, fleur). M. Aimé Martin écrit *polianthe*, et prétend que cela signifie, *fleur digne des villes.* Le *Journal des Débats* vante la science philologique de M. Aimé Martin, éditeur d'une nouvelle édition de Molière, au profit de MM. Firmin Didot. *Les fleurs de la tubéreuse exhalent une odeur suave, mais si forte, qu'elle peut, enfermée dans des appartements, causer l'asphyxie.*

Roucher parle d'une femme qui devint imbécile pour avoir respiré trop vivement cette odeur.

«Que son baume est flatteur, mais qu'il est dangereux. ?

Qu'est-ce qu'un *baume flatteur?* Il n'y a que les classiques pour trouver de ces heureuses épithètes. C'est comme les *tendres feux* de Parny. Si des feux peuvent être tendres! Et qu'est-ce que le *baume* d'une fleur? Une fleur a un parfum, une odeur, qui *fleure*, si l'on veut, comme *baume*; mais elle n'a pas de *baume.* Il eut été trop simple de dire: *Que son parfum est doux!* Et M. Cuvillier Fleury vante la simplicité des classiques! Il s'extasie devant leur *ciel en courroux*, par exemple, et se moque de notre CIEL *noir et brumeux.* Mais il faut lui pardonner; la passion fait dire tant de sottises! — L'*agapanthe*, qu'on a aussi appelé *maulhie*, est une très-belle plante d'Afrique. — La *tulipe*, originaire de la Cappadoce, est une plante printanière, à tige haute,

qui porte une ou deux fleurs inodores, grandes, en forme de cloche, dont la corolle se panache de couleurs très-variées et souvent très-belles. *Tulipe double jaune. Tulipe double panachée. La tulipe double est le symbole de l'amitié. Dans l'Orient, surtout en Perse, les tulipes sont, pour ainsi dire, un objet de culte; et on y célèbre tous les ans, à l'époque de la floraison, la fête des tulipes. La tulipe est un des plus beaux ornements du sérail à Constantinople. Les Hollandais sont atteints pour les tulipes d'une passion qu'on appèle* tulipomanie. *Planter, lever des tulipes. Un ognon de tulipe. Un caïeu de tulipe. Une planche de tulipes.*

On donne le nom de *tulipe du Cap* à l'*hæmante écarlate*, plante amaryllidée.

133. — **LINACÉES**, ou **LINÉES**, Famille de plantes herbacées annuelles ou vivaces, et de sous-arbrisseaux à feuilles alternes, à fleurs terminales, remarquables par la grandeur et les couleurs de leurs corolles à cinq pétales. Le fruit est une capsule globuleuse souvent terminée par une petite pointe, et renfermant des graines charnues, fines, luisantes, qui fournissent une huile très-bonne à brûler, et sont employées comme émollientes. Le *lin* est le type de cette famille. *Lin commun. Lin d'été* ou *petit lin.* C'est celui qui fournit les meilleures toiles et le meilleur fil pour la dentelle.

On nomme vulgairement *lin aquatique*, plusieurs espèces de *conferves*; *lin d'Amérique*, l'*agave*; *lin fossile*, ou *lin incombustible*, l'*amiante*; *lin de la Nouvelle-Zélande*, le *phormion tenace*; *lin de lièvre* ou *lin maudit*, la *cuscute*; *lin de marais*, la *linaigrette*; *lin de mer*, *plusieurs fucus* ou *conferves*; *lin étoilé*, la *lysimachie*; *lin sauvage*, la *linaire*.

142. — **LOASÉES**, Famille de plantes démembrée de celle des *portulacées*, et dont le genre *loase* est le type. Les *loases*, indigènes de l'Amérique méridionale, sont hérissées de poils, et piquent comme les orties. La *turnère* appartient à la même famille.

82. — **LOBÉLIACÉES**, Famille de plantes, démembrée de celles des *campanulacées*, et dont le genre type est la *lobélie*. Les *lobélies* sont des plantes herbacées, à feuilles entières ou découpées et à fleurs disposées en grappes ou en épi terminal, qui renferment un suc laiteux, âcre, caustique, très-vénéneux.

94. — **LORANTHÉES**, Famille de plantes, séparée par Jussieu des *caprifoliacées* et désignée par Richard sous le nom de *viscoïdées*. Cette famille renferme les genres *loranthe, gui, eloranthe, aucuba*, et *codonium*. Les *loranthes* sont des plantes parasites, vivaces, et ligneuses, dont on connaît soixante-onze espèces, toutes exotiques, à l'exception d'une seule, le *loranthe d'Europe*, qui croît sur les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, et les chênes. Son fruit est une baie jaunâtre, à bulbe gluante. Le *manglier* ou *palétuvier* est une loranthée.

7. — **LYCOPODIACÉES** (-*ceæ*), Plantes cryptogames, différant des mousses par une fructification capsulaire, sans opercule ni coiffe. La famille des lycopodiacées se compose des genres *lycopode* (-dium), *tmésipteris*, *psilotum*, *isoëtès*, *et stachygynandrium*. On trouve les *lycopodes* dans les endroits frais et ombragés des bois. L'espèce la plus connue est le *lycopode en massue*, connu encore sous les noms de *soufre végétal, mousse terrestre, pied-de-loup*, dont les capsules sont remplies d'une poussière abondante qui prend feu comme la résine. *Dans les théâtres, on fait souvent usage de lycopode pour imiter les éclairs.* Les nourrices l'appèlent *poudre de vieux bois.* (*Lycopode* vient du grec *lukos*, loup, et *pous*, pied.)

148. — **LITHRAIRES, SALICAIRES, SALICARIÉES, CHRYSANTHÈMES** (*lythrariæ*, *salicariæ*, *lythreæ*), Plantes herbacées, rarement frutescentes; à *tiges* cylindriques ou tétragones; à *feuilles* simples, alternes ou opposées, sessiles ou presque sessiles; à *fleurs* axillaires ou terminales. Le fruit est une capsule. Genres : *lagerstroëmie* (-mia), *salicaire* (lythrum), *cuphée* (-ea), *isnarde* (-da), *glaux*, *peplis*. La *lagerstroëmie de l'Inde*, haute de deux mètres, étale ses grandes corolles rouges depuis le mois d'août jusqu'en octobre. Sa tige est droite et garnie à son sommet de rameaux anguleux et rougeâtres. Les feuilles sont ovales, aiguës, coriaces, luisantes, et d'un vert foncé. L'*isnarde* est une plante annuelle, propre à l'Europe et à l'Amérique. L'*isnarde a les tiges noueuses, faibles, couchées sur la terre*, ou *flottantes sur l'eau, et poussant des racines de tous leurs nœuds.* Le *péplis* se nomme aussi *pourpier sauvage*.

117. — **MAGNOLIACÉES, MAGNOLIERS, TULIPIFÈRES** (*magnoliaceæ, tulipiferæ*), Famille qui se compose d'arbres très-élevés et d'arbrisseaux élégants de l'Amérique septentrionale et de l'Asie, munis de feuilles alternes, simples, stipulées, de fleurs très-grandes, terminales ou en

panicules éparses. Elle est divisée en deux tribus : celle des ILLICIÉES, renfermant les genres *badiane* (illicium), *drymis*, *thasmannie* (-ia) ; et celle des MAGNOLIÉES, renfermant les genres *tulipier* (liriodendron), *magnolier* ou *magnolia*, *michelia*, *mayna* et *talauma*.

Les *badianes* ou *badians* sont des arbrisseaux toujours verts, qui exhalent une agréable odeur de toutes leurs parties. La *badiane de la Chine* ou du *Japon* porte des fruits appelés *anis étoilés*, dont les semences ont l'arome de l'anis et du fenouil. Elles servent à préparer le *ratafia de Boulogne* et l'*anisette de Hollande*. Le bois de la badiane, nommé *bois d'anis*, peut servir aux ouvrages de tour et à la marqueterie. On connaît encore la *badiane à grandes fleurs rouges* et la *badiane à petites fleurs*, toutes deux originaires des Florides, et dont les fruits et les feuilles ont les mêmes propriétés que la badiane de la Chine. Les *drymis* (du grec *drus*, arbre, et *muron*, parfum) sont des arbres de l'Amérique méridionale, à feuilles simples, et dont l'écorce a une saveur aromatique, âcre et très-piquante. Les *thasmannias* sont des arbrisseaux toujours verts de la terre de Van-Diemen, à l'écorce très-odorante. Le *tulipier* est un grand et bel arbre de l'Amérique septentrionale qu'on a transplanté en Europe, où il sert pour la décoration des jardins, et dont la fleur ressemble à celle de la tulipe. *Le tulipier a le tronc droit, revêtu d'une écorce lisse et purpurine dans sa jeunesse, crevassée et grise dans sa vieillesse. Les feuilles du tulipier sont alternes, et suspendues à de longues tiges ou pétioles. La fleur du tulipier, à six pétales, est d'un jaune tendre, mêlé de vert, et porte à la base une tache transversale de couleur aurore. Le fruit du tulipier est un cône allongé et écailleux.* Le *bois du tulipier est d'un blanc jaunâtre, à larges veines, odorant, et propre aux constructions.* On connaît une quinzaine d'espèces de *magnoliers*, toutes remarquables par leur port élégant et majestueux, leur feuillage d'un joli vert, leurs fleurs superbes et d'une odeur suave. *Magnolier à grandes fleurs*, aux fleurs blanches et suaves. *Magnolier à parasol. Magnolier glauque*, aux fleurs pourpres. C'est avec l'écorce du magnolier glauque qu'on fait cette poudre contre les fièvres connue sous le nom de *quinquina de Virginie. Magnolier bicolore.* Le *michélia*, dédié à Michéli, célèbre botaniste florentin, est le même que le *champac*, grand arbre de l'Inde. Les fleurs du *talauma*, arbre de Saint-Domingue, sont très-odorantes, et entrent dans la composition d'une des excellentes liqueurs des îles.

On a séparé des *magnoliacées* les genres *dillénie*, *tétracère*, *davilia*, etc., dont on a fait une nouvelle famille sous le nom de diléniacées.

105.— **MALPIGHIACÉES, MALPIGHIES, MALPIGHIÉES** (*-ghiaceæ*, *-ghiæ*), Arbres et arbrisseaux très-rameux, souvent sarmenteux et grimpants, presque tous exotiques, et dont les troncs s'élèvent de vingt-cinq à trente mètres. Genres : *banistère* (-ra), *gyrocarpe* (-pos), *trioptéris*, *malpighia* ou *mourcillier*, *érythroxyle* (-lon), *hiptage*, etc. Parmi les *banistères*, on remarque le *banistère anguleux* du Brésil et des Antilles, qui passe pour un sudorifique très-puissant, et pour un antidote du venin des serpents. Le *gyrocarpe* croît au Mexique.

Les *trioptéris* sont des arbrisseaux ou des sous-arbrisseaux, souvent sarmenteux, à feuilles opposées, et à fleurs disposées en panicules terminales ou axillaires. On en connaît quatorze espèces, presque toutes de l'Amérique méridionale.

Le genre *malpighier* renferme une quarantaine d'arbrisseaux à feuilles opposées, entières ou dentées et épineuses, aux fleurs disposées en petites ombelles axillaires et entourées de bractées. Les espèces les plus recherchées sont : le *malpighier glabre*, aux fruits charnus, d'une saveur aigrelette, que l'on mange comme les cerises, le *malpighier à feuilles d'yeuse*, *le malpighier à feuilles étroites*, et le *malpighier piquant*. Les *érythroxyles* (du grec *éruthros*, rouge, et *xulon*, bois) sont des arbres garnis de rameaux comprimés, aux feuilles simples, alternes, quelquefois opposées ; aux fleurs solitaires, géminées ou en faisceaux. Le fruit est une drupe sèche, uniloculaire, oblongue, cylindrique, anguleuse, contenant un noyau. L'*érytroxyle aréolé* (bois major) s'élève à quatre ou cinq mètres, et fournit un bois solide, d'un brun jaunâtre. L'*hiptage* est un arbre de moyenne grandeur, que l'on trouve sur la côte de Malabar, et dont les Indiens emploient les fleurs, qui sont fort belles, à parer les autels de leurs dieux.

De Candolle divise cette famille en trois tribus : *malpighiées*, *hiptagiées*, *banistériées*.

Quant au genre *érythroxyle*, il est devenu pour Kunth le type de sa famille des ÉRYTHROXYLÉES, qui n'a pas été adoptée.

115.—**MALVACÉES, MAUVES** (*-vaceæ*, *-væ*), Plantes herbacées, annuelles ou vivaces, s'élevant parfois à la hauteur des arbustes; aux *feuilles* alternes, simples, entières, et diversement lobées et incisées; aux *fleurs* presque habituellement monoïques, axillaires ou terminales, tantôt très-petites, tantôt fort grandes. Le *fruit* est composé d'une seule capsule à plusieurs loges et à plusieurs valves, ou formé de cinq à vingt capsules ramassées orbiculairement autour de la base du style, et contenant une ou plusieurs graines.

On a divisé cette famille en plusieurs sections. I. Étamines indéfinies, réunies en un tube adhérent à la corolle; plusieurs étamines réunies en tête. Genres: *palavie* (-ia), *malope* (-pa), *kitaibélie* (-lia).—II. Étamines réunies en un tube adhérent à la corolle; plusieurs capsules disposées circulairement, ou réunies en une seule. Genres: *mauve* (malva), *lavatère* (-ra), *guimauve* (althæa), *alcée* ou *rose trémière* (-cea), *malachre* (-chra), *pavone* (-nia), *urène* (-na), *napée* (-pœa), *sida* (-da). — III. Étamines indéfinies, réunies en un tube adhérent à la corolle; une capsule à plusieurs loges. Genres: *ketmie* (hibiscus), *mauvisque* (malvaviscus), *lagunée* (-nœa), *cotonnier* ou *gossampin* (gossypium).—IV. Étamines toutes fertiles, définies ou indéfinies; filets réunis à la base en un corps sessile et évasé. Genres: *mélochie* (-chia), *stévartie* (-tia), *gordone* (-nia), *fromager* (bombax), *ochrome* (-ma), *baobab* (adansonia). — V. Etamines définies ou indéfinies, les unes stériles, les autres fertiles; filets réunis à la base en un corps sessile et évasé. Genres: *pentapète* (-tes), *abrome* (-ma), *guazuma*, *dombeya*, *byttnérie* (-ria), etc. —VI. Étamines ordinairement définies et fertiles; filets réunis à la base, autour de l'ovaire, en un godet, porté sur un pédicelle. Genres: *ayène* (-nia), *hélictère* (-ra), *sterculie* (-lia).

La *palavie* se trouve au Pérou. Les *malopes* sont des herbes annuelles, propres aux parties méridionales de l'Europe. La *malope malacoïde* est cultivée dans les jardins de Paris. La *kitaibélie* croît surtout en Hongrie. Le genre *mauve* renferme plus de cent espèces, la plupart exotiques. Les mauves sont herbacées ou annuelles, suffrutescentes ou vivaces. Leurs feuilles sont alternes; les fleurs, disposées au sommet des tiges et des rameaux, ont la corolle composée de cinq pétales en cœur, planes, ouverts, réunis à leur base. Les espèces les plus connues sont la *mauve à feuilles rondes*, aux fleurs blanches ou purpurines; la *mauve sauvage*, aux grandes fleurs purpurines et aux feuilles lobées. *Les mauves en général, et particulièrement la mauve à feuilles rondes*, sont employées en médecine comme émollientes et adoucissantes. *Une infusion de fleurs de mauve. Cataplasme de feuilles de mauve.*

Le genre *lavatère* comprend une vingtaine d'espèces, la plupart indigènes d'Europe. Le genre *ketmie* renferme un grand nombre d'herbes et d'arbrisseaux exotiques. La *ketmie musquée*, qui croît aux Indes-orientales, fournit l'*ambrette*. On cultive la *ketmie gombo*, dans l'Amérique méridionale, comme plante potagère, et on mange ses fruits. La *ketmie oseille de Guinée* a des feuilles acides employées aux mêmes usages que notre oseille. La *ketmie à feuilles de tilleul* a une seconde écorce qui sert à fabriquer des cordes pour les vaisseaux.

La *malachre capitée*, qu'on cultive dans les jardins botaniques de Paris, vient des Antilles, où elle croît dans les lieux marécageux. La *pavone* est une plante des Tropiques.—Le genre *guimauve* comprend une dixaine d'espèces. La *guimauve médicinale* est une plante vivace, à la tige cylindrique et velue, haute de plus d'un mètre, aux feuilles alternes, arrondies; aux fleurs d'un rose pâle ou blanches; à la racine pivotante, longue, et charnue, très-mucilagineuse. *Racine de guimauve. Infusion de fleurs de guimauve. Pâte de guimauve. Sirop de guimauve. Pastilles de guimauve. La guimauve est le symbole de la bienfaisance.* L'*althæa* est une espèce de guimauve. *Sirop d'althæa. Pastilles d'althæa.*

On nomme *guimauve veloutée* et *guimauve royale*, deux espèces de *ketmie*; *guimauve potagère*, une *cocrète* ou *corcorus olitorius*.

Le genre *mauvisque* comprend quinze espèces, toutes indigènes de l'Amérique méridionale. Le *mauvisque arborescent* est un arbuste de trois ou quatre mètres, aux fleurs d'un rouge écarlate très-vif, qui se succèdent toute l'année sans interruption. —Les *fromagers* sont des arbres exotiques, qui portent des fruits très-gros, et dont plusieurs s'élèvent à une hauteur prodigieuse. *On trouve des fromagers dans les Indes, en Afrique, au Brésil, et aux Antilles. Les semences du fromager sont enveloppées dans un duvet semblable à celui du cotonnier, mais qu'on ne peut filer parce qu'il est trop court. Fromager à cinq étamines.*—Le genre *cotonnier* comprend des arbrisseaux et des herbes, dont les fleurs, grandes, belles, et remarquables par leur ample corolle, produisent des capsules arrondies ou ovales, pointues à leur sommet, divisées intérieurement en trois ou quatre loges, contenant chacune de trois à sept graines noires, ovoïdes, enveloppées dans un flocon de duvet très-fin, que l'on nomme *coton*. *Le cotonnier, qui paraît être originaire de l'Asie méridionale, est cultivé maintenant dans les quatre parties du monde.* Le *cotonnier herbacé* vient très-bien en France.—L'*ochrome* est très-connu aux An-

tilles sous le nom de *huhampo*. On emploie le coton qui est dans ses capsules à plusieurs usages économiques. On dit même qu'on le fait entrer dans la fabrication des chapeaux anglais. — Le *baobab* est le géant des végétaux. Il croît en Afrique et en Amérique. Ses fruits se vendent au Sénégal sous le nom de *pain de singe*. Le tronc du *baobab*, haut tout au plus de quatre à cinq mètres, acquiert quelquefois une circonférence de vingt-cinq à trente mètres. Il est couronné d'un énorme faisceau de branches qui atteignent souvent jusqu'à vingt et vingt-cinq mètres de longueur. Les détails qu'Adanson nous a laissés sur cet arbre merveilleux lui ont fait donner le nom d'Adansonia. Voilà des choses qu'il n'est pas permis à un poète d'ignorer. *Abrome fastueux. Abrome à feuille allongée.*

Du genre *bombax* Kunth a formé la famille des BOMBACÉES, dans la quelle il a placé encore le genre *hélictère*.

Le genre *byttnéria* est devenu pour Brown le type de sa famille des BYTTNÉRIACÉES, dans la quelle il a fait entrer en outre les genres *sterculia*, *abroma*, *guazuma*, *théobroma* ou *cacaoïer*, *dombeya*, etc., ainsi que plusieurs genres de la famille des tiliacées de Jussieu.

Le *guazuma*, qui faisait autrefois partie des *cacaoïers* de Linné, est vulgairement appelé *orme* à Saint-Domingue, à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'orme. Ses feuilles et son écorce sont pourvues d'un mucilage très-abondant, que l'on emploie pour fermer les fentes des tonneaux. Il sert à clarifier le vesou dans les fabriques de sucre. — Le *cacaoïer* ou *cacastier* est un arbre assez semblable à un cerisier de moyenne taille. Le fruit du cacaoïer est le *cacao*, de la grosseur et de la forme de nos concombres, et dont la pulpe blanche, ferme, gélatineuse, acide, est assez agréable au goût. On l'emploie à faire des liqueurs spiritueuses. Les graines du cacao, séchées au soleil, pilées et broyées très-fin, puis préparées avec du sucre, de la cannelle, et de la vanille, forment le chocolat. On retire encore du cacao une huile concrète qui s'épaissit naturellement, et qui est connue sous le nom de *beurre de cacao*. On s'en sert comme antidote des poisons corrosifs, et surtout comme cosmétique.

De Candolle a partagé la famille des byttnériacées, qui est assez nombreuse, en six sections ou tribus : STERCULIACÉES, BYTTNÉRIÉS, LASIOPÉTALÉES, HERMANNIÉES, DOMBEYACÉES, et WALLICHIÉES.

147. — **MÉLASTOMÉES, MÉLASTOMES** (du grec *mélas*, noir, et *stoma*, bouche), Plantes qui se distinguent des myrtacées et des salicariées par leurs feuilles chargées de nervures longitudinales et transversales et par la structure membraneuse des étamines. Genres : *mélastome* (-ma), *miconc* (-nia), *rhexie* (-xia).

Les *mélastomes* sont des arbres, des arbustes, ou des herbes. *Tous les mélastomes ont des fruits charnus et indéhiscents, dont quelques uns sont bons à manger.*

112. — **MÉLIACÉES** (-*ceæ*), Plantes ligneuses, dont les caractères sont des feuilles alternes, non ponctuées, sans stipules, et des fleurs à étamines monadelphes, réunies en un tube anthérifère (portant l'anthère). Le fruit est une baie ou plus souvent une capsule à plusieurs loges monospermes ou polyspermes.

On a divisé cette famille en trois tribus : les MÉLIACÉES proprement dites, comprenant les genres *azédérach* ou *mélia*, *turrée* (-ræa), *strigilie* (-lia), *quivisié* (-sia), *géruma*, *humiria* ; les TRICHILIÉES, renfermant les genres *trichilier* ou *trichilia*, *guaréa*, *heynée* (-ea) ; et les CÉDRÉLÉES, renfermant les genres *cédrèle* ou *acajou à planches* (cedrela), *swieténia*, *chloroxylon*, *flindersia*, *carapa*.

J'ai déjà parlé de l'*azédarach* dans la MÉTHODE DU GENRE, page 283. Le *mahogon* ou *acajou à meubles*, appelé aussi *bois de cèdre*, appartient au genre *swieténia*. Son écorce passe pour un très-bon fébrifuge.

122. — **MÉNISPERMÉES, MÉNISPERMES, MÉNISPERMOÏDES, MÉNISPERMOÏDÉES, LIANES** (*menispermeæ*, *menispermoideæ*, du grec *mênê*, lune, et *sperma*, semence), Plantes exotiques, à tige pubescente, ordinairement sarmenteuse et volubile de droite à gauche ; à feuilles alternes, simples ou composées, sans stipules ; à fleurs très-petites, axillaires ou terminales, et disposées en épis ou en grappes. Genres : *cissampelos*, *menisperme* (-mum), etc. Le suc du *cissampelos pareira* est employé, au Brésil, contre la morsure venimeuse des serpents. Sa racine, connue dans nos pharmacies sous le nom de *pareira brava*, jouit de grandes propriétés toniques et diurétiques. On mange les fruits d'une espèce de *ménisperme*, qui croît en Égypte, et qu'on distingue par sa dénomination de *ménisperme comestible*. Par la fermentation on en obtient une liqueur enivrante. Le fruit du *ménisperme coqueculé*, connu sous le nom de *coque du Levant*, est vénéneux, et sert pour enivrer ou empoisonner le poisson.

161. — **MONIMIÉES**, Arbres et arbrisseaux à feuilles opposées. Le type de cette famille est le genre *monimie* qui comprend deux espèces, dont la plus connue est la

monimie à feuilles rondes, de trois à quatre mètres de haut, aux fleurs très-petites, d'un jaune orangé, disposées en grappes, et exhalant une odeur douce et agréable. Le fruit est une baie charnue. Cette plante croît sur les sommets de l'Ile-de-France. V. URTICÉES.

MONOCOTYLÉDONES (du grec *monos*, seul, et *cotylèdôn*), Dont les semences n'ont qu'un seul lobe ou cotylédon.

6. — **MOUSSES** (musci (1)), Plantes cryptogames menues, herbacées, qui naissent sur les pierres, sur les troncs d'arbres, à la surface des marais, etc., où elles forment des touffes de gazon toujours vert, et dont le fruit, en forme d'urne pédicellée, contient des séminules placées autour d'une columelle ou axe central, qui s'en échappent sous la forme d'une poussière très-fine. On divise cette famille en onze sections : *sphagnoïdées, phascoïdées, gymnostomoïdées, buxbaumoïdées, splachnoïdées, orthotrichoïdées, grimmoïdées, dicranoïdées, bryoïdées, hypnoïdées,* et *polytrichoïdées,* qui tirent chacune leur nom du genre qui leur sert de type. *On connaît plus de douze cents espèces de mousses. La médecine trouve dans les mousses des pectoraux, des vermifuges, des sudorifiques, et des purgatifs ; l'agriculture des moyens d'engrais ; l'industriel de quoi remplacer la laine des matelas et le crin des sommiers,* etc. On donne particulièrement le nom de *mousse* aux plantes du genre *hypnum* et de la section des *hypnoïdées. Se coucher sur la mousse. Un lit de mousse. Mousse de chêne.*

Jamais on ne te voit, loin de l'homme importun,
Grave, et comme ayant peur de réveiller quelqu'un,
Errer dans les forêts ténébreuses et douces,
Où le silence dort sur le velours des *mousses.* (V. Hugo)

Prov. et fig., *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse,* Un homme qui change souvent d'état, de profession, ne s'enrichit pas.

(On appèle *mousse de Corse* un *fucus* menu et rougeâtre qu'on emploie en médecine comme vermifuge.)

36. — **MUSACÉES**, Plantes qui sont presque toutes de magnifiques herbes, propres aux contrées tropicales. Genres ; *Bananier* (musa), *héliconia ravenala, strelitzia.* On trouve le *bananier* en Afrique et dans les deux Indes. C'est un arbrisseau à feuilles longues et vertes, à fleurs jaunâtres. *Les feuilles de certains bananiers sont d'une telle grandeur, qu'on les emploie souvent en guise de nappes et de serviettes.* Les fruits du bananier, gros et longs comme des concombres, s'appèlent *bananes. Les bananes sont disposées par régimes* ou *grappes. Il y a des régimes qui sont composés de soixante bananes. Manger des bananes. Bananes rôties, bouillies.* Les chrétiens d'Orient croient que le bananier est le figuier des jardins d'Éden, dont les premiers hommes couvrirent leur nudité, et que son fruit délicieux, dont on fait du pain et une liqueur fermentée, est la pomme fatale qui séduisit nos premiers parents. Le *ravenala* est un arbre fort curieux de Madagascar, dont le sommet présente un éventail parfait et superbe, composé d'une quarantaine de feuilles semblables, mais plus grandes et plus charnues que celles des bananiers. Cette famille a été encore appelée SCITAMINÉES (du latin *scitamus,* épice).

64. — **MYOPORINÉES**, Arbrisseaux à feuilles alternes ou opposées, simples, à fleurs axillaires, indigènes de l'Océanie. Le type de cette famille est le *myopore,* ainsi appelé à cause de la multitude de pores infiniment petits dont la plupart des espèces sont couvertes.

159. — **MYRISTICÉES**, Arbres ou arbrisseaux des régions intertropicales, à feuilles alternes, entières, coriaces ; à fleurs axillaires ou terminales, disposées en grappes ou en faisceaux. Cette famille ne renferme que les deux genres *myristica* (muscadier) et *virola.* Voyez LAURINÉES.

44. — **MYROBOLANÉES**, Famille de plantes dicotylédones, renfermant sept genres dont le plus important était le *terminalier,* et qui rentre aujourd'hui dans la famille des COMBRÉTACÉES. Voy. ÉLÉAGNÉES.

146. — **MYRTÉES, MYRTES, MYRTOÏDES, MYRTINÉES** (*myrti, myrtoïdeæ*), Plantes ligneuses, aux feuilles simples, ponctuées, opposées, entières, pleines d'huile essentielle; aux fleurs généralement blanches ou rougeâtres. Le fruit est une baie ou une drupe, quelquefois une capsule.

Genres : *Mélaleuque* (-ca), *leptosperme* (-mum), *fabricia, métrosidéros, eucalypte* (-tus), *goyavier* (psydium), *myrte* (-tus), *jambosier* (eugenia), *calyptranthe* (-thes), *jambolier* (jambolifera), *décumaire* (-maria), *grenadier* (punica), *philadelphe* (-phus), *girofier* (caryophillus), *couroupita,* etc.

Mélaleuque à feuilles de millepertuis, aux fleurs d'un rouge vif, disposées en épis. *Mélaleuque à feuilles de bruyère. Mélaleuque*

(1) *Mousse,* quoique dérivé de *muscus,* a une physionomie trop française, pour n'être pas féminin selon la terminaison

armillaire, aux feuilles violacées, et dont les graines servent à faire des bracelets, des colliers. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 288. J'y ai aussi parlé du leptosperme et du grenadier, pages 286-287. Les *métrosidéros* sont de charmants arbrisseaux particuliers à la Nouvelle-Hollande, et cultivés aujourd'hui dans la plupart de nos serres tempérées, à cause de leur feuillage argenté et soyeux et de leurs belles fleurs, souvent en épi, de couleur jaune d'or, blanc mat, ou pourpre éclatant. *Métrosidéros à panaches. Métrosidéros à feuilles de chêne.* L'*eucalypte* est un arbre de la Nouvelle-Hollande. — L'*eucalypte résinifère* fournit une gomme-résine très-solide. — Le *goyavier blanc* des Indes est un arbre de cinq mètres, au tronc droit, à l'écorce unie, verdâtre, tachée de rouge et de jaune; aux rameaux quadrangulaires; aux feuilles ovales, allongées, aiguës, lisses, veloutées en dessus; aux fleurs blanches semblables à celles du cognassier. Les fruits du goyavier, de la grosseur d'un œuf, se nomment *goyaves. Cueillir des goyaves.* On nomme encore le goyavier *poirier des Indes.* — Le genre *myrte* comprend dix-neuf espèces, dont une seule croît spontanément dans le midi de la France. C'est le *myrte commun*, joli arbre qu'on cultive dans les jardins. *Les feuilles du myrte servent dans le Var et les Calabres au tannage des cuirs.* On en distille aussi une eau pour la toilette, qui parfume et raffermit la peau, l'*eau d'ange*. Les baies desséchées du *myrte piment* sont employées comme condiment sous le nom de *toute-épice.* — Le *giroflier*, arbre des îles Moluques, qui porte le clou de girofle, est une espèce de myrte. L'écorce du giroflier, lorsqu'elle est dans le commerce, porte le nom de *cannelle giroflée. Encaisser un myrte. Chez les anciens le myrte était consacré à Vénus*, en mémoire de ce que des myrtes touffus avaient dérobé la déesse à la pétulance d'une troupe de satyres.

« On voyait près de Trézène un *myrte* sous lequel Phèdre regardait de loin Hippolyte sur son char. Dans sa rêverie l'épouse de Thésée avait, avec l'aiguille de ses cheveux, criblé les feuilles de ce *myrte*. On bâtit depuis dans ce lieu un temple consacré à Vénus *Spéculatrice*.

» Les vainqueurs aux jeux Olympiques recevaient une couronne de *myrte*. On en ornait les statues des héros. Virgile raconte qu'il existait aux enfers un bosquet de *myrtes* dans le quel erraient mélancoliquement les ombres amoureuses. Ce fut là qu'Énée retrouva l'infortunée reine de Carthage. » (AIMÉ MARTIN.)

Le *myrte* a pour emblème, *amour*. Lorsqu'il est fleuri, son emblème est, *amour trahi*.

(*Myrte* vient du grec *myron*, parfum.)

Le *jambosier* diffère peu des myrtes. On l'appèle aussi *jamcrose*.

83. — **NARCISSÉES, NARCISSES, NARCISSOÏDES** (*narcisseæ*, *narcissi*), Plantes basses, herbacées, à *bulbe* vivace, à *hampe* ordinairement simple, à *feuilles* radicales, engaînantes; aux *fleurs* grandes, belles, odorantes, solitaires, paniculées, en corymbe ou en épi. Le *fruit* est une capsule à trois valves.

Genres: *Agavé*, *pélégrine* ou *alstrœmérie* (-ria), *hémanthe* ou *fleur de sang* (hæmanthus), *crinole* (-la), *cyrtanthe* (-thus), *pancratier* ou *pancrais* (-tium), *narcisse* (-sus), *leucoïon* ou *leucoïum*, *perceneige*, (galanthus).

Toutes les plantes de cette famille sont cultivées à cause de la beauté de leurs fleurs. *Pancratier maritime. Pancratier d'Illyrie.* Le genre *narcisse* comprend un grand nombre d'espèces. *Narcisse des poëtes. Narcisse des bois*, ou *faux narcisse. Narcisse d'hiver* ou *à bouquets. Narcisse blanc, jaune, simple, double. Narcisse de Constantinople.* La *jonquille* est une espèce de narcisse. *Jonquille simple. Jonquille double. Odeur de jonquille. Essence de jonquille. Des gants parfumés de jonquille.*

Narcisse, fils de Céphise et de Liriope, orgueilleux de sa beauté, méprisa la nymphe Écho, qui en sécha de douleur. Il en fut puni. Un jour, au retour de la chasse, le beau Narcisse, se regardant dans une fontaine, devint tellement épris de lui-même, que, ne pouvant vaincre sa passion, il se tua; et de son sang naquit la fleur qui porte son nom.

Épris de l'amour de moi-même,
De berger que j'étais, je devins une fleur.
Ah! profitez de mon malheur,
Vous que le ciel orna d'une beauté suprême;
Et, *pour en éviter les coups*,
Puisqu'il faut que chacun aime
Aimez un autre que vous.

(CLAUDE DE L'ÉTOILE.)

En ma qualité de puriste, je dois faire remarquer que le cinquième vers est détestable. On dit bien, dans le style classique, *éviter les coups du malheur*, mais on ne saurait dire, *éviter les coups de* MON *malheur*.

Le narcisse a pour emblème, *fatuité, égoïsme, indifférence*; la jonquille, *désir*.

54. — **NYCTAGINÉES, NYCTAGES** (*-gineæ*, *-nes*), Plantes exotiques, herba-

cées ou ligneuses; aux feuilles simples, opposées ou alternes; aux fleurs axillaires ou terminales, presque toujours hermaphrodites; au fruit capsulaire. La plupart de ces plantes sont remarquables par la vive couleur des fleurs qui ne s'ouvrent que la nuit (en grec *nyx*). Genres : *nyctage* ou *belle de nuit* (nyctago), *calyxhymène* (-nia), etc. La fleur des nyctages, pourpre, jaune, ou blanche, ne s'épanouit guère qu'après le coucher du soleil, et ne vit pas plus de vingt-quatre heures. La belle de nuit a pour emblème, *fuir et redouter l'amour*. On confond la nyctage avec le *jalap*, qui est une plante convolvulacée.

39. — **NYMPHÆACÉES**, Famille de plantes, dont le type est le genre *nymphéa* ou *nénuphar*, et que quelques auteurs ne séparent pas des HYDROCHARIDÉES.

119. — **OCHNACÉES**, Famille de plantes, très-voisine de la section des *simaroubées*, qui elle-même s'éloigne peu des *magnoliacées*. Elle a pour type le genre *ochna*, renfermant onze espèces d'arbres et d'arbustes, à feuilles alternes, stipulées, — à fleurs en épi ou en panicule, — tous indigènes des régions intertropicales.

108. — **OLACINÉES**, Famille de plantes, ayant pour type le genre *olax*, arbre qui diffère peu du *fissilier*. La plupart des auteurs rejettent cette famille dans celle des *aurantiacées*.

96. — **OMBELLIFÈRES** (*-ræ*, du latin *umbella*, ombelle, et *fero*, je porte), Plantes herbacées, aux feuilles alternes, ordinairement pinnées et amplexicaules; aux fleurs petites, sans éclat, blanches, rosées ou jaunes, ombellées.

Genres : *Boucage* (pimpinella), *carvi* (carum), *ache* ou *céleri* (apium), *aneth* (-thum), *panais* (pastinaca), *mceceron* (smyrnium), *thaspie* (-pia), *séséli*, *impératoire* (-toria), *cerfeuil* (chærophyllum, du grec *chairô*, je me réjouis, et *phyllôn*, feuille), *scandix*, *coriandre* (-drum, du grec *koris*, punaise), *éthuse* ou *petite ciguë* (œthusa), *ciguë* (cicuta), *phellandre* (-drium, du gr. *phellos*, liège, et *anêr*, homme), *œnanthe* (œnanthus, du grec *oinos*, vin, et *anthos*, fleur), *cumin* (-num), *bubon*, *sison*, *berle* (sium), *angélique* (-lica), *livèche* (ligusticum), *laser* (laserpitium), *férule* (-la), *peucédan* ou *queue-de-pourceau* (-num), *athamanthe* (-ta), *selin* (-num), *grande ciguë* (conium), *terre-noix* ou *jarnotte* (bunium), *ammi*, *carotte* (daucus), *caucalide* (-calis), *tordyle* (-ylium), *artédie* (dia), *buplèvre* ou *bec-de-lièvre* (buplevrum (1)), *échinophore* (-ra), du grec *echinos*, hérisson, et *phérô*, je porte), *astrance* (-tia), *sanicle* (cula), *panicaut* (eryngium), *hydrocotyle* ou *écuelle d'eau* (hydrocotyle, du grec *hudôr*, eau, et *cotyle*, écuelle), *lagœcie* (-cia), *berce* (heracleum), etc.

La plupart des plantes de cette famille sont aromatiques. Plusieurs sont vénéneuses. L'*anis*, espèce de boucage, est une plante annuelle qui porte une graine de même nom, qu'on fait servir à plusieurs usages. *L'anis vient dans les terres chaudes et légères. L'anis est tonique, carminatif, diurétique, etc. Graine d'anis. Odeur d'anis. Essence d'anis. Manger de l'anis.* L'*anisette* est une liqueur spiritueuse composée avec de l'essence d'*anis*. *En Italie et en Allemagne on mêle l'anis avec le pain.* Passe encore pour l'anis; mais on y mêle aussi du cumin, et c'est ce que je ne puis souffrir. *On fait avec de l'anis des dragées très-estimées qui portent le même nom. Anis de Verdun. Anis commun.*

On nomme vulgairement *anis âcre* ou *aigre*, le *cumin*; *anis de Paris*, une variété de *fenouil* dont on mange les racines et le bas de la tige; et *anis étoilé*, la *badiane* de la Chine.

Le genre *carvi* ne renferme qu'une seule espèce, le *carvi des prés*, plante bisannuelle, dont la tige de soixante-cinq centimètres de haut, lisse et rameuse, est garnie de feuilles pointues et de fleurs d'un blanc jaunâtre. *On mange les racines, les feuilles, et les jeunes pousses du carvi. Le carvi est un bon fourrage. Les graines du carvi ont les mêmes propriétés que celles de l'anis, et entrent dans la composition de plusieurs liqueurs.* L'*ache* a les feuilles dentelées, le fruit ovoïde, les fleurs jaunâtres. *L'ache était une des plantes funéraires des anciens. On couronnait d'ache les vainqueurs des jeux isthmiques et néméens. Vert comme de l'ache, comme ache.* Le *céleri* est une variété de l'ache, transformée par la culture en plante potagère. *Céleri long* ou *tendre. Céleri court. Céleri rave. Le céleri rave a la racine semblable à celle d'un navet. Le céleri se mange en salade, ou cuit. Salade de céleri. Faire blanchir du céleri.* Le *persil* est une espèce d'ache bisannuelle, à racine fusiforme, pivotante, grosse et charnue. *Le persil répand une odeur aromatique très-agréable. Cueillir du persil. Hacher du persil. Frire du persil. Mettre du persil autour du bœuf. Racines de persil.*

On nomme vulgairement *persil d'âne*, le *cerfeuil*; *persil de bouc*, la *boucage*; *persil des fous*, la *ciculaire*; *persil de Macédoine*, le *bubon*.

L'*aneth*, plante annuelle, croît en abondance dans nos départements du midi, en Italie et en Espagne. *Les graines de l'aneth*

(1) Par conséquent *buplèvre* est masculin en français. Ce mot a été omis dans la liste des exceptions que contient la *Méthode du Genre*. Je m'empresse de le rétablir.

sont employées en médecine comme toniques, excitantes, et carminatives. Huile d'aneth. Les gladiateurs se frottaient avec de l'huile d'aneth. Les anciens Romains se couronnaient d'aneth dans leurs festins, cette plante étant pour eux le symbole de la joie. Le *fenouil* est une espèce d'aneth. *On connaît plusieurs variétés de fenouil.* Le *fenouil commun* se mange en salade comme le céleri. La tige sert à faire des cure-dents. La graine a la saveur de l'anis. On en fait une liqueur qui simule l'anisette et qu'on nomme *anisette de Strasbourg.* On en extrait une huile appelée *gomme de fenouil. Le fenouil est stimulant et diurétique.*

On nomme *fenouil d'eau*, le *phellandre aquatique*, la *renoncule flottante*, et le *volant d'eau*; *fenouil de montagne*, le *pyrèthre du Levant*; *fenouil de mer* et *fenouil marin*, le *bacil* ou *perce-pierre*; *fenouil de porc*, le *peucédan*; *fenouil puant*, l'*aneth odorant*; *fenouil sauvage*, la *ciguë*; *fenouil tortu*, plusieurs espèces de *séséli*.

Le panais est une plante potagère dont la racine, qui prend le même nom, est d'un blanc jaunâtre et d'une saveur doucereuse.—On connaît huit espèces de *macerons*, dont quatre appartiennent à l'Europe. Le *maceron commun*, à racine grosse, blanchâtre, et bisannuelle, à tige haute d'un mètre, garnie à la base de feuilles trois fois ternées, à fleurs jaunes, a été confondu avec le *persil de Macédoine* ou *bubon*, ce qui lui a fait donner le nom vulgaire de *gros persil. Le maceron se mangeait autrefois en salade.* Le *séséli*, plante à tige verte, haute de quatre-vingt à quatre-vingt-dix centimètres, aux feuilles presque filiformes, aux fleurs d'abord rougeâtres, puis blanches, — habite l'Europe méridionale.

On nomme vulgairement *séséli d'Égypte*, la *caucalide à grandes fleurs*; *séséli de Crète*, le *tordyle officinal*; *séséli de Montpellier*, un *peucédan*; *séséli d'Ethiopie*, un *buplèvre*. Le séséli des pharmaciens est le *laserpitium siler*, dont la racine et les semences sont aromatiques et stimulantes.

L'*impératoire* est ainsi nommée à cause des grandes vertus qu'on attribuait autrefois à la racine de l'espèce appelée vulgairement *Angélique française* et *benjoin français*. — Le *cerfeuil cultivé* est une plante potagère annuelle, dont les feuilles sont assez semblables à celles du persil, mais plus grandes. *Le cerfeuil est employé dans la cuisine comme assaisonnement. Les lapins mangent le cerfeuil avec avidité.* Une autre espèce, appelée *cerfeuil d'Espagne, cerfeuil musqué* ou *myrrhis*, a des semences dont le parfum et le goût rappèlent celles de l'anis, et qui, vertes et hachées, se mangent dans la salade. Le *scandix* diffère peu des cerfeuils et des myrrhis. *La grande ciguë*, aux feuilles grandes, d'un vert très-foncé, et un peu luisantes, est très-vénéneuse. *Les Athéniens se servaient du suc extrait de la grande ciguë pour faire mourir ceux que l'Aréopage avait condamnés. Socrate et Phocion furent condamnés à boire la ciguë.* La *cicutaire*, qu'on nomme autrement *ciguë vireuse, ciguë aquatique*, est également un poison très-actif. L'*éthuse* ou *petite ciguë*, employée extérieurement, est calmante et résolutive; intérieurement, elle est dangereuse. Les *phellandres*, les *énanthes*, sont également dangereux, ou tout au moins suspects. *Phellandre aquatique, millefeuille aquatique, fenouil d'eau*, sont autant de noms différents de la *cicutaire*. Le *coriandre* est stomachique et carminatif. Le *cumin* est une plante annuelle, à la tige plus ou moins rameuse; aux feuilles composées de folioles ovales, lancéolées, découpées; aux fleurs tantôt blanches et tantôt purpurines; aux fruits velus; aux graines verdâtres, d'une odeur très-forte. *Le cumin est employé quelquefois en médecine pour faciliter la digestion et dissiper les vents* (Acad.). *En Allemagne on mêle le cumin avec le pain, ce qui lui donne une odeur que je ne puis supporter.*

La première fois que cette odeur m'a frappé, c'est à l'hôtel de Saint-Petersbourg, à Berlin. Rassasié de *semmelbrod*, je voulus goûter d'un joli pain noir, tous frais, qui avait bien la mine la plus séduisante; mais quel fut mon désappointement! quand je m'aperçus qu'il était infecté de cumin. Je ne pouvais plus rien manger avec plaisir. Cette odeur me poursuivait partout. Diables d'Allemands! me disais-je, on devrait bien leur faire payer, comme autrefois aux Hébreux, la dîme de l'aneth et du cumin, pour les punir d'aimer si épicé.

Le cumin est employé en médecine comme stimulant et tonique. Les graines de *carvi*, d'*anis*, de *fenouil*, et de *cumin*, forment ce qu'on appèle les *quatre semences chaudes.*

On nomme vulgairement *cumin des prés*, le *carvi*; *cumin noir*, la *nigelle cultivée*; *cumin indien*, un *myrte*; *cumin cornu*, l'*hypécoon*; *cumin bâtard*, le *lagœna*.

Le *bubon de Macédoine*, cultivé dans nos jardins, porte des fleurs blanches, employées anciennement pour guérir l'inflammation des aines. Le *bubon galbanum*, arbrisseau de trois ou quatre pieds de haut, portant des fleurs jaunes, fournit la gomme résine appelée *galbanum*, qui passe pour apéritive, diurétique, emménagogue, antispasmodique, et expectorante. Les semences de l'*ammi de Candie*, commun dans l'Europe méridionale et l'Orient, sont car-

minatives, et faisaient partie des quatre semences chaudes mineures des anciens. —Plusieurs espèces de *berles* sont cultivées à cause de leurs racines nourrissantes.

« A l'exemple de la belle princesse du Cathai dont elle porte le nom, et qui préféra avec son cher Médor le séjour paisible des forêts aux palais des rois, l'angélique se plaît dans les lieux agrestes.

» L'Angélique des prairies lève une tête élégante au sommet d'une tige épaisse, dont la teinte a de la fraîcheur. Dans l'enceinte de nos jardins, elle forme des buissons massifs d'où s'exhale une odeur pénétrante.» (Aimé Martin.)

On confit dans le sucre les tiges encore vertes de l'angélique. L'angélique fait la base de plusieurs préparations liquides. L'angélique parfume la bouche et fortifie l'estomac. Un bâton, un morceau d'angélique confite. Eau d'angélique. Baume, extrait d'angélique. —L'angélique a pour emblème, *extase.*

On a donné le nom d'*angélique* à une variété de *poire*, ainsi qu'à la *podagraire*. L'*angélique épineuse* est l'*aralie*.

La *livèche* se nomme aussi *ache de montagne*. Ses racines et ses semences sont stimulantes et diurétiques. Celles du *laser à grandes feuilles* sont diuretiques, emménagogues, et drastiques. Les graines du *laserpitium siler*, ou *séséli des pharmaciens*, sont stomachiques, diurétiques, emménagogues, carminatives.— *Férule commune. Férule glauque. Férule de Perse. La férule de Perse fournit l'assa-fœtida. Chez les anciens Romains, les maîtres d'école se servaient d'une tige de férule pour châtier leurs écoliers. La férule de Perse est vermifuge, antispasmodique, etc.*—La racine du *peucédan officinal* est diurétique, emménagogue, et antihystérique. Les graines de l'*athamante de Crète* sont aromatiques, toniques, etc. Le *selin*, aux racines fusiformes, à la tige droite et verte, laiteuse, aux feuilles ailées, aux fleurs petites, blanches ou jaunes, est une plante répandue dans les lieux humides et montueux de toute l'Europe. Le *selin des marais*, appelé vulgairement *encens d'eau, persil des marais, tisselin*, etc., et le *selin tortueux*, nommé aussi *faux turbith* et *ache sauvage*, jouissent de propriétés purgatives. Les paysans en font souvent usage pour eux-mêmes ou pour leurs bestiaux. Les *mulins* diffèrent extrêmement peu des selins. — La *terre-noix*, qui croît dans les bois et les lieux humides, produit une racine tuberculeuse dont le goût approche de celui de la châtaigne, et que les bestiaux, surtout les moutons, mangent avec avidité.—La *carotte*, outre qu'elle est alimentaire, s'emploie aussi comme apéritive et diurétique. *Planter des carottes. Faire cuire des carottes.* Fig. et fam, *Ne vivre que de carottes*, Vivre mesquinement.

La *caucalide* ou le *caucalis* s'appèle *girouille* dans quelques cantons de la France. —*Tordyle géant. Tordyle officinal.* Le premier, qui croît dans l'Europe méridionale et la Syrie, porte des feuilles blanches, teintes de rouge. Le second abonde dans les champs des départements de la France méridionale. *La racine et les graines du tordyle officinal passent pour diurétiques et carminatives. Buplèvre coriace. — Buplèvre à feuilles rondes. Le buplèvre a été mis au rang des médicaments astringents.* — Le genre *échinophore* se compose de deux espèces de plantes particulières aux bords de la Méditerranée. L'*échinophore épineux* a des feuilles découpées en segments aigus, étroits, et semblables à des épines; ce qui lui a fait donner son nom.—La *sanicle*, plante vivace, aux feuilles palmées ou digitée, habite les bois et les lieux ombragés. La *sanicle commune ou toute-saine*, répandue en Europe, a eu autrefois une grande réputation comme vulnéraire.

On nomme vulgairement *sanicle mâle*, la *sanicle commune*; *sanicle femelle*, l'*astronce*; *sanicle de montagne*, *la benoîte officinale*; *petite sanicle*, la *moscatelline*.

La France possède six espèces de *panicauts*, dont la plus connue est le *panicaut des champs*, appelé encore *chardon à cent têtes*, et qui passe pour diurétique. Cette plante a une racine pivotante, brune, grosse, très-longue, — une tige droite, très-rameuse, haute de vingt à trente centimètres, —des feuilles coriaces d'un vert pâle, — des fleurs blanches.— L'*hydrocotyle* est détersive, vulnéraire, et apéritive.

145.—**ONAGRAIRES, ONAGRIÉES, ONAGRES, ÉPILOBIÉES, ÉPILOBIENNES** (*onagrariæ, onagræ*, d'*onager*, âne sauvage, — *epilobiæ, epilobianæ*), Plantes herbacées, à feuilles alternes ou opposées; aux fleurs grandes, en grappe ou en épi; au fruit capsulaire ou charnu.

Genres: *Circée* (-cæa), *lopézie* (-zia), *jussiée* (-iœa), *onagre* (ænothera), *épilobe* (-bium), *montin* (-tinia), *serpicule* (-la), *ludwigie* (-gia), *gauha*, *fuschie* (-schia), *-macre* (-trapa), *volant d'eau* (myriophyllum), *cercodée* (-dea), *proserpinaca*, etc.

Les *circées*, très-communes dans les lieux ombragés et montueux, fleurissent

au milieu de l'été. La *circée pubescente*, qu'on nomme aussi *herbe à la magicienne*, *herbe aux sorciers*, parce qu'au temps de la superstition elle était fort recherchée par les imposteurs et les charlatans, a la tige droite, haute de quarante centimètres, garnie de feuilles opposées, aiguës, avec des fleurs blanches ou rougeâtres, disposées en longues grappes terminales. — La *lopèze* ou *pisaure*, qu'on cultive dans les jardins de Paris, a des fleurs nombreuses, nuancées de blanc et de pourpre, des fruits longuement pédiculés et pendants, qui lui donnent un bel aspect. — La *jussie* ne diffère des onagres que par son calice persistant sur la capsule. L'*onagre bisannuelle*, vulgairement appelée *herbes aux ânes*, a la racine très-longue, grosse, pivotante, charnue, rougeâtre, ce qui lui a fait donner aussi les noms de *raiponce rouge* et *jambon de jardinier*. En Allemagne on la mange, dit-on; en France on l'abandonne aux pourceaux. Cette plante a les fleurs grandes, jaunes, bien ouvertes, d'une odeur suave, et disposées en longs épis. — Les *épilobes*, aux fleurs rouges, roses, ou violacées, habitent les lieux frais et humides. L'*épilobe à épi*, qu'on nomme aussi *osier fleuri*, *laurier de Saint-Antoine*, a les fleurs d'un rouge purpurin. Dans le Nord ses racines se mangent. Ses feuilles, semblables à celles du saule et de l'osier, entrent dans la composition de la bière. Les aigrettes de ses fleurs, mêlées au coton, peuvent servir à faire de légers tissus. — Le *montin* est un arbuste du Cap. — On cultive dans les jardins botaniques la *fuschie* ou *fuchsie écarlate* ou *de Magellan*, aux fleurs solitaires et axillaires, aux feuilles dentées et ternées. — La *macre*, que l'Académie appèle *macle*, et que plusieurs botanistes rapportent à la famille des *hydrochloridées*, est une plante vivace, aquatique, aux feuilles flottantes, aux fleurs blanches, dont le fruit cornu, appelé aussi *macre* ou *châtaigne d'eau*, se mange cuit. Les *cercodées* croissent dans la Nouvelle-Zélande.

Le genre *cercodée* constitue maintenant la famille des CERCODIENNES de Jussieu, qui est la même que celle des hygrobiées de Brown.

140. — **OPUNTIACÉES, CIERGES, CACTIERS, CACTES, NOPALÉES** (*opuntiaceæ*, *cacti*, *nopaleæ*), Plantes grasses, herbacées, dont la tige est en général charnue, garnie d'aiguillons en faisceaux, et ordinairement dépourvues de feuilles. Cette famille, composée de deux grandes tribus, a de grands rapports avec les *portulacées* et les *ribesiées*. Les plantes les plus connues de cette famille sont les *cactiers* ou *cactus* et les *mélocactes*. Les *cactiers*, tous originaires des régions intertropicales de l'Amérique, sont d'une forme très-variable. Quelques uns, tels que le *mélocacte*, le *mamillaire*, le *cactier monstrueux*, le *petit cactier*, présentent une masse sphéroïque, dont la grosseur varie d'un œuf de poule à un gros potiron, hérissée de toutes parts de tubercules cotonneux au sommet, et couverte de petites pointes divergentes. Mais les espèces les plus remarquables sont 1° le *cactier raquette*, ou *opuntia*, vulgairement connu sous le nom de *figuier d'Inde*, dont la tige d'un vert de mer est formée de plusieurs articulations aplaties, portant des épines rousses disposées par petits faisceaux, du centre des quels sort une fleur solitaire, inodore, et jaune ou blanche, quelquefois rouge, qui fait place en août à un fruit succulent, de la grosseur d'une figue, à pulpe aqueuse et rougeâtre; 2° le *cactier à cochenille* ou *nopal* (*cactus coccinellifer*), sur le quel on élève l'insecte qui donne la cochenille, et dont les articulations sont oblongues, épaisses, et presque entièrement lisses; et 3° le *cactier méliforme* ou *melon épineux*.

38. — **ORCHIDÉES** (*-deæ*, du grec *orchis*, testicule), Famille de plantes herbacées, qui doit son nom à la forme des bulbes de ses racines. Ce sont des végétaux tous vivaces, tantôt croissant sur l'écorce des arbres, ou grimpant le long de leurs troncs, tantôt habitant les lieux humides.

On partage la famille des orchidées en quatre sections : les OPHRYDÉES (genres, *ophrys*, *orchis*, *elléborine*, etc.) ; les LIMODORÉES (genres, *vanillier* ou *vanille*, *limodore* ou *limodorum*, *aréthuse*, etc.) ; les ÉPIDENDRÉES (genres, *dendrobion*, *cymbidier* ou *cymbidion*, *oncidium*, *épidendron*, *malaxis*, *stélis*) ; les CYPRIPÉDIÉES (genre, *cypripède*, ou *cypripedium*).

Les *orchis* ont des fleurs généralement purpurines, disposées en panaches, et souvent remarquables par leur bonne odeur. Les racines partent de deux bulbes charnus (1), renfermant un mucilage abondant, avec le quel on forme le *salep*, fécule très-nourrissante et très-estimée surtout des

(1) *Bulbe*, féminin selon l'Académie, doit être masculin selon l'étymologie *bulbus*. Tous les botanistes le font, en effet, masculin.

Orientaux. Les *orchis* se trouvent dans les prairies, les bois, les collines et près des fleuves. Le genre *ophrys* ou *ophryde* (1) renferme des espèces nombreuses, dont les fleurs offrent une grande ressemblance avec certains insectes. *Ophryde mouche. Ophryde bourdon. Ophryde araignée*, etc. L'*elléborine*, jolie plante d'ornement, est ainsi nommée, parce que plusieurs de ses espèces ont les feuilles semblables à celles de l'ellébore.

Les anciens nommaient ainsi l'*astrance* à feuilles étroites.

Le *limodor de Chine* a des fleurs blanches et rouges, inclinées, très-odorantes.

Le *vanillier* ou *vanille* est un arbrisseau sarmenteux et grimpant qui croît en Amérique. Son fruit, qu'on nomme aussi *vanille*, est une silice ou gousse étroite, longue de douze à trente-cinq centimètres, cassante, ridée, roussâtre, parsemée de points brillants, la quelle contient une multitude de semences noires, rondes, luisantes, d'une odeur très-aromatique. *Le fruit du vanillier est employé comme stomachique, stimulant et tonique. Un paquet de vanilles. Mettre deux ou trois vanilles dans une livre de chocolat. Chocolat à la vanille. Crème à la vanille. Glace à la vanille. Liqueur de vanille*, ou simplement, *vanille. Un verre de vanille. Boire de la vanille.*

On nomme quelque fois *vanille*, l'*héliothrope du Pérou*, dont les fleurs ont une odeur agréable, très-ressemblante à celle du fruit de la vanille.

Les *aréthuses* sont des plantes d'un port très-élégant, dont la fleur frappe par sa singularité, et dont la plupart n'ont pour tige qu'une hampe uniflore, garnie au plus d'une ou de deux feuilles. — Il y a les *cymbidiers terrestres* et les *cymbidiers parasites*. Le *cymbidier pourpre*, le *cymbidier jaune*, le *cymbidier élégant*, etc., sont terrestres. Le *cymbidier à feuilles de jonc*, le *cymbidier à feuilles d'aloès*, etc., sont parasites.— On a donné le nom de *vanille* à l'*épidendron* ou *angrec aromatique*. — Le *cypripède*, qu'on nomme encore *sabot de la Vierge* ou *de Vénus*, porte des fleurs blanches, jaunes, ou purpurines, d'une odeur suave.

59. — **OROBANCHÉES**, Petite famille de plantes herbacées, à tiges simples ou rameuses, sur les quelles on ne voit jamais de feuilles, mais seulement des écailles scarieuses, et dont les fleurs, solitaires, constamment accompagnées de bractées, sont disposées en épi. Le type de cette famille, que quelques uns ne séparent pas des *rhinanthées*, avec lesquelles elle a les plus grands rapports, est l'*orobanche*. Les orobanches se plaisent dans les champs d'avoine, de seigle, d'orge, et même de froment. Elles ne sont point nuisibles aux plantes aux quelles elles sont mêlées.

43. — **OSYRIDÉES** ou **SANTALACÉES**, Famille de plantes, démembrée de celle des éléagnées, à cause de leur ovaire infère.

Genres : *osyris*, *santal* (-lum), *thésion* ou *thésium*, *tupélos* ou *nyssa*, etc.

Le genre *osyris* se compose de deux espèces. L'*osyris blanc*, vulgairement appelé *rouvet*, est un petit arbuste d'environ un mètre de haut, aux rameaux nombreux, grêles, garnis de fleurs petites, odorantes, d'un vert jaunâtre, au fruit rougeâtre, de la grosseur d'un pois. Le *santal blanc* mérite une mention particulière, à cause de l'odeur douce et aromatique de son bois employé comme parfum. Il y a encore le *santal jaune*.

On ne doit pas oublier que le bois de *santal rouge* est fourni par une espèce de *ptérocarpe*, arbre de la famille des légumineuses.

Les *tupélos* sont de grands arbres de l'Amérique septentrionale qui recherchent les lieux humides. Les *thésions* sont des plantes du Cap.

19. — **PALMIERS** (*palmæ*), Arbres très-remarquables, dont la plupart croissent dans les régions intertropicales, où ils forment de vastes forêts. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 290. Presque tous les arbres de cette famille sont dioïques, c'est à dire, à sexes séparés, et c'est le vent qui pousse à travers les airs la poussière fécondante des palmiers mâles sur les femelles. *Quelques palmiers s'élèvent à une hauteur prodigieuse, entre autres le* CÉROXYLE ou *palmier à cire, véritable géant des arbres, qui n'a pas moins de cinquante mètres de haut. On retire des palmiers du vin, des fécules, des liqueurs spiritueuses, de l'huile*, etc.

(1) La plupart écrivent *ophryse*, mais d'après les lois de la dérivation, qui des noms latins en *is* fait des noms français en *ide*, terminaison fondée sur le génitif, c'est *ophryde* qu'il faut dire, comme on dit *orchide* et non pas *orchise*. Il faut voir comme les botanistes traitent quelquefois notre pauvre langue.

Les palmiers, presque tous exotiques, comme je l'ai dit, paraissent avoir habité nos climats à une époque antérieure au déluge. On en trouve un grand nombre parmi les végétaux fossiles.

A la famille des palmiers appartiennent le *dattier* (phœnix), le *rotang* (calamus), le *sagoutier* (sagus), l'*arec* (areca), le *cocotier* (cocos), le *caryote* (-ta), le *corypha*, le *licuala*, l'*areng* (arenga), le *rondier* (borassus) le *chamærops* ou *palmier nain*, etc.

Le dattier a été nommé à juste titre le père nourricier des habitants du désert. Dans tout le nord de l'Afrique les dattes font la principale nourriture des Arabes. Les dattes offrent un péricarpe charnu et mielleux, dans le quel est renfermée une amande dure, cornée, elliptique, et profondément sillonnée d'un côté. Outre les *dattes*, les dattiers fournissent par incision une liqueur douce, vineuse, et rafraîchissante, nommée *vin de palme*. Des tiges des feuilles on retire des filaments qui se convertissent en cordes, ficelles, et toiles grossières. Avec les feuilles on tresse des nattes, des tapis, des corbeilles, etc. Son bois dur et incorruptible sert à faire des piliers, des poutres, des solives.

Le genre *rotang* ou *rotin* renferme plusieurs espèces arborescentes, à la tige articulée et percée d'une infinité de très-petites tubulures longitudinales. Le *rotang vrai* est cultivé dans nos serres depuis 1830. Les fruits du *rotang zalacca*, des forêts de Java, sont alimentaires. Le *rotang dragon* fournit une résine employée en médecine comme astringente, et que l'on fait entrer dans la composition du vernis. Les autres espèces produisent de longs jets flexibles, armés à leur extrémité de crochets très-aigus, au moyen des quels ils se fixent aux arbres voisins. Ce sont ces jets qui donnent ces belles *cannes* que le commerce hollandais a fait adopter partout pour leur élégance et leur solidité, et que l'on nomme *rotains*. J'ai parlé de l'*arec*, du *cocotier*, et du *sagoutier* dans la MÉTHODE DU GENRE, pages 281-294. J'ajouterai seulement que tous les palmiers, excepté peut-être l'*arec*, peuvent fournir du *sagou*.

Le *corypha de Malabar* (*corypha rotundifolia*) est le plus magnifique de tous les palmiers par ses feuilles dont une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes. Il fait l'ornement de nos serres.

On retire par incision d'une espèce d'*areng* (*arenga saccharifera*) une sève sucrée que la fermentation transforme en vin.

On ne connaît qu'une espèce de *rondier*, appelée aussi *lontar*, que l'on confond à tort avec le *lodoïcé* ou *cocotier des Maldives*. Le *rondier*, dit on, ne donne de fruits qu'une fois dans sa vie, signe voisin de sa ruine totale.

Le *lodoïcé*, au contraire, produit tous les deux ans de vingt à trente cocos noirs, osseux et très-gros, du poids de cinq à douze kilogrammes.

On a donné le nom de *palmiste* à plusieurs arbres de la famille des palmiers : 1° au *chamærops* ou *palmier nain*, appelé aussi *palmier éventail*, à cause de la disposition de ses feuilles étalées en éventail; 2° à deux espèces du genre *rhapis*; 3° à une espèce d'*arec*, qui porte à son extrémité un bourgeon foliacé et florifère, appelé vulgairement *chou-palmiste*, et fort bon à manger.

Latanier est un nom commun à plusieurs espèces de palmiers, remarquables par leurs feuilles plissées et flabelliformes.

On le donne particulièrement à une espèce qui croît à l'île Bourbon et qui fournit du *sagou*.

Les branches de palmier s'appèlent *palmes*. La *palme* est le symbole de la victoire. Fig., et poétiq., *Remporter la palme*, Remporter la victoire. *La palme du martyre*, La gloire éternelle qui est le prix de la mort soufferte par les martyrs pour la confession de la foi.

Dans le midi de l'Europe, les palmes jouent un grand rôle à la fête des Rameaux. Après les avoir fait bénir, on en décore l'intérieur des habitations pour les préserver de tout malheur.

Les palmes idumées ou d'*Idumée*, du nom d'un pays où il croît beaucoup de palmiers.

98. — **PAPAVÉRACÉES** (*-ceæ*), Plantes ordinairement herbacées, lactescentes, à feuilles alternes, à fleurs en épi, en ombelle, ou solitaires; au fruit capsulaire, renfermant une très-grande quantité de graines.

Genres : *pavot* (papaver), *chélidoine* (-donium), *argémone*, *hypécoum*, *sanguinaire* (-naria), *fumeterre* (fumaria), *corydale* (-alis).

Le genre *pavot* comprend environ vingt espèces, dont la principale, à belles fleurs blanches, est le *pavot somnifère*, originaire d'Orient, d'où l'on retire l'*opium*, la *morphine*, et la *narcotine*.

On obtient aussi par la pression de ses graines une huile abondante appelée *huile d'œillette*, que pourraient fournir de même plusieurs autres plantes de la famille. *Pavot sauvage. Pavot de jardin. Pavot noir, blanc, rouge. Pavot double. Pavot panaché. Tête*,

graine, jus de pavot. Le *coquelicot* est une espèce de pavot, connu par ses jolies fleurs du rouge le plus éclatant.

Quel crime ont donc commis ces chers *coquelicots*,
Qui, passant leur front rouge entre les blés égaux,
Au revers du sillon, de leurs petites langues,
Vous faisaient autrefois de si belles harangues?
De votre négligence ils sont tout attristés.
Et se plaignent au vent de n'être plus chantés.
(THÉOPHILE GAUTIER.)

Sur mon âme! cela sent Bedlam d'une lieue.
Ne le pensez-vous pas, vous, ma belle fleur bleue
Et rouge, un peu bluet, un peu *coquelicot*, —
Qui m'écoutez le front penché, sans dire mot?
(L. N. *Lord Coxcomb.*)

Les classiques n'auraient pas osé employer le mot *coquelicot*, beaucoup trop commun; mais en revanche ils faisaient une grande consommation de *pavots*. *Les pavots du sommeil, de Morphée. Morphée avait versé sur lui ses pavots.* On verse de l'eau, du vin, des liqueurs, du plomb fondu, du sang; mais on ne saurait *verser des pavots.*

Molière s'est moqué des précieuses. Mais ont-elles jamais rien dit de plus ridicule que cela?

Le pavot était consacré à Proserpine.

On représentait Cérès couronnée d'épis, tenant une torche d'une main, et de l'autre une tige de pavots en mémoire de l'opium qu'elle avait pris lors de la naissance de sa fille.

Le pavot est l'attribut du dieu du sommeil, et le symbole de la fécondité.

Le *pavot rouge* ou *coquelicot* a pour emblème, *orgueil*, selon les uns, — selon les autres, *reconnaissance*; le *pavot noir, léthargie*; le *pavot blanc* ou d'*Orient, soupçon.* Le *pavot mêlé* nous peint la *surprise*; le *pavot rose*, la *vivacité*; et le *pavot simple*, l'*étourderie*.

La *chélidoine commune*, ou *grande chélidoine*, ou *éclaire*, aux fleurs jaunes, disposées en ombelle terminale, contient un suc jaune et caustique propre à détruire les verrues. L'*argémone* se nomme aussi *pavot épineux*, parce qu'elle est armée d'épines, et qu'elle ressemble au pavot. La *sanguinaire*, petite plante d'un aspect agréable, originaire de l'Amérique septentrionale, est ainsi nommée de la couleur du suc âcre et narcotique que fournissent toutes ses parties.

Toutes les espèces de *fumeterre* de nos climats sont très-amères, et s'emploient comme toniques et antiscorbutiques.

La fumeterre a pour emblème, *fiel*.

On cultive comme plante d'ornement la *fumeterre odorante* de Sibérie, à fleurs très-nombreuses, jaunes et noires, disposées en long épi d'un bel effet. *Fumeterre jaune.* La *corydale bulbeuse* est une jolie plante indigène de quinze à vingt centimètres, à fleurs pourpres ou blanches.

Le genre FUMETERRE constitue maintenant la famille des FUMARIACÉES.

135. — **PARONYCHIÉES**, Plantes herbacées ou sous-fruteseentes, à feuilles opposées, à fleurs très-petites, ordinairement d'un blanc verdâtre. On divise cette famille en deux tribus: Les *paronychiées vraies* et les *scléranthées*.

Genres: *herniole* (herniaria), *paronyque* (-nychia), *gymnocarpe* (-pus), *scléranthe* (-thus), etc.

Les paronychiées s'éloignent peu des portulacées. Les paronychiées offrent peu d'intérêt. Cependant on a préconisé l'*herniole glabre* et la *paronyque verticillée* comme astringentes et diurétiques.

158. — **PASSIFLORÉES, GRENADILLES, PASSIFLORES, FASCICULÉES** (*passifloræ*), Plantes ligneuses ou herbacées, à la tige souvent grimpante, munie de vrilles: aux feuilles ordinairement simples, alternes; aux fleurs souvent axillaires, à cinq pétales; au fruit charnu.

Genres: *passiflore* ou *grenadille* (passiflora), *papayer* (carica), etc.

A l'exception du genre *grenadille*, type de la famille, et dont les baies charnues et sucrées servent d'aliment en Amérique, les passiflores, d'ailleurs toutes exotiques, ne présentent point d'utilité. L'espèce la plus répandue dans nos jardins est la *passionnaire* ou *fleur de la passion*, arbrisseau sarmenteux de l'Amérique, ainsi nommé, parce qu'on a cru reconnaître dans les différentes parties de sa fleur quelques rapports avec divers instruments de la passion du Sauveur, tels que les trois clous, la couronne, la lance, etc. Le *papayer* est un arbre des deux Indes, dont les fruits, gros comme un petit melon, charnus, jaunâtres, d'une saveur douce et d'une odeur aromatique, se mangent confits au sucre ou au vinaigre. On place à la suite des *passiflorées*, la *napoléone impériale* de Palissot de Beauvais, arbrisseau magnifique, élevé d'un mètre à deux mètres, d'une belle couleur bleu d'azur, qui croît en Guinée.

62. — **PÉDALINÉES**, Famille de plantes

établie entre les *jasminées* et les *verbénacées*, et que quelques uns rapportent aux *bignoniacées*. Elle ne comprend guère que les genres *joséphine* et *pédali*.

PÉRIGYNE (du grec *péri*, autour, et *gunê*, femme), Attaché autour de l'ovaire. *Corolle, étamine périgyne.*

66.— **PERSONNÉES, SCROPHULAIRES, SCROPHULARIÉES** (*scrophulariæ*), Plantes herbacées, rarement frutescentes, à feuilles opposées, quelquefois verticillées ou alternes, à corolle *personnée* ou en masque; au fruit capsulaire.

Genres: *budlée* (1) (-leia), *scopaire* (-paria), *capraire* (-praria), *scrophulaire* (-laria), *linaire* (-naria), *muflier* (antirrhinum), *hornemannie* (-nia), *digitale* (alis), *calcéolaire* (-laria), *mimule* (-lus), *columnée* (-nea), *stémodie* (-dia), *beslère* (-ria), *gratiole* (-la), *limoselle* (-la), *browalie* (-lia), etc.

Les *budlées* sont des arbrisseaux exotiques, aux feuilles opposées, aux fleurs en épi, en tête, ou en corymbe, dont on cultive quelques espèces pour l'ornement. La *scopaire douce*, originaire des Antilles et du Brésil, passe pour avoir les propriétés de la guimauve. La *capraire*, ainsi nommée, parce que les chèvres la recherchent de préférence, croît également aux Antilles. La *capraire multifide*, aux fleurs purpurines, donne par l'infusion de ses feuilles une boisson théiforme, appelé *thé de Mexique*, qui ne le cède en rien au thé de la Chine. Les *scrophulaires* tirent leur nom de la propriété qu'on leur attribuait autrefois de guérir les scrophules ou écrouelles. La *scrophulaire des bois* ou *noueuse*, qu'on nomme aussi *herbe aux écrouelles*, porte des fleurs d'un pourpre noirâtre, d'une odeur désagréable, et passe pour émolliente, tonique, résolutive. Ses semences sont vermifuges. La *scrophulaire aquatique*, appelée vulgairement *bétoine d'eau*, *grande morelle*, et *herbe du siége*, croît dans les marais, et jouit des mêmes propriétés. Les *linaires* habitent les contrées montagneuses de l'Europe et le nord de l'Amérique; elles sont cultivées dans nos jardins pour la beauté de leurs fleurs éperonnées, d'un jaune brillant. On connaît dix à douze espèces de *mufliers*, dont la plus connue est le *muflier des jardins*, appelé encore *gueule-de-lion* ou *de-loup* et *mufleau* (2), à racine bisannuelle, quelquefois vivace, produisant une ou plusieurs tiges cylindriques, rameuses, garnies de feuilles opposées, d'un vert foncé, aux fleurs grandes d'un pourpre mêlé de jaune. Les mufliers diffèrent très-peu des *némésies*. Les *digitales* sont ainsi nommées, parce que leur fleur approche de la figure d'un dé à coudre (en latin *digitus*). *Digitale blanche. Digitale pourprée.* La *digitale pourprée* a les feuilles ovales, lancéolées, dentées; la tige droite, cylindrique, velue, d'un vert rougeâtre; les fleurs grandes et belles, purpurines, tigrées, et remplies de longs poils. *Les digitales passent pour émétiques et purgatives. A petite dose, la digitale diminue la fréquence du pouls; à grande dose, elle peut causer la mort.* On cultive dans nos jardins le *mimule jaune du Chili*, ainsi que la *columnée droite* et la *beslère à feuille de mélite*. La *gratiole officinale*, qui croît dans les prés humides et marécageux de l'Europe, a reçu le nom vulgaire d'*herbe au pauvre homme*, à cause de ses propriétés fortement purgatives, qui en font un remède économique pour les pauvres gens.

Brown a réuni les SCROPHULARIÉES et les RHINANTHACÉES de Jussieu en une seule famille sous le nom de RHINANTACÉES. D'autres comprennent au contraire sous ce dernier nom les PÉDICULAIRES, les SCROPHULARIÉES, et les OROBANCHÉES.

14.—**PÉPÉRITÉES**, Famille détachée des urticées de Jussieu, et désignée par Kunth sous le nom de PIPÉRACÉES. Les pipéracées sont des plantes exotiques, herbacées ou ligneuses, végétant le plus souvent sur des troncs d'arbres vivants. Le *poivrier* (piper) en est le genre le plus remarquable. Le genre *poivrier* renferme un grand nombre d'espèces, indigènes pour la plupart de l'Asie orientale et de l'Amérique du Sud. Les principales sont le *poivrier commun* ou *aromatique*, qui fournit le poivre du commerce; le *poivrier pédieulé* ou *poivrier cubébe* dont on fait un grand usage en médecine; et le *poivrier métel* dont les Malais mâchent continuellement les feuilles, après en avoir corrigé l'amertume par un mélange de chaux et d'arec. Le fruit du poivrier est une petite graine, un peu moins grosse qu'un pois ordinaire, tantôt

(1) La plupart écrivent *budlèje*; mais cela est tout à fait contraire au génie de la langue, qui ne permet pas la présence du *j* devant un *e* muet final.

(2) Il est à remarquer que l'Académie, d'ordinaire si peu économe du trait d'union, écrit *mufle de veau*, synonyme de *muflier*, sans trait d'union.

noire, lorsqu'elle est recouverte de sa pulpe desséchée, et tantôt blanche, lorsque, par la macération dans l'eau de mer, on l'a dépouillée de cette espèce d'enveloppe qui lui donnait une saveur plus forte. *Le poivre sert à assaisonner les viandes. Une livre de poivre. Poivre pulvérisé. Poivre concassé. Un grain de poivre. Mettre du poivre dans une sauce. Il y faut mettre une pointe de poivre. Poivre mignonnette*, Le poivre aromatique blanchi et concassé, recherché surtout pour l'assaisonnement des huîtres. *Poivre grabeau*, Le même poivre concassé et ses résidus. (On donne au *piment annuel* les noms de *poivre long*, *poivron*, *poivre d'Inde*, *poivre de Guinée*, *corail des jardins*. C'est une espèce de poivre qui vient dans une petite gousse rouge.)

Quelques botanistes ne font qu'une famille des PIPÉRITÉES et des SAURURÉES, entre autres M. Lamouroux.

154. — **PITTOSPORÉES**, Petite famille de plantes exotiques, séparées des *rhamnées* par Brown.

Genres : *pittospore* (-rum), *billardière* (-ra), *bursaire* (-saria).

On cultive dans nos jardins trois espèces de *pittospores*. Le *pittospore à feuilles ondulées*, des Canaries, bel arbrisseau à tige droite, cylindrique, rameuse, aux feuilles persistantes, éparses, opposées ou verticillées ; aux fleurs ordinairement blanches, d'une odeur semblable à celle du jasmin ; — le *pittospore coriace* de Madère, aux feuilles ovales, alternes, très-glabres, et coriaces ; — et le *pittospore tobira* de la Chine, dont l'écorce exhale une odeur forte et résineuse. La *billardière sarmenteuse*, aux fleurs d'un vert jaunâtre, aux feuilles ovales et velues, fournit dans la Nouvelle-Hollande des fruits dont on mange la pulpe. On distingue la *bursaire épineuse* qui croît dans l'Océanie.

53. — **PLANTAGINÉES**, Plantes herbacées, indigènes ; aux *feuilles* radicales ; aux *fleurs* presque toujours hermaphrodites, disposées en capitule ou en épi ; au fruit capsulaire.

Genres : *plantain* (-tago), *plantain de moine* ou *littorelle* (-la).

Le *plantain des Alpes* est avidement recherché des moutons. Le *plantain des bois* est cultivé en Angleterre pour les chevaux et les mulets. Le *plantain maritime* est estimé bon pour les prairies artificielles. Les graines du *plantain des sables*, qu'on récolte en grand dans le midi de la France, s'emploient en médecine comme émollientes et servent de plus à gommer les mousselines. Le *grand plantain* se reconnaît à ses feuilles ovales à sept nervures, entières ou très-légèrement dentées, et à ses longs épis composés de trente ou quarante fleurs verdâtres. L'eau distillée de plantain est renommée pour les yeux.

On nomme plantain aquatique ou plantain d'eau, le *flûteau* ou *alisma*, de la famille des alismacées, célèbre par la propriété qu'on lui attribuait de guérir l'hydrophobie.

Le *plantain pulicaire* est une espèce du genre *inule*, dont l'odeur chasse, dit-on, les puces, ce qui est purement imaginaire.

La *littorelle* est peu importante.

55. — **PLUMBAGINÉES** (1) (*plumbagineæ*), plantes indigènes, herbacées ou ligneuses ; à *feuilles* simples, entières, alternes ou toutes radicales ; aux *fleurs* hermaphrodites, réunies en tête ou en panicule ; au *fruit* capsulaire.

Genres : *dentelaire* (plumbago), *staticé* (-tice).

La *dentelaire* est ainsi nommée d'une de ses espèces qu'on employait autrefois pour soulager le mal de dents. C'est la *dentelaire d'Europe*, plante qui croît dans le midi de la France, à tige droite, cannelée et rameuse, aux feuilles ovales, ondulées, velues, aux fleurs en corymbe. Cette plante est très-acre, et sa racine est détersive et émétique. « Le *staticé gazon*, appelé vulgairement *petit gazon* ou *gazon d'Olympe*, originaire des lieux arides et sablonneux, voisins de la mer, est cultivé dans nos jardins où il forme de très-beaux tapis de verdure. Du sein de ses feuilles linéaires s'élève une tige sans feuilles, grêle, terminée par des fleurs rouges, blanches, ou roses. » (*Dictionn. de* CHARLES ST-LAURENT.)

70. — **POLÉMONIACÉES, POLÉMOINES, POLÉMONIÉES, POLÉMONIDÉES** (*-niaceæ*, *-nideæ*), Plantes herbacées ou ligneuses, à tige droite ou grimpante, à feuilles simples ou composées, tantôt opposées, tantôt alternes ; aux fleurs souvent en corymbe ou en panicule ; au fruit capsulaire.

---

(1) D'après le génie de notre langue, on devrait écrire *plombaginées*, la syllabe latine *um* se changeant régulièrement en *om* en français, comme dans *plomb*, *ombre*, *ombelle*, etc., en latin *plumbus*, *umbra*, *umbella*, etc.

Genres: *phlox*, *polémoine* (-onium), *cantua*, *bomplandie*, *cobæa*.

La *polémoine bleue*, ou *valériane grecque*, est une jolie plante à racine vivace, à tige herbacée haute d'environ soixante centimètres, couverte de feuilles ailées, sessiles, d'un très-beau vert, et terminée par un superbe corymbe de fleurs bleues ou blanches. Les *phlox*, au nombre de vingt espèces environ, sont des plantes vivaces, toutes originaires de l'Amérique du nord. *Phlox blanc. Phlox de la Caroline* ou *grand phlox. Phlox paniculé. Phlox pyramidal.* Le *cobæa*, ou la *cobée*, plante grimpante à grandes fleurs bleues et campanulées, qui croît très-vite, est originaire du Mexique. Pour quelques botanistes la *cobée* est une bignoniacée.

428.—**POLYGALÉES**, Plantes herbacées ou ligneuses, aux feuilles très-entières, généralement alternes, quelquefois opposées ou verticillées; aux fleurs le plus ordinairement en épi, quelquefois en panicules solitaires ou axillaires. Cette famille renferme les deux genres *polygale* ou *polygala*, et *krameria*. Le *polygala commun* se reconnaît à ses tiges nombreuses, inclinées, hautes de quinze à vingt centimètres, terminées par un bel épi de petites fleurs violettes, bleues, quelquefois blanches. Le *polygala commun* passe pour tonique et légèrement émétique. La racine de deux espèces, le *polygala de Virginie* et le *polygala faux buis*, est efficace, dit-on, contre la morsure des reptiles venimeux.

49. — **POLYGONÉES** (-neæ), **PERSICAIRES, VAGINALES**, Plantes herbacées, quelquefois sarmenteuses; à tiges géniculées dans la plupart; à feuilles alternes, roulées en dehors, pétiolées, engaînantes; à fleurs hermaphrodites, paniculées ou en épi.

Genres: *roisinier* (coccoloba), *atraphage* (-phaxis), *renouée* (polygonum), *oseille* (rumex), *rhubarbe* (rheum), *triplare* (-ris), *calligone* (-num), *pallasie* (-sia), *kænigie* (-gia), etc.

Les *raisiniers* ou *coccolobas* sont des arbres ou des arbrisseaux des Antilles, très-remarquables par l'ampleur de leurs feuilles, épaisses, coriaces, d'un vert sombre. Le *coccoloba à grappes* (*coccoloba uvifera*) est un grand et bel arbre qui se plaît sur les bords de la mer, et dont les fruits ont une saveur acidule, assez agréable. Le bois très-dur, pesant, d'un rouge foncé, presque incorruptible, du coccoloba de la Martinique est fort recherché pour les constructions. Le genre *renouée* ne renferme pas moins de cent vingt-cinq espèces, toutes très-utiles, entre autres: la *renouée tinctoriale*, qui fournit l'indigo pur en grande quantité; le *sarrazin* ou *blé noir* (*polygonum fagopyrum*), dont la graine alimente presque exclusivement plusieurs départements de la France; la *persicaire*, ou *renouée d'Orient*, dont les fleurs, d'un beau rose, disposées en panicule, font l'ornement de nos jardins; la *bistorte*, ainsi nommée, parce que ses racines, astringentes et toniques, sont tortues et repliées en forme d'S; et enfin le *poivre d'eau* (polygonum hydropiper), à la saveur âcre et poivrée. L'*oseille*, plante à racine vivace, rameuse, allongée, aux feuilles vertes, d'une saveur aride et légèrement astringente, est d'un usage journalier dans la cuisine. On connaît plus de soixante-dix espèces d'*oseilles*. *Oseille de jardin. Oseille sauvage. Planche d'oseille. Semer, cueillir de l'oseille. L'oseille ronde est plus aigre que l'oseille ordinaire. De la soupe à l'oseille. Des œufs à l'oseille. Jus d'oseille. Sel d'oseille.* La *patience* est une espèce d'oseille. Il y a 1° la *patience officinale* ou *parelle*, qu'on cultive dans les jardins potagers pour la cuisine, et dont la racine est employée en médecine contre les maladies de la peau, du foie, et du système lymphathique; 2° la *patience sauvage*, *raiponce*, ou *frisée*, ou *parelle sauvage*, très-commune dans les bois, les prairies, les fossés humides, et douée des mêmes propriétés que la précédente; 3° la *patience aquatique* ou *parelle des marais*, employée contre le scorbut, les affections cutanées, les rhumatismes, la goutte, les maladies chroniques rebelles; 4° la *patience sanguine* ou *oseille rouge*, ou *sang-dragon*, originaire de la Virginie, et dont la racine est astringente; 5° la *patience des Alpes*, *rhapontic*, ou *rhubarbe des moines*, dont la racine allongée et grosse, amère et visqueuse, est tonique et purgative; etc. La *rhubarbe* est célèbre par les propriétés toniques et purgatives de ses racines. *La racine de rhubarbe, la rhubarbe nous vient surtout de la Chine et de la Tartarie. Une infusion de rhubarbe. Prendre de la rhubarbe. Rhubarbe en poudre.*

Citoyen, la rue Barbe, s'il vous plaît. — La rhubarbe, citoyen? Je ne la connais

pas. Mais adressez-vous chez le premier apothicaire, on vous l'indiquera.

(ANONYME.)

Du genre oseille quelques botanistes ont fait une nouvelle famille sous le nom de RUMICINÉES.

136. — **PORTULACÉES** (*-ceæ*), Plantes indigènes, herbacées ou ligneuses; à tige frutescente, cylindrique; à feuilles alternes ou opposées ordinairement, succulentes. Inflorescence variée. *Fruit* en capsule monoloculaire ou multiloculaire, à loges monospermes ou polyspermes.

Genres : *pourpier* (portulacca), *talinum*, *montie* (-tia), *telephium*, *trianthème* (-ma), *tamarix*, *scléranthe* (-thus), etc.

Le *pourpier commun* ou *des cuisines*, plante potagère, très-rafraîchissante, que l'on mange en salade ou cuite, se reconnaît à ses feuilles glabres, luisantes, charnues, spatuliformes. *Feuille de pourpier. Une couche de pourpier. Une salade de pourpier. Eau de pourpier. Pourpier doré*, Pourpier naissant qui se mange en salade. *Pourpier sauvage*, Sorte de pourpier dont les feuilles sont plus petites que celles du pourpier ordinaire, et au quel on attribue des vertus médicinales.

On nomme vulgairement *pourpier de mer*, une espèce d'*arroche* qui croît sur les bords de la mer, et dont les feuilles charnues et remplies de suc, comme celles du pourpier, ont un goût salé.

Pour le *tamarix*, voyez la MÉTHODE DU GENRE, page 294.

Du genre *tamarix* M. Desvaux a fait une nouvelle famille sous le nom de TAMARASCINÉES.

Le genre *scléranthe* a été rapporté à la famille des PARONYCHIÉES de M. Aug. Saint-Hilaire.

56. — **PRIMULACÉES, PRIMEVÈRES, LYSIMACHIES, ANAGALLIDES** (*primulaceæ, lysimachiæ*), Herbes à racines vivaces, à feuilles ordinairement opposées, quelquefois verticillées, ou alternes, ou radicales. L'inflorescence est très-variée. Le fruit est le plus souvent une capsule monoculaire et polysperme.

Genres : *centenille* (centunculus), *mouron* (anagallis), *micranthème* (globifera, micranthemum), *lysimaque* ou *lysimachie* (-chia); *plumeau* (hottonia), *coris*, *limoselle* (-la), *trientale* (-lis), *aretie* (-tia), *samol* ou *volant d'eau* (samolus), *ményanthe* (-thus), *androselle* (androsace), *primevère* (primula veris), *cortuse* (-sa), *soldanelle* (-la), *gyroselle* (dodecatheon), *ryclame* ou *pain de pourceau* (cyclamen), etc.

Les *primulacées* ne sont employées qu'à l'ornement des jardins, bien qu'autrefois le *mouron* ait eu la réputation de guérir la rage, la folie, et l'épilepsie. La *centenille* se trouve dans les lieux humides et ombragés du nord de l'Europe. Il y a deux espèces de *mouron*, dont l'une, appelée *anagallide*, appartient à la famille des primulacées; l'autre, appelée *morgeline*, à celle des caryophyllées. La première se nomme encore vulgairement *mouron rouge*, et la seconde *mouron des oiseaux*. On cultive dans nos jardins une belle espèce d'*anagallis* (*an. monelli*), originaire d'Espagne, à grandes fleurs d'un beau bleu; quelques *lysimaques*, entre autres la *lysimaque d'Espagne*, à fleurs blanches, et la *lysimaque vulgaire*, dont les fleurs jaunes, disposées en corymbe, sont d'un très-bel effet. La *nummulaire* ou *herbe aux écus*, ainsi nommée parce que ses feuilles rondes, appliquées contre terre, ont la forme d'une pièce de monnaie, est une espèce de lysimaque. La *trientale* est une plante très-élégante, aux fleurs blanches, autrefois commune dans les Alpes, où elle est devenue fort rare. Le *samol* s'appèle vulgairement *mouron d'eau*. Les *androselles* et les *soldanelles* habitent les montagnes élevées de l'Europe et de l'Asie. La *soldanelle des Alpes*, cultivée dans les jardins, a des fleurs violettes, pourprées, ou blanches. Le *ményanthe à trois feuilles*, appelé aussi *trèfle d'eau*, *trèfle des marais*, a des fleurs blanches, nuancées de pourpre et de rose, très-élégamment ciliées. Les racines et les feuilles du *ményanthe à trois feuilles*, d'une saveur amère, passent pour toniques et fébrifuges. Dans les pays du Nord on en mange la racine, qui, réduite en poudre et mêlée avec le sarrasin, constitue le pain des pauvres. Le *ményanthe flottant* a des fleurs jaunes frangées. — La *gyroselle* a des fleurs d'un beau rose, pendantes. — Les espèces de *primevères* sont très-nombreuses. La *primevère officinale*, première parure de nos prairies, appelée vulgairement *coucou*, parce que, comme l'oiseau de ce nom, elle annonce le retour du printemps, se reconnaît à ses bouquets de fleurs jaunes odorantes,— à ses feuilles ridées, un peu glauques, toutes radicales, —et à ses longues hampes grêles. On mêle ses fleurs au vin pour lui donner une odeur agréable. La *primevère des jardins*, et l'*oreille-d'ours*, aux couleurs variées, et dont on a fait plusieurs espèces, sont celles qui fournissent les nombreuses variétés de nos parterres. La belle *primevère de la Chine* a de grandes fleurs roses et des feuilles semblables à celles du géranium. *Bouquet de primevères. Bordure de primevères.*

Primevère double. Primevère simple. Une belle primevère aux fleurs bien veloutées, d'un bleu pourpre liseré de blanc. Le *cyclame commun*, ami des lieux ombragés, est connu sous le nom de *pain de pourceau*, parce que cet animal est friand de sa racine, qui est de forme orbiculaire, tubereuse, brune en dehors, blanche en dedans. Les fleurs du cyclame sont blanches ou purpurines.

47. — **PROTÉACÉES, PROTÉES, PROTÉOÏDES** (*proteaceæ, proteæ*), Arbres et arbrisseaux exotiques, à feuilles simples, alternes, presque verticillées. Les fleurs, tantôt axillaires, tantôt terminales, offrent une disposition très-variée.

Genres : *protée* (-tea), *banksie* (-sia), *vaubier* ou *hakée* (-kea), *lambertie* (-tia), *embothrium*, *persoonie* (-nia), *conosperme* (-mum), etc.

On compte environ soixante espèces de *protées*, toutes originaires des parties australes de l'Afrique et particulièrement du cap de Bonne-Espérance. Les plus remarquables sont : 1° le *protée couronné* ou *protée élégant*, aux feuilles lancéolées, aux fleurs variées de jaune, de brun, et de noir, s'épanouissant en juillet, au fruit en forme de noix conique, tout couvert de poils longs et soyeux ; 2° le *protée argenté* ou *arbre d'argent*, aux feuilles lancéolées, entièrement recouvertes d'un duvet argenté, très-brillant, et dont les fleurs de douze à quinze centimètres de long sur six ou huit de large, en font un des plus beaux ornements de nos serres. Les fleurs du *protée mellifère* distillent continuellement un miel fort doux et très-recherché des Hottentots.

On cultive encore dans nos serres des *banksies*, des *embothriums*, des *lamberties*, tous arbrisseaux très-agréables, originaires de la Nouvelle-Hollande.

97. — **RENONCULACÉES, RENONCULES** (*ranunculaceæ, ranunculi*), Plantes presque toutes européennes, en général herbacées, à *feuilles* presque toujours alternes, simples ou composées; aux *fleurs* grandes et brillantes. Les *fruits* sont tantôt de petites baies ou de petites capsules monospermes, formant par leur aggrégation, un syncarpe; tantôt ils n'offrent qu'une ou deux capsules uniloculaires polyspermes, s'ouvrant par leur angle ou bord interne. Cette famille se divise en trois principales sections.

Renonculacées vraies. *Capsules monospermes indéhiscentes.*

Genres : *clématite* (-tis), *pigamon* (thalictrum), *anémone* (anemone), *adonide* (-nis), *renoncule* (ranunculus ou ranuncula), *atragène* (-gene), *hydrastis*, *hamadryade* (dryas), *myosure* (rus).

Helléborées. *Capsules polyspermes ; pétales irréguliers.*

Genres : *hellébore* (-rus), *trollier* (-lius), *nigelle* ou *nielle* (nigella), *ancholie* (aquilegia), *dauphinelle* ou *pied-d'alouette* (delphinium), *aconit* (-tum), etc.

Pæoniées. *Capsules polyspermes ; pétales réguliers.*

Genres *populage* (-go, caltha), *pivoine* (-ponia), *actæa*, etc.

Toutes les renonculacées sont âcres et caustiques ; quelques unes même sont de véritables poisons. *On cultive dans les jardins plusieurs espèces de clématites. Clématite des buissons*, aux fleurs bleues. *Clématite vierne*, aux fleurs de couleur pourpre ou violette. *Clématite crépue*, aux fleurs grandes et bordées au dehors d'une membrane veloutée ou ondulée. *Clématite blanche* ou *commune*, aux fleurs blanches, petites, peu odorantes, et formant une sorte de panicule. La *clématite commune* a reçu le nom d'*herbe aux gueux*, parce que les mendiants se servent de ses feuilles pour faire paraître leurs membres livides et ulcérés. On compte environ cinquante espèces de *pigamons* ou *thalictrons*, parmi les quelles près de vingt croissent naturellement en France. Les plus connues sont : *le pigamon à feuilles d'ancholie*, vulgairement appelé *colombine à plumeau*, aux racines fibreuses, grosses, fasciculées, produisant plusieurs tiges cylindriques, glauques, hautes d'un mètre à deux mètres, garnies de feuilles d'un vert gai en dessus, aux fleurs rosées et purpurines ; — et le *pigamon jaunâtre*, appelé aussi *lin des prés, fausse rhubarbe*, plante qui croît dans les fossés, les prés, les terrains marécageux, et dont les fleurs sont jaunâtres. *On cultive dans les jardins le pigamon à feuilles d'ancholie.*

L'*anémone* est une plante printanière dont la tige est une hampe droite, garnie ordinairement de trois feuilles formant une sorte de collerette. Sa fleur, qui porte le même nom, est inodore, mais remarquable par l'éclat et la variété de ses couleurs, dans les espèces cultivées. Son nom lui vient du grec *anémos*, vent, parce qu'elle se plaît dans les lieux exposés aux vents. *On connaît plus de trois cents variétés d'anémones. Planches d'anémones. Carré d'anémones. Anémone simple. Anémone double. Anemone blanche. Anémone double. Anémone des bois* ou *sylvie. Anémone sauvage.*

La fable fait naître l'anémone du sang d'Adonis.

La terre, avec douleur, boit les flots réunis
Des larmes de Vénus et du sang d'Adonis.
D'une rose soudain la terre se couronne,
Et près d'elle s'élève une pâle anémone.
(CHAUSSARD.)

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et, passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente en un jour l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur. (DEMOUSTIER.)

Je demande pardon à M. Alexandre Dumas de citer Demoustier, qu'il n'aime pas, je le sais, quoique son compatriote. Il est certain que de tels vers sont loin de valoir ceux-ci de l'auteur d'Antony.

En me promenant hier sur le rivage,
Où pendant une heure à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage;
Vous veniez ensuite, et l'avez trouvé.

Aujourd'hui comment arranger l'affaire?
Les procès sont longs, les juges vendus.
Je perdrai ma cause. Et pourtant, que faire?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais quand on le veut pourtant tout s'arrange,
Et souvent un mal finit par un bien.
De nos cœurs entre eux faisons un échange,
Donnez-moi le vôtre, et gardez le mien!

Avis aux classiques. Prenez vos lunettes, examinez et comparez. Ce n'est pas toutefois que l'idée *d'un cœur qu'on laisse tomber et qu'on ramasse*, n'ait quelque chose de bizarre et de forcé qui n'eût certes pas germé dans une tête classique. Cela n'ôte rien à la beauté de ces strophes, vraiment ravissantes. Dommage qu'il n'y soit pas question d'anémones. Nous y revenons, ou du moins nous passons à l'*adonide*, plante très-abondante dans les blés, d'un aspect très-élégant, aux feuilles très-finement découpées, et dont les fleurs, rouges à leur sommet, sont tachées de noir à leur base. On cultive l'*adonide automnale* ou *goutte-de-sang* et l'*adonide d'été* ou *œil-de-perdrix*. *L'adonide est sœur de l'anémone, née comme elle du sang d'Adonis.* « Fleurs brillantes et passagères, trop fidèle emblème des plaisirs de la vie, vous fûtes consacrées par la beauté même aux douloureux souvenirs. » (AIMÉ MARTIN.)

Le genre *renoncule* renferme cent soixante espèces, les unes cultivées dans les jardins pour la beauté de leurs fleurs, et les autres venant sans culture dans les prés, les bois, les marais, etc. La plus remarquable est la *renoncule des jardins*, ou d'*Asie*, ou de *Perse*, devenue l'ornement des jardins par les couleurs panachées de sa corolle, dont les pétales sont larges, épais et arrondis comme ceux de la rose. *Renoncule simple, double. Renoncule des bois. Renoncule de montagne. Renoncule des prés. Renoncule aquatique.* La *renoncule rampante* est appelée *bouton d'or*, et a pour emblème, *richesse*. On nomme vulgairement *grande douve* et *petite douve*, deux espèces de renoncules qui croissent dans les marais et qui sont très-nuisibles aux bestiaux. La *renoncule* était connue dès le douzième et le treizième siècle. Les Croisés en avaient vu en Orient, d'où elle nous fut rapportée par Louis IX.

La renoncule un jour dans un bouquet
Avec l'œillet se trouva réunie:
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.
On ne peut que gagner en bonne compagnie.
(BÉRENGER, de Lyon.)

Ce qu'on nomme *patte* ou *griffe*, dans la renoncule et dans l'anémone, est leur racine, qui a quelque ressemblance avec la patte d'un animal. *Les griffes ou pattes d'anémone, de renoncule, peuvent être divisées, et servir ainsi à la multiplication de la plante.*

L'*hydrastis* croît au Canada; l'*hamadryade* près du détroit de Magellan. Le *myosure* est connu sous les noms vulgaires de *queue-de-souris* et de *ratoncule*. Il porte des fleurs dont le réceptacle s'allonge après la floraison, de manière à prendre la forme d'une queue de souris.

Les plantes nommées *hellébores* jouissaient chez les anciens d'une grande réputation pour leurs vertus héroïques, et surtout pour la guérison de la folie. On en distingue deux espèces: l'*hellébore blanc*, qui croissait en Étolie, dans les Gaules, et près des rivages de la mer Noire, et que l'on a cru retrouver dans le *vérâtre*; et l'*hellébore noir*, qui croissait à Anticyre, sur l'Hélicon, dans l'Eubée et la Béotie, et que l'on croit être notre *hellébore oriental*.

Le genre *hellébore* renferme des plantes herbacées, vivaces, aux tiges rameuses, et aux fleurs d'un vert blanchâtre. Ces plantes sont très-malfaisantes. L'hellébore noir est quelquefois employé comme vermifuge et purgatif. Le *trollier boule d'or* habite particulièrement les prairies des Vosges, des Alpes, des Cévennes, et des Pyrénées, d'où on l'a transporté dans nos jardins. Cette plante, qui se plaît sur une terre ombragée et humide, se fait remarquer par son port élégant, son feuillage découpé et d'un fort beau vert, ainsi que par ses grandes fleurs d'un beau jaune d'or. — Le genre *nigelle* renferme onze espèces, dont trois surtout sont remarquables: la *nigelle cultivée*, vulgairement *cumin noir*, la *ni-*

gelle des champs ou *nielle*, et la *nigelle de Damas*, appelée plus communément *barbiche*, *barbe de capucin*, *cheveux de Vénus*. Les graines de ces plantes sont aromatiques. La *nigelle de Damas* fournit une graine, qui, frottée entre les doigts, répand une douce odeur de fraise.—Les *ancolies* sont remarquables par l'organisation de leurs fleurs, qui sont garnies de cinq nectaires en forme de cornets recourbés et alternant avec les pétales. L'*ancolie vulgaire* ou *des bois*, appelée aussi *gant de Notre-Dame*, est un des plus beaux ornements de nos jardins. Elle est vivace, à fleurs bleues, blanches, jaunes, rouges, violettes, panachées. *Ancolie simple*. *Ancolie double*. On cultive encore l'*ancolie des Alpes*, plus petite, à fleur bleue; l'*ancolie de Sibérie*, aux fleurs grandes, bleues, et entourées d'un anneau blanc; l'*ancolie du Canada*, au port élégant, aux fleurs d'un beau rouge, mêlé de jaune, portées par un pédoncule légèrement courbé. Le nom latin de l'ancolie, *aquilegia*, dérive d'*aquila*, aigle, parce que sa fleur imite quelquefois les serres d'un aigle.—Les *pied-d'alouettes* forment une tribu nombreuse de plantes annuelles ou vivaces, à fleurs bleues, ou blanches, ou roses, toutes cultivées dans nos jardins, où elles ornent les platebandes. Les anciens font naître le *pied-d'alouette* du sang d'Ajax. Cette fleur a pour emblème, *légèreté*.— Les *aconits* sont des plantes vénéneuses, qui croissent en abondance sur les Alpes. Le *napel*, dans le suc du quel les Germains trempaient leurs flèches, est une espèce d'*aconit*. « Les magiciennes de la Thessalie employaient cette plante dans leurs enchantements. Ses qualités vénéneuses étaient dues, suivant les anciens, à l'écume que répandit sur elle l'affreux Cerbère, lorsque Hercule, vainqueur de la Mort et des divinités du sombre royaume, arracha ce gardien des portes des enfers, et l'offrit chargé de liens aux yeux des mortels. » (Aimé Martin.) L'aconit a pour emblème, *vengeance*.—La *populage des marais*, vulgairement appelée *souci d'eau*, paraît dès les premiers jours du printemps, et se fait remarquer par ses grandes fleurs d'un jaune brillant, et ses larges feuilles d'un vert sombre. On met ses fleurs dans le beurre pour lui donner une couleur jaune. On confit ses boutons au vinaigre comme les câpres. Elle est quelquefois double ou semi-double dans nos jardins, et alors elle prend le nom de *bouton d'o* —Introduites dans nos jardins comme plantes d'ornement, les *pivoines* y produisent un très-bel effet par leurs touffes d'un vert gai, et par leurs magnifiques corolles blanches, ou roses, ou panachées. L'espèce que les anciens nommaient dans leurs hymnes à cause de ses propriétés héroïques est la *pivoine commune*, naturelle aux prairies et aux bois montueux de l'Europe méridionale.

Le genre *podophyllum*, qui faisait autrefois partie des renonculacées, est devenu pour quelques botanistes le type d'une nouvelle famille, qu'ils placent entre les *tiliacées* et les *berbéridées*.

21. — **RESTIACÉES**, ou **ÉRIAUCOLÉES**, Famille séparée des joncées par Brown, et renfermant des plantes herbacées, vivaces, ou même sous-frutescentes, aux feuilles étroites, engaînantes, fendues à leur base et placées sur des chaumes entièrement nus, ou simplement couverts d'écailles ou de feuilles rudimentaires.

Genres : *restia*, *ériaucolon*, *xyris*, etc.

Les *restias* viennent du cap de Bonne-Espérance.

155. — **RHAMNÉES**, **RHAMNOÏDES** (*-neæ*, *-ides*), Arbres et arbrisseaux à feuilles alternes ou opposées, munies de stipules. Le fruit est une baie ou une capsule. On divise cette famille en six groupes ou sections, dont les principales sont les trois suivantes.

Rhamnoïdes ou frangulacées. *Calice supère*, *étamines opposées*.

Genres : *nerprun* (rhamnus), *jujubier* (zizyphus), *paliure* (-rus), *céanothe* (-thus), etc.

Brunïacées. *Calice supère*, *étamines alternes avec les pétales*.

Genres : *brunie* (-nia), *aucuba*, *staavie* (-via), *lasiopétalum*.

Célastrinées. *Calice inférieur*, *endosperme*, *mince ou charnu*.

Genres : *staphylin* (-lœa), *fusain* (evonymus), *célastre* (-trus), *houx* (ilex).

Les trois autres groupes ne renferment que des genres peu connus. Le nom de l'un deux est si barbare, que je n'oserais le citer dans un livre comme celui-ci.

Parmi les nerprunes, arbrisseaux indigènes et exotiques, cinq espèces se font surtout remarquer par leur utilité : —1° le *nerprun purgatif*, dont les baies globuleuses et noirâtres sont employées sous forme de sirop dans les hydropisies de poitrine, la paralysie, les dartres chroniques, et fournissent, préparées avec de l'alun, le *vert de vessie* des peintres ;— 2° le *nerprun des*

teinturiers, dont les baies petites, globuleuses, et verdâtres, connues dans le commerce sous le nom de *graines d'Avignon*, donnent, cueillies avant la maturité et préparées avec du blanc de céruse, la couleur verdâtre appelée *stil de grain*; — 3° le *nerprun de la Chine*, dont les feuilles sont mêlées au thé; — 4° l'*alaterne*, dont le bois, semblable à celui du chêne vert, est employé par les ébénistes; — 5° le *bourdaine* ou *bourgène*, dont le bois donne un charbon très-léger, employé préférablement à d'autres dans la fabrication de la poudre à canon.

On nomme vulgairement *alaterne bâtard*, le *céanothe*.

Les *bruniés*, toutes propres à l'Afrique, ressemblent par leurs feuilles linéaires, alternes, très-rapprochées, ou même imbriquées, à des bruyères ou a des protées. Aussi les nomme-t-on encore *bruyères du Cap*.

J'ai parlé des autres plantes de cette famille dans la MÉTHODE DU GENRE, pages 281-294.

58.-**RHINANTHACÉES, RHINANTHÉES, VÉRONICÉES, PÉDICULAIRES,** Plantes indigènes, herbacées ou ligneuses, à feuilles simples, très-rarement composées, — opposées, verticillées, ou alternes, quelquefois remplacées par des écailles; à fleurs axillaires, souvent disposées en épi, en panicule, ou en corymbe; à fruit capsulaire.

Genres: *véronique* (-ca), *sibthorpie* (-pia, quel nom barbare!) *bisandre* (-dra), *érine* (-nus), *buchnère* (-ra), *euphraise* (-phrasia), *bartsie* (-sia), *cocrète* ou *rhinanthe* (-thus), *mélampyre* (-pyrum), *pédiculaire* (-laris), etc.

La *véronique officinale* ou *mâle* nommée aussi *thé d'Europe*, est vivace, commune dans les pâturages sablonneux, formant de jolis gazons. La *véronique aquatique*, ou *beccabunga*, est une jolie plante aux tiges rampantes et charnues, aux feuilles d'un beau vert luisant, aux fleurs bleues, disposées en grappes. Ses jeunes pousses se mangent en salade ou cuites avec de l'oseille. On cultive encore la *véronique femelle* ou *petit chêne*, aux fleurs bleues, rayées de rouge, la *teneriette*, dont les nombreuses fleurs d'un beau violet font un si bel effet, la *véronique en épi*, la *véronique couchée*, la *véronique à feuilles de basilic*, etc. Nous citerons encore l'*euphraise officinale*, aux belles fleurs blanches rayées de violet et de jaune; les *rhinanthes* vulgairement connus sous le nom de *crête-de-coqs*, le *mélampyre des champs*, appelé aussi *rougeole* ou *blé de vache*, et surtout les *pédiculaires*, dont les feuilles découpées et les petites fleurs brillantes décorent les bois humides. Voyez SCROPHULARIÉES et OROBANCHÉES.

78. — **RHODODRACÉES, RHODODENDRONS, ROSAGES** (*rhododraceæ*, *rhododendra*), Plantes indigènes, herbacées ou ligneuses, aux feuilles alternes, opposées, ou verticillées, ordinairement persistantes, à inflorescence très-variée, au fruit en capsules. Cette famille n'est considérée par quelques botanistes que comme une section des *éricinées*.

Genres: *kalmier* (-mia), *rosage* ou *rhododendron*, *azalée* (-lea), *rhodora*, *ledon* (ledum), *befarie* (-ria), *menziézie* (-zia), *itée* (-tea).

On cultive en France, dans les jardins des curieux, six espèces de *kalmiers*, qui nous viennent de l'Amérique septentrionale. Ce sont des arbrisseaux ou des arbustes, toujours verts, qui ont des feuilles simples et de très-belles fleurs en corymbe au sommet des branches. Le genre *rhododendron* (du grec *rhodon*, rose, et *dendron*, arbre) renferme dix-huit espèces d'arbrisseaux très-élégants, la plupart cultivés. Je citerai le *rhododendron à grandes fleurs*, haut, en France, d'environ deux mètres, dont les fleurs présentent, quand elles sont épanouies, de superbes bouquets réunissant plus de trente corolles roses ou blanches, et le *rhododendron du Pont*, aux fleurs purpurines. Le miel que font les abeilles avec le butin de leurs corolles est un poison. Les *azaléas*, par leurs fleurs disposées en bouquets plus ou moins touffus, sont précieux pour la décoration des parcs. « Le *ledons odorants*, le *rhodora du Canada*, les *menziézias*, aux tiges grimpantes, et enfin les *itéas*, dont les fleurs blanches et aromatiques durent près de six semaines, méritent aussi toute l'attention des horticulteurs, » dit M. Lamouroux (2).

141. — **RIBÉSIÉES**, ou **RIBÉSINÉES, GROSSULARIÉES, GROSSULACÉES, GROSEILLERS** (*-lariæ*, *-laceæ*), Arbrisseaux (1) souvent munis d'aiguillons, à feuilles alternes, lobées. Les fleurs, solitaires, géminées, ou disposées en grappes, offrent un

(1) Il y a certainement une différence entre *arbrisseau* et *arbuste*. Cependant les botanistes eux-mêmes confondent sans cesse ces deux dénominations.

(2) M. Lamouroux écrit les *itéa*, les *menziézia*, sans la marque du pluriel. Il ne faut donc pas lui imputer un crime dont je suis seul coupable et seul responsable.

calice adhérent, à cinq divisions; une corolle à cinq pétales; cinq étamines; un ovaire simple, à style bifide, et à stigmate double. Le fruit est une baie globuleuse, monoloculaire, polysperme, couronnée par les débris du calice. Les graines se composent d'un embryon droit, petit, placé à la base d'un endosperme corné.

On connaît aujourd'hui environ cinquante espèces de *groseillers*, dont les plus remarquables sont le *groseiller commun* (*ribesium*, *rubrum*), aux fruits rouges ou blancs, un peu acides, très-rafraîchissants; le *groseiller à maquereau*, aux fruits verts ou rougeâtres, plus gros que les groseilles ordinaires, et le *groseiller noir*, plus communément appelé *cassis*, dont les fruits noirs et aromatiques servent à faire une liqueur tonique et excitante.

Depuis que je suis à Vienne, je n'ai pas vu dans les jardins particuliers un seul groseiller noir.

Avec le suc des *groseillers rouges* on fait une gelée très-saine et d'une saveur très-fine. *Gelée de groseille. Sirop de groseille. Groseilles de Hollande, de Bar. Groseilles confites. Groseille à maquereau* ou *groseille verte. Compote de groseilles vertes.*

Les groseilliers sont rangés avec les cierges dans le *Jardin des Plantes*; quoique ces végétaux n'aient pas la moindre analogie.

149. — **ROSACÉES** (-*ceæ*), Plantes herbacées ou ligneuses, à feuilles alternes, stipulacées, simples ou composées, à inflorescence extrêmement variée. Cette famille a été ainsi nommée, parce que les fleurs des espèces qui la composent ont leurs pétales disposés comme ceux de la rose. On la divise en plusieurs tribus.

Pomacées. *Ovaire unique, adné, à plusieurs styles; pomme à plusieurs loges, couronnée par les débris du calice.*

Genres : *pommier* (malus), *poirier* (pirus), *coignassier* (cydonia), *néflier* (mespilus), *alisier* (cratægus), *cormier* ou *sorbier* (sorbus).

Rosiers ou rosées. *Plusieurs ovaires surmontés chacun d'un style apparent.*

Genre : *rosier* (rosa).

Agrimonées ou sanguisorbées. *Fleurs souvent apétales et uni-sexuelles; ovaires peu nombreux, quelquefois un seul, à style latéral, à stigmate barbu; renfermés dans un calice étranglé au sommet.*

Genres : *pimprenelle* (poterium), *sanguisorbe* (-ba), *aigremoine* (-monia), *alchimille* ou *pied-de-lion* (-lla), *ancistre* (-trum), *clifforts* (-tia), *sibbaldie* (-dia), etc.

Dryadées ou potentillées. *Ovaires nombreux, groupés au centre de la fleur.*

Genres : *tormentille* (-lla), *potentille* (-lla), *fraisier* (fragaria), *comaret* (comarum), *benoîte* (geum), *dryade* (dryas), *ronce* (rubus).

Ulmaires ou spirées. *Ovaires supères en nombre défini.*

Genres : *spirée* (-ræa), *suriana.*

Amygdalées ou drupacées. *Ovaire unique supère.*

Genres : *cerisier* (cerasus), *prunier* (-nus), *abricotier* (armeniaca), *amandier* (amygdalus), *pêcher* (persica), *grangéria*, *chrysobolan* (-nus), *moquillier* (moquilea), *parinaire* (-narium), etc.

Calycanthées. *Feuilles dépourvues de stipules; corolle à plusieurs rangées de pétales inégaux, caducs; plusieurs ovaires dans un calice à parois charnues.*

Genres : (*calycanthe* (-thus), *meratia*, *blackwellia*, *lidia*, *homalium*.

Nous trouvons dans cette famille, très-répandue dans nos climats, les fruits les plus doux, tels que la *pomme*, la *poire*, la *fraise*, la *prune*, l'*abricot*, l'*amande*, la *pêche*, etc., et en même temps l'un des poisons les plus terribles, l'acide hydrocyanique fourni par l'eau distillée des feuilles et des noyaux du *laurier cerise* (*prunus laurocerasus*); principe qui se retrouve également dans les noyaux du *cerisier* (*prunus cerasus*), ainsi que dans ceux de quelques autres drupacées, mais en moins grande quantité. Le *laurier cerise*, originaire des côtes de la mer Noire, a été transporté en Europe en 1576. *Quoique vénéneuses, les feuilles du laurier cerise* n'en sont pas moins employées tous les jours comme assaisonnement. L'*azerolier* est une espèce de *néflier*; l'*aubépin*, une espèce d'*alisier*. Qui ne connaît la saveur extrêmement astringente des fruits du néflier? Le genre *pimprenelle* se compose d'une huitaine d'espèces herbacées, dont quelques unes se rangent parmi les sous-arbrisseaux. *Pimprenelle commune* ou *usuelle*, plante vivace que l'on rencontre dans les prés secs et les bois montueux, et dont on possède deux variétés : la *petite pimprenelle* et la *grande pimprenelle*. La première est une plante potagère dont les feuilles sont mises dans les salades et les bouillons aux herbes. La seconde forme des prairies très-recherchées des bêtes à laine. *Sanguisorbe commune*, ou *pimprenelle d'Italie*.

On nomme vulgairement *pimprenelle*, le *samol*; *pimprenelle aquatique* ou *pimprenelle d'Afrique*, le *mélyanthe pyramidal*; *pimprenelle blanche*, le *boucage mineur*; *pimprenelle de la Nouvelle-Zélande*, l'*ancistre*.

Sanguisorbe du Canada. Ces deux plantes, par la décoction de leurs fleurs, unies à de l'alun, donnent à la teinture un très-beau gris.

L'*aigremoine eupatoire*, très-commune en France, se reconnaît à ses feuilles engaînantes, et à son fruit hérissé de pointes. On s'en sert en médecine contre les catarrhes pulmonaires, chroniques, etc. L'*alchimille* est une herbe vivace des mon-

tagnes, aux feuilles palmées ou digitées, aux fleurs verdâtres, disposées en grappes terminales ou latérales. Son nom lui vient de ce que les alchimistes employaient la rosée que l'on trouve le matin sur ses feuilles. L'*alchimille vulgaire*, excellent fourrage, est très-astringente. Deux espèces de *tormentilles* habitent la France. L'une, la *tormentille élevée*, vit dans les bois et les pâturages secs. La *tormentille rampante* habite les prairies et les lieux ombragés. Les racines de ces plantes sont aromatiques, astringentes, recherchées en médecine, et avidement mangées par les cochons. Elles servent pour le tannage dans l'île de Féroé. Les feuilles conviennent aux vaches, aux chèvres, et aux bêtes à laine. Les *potentilles* sont communes dans les Pyrénées et les Alpes, où elles fleurissent dès les premiers jours du printemps. Leurs racines ont les mêmes propriétés que celles de la *tormentille*.— Dans le fraisier, qui est une plante vivace, à tige très-basse, les feuilles, munies de trois folioles, sont portées sur une tige ou pétiole très-long; les fleurs sont blanches, disposées en bouquet terminal. Après la floraison, le réceptacle grossit, acquiert une certaine consistance, et produit le fruit connu sous le nom de *fraise*. Le *fraisier commun* est originaire des Alpes, et a donné lieu à toutes les autres variétés, telles que le *fraisier du Chili* ou *frutillier*, qui donne la plus grosse fraise; mais elle est fade et peu sucrée; le *fraisier ananas*, dont le fruit est gros, sucré et parfumé; le *fraisier des bois* et le *fraisier buisson*, accueillis dans nos jardins pour servir de bordures. Le fraisier fleurit en avril, et fructifie en mai et juin.

On nomme vulgairement *fraisier en arbre*, l'*arbousier* dont le fruit a beaucoup de ressemblance avec la fraise ananas; ainsi que le melastome.

Les *benoîtes* sont des plantes à fleurs droites et terminales, à feuilles radicales ternées, et à la tige droite. La *benoîte commune* passe pour vulnéraire, sudorifique, astringente, etc. Ses racines ont été mises en parallèle avec le quinquina. Elle doit son nom de *benoîte* ou *benite* aux nombreuses propriétés médicinales qu'elle possède.

La *ronce* est un arbrisseau épineux et rampant, qui vient dans les haies et dans les bois, et qui porte un petit fruit noir, agréable à manger. C'est la *ronce commune*, appelée encore *ronce des haies*, *ronce sauvage*, *mûrier des buissons*. *La poudre à canon faite avec le charbon de ronce passe pour avoir plus de force que celle qui est faite avec du charbon de saule* (Acad.). *Chemin semé de ronces*. Fig., *La vie est semée de ronces et d'épines*. La *ronce framboisière*, ou *framboisier*, porte des baies rouges, jaunâtres ou blanches, mûres en juin et juillet. *La framboise rouge est la plus estimée. On mange les framboises comme les fraises. Un panier de framboises. De l'eau de framboise. Pâte de framboise. Sirop de framboise. Conserve de framboise. Du vin qui sent la framboise, qui a un goût de framboise. Les framboises sont nutritives, adoucissantes, et laxatives.* Les Russes en font du miel et les Polonais un hydromel. — Les *spirées* sont des arbrisseaux ou herbes vivaces, aux fleurs blanches ou purpurines. La *spirée ulmaire* ou *reine des prés*, cultivée dans les jardins, et connue aussi sous le nom d'*herbe aux abeilles*, a une tige élancée, garnie de feuilles d'un vert agréable, et de fleurs blanches odorantes. Ses feuilles sont aimées des moutons et des chèvres. On s'en sert aussi pour la teinture en noir. Une autre espèce remarquable de ce genre est la *spirée filipendule*, ou simplement *filipendule*, aux feuilles ailées et profondément découpées, aux fleurs grandes, blanches à l'intérieur, rougeâtres à l'extérieur. Sa racine, composée de fibres déliées, aux quelles sont suspendues des tubercules arrondis et noirâtres, a les mêmes propriétés que celles de la *benoîte*.

J'ai déjà parlé, dans la MÉTHODE DU GENRE, pages 281-294, des autres plantes de cette famille, telles que le *pommier*, le *poirier*, le *coignassier*, le *cerisier*, le *rosier*, etc. J'ajouterai pourtant un mot sur les *roses*, genre sur lequel on pourrait écrire des volumes.

La *rose* a pour emblème, *fraîcheur*, *tendresse*. Cette fleur, reine de nos jardins, naquit suivant Anacréon, lorsque Vénus, sortant du sein des mers, sourit aux dieux charmés de sa présence. L'incarnat de la *rose* est attribué au sang de Vénus. Cette déesse, comme le raconte M. Aimé Martin, volait au secours de son cher Adonis, blessé à mort; des rosiers épineux se trouvèrent sur son passage, déchirèrent son sein, et plusieurs gouttes de son sang jaillirent sur les roses. Ces fleurs, qui jus-

qu'alors avaient été blanches, ont conservé depuis la couleur du sang de Vénus.

La rose a été célébrée par tous les poètes.

Fleur chère à tous les cœurs, elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre et le marbre des rois;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage :
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.
(Bois-Jolin.)

Reine de nos jardins, rose aux vives couleurs,
Sois fière désormais d'être le prix des mœurs,
Et de voir éclater tes beautés printanières
Sur le front ingénu des modestes bergères;
Sois plus flattée encor de servir en nos jours
De couronne aux vertus que de lit aux amours :
La pomme à la plus belle, a dit l'antique usage,
Un plus heureux a dit : La rose à la plus sage.
(Lemierre.)

Bientôt dans les bosquets du superbe Orient,
La plus belle des fleurs, la rose va paraître :
Elle s'ouvre, aussitôt son parfum se répand.
La nymphe des jardins, surprise en la voyant,
Croit qu'une autre Vénus *en ce jour* vient de naître.
Pour la reine des fleurs on veut la reconnaître;
La rose est étonnée ; une *aimable* pudeur
Couvre son *sein* charmant d'une vive rougeur.
Le rossignol la voit, frappe l'air de son aile,
Respire ses parfums, voltige sur son *sein*,
Chante l'amour heureux, et s'envole soudain,
Quoiqu'il ait fait serment d'être toujours fidèle.

Tout cela pour exprimer cette idée si poétique : La rose naît, elle est si belle, qu'on ne peut lui refuser le titre de reine des fleurs. On dirait une autre Vénus. Quant à l'idée du rossignol qui voltige sur le sein de la rose, comme un papillon, et qui lui chante qu'il l'aimera toujours, rien de plus classique, c'est à dire, de plus faux; le faux étant le caractère propre du genre qu'on est convenu d'appeler classique.

Qu'on soit si généralement dégoûté de la poésie, que les Allemands surtout professent un si grand mépris pour la poésie française, en vérité de tels vers me le feraient concevoir.

Que l'auteur, homme de cœur et de talent, qui a rendu aux lettres d'éminents service, et qui a toute mon estime, daigne me pardonner ma rude franchise ; mais je ne saurais trouver beaux de pareils vers, dans les quels j'accuse moins un talent éprouvé que le genre misérable dont ils émanent. Que l'on compare tous les vers classiques que nous venons de citer avec cette poésie de Victor Hugo :

LA PAUVRE FLEUR.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas.
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas.
Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes,
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!
Mais, hélas! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel.
Mais non, tu vas trop loin.—Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.
Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs.
Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi.

ENVOI.

Roses et papillons, la terre nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre? dis. Veux-tu pas vivre ensemble (1)
Quelque part?
Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor;
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor.
Où tu voudras, qu'importe! Oui, que tu sois haleine
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi-pleine,
Aile ou fleur,
Vivre ensemble, d'abord, c'est le bien nécessaire
Et réel.
Après on peut choisir au hasard ou la terre
Ou le ciel.

Faut-il être crétin pour ne pas se plaire à de pareils vers plus qu'au charlatanisme du Journal des Débats, pour n'y pas voir plus de philosophie réelle que dans toutes les stériles logomachies des philosophes? En vérité,

L'homme est un animal qui n'a pas son pareil.

UNE ROSE D'ELLE.

. . . . . .
J'en cueille une à mon tour, et je la lui présente,
L'œil voilé d'un nuage et d'une main tremblante.
Son céleste regard me paya mille fois
Mieux que ne l'auraient fait tous les trésors des rois.
Mais que devins-je, ô Dieu! quand je la vis loin d'elle
Jeter ses autres fleurs pour ne garder que celle
Qui lui venait de moi, fleur au charmant destin
Qu'après l'avoir baisée elle mit dans son sein!
Frappé, ravi, charmé de cette préférence,
Et comme soulevé du sol par l'espérance,
Je me disais : Seigneur, penserait-elle à moi?
Se pourrait-il? Serais-je, entre la terre et toi,
L'objet où le regard de son âme se pose?
Comme je lui cueillais d'autres boutons de rose :
« Celui-là me suffit; je voulais seulement
» Emporter avec moi, » dit-elle ingénument,
Avec un son de voix plein de mélancolie,
« Un souvenir de vous, monsieur... de l'abbaye, »
Reprit-elle bien vite en rougissant un peu.

(1) Pour l'exactitude de l'expression il faudrait, *Ne veux-tu pas que nous vivions ensemble quelque part?* Mais certes c'est là une faute facile à pardonner.

A moi tant de bonheur! à moi! mon Dieu! mon Dieu!
Puis, tirant de son sein la fleur à peine éclose :
« J'ai tant peur de la perdre! » O bien heureuse rose!
Chaque mot qu'exhalait cet esprit du désert
Formait dans mon oreille un ravissant concert.

. . . . . .

Voyant Stella cueillir une nouvelle rose,
Je choisis la plus belle et la plus fraîche éclose,
La plus riche en parfums, la plus riche en couleurs,
Et puis je lui propose un échange de fleurs.
Elle y consent avec une grâce infinie.
Elle prend donc ma rose, et de sa main bénie
Je prends la sienne, moi, comme un présent divin.
De penser qu'elle avait, la tirant de son sein,
De sa lèvre d'archange effleuré son calice,
Ivre, j'en savourais l'arome avec délice.

Par un nouveau surcroît de bonheur, au retour,
J'étais encore assis auprès de mon amour,
Si près, que, me noyant dans les flots de sa manche,
Je pouvais de ma rose effleurer sa main blanche,
Et l'imprégner ainsi d'une nouvelle odeur
Que j'aspirais avec une nouvelle ardeur.
Il me semblait, sentant ma poitrine brûlée,
Que de ma fleur céleste une autre âme exhalée
Se mêlait à la mienne, — étincelle de Dieu,
Et centuplait ma vie à son souffle de feu.

Ne pouvant contenir les élans de mon âme,
Pour lui dire, à Stella, mes sentiments de flamme,
Sans crainte des témoins, dont le regard jaloux
N'avait point aperçu le troc fait entre nous,
Je m'écriais tout haut : Que cette rose est belle!
Que son parfum est doux! On dirait que sur elle
Un esprit s'est penché, souffle immatériel,
L'imprégnant des senteurs et de l'éclat du ciel.
Et je la savourais tout frissonnant d'ivresse.
Elle, de son regard, prolongeant la caresse,
Restait triste et pensive, et parfois respirait
La rose que son sein comme un trésor gardait.

Une fois sur sa main ayant senti ma rose,
Telle qu'un papillon qui sur un lis se pose,
Elle l'a retenue, et se tournant vers moi,
Son regard sur mon front comme un rayon de foi,
Elle a baisé ma rose et puis me l'a rendue.

Or jugez de l'état de mon âme éperdue,
Jugez de mon délire, et de l'enivrement
Où j'ai senti mon cœur noyé complétement,
En reprenant la fleur, messagère fidèle,
Qui m'apportait, à moi, Seigneur, un baiser d'elle!
D'elle! comprenez vous? d'elle, fille du ciel,
Sœur des divins esprits, être surnaturel!
Un baiser d'elle, à moi! d'elle la créature
La plus délicieuse ainsi que la plus pure!
Des voluptés des cieux ineffable avant-goût!
Oh! j'étais écrasé d'émotions. Ce coup
De mon déguisement fit éclater la trame.
« Oh! merci! » m'écriai-je — A ce cri de mon âme
Son front se colora d'une vive rougeur.
Mais ce cri n'avait eu d'écho que dans son cœur.

Félicité d'un jour, qu'êtes-vous devenue!
O rose, où tant d'extase encore est contenue,
De son baiser divin garde bien le parfum.
Parmi tous les trésors du monde en est-il un
Qu'on puisse préférer à toi? Relique sainte,
Où tant de fois ma lèvre a cherché son empreinte,
Comme te voilà sèche et flétrie, ô ma fleur!
Tel mon cœur chaque jour s'éteint dans la douleur.
De grâce, ô ma Stella, ma Stella bien-aimée,
L'aurore dans la nuit de mon âme allumée,
De grâce, ravivant ma foi morte à l'amour,
Donnez-moi, donnez-moi, de vous revoir un jour.
(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. (MALHERBE.)

Une *feuille de rose* a pour emblème, JAMAIS JE N'IMPORTUNE.

A ce sujet, nous empruntons à M. Aimé Martin le récit suivant :

« Il y avait à Amadan une académie dont les statuts étaient conçus en ces termes : « Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et parleront le moins possible. » Le docteur Zeb, fameux dans tout l'Orient, apprit qu'il vaquait une place à cette académie. Il accourt pour l'obtenir; mais malheureusement il arrive trop tard. L'académie fut désolée; elle venait d'accorder à la puissance ce qui appartenait au mérite. Le président, ne sachant comment exprimer un refus qui faisait rougir l'assemblée, se fit apporter une coupe qu'il remplit d'eau si exactement, qu'une goutte de plus l'eût fait déborder. Le savant solliciteur comprit, par cet emblème, qu'il n'y avait plus de place pour lui. Il se retirait tristement, lorsqu'il aperçut une feuille de rose à ses pieds. A cette vue, il reprend courage; il ramasse la feuille de rose, et la pose si délicatement sur l'eau que renfermait la coupe, qu'il ne s'en échappa pas une seule goutte. A ce trait ingénieux, tout le monde battit des mains, et le docteur fut reçu, par acclamation, au nombre des silencieux académiciens. »

La *rose blanche* a pour emblème, INNOCENCE.

On se rappelle cette antique institution de saint Médard, évêque de Noyon, dans le ve siècle, la quelle consistait à couronner tous les ans une rosière dans l'église de Salency. La jeune fille reconnue la plus vertueuse recevait des mains de l'évêque une couronne de *roses blanches;* d'où le nom de *rosière* qu'on lui donnait.

. . . . . Hélas! belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau;
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
(DE FONTANES, cité par *Aimé Martin.*)

Il est triste qu'une institution si simple et si belle n'ait pas eu d'imitateurs. Malgré soi l'on se prend à regretter ces temps primitifs où les fleurs avaient tant de prix qu'une simple couronne de roses blanches ornait mieux un front de jeune fille que toutes les perles et tous les brillants. Hélas! le parfum des fleurs est partout remplacé par la vapeur du charbon. Et ce

qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'aujourd'hui la chaste couronne instituée par le bon saint Médard

Chercherait vainement un front où se poser.

Les anciens Germains étaient barbares, mais non corrompus, disent les historiens allemands : c'est un avantage que les modernes ont sur les anciens. — Prov. et fig., *C'est la plus belle rose de son chapeau.*

Quand la *rose blanche* est *desséchée*, elle a pour emblème PLUTÔT MOURIR QUE DE PERDRE L'INNOCENCE.

Une *rose blanche* avec une *rose rouge* a pour emblème, FEU DU CŒUR.

Le poète Bonnefons, de Mauriac, envoya à la dame de ses pensées deux roses, l'une blanche et l'autre du plus vif incarnat, aux quelles il avait joint ce quatrain :

Pour toi, Daphné, ces fleurs viennent d'éclore.
Vois, l'une est blanche, et l'autre se colore
D'un vif éclat. L'une peint ma pâleur ;
L'autre mes feux ; toutes deux mon malheur.
(Cité par *Aimé Martin.*)

Les noms de *rose blanche* et de *rose rouge* ont servi à désigner les anciennes factions d'York et de Lancastre, en Angleterre.

Un *rosier au milieu d'une touffe de gazon* a pour emblème, IL Y A TOUT A GAGNER AVEC LA BONNE COMPAGNIE.

« Un jour, dit le poète Sadi, je vis un rosier environné d'un touffe de gazon. Quoi ! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses ! Et j'allais (1) arracher le gazon, lorsqu'il me dit humblement : « Épargnez-» moi, je ne suis pas rose, il est vrai, mais » à mon parfum on connaît du moins que » j'ai vécu avec des roses. »
(Cité par AIMÉ MARTIN.)

La *rose jaune* a pour emblème, HONTE, INFIDÉLITÉ ; la *rose musquée*, CAPRICE ; la *rose panachée*, AMOUR TRAHI ; la *rose capucine*, AMOUR DES BEAUX ARTS.

Un *bouton de rose* est un CŒUR QUI IGNORE L'AMOUR.

Une femme est comme une rose
Qui naît au matin d'un beau jour,
Et qui n'achève d'être éclose
Que par le souffle de l'amour.
(Cité par *Aimé Martin.*)

ELLE.

Voyez-la, voyez-la, cette enfant si candide,
Fleur de beauté qui fuit tout regard importun,
Que l'innocence garde embaumée et splendide,
D'où la bonté s'exhale ainsi qu'un doux parfum ;

Cette enfant dont le front, baigné, comme l'aurore,
De douceur et d'éclat, de grâce et de fraîcheur,
Plus pur, plus odorant qu'un lis qui vient d'éclore,
De son âme d'azur réfléchit la candeur ;

Dont la voix se répand comme une urne penchée
En vagues d'harmonie, en paroles de miel ;
Dont l'amour, *rose encor sous le bouton cuchée*,
Change la pure haleine en doux parfum du ciel.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

Une *rose avec ses épines* représente le MARIAGE ; une *rose sans épines*, L'AMITIÉ.

La *rose sauvage* ou *églantine* est la plus pure image de la SIMPLICITÉ.

Églantine, humble fleur comme moi solitaire,
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre ma main.
Sans en être arrachée orne un moment la terre,
Et comme un doux rayon console mon chemin.

Quand les tièdes zéphyrs s'endorment sous l'ombrage,
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlants,
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,
Par ton souffle vers toi guide mes pas tremblants.

Mais ton front, humecté par le froid crépuscule,
Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;
Tes parfums sont enclos dans leur blanche cellule
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs !

Rose, console-toi ; le jour qui va paraître
Rouvrira ton calice, à ses feux ranimé ;
Ta mourante auréole, il la fera renaître,
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi dans l'ombre
Je me cache et je cède à l'abandon du jour ;
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre ;
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour.
(Mme DESBORDES VALMORE.)

Les fleurs de l'églantier, blanches ou d'un rose pâle, sont simples et de peu de durée. Elles font place à des fruits charnus, en forme de boutons rouges, hérissés de poils en dedans, et bons à manger, qu'on nomme *grattecuis*. On en fait une liqueur agréable, et une conserve appelée *cynorrhodon*, tonique et astringente, qu'on emploie contre la diarrhée chronique. *Cueillir des grattecuis. De la conserve de grattecuis.*

L'*églantine d'or* est le prix du discours, aux jeux floraux de Toulouse.

PHILOSOPHIE DES ROSES.

« Vous voulez me cueillir, disait la rose en pleurs
Au jeune Corilas, qui l'avait cultivée ?
Ne m'avez-vous donc réservée
Que pour le plus grand des malheurs ?
Voilà donc où tendaient vos perfides douceurs !»
Par ces mots la rose vermeille
Croyait convaincre Corilas ;
Mais il ne prêtait pas l'oreille,
Ou feignait de n'entendre pas.
« Cent fois, poursuivit-elle encore,
Vous avez prévenu l'aurore
Pour me voir et pour m'arroser ;
Vous n'osiez pourtant me baiser

(1) Le texte porte, *je voulus*. C'est une faute ; le relatif est indispensable.

De crainte d'altérer l'éclat qui me décore.
Souffrez au moins que j'achève d'éclore.

Arrêtez, cher berger; cruel que faites-vous?
Arrêtez... un moment... quand vous m'aurez cueillie,
Quelques instants après vous me verrez flétrie;
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux. »

C'est ainsi que la rose exprimait ses alarmes,
Mais ses cris furent superflus.
Dès qu'elle fut cueillie elle n'eut plus de charmes,
Et Corilas ne l'aima plus.

(Desforges-Maillard.)

Le célèbre *roman de la Rose*, qui fit les délices de la cour de Philippe le Bel, semble n'avoir été écrit que pour apprendre aux belles à se défier de l'amour. Le sujet du livre est l'art d'aimer, mis en vers et renfermé sous l'allégorie d'une rose dont un amant passionné recherche ardemment la possession, et qu'il néglige et abandonne aussitôt qu'il a joui de son doux parfum.

Ce poème, commencé en 1620 par Guillaume de Lorris, fut achevé quarante ans plus tard par Jean de Meung, dit Clopinel.

L'attente du plaisir est au plaisir ce que le bouton est à la rose. (Cité par *Aimé Martin.*)

La pudeur doit défendre la beauté comme l'épine défend la rose. (V. J. Rosati.)

Objet d'amour et de philosophie, dit Bernardin de Saint-Pierre, cité par M. Aimé Martin, voyez la rose, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appèle, par son éclat et ses parfums, la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude; c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

Certaines personnes, comme l'églantier, n'offrent des fleurs qu'un moment et toujours des épines.

Celui qui marche sur les roses peut avoir les pieds percés d'épines.

Prov. et fig., *Il n'est point de roses sans épines,* Il n'y a point de plaisir sans peine, point de joie sans quelque mélange de chagrin.

Prov., fig., et pop., *Il n'est point de si belle rose qui ne devienne grattecul,* Il n'est pas de si belle personne qui, en vieillissant, ne devienne laide.

* C'est ici le lieu de relever une erreur grossière de l'Académie. Naturellement les femmes qui se fardent avec du *rose* cachent avec soin le pot qui contient une partie de leur beauté. De là cette locution proverbiale et figurée : *Découvrir le pot au rose, éventer le pot au rose*, signifiant *découvrir le secret de quelque galanterie, de quelque friponnerie*, etc. Or, au lieu de *pot au rose*, l'Académie écrit *pot aux roses*. Je vous le demande, qu'est-ce que cela signifie? D'un pot où il y a des roses, on dit *pot de roses;* et, les pots de roses, on les met sur sa fenêtre, on ne les cache point, parce qu'ils n'ont rien de déshonorant.

De la part d'un corps aussi distingué que l'Académie on a peine à concevoir de telles bévues; d'autant plus que, quelques lignes plus loin, on lit dans son dictionnaire, *Gare le pot au noir,* expression parfaitement analogue, qui eût dû leur ouvrir les yeux.

On appèle *rose d'or*, une rose artificielle à feuilles d'or, que le pape bénit, et qu'il envoie en certaines occasions à des princes ou à des princesses.

Bois de rose, Bois à odeur de rose et d'une couleur rouge, qui est fourni par une espèce de liseron, et dont on se sert pour faire différents meubles (Acad.).

Dans le style classique, on dit, *Un teint de lis et de rose*, — *Des lèvres de rose ;* — *L'Aurore aux doigts de rose.*

On donne le nom de *rose* à diverses fleurs qui ont quelque analogie avec la rose. *Rose changeante*, La ketmie de l'Inde. *Rose de la Chine*, La ketmie à grandes fleurs. *Rose de Gueldre*, La fleur du viorne aubier. *Rose de Jéricho*, La jérose. *Rose du Japon*, La fleur du laurier rose ou nérion. *Rose de Sainte-Marie*, La coquelourde caryophyllée. *Rose de Sibérie* ou *rhododendron des Tatars*, ou *rose trémière*, La mauve rosée, plante apportée de Damas. On l'apèle encore, *rose de damas ou passerose.* Une espèce voisine est nommée *rose de mer* ou d'*outre-mer*. La *rose d'Inde* est un *taget;* la *rose de Noel* ou d'*hiver*, l'*ellébore noir*. *Les roses de Cayenne. Les roses d'Istrie. Les roses pivoines*, etc.

Rose, se dit encore de plusieurs choses artificielles dont la forme a quelque ressemblance avec celle d'une rose. En Joaillerie, *Une rose de diamants, de rubis, etc.*, Des diamants, des rubis, montés, assemblés en forme de rose. *Diamant en rose*, ou simplement, *rose*, Diamant taillé par dessus en facettes pointues, et plat en dessous. *Ce n'est pas un diamant, c'est une rose. On ne taille en rose que les diamants qui ne sauraient être autrement employés.* En termes de Luthier, *Rose de luth, rose de guitare*, L'ouverture qui est au milieu de la table d'un luth, d'une guitare.

Rose, en termes d'Architecture, Petit ornement à feuilles, et circulaire, qu'on place dans le plafond des corniches, ou dans le milieu de l'abaque du chapiteau corinthien. Il se dit aussi des grands vitraux circulaires et à compartiments, placés, dans les églises gothiques, aux extrémités de la grande nef, et au dessus des portails latéraux. *La rose principale de cette église est la plus belle qui soit en France* (Acad.). Je crois que M. Victor Hugo nomme *rosace* la principale rose de Notre-Dame. Ce qu'on nomme *rosace*, en Architecture, est un ornement en forme de grande rose, qu'on place dans le feu-

foncement des caissons d'une voûte ou d'un plafond. *Rose de compartiment*, Ornement formé au milieu d'un pavé de marbre ou d'un parquet de menuiserie, et entouré d'une figure circulaire. En termes de Marine, *Rose des vents* ou *du compas*, La figure où sont marqués les trente-deux vents. Voyez-en la représentation, page 584.

92.— **RUBIACÉES**, ou **GARANCES** (*rubiaceæ*), Plantes herbacées ou ligneuses; à tige droite ou couchée, tétragone dans les espèces herbacées, cylindrique dans les espèces ligneuses, souvent hérissée de poils ou d'aiguillons crochus et accrochants; à feuilles simples, entières, opposées et réunies par des stipules intermédiaires ou par une gaîne ciliée, qui présente les rudiments d'un verticille, caractère remarquable, — le plus souvent verticillées, et au nombre de trois à dix; aux fleurs, tantôt axillaires, tantôt en corymbe ou en panicule, quelquefois libres, d'autres fois renfermées dans un involucre; au fruit composé, tantôt de petites coques accolées, tantôt d'une capsule ou d'une baie. Cette famille, une des plus utiles, est en même temps une des plus nombreuses du règne végétal, quoiqu'il ne s'en trouve en Europe que six ou sept genres. Ceux-ci sont tous herbacés, tandis que les genres étrangers, ceux d'Amérique surtout, sont des arbrisseaux et même de grands arbres. Tous fournissent une teinture rougeâtre. On les divise en plusieurs sections.

I. *Deux coques accolées. Feuilles verticillées. Quatre étamines.*

Genres : *shérardie* (-dia), *aspérule* (-la), *gaillet* ou *caillelait* (galium), *crucianelle* (-la), *croisette* ou *valance* (valantia), *garance* (rubia, type de la famille), *anthosperme* (-mum). — *Feuilles opposées, quatre ou cinq étamines.* Genres : *houstonie* ou *houstone* (-nia), *spermacocée* (-coce), etc.

II. *Un fruit à deux loges polyspermes. Cinq étamines.*

Genres : *cinchona, gardénie* ou *gardène* (-nia), *portlandie* (-dia), *randia, génipaier* (guipa), etc. — *Six ou plus de six étamines.* Genre : *hillie* (-lia).

III. *Un fruit à deux loges monospermes. Quatre étamines.*

Genres : *ixare* (-ra), *melanéa* (-nea). — *Cinq étamines.* Genres : *psychotrie* (-tria), *cafeier* ou *cafier* (coffea), *chiococca*, etc.

IV. *Un fruit à plus de deux loges monospermes. Quatre ou cinq étamines.*

Genres : *guettarde* (-da), *hamélie* (-lia).

V. *Fleurs aggrégées sur un réceptacle commun.*

Genres. *royoc* (morinda), *mitchellie* (-lia), *céphalanthe* (-thus), etc.

Les *shérardies* ou *shérardes* sont des plantes herbacées ou légèrement frutescentes, aux fleurs bleuâtres, disposées en ombelles terminales. La *shérardie des champs*, annuelle et haute de huit à dix centimètres, abonde dans les lieux incultes ou mal cultivés, et plaît aux bestiaux. —Parmi les *aspérules* on distingue l'*aspérule rubéole*, aux fleurs rougeâtres, dont la racine fournit une couleur rouge aussi belle que celle de la garance; l'*aspérule bleue*, aux fleurs bleues, qui fournit aussi une bonne teinture; et l'*aspérule odorante*, aux fleurs blanches, qui répand une odeur douce et agréable. Cette dernière se nomme vulgairement *reine* ou *muguet des bois*. On la prend en infusion. Mise dans le vin, elle lui donne un goût agréable. L'*aspérule rubéole* se nomme encore *herbe à l'esquinancie*, parce qu'elle guérit cette maladie.

Les *caillelaits* sont ainsi nommés parce qu'on leur attribue la vertu de cailler le lait. On les nomme aussi *gaillets*. *Caillelait blanc, caillelait jaune*. On ordonne dans quelques maladies du système lymphathique le suc du *gaillet accrochant*, ou *grateron*, et l'on conseille le *gaillet jaune*, très-commun dans les prés et les haies, comme *galactopoïétique*, c'est à dire, donnant du lait aux femmes. On donne encore au *gaillet* accrochant le nom de *rièble*.

Les *crucianelles*, herbes annuelles ou vivaces, à tige anguleuse, à feuilles étroites, à fleurs en épis, se trouvent en Europe dans le voisinage de la Méditerranée. Nous citerons la *crucianelle à fleurs étroites*.

On remarque la *valance à feuilles velues*, appelée aussi *garancette*.

La *garance* mérite une mention particulière pour la belle teinture rouge que fournit sa racine, qui sert encore à d'autres usages. C'est une plante vivace, aux tiges rameuses, quadrangulaires, rudes au toucher, hautes d'un mètre environ, — aux fleurs jaunâtres, disposées en bouquets, et dont les fruits sont des baies noires et globuleuses. La garance a pour emblème, *calomnie*. *La garance, qu'on cultive en grand dans le midi de la France, demande une terre profonde, fraîche et légère, bien fermée. La garance colore en rouge les os des animaux qui s'en nourrissent. La meilleure garance en poudre vient de Hollande et du Levant, d'Alsace et d'Avignon.*

On nomme aussi *garance* la couleur rouge qu'on retire de cette plante, mais alors il est masculin, ce que n'a pas remarqué l'Académie. *Une étoffe teinte en garance. Un beau garance.* Adjectiv., *Drap garance, pantalon garance, veste garance.*

Tous les *cinchonas* sont des arbres ou arbustes, aux fleurs rouges, jaunes, ou blanches, disposées en bouquets.

Le *quinquina*, ce fébrifuge si puissant, n'est autre chose que l'écorce des diverses

espèces de *cinchonas*, dont les propriétés se retrouvent du reste dans la même partie des autres rubiacées arborescentes, et même de nos *caillelaits*. L'écorce de *quinquina* ne fut apportée du Pérou en Europe que vers l'an 1648, par la comtesse del Chinchon, femme du vice-roi de Lima. Un grand nombre de forêts de l'Amérique méridionale, particulièrement celles de Loxos, produisent le quinquina en abondance. Aujourd'hui cependant il devient de plus en plus rare, et l'on sera peut-être forcé, dit-on, d'en remplacer l'usage par celui des écorces de peuplier ou de saule, qui paraissent jouir des mêmes propriétés. *Une prise de quinquina. Prendre du quinquina en substance. Sel essentiel de quinquina. Vin de quinquina. Sirop de quinquina. Quinquina rouge. Le quinquina rouge est le plus estimé. Quinquina jaune. Quinquina gris. La vertu du quinquina réside dans deux bases salifiables végétales, la quinine et la cinchonine. La quinine ne s'administre que combinée avec l'acide sulfurique. Quelques grains de sulfate de quinine m'ont guéri pour toujours, à ce qu'il paraît, d'une affreuse névralgie à la tempe.*

Le *houssou écarlate du Mexique* est un joli arbuste, à fleurs en ombelle, d'un rouge éclatant.

La *gardénie à grandes fleurs*, ou *jasmin du Cap*, cultivée dans les serres chaudes et haute de près de deux mètres, se reconnaît à son odeur extrêmement suave. Au Japon on extrait de ses fruits une belle couleur jaune.

Le genre *portlande* ou *portlandie* renferme cinq arbres de la Jamaïque, à tige si grêle, qu'ils ont besoin du support des arbres voisins pour ne pas ramper.

J'ai parlé du *génipaïer* dans la *Méthode du genre*, page 285. On cultive dans les jardins l'*ixora écarlate* et l'*ixora ternifolié*, à longues fleurs rouges, disposées en bouquets.

Le *caféier* est un arbrisseau de dix à douze mètres, originaire de l'Arabie, dont les fleurs ont de la ressemblance avec celles du jasmin, et dont le fruit, rouge et de la grosseur d'une cerise, contient des graines qui sont le *café*. On a calculé que l'Amérique et l'Asie fournissent à l'Europe plus de quarante millions de graines de caféier, dont dix millions au moins pour la France. *Café de Moka*, ou simplement, *café Moka. Café Bourbon* ou *Mascarcigne. Elliptiq., du Moka, du Bourbon, du Martinique. Balle de café. Café mariné, avarié. Rôtir, brûler le café. Moudre le café. Prendre du café. Boire du café. Café au lait. Café à la crème. Crême au café. Le café accélère la circulation du sang, favorise la digestion, et anime les fonctions du cerveau.* On donne à la découverte du café plusieurs origines. Selon la plupart, le supérieur d'un couvent d'Arabie, instruit de l'effet qu'avait produit sur des chèvres les graines du caféier, en fit prendre à ses moines pour les empêcher de se livrer au sommeil. Son introduction en France date de 1669. La saveur agréable du café se retrouve, dit M. de Candolle, dans les graines de notre grateron, et peut-être dans quelques autres espèces à endosperme très-prononcé.

On nomme *café de chicorée* une poudre faite avec des racines de chicorée rôties, et qui a la couleur du café. On se sert beaucoup de cafe de chicorée en Belgique et en Allemagne.

L'*ipécacuana* est la racine d'une espèce de *psychotrie* et de plusieurs autres rubiacées. *L'ipécacuana est un vomitif plus doux que l'émétique. L'ipécacuana brun est le plus estimé. Ipécacuana gris. Prendre de l'ipécacuana. Poudre d'ipécacuana. Pastilles d'ipécacuana. L'usage de la poudre et des pastilles d'ipécacuana date de* 1669.

C'est encore une rubiacée, le *naucléa gambier*, dont la tige fournit la *gomme kino*, l'un des astringents les plus puissants qu'emploie la thérapeutique.

130. — **RUTACÉES** (—ceæ), Plantes herbacées ou ligneuses; à *tiges* souvent frutescentes, rarement arborescentes; à *feuilles* simples ou composées, quelquefois alternes et sans stipules, d'autres fois opposées et stipulées; à *fleurs* terminales ou axillaires; au *fruit* en capsule.

I. *Feuilles ordinairement opposées, accompagnées de stipules.* Genres : *tribule* (-lus), *fagone* (-nia), *fabagelle* (zygophyllum fabago), *gaïac* (guaiacum), *larrée* (-rea), *porlière* (-ra), *boronie* (-nia), *corrée* (-rea).

II. *Feuilles alternes, nues.* Genres : *crove* ou *crowea*, *rue* (ruta), *harmale* (peganum), *fraxinelle* (dictamnus).

III. *Genres qui ont de l'affinité avec les rutacées : diosma, mélianthe* (-thus).

De Candolle, qui place dans cette famille les *cuspariées*, les *zanthoxylées*, et les *diosmées*, dont quelques botanistes ont fait des familles distinctes, la partage en deux tribus : les *diosmées* et les *cuspariées*. Quant au genre *zygophyllum*, Brown en a formé une famille, dans laquelle il fait entrer les genres *tribulus* et *fagonia*. Enfin le genre *coriaire*, dont Jussieu n'avait su que faire, est devenu pour de Candolle le type de la famille des CORIARIÉES, qu'il place après celle des ZYGOPHYLLÉES. Pour la plupart les *zygophyllées* ne sont qu'une section des rutacées.

Les rutacées offrent en général une saveur très-amère, nauséabonde, et souvent une odeur fétide, très-prononcée surtout dans la *rue commune*, qui est un des plus puissants emménagogues connus, et passe en outre pour sudorifique, résolutive, etc. Les *tribules* sont ainsi nommés de leurs fruits hérissés de pointes comme une *chausse-trappe* (en grec *tribolos*). *Tribule aquatique. Tribule terrestre.* Les *fagones* diffèrent peu des fabagelles. *Fagone de Crête. Fagone d'Espagne. Fagone d'Arabie. Fagone de l'Inde.* On distingue la *fabagelle commune* aux feuilles disposées deux à deux comme les folioles de la *fève* sur leur pétiole, aux fleurs solitaires et axillaires. Les *larréas* sont des arbrisseaux du Brésil. Le *porliéra* est un arbre du Pérou. La *boronie pinnée*, originaire de la Nouvelle-Hollande, se cultive dans nos jardins. Les *corréas* sont des arbrisseaux de la Nouvelle-Hollande.

Les *harmales* sont très-voisines des rues. Des quatre espèces connues de ce genre, il en est une, l'*harmale à feuilles découpées*, qui est très-singulière en ce qu'elle croît également bien dans les climats les plus opposés. Quoique herbacée, elle résiste aux plus grandes chaleurs de l'Afrique, d'où on la croit originaire. La *fraxinelle*, ou *dictamne blanc*, qu'on nomme aussi *petit frêne*, est une plante encore plus curieuse, en ce que ses fleurs blanches ou purpurines exhalent par un temps sec, une vapeur aromatique susceptible de prendre feu au contact d'un corps enflammé. L'écorce de sa racine est un médicament très-énergique, et possède des propriétés stimulantes. *La fraxinelle est originaire du midi de la France. Cultiver des fraxinelles.* On cultive dans nos jardins un grand nombre de *diosmas*, tous originaires du cap de Bonne-Espérance. Ce sont des arbustes élégants, aux feuilles petites, simples, chargées de points glanduleux, toujours vertes; aux fleurs roses et blanches, solitaires ou en corymbe, exhalant une odeur suave. *Les diosmas demandent tous la terre de bruyère.* Deux espèces de *méliunthes* (du grec *méli*, miel, et *anthos*, fleur) sont cultivées dans nos serres d'orangerie. Nous citerons le *méliunthe pyramidal* ou *pimprenelle d'Afrique*, arbrisseau de deux ou trois mètres, aux feuilles ciselées, alternes, grandes; aux fleurs d'un rouge foncé, petites, irrégulières, naissant en grappes pyramidales, sur des pédoncules munis chacun d'une bractée. Il doit son nom à la glande du calice, qui sécrète une espèce de miel de couleur noirâtre. L'autre espèce est le *méliunthe petit*, aux fleurs d'un jaune rougeâtre et disposées en épis.

Nous ne devons pas omettre le *gaïac*, grand arbre d'Amérique, dont une espèce, le *gaïac officinal*, aux fleurs bleues, fournit un bois dur, pesant, résineux, susceptible d'un beau poli, et employé en médecine comme sudorifique dans la goutte, les scrophules, etc. C'est un des quatre bois sudorifiques des pharmaciens. Sa couleur est d'un brun légèrement mêlé de jaune. Il y a encore le *gaïac à feuilles de lentisque*, qu'on nomme autrement *bois saint*, et dont les fleurs sont bleuâtres et dentelées. *Résine* ou improprement *gomme de gaïac.* (On donne au *glabrier* le nom de *petit gaïac.* Plusieurs écrivent *gayac*, mais bien à tort).

Le *coriaire à feuilles de myrte*, ou *redoul*, aux rameaux tétragones, aux feuilles opposées, est la seule espèce du genre que nous ayons à citer. Son nom vient de *corium*, cuir, parce que dans le midi de la France on s'en sert pour la tannerie. On s'en sert aussi dans la teinture.

11. — **SALVINIÉES, RHIZOSPERMES, RHIZOCARPÉES, MARSILÉACÉES, HYDROPTÉRIDES,** Plantes aquatiques, que Linné avait confondues avec les fougères. Cette famille présente pour caractère essentiel des involucres coriaces, membraneux, indéhiscents, à une ou plusieurs loges, et des feuilles roulées en crosse avant leur développement. *Les salviniées rampent au fond des eaux stagnantes et peu profondes.*

Genres: *pilulaire* (-laria), *marsilée* (-lea), *isoète* (-tes), *salvinie* (-nia), *azolle* (-la).

Le genre pilulaire ne renferme qu'une seule espèce, la *pilulaire globulifère*. Elle offre une tige rampante, qui, de distance en distance, pousse deux ou trois racines fibreuses d'un côté, et autant de feuilles filiformes de l'autre. Ces feuilles, longues de huit à dix centimètres, sont à peine de la grosseur d'une forte épingle. Les involucres, du volume d'un pois, hérissés de poils verts, renferment chacun deux fleurs mâles et deux fleurs femelles. La pilulaire est annuelle; on la trouve en été autour des étangs et des mares, où elle se multiplie prodigieusement.

On connaît huit espèces de marsilées ou *marsiles*. La *marsile à quatre feuilles*, reconnaissable à ses feuilles longuement pétiolées, divisées en quatre folioles entières presque triangulaires, est une jolie plante de l'Europe méridionale.

Le genre *isoète* comprend deux espèces. La première, l'*isoète des étangs*, se trouve en France, en Angleterre, et en Allemagne. Elle a les feuilles subulées et demi-cylindriques. La seconde, l'*isoète sétacée*, les a beaucoup plus grêles, et se trouve dans le lac de Saint-Andéol, sur les montagnes du Gévandan.

La *salvinie* passe pour purifier l'air des marais. L'*azolle*, qui se rapproche des salvinies et des hydrocotyles, vient du détroit de Magellan.

102. — **SAPINDACÉES, SAPINDÉES, SAPONACÉES, SAVONNIERS**, Plantes exotiques, ordinairement ligneuses, à tiges frutescentes ou arborescentes, à feuilles simples ou composées, ailées, ayant souvent leur pétiole commun muni d'une membrane ; à inflorescence très-variée ; au fruit capsulaire ou charnu. *Les sapindacées ont du rapport avec les vinifères, les acérinées, les méliacées, et les térébinthacées.*

Genres : *Cardiosperme* (-mum, du grec *kardia*, cœur, et *sperma*, semence), *pauline* (paulinia (1), *savonnier* (sapindus), *kœlreutérie* (-ria), *allophylle* (-lus), *litchi* (euphoria), *cupanier* (-nia), *ornithrophe* (-trophe), *knépier* (melicoccus), *molinea*, *cossigni* (-guia), *matayba*, *toulicier* (-cia), *trigonier* (trigonis), etc.

Cette famille n'offre qu'un petit nombre d'espèces remarquables, entre autres le *savonnier* (*sapindus saponaria*), dont le fruit rend l'eau blanche, écumeuse, et propre à blanchir le linge. Quelques espèces donnent des fruits agréables. *Les savonniers sont propres aux régions équatoriales des deux hémisphères.* La *kœlreutérie paniculée* (sapindus *chinensis*), arbre de la Chine, à feuilles pinnées, à folioles laciniées, brille maintenant dans nos jardins par ses fleurs jaunes en panicules terminales, élégantes, nombreuses, aux quelles succèdent des vésicules triangulaires très-grosses, qui subsistent jusqu'à l'hiver. L'*allophylle* (en grec *allos*, autre, et *phullon*, feuille) est un arbre de l'île de Ceylan, ainsi nommé, parce qu'un de ses caractères est d'avoir les feuilles alternes. Le *litchi*, arbre fruitier de la Chine, aux fleurs blanchâtres, produit une drupe d'un rouge ponceau, revêtue d'une peau chagrinée, sous laquelle on trouve une pulpe aqueuse, molle, d'un parfum exquis, approchant de celui de la fraise. Ce fruit, de la grosseur d'une prune abricotée, passe pour délicieux. Le *cupanier* est un arbre de Saint-Domingue, où il est connu sous le nom de châtaignier.—*Ornithrophe des Indes. Ornithrophe d'Amérique.*— Le *knépier* est un arbre du Mexique, qu'on y cultive dans les jardins à cause de ses fruits dont on mange la pulpe, d'une saveur douce, un peu acide et astringente. On mange aussi ses graines, après les avoir fait cuire ou rôtir comme les châtaignes. Le *toulicier* se trouve dans les forêts de la Guiane.

74.—**SAPOTÉES, SAPOTILIERS**, Arbres ou arbrisseaux exotiques, à tiges lactescentes, à feuilles entières, alternes, dépourvues de stipules, coriaces ; à fleurs hermaphrodites ou uni-sexuelles, tantôt solitaires, tantôt diversement groupées à l'aisselle des feuilles ; au fruit charnu, parfois couvert d'une croûte solide, à plusieurs loges, et renfermant plusieurs graines. *Les sapotées ont de grands rapports avec les ébénacées.*

Genres : *sapotier* ou *sapotilier* (achras), *sidéroxylle* ou *bois de fer* (-lum, du grec *sidéros*, fer, et *xulôn*, bois), *caimitier* (krysophyllum), *bardottier* ou *bois de natte* (imbricaria), *mimusope* (-sops), *myrsine*, *ardisia*, *jacquinier* (-nia).

Quelques botanistes diviseut cette famille en deux tribus: les *sapotées* et les *ardisiacées* ou *myrsinées*; mais pour la plupart les ARDISIACÉES forment désormais une famille distincte.

On ne cultive en France que très-peu d'espèces de cette famille, dont les plus remarquables sont : le *sapotilier* (*achras sapota*), arbre des Antilles de quinze mètres environ, aux feuilles lancéolées, ovales, aux fleurs peu apparentes ; aux fruits en forme d'oranges;—le *jacquinier à fleurs orangées*, arbrisseau d'Amérique, aux feuilles cunéiformes, aux fleurs d'un très-beau jaune orangé, portées sur de longs pédoncules et rangées en groupes ;— le *jacquinier à bracelets*, plus haut que le précédent, aux fleurs petites, blanches, en grappes pendantes, exhalant une odeur de jasmin très-prononcée, et faisant place à des baies d'un beau rouge,

(1) Les botanistes écrivent *paullinia* sans songer qu'il n'est jamais permis de doubler la consonne après la voyelle *au*.

dont les Caraïbes se servent comme ornement ; —enfin, l'*ardisia de Coromandel* (*ardisia solanacea*), à fleurs étoilées, en corymbe. Le *sapotier commun* a des branches et des rameaux qui recèlent sous leur écorce fauve un suc blanc très-visqueux, employé comme fébrifuge, et un bois blanc filandreux, dur, assez liant, dont on se sert dans les travaux de menuiserie et même dans les constructions hydrauliques. Le suc de cet arbre se condense à l'air, et devient une résine qui répand en brûlant une agréable odeur d'encens. Le fruit, qu'on nomme *sapote*, ou *sapotille*, est une pomme d'un brun rougeâtre, à la chair succulente, fondante, et sucrée. Les amandes de ses pepins donnent avec l'eau une émulsion qu'on administre contre les rétentions d'urine et les coliques néphrétiques.

Au nombre des espèces qui donnent des fruits bons à manger sont encore l'*élengi* (*mimusops élurgi*) de l'Inde, le *bardottier de Malabar*, le *sydéroxyle épineux*, plusieurs espèces de *caïmitiers*, entre autres le *caïmitier de la Jamaïque* et le *macoucou*, enfin le *néflier de Guatimala* (achras lucuma).

Le *mimusops élengi* se distingue par son port élégant, son épais feuillage et le parfum de ses fleurs qui ressemblent à notre petite marguerite. Les femmes s'en parent et en parfument les meubles et leurs vêtements. Le bois de l'arbre est dur, blanc, et se conserve long-temps dans l'eau.

Le *bardottier* est un arbre de l'île Bourbon, où on le nomme *bois de natte*, à cause de l'usage qu'on y fait de son bois, débité par lattes, pour couvrir les maisons.

On pense que l'*arbre à vache*, qui fournit un lait propre à la nourriture de l'homme, et dont a parlé M. de Humboldt, appartient à cette famille, ainsi que l'*arbre à beurre*, observé par Mungo-Park au Bambarra, et le *bassia* ou *mava* de l'Inde, dont les graines d'un seul pied fournissent, dit-on, jusqu'à trois quintaux d'huile.

L'huile fournie par les graines des sapotées est généralement assez analogue au beurre.

13.-**SAURURÉES**, Petite famille de plantes, voisine des ALISMACÉES et des PIPÉRITÉES. Le type de cette famille est le *saurure*, que les uns font rentrer dans les NAÏADÉES FLUVIALES, les autres dans les PIPÉRITÉES. Ce genre, borné à deux espèces qui croissent dans le continent américain, n'a rien d'intéressant.

137. — **SAXIFRAGÉES**, **SAXIFRAGES** (-*geæ*, *gæ*), Plantes indigènes, la plupart herbacées, à feuilles le plus souvent simples, quelquefois charnues et succulentes, radicales, quand la tige est scapiforme, alternes ou opposées, quand la tige est caulescente ; à inflorescence variée ; au fruit capsulaire, à une ou deux loges. On divise cette famille en *saxifragées vraies* et en *hydrangées*.

Genres : *saxifrage* (-fraga), *dorine* (chrysosplenium), *moscatelle* (adoxa), *hydrangée* (-gea), *callicoma*, etc.

Du genre *cunonie*, qui avait été placé par Jussieu dans les SAXIFRAGÉES, Brown a fait une nouvelle famille sous le nom de CUNONIACÉES. Pour quelques uns les *cunoniacées* ne sont encore à présent qu'une troisième section des SAXIFRAGÉES.

Les plantes de cette famille doivent plutôt leur nom aux rochers sur lesquels elles se plaisent qu'à leur vertu lithontriptique, jadis si vantée, et regardée aujourd'hui comme une fable. Le genre *saxifrage* (vulgairement *percepierre* ou *casse-pierre*) renferme plusieurs espèces, parmi lesquelles on distingue : — la *saxifrage granulée*, commune au bois de Boulogne, et digne de figurer dans nos jardins à cause de ses fleurs en grappes ou en panicules, du blanc le plus pur ; —la *saxifrage pyramidale* des Alpes, dont les petites fleurs blanches, innombrables, disposées en pyramide, la rendent tout à fait remarquable ; — la *saxifrage à feuilles rondes*, et quelques autres, toutes originaires des montagnes, et cultivées dans nos jardins en bordure ou sur le bord des bassins. Nous mentionnerons encore la *moscatelle* ou *moscatelline* (*adoxa moschatellina*), plante agreste que l'on trouve aux premiers jours du printemps dans les haies humides et dont les fleurs, petites, verdâtres, en grappe terminale, ont une douce odeur de musc : — la *dorine aux feuilles opposées* et la *dorine aux feuilles alternes*, qui passent l'une et l'autre pour vulnéraires et apéritives ; —enfin, la belle tribu des *hydrangées* ou *hydranges*, où se font remarquer l'*hydrange arborescente*, l'*hydrange à fleurs de neige*, l'*hydrange à feuilles de chêne*, et surtout l'*hortensia* ou *hortense*, fleur mille fois chère à mon cœur pour le nom divin qu'elle porte, nom le plus doux, qui, comme dit Barbier,

Sur une lèvre humaine ait déposé son miel.

O Stella, fleur du ciel, créature ineffable, plus belle que tous les rêves des poètes, céleste esprit fait femme un moment, éblouissante révélation de Dieu même, comment se fait-il que je vive encore, lorsque tu n'es plus? lorsque, par ta mort, doux ange de lumière, dont la vue réchauffait mon âme, la terre n'est plus pour moi qu'un désert, morne et glacé, couvert d'épaisses ténèbres? Comment se fait-il que je vive ainsi, privé de toi, de ta lumière, de ton parfum? O Stella, n'est-il pas un lieu où je pourrai te revoir, seulement te revoir, t'entrevoir de loin, comme une étoile, sans rien de plus? O Stella, tu sais ce que je souffre; je n'ai plus aucune joie dans le monde, car te voir était toute ma joie; ma vie se passe à regretter les moments suprêmes que j'ai passés dans l'atmosphère que tu embaumais; pour te retrouver, j'irais sur mes genoux jusqu'au bout du monde; j'endurerais mille supplices, mille martyres, pour te revoir un seul instant, une seule minute; mille fois j'ai voulu partir pour t'aller rejoindre, mille fois j'ai voulu m'élancer vers cette autre rive inconnue où tu m'as précédé; est-ce toi qui m'as arrêté, Stella? est-ce toi qui m'as dit: ta vie ne t'appartient pas; travaille, sanctifie ton âme par le travail, afin d'obtenir de Dieu que nous puissions nous revoir un jour? — O Stella, donne-moi de croire, de croire fermement qu'il est un lieu où je pourrai te revoir; et, soutenu par cette foi, par cette espérance, — malgré les maux qui m'accablent, malgré l'incomparable horreur de ma destinée, je me dirai sincèrement le plus heureux des hommes. — Allons! du courage!

L'*hortensia* porte encore le nom de *rose du Japon*. Les fleurs de l'hortensia, grandes, disposées en cime arrondie, sont d'une grande beauté. L'hortensia a pour emblème, *amour constant*.

120. — **SIMAROUBÉES**, Petite famille de plantes séparée par Richard de celle des rutacées, et qui comprend les genres *simarouba, quassier,* et *simabe*. Cette famille n'est pas généralement adoptée. Le *simarouba* est un arbre très-élevé des Antilles, du Brésil, et de la Guyane, dont les feuilles, le bois, les racines, surtout l'écorce, sont d'un grand usage en médecine. On nomme *simarouba blanc* ou *faux simarouba* un *malpighier*. Le *quassier* est un arbrisseau de la Guyane, haut de deux à trois mètres, dont le bois et la racine sont toniques et fébrifuges. Cette plante, dont le nom vient, selon Linné, d'un Ethiopien nommé *Quassi*, qui en fit connaître le premier les propriétés médicinales, n'a été transportée de la Guyane qu'en 1722.

67. — **SOLANÉES, SOLANUMS**, Plantes herbacées ou ligneuses, à feuilles alternes, entières ou lobées, quelquefois géminées au voisinage des fleurs, dont la disposition varie; au fruit capsulaire ou bacciforme.

Fruit capsulaire. Genres: *celsie* (-sia), *hémitome* (-mus), *molène* (verbascum), *jusquiame* (hyosciamus), *nicotiane* ou *tabac* (-na), *stramoine* ou *datura*.

Fruit en baie. Genres: *triguère* (-ra), *jaborose* (-sa), *solandre* (-dra), *belladone* (atropa), *nicandre* (-dra), *alkékenge* (physalis), *morelle* (solanum), *piment* (capsium), *lyciet* (lycium), *cestreau* (cestrum).

Genres qui ont de l'affinité avec les solanées: *billardière* (-diera), *cujéta* ou *calebassier* (crescentia), *dapheno* 1 (hontia), etc.

Il semble que la nature en donnant à toutes ces plantes un aspect triste et sombre, ait voulu nous avertir de nous en défier. En effet, quoique les fruits de plusieurs solanées, tels que la *tomate* ou *pomme d'amour*, la *pomme de terre*, etc., servent d'aliment, on peut assurer que les plantes de cette famille sont toutes suspectes, et que plusieurs sont des poisons narcotiques très-énergiques, entre autres la *belladone* (atropa belladona), désignée successivement sous les noms de *solanum maniacum, solanum furiosum, solanum lethale*, qui doit ses terribles propriétés à une substance amère, soluble dans l'alcool, formant avec le tannin une combinaison insoluble, et fournissant de l'ammoniac par l'action du feu.

Les *celsies* sont peu nombreuses. La *celsie du Levant* est une plante annuelle de quarante centimètres de haut, aux fleurs petites et d'un jaune pâle. L'*hémitome* (1), qu'on nomme aussi *hémiméride écarlate* ou *celsie linéaire*, est une plante vivace du Pérou, qu'on cultive dans les jardins. Les *molènes* ne diffèrent des *celsies* que par le nombre de leurs étamines. On distingue quelques *molènes*, entre autres

(1) Plusieurs écrivent *hémithome* quoique ce mot dérive du grec *hémisus*, demi, et *temnô*, je coupe.

le *bouillon blanc* (*verbascum thapsus* ou *blataria*), employé en médecine comme pectorale, et surtout la *ramonde des Pyrénées* (*ramondia pyrenaïca* ou *verbascum myconi*), aux feuilles couvertes d'un duvet brun, aux fleurs d'un beau pourpre bleuâtre, disposées en bouquets. La *jusquiame* est vénéneuse et narcotique. On en compte à peu près douze espèces, dont les principales sont : la *jusquiame noire*, ou *hanebanc*, aux fleurs jaunes, avec des veines d'un pourpre foncé, employée à petites doses comme calmant ; la *jusquiame blanche*, aux fleurs blanches ; la *jusquiame dorée*, aux fleurs jaunes ; la *jusquiame physaloïde*, et la *jusquiame datura*. — Le *tabac* s'appela d'abord *nicotiane*, du nom de Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, d'où il rapporta cette plante, puis *herbe à la reine*, à cause de Catherine de Médicis, à qui Nicot en fit hommage. Il était appelé *petun* par les habitants de l'île de *Tabago*, une des Antilles, d'où le premier tabac fut apporté en Espagne. Le *tabac ordinaire* est une plante annuelle, à tige droite, haute d'un mètre à un mètre et demi, cylindrique, chargée de feuilles très-amples, d'un vert foncé, molles, et de fleurs réunies en bouquet au sommet de la tige, tubulées, et assez grandes. Toutes les parties de la plante ont une odeur forte, désagréable, une saveur âcre, brûlante, et nauséabonde. On connaît l'usage universel qu'on fait de ses feuilles, qui se prennent en mâchicatoire ou en fumée par la bouche, ou en poudre par le nez, et qui sont aussi quelquefois employées en médecine comme irritantes, narcotiques, fébrifuges, etc. Le tabac se cultive en abondance dans les colonies et même en Europe, où il s'est naturalisé. Huit départements français seuls ont le droit de faire cette culture. On sème le tabac en mars, on le transplante ensuite pour le récolter en automne. *Bon tabac. Une carotte de tabac. Du tabac en corde. Tabac à fumer. Fumer une pipe de tabac. Mâcher du tabac. Tabac en mâchicatoire*, ou plus communément, *tabac à chiquer. Prendre du tabac*, Prendre du tabac en poudre par le nez.

Le docteur *** se promenait un jour aux Tuileries. Un homme très-bien vêtu l'aborde et lui prend la main. « Docteur, vous ne me reconnaissez pas ? — Non. — Je suis négociant à Lille, où j'ai eu l'honneur de vous voir il y a sept ans. — Il est vrai que j'y ai fait un voyage il y a sept ans, mais je ne me rappèle aucunement vous y avoir vu. — Cela est étonnant. Vous en offrirai-je (en présentant sa tabatière) ? — *Je ne prends pas de tabac.* — Ah ! ah ! il me semble pourtant que vous en preniez alors. — Je n'en prends plus. — Soit. Vous ne vous rappelez donc pas le temps où nous étions ensemble au collége d'Harcourt ? — Je me rappèle bien le temps où j'étais au collége d'Harcourt ; mais je ne me rappèle pas vous y avoir vu. — Je vous quitte dans l'assurance que vous vous rappèlerez bientôt un de vos anciens amis. — Je vous salue. » Un quart d'heure après l'inconnu revient. Même apostrophe ; même riposte. Nouvelle offre de *tabac* ; nouveau refus exprimé avec une sorte d'impatience et de dédain : « Je vous ai déjà dit que je n'en prenais pas. — Pardon, je l'avais oublié. Mais vous êtes un terrible homme, et votre défaut de mémoire m'affecte singulièrement. Au reste, je veux ce soir vous donner un souper d'ami. — Je ne soupe jamais. » Le docteur tourne le dos, et s'en va. En sortant de la promenade, il rencontre des dames de sa connaissance aux quelles il raconte son aventure ; il se loue beaucoup d'avoir refusé du *tabac* offert par la main suspecte d'un inconnu, d'un aventurier, etc. « Mais, continue-t-il, de ma main, mesdames, *on peut en prendre ; j'en ai, et du bon, et dans une tabatière de cinquante louis dont je me suis fait cadeau ces jours-ci.* — Cinquante louis ! Elle doit être fort belle. — Vous en jugerez. » Le docteur fouille dans sa poche. « Oh ! oh ! point de boîte et un billet. » Il ouvre et lit : « *Docteur, quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière.* » (Anonyme). *S'habituer au tabac. Une prise de tabac. Râper, égruger du tabac. Humecter du tabac. Tabac d'Espagne. Tabac de Saint-Vincent. Tabac de Virginie. Tabac de Clérac. Tabac de la Havane.* Ellipt., *du Havane.* On nomme *cigarres* (1) de petits rouleaux de tabac que l'on fume comme une pipe. *Les cigarres de la Havane sont très-estimés. Nos jeunes lions ne fument plus guère que des cigarres ; la pipe tombe in-*

(1) L'Académie écrit *cigare* avec un seul *r*, mais bien à tort puisque ce mot vient de l'espagnol *cigarro*.

sensiblement en dessuétude. Les Orientaux se servent d'une pipe particulière appelée *narghilé.*

« Ne désirez-vous pas faire quelque chose en buvant votre thé? — Pardieu! je désire fumer.» — Monte-Christo s'approcha du timbre et frappa un coup. Au bout d'une seconde, une porte particulière s'ouvrit, et Ali parut avec deux *chibouques* (*nom turc de la pipe*) toutes deux bourrées d'excellent *latakié.* (Alexandre Dumas.)

« Ali rentra, apportant le café et les *chibouques.* Albert repoussa la *pipe* que lui présentait le Nubien. — Oh! prenez, prenez, dit Monte-Christo; Haydée est presque aussi civilisée qu'une Parisienne; le *Havane* lui est désagréable, parce qu'elle n'aime pas les mauvaises odeurs; mais le *tabac d'Orient* est un parfum, vous le savez. » (*Id.*)

Tabacs étrangers. La manufacture royale des tabacs. Tabac de régie. Marchand de tabac. Débit de tabac. Une livre, une once de tabac. Le *tabac* a été l'objet de grandes querelles. Les uns ont écrit pour, les autres contre, avec une profusion d'éloges et de satires qui rend leurs dissertations tout à fait dignes du Journal des Débats. Fagon, premier médecin de Louis XIV, a vomi, dans une thèse, des torrents d'injures contre le *tabac.* Cela n'a pas fait plus de mal au *tabac* que les critiques aveugles de Gustave Planche n'en ont fait aux œuvres immortelles de Victor Hugo. Ce qu'il y a de fort plaisant dans la conduite de Fagon, c'est qu'il prenait sans cesse du *tabac;* véritable type en cela de nos journalistes qui pour la plupart agissent bien autrement qu'ils n'écrivent. Aussi lui disait-on de mettre son nez d'accord avec ses arguments.

Quoi qu'en dise Aristote, et sa docte cabale,
Le *tabac* est divin; il n'est rien qui l'égale.
(Th. Corneille.)

Le *stramonium* ou *stramoine,* qu'on appelle autrement *datura,* se reconnaît à ses feuilles larges, à ses grandes fleurs blanches ou d'un violet clair, à son fruit hérissé de pointes aiguës, et nommé pour cette raison *pomme épineuse.* Il croît dans les lieux sablonneux, sur les chemins, etc. *Le stramonium est un des poisons narcotiques les plus dangereux. Extrait de stramonium.* Les fleurs du stramonium, semblables à ces beautés sans amour, qui se cachent aux rayons du soleil, pour ne se montrer, brillantes de coquetterie, qu'à la lumière incertaine des lustres et des flambeaux, languissent sous un feuillage sombre et fané tant que le soleil nous éclaire. « Mais, à l'entrée de la nuit, elles se raniment, déploient leurs charmes, et étalent ces cloches immeuses que la nature a revêtues de pourpre doublé d'ivoire, et aux quelles elle a confié un parfum qui attire, qui en-ivre; mais qui est si dangereux, qu'il asphyxie même en plein air ceux qui le respirent. » (Aimé Martin.) Le *datura* a pour emblème, *charmes trompeurs.* — La *triguère,* originaire de l'Andalousie, et cultivée dans le midi de la France, répand autour d'elle une odeur de musc fort douce, et porte des fleurs d'un pourpre violet, pendantes, disposées en tube. — Les *jaboroses* croissent naturellement au Brésil. — On reconnaît la *belladone,* ou *belle dame,* à sa tige herbacée, haute quelquefois de deux mètres, très-rameuse; à ses feuilles ovales entières; à ses fleurs penchées d'un rouge brun et en forme de dé. Elle vient dans les bois montueux de l'Europe. On la nomme *belladone,* parce qu'autrefois les Italiens en tiraient une espèce de fard. *Extrait de belladone. Les baies de la belladone, cueillies avant leur maturité, fournissent une belle couleur verte à l'usage des peintres en miniature.* La *mandragore,* espèce de belladone, est une herbe sans tige qui pousse du collet de sa racine de grandes et larges feuilles d'un vert bleuâtre et d'une odeur désagréable. Ses fleurs, d'un blanc purpurin, sont nombreuses et grandes. Son fruit, un peu plus gros qu'une cerise, est d'abord vert, puis jaunâtre. Les anciens attribuaient à cette plante des vertus magiques. — Le genre *alkékenge* (1), appelé encore *physalide* et *coqueret,* renferme environ cent cinquante espèces, qui pour la plupart croissent dans les régions chaudes des deux continents. La plus connue est le *coqueret officinal,* plante qui s'étend beaucoup, mais qui n'atteint jamais plus de trois à cinq décimètres de hauteur. Sa racine, rampante, pousse des

(1) De l'arabe *alkekengi.* Aucun mot ne présente dans les dictionnaires autant de variations orthographiques que celui-ci. *Alkekengi* (Fur.). *Alkékengi* (R.). *Alkekenge* (Boiste). *Alkékenge* (Acad.). *Alquequenge. Alqueguenge.* Etc. N'est-ce pas ignoble?

tiges herbacées, rameuses, garnies de feuilles pétiolées, ovales, pointues, entières ou légèrement ondées. Les fleurs sont d'un blanc pâle ou jaunâtres. Le fruit est une baie légèrement aigrelette, renfermée dans une vésicule rougeâtre. *En Suisse et en Espagne, on sert sur les tables le fruit de l'alkékenge comestible.*

Les espèces de la *morelle* sont très-nombreuses. Il en est trois que l'on admet dans les préparations culinaires ; savoir: l'*aubergine*, ou *mélongène*, nommée encore *plante aux œufs*, à cause de ses fruits ordinairement blancs, semblables à des œufs; la *morelle pomme d'amour*, dont le fruit porte encore le nom de *tomate;* et la *morelle tubéreuse*, dont le tubercule est si connu et si répandu sous le nom de *pomme de terre*. Deux sont principalement employées en médecine. Ce sont la *morelle douce-amère* et la *morelle noire*. Le fruit de l'aubergine est *un mets recherché par quelques personnes. Manger des aubergines*. La *morelle pomme d'amour*, appelée encore *pomme d'or, pomme du Pérou*, et *tomate*, pousse de ses racines fusiformes des tiges hautes de un à deux mètres, velues, charnues, un peu couchées, garnies de feuilles d'un vert très-foncé. Aux fleurs succèdent des fruits d'un rouge vif, comprimés au sommet, sillonnés sur les côtés, et dont le suc légèrement acide sert à faire une certaine sauce. *Sauce aux tomates*. La *pomme de terre*, une des plantes les plus utiles, a la tige creuse, anguleuse, haute d'un mètre environ, les feuilles pinnées et décurrentes, les fleurs disposées en corymbe. Leur couleur est violette ou blanche, ou bien encore d'un blanc gris entremêlé de rouge. La France était en 1783 le seul pays qui repoussât la culture de la pomme de terre. L'agriculteur Parmentier, en faisant évanouir des préjugés ridicules, dota la France de cette plante précieuse, qui a gardé son nom. Ce fut la *parmentière* qui sauva la France des horreurs de la disette en 1793, 1816 et 1817. On peut avec la pomme de terre faire de la farine, du pain, de l'eau de vie, etc. *Pomme de terre rouge, jaune. Fécule de pommes de terre. Pain de pommes de terre. Pommes de terre bouillies, frites.*

Vous voyez ce que c'est que le genre *morelle*. Voici tout l'article du Dictionnaire de l'Académie : « MORELLE. s. f. Plante vénéneuse de la famille des solanées. « Ils sont là quarante qui ont *de la science* comme quatre » PIRON. »

Le genre *piment* comprend une douzaine d'espèces, les unes annuelles et herbacées, les autres volubiles et à tiges ligneuses, appartenant toutes aux contrées chaudes des deux hémisphères. Une seule s'est acclimatée en Europe, et se cultive en pleine terre dans nos jardins potagers; c'est le *piment annuel*, qu'on nomme vulgairement *poivre long, poivre d'Inde* ou de *Guinée, poivron*, et *corail des jardins*. Sa tige herbacée, haute de trente à soixante centimètres, et garnie de feuilles alternes, entières, lancéolées, d'un vert noirâtre et luisant, s'attache au sol par des racines fibreuses. Aux fleurs, petites, blanchâtres, portées sur des pédoncules, succèdent des fruits, tantôt verts ou jaunâtres, tantôt rouges, ovales, allongés, ou globuleux, qu'on fait confire comme des cornichons, et qui, réduits en poudre, sont un violent et dangereux sternutatoire.

On nomme vulgairement *piment aquatique*, la *renouée âcre*, la *menthe poivrée*, et la *persicaire*; *piment des abeilles* ou *des mouches*, la *melisse citronnelle*; *piment des marais*, le *galé odorant*; *piment de la Jamaique*, une espèce de *myrte*.

J'ai parlé du *lycier* et du *cestreau* dans la MÉTHODE DU GENRE, pages 287-288.

Les *billardières* sont originaires de l'Océanie. On cultive dans nos serres la *billardière sarmenteuse*, aux fleurs d'un vert jaunâtre, aux feuilles ovales et velues.

Les *calebassiers* ou *crescentias* sont des arbrisseaux propres aux contrées équatoriales de l'Amérique. On recommande la pulpe, préparée en sirop, du *crescentia à longues feuilles*, aux personnes affectées de maladies de poitrine. Cet arbre a le tronc tortueux, l'écorce ridée, le bois blanc et coriace. Les fleurs sont solitaires, d'un blanc pâle, et d'une odeur désagréable. Le *crescentia à larges feuilles* a des fleurs petites, d'un jaune foncé, que remplace un fruit long ou ovale de la grosseur d'un citron, qu'on appelle *cohyne*. Le *daphenot*, arbrisseau des Antilles, où il est connu sous le nom d'*olivier bâtard*, a des feuilles vertes, épaisses, parsemées de petits points transparents, des fleurs d'un jaune rougeâtre ou orange pâle. Les fruits sont ovales, lisses, jaunâtres, de la grosseur et de la forme d'une olive et très-âcres. Cet arbrisseau sert à faire de très-belles haies.

84. — **STYLIDIÉES**, Petite famille de plantes herbacées non lactescentes, qui n'est pour la plupart des botanistes qu'une

section des CAMPANULACÉES. Le genre type est le *stylidium*, plante que je ne connais pas assez pour vous la décrire. D'après les botanistes, ses caractères sont : corolle irrégulière, à deux étamines, dont les filets, faisant corps avec le style, forment une corolle centrale; stigmate situé entre les deux anthères ; capsule bivalve, biloculaire.

N'est-ce pas bien intéressant, et bien fait pour inspirer aux dames le goût de la botanique, cette science si nécessaire?

134. —**TAMARISCINÉES**, Petite famille que M. Desvaux a formée avec le genre *tamarix*, qui faisait partie des PORTULACÉES. Il est question du *tamarix* dans la MÉTHODE DU GENRE, page 294.

153. — **TÉRÉBINTHACÉES, TÉRÉBINTHES**, Arbres et arbrisseaux la plupart exotiques, à feuilles alternes, simples ou ternées, toujours dépourvues de stipules, à fleurs hermaphrodites ou uni-sexuelles, le plus souvent paniculées, mais affectant cependant tous les modes d'inflorescence. Le fruit et la graine varient suivant les sections, qui sont au nombre de sept, savoir :

I. ANACARDIÉES. *Pétales et étamines insérées sur le calice ou sur un disque ; ovaire simple à un seul ovule ; cotylédons épais, repliés sur la radicule.* Genres : *anacardier* (anacardium), *manguier* (mangifera), etc.

II. SUMACHINÉES. *Cotylédons foliacés.* Genres : *Sumac* (rhus), *pistachier* (-chia), *comocladia, rhumpia, mauria.*

III. SPONDIACÉES. *Cinq pétales sous le disque qui entoure l'ovaire; cotylédons convexes.* Genres : *mombin* (spondias), *poupartia* (1).

IV. BURSÉRACÉES. *Trois ou cinq pétales sous le disque ; cotylédons plissés ou charnus.* Genres : *gomart* (bursera), *boswéllia, balsamodendron.*

V. AMYRIDÉES. *Quatre pétales presque onguiculés sous le disque.* Genres : *balsamier* ou *baumier* (amyris), *toluifera, tapirier* (-ria), *myrodendron.*

VI. PTÉLÉACÉES OU ZANTHOXYLIÉES. *Fleurs diclines; trois ou cinq pétales hypogynes, sans onglet; cotylédons planes.* Genres : *ptélea, caméléa* (-cnecorum), *mollé* (schinus), *zanthoxylon* (-lum), *spothélia, dodonæa, averrhoa, fagara*, etc.

VII. CONNACÉES. *Cinq pétales périgynes.* Genres : *Aylanthe* (-thus), *connarus, omphalobium, brucea, simaba*, etc.

Nous y joindrons les JUGLANDÉES, qui établissent une liaison naturelle entre les TÉRÉBINTHACÉES et les AMENTACÉES, et qui ont pour type le genre *noyer*, en latin *juglans*.

Les *anacardiers* sont des arbres propres à l'Inde, à fleurs petites, disposées en grappes, dont les fruits, en forme de cœur et appuyés sur un réceptacle charnu, se nomment *anacardes* ou *noix de marais*. L'amande en est bonne à manger. Le suc de l'écorce, combiné avec de la chaux, sert à marquer le linge d'une manière indélébile. L'*acajou à pommes* ou *anacardier occidental* (*cassuvium pomiferum, anacardium occidentale*), arbre originaire de l'Amérique, appartient à ce genre. Le bois de l'*acajou à pommes*, tendre et blanc, est recherché pour les ouvrages de menuiserie et de charpente.

Il ne faut pas le confondre avec l'*acajou à meubles*, qui est le véritable *acajou*, et qui appartient à la famille des *méliacées*.

Le genre *manguier* comprend plusieurs espèces d'arbres à fruits comestibles, indigènes des Indes occidentales. La plus commune est le *manguier domestique*, arbre de douze à quinze mètres, au tronc recouvert d'une écorce épaisse, raboteuse et noirâtre. Son fruit, la *mangue*, de forme oblongue, comprimée sur les côtés et renflée vers l'insertion du pédoncule, gros comme un abricot ou une poire, de couleur verte avec des parties rouges ou jaunes, à une pulpe de couleur jaune orangé comme la carotte. *La mangue est un fruit exquis. On cultive le manguier aux Antilles, à Cayenne, à l'île de France, dans la Malaisie*, etc. Le *térébinthe* et le *lentisque* sont deux espèces de *pistachiers*. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, p. 281-294, où j'ai parlé de la plupart des arbres de cette famille.

Je n'ai rien dit par exemple du *fustet*, arbrisseau du genre *sumac*, commun dans le midi de la France, et dont le bois jaune, veiné de vert, est recherché des ébénistes et des luthiers. J'ai de même encore à parler des *gomarts* et de quelques autres. Le *gomart gommier*, vulgairement nommé *bois à cochon, bois à colophane, cachibou, gommier, sucrier de montagne*, est un arbre de l'Amérique, qui monte jusqu'à trente mètres de haut. Son tronc est revêtu d'une écorce grisâtre et lisse, se détachant par plaques; ses feuilles sont composées de plusieurs folioles très-longues ; les fleurs sont petites, blanches, ino-

(1) On dit aussi *poupartie* ; mais, la terminaison *ie* étant essentiellement féminine, ce n'est pas entrer dans le génie de la langue que de donner cette terminaison à des noms qui doivent rester masculins. Nous en disons autant de la terminaison *ée*. C'est donc *poupartia, ptéléa, acacia*, etc., qu'il faut toujours dire, et non pas *poupartie, ptélée, acacie*, comme le font à chaque instant de savants barbares.

dores, en grappes; le fruit est une baie odorante, oblongue, renfermant une amande en cœur. Des diverses parties de l'arbre découle un suc balsamique, térébinthacé, gommeux, qui est un excellent remède contre les plaies. Tout ce que je sais du *tapirier*, c'est que c'est un grand arbre de la Guiane, à feuilles alternes, pinnées avec impaire, composées de folioles oblongues, aiguës, très-entières, glabres, et à fleurs petites, blanches, disposées en panicule terminale. On cultive dans nos jardins, outre l'*aylanthe glanduleux*, les *sumacs*, et le *pistachier*, dont j'ai parlé dans la MÉTHODE DU GENRE, le *ptéléa trifolié*, aux feuilles élégamment ternées, et dont les paquets de fruits membraneux, très-analogues à ceux de notre ormeau, lui ont fait donner le nom d'*orme de Samarie* ou *orme à trois feuilles*, ainsi que le *caméléa tricoccum* ou *à trois coques*, du midi de la France.

Je ne dois pas tout à fait omettre le *poupartia*, qui croît à l'île de la Réunion, ni le *mollé* ou *poivrier d'Amérique (schinus molle)*, dont on retire une résine purgative à odeur de poivre ou de fenouil; ni le *toluifera balsamum*, arbre de l'Amérique équinoxiale, qui fournit le baume de *tolu*, à l'odeur si douce; encore moins le *fagara octandra*, de Curaçao, auquel on doit la résine *tacamahaca*, si usitée dans l'Inde, et employée depuis quelque temps en France contre les rhumatismes.

Nous ne finirons pas sans citer le *noyer* (juglans regia), si utile par son bois et son fruit. Voyez la MÉTHODE DU GENRE, p. 289. On cultive aujourd'hui dans nos parcs plusieurs autres espèces de noyers, remarquables par la beauté de leur port et de leur feuillage, tels que le *pacanier* ou *pacane* (*juglans olivæformis*), le *noyer noir* (*j. nigra*), le *noyer à feuilles de frêne* (*j. fraxini-folia*), le *noyer blanc* (*j. alba*), et le *noyer cendré* (*j. cinerea*), tous propres à l'Amérique septentrionale ou à l'Asie.

110. — **TERNSTROMIÉES**, Petite famille séparée des AURANTIACÉES, et qui a pour type le genre *ternstromia*), au quel plusieurs joignent les genres *thé*, *camellia*, *ventenatia*, etc. Le *ternstromia* (et non pas *ternstromie*) est un grand arbre propre aux deux hémisphères, aux feuilles alternes; épaisses, coriaces, et d'un vert foncé; aux fleurs blanches campanulées, solitaires; au fruit en baie sèche, biloculaire, renfermant huit semences rouges On le cultive en serre chaude.

111. — **THÉACÉES**, Famille distincte pour quelques uns des TERNSTROMIÉES, et se composant des genres *thé* et *camellia*.

46. — **THYMÉLÉES**, ou DAPHNOÏDES, Herbes et arbustes à feuilles alternes, simples, entières; à fleurs hermaphrodites, composés d'un périanthe simple, monophylle, tubuleux, infère, libre, coloré, et divisé en quatre ou cinq lobes. Le fruit est charnu ou sec, mince, et renferme une graine renversée et pendante. Genres: *bois cuir* (dirca), *bois dentelle* (lagetta), *lauréole* ou *daphné*, *passerine* (-na), *stelléra*, *struthiola*, *lachnea*, *daïs*, *gnidium*, *nectandra*.

La plupart des thymélées d'Europe contiennent dans leur écorce un suc caustique et vésicatoire.

Les *daphnés*, connus sous les noms de *garou*, *sainbois*, *lauréole*, *bois gentil*, sont surtout employés en médecine pour ouvrir des exutoires. *Pommade de garou*.

Les thymélées, par l'élégance de leur port et l'éclat de leurs fleurs, font l'ornement de nos jardins. On y distingue entre autres: 1° le *bois gentil* (*daphne mezereum*), à fleurs latérales, sessiles, ternées ou quaternées, odorantes, d'un blanc rosé; à feuilles lancéolées, décurrentes sur le pétiole, naissant après les fleurs; à fruit jaune ou rouge; 2° la *lauréole* (1), arbrisseau d'un mètre environ, rameux surtout vers le haut; à feuilles lancéolées, très-lisses, très-entières; à fleurs tubuleuses, violettes ou blanchâtres, d'une odeur douce, en grappes axillaires; 3° le *vrai garou* ou *gnidium*, petit arbrisseau très-élégant, d'un mètre de haut à peu près, à tige très-divisée, surtout vers le bas; à rameaux grêles, allongés, à feuilles lancéolées, étroites, presque subulées, acuminées, éparses, rapprochées; à fleurs en grappes terminales, d'un joli rose, un peu pubescentes en dehors.

Nous citerons encore le *laget* ou *lagetta*, sous l'écorce duquel on remarque des couches nombreuses, se détachant les unes des autres, et unies ensemble de manière à former un réseau clair, blanc, légèrement ondulé, fort, d'une régularité assez grande pour que l'entrelacement de ses fibres le fasse comparer à de la gaze ou de la dentelle.

(1) *Lauréole* est un diminutif de *laurier*, et se dit par une sorte de mépris, ce qui lui a fait donner le genre féminin.

125. — **TILIACÉES**, Plantes ligneuses rarement herbacées, à feuilles alternes, simples, stipulées; à fleurs axillaires ou terminales, ou opposées aux feuilles, souvent portées en grand nombre sur un pédoncule commun, muni de bractées; à fruit bacciforme ou capsulaire.

Genres : *tilleul* (tilia), *corète* (corchorus), *sparmannia*, *grewia*, *stewartia*, etc.

Les genres *flaccurtia*, *elæocarpus*, *bixa*, sont devenus les types de trois nouvelles familles, sous les noms de FLACOURTIANÉES (Rich.), ÉLÉOCARPÉES (Juss.), BIXINÉES (Kunth).

Analogues aux MALVACÉES par leur organisation, les TILIACÉES fournissent de même un mucilage doux et sain.

Les fleurs de tilleul sont employées en médecine comme antispasmodiques. Infusion de fleurs de tilleul. Tilleul à grandes feuilles. Tilleul à petites feuilles. Tilleul de Hollande. Tilleul rouge. Tilleul blanc. Tilleul du Canada. Tilleul de la Caroline. Tilleul argenté. Bois de tilleul. Réduit en charbon, le bois de tilleul peut remplacer le fusain pour les esquisses. Le bois de tilleul sert à une foule d'autres usages. Écorce de tilleul.

L'écorce de tilleul sert à faire des cordes grossières. Le tilleul est l'emblème de l'amour conjugal. Ecoutez ce qu'en dit si agréablement M. Aimé Martin : « En jetant un coup d'œil sur les plantes consacrées par la mythologie des anciens, *on ne peut se lasser d'admirer* avec quelle justesse ils ont su rapprocher les qualités de la plante de celles du personnage qu'elle devait représenter. La beauté, la grâce, la simplicité, une douceur extrême, un luxe innocent, tels seront dans tous les siècles les attributs et les perfections d'une tendre épouse. Toutes ces qualités, on les trouve réunies dans le *tilleul*, qui se couvre chaque printemps d'une si douce verdure, qui répand de si douces odeurs, qui prodigue aux jeunes abeilles le miel de ses fleurs et aux mères de famille ses flexibles rameaux, dont elles savent faire tant de jolis ouvrages. Tout est utile dans ce bel arbre : on boit l'infusion de ses fleurs, on file son écorce, *dont on fait* (1) des toiles, des cordes, et des chapeaux. Les Grecs en faisaient du *papier rejoint par lames* (2), comme celui du papyrus. J'ai vu du papier de cette écorce, fabriqué à notre manière, qu'on aurait pris pour du satin blanc. Mais essaierai-je de peindre les effets ravissants de son beau feuillage, lorsque tout frais encore on le voit doucement tourmenté par les vents qui y creusent des voûtes, des cavernes de verdure ? On dirait que ces jeunes feuilles ont été coupées dans une étoffe plus douce, plus brillante et plus souple que la soie, dont elles ont les heureux reflets. *Jamais on ne se lasse de contempler* ce vaste ombrage ; toujours on voudrait se reposer *à son abri* (3), écouter ses murmures, respirer ses parfums. Le superbe marronnier, l'acacia si léger, ont disputé un moment au tilleul sa place dans les avenues et les promenades publiques. Mais rien ne saurait l'en bannir. Qu'il soit à jamais l'ornement des jardins du riche (4) et le bienfaiteur du pauvre, au quel il donne des étoffes, des meubles, et des chaussures,

L'ombre, l'été ; — l'hiver, *les plaisirs du foyer* (5).

Qu'il soit l'exemple des *épouses*, en leur rappelant sans cesse que Baucis en fut le *modèle* (6). »

---

(1) Le texte porte, *on en fait*, expression amphibologique, en ce que le pronom *en* semble alors se rapporter à *tilleul*, tandis qu'il représente le mot *écorce*.

(2) *Du papier rejoint par lames*, qu'est-ce que cela veut dire ? On rejoint des parties qui avaient été séparées, mais on ne rejoint pas *du papier par lames*. Les pellicules enlevées aux tampes du papyrus, on les collait les unes sur les autres, mais cela ne constituait pas un *papyrus rejoint par lames*. Et pourrait-on bien dire d'ailleurs, *une lame de papier*, *une lame de papyrus?*

(3) De ce qu'on dit, *être à couvert d'un bois*, *à l'abri d'un arbre*, ce n'est pas une raison pour qu'on puisse jamais dire, avec l'adjectif possessif, *être à son couvert*, *à son abri*.

(4) Le marronnier, emblème du faste sans mérite, convient beaucoup mieux aux jardins du riche. Que le tilleul, aussi beau et cent fois plus utile, continue à protéger la demeure du pauvre et à l'édifier.

(5) *Les plaisirs du foyer* est bien vague. Mille choses peuvent donner ces plaisirs. Le tilleul, malgré sa générosité, ne donne apparemment au foyer que le *feu*, *la chaleur*. *L'ombre*, *l'été*, — *l'hiver*, *le feu*, cela ferait antithèse et n'en vaudrait que mieux cent fois, mais on avait besoin d'un hémistiche entier.

(6) Variante : Qu'il soit le *modèle* des épouses, en leur rappelant sans cesse que Baucis en fut l'*exemple*.

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne;
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré *l'effort des ans* (1).
(La Fontaine.)

Voyez la Méthode du Genre, page 294.

La *corète* habite les climats chauds de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique. La *corète potagère* ou *mélochie*, que quelques-uns nomment encore *manne des juifs*, à tige peu rameuse, cylindrique, haute de quarante centimètres, garnie de feuilles lancéolées, à fleurs d'un jaune orangé, est cultivée dans l'Inde, la Syrie, et l'Egypte, comme plante alimentaire. On en mange les feuilles en salade ou mêlées aux potages. La *corète capsulaire* ou *ganja sativa*, haute de deux à trois mètres, abonde en Chine et dans l'Inde. De son écorce macérée dans l'eau comme celle du chanvre, on retire une filasse excellente.

Les *greuviers* (*grewia*) sont des arbrisseaux à fleurs en ombelle, à cinq pétales, propres à l'Asie et à l'Afrique, mais cultivés dans nos serres. Le *greuvier occidental*, haut de trois mètres, a les feuilles ovales, crénelées sur les bords, marquées de trois nervures principales; les fleurs purpurines. Les rameaux sont d'un blanc grisâtre. On en mange les fruits, ainsi que ceux de quelques *flacourtias* ou *alamotons* de l'Inde, arbrisseaux à feuilles dentées et épineuses, à fleurs terminales et rassemblées par groupes.

Le *ramontchi*, espèce de flacourtia, fournit des fruits rouges violets, d'une saveur analogue à celle de notre prune commune. Il se trouve à Madagascar, où les Français le nomment *prunier*.

Je ne dois pas omettre le *rocouïer* (bixa), arbre originaire de l'Amérique intertropicale, aux feuilles cordiformes, aux fleurs roses, disposées en panicules terminales, dont les graines fournissent le *rocou*, pâte tinctoriale, employée non seulement par les teinturiers, mais encore dans la médecine comme purgatif doux et contre-poison du manioc. Avec l'écorce du *rocouïer* on prépare des toiles et des cordages; son bois est dur et fournit un bon chauffage.

132. — **TRÉMANDRÉES**, Famille de plantes encore peu étudiées, et qui doit prendre place entre les polygalées et les pittosporées. Elle renferme les genres *trémandre* et *tétrathèque*.

16. — **TYPHINÉES, TYPHACÉES, TYPHÉES**, Plantes aquatiques, aux tiges droites ou flexueuses, spongieuses, munies de feuilles alternes, engaînantes, en forme d'épée; à fleurs monoïques, disposées en chatons oblongs ou globuleux, uni-sexuels.

Genres: *massette* (typha), *ruban d'eau* ou *rubanier* (sparganium).

Les typhinées offrent peu d'utilité; cependant M. de Candolle écrit que le pollen des *massettes*, étant très-abondant, pourrait remplacer la poudre de *lycopode*. Les massettes sont des espèces de roseaux, dont les feuilles servent à faire des nattes, à couvrir les maisons, etc. Nous en connaissons en France trois espèces: la *massette à larges feuilles* ou *masse d'eau* (*typha latifolia*), à feuilles planes; la *massette à petites feuilles* (*typha angustifolia*), à feuilles cananiculées; et la *petite massette* (*typha minima*), à feuilles sétacées. Les deux premières espèces portent un épi de fleurs femelles, placé en forme de pompon au sommet d'une longue hampe, qui sert de jouet aux enfants.

Le *ruban d'eau* (2) doit son nom à ses feuilles flottantes, qui ont quelquefois plus d'un demi-mètre de longueur.

160. — **URTICÉES**, ORTIES (*-ceæ, -cæ*), Famille qui se compose de plantes herbacées, d'arbrisseaux et d'arbres fort élevés, à tige souvent lactescente; à feuilles alternes ou opposées, le plus souvent munies de stipules; à fleurs monoïques et dioïques, plus rarement hermaphrodites, tantôt solitaires, tantôt disposées en grappes ou en chatons et quelquefois cachées dans un involucre commun, monophylle, ou enfin disposées à la surface de cet involucre comme sur un réceptacle commun. Les étamines ou organes mâles sont au nombre de quatre ou cinq. Le fruit est une utricule tantôt nue, tantôt recouverte par un involucre bacciforme.

(1) La Fontaine se ressent parfois de l'atmosphère classique dont il subissait malgré lui l'influence délétère. Les ans deviennent lourds en s'entassant les uns sur les autres, ce qui fait qu'on peut dire, *le poids des ans*; mais les ans *ne font pas d'effort*. J'aimerais mieux que l'auteur eût dit simplement, *malgré la vieillesse*.

(2) Point de trait d'union entre ruban et eau, quoique l'Académie en mette un.

I. Fleurs renfermées dans un involucre commun monophylle. Genres : *figuier* (ficus), *dorstenia*.

II. Fleurs sur un réceptacle commun, ou réunies en une tête accompagnée d'écailles, ou distinctes et éparses. Genres : *bois trompette* ou *coulequin* (cecropia), *jacquier* ou *arbre à pain* (artocarpus), *mûrier* (morus), *broussonnetier* (-tia), *maclura* ou *bois d'arc*, *ortie* (urtica), *forskaléa*, *pariétaire* (-taria), *houblon* (humulus), *chanvre* (cannabis), *thélygonum*, *dotisque* (-ca), etc.

III. Genres qui ont de l'affinité avec les urticées. Genres : *iva*, *xanthium*, *piper*, *ambrosia*, etc.

La racine du *dorsténia contraïerva* a été vantée pour le traitement des fièvres adynamiques. Cette racine, d'un rouge brun à l'extérieur, blanche à l'intérieur, a, dans l'état de siccité, une saveur très-aromatique, un peu astringente, et d'une odeur approchant de celle du figuier. Réduite en poudre, elle produit de grands effets, mais on lui préfère le quinquina.

Voyez, pour le figuier, la MÉTHODE DU GENRE, page 283.

Les *cécropias* ou *coulequins* sont des arbres de l'Amérique méridionale, à tiges creuses, divisées intérieurement par des cloisons transversales placées de distance en distance, ce qui leur a fait donner le nom de *bois trompette*. L'espèce la plus commune est le *cécropia peté*, arbre de douze mètres, au tronc cylindrique et fistuleux, aux feuilles grandes, cordiformes, aux fleurs très-petites. En frottant deux morceaux de coulequin l'un contre l'autre on obtient du feu. — Le fruit de l'*artocarpe* ou *jacquier*, arbre des parties méridionales de l'Asie, est une baie ovale, raboteuse, à peau épaisse, dont la pulpe, après une légère cuisson, produit une fécule blanche, avec laquelle les indigènes font un pain excellent. Les fruits de trois arbres suffisent à la nourriture d'un homme. Avec les filaments de l'écorce intérieure de cet arbre on fait des étoffes.—On connaît environ quinze espèces de *mûriers*, dont quatre sont naturalisées en France. Les plus utiles sont le *mûrier noir* et le *mûrier blanc* ou *mûrier de la Chine*. Les *mûriers noirs* sont ceux qui portent des mûres noires, et les mûriers blancs ceux qui portent des mûres blanches. *On nourrit ordinairement les vers à soie avec des feuilles de mûrier blanc.* Le *mûrier blanc* a pour emblème, SAGESSE, et le *mûrier noir*, JE NE VOUS SURVIVRAI PAS. *Mûrier rouge d'Amérique.* Le *broussonetier*, qu'on nomme encore *mûrier à papier*, se trouve dans l'Inde dont il est originaire, en Amérique et en Europe, où, à défaut de chiffons, son écorce sert à fabriquer du papier. — Le genre *ortie* renferme plus de cent trente espèces, dont quelques unes seulement croissent en Europe. *La tige et les feuilles fraîches des orties causent par le simple contact une douleur brûlante, déterminée par la piqûre de poils extrêmement fins, aigus, remplis d'un suc âcre et vénéneux.* Les *tiges* des orties, séchées et traitées comme celles du chanvre, servent à faire de la toile. On mange les jeunes pousses de l'*ortie dioïque* ou *grande ortie*, accommodées de la même manière que les épinards. *Graine, racine d'ortie. Ortie brûlante. Ortie grièche.* L'*ortie* a pour emblème, *cruauté*.

L'ortie jaune, l'ortie blanche, l'ortie puante, sont des labiées.

La *pariétaire* (du latin *paries*, muraille), ainsi nommée parce qu'elle vient sur les murs, au milieu des décombres, est employée en médecine comme diurétique. On la nomme vulgairement *casse-pierre* et *perce-muraille*. — Le *houblon* est une plante herbacée, à tige volubile, mince, striée, hispide, s'élevant quelquefois à plus de six mètres; à feuilles opposées, pétiolées, cordiformes ou trilobées, dentées, rudes au toucher, d'un beau vert. En mai et juin, le *houblon* présente des fleurs vertes, mâles sur certains pieds, femelles sur d'autres, disposées en grappes ou en épis. Le fruit est une petite graine arrondie, légèrement comprimée et roussâtre, amère et légèrement aromatique, qui entre dans la composition de la bière. *Les feuilles du houblon sont employées en médecine comme diurétiques et anti-scorbutiques. Planter des perches pour appuyer le houblon. Manger du houblon en salade. Cueillir du houblon. Mettre du houblon dans la bière*, ou *la houblonner. On a trop houblonné cette bière.* On nomme *houblonnière* un champ semé de *houblon*. Le *houblon* a pour emblème, INJUSTICE. — Qui ne connaît le chanvre? s'écrierait un classique, pour s'éviter la peine de le décrire. Je pourrais me borner à dire: le chanvre est une plante qui porte le chénevis, et dont l'écorce sert à faire de la filasse; mais ma conscience ne serait pas satisfaite. J'ajouterai donc que la tige du chanvre est droite, creuse, rude au toucher, haute de deux mètres, et sortant d'une racine fusiforme; que ses feuilles sont vertes, velues; que ses fleurs verdâtres, disposées en grappes axillaires, font place à une coque bivalve, ovoïde, renfermant une graine solitaire, grisâtre, qui

porte le nom de *chénevis* et sert à la nourriture des volailles et des oiseaux domestiques. Elle fournit aussi une huile excellente pour la table, la peinture, et l'éclairage. *Chanvre mâle. Chanvre femelle. Cueillir, arracher du chanvre. Faire sécher, faire rouir le chanvre. Le rouissage du chanvre. Teiller* ou *tiller du chanvre. Après souper, on veille encore une heure en teillant du chanvre* (J.-J. Rousseau.). *Broyer du chanvre. Filasse de chanvre,* ou simplement, *chanvre. Fil de chanvre. Toile de chanvre.*

On nomme vulgairement *chanvre aquatique*, le *bident à calice feuillé*; *chanvre de Canada*, l'*apacin à fleurs herbacées*; *chanvre de Crète*, le *dastique* ou *cannabine*; *chanvre des Américains*, l'*agave*; *chanvre du Japon*, la *spirée*; *chanvre piquant*, l'*ortie à feuilles de chanvre*.

Voyez PIPÉRACÉES et AMBROSIACÉES.

Le *monimia*, qui faisait partie de cette famille, est devenu le type de la famille des MONIMIÉES. Le *monimia à feuilles rondes*, arbrisseau de l'île de France, porte des fleurs très-petites, d'un jaune orange, disposées en grappes, et exhalant une douce odeur. Le fruit est une baie charnue.

91. — **VALÉRIANÉES** (-neæ), Plantes indigènes, herbacées; à *tiges* simples ou rameuses, quelquefois couchées; à *feuilles* entières ou lobées, opposées; à *fleurs* en corymbe; à *fruit* capsulaire.

Genres: *centranthe* (-thus), *valériane* (-na), *valérianelle* (-nella).

Le genre *centranthe* a été établi pour placer les *valérianes rouges*, à fleurs aiguës, qui, pourvues d'une seule étamine et d'une seule graine, s'écartent encore des autres par leur corolle régulière prolongée en long éperon. On les cultive dans nos jardins. Les *valérianes* sont très-usitées dans l'économie domestique et en médecine. *Valériane officinale. Valériane phu. Valériane sauvage,* ou *grande valériane. Valériane celtique,* ou *nard celtique.* Les racines de la *valériane officinale* et de la *valériane celtique* sont toniques et antispasmodiques; la première, dont les fleurs rougeâtres ou blanches, odorantes, disposées en panicule élégante, et les feuilles ailées avec impaire, d'un beau vert, ne dépareraient pas nos jardins, passe en outre pour emménagogue, sudorifique, vermifuge, et pour un puissant anti-épileptique. Dans le genre *valérianelle* on place la *mâche*, herbe potagère qui se mange en salade, et se nomme encore *doucette, boursette,* etc.

La *valériane rouge* (centranthus ruber) a pour emblème, FACILITÉ. « Sa parure est brillante, mais toujours un peu en désordre. Cette fille des montagnes a l'air d'une parvenue au milieu de nos fleurs gracieuses. » (Aimé Martin.)

63. — **VERBÉNACÉES, VERBENÉES, PYRÉNACÉES, GATTILIERS** (*viticeæ*, VITICES), Plantes herbacées ou ligneuses, à *tige* cylindrique ou quadrangulaire, à *feuilles* simples, opposées, rarement alternes, entières, dentées; à *fleurs* en épi ou en panicule; à *fruit* charnu ou bacciforme. Le fruit contient deux ou quatre osselets nommés *pyrènes* par Gœrtner, et renfermant chacun une graine.

I. *Fleurs en corymbe, fruit charnu.* Genres: *péragu* (clerodendrum), *volkamier* ou *volkameria*, *ægiphile* (-la), *gattilier* (vitex), *callicarpe* (-pa), *cornude* (-nutia).

II. *Fleurs disposées en épi, péricarpe charnu.* Genres: *guittarin* (cytharexylum), *durante* (-ta), *lantanier* ou *lantana*.

III. *Fleurs en épi, graines nues.* Genres: *zapane* (-nia), *verveine* (verbena), *sélagine* (-lago), *hébenstrète* (-tia), etc.

Nous n'avons en France que les deux genres *gattilier* et *verveine*, mais on en cultive un assez grand nombre d'autres dans les jardins et dans les serres. Laissons encore parler M. Aimé Martin: « La verveine, dit-il, croît sur les collines arides. Elle servait chez les anciens aux divinations; on lui attribuait un grand nombre de propriétés, entre autres celle de réconcilier des ennemis. Lorsque les Romains envoyaient des hérauts d'armes *porter* la paix ou la guerre chez les nations, l'un d'eux était *porteur de verveine* (1). Les druides, avant de cueillir cette plante, faisaient un sacrifice à la terre, tant leur vénération était grande pour *elle* (2). Les mages, en adorant le soleil, tenaient dans leurs mains des branches de *verveine*. Vénus victorieuse portait une couronne de myrte entrelacée de *verveine*. En Allemagne on donne encore un chapeau de *verveine* aux nouvelles mariées, *comme pour les mettre sous la protection de cette déesse* (3). Dans nos provinces du Nord,

(1) Cette phrase manque d'élégance.

(2) Pour qui? pour la *terre* ou pour la *verveine*. De plus entre cette phrase et celle qui la précède la transition est un peu trop brusque. Il y a un vide qu'il eût fallu remplir par quelque chose d'analogue à ceci : *C'était une plante sacrée des Gaulois*.

(3) Il est certain qu'en Allemagne Vénus règne plus que Junon. Toutefois l'auteur se trompe. Ce n'est par pour mettre les jeunes mariées sous la protection de Vénus qu'on pare leur front de *verveine*, car Vénus n'entre guère dans un ménage que pour y semer la discorde; mais bien plutôt parce que la verveine est, comme l'*agnus castus*, un emblème de chasteté.

les bergers recueillent cette plante sacrée avec des cérémonies et des paroles connues d'eux seuls, et en expriment les sucs à certaines phases de la lune. Ils font usage de ces sucs pour *guérir* ou *tourmenter leurs maîtres*; car, s'ils savent calmer *leurs maux* (1), ils peuvent aussi jeter des sorts sur *leurs troupeaux et sur le cœur des jeunes filles*. On dit que la *verveine* leur donne ce dernier empire, surtout quand ils sont jeunes et beaux. On voit que cette plante est encore chez nous, comme elle fut chez les anciens, l'herbe des enchantements. »

Verveine commune. Verveine odorante, ou *Verveine triphylle*. L'infusion des feuilles de la *verveine triphylle*, à odeur de citron, peut remplacer le thé.

L'*agnus castus* (*agneau chaste*) est la seule espèce de *gattilier* qui vienne en Europe. L'*agnus castus*, arbrisseau aromatique, aux rameaux faibles, pliants, blanchâtres, aux feuilles opposées, vertes en dessus, blanches et cotonneuses en dessous, aux fleurs en grappes, violettes, purpurines, ou blanches, lequel s'élève dans le midi de la France à la hauteur de deux mètres, — l'*agnus castus* est ainsi nommé, parce que ses fruits passaient pour antiaphrodisiaques, ou parce que les dames athéniennes qui voulaient vivre chastement pendant les fêtes de Cérès avaient coutume de dormir sur ses feuilles.

Parmi les verbénacées cultivées, on distingue encore le *stachytarphêta changeant* ou *verveine changeante*, joli arbuste d'un mètre à un mètre et demi, originaire de l'Amérique méridionale, portant en juillet de beaux épis de fleurs roses; la *sélagine bâtarde* (*selago spuria*), à fleurs d'un beau clair, en corymbe; les nombreuses espèces de *lantanas* ou *camaras*; le *callicarpe de la Caroline*, à rameaux cotonneux et à fruits d'un beau rouge; le *péragu* ou *clérodendron*, à fleurs blanches, carminées à la base, et à odeur de fleur d'oranger; la *durante des Antilles*, aux rameaux quadrangulaires; enfin les brillants *volcamérias*, dont celui *du Japon* (*volcameria japonica*) est certainement l'espèce la plus remarquable. « C'est, dit M. Lamouroux, que nous consultons quelquefois, un arbuste d'un mètre au plus, à feuilles persistantes, cordiformes, à odeur fétide, qui pousse vers le mois de mai des fleurs *nombreuses très-denses* (2), à odeur délicieuse. »

M. Lamouroux range encore au nombre des verbénacées le *myopore*, devenu pour quelques uns le type d'une nouvelle famille sous le nom de MYOPORINÉES. « *La petite myopore* (comment peut-on faire myopore du féminin?), *la petite myopore*, dit-il, arbuste de la Nouvelle-Hollande, à feuilles linéaires en spatule, à fleurs blanches, a été introduite en France par M. Noisette. »

Gloire à M. Noisette! Certes, l'introduction en France de cet arbuste suppose pour le moins autant de génie qu'une élégie de Mme Desbordes Valmore ou une satire d'Antoine Deschamps. Mais d'où vient le nom du myopore? Le *myopore* est ainsi nommé à cause des *pores* infiniment petits dont sont couvertes la plupart de ses espèces. Des fleurs petites et blanches, un feuillage charnu et dentelé, voilà ce qui rend précieuse l'opération de M. Noisette.

113. — **VINIFÈRES, VIGNES, VITICÉES, SARMENTACÉES** (*vites, sarmentaceæ*), AMPÉLIDÉES, Plantes ligneuses, à tige frutescente, rarement arborescente, sar-

(1) Les maux de qui? Je suis désolé de le dire, mais cette phrase accuse une grande inexpérience de l'art d'écrire. Je doute qu'un maître de langue pût faire plus mal. D'abord on ne peut *guérir quelqu'un* que lorsqu'il est malade. Puis je n'aime guère à voir les troupeaux de ne sais qui ainsi accouplés avec le cœur des jeunes filles. Cela n'est pas galant. Le cœur des jeunes filles est chose assez intéressante pour qu'on daigne lui consacrer un bout de phrase à part. Construite ainsi qu'il suit, la phrase nous semblerait beaucoup plus correcte : *Ils font usage de ces sucs pour guérir leurs maîtres malades ou pour les tourmenter; car, si, à l'aide de ces sucs magiques, ils savent commander à la maladie, ils peuvent aussi jeter des sorts sur les troupeaux confiés à leurs soins*. La VERVEINE *leur donne aussi un grand empire sur le cœur des jeunes filles, surtout, cela va sans dire, quand ils sont jeunes et beaux*. Il va sans dire aussi que nous ne ponctuons pas comme M. Aimé Martin, à qui je demande encore une fois pardon de ma sincérité, qui est bien loin d'égaler mon estime pour l'auteur des excellentes *Lettres sur la physique*.

(2) Comment des fleurs, si nombreuses qu'elles soient, peuvent-elles être *denses?* On dirait bien, *un épi, un corymbe, une panicule dense*, mais, des *fleurs denses*, cela est impossible, puisque *dense* signifie, *dont les parties sont serrées*. Soit dit sans les fâcher, mais les naturalistes auraient bien besoin de s'initier un peu au génie de la langue. Leur style, si style il y a, outre qu'il manque absolument d'élégance et de précision, fourmille encore de solécismes et de barbarismes, qui rendent la lecture de leurs ouvrages extrêmement pénible. On ne saurait guère leur emprunter une phrase correcte; en sorte que sans leur science ils n'auraient guère plus de valeur à mes yeux qu'un maître de langue.

menteuse, noueuse, munie de vrilles ; à feuilles alternes, stipulées, souvent découpées, opposées aux vrilles; à fleurs en thyrse et en grappe. Le fruit est une baie globuleuse à une ou plusieurs loges, contenant une ou plusieurs graines osseuses.

Genres : *vigne vierge* ou *cissus*, *vigne* (vitis), *tééa*, *leusianthéra*.

« Il suffit de dire que a plante précieuse qui produit le raisin (*vitis vinifera*) est le type de cette famille, pour en faire sentir toute l'importance », dit avec raison M. Lamouroux. La *vigne vinifère* a une tige tortue, qui pousse des jets grimpants, longs et flexibles, appelés *sarments*. *Cette vigne a poussé beaucoup de sarments cette année. Cep de vigne. Feuilles de vigne. Pampre de vigne*, Branche de vigne avec ses feuilles. *Bourgeon de vigne. Les pleurs de la vigne,* L'eau qui s'en échappe quand elle a été taillée. *Planter de la vigne. Il y a diverses sortes de plants de vigne. Plant de vigne de Bourgogne.* Les *variétés* de vignes les plus communes sont le *muscat*, le *raisin d'Alep*, le *corinthe*, le *chasselas*, le *cornichon*, le *teinturier*, le *morillon*, et le *pineau*. *La vigne est fort sujette à geler. Les pluies froides font couler la vigne*, font que le raisin qui commençait à se nouer tombe ou se dessèche. *La vigne est en fleur. Tailler la vigne.*

Vigne, se dit d'une étendue de terre plantée de ceps de vigne. *Clos de vigne. Un arpent de vigne.*

Raisin de vigne, Raisin propre à faire du vin ; par opposition à *Raisin de treille* ou *chasselas*, Raisin qu'on sert sur les tables.

Pêche de vigne, Fruit du pêcher, venu en plein vent, par opposition à pêche d'espalier.

Fig., *Travailler à la vigne du Seigneur*, S'employer à l'instruction et à la conversion des âmes. Prov., fig., et pop., *Être dans les vignes*, Être ivre.

Vigne, s'est dit aussi pour *villa*.

On nomme *labrusque* ou *labrot* la *vigne sauvage*, qui croît spontanément dans le midi de la France et dont les fruits sont très-acides. On pense qu'elle est la véritable souche de la vigne cultivée.

La *vigne vierge*, qu'on nomme encore *cissus*, *achit*, et *ampélopsis à cinq feuilles*, est également une sarmentacée à tige volubile qui a des feuilles semblables à celles de la vigne, et qui porte des fleurs d'un bleu sale aux quelles succèdent des baies d'un vert noirâtre. *On cultive la vigne vierge pour masquer de vieux murs ou pour faire des berceaux dans les jardins.*

On nomme vulgairement *vigne blanche* la *clématite* et la *bryone*, *vigne du nord* le *houblon*, *vigne noire sauvage* le *tamier*, *vigne de Salomon* la *clématite*, *vigne sauvage* le *pareira brava*, *vigne vierge* la *douce amère*.

127. — **VIOLARIÉES, VIOLACÉES,** Herbes ou sous-arbrisseaux, à fleurs généralement alternes, simples ou lobées; aux fleurs à cinq pétales, le plus souvent inégaux, — pédonculées.

Genres : *violette* (viola), *ionidier* (-dium), *piriqueta*, etc.

La *violette à bouquets* ou *violette odorante* (*viola odorata*) est une plante vivace, dont les fleurs répandent le plus doux parfum. *Fleur de violette*, ou simplement, *Violette. Violette simple. Violette double. Violette de mars. Bouquet de violettes. Poudre de violettes. Conserve de violettes. Les fleurs de violettes sont de quelque usage en médecine, comme pectorales et adoucissantes. Infusion, sirop de violette. Les chimistes se servent du sirop de violette pour déceler la présence des alcalis, les quels ont la propriété de la verdir.*

« — Regardez, dit-il au procureur du roi, dont le cœur battait si fort qu'on eût pu l'entendre, voici dans cette tasse du sirop de violette, et dans cette carafe le reste de la limonade dont MM. Noirtier et Barrois ont bu une partie. Si la limonade est pure et inoffensive, le sirop va garder sa couleur ; si la limonade est empoisonnée, le sirop va devenir vert. Regardez.

» Le docteur versa lentement quelques gouttes de limonade de la carafe dans la tasse, et l'on vit à l'instant même un nuage se former au fond de la tasse. Ce nuage prit d'abord une nuance bleue; puis du saphir il passa à l'opale, et de l'opale à l'émeraude.

» Arrivé à cette dernière couleur, il s'y fixa pour ainsi dire ; l'expérience ne laissait aucun doute.

» —Le malheureux Barrois a été empoisonné avec de la fausse angusture ou de la noix de Saint-Ignace, dit d'Avrigny; maintenant, j'en répondrais devant les hommes et devant Dieu.

» Villefort ne dit rien, lui, mais il leva les bras au ciel, ouvrit des yeux hagards, et tomba foudroyé dans un fauteuil. »

(Alexandre Dumas.)

Il y a des violettes blanches. La violette croît ordinairement dans les lieux solitaires et ombragés.

Io, nymphe de la suite de Diane, fut ai-

mée d'Apollon, qui, irrité de sa résistance, la métamorphosa en *violette*, fleur qui fuit encore l'éclat, et qui est devenue le symbole de l'innocence, de la modestie, de la pudeur.

Plus loin, de la vertu douce et fidèle image,
Une modeste fleur, pour se cacher aux yeux,
Cherchait en vain sous le feuillage
Un lieu propre à tromper les regards curieux.
Il s'exhalait du sein de son humble retraite
Un baume délicieux
Qui décelait la *violette*.
(L. N. *Vers de collége.*)

Viens, parais à ton tour, aimable *violette :*
Pour toi quel si grand charme ont l'ombre et la retraite?
Tu crains de te montrer! tu te caches! Pourquoi?
Va! Pauline est modeste et simple comme toi.
(L. N. *Amertumes et Consolations.*)

C'est de vos qualités que brille chaque fleur;
Le lis est comme vous d'une blancheur céleste;
La *violette* apprend de vous son air modeste.
(L. N. *Ibid.*)

PORTRAIT.

Chère maman, pour ta fête
Nous voulons t'offrir ton portrait:
Prends ce lis, cette rose, et cette *violette;*
C'est ton image trait pour trait. (*Id. Ibid.*)

L'*obscure* violette, amante des gazons,
Aux *pleurs de leur rosée* entremêlant ses *dons*
Semble vouloir cacher, sous *leurs voiles propices*,
D'un *prodigue* parfum les *discrètes* délices:
C'est l'emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait.

Ces derniers vers sont de Boisjolin, poète classique, que tous les grammairiens citent de préférence. Pourtant, quoi de plus détestable que ces vers? D'abord, la violette pour être amie de l'obscurité, n'est pas obscure. Puis, en admettant qu'elle soit l'amante des gazons, quel gallimathias que le second vers! On entremêle plusieurs choses parmi d'autres dont elles diffèrent, par exemple des fleurs rouges parmi des blanches, mais qu'est-ce qu'*entremêler des dons à des pleurs? Don*, mot vague et sans couleur, précisément parce qu'il dit tout, ne dit rien ici; mais il fallait une rime à *gazon*. Au lieu d'*entremêlant*, c'est *mêlant* qu'il fallait dire; mais il eût manqué au vers deux syllabes. Qu'est-ce surtout que les pleurs de leur *rosée?* En personnifiant la rosée, ou en prenant pour le moins ce mot dans un sens absolu, on pourrait peut-être dire classiquement *les pleurs de la rosée;* mais les *pleurs de leur rosée* est le comble du ridicule. Et même les *pleurs de la rosée* n'a pas le sens commun. Les classiques disent *les pleurs de l'Aurore* pour *la rosée;* mais jamais Boileau n'aurait dit *les pleurs de la rosée.* Tout cela parce que *gouttes* avait une syllabe de trop. Les modernes ont transformé ces *gouttes de rosée* qu'on voit briller le matin sur les fleurs en *iris*, en *perles*, en *opales*, et en *diamants*, et certes il y a progrès. Le troisième et le quatrième vers ne sont pas moins antipoétiques. Qu'est-ce que *leurs voiles propices?* Il y avait autrefois des *divinités propices*, des *vents propices;* mais où avez-vous vu des *voiles propices? Propice* est un de ces mots *banals* que les classiques appèlent au secours de toute rime en *ice*. Et quelle idée vous faites-vous des *discrètes* délices d'un parfum *prodigue?* Toujours de ces épithètes ternes, de ces mots abstraits, qui ne peignent rien, qui n'expriment rien, et laissent l'esprit dans le plus grand vague. Voyons! la main sur la conscience, est-ce que le mot *discrètes* ne forme pas avec *délices* un accouplement monstrueux? Et pourtant ce sont de tels vers que vous proposez aux jeunes gens comme des types de goût et de pureté! Ce sont de tels vers que vous reproduisez sans cesse dans vos leçons de littérature, affectant le plus grand mépris pour les admirables productions de l'école moderne! Est-ce par hasard pour dégoûter vos élèves de la poésie que vous puisez à de telles sources? En ce cas, vous n'êtes pas si bêtes qu'on pourrait le croire au premier abord, et Machiavel vous adopterait.

Je ne vous dis rien des deux derniers vers de M. Boisjolin, sinon qu'ils sont un peu moins médiocres que les quatre premiers, sans valoir pour cela davantage.

Une chose curieuse, c'est la quantité prodigieuse de vers que les classiques ont foudus dans le moule qui a servi au dernier vers de M. Boisjolin, vers toujours tordus par une inversion ridicule et renfermant dans chaque hémistiche un substantif et une épithète.

D'un prodigue parfum les discrètes délices.
Sur le malheur timide un modeste bienfait,
(Boisjolin.)

De nuages légers cet amas précieux. (Delille.)
Du règne végétal les nourrissons nombreux. (*Id.*)
Déjà de nos jardins heureux décorateur. (*Id*
D'une timide fleur persécuteurs cruels,

vous dirai-je à mon tour, savez-vous pourquoi la violette modeste se cache avec tant de soin? C'est de honte d'avoir été l'occasion de si mauvais vers.

Clairière.

J'avais promis de passer rapidement sur ces matières, mais le moyen de s'arrêter en si beau chemin. Il s'agissait d'une chose si utile, que je n'ai pas pu me résoudre, malgré la fatigue qu'un tel travail m'a causée, à la traiter d'une manière trop superficielle. Sans doute je suis bien loin d'avoir tout dit, mais je n'ai rien négligé de ce qu'il importe vraiment à tous de savoir. Si je ne puis prétendre, m'étant abstenu avec soin des détails trop technologiques, pour ne présenter aux yeux de mes lecteurs que ce que la science offre de plus attrayant, si je ne puis prétendre avoir fait un *cours de botanique*, dans toute la rigoureuse acception du mot, du moins me flatté-je d'avoir contribué à rendre cette science plus accessible. Le moyen, en effet, pour celui qui ne fait pas de la botanique sa spécialité, pour l'homme du monde, pour l'artiste, pour le poète surtout, si intéressé à connaître la nature qu'il chante et qui l'inspire; le moyen, dites-moi, pour ces hommes qui ne demandent aux fleurs dont ils admirent l'éclat, dont ils respirent le doux parfum, que leur nom, leur pays, leurs habitudes, leur histoire, afin d'en consacrer à jamais le souvenir dans leur cœur; le moyen pour eux d'acquérir ces notions précieuses par les traités spéciaux des savants, tout hérissés de grec et de latin, horribles grimoires impossibles à déchiffrer, où la nature flétrie et morte n'est plus qu'à l'état de cadavre et de dissection. Qu'irait-il chercher dans ces laboratoires hideux? le poète qui croit à l'âme, aux passions des fleurs, aux rapports sympathiques de la nature avec l'homme; qui entend les voix mystérieuses de l'hyssope et du cèdre; et qui ne demande qu'à s'initier de plus en plus dans le sens de tant de merveilles, où il se retrouve lui-même à chaque pas; qu'à resserrer de plus en plus le lien sacré qui l'unit à toutes les choses créées.

Les savants ne se doutent pas même des analogies mystérieuses qui existent entre l'homme et la plante, l'homme et les animaux; analogies admirables, que les poètes, toujours plus clairvoyants, ont, sinon pénétré, du moins pressenti, et qui répandent un si grand charme sur l'étude de la nature. Si les botanistes, au lieu de nous cracher une si grande quantité de latin et de grec, pour nous intéresser à une plante, s'attachaient davantage à découvrir les liens intimes que Dieu a établis entre l'homme et ce qui l'entoure; si, au

lieu de professer pour les poètes un dédain aussi stupide, ils s'appliquaient enfin à lire dans ce nouveau livre que l'instinct de ceux-ci leur a révélé, mais qu'ils n'ont pu qu'effleurer, faute de notions suffisantes, faute des moyens efficaces que la science a seule en son pouvoir, quelle reconnaissance ne leur devrions-nous pas! Comme l'histoire de la nature, si insipide jusqu'à présent, s'animerait tout à coup à nos yeux! en nous faisant ainsi aimer, comme dit un poète, à titre de portrait, une fleur, un fruit, une feuille, une racine, parce que nous y verrions un miroir de nos âmes. Il n'est pas de plante si méprisée qui ne devînt alors, par la vérité de ses emblèmes, aussi séduisante que la rose et que la violette.

Un des plus grands génies de notre siècle nous a déjà montré le chemin. Écoutez-le :

« Chacun se récrie, dit-il, sur le lugubre aspect de l'*iris tigré,* qui étale pompeusement les couleurs du deuil, et qui est sans parfum, sans coloris. D'où vient ce contraste de luxe et de tristesse? C'est qu'il est destiné à représenter les mariages de princes, d'où l'on exclut les convenances d'amour, et qu'on prive ainsi de tout charme et de tout parfum, comme la fleur qui en est l'emblème.

« Remarquez que l'iris, emblème du mariage en général, porte trois chenilles sur ses trois pétales.

» Rien n'est moins intéressant que le *buis,* symbole de la pauvreté. Il habite les lieux arides et les terrains ingrats, comme l'indigent qui n'a souvent pour demeure qu'une masure. On voit les insectes s'attacher au *buis,* comme au pauvre, qui n'a pas le moyen de s'en garantir. Comme ce dernier qui ne laisse pas d'aimer l'humble gîte où il trouve à peine un refuge contre le froid, le *buis* s'attache fortement au mauvais sol où il est relégué. Le pauvre n'a point de plaisirs, ce que la nature a voulu représenter en privant de pétales la fleur du *buis,* car les pétales sont l'emblème du plaisir. Son fruit est une marmite renversée, image de la cuisine du pauvre qui est réduite à rien. Sa feuille creusée en cuillère pour recueillir une goutte d'eau, c'est la main du pauvre réclamant une obole de la compassion des passants. Son bois est serré et très-noueux, par allusion à la vie rude et à la gène du misérable, chez qui règne l'insalubrité, figurée par l'huile fétide qu'on retire du *buis.*

» Le tableau du parasite n'est pas moins fidèle dans le *gui,* vivant des sucs d'autrui, se développant en tout sens, comme l'intri-

gant qui prend tous les masques. Le *gui* figure par sa feuille la duplicité, et, par sa glu, funeste aux oiseaux, les ruses du parasite, autre glu où les sots se prennent. »

Pourquoi, dit la critique, n'avoir donné aucun parfum à des fleurs telles que la tulipe, la renoncule, la balsamine, la couronne impériale, et autres, qui pour cette raison sont dédaignées du beau sexe, quoique très-remarquables de couleur et d'éclat? Croyez-vous peut-être que Dieu s'est trompé? Allez! le Créateur est un peintre fidèle; il ne connaît pas d'erreur.

Laissons encore parler notre guide (1).

« Chacun, dit-il, connaît la *balsamine*, ressource des parterres en automne. Si, pour recueillir ses graines, on en détache avec précaution une douzaine de capsules, puis qu'on ferme la main pour les mieux retenir, aussitôt les enveloppes éclatent, et la graine s'échappe de toutes parts. La cueillette est perdue par trop d'empressement à la posséder. N'est-ce pas là une raillerie de la nature? Nous offrir un présent qu'elle nous retire au moment où nous croyons le tenir. Expliquons le secret de cette bizarrerie.

» La *balsamine* est le portrait du riche industriel, toujours souverainement égoïste. Les feuilles, finement et symétriquement distribuées, sont un emblème du travail intelligent. Une touffe de feuilles surmonte les fleurs, comme symbole de l'économie, qui veut que le bénéfice excède la dépense. Pareille au riche économe, qui peut briller longtemps sans s'appauvrir, la balsamine donne une série de fleurs copieuses, brillantes, et souvent renouvelées.

» Les couples doués de cette prudence raffinée sont d'une ambition et d'un égoïsme effrénés. Aussi la *balsamine*, par analogie, refuse-t-elle tout cadeau à l'homme. Dépourvues de pétiole et défendues par un feuillage épais, ses fleurs ne peuvent être cueillies ni une à une ni par bouquets. C'est une plante qui ne vit que pour elle, comme les riches égoïstes, gens d'industrie et de représentation, utiles à la masse, mais plats et insipides; gens qui se rendent nécessaires comme la *balsamine*, mais qui ne sont ni aimés ni aimables. Ainsi que cette fleur qui s'empare des lieux les plus fréquentés du parterre, et y joue un rôle important, sans répandre autour d'elle aucun charme, car elle est dépourvue de tout parfum,

(1) Nous prévenons qu'il nous est impossible de citer textuellement. Nous empruntons les idées, mais non la forme, qui n'est qu'imparfaitement présente à notre mémoire.

les riches industriels savent s'installer dans toutes les avenues de la grandeur. Elle est tardive et ne brille guère qu'en automne, par allusion à ces thésauriseurs qui ne commencent que tard à figurer dans le monde. Malgré toute leur vigilance, il arrive que leur fortune passe à des héritiers imprudents qui la dissipent ; et de même la graine ou héritage de la *balsamine* s'échappe des mains au moment où on la recueille. »

Voilà l'intrigant industriel ; voyons maintenant son opposé, le savant ou l'artiste.

» Il est représenté par la fleur qu'on nomme *couronne impériale,* composée de six corolles renversées, et surmontée d'un bouquet de feuilles, comme dans la balsamine. Cette fleur, qui a la forme de la vérité (forme triangulaire du lis et de la tulipe), excite surtout un vif intérêt, à cause de six larmes qui se trouvent au fond du calice. Il semble par là que la fleur soit dans la tristesse ; elle baisse la tête et répand de grosse larmes qu'elle tient cachées sous ses étamines. C'est donc l'emblème d'une classe qui gémit en secret. Cette classe est très-industrieuse, ce que représente la touffe de feuilles groupées au haut de la tige, véritable symbole de la haute et noble industrie, celle des sciences et des arts.

» La classe qui gémit ainsi en secret n'est pas celle des plébéiens grossiers, mais celle des savants utiles, obligés de fléchir devant le vice heureux. Aussi la plante, inclinant ses belles fleurs, garde-t-elle une attitude humiliante. Les fleurs sont gonflées de larmes cachées, image du sort des savants et des artistes, qui font l'ornement principal de la société et n'en sont payés que par des dégoûts, tandis que les agioteurs et les sang-sues des peuples amassent des trésors en quelques instants.

» Elles ont la couleur de l'orange, qui est celle de l'enthousiasme, par analogie à la classe des savants et des artistes qui n'ont d'autre soutien que l'enthousiasme contre la pauvreté et les humiliations dont ils sont abreuvés dans le plus bel âge.

» A la suite d'une pénible jeunesse, ils parviennent quelquefois à obtenir un peu de relief, un peu de bien-être. Par allusion, la fleur dont nous parlons, après avoir passé le bel âge dans une attitude humiliante, élève enfin son pédoncule et sa capsule de graines; mais il est trop tard pour prendre cette attitude, quand le pédoncule n'est plus orné de sa belle fleur et n'a plus qu'une triste gousse à présenter. De même les savants et les artistes ne peuvent lever

la tête et s'affranchir d'une longue gêne, d'une longue oppression, qu'après avoir perdu les beaux jours de la vie à s'amasser un petit pécune, destiné à préserver leur vieillesse de l'indigence. »

Quelle science précieuse que celle qui nous mènerait ainsi, par l'étude attrayante des analogies, à l'explication de cette *unité universelle* que proclament unanimement tous les corps savants (1), et dont tous leurs efforts, toutes leurs recherches n'ont pu encore découvrir les lois, bien que Newton par sa *théorie de l'attraction matérielle,* eût dû leur ouvrir les yeux sur la méthode qu'il y avait désormais à suivre pour arriver au but désiré !

Cette nouvelle science présente à l'esprit fin et délié des dames des énigmes autrement intéressantes que celles que leur envoient chaque jour les petits journaux, pour amuser leur oisiveté.

Continuons avec l'auteur de cette découverte importante.

« Le lis, dit-il, est un des nombreux emblèmes de la vérité. Sa tige est droite et ferme comme la marche de l'homme juste. Elle se distingue par un entourage de folioles gracieuses, comme l'homme juste qui brille par les traces d'estime qu'il laisse dans toutes ses fonctions industrielles ou administratives (*feuille* et *travail* sont synonymes, dans la langue des analogies). La corolle est, comme celle de la tulipe, un triangle sans calice, par analogie à l'homme véridique (*lis*) et à l'homme équitable (*tulipe*). Leur conduite ne s'enveloppe d'aucun mystère. De même la racine bulbeuse du lis, entr'ouverte de toutes parts en lames détachées, laisse plonger le regard dans son intérieur, par analogie à la marche de l'homme loyal dont le fond du cœur est à découvert. Dans cette fleur, emblème de pureté et de droiture, on remarque deux particularités curieuses: elle est *perfide* et vit *reléguée* au loin.

» 1° *Perfide,* en ce qu'elle barbouille d'une poudre jaunâtre celui qui, séduit par son doux parfum, s'en approche de trop près pour la respirer. Cette souillure qui excite les huées, représente le sort de ceux qui se familiarisent avec la vérité.

» Qu'un homme docile aux leçons des philosophes, et résolu à pratiquer l'*auguste vérité,* qui est, disent-ils, la *meilleure amie des hommes*, s'en aille dans un salon dire la bonne et franche

(1) Tout est lié, disent-ils, dans le système de l'univers, et il y a unité d'action entre toutes ses parties.

vérité sur les faits et gestes des assistants, sur les *grivelages* (1) des gens d'affaires et les intrigues secrètes des dames présentes, ou seulement leur faire sentir leur égoïsme, leur vanité, leur aveuglement, il sera conspué, traité de sauvage, d'ostrogoth, de butor. Chacun, par un geste d'horreur ou quelque chose de plus significatif encore, lui prouvera que l'*auguste vérité n'est pas du tout la meilleure amie des hommes*, et ne peut conduire qu'à des disgrâces quiconque veut la pratiquer. » Ou, s'il se contente de la proclamer dans ses livres, les persécutions de toutes sortes seront son partage. Il se verra, comme le bouc émissaire des Hébreux, chargé de l'anathème universel et précipité dans l'abîme.

» La nature a écrit cette leçon dans le pollen qui remplit les étamines du lis. Il semble qu'elle ait voulu dire à l'homme attiré par cette fleur : *défie-toi de la vérité; ne t'y fie pas.* C'est là le but de ce *barbouillage* qu'elle imprime sur les nez imprudents qui se frottent sans précaution à la fleur du lis, et se font l'instant d'après, montrer au doigt par les enfants comme on se fait montrer au doigt par les pères, quand on se hasarde à leur dire l'*auguste vérité.*

» 2° *Reléguée*. La vérité est belle, si l'on veut, mais belle à voir de loin; et telle est l'opinion du grand monde, puisqu'il n'accueille pas la fleur de vérité.

» On ne présentera pas un bouquet de lis à une femme de bon ton, on ne verra pas de lis dans le salon d'un Crésus. Toute belle qu'est cette fleur, malgré son parfum, son éclat, elle ne convient pas à la classe des sybarites. Ils n'aiment le lis que de loin, comme la vérité; ils le relèguent dans les coins du parterre. La fleur, comme bouquet, ne peut convenir qu'au peuple qui ne craint pas la vérité. Aussi voit-on le lis figurer dans les fêtes publiques et sur la porte des cabarets, où règne la vérité (2). Il charme les enfants qui ne craignent pas la franche et bonne vérité. Enfin, on l'emploie à orner les statues et les portraits des saints aux jours de fête; et c'est fort bien fait, de placer le symbole de la vérité entre les mains des habitants du ciel; car, si elle est de recette en l'autre monde, elle ne l'est nullement en celui-ci.

» Si nous ignorons les causes qui ont présidé à chaque détail de

(1) Profits illicites et secrets qu'on fait dans un emploi. L'Académie admet *grivelée* et *grivèlerie*; nous préférons *grivelage* comme plus énergique.

(2) Dans les Pyrénées on attache des bouquets de lis, le jour de Saint-Jean-Baptiste, sur la porte des maisons jusqu'à l'année suivante.

la création, nous sommes tentés à tout moment de critiquer la nature et son docte auteur, dont nous admirerions le pinceau fidèle, si nous savions déterminer par l'analogie le sens de leurs tableaux. Le lis qui ne *barbouillerait* pas les nez civilisés, ne serait plus l'interprète exact des périls encourus par celui qui vient dans le monde pratiquer la vérité et la droiture. »

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire, aussi fidèlement que possible, encore quelques unes de ces analogies si intéressantes, étudiées sur des fruits.

« La *mûre de ronce*, emblème de la vraie morale, qui ne présente comme la ronce que des épines, est un fruit fade et bon tout au plus pour des enfants, mais inadmissible sur les bonnes tables. Il en est de même de la morale, dont les systèmes ennemis du luxe peuvent trouver crédit chez les enfants, mais qui n'en trouvent guère chez les hommes faits. Ce petit fruit, en passant du rouge au noir, de la couleur du luxe à celle du deuil, nous peint la marche de la morale qui, fille de l'opulence, ne conduit, hélas! qu'à la ruine, à la pauvreté, à la mort, celui qui la pratique dans le monde; » ce qui certainement dénote un grand vice dans le mécanisme social; puisque ce qui, dans l'ordre de Dieu, devrait produire le bien, comme la justice et la vérité, n'y peut jamais engendrer que le mal. N'est-ce pas la meilleure preuve que la société n'est pas organisée selon les vues de Dieu, qui ne peut vouloir que le bien?

Et les partisans du meilleur des mondes, les vrais sages du *Journal des Débats*, ces plaisants Sganarelles de la comédie sociale, n'ont-ils pas infiniment de grâce à nous chanter sur mille gammes que tout est pour le mieux, et que l'assujétissement de 600 millions d'hommes à des czars anthropophages et à des pachas coupe-têtes est « *la perfectibilité perfectible* », qu'il n'est pas possible, lorsqu'ils ont bien dîné, que quelqu'un ait faim!

Les plus grands génies, tels que les Montesquieu, les Rousseau, les Condillac, les Voltaire, etc., etc., confessent le malheur universel et invoquent la découverte d'un ordre social moins pervers, moins désastreux que celui auquel nous sommes soumis; mais il suffit qu'au milieu de la débacle générale le *Journal des Débats* ait trouvé à s'arranger commodément dans un petit coin, pour qu'il ne s'inquiète plus de ceux qui ont faim, qui ont froid, qui sont écrasés sous les pieds des sophistes et des agioteurs, ou qu'il ne s'en inquiète que pour les railler sur leurs déconvenues vraiment ridicules.

Le *Journal des Débats* n'a pas assez de sarcasmes pour flétrir la poésie et les poètes, qui s'apitoyent sur les malheurs du peuple. Mais n'y a-t-il pas véritablement de quoi nous édifier dans un ordre social, si évidemment contraire aux vues divines, que la vertu, ce lien qui unit l'homme à Dieu, et le bonheur qui en émane, y sont impossibles? à moins qu'on n'appèle *vertu* la quiétude de quelques gens riches, et *bonheur*, l'outrageant épicurisme du *Journal des Débats*.

N'est-ce pas une chose admirable qu'un ordre social où chaque classe est intéressée à souhaiter le mal des autres? « Où l'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles, et y crée *de bons procès?* où le médecin souhaite à ses concitoyens quelques *bonnes fièvres et bons catarrhes* (1)? où le militaire appèle de tous ses vœux une *bonne guerre* qui tue moitié des camarades, afin de lui procurer de l'avancement? où le pasteur lui-même est intéressé à ce que le *mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est à dire, des enterrements à mille francs pièce? où l'éligible caresse en son cœur une *bonne proscription* qui exclue la moitié des titulaires, et lui facilite l'accès? Où le juge ne demande pas mieux que de voir la France fournir annuellement 45,700 *bons crimes*, car sans les crimes, les tribunaux seraient anéantis? où l'accapareur réclame du ciel une *bonne famine*, qui élève le prix du pain au double et au triple (2)? où pareillement le marchand de vins ne rêve que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons? où l'architecte, le maçon, le charpentier, n'aspirent qu'après un *bon incendie*, qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce? » où, d'un autre côté, l'on voit les Homère mendier leur pain, tandis que de vraies bêtes brutes sont logées dans de grands palais? où les hommes qui honorent l'esprit humain sont couverts de haillons, tandis que

Des roturiers vernis et des nobles déteints
Se raillent lâchement de nos sombres destins?

---

(1) Un religieux de l'Abbaye de Saint-Denis, apercevant le célèbre médecin Thierri de Héry à genoux devant le tombeau de Charles VIII, crut devoir l'avertir que ce n'était pas le tombeau d'un Saint.

Héry répondit qu'il n'invoquait point Charles VIII; « mais ce prince, poursuivit-il, a apporté en France une maladie qui m'a comblé de richesses, et pour un si grand bienfait je lui rends des prières que j'adresse à Dieu pour le repos de son âme. »

(2) Toute ma vie je me rappèlerai cette parole que j'ai entendu sortir, en 1832, de la bouche d'un riche propriétaire des environs de Brive-la-Gaillarde: « La récolte ne sera pas si mauvaise qu'on le dit. Tant pis! car mes greniers regorgent de grains dont j'aurais pu tirer un bon parti. »

où, pour tout résumer en un mot, la condition du peuple est cent fois pire que celle des bêtes féroces, que celle du lion, bien vêtu, bien armé, et prenant sa subsistance où il la trouve, sans courir le risque d'être traîné au gibet ? »

Laissons le *Journal des Débats* s'égayer de ce beau spectacle, et revenons à nos emblèmes.

« Passant du simple au composé, de la mûre à la frambroise, nous trouverons dans celle-ci l'image de la fausse morale, qui amalgame avec quelques momeries de bons principes les dogmes d'ambition et de rapacité. Elle s'en tient à la couleur du luxe, au rouge vif. Elle rejette l'épine, par allusion à la morale mondaine qui rejette les doctrines contraires au plaisir. Elle est comme la mûre, divisée par petites capsules comprimées, en symbole de l'éducation civilisée, qui, même chez les grands du monde, est un concours de doctrines répressives et ne produit que des enfants viciés et suspects. Aussi la framboise, qui en est l'hiéroglyphe, est-elle de tous les fruits le plus véreux, ce qui la fait dédaigner généralement, malgré sa saveur exquise. Les enfants seuls la mangent sans défiance; de même que dans le monde les gens qui ont peu vécu se lient facilement avec un homme imbu de mauvais principes, mais séduisant par la forme et le vernis. »

J'en passe et des meilleurs.

« Les *groseilles* sont l'emblème des enfants peu cultivés, et livrés à la bonne nature. Ils sont d'une franchise mordante et indiscrète; capables d'aller répéter à une femme à prétention quelque fâcheuse vérité qu'ils auront entendu dire. Le fruit qui peint ses petits diseurs de vérité est naturellement d'une saveur très-piquante. Il a de la grâce, parce que la vérité est gracieuse chez l'enfant, et amuse autant qu'elle pique. Un tel rôle n'est pas sans utilité; il corrige en riant (*castigat ridendo*). Aussi le fruit du groseiller rouge est-il purgatif et très-sain. La plante, par ses feuilles et ses grappes, ressemble à la vigne, emblème d'*amitié composée*. Aussi ces enfants libres, loquaces, indiscrets, sont-ils le plus adonnés à l'*amitié simple*.

» De tous les végétaux le raisin est le plus ami de l'homme ; le vin pris modérément, met les convives en gaieté, en amitié, aide à la digestion, etc. Le vin est aussi salutaire à l'homme fait que le raisin qui le produit est salutaire à l'enfant, que ce fruit, bien mûr et mangé sans excès, rend frais et robuste, et prémunit fortement

contre les maladies. La vigne vraiment amie de l'homme, veut embrasser nos arbres, nos maisons. Il faut qu'elle s'associe, qu'elle forme des liens avec tout ce qui l'entoure. Aussi est-elle douée de vrilles, attribut d'alliance et d'amitié. Elle ne donne de bon fruit qu'autant qu'elle est fortement recepée, » emblème frappant de la société, dont on ne peut rien espérer de bon, tant qu'elle n'aura pas été purgée de ce chaos inextricable de codes et de sophismes diaboliques qu'elle pousse de tous côtés, et qui usurpent effrontément la place de la loi divine; loi d'union et d'amour, source unique de tous les biens, après les quels soupirent en vain les peuples, condamnés par ce régime immoral et impie dont le *Journal des Débats* vante les douceurs, à n'ambitionner, hélas! pour *toute douceur* qu'un morceau de pain au bout d'un travail meurtrier.

Le *Journal des Débats* tient à ce doux régime, comme le geôlier tient à sa prison, le bourreau à son gibet. Et qu'est-ce que la société organisée comme elle l'est aujourd'hui, sinon une vaste prison, regorgeant de victimes, où il n'y a un peu de bonheur que pour les sbires et les bourreaux? Quelle chose monstrueuse et digne uniquement de l'enfer que de voir des créatures de Dieu consentir à être pour quelques sous les instruments de la tyrannie, de l'oppression, de la persécution exercée sur leurs frères par des tigres à face d'homme, qui ne connaissent d'autre loi que leur caprice et leur humeur, pour déchirer, torturer, mutiler, exiler, brûler, égorger les bêtes humaines dont la présence les importune; bêtes plus bêtes, en effet, que les plus stupides des animaux, qui ne se laisseraient pas maltraiter ainsi sans opposer au moins une ombre de résistance?—Quelle profonde et désespérante signification dans ces paroles de Charles Ier, qui, comme il était sur le point d'être jugé, entendant quelques soldats, soudoyés par leurs officiers, demander à grands cris que justice fût faite, s'écria: « Pauvres malheureux! un peu d'argent de ma part leur en ferait dire autant contre ceux qui les soudoient! » Ainsi fait le *Journal des Débats*. Comme le gui parasite, il s'attache étroitement à l'arbre qui le nourrit; cet arbre absorbât-il en lui

Tout le suc de la terre et toute l'eau du ciel.

Comme le gui de chêne, le *Journal des Débats* a la prétention de suppléer à tout, de guérir tous les maux. Malheur au poète mal avisé qui n'accorde pas une foi entière à l'oracle sacré des Gaulois,

et qui vient tout ému de compassion pour les maux de l'humanité, qu'il voit réduite à l'agonie faute d'air et de nourriture, représenter à ce digne complaisant de l'autorité l'abîme incommensurable où nous entraîne sa fausse sagesse ! on lâche aussitôt contre lui quelque limier de basse-cour, comme par exemple M. Cuvillier Fleuri, quelque dogue enragé qui le force à battre en retraite ! Pour le *Journal des Débats* les grands hommes, les grands orateurs, sont ceux qu'il peut gruger à son aise, comme pour un tas de vers le meilleur des mondes possibles est le fromage qu'ils rongent. Nul n'a mieux retenu que le *Journal des Débats* cette maxime infâme du maréchal de Villeroi, son digne maître en flagorneries : « *Il faut*, disait-il, *tenir le pot de chambre aux ministres, tant qu'ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.* » Et des hommes qui ont leurs cinq sens, qui voient, qui sentent, qui goûtent, qui palpent, qui entendent ; des hommes qui ont des yeux, des oreilles, des mains, des pieds, se laissent encore piper par ces charlatans, par ces escobards ! Et les peuples avertis par une voix secrète, qui est celle de Dieu, et qui leur crie : « *Vous êtes tous frères, vous êtes tous membres d'une même famille, dont le père est Dieu ; vous avez tous des droits égaux à son héritage qui est le bonheur ; soyez donc frères, traitez-vous donc en frères, unissez-vous, liguez-vous contre vos tyrans, contre vos spoliateurs, contre vos bourreaux, pour extirper du milieu de vous les misères sans nombre, les fléaux sans cesse croissants qui vous brisent, qui vous accablent, qui de ce monde, où Dieu notre père à tous, vous réservait une vie de délices, font pour vous un horrible enfer*, » quoi ! les peuples à ce signal ne se lèvent pas comme un seul homme pour venir dire à ceux qui s'arrogent le titre de pères des peuples, pour venir leur dire, sans haine, sans colère, sans esprit de vengeance, sans regard de flamme ou parole de sang, mais avec calme, avec dignité, avec raison : « *Nous n'avons qu'un seul père qui est dans le ciel, et qui nous a créés pour nous rendre heureux, ayant tout fait pour cela, jusqu'à inventer pour nous les jouissances les plus raffinées, que ses anges peut-être ne connaissent pas, jusqu'à épuiser pour nous le trésor infini de ses grâces ! Quant à vous qui vous dites nos pères, vous n'avez jamais travaillé qu'à notre malheur, profitant lâchement de notre simplesse, pour semer parmi nous ces brandons de discorde et de haine, qui nous faisaient voir des ennemis dans nos frères, et nous poussaient à ver-*

ser par torrents le sang de nos frères; crime sans nom, dont vous seuls profitiez; habiles à le dorer d'un vernis de gloire; crime pour le quel sans doute Dieu, notre père, nous a maudits, mais qu'il nous pardonne à la fin; puisqu', après avoir reconnu notre aveuglement, nous venons tous, la main dans la main, en frères qui s'aiment et qui aiment leur père céleste, vous demander compte de votre tutelle usurpée, et vous dire : Retirez-vous, vous n'êtes que des traîtres, des imposteurs, des accapareurs, des bourreaux, des suppôts de Satan; retirez-vous; nous ne voulons plus obéir qu'à notre père céleste, à notre père si juste et si bon, qui, bien différent de vous, nous apprend à nous aimer, à nous unir, à travailler en commun au bonheur commun, à ne faire qu'un avec lui, afin qu'il puisse répandre sur nous tous ses joies infinies. »

O peuples, tels sont les sentiments qui doivent vous animer. Unissez-vous, liguez-vous; rappelez-vous que vous êtes tous frères; comprenez enfin que vos discordes, vos divisions ne profitent qu'à vos bourreaux; comprenez enfin que vous seuls faites toute leur puissance, et que vous n'avez qu'à retirer votre épaule, ô misérables cariatides humaines, pour voir incontinent ces géants en poussière.

O peuples, abjurez toute haine, toute animosité; ne rejetez pas cette voix divine qui vous crie : *vous êtes tous frères;* ou soyez sûrs que Dieu finira par s'éloigner de vous pour toujours, et que vous périrez inévitablement. Refaites le mécanisme social, entièrement détraqué par quelque secousse dont Dieu seul peut connaître la cause (1), ou l'humanité, qui va encore de son ancien branle, ne formera bientôt plus qu'un amas de ruines et de débris. La seule condition de son existence est de rentrer au plus tôt dans l'unité universelle; car tout membre qui se sépare du corps est condamné

(1) Ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pénétrer la cause. (J. J. Rousseau.)

Quelques uns, fondés sur des traditions sacrées, pensent que l'état actuel est un état de punition et de ruine; que ce monde a existé avec d'autres harmonies. (Bernardin de Saint-Pierre.)

Mais il est des personnes qui, parce que leur esprit n'a jamais entrevu un meilleur état social, affirment qu'il n'en peut exister. Elles conviennent des maux de l'état social tel qu'il est, et s'en consolent en disant qu'il n'est pas possible que les choses soient autrement. (J.-B. Say.)

Un jour viendra où les lumières les plus inespérées, où les harmonies les plus sublimes, ne seront qu'un jeu pour l'esprit humain dirigé par des méthodes plus exactes. (F******).

à souffrir et à mourir. L'état de souffrance de l'humanité doit lui faire comprendre son isolement du grand tout, et la pousser dans la seule voie de salut qui lui reste, c'est à dire, lui faire chercher par quels moyens elle pourra réparer le désordre qui retarde son mouvement et la met en désaccord avec l'univers.

O peuples, figurez-vous ce que serait une scène de la nature, si elle déviait un moment de la voie divine. Un grand peintre, Chateaubriand, va vous dévoiler ce tableau. Regardez : « Les nuages, » obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement » sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs; l'instant d'a- » près l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les or- » ganes de la respiration. La lune, trop près où trop loin de nous, » tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, » couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe » démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle » marcherait d'éclipses en éclipses, ou, se roulant d'un flanc sur » l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne con- » nait point. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige; ce » ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes. Tout à » coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le Bou- » vier conduirait les Pléiades, et le Lion rugirait dans le Verseau. » Là des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici ils pen- » draient immobiles; quelquefois, se pressant en groupes, ils » formeraient une voie lactée, puis disparaissant tous ensemble, et » déchirant le rideau des mondes, selon l'expression de Tertullien, » ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité. »

Telle est, ô peuples, l'horrible condition où vous a réduits votre aveuglement, ou peut-être votre révolte envers Dieu. Le désordre règne partout dans cette société qu'on vous présente comme le résultat des lois divines. Rien n'y est à sa place; tout s'y heurte et s'y brise.

Ce qui végète en bas devrait briller en haut,
Et ce qui pèse en haut devrait croupir en bas.

Partout le vice, l'intrigue, l'oisiveté, la stupidité, y regorgent de biens et d'honneurs; tandis que la vertu, la vérité, le travail, le génie, y sont honnis, bafoués, foulés aux pieds, traînés en prison, privés d'air et de jour, étouffés, écrasés, martyrisés de mille manières. — Pourrait-il en être ainsi dans un monde réglé selon Dieu?

N'est-ce pas blasphémer que de croire que Dieu approuve un ordre de choses qui constitue le malheur perpétuel de la race humaine? qui engendre la fraude, l'hypocrisie, la trahison, l'adultère, l'inceste, le viol, le pillage, le meurtre, le parricide, tous les vices, tous les crimes, toutes les horreurs; qui pousse à toutes les fureurs, à tous les excès; qui arme le père contre le fils, le fils contre le père; qui jonche nos champs de bataille de cadavres, nos rues de mendiants, nos hospices d'infirmes, nos bagnes de scélérats; qui consacre partout le triomphe de l'injustice et de la bassesse; qui produit nécessairement l'athéisme, parce qu'il fait douter de la Providence?— un ordre de choses si vicieux, qu'il ne peut subsister un moment que par la violence et par l'appareil des supplices? — un ordre de choses parfaitement disposé pour l'intrigue, la duplicité, la ruse, la perfidie, mais tout semé de trébuchets et de chausse-trappes, où ne peuvent manquer de se prendre les âmes généreuses, les cœurs candides, les natures selon Dieu? — un ordre de choses au contact du quel s'évanouissent les divines illusions de l'enfance et de la jeunesse, où les meilleurs naturels se corrompent,

Où les plus nobles cœurs sont les plus malheureux?

— un ordre de choses, enfin, qui fait que dans le magnifique concert des sphères célestes la terre ne jète, hélas! qu'un immense gémissement, dont tressaille et frémit toute la création?

Oh! que le *Journal des Débats* a bonne grâce à nous vanter cet *Eldorado* politique et social! Ils n'entendent pas, ces imperceptibles cirons, ils n'entendent pas le cri de l'esclave qu'on flagelle, de la mère à qui l'on arrache son unique fils, de l'enfant que son propre père est forcé de vendre, faute d'un morceau de pain pour le nourrir, de la jeune vierge que la misère pousse à la honte, de toute une nation qu'on réduit à la condition de bêtes de somme, de tout un peuple qu'on égorge, de cent millions de familles mourant de faim. Surtout ils n'entendent pas, ils ne peuvent pas entendre ce râle affreux de tant de nobles âmes,—flambeaux divins,—de tant de nobles âmes agonisantes, qui, long-temps minées par le chagrin, par le regret, par le désespoir, s'éteignent silencieusement dans l'ombre et dans l'abandon.

Mais moi, qui souffre aussi et qui sens les autres souffrir; moi qui porte en mon âme un brasier de douleurs inextinguibles, que je ne dois qu'à mon extrême sensibilité et au milieu délétère dans

le quel je vis; moi qui, né avec tous les éléments du bonheur, me suis vu réduit, par l'effet de cette organisation admirable que vante le *Journal des Débats*, — sans avoir rien fait pour le mériter, — à une condition telle que les damnés de l'enfer hésiteraient à changer la leur pour la mienne; moi, qui ai toujours eu sous les yeux les spectacles les plus déchirants, et qui pour ma part ai connu tous les supplices du cœur; moi, je puis parler avec quelque droit de la plaie humaine; plaie horrible que j'ai sondée, et à la quelle nos ergoteurs et nos diplomates n'apportent, hélas! que des palliatifs dérisoires.

O peuples, quel est votre aveuglement! Peuples, écoutez-moi. Le bonheur est comme un soleil vers le quel gravitent les âmes et qui peut les éclairer toutes de ses rayons bienfaisants; mais il faut qu'elles restent toujours dans la même harmonie, qu'elles ne dévient jamais de la ligne divine; sinon elles s'égarent, s'entrechoquent, se brisent; et le soleil, hélas, n'éclaire bientôt plus que leur agonie.

Si donc vous voulez être heureux, soyez unis, soyez frères, ralliez-vous à l'unité de l'univers; car au delà il n'y a que désordres, crimes, et malheurs; car l'influence de Dieu ne se fait sentir qu'aux membres qui lui demeurent unis. Pénétrez-vous bien de cette unité universelle; pénétrez-vous bien qu'il ne peut pas y avoir de dualité d'action dans le système du divin mathématicien; et, pour vous élever à la parfaite intelligence de cette sublime économie, où tout se lie, tout s'enchaîne dans un ordre admirable; pour y conformer les lois de votre mouvement social, pour y retrouver votre place perdue, étudiez les rapports qu'il y a entre vous et la nature, entre vous et Dieu, étudiez les analogies. Étude plus importante qu'on ne pense, en ce qu'elle seule peut vous éclairer sur l'universalité de la Providence, et qui, commencée par les anciens, dédaignée par les modernes, prouve qu'au lieu d'avancer, la science a rétrogradé sur beaucoup de points, où l'instinct avait mieux guidé les anciens, surtout les poètes; car pour les philosophes ils n'ont fait de tout temps que jeter des entraves sur la voie humaine, en s'interposant sans cesse entre Dieu et l'homme, en cherchant à étouffer sous mille morales contradictoires et diaboliques les plus nobles instincts de Dieu; tas d'insensés aux quels l'humanité s'est confiée en aveugle, et qui n'ont fait que la conduire de malheur en malheur.

d'abîme en abîme, jusqu'au fond du gouffre, où on l'entend hurler de douleur.

Nous autres littérateurs de l'école moderne, nous avons peut-être un peu trop ridiculisé la mythologie. L'Olympe des païens, où les poètes, toujours mieux inspirés que les philosophes, toujours plus rapprochés de la vérité qui est Dieu, avaient si bien accordé et équilibré toutes les passions humaines divinisées, ne serait-il pas la figure de cet autre olympe promis par Fourier, où les passions se rangent chacune à leur place et concourent toutes à la perfection du grand tout? but qui est certainement celui au quel doit tendre la race humaine, puisque Dieu n'a pu la créer que pour qu'elle aspirât sans cesse au bonheur; et que le bonheur (on ne peut le nier) n'est que dans la réalisation plus ou moins complète de nos désirs, nés de Dieu, c'est à dire, de nos passions, sans les quelles l'homme n'est plus qu'un cadavre.

Le Dieu de bonté, le Dieu fait homme, ne dit, en effet, nulle part : *soyez malheureux*, *soyez esclaves*, *luttez sans cesse contre vos passions, contre vos désirs, contre vos besoins, souffrez, car je ne vous ai créés que pour souffrir*. Non, il nous répète sans cesse, au contraire, ou par lui-même ou par la bouche de son fidèle disciple Paul : « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES COMME DES FRÈRES, SANS DISTINCTION NI DE RANG, NI DE NATION, NI DE RELIGION; ET JE NE VOUS DEMANDE PAS AUTRE CHOSE; *c'est à dire*, ACCORDEZ-VOUS POUR VOUS RENDRE HEUREUX MUTUELLEMENT, CAR C'EST DE VOUS-MÊMES, MES ENFANTS, QUE DÉPEND TOUT VOTRE BONHEUR. »

Il est certain, comme je l'ai prouvé dans le *Livre de Tous*, que l'homme en harmonie avec lui-même, avec la nature, avec Dieu, ne peut plus connaître le mal; et Dieu le savait bien, puisqu'il a regardé tout autre précepte comme inutile après celui-ci : « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES COMME DES FRÈRES, ACCORDEZ-VOUS MUTUELLEMENT; C'EST LA TOUTE LA LOI. »

Il est donc clair, il est donc évident qu'une civilisation qui ne présente que le risible mécanisme des portions du tout agissant et votant chacune contre le tout n'est pas l'ordre voulu par Dieu; qu'il y en a un autre qu'on retrouve partout dans la nature, dans les astres, dans les animaux, dans les plantes même, et avec le quel l'homme seul est en désaccord.

« CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ », dit Jésus-Christ. Il y a donc un trésor caché, un trésor divin, destiné à faire le bonheur des

hommes, et qu'il ne dépend que de nous de découvrir. Les philosophes sont donc bien coupables de tourner sans cesse depuis trois mille ans dans le même cercle d'erreurs et d'extravagances, erreurs cent fois réfutées, cent fois reproduites, avec tout l'acharnement d'une véritable folie, — au lieu d'appliquer les forces que Dieu leur a départies dans des vues meilleures à la recherche active et incessante de ce trésor, solennellement annoncé et promis au monde; trésor qui est peut-être déjà trouvé, mais que les quatre facultés, toujours frappées du même vertige, repoussent obstinément, comme elles ont autrefois repoussé l'idée d'un nouveau continent, celle du mouvement de la terre, celle des forces de la vapeur, trouvée au dixième siècle par Gerbert, d'Aurillac, successeur de Grégoire V, et de mille autres non moins éblouissantes pour leur faible vue.

« CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ, » dit Jésus-Christ. Mettez-vous donc une fois à l'œuvre. Étudiez la nature, étudiez-la dans ses rapports avec vos instincts, avec vos passions, pour vous convaincre de plus en plus qu'il n'y a de salut pour l'humanité que dans son adhérence pleine et entière à l'unité universelle; que jusque là elle ne doit s'attendre qu'à des souffrances toujours croissantes; souffrances si réelles, quoi qu'en dise le *Journal des Débats*, à la vue bornée, qu'il vaudrait mieux pour les 99 centièmes des hommes qu'ils n'eussent pas vu la lumière du jour; cette lumière qui pourtant, dans les vues de Dieu, ne devait éclairer que des joies et des jouissances!

C'est pour vous faciliter cette étude si intéressante de la nature, que je me suis plu à vous familiariser, dans ce livre, destiné à tous, nécessaire à tous, avec les premiers éléments de l'astronomie et de la botanique. Je me suis étendu un peu plus sur les caractères et les propriétés des plantes, afin de vous aider à en déterminer les emblèmes; inépuisables sujets de recherches et d'observations pour vos élèves, très-propres à fixer leur attention, à développer leur intelligence, à former à la fois leur cœur et leur esprit. Ne serait-ce pas pour eux une chose neuve et très-stimulante que d'avoir, — pour matière de composition, au lieu des choses fastidieuses dont on les endort, — à déterminer les rapports de l'*amandier* avec l'*étourdi*, de l'*anémone* avec le *parvenu opulent*, de la *bardane* avec l'*importun*, de la *buglosse* avec le *menteur*, de l'*églantier* avec le *poète*, du *gouet gobe-mouche* avec l'*intrigant*, du *lierre* avec l'*ami vrai*, du *jonc des champs* avec l'*enfant docile*, du *géranium écarlate* avec

l'*imbécile*, du *narcisse* avec l'*égoïste*, de l'*ophride mouche* ou de l'*asperge* avec la *philosophie*, de la *renoncule* avec l'*étiquette de cour*, de la *rose* avec la *beauté*, de la *spirée ulmaire* avec l'*inutilité des grands*, de la *véronique* avec la *fidélité*, de la *violette* avec la modestie, etc., etc.? Outre qu'une telle série d'exercices leur ferait faire de rapides progrès dans la science des mots et des choses, elle fournirait encore à la philosophie, à la morale, si sûre de sa puissance sur la nature, — par la révélation spontanée et complète de leurs goûts, de leurs préférences, de leurs répulsions, de tous les germes de vice ou de vertu qu'enferme leur âme, — elle fournirait, dis-je, à la philosophie, à l'éducation, les moyens de réparer, de redresser ces torts d'un Dieu par trop inintelligent (toujours au dire des philosophes).

Dans ce but, j'ajoute ici une liste alphabétique, latine et française, de tous les noms génériques de végétaux, avec l'indication de la famille à la quelle ils appartiennent; afin qu'en entrant au *Jardin des Plantes* ou dans tout autre jardin botanique, vous puissiez, sur la simple étiquette d'une plante, en trouver facilement la description dans ce livre.

Liste alphabétique des Noms génériques de Plantes,

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE.

Noms latins ou barbares.

A

Abama, *jonc.*
Anthericum, *jonc.*
Abatia, *tiliac.*
Abies (*sapin*), *conif.*
Abroma, *byttn.*
Abronia, *nyctag.*
Absinthium (*absinthe*) *corymb.*
Acalypha (ricinelle), *euph.*
Acanthophore, *alg.*
Acanthus (*acanthe*), *acanth.*
Acer (*érable*), *acérin.*
Aceratum, *til.*
Acicarpha, *calyc.*
Acidoton, *euph.*
Achillea (*-llée*), *corym.*
Achiranthes (*cadelari*), *amarant.*
Achras (*sapotillier*), *sap.*
Acnida, *amar.*
Acorus, *aroïd.*
Acrostichum, *foug.*
Actinophyllum, *aral.*
Adansonia (*baobab*), *malv.*
Adelia, *euph.*
Adenanthera, *lég.*
Adenostemum, *laur.*
Adiantum (*capillaire*) *foug.*
Ægilops (*-ope*), *gram.*
Ægiceras, *sapot.*
Ægiphila, *verb.*, *acerin*
Æsculus (*hippocastane*)
Æthionema, *crucif.*
Agapanthus, *liliac.*
Agaricus, *champ.*
Agathis, *conif.*
Agathophyllum (*ravensara*), *laurin.*
Agave, *bromél.*
Ageratum, *card.*
Agriphyllum, *corymb.*
Agrostis (*-tide*), *gram.*
Agyneia, *euph.*
Aira (*canche*), *gram.*
Ajuga (*bugle*), *lab.*
Alangium, *myrt.*
Albuca, *liliac.*
Alchornea, *euph.*
Aldrovanda, *cappar.*
Aletris, *lil.*
Aleurites, *euph.*
Alisma (*plantain d'eau*), *alismac.*
Allamanda (*orélie*), *apoc.*
Allionia, *nyct.*
Allium (*ail*), *lil.*
Alnus (*aune*), *ament.*
Aloe (*aloès*), *lil.*
Alopecarus (*vulpin*), *gram.*
Alpinea, *amom.*
Alstrœmeria (*pélegrine*), *narciss.*
Althæa (*guimauve*), *malv.*
Alyssum (*corbeille d'or*), *crucif.*
Amonita, *champ.*
Amanoa, *euph.*

Amarantus, *amar.*
Amaryllis, *narciss.*
Amavinga, *rham.*
Ambora (*bois tambour*), *urtic.*
Ambrosinea, *aroïd.*
Amellus, *corymb.*
Amethistea (-tée), *lab.*
Ammi, *ombellif.*
Ammomum (-mome,) *amom.*
Amperea, *euph.*
Amyris (*balsamier*), *térèb.*
Anabasis, *amar.*
Anabœna, *euph.*
Anacardium (*acajou*), *térèb.*
Anacyclus, *card.*
Anagallis (*mouron*), *primul.*
Anarrhinum, *rhinant.*
Anastatica (*gérose*), *crucif.*
Anchonium, *crucif.*
Anchusa (*buglosse*), *borrag.*
Anda, *euph.*
Andrachne, *euph.*
Andræa, *mousses.*
Andrewsia, *ébén.*
Andromeda, *éricin.*
Andropogon (*barbon*), *gramin.*
Androsace (-selle), *prim.*
Andryala, *chicor.*
Anethum, *ombell.*
Angelica (-*gélique*), *omb.*
Angophora, *myrt.*
Anisonema, *euph.*
Anoda, *malv.*
Anona (*corossolier*).
Anredera, *amar.*
Anthemis (*camomille*), *corymb.*
Anthericum, *lil.*
Anthoceros, *hépat.*
Antholyza, *irid.*
Anthospermum, *rub.*
Anthostemma, *euph.*
Anthoxanthum (*flouve*), *gram.*
Anthriscus, *omb.*
Antirrhinum (*muflier*) *rhinant.*
Apargia, *chic.*
Apeyba, *tiliac.*
Aphyllantes, *jonc.*
Apium (*persil*), *omb.*
Apluda, *gram.*
Apocynus, *apoc.*
Arabis (*bette*), *cruc.*
Araschis (-*chie*), *lég.*
Aralia (-*lie*), *araliac.*
Aradcaria, *conif.*
Arbutus (-*bousier*), *éric.*
Arctium (*bardane*), *cardnac.*
Arctopus, *ombellif.*
Arctotis, *corymb.*
Areca (*arec*), *palm.*
Arethusa (-*réthuse*), *orchid.*
Aretia, *primul.*
Argemone, *papav.*
Argophyllum, *éric.*
Aristea (-*tée*), *irid.*
Aristida (-*tide*), *gram.*
Aristolochia (-*loche*), *aristol.*
Arnica (-*nique*), *cor.*
Artedia, *ombell.*
Artemisia (*armoise*), *card.*
Artocarpus (*jacquier*) *urtic.*
Arundo (*roseau*), *gram.*
Arum (*gouet*), *aroïd.*
Asarum, *aristol.*
Asclepias (-*ade*), *apoc.*
Asparagus (*asperge*), *asparagin.*
Asperococcus (-*oque*), *algue.*
Asperugo (*râpette*), *borrag.*
Asperula (-*pérule*), *rub.*
Asphodelus (-*dèle*), *lil.*
Aspidium, *foug.*
Asplenium (*doradille*) *foug.*
Assonia, *byttn.*
Aster, *corymb.*
Astrantia (-*ance*), omb.
Astropega, *byttn.*
Atalantia, *aurant.*
Athamantha, *ombell.*
Athanasia (-*nasie*), *card.*
Atherosperma, *urtic.*
Athyrism, *foug.*
Atractylis, *card.*
Atriplex (*arroche*), *amarant.*
Atropa (*belladone*), *solan.*
Aubrietia, *crucif.*
Aransia, *alg.*
Avena (*avoine*), *gram.*
Averrhoa, *térèb.*
Axyris, *amarant.*
Axia, *nyct.*
Ayenia, *byttn.*
Aylanthus, *térèb.*
Azalea, *éricin.*
Azolla (-*zolle*), *rhiz.*

B

Bæa (*béole*), *rhin.*
Bæckea, *ontgr.*
Bæomyces, *lych.*
Balanophora (-*phore*) *fluv.*
Balanopteris, *byttn.*
Ballota (-*lote*), *tab.*
Balsamita, *card.*
Balsamodendron, *tér.*
Banara, *til.*
Baneksia, *protéac.*
Banera, *saxif.*
Banisteria, *malpigh.*
Baopa, *portul.*
Barbarea, *crucif.*
Barleria (*barrelière*), *acanth.*
Barringtonia, *myrt.*
Bartramia, *mouss.*
Bartsia, *rhin.*
Basella (-*selle*), *amar.*
Bassia ou mava, *sapot.*
Batrachosperma, (*frai-de-grenouille*) *alg.*
Beaufortia, *myrt.*
Befaria, *éricin.*
Beforis, *ombel.*
Begonia, *bégoniac.*
Bellis (*pâquerette*), *corymb.*
Berberis (*épine-vinette berbérid.*)
Bergera, *aurant.*
Berteroa, *crucif.*
Bertholetia, *myrt.*
Belleria, *rhin.*
Beta (*poirée ou bette*), *amarant.*
Betonica (*bétoine*), *lab.*
Betula (*bouleau*), *amentac.*
Bidens (-*dent*), *cor.*
Bignonia (-*gnone*), *bignoniac.*
Billiardiera (-*dière*), *solan., pittosp.*
Biscutella, *crucif.*
Bisserula, *lég.*
Bivonœa, *crucif.*
Bixa (*rocou*), *tiliac.*
Blackwellia, *rosac.*
Blasia, *hépat.*
Blechnum, *foug.*
Blepharis, *acanth.*
Blitum (*blète*), *amar.*
Bolastia, *gram.*
Bocconia, *papav.*
Bochemeria, *urtic.*
Boerrhaavia, *nyct.*
Bolax, *ombell.*
Boldea, *urt.*
Boletus, *champ.*
Bolcum, *cruc.*
Bombax (*fromager*), *malv.*
Bomplandia, *polém.*
Bonatea, *orchid.*
Bontia (*daphenot*), *solan.*
Boopis, *calyc.*
Borassus (*rendier*), *pam.*
Borbonia, *lég.*
Boronia, *rutac.*
Borrago (*bourrache, borragin.*
Borya, *jasm.*
Bosca, *amarant.*
Bossiæa, *lég.*
Boswellia, *térèb.*
Botrychium (*lunaire*), *foug.*
Bouginvillæa (-*gainvillée*), *nyct.*
Bouwlesia, *omb.*
Brabeia ou brabeium, *protéac.*
Brachycarpœa, *crucif.*
Brassica (*chou*), *cruc.*

Bredemeyra, *lég.*
Bremontiera, *lég.*
Bretonia, *malv.*
Bridelia, *euph.*
Briza (*amourette*), *gram.*
Bromelia, *broméliac.*
Bromus (*brome*), *gram.*
Broussonetia, *urtic.*
Browallia (*-alle*), *rhinant.*
Brucea, *térébb.*
Brunia, *rhamn.*
Brunsfelsia, *solan.*
Bryonia (*bryone*), *cucurb.*
Bryophillum, *crass.*
Bryopsis, *alg.*
Bryum, *mouss.*
Bubon, *ombell.*
Bubroma, *byttn.*
Buchnera, *rhinant.*
Bucida, *éléagn.*
Budleja, *rhinant.*
Buffonia, *caryoph.*
Bulbocodium, *colchic.*
Bulliarda, *crassul.*
Bunias, *crucif.*
Bunium (*terre-noix*), *ombell.*
Buphthalmum, *corym.*
Buplevrum (*-plèvre*), *ombell.*
Burasaia, *ménisp.*
Bursaria (*-saire*), *pittospor.*
Butea, *lég.*
Butera, *byttn.*
Buxbaumia, *mouss.*
Buxus (*buis*), *euph.*
Byblis, *capparid.*
Byssus, *faux champ.*
Bystropogon, *lab.*
Byttneria, *byttnériac.*

C

Cabomba, *alism.*
Cacalia, *card.*
Cachrys, *ombell.*
Cactus, *opunt.*
Cacucia, *combrét.*
Cadaba, *capp.*
Cæsalpina, *lég.*
Cakile, *crucif.*
Calamus (*rotang*), *palm.*
Calceolaria, *rhin.*
Calcitrapa, *card.*
Calea, *card.*
Calendula (*souci*), *rco.*
Calepina, *crucif.*
Calla (*aroïde*), *aroïd.*
Callicarpa, *verbén.*
Callicoma, *saxifr.*
Calligonum, *polygon.*
Callistachys, *lég.*
Callistemon, *myrt.*
Callitriche (*-trique*), *flav.*
Callitris, *conif.*
Calodendrum, *rutac.*
Calophyllum, *gutt.*
Caltha ou populago, *renonc.*
Calycanthus (*pompadour*), *rosac.*
Calycera, *calycérées.*
Calycium, *lich.*
Calymenia, *myct.*
Calypso, *acérin.*
Calyptrantes, *myrt.*
Calytriplex, *rhin.*
Calytrix, *myrt.*
Camara, *verbén.*
Camellia, *aurant.*
Camelina, *myrt.*
Campanula, *camp.*
Camphorata ou camphorosma (*-phrée*), *amarant.*
Canarina, *camp.*
Canna (*alisier*), *amo.*
Cannabis (*chanvre*), *urtic.*
Cannella, *guttif.*
Cantua, *polémon.*
Capnophyllum, *omb.*
Capparis (*câprier*), *capp.*
Capraria, *rhin.*
Capsella, *crucif.*
Capsicum (*piment*), *solan.*
Caragana, *lég.*
Carapa, *méliac.*
Cardamine, *crucif.*
Cardiospermum, *sap.*
Carduus (*chardon*), *card.*
Carex (*laîche*), *cypér.*
Carissa (*calac*), *apoc.*
Carlina, *card.*
Carpesium, *card.*
Carpinus (*charme*), *ament.*
Carrichtera, *crucif.*
Carthamus (*-thame*), *card.*
Carum (*carvi*), *omb.*
Carya, *térébb.*
Caryophyllus (*géroflier*), *myrt.*
Caryota, *palm.*
Casearia, *rhamn.*
Cassia (*casse*), *lég.*
Cassine, *rhamn.*
Cassyta, *laurin.*
Castanea (*châtaignier*) *ament.*
Castela, *magn.*
Castileja, *rhin.*
Casuarina, *ament.*
Catalpa, *bignon.*
Catananche (*cupidone*) *chicor.*
Catinga, *myrt.*
Caturus, *euph.*
Caucalis, *ombell.*
Caulerpa, *alg.*
Cavanillea, *ébén.*
Cavanillesia, *malv.*
Ceanothus, *rhamn.*
Cecropia (*bois trompette*), *urtic.*
Cedrela (*-drèle*), *mél.*
Cedrus (*-dre*), *conif.*
Celastrus, *rahmn.*
Celosia, *amarant.*
Celsia, *solan.*, *rhin.*
Celtis (*micocoulier*), *ament.*
Cenchrus (*racle*), *gram.*
Centaurea (*-rée*), *card.*
Centaurium (*-taurelle*), *gent.*
Centranthus, *valér.*
Centunculus (*-tenille*) *primul.*
Cephalanthus, *rub.*
Céramium, *alg.*
Cerastium (*-este*), *car.*
Ceratostema, *camp.*
Cerasus (*cerisier*), *rosac.*
Cerathosanthes, *cuc.*
Ceratiola, *éricin.*
Ceratocarpus, *amar.*
Ceratonia (*caroubier*, *lég.*
Ceratopetalum, *saxif.*
Cerbera (*ahonai*), *apoc.*
Cercis (*gaînier*), *lég.*
Cercodea, *onagr.*
Cerinthe (*mélinet*), *borrag.*
Ceropegia, *apoc.*
Cestonia, *combrét.*
Cestrum (*-trau*), *sol.*
Ceterach, *foug.*
Chærophyllum (*cerfeuil*), *omb.*
Chailletia, *rhamn.*
Chamælaucium, *myrt*
Chamærops, *palm.*
Chamira, *crucif.*
Champia, *alg.*
Chaospirmordialis (*globuline*), *alg.*
Chaptalia, *card.*
Cheiranthus (*giroflée*) *crucif.*
Cheirostemon, *malv.*
Chelidonium (*-doine*), *papav.*
Chelone (*galane*), *bignon.*
Chenopodium (*-pode*, patte-d'oie ou anserine), *amar.*
Cherleria, *caryoph.*
Chicorium (*-rée*), *chic.*
Chionanthus, *jasm.*
Chironia, *gentian.*
Chlora, *gentian.*
Chloranthus, *loranth.*
Chloroxylon, *méliac.*
Chondrus, *alg.*
Chondrilla (*-drille*), *chicor.*
Chorda, *alg.*
Chorisia, *malv.*
Chorispora, *crucif.*
Chorizema, *lég.*
Choromiron, *gutt.*
Chrysanthemum (*-thème*), *corymb.*
Chrysobolanus, *rosac.*
Chrysocoma (*-come*), *card.*
Chrysophyllum (*caïmetier*), *sapot.*

Chrysosplenium (*dorine*), *saxif.*
Chuncoa, *combrét.*
Cicca, *euph.*
Cicer (*pois chiche*), *lég.*
Cicuta (*ciguë*), *ombel.*
Cimicifuga, *renonc.*
Cinara (*artichaut*), *card.*
Cinchona (*quinquina*) *rub.*
Cineraria (*-néraire*), *corymb.*
Cinna, *gram.*
Cinopima, *ébén.*
Circæa (*-cée*), *onagr.*
Cissampelos (*pareira*) *ménisp.*
Cissus, *sarm.*
Cistus, *cistin.*
Citrosma, *urtic.*
Citrus (*oranger* et *citronnier*), *aurant.*
Cladonia, *lich.*
Claoxylon, *euph.*
Clarckia, *onagr.*
Clathrus, *champ.*
Claudea, *alg.*
Clausena, *aurant.*
Clavaria, *champ.*
Claytonia, *portul.*
Clematis, *renonc.*
Cléome, *capp.*
Cleonia, *lab.*
Clerodendrum (*péragu*), *verbén.*
Clethra, *éricin.*
Cliffortia, *rosac.*
Clinopodium, *lab.*
Clitoria, *lég.*
Clusia (*-sier*), *gutt.*
Clutia, *euph.*
Clypeola, *crucif.*
Cneorum (*camélée*), *téréb.*
Cnestis, *téréb.*
Cnicus, *card.*
Cnidium, *omb.*
Cobæa, *bignon.*
Coccoloba (*raisinier*), *polygon.*
Cochlearia, *crucif.*
Cocos(*cocotier*),*palm.*
Codia, *saxif.*
Codiœum, *euph.*
Coffea (*caféier*), *rub.*
Cogswellia, *omb.*
Coix (*larmille*),*gram.*
Colbertia, *magn.*
Colchicum, *colchic.*
Collæa, *lég.*
Collema, *lich.*
Colletia, *rhamn.*
Collinsonia (*-one*),*lab.*
Collisia, *commél.*
Cologania, *lég.*
Columnea(*-née*),*rhin.* *camp.*
Colutea (*baguenaudier*), *lég.*
Comaspermum, *pol.*
Combretum, *combr.*
Commelina, *commél.*
Commersonia, *byttn.*
Commia, *euph.*
Comocladia, *téréb.*
Comptonia, *ament.*
Conceveibum, *euph.*
Conepia, *rosac.*
Conferva (*-ve*), *alg.*
Coniocarpon, *lich.*
Conium(*grande ciguë*) *omb.*
Connarus, *téréb.*
Conocarpus, *combrét.*
Conoria, *berbér.*
Conospermum (*-me*), *protéac.*
Convallaria (*muguet*), *aspar.*
Convolvulus (*liseron*), *convolvul.*
Conyza, *card.*
Cookia, *aurant.*
Copaïfera(*-païer*),*lég.*
Corchorus (*corète*), *tiliac.*
Cordia (*sebestier*), *borrag.*
Cordylocarpus, *cruc.*
Coréopsis, *corymb.*
Coriandrum, *ombel.*
Coriaria (*redoul*), *urt.*
Coris, *primul.*
Cornicularia (*-laire*), *lich.*
Cornucopiæ (*corne d'abondance*),*gram.*
Cornus (*cornouiller*), *caprifol.*
Cornutia (*-ude*), *verb.*
Coronilla (*-nille*), *lég.*
Correa, *rutac.*
Corrigiola, *paronych.*
Cortesia, *borrag.*
Cortus, *primul.*
Corycium, *orchid.*
Corydalis (*-dale*), *papav.*
Corylus (*coudrier*), *ament.*
Corypha, *palm.*
Coryspermum, *amar.*
Cosmea, *corymb.*
Cossignia, *sapind.*
Costus, *amom.*
Cotula, *corymb.*
Cotyledon (*cotylet*), *crassul.*
Couratari, *myrt.*
Couroupita, *myrt.*
Coutoubæa, *gentian.*
Crambe, *crucif.*
Cranichis (*-ide*), *orchid.*
Crassula(*-sule*), *crass.*
Cratægus (*alisier*), *rosac.*
Cratæva, *capp.*
Cremolubus, *crucif.*
Crenia, *lythr.*
Crepis (*-pide*), *chicor.*
Crescentia (*calebassier*), *solan.*
Cressa, *convolv.*
Crinum (*-nole*), *narc.*
Cristaria, *malv.*
Crocodilium, *card.*
Crocus (*safran*), *irid.*
Crotalaria (*-laire*), *lég.*
Croton (*tournesol*), *euph.*
Crotonopsis, *euph.*
Crozophora, *euph.*
Crucianella (*-nelle*), *rub.*
Crucita, *amarant.*
Crytmum, *ombell.*
Cucubalus (*béhen*), *caryoph.*
Cucumis (*concombre*), *cucurb.*
Cucurbita (*courge*), *cucurb.*
Cuminum, *ombell.*
Cunila, *lab.*
Cunninghamia, *con.*
Cunonia, *saxif.*
Cupania, *sapind.*
Cuphea, *lythr.*
Curatella, *magn.*
Curcuma, *amom.*
Cuscuta (*-cute*), *conv.*
Cussonia, *araliac.*
Cyamopsis, *lég.*
Cyanus, *card.*
Cyanella, *liliac.*
Cycas (*-cadée*), *gram.*
Cyclamen (*-clame*), *primul.*
Cyclantus, *balanoph.*
Cyclopia, *lég.*
Cydonia, *rosac.*
Cymbaria, *rhin.*
Cymbidium, *orchid.*
Cynanchum, *apoc.*
Cynoglossum (*-glosse*) *borrag.*
Cynometra, *lég.*
Cynomorium, *balan.*
Cynosurus (*-sure*), *gram.*
Cyperus (*souchet*), *cypér.*
Cypressus (*-près*), *conif.*
Cypripedium (*-pède* ou *sabot de Vénus*), *orchid.*
Cyrilla, *éricin.*
Cytharexylon (*guittarin*), *verbén.*
Cytinus, *cytin.*
Cytisus (*-tise*), *lég.*

D

Dacridium, *conif.*
Dactylis (*-lide*),*gram.*
Dactylus, *ébén.*
Dahlia, *corymb.*
Dais, *thymél.*
Dalbergia, *lég.*
Dalea, *lég.*
Dalechampia, *euph.*
Damasonium (*étoile d'eau*), *alism.*
Darlingtonia, *lég.*
Datura (*stramoine*), *sol.*
Daubentonia, *lég.*
Daucus (*carotte*),

ombell.
Daviesia, *lég.*
Decadia, *tiliac.*
Deidamia, *passifl.*
Delesseria, *alg.*
Delima, *magn.*
Delphinium (*dauphinette*, ou *pied-d'alouette*), *renonc.*
Desmanthus, *lég.*
Desmaretia, *alg.*
Deynelia, *lég.*
Dianthera (*-thère*), *acanth.*
Dianthus (*œillet*), *caryoph.*
Diapensia, *convol.*
Dicalyx, *myrt.*
Dicera, *tiliac.*
Dichondra, *convolv.*
Dichromena, *cypér.*
Dicranum, *mouss.*
Dictamnus (*-tamne* ou *fraxinelle*), *rut.*
Dictyopteris (*-tère*), *alg.*
Dictyota, *alg.*
Didesmus, *crucif.*
Didymodon, *mouss.*
Digitalis (*-tale*), *rhin.*
Diglottis, *rut.*
Dilatris, *irid.*
Dilivaria, *acanth.*
Dillenia, *magn.*
Dillwynia, *lég.*
Dionæa, *capp.*
Dioscorea (*-rée* ou *igname*), *asparag.*
Diosma, *rutac.*
Diospyros (*plaqueminier*), *ébénac.*
Diphaca, *lég.*
Diplotaxis, *crucif.*
Dipsacus (*cardère*), *dipsac.*
Dirca (*bois-cuir*), *thymél.*
Disa, *orchid.*
Disandra (*-dre*), *rhin.*
Disperis, *orchid.*
Dodecatheon (*gyroselle*), *prim.*
Dodonea, *téréb.*
Dolichos, *lég.*
Dombeya, *byttn.*
Dondia, *ombell.*
Doronicum, *corymb.*
Dorstenia, *urtic.*
Dorycnium, *lég.*
Draba (*drave*), *cruc.*
Dracæna (*sang-dragon*), *asparag.*
Dracocephalum (*-phale*), *lab.*
Dracontium (*serpentaire*), *aroïd.*
Drepania (*drépane*), *chicor.*
Drimys, *magn.*
Drosera (*rossolis*), *cap.*
Drosophyllum, *cap.*
Drusa (*druse*), *omb.*
Drypetes, *euph.*
Drypis, *carioph.*
Dumasia, *lég.*
Dumontia, *alg.*
Duranta, *verbén.* et *lég.*
Durio, *capp.*

E

Ebenoxylon, *ébén.*
Ebenus (*-nier*), *ébén.*
Ecastaphyllum, *lég.*
Echallium, *cucurb.*
Echinophora, *ombell.*
Echinops, *card.*
Echiochilon, *borragin.*
Eclypta (*-clypte*), *cor.*
Eccremocarpus, *big.*
Eiolœna, *byttn.*
Ehretia, *borrag.*
Elæagnus (*chalef*), *élégn.*
Elæocarpus, *tiliac.*
Elais, *palm.*
Elastotema, *urtic.*
Elate, *palm.*
Elaterium, *cucurb.*
Elcaja, *méliac.*
Eleococca, *euph.*
Elephantopus (*-tope*), *card.*
Elleborine, *orchid.*
Ellisia, *borrag.*
Elymus, *gram.*
Emblica, *euph.*
Embothrium, *protéac.*
Empetrum (*camarine*) *éric.*
Emplevrum, *rutac.*
Enarthrocarpus, *cruc.*
Endesma, *crucif.*
Endesmia, *myrt.*
Endocarpus (*-carpe*), *lich.*
Endospermum (*-perme*), *lég.*
Endrachum, *convolv.*
Enourea, *sapind.*
Entada, *lég.*
Epacris, (*-cride*), *éric.*
Ephedra (*uvette*), *conif.*
Epidendrum, *orchid.*
Epigæa, *éric.*
Epilobium (*-lobe*), *onagr.*
Epimedium (*-mède*), *berbérid.*
Epipactis (*-tide*), *orchid.*
Equisetum (*prêle*), *équisét.*
Eranthemum, *acanth.*
Erharta, *gram.*
Erica (*bruyère*), *éric.*
Erigeron, *corymb.*
Eriocallia, *corymb.*
Eriocephalus (*-phale*), *corymb.*
Eriaucolon, *jonc.*
Erinus, *rhinant.*
Eriophoron (*linaigrette*), *cypérac.*
Erithronium (*throne*), *colchic.*
Erithrospermum (*-perme*), *tiliac.*
Eritrochyton, *rutac.*
Erodium (*-dier*), *géraniac.*
Erophila, *crucif.*
Erucaria, *crucif.*
Ervum (*ers*, *lentille*), *lég.*
Erycibe, *rhamn.*
Eryngium (*panicaut*), *ombell.*
Erysimum (*vélar*), *crucif.*
Erythrea, *gentian.*
Erythrina, *lég.*
Erythroxylum, *malpigh.*
Escallonia, *éric.*
Ethulia, *card.*
Eucalypta (*-lypte*), *mousses.*
Eucalyptus, *myrt.*
Euclidium, *crucif.*
Eucomis, *liliac.*
Eucryphia, *hypéric.*
Eugenia, *myrt.*
Eunomia, *crucif.*
Euparea, *prim.*
Eupatorium (*-toire*), *card.*
Euphoria (*litchi*), *sapind.*
Euphorbium (*-phorbe*) *euph.*
Euphrasia, *rhin.*
Eutoxia, *lég.*
Evolvulus, *convolv.*
Evonymus (*fusain*), *rhamn.*
Excæcaria, *euph.*
Exoacantha, *omb.*
Exacum (*gentianelle*), *gentian.*

F

Fabricia, *myrt.*
Færonia, *aurant.*
Fætidia, *myrt.*
Fagara, *téréb.*
Fagonia, *rutac.*
Fagopyrum (*sarrasin*), *polygon.*
Fagus (*hêtre*), *ament.*
Farsetia, *crucif.*
Feniculum (*fenouil*), *omb.*
Ferraria, *irid.*
Ferula, *omb.*
Festuca (*fetuque*), *lég.*
Ficaria (*-caire*), *renonc.*
Ficus (*figuier*), *urtic.*
Filago (*-lage*), *card.*
Fistulina (*-line*), *champ*
Fiurena, *cypér.*
Flabellaria (*-laire*), *alg.*
Flacurtia, *tiliac.*
Flagellaria (*-laire*), *aspar.*
Flaveria, *card.*
Flemingia, *rosac.*
Flindersia, *méliac.*
aurant.
Fluggea, *euph.*, *di-*

corées.
Fontanesia (*-nèse*), *jasm.*
Fontinalis (*-nale*), *mouss.*
Forskalia, *urtic.*
Fothergilla, *berbér.*
Fragaria (*fraisier*), *rosac.*
Frankenia, *caryoph.*
Frasera, *gent.*
Fraxinus (*frêne*), *jasm.*
Friesia, *tiliac.*
Frisiera, *aurant.*
Fritillaria (*-laire*), *liliac.*
Fucus ou varech, *alg.*
Fugosia, *malv.*
Fumaria (*fumeterre*), *papav.*
Funaria (*-naire*), *mouss.*
Fungus, *champignon.*
Furcellaria (*-laire*), *alg.*
Fusanus, *osyrid.*, *éléagn.*
Fuschia, *onagr.*

G

Galanthus (*perce-neige*), *narciss.*
Galardia (*-dienne*), *corymb.*
Galaxia (*-xie*), *irid.*
Galega (lavanèze), *lég.*
Galenia, *amar.*
Galeobdolon, *lab.*
Galeopsis, *lab.*
Galinsoga (*-sogue*), *corymb.*
Galipea, *rutac.*
Galium (*gaillet*, *ou caille-lait*), *rub.*
Gautheria, *éric.*
Garcia, *euph.*
Garcinia, *gutt.*
Gardenia (*-dénie*), *rub.*
Garidella, *renonc.*
Gauha, *onagr.*
Gelidium, *alg.*
Genipa, *rub.*
Genista (*genêt*), *lég.*
Genoria, *lythr.*
Gentiana (*-tiane*), *gentian.*
Geranium, *géraniac.*
Gerardia, *rhin.*
Geropogon, *chic.*
Geruma, *méliac.*
Gesneria, *camp.*
Gethylis, *liliac.*
Geum (*benoîte*), *rosac.*
Gigartina (*-tine*), *alg.*
Gilia, *polém.*
Gisekia, *portul.*
Gladiolus (*glaïeul*), *irid.*
Glaux, *lythr.*
Glechonia (*lierre terrestre*), *lab.*
Gleditschia (*février*), *lég.*
Glinus, *ficoïd.*
Globba, *amom.*
Globifera (*micranthème*), *primul.*
Globularia (*-laire*), *globular.*
Glochidion, *euph.*
Gloxinia, *camp.*
Glycine, *lég.*
Glycirrhiza (*réglisse*), *lég.*
Glycosmis, *aurant.*
Gmelina, *verbén.*
Gnaphalium (*immortelle*), *carduac.*
Gnidia, *thymél.*
Godoya, *gutt.*
Gomara, *rhin.*
Gomphia, *magn.*
Gomphrena (*immortelle*), *amarant.*
Goniocarpus (*-carpe*), *onagr.*
Goodenia (*-dénie*), *camp.*
Goodia, *lég.*
Gorteria (*-tère*), *corymb.*
Gossypium (*cotonnier*), *malv.*
Goupia, *rhamn.*
Grangea, *card.*
Grangeria, *rosac.*
Gratiola (*-tiole*), *rhin.*
Grewia, *tiliac.*
Grias, *gutt.*
Grimmia (*-mie*), *mouss.*
Grislea, *lythr.*
Grona, *lég.*
Grossularia (*groseillier*), *grossular.*
Guaicana, *ébén.*
Guaicum, *rutac.*
Guarea, *méliac.*, *aurant.*
Guazuma, *byttn.*
Guettarda (*-tarde*), *rub.*
Guevina (*guévine*), *protéac.*
Guichenotia, *byttn.*
Guilandina, *lég.*, *térébi.*
Guldenstadtia, *lég.*
Gustavia, *myrt.*
Gymnocarpus (*-carpe*), *paronych.*
Gymnocladus (*-clade*), *lég.*
Gymnostomum (*-tome*), *mouss.*
Gynoon, *euph.*
Gyrocarpos, *malp.*
Gyrocarpus (*-carpe*), *laurin.*
Gysophila (*-phile*), *caryoph.*

H

Hæmatoxylon (*campêche*), *lég.*
Hæmodorum, *irid.*
Hakea (*hakée*, ou *vaubier*), *protéac.*
Halesia, *ébén.*
Hallia, *lég.*
Haloragis, *onagr.*
Hamadryas, *renonc.*
Hamelia, *rub.*
Hamelis, *berbérid.*
Harungana (*haronga*), *hypéric.*
Hasselquistia, *ombell.*
Hebenstretia (*-trète*), *verbén.*
Hedera (*lierre*), *caprif.*
Hedipnois, *chicor.*
Hedone, *caryoph.*
Hedycaria, *urtic.*
Hedychium, *amom.*
Hedysarum (*sainfoin*), *lég.*
Helenium, *corymb.*
Helianthemum (*-thème*), *cist.*
Helianthus (*soleil*), *corymb.*
Heliconia, *musac.*, *aurant.*
Helicteres, *malv.*
Heliophila (*-phile*), *crucif.*
Heliotropium (*-trope*), *borrag.*
Helleborus (*hellébore*), *renonc.*
Helmintia (*-tie*), *chicor.*
Helonias, *colchic.*
Helosis, *balanoph.*
Helatium, *champ.*
Helvella (*-velle*), *champ.*
Hemanthus (*-the*), *narciss.*
Hemerocallis (*hémérocalle*), *liliac.*
Hemitomus (*-tome*), *solan.*
Hemistemma, *magn.*
Heuchera, *saxif.*
Heracleum (*berce*), *ombell.*
Heritiera (*-tière*), *malv.*
Hermas, *ombell.*
Herniaria (*herniole*), *paronych.*
Hesperis (*julienne*), *crucif.*
Hesteria, *polygal.*
Heterostemon, *lég.*
Hevenia, *rhamn.*
Heynea, *aurant.*
Hibbertia, *magnol.*
Hieracum (*épervière*), *chicor.*
Hillia, *rub.*
Hippia, *card.*
Hippocalyptus, *lég.*
Hippocratea (*-tée*), *acérin.*
Hippocrepis (*pide*), *lég.*
Hippomane (*mancenillier*), *euph.*

Hippophae (*argoussier*), *éléagn.*
Hippuris (*pesse*), *onagr.*
Hiræa, *malpigh.*
Hirtella, *rosac.*
Hisingera, *euph.*
Holosteum, *caryoph.*
Homalium, *rosac.*
Hopea, *ébén.*
Hordeum (*orge*), *gram.*
Horminum, *lab.*
Hornemannia (*-nie*), *rhin.*
Hortensia, *saxifr.*
Hottonia (*plumeau*), *primul.*
Houstonia (*-tone*), *rub.*
Houtouynia, *aroïd.*
Hugonia, *malv.*
Hulchinsia, *crucif.*
Hulcus (*houlque*), *gram.*
Humiria, *aurant.*
Humulus (*houblon*), *urtic.*
Hura (*sablière*), *euph.*
Hyacinthus (*-cinthe* ou *jacinthe*), *lil.*
Hybiscus (*ketmie*), *malv.*
Hydnocarpus(*-carpe*). *tiliac.*
Hydnum, *champ.*
Hydrangea (*-drange*), *saxifr.*
Hydrastis, *renonc.*
Hydrocharis(*morène*), *hydrocharid.*
Hydrocotyle, *ombell.*
Hydropeltis, *alism.*
Hydrolea (*-lée*), *convolv.*
Hydrophyllum (*-phylle*), *borrag.*
Hymenæa (*courbaril*), *lég.*
Hymenogonum, *caryoph.*
Hymenophyllum (*hyménophylle*), *foug.*
Hyobanche, *rhin.*
Hyœnanche, *euph.*
Hyoscianus (*jusquiame*), *solan.*
Hyoseris (*dormeuse*), *chicor.*
Hypecoum (*-coon*), *papav.*
Hypericum (*millepertuis*), *hypéric.*
Hypnea, *alg.*
Hypnum, *mouss.*
Hypochæris (*porcelle*), *chicor.*
Hypoderma, *hypoxyl.*
Hyssopus (*-sope*), *lab.*
Hysterium, faux lichen, *hypoxyl.*
Hypoxys, *narciss.*
Hyptis, *lab.*

I

Iberis (*-ride*), *crucif.*
Ignatia (*noix vomique* ou *fève de Saint-Ignace*), *apocyn.*
Ilex (*houx*), *rhamn.*
Illecebrum (*illécèbre*), *paronych.*
Illicium (*badiane*), *magn.*
Imbricaria (*-caire*), *lich.*
Imbricaria (*bois de natte*), *sapot.*
Impatiens (*balsamine*), *géraniac.*
Imperatoria (*-toire*), *ombell.*
Incarvillæa, *bign.*
Indigofera (*-gotier*), *lég.*
Inga, *lég.*
Ingenhousia, *malv.*
Inula (*aunée*), *corymb.*
Ionidium (*-dier*), *violac.*
Ipomæa (*-mée*), *convolv.*
Iris, *irid.*
Isatis (*pastel*), *crucif.*
Ischœmum, *gram.*
Isidium, *lich.*
Isnardia (*-narde*), *lythr.*
Isoetes, *lycoperd.*
Isopyrum, *renonc.*
Itea, *saxif.*
Itea, *éricin.*
Ixia (*-xie*), *irid.*
Ixora (*-xore*), *rub.*

J

Jaborosa (*-rose*), *solan.*
Jacea, *card.*
Jacquinia (*-nier*), *sapot.*
Jambosa, *myrt.*
Janipha, *euph.*
Jasione, *camp.*
Jasminum, *jasm.*
Jatropha (*médicinier*), *euph.*
Josephinia (*-phine*), *bign.*
Johnia, *acérin.*
Juglans (*noyer*), *térébi.*
Juncago (*triglochin*), *alism.*
Juncus (*jonc*), *joncée.*
Jungermannia (*-mane*), *hépat.*
Juniperus (*genevrier*), *conif.*
Jussiæa (*-siée*), *onagr.*
Justicia (*carmantine*), *acanth.*

K

Kadsura, *magn.*
Kæempferia (*zédoaire*), *amom.*
Kalanchae, *crassul.*
Kalmia (*-mie*), *éric.*
Kennedya, *lég.*
Kydia, *byttn.*
Kigellaria, *liliac.*
Kirganelia, *euph.*
Kitaibelia, *malv.*
Kœlreuteria (*-ric*), *sapind.*
Kœnigia, *polygon.*
Kolbia, *passifl.*
Krameria, *polygal.*

L

Labatia, *ébén.*
Lachnea (*-née*), *thymél.*
Lactia, *tiliac.*
Lactuca (*laitue*), *chicor.*
Laflingia, *paronych.*
Lagasca (*-scée*), *card.*
Lagerstrœmia, *lythr.*
Lagetta (*bois dentelle*), *thym.*
Lagunea, *malv.*
Lagurus (*-gure*), *gram.*
Lambertia, *protéac.*
Laminaria (*-naire*), *algu.*
Lamium (*-mier*), *lab.*
Lampsana (*-psane*), *chicor.*
Langdorffia, *balanaph.*
Lantana, *verbén.*
Lardizabala, *ménisp.*
Larix (*mélèze* et *cèdre*), *conif.*
Larrea, *rutac.*
Laserpitium (*laser*), *ombell.*
Lasiopetalum, *byttn.*
Lasiopetalum, *rhamn.*
Lathræa (*clandestine*), *rhin.*
Lathyrus (*gesse*), *lég.*
Laurentia, *algu.*
Laurus (*laurier*), *laurin.*
Lavandula (*lavande*), *lab.*
Lavatera (*-tère*), *malv.*
Lawsonia (*henné*), *lythr.*
Lebeckia, *lég.*
Leckea, *caryoph.*
Lecythis, *myrt.*
Ledum (*-don*), *éric.*
Ledum, *crassul.*
Leea, *sarmentac.*
Lemna (*lentille d'eau*), *fluv.*
Leontice, *berbérid.*
Leonurus (*cardiaque*), *lab.*
Lepidium (*passerage*), *crucif.*
Lepitonema, *euph.*

Leptaleum, *crucif.*
Leptocarpœa, *crucif.*
Leptospermum (*-perme*), *myrt.*
Leskea (*-kée*), *mouss.*
Lespedeza, *lég.*
Lessertia, *lég.*
Leucoium, *narciss.*
Leucosia, *rhamn.*
Leusianthera, *sarm.*
Licania, *rosac.*
Licuala, *palm.*
Lidia, *rosac.*
Ligusticum (*livèche*), *ombell.*
Ligustrum (*troène*), *jasm.*
Lilium (*lis*), *liliac.*
Limeum, *portul.*
Limodorum (*-dore*), *orchid.*
Limonia (*-nier*), *aurant.*
Limosella (*-selle*), *rhin.*
Limosella (*-selle*), *prim.*
Linaria (*-naire*), *rhin.*
Linnæa (*linnée*), *caprif.*
Linum (*lin*), *caryophyll.*
Liparia, *lég.*
Liquidambar, *ament.*
Liriodendrum (*tulipier*), *magnol.*
Lisianthus, *gentian.*
Lithospermum (*grémil*), *borrag.*
Litsæa, *laurin.*
Littorella (*plantain de moine*), *plantag.*
Loasa, *opuntiac.*
Lobaria, *lich.*
Lobelia (*-lie*), *éricin.*
Lœselia (*-lie*), *polémoniac.*
Lolium (*ivraie*), *gram.*
Lonchocarpus, *lég.*
Lonicera ou *caprifolium* (chèvrefeuille), *caprifol.*
Lopezia (*-zie*), *onagr.*
Lopimia, *malv.*
Loranthus (*-the*), *loranth.*
Lotus (*-tier*), *lég.*
Lourea, *lég.*
Ludwigia, *onagr.*
Luffa, *cucurb.*
Lunaria (*-naire*), *crucif.*
Lupinus (*-pin*), *lég.*
Luriola, *gram.*
Lusula, *jonc.*
Lychnis (*-nide*, ou *lampette*), *caryoph.*
Lycium (*lyciet*), *solan.*
Lycoperdon, *faux champignon.*
Lycopodium (*-pode*), *lycopodiac.*
Lycopsis (*-side*), *borrag.*
Lycopus (*-cope*), *lab.*
Lygeum (*sparte*), *gram.*
Lysimachia (*-maque* ou *-machie*), *primul.*
Lythrum (*salicaire*), *lythr.*

M

Maba, *ébén.*
Macaranga, *euph.*
Maclura, *urtic.*
Macranthus, *lég.*
Macropodium, *crucif.*
Mæringhia, *caryoph.*
Magnolia (*-lia* ou *-lier*), *magnoliac.*
Mahernia, *byttn.*
Maieta, *mélast.*
Malachra (*-lachre*), *malv.*
Malaxis (*-xide*), *orchid.*
Malcolmia, *crucif.*
Malesherbia, *passifl.*
Malope, *malv.*
Malpighia (*-ghia* ou *-ghier*), *malpighiac.*
Malus (*pommier*), *rosac.*
Malva (*mauve*), *malvac.*
Malvaviscus (*mauvisque*), *malvac.*
Mamelea, *rhin.*
Mammea (*-mey*), *gutt.*
Mangifera (*-guier*), *téréb.*
Manglilla, *sapot.*
Manisuris, *gram.*
Mappa, *euph.*
Maprounea, *euph.*
Maranta, *amom.*
Maregrawia, *gutt.*
Marchantia (*-tie*), *hépat.*
Marila, *gutt.*
Maripa, *convolv.*
Marrubium (*-rube*), *lab.*
Marsilea, *rhizosp.*
Martynia (*cornaret*), *bign.*
Massonia (*-sone*), *liliac.*
Matayba, *sapind.*
Matelea, *apocyn.*
Mathiola, *crucif.*
Matisia, *malv.*
Matricaria (*-caire*), *corymb.*
Maurandia, *rhin.*
Mauria, *téréb.*
Mauricaria, *crucif.*
Mauritia, *palm.*
Mava ou *bassia*, *sapot.*
Mayaca, *commél.*
Mayna, *magnol.*
Medicago (*luzerne*), *lég.*
Mediola (*-diole*), *asparag.*
Meesia, *mouss.*
Megacarpæa, *crucif.*
Megonopsis, *papav.*
Melaleuca, *myrt.*
Melampyrum (*-pyre*), *rhinant.*
Melanea (*-née*), *rub.*
Melanthium (*-lanthe*), *colchic.*
Melastoma (*-tome*), *mélast.*
Melhania, *byttn.*
Melia (*azédarach*), *méliac.*
Melianthus (*-lianthe*), *rutac.*
Melica (*-lique*), *gram.*
Melicocca, *sapind.*
Melicytus, *liliac.*
Melilotus (*-lot*), *lég.*
Melissa (*mélisse*), *lab.*
Mellitis, *lab.*
Melochia, *byttn.*
Melothria, *cucurb.*
Memecylon, *onagr.*
Menais, *borrag.*
Menarda, *euph.*
Menianthes (*-the*), *prim.*
Meniocus, *crucif.*
Menispermum (*-perme*), *ménisp.*
Menovillea, *crucif.*
Mentha (*-the*), *lab.*
Menziezia (*-zie*), *éric.*
Mercurialis (*-riale*), *euph.*
Merendera (*-dère*), *colchic.*
Meriana, *mélast.*
Mertensia, *ament.*
Merulius (*-rul*), *champ.*
Mesembryanthemum (*ficoïde*), *ficoïd.*
Mespilus (*néflier*), *rosac.*
Messerschmidia (*arguse*), *borrag.*
Mesua, *gutt.*
Methonica (*-nique*), *liliac.*
Metrosideros, *myrt.*
Meum, *omb.*
Michauxia, *camp.*
Michelia, *magn.*
Miconia, *mélast.*
Micranthea, *euph.*
Micropetalum, *caryoph.*
Micropus (*-crope*), *card.*
Microstachys, *euph.*
Milleria (*-rie*), *corymb.*
Millium (*millet*), *gram.*
Mimosa (*sensitive*), *lég.*
Mimulus (*-mul*), *rhin.*
Mimusops (*-sope*), *sapot.*
Minuartia, *paronych.*
Mirbelia, *lég.*

Mitchellia (*-lie*), *rub.*
Mitella, *saxif.*
Molinæa, *sapind.*
Molucella (*-celle*), *lab.*
Momordica (*-dique*), *cucurb.*
Monaletia, *rub.*
Monarda (*-narde*), *lab.*
Monillia, *faux champ.*
Monimia (*-mie*), *urtic.*
Monina, *polygal.*
Monniera, *rutac.*
Monniera, *rhin.*
Monotropa (*succépin*), *monotrop.*
Monsonia (*-sone*), *géraniac.*
Montia, *portul.*
Montinia, *onagr.*
Moquilea, *rosac.*
Morchella (*morille*), *champ.*
Morettia, *crucif.*
Moricaudia, *crucif.*
Morina (*-rine*), *dipsac.*
Morinda (*royoc*), *rub.*
Morisonia, *cappar.*
Moræa, *irid.*
Moronobea, *gutt.*
Morus (*mûrier*), *urtic.*
Mougeotia, *byttn.*
Mouroucoa (*-roucou*), *convolv.*
Mucor, *alg.*
Mucuna, *lég.*
Mullera, *lég.*
Munchausia, *lythr.*
Muricia, *cucurb.*
Murraya, *aurant.*
Musa (*bananier*), *musacées.*
Myagrum, *crucif.*
Myosotis, *borrag.*
Myosurus, *renonc.*
Myriadenus, *lég.*
Myrianthus, *cucurb.*
Myrica (*cirier*), *ament.*
Myriophyllum (*volant d'eau*), *onagr.*
Myristica (*muscadier*), *myristic.*
Myrodendrum, *térébi.*
Myrospermum (*-perme*), *lég.*
Myrrhis, *ombell.*
Myrsine, *sapot.*
Myrtus (*-te*), *myrt.*

N

Nænarpora (*-pore*), *hypoxyl.*
Nageia, *ament.*
Naias (*-iade*), *fluv.*
Nama, *convolv.*
Nandhiroba (*-robe*), *cucurb.*
Napoleona, *passifl.*
Narcissus (*-cisse*), *narciss.*
Nardus (*nard*), *gram.*
Narthecium (*narthécie*) *colchic.*
Nasturtium, *crucif.*
Nastus, *gram.*
Neæa, *nyctag.*
Neckera, *mouss.*
Nectandra, *thymél.*
Nelumbium (*nélombo*), *nymph.*
Neottia, *orchid.*
Nepenthes, *cytin.*
Nepeta (*cataire*), *lab.*
Nephroma, *liçh.*
Nerium (*laurier rose*), *apocyn.*
Nestia, *crucif.*
Neurocarpum, *lég.*
Nevrada, *rosac.*
Nicaudra, *solan.*
Nicotiana (*-tiane*, ou *tabac*), *solan.*
Nigella (*-gelle*, ou *nielle*), *renonc.*
Nipa, *pandanées*, *typh.*
Nissolia, *lég.*
Nitraria, *ficoïd.*
Nolana, *solan.*
Nomarium, *paronych.*
Norantea, *gutt.*
Notelæa, *jasm.*
Notoceras, *crucif.*
Nyctago (*-tage*), *nyctag.*
Nyctanthes (*jasmin d'Arabie*), *jasm.*
Nymphæa (*-phéa*, ou *nénuphar*), *nymphéac.*
Nyssa (*tupélo*), *osyrid.*, *éléagn.*

O

Ochna, *magn.*
Ochrosia, *apocyn.*
Octhodium, *crucif.*
Ocymum (*basilic*), *lab.*
Odontites, *ombell.*
Œnanthe, *ombell.*
Œthusa (*éthuse*), *ombell.*
Olea (*olivier*), *jasm.*
Oligotrichum (*-tric*), *mouss.*
Oliveria, *ombell.*
Olyra, *gram.*
Omalanthus, *euph.*
Omphalea, *euph.*
Omphalobium, *térébi.*
Oncidium, *orchid.*
Onoclea (*-clée*), *foug.*
Ononis (*arrête-bœuf*), *lég.*
Onopordum (*-porde*), *card.*
Onosma, *borrag.*
Opegrapha, *faux lich.*
Opercularia (*-laire*), *globular.*
Ophioglossum (*-glosse*), *foug.*
Ophiorrhiza, *gentian.*
Ophioxylon (*ophiose*), *apocyn.*
Ophira, *onagr.*
Opuntia, *cact.*, *opunt.*
Orchis, *orchid.*
Origanum (*-gan*), *lab.*
Oriza (*riz*), *gram.*
Ormocarpum, *lég.*
Ornithogalum (*-gale*), *liliac.*
Ornithopus (*-thope*), *lég.*
Ornithrophe, *sapind.*
Orobanche, *rhin.*
Orobus (*-robe*), *lég.*
Orontium (*-ronte*), *aroïd.*
Ortegia, *caryoph.*
Orthotrichum, *mouss.*
Orygala, *ficoïd.*
Osbeckia, *métast.*
Osmunda (*-monde*), *foug.*
Osmundaria (*-mondaire*), *alg.*
Osteospermum (*-perme*), *corymb.*
Osyris, *osyrid.*, *éléag.*
Othera, *berbéril.*
Othonna (*spatule*), *corymb.*
Othrys, *capparid.*
Otoptera, *lég.*
Ottelia (*-télie*), *hydrocharid.*
Oxalis (*-lide*), *géraniac.*
Oxytropis (*-trope*), *lég.*

P

Pachira, *malv.*
Pachysandra (*-dre*), *euph.*
Padina (*-dine*), *alg.*
Pæderota (*pedérote*), *rhinant.*
Pæonia (*pivoine*), *renoncul.*
Palava (*-lave*), *malv.*
Palava, *aurant.*
Paliurus (*-liure*), *rhamn.*
Pallasia (*-sie*), *polygon.*
Panax (*ginseng*), *araliac.*
Pancratium (*-crace*), *narciss.*
Pandanus (*vaquois*), *pand.*, *typh.*
Panicum (*-nic*), *gram.*
Papaver (*pavot*), *papav.*
Paralea, *ébén.*
Pariana, *gram.*
Parietaria (*-riétaire*), *urtic.*
Parinarium, *rosac.*
Paris (*-risette*), *asparag.*
Parkinsonia (*-sone*), *lég.*
Parnassia (*-ssie*), *capp.*
Parochitus, *lég.*

Parona, *convolv.*
Paronychia (*-nique*), *paronych.*
Paropsia, *passifl.*
Passerina, *thym.*
Passiflora (*-flore*, ou *grenadille*), *passifl.*
Paspalum (*-pale*), *gram.*
Pastinaca (*panais*), *ombell.*
Patagonula, *borrag.*
Patellaria (*-laire*), *lich.*
Paulinia, *acérin.*
Paulinia, *térèb.*
Pavia, *hypocast.*, *acér.*
Pavonia, *malv.*
Pectis, *corymb.*
Pedalium (*pédali*), *bign.*
Pedicularis (*pédiculaire*), *rhin.*
Pedilanthus, *euph.*
Peganum (*harmale*), *rutac.*
Pelargonium (*-gonier*), *géraniac.*
Peltaria (*-taire*), *crucif.*
Pelligera, *lich.*
Pemphys, *lythr.*
Pentapetes, *bittn.*
Peplis (*péplide*), *lythr.*
Perama, *verbén.*
Pergularia, *apoc.*
Perilla (*pérille*), *lab.*
Periptera, *malv.*
Periploca (*périploque*), *apocyn.*
Peronia (*péronie*), *amom.*
Persica (*pêcher*), *rosac.*
Persicaria (*-caire*), *polygon.*
Persoonia (*-nie*), *protéac.*
Pertusaria (*pertuisaire*), *faux lich.*, *hypoxyl.*
Petalostemum, *lég.*
Petita, *verbén.*
Petiveria, *amarant.*
Petrocallis, *crucif.*
Peucedanum (*peucédan*), *ombell.*
Peziza, *champ.*
Phaca, *lég.*
Phacela, *borrag.*
Phalangium, *lil.*
Phalaris (*alpiste*), *gram.*
Phallus (*satyre*), *champ.*
Pharnaceum, *caryoph*
Pharus, *gram.*
Phascum, *mouss.*
Phaseolus (*haricot*), *lég.*
Phebalium, *rutac.*
Phisalis (*alkékenge*), *solan.*
Phleum (*fléau*), *gram.*
Phlomis (*-mide*), *lab.*
Phlox *polémoniac.*
Phœnix (*dattier*), *palm.*
Phormium, *liliac.*
Phryma, *lab.*
Phylicca, *rhamn.*
Phyllanthus (*-the*), *euph.*
Phyllanthus, *térèb.*
Phyllirea (filaria), *jasm.*
Phyllocladus, *conif.*
Phiscia, *lich.*
Physospermum, *ombell.*
Phytelephas, *pand.*, *typh.*
Phyteuma (*raponcule*), *campan.*
Phytolacca, *amarant.*
Pictetia, *lég.*
Picris (*-cride*), *chicor.*
Pileanthus, *myrt.*
Pilularia (*-laire*), *rhizosp.*
Pimpinella (*boucage*), *ombell.*
Pinguicula (*grossette*) *utriculin.*, *primul.*
Pinus (*pin*), *conif.*
Piparea, *violac.*
Piper (*poivre*), *pipérit.*
Pirigara, *myrt.*
Piriqueta (*-quète*), *violac.*
Pirus (*poirier*), *rosac.*
Piscidia, *lég.*
Pisonia (*-nie*), *nyctag.*
Pistachia (*-chier*), *térèb.*
Pistia, *aroïd.*
Pisum (*pois*), *lég.*
Pittcairnia (*-nie*), *bromél.*
Pittosporum (*-pore*), *pittospor.*
Placodium, *lich.*
Planera, *ament.*
Plantago (*plantain*), *plantag.*
Platanus (*-tane*), *ament.*
Platylobium (*-lobe*), *lég.*
Plectranthus (*germanée*), *lab.*
Pleurandra, *magn.*
Pleurospermun, *ombell.*
Plocamium, *algu.*
Plucknetia, *euph.*
Plumbago (*dentelaire*), *plombag.*
Plumiera (*frangipanier*, *apocyn.*
Poa (*paturin*), *gram.*
Pocockia, *lég.*
Podalyra (*-lyre*), *lég.*
Podaria, *cappar.*
Podocarpus (*-carpe*), *conif.*
Podophyllum (*-phylle*), *renoncul.*
Pœycarpus, *paronych.*
Pogostemon (*-tème*), *lab.*
Poinciana, *lég.*
Poiretia, *lég.*
Poitæa, *lég.*
Polemonium (*-témoine*), *polémoniac.*
Pollichia, *paronych.*
Polyanthus (*tubéreuse*), *narciss.*
Polycardia, *rhamn.*
Polygala, *polygal.*
Polygonum, *renonée.*
Polypodum (*-pode*), *foug.*
Polysticum (*-tic*), *foug.*
Polytrichum (*-tric*), *mouss.*
Pommereulla, *gram.*
Pongamia, *lég.*
Pontederia (*-tédérie*), *narciss.*
Ponteria, *ébén.*
Populago (*-lage*, ou *caltha*), *renoncul.*
Populus (*peuplier*), *ament.*
Portesia, *méliac.*, *aurant.*
Portlandia (*-die*), *rub.*
Portulacca (*pourpier*), *portulac.*
Potamogeton (*potamot*), *flur.*
Potentilla (*-tille*), *rosac.*
Poterium (*pimprenelle*), *rosac.*
Pothos, *aroïd.*
Poupartia, *térèb.*
Pozoa, *ombell.*
Prasium, *lab.*
Prenanthes (*prénanthe*), *chicor.*
Priestleya, *lég.*
Primula (*primevère*), *primul.*
Prinos, *rhamn.*
Prockia, *rosac.*
Proserpinaca, *onagr.*
Prosopis, *lég.*
Protea (*-tée*), *protéac.*
Prunella (*-nelle*), *lab.*
Prunus (*-nier*), *rosac.*
Psidium (*goyavier*), *myrt.*
Psilotum, *lycopod.*
Psora (*lèpre*), *lich.*
Psoralea (*-ralier*), *lég.*
Psychine, *crucif.*
Psychotria (*-trie*), *rub.*
Psyllium (*pulicaire*), *plantag.*
Pterigodium (*ptérigode*), *orchid.*
Pterigynandrum (*ptérdre*), *mouss.*
Pteris (*fougère*), *foug.*
Pterocarpus (*ptéro-*

carpe), *lég.*
Pterocarpus, *polygon.*
Pterocarya, *juglund.*, *térébi.*
Pteronevrum, *crucif.*
Ptlea (*ptlée*), *térébi.*
Pugionium, *crucif.*
Pulmonaria (*-naire*), *borrag.*
Pultenea, *lég.*
Punica (*grenadier*), *myrt.*
Pyrola (*-role*), *monotrop.*

Q

Quamoclit, *convolv.*
Quassia (*-ssie*), *magn.*
Quercus (*chêne*), *ament.*
Queria, *paronych.*
Quinchamalium, *osyrid.*, *éléagn.*
Quisqualis, *combret.*, *éléagn.*
Quivisia, *méliac.*, *aurant.*

R

Rafflesia, *cytin.*
Rafnia, *lég.*
Rajania (*-nie*), *diosc.*, *asparag.*
Randia, *rub.*
Ranunculus (*renoncule*), *renoncul.*
Rapanea, *berbérid.*
Raphanus (*raifort*), *crucif.*
Rapistrum (*-pistre*), *crucif.*
Rauvolfia (*bois-lait*), *apocyn.*
Ravenala ou Urania (*-nale*), *musac.*
Reaumuria, *ficoïd.*
Redoutea, *malv.*
Remirea, *gram.*
Requienia, *lég.*
Reseda (*réséda*), *capp.*
Restio, *jonc.*
Reticularia segetum (*niette des blés*).
Retsia, *convolv.*
Rhagadiolus (*-diol*), *chicor.*
Rhamnus (*nerprun*), *rhamn.*
Rheedia, *gutt.*
Rheum (*rhubarbe*), *polygon.*
Rhexia (*-xie*), *mélast.*
Rhinanthus (*the* ou *crète*), *rhin.*
Rhizomorpha (*-morphe*), *hypoxyl.*
Rhizophora (*manglier*), *loranth.*
Rhodiola (*-diole*), *crassul.*
Rhododendron (*rosage*), *éricin.*
Rhodora, *éricin.*
Rhumpia, *térébi.*
Rhus (*sumac*), *térébi.*
Riccia, *hépat.*
Ricinocarpus *euph.*
Ricinus (*ricin*), *euph.*
Ricotia, *crucif.*
Rinoria, *berb.*
Ripogonum (*-gone*), *aspar.*
Rivinia, *amar.*
Rizoa, *lab.*
Robergia, *méliac.*, *aurant.*
Robinia (*-binier*), *lég.*
Roccella, *lich.*
Rochefortia, *borrag.*
Roella, *camp.*
Rœmeria, *papav.*
Rokicka, *portul.*
Romanzowia, *capp.*
Rondelelia, *rub.*
Roridula, *capp.*
Rosa (*-sier*), *rosac.*
Rosmarinus (*romarin*), *lab.*
Rottbollia, *gram.*
Rothia, *lég.*
Roupala (*-pale*), *protéac.*
Roxburgia (*-gie*), *aspar.*
Royena, *ébén.*
Rubia (*garance*), *rub.*
Rubus (*ronce*), *rosac.*
Rudbeckia (*-kie*), *corymb.*
Rudolphia, *lég.*
Ruellia (*-lie*), *acanth.*
Rumex (*oscille*), *polygon.*
Ruppia (*-pie*), *fluv.*
Ruscus (*fragon*), *aspar.*
Ruta (*rue*), *rutac.*
Ruyscia, *gutt.*

S

Sabinæa, *lég.*
Sacaranda, *bign.*
Saccharum (*cannamelle*), *gram.*
Sagina (*-gine*), *caryoph.*
Sagittaria (*-taire*), *alism.*
Sagus (*-gou*), *palm.*
Salacia, *acérin.*
Salicornia, *amarant.*
Salisburia, *conif.*
Salix (*saule*), *ament.*
Salsola (*soude*), *amar.*
Salvadora, *amar.*
Salvia (*sauge*), *lab.*
Salvinia, *rhizosp.*
Samara, *sapot.*
Sambucus (*sureau*), *caprifol.*
Samolus (*-mol*, ou *volant d'eau*), *primul.*
Samyda, *rhamn.*
Sandoricum, *méliac.*, *aurant.*
Sanguinaria (*-naire*), *papav.*
Sanguisorba (*-sorbe*), *rosac.*
Sanicula (*sanicle*), *ombell.*
Sanseviera (*-vière*), *aspar.*
Santolina (*-line*), *card.*
Santalum (*-tal*), *osyrid.*, *éléagn.*
Sapindus (*savonnier*), *sapind.*
Sapium, *euph.*
Saponaria (*-naire*), *caryoph.*
Sarothra, *gent.*
Sarothra, *caryoph.*
Satureia (*sarriette*), *lab.*
Satyrium (*-rion*), *orchid.*
Sauroja, *aurant.*
Saururus, *saurur.*, *pipérit.*
Savia, *euph.*
Savignia, *crucif.*
Saxifraga (*-frage*), *saxifr.*
Scabiosa (*-bieuse*), *dipsac.*
Scandix, *ombell.*
Scapha, *aurant.*
Schefferdia, *éléagn.*
Scheuchzeria, *alism.*
Schinus (*mollé*), *térébi.*
Schisvereckia, *crucif.*
Schizandra, *ménisp.*
Schœnus (*choin*), *cypérac.*
Schotia, *lég.*
Schouwia, *crucif.*
Schrankia, *lég.*
Schultria, *ombell.*
Scilla (*scille*), *lil.*
Scirpus (*scirpe*), *cypér.*
Scleranthus (*scléranthe*), *paronych.*
Scleria (*sclérie*), *cypér.*
Scolopendrium (*-pendre*), *foug.*
Scolymum (*-lyme*), *chicor.*
Scoparia (*-paire*), *rhin.*
Scorpiurus (*-piure*), *lég.*
Scorzonera (*-zonère*), *chicor.*
Scrophularia (*-laire*), *rhin.*
Scutellaria (*-laire*), *lab.*
Sebastiana, *euph.*
Secale (*seigle*), *gram.*
Securigera, *lég.*
Securinega, *euph.*
Selago (*selagine*), *verbén.*
Selinum (*selin*), *ombell.*

Sempervivum (*joubarbe*), *crassul.*
Senebiera, *crucif.*
Senecio (*seneçon*), *corymb.*
Senra, *malv.*
Septas, *crassul.*
Serapias, *orchid.*
Seridia, *card.*
Seringia, *byttn.*
Seriola (*sériole*), *chicor.*
Serpicula, *onagr.*
Serratula (*sarrette*), *card.*
Sesamum (*sésame*), *bign.*
Seseli (*séséli*), *ombell.*
Sesuvium (*sésuve*), *ficoïd.*
Sherardia, *rub.*
Sibbaldia, *rosac.*
Sibtorpia (*-pie*), *rhin.*
Sida (*side*), *malv.*
Sideritis (*crapaudine*), *lab.*
Sideroxylum (*bois de fer*), *sapot.*
Sigesbeckia, *corymb.*
Silene (*silène*), *caryoph.*
Siler, *ombell.*
Silphium, *corymb.*
Simaba, *magn.*
Simaruba (*-rouba*), *magn.*
Simplocos, *ébén.*
Sinapis (*moutarde*), *crucif.*
Singana, *gutt.*
Siphonia, *euph.*
Siphophorus (*porte-syphon*), *lich.*
Sison, *omb.*
Sisymbrium (*-symbre* ou *cresson*), *crucif.*
Sium (*berle*), *omb.*
Slœna, *tiliac.*
Smilax (*salsepareille*), *aspar.*
Smithia, *lég.*
Smyrnium (*maceron*), *ombell.*
Sobolewskia, *crucif.*
Solanum (*morène*), *solan.*
Soldanella (*-nelle*), *prim.*
Solena, *cucurb.*
Solidago (*verge d'or*), *corymb.*
Solorina, *lich.*
Sonchus (*laiteron*), *chicor.*
Sonneratia (1).
Sophora, *lég.*
Sorbus (*-bier*), *rosac.*
Southwellia, *byttn.*
Spananthe, *ombell.*
Spaganium (*ruban d'eau*), *typh.*
Sparmannia, *tiliac.*
Spartium, *lég.*
Sparthelia, *téréb.*
Spathodea, *bign.*
Spergula (*spargoute*), *caryoph.*
Spergulastrum, *cary.*
Spermacoce (*-cée*), *rub.*
Sphagnum (*sphaigne*), *mouss.*
Sphæranthus (*boulette*), *card.*
Sphæria (*sphérie*), *hypoxyl.*
Sphærocarpus (*sphérocarpe*), *hépat.*
Sphærophorus (*sphérophore*), *lich.*
Spielmannia, *verbén.*
Spigelia (*-gélie*), *gentian.*
Spilanthus (*-lanthe*), *corymb.*
Spinacia (*épinards*), *amarant.*
Spinifex, *gram.*
Spiræa (*-rée*), *rosac.*
Spirospermum, *ménisp.*
Splachnum, *mouss.*
Spondias (*mombin*), *téréb.*
Squammaria (*-maire*), *lich.*
Staadia, *rhamn.*
Stachys, *lab.*
Stæhelina (*sthéline*), *card.*
Stalagmitis, *gutt.*
Stanleya, *crucif.*
Stapelia (*-pélie*), *apocyn.*
Staphylæa (*-phylin*), *rhamn.*
Statice, *plombag.*
Staulonia, *ménisp.*
Stelis (*-lide*), *orchid.*
Stellaria (*-laire*), *caryoph.*
Stellera, *thymél.*
Stemodia (*-die*), *rhin.*
Stenopetalum, *crucif.*
Stephania, *capp.*
Sterculia (*-lia* ou *-lier*), *byttn.*
Stereancolon, *lich.*
Stereoxylum, *éricin.*
Sterigma, *crucif.*
Stevenia, *crucif.*
Stevia (*stévie*), *card.*
Stewartia, *til.*
Sticta, *lich.*
Stillingia, *euph.*
Stipa, *gram.*
Stipulicida, *caryoph.*
Stratiotes, *hydrochar.*
Stravadium, *myrt.*
Strelitzia, *musac.*
Strigilia, *méliac.*, *aurant.*
Struthiola, *thymél.*
Strychnos (*noix vomique*), *apocyn.*
Stylidium, *camp.*
Stylogeras, *euph.*
Styphelia (*-phélie*), *éricin.*
Styrax (*alibousier*), *ébén.*
Subularia (*-laire*), *crucif.*
Succouwa, *crucif.*
Suriana, *rosac.*
Swertia, *gent.*
Swietenia, *mél.*, *aurant.*
Symphoricarpos (*symphorine*), *caprifol.*
Symphytum (*consoude*), *borrag.*
Syringa (*lilas*), *jasm.*

T

Tabernemontana (*-némontane*), *apocyn.*
Tacca, *narciss.*
Tachia, *gentian.*
Tachibeta, *violac.*
Tacsonia, *passifl.*
Tagetes (*œillet d'Inde*), *corymb.*
Talauma, *magn.*

---

(1) Impossible de me rappeler à quelle famille appartient ce genre, d'ailleurs peu connu. Si j'en avais la figure présente à l'esprit, peut-être parviendrais-je à retrouver sa place parmi ses sœurs. Mais je n'ai pour m'aider dans cette recherche que les dictionnaires de l'Académie, Napoléon Landais, Boiste, Laveaux, etc. Or dans tous ces dictionnaires réunis on ne trouve pas le huitième des noms de plantes recueillis ici. Comment faire? Comment ferez-vous vous-même, lecteur, pour découvrir ce que ma mémoire me refuse en ce moment? Vous feuilleterez les ouvrages de botanique. Mais songez donc que c'est une épingle perdue dans un tas de foin. Cela vous prouve, lecteur honorable, que je vous donne ici un travail d'or, que vous ne sauriez payer assez cher, et dont vous ferez bien de me savoir au moins quelque gré. Car, lecteur trop aimé, trop choyé de moi, si quelque chose a exercé ma patience, c'est cet inventaire très-complet de tes richesses végétales.

Talisia, *sapind.*
Tamarindus (*tamarin*), *lég.*
Tamarix, *portul.*
Tamnus (*tamier*), *dioscor., asparag.*
Tamonea, *verbén.*
Tanacetum (*tanaisie*), *card.*
Tanscheria, *crucif.*
Tapiria, *térébi.*
Tapsia, *ombell.*
Taraxacum (*pissenlit*), *chicor.*
Tarchonanthus (*-nanthe*), *card.*
Targiona (*-gionie*), *hépat.*
Taxodium, *conif.*
Taxus (*if*), *conif.*
Teaphrosia, *lég.*
Tecoma, *bign.*
Teesdalia, *crucif.*
Telephora (*auriculaire*), *champ.*
Telophium, *portul.*
Teneria, *ombell.*
Terminalia, *combrétac., éléagn.*
Ternstromia, *aurant.*
Tetracera (*-cère*), *magn.*
Tetragonia, *ficoïd.*
Tetragonolobus, *lég.*
Tetraphis, *mouss.*
Tetrapteris (*tétraptère*), *malpigh.*
Tetratheca, *polygal.*
Teucrium (*germandrée*), *lab.*
Thalictrum (*pigamon*) *renoncul.*
Thea (*thé*), *aurant.*
Thecacoris, *euph.*
Theligonum, *urtic.*
Thélymitra (*thélymitre*), *orchid.*
Theobroma (*cacaoïer*), *byttn.*
Theophrasta (*coque-mollier*), *apoc.*
Thesperia, *malv.*
Thesium (*thésion*), *osyrid., éléagn.*
Thlaspi, *crucif.*
Thomassia, *byttn.*
Thumbergia (*-gie*), *acanth.*
Thuya, *conif.*
Thymbra, *lab.*
Thymelea (*-mélée*, ou *daphné*, ou *lauréole*), *thymél.*
Thymus (*thym*). *lab.*
Thysselinum, *ombell.*
Tiarella, *saxif.*
Thibouchina, *mélast.*
Ticorea, *rutac.*
Tigarea, *rosac.*
Tigridia (*-die*), *irid.*
Tilia (*tilleul*), *tiliac.*
Tillæa (*-lée*), *crass.*
Timmia (*-mie*), *mouss.*
Tmesipteris, *lycopod.*
Tococa, *mélast.*
Toluifera, *térébi.*
Topobæa, *mélast.*
Torena, *caryoph.*
Torilis, *ombell.*
Tormentilla (*-tille*), *rosac.*
Toromia, *gutt.*
Tordylium (*-dyle*), *ombell.*
Tortula, *mouss.*
Toulicia, *sapind.*
Tournefortia, *borrag.*
Tourretia (*tourrète*), *bign.*
Toutelea, *acérin.*
Tozzia, *prim.*
Trachelium, *campan.*
Trachymene, *ombell.*
Tradescantia (*éphémérine*), *commél., jonc.*
Tragia, *euph.*
Tragium, *ombell.*
Tragopogon (*salsifis*), *card.*
Trapa (*mâcre*), *onag.*
Tremandra, *polygal.*
Triadica, *euph.*
Trianthema, *portul.*
Tribulus (*-bule*), *rutac.*
Trichia, *lycoperd.*
Trichilla (*-chille*), *méliac., aurant.*
Trichostema, *lab.*
Trichostomum (*-tome*), *mouss.*
Tricosanthus, *cucurb.*
Tricuspidaria, *tiliac.*
Trientalis (*-tale*), *primul.*
Trifolium (*trèfle*), *lab.*
Trigonella (*fénu-grec*) *lég.*
Trigonis, *sapind.*
Triguera (*-guère*), *solan.*
Trilachium, *capparid.*
Trillium, *aspar.*
Triopteris (*-tère*), *malpigh.*
Triphasia, *aurant.*
Triplaris (*-plare*), *polygon.*
Tristania, *myrt.*
Tristemma, *mélast.*
Triticum (*froment*), *gram.*
Triumphetta, *til.*
Trollius, *renonc.*
Tubalgia (*-gie*), *liliac.*
Tuber (*truffe*), *lycoperd.*
Tulipa (*-lipe*), *liliac.*
Turnera (*-nère*), *violac.*
Turpinia, *rhamn.*
Turræa, *méliac., aurant.*
Tussilago (*-lage*), *card.*
Typha (*massette*), *typh.*

U

Ulex (*ajonc*), *lég.*
Ulmus (*orme*), *ament.*
Ulva, *alg.*
Umbilicaria (*-caire*), *lich.*
Uniola, *gram.*
Unona, *magn.*
Urania ou *ravenala*, *musac.*
Urceolaria (*-céolaire*), *lich.*
Uredo segetum ou *reticularia segetum*, (*nielle des blés*), *urédin., alg.*
Urena (*urène*), *malv.*
Urospermum (*-perme*), *chicor.*
Urtica (*ortie*), *urtic.*
Usnea (*-née*), *lich.*
Utricularia (*-laire*), *utriculin., primul.*
Uvaria (*-vaire*), *magn.*
Uvularia (*-laire*), *liliac.*

V

Vaccinium (*airelle*), *éricin.*
Valantia (*croisette*), *rub.*
Valdesia (*-désie*), *mélast.*
Valeriana (*valériane*), *valér.*
Vallerianella (*-nelle*), *valér.*
Valhia, *onagr.*
Vallesia (*-lésie*), *apocyn.*
Vallisneria (*-nère*), *hydrocharid.*
Vandellia (*-lie*), *rhin.*
Vangueria, *rub.*
Vanilla (*vanille* ou *vanillier*), *orchid.*
Variolaria (*-laire*), *lich.*
Vascoa, *lég.*
Velezia, *caryoph.*
Vella (*velle*), *crucif.*
Ventilago, *rhamn.*
Veratrum (*vérâtre*), *colchic.*
Verbascum (*molène*), *solan.*
Verbena (*verveine*), *verbén.*
Verbesina (*-bésine*), *corymb.*
Verea, *crassul.*
Vernonia (*-nie*), *card.*
Veronica (*véronique*), *rhin.*
Verrucaria (*-caire*), *faux lich.*
Vesicaria (*vésicaire*), *crucif.*
Viborgia, *lég.*
Viburnum (*viorne*), *caprif.*

Vicia (*vesce*), *lég.*
Villarsia (- *sie*), *gent.*
Vilmorinia, *lég.*
Vinca (*pervenche*), *apocyn.*
Viola (- *lette*), *violac.*
Virgilia, *lég.*
Viscum (*gui*), *lorant.*
Vismia, *hypéric.*
Visnea (- *née*), *ébén.*
Vitex (*gattilier*), *verbén.*
Vitis (*vigne*), *sarm.*
Volkameria (-*mérier*), *verbén.*
Volvaria (- *vaire*), *lich.*

W

Wachendorfia (-*fie*), *irid.*
Waldstenia, *rosac.*
Walkera, *magn.*
Wallea, *tiliac.*
Wallenia, *sapot.*
Walrothia, *ombell.*
Weissia, *mouss.*
Wermannia, *saxifr.*
Westeringia (- *téringe*), *lab.*
Winterania, *crucif.*
Witsenia (- *sénie*), *irid.*

X

Xeranthemum (- *thème*), *card.*
Xerophyta (*xérophyte*), *brométl.*
Ximenesia (- *nésie*), *corymb.*
Xyloma, *hypoxyl.*
Xylophyllum (- *phylle*), *euph.*
Xylopia, *magn.*
Xyphidium, *irid.*
Xyris, *jonc.*

Y

Yucca, *liliac.*

Z

Zacea, *card.*
Zacintha, *chicor.*
Zamia, *cycad.*
Zanichellia (- *chelle*), *flur.*
Zanonia, *cucurb.*
Zanthoriza, *renonc.*
Zanthoxylum (- *xylon*), *rutac.*
Zanthoxylum, *térébi.*
Zapana (- *pane*), *verbén.*
Zea (*maïs*), *gram.*
Zilla, *crucif.*
Zinnia (- *nie*), *corym.*
Zizania (-*nie*), *gram.*
Ziziphora, *lab.*
Ziziphus (*jujubier*), *rhamn.*
Zœgea, *card.*
Zornia, *lég.*
Zostera (- *tère*), *flur.*
Zygophyllum (*fabagelle*), *rutac.*

Celui, disait Gœthe, qui n'est pas sensible à la voix des poètes est un barbare. Faut-il s'étonner que les botanistes soient si peu portés pour les poètes? Certes, en fait de barbarie, ils ont fait leurs preuves. Chez quelles peuplades sauvages de l'Afrique ou de l'Amérique trouverait-on, je vous le demande, des accouplements de voyelles et de consonnes aussi monstrueux que ceux que présentent ces dénominations :

Banksia,
B*eau*fortia (1),
Bou*gain*villæa (1),
Bredemeyra,
Broussonetia (1),
Brunsfelsia,
Bu*x*baumia,
Ch*ail*letia (2),
Cherleria,
Cogswellia,
Conceveibum (3),
C*ouro*upita,
Cunninghamia,
Dillwynia,
Gr*eu*wia (4),
G*uiche*notia,
Guldens*tad*tia,
Hasselsquistia,
H*ench*era,
Hou*tou*ynia,
H*ulchin*sia,
Incarvillæa,
Ing*enhou*sia,
Jungermannia,
K*æmpf*eria,
Kalanchae,
Kennedya,
Kit*ai*belia,
L*oncho*carpus,
M*arcg*rawia (5),
M*archan*tia,
Mesembryanthemum,
Messerschmidia,
Mi*chaux*ia,
M*ongeo*tia,
M*unchau*sia,
P*aull*inia (6),
Pittcairnia,
Plucknetia,
Pocockia,
Pomme*rculla*,
Priestleya,
Rokicka,
Ro*ttb*ollia (7),
Roxburgia,

(1) Tous ces mots sont censés latins. Du moins la terminaison l'indique. Comment donc des voyelles toutes françaises, telles que *eau*, *ain*, *ou*, osent-elles y figurer?
(2) Comment prononcer ce mot? *chaitetia* ou *kail-letia*? Un *l* mouillé en latin, n'est-ce pas le comble de la barbarie?
(3) Trouvez-moi quelque part un mot analogue.
(4) Dans quelle langue la voyelle *eu* se trouve-t-elle jamais devant le *w*?
(5) Un *c* devant un *g*, cela s'est-il jamais vu dans aucune langue?
(6) Si l'on a jamais vu les voyelles *au*, *eu*, suivies d'une double consonne!
(7) Deux *t* devant un *b*, n'est-ce pas horrible?

Rudbeckia,
Schisvereckia,
Scheuchzeria,
Schouria,
Schranckia,
Schultria,
Senra,
Sigesbeckia,
Sobolewskia,
Southwellia,
Tournefortia,
Tourretia,
Wachendorfia,
Waldstenia,
Walrothia,
Weissia,
Witsenia,
Zanichellia, etc.

Comment des oreilles accoutumées à de tels hurlements de syllabes antipathiques pourraient-elles rien comprendre aux divines harmonies du poète? Et M. Bescherelle qui reproche, après mille autres, à l'Académie de n'avoir pas admis ces mots dans son dictionnaire! Vous verrez qu'il les *nationalisera*, lui, sans le moindre scrupule, à la plus grande gloire de son pays; tenant à prouver que, si, sous le règne de l'égalité, tous les Français en France ne sont pas égaux, au moins tous les *mots* (*maux*) s'y donnent la main. Le succès du *Dictionnaire des Dictionnaires*, et de la *Grammaire nationale*, prônée par le *Journal des Débats*, montre assez que ce bon public de France est fait pour tout *endurer*. C'est à la fois le *souffre-douleur* et la *vache à lait* des libraires et des journalistes, qui l'exploitent et le maltraitent à qui mieux mieux. S'il essaye parfois de se soustraire à l'humiliante tutèle de ces derniers, c'est pour y être honteusement ramené le moment d'après. En vrais charlatans qu'ils sont, les journalistes savent si bien l'attirer, l'entourer, le circonvenir, qu'il ne voit que par leurs yeux, n'entend que par leurs oreilles, et qu'il se laisserait facilement persuader que la lune est plus utile au monde que le soleil, qui ne brille, en effet, au ciel que pendant le jour, tandis que la lune éclaire pendant la nuit.

Ce bon public croit aux éloges et aux critiques du *Journal des Débats*. Peut-on pousser plus loin la naïveté?

Le *Journal des Débats* lui conte que le *Dictionnaire de l'Académie*, avec sa rédaction admirable, sa méthode parfaite, sa précision mathématique, n'est que l'œuvre de quelques écoliers maladroits; tandis que le *Dictionnaire de M. Bescherelle lui paraît tout à fait de nature à rivaliser avec ceux des Johnson, des Facciolati, des Adelung, et des savants Académiciens de la Crusca;* le *Journal des Débats* lui débite de telles sornettes; il lui rappèle avec emphase les sérieux travaux de grammaire par les quels a si glorieusement débuté l'auteur recommandable du *Dictionnaire national;* il lui déroule pompeusement toutes les beautés de cette nouvelle création lexicographique; — et peut-être que le public, avec sa naïveté ordinaire, s'écrie déjà, devant cette perspective lointaine : *Cocher, qu'on nous y mène.*

Bon public, bon public, comme on se joue de toi! Je te dis moi, crois-m'en si tu veux, que ni les Johnson, ni les Facciolati, ni les Adelung, ni l'Académie de Florence, ni l'Académie de Paris, ni le *Journal des Débats*, ni M. Bescherelle, ne savent ce que c'est qu'un bon dictionnaire. Ils n'en ont pas encore eu, depuis des siècles, ils n'en ont pas encore la première idée. Boiste sentait toute l'imperfection du sien, lorsqu'il disait : « Il n'y a que Dieu qui puisse faire un bon dictionnaire. » Je ne suis pas Dieu, mes chers messieurs du public, mais je suis quelque peu poète, et à ce titre j'ai eu, comme autrefois Moïse, la gloire suprême d'entendre la voix de Dieu qui m'a parlé sur le mont Sinaï, et m'a révélé l'important secret que vous cherchez en vain depuis des milliers d'années.

Savez-vous bien que, tandis que l'œuvre de M. Bescherelle, brochée au jour le jour, aura reçu son entière exécution peut-être dans moins de trois ans, la mienne après huit ans entiers d'un travail opiniâtre, d'un travail de nuit et de jour, n'est pas encore arrivée à son terme? Savez-vous que je ne puis guère la juger digne de voir la lumière qu'après y avoir consacré encore à peu près *quinze mille heures* de travail, c'est à dire, environ quinze heures par jour, pendant trois années entières, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, quand j'avais des économies? En 1841, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de décembre, époque où j'étais sans place, et où j'avais en ma possession une somme de sept cents francs, j'ai même fait plus que cela : j'ai travaillé tous les jours depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, sans autre intermission que celle du déjeuner, d'environ dix minutes, et celle du dîner, qui ne durait jamais plus d'une heure ; ce qui fait bien dix-huit heures par jour pleinement occupées. Il est vrai que j'allais tous les diman-

ches me promener au bois de Boulogne, pour voir le ciel et respirer l'air.

Cela n'est pas croyable, direz-vous peut-être, ô sybarites. Mais, pour vous le prouver, je n'aurais qu'à vous conduire chez le propriétaire de l'humble chambre que j'habitais, non loin de l'Odéon.

Depuis cette époque, le dictionnaire s'est reposé ; car c'est à peine si je puis disposer de trois à quatre heures par jour en faveur de M. Cordier, qui se plaint de ma lenteur, et qui se plaindrait bien davantage, si je n'avais le courage de prendre sur mon sommeil et sur mes plaisirs.

Pourtant les années s'écoulent. *Fugit irreparabile tempus.* Ma jeunesse s'en va, mes forces s'épuisent, et bientôt peut-être ne serai-je plus en état de continuer l'œuvre immense que j'ai entreprise. Ce n'est pas sans horreur que j'envisage l'idée de laisser inachevée une œuvre dont l'importance m'a paru telle, que, pour m'en occuper exclusivement, j'ai sans peine sacrifié mes goûts poétiques, étouffé dans mon âme les tumultueuses séditions de ma verve, et renoncé à toutes les distractions, à tous les plaisirs, à toutes mes relations de société, me condamnant moi-même à l'isolement le plus triste, brisant mon cœur sans pitié, et regrettant jusqu'aux heures données au manger et au dormir. Néanmoins tu y perdras beaucoup plus que moi, cher public. Ne prends pas ce que je te dis là pour de la jactance. Je te jure que j'ai une idée, une idée superbe, une idée que je ne donnerais pas pour toute la considération dont jouit près de toi le *Journal des Débats*, et que tu ne devrais pas me laisser emporter dans la tombe, si tu comprends tant soit peu tes intérêts. Prends-y bien garde ; bientôt peut-être il ne sera plus temps. Songe que, si l'un de ces jours je me sentais trop faible, trop ruiné par les veilles et les privations pour pouvoir achever moi-même mon grand ouvrage, dans la persuasion où je suis

qu'un autre ne pourrait rendre mon idée qu'imparfaitement, j'en brûlerais incontinent tous les manuscrits. Et, je te le répète, ce serait pour toi une perte considérable, une perte qui ne saurait te causer trop de regrets.

L'idée dont je te parle est si réelle, qu'un de mes compatriotes, un jeune savant français, M. Despeyrous, envoyé à Vienne par son gouvernement pour y rechercher les manuscrits du grand géomètre Fermat, que va faire revivre M. Libri, dotant ainsi la France d'une gloire rivale de celle dont Leibnitz et Newton ont fait chacun un soleil à leur patrie ; — qu'un de ces hommes rares, qui joignent à une intelligence supérieure un cœur excellent, un de ces hommes complets comme en cherchait Diogène avec sa lanterne, frappé du *peu* que je lui en ai dit, dans la visite dont il m'a honoré, s'est écrié tout à coup : «Mais, monsieur, c'est là une idée d'or ; gardez-vous de la révéler ; on vous la volerait, on vous la gaspillerait.»

Entraîné, soit par la confiance que m'inspirait une nature si sympathique à la mienne, soit par l'amertume qui débordait de mon âme, à la pensée des injustices qui souillent le monde, c'est la première fois qu'il m'est échappé quelque chose de mon secret. Mais je compte sur la discrétion d'une âme si élevée, radieuse nature, que mon unique ami d'exil, M. C. Étienne, a fait apparaître un jour devant moi, et qui nous a fait revivre un moment l'un et l'autre au fond de notre tombeau.

S'il en parle, ce ne sera qu'à son illustre patron M. de Salvandy, sur le caractère du quel il s'est exprimé en termes si honorables, dont il m'a fait un si beau portrait, où ressortaient si vivement les qualités de cœur et d'esprit qui distinguent ce digne Mécène d'un nouvel Auguste, que je suis presque décidé, dans ton intérêt, ô public chéri, à tenter une démarche au près de Son Excellence M. le ministre de l'in-

struction publique, en vue d'obtenir ce qu'on accorde à tous les ouvriers, l'humble salaire dont j'ai besoin pour vivre pendant le temps que durera encore mon travail. Je me suis laissé dire qu'un certain abbé, fort capable du reste, reçoit depuis plus de vingt ans une somme annuelle de dix-huit cent francs pour l'exécution d'un dictionnaire latin, qui, quel qu'il puisse être, ne saurait avoir l'importance de celui que je te promets. Aux mêmes conditions, je m'engagerai volontiers à travailler douze ou quatorze heures par jour, afin de te mettre le plus tôt possible en jouissance d'un trésor dont tu ne soupçonnes pas la valeur, et pour le quel tu me béniras tous les jours de ta vie, si je parviens à le tirer du lieu où il est encore à moitié enfoui. Je n'ai besoin pour cela que d'un peu de temps. Or telle est ma destinée que mon temps même ne m'appartient pas.

Pour l'acquit de ma conscience, pliant ma rude voix à des accents plus doux, inclinant mon front fier, je tenterai donc ce que j'ai dit. Fais des vœux pour que je réussisse; car il y va de ton intérêt plutôt que du mien; car il s'agit pour toi d'un ouvrage essentiellement utile, d'un ouvrage des plus utiles qu'on ait jamais publiés dans aucune langue. Pardonne-moi cette apparence de présomption. Je serais plus modeste, s'il s'agissait purement et simplement d'une œuvre d'art; mais il s'agit d'une œuvre de recherches et de patience, dont le principal mérite repose sur une idée unique; idée dont je m'applaudis, je l'avoue, et dont je suis jaloux à ce point que je ne voudrais pas donner la moindre publicité à mon entreprise avant son entière exécution. Il s'agit d'une *idée*, entends-tu?

En attendant, « le *Dictionnaire de M. Bescherelle* se recommande, dit le *Journal des Débats*, par la nomenclature la plus abondante, la plus riche, qui se soit peut-être encore rencontrée en aucune langue et dans aucun dictionnaire. Sur vingt-deux mots que donne le dictionnaire le plus complet, le *Dictionnaire national* en donne de soixante à soixante-cinq. »

Aux yeux du *Journal des Débats*, le meilleur dictionnaire est celui qui contient le plus grand nombre de barbarismes.

Et avec tout cela la nomenclature de botanique n'y sera sûrement pas aussi complète que celle qui se voit ici.

On y trouvera certainement, comme dans tous les dictionnaires, les mots *astère, buglose, bugrande, clématite, colchique, oligotrique,* etc., etc., etc., orthographiés comme de coutume. Ce sont autant de monstruosités. *Aster, buglosse, bugrane, clématide, colchic, oligotric,* etc., etc., etc., telle est la seule véritable orthographe de ces mots, la seule qui soit conforme au génie de la langue, par conséquent la seule raisonnable, la seule admissible. Il est aussi absurde de terminer par un *e* muet *aster*, mot purement latin, qu'il le serait d'en ajouter un à *pater* ou à *geranium*. On doit dire *clématide*, du latin *clematis, -tidis,* par la même analogie qu'on dit *agrostide*, d'*agrostis, cranichide,* de *cranichis, épacride*, d'*épacris, ibéride,* d'*iberis, oxalide,* d'*oxalis,* etc. La terminaison *ique* est essentiellement féminine ; elle convient aux mots *angélique, arnique, mélique, momordique, paronique, véronique*, dérivés du latin *angelica, arnica, melica, momordica, paronychia, veronica.* Mais écrire *colchique, oligotrique,* de *colchicum, oligotrichum,* c'est montrer bien peu de raison. Comment l'Académie française, instituée, comme elle s'en vante, pour travailler au perfectionnement de la langue, est-elle encore, après tant de siècles, si peu pénétrée du génie de cette langue et des principes qui ont présidé à sa formation ? Comment n'a-t-elle pas compris que, s'il est permis d'écrire *colchique,* il n'y a plus de raison pour écrire *agaric, doronic, panic,* plutôt qu'*agarique, doronique, panique*, en latin *agaricus, doronicum, panicum ?*

Une chose surtout que je ne saurais assez flétrir, par ce qu'elle engendre une foule de difficultés inutiles, c'est la manie qu'on a de donner à un même nom deux ou trois terminaisons de genre différent; en sorte qu'on dit indistinctement *peuplier* ou *peuple*, *acacia* ou *acacie*, *camellia* ou *camellie*, *hortensia* ou *hortensie*, ou même HORTENSE, *cobœa* ou *cobée*, etc. Masculins de leur nature, ces noms ne sauraient admettre que la première de ces terminaisons, et je tiens pour barbarismes les mots *peuple, acacie, camellie, hortensie, cobée*, employés pour désigner la plante même. S'il ne s'agit que de la fleur, c'est bien différent. Qu'on dise, *un bouquet de camellies, d'*HORTENSES, *de cobées*, etc., comme on dit *un bouquet de roses, d'églantines*, et non pas *un bouquet de rosiers, d'églantiers*, — sûrement rien de mieux. Mais comme noms de plantes, *acaci, camelli, hortensi, cobé*, me sembleraient presque plus raisonnables. On écrit bien *pédali*, de *pedalium*, au lieu de *pédalie*. Et quand on songe que dans les noms français dérivés immédiatement de noms latins masculins ou neutres, la désinence *us* ou *um* n'est généralement remplacée par un *e* muet que lorsqu'il se rencontre avant cette désinence une consonne qui n'en permet pas la suppression totale, on ne peut qu'applaudir à l'orthographe du mot *pédali*. Voyez, en effet, les mots *boletus, anethum, cuminum, lupinus, vulpinus, jasminum, vinum, linum*, etc., etc. Par quel procédé fera-t-on des mots français de ces mots latins ? Par la simple suppression des finales *us* et *um* : le *bolet*, l'*aneth*, le *cumin*, etc. Si la même chose n'a pas lieu pour les mots *temple, buplèvre, verbe*, etc., c'est par ce que le génie de notre langue s'oppose à des finales telles que *pt, vr, rb*, qu'on ne saurait prononcer convenablement sans le secours de l'*e* muet. Il en est de même des mots *amulète, antidote, labyrinthe, colosse* (1), ou, selon le

(1) Si l'on écrivait *coloss*, à la manière des Allemands, ce mot ne perdrait rien de sa sonorité, mais le génie de notre langue s'oppose à ce qu'un mot finisse par deux consonnes pareilles. C'est pourquoi dans *cyprès*, dérivé du latin *cypressus*, la sup-

génie de notre langue, le *t* et le *s* ne sonneraient pas, s'il n'étaient accompagnés d'un *e* muet. Toutefois il faut bien se garder de doubler le *t* dans *amulète*. L'*e* muet est également nécessaire dans les mots *délice, artifice*, etc., pour conserver au *c* le son doux qu'il a en latin. Mais les mêmes obstacles n'existent pas pour les mots *apogé* (1), *athéné, caducé, camé, gynécé, mausolé, périgé, périné, propylé, prytané, troché, trophé, spondé, aphéli, menstru*, etc. Pourquoi dès lors ne pas les écrire comme je le fais ici, conformément au principe sur lequel est fondée la théorie du genre en français? Qu'est-ce que cette orthographe a de plus choquant que celle des mots *jubé, calybé, café, préjugé, séséli, thlaspi, pédali*, etc.? On s'est déjà déterminé à écrire *scarabé, cétacé, gallinacé, miscellanés, Linné*, au lieu de *scarabée, cétacée, gallinacée, miscellanées, Linnée;* espérons qu'on ne fera pas les choses à demi et que surtout l'on n'écrira plus avec l'Académie *violoncelle, vermicelle, polichinelle*, mais simplement *violoncel, vermicel, polichinel*.

Revenons à nos arbres et à nos fleurs. Au catalogue latin qui précède nous allons joindre un catalogue français, également alphabétique, pour ceux qui, désirant avoir des notions, par exemple, sur la plante appelée en français *gui*, et n'en sachant pas le nom latin,

Ne sauraient où percer pour trouver ce qu'ils cherchent.
Qu'ils me donnent la main, et je vais les conduire.

Liste française, avec la traduction latine, des Noms génériques de Plantes.

A

Abricotier (*prunus armeniaca*).
Acajou (*anacardium*).
Ahonai (*cerbera*).
Aigremoine, *agrimonium*.
Ail (*allium*).
Airelle (*vaccinium*).
Ajonc (*ulex*).
Alibousier (*styrax*).
Alisier (*cratægus*).
Alkékenge (*phisalis*).
Alpiste (*phalaris*).
Amourette (*briza*).
Anserine ou patte-d'oie (*chenopodium*).
Arbousier (*arbutus*).
Argoussier (*hippophae*).
Armoise (*artemisia*).
Aroïde (*calla*).
Arrête-bœuf (*ononis*).
Arroche (*atriplex*).
Artichaut (*cinara*).
Asperge (*asparagus*).
Aubépin (*alba spina*).
Aune (*alnus*).
Aunée (*inula*).
Auriculaire (*telephora*).
Avoine (*avena*).
Azédarach (*melia*).

B

Badiane (*illicium*).
Baguenaudier (*colutea*).
Balisier (*canna*).
Balsamier (*amyris*).
Balsamine (*impatiens*).
Bananier (*musa*).
Baobab (*adansonia*).
Barbon (*andropogon*).
Bardane (*arctium*).
Barrelière (*barleria*).
Basilic (*ocymum*).
Béhen (*cucubalus*).
Belladone (*atropa*).
Benoîte, *geum*.
Béole, *bœa*.
Berce, *heracleum*.
Berle, *sium*.
Bétoine, *betonica*.
Blète, *blitum*.
Bois-cuir, *dirca*.
Bois de fer (*sideroxylum*).
Bois de natte (*imbricaria*).
Bois dentelle (*lagetta*).
Bois tambour (*ambora*).
Bois trompette (*cecropia*).
Boucage (*pimpinella*).
Boulette (*sphæranthus*).

---

pression de la finale *us* a entraîné celle de la consonne qui y adhérait. Ainsi mutilé, le mot *cyprès* est encore assez sonore, mais qu'arriverait-il du mot *colosse*, si on lui faisait subir la même opération? Hélas! les grammairiens n'ont déjà fait que trop d'eunuques dans la langue.

(1) *Apogée*, *périgée*, sont de véritables barbarismes, puisqu'on ne dit pas en grec *géa*, la terre, mais simplement *gé*.

Bouleau (*betula*).
Bourrache (*borrago*).
Bruyère (*erica*).
Bugle (*ajuga*).
Buglosse (*anchusa*).
Buis (*buxus*).

C

Cacoïer (*theobroma*).
Cadelari (*achirantes*).
Caféier (*coffea*),
Caillelait ou *gaillet* (*galium*).
Caïmetier (*chrysophyllum*).
Calac (*carissa*).
Calebassier (*crescentia*).
Camarine (*empetrum*).
Camélée (*cneorum*).
Camomille (*anthemis*).
Camphrée (*camphorata*).
Campèche (*hæmatoxylum*).
Cannamelle (*saccharum*).
Capillaire (*adiantum*).
Câprier (*capparis*).
Cardère (*dipsacum*).
Cardiaque (*leonurus*).
Carmantine (*justicia*).
Carotte (*daucus*).
Caroubier (*ceratonia*).
Carvi (*carum*).
Casse (*cassia*).
Cataire (*nepeta*).
Cauche (*aira*).
Cèdre (*cedrus*).
Centenille (*centunculus*).
Céreste (*cerastium*).
Cerfeuil (*chærophyllum*).
Cerisier (*cerasus*).
Cestrau (*cestrum*).
Chalef (*elæagnus*).
Champignon (*campipignus*), *fungus*.
Chanvre (*cannabis*).
Chardon (*carduus*).
Charme (*carpinus*).
Châtaignier (*castanea*).
Chêne, *quercus*.
Chèvrefeuille (1), *floni-cera* ou *caprifolium*).
Chicorée (*chicorium*).
Choin (*schœnus*).
Chou (*brassica*).
Ciguë (*cicuta*).
Ciguë (grande), *conium*.
Cirier, *myrica*.
Citronnier (*citrus*).
Clandestine (*lathræa*).
Clusier, *clusia*.
Cocotier, *cocos*.
Concombre, *cucumis*.
Consoude, *symphytum*.
Copaïer, *copaifera*.
Coquelourde, *agrostemma*.
Coquemollier, *theophrasta*
Corbeille d'or, *alyssum*.
Corète, *corchorus*.
Cornaret, *martynia*.
Corne d'abondance, *cornucopiæ*.
Cornouiller, *cornus*.
Cornude, *cornutia*.
Corossolier ou *assiminier*, *anona*.
Cotonnier, *gossypium*.
Cotylet, *cotyledon*.
Coudrier, *corylus*.
Courbaril, *hymenæa*.
Courge, *cucurbita*.
Crapaudine, *sideritis*.
Cresson, *sysimbrium*.
Crinole, *crinum*.
Croisette, *valantia*.
Cupidone, *catananche*.

D

Daphenot, *bontia*.
Daphné ou *lauréole*, *thymelea*.
Dattier, *phœnix*.
Dauphinelle ou *pied d'alouette*, *delphinium*.
Dentelaire, *plumbago*.
Dorine, *chrysosplenium*.
Dormeuse, *hyoseris*.
Drave, *draba*.

E

Ébénier, *ebenus*.
Églantier, *cynosbatos*.
Épervière, *hieracium*.
Éphémérine, *tradescantia*.
Épinards, *spinacia*.
Épine-vinette, *berberis*.
Érable, *acer*.
Ers, *ervum*.
Éthuse, *æthusa*.
Étoile d'eau, *damasonium*.

F

Fabagelle, *zygophyllum*.
Fenouil, *feniculum*.
Fénu-grec, *trigonella*.
Fétuque, *festuca*.
Févier, *gleditschia*.
Ficoïde, *mesembryanthemum*.
Figuier, *ficus*.
Filaria, *phyllirea*.
Fléau, *phleum*.
Fougère, *pteris*.
Fragon, *ruscus*.
Fraisier, *fragaria*.
Frangipanier, *plumiera*.
Fraxinelle, *dictamnus*.
Frêne, *fraxinus*.
Froment, *triticum*.
Fumeterre, *fumaria*.
Fusain, *evonymus*.

G

Gaillet ou *caillelait*, *galium*.
Gaînier, *cercis*.
Galane, *chelone*.
Galardienne, *galardia*.
Gantelée, *campanula trachelium*.
Garance, *rubia*.
Gattilier, *vitex*.
Genêt, *genista*.
Genevrier, *juniperus*.
Geinseng, *panax*.
Gentianelle, *exacum*.

(1) Pourquoi pas *chèvrefeuil*, puisque ce nom est masculin, par analogie avec *cerfeuil?* Écoutez Boileau !

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui dirige chez moi l'if et le *chèvrefeuil*.

Germandrée, *teucrium.*
Germanée, *plectranthus.*
Géroflier, *caryophyllus.*
Gérose, *anastatica.*
Gesse, *lathyrus.*
Giroflée, *cheiranthus.*
Glaïeul, *gladiolus.*
Globuline, *chaos primordialis.*
Gouet, *arum.*
Goyavier, *psidium.*
Grassette, *pinguicula.*
Grateron, *aparina, galium*
Grenadier, *punica.*
Grenadille, *passiflora.*
Groseillier, *grossularia.*
Gui, *viscum.*
Guimauve, *althæa.*
Guittarin, *cytharexylon.*
Gyroselle, *dodecantheon.*

H

Haricot, *phaseolus.*
Harmale, *peganum.*
Haronga, *harungana.*
Henné, *lawsonia.*
Herniole, *herniaria.*
Hêtre, *fagus.*
Hippocastane ou *marronnier d'Inde, æsculus hippocastanum.*
Houblon, *humulus.*
Houlque, *holcus.*
Houx, *ilex.*

I

If, *taxus.*
Igname, *dioscoræa.*
Immortelle, *gnaphalium, gomphrena.*
Indigotier, *indigofera.*
Ivraie, *lolium.*

J

Jacinthe, *hyacinthus.*
Jacquier, *artocarpus.*
Jasmin, *jasminum.*
Jasmin d'Arabie, *nyctanthes.*
Jonc, *juncus.*
Jonquille, *narcissus jonquilla.*
Joubarbe, *sempervivum.*
Jujubier, *ziziphus.*
Julienne, *hesperis.*
Jusquiame, *hyosciamus.*

K

Ketmie, *hybiscus.*

L

Laîche, *carex.*
Laiteron, *sonchus.*
Laitue, *lactuca.*
Lampette, *lichnis.*
Larmille, *coix.*
Laser, *laserpitium.*
Lauréole ou *daphné, thymelea.*
Laurier, *laurus.*
Laurier rose, *nerium.*
Lavande, *lavandula.*
Lavanèze, *galega.*
Lentille, *ervum.*
Lentille d'eau, *lemna.*
Lèpre, *psora.*
Liane, *planta sarmentosa.*
Lierre, *hedera.*
Lierre terrestre, *glechonia.*
Lilas, *syringa.*
Limonier, *limonia.*
Linaigrette, *eriophoron.*
Lis, *lilium.*
Liseron, *convolvulus.*
Litchi, *euphoria.*
Livêche, *ligusticum.*
Lotier, *lotus.*
Lunaire, *botrychium.*
Luzerne, *medicago.*
Lyciet, *lycium.*

M

Maceron, *smyrnium.*
Mâche ou *doucette, valerianella.*
Macre, *trapa.*
Maïs, *zea.*
Mammey, *mammea.*
Mancenilier, *hippomane.*
Manguier, *mangifera.*
Marguerite, *chrysanthemum.*
Marjolaine, *origanum.*
Marronnier, *æsculus.*
Massette, *typha.*
Mauve, *malva.*
Mauvisque, *malvariscus.*
Medicinier, *jatropha.*
Mélèze, *larix.*
Melinet, *cerinthe.*
Mélongène ou *aubergine, solanum melongena.*
Micocoulier, *celtis.*
Micranthème, *globifera.*
Millepertuis, *hypericum.*
Molène ou *bouillon-blanc, verbascum.*
Mollé, *schinus.*
Mombin, *spondias.*
Morelle, *solanum, hydrocharis.*
Morille, *morchella.*
Mouron, *anagallis.*
Mousse, *muscus.*
Moutarde, *sinapis.*
Muflier, *antirrhinum.*
Muguet, *convallaria.*
Mûrier, *morus.*
Muscadier, *myristica.*

N

Naïade, *naias.*
Narthèce, *narthecium.*
Navet, *napus brassica.*
Néflier, *mespilus.*
Nélombo, *nelumbium.*
Nénuphar, *nymphæa.*
Nielle, *nigella.*
Nielle des blés, *uredo segetum.*
Noix vomique, ou *fève de Saint-Ignace, strychnos, ignatia.*
Noyer, *juglans.*

O

Œillet, *dianthus.*
Œillet d'Inde, *tagetes.*
Olivier, *olea.*
Ophiose, *ophyoxylon.*
Oranger, *aurantia.*
Orge, *hordeum.*
Orme, *ulmus.*
Ortie, *urtica.*
Oseille, *rumex.*
Osier, *vimen, salix.*

P

Panais, *pastinaca.*

Panicaut, *eryngium.*
Pâquerette, *bellis.*
Pareira, *cissampelos.*
Passerage, *lepidium.*
Pastel, *isatis.*
Patte-d'oie ou *ansérine, chenopodium.*
Pavot, *papaver.*
Pêcher, *amygdalus persica.*
Pédérote, *pœderota.*
Pélégrine, *alstrœmeria.*
Péragu, *clerodendron.*
Perceneige, *galanthus.*
Persil, *apium.*
Pervenche, *vinca.*
Pesse, *hypparis.*
Peuplier, *populus.*
Pigamon, *thalictrum.*
Piment, *capsicum.*
Pimprenelle, *poterium.*
Pissenlit, *leontodon taraxacum.*
Pivoine, *pœonia.*
Plantain, *plantago.*
Plantain de moine, *littorella.*
Plantain d'eau, *alisma.*
Plaqueminier, *diospyros.*
Plumeau, *hottonia.*
Poirée ou *bète, beta.*
Poirier, *pirus.*
Pois, *pisum.*
Pois chiche, *cicer.*
Poivre, *piper.*
Pomme de terre, *solanum tuberosum.*
Pommier, *malus.*
Pompadour, *calycanthus.*
Populage, *caltha.*
Porcelle, *hypochœris.*
Porte-siphon, *siphophorus.*
Potamot, *potamogeton.*
Pourpier, *portulacca.*
Prêle, *equisetum.*
Primevère, *primula.*
Prunier, *prunus.*
Pulicaire, *psyllium.*

Q

Quinquina, *cinchona.*

R

Racle, *cenchrus.*
Raifort, *raphanus.*
Raiponce ou *raponcule, rapunculus.*
Raisinier, *coccoloba.*
Râpette, *asperugo.*
Raponcule, *phyteuma.*
Rave, *rava, raphanus.*
Redoul, *coriaria.*
Réglisse, *glicirrhiza.*
Rendier, *borassus.*
Renoncule, *ranunculus.*
Renouée, *polygonum.*
Ricinelle, *acalypha.*
Rièble ou *grateron, galium.*
Riz, *oriza.*
Rocou, *bixa.*
Romarin, *rosmarinus.*
Ronce, *rubus.*
Rosage, *rhododendron.*
Roseau, *arundo.*
Rosier, *rosa.*
Rossolis, *drosera.*
Rotang, *calamus.*
Royoc, *morinda.*
Ruban d'eau, *sparganium*
Rue, *ruta.*

S

Sablière, *hura.*
Sabot de Vénus, *cypripedium.*
Safran, *crocus.*
Sagou, *sagus.*
Sainfoin, *hedysarum.*
Salicaire, *lythrum.*
Salsepareille, *smilax.*
Salsifis, *tragopogon.*
Sapin, *abies.*
Sapotillier, *achra.*
Sarrasin, *saraccnum frumentum, polygonum.*
Satyre, *phallus.*
Sauge, *salvia.*
Saule, *salix.*
Sebestier, *cordia.*
Seigle, *secale.*
Selagine, *selago.*
Seneçon, *senecio.*
Sensitive, *mimosa.*
Serpentaire, *dracontium.*
Serpolet, *serpyllum, thymus.*
Soleil, *helianthus.*
Souchet, *cyperus.*
Souci, *calendula.*
Soude, *salsola.*
Spargoute, mieux *spergule, spergula.*
Sparte, *lygeum.*
Spatule, *othonna.*
Staphylin, *staphylæa.*
Stramoine, *datura.*
Sucépin, *monotropa.*
Sumac, *rhus.*
Symphorine, *symphoricarpos.*

T

Tabac, *nicotiana.*
Tamarin, *tamarindus.*
Tamier ou *taminier, tamnus.*
Tanaisie, *tanacetum.*
Terrenoix, *bunium.*
Tilleul, *tilia.*
Tomate ou *pomme d'amour, solanum lycopersicum.*
Tournesol, *croton.*
Trèfle, *trifolium.*
Triglochin, *juncago.*
Troène, *ligustrum.*
Truffe, *tuber.*
Tuhéreuse, *polyanthus.*
Tulipier, *liriodendron.*
Tupélo, *nyssa.*

U

Uvette, *ephredra.*

V

Vaquois, *pandanus.*
Varec, *fucus.*
Vaubier, *hakea.*
Velar, *crysimum.*
Verge d'or, *solidago.*
Verveine, *verbena.*
Vesce, *vicia.*
Vigne, *vitis.*
Violette, *viola.*
Viorne, *viburnum.*
Volant d'eau, *myriophyllum.*
Vulpin, *alopecurus.*

Je n'ai pas cru nécessaire de répéter les noms qui ne diffèrent des noms latins que par la terminaison. Il sera facile de les retrouver dans la première liste. La répétition des noms de famille n'eût pas été chose moins oiseuse.

Quel plaisir pour les jeunes latinistes d'avoir ainsi sous la main une foule de mots qu'ils chercheraient en vain dans leurs dictionnaires!

Quel plaisir pour les étrangers avides de s'initier dans la langue française !

Noms vulgaires des Plantes.

Arbre à aiguilles, Le *pin*, le *mélèze*, le *sapin*.
Arbre à bourre, L'*arec* (1).
Arbre à bois blanc, Le *saule*, le *peuplier*, Le *sapin*.
Arbre à calebasse, Le *calebassier* ou *crescentia* (2).
Arbre à chapelet, ou arbre saint, L'*azédarac bipenné* ou *faux sycomore de Provence*.
Arbre à cire, Le *galé* et le *cirier*.
Arbre à corde, Le *bananier*, le *figuier*, le *mûrier*.
Arbre à en-ivrer, Le *galéga*, le *phyllanthe*, l'*érythrin* (3), et le *tithymale* (4).
Arbre à franges, Le *chionanthe*.
Arbre à l'ail, Le *cassier* (5) ou *canéficier*, le *sébestier* et le *cerdan* (6).
Arbre à lait, Les *euphorbes*, les *apocyns*, les *asclépias* (7), les *argans* (8).
Arbre à la glu, Le houx et le *mancenilier* (9).
Arbre à la gomme, L'eucalypte (10) et le *métrosidéros*.
Arbre à la migraine, Le *prenne*.
Arbre à pain, Le *sagoutier* et l'*artocarpus*.
Arbre à papier, Le *broussonétia* (et non pas la *broussonétie*).
Arbre à sang, Le *millepertuis*.
Arbre à sucre ou à fraise, L'*arbousier*.
Arbre à tan, Le *sumac*.

---

(1) Il y en a qui écrivent *arèque*.

(2) *Crescentie* n'est pas totérable.

(3) On dit généralement *érythrine*, du latin *erythrina;* ce qui est une anomalie de plus parmi tant d'anomalies ridicules. Les noms d'arbres et d'arbrisseaux étant masculins, la seule véritable orthographe de ce mot est *erythrin*. Je trouve qu'il serait mieux aussi de dire en latin *erythrinium*, par analogie avec *érythronium*, autre nom de plante.

(4) Pourquoi pas *tithymal ?* Je le préférerais, si je pouvais me résoudre à dire au pluriel *tithymaux*.

(5) On dit plus souvent *casse;* mais selon moi ce nom ne peut convenir qu'à la *casse du commerce*, c'est à dire, à la pulpe contenue dans les gousses longues et *ligneuses* du *cassier*, la quelle est d'un grand usage en médecine, et qui se vend sous le nom de *casse en bâton*, quand elle est encore en gousse. *La casse est laxative. De la casse du Levant. Prendre de la casse en bol ou dans du petit-lait*. Surtout il est absurde d'appeler *casse* le genre entier au quel appartient le *cassier*. Le seul nom convenable est *cassia*. Ainsi l'on dira : Le *cassier*, le *séné*, sont des espèces du genre *cassia*, des espèces de *cassias*.

(6) Comment peut-on dire au masculin le *cerdane ?*

(7) Les dictionnaires admettent *asclépias* et *asclépiade*. Le premier y est masculin, le second y est féminin. Mais quoi de plus blâmable que cette multiplicité de terminaisons et de genres pour le même mot? On ne cesse de répéter que deux mots parfaitement synonymes, dans la langue, seraient un défaut, et l'on consacre de telles discordances !

(8) Pourquoi pas *arganes* comme *cerdanes ?*

(9) On écrit ordinairement *mancenillier*, avec deux *l* et deux *i*, en sorte que le lecteur ne sait comment prononcer ce mot. Qu'on m'en explique la raison. J'ose écrire *mancenilier, sapotilier*, etc., par la même analogie qu'on écrit *gatilier*. Quand l'*étymologie* ne s'y oppose pas, la *prononciation* est encore le meilleur guide en fait d'orthographe.

(10) Masculin dans quelques dictionnaires, *eucalypte* est employé comme féminin par le plus grand nombre, ce qui est très-irrégulier. Nous préférerions *eucalyptus*. En général, on ferait bien de conserver aux noms d'arbres leur terminaison latine, quand cette terminaison ne peut disparaître entièrement et qu'elle doit être remplacée en français par l'*e* muet qui est le signe distinctif du féminin. *Métrosidéros* vaut mieux sûrement que *métrosidère*, et les romantiques ont bien leur raison pour écrire *Homérus*, *Virgilius*, etc., plutôt qu'*Homère*, *Virgile*, etc.

Arbre à thé, Le *symploc* (11).
Arbre au coton, Le *fromager*.
Arbre au mastic, Le *lentisque* (12).
Arbre au poivre, Le *gatilier* (13) ou *vitex* et le *schinus*.
Arbre au raisin, Le *staphylier* ou *staphylin*.
Arbre aux anémones, Le *calycanthe* ou *calycanthus*.
Arbre au vermillon, Le *chêne aux kermès*.
Arbre aux boutons, Le *céphalanthe*, le *conocarpe*, et le *gaînier*.
Arbre aux grives, Le *sorbier*.
Arbre aux œufs, Le *prunier*.
Arbre aux pois, Le *robinier*.
Arbre aux quarante écus, Le *ginkgo* (14).
Arbre aux savonnettes, Le *savonnier*.
Arbre aux tulipes, Le *tulipier*.
Arbre aveuglant, L'*excœcaria*
Arbre d'amour, Le *gaînier*.
Arbre d'argent, Le *chalef* et le *protée*.
Arbre de corail, L'*arbousier*, l'*érythrin*, et le *condori*.
Arbre d'encens (15), Le *baumier*, le *pin de Virginie*.
Arbre de Judée, Le *gaînier d'Europe*.
Arbre de mai ou de Saint-Jean, Le *panax*.
Arbre de mille ans, Le *baobab* ou *adansonia*.
Arbre de neige, L'*amélancher* et le *viorne* (16).
Arbre d'or, Le *mûrier blanc* et le *rhododendron*.
Arbre de paradis, Le *chalef*.
Arbre de Rosny, L'*orme*.
Arbre de Sainte-Lucie, Le *mahaleb*.
Arbre de soie, L'*acacia* et l'*asclépias*.
Arbre de vie, Le *thuya*.
Arbre du Brésil, Le *césalpina* (et non pas *cæsalpinie*) et le *campêche*.
Arbre du castor, Le *magnolier glauque*.
Arbre du ciel, L'*aylante* et le *ginkgo*.
Arbre du dragon et arbre de fer, Le *dragonnier*.
Arbre du vernis (17), Le *sumac*.
Arbre géant, Le *méléze*.
Arbre immortel, L'*endrac*, l'*érythrin*, et le *cèdre*.
Arbre impudique, Le *couratari*, le *clitore*, le *vacoo*, et le *pandanus*.
Arbre poison, Le *mancenilier*, le *sumac*, l'*antiar* (18), et le *toxicodendron*.
Arbre puant, L'*anagyris* (19), le *fétidier*.
Arbre sage, Le *mûrier noir*.
Arbre triste, Le *bouleau*, le *saule*, le *nyctanthe*.
Barbe-de-bouc, Le *salsifis sauvage* et la *clavaire coralloïde*.
Barbe-de-capucin, La *nigelle de Damas*, les *usnées*, et la *chicorée sauvage*, qui, renfermée dans un tonneau rempli de terre, pousse des jets allongés et blancs qu'on mange en salade.
Barbe-de-chèvre, La *spirée*.
Barbe-de-dieu ou barbon, l'*andropogon*.
Barbe-de-jupiter, La *joubarbe*, le *fustet*, l'*anthylide argentée*.
Barbe-de-moine, La *cuscute*.
Barbe-de-renard, L'*astragale adragant*.
Barbe-de-vieillard, Le *géropogon*.
Barbe-espagnole, La *caragate* ou *tillandsie*.
Barbeau jaune, Les *centaurées à fleurs d'or*.
Barbeau musqué, La *centaurée musquée*.
Bec-de-cigogne ou bec-de-grue, Le *géranium*.
Bois à aiguilles, Les arbres résineux.
Bois à balai, Le *boulcau*, la *bruyère*, le *cornouiller*, le *genêt*, etc.
Bois à baguette, Le *sébestier*.
Bois à boutons, Le *céphalanthe*.
Bois à cassave, L'*aralia*.
Bois à cochon, Le *gomart*, l'*iciquier*, et l'*hedwigia*.
Bois à coton, Le *peuplier de Virginie*, et autres arbres dont la graine est surmontée d'une aigrette cotonneuse.
Bois à dartres, La *danaïde* et le *millepertuis*.
Bois à en-ivrer, Les plantes lactescentes, telles que le *tithymale*, le *phyllanthe*, et le *galéga soyeux*.
Bois à feuilles, Les arbres dont les feuilles tombent et se renouvèlent tous les ans.

---

(11) Tout le monde écrit *symploque*. Alors pourquoi pas *sumaque* ? Ce serait tout aussi classique.

(12) J'écris *lentisque* comme *obélisque*, *ménisque*, au lieu de *lentisc*, à cause du peu d'affinité des sons *s* et *k*, incapables de subsister ensemble dans la même syllabe.

(13) Je ne sais pourquoi l'Académie et quelques autres écrivent *gattilier*, avec deux *t*. Boiste n'admet qu'un *t*, et il a cette fois raison.

(14) Ce mot n'a pas la physionomie française. Mais quelle est la nation où l'on ne trouve pas d'étrangers ?

(15) Nous préférerions *arbre à l'encens*.

(16) *Viorne* est, je le sais, du féminin dans les dictionnaires. Mais à quoi bon cette exception? Le masculin ne me choque nullement dans ce mot.

(17) Nous préférerions *arbres au vernis*.

(18) Qu'on me dise pourquoi l'on écrit de préférence *antiare*, tout en faisant ce nom masculin.

(19) On dit aussi *anagyre*, quoique rien n'empêche de dire plus régulièrement *anagyr*. L'Académie n'admet qu'*anagyris*, et elle a raison.

Bois à flambeau, Les arbres résineux.
Bois amande, Le *laurier pichurin* (20), et le *maryl* ou *cique*.
Bois à caleçons, Le *bauhinia*.
Bois amer ou d'absinthe, Le *cassia*.
Bois à pians, Le *mûrier*, le *fagarier*.
Bois à poudre, Le *nerprun*.
Bois arada, L'*iciquier*.
Bois bénit, Le *buis*.
Bois blanc, Le *bouleau*, le *peuplier*, le *tremble*, le *saule*, l'*aubier*, le *tilleul*, le *syringa*.
Bois cabri *et* cabril, L'*égyphyle* (21), le *fagarier*.
Bois caca, Le *câprier ferrugineux*.
Bois capitaine, Le *mourcilier*.
Bois quarré, Le *fusain*.
Bois couleuvre, L'*ophioxylon* (22), le *nerprun ferrugineux*, et le *vomiquier*.
Bois d'acajou, Le *cédréal* (23) et le *switénia*.
Bois d'Agra, un bois odorant dont les Chinois font de jolis meubles.
Bois d'aigle, L'*excœcaria*.
Bois d'amaranthe, Le *mahogon* et le *switénia*.
Bois d'amourette, L'*acacia mimosa*.
Bois d'anis ou *anis étoilé*, Le *badian* (24), l'*avocatier*.
Bois d'anisette, Le *poivrier*.
Bois d'arc, Le *cytise des Alpes*.
Bois de cannelle, Le *cannelier*, le *cabril*.
Bois de chambre, L'*agave*.
Bois de chandelles, Le *balsamier*, le *dragonnier*, et l'*érythalis* (25).
Bois de chêne, Les *bignones*.
Bois de citron, Le *citronnier*, le *balsamier*, etc.
Bois de crocodile, Le *clutéla musqué*.
Bois de cuir, Le *dircé* ou *dirca*.
Bois d'ébène, Le *plaquemînier*, et l'*ébénier*.
Bois de fer, Le *sidéroxyle*, le *robinier*, etc.
Bois de fièvre, Les *quinquinas*, les *millepertuis*.
Bois de frêne, La *bignone*.
Bois de garou, Le *lauréola*.
Bois d'Inde, Le *myrte*, et le *campêche*.
Bois de lessive, Le *cytise*.
Bois dentelle, Le *laget* ou *lagetto*. (Laget est plus français.)
Bois de mai, L'*aubépin*. (Nous voudrions que le nom féminin *aubépine* fût réservé au fruit de cet arbre qui jusqu'à ce jour est resté anonyme. *Cueillir des aubépines*.)
Bois de Perpignan, Le *micocoulier*. (S'il faut écrire *mancenillier*, avec deux *i* et deux *l*, je ne vois pas pourquoi l'on n'écrirait pas de même *micocouillier*.)
Bois de reinette, Le *dodonéa*.
Bois de Rhodes, Un *balsamier*, un *sébestier*, et deux espèces de *liseron*.
Bois doux, celui qui a peu de fils ou de nœuds.
Bois dur, Le *charme du Canada* et les arbres dont le bois est ferme et serré.
Bois gentil, Le *lauréol*, et les *thymélées*.
Bois immortel, L'*érythrin corail*.
Bois imparfait, L'*aubier*.
Bois Isabelle, Le *laurier rouge*, le *myrte à feuilles rondes*.
Bois jaune, Le *tulipier*, le *sumac*, le *broussonétier*, etc.
Bois Jean, L'*ajonc*.
Bois laiteux, Les *euphorbes*, le *mancenilier*. (On a dit *manchenilier*, et je trouve aussi cela plus sonore.)
Bois major, L'*érythroxyle aréolé*.
Bois néphrétique, Le *bouleau*. On le dit aussi d'un bois jaunâtre, compacte, pesant, d'une saveur amère et un peu âcre, produit par on ne sait quel arbre.
Bois puant, L'*anagyris*.
Bois punais, Le *cornouiller*.
Bois satiné, Le *prunier* et le *férolier*.
Bonnet-à-prêtre, Le *fusain*.
Bourse ou boursette, La *mâche*.
Bourse-à-pasteur, Le *thlaspi*.
Casse-lunette, Le *bluet*.
Casse-pierre, Le *bacil*, qu'on nomme aussi *christe-marine*, *fenouil marin*, *salicorne ligneuse*, etc. (Au lieu de *bacil*, l'Académie écrit *bacile*, et les autres *bacille*, tout en laissant ce nom masculin. *Bacille* masculin! Cela est absurde. Du latin *bacillus*, petit bâton; parce que cette plante offre des rameaux nouveaux, dépourvus de feuilles et semblables à de petits bâtons.

---

(20) Les botanistes écrivent *pichurim*, quoiqu'ils appèlent *pichurine* le fruit de cette espèce de laurier. Ils écrivent aussi *maryle*, qu'ils font tantôt masculin, tantôt féminin. Je voudrais qu'on dît *ciq*, au lieu de *cique*, par la même analogie qu'on dit *coq* au lieu de *coque*. Nous aurions ainsi deux substantifs qui *s'en iraient* en montrant le *q*.

(21) Il va sans dire que les dictionnaristes écrivent *ægyphile*, et qu'ils le font indistinctement du masculin ou du féminin, bien que l'*égyphyle* soit un arbrisseau.

(22) Le même, je présume, que l'*ophiose* des botanistes.

(23) Il y en a qui écrivent *cédrelle* et *switénie*. O classiques!

(24) On dit plus souvent *badiane*, mot qui n'est véritablement appliquable qu'au fruit de cet arbre.

(25) Les uns disent *érythale*, les autres *érythalide*. Au quel entendre? *Érythale* vaut mieux qu'*érythalide*, forme essentiellement féminine. Je bornerai là ces observations, qui me mèneraît trop loin. Qu'il me suffise de dire que je réformerai l'orthographe des mots, partout où je le jugerai convenable.

Casse-pot, Le *cestreau.*
Cœur de bœuf, Le *corossolier.*
Corne-de-cerf, Le *coronope.*
Cran, Le *raifort sauvage.*
Dent-de-lion, Le *léontodon taraxacum* ou *pissenlit.*
Dompte-venin, Espèce d'*asclépias.*
Écuelle d'eau, L'*hydrocotyle.*
Épine ardente, Une espèce de *néflier.*
Épine blanche, L'*aubépine.*
Étrangle chien, L'*aspérule* et la *cynanche.*
Fayard, Le *hêtre.*
Feuille grasse, L'*orpin.*
Feuille indienne, Le *malabathrum.*
Fève à cochon, La *jusquiame commune.*
Fève à visage, Une espèce de haricot coloré.
Fève de Bengale, Le fruit du *myrobolan citrin.*
Fève de Carthagène, Le fruit du *béjuc.*
Fève de loup, L'hellébore puant. (Ce nom étant dérivé du latin helleborum, je ne comprends pas pourquoi l'on n'écrit pas *helléber*, par la même analogie que de murus on écrit *mur*, et non pas *mure.*)
Fève de Malac, *Acajou à pommes.*
Fève de mer, Le *haricot commun.*
Fève de Saint-Ignace ou fève des jésuites, Le *vomiquier.* (On trouve *vomilier* et *vomiguier*, orthographe tout à fait classique.
Fève de Tonka, La graine d'un arbre de la Guiane, nommée *camarou.* On l'emploie pour donner au tabac une odeur agréable. Les sauvages en font des colliers.
Fève de trèfle ou de terre, Le fruit du *bois puant.*
Fève de senteur, Le *lupin de Sicile.*
Fève douce, Le fruit du *tamarin.*
Fève du diable, La graine du *câprier.*
Fève épaisse, L'*orpin.*
Fève lovine, Le *lupin blanc.*
Fève marine, Le *cotyle* et l'*acacia.*
Fève tête-de-nègre, Les semences du *dolic.*
Fleur changeante, La *ketmie de l'Inde*, ainsi nommée à cause de la promptitude avec la quelle ses grandes fleurs passent du blanc au rouge, puis au jaune sale ou au rose en se fanant.
Fleur d'amour, L'*amarante*, l'*ancolie*, la *dauphinelle sauvage.* Celle-ci est ainsi nommée parce qu'on l'offrait jadis dans les campagnes aux jeunes filles qu'on prenait pour épouses.
Fleur d'Arménie, L'œillet de poète.
Fleur de carême, Une variété de *renoncule*, qui est très-pâle, et dont la fleur s'épanouit pendant le carême des catholiques.
Fleur de chair, Le *trèfle incarnat*, le *mélampyre des champs*, la *lichnide laciniée*, dont les pétales offrent une couleur rougeâtre plus ou moins forte, un incarnat plus ou moins vif. (Je ne comprends pas mieux pourquoi l'on n'écrit pas *mélampyr*, ce nom étant masculin.)
Fleur de coucou, La *primevère à fleurs jaunes.*
Fleur de crapaud, La *stapélie panachée*, dont les fleurs sont vertes, ridées, parsemées de taches et de lignes rougeâtres.
Fleur d'écrevisse, La fleur du *balisier indien*, dont la corolle présente, avant son entier développement, la forme de pattes d'écrevisse.
Fleur de jalousie, L'*amarante tricolore.*
Fleur de la passion, La *grenadille* ou *passiflore.*
Fleur de muscade, Le *macis*, écorce intérieure de la *noix muscade.*
Fleur de plume, La *valériane grecque*, ainsi nommée à cause des feuilles composées d'une grande quantité de folioles qui garnissent ses touffes terminées par des bouquets de fleurs bleues.
Fleur de sang, La *capucine*, et la *tulipe du Cap.*
Fleur des dames, l'*anémone coquelourde*, l'*hépatique des jardins*, l'*héliotrope du Pérou.*
Fleur du soleil, Le *souci des jardins*, l'*héliotrope couché*, la *belle de jour*, l'*herbe aux verrues*, la *gaude*, la *mauve*, le *lupin blanc*, le *trèfle*, l'*hélianthe.*
Fleur des treilles, Arbuste de la famille des *apocynées*, dont on se sert, dans l'Océanie, pour faire des berceaux et des treilles.
Fleur des veuves, La *scabieuse atropurpurée*, ainsi nommée à cause de la couleur violet noir, plus ou moins foncée, qu'offrent ses fleurs veloutées.
Fleur de tous les mois, Le *souci des jardins*, aux fleurs jaunes et doubles.
Fleur de toute l'année, L'*angrec en corymbes*, le quel fleurit toute l'année.
Fleur du ciel, Le *nostoc* et la *trémelle.*
Fleur écarlate, La *lychnide de Russie*, et le *quamoclit jasmin.*
Fleur impie, La fleur du *dombey éclatant*, la quelle, toujours penchée, ne reçoit point les rayons du soleil.
Fleur joyeuse, L'*acacia de Malabar.*
Fleur miellée, Le *mélianthe pyramidal*, et la *moscatelline printanière.*
Fleur mistèle, Espèce de *talin*, dont la fleur, d'un rouge éclatant, sert, au Pérou, à colorer la mistèle, sorte de liqueur.
Fleur printanière, La *pâquerette annuelle*, la *primevère.*
Fleur satanique, L'*iris de Perse*, dont la fleur, de couleur brunâtre, figure une bouche ouverte entourée d'une barbe noire.
Gueule-de-lion, Le *muflier.*
Herbe à cailler, Le *gaillet.*
Herbe à cinq feuilles, La *potentille.*
Herbe à coton, Les *gnaphales* et les *filages.*
Herbe à cousin, Le *lupulier* et la *conyze.*
Herbe à couteau, Les *laiches*, l'*ivraie*, et autres *graminées.*
Herbe à deux bouts, Le *chiendent.*
Herbe à deux feuilles, L'*ophryde.*
Herbe admirable, La *belle de*

nuit.
Herbe à éternuer L'*achillée.*
Herbe à fève, L'*orpin.*
Herbe à foulon, La *saponaire.*
Herbe à gale, La *morelle.*
Herbe à Gérard, La *podagraire.*
Herbe à jaunir, La *gaude* et la *genestrole.*
Herbe à lait, L'*euphorbe* et le *polygala.*
Herbe à la coupure, La *valériane*, la *millefeuille*, la *consoude*, et autres plantes vulnéraires.
Herbe à la fièvre, La *gratiole* et la *petite centaurée.*
Herbe à l'âne, L'*onagre*, la *bugrane*, et les *chardons.*
Herbe à la ouate, Les *asclépias.*
Herbe à l'araignée, La *phalangère.*
Herbe à la reine ou à l'ambassadeur, Le *tabac.*
Herbe à l'épervier, La *porcelle.*
Herbe à l'esquinancie, L'*aspérule.*
Herbe à loup, L'*aconit.*
Herbe amère, La *tanaisie.*
Herbe à maroquin, Le *sumac* et le *fustet.*
Herbe à pauvre homme, La *gratiole.*
Herbe apollinaire, La *jusquiame.*
Herbe argentée, La *potentille.*
Herbe à Robert, Le *géranium.*
Herbe à rubans, Le *roseau panaché.*
Herbe à sept têtes ou à sept tiges, La *statice.*
Herbe à tous maux, Le *tabac* et la *lysimaque.*
Herbe au bon Dieu, Le *médicinier.*
Herbe au cancer, La *dentelaire.*
Herbe au cerf, L'*atamanthe* et la *dryade.*
Herbe au citron, La *mélisse* et l'*armoise.*
Herbe au chat, La *germandrée* et la *cataire.*
Herbe au cocher, La *millefeuille.*
Herbe au coq, La *tanaisie* et la *cocrête jaune.*
Herbe au taureau, L'*orobanche.*
Herbe au verre, La *soude.*
Herbe aux abeilles, L'*ulmaire.*
Herbe aux charpentiers, Le *vélar* et la *millefeuille.*
Herbe aux chantres, Le *vélar.*
Herbe aux cuillers, le *cochléaria.*
Herbe aux curedents, La *visnage*, ainsi nommée parce que les Espagnols et les Orientaux se nettoient les dents avec les rayons détachés des ombelles de cette plante.
Herbe aux cors, La *joubarbe* et l'*orpin.*
Herbe aux écus, La *nummulaire.*
Herbe aux gueux, La *clématide.*
Herbe aux grenouilles, La *riccie.*
Herbe aux hémorroïdes, La *ficaire.*
Herbe aux ladres, La *véronique.*
Herbe aux mamelles, La *lampsane.*
Herbe aux oies, La *potentille.*
Herbe aux perles, Le *grémil*, dont les semences sont blanches et approchent de la figure d'une perle.
Herbe aux patagons, L'*hydrocotyle.*
Herbe aux pous, La *pédiculaire* et la *staphysaigre.*
Herbe aux puces, Le *plantain.*
Herbe aux tourterelles, Le *croton.*
Herbe aux verrues, L'*héliotrope.*
Herbe bénédicte ou de Saint-Benoît, La *benoîte.*
Herbe caniculaire, La *jusquiame.*
Herbe chaste, Le *gatilier.*
Herbe d'admiration, La *phlomide.*
Herbe d'amour, L'*acacia mimosa*, la *sensitive*, le *myosotis*, la *conyse*, les *brizes*, le *réséda*, la *saxifrage.*
Herbe d'arbalète, La *varaire.*
Herbe de bœuf, La *surelle* ou *surette*
Herbe de feu, L'*armoise*, l'*hellébor*, et la *renoncule.*
Herbe de grâce, La *rue.*
Herbe de Guinée, Le *fléol* ou *fléau* géant, qui fournit un fourrage excellent. (Comment peut-on écrire *fléole* et faire ce nom du masculin ?
Herbe de Judée, La *morelle douce amère.*
Herbe de la Trinité, La *pensée* et l'*hépatique.*
Herbe de Médie, La *luzerne.*
Herbe de muraille, La *pariétaire.*
Herbe de musc, La *muscatelline.*
Herbe de Notre-Dame, La *pariétaire.*
Herbe d'or, L'*hélianthème.*
Herbe de vie, L'*aspérule.*
Herbe de St-Albert, Le *vélar.*
Herbe de Saint-Antoine, L'*épilobe.*
Herbe de Saint-Christophe, L'*actée.*
Herbe de St-Étienne, la *circée.*
Herbe de Saint-Félix, La *scrophulaire.*
Herbe de Saint-Fiacre, L'*héliotrope.*
Herbe de Saint-Guillaume, L'*aigremoine.*
Herbe de Saint-Innocent, La *renouée.*
Herbe de Saint-Jacques, Le *senecçon.*
Herbe de Saint-Jean, L'*armoise*, le *tierre terrestre*, et le *millepertuis.*
Herbe de Saint-Julien, La *sarriette.*
Herbe de Saint-Laurent, La *bugle.*
Herbe de St-Lucien, L'*arnique*
Herbe de Saint-Paul, La *primevère.*
Herbe de Saint-Pierre, La *pariétaire* et la *percepierre.*
Herbe de St-Philippe, Le *pastel*
Herbe de Saint-Quirin, La *tussilage.* (Je ne comprendrai jamais pourquoi l'Académie fait tussilage du masculin.)

Herbe de Saint-Roch, L'*inule.*
Herbe de Saint-Zacharie, Le *bluet.*
Herbe de Sainte-Barbe, Le *vélar* et la *roquette.*
Herbe de Sainte-Catherine, La *balsamine.*
Herbe de Ste Claire, La *mâche.*
Herbe de Sainte-Cunégonde, L'*eupatoire.*
Herbe de Sainte-Othilie, La *dauphinelle.*
Herbe de Sainte-Quiterie, La *mercuriale.*
Herbe de Sainte-Rose, La *pivoine.*
Herbe des chanoines, La *mâche.*
Herbe du cardinal, La *consoude.*
Herbe du cœur, La *pulmonaire* et la *menthe.*
Herbe du siège, La *scrophulaire.*
Herbe du vent, L'*anémone coquelourde* et la *phlomide couchée.*
Herbe froide, Le *chiendent.*
Herbe immortelle, La *tanaisie*
Herbe impatiente, La *balsamine.*
Herbe jaune, Le *réséda.*
Herbe maure, Le *réséda*, le *phyteume*, la *morelle.*
Herbe mauvaise, L'*ivraie.*
Herbe militaire, La *grande millefeuille.*
Herbe musquée, La *ketmie.*
Herbe pédiculaire, La *staphysaigre.*
Herbe puante, L'*anagyris*, l'*antemis*, et la *morelle triste.*
Herbe rouge, La *rubéole* et le *mélampyr des champs.*
Herbe royale, L'*aurone.*
Herbe sacrée, La *verveine*, le *tabac*, le *mélissot*, et le *cestreau.*
Herbe Sainte-Marie, La *balsamite*, la *serpentaire*, le *gouet.*
Herbe sans couture, L'*ophioglosse.*
Herbe sardonique, La *renoncule des marais.*
Herbe à la taupe, Le *datura.*
Herbe terrible, La *globulaire turbith* et le *liseron turbith.*
Herbe traînante, La *cuscute.*
Herbe vivante, La *sensitive*, l'*oxalide*, le *sainfoin du Gange* ou *sainfoin oscillant.*
Herbe vulnéraire, L'*inule*, le *thé suisse.*
Langue-d'agneau, Une espèce de *plantain.*
Langue-de-bœuf, La *buglosse*, la *scolopendre*, et la *fistulaire*, espèce de *bolet.*
Langue-de-cerf, La *scolopendre*, et plusieurs *fougères.*
Langue-de-chat, L'*eupatoire.*
Langue-de-cheval, Le *fragon.*
Langue-de-chien, La *cynoglosse officinale*, et quelques autres *borraginées.*
Langue-d'oie, La *grassette.*
Langue-d'oiseau, Le fruit du *frêne*, et la *stellaire holostée.*
Langue-de-passereau, La *stellaire passerine* et la *renouée.*
Langue-de-serpent, L'*ophioglosse vulgaire*, les *clavaires.*
Langue-de-vache, La *grande consoude* et la *scabieuse des champs.*
Mors-du-diable, La *scabieuse des bois.*
Mufle-de-veau, Le *muflier.*
(Le muflier des jardins se nomme encore *gueule-de-lion*, ou *gueule-de-loup*, et *mufleau.*)
Noix d'acajou, L'*anacarde d'Asie et d'Amérique.*
Noix d'arec, Graine de l'*arec*, que les Indoux mêlent avec de la chaux d'huîtres pour l'unir ensuite au bétel et mâcher ce mélange.
Noix de ben, Le légume long du *ben oléifère*, ou ses semences, à trois côtés et à trois ailes.
Noix de coco, L'enveloppe de l'amande des cocotiers, ou la semence coriace du *knépier de la Jamaïque.*
Noix de galle ou *Galle*, Excroissance produite sur le chêne et sur d'autres arbres par la piqûre d'un insecte appelé *cynips.* *La noix de galle sert à teindre en noir et à faire de l'encre.*
Noix des Barbades, Le fruit du *médicinier.*
La noix muscade, ou simplement muscade, Le fruit du *muscadier.*
Noix vomique, la baie globuleuse, à écorce souvent fragile du *vomiquier* ou *strychnos.*
Ognon de loup, Un *potiron.*
Ognon de mer, La *scille marine.*
Ognon de Strasbourg, L'*ail fistuleux.*
Ognon musqué, La jacinthe des environs de Mont-Pellier.
Ognon sauvage, La *jacinthe à toupet.*
Œil-de-bœuf, La *camomille des teinturiers.*
Œil-de-bouc, La *camomille pyréthre* et le *chrysanthème des prés.*
Œil-de-bourrique, Le *dolic.*
Œil-de-chèvre, Une *graminée* très-commune.
Œil-de-chien, Un *plantain.*
Œil-de-christ, Un *aster* (et non pas une *astère.*)
Œil-de-corneille, Un *agaric* noir et vénéneux.
Œil-de-dragon, Le *litchi.*
Œil-de-loup, La *erapaudine.*
Œil-de-perdrix, L'*adonide* et une *scabieuse.*
Œil-de-soleil, La *matricaire.*
Œil-de-vache, Plusieurs *camomilles.*
Œil-du-diable, Une *adonide.*
Oreille-d'abbé, La spathe des *gouets* et le *cotylet.*
Oreille-d'âne, Le *cotylet*, le *nostoc*, la *grande consoude.*
Oreille-de-capucin ou oreille-de-cochon, Plusieurs *trémelles.*
Oreille-de-Diane, Le *cotylet* et le *gouet.*
Oreille-d'homme, L'*asaret* et plusieurs *champignons* parasites.
Oreille-de-Judas, La *pézize* et l'*oreille-d'âne.*
Oreille-de-lièvre, Les *buple-*

vres, l'*agrostemme*, et le *trèfle des champs*. (Comment l'Académie peut-elle écrire *agrostème*, quand ce mot vient du grec *agros*, champ, et *stemma*, couronne: *couronne des champs?* Voilà ce mot ainsi confondu avec ceux qui viennent de noms grecs en *tema*, ce qui est passablement répréhensible. L'Académie ferait tout aussi bien d'écrire *épigrame*, *anagrame*, au lieu d'*épigramme*, *anagramme*. Ce ne serait pas plus classique; et on sait ce que ce mot veut dire.)

Oreille-de-Malchus, Plusieurs *champignons* parasites.

Oreille-de-muraille, Un *myosotis*.

Oreille-d'ours, La *cortuse*, espèce de *primevère*.

Oreille-de-rat, oreille-de-souris, Le *myosotis*, une *éperrière*.

Pas-d'âne, La *tussilage*.

Patte d'anémone, Racine d'anémone. (On ne dit pas patte de renoncule, mais *griffe de renoncule*.)

Patte-d'araignée, La *nigelle*.

Patte-de-lapin, L'*orpin velu*, et le *trèfle rouge*.

Patte-de-lion, L'*alchimille* et le *filage*.

Patte-de-loup, Le *lycope vulgaire*.

Patte-d'oie, Les *chénopodes*.

Patte-d'ours, Un *acanthe*.

Pied-d'alouette, La *dauphinelle*.

Pied-de-lièvre, Le *trèfle des champs* et un *plantain*.

Pied-de-veau, Le *gouet maculé*.

Pied-d'Alexandre, Le *pyrèthre*.

Pied-de-bœuf, Le *bolet des bœufs*.

Pied-de-bouc, L'*angélique sauvage*, le *mélampyr*, etc.

Pied-de-colombe, Le *géranium*.

Pied-de-corneille, Un *plantain*.

Pied-d'oiseau, Un *ornithope*, un *astragale*, et une *clavaire*.

Pied-de-poulain, La *tussilage*.

Pied-de-poule, La *renoncule rampante*, le *laurier blanc*, le *panic*.

Pied-de-lion, L'*alchimille*.

Pois de sept ans, Pois d'Angola, du Congo, les fruits du *cytise de l'Inde*.

Pois vivaces, grecs, de senteur, à bouquets, au lièvre, Les fruits de plusieurs espèces de *gesse*.

Pois cochon, Le fruit du *dolic bulbeux*.

Pois sabra, Le fruit du dolic à forme d'épée. (Celui du *dolic tubéreux* se nomme *patate*.)

Pomme d'acajou, Le fruit de l'*acajou à pommes*.

Pomme d'Adam, La *banane*.

Pomme d'Arménie, L'*abricot*.

Pomme d'Assyrie, Le *citron*.

Pomme baume, Une *momordique*.

Pomme cannelle, Une espèce d'*anone*.

Pomme de chien, La *mandragore*, espèce de *belladone*.

Pomme épineuse, La *stramoine commune*.

Pomme de Jéricho, Une espèce de *morelle*.

Pomme de liane, Le fruit des *passiflores*.

Pomme de merveille, La *momordique balsamine*.

Pomme d'or, Les *oranges*.

Pomme d'amour, La *tomate*.

Pomme de paradis, La *banane*.

Pomme de terre, Une espèce du genre *solanum*.

Queue-de-cheval, La *prêle*.

Queue-de-lion, ou *leonurus*, plante labiée.

Queue-de-pourceau, Le *peucédan*, plante ombellifère.

Queue-de-renard, Le *vulpin*.

Queue-de-souris, La *ranoncule*.

Rave de genêt, L'*orobanche*.

Rave de Saint-Antoine, La *renoncule bulbeuse*.

Rave de terre, Les tubercules de *cyclamen*.

Rave des juifs ou des Parisiens, Le *raifort cultivé*.

Rave du Brésil, L'igname à bulbe.

Rave de cheval, Le cranson rustique.

Ravenelle et ravenaille, Un *raifort* et la *giroflée des murailles*.

Rave sauvage, Un *raifort*, la *raiponce des jardiniers*, le *phyteume* ou *raponcule en épi*.

Tue-chien, le *colchic*.

Vesse-de-loup, mieux, vesse-loup, Le *lycoperdon*, sorte de champignon qui n'est plein que de vent et de poussière.

Pour le poète, pour l'écrivain, pour le romancier surtout, obligé de décrire les lieux où il introduit ses héros, la connaissance des plantes ne suffit pas; il faut encore qu'il sache quelle végétation est propre à chaque climat, à chaque région. C'est pourquoi nous ne pouvions, dans leur intérêt, passer entièrement sous silence un point si essentiel de l'histoire des végétaux. Seulement, comme je suis pressé, ils voudront bien me permettre de profiter à mon tour de l'emprunt que les auteurs de l'*Encyclopédie de la Jeunesse* ont fait à un ouvrage allemand; ignorant peut-être qu'ils avaient sous

la main le magnifique Atlas du colonel ***, dont ils auraient pu tirer le même parti que l'auteur d'outre-Rhin ; avantage que je n'ai pas dans mon exil.

Distribution des Végétaux cultivés dans les plaines et sur les plateaux peu élevés de l'Europe.

« *Région de l'olivier.* Cette région comprend l'Espagne, la Sicile, l'Italie, et la partie occidentale de la Grèce. Au nord, elle est limitée par une ligne qui part de Bayonne, passe par Mont-Mélian, s'élève un peu au nord de l'Adriatique, et se termine dans le voisinage de Constantinople. Le *coton*, l'*oranger*, le *figuier*, le *riz*, le *maïs*, le *froment*, prospèrent dans cette région, et les quatre premiers de ces végétaux (1) ne sauraient être cultivés au delà avec certitude d'une récolte annuelle. L'*oranger* s'arrête au sud des Pyrénées. En France, il se montre aux environs d'Hières. En Italie, il ne dépasse pas les latitudes de 44° 30'. Sur la côte de Gênes et en Grèce, on ne le trouve guère au nord de 40° de latitude.

« *Région de la vigne.* De l'embouchure de la Loire, la limite septentrionale *de cette région* s'élève, en passant un peu au nord de Paris, jusqu'à Bonn et Dresde, où elle atteint son point le plus boréal. De là elle redescend au sud et se termine près de la mer Caspienne, sous le 45e degré de latitude environ.

« La *vigne* supporte assez bien les hivers rigoureux, mais elle ne saurait mûrir ses fruits pendant les étés sans chaleur de l'Europe occidentale. C'est pourquoi, contrairement à la plupart des végétaux cultivés, elle s'avance plus vers le nord, dans l'intérieur du continent, que sur les côtes occidentales de l'Europe. Tous les arbres fruitiers cultivés en Europe réussissent admirablement dans toute l'étendue de cette région. La ligne du *maïs* est à peu près parallèle à celle de la *vigne*, mais elle reste à un degré plus au sud.

« *Région des céréales.* Elle comprend presque toute l'Europe centrale. En effet, la ligne moyenne de ces cultures se trouve en Écosse, sous le 58e degré de latitude. Dans la presqu'île Scandinave, elle passe un peu au nord de Drontheim, sous le 64e, puis elle redescend dans l'est et se termine en Russie sous le 59e environ. Toutes les céréales, le *froment*, le *seigle*, l'*orge*, l'*avoine*, les *pommes de terre*, le *blé sarrasin*, réussissent très-bien dans toute l'étendue de cette région. Dans la partie la plus septentrionale, c'est l'*orge*, l'*avoine*, le *seigle*, le *lin*, et le *chanvre*, qui sont cultivés de préférence.

---

(1) Le texte porte seulement *les quatre premiers végétaux*. C'est une faute énorme, facile à sentir. De telles fautes ne sont que trop communes dans les ouvrages qui en devraient être le plus exempts.

« On plante aussi des arbres fruitiers dans toute cette région, mais leur limite est en général un peu plus méridionale, et dans l'intérieur du continent elle s'abaisse au dessous du 55e degré.

« *Région inculte*, s'étendant de la limite des céréales jusqu'au pôle. On peut la nommer ainsi, car ce n'est que dans les localités spéciales et favorisées que l'*avoine*, l'*orge*, et le *seigle*, peuvent encore réussir. L'*orge* est de toutes les céréales celle qui s'avance le plus vers le nord. On le trouve encore à Elfbaken, village situé sous le 70e degré de latitude, dans la Laponie norwégienne. En Russie il ne dépasse guère le 65e. Au delà de ces limites on ne trouve plus de *céréales*. Les *raves*, les *choux*, les *pois*, l'*oseille*, croissent seuls dans les jardins qui entourent les habitations. »

Distribution des Arbres forestiers dans les plaines et sur les plateaux peu élevés de l'Europe.

« La région la plus méridionale est caractérisée par l'existence d'un grand nombre d'arbres à feuillage toujours vert. Tels sont le *chêne liège*, le *chêne vert*, le *laurier rose*, l'*arbousier*, le *myrte*, le *laurier*, le *pin pignon*, le *pin d'Alep*, le *nopal*, le *palmier nain*, l'*agave*, l'*aloès*, la *bruyère en arbre*, le *genêt d'Espagne*, le *laurier tin*. La ligne qui limite cette région passe sur le versant septentrional des Pyrénées, sous le 44e degré; puis s'élève en Provence, jusqu'à Mont-Mélian, coupe l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique, pour redescendre le long de sa côte orientale, traverser la Grèce, et s'arrêter à Constantinople.

« *Région du châtaignier et du chêne*. Sa limite septentrionale passe au nord du comté de Cornouailles, en Angleterre, coupe la côte française au niveau de Boulogne, et vient se terminer sous le 49e degré aux environs de Carlsruhe. Le *chêne*, le *hêtre*, dominent dans les forêts de cette région.

« *Région du chêne*. Elle s'étend dans les îles Britanniques jusqu'au golfe de Murray, sous le 68e degré; elle s'élève ensuite dans la presqu'île Scandinave, au nord de Drontheim, jusqu'au 66e environ; puis elle s'abaisse, en Suède, en coupant la côte orientale de la presqu'île par le 61e; puis elle traverse le 60e degré au niveau de Pétersbourg, et se termine au 59e, dans le niveau de la Russie d'Europe. L'*orme*, le *tilleul*, le *bouleau*, le *sapin*, et le *hêtre*, caractérisent cette région. Le hêtre ne dépasse pas Edimbourg. Sa limite (1) s'élève ensuite dans la presqu'île Scandinave un peu au nord de Christiania, traverse la Suède au nord du lac Wettern, coupe la côte allemande au niveau de Kœnigsberg, et descend toujours vers le sud, où elle s'arrête près de la mer Caspienne et sous le 43e degré de latitude. Cet arbre est celui de tous dont la limite latitudinale varie le plus.

---

(1) Le texte porte : *L'orme, le tilleul, le bouleau, le sapin et le hêtre caractérisent cette région : ce dernier ne dépasse pas Édimbourg ;* sa limite. » A quoi se rapporte *sa limite ?* à *ce dernier*, ou à *cette région ?* Cette phrase est ainsi très-mal ponctuée.

« *Région du bouleau.* Au nord, elle est bornée par une ligne qui passe par le nord de l'Islande, s'élève en Scandinavie jusqu'à 70°, puis s'abaisse vers l'est et se termine près de l'Obi, au niveau du 67e degré. Le *bouleau nain*, le *mélèze*, le *sapin*, le *pin sylvestre*, habitent cette région. Ce dernier va jusqu'au nord de l'Ecosse, s'arrête en Scandinavie, sous le 70e; mais, dans l'intérieur de la Russie, il ne dépasse pas le 65e. »

Distribution des Végétaux sur les montagnes de l'Europe.

« A mesure qu'on s'élève sur une montagne, la température s'abaisse, et on parcourt une succession de climats analogue à celle qu'on traverserait en partant du pied de la montagne et en s'avançant vers le pôle.

« Ainsi, dans les Apennins, jusqu'à une hauteur de 400 mètres, on trouve les arbres qui dans la plaine caractérisent la région la plus méridionale. La culture de l'*olivier* réussit très-bien jusqu'à 500 mètres. Puis vient la région du *châtaignier* et du *chêne*, qui ombragent toutes les parties comprises entre 400 et 1000 mètres. Là s'arrête aussi la culture de la vigne. La zone suivante, qui se trouve comprise entre 1000 et 1900 mètres, correspond à la région du *hêtre*, qui s'y trouve en compagnie du *pin*, de l'*if*, du *noisetier*, du *framboisier*. La limite des céréales se trouve dans cette zone à 14000 mètres environ. Au dessus de la limite du hêtre on ne trouve plus que des plantes alpines et polaires. Les Apennins n'atteignent pas la ligne des neiges éternelles.

« Sur les Alpes helvétiques, latitude moyenne 46°, la région moyenne est surtout caractérisée sur le versant méridional par la culture de la vigne et la présence du châtaignier, qu'on y trouve jusqu'à la hauteur de 800 mètres environ. Au dessus on trouve des forêts de *hêtres* et de *chênes* qui s'arrêtent vers 1300 mètres sur le versant nord et montent jusqu'à 1500 au sud. La limite des *champs cultivés* se complique d'éléments politiques, de sorte qu'elle n'est plus le résultat d'une simple différence de climat. Ainsi dans les Alpes pennines j'ai trouvé qu'en moyenne elle était de 1398 mètres sur le versant sud, de 1617 sur le versant nord. A cette zone succède celle des *arbres verts* qui, au sud, s'élèvent au dessus de 2000 mètres et ne dépassent pas 1800 sur le versant nord.

« Au dessus des *pins* et des *sapins* on ne trouve plus qu'une espèce d'*aune*, des *saules herbacés*, le *rhodendron*, et la *saxifrage*. La ligne des neiges éternelles se trouve en moyenne à 2665 mètres.

« Dans les Alpes Scandinaves, sous le 60e degré de latitude, les *pins* et les *sapins* s'arrêtent à une élévation de 800 mètres environ, le *bouleau* s'y voit à 1000 mètres. Le *bouleau nain* lui succède jusqu'à la ligne des neiges éternelles, qui se trouve entre 1500 et 1600.

« Sous le 67e de latitude, dans le même pays, les *pins* et les *sapins* s'ar-

rêtent à une élévation moyenne de 320 mètres, le *bouleau* atteint 500, et les *plantes alpines* vont jusqu'aux neiges qui descendent à 1100.

« Au Spitzberg, entre le 77e et le 80e degré de latitude, on ne trouve plus que des *saules*, si humbles, qu'ils se perdent au milieu de touffes de mousses et de plantes herbacées, dont plusieurs habitent aussi les sommets neigeux des Alpes. »

Nous ne devons pas omettre d'indiquer l'époque de l'année à la quelle fleurissent les plantes les plus connues. Il y en a qui ne sont en fleur que pendant la rigueur de l'hiver, et d'autres pendant les chaleurs de l'été.

CALENDRIER DE FLORE,

OU

Époques de la floraison de quelques plantes sous le climat de Paris.

Janvier.

Hellébor noir (*Helleborus niger*).

Février.

Aune (*Alnus viscosa*).
Saule marseau (*Salix capræa*).
Noisetier (*Corylus avellana*).
Bois gentil (*Daphne mezereum*).

Mars.

Anémone hépatique (*Hepatica triloba*).
Buis (*Buxus sempervirens*).
Tuya (*Thuya orientalis*).
If (*Taxus baccata*).
Renoncule ficaire (*Ficaria renunculoïdes*).
Hellébor d'hiver (*Helleborus hiemalis*).
Amandier (*Amygdalus communis*).
Pêcher (*Amygdalus persica*).
Abricotier (*Armeniaca sativa*).
Groseiller à maquereau (*Ribes grossularia*).
Pas-d'âne (*Tussilago farfara*).
Giroflée jaune (*Chieranthus cheiri*).
Primevère (*Primula veris*).
Safran printanier (*Crocus vernus*).

Avril.

Prunier épineux (*Prunus spinosa*).
Tulipe précoce (*Tulipa suaveolens*).
Pissenlit (*Leontodon taraxacum*).
Jacinthe (*Hyacinthus orientalis*).
Ortie blanche (*Lamium album*).
Prunier (*Prunus domestica*).
Petite pervenche (*Vinca minor*).
Frêne (*Fraxinus excelsior*).
Charme (*Carpinus betulus*).
Orme (*Ulmus campestris*).
Impériale (*Fritillaria imperialis*).
Lierre terrestre (*Glechoma hederacea*).
Erables (*Acera*).
Prunier mahaleb (*Prunus mahaleb*).
Poiriers (*piri*).

Mai.

Pommiers (*mali*).
Lilas (*syringa vulgaris*).
Marronnier d'Inde (*Æsculus hippocastanum*).
Cerisier (*Cerasus communis*).
Pivoine (*Pœonia officinalis*).
Coriandre (*Coriandrum sativum*).
Muguet (*Convallaria maialis*).
Bourrache (*Borrago officinalis*).
Fraisier (*Fragaria vesca*).
Argentine (*Potentilla argentea*).
Chêne (*Quercus robur*).
Iris, etc., etc.

Juin.

Sauges (*Salviæ*).
Coquelicot (*Papaver rhœas*).
Ciguë (*Conium maculatum*).
Tilleul (*Tilia europæa*).
Vigne (*Vitis vinifera*).
Nénuphars (*Nymphææ*).
Prunelle (*Prunelle vulgaris*).
Lin (*Linum usitatissimum*).
Cresson de fontaine (*Sysimbrium nasturtium*).

Seigle (*Secale cereale*).
Avoine (*Avena sativa*).
Froment (*Triticum sativum*).
Pied-d'alouette (*Delphinium consolida*).
Bluet (*centaurea cyanus*).
Queue-de-lion (*Leonorus cardiaca*).

Juillet.

Hyssope (*Hyssopus officinalis*).
Menthes (*Menthæ*).
Carotte (*Daucus carotta*).
Œillets (*Dianthi*).
Petite centaurée (*Erythræa centaurium*).
Laitues (*Lactucæ*).
Chicorée sauvage (*Cichorium intybus*).
Verge d'or (*Solidago virga aurea*).
Houblon (*Humulus lupulus*).
Chanvre (*Cannavis sativa*). Etc., etc.

Août.

Parnassie des marais (*Parnassia palustris*).
Balsamine (*Balsamina hortensis*).
Laurier tin (*Viburnum tinus*).
Euphrasie (*Euphrasia lutea*).
Scabieuse (*Scabiosa succisa*).
Gratiole (*Gratiola officinalis*).
Coréopsis.

Septembre.

Lierre (*Hedera helix*).
Amaryllis (*Amaryllis lutea*).
Colchic (*Colchicum autumnale*).
Safran (*Crocus sativus*).
Œillet d'Inde (*Tagetes erecta*).
Cyclamen (*Cyclamen europæum*).

Octobre.

Aster à grandes fleurs (*Aster grandiflorus*).
Topinambour (*Helianthus tuberosus*).
Anthémis à grandes fleurs (*Anthemis grandiflora*).
Chrysanthème (*chrysanthemum indicum*).
Millepertuis de la Chine (*Hypericum chinense*).

Novembre.

Ximénésie (*Ximenesia encelioides*).

Décembre.

Petit houx ou fragon piquant (*Ruscus aculeatus*).
Lopézie (*Lopezia racemosa*).

Voilà, avec ce que renferme déjà la *Méthode du Genre* sur la même matière (pages 280-308), un traité de botanique à peu près complet. Et quel traité? Certainement il ne ressemble en rien à ceux des botanistes de profession, qui commencent par écorcher et disséquer les fleurs à vos yeux, au lieu de vous en montrer d'abord la beauté et l'éclat; en sorte que dès la première ou la seconde leçon le dégoût vous gagne et que vous délaissez bien vite une science qui, au lieu de roses et de parfums, ne vous offre que des lambeaux morts des plantes charmantes que vous aimez, des *embryons* étouffés dans leurs enveloppes, et séparés de leurs *blastèmes ;*

> Mot qui vous fait dresser les oreilles d'horreur,
> Hérisse vos cheveux, et vous tourne le cœur.

Il ne ressemble en rien à ces fouillis de ronces et d'épines, c'est à dire, de solécismes et de barbarismes, qui vous percent et vous déchirent; fouillis inextricables, où ne brille pas la moindre fleur de poésie, où ne pénètre pas le moindre rayon de soleil, où ne coule pas même un filet d'eau claire, propre à étancher votre soif ardente et à laver vos blessures, à déterger vos plaies; en sorte

que vous n'êtes pas sûr si vous sortirez vivant de ce labyrinthe, qu'habitent un grand nombre de minotaures, c'est à dire, de professeurs aux quels Athènes paye annuellement son tribut de jeunes garçons et de jeunes filles.

Avec moi vous n'avez rien de semblable à craindre. Je vous mène, par des sentiers remplis de lumière et de parfums, à travers les champs, les bois, les prairies; j'étale à vos yeux les richesses de la nature; je vous fais admirer leur éclat, leur variété; je vous nomme chaque objet par son nom; je vous indique, comme l'ange Raphael à Tobie, le prix caché des choses que votre ignorance vous fait dédaigner; je vous introduis dans les jardins, dans les parterres, dans les bosquets les plus délicieux; je vous fais reposer au bord des ruisseaux profonds et bleus, à l'ombre des hêtres touffus, sur des lits de mousse, plus doux et plus parfumés que des couches royales; je cueille pour vous les plus beaux fruits, que je vous offre de la meilleure grâce du monde, ainsi que les fleurs les plus suaves, dont je vous apprends à composer des bouquets mystérieux pour la dame de vos pensées; enfin, je vous amuse et je vous instruis; surtout je vous mets dans la voie du bonheur, en vous forçant à me suivre où m'appèle cette voix amie, qui me dit tout bas:

« Oh! viens, viens, sous mon dôme bleu.

« Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphyrs.

« J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours.
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours.

« C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.
Viens, je suis la grande nature;
Je suis l'aïeule, et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses;
Accours, j'en remplirai tes bras;
Je te dirai de douces choses;
Et peut-être tu souriras.

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant, seul dans ton bateau;
Et puis tout bas j'irais le dire
A ta mère dans son tombeau. (Victor Hugo.)

Le bonheur, en effet, n'est que pour ceux qui demeurent étroite-

ment unis à la nature, notre mère commune, si bonne et si prévoyante; qui prodigue à tous d'une main égale *ses dons de reine, ses soins d'esclave;* qui ne connaît point d'injuste préférence; et qui souffre bien, dans son cœur maternel, de voir parmi ses enfants de rapaces vautours qui abusent de leurs forces supérieures, pour dérober lâchement la part de leurs frères.

Mais quelle joie pour elle de voir ses enfants heureux! de pouvoir offrir des tableaux comme celui que l'abbé Gabriel de Rennepont contemple de sa fenêtre, ravi et reconnaissant, et raconte en ces termes à son ami, dans la lettre touchante qu'il lui adresse :

« Le soleil était à son déclin, le ciel d'une grande sérénité, l'air printanier, tiède, et tout embaumé par la haie d'aubépin fleuri, qui, du côté du petit ruisseau, sert de clôture à notre cour. Au dessous du gros poirier qui touche au mur de la grange était assis sur le banc de pierre mon père adoptif, Dagobert, ce brave et loyal soldat que vous aimez tant. Il paraissait pensif. Son front blanchi était baissé sur sa poitrine, et, d'une main distraite, il caressait le vieux Rabat-Joie, qui appuyait sa tête intelligente sur les genoux de son maître. A côté de Dagobert était sa femme, ma bonne mère adoptive, occupée d'un travail de couture, et, auprès d'eux, sur un escabeau, Angèle, la femme d'Agricol, allaitant son dernier né, tandis que la douce Mayeux, tenant l'aîné assis sur ses genoux, lui apprenait à épeler ses lettres dans un alphabet.

» Agricol venait de rentrer des champs; il commençait de dételer ses bœufs, lorsque, frappé sans doute comme moi de ce tableau, il resta un instant immobile à le regarder, la main toujours appuyée au joug sous le quel ployait puissant et soumis le large front de ses deux grands bœufs noirs.

» Je ne puis vous exprimer, mon ami, le calme enchanteur de ce tableau, éclairé par les derniers rayons du soleil, brisés çà et là par le feuillage.

» Que de types divers et touchants! La figure vénérable du soldat, la physionomie si bonne et si tendre de ma mère adoptive, le frais et charmant visage d'Angèle souriant à son petit enfant, la douce mélancolie de la Mayeux, appuyant de temps en temps ses lèvres sur la tête blonde et rieuse du fils aîné d'Agricol, et enfin

lui-même, Agricol, d'une beauté si mâle, où semble se refléter cette âme loyale et valeureuse.

» O mon ami, en contemplant cette réunion d'êtres si bons, si dévoués, si nobles, si aimants et si chers les uns aux autres, retirés dans l'isolement d'une petite métairie de notre pauvre Sologne, mon cœur s'est élevé vers Dieu avec un sentiment de reconnaissance ineffable. Cette paix de la famille, cette soirée si pure, ce parfum des fleurs sauvages et des bois, que la brise apportait, se profond silence, seulement troublé par le bruissement de la petite chute d'eau qui avoisine la métairie, tout cela me faisait monter au cœur de ces *bouffées* de vague et suave attendrissement, que l'on ressent et que l'on n'exprime pas. Vous le savez, mon ami; vous qui, dans vos promenades solitaires, au milieu de vos immenses plaines de bruyères roses entourées de grand bois de sapin, sentez si souvent vos yeux devenir humides, sans pouvoir vous expliquer cette émotion mélancolique et douce.

» . . . . Je ne sais si je vous ai dit, mon ami, que, la veille de sa mort, cette jeune fille au cœur si généreux, à l'esprit si élevé, à l'âme si grande (1), Mlle Adrienne de Cardoville m'avait confié une somme considérable, en me disant avec sa grâce et sa bonté habituelles : « On prétend me ruiner. On le pourra peut-être. Ce que je » vous remets sera au moins à l'abri pour ceux qui souffrent. Don- » nez, donnez beaucoup. Faites le plus d'heureux possible. Je veux » royalement inaugurer mon bonheur. »

» Je ne sais si je vous ai dit qu'après la mort de Mlle de Cardoville, voyant Dagobert et sa femme, ma mère adoptive, réduite à

(1) Je puis certifier que cette magnifique création d'Eugène Sue n'a rien d'idéal, rien d'exagéré, rien d'invraisemblable, et que, pendant près de quatre ans, j'ai eu, comme Agricol, le bonheur (bonheur infini!) de voir, de connaître un type aussi beau et peut-être plus parfait, plus divin, plus céleste encore. O Stella, Stella, si, pour vous revoir un moment, il ne fallait que tout le sang de mon corps, que je serais heureux de le répandre goutte à goutte, au milieu des plus longs supplices, pour obtenir ce moment d'ineffable joie! S'il ne fallait que traverser une mer de feu pour arriver jusqu'à vous, pour vous entendre dire une fois encore de votre voix d'ange : « Monsieur, voici des fleurs, voici des fruits que j'ai cueillis pour vous, » — que je serais heureux de pouvoir acheter au prix de tous les tourments ce seul mot de votre bouche sainte! O malheureux! et je vis encore! après la joie perdue de vous voir, de vous entendre, de vous parler! Comment se fait-il, mon Dieu, que je vive encore!

la misère, la douce Mayeux pouvant vivre à peine d'un salaire insuffisant, Agricol bientôt père, et moi-même, révoqué de mon humble cure pour avoir donné les secours de la religion à un protestant et pour avoir prié sur la tombe d'un malheureux poussé au suicide par le désespoir, me voyant moi-même, en raison de cette interdiction, bientôt sans ressources, car le caractère dont je suis revêtu ne me permet pas d'accepter indifféremment tous les moyens d'existence, je ne sais si je vous ai dit qu'après la mort de Mlle de Cardoville, j'ai cru pouvoir distraire de ce qu'elle m'avait confié, pour être employé en bonnes œuvres, une somme bien minime, dont j'ai acquis cette métairie au nom de Dagobert.

» Oui, mon ami, telle est l'origine de ma *fortune*. Le fermier qui faisait valoir ces quelques arpents de terre a commencé notre éducation agronomique. Notre intelligence, l'étude de quelques bons livres pratiques, l'ont achevée. D'excellent artisan Agricol est devenu excellent cultivateur. Je l'ai imité. J'ai mis avec zèle la main à la charrue sans déroger ; car ce *labeur nourricier est trois fois saint*, et c'est encore servir, glorifier Dieu, que de féconder la terre qu'il a créée. Dagobert, lorsque ses chagrins se sont un peu apaisés, a retrempé sa vigueur à cette vie agreste et salubre. Dans son exil en Sibérie il était déjà presque devenu laboureur. Enfin, ma bonne mère adoptive, l'excellente femme d'Agricol, la Mayeux, se sont partagé les travaux intérieurs, et Dieu a béni cette pauvre petite colonie de gens, hélas ! bien éprouvés par le malheur, qui ont demandé à la solitude et aux rudes travaux des champs une vie paisible, laborieuse, innocente, et l'oubli de grands chagrins.

» Ne croyez pas, mon ami, que notre bonheur nous rende oublieux. Non, non, il ne se passe pas de jour que des noms bien chers à tous nos cœurs ne soient prononcés avec un pieux et tendre respect. Aussi les souvenirs douloureux qu'ils rappèlent, planant sans cesse autour de nous, donnent à notre existence calme et heureuse cette nuance de douce gravité qui vous a frappé.

» Sans doute, mon ami, cette vie, restreinte dans le cercle intime de la famille et ne rayonnant pas au dehors pour le bien-être et l'amélioration de nos frères, est peut-être d'une félicité un peu égoïste. Mais, hélas ! les moyens nous manquent ; et, quoique le pau-

vre trouve toujours une place à notre table frugale et un abri sous notre toit, il nous faut renoncer à toute grande pensée d'action fraternelle. Le modique revenu de notre métairie suffit rigoureusement à nos besoins. » (EUGÈNE SUE.)

Et qu'on ne me blâme pas d'avoir disséminé en plusieurs parties de l'ouvrage les notions relatives à telle ou telle science. Il est bon de présenter ces notions par degrés, à plusieurs reprises, et non toutes à la fois ; il est bon de les couper, de les varier, d'en éloigner ou d'y ramener le lecteur de temps en temps, afin de mieux l'initier.

Passons maintenant à la médecine.

Signes de Médecine.

℞ Prenez.

℔ Livre, 16 onces.

℔ß Demi-livre, ou 8 onces.

4ar Quarteron, 4 onces.

4ar ß Demi-quarteron, 2 onces.

℥ Once, la seizième partie de la livre, ou 8 gros, ou 576 grains.

℥ß Demi-once, 4 gros.

ʒ Gros ou dragme, la huitième partie de l'once, ou 3 scrupules, ou 72 grains.

ʒß Demi-gros.

℈ Scrupule, 24 grains.

℈ß Demi-scrupule, 12 grains.

Gr. Grain, à peu près le poids d'un grain d'orge ordinaire.

Abréviations.

Q.S. Une quantité suffisante.

S.A. Selon ou suivant l'art.

Ana. ou aa. Autant de l'un que de l'autre.

N°. Le nombre de, etc.

B.M. Bain-Marie.

B.V. Bain de vapeur.

Par. Une paire.

P. ou Pug. Une pincée avec les trois doigts.

M. ou Man. Une poignée.

Fasc. Un faisceau, autant que le bras peut en contenir.

Gutt. Une goutte.

Cochl. Une cuillerée à bouche.

Cyath. Plein un verre ordinaire

Exemple d'une Ordonnance de Médecine.

Ordonnance.

℞ Ros. rubr. ℥ j. | aq. Ros. ʒ iv. | Sach. alb. ℔ ij. | Viol. mundat. ℔ß j | Papav. rhea. Lili. aa | Tart. stib. ℈ß | Fol. tamari fasc. | Coquen. in aq comm. Q.S. | Fiat. conserv. S. A.

Les quantités de livres, d'onces, etc., se marquent, comme on le voit, en chiffres romains de finance j, ij, iij, etc.

Explication.

Prenez une once de roses rouges | quatre gros d'eau de rose | deux livres de sucre blanc | une livre et demie de violettes mondées | des coquelicots et du lis blanc autant de l'un que de l'autre | un demi-scrupule de tartre émétique | un faisceau de feuilles de tamarix | faites cuire dans une quantité suffisante d'eau commune | pour faire une conserve selon l'art.

C'est par un tel jargon que beaucoup de médecins tâchent de se rendre inintelligibles., soit pour cacher leur peu de savoir, soit pour imposer le respect dû à une science aussi sublime. La principale science des apothicaires est d'entendre ce jargon.

La *médecine* se définit, L'*art* qui enseigne les moyens de conserver la santé et de traiter les maladies, L'*art* qui a pour but l'étude de l'homme sain et de l'homme malade, la conservation de la santé et la guérison des maladies ; L'*art* de rétablir, de conserver la santé, d'appliquer des remèdes dont l'effet est d'éloigner ou de guérir les maladies. (En latin *medicina*, du grec *médô*, je soigne, je traite.)

La médecine est à la fois un art et une science. Le médecin est artiste, lorsqu'au lit d'un malade il emploie ses connaissances pour combattre le mal qu'il est appelé à traiter. Mais, comme pour exercer ainsi l'art médical, il a fallu préalablement acquérir des notions positives et étendues sur la physique, la chimie, la botanique, etc., qu'il a fallu étudier l'organisme humain dans ses différents modes d'existence, apprécier les divers agents capables d'influer à divers degrés sur la santé, etc., on ne peut pas en médecine séparer l'*art* de la *science*.

L'histoire de la médecine ne remonte guère avec certitude qu'au temps où vivait Hippocrate (351 avant J.-C.), regardé encore aujourd'hui comme le fondateur de la médecine dogmatique. Arétée de Cappadoce la cultiva avec succès (80 après J.-C.), et elle sub-

sista dans cet état jusqu'au temps de Galien, qui se distingua singulièrement dans cette profession (131 après J.-C.), et qui est l'auteur de la classification des humeurs en *sang, pituite, bile*, et *atrabile*.

La médecine ne fit plus guère de progrès jusqu'au milieu du seizième siècle, c'est à dire, jusqu'au temps où le célèbre Harvey, médecin de Charles Ier, enseigna la circulation du sang, découverte précieuse, qui ne manqua pas d'attirer à son auteur, comme toute idée neuve et utile, de nombreuses et cruelles persécutions. O humanité, en sera-t-il toujours ainsi?

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
> Jérusalem ?

Ta cataracte est-elle donc incurable? Regarde. N'as-tu pas de honte d'avoir traité Christophe Colomb de fou et de visionnaire, de l'avoir abreuvé d'outrages et de dégoûts, de lui avoir fait attendre si long-temps quelques misérables bateaux pourris, dont il avait besoin pour la réalisation de son idée gigantesque, et puis de l'avoir fait mourir de misère et de chagrin, en récompense des richesses qu'il t'apportait au retour de sa périlleuse expédition? N'as-tu pas de honte d'avoir traîné Galilée en prison? de n'avoir jamais répondu aux bienfaits de ceux qui t'aimaient, qui te servaient, malgré ta malice odieuse, que par les bûchers, la prison, la mort, les persécutions, les humiliations, les affronts de toutes sortes? tandis que tu ne sais comment faire fête aux plus grossiers charlatans et que tu t'agenouilles bêtement devant de viles idoles de boue, qui la plupart méritent le bagne ou l'échafaud. O race trois fois stupide! — Et sans parler de tant de poètes que tu as poussés au désespoir et à la mort, Fourier, lui, ce Christophe Colomb du nouveau monde social, qui venait te sauver, t'enrichir, te rendre au bonheur, qu'en as-tu fait, Caïn?

De ces génies bienfaisants, que Dieu, dans sa miséricorde infinie, t'envoie pour soulager tes misères, tu n'en as pas exempté un seul de ta rage aveugle. Harvey, comme les autres, a eu sa part d'injures, de sarcasmes, de haines. Tel a été le prix de l'immense service qu'il te rendait en répandant la lumière dans les ténèbres de la médecine, en mettant tes docteurs à même de mieux expliquer la transformation des aliments et l'origine des maladies, en prévenant ainsi une multitude de malheurs. O *race de vipères!* que Jésus-Christ vous qualifiait bien!

La médecine se divise en plusieurs branches, savoir : La *physiologie,* qui traite des phénomènes de la vie et des fonctions des organes ; la *pathologie,* qui traite de la nature, des causes, et des symptômes des maladies ; la *séméiotique* ou *séméiologie,* qui traite des signes indicatifs des maladies et de la santé ; l'*hygiène,* qui traite de la santé et des moyens de la conserver ; enfin, la *thérapeutique,* qui a pour objet la manière de traiter, et de guérir les maladies. L'*anatomie* est étroitement liée à la physiologie. La pathologie se subdivise elle-même en trois parties, savoir : *étiologie* (science des causes), *nosologie* ou *nosographie* (description des maladies), et *symptomatologie* (description des symptômes). La thérapeutique, ou *médecine curative*, comprend la *chirurgie* et la *pharmacie.*

Je déclare qu'il règne dans la science, et jusque dans le dictionnaire de l'Académie, la plus grande confusion sur la valeur de ces divers termes. Au nombre des divisions que je viens de nommer l'Académie semble ranger encore le *diagnostic,* qu'elle définit, *une partie de la médecine.* Si le *diagnostic* était une partie de la médecine, il faudrait dire *diagnostique*, et faire ce nom féminin. Mais le *diagnostic* n'est que *l'art* particulier de reconnaître, de distinguer les maladies à certains signes, à certains symptômes, ou *l'action* même de les reconnaître, de les distinguer ; d'où il suit que ce mot est ainsi parfaitement composé.

On distingue plusieurs sectes de médecins ; et ces sectes tirent leur nom de la doctrine particulière qu'elles professent, ou des noms de leurs chefs. Ainsi il y a des *stahliens*, des *brownistes*, des *iatraleptes* (1), des *pneumatiques*, des *épi-synthétiques*, des *homéopathes*, des *hydropathes*, etc. Les *stahliens* (partisans de la doctrine de *Stahl*) reconnaissent l'influence constante de l'âme sur le corps à l'état de santé ou de maladie, et ne procèdent qu'en suivant attentivement les effets de cette influence sur le corps. Selon les *brownistes,* ou partisans de Brown, — tout agissant sur le corps humain, tout est stimulant ou doué d'une puissance excitative, et il y a dans tous les corps animés un principe correspondant qu'ils appèlent l'*excitabilité.* En conséquence ils placent tous les moyens curatifs dans le plus ou le moins d'*excitation.* Les *iatraleptes* ne voient de salut que dans les frictions huileuses, comme le docteur Sangrado n'en voyait que dans l'eau chaude, comme d'autres n'en voient que dans l'eau froide, etc. Les *pneumatiques,* dont le chef était Athénée,

(1) Du grec *iatreuô*, je guéris, *aléiphô*, je frotte.

faisaient consister la santé et la maladie dans les divers rapports du *pneuma* (1) avec les autres principes élémentaires. Les *épi-synthétiques* voulaient concilier toutes les méthodes. Les *homéopathes* (2), qui ont pour chef le célèbre Hahnemann, se fondent sur ce que *tout vrai remède doit susciter dans un homme jouissant de la santé une maladie analogue à celle qu'il peut guérir.* D'après ce principe, ils prennent une substance propre à produire la même maladie qu'il s'agit de guérir. Il atténuent ensuite cette substance par une suite de mélanges, et composent ainsi un médicament de la plus grande efficacité, qu'ils n'administrent qu'à doses presque insensibles. A Vienne, où l'homéopathie est en grande vogue, ainsi que dans toute l'Allemagne et même en Belgique, j'ai été témoin de cures vraiment extraordinaires. Pour n'en citer qu'une, je vous dirai qu'un jeune homme de ma connaissance, menacé de perdre la vue, et déjà abandonné de tous les médecins, a été radicalement guéri en très-peu de jours par les procédés homéopathiques. Certes, je ne suis pas crédule; mais, après les choses merveilleuses que j'ai vues ou que j'entends raconter chaque jour, dans un pays où il n'y a plus guère que des médecins homéopathes, il est bien permis de se demander pourquoi l'Académie royale de médecine a traité cette précieuse méthode sur le même pied que le magnétisme.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Jérusalem?

L'homéopathie proscrit toutes les boissons alcooliques; ce qui, je le conçois, ne fait pas le compte de nos négociants en vin de Champagne et de Bordeaux. Le commerce passe avant la santé. Comme les Anglais l'ont si bien prouvé à l'égard des Chinois. Les mêmes difficultés n'existaient pas pour l'Allemagne, pays peu riche en spiritueux, il faut bien le dire; en sorte que l'homéopathie a pu y faire de rapides progrès. Ceux qui sont soumis au régime homéopathique ne boivent que de l'eau claire; ce qui leur semble bien parfois un peu insipide. J'ai eu le plaisir de voir quelquefois une très-jeune et très-belle demoiselle qui se plaignit un jour vivement des grands verres d'eau qu'on lui faisait boire, même sans qu'elle eût soif.

---

(1) Mot grec qui signifie *souffle, air.* Les stoïciens nommaient ainsi un prétendu *principe spirituel* qu'ils regardaient comme un élément différent de l'eau, de l'air, de la terre, et du feu, seuls éléments admis à cette époque.

(2) Du grec *homoios*, semblable, et *pathos*, affection.

Je m'efforçai de la consoler en ces termes :

*A Mademoiselle la Comtesse Pauline de K***.*

Ah ! ne vous plaignez pas de votre médecin,
Ni de l'eau dont il vous arrose :
On ne peut vous traiter, fleur du parterre humain,
Qu'ainsi que l'on traite une rose. (*Fleurs du Danube.*)

A l'égard des Français, ils ont, ma foi ! bien raison de ne pas renoncer à leurs bons vins, à leurs bonnes liqueurs, pour partager la boisson des ânes et des chevaux. Bien vivre vaut mieux que vivre long-temps. *Courte et bonne*, c'est la devise des Français, bien dignes en cela de toutes les faveurs que Dieu leur accorde. Tels sont, je crois, les homéopathes, que j'abandonne pour le moment à leur destinée, sauf à les rejoindre plus tard. Les *hydropathes* (1), comme leur nom l'indique, ne connaissent que l'eau, ne voient que l'eau, et, faisant de l'eau votre élément naturel, ne visent à rien moins qu'à vous transformer en poissons et autres animaux aquatiques.

Toutes ces doctrines se fondent sur cinq systèmes, en sorte que tous les médecins peuvent être rangés dans les cinq classes suivantes : *hippocratistes*, *physiologistes*, *contre-stimulistes*, *homéopathes*, et *éclectiques*.

Nul ne peut exercer en France la profession de *médecin*, de *chirurgien*, ou d'*officier de santé*, sans avoir été préalablement *examiné* et *reçu*, conformément à une loi rendue en 1803. Cette loi reconnaît des *officiers de santé* (degré inférieur) et des *docteurs en médecine* ou *en chirurgie* (degré supérieur). L'instruction médicale se donne dans les *facultés* et les *écoles de médecine*. Il y a en France trois Facultés de médecine, celle de *Mont-Pellier*, celle de *Paris*, celle de *Strasbourg*. Il y a dix-huit écoles secondaires de médecine, établies à Amiens, Arras, Angers, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Grenoble, Lyon, Marseille, Nancy, Nantes, Poitiers. Rennes, Reims, Rouen, et Toulouse.

Avant la révolution, les quatre facultés, qui formaient ce que l'on appelait l'*Université*, étaient la *médecine*, la *théologie*, le *droit*, et les *arts*. Ceux-ci comprenaient les humanités et la philosophie.

MÉDECIN. *Médecins méthodiques*, Médecins qui s'attachaient exactement à la méthode prescrite par les règles de la médecine, par opposition à *Médecins empiriques*, Ceux qui ne s'attachaient qu'à l'expérience. *Bon, excellent, grand, savant, jeune, vieux médecin. Appeler le médecin. Être entre les mains des médecins. Être abandonné, être condamné des méde-*

MÉDECINE. *Étudier en médecine. Docteur, étudiant en médecine. La faculté, les écoles de médecine. Des livres, des thèses de médecine. Faire, pratiquer, exercer la médecine.*

— Système médical. *La médecine d'Hippocrate, de Brown. La médecine des Arabes.*

Médecine agissante, Celle qui emploie des remèdes énergiques et plus

(1) Du grec *hudor*, eau, et *pathos*.

cins. Quand on a quarante ans il faut être son médecin soi-même. L'étude de la botanique est nécessaire à un médecin. Un médecin doit être botaniste et anatomiste. Le docteur un tel est aussi bon chirurgien que bon médecin. On dit quelquefois *docteur médecin.*

Médecin ou *chirurgien oculiste*, Celui qui fait profession de connaître les différentes maladies de l'œil et de les traiter.

Médecin clinique, Médecin qui visite les malades, par opposition à Ceux que l'on consulte et à Ceux qui écrivent. Cette dénomination n'est plus guère usitée.

Prov., *La robe ne fait pas le médecin*, Le titre ne suppose pas toujours la science.

Prov. et fig., *Médecin d'eau douce*, Médecin peu habile, ou qui n'ordonne que des remèdes communs et sans efficacité.

Prov. et fig., *Médecin, guéris-toi toi-même*, se dit à un homme qui se mêle de donner des conseils, et qui aurait besoin d'en recevoir. Prov. et fig., *Après la mort le médecin*, se dit d'un secours qui vient lorsqu'on n'est plus en état d'en profiter.

MÉDECIN, fig., Ce qui est propre à rendre ou à conserver la santé. *Le régime et l'exercice sont d'excellents médecins.*

MÉDECIN, s'emploie aussi, figurément, en parlant des afflictions, des maladies morales. *En certains cas le médecin de l'âme est plus nécessaire que le médecin du corps. La résignation, la patience, et la sobriété, sont d'habiles médecins. Le temps est, dit-on, un grand médecin ; oui, il guérit le mal ou l'emporte avec nous.*

Les deux plus grands médecins sont le sommeil et la mort.

Il ne faut pas prendre la médecine en ou moins nombreux ; par opposition à *Médecine expectante*, Celle qui laisse faire beaucoup à la nature, et qui emploie des moyens peu actifs.

Médecine clinique, Celle qui se pratique auprès du lit des malades.

Médecine mentale, Celle qui s'occupe des maladies de l'esprit.

Médecine légale, Science de la médecine appliquée à différentes questions de droit pour les éclaircir et en faciliter la solution. *Traité de médecine légale.*

Médecine vétérinaire, Celle qui a pour objet la santé des animaux domestiques, et en particulier celle des chevaux. On la nomme aussi *hippiatrique* (du grec *hippos*, cheval, et *iatrike*, médecine).

MÉDECINE. Remède, sous forme liquide ou solide, qu'on prend pour se purger. Il n'a de pluriel qu'en ce sens. *Forte médecine. Médecine légère, noire. Ordonner une médecine. Prendre une médecine. Cette médecine a bien opéré.*

Médecine en lavage, Étendue dans beaucoup d'eau. *Médecine douce*, préparée de manière qu'elle opère doucement. Fam., *Médecine de cheval, médecine comme pour un cheval*, Médecine trop forte. *Médecine universelle*, Médicament au quel on attribue la vertu de guérir toutes sortes de maladies. *Il croit avoir trouvé une médecine universelle, la médecine universelle.* On dit aussi et plus souvent *panacée.* Il se vante d'avoir trouvé la *panacée.*

Cela sent la médecine, se dit des choses qui ont un goût de drogue. Fig. et fam., *Avaler la médecine*, Prendre son parti, se résigner malgré ses dégoûts. *Il lui fallut avaler la médecine.* On dit à peu près dans le même sens, *Avaler le calice, avaler le morceau, avaler la pilule.*—Prov. et fig., *plusieurs verres*, Il faut faire sur le champ et d'un seul coup une chose désagréable dont on ne peut se dispenser.

La *médecine* est un art purement conjectural.

Hélas! ni les *médecins* ni la *médecine* n'ont pu la sauver, elle, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, et qu'elle fût belle au point que sa vue seule devait exciter le désir de la sauver à tout prix.

Comme la religion, la *médecine* a grand besoin de la foi.

La *médecine* nous fait mourir plus long-temps. (PLUTARQUE.)

Quand la fièvre attaque notre machine, le corps humain est un champ clos où la nature et le mal sont aux prises.

Lors survient un aveugle appelé *médecin*.
Tout au travers il frappe à l'aventure.
S'il attrappe le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la nature. (*Anonyme.*)

L'historien Isidore assure que les Romains furent long-temps sans vouloir admettre parmi eux aucun *médecin*, depuis qu'un certain *médecin* grec, nommé Archagatos, y avait porté, avec la *médecine*, la douleur, la désolation, et la mort. Cet Archagatos, à la fois chirurgien et *médecin*, se déterminait si aisément à couper les bras et les jambes de ses malades, ses *médecines* étaient si fortes et purgeaient si violemment, que le peuple romain, sans considérer ni la bonne intention du médecin, ni les raisons qu'il pouvait avoir d'agir comme il faisait, furieux seulement de ce que quelques citoyens avaient été victimes des ordonnances de ce terrible *médecin*, le lapida jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Rome fut après cela quelque temps sans *médecins*, et l'on ne s'aperçut pas qu'on en mourût davantage. (*Anonyme.*)

Dans le temps que chaque corps de métier faisait faire des prières d'actions de grâces, en diverses églises de Paris, au sujet du rétablissement de la santé de Louis XIV, Benserade, dans un éloge de ce prince qu'il prononça à l'Académie, dit : « Le marchand quitte son négoce pour aller au pied des autels; l'artisan quitte son ouvrage; le *médecin* quitte son malade, et le malade ne s'en trouve que mieux. »

Amelot de la Houssaye rapporte dans ses Mémoires historiques un fait assez difficile à croire; c'est que le médecin de Louis XIII, nommé Bouvard, fit prendre à ce prince, dans l'espace d'une année, deux cent quinze *médecines*, deux cent douze lavements, et le fit saigner quarante-sept fois. Si la chose est ainsi, Louis XIII pensait bien différemment de Charlemagne, qui ne voulut point de *médecin* à sa cour, et qui mourut à soixante-onze ans sans le secours de la *médecine*.

LE MÉDECIN DE LOUIS XI.

— Hé! sire, s'écria tout à coup Jacques Coictier, qu'est devenue la pointe aiguë de la maladie pour la quelle votre majesté m'avait fait mander ?

— Oh ! dit le roi, vraiment je souffre beaucoup, mon compère. J'ai l'oreille sibilante (1), et des râteaux de feu qui me râclent la poitrine.

Coictier prit la main du roi, et se mit à lui tâter le pouls avec une mine capable.

— Regardez, Coppenole, disait Rym à voix basse. Le voilà entre Coictier et Tristan. C'est là toute sa cour. Un *médecin* pour lui, un bourreau pour les autres.

En tâtant le pouls du roi, Coictier prenait un air de plus en plus alarmé. Louis XI le regardait avec quelque anxiété. Coictier se rembrunissait à vue d'œil. Le brave homme n'avait d'autre métairie que la mauvaise santé du roi, il l'exploitait de son mieux.

— Oh ! oh ! murmura-t-il enfin ; ceci est grave, en effet.

— N'est-ce pas? dit le roi inquiet.

— *Pulsus creber, anhelans, crepitans, irregularis* (2), continua le *médecin*.

— Pasque-Dieu !

— Avant trois jours ceci peut emporter son homme.

— Notre-Dame! s'écria le roi. Et le remède, compère?

— J'y songe, sire.

Il fit tirer la langue à Louis XI, hocha la tête, fit la grimace, et tout au milieu de ses simagrées :

— Pardieu! sire, dit-il tout à coup, il faut que je vous conte qu'il y a une recette des régales vacante, et que j'ai un neveu.

— Je donne ma recette à ton neveu, compère Jacques, répondit le roi ; mais tire-moi ce feu de la poitrine.

— Puisque Votre Majesté est si clémente, reprit le *médecin*, elle ne refusera pas de m'aider un peu en la bâtisse de ma maison rue Saint-André des Arcs.

— Heuh! dit le roi.

---

(1) Du latin *sibilare*, siffler.
(2) *Pouls fréquent, précipité, dur, déréglé.*

— Je suis au bout de ma finance, poursuivit le docteur, et il serait vraiment dommage que la maison n'eût pas de toit; non pour la maison, qui est simple et toute bourgeoise, mais pour les peintures de Jehan Fourbault, qui en égaient le lambris. Il y a une Diane en l'air qui vole, mais si excellente, si tendre, si délicate, d'une action si ingénue, la tête si bien coiffée et couronnée d'un croissant, la chair si blanche qu'elle donne de la tentation à ceux qui la regardent trop curieusement. Il y a aussi une Cérès. C'est encore une très-belle divinité. Elle est assise sur des gerbes de blé, et coiffée d'une guirlande galante d'épis entrelacés de salsifis et autres fleurs. Il ne se peut rien voir de plus amoureux que ses yeux, de plus rond que ses jambes, de plus noble que son air, de mieux drapé que sa jupe. C'est une des beautés les plus innocentes et les plus parfaites qu'ai produites le pinceau.

— Bourreau, grommela Louis XI, où en veux-tu venir ?

— Il me faut un toit sur ces peintures, sire, et, quoique ce soit peu de chose, je n'ai plus d'argent.

— Combien est-ce, ton toit ?

— Mais... un toit de cuivre historié et doré, deux mille livres au plus.

— Ah! l'assassin ! cria le roi. Il ne m'arrache pas une dent qui ne soit un diamant.

— Ai-je mon toit ? dit Coictier.

— Oui, et va au diable, mais guéris-moi. Jacques Coictier s'inclina profondément et dit :

— Sire, c'est un répercussif (1) qui vous sauvera. Nous vous appliquerons sur les reins le grand défensif, composé avec le cérat, le bol d'Arménie (2), le blanc d'œuf, l'huile, et le vinaigre. Vous continuerez votre tisane, et nous répondons de Votre Majesté. (VICTOR HUGO.)

La *médecine* étant une profession mercenaire doit être sujette à d'étranges abus. D'un côté les riches sont exploités, de l'autre les pauvres sont sacrifiés.

---

(1) Du latin *repercutere, repercussum,* repousser. Remède qui fait refluer les humeurs au dedans du corps. *Les astringents, la glace, l'eau très-froide, sont des répercussifs.*

(2) Terre argileuse colorée, qui était employée autrefois en médecine comme tonique et astringente.

Un homme voyant passer son *médecin* se détourne. On lui en demande la raison. « Je suis honteux, dit-il, de paraître devant lui ; il y a si long-temps que je n'ai été malade. »

J. J. Rousseau dit que la somme des maux qu'a produits la *médecine* surpasse la somme du bien ; que pourtant la *médecine* en elle-même est bonne, mais que la plupart des *médecins* sont mauvais ; d'où il conclut qu'il faut garder la *médecine* et se défaire des *médecins*.

En fait de *médecins*, disait un homme d'esprit, il faut toujours consulter celui qui croit le moins à la *médecine*.

Le célèbre Boerhaave étant mort, on trouva parmi ses effets un livre qui passait pour renfermer tous ses secrets. Il fut vendu très-cher. Celui qui l'acheta, s'étant empressé de l'ouvrir, n'y trouva que des feuillets blancs, à l'exception d'un seul sur le quel était écrit cet apophthegme : « Tenez-vous la tête froide, le ventre libre, les pieds chauds, et moquez-vous des *médecins*. »

Jamais, disait un célèbre *médecin*, on ne m'a éveillé la nuit pour une personne qui n'avait pas soupé ; mais on m'a éveillé cent fois pour des personnes qui avaient trop soupé.

On a remarqué que l'introduction des *médecins* chez les Romains et chez les Arcadiens n'eut lieu qu'après que les cuisiniers y eurent introduit les ragoûts et les sauces.

Le célèbre docteur Lorry, si connu par ses lumières, sa sagacité, et ses ouvrages, répétait souvent au milieu de ses plus grands succès en *médecine :* « Je ne me permettrai jamais de dire : J'ai guéri tel malade, mais : Je lui ai donné mes soins, et sa maladie s'est terminée heureusement. »

Je serais assez de l'avis de cet anglais, qui, ayant appelé un *médecin*, lui dit : Je vous donne tant par jour tout le temps que je ne suis pas malade, à charge de revanche de votre part chaque fois que je serai malade. »

Au moins la *médecine,* plus modeste et plus sensée que la philosophie, convient de son ignorance en beaucoup de cas, et avoue franchement que les remèdes de certaines maladies, telles que la goutte, l'hydrophobie, ou l'épilepsie, restent à découvrir. Mais la philosophie se refuse à l'aveu de ses errements ; elle est toujours sûre de ce qu'elle avance, toujours sûre d'avoir raison. Elle ne doute

pas, elle affirme, et tout ce qu'elle affirme est la vérité. Cependant, comme dit un auteur, « chaque jour un nouveau système vient répandre sur la philosophie de nouveaux torrents de lumière ; d'où il faudrait conclure que ceux de la veille étaient des torrents de ténèbres. Comment ne pas se défier d'une science où le dernier venu dément toujours ses devanciers? Condillac est renversé par Kant, qui a son tour est renversé par Fichte, lequel est bientôt abattu par Schelling, et celui-ci par Rieds ou Ancillon, qu'un autre abattra demain, si ce n'est déjà fait. Les vrais savants ne se culbutent pas ainsi à tour de rôle. On ne voit pas qu'aucun géomètre ait infirmé ni tenté d'infirmer les doctrines d'Euclide, ni que la *médecine* moderne ait voulu détrôner Hippocrate. » D'un autre côté Homère est toujours le roi des poètes.

La médecine, comme toutes les autres sciences physiques, faisant tous les jours de nouveaux progrès, s'enrichissant tous les jours de nouvelles découvertes, prouve par là qu'elle est dans la bonne voie. La philosophie seule s'est fourvoyée et ne fait que tourner depuis trois mille ans dans le même cercle vicieux, dont elle s'obstine à ne pas sortir. C'est en vain que Condillac s'écrie : « *Il faut reprendre nos idées à leur origine, refaire l'entendement humain, et oublier tout ce que nous avons appris.* » C'est en vain que d'autres laissent échapper ce terrible aveu : « *Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs.* » O philosophes, que tardez-vous donc à jeter au feu vos quatre cent mille volumes de subtilités et d'extravagances? que tardez-vous donc à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes, réprouvées de Dieu ? Que tardez-vous à chercher activement l'issue de ce labyrinthe infernal, où l'humanité s'est égarée sur vos pas, et dont les ténébreuses galeries sont si étroites et si ténébreuses, en effet, que le plus grand nombre y périt étouffé, et que les plus forts n'y peuvent ainsi avancer qu'en marchant sur les corps broyés et sanglants de leurs frères? Que tardez-vous à invoquer une nouvelle science, un nouveau guide, pour nous conduire à ce règne de paix et d'union promis par Jésus-Christ, pour nous conduire à cette harmonie divine des cœurs et des âmes, hors de laquelle il n'y a point de salut pour l'humanité? Voyez les physiciens. Voyez si la nature est rebelle à leurs efforts comme aux vôtres. Non, parce que, comme le dit votre maître à tous, « les physiciens étudient ses lois au lieu de lui en dicter; et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la nature dans

l'homme. Aussi quel contraste entre vos bévues et les prodiges des sciences physiques ! Chaque jour vous ajoutez, philosophes, des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, tandis qu'on voit chaque jour les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité, et répandre sur l'âge moderne autant de lustre que les billevesées philosophiques ont répandu d'opprobre sur trente siècles consécutifs. Arrière, arrière, ô philosophes, ô politiques. Place à la *médecine*, à la poésie. Celle-là soignera vos corps, celle-ci vos âmes.

Les plaisants ont beau dire, les *médecins* et les poètes sont peut-être les hommes les plus utiles. Il est bien entendu toutefois que les poètes sont autant au dessus des *médecins* que l'âme est au dessus du corps.

Savez-vous pourquoi Molière a dit tant de mal des médecins? Molière logeait chez un médecin dont la femme était extrêmement avare. Elle voulut augmenter le loyer de la partie de la maison qu'occupait Molière, qui refusa de mettre l'augmentation, en sorte que l'appartement fut loué à un autre. Depuis ce temps, dit-on, Molière ne cessa de tourner les *médecins* en ridicule (1). Ce serait là une bien petite cause.

Malgré Molière, non sacré pour moi cependant, la profession de *médecin* exige des connaissances si étendues, des études si variées, une expérience accompagnée de travaux si pénibles, et surtout, dans bien des cas, un tel dévouement, qu'on ne saurait trop considérer et estimer ceux qui l'exercent avec distinction.

Un *médecin*, dit Voltaire, qui, ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu les ressorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le soulager, exerce son art au profit de l'infortune et reverse sur l'indigent les honoraires de l'opulence, est un homme au dessus de tous les grands de la terre.

Le docteur ***, de Vienne, se plaignait de ce que son auguste malade le prince de ***, mort il y a deux ans, ne suivait pas les ordonnances qu'il lui prescrivait. « — Mon prince, *il faut* faire ce que je vous dis, il *le faut* absolument. — Cher docteur, lui répondit le

(1) Dans l'*Amour médecin*, l'auteur joua les médecins de la cour avec des masques qui ressemblaient parfaitement aux personnages qu'il avait en vue. Ces médecins étaient MM. de Fougerais, Esprit, Guenaut, et d'Aquin. Comme Molière voulait déguiser leurs noms, il pria son ami Boileau de lui en faire de convenables, Boileau en composa, en effet, qui étaient tirés du grec et qui exprimaient le caractère de ces messieurs. M. de Fougerais s'appela *Desfonandrès* (tueur d'hommes), M. Esprit, qui bredouillait, *Behis* (aboyeur). *Macroton* devint le nom de M. Guenaut, parce qu'il parlait lentement, M. *Tomès* (saigneur), celui de M. d'Aquin, qui ordonnait fréquemment la saignée.

prince, vous devriez savoir qu'on ne dit pas à un prince tel que moi : *il faut.* — Pourtant, mon prince, si vous ne faites pas ce que je vous dis, il *faudra* mourir. » Il lui *fallut,* en effet, mourir le surlendemain.

Tableau des Maladies.

Toutes les maladies peuvent être renfermées en neuf classes principales, savoir : 1° *Maladies générales ;* 2° *Maladies des organes du sentiment;* 3° *Maladies des organes de la locomotion;* 4° *Maladies des organes de la digestion;* 5° *Maladies des organes de la circulation;* 6° *Maladies des organes de la respiration ;* 7° *Maladies du système cellulaire;* 8° *Maladies des organes urinaires ;* 9° *Maladies des organes de la génération.*

I.

I. Maladies Générales.

1° FIÈVRES.

On divise les fièvres en *primitives* ou *essentielles* et en *secondaires* ou *symptomatiques.* Il ne sera question ici que des fièvres dites *essentielles,* les plus fréquentes des maladies qui attaquent l'espèce humaine.

FIÈVRES ESSENTIELLES.	1° *Fièvres inflammatoires* ou *angioténiques.*	Inflammatoires continues	1° *Fièvre éphémère*, ou *fièvre de 24 heures, de 48 heures.* 2° *Fièvre synoque.* La *synoque* comprend deux variétés : *synoque simple* et *synoque putride.*
		— Rémittentes.	
		— Intermittentes.	1° *Inflammatoire quotidienne.* 2° *Inflammatoire tierce.* 3° *Inflammatoire quarte.*
	2° *Fièvres bilieuses* ou *gastriques.*	Gastrique continue.	1° *Embarras gastrique.* 2° *Gastrique continue simple.* 3° *Fièvre ardente.*
		— Rémittente	
		— Intermittente.	1° *Gastrique quotidienne.* 2° *Gastrique tierce.* 3° *Gastrique double tierce.* 4° *Gastrique quarte.*
	3° *Fièvres pituiteuses* ou *muqueuses.*	Muqueuse continue.	
		— Rémittente	
		— Intermittente.	1° *Muqueuse irrégulière.* 2° *Quotidienne.* 3° *Tierce.* 4° *Quarte.* 5° *Double quarte.*
	4° *Fièvres putrides* ou *adynamiques.*	Putride continue.	1° *Putride continue simple.* 2° *Fièvre jaune d'Amérique.*
		— Rémittente	
		— Intermittente.	
	5° *Fièvres malignes* ou *ataxiques.*	Ataxique continue.	1° *Ataxique continue simple.* 2° *Fièvre cérébrale.* 3° *Fièvre lente nerveuse.* 4° *Fièvre des prisons, des camps, des hôpitaux*, ou *Typhus.*
		— Rémittente	
		— Intermittente.	
	6° *Fièvre adéno-nerveuse,* ou *Peste.*		
	7° *Fièvres hectiques.*	*Hectique gastrique;—pectorale;— génitale; —sanguine; —par lactation;—par anomalies de la transpiration; — par affection cutanée; — par abus des facultés de l'âme.*	

2° PHLEGMASIES ou INFLAMMATIONS.

Les phlegmasies sont *externes* ou *internes*, *aiguës* ou *chroniques*, *manifestes* ou *latentes*. On les considère sous le rapport *de leurs phénomènes généraux*, sous celui *de leur nature particulière*, et sous celui *de leur siége*. Les phénomènes qui se manifestent le plus généralement dans les phlegmasies externes sont la *douleur*, la *tuméfaction*, la *rougeur*, et la *chaleur*. On ajoute à cette considération celle des *phénomènes*, moins généraux, de *terminaison*. Les phlegmasies se terminent par *suppuration*, *résolution*, *délitescence*, *métastase*, *induration*, ou *gangrène*. Considérées sous le rapport de leur nature particulière, les phlegmasies sont *idiopathiques*, *sympathiques*, *spécifiques*, *gangréneuses* (1), ou *intermittentes*. Considérées sous le rapport de leur siége, elles se divisent en six ordres : *phlegmasies de la peau*, *phlegmasies des membranes muqueuses*, *phlegmasies des membranes séreuses*, *phlegmasies du tissu cellulaire*, *phlegmasies du parenchyme des viscères*; *phlegmasies des systèmes de la locomotion*.

Phlegmasies cutanées ou **exanthèmes** (2). Phlegmasies cutanées aiguës. — 1° *Variole* ou *petite vérole*. Elle comprend la *variole discrète* et la *variole confluente*. — 2° *Varicelle* ou *petite vérole volante*. — 3° *Vaccine vraie*. — 4° *Vaccine fausse*. — 5° *Rougeole*. — 6° *Scarlatine*. — 7° *Érysipèle*. — 8° *Zona*. — 9° *Miliaire*, *maladie miliaire*, ou *pourpre*. *Pourpre rouge*. *Pourpre blanc*. — 10° *Urticaire*. — 11° *Pemphigus*. — Phlegmasies cutanées chroniques. — 1° *Dartres*. *Dartre furfuracée* ou *farineuse*. *Dartre écailleuse* ou *squammeuse*. *Dartre crustacée*. *Dartre rongeante*. *Dartre pustuleuse*. Etc. — 2° *Teigne*. *Teigne faveuse*, *granulée*, *furfuracée*, *muqueuse*, *amiantacée*. *Les achores*, ou *croûte laiteuse*, *croûte de lait*, sont une espèce de *teigne*. — 3° *Psoriasis* ou *maladies psoriques*. Elles comprennent la *gale* et les autres maladies psoriques analogues, désignées sous le nom de *psydracia*. — 4° *Plique*.

Phlegmasies des membranes muqueuses, *ou* **catarrhes**. — 1° *Ophthalmie* ou *catarrhe oculaire*. *Ophthalmie idiopathique*. Elle est *légère* ou *forte*. *Ophthalmie symptomatique*. Elle est *variolique*, *vénérienne*, *scrophuleuse*, ou *dartreuse*. — 2° *Catarrhe nasal* ou *coryza*, vulgairement appelé *rhume de*

---

(1) La gangrène est l'extinction des propriétés vitales, la destruction des mouvements organiques, la mort locale de la partie qui en est atteinte. *Gangrène par excès de forces*. *Gangrène par excès de faiblesse*. *Gangrène par brûlure*, *par contusion excessive*, *par forte commotion*, *par excès d'action*. *Gangrène par congélation*, *par fièvre adynamique*. *Gangrène sénile*. *Gangrène dépendante d'un vice organique dans les voies de la circulation*. *Gangrène par vice des premières voies*, ou *furoncle*. (Le *furoncle* se nomme vulgairement *clou*; il tient à la fois du *phlegmon*, de l'*érysipèle*, et de l'*anthrax* ou *charbon*. Le furoncle des paupières se nomme *orgeolet*.) *Gangrène par l'action d'un principe délétère*. (Tel est l'*anthrax*, qu'on nomme *pustule maligne*, quand il est dû à une cause externe.)

(2) Ce mot est synonyme d'*éruptions*. Du grec *exanthéô*, je fleuris.

cerveau. — 3° *Catarrhe auriculaire* ou *otite. Otite interne. Otite externe.* On dit aussi *otalgie (douleur d'oreille).* — 4° *Catarrhe guttural* ou *angine gutturale. Angine tonsillaire. Angine pharyngée. Angine gangréneuse.* — 5° *Catarrhe trachéal* ou *angine trachéale. Angine trachéale non membraneuse. Angine trachéale membraneuse* ou *croup.* — 6° *Catarrhe pulmonaire.* — 7° *Catarrhe de l'estomac*, ou *gastrite. Gastrite spontanée. Gastrite accidentelle* ou *par empoisonnement.* — 8° *Catarrhe intestinal.* On comprend sous ce nom l'*entérite*, la *diarrhée*, et la *dysenterie* (1) *Diarrhée muqueuse. Diarrhée séreuse. Dysenterie simple. Dysenterie compliquée.* — 9° *Catarrhe vésical.* — 10° *Catarrhe urétral*, ou *blennorrhagie. Blennorrhagie vénérienne. Blennorrhagie non vénérienne. La Blennorrhagie vénérienne* se nomme plus souvent *gonorrhée.* — 11° *Catarrhe utéro-vaginal*, ou *leucorrhée.* C'est ce qu'on nomme improprement *fleurs blanches. Leucorrhée locale. Leucorrhée constitutionnelle.* — 12° *Aphthes. Aphthes des adultes. Aphthes des enfants*, ou *muguet. Muguet bénin. Muguet confluent* ou *gangréneux.*

Phlegmasies des membranes séreuses. — 1° *Frénésie*, ou *inflammation des enveloppes du cerveau.* — 2° *Spinitis*, ou *inflammation de l'arachnoïde spinale.* — 3° *Pleurésie*, ou *inflammation des plèvres. C'est une pleurésie qui a enlevé ma pauvre mère en quatre jours.* On la désigne encore sous le nom de *fluxion de poitrine.* — 4° *Péricardite*, ou *inflammation du péricarde, membrane qui couvre le cœur.* — 5° *Péritonite*, ou *inflammation du péritoine. Péritonite générale. Péritonite locale.* L'*omentite*, la *gastrite*, l'*hépatique* n'en sont que des variétés peu remarquables. *Péritonite simple. Péritonite des femmes en couches.*

Phlegmasies du tissu cellulaire, *ou* **phlegmons.** — *Engelures.* — *Furoncles.* — *Oreillons.* — *Bubons.*

Phlegmasies du parenchyme des viscères. — Les phlegmasies viscérales sont : la *céphalite*, la *péripneumonie*, la *cardite*, l'*hépatite*, la *splénite*, la *néphrite*, et la *métrite.*

Phlegmasies des organes de la locomotion. — 1° *Rhumatisme musculaire.* Il peut être *général et vague*, ou *local* et *fixe.* Dans ce dernier cas, il est désigné sous les noms de *pleurodynie, torticolis, contracture, lumbago, sciatique*, etc., selon les parties qu'il affecte. Il est *aigu* ou *chronique. Rhumatisme fibreux. Rhumatisme synovial.* — 2° *Goutte* ou *maladie arthritique*, *affection arthritique. Goutte régulière* ou *des articulations. Goutte irrégulière* ou *des viscères*, ou *goutte interne*, *goutte rentrée.* La goutte qui attaque les pieds se nomme *podagre;* celle qui attaque les genoux, *gonagre;* celle qui

(1) L'Académie écrit *dyssenterie, dyssentérique.* C'est bien à tort, puisque ce mot dérive du grec *dus*, difficilement, avec peine, et *entéron*, intestin : difficulté des intestins. En latin *dysenteria.*

attaque les mains, *chiragre. L'exercice, la diète végétale, et l'eau, sont regardés comme la sauvegarde des goutteux.*

3° MALADIES ORGANIQUES.

On les divise encore en *maladies organiques proprement dites,* et en *maladies organiques improprement dites.* Les premières renferment deux ordres.

1er ordre. **MALADIES ORGANIQUES ACCIDENTELLES.** 1° *Siphilis* (1) ou *maladie vénérienne.* Elle se manifeste par des *symptômes locaux (blennorrhagie, chancres, bubons, pustules humides)* ou *généraux (catarrhes* uréthraux, vaginaux, oculaires, etc.; *ulcères* à la vulve, aux amygdales, à la luette, à la membrane palatine, *tubercules, pustules sèches, excroissances* sessiles ou pédonculées, telles que *crêtes, condylômes, figues, verrues, poireaux, choufleurs, périostoses, exostoses, caries,* etc.)—2° *Lèpres.* On comprend sous cette dénomination, les *yaws,* l'*éléphantiasis* (2) *des Grecs,* et *celui des Arabes.*— 3° *Scorbut. Scorbut primitif. Scorbut secondaire.*— 4° *Scrophules* ou *écrouelles.* Cette maladie donne quelquefois lieu à des symptômes graves, tels que les *ulcères,* la *phthisie,* le *carreau,* le *spinosa ventosa,* les *bubons,* le *rachitis,* les *gibbosités,* les *tumeurs blanches des articulations,* les *diverses caries,* l'*ophthalmie,* la *fistule lacrymale.*

2e ordre. **MALADIES ORGANIQUES ESSENTIELLES.** Ces maladies sont les *tubercules* ou *dégénérescences tuberculeuses,* et le *cancer. Tubercules enkystés, non enkystés. Cancer primitif. Cancer secondaire* ou *ulcère carcinomateux.*

Les maladies organiques improprement dites sont celles qui ne font que porter atteinte à la structure des parties, par une solution de continuité, avec ou sans perte de substance. Telles sont les *plaies* et les *ulcères.*

PLAIES. — *Plaies simples.* — *Plaies qui suppurent.* —*Piqûres.*—*Contusions* ou *meurtrissures.*— *Plaies par arrachement.*— *Plaies d'armes à feu.*—*Plaies avec fracas des os et écrasement des membres.* — *Plaies envenimées. Plaies faites avec la pointe d'un scalpel. Plaies faites par des insectes réputés venimeux. Piqûres de l'abeille, de la guêpe. Morsures de la vipère ou d'autres reptiles. Morsures des animaux enragés.*

ULCÈRES. Ulcère idiopathique ou **atonique.** Il peut être *récent* ou *ancien, critique, calleux, variqueux, gangréneux,* ou *vermineux.*— **Ulcère symptomatique** ou **dépendant d'une maladie générale.** Il peut être *scorbutique, scrophuleux, vénérien, carcinomateux, dartreux, teigneux, psorique,* etc. Les *ulcères vénériens* ou *siphilitiques* se nomment encore *chancres,* et se divisent en *primitifs* et *consécutifs* ou *secondaires. Chancre*

---

(1) L'Académie écrit *syphilis*, bien que ce nom dérive du grec *siphlos*, vilain, sale, difforme, honteux.

(2) Du grec *elephas, elephantos,* éléphant, parce que ceux qui sont attaqués de cette maladie ont la peau dure, épaisse, et rugueuse, comme celle des éléphants. C'est une épouvantable maladie.

indolent. Chancre inflammatoire. Chancre stationnaire. Chancre rongeant. Le siége de l'*ulcère carcinomateux* est le plus souvent à la face, surtout au nez, qu'il détruit rapidement et de la manière la plus affreuse, après ne s'être annoncé que par un petit bouton rougeâtre, qui n'affecte d'abord que la peau seule.

II.

Maladies des organes du sentiment.

C'est à dire, DES ORGANES DES SENS, DES NERFS, DU CENTRE CENSITIF ou DE LA MOELLE ÉPINIÈRE, et DU CERVEAU.

Maladies des organes des sens.

1° MALADIES DES ORGANES DE LA VUE. **Maladies des parties externes de l'œil.** —1° *Plaies des sourcils.*— 2° *Adhérence des paupières.* — 3° *Plaies des paupières.* — 4° *Ulcères des paupières.*—5° *Renversement des paupières.*— 6° *Chute* ou *prolapsus de la paupière supérieure.*— 7° *Tumeurs enkystées des paupières.*— 8° *Orgeolet* ou *grain d'orge.*— 9° *Excroissance de la caroncule lacrymale.*— 10° *Squirrhe de la glande lacrymale.*— 11° *Maladies des points et des conduits lacrymaux.*— 12° *Tumeur et fistule lacrymale.*

Maladies du globe de l'œil.—1° *Plaies de la conjonctive.*—2° *Ptérygion.* — 3° *Excroissance de la cornée.* — 4° *Staphilomes. Staphilome de la cornée, de la sclérotique, de la choroïde, de l'iris.* — 5° *Plaies de la cornée.*— 6° *Taches de la cornée. Nuage. Albugo. Leucoma* ou *cicatrice de la cornée.*— 7° *Ulcères de la cornée.*— 8° *Plaies de la sclérotique.* — 9° *Abcès oculaires.* Ils ont leur siége *dans la conjonctive* (*pustules*), *entre les lames de la cornée* (*unguis, onyx*), *dans la chambre antérieure et quelquefois postérieure de l'œil* (*hypopion*), ou *dans toute la cavité de cet organe* (*grand abcès de l'œil*) —10° *Cancer oculaire.*—11° *Hydrophthalmie* (*hydropisie de l'œil*).—12° *Occlusion de la pupille.*—13° *Cataracte* (*opacité du cristallin ou de sa capsule*). —14° *Myopie*, ou *vue courte.*—15° *Presbytie*, ou *vue longue.*—16° *Strabisme*, ou *vue louche.*

Maladies des nerfs ou **névroses optiques.** — 1° *Nyctalopie*, ou *vue de nuit.* —2° *Héméralopie*, ou *vue diurne.*—3° *Goutte sereine*, ou *paralysie du nerf optique.* Le *glaucome*, généralement regardé comme une maladie du corps vitré, n'est qu'une variété de la goutte sereine. La *goutte sereine* se nomme encore *amaurose.*— 4° *Illusion de la vue.*

2° MALADIES DES ORGANES DE L'OUÏE. **Maladies du pavillon de l'oreille** ou de l'**auricule.**— *Plaies de l'auricule.*

Maladies du conduit auditif externe. — 1° *Son obstruction.*— 2° *Son rétrécissement.*— 3° *Dessication du cérumen.* — 4° *Otite.*— 5° *Corps étrangers.* — 6° *Polypes.*— 7° *Écoulement purulent.*

Maladies de l'oreille interne.— 1° *Relâchement de la membrane du tympan.* — 2° *Épaississement de la membrane du tympan. Épaississement de la trompe d'Eustache.* — 3° *Carie de la caisse du tympan. Carie de la portion mastoïdienne du temporal.*— 4° *Destruction de la membrane du tympan. Destruction des osselets de l'ouïe.*

Maladies des nerfs ou **névroses acoustiques.**—1° *Excès de la sensibilité acoustique.*— 2° *Diminution* ou *abolition de la sensibilité acoustique*, c'est à dire, *dureté d'oreille* ou *surdité.* — 3° *Dépravation* ou *sensation fallaces de l'ouïe. Bruits, bourdonnements, tintements d'oreille.*

3° **MALADIES DES ORGANES DE L'ODORAT. Maladies des narines.**— 1° *Obstruction des narines.*— 2° *Oblitération des narines.* — 3° *Contusions et fractures du nez.*— 4° *Plaies du nez.*

Maladies des fosses nasales.— 1° *Coryza.*— 2° *Ozène*, ulcère de la pituitaire.— 3° *Polypes. Polypes vésiculaires. Polypes sarcomateux.*

Maladies des sinus nasaux.—1° *Abcès et fistules du sinus maxillaire.* — 2° *Fongosités du sinus maxillaire.*— 3° *Lésions des autres sinus.*

4° **MALADIES DES ORGANES DU TOUCHER.** — 1° *Vices de conformation. Doigts surnuméraires. Doigts réunis.*— 2° *Engelures. L'engelure est une espèce d'érysipèle phlegmoneux.* — 3° *Panaris.* — 4° *Verrues.*— 5° *Callosités* et *gerçures de la peau des mains.* —6° *Cors. Les cors sont des tubercules* ou *durillons qui viennent aux pieds, par la compression qu'exercent des chaussures trop rudes ou trop étroites.* La *colonne Vendôme* reprochait à la *colonne de Juillet*, au pied de la quelle sont enterrés les héros des trois jours, de n'avoir pas assisté au convoi funèbre de Napoléon. « Hélas, répondit-elle, j'ai des *cors* (des corps) aux pieds. »

Maladies des nerfs conducteurs de la sensation.

Lésions mécaniques des nerfs. — 1° *Compression.* — 2° *Contusion.*— 3° *Section des nerfs. Section complète. Section incomplète.*

Lésion de la sensibilité des nerfs ou **névralgies.** — 1° *Névralgie sus-orbitaire ou frontale.*— 2° *Névralgie sous-orbitaire (Tic douloureux du visage.)* — 3° *Névralgie dentaire* ou *maxillaire,* ou *odontalgie.* — 4° *Névralgie fémoro-poplitée,* ou *sciatique.*— 5° *Névralgie plantaire.* — 6° *Névralgies anomales.*

Maladies du centre sensitif ou *du cerveau et de la moelle épinière.*

1° *Plaies de tête. Plaies par un instrument piquant, tranchant,* ou *contondant.* —2° *Commotions du centre sensitif. Commotions du cerveau. Commotions de la moelle épinière.*—3° *Inflammation du centre sensitif. Spinitis. Frénésie. Inflammation traumatique phlegmoneuse du cerveau et de ses membranes. Inflammation traumatique bilieuse des membranes du cerveau.* — 4° *Compression*

du centre sensitif. Compression du cerveau. Compression par l'enfoncement des os du crâne, par des esquilles, par des corps étrangers, par des épanchements purulents ou sanguins. Les épanchements sanguins sont presque constamment mortels. C'est d'un épanchement de ce genre, causé par une violente secousse morale, qu'est morte la femme divine dont le souvenir ne s'effacera jamais dans mon cœur. Compression de la moelle épinière. Compression par fracture de la colonne vertébrale. Compression par luxation. Compression par déviation. Compression par l'épanchement d'une humeur. — 5° *Hydropisies du cerveau et du canal vertébral. Hydrocéphale*, ou *hydropisie du cerveau. Hydrocéphale avec distension des os du crâne. Hydrocéphale sans distension du crâne (hydropisie des ventricules). Hydrorachis*, ou *hydropisie vertébrale.* — 6° *Tumeurs fongueuses de la dure-mère.* — 7° *Encéphalocèle*, ou *hernie du cerveau.* — 8° *Hypocondrie.* (On la reconnaît à ces caractères : *Expuition fréquente, nausées, dégoût alternant avec un appétit vorace*, *tensions* par intervalle, *gonflement et pulsation irrégulière* de l'abdomen, *douleur gravative de l'estomac et des intestins* après le repas, *éructations, rapports acides, coliques vagues, borborygmes, flatuosités incommodes, constipation* ou *diarrhée.*). — 9° *Aliénations mentales. Mélancolie* (1). *Mélancolie simple. Panophobie*, Regrets profonds. *Érotamanie*, Délire d'amour. *Démonomanie. Nostalgie*, ou *mal du pays. Théomanie. Mélancolie avec penchant au suicide. Manie. Manie continue. Manie intermittente. Manie avec délire. Manie sans délire. Démence. Idiotisme. Idiotisme originaire. Idiotisme accidentel.* — 10° *Somnambulisme.* — 11° *Somnambulisme artificiel. Somnambulisme naturel.* Il est *ordinaire* ou *pathologique.* — 12° *Hydrophobie* ou *rage. Hydrophobie symptomatique.* On l'a observée dans les fièvres ataxiques, et dans certaines phlegmasies. *Hydrophobie essentielle. Rage* ou *hydrophobie communiquée par un animal enragé. Hydrophobie traumatique survenue à la suite d'une blessure*, ou *de la morsure d'un animal non enragé. Hydrophobie spontanée.* — 13° *Affections comateuses. Catalepsie. Catalepsie symptomatique. Catalepsie idiopathique. Épilepsie*, ou *mal caduc, haut mal. Épilepsie symptomatique. Épilepsie idiopathique* ou *cérébrale. Épilepsie sympathique. Apoplexie. Apoplexie légère* ou *imparfaite. Apoplexie violente. Apoplexie foudroyante. Apoplexie symptomatique. Apoplexie idiopathique.* Elle est *sanguine, séreuse*, ou *nerveuse. Apoplexie sympathique.* Elle est *gastrique* ou *cardiaque.*

III.

Maladies des organes de la locomotion.

Deux systèmes d'organes, le *musculaire* et l'*osseux*, concourent à la locomotion.

---

(1) Dans le langage ordinaire, ce mot signifie seulement *tristesse*, ou *disposition à la rêverie.*

Maladies du système musculaire.

Les maladies du système musculaire comprennent *celles des muscles* et *celles des parties aponévrotiques.*

1° **MALADIES DES MUSCLES. Maladies musculaires dépendantes du système nerveux.**— 1° *Paralysie.* Elle peut avoir lieu dans tout un côté du corps (*hémiplégie*), dans sa partie inférieure (*paraplégie*), ou se borner à quelques muscles tels que ceux de la face, des bras, ou même à un seul. 2° *Convulsions,* ou *spasmes.* Elles peuvent être *générales* ou *partielles, continues* ou *intermittentes*, *accidentelles* ou *habituelles.*— 3° *Tétanos.* Il consiste dans une contraction involontaire des muscles, sans aucune alternative de relâchement. Il peut être *partiel* ou *universel.* Lorsqu'il est général, le corps est plié en avant (*emprosthotonos*), ou en arrière (*opisthotonos*), ou sur un des côtés en forme d'arc (*pleurosthotonos*). *Tétanos des nouveau-nés.* Il n'attaque que les individus qui habitent l'Amérique. *Tétanos par affection morale. Tétanos par irritation interne. Tétanos traumatique par irritation externe.* Il naît ordinairement à la suite des plaies douloureuses.

Maladies propres aux muscles.— 1° *Plaies des muscles. Contusions. Sections.*—2° *Ruptures spontanées.*—3° *Déplacements et hernies des muscles.* — 4° *Rhumatisme musculaire.*

2° **MALADIES DES PARTIES APONÉVROTIQUES. Lésions des tendons.**— 1° *Plaies des tendons.*— 2° *Ruptures des tendons. Rupture du tendon d'Achille, du calcanéum. Rupture des tendons extenseurs de la jambe, du ligament inférieur de la rotule. Rupture du tendon de l'extenseur de l'avant-bras. Rupture de l'olécrâne.* — 3° *Ganglions*, Certaines humeurs enkystées.

Lésions des aponévroses. —*Dénudation, destruction, solution de continuité des aponévroses.*

Maladies du système osseux.

Les maladies du système osseux comprennent *celles des os* et *celles des articulations.*

1° **MALADIES DES OS. Lésions physiques des os.** — 1° *Fractures. Fractures transversales* ou *perpendiculaires à l'axe de l'os. Fractures obliques. Fractures comminutives* ou *en divers sens. Fractures simples. Fractures compliquées de contusion. Fractures compliquées de plaie. Fractures compliquées de luxation. Fractures compliquées d'infiltration artérielle ou veineuse. Fractures de la clavicule, de l'omoplate, de l'humérus, de l'avant-bras, des os de la main, du fémur, de la jambe. Fractures des os du pied. Fractures du crâne, de la mâchoire inférieure, des dents, des os propres du nez, des vertèbres, du sternum, des côtes, des os du bassin.*

Lésions vitales et organiques des os.— 1° *Exostose*, Tumeur de l'os, immobile et d'une solidité osseuse, se terminant, comme les phlegmons du tissu cellulaire, par résolution, par suppuration, par induration, etc. *Exostose générale* ou *symptomatique, locale* ou *idiopathique.*— 2° *Carie.* L'exostose précède presque toujours la carie, qui est aux os ce que l'ulcère est aux parties molles. *Carie du tympan. Carie du larynx. Carie des dents.*— 3° *Ostéo-sarcome.* L'exostose, la carie, et l'ostéo-sarcome, ne sont fréquemment que les trois degrés d'une même maladie. L'ostéo-sarcome est un mal grave et alarmant, dès qu'il est prononcé. Cette maladie a de nombreuses variétés, dont les deux principales sont l'*ostéo-sarcome proprement dit* (dégénérescence de l'os en une substance mollasse, lardacée, grisâtre, et semblable à celle d'une glande cancéreuse) et le *spina ventosa* (dilatation du tissu osseux et formation dans son intérieur de chairs fongueuses). —4° *Nécrose.* La nécrose est à l'os ce que la gangrène est aux parties molles. C'est la même chose que *sphacèle*, ou *sidération*, ou *mortification complète. Nécrose des os larges. Nécrose des os longs.*—5° *Rachitis.* Il consiste dans le ramollissement des os, provenant de la privation du phosphate calcaire qui leur donne la solidité.

2° **MALADIES DES ARTICULATIONS. Lésions physiques.** — 1° *Plaies des articulations. Luxations* ou *déviations.* Il y a luxation toutes les fois que les extrémités articulaires des os cessent de se correspondre. *Luxation incomplète. Luxation complète* ou *diastase. Luxation de la clavicule, de l'humérus, des os de l'avant-bras, de la main, du fémur, de la rotule, des os de la jambe, des os du pied sur la jambe, de la mâchoire inférieure, des vertèbres, des os du bassin. Luxation en avant. Luxation en arrière. Luxation sur les côtés.*

Lésions organiques et vitales.— 1° *Goutte.* — 2° *Rhumatisme fibreux et synovial.*— 3° *Entorse.* Elle consiste dans le tiraillement et même le déchirement des parties molles qui environnent quelques articulations. *Entorse légère. Entorse grave. Entorse compliquée de diastase* ou *dis-jonction des extrémités articulaires.*— 4° *Hydrarthrose* ou *hydropisie des articulations.* Elle n'a été observée qu'à l'articulation du genou.— 5° *Corps étrangers.*— 6° *Tumeurs blanches* ou *fungus articulaire. Tumeur rhumatisante. Tumeur scrophuleuse.* La *luxation spontanée du fémur* est une véritable tumeur blanche des articulations.— 7° *Ankilose,* Difficulté ou impossibilité de mouvoir une articulation. *Ankilose complète* ou *vraie. Ankilose incomplète* ou *fausse.* — 8° *Pieds bots*, Torsion congéniale des pieds.—9° *Ongle entré dans la chair.* Les gros orteils sont le siége de cette maladie.

IV.

Maladies des Organes de la Digestion.

On les divise en *maladies des organes de la digestion préparatoire* et

maladies des organes de la digestion proprement dite. Les premières comprennent *celles de la mastication* et *celles de la déglutition.*

1° **Maladies des organes de la mastication. Maladies des lèvres.** — 1° *Réunion congéniale des lèvres.* — 2° *Bec-de-lièvre.* Il est *naturel* ou *accidentel.* — 3° *Plaies.* — 4° *Ulcères et boutons cancéreux.*

Maladies des mâchoires. — 1° *Fracture de la mâchoire inférieure.* — 2° *Luxation de la mâchoire inférieure.* — 3° *Carie des os maxillaires.*

Maladies des dents et des gencives. — 1° *Fractures des dents.* — 2° *Ébranlement des dents.* — 3° *Tartre des dents.* — 4° *Carie dentaire.* — 5° *Ulcères et tumeurs des gencives.* On a donné le nom d'*épulies* à des tumeurs fongueuses des gencives.

Maladies des organes salivaires. — 1° *Inflammation des parotides,* vulgairement *oreillons,* parce que ces tumeurs sont auprès des oreilles. — 2° *Abcès de la parotide.* — 3° *Engorgements squirrheux de la parotide.* — 4° *Ulcération de la parotide.* — 5° *Concrétions* et *fistules du conduit parotidien.* — 6° *Grenouillette* ou *ranule,* Tumeur édémateuse, située sous la langue, qui ôte la liberté de la parole, en sorte qu'on ne peut parler qu'en croassant comme les *grenouilles.*

Maladies de la langue. — 1° *Adhérence congéniale de ses bords.* — 2° *Longueur excessive de son frein* ou *Filet.* — 3° *Plaies et ulcères de la langue.* — 4° *Carcinome* ou *tumeur cancéreuse de la langue.* — 5° *Gonflement de la langue.*

2° **Maladies des organes de la déglutition. Maladies du voile du palais, des amygdales, du pharynx.** — 1° *Prolongement de la luette.* — 2° *Engorgement des amygdales.* — 3° *Abcès des amygdales et du pharynx.* — 4° *Plaies du pharynx.*

Maladies de l'ésophage. — 1° *Plaies de l'ésophage.* — 2° *Corps étrangers,* tels que balles de plomb, pièces de cuivre, croûtes de pain, esquilles d'os, arêtes, épingles, etc. — 3° *Cancer de l'ésophage.* — 4° *Rétrécissement de l'ésophage. Il est spasmodique,* ou bien *il résulte de l'épaississement de ses tuniques,* et quelquefois *d'une compression exercée par l'engorgement des glandes lymphatiques.* — 5° *Paralysie et rupture de l'ésophage.*

Les *maladies des organes de la digestion proprement dite* sont *celles des organes de l'abdomen qui concourent à la digestion.*

1° **Maladies des organes abdominaux. Plaies abdominales.** — 1° *Plaies non pénétrantes.* — 2° *Plaies pénétrantes.* Elles sont tantôt *simples,* tantôt *compliquées de la sortie des viscères.* — 3° *Plaies des intestins.* Dans ces plaies, tantôt l'organe blessé est resté dans la cavité abdominale, tantôt il en est sorti. — 4° *Plaies de l'estomac.* — 5° *Plaies du foie, de la vésicule du fiel, de la rate, des veines, et des artères d'un certain calibre.*

Épanchements traumatiques abdominaux. — 1° *Épanchement de bile.* —1° *Épanchement d'urine.*— 3° *Épanchement des matières fécales.*—4° *Épanchements sanguins.*

Inflammations abdominales. — 1° *Hépatite,* ou *Inflammation du foie. Hépatite aiguë superficielle. Hépatite aiguë profonde. Hépatite chronique.* Une des terminaisons les plus funestes de l'hépatite, c'est la *gangrène.* Le *squirrhe* et le *cancer du foie* peuvent aussi succéder à une inflammation de cet organe. — 2° *Splénite,* ou *Inflammation de la rate.* — 3° *Gastrite.* — 4° *Catarrhes intestinaux.* — 5° *Péritonite.*

Abcès abdominaux. — 1° *Abcès de l'abdomen. Abcès déterminés par une contusion. Abcès par corps étrangers. Abcès par Inflammation membraneuse. Abcès du foie. Tumeur de la vésicule du fiel.* — 2° *Abcès du rectum. Abcès non stercoraux. Abcès stercoraux.*

Fistules de l'abdomen.— *Fistules de l'estomac, des intestins, du foie, de la vésicule.* — *Fistules du rectum. Elles sont stercorales* ou *non stercorales, simples,* ou *composées,* ou *compliquées de callosités, de corps étrangers,* tels que pepins, noyaux, etc.

Hernies abdominales ou *Descentes.* Ce sont des tumeurs molles, ordinairement élastiques, sans changement de couleur à la peau, situées à la circonférence ou à la surface de l'une des cavités splanchniques, et formées par la sortie partielle ou totale de quelqu'un des viscères qui y sont contenus (Acad.). — 1° *Hernie inguinale.* On la nomme *incomplète* ou *Bubonocèle,* quand elle se borne à l'aine ; *scrotale,* quand elle descend jusqu'au fond des bourses ; *Épiplocèle,* quand elle contient l'épiploon ; *Entérocèle,* quand c'est les intestins ; et *Entéro-épiplocèle,* quand c'est à la fois les intestins et l'épiploon. La *hernie inguinale* est sujette à plusieurs accidents. Ces accidents sont : *Le volume et l'ancienneté de la tumeur ;* les *adhérences ;* l'*engouement,* c'est à dire, l'*accumulation des matières fécales ou alimentaires dans la portion intestinale qui forme hernie ;* enfin, l'*étranglement des viscères par l'ouverture qui leur livre passage.* — 2° *Hernie congéniale.* On peut la regarder comme une variété de l'*inguinale.* — 3° *Hernie crurale,* Celle qui passe sous l'arcade des vaisseaux cruraux, fréquente chez les femmes. — 4° *Hernie ombilicale,* ou *Exomphale.* Elle survient aux enfants en bas âge, et aux femmes à la suite de plusieurs grossesses. Cette hernie est facile à réduire, et son étranglement est rare. — 5° *Hernies de la ligne blanche.* Elles portent le nom d'*éventrations,* lorsqu'elles parviennent à une grosseur excessive, comme jusqu'à former un sac qui descend sur les cuisses, et contient non seulement la masse intestinale et l'épiploon, mais encore la matrice elle-même remplie par le fœtus. — 6° *Hernies de l'estomac.* — 7° *Hernies par le trou ovalaire et l'échancrure*

ischiatique. Ces deux espèces de hernies sont aussi rares que difficiles à reconnaître. — 8° *Hernies thoraciques*.

Invagination, renversement des intestins. — 1° *Invagination des intestins grêles dans la cavité abdominale*. D'horribles coliques qu'on a appelées *miséréré* sont la suite de cet accident. Le malade meurt au milieu des douleurs les plus atroces. — 2° *Invagination et renversement des intestins grêles par l'anus naturel, par les anus artificiels*.

Polypes abdominaux. — *Polypes du rectum*. Ils sont situés dans la membrane interne du rectum.

Cancers abdominaux. — *Cancers du conduit alimentaire*. Ils ont leur siége dans l'estomac ou les intestins. *Cancer de l'estomac, squirrhe du cardia* ou *du pylore. Cancer des intestins*. Il peut en venir jusqu'à présenter tous les symptômes de l'*iléus* ou *passion iliaque. Cancers du rectum*.

Corps étrangers abdominaux. — 1° *Corps étrangers du rectum*. Ils comprennent les *concrétions stercorales* et *les corps introduits par la bouche* ou *l'anus*. — 2° *Concrétions biliaires*. Elles se rencontrent le plus souvent dans la vésicule du fiel, quelquefois dans la substance du foie. Elles produisent des *coliques violentes, l'ictère*, des *mouvements convulsifs*, etc. — 3° *Vers intestinaux*. Il y a trois espèces de vers intestinaux : les *ascarides*, au corps grêle et cylindrique, de la longueur de huit à douze millimètres; les *lombrics*, au corps également rond, mais de la longueur de dix à quinze centimètres, et le *ténia* ou *ver plat*, qui est aplati comme un ruban, fort long, et annelé. On le nomme aussi *ver solitaire*.

Mon *premier* est cruel quand il est *solitaire*.
Mon *second* moins, honnête, est plus tendre que *vous*.
Mon *tout* à votre cœur, dès l'enfance, a su plaire,
Et, parmi vos attraits, c'est le plus beau de tous. (VOLTAIRE.)

Obstructions de l'abdomen. — Les *cancers abdominaux*, les *concrétions*, l'*invagination*, peuvent être rapportés à cet ordre. — *Obstructions du rectum. Obstruction par vice de conformation. Obstruction par un état pathologique*, c'est à dire, par *excroissances syphilitiques*, etc. — *Gonflement de la rate*. Il est en général l'effet des fièvres intermittentes.

Névroses abdomidales. — 1° *Ictères*, ou *Jaunisse. Ictère des adultes. Ictère des nouveau-nés*. Le premier est *idiopathique*, ou *critique*, ou *symptomatique*. Il a lieu *par inflammation du foie, par obstruction* ou *oblitération du canal cholédoque, par affection nerveuse subite* ou *par affection nerveuse lente*. L'*ictère des nouveau-nés* diffère peu de celui des adultes. — 2° *Iléus*, ou *volvulus*, ou *passion iliaque*, vulgairement, *miséréré*. Il est *symptomatique* ou *nerveux*. — 3° *Coliques. Coliques non saturnines*. Elles sont *symptomatiques* ou *nerveuses. Colique de plomb*, ou *Maladie saturnine*. On la nomme aussi *Colique des peintres*, parce que les peintres y sont sujets. — 4° *Vomissement. Vomissement symptomatique. Vomissement nerveux* ou

spasmodique. — 5° *Cardialgie,* Douleur à l'épigastre, accompagnée de défaillances, de palpitations de cœur, de sueurs froides, et d'une anxiété si grande qu'on veut à tout moment changer de place.— 6° *Pyrosie,* Sensation de chaleur ardente dans l'estomac (de *pyr*, feu).— 7° *Dyspepsie,* Digestion lente, souvent pénible, et quelquefois même douloureuse (du grec *dus*, difficilement, et *pepté*, je cuis). — 8° *Boulimie* ou *faim canine*, (du grec *bous*, bœuf, et *limos*, faim : *faim de bœuf*). — 9° *Pica*, appétit dépravé (en grec *pissa.* Quelques uns prétendent qu'on a donné à cette maladie le nom latin de *pica*, pie, à cause des couleurs opposées, le blanc et le noir, qui distinguent cet oiseau, et qui expriment la différence des mets qu'on désire avec les mets ordinaires.)

V.

Maladies des organes de la circulation.

Les organes de la circulation sont le cœur et ses dépendances, les veines, et le système capillaire.

1° **MALADIES DU CŒUR ET DE SES DÉPENDANCES.—Lésions physiques du cœur.** — *Plaies du cœur. Plaies non pénétrantes. Plaies pénétrantes.*

Lésions organiques du cœur. — 1° *Anévrysmes du cœur* (du grec *aneurunô*, je relâche), Tumeurs contre nature, faites de sang, par la dilatation ou l'ouverture d'une artère. *Anévrysme actif. Anévrysme passif.*— 2° *Trop grande force du ventricule gauche du cœur.* Cet excès de force est une disposition prochaine à l'apoplexie.

Lésions vitales du cœur. — 1° *Cardite,* Inflammation du cœur.— 2° *Péricardite,* Inflammation du péricarde. — 3° *Hydropéricarde* ou *Hydropisie du péricarde.*—4° *Palpitations.* Elles sont presque toujours le symptôme de quelque autre affection. *Palpitations symptomatiques. Palpitations nerveuses.* — 5° *Syncope* (du grec *sunkôptô*, je ruine, j'assomme). Elle consiste dans la diminution ou la suppression des mouvements du cœur et du pouls, puis successivement de la respiration, de l'entendement, des sensations, de la voix, de la locomotion, et de toutes les autres fonctions.

Une femme, voyant son mari sans parole et sans mouvement, courut vite chercher un médecin, et lui dit : « Monsieur, mon mari est en *sicope.* — Qu'appelez-vous en *sicope?* Dites donc en *syncope.* — En *cinq copes*, si vous voulez. Dans l'état où il est, ce n'est pas une *cope* de plus ou de moins... »

Dans le langage ordinaire, on dit *défaillance* ou *pâmoison.*

2° **MALADIES DES ARTÈRES. Lésions physiques.**—1° *Plaies artérielles.* Lorsqu'une artère a été ouverte, le sang se répand en dehors, s'infiltre dans le tissu voisin, s'épanche dans les cavités, ou passe dans une veine voisine dont les parois ont été intéressées ; de là quatre espèces d'hémor-

rhagies, savoir : *Hémorrhagies avec effusion de sang en dehors, hémorrhagies infiltrées (anévrysmes faux, primitifs), hémorrhagies épanchées (anévrysmes faux, consécutifs), passage du sang artériel dans une veine contiguë à l'artère blessée (anévrysme variqueux).* — 2° *Compression des artères.* La compression des artères empêche la circulation du sang, et peut causer l'atrophie des membres, mourant faute de nourriture.

Lésions organiques et vitales des artères. — 1° *Fièvre inflammatoire.* — 2° *Anévrysmes des artères.* Ils sont *externes* ou *internes. Anévrysme de l'aorte. Anévrysme de la poplitée.* — 3° *Tumeurs sanguines artérielles.*

3° **MALADIES DES VEINES. Lésions physiques.** — *Plaies des veines.*

Lésions organiques et vitales. — 1° *Varices*, Dilatation des veines. — 2° *Tumeurs variqueuses.*

4° **MALADIES DU SYSTÈME CAPILLAIRE.**

Ces maladies sont les *hémorrhagies spontanées*, qu'on divise en deux ordres : *Hémorrhagies du système capillaire des membranes muqueuses; hémorrhagies des systèmes cutané, cellulaire, séreux*, et *synovial.*

Hémorrhagies du système muqueux. — 1° *Hémorrhagies générales.* Elles sont *actives* ou *passives.* Variétés : L'*épistaxis*, ou *Hémorrhagie nasale*; l'*hémoptysie*, ou *hémorrhagie des poumons*; l'*hématémèse*, ou *melène*, ou *hémorrhagie gastro-intestinale*; le *flux hémorrhoïdal*; l'*hématurie*, ou *pissement de sang*; enfin, l'*hémorrhagie utérine*, qui comprend la *ménorrhagie* (écoulement extraordinaire du sang menstruel) et les variétés de l'*aménorrhée* (privation ou suppression des menstrues). — 2° *Hémorrhagies locales.* Elles se divisent comme les premières en *actives* et en *passives*, et portent les mêmes noms. (Les *hémorrhagies actives* sont déterminées par un accroissement de forces vitales; c'est le contraire dans les *hémorrhagies passives.* Les *hémorrhagies locales* diffèrent des *hémorrhagies générales* en ce qu'elles ne dépendent que de l'état particulier des capillaires de l'organe qui en est le siége, tandis que ces dernières dépendent encore de l'influence du cœur et de tout le système, soit artériel, soit capillaire, de l'économie.)

VI.

Maladies des organes de la respiration.

Maladies du larynx et de la trachée-artère. — 1° *Plaies du cou.* — 2° *Corps étrangers dans le conduit aérien.* — 3° *Goître.* — 4° *Tumeurs carcinomateuses du cou.* — 5° *Abcès du cou.* — 6° *Phthisie laryngée.* (Comme les autres espèces de phthisie, elle produit la *fièvre lente* ou *hectisie*, le *marasme* ou *tabès*, et la mort, par l'atrophie de la membrane interne du larynx. Elle est presque généralement incurable.) — 7° *Voix convulsive.* — 8° *Aphonie nerveuse.*

Maladies des parois et des cavités thoraciques. —1° *Contusions du thorax.*— 2° *Fractures des côtes. Fractures directes ou en dedans. Fractures par contre-coup* ou *en dehors.*— 3° *Fractures du sternum.*— 4° *Plaies thoraciques.* — 5° *Épanchements thoraciques. Épanchement sanguin. Épanchement séreux,* ou *Hydrothorax. Épanchement purulent,* ou *Empyème.*—6° *Abcès du médiastin.*

Maladies du poumon.— 1° *Plaies et hernies du poumon.* Elles ne sont dangereuses que par les épanchements sanguins, l'emphysème, ou la péripneumonie, qui peuvent en être la suite.—2° *Péripneumonie,* ou *Inflammation du poumon.* Elle a beaucoup d'analogie avec la *pleurésie*, et se nomme aussi *flaxion de poitrine. Péripneumonie bilieuse*, compliquée avec la fièvre gastrique. *Péripneumonie nerveuse*, compliquée avec la fièvre adynamique.—3° *Abcès pulmonaire*, ou *Vomique,* Amas de pus enveloppé d'une membrane dans la substance du poumon.—4° *Asthme.* Trois degrés : la *dyspnée*, difficulté de respirer ; l'*asthme* proprement dit, grande difficulté de respirer ; l'*orthopnée*, oppression si forte qu'on ne peut respirer que sur son séant, comme le nom l'indique. *Asthme humide. Asthme sec. Asthme convulsif.*— 5° *Coqueluche*, Toux fréquente et violente qui attaque principalement les enfants.— 6° *Asphyxie*, État de mort apparente et imminente, causée par la suppression de la respiration, etc. (Du grec *a*, particule privative, et *sphuxis*, pouls). *Asphyxie par défaut d'air respirable, par submersion. Asphyxie des nouveau-nés. Asphyxie par strangulation. Asphyxie par la respiration d'un gaz délétère.*

VII.

Maladies du système lymphatique et du tissu cellulaire.

1° *Tubercules*, Élevures, tumeurs plus considérables que la pustule. — 2° *Phthisies. Phthisie pulmonaire*, Désorganisation, atrophie progressive du poumon. On la reconnaît aux caractères suivants : *Toux, difficulté de respirer, fièvre hectique* ou *hectisie, marasme* ou *consomption*, etc. *Phthisie occulte. Phthisie commençante. Phthisie confirmée. Phthisie à son dernier degré.* Les symptômes de la phthisie sont la *fièvre*, la *toux*, l'*insomnie*, le *crachement de sang* ou *de pus*, les *douleurs thoraciques*, les *sueurs nocturnes*, le *vomissement*, les *aphthes*, le *dévoiement*, et l'*œdème. Phthisie tuberculeuse.* Elle comprend la *phthisie originelle* et la *phthisie scrophuleuse. Phthisie pléthorique. Phthisie métastatique. Phthisie calculeuse. Phthisie vénérienne. Phthisie catarrhale. Phthisie scorbutique. Phthisie nerveuse.* Etc., etc. (Du gr. *phthéisô*, je flétris.)— 3° *Carreau*, Maladie qui rend le ventre des enfants dur et tendu. (*Tubercules du mésentère.*)— 4° *Engorgement du tissu cellulaire.*— 5° *Emphysème*, Tuméfaction causée par l'introduction de l'air ou

par le développement d'un gaz quelconque dans le tissu cellulaire. (Du grec *emphusaô*, je souffle dedans.) *Emphysème spontané. Emphysème traumatique.* Ce dernier comprend l'*emphysème artificiel, celui qui vient à la suite des plaies faites par des animaux venimeux, et celui qui est occasionné par les plaies des organes de la respiration.* L'*emphysème* diffère de l'*œdème* en ce qu'il ne retient point l'impression du doigt.-6° *Hydropisies* (du gr. *hudor*, eau, et *ops*, face, aspect), Accumulation de sérosité dans quelque partie du corps. On les divise en *hydropisies par infiltration*, et *hydropisies par épanchement.* Les hydropisies infiltrées sont *locales* ou *générales, essentielles* ou *symptomatiques, actives* ou *passives.* Lorsque l'hydropisie est locale, on lui donne le nom d'*œdème*; ou lorsqu'elle s'étend à la plus grande partie du système, on l'appèle *anasarque leucophlegmatie. Hydropisies par épanchement.* Espèces: *Ascite* ou *Hydropisie de l'abdomen* (épanchement de sérosité dans la cavité du bas-ventre), *tympanite* (accumulation de gaz dans l'abdomen, symptôme concomitant de l'ascite), *hydrothorax* ou *hydropisie de poitrine, hydropéricarde* ou *hydropisie du péricarde, hydrocéphale* ou *hydropisie crânienne, hydrorachis* ou *hydropisie du canal vertébral, hydrophthalmie* ou *hydropisie de l'œil, hydrocèle* ou *hydropisie de la tunique vaginale, hydrarthrose* ou *hydropisie du genou.* —7° *Loupes. Loupes enkystées*, ou *Hystes. Loupes non enkystées.* Espèces: *Bronchocèle* ou *loupe de la gorge, lipome* ou *loupe graisseuse, stéatôme, athérome, mélicéris.* — 8° *Bubons*, Tumeurs inflammatoires qui ont leur siége principal dans les glandes sous-cutanées des aines. (Du grec *boubôn*, aine.) *Bubon simple. Bubon scrophuleux. Bubon vénérien* ou *syphilitique. Bubon inflammatoire* ou *tonique. Bubon indolent* ou *atonique.*—9° *Abcès*, ou *apostèmes*, Amas de pus dans le tissu cellulaire. *Abcès de l'œil*, du *sinus maxillaire*, de la *parotide*, des *amygdales*, de l'*abdomen*, du *rectum*, du *cou*, du *médiastin*, du *poumon*, etc. *Abcès chauds. Abcès froids.*

VIII.

Maladies des organes urinaires.

On les divise en maladies des *reins* et des *uretères*, et maladies de la *vessie* et de l'*urèthre.*

1° **MALADIES DES REINS. Lésions physiques.** — *Plaies des reins.*

Lésions vitales des reins.—1° *Gravelle*, ou *Calculs rénaux.*—2° *Néphrite*, ou *Inflammation des reins. Néphrite simple. Néphrite légère. Néphrite intense. Néphrite calculeuse.* — 3° *Abcès rénaux.*—4° *Suppression d'urine.*—5° *Diabètes sucré.*

2° **MALADIES DES URETÈRES.** — *Calculs urèthraux.*

3° **MALADIES DE LA VESSIE ET DE L'URÈTHRE. Lésions physiques.**— 1° *Plaies de la vessie.* — 2° *Plaies de l'urèthre.* — 3° *Hernies de la vessie.*

Lésions organiques et vitales de la vessie et de l'urèthre.— 1° *Catarrhes.*— 2° *Rétention d'urine.*— 3° *Paralysie de la vessie.*—4° *Spasme de la vessie et de l'urèthre.*— 5° *Calculs de l'urèthre.*— 6° *Rétrécissement de l'urèthre.* Dans le premier degré, cette maladie se nomme *dysurie;* dans le second, *strangurie;* dans le troisième, *ischurie.*— 7° *Abcès urineux.* On les distingue en *tuberculeux, phlegmoneux*, et *gangréneux.* — 8° *Fistules urinaires.* On les divise en *vésicales* et *urèthrales.*— 9° *Incontinence d'urine.*— 10° *Calculs vésicaux,* vulgairement *Pierre.*

L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont fut *taillé de la pierre* sur la fin de sa vie. Le fameux frère Cosme, chargé de cette opération, eut un plein succès. Les Parisiens qui n'ont jamais pu résister au plaisir d'un bon mot, firent courir le bruit que le prélat refusait de payer son chirurgien, sous le prétexte que le clergé était exempt de payer *la taille.*

IX.

Maladies des organes de la génération.

Maladies communes à l'homme et à la femme. — *Stérilité.*— *Hermaphrodisme.*

Maladies de l'homme. — *Plaies.* — *Inflammations.*— *Abcès.*—*Atrophie.* —*Sarcocèle.*— *Congestions lymphatiques.*— *Hématocèle.*— *Hydrocèle.* — *Dyspermasie.* — *Phimosis.* — *Paraphimosis.*— *Hypospadias.* — *Priapisme.*—*Satyriase.*— *Anaphrodisie.*

Maladies de la femme. — *Descente de la matrice.* — *Renversement du vagin et de la matrice.*— *Antéversion et rétroversion de la matrice.*— *Hernie de la matrice.*— *Métrite,* ou *Inflammation de la matrice.*—*Polypes génitaux.* — *Cancer utérin.* — *Congestions utérines. Hydropisie de l'utérus. Hydatides utérines. Hématopisie utérine.* — *Calculs utérins.* — *Squirrhe des ovaires.*— *Hydropisie enkystée des ovaires.*—*Nymphomanie,* ou *Fureur utérine.* La *nymphomanie* est aux femmes ce que la *satyriase* est aux hommes.— *Hystérie* (vapeurs). — *Chlorose,* ou *Pâles couleurs.* — *Fractures des os du bassin.*—*Luxations des os du bassin.* — *Étroitesse du bassin.*— *Mauvaise conformation des mamelles.*—*Inflammations, gerçures, ulcères du mamelon.*—*Engorgement de l'organe mammaire.* — *Agalaxie,* ou *Défaut de lait.*—*Exubérance* ou *excès de lait.* — *Cancer des mamelles. Cancer à l'état de squirrhe. Cancer occulte* ou *non ulcéré. Cancer ouvert, ulcéré* ou *ulcéreux.*

APPENDICE.

Excroissance est le terme générique par le quel on désigne tout ce qui croît contre nature sur quelque partie du corps que ce soit, tel que: *loupes, polypes, verrues, sarcôme, condylômes, fics, thymus, carnosités,* etc. On dit aussi *hyppersarcose* (du grec *huper*, sur, et *sarx, sarkos,* chair). On appèle *envies* certaines marques ou taches que les enfants apportent en

naissant, et qu'on suppose être une suite des impressions reçues par leurs mères pendant qu'elles étaient grosses.

Envie, se dit aussi de certains petits filets qui se détachent de la peau autour des ongles, et qui, lorsqu'on les rebrousse, occasionnent souvent une douleur assez vive. On a donné le nom d'*éphélides* aux taches de rousseur, ou *lentilles,* qui viennent au visage des personnes blondes.

Maux de tête. Le mal de tête ou *céphalalgie* accompagne la plupart des maladies aignës, dont il est un des principaux symptômes. Mais c'est souvent un mal particulier qui vient et se dissipe en peu de temps, sans phénomènes bien remarquables. On nomme *migraine* ou *hémicranie,* celui qui n'occupe qu'un des côtés de la tête ; *clou* (*clavus*), celui qui est borné à un espace qu'on peut couvrir ordinairement tout entière avec le doigt ; et *mal frontal, douleur frontale,* celui qui embrasse tout le front. Celui-ci est le plus fréquent. Les mêmes causes qui produisent les maux de tête peuvent occasionner les étourdissements.

Cette classification est celle du célèbre Pinel, que j'ai étudiée dans le temps, pour mon grand dictionnaire, dans un ouvrage en deux volumes du docteur Authenac. Sinon pour les médecins, dont j'ignore les opinions nouvelles, — au moins pour tout homme du monde, intéressé à connaître les divers dérangements de ses fonctions vitales, pour l'écrivain, pour le poète, obligé par état de tout savoir, de tout connaître, pour les maîtres de langue surtout, incapables jusqu'à présent d'expliquer à leurs élèves ce qu'ils entendent seulement par *rhume de cerveau,* etc., cette division est certainement tout ce qu'on peut désirer de mieux.

BIENFAITS DE LA CIVILISATION.

Eh bien, mon cher lecteur, trouves-tu que l'inventaire de tes infirmités soit assez complet ? S'il ne l'est pas encore tout à fait, il le deviendra, grâce aux progrès de la civilisation.

Déjà tu lui es redevable d'une foule de maladies, d'une multitude de fléaux que tu ignorais, et dont les animaux des forêts, les oiseaux de l'air, les poissons, les insectes, plus heureux que toi, sont tout à fait exempts. Déjà la peste, qui n'était que simple, est devenue quadruple. Déjà le typhus des nègres et celui des blancs redoublent, dit-on, par leurs croisements la malignité de la fièvre jaune d'Amérique. Tous les maux, toutes les maladies se compliquent de plus en plus. L'art médical a beau s'étendre et se multiplier, il ne peut tenir pied au mal. Déjà la durée moyenne de ta vie, lecteur, — grâce à l'état d'étiolement où te réduisent les limbes sociaux dans les quels tu manques de lumière et d'air, est diminuée de près de la moitié ; et voilà qu', au lieu de t'éteindre paisiblement, sans dou-

leur, à cent vingt ou cent quarante ans, comme tes premiers pères, tu te traînes à peine jusqu'à soixante-dix, déjà décrépit à soixante et même à cinquante. O bienfaits de la civilisation !

Grâce à la manière dont la civilisation, entend la distribution des forêts, des cultures, et des bassins d'irrigation, le désordre atmosphérique augmente de jour en jour ; les saisons n'ont plus de cours régulier ; des froids subits et meurtriers succèdent aux plus intolérables chaleurs ; l'été se transporte en hiver, l'hiver en été ; ce ne sont que transitions brusques du froid au chaud, du sec à l'humide, des déplacements monstrueux de l'air, non moins funestes aux hommes qu'aux végétaux, les quels menacent l'agriculture et l'humanité du plus sinistre avenir.

Vois le nouveau fléau qui vient de foudre sur les pommes de terre, cette unique ressources de plusieurs nations.

Et je ne te parle pas, lecteur, de la dépravation morale où tu t'enfonces de plus en plus. Dieu, par exemple, t'avait donné un cœur et une âme pour l'aimer et t'élever jusqu'à lui ; il t'avait créé bon, sensible, généreux, capable d'enthousiasme et de dévouement. Et déjà ton âme est flétrie, ton cœur est de pierre ; tu n'as plus ni amour, ni foi, ni espérance ; tu n'es plus qu'un tissu d'hypocrisie, de mensonge, d'ingratitude, de noirs desseins ; tu n'es plus qu'un morceau de boue et de pourriture, où pullulent tous les vers du vice. Ose me parler de ta vertu, de ta franchise, de ton équité. Allons ! je vois que tu t'exécutes de bonne grâce, et que tu reconnais sur toi le ravage de la civilisation.

Je ne te parle pas de tant d'autres pestes, plus terribles encore que le thyphus d'Orient, telles que l'*accroissement des dettes publiques* et *de l'agiotage*, ces deux gouffres de l'avenir ; les *révolutions cruelles* qu'un système répressif fait sans cesse renaître de leurs cendres comme le phénix ; la *charlatanerie sophistique du Journal des Débats* et de tant d'autres, qui te chantent sur tous les tons la *perfectibilité perfectible*, qui, après t'avoir précipité dans l'abîme, s'efforcent par tous les moyens de t'y retenir, et, vils geôliers gagés par ceux qui occupent triomphalement les cimes environnantes, te frappent à coups redoublés au moindre effort que tu fais pour remonter à la vie et à la lumière.

Mon cher lecteur, je te souhaite beaucoup de plaisir dans cette vaste mare, peuplée de reptiles, où pour ta part tu te plais peut-être à patauger dans quelque coin un peu moins profond et moins

dangereux, sans pitié pour ceux qui, placés au milieu du gouffre, s'efforcent en vain de gagner le bord, et périssent, hélas! par milliers, sans avoir un instant respiré l'air du ciel.

Misérable égoïste, parce que tu es un peu moins exposé que tes frères; parce que tu as pu, sans de grands efforts, favorisé par un sort aveugle, qui certes n'est pas la Providence; parce que tu as pu, sur le bord du gouffre, atteindre un brin de gazon, — content de ta part, âme basse et vile, loin de tendre la main à tes frères, pour les aider à remonter avec toi de l'abîme et à se répandre joyeusement dans les vastes plaines, inondées de lumière et d'air, émaillées de fleurs, sillonnées de sources pures, imprégnées des plus doux parfums, que Dieu n'a faites si vastes et si fécondes qu'afin qu'il y eût place pour tous,— loin de tendre courageusement la main à tes frères désespérés, qui maudissent Dieu, qui accusent aveuglément leur père du ciel, — loin de leur tendre la main, égoïste infâme, jaloux de ton bien-être, tu les repousses toi-même du pied, — lâchement, abominablement.

O la civilisation! les philosophes!

Elle n'opère pas mal, la civilisation. L'humanité lui doit déjà beaucoup, comme on le voit. Mais la civilisation ne bornera pas là ses gracieusetés. *L'égoïsme général,* la *fourberie sous toutes les formes*, enfantant l'adultère, la spoliation, le carnage, des milliers de vices et de crimes, — la *dette publique*, la *détérioration de l'atmosphère*, la *lutte des passions et des intérêts*, ne sont encore que des fléaux en germe. Laissez-les faire. Ils grandiront, croîtront, s'étendront, se développeront; et de toutes ces semences civilisatrices que prône le *Journal des Débats*, on verra bientôt sortir la misère générale, la guerre, la famine, les épidémies, le désordre le plus parfait. Voyez l'Angleterre. Des milliers d'ouvriers meurent de faim dans ce pays si opulent. Gonflé outre mesure, écumeux et grondant, le torrent de la misère y atteint déjà les dernières limites et menace de porter le ravage et la mort dans les beaux domaines de l'opulence. Comment, pressée de tous côtés par une population affamée et furieuse, et succombant en outre sous le poids de sa dette énorme, comment l'Angleterre conjurera-t-elle toujours le danger? Voyez la Bohème, réduite à ne manger que des pommes de terre, qui vont lui manquer. Voyez les montagnards hongrois forcés de vendre leurs fils et leurs filles pour une miette de pain, oui, leurs propres fils et leurs propres filles,

Oui, le sang de leur sang et l'âme de leur âme (1).

Impossible! dis-tu, lecteur. Quoi! lecteur sensible et compatissant, lectrice tendre et délicate, quoi! vous lisez tous les jours le Journal des Débats, et vous n'êtes pas mieux informés des belles choses qu'engendre l'ordre social que vous admirez! Lecteur, tu refuses de croire à tant de misère. Lecteur sensible, ta délicatesse se révolte à la seule idée d'un tel phénomène. O noble nature! Tu refuses de croire au mal; tu refuses de croire au tableau qu'on te fait des misères humaines; tu ne vois qu'imagination et fantaisie dans les *Mystères de Paris*, le *Juif errant*, les *Drames inconnus*, le *Comte de Monte-Christo*. Roman que tout cela! t'écries-tu, lecteur si bon, si pieux, si charitable, qui manges, bois, et dors à merveille, et te fais traîner, lourde masse de chair, à quatre chevaux. Roman que tout cela! t'écries-tu furieux; de telles monstruosités n'existent que dans le cerveau fêlé des poètes et des romanciers. Oui, roman que tout cela! L'homme n'est pas si méchant. — (Et tu lis pourtant la *Gazette des Tribunaux*.) — Roman, roman, roman que tout cela! Je ne vois rien de semblable dans le monde. — Il est vrai que tu ne vois dans le monde que des regards sereins et caressants. Le monde est si habile! C'est comme la femme, douce sirène, qui te caressse et qui te trompe; ou qui, se penchant sur ton lit de douleur, te dit de son air le plus câlin, en te présentant un affreux poison: « Prends cela, mon petit chéri, ça te fera du bien; c'est ta petite femme elle-même qui l'a préparé.» Et toi-même, lecteur bien aimé, toi-même tu sais bien ton monde; car te voilà jouant à merveille le simple et le candide. Mais je te connais, beau masque. Inutile de te déguiser avec moi. Je pourrais te dire le fond de ta pensée.

— Monsieur le marquis, si noble et si riche, il y a des millions de vos frères qui meurent de faim, qui endurent toutes les fatigues, toutes les privations, toutes les tortures imaginables. — Ah! ne me parlez pas de cela. Ça fait trop de mal au cœur.

— O nature sensible et délicate, charmant dandy, peu fait aux haillons de la misère, accoutumé à ne voir autour de toi que riches étoffes de soie, brillants colliers de perles et de pierreries, meubles de marbre et d'acajou, vases de fleurs et de parfums, tentures éblouissantes, visages fardés et enluminés, — dans ta petite sphère, tout est pour le mieux, je veux bien le croire. Mais tu ou-

(1) Voir les journaux de juillet 1845, *les Débats* comme les autres.

blies que tu n'es pas seul de la famille ; tu oublies que tes frères sont en bas, grelottant de froid dans la rue, pendant que tu t'épanouis dans une douce chaleur ; mourant de faim, pendant que tu te gorges de mets délicieux et de vins exquis ; battant la semelle, pendant que tu danses ; tu oublies que, frustrés long-temps de leurs droits, ils les réclament à la fin, et veulent leur part dans l'héritage de Dieu, notre père commun, qui nous aime tous d'un égal amour et n'a point d'injustes préférences. Il faut dire, à la louange de la civilisation, que c'est elle qui éclaire tes frères, et leur fait comprendre qu'ils sont comme toi des créatures de Dieu. Si la civilisation se bornait à cela, ce serait bien beau de sa part. Mais laisse-la faire. Encore quelques siècles, et tu verras, lecteur, où t'auront mené les magnifiques théories de tes économistes et autres jongleurs ; tu verras où aboutit leur orgueilleuse sagesse; tu verras ce qu'il faut penser de ce dédain superbe qu'ils ont témoigné à celui qui venait t'arracher, lecteur intéressant, de leurs mains meurtrières, que pousse une aveugle fatalité.

Oui, lecteur, un homme est venu ; un homme marqué au front d'un sceau divin est descendu dans les limbes sociaux où toi-même, lecteur voluptueux, tu ne te sens pas tout à fait à l'aise ; cet homme t'a dit, à toi ; il a dit à tes frères : « Suivez-moi, je vous conduirai tous au bonheur. » Et toi tout le premier, lecteur plein d'esprit, tu l'as méconnu. Oui, lorsqu'en te ralliant à l'unité universelle, en te ramenant dans la voie du Christ, en te déchiffrant le code de Dieu, au quel tes philosophes n'ont jamais rien compris, il t'a, pour ainsi dire, mis ton salut dans les mains, tu as laissé tomber le trésor, et ne t'es pas même dérangé pour le ramasser ; ne répondant à cette offre généreuse que par des airs d'arrogante supériorité.

Puis, lorsqu'il t'a parlé d'*unité interne et externe de l'homme avec lui-même*, *de l'homme avec Dieu*, *de l'homme avec l'univers*, tu as ouvert de grands yeux, et tu n'as pas compris, lecteur plein d'intelligence.

Puis, lorsque, se faisant petit avec les petits, il s'est exprimé en termes plus clairs et t'a annoncé l'art de rendre pour tous le travail attrayant, même pour les sauvages, même pour toi, sybarite ; l'art suprême de décupler subitement ton revenu annuel ; —lorsqu'il a ajouté qu'il ne dépendrait que de toi d'atteindre aux plus grandes richesses et de doubler ta vie avec tes jouissances, — alors, continuant à ouvrir de grands yeux, lecteur peu intéressé, tu t'es écrié : *Serait-il possible?*

Lorsqu'on te parle de richesses et de jouissances, ô lecteur nourri de morale religieuse et philosophique, élevé dans l'amour de la pauvreté, de la frugalité, de la chasteté, tes oreilles se dressent longues comme celles d'un âne, tes yeux restent fixes, ta respiration s'arrête tout court, et tu écoutes. O amour de la pauvreté, de la frugalité, de la chasteté!

Des richesses! des jouissances! Où sont-elles, ces richesses, ces jouissances? Pour les obtenir, faut-il brûler, saccager, assassiner? Faut-il égorger des nations entières? dévaster une nouvelle Amérique? Faut-il trahir son ami, sa patrie? Faut-il livrer sa fille, sa sœur, sa femme?...

— O salutaires effets de la morale!

O délicieux nourrisson
De Sénèque et de Cicéron!

— *Parlez, parlez, dites, que faut-il faire?*

— Puisque te voilà si bien disposé, lecteur honnête et frugal, je vais te répéter ce que l'homme de Dieu t'a dit:

« JE T'APPORTE LA FACULTÉ D'ATTEINDRE AUX PLUS GRANDES RICHESSES, AUX JOUISSANCES LES PLUS RAFFINÉES PAR LA PRATIQUE DE LA VERTU ET DE LA VÉRITÉ, PAR TON DÉVOUEMENT AUX INTÉRÊTS D'AUTRUI.

— *Ah! ah! ah! ah! ah! ah!... Vous êtes fou, mon cher monsieur... Oh! oh! oh! oh! oh! oh!... C'est quelque échappé de Charenton... Riche... riche en pratiquant la vertu! hi! hi! hi! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...*

— Écoute-moi, lecteur *hilarieux*, comme dit ton grand lyrique Rousseau. Si pourtant je te mets dans une situation telle que tu ne puisses servir tes intérêts sans servir également ceux des autres...

— *Riche, en pratiquant la vertu!...*

— Si je combine tes passions et les passions de chacun de telle sorte qu'elles forment une harmonie parfaite, où ta raison, déposant son rôle d'agent aveugle, n'ait plus qu'à remplir celui de juge impartial, conformément à la volonté de Dieu!...

— *Riche, en pratiquant la vertu!...*

— Si par une justice distributive mieux entendue, par une répartition des bénéfices sociaux proportionnée aux trois facultés industrielles: CAPITAL, TRAVAIL, TALENT, je concilie tes prétentions les plus exorbitantes avec celles de tous tes frères, en sorte que je

parvienne à enrichir la masse, sans froisser ton individu délicat...

— *Riche, en pratiquant la vertu!*

— Si par une distribution plus intelligente des cultures, des forêts, et des bassins d'irrigation, je t'enseigne à corriger les intempéries de l'air, cause de tant de maladies pour toi-même aussi bien que pour les plantes...

— *Riche, en pratiquant la vertu!...*

— Si, par suite du raffinement climatérique... Mais, lecteur, tu ne m'écoutes pas.

— *Vous êtes fou, Monsieur!... Ah! ah! ah!*

(Un civilisé ajoute à ses injures le mot, Monsieur.)

— Hélas! Christophe Colomb aussi était fou; Galilée aussi était fou. Tu leur disais que la terre, soutenue par quatre éléphants gigantesques, n'était pas ronde et ne pouvait tourner (1). Dieu sait le sort que tu as fait aux auteurs des plus utiles découvertes. Ils sont tous morts ignorés de leurs contemporains; et, quand la postérité, éclairée et reconnaissante, a voulu, par un hommage solennel, honorer la mémoire de ces grands hommes, elle n'a pu découvrir ni leur tombe ni leur berceau. Qui sait si l'inventeur de la poudre à canon ou de la boussole n'a pas vécu au siècle d'Auguste? Qu'un jour, comme le dit lui-même l'auteur de l'*Association domestique agricole*, qu'un jour cet homme, tenant d'une main une *cartouche* et de l'autre la petite boîte appelée *boussole*, se soit présenté aux ministres d'Auguste, et qu'il leur ait dit:

« Je vais avec la matière contenue dans ce brimborion (*la poudre*), » changer la tactique des Alexandre et des César; je peux avec » cette matière faire sauter en l'air le Capitole, foudroyer les villes » à une distance de plusieurs milles, faire de Rome à minute fixe » un monceau de cendres, détruire à une distance de plusieurs sta- » des toutes vos légions, égaler le plus faible soldat au plus fort; — » enfin, je peux, avec cette autre *gimbelette* (la *boussole*), braver » dans l'obscurité les orages et les écueils, diriger le vaisseau aussi » sûrement qu'en plein jour, et l'orienter là même où on ne verra

(1) On m'a dit, citoyen, que la terre tournait;
Mais je n'ai pas cru cette fable.
Pour un vrai sot on me prenait;
Quand on m'a fait ce conte invraisemblable.
Si la terre tournait, eh quoi! j'aurais le don
De tourner avec elle! Un tel système cloche.
— Un tel système est bon. Voyez tourner la broche,
Vous verrez tourner le dindon. (*Anonyme.*)

» ni ciel ni terre » ; — à ce discours, les graves personnages de Rome, les Mécène et les Agrippa, auront pris l'inventeur pour un visionnaire, et l'auront chassé comme l'ambassadeur d'Espagne chassait de chez lui les fous qui voulaient peser l'air ; en sorte que la poudre à canon et la boussole n'auront été connues que quatorze siècles plus tard.

Quelle chose admirable et divine que le génie ! puisque des millions d'hommes réunis, non seulement ne peuvent concevoir par eux-mêmes, mais ne savent pas même comprendre, malgré les explications les plus claires et les plus précises, ce qu'un homme seul a pu concevoir et comprendre. De combien de degrés l'homme de génie est donc supérieur au reste des hommes !

L'auteur de la nouvelle Théorie sociale est dans le même cas que l'homme dont je viens de parler. Il te promet, lecteur, des résultats qui au premier abord te semblent impossibles, bien qu'ils ne présentent rien de plus merveilleux que ceux que t'annonce l'inventeur de la poudre et de la boussole, et tu le traites de fou et de visionnaire.

Et, après tout, se trompât-il dans ses prévisions sublimes, dans ses calculs transcendants,

Quand tu te sens, lecteur, marcher sur des abîmes,
Lorsque, dans ce milieu de vices et de crimes,
Tu demandes en vain un peu d'air frais et pur,
Ne sachant pas toi-même où poser un pied sûr,
Te défiant de tous, de ton fils, de ta femme ;
Quand tout souffre et gémit dans ce repaire infâme,
Où te tient enchaîné ton aveugle raison ;
Quand tu ne vois partout qu'horreur et trahison,
Que poison ou poignard aux mains d'hommes féroces,
Que misère effroyable et supplices atroces ;
Quand tu ne vois au bout de ton triste chemin
Qu'un gouffre sans issue, — ô noble paladin,
Quoi ! tu n'as pas saisi, par manque de courage,
La chance de salut que t'offrait un vrai sage !
Quoi ! tu ne t'es pas dit, dans un sublime élan :
« L'épreuve est à tenter, car le mal est trop grand ;
« Dans cet autre chemin hâtons-nous de le suivre ;
« Et mourons, s'il le faut, pour essayer de vivre. »

Tu dors, lecteur?... Quoi ! tu n'a plus dans le cœur un noble sentiment ! plus dans l'esprit une seule idée ! Quoi ! ton âme est gangrenée à ce point ! Autrefois, pour arracher quelques chrétiens à l'aveugle oppression des Turcs, pour conquérir un sépulcre vide, monument cher à ton âme, je le conçois, tu n'aurais craint ni la fa-

tigue, ni les privations, ni la peste, ni l'esclavage ; aujourd'hui tu ne t'émeus pas même au nom de l'humanité tout entière, que Jésus-Christ te commande pourtant d'aimer, comme lui-même l'a aimée, jusqu'à sacrifier ta fortune et ta vie pour elle. O digne chrétien !

— *Riche, en pratiquant la vertu !...*

— Ah ! c'est là ta première idée en te réveillant, lecteur.

— *Riche, en pratiquant la vertu !*

— Mais, lecteur abreuvé de morale, tu es donc complétement ivre, que, dominé toujours par ton idée fixe, quelque chose qu'on te dise, tu ne veux pas entendre raison. O salutaire effet de la morale ! Voilà donc ce beau fils de la civilisation, corrompu jusqu'à la moelle des os, et ne croyant plus la vertu possible. Aucun sentiment ne peut plus naître dans son cœur; aucune idée ne peut plus s'introduire dans son cerveau. Il n'est plus sensible qu'à la musique.

Eh bien ! lecteur chéri, je te donnerai prochainement un peu de musique.

Mais d'ici là permets que je respire un moment. Je suis harassé, brisé de fatigue. Je n'en puis plus, lecteur. Voilà deux mois au moins que je n'ai pas fait une promenade. Que dis-je? j'ai négligé tous mes amis, toutes mes connaissances ; je n'ai écrit à personne, je n'ai vu personne; j'ai vécu comme un ours, enfermé dans sa cage.

Que pensez-vous de moi ? mon cher Joseph, d'Amsterdam, noble ami, qui avez toujours pris une si vive part à mes peines, à mes chagrins, qui avez trouvé pour moi dans votre cœur des paroles si tendres, si éloquentes, si puissantes sur ma douleur. Que pensez-vous de moi ? mon brave poète, de moi qui n'ai pas encore répondu à votre affectueuse lettre d'octobre dernier, ce rayon nouveau de la douce lumière que votre belle âme envoie à mon âme ?

Que pensez-vous de moi? vous aussi, ma chère Mary, de Londres, qui m'avez rendu un si grand service, il y a bientôt quatre ans ; dont l'aimable société m'a fait trouver si court le chemin de Dresde à Vienne ; douce et belle créature, que le ciel m'envoyait comme un ange gardien, pour me servir de guide et d'interprète à travers ces pays barbares, où sans vous, sans votre obligeance infinie, je ne sais ce que je serais devenu, dans l'impossibilité où j'étais de me faire comprendre. Que pensez-vous de mon long silence? Ah ! ne croyez pas du moins que je vous oublie. Combien

je vous regrette, au contraire, ma noble amie! Combien je regrette votre société si douce et si bien faite pour charmer la vie la plus triste et dorer les jours les plus sombres! Combien je serais heureux encore, dans mon malheur même, s'il m'était permis comme autrefois d'aller m'asseoir une heure à côté de vous, pour vous entendre lire de votre belle voix d'ange quelque touchante histoire d'amour, et respirer le même air que vous!

Que pensez-vous de moi? vous aussi, mon cher Monsieur Grasset (1), mon noble et généreux bienfaiteur, à qui j'écris si rarement, quand je devrais ne pas laisser passer un seul jour de ma vie sans vous remercier, sans vous répéter:

« Soyez béni, vous qui vous entendez si bien à consoler, vous, âme bienfaisante, qui vous répandez en rayons de joie sur toute infortune, et qui portez si dignement le titre de *père des pauvres*, dont vous a décoré la reconnaissance du pays que vous administrez avec tant d'intelligence et de dévouement; titre qui en appelait d'autres, que la haute sagesse du roi, toujours attentif au belles actions, juste appréciateur du mérite, ne pouvait manquer de vous octroyer; ce dont je lui sais un gré infini, car il n'appartient qu'à lui ou à Dieu de m'acquitter envers vous. Ah! je voudrais que mon cœur fût un livre ouvert où le monde entier pût lire tout ce que vous y avez écrit de bienfaits en caractères ineffaçables. Aussi, croyez-le bien,

Dans mon âme pour vous la fleur du souvenir
Brillera sans que rien parvienne à la ternir.

Que pensez-vous de moi? vous toutes, nobles et hospitalières familles de Vienne, qui m'invitez avec tant de grâce à vos soirées, à vos bals, à vos fêtes; jeunes femmes si belles, qui me dites de votre voix douce: *Venez donc nous voir souvent, bien souvent.*

*A Mademoiselle B***.*

Quand vous me souriez de votre doux sourire,
Lorsque vous me parlez de votre voix de miel,
Votre voix dans mon cœur chante comme une lyre,
Votre sourire y luit comme un reflet du ciel.

Lorsqu'un de ces regards qui révèlent votre âme
Epanche sur mon front sa céleste splendeur,
Je sens mon cœur se fondre, à cette douce flamme,
En un ravissement de joie et de bonheur.

(1) M. Joseph Grasset, maire de Mauriac, chevalier des ordres de Saint-Wladimir et de la Légion d'honneur.

Et quand vous qui, si belle et si pleine de grâces,
Semez comme un parfum le bonheur sur vos traces,
Vous daignez m'inviter à revenir vous voir,

Vous me semblez un ange éclatant de lumière,
Qui, d'un jour ineffable inondant ma paupière,
Près de lui dans le ciel me prîrait de m'asseoir.

(L. N. *Fleurs du Danube.*)

Et cette place dans votre ciel, je la laisse vide. Je reste enfermé dans ma solitude, loin de votre lumière et de vos parfums, douces fleurs vivantes; cela par amour pour un public qui lit le *Journal des Débats* (quant à cela, c'est sûr) et s'abonne *peut-être* au *Dictionnaire National*, ce qui vous donne la juste mesure de sa valeur.

— « *Mais vous allez vous faire un ennemi mortel du Journal des Débats.* »

— Qui a dit cela? Si c'est quelque nouvel ami que je ne connais pas, qu'il se montre... pour que je l'embrasse?... non, mais pour que je le fuie, comme j'ai fui la plupart de mes autres amis, jusqu'au bout du monde. Ceux que je crains le plus ne sont pas mes ennemis. Je les défie de me faire autant de mal que m'en ont fait quelques uns de mes amis les plus aimés. Aussi n'est-ce pas ceux-là que je crains; et j'aprouve fort ce mot de Voltaire : « Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis. »

D'ailleurs ne suis-je pas dans le cas de la plus légitime défense? La manière folle et odieuse dont le Journal des Débats parle quelquefois des poètes, par l'organe de M. Fleury, et de quelques autres, ne saurait m'être indifférente. Dans un petit écrit signé par un Savoyard, il a trouvé l'autre jour une grosse injure (injure si grosse que j'aurais honte de la reproduire) contre ces déplorables victimes d'un monde stupide : « Vite, transcrivez cela, s'est-il écrié, plein de joie, et l'envoyez à l'imprimerie; cela fera une superbe queue au prochain feuilleton de J. J. » Le Journal des Débats n'a pas assez de sa propre boue pour salir ce qu'il y a de plus noble et de plus pur sous le ciel; il emprunte aux ramoneurs leur suie la plus noire et la plus épaisse. A cette occasion, il exalte outre mesure, aux dépens des poètes, le bon sens éclatant du Savoyard. Entre ramoneurs on n'y regarde pas de si près. Le Journal n'est-il pas chargé de ramoner la cheminée du gouvernement, pour que le feu n'y prenne pas?

Hier encore, à propos des circonstances atténuantes admises en faveur de deux exécrables parricides, n'a-t-il pas commencé à déblatérer contre une de nos plus saintes institutions, le jury? L'insensé! il ne voit qu'un

défaut de lumières là où il faut voir nécessairement une protestation de plus en plus éclatante du pays contre la peine de mort, cet abominable assassinat juridique, déjà flétri de tout ce que la voix des plus grands poètes et des plus grands orateurs contient d'anathèmes.

Ah ! prenez-y garde. Vos ennemis sont fins et rusés ; ils profitent avec un art infernal de la moindre occasion ; ils saisissent avidement le plus léger prétexte. Ils vous disent, les charlatans, au moindre mal que vous ressentez : — « Vous êtes gravement malade, vous le voyez bien ; vous » avez le pylore obstrué par la presse, par le jury ; laissez-vous purger, » prenez mon remède, vous vous en trouverez à merveille. — Et si j'en » meurs, au contraire, de votre remède ? — Alors vous direz que je suis le » plus grand charlatan du monde. »

Prenez-y garde. Ils ne demanderaient pas mieux que de vous ravir une à une toutes vos libertés ; et, si vous ne veillez attentivement sur vous-mêmes, ils réussiront. Ils n'osent employer la violence, par ce qu'ils ont peur de votre courage, déjà éprouvé ; mais songez à l'abbé Rodin, plus habile que le colonel d'Aigrigny. Celui-là ne vous pousse pas violemment dans l'abîme qu'il a creusé pour vous dans les ténèbres, il vous y attire par un charme au quel vous ne pouvez vous soustraire. Il ne vous tue pas de sa propre main ; mais il fait si bien que vous vous tuez vous-même pour son plaisir.

Prenez-y garde. Tant qu'il vous voit sur la défensive, le loup se fait chien couchant, il vous caresse, il vous lèche, il se roule à vos pieds, mais c'est pour vous étrangler à la première occasion.

Prenez-y garde. Les poètes que vous dédaignez font seuls sentinelle ; les yeux sans cesse fixés sur l'avenir, ils vous signalent chaque danger. De là cette haine du Journal des Débats contre eux ; de là ces injures grossières dont je parlais tout à l'heure et aux quelles je n'ai pas fini de répondre.

Il est permis de débiter des impertinences (c'est un privilége acquis depuis long-temps au Journal des Débats, le Journal de prédilection des Tripeauds de tous les pays), mais pas d'aussi savoyardes, surtout dans un pays qui passe pour le plus civilisé du monde (triste effet de la civilisation). En vérité, j'en rougis, non pour le Journal (une infamie de plus ou de moins ne change rien à la couleur de son costume), mais pour la France, pour la France ma chère patrie, que les étrangers pourront croire dégénérée.

Demandez au Journal des Débats s'il eût mis autant d'empressement à nous faire connaître un ouvrage utile qu'il en a mis à nous communiquer cette platitude.

Le Journal des Débats ne se croit-il pas à lui seul le pivot du monde ? Je l'ai déjà dit, au faîte des grandeurs la tête tourne, et le Journal des Dé-

bats pourrait bien un de ces jours se briser la tête sur le pavé. S'il ne lui faut pour cela que ma malédiction, je la lui donne de bon cœur.

Oui, soyez maudits, vous tous, qui que vous soyez, vils flatteurs, lâches courtisans de la fortune ou de la puissance, qui n'avez que des paroles de haine, des grossièretés, des injures pour le mérite pauvre et obscur, poussé au suicide par la misère, pour de nobles êtres tombés du ciel dans votre cloaque de vices, — cloaque infect, où vous vous vautrez si voluptueusement, en dignes pourceaux d'Épicure, — y trouvant une odeur de rose, — sybarites immondes! Soyez maudits, ô vous dont la bassesse, dont l'arrogance insulte si indignement des hommes mille fois supérieurs à vous, des hommes qui ont passé par toutes les épreuves du malheur sans courber la tête, et qui luttent de toutes leurs forces contre une destinée implacable, dont le moindre coup vous aurait brisés, frêles ustensiles de cuisine ministérielle, — si vous n'étiez accrochés de manière à tourner à tout vent, girouettes! Soyez maudits! maudits! maudits! mille fois maudits! Si la voix du malheur, la voix qui sort de l'abyme a quelque puissance, la mienne sera entendue. Elle vous marque au front d'un sceau indélébile.

Une chose certaine, c'est que je n'ai pas rencontré en ma vie une âme douée de quelque générosité qui ne se soulève d'indignation au seul nom du Journal des Débats. Cet odieux journal devient de jour en jour si savoyard, qu'on finira, je l'espère, par l'envoyer où il envoie si libéralement les poètes, et où il serait déjà depuis long-temps, si le langage doré et poétique que lui prêtent parfois des hommes comme Eugène Sue, Alexandre Dumas, Libri, cette âme généreuse, et même Saint-Marc Girardin et quelques autres, ne faisaient excuser ses manières par trop impertinentes. J'en suis fâché pour Eugène Sue, pour Alexandre Dumas, pour M. Libri, réduits comme Apollon à garder les troupeaux d'Admète, au lieu de briller splendidement au plus haut de l'Olympe.

Je ne fais donc que répondre au Journal des Débats, qui peut-être n'en vaut pas la peine, me dira-t-on : mais, que voulez-vous! Il y a des choses que je ne puis voir, que je ne puis entendre,

Sans me sentir au cœur une affreuse colère.

Genus irritabile vatum.

Quant à M. Bescherelle, je ne fais de même absolument que lui rendre les coups qu'il porte. Voyez avec quelle acrimonie, avec quelle présomption, il parle de ses confrères, et cela le plus souvent sans raison! Il dit, lui, que tous les dictionnaires, y compris celui de l'Académie, que toutes les grammaires ne sont que des avortons. Moi, je dis que sa grammaire, que son dictionnaire n'est qu'un tissu d'erreurs, de fautes grossières, d'absurdités, un vrai chaos, *rudis indigestaque moles*, quelque chose d'informe et d'innominé. Voilà tout. *Œil pour œil. Dent pour dent.*

Il est vrai que le Christ blâme ces représailles. Mais le Christ s'était

pourtant réservé le droit d'appeler les hommes *une race de vipères;* droit qu'il a transmis à ses apôtres, et dont je ne fais qu'user à mon tour,

En vous criant : Malheur sur vous et sur vos pères,
O sépulcres blanchis, ô races de vipères!

Malheur aussi à toi, lecteur! si tu ne me remercies pas des grandes vérités que je te révèle, de la peine inouïe que je me donne pour t'aplanir le chemin des sciences, lecteur paresseux et ignorant, qui ne demandes pas mieux que de t'instruire, pourvu que la science te vienne en dormant! Malheur à toi! si tu n'apprécies pas le superbe cadeau que je t'envoie du fond de mon exil.

Au reste, de ta part on doit s'attendre à tout. N'as-tu pas dans le temps préféré la Phèdre de Pradon à celle de Racine? L'Arétin ne passait-il pas à tes yeux pour le plus grand génie de l'Italie, dans le siècle du Tasse? etc. Tu n'es pas changé! Tu achètes la onzième édition de la *Grammaire des grammaires*, et je jurerais que tu n'as pas dans ta bibliothèque un seul volume de Mme Desbordes-Valmore.

La poésie, hélas, quoi que j'en puisse dire,
Chez le libraire doit rester;
Car tel qui pourrait l'acheter
N'est pas capable de la lire.

Lecteur, tu as déjà donné dans ta vie bien des preuves de ton peu de discernement. C'est ainsi que tu m'as reproché de citer mal à propos Shakspeare et Platon, dont l'autorité, disais-tu, ne peut être d'aucune valeur dans une grammaire française. Lecteur profond en paroles et superficiel en idées, je veux bien te répondre que je ne cite pas Shakspeare et Platon pour leur langage, mais pour leurs pensées, afin de t'apprendre autre chose que des mots, afin de meubler un peu ta tête vide et de porter quelque chaleur dans ton âme froide. Pour ce qui est de la grammaire en particulier, mon cher élève, je te préviens une fois pour toutes que *je ne connais d'autre autorité que la mienne.* J'avais d'abord l'intention de rester soumis à celle de l'Académie, mais, après les erreurs incontestables que j'ai signalées dans son dictionnaire, tout en rendant justice à l'excellence de la rédaction, cela ne m'est plus possible. Ma conscience ne me le permet plus.

Sur ce, lecteur, je te salue. Porte-toi bien; et souviens-toi qu'il n'y a, comme dit Bonneval, que fadaises en ce bas monde, distinguées en gaillardes, sérieuses, politiques, juridiques, ecclésiasti-

ques, philosophiques, savantes, etc., mais qu'il n'y a que les premières qui fassent vivre joyeusement et long-temps.

Hélas! ami lecteur, il n'en est pour moi que de tristes. Toujours inquiet, toujours agité, toujours tourmenté, n'ayant point où reposer ma tête, ne trouvant quelque soulagement à mes douleurs que dans le travail, je suis bien à plaindre.

Lecteur, je t'aime tant que je ne voudrais travailler que pour toi. N'es-tu point tenté de me prendre tout entier à ton service? Je te l'ai déjà dit, lecteur, voilà dix ans que je m'occupe d'un ouvrage qui serait pour toi un trésor inappréciable, et que tu pleureras avec des larmes de sang, si je meurs sans l'avoir terminé. J'ai bien soin de t'avertir, afin que tu n'aies point de reproche à me faire, et que tu n'aies à t'en prendre qu'à toi-même, si tu laisses échapper l'occasion d'un tel profit, d'un tel avantage. Dans ton intérêt, pour te rendre heureux malgré toi-même, et pour l'acquit de ma conscience, j'implorerai peut-être l'appui de M. de Salvandy, ou même de M. Guizot.

O nouvelle! on m'assure que le Journal des Débats, moins irrité qu'affligé de nos brusques sorties contre lui, et voulant nous donner une preuve de sa bienveillance naturelle, que nous avons si injustement méconnue, va se conformer désormais à nos principes d'orthographe et de ponctuation, dont la justesse l'a frappé, me dit-on, et écrire *temps, sentiments,* au lieu de *tems, sentimens*, etc.

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale...

On me dit même qu'il est tout disposé à appuyer ma demande auprès de M. Guizot.

— *Attendez-vous-y.*

— Bon! cela me remet un peu. Je savais bien que le Journal des Débats n'était pas capable de tant de générosité. Ma conscience, sois donc tranquille. Nous n'avons pas fait de jugement téméraire.

J'ai sous les yeux la liste des pensions que Louis XIV avait accordées aux hommes de lettres de son siècle. J'avoue qu'en la lisant l'eau m'en vient à la bouche. Quel grand roi que Louis XIV! Lecteur, cela pique ta curiosité? Eh bien! que ta curiosité soit satisfaite.

Liste des Pensions accordées aux Gens de lettres par Louis XIV.

Au sieur *de La Chambre*, son médecin ordinaire, excellent homme pour la physique et pour la connaissance des passions

et des sens, une pension de..... 2000 liv.

Au sieur *Conrard*, le quel, sans connaître aucune autre langue que sa langue maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit..... 1500

Au sieur *Le Clerc*, excellent poète français..... 600

Au sieur *Pierre Corneille*, premier poète dramatique du monde..... 2000

Au sieur *Desmarets*, le plus fertile auteur, et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été..... 1200

Au sieur *Ménage*, excellent pour la critique des pièces..... 2000

Au sieur abbé *de Pure*, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant..... 1000

Au sieur *Boyer*, excellent poète français..... 800

Au sieur *Corneille* le jeune, bon poète dramatique français.. 1000

Au sieur *Molière*, excellent poète comique..... 1000

Au sieur *Benserade*, poète français fort agréable..... 1500

Au père *Lecointre*, de l'Oratoire, habile pour l'histoire..... 1500

Au sieur *Godefroi*, historiographe du roi..... 3000

Au sieur *Huet*, de Caen, grand personnage qui a traduit *Origène*..... 1500

Au sieur *Charpentier*, poète et orateur français..... 1200

Au sieur abbé *Cotin*, idem..... 1200

Au sieur *Sorbière*, savant ès-lettres humaines..... 1000

Au sieur *Dauvrier*, idem..... 3000

Au sieur *Ogier*, consommé dans la théologie et les belles lettres..... 1500

Au sieur *Vallier*, professant parfaitement la langue arabe... 600

A l'abbé *Le Vayer*, savant ès-lettres..... 1000

Au sieur *Le Laboureur*, habile pour l'histoire..... 1200

Au sieur de *Sainte-Marthe*, idem..... 1200

Au sieur *du Perrier*, poète latin..... 800

Aux sieurs *de Valois*, frères, qui écrivent l'histoire en latin. 2400

Au sieur *Maury*, poète latin..... 600

Au sieur *Racine*, poète français..... 800

Au sieur abbé de *Bourzeis*, consommé dans la théologie positive scholastique, dans l'histoire, les lettres humaines, et les langues orientales..... 3000

Au sieur *Chapelain*, le plus grand poète français qui ait jamais été, et du plus solide jugement..... 3000

Au sieur abbé *Cassagne*, poète, orateur, et savant en théo-

A reporter.... 43100 liv.

Report....	43100 liv.
logie.....	1500
Au sieur *Perrault*, habile en poésie et en belles lettres.....	1500
Au sieur *Mézerai*, historiographe.....	4000
Au sieur *Heinsius*, savant étranger.....	1200
Au sieur *Vossius*, idem.....	1200
Au sieur *Huyghens*, Hollandais qui a inventé les pendules..	1500
	54000 liv.

(Extrait des *Manuscrits* de Colbert, pages 169 et suivantes.)

..... Du roi la bonté secourable
Jète enfin sur la muse un regard favorable ;
Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un monarque si juste.
Mais, sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?
. . . . . .
D'ailleurs comment percer cette foule effroyable
D'affamés prosateurs dont la foule l'accable ;
Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devait aux derniers,
Comme on voit les frêlons, troupe lâche et stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distille ? (Boileau.)

Jugement de Boileau sur la plupart des écrivains nommés ci-dessus.

Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle.
Aussi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrard (1) le silence prudent.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure,
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinaut.

Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.
On ne lit guère plus Rampale et Menardière
Que Magnon, du Souhait, Corbin, et la Morlière.
Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer.
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux *Bergerac* et sa comique audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

(1) Fameux académicien, qui n'a jamais rien écrit.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
A peine as-tu parlé, qu'elle même s'y place,
Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain pour la trouver je travaille et je sue;
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.
Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abîme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime ;
Ou, puisqu'enfin tes soins y seraient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

Étudiez la cour et connaissez la ville,
Autre scène toujours en modèles fertile (1).
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Je ferais mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu',autrefois mise en ton plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
(*Satire sur l'Équivoque.*)

Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne *compte rien* (2) ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

— L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle?
— Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappèle,
Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :
« N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie » ?
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,

---

(1) Le texte porte :

L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.

Mais *l'une et l'autre* constitue un sujet pluriel.

(2) Il faudrait, *Moi qui ne compte pour rien.*

Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer.
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite.
Car, lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure;
Ne va point follement de sa bizarre voix
Defier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison, il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
Et voit-on comme lui les ours *et* (1) les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères;
Plus de douze attroupés, craindre le nombre impair;
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, *adorer son idole* (2),
Lui venir, comme au Dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles (3).

Voilà Boileau et Fourier qui se donnent la main. Écoutez encore ce morceau :

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?
Tous les hommes sont fous, et, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,

---

(1) Le texte porte *ni*. C'est une faute.

(2) *L'idole de qui ou de quoi?* Dans le sens de l'auteur, cela veut dire, *Adorer une statue, une figure représentant l'homme érigé en dieu.* Mais il y a loin de l'idée à l'expression.

(3) Ces vers laissent bien quelque chose à désirer sous le rapport de la forme. On ne peut nier qu'ils ne manquent quelque peu de coloris, de mouvement, de correction, et que le travail ne s'y fasse péniblement sentir.

Souvent comme Joly, perd son temps à prêcher.
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant sur terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité ;
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre ;
Je les estime fort ; mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

Philosophes, vantez-nous donc encore votre vaine raison, et moquez-vous bien des sublimes et éblouissantes idées de Fourier. Glorifiez-vous bien du progrès de cette raison, misérable ennemie de notre bonheur, que je comparerais volontiers à un vil roquet aboyant dans les jambes d'un cheval emporté, et ne faisant que l'irriter davantage pour son malheur ! Continuez à faire de Dieu un être souverainement injuste et cruel, un égoïste impitoyable, qui n'a rien fait pour le bonheur de l'homme ici-bas, qui n'a créé les passions que pour en faire nos bourreaux intimes, qui n'a pétri et façonné l'âme du poète avec tant de soin que pour la voir en proie au mépris des sots, et n'a répandu dans cette âme tant de sensibilité, de vivacité, d'ardeur, tant de sources d'amour, de tendresse, de joie, que pour voir tout cela s'y transformer en poison brûlant ; qui en un mot n'a fait un tel cœur si noble et si grand qu'afin de le faire souffrir davantage, de même qu'on pare de fleurs la victime qu'on va égorger ! Ah ! tenez ! de tels sophismes, de tels blasphèmes me font horreur.

Arrière. Vous me faites horreur, vous dis-je.

Arrière, ou je vous crache au visage. Arrière, car vos mains dégouttent de sang ; car vous suez le crime par tous les pores ; car vous êtes d'horribles brigands, d'infâmes assassins, qui avez hideusement dévasté la maison de Dieu et perpétré lâchement des millions de meurtres. Arrière. Horreur ! horreur !

Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère ;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.

Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie (1),
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des *Pelletiers* romains.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte; et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.
Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux;
Là tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre;
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre;
Rit des vains amateurs du grec et du latin;
Dans la balance met Aristote et Cotin;
Puis d'une main encor plus fine et plus habile
Pèse sans passion Chapelain et Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
Mais pourtant, confessant qu'il a quelques beautés,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire.

En vain par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
On cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses vers.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes, et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmêlé.
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraîner tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'*Apollon* un génie inspiré (2)
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'*amassent*;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,

---

(1) Consul romain.
(2) Il faudrait *Un génie inspiré par Apollon*, avec la préposition *par* et sans inversion.

De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur a ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'*aimable* Comédie, avec lui *terrassée*,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main (1), quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse.
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Qu'on se rappèle ce que j'ai dit des critiques, pages 297-301, et qu'on cesse d'y attacher la moindre importance. Que le poète ne s'en inquiète pas davantage, et qu'il se rappèle ce conseil de Victor Hugo :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.

---

(1) Détestable hémistiche. Il semblerait que la calomnie est une chose qu'on tient à la main comme un sceptre. Il faudrait, *donnant la main à la calomnie*.

Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris? Mais *c'est l'air* (1) qu'il respire. Ta haine?
La haine est son odeur, sa sueur, son haleine.
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.
Il ne craint rien. Pareil au champignon difforme,
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne *énorme* (2),
Qui (3) laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle *à* (4) l'arbuste innocent,
— Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison; il attend les morsures.

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.

Il ne pardonne pas aux vers de la *Pucelle*,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on donne ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents!

Injuste envers Quinaut et Perrault, Boileau fut trop sévère en-

(1) Le pronom *ce*, dans *c'est l'air*, ne peut remplacer que les mots *ton mépris*; en sorte que c'est comme s'il y avait *Ton mépris? Mais ton mépris est l'air qu'il respire*, ce que n'a pas voulu dire l'auteur, qui sous-entend non pas *ton mépris*, mais *le mépris*.

(2) Épithète oiseuse.

(3) En prose il faudrait, *lequel*.

(4) En prose il faudrait *sur* au lieu de *à*, qui reste toujours une licence poétique.

vers Chapelain, chez qui l'on trouve des passages que ne désavoueraient pas nos meilleurs poètes du jour.

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébœuf étincèle.
Un vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la *Pucelle*.
Mais, ô ma lyre fidèle,
Si du parfait ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les cieux
D'astre au soleil préférable (1);
Ni, dans la foule innombrable
De tant d'écrivains divers
Chez Coignard rongés des vers,
Un poète comparable
A l'auteur inimitable
De *Peau d'Ane* mis en vers.

Boileau a beau dire, les Contes de Perrault sont en leur genre de petits chef-d'œuvres; et d'un autre côté la façade du Louvre a rendu son nom immortel.

On regrette de ne pas voir figurer sur la liste des poètes pensionnaires de Louis XIV des noms tels que *La Serre*, *Pradon*, *Colletet*, *Pinchêne*, *Coras*, *Linière*, etc. Boileau n'en a pas dit plus de mal que de Chapelain et de l'abbé Cotin.

Morbleu! dit-il, La Serre est un charmant auteur!
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.

Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre;
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.

Là près d'un Guarini Térence tombe à terre;
Le Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.

Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie?
Mes vers comme un torrent coulent sur le papier;
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville;
Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force,

(1) Qu'est-ce que cela veut dire? *Ne cherche point d'astre* est-ce français? Ah! legistateur.

De vos vers recevoir le prix.
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent.
LINIÈRE et PERRIN vous attendent.

Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades;
Et, libre du souci qui trouble COLLETET,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés.
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Du public exciter les justes moqueries;
Et leur auteur jadis, à Régnier préféré,
A PINCHÊNE, à LINIÈRE, à PERRIN comparé.

D'un PINCHÊNE in-quarto Dodillon étourdi
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.

J'entends déjà d'ici LINIÈRE furieux
Qui m'appèle au combat *sans prendre un plus long terme.*
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers.

Bienheureux SCUDÉRI, dont la fertile plume,
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

ANECDOTES.

Chapelain portait un manteau au cœur de l'été. Un jour qu'on lui en demandait la cause, il répondit qu'il était indisposé. *Conrard* lui dit : « En vérité, je crois plutôt que c'est votre justaucorps qui est indisposé. »

Corneille, si élevé, si sublime dans ses écrits, n'était plus le même dans la conversation. Il s'énonçait au contraire d'une manière si sèche et si embarrassée, qu'une grande princesse, qui avait désiré le voir et l'entretenir, disait : « Cet homme là n'est bon à écouter qu'à l'hôtel de Bourgogne. » (C'était l'hôtel des Comédiens.)

Puisque *Corneille* est mort, qui nous donnait du pain,
Nous vivrons de *Racine* ou nous mourrons de faim.

On a souvent mis en parallèle les deux auteurs tragiques les plus célèbres, *Corneille* et *Racine*. Quand ce parallèle s'établissait devant Piron, il tranchait la difficulté en disant : « Je voudrais être *Racine* et avoir été *Corneille*. » — Le duc de Bourgogne disait

avec beaucoup de finesse : « *Corneille* était plus homme de génie, *Racine* plus homme d'esprit. » — On voit bien ce que *Corneille* a été sans *Racine*, on ne voit pas de même ce que *Racine* eût été sans *Corneille*. L'un a créé son art et l'a porté jusqu'à la perfection en certaines parties ; l'autre a perfectionné les parties où son rival avait été moins supérieur. Il n'est pas douteux que l'art dramatique doit plus à *Corneille* qu'à *Racine*, et qu'il fallait plus de génie pour le porter tout à coup au point où le père de notre théâtre l'a élevé que pour le prendre de ce point si avancé et le faire arriver à une entière perfection. (*Sixième lettre* de CLÉMENT à Voltaire.)

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie.
Journel est bien de son pays. (MÉNAGE.)

Ménage, cet homme *excellent pour la critique des pièces*, traita de son temps La Bruyère comme Gustave Planche a traité de nos jours Victor Hugo et Chateaubriand. Le livre de La Bruyère est devenu classique ; que sont devenues les critiques de Ménage?

Ménage se trouvait dans le cloître des Chartreux lorsqu'on y faisait voir le tableau de *Saint-Bruno*. Quelqu'un dit : « Il ne lui manque que la parole. — En ce cas, dit Ménage, il est parfait ; car il ne pourrait parler sans manquer à la règle. »

Ménage disait, à propos de ceux qui affectionnent la particule *de* devant leur nom : « Je connais un homme appelé Loyal, le quel, bien différent de tous les autres, ne souffre pas qu'on l'appèle M. de Loyal.

Depuis que je suis réconcilié avec le père Bouhours, disait Ménage, je trouve ses ouvrages meilleurs. Ce que c'est qu'un critique de profession !

Ménage disait que par le *démon de midi* (dæmonium meridianum), dont parle le prophète roi (Ps. 90), et sur lequel Furetière et Mabillon ont donné chacun une dissertation, on ne devait entendre autre chose que le besoin de dîner.

Boyer travailla cinquante ans pour le théâtre, et ne vit jamais réussir aucune de ses pièces. Pour éprouver si tant de chutes ne

devaient pas être imputées à la prévention, il fit afficher la tragédie d'*Agamemnon* sous le nom de Pader d'Assézau, jeune Gascon nouvellement arrivé à Paris. Tout le monde y courut, et la pièce fut généralement applaudie. Racine même se déclara pour le nouvel auteur. Alors *Boyer*, ne pouvant contenir sa joie, s'écria du parterre : « Hé! Messieurs, malgré mons (1) de Racine, elle est pourtant de Boyer! » Le lendemain cette tragédie fut sifflée, et Racine se vengea d'en avoir dit du bien par un sonnet qui finissait ainsi :

Bien des gens ont crié *merveilles* (2),
J'ai fort crié de mon côté.
Mais comment faire? En vérité,
Les vers m'écorchaient les oreilles.

Racine se fit bien petit dans cette circonstance. Ce n'est pas Victor Hugo qui serait jamais descendu si bas. Il a du premier coup dit nettement sa pensée sur *Lucrèce*, et sa prédiction est déjà aux trois quarts accomplie (3).

Quand les pièces représentées
De *Boyer* sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
« Vendredi, la pluie en est cause,
Et le dimanche, le beau temps. » (FURETIÈRE.)

La *Judith* de Boyer eut, pendant un carême entier, beaucoup d'applaudissements. *Boyer*, l'ayant fait imprimer pendant la vacance de Pâques, elle fut sifflée à la rentrée. L'actrice Champmêlé, étonnée d'une telle symphonie, à la quelle ses oreilles n'étaient pas accoutumées, s'avança sur le bord du théâtre et dit au parterre : « Messieurs, nous sommes surpris que vous receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le carême. » Au même moment une voix perçante s'écria du milieu du parterre : « C'est que les sifflets étaient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau. »

Molière gardait le lit depuis plusieurs jours. Quelqu'un lui en-

(1) Abréviation du mot *monsieur*, employée souvent par mépris. *Mons un tel.*
(2) Il faudrait *merveille* au singulier.
(3) Victor Hugo avait dit à propos de l'engouement des Parisiens pour la tragédie de *Lucrèce : Cela passera.* Et cela est déjà passé en effet. A Vienne, *Lucrèce* n'a eu que deux ou trois représentations.

voie un médecin. Son domestique l'annonce. « Dites-lui, répond Molière, que je suis malade, et que je ne reçois personne. »

On annonçait à *Benserade* la mort d'une veuve riche, vieille, et très-ridicule. « On l'enterra hier, disait le conteur. — C'est dommage, dit *Benserade;* avant-hier c'eût été un bon parti. »

Benserade, étant à l'Académie, y prit la place de Furetière qu'il n'aimait pas, et dit en s'y mettant : « Voici une place où je vais bien dire des sottises.— Courage, lui répondit Furetière, vous avez fort bien commencé. »

Benserade jouissait de la plus grande réputation, lorqu'il s'avisa du dessein extravagant de mettre en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide. Ce fut là l'écueil de sa gloire poétique. C'est à lui que Molière fait allusion, dans sa comédie des *Précieuses ridicules,* lorsqu'il fait dire à Mascarille : « Je travaille à mettre l'histoire de France en madrigaux. »

Néanmoins les rondeaux de Benserade eurent un grand nombre de partisans à la cour, et Louis XIV lui fit donner mille louis pour les tailledouces qui devaient en orner l'édition qui en fut faite au Louvre avec tout le luxe typographique, ce qui suggéra à Chapelle ces vers :

A la fontaine où s'enivrent Boileau,
Le grand Corneille, et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher *Benserade,* il faut te satisfaire,
T'en écrire un. Mais c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire ;
Mais, quant à moi, j'y trouve tout fort beau (1),
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

(1) Le texte porte : *Je le trouve fort beau,* en sorte que ce vers n'a ainsi aucune liaison avec ce qui suit. Chapelle ne brille pas toujours par la correction.

Le duc d'Enghien, fils du grand Condé, voulut soutenir l'honneur des rondeaux de *Benserade*. Il n'eut pas le pouvoir de convertir Boileau, qui en faisait peu de cas. — « Mais les vers en sont clairs, disait le prince à l'auteur de l'*Art poétique*. Ils sont parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire. — Monseigneur, dit Boileau, il y a quelque temps que je vis une estampe représentant un soldat qui se laisse manger par les poules, au bas de la quelle était ce distique :

Le soldat qui craint le danger
Aux poules se laisse manger.

Assurément cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce que cela veut dire; cependant cela ne laisse pas d'être le plus plat qui se puisse. »

En vain les amis de *Benserade* lui représentèrent-ils qu'il y avait de l'extravagance à vouloir mettre les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, il leur répondit qu'il mettrait en rondeaux la préface, le privilége, et même l'errata, ce qu'il fit en effet.

Benserade venait d'épouser une femme aimable. « Le bénéfice serait fort bon, dit-il, s'il ne demandait pas résidence. »

M. de *Sainte-Marthe* assurait que les Chartes de la fondation de l'abbaye de Signy, en Champagne, portaient expressément que saint Bernard avait promis autant d'arpents dans le ciel qu'on en donnerait sur la terre à ses moines.

Duperrier, gentilhomme provençal, connu par ses excellentes poésies latines, se trouvant un jour dans le besoin, s'adressa à *Chapelain*, qui était aussi avare que riche. Celui-ci crut lui faire une grande libéralité en lui donnant un écu. Après un tel effort de générosité, il disait : « Nous devons secourir nos amis dans leurs nécessités, mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe. »

Duperrier et Santeuil parièrent un jour à qui ferait la meilleure pièce de vers latins sur un sujet donné. Les deux rivaux se rendent aussitôt chez le père Rapin, pour l'établir juge entre eux. Apprenant qu'il venait de sortir pour dire sa messe, ils le font demander à la porte de l'église pour une affaire d'importance. Rapin arrive. Ils lui font part du sujet de leur visite, et lui remet-

tent l'argent avec les deux pièces de vers. Rapin déclare l'une et l'autre pièce également mauvaises, et, rentrant dans l'église, jète l'argent dans le tronc des pauvres.

Dans la campagne de Gand, *Boileau* et *Racine* eurent ordre de suivre le roi. Sa Majesté s'y exposa beaucoup, et plusieurs courtisans lui remontrèrent qu'il devait un peu plus ménager sa personne. Son historien lui vint faire sa cour en le priant de ne pas lui donner si tôt occasion de finir son histoire, puisqu'il ne s'en était fallu que de sept pas qu'un boulet de canon ne l'eût atteint. « Et à combien de pas étiez-vous du canon? dit le roi à Despréaux. — A cent pas, répondit le satirique. — Mais n'aviez-vous point peur? repartit le roi. — Oui, sire, je tremblais beaucoup pour Votre Majesté, et encore plus pour moi. »

Après la mort de *Racine*, *Boileau* vint à la cour proposer au roi M. de Valincour pour la charge d'historiographe, restée vacante. Du plus loin que le roi l'aperçut, il lui cria : « Despréaux, nous avons beaucoup perdu vous et moi, à la mort de Racine. — Tout ce qui me console, sire, repartit Boileau, c'est que mon ami a fait une fin très-chrétienne et très-courageuse, quoiqu'il craignît extrêmement la mort. — Oui, oui, reprit le roi, je m'en souviens; c'est vous qui étiez le brave au siége de Gand. »

Racine avait la faiblesse de vouloir passer pour un courtisan; mais cette petite science lui était inconnue, et on s'en apercevait bien. Louis XIV le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoie : « Voilà, dit-il, deux hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine bien la raison : Cavoie avec *Racine* se croit bel esprit, et *Racine* avec Cavoie se croit courtisan. »

Chapelain soutenait, dans une séance de l'Académie, qu'il fallait dire Vulcain en prose, mais Vulcan en vers. « En ce cas, dit Racan, il faudra m'appeler Racan en vers, et Racain en prose. »

Le conte de *Peau d'Ane*, par Perrault, donna lieu à l'épigramme suivante :

Perrault nous a donné *Peau d'Ane*.
Qu'on m'approuve ou qu'on me condamne,
Ma foi! je dis comme Boileau,
Perrault nous a donné sa peau.

« — Pourquoi avez-vous peint Louis XI comme un tyran? demandait un jour Louis XIV à *Mézerai*. — Pourquoi l'était-il? » répondit l'historien.

Mézerai dit que les plumets sur les chapeaux des cavaliers et gens de guerre ne sont en usage que depuis les croisades. Il se trompe. Virgile dit que le général de l'armée des Liguriens, nommé Cupavus, avait des plumes de cygne sur son casque, lorsqu'il vint au secours d'Enée contre Turnus :

> ..... Et paucis comitante Cupavo
> Cujus olorinæ surgunt de vertice pennæ.
> (Remarques sur Virgile et Homère.)

La Serre fit une mauvaise tragédie. A la première représentation il y eut quatre portiers d'étouffés. Aussi disait-il : « Je ne le céderai à Corneille que lorsqu'il aura fait tuer cinq portiers en un jour. »

Lecteur, tu es toujours un peu enfant. Avant toute chose, il faut qu'on t'amuse. Eh bien! pour terminer ce volume d'une manière digne de toi, je vais te dire un conte, que j'ai bien des fois entendu de la bouche de ma pauvre bonne mère, quand j'étais petit.

LES TROIS FRÈRES.

Il était une fois un homme qui avait trois fils, entre les quels il partageait également ses affections. Il ne possédait qu'une maison, qu'il ne voulait pas vendre, parce qu'il en avait hérité de ses pères; en sorte qu'il ne savait comment s'y prendre pour ne faire tort à aucun de ses fils dans son testament. Enfin, il lui vint une idée, et, les ayant appelés tous trois, il leur dit : « Allez, parcourez le monde, apprenez un métier, et à votre retour celui qui se montrera le plus habile dans le métier qu'il aura choisi héritera de la maison. » La proposition fut acceptée; et les trois frères, après être convenus du temps où ils devraient se retrouver ensemble dans la maison paternelle, se mirent en route. L'aîné se fit maréchal ferrant, le second barbier, le troisième professeur d'escrime. Chacun fut assez heureux pour trouver un bon maître, qui lui donna d'excellentes leçons, et lui fit faire des progrès rapides. Le maréchal ferrant fut employé à ferrer les chevaux du roi, et il s'en acquitta d'une manière si brillante, qu'il ne put s'empêcher de se dire à lui-même :

Il est impossible que la maison m'échappe. Le barbier ne fit la barbe qu'à de grands seigneurs, qui tous admirèrent sa dextérité, et il pensa aussi que la maison lui appartiendrait. Le maître d'escrime commença par recevoir de terribles bottes; mais il prenait patience, en se disant : Si tu crains les bottes, tu n'auras pas la maison.

Le terme fixé pour le retour étant arrivé, ils reprirent le chemin de la maison paternelle, où leur père les revit avec joie. Comme ils délibéraient sur la manière dont ils pourraient montrer leur talent, ils virent un lièvre accourir vers eux. Dame! dit le barbier, tu viens à propos. Aussitôt il prend son bassin, fait mousser le savon jusqu'à ce que le lièvre soit tout près de lui, le savonne alors à la course, le rase de même, lui fait de jolies moustaches, et ne le coupe ni ne l'endommage le moins du monde.

Ceci me plaît, dit le père; la maison t'appartiendra; à moins que tes frères ne se distinguent plus particulièrement, s'il est possible. Quelques moments après parut un seigneur dans une voiture qui allait un train de poste. Maintenant, mon père, vous allez voir ce que je sais faire, dit le maréchal ferrant. Et il se met à courir après la voiture, arrache au cheval qui galopait toujours ses quatre vieux fers, et lui en attache quatre nouveaux, toujours à la course.

Très-bien, mon fils, dit le père. Tu ne le cèdes en rien à ton frère, et je ne sais vraiment pas à qui je donnerai la maison.

Mon père, à mon tour maintenant, dit le troisième. Et comme la pluie commençait à tomber dans ce moment, il tira son épée, et la brandit en coups croisés au dessus de sa tête avec une telle rapidité que pas une goutte ne tomba sur lui. La pluie venant à augmenter, et tombant enfin à torrents, il brandit son épée de plus en plus vite, et resta sec comme s'il eût été sous un toit.

Émerveillé de cette adresse : Tu es le plus fort, s'écria le père, et la maison est à toi. Les autres n'en murmurèrent pas, selon la promesse qu'ils s'étaient faite; et, pleins d'amitié l'un pour l'autre, ils occupèrent tous trois fraternellement la maison, pratiquèrent chacun leur métier, qu'ils avaient si bien appris, gagnèrent beaucoup d'argent, et vécurent parfaitement heureux, jusqu'à un âge très-avancé.

Sensible image de la fraternité, de l'harmonie, du bonheur qui

devrait régner parmi les hommes, dans cette vaste maison de l'univers, dont Dieu, notre bon père, n'a pas voulu le partage, encore moins le partage inégal qu'en a fait la violence, mais l'éternelle jouissance en commun.

Fais-en ton profit, lecteur. Pour le coup, adieu et au revoir.

LÉGER NOEL.

Vienne, le 25 décembre 1845.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
Préface. A M. Cordier, éditeur	1.
Définition de la Grammaire	9.
Grammaire Française. Définition	13.
Notions préliminaires et fondamentales	13.
De la parole	*ibid.*
Des langues	15.
Langue française	19.
Des lettres	39.
Alphabet français	40.
Des voyelles	44.
Tableau des voyelles, soit simples, soit composées	47.
Des voyelles doubles ou diphthongues	48.
Tableau des diphthongues	49.
Règles sur les diphthongues	50.
Des consonnes	68.
Tableau des consonnes, soit simples, soit composées	70.
Affinité des consonnes	72.
Des syllabes	81.
Principes d'épellation	85.
De la Prosodie	90.
De l'accent	91.
De l'aspiration	93.
De la quantité	94.
Règles de quantité	105.
Des Signes orthographiques	115.
Des accents	*ibid.*
Tableau des voyelles accentuées d'un accent circonflexe	118.
Exercices sur les accents	128.
Du tréma ou diérèse	135.
Exercices	141.
De la cédille	142.

Règles pour distinguer le *c* de l'*s* devant *e*, *i*, et y..... 145.
Cas où le *t* entre en concurrence avec le *c* et l'*s*, et même l'*æ*..... 148.
Différentes manières de représenter le son *ks*. Règles..... 153.
Du double son *ps* ou *bs*..... 154.
Du simple son *s*. Quand faut-il le représenter par une *s* ou par un *c*?..... ibid.
Syllabes finales *cé* et *cée*..... 162.
Des lettres agrégées *sc*..... ibid.
Solo de lyre..... 173.
Exercices. Poésie. *Le printemps*..... 175.
Omnia vanitas..... 177.
A deux petites princesses..... 179.
Prose..... ibid.
De l'apostrophe..... 187.
Du trait d'union..... 196.
Déblai..... ibid.
Nivellement et réédification..... 199.
Exemples pour l'usage ou la suppression du trait d'union..... 229.
Substantifs composés passés à l'état de mots simples..... ibid.
Substantifs composés non susceptibles de simplification..... 234.
Exemples de divers cas où s'emploie encore le trait d'union..... 241.
Exemples de locutions où le trait d'union serait une faute..... 244.
Antienne..... 251.
Des Signes de ponctuation..... ibid.
Déblai..... 255.
Réédification De la virgule..... ibid.
Du point-virgule..... 323.
Date lilia, par Victor Hugo..... 327.
Carillon..... 331.
Des deux points. Déblai..... 333.
Réédification..... 337.
Du point absolu..... 349.
De l'alinéa..... 355.
A Mme Louise de W***..... 360.
A une jeune reine..... 361.
Coup d'œil sur Berlin..... 366.
Appendice..... 372.
Signes auxiliaires. *Signes modificatifs*..... 374.
Du signe interrogatif..... ibid.
Du signe interjectif..... 389.
Du signe ou point suspensif..... 406.
Points supplétifs..... 407.

Points conducteurs, ou points quarrés..... 408.
Signes purement distinctifs..... 409.
Du *tiret*, appelé *moins* en algèbre..... *ibid.*
Le riche et le pauvre..... 411.
Du guillemet..... 412.
La Charte..... 417.
De la parenthèse..... 419.
Des crochets..... 424.
De l'accolade..... *ibid.*
Tableau de la race de Dardanus..... 425.
Variation et gradation des caractères..... 426.
Des caractères d'imprimerie..... 427.
Tableau des diverses espèces d'écriture..... 428.
Tableau des divers caractères d'imprimerie..... 429.
Antienne..... 431.
De quelques autres signes usités dans l'imprimerie..... *ibid.*
Des signes de correction..... 433.
Observations particulières..... *ibid.*
Tableau des signes de correction..... 435.
Termes d'imprimerie et de librairie..... 436.
Signes divers. *Signes algébriques*..... 448.
Termes d'algèbre et d'arithmétique..... *ibid.*
Chiffres..... 453.
Tables de réduction des poids et des mesures..... 458.
Change et cours des monnaies..... 462.
Valeur au pair des monnaies..... 463.
Conversion en argent de France des diverses monnaies étrangères..... 464.
Monnaies de compte..... 469.
Monnaies des anciens..... 470.
Principaux termes de finances..... 471.
Table de Pythagore..... 476.
Table des logarithmes..... *ibid.*
Carillon..... 478.
Termes de géométrie..... 483.
Figures et signes géométriques..... 492.
De l'arpentage..... 498.
Du nivèlement..... 500.
Les amours du compas et de la règle..... 504.
Signes astronomiques. Signes du zodiaque..... 506.
Noms des constellations..... 508.
Planètes et satellites..... 513.
Tableau des planètes..... 514.

Lune. Ses phases. Ses aspects. .... 515.
Calendrier romain. .... 518.
Calendrier grégorien. .... 519.
Table de concordance entre le calendrier français et le calendrier grégorien.. 520.
Noms des mois avec le nombre de jours contenus dans chacun d'eux. .... 522.
Fêtes. .... 524.
Comètes. .... 525.
Hymne .... 526.
Termes d'Astronomie. .... 527.

Articles à lire.

Air. .... 529.
Année. .... 531.
Astronomie. .... 534.
Atmosphère. .... 535.
Attraction. .... 536.
Cosmopolite. .... 542.
Les règles de l'art. .... 545.
Cycle. .... 546.
Ère. .... 551.
Étoile. .... 554.
Horloge. Petite horloge de Flore. .... 558.
Lumière. .... 563.
Lunette. .... 565.
Méridienne. .... 567.
Mouvement. .... 568.
Soleil. .... 575.
Système. .... 577.
Terre. .... 578.
Vent. .... 584.

Signes avant-coureurs du beau temps ou de la pluie. .... 588.
Origine des Sciences. .... 589.
Signes et abréviations des termes de botanique. .... 590.
Quelques explications. .... 591.
Méthode de Tournefort. .... 592.
Clef de la méthode de Tournefort. .... 593.
Vocabulaire du tableau. .... 594.
Système de Linné. .... *ibid.*
Clef du système de Linné, modifié par Richard. .... 595.
Notice sur Linné. .... *ibid.*
Vocabulaire du tableau. .... 596.
Méthode de Jussieu. .... *ibid.*
Clef de la méthode de Jussieu. .... 597.
Vocabulaire du tableau, implicant un cours complet de phytographie. .... 598.

Articles à lire.
Aurantiacées..... 601.
Borraginées..... 602.
Caprifoliacées..... 603.
Caryophyllées..... 604.
Chicoracées..... 606.
Corymbifères..... 607.
Crucifères..... 608.
Cucurbitacées..... 609.
Graminées..... 615.
Labiées..... 620.
Légumineuses..... 623.
Liliacées..... 629.
Malvacées..... 634.
Myrtées..... 636.
Narcissées..... 637.
Ombellifères..... 638.
Palmiers..... 642.
Papavéracées..... 643.
Polygonées..... 647.
Primulacées..... 648.
Renonculacées..... 649.
Rosacées..... 653.
Rubiacées..... 659.
Rutacées..... 660.
Saxifragées..... 663.
Solanées..... 664.
Tiliacées..... 670.
Urticées..... 671.
Verbénacées..... 673.
Violariées..... 675.
Clairière..... 677.
Cherchez et vous trouverez..... 692.
Liste alphabétique des noms génériques de plantes, avec la traduction française. Noms latins ou barbares..... 694.
Réflexions critiques..... 707.
Avis très-important..... 709.
Le *Dictionnaire National*..... 712.
Anomalies..... 713.
Liste française, avec la traduction latine des noms génériques des plantes..... 714.
Noms vulgaires des plantes. Observations grammaticales..... 718.
Distribution des végétaux cultivés dans les plaines et sur les plateaux peu élevés de l'Europe..... 725.

Distribution des arbres forestiers dans les plaines et sur les plateaux peu élevés de l'Europe..... 726.
Distribution des végétaux sur les montagnes de l'Europe..... 727.
Calendrier de Flore..... 728.
Les botanistes..... 729.
La nature..... 730.
Signes et abréviations de Médecine..... 734.
Exemple d'une ordonnance de médecine..... 735.
Histoire de la Médecine..... *ibid.*
A Mademoiselle la comtesse Pauline de K..... 739.
Médecin, Médecine..... *ibid.*
Anecdotes..... 741.
Le Médecin de Louis XI..... 742.
Tableau des Maladies..... 747.
Maladies générales. Fièvres..... *ibid.*
Phlegmasies ou Inflammations..... 748.
Maladies des organes du sentiment..... 751.
Maladies des organes de la locomotion..... 753.
Maladies des organes de la digestion..... 755.
Maladies des organes de la circulation..... 759.
Maladies des organes de la respiration..... 760.
Maladies du système lymphatique et du tissu cellulaire..... 761.
Maladies des organes urinaires..... 762.
Maladies des organes de la génération..... 763.
Appendice..... *ibid.*
Bienfaits de la civilisation..... 764.
Souvenirs..... 772.
A Mademoiselle B..... 773.
Bien distinguer les valets des maîtres..... 776.
Encore le *Dictionnaire National*..... *ibid.*
Au lecteur..... 777.
Liste des pensions accordées aux gens de lettres par Louis XIV.... 778.
Jugements de Boileau sur la plupart des écrivains mentionnés ci-dessus..... 780.
Anecdotes relatives à ces écrivains..... 788.
Final. Les Trois Frères..... 794.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

ERRATA.

Page 8, ligne 26. Au lieu de *leur était*, lisez *nous était*.
— 17, — 1. Supposez un tiret (—) avant *Est-ce à toi*.
— 30, — 19. Au lieu d'*épigramme*, lisez *épigrammes*.
— 36, liste des verbes germanisés. Au lieu de, *caricaturiren, civiliren, divisiren, enflammen, renommé*, lisez *caricatiren, civilisiren, dividiren, entflammen, renommé*. *Caricatiren*, comme on le voit, se forme irrégulièrement. *Civilisiren, dividiren*, viennent du latin. Je tiens en réserve une foule d'autres mots français germanisés, dont la vue vous épanouira la rate. Waren sie in dieser *soirée musicale*? Das war sehr *brillante*.
— 37, ligne 2 et 4. Au lieu d'*ein Regenschirm*, lisez *einen Regenschirm*.
— 59. Un point après ce vers :
De peindre la parole et de parler aux yeux.
— 42, ligne 18. Au lieu d'*épellation*, lisez *appellation*.
— 47, Tableau des voyelles. Au son A ajoutez la forme *ea* et l'exemple *Il mangea*. Au son U ajoutez la forme *ea* et les exemples, J'ai *eu*. *gageare*.
— 51, ligne 8. Au lieu de *baïa, caïa, bastia*, lisez, avec lettres majuscules, *Baïa, Caïa, Bastia*.
— 74, 6. Au lieu de *l'un et l'autre*, lisez *l'une et l'autre*.
— 77, — 19. Au lieu de *Je, le verbe Jeter*, lisez *Je, dans le verbe jeter*.
— *ibid.*, — 19. Ajoutez *Jérusalem* après *Jérémiade*.
— 79, — 3. Après *chez les Belges*, ajoutez cette phrase : Ces deux lettres s'accordent pourtant dans *législateur*, et ses dérivés.
— 93, — 26. Au lieu de *Pour bien parler une langue*, lisez *Pour bien parler notre langue*.
— 97, — 9 de la note. Au lieu de *sâcs, sêls, pôts*, lisez *sâcs, sels, pôts*.
— *ibid.*, — 18 de la note. Au lieu de *qui commence par une autre syllabe*, lisez *qui commence une autre syllabe*.
— 98, — 4 de la note. Au lieu de *mâsque*, lisez *mûsque*.
— 103, — vers 15. Au lieu d'*aspect*, lisez *esprit*.
— 105, ligne 14. Au lieu d'*angula*, lisez *ungula*.
— 120. Ajoutez après le mot *croître* : *Croître* prend un accent circonflexe partout où il pourrait former amphibologie avec le verbe *croire* : *je crois, je crûs, j'ai crû*, etc.
— 130 ligne 8 de la note. Au lieu de, *Trois sceptres à son trône, arrachés*, lisez *Trois sceptres à son trône attachés*.
— 143. Aux mots en *çon* ajoutez *plançon*.
— 147, ligne 20. Au lieu de *tous ceux en* OISCE., lisez *tous ceux en* OISSE : *paroisse*, etc.
— 157, — 4 de la 3me note. Au lieu de *qui précèdent* MOU *et* VERSEL, lisez *qui précèdent*, MOU *et* VER.
— 163, — 5, 1re colonne. Au lieu de *qui croît un arbre*, lisez *qui croît en arbre*; et aux mots de cette liste ajoutez *inflorescence*.
— 164, — 6, 1re colonne. Au lieu de *marcessens* lisez *marrescens*.
— 165, — 27, 2me colonne. Au lieu de *C'étaient une sorte de poésie grossière et silencieuse*, lisez *C'était une sorte de poésie grossière et licencieuse*.
— 167, vers 2, 2me col. Au lieu de *napes*, lisez *nappes*.
— 168, ligne 10, 2me col. Au lieu de *publiscite*, lisez *plébiscite*.
— 195, — 1. Au lieu de *m'aller cacher*, lisez *n'aller cacher*.
— 197, — 20. Au lieu de *c'est-à-dire à être exprimés*, lisez *c'est à dire, à être émis*.
— 209, — 34. Au lieu de *dans ces deux dénominations*, lisez *dans ces dernières dénominations*.
— 221, — 8. Au lieu de *comme si ce n'était pas là deux mots encore*, lisez *comme si ce n'était pas encore là deux mots*.
— 224, — 16. Nous avons réfléchi qu'il faut écrire *Légion d'Honneur* sans trait d'union.
— *ibid.*, — 28. Au lieu de *haute-page*, lisez *haute-paye*.
— 226, — 25. Lisez : *vous, eux, elles*, et l'adjectif *même*.
— 243, — dernière. Au lieu de *l'un à un homme de lettres*, lisez *l'un d'eux à un homme de lettres*.

Page 285, Exemple 6. Cet exemple n'est pas à sa place ici. Il faut une virgule avant *afin que*.
— 289, 2me exemple allemand. Lisez *sie bald wieder völlig*.
— 290, ligne 17. Au lieu d'*opposition*, lisez *apposition*.
— 307, — 13. Nous avons réfléchi qu'il faut une virgule après *En général*, parce que cela signifie, *Partant en général, considérés en général*, et que cela constitue une proposition indépendante.
— 317, — 19. Au lieu de *Mont Faucon*, lisez *Mont-Faucon*, avec un trait d'union.
— 318, — 11. Les exemples, *A l'heure qu'il est*, etc., et *Donnez au peuple*, etc., sont de Victor Hugo, et non pas de M. Cousin.
— *ibid.*, — 1 de la note. Au lieu de, *Point de virgule*, lisez, *Une virgule*.
— 337, — 10. Deux ou trois de ces exemples ayant été supprimés, ceux qui restent ne répondent plus à l'ordre indiqué ici.
— 339, — 12. Une virgule après *Mais*,.
— 340, — 34. Au lieu de *demandra*, lisez *demandera*.
— 347, — 29. Au lieu de *calculs la*, lisez *calculs sa*.
— 359, — 5me de la 2me note. Lisez *Nouvelle preuve de la différence*.
— 364, — 6. Lisez *quand je l'ai vue*.
— 365, — 4. Point de virgule entre *fuyez* et *la petite ville*.
— 366, COUP D'ŒIL SUR BERLIN, 3me ligne. Une virgule après *c'est à dire*.
— 371, ligne 30. Supposez un trait d'union dans le mot *bas-bleus*.
— 372, — 22. Une virgule après *février* 1842.
— 375, — 28. Au lieu de *Qui n'a rien*, lisez *Qui n'a rien*.
— 370, — 24. Lisez *il* et non pas *ils*.
— 378, — 15. Supprimez le point d'interrogation.
— 398. Un point d'exclamation après ce vers :
Pour être quelque jour mon soutien et ma joie!
— 409, ligne 9. Une virgule après TIRET,.
— 417, — 2. Le point après le guillemet.
— 418, — 27. Deux points après le mot, *Exemple*:.
— 423, — 27. Au lieu de *parenthèses : Exemple*., lisez *parenthèses. Exemple* :.
— 425. Lisez *julus* et non pas *jnlus* ni *culus*.
— 429, ligne 2 du tableau. Au lieu de *privations*, lisez *perversion*.
— 437, — 7, 2me col. Lisez *le brave maréchal Bruae, le grand poète Béranger*.
— 447, — 26, 1re col. Lisez *interpoler la glose*.
— 448, — 42, 2me col. Au lieu du signe ×, mettez le signe +.
— 450, — 3, 1re col. Lisez *rapport de douze à quatre* (ACAD.).
— *ibid.*, — 11, 1re col. Au lieu de $b+b+b+b$; lisez $b\times b\times b\times b\times b$.
— 470, — 37, 1re col. Au lieu de *ceux sur les quels*, lisez *celles sur les quelles*.
— 471, — 5, 2me col. Lisez *La darique*.
— *ibid.*, — 44, *id.* Au lieu d'*aggagnare*, lisez *aggiugnere*.
— 474, — 15, 2e col. Au lieu de *a haussée*, lisez *a haussé*.
— 475, — 47, 1re col. Lisez *Réduire une rente qui est à son taux*.
— *ibid.*, — 66, 1re col. Lisez *ses spéculations*.
— 477, vers 4. Point de virgule entre *sais-je* et *plier*.
— 481, ligne 25. Lisez *c'est l'insensible, c'est le fourbe, c'est l'avare*.
— *ibid.*, — 37. Au lieu de *lui parle*, lisez *lui parlent*.
— 483, — 28. Au lieu de *m. qu.*, *t. qu.*, *p. qu.*, lisez *m. q.*, *t. q.*, *p. q.*
— *ibid.*, — 45. Une virgule avant chacune des conjonctions *ou*.
— 485, — 19, 1re col. Lisez *de* 30 *degrés*.
— 488, — 33, 1re col. Au lieu de *sont étendus*, lisez *son étendue*.
— 489, — 18, 1re col. Lisez *Quadrilatère équiangle*.
— 494. La figure de l'*angle inscrit* n'est pas régulière. Le sommet de l'angle inférieur devrait s'élever jusqu'au centre du cercle. Est-ce ma faute ou celle du graveur? je n'en sais rien.
— 495, ligne 7, 1re col. Lisez *entre ses deux côtés*.
— 497, SPHÈRE, ligne 3. Au lieu de *cercle*, lisez *centre*.

Page 499. Figure Au lieu d'un B le triangle supérieur renferme un E. Ici c'est bien tout à fait la faute du graveur.
— 506. Signes du midi. *Sagittaire* s'écrit par deux *t*.
— *ibid.*, 2me vers latin. Au lieu de *scorpiio*, lisez *scorpio*.
— 509, ligne 21. Au lieu de *ploô*, lisez *pléô*.
— 519, 1er vers latin. Une simple virgule après *nonas*, et un point-virgule après *Mars* ;.
— 524, ligne 48, 2me col. Au lieu de *la toute chretienté*, lisez *toute la chrétienté*.
— 526. — 33. Au lieu d'*inimaginables*, lisez *inimaginable*, au singulier.
— 527, vers 11. Au lieu de *et Tormagne*, lisez *y Tormagne*.
— 529, ligne 18, 1re col. Au lieu de *qui a amenée*, lisez *qui a amené*.
— 530. La dernière ligne de la seconde col. se trouve transposée, je ne sais comment, au commencement de la page 535.
— 531, ligne 44, 1re col. Au lieu de *solitce*, lisez *solstice*.
— *ibid.*, — 2, 2me col. Lisez *auprès* et non pas *au près*.
— 535. La première ligne de cette page appartient à la fin de la page 530.
— 542, ligne 26, 1re col. Au lieu de *et pays*, lisez *ou pays*.
— 549, — 13, 2e col. Au lieu de *compter*, lisez *côté*.
— 550, Époque. Au lieu de *la fuite de Mahomet* (612), lisez *la fuite de Mahomet* (622).
— 557, Héliosoche. Au lieu de *séopkô*, lisez *scapeô*.
— 559, ligne 56, 2me col. Au lieu d'*axilliaires*, lisez *axillaires*.
— 564, — 19, 1re col. Au lieu de *la lumière produits*, lisez *la lumière produit*.
— 580, — 36, 2me col. Au lieu de *permi*, lisez *permis*.
— 595, Tableau du système de Linné, 2me col. Au lieu d'*Organes sexuelles*, lisez *Organes sexuels*.
— 596, Vocabulaire du tableau, *didynamie*. Au lieu de *dunnrnis*, lisez *dunamis*.
— 597, Clef de la Méthode de Jussieu. Au lieu d'Onocotylédones, lisez Monocotylédones. 4. Au lieu de *Lichens*. lisez *lichens*.
— 598, ligne 30, 1re col. *et grappe*. Lisez *en grappe*.
— *ibid.*, — 43, *id.* Au lieu d'*hipprostane*, lisez *hippocastane*.
— 601, — 26, 1re col. Au lieu de *vie*, lisez *oie*.
— 602, Borraginées, ligne 9. Au lieu de *tisannes*, lisez *tisane*.
— 603, ligne 20, 2me col. Lisez Lobéliacées.
— 607, Conifères, ligne 5. Au lieu de *feuilles simples*, lisez *à feuilles simples*.
— *ibid.*, Corymbifères, 1re col. Au lieu de *senico*, lisez *senecio*.
— 609, ligne 27, 1re col. Au lieu de l'*alysse sinuée*, lisez l'*alysse sinue*.
— 611, Érénacées, ligne 10. Lisez *aliboufier*, au lieu d'*nlibousier*.
— 613, ligne 56, 2me col. Au lieu de *sont imprégnées*, lisez *sont imprégnés*.
— 614, — 16, 2me col. Au lieu de *solopendre*, lisez *scolopendre*.
— 615, — 13, 1re col. Au lieu de *Boutons à fleur*, lisez *Boutons à fleurs*.
— *ibid.*, — 33, 2me col. Au lieu d'*écanne*, lisez *canne*.
— 616, — 10, 1re col. Au lieu de *pannis*, lisez *panis*, mieux *panic*, d'après l'étymologie *pannicum*.
— *ibid.*, — 34, 2me col. Supposez une virgule entre *pamelie* et *paumoule*.
— 618, Guttifères, ligne 16. Au lieu de *calophylum*, lisez *calophyllum*.
— *ibid.*, ligne 22, 2me col. Au lieu de *gurni*, lisez *garnie*.
— *ibid.*, — 41, *ibid.* Lisez *hudôr*, eau.
— *ibid.*, — 52. *ibid.* Supposez *Ostiaks* et *Kalmouks* écrits avec une majuscule initiale.
— 619, Joncées, ligne 12. Au lieu de *ou cyprette luzule*, lisez *luzule ou cyprette*.
— 620, Labiées, 1re col. Au lieu de *colinsonia, sarriette, perille, galeobdolon*, lisez *collinsonia, sarriette, périlla, galéobdolon*.
— 621, ligne 21. Au lieu d'*antispnmodique*, lisez *antispasmodique*.
— 623, — 23, 1re col. Au lieu d'*hæmatoxylum*, lisez *hæmatoxylum*.
— *ibid.*, — 33, *id.* Au lieu de *nue*, lisez *une*.
— *ibid.*, — 43, *id.* Au lieu de *biserula*, lisez *biserrula*.
— *ibid.*, — 47, *id.* Au lieu de *scorpiorus*, lisez *scorpiurus*.

Page 623, ligne 60, *id.* Au lieu de *physcolus*, lisez *phaseolus*.
— *ibid.*, — 62, *id.* Au lieu de *swantziu*, lisez *swartzia*.
— 626, — 44, *id.* Au lieu d'*abruze*, lisez *abrus*.
— 630, — 46, 1re col. Au lieu d'*eucomes*, lisez *eucomis*.
— *ibid.*, avant-dernière ligne, 2me col. Au lieu de *pont*, lisez *dont*.
— 633, ligne 9, 2me col. Au lieu de *diléniacées*, lisez *dilléniacées*.
— 638, Ombellifères, ligne 12. Au lieu d'*æthusn*, lisez *æthusa*.
— *ibid.*, *ibid.* , — 23. Au lieu de (*cula*), lisez (*-cula*).
— 640, lig. 26, 2me col. Au lieu de *digitée*, lisez *digitées*.
— 647, — 11, 1re col. Au lieu de *nord*, lisez *Nord*.
— *ibid.*, — 20, 2me col. Au lieu d'*aride*, lisez *acide*.
— 648, — 33, 1re col. Au lieu de *tamarascinées*, lisez *tamrisciniées*.
— 649, — 7, 1re col. Au lieu de *tubereuse*, lisez *tubéreuse*.
— *ibid.*, — 4, 2me col. Au lieu de *rananculus*, lisez *ranunculus*.
— *ibid.*, — 12, *ib.* Au lieu de (*ponia*), lisez (*pœonia*).
— *ibid.*, — 34, *ib.* Au lieu de *colambine*, lisez *colombine*.
— 651, — 2, 2me col. Au lieu de *bouton d'o*, lisez *bouton d'or*.
— 652, — 18, *ib.* Au lieu de *halmier*, lisez *kalmier*.
— 653, — 12, 1re col. Point de virgule entre *ribesium* et *rubrum*.
— 659, — 42, 1re col. Au lieu de (*gnipa*), lisez (*genipa*).
— 662, — 32, 1re col. Au lieu de *melicoceus*, lisez *melicaccus*.
— 663, — 23, 1re col. Au lieu d'*élurgie*, lisez *élengi*.
— 673, — 16, 2me col. Une virgule après *osselets*.
— 678, — 36. Lisez *chez qui règne encore l'insalubrité*.
— *ibid.*, — 24. Au lieu de *longtemps*, lisez *long-temps*,
— 682, note 2. Lisez *Dans les Pyrénées, le jour de Saint-Jean-Baptiste, on attache sur la porte des maisons des bouquets de lis, qu'on y laisse jusqu'à l'année suivante.* La phrase à la quelle nous substituons celle-ci est si mal construite qu'il faut que nous l'ayons par mégarde copiée dans quelque dictionnaire.
— 685, ligne 7. Au lieu de *frambroise*, lisez *framboise*.
— 694, Liste alphabétique. Au lieu d'*alopecurus*, lisez *alopecurus*.
— 695. Au lieu de *banecksia*, lisez *banksia*.
— 697. Au lieu de *cremolabus*, lisez *cremolobus*.
— 702. Au lieu de *nicaudra*, lisez *nicandra*.
— 712, ligne 6. Au lieu de *cent*, lisez *cents*.
— 715. Au lieu de *cacoïer*, lisez *cacaoïer*.
— *ibid.*, Chèvrefeuille. Au lieu de *flonicera*, lisez *lonicera*.
— 716, Jonc. Au lieu de *juneus*, lisez *juncus*.
— 717, Uvette. Au lieu d'*ephredra*, lisez *ephedra*.
— 719, note 17. Lisez *arbre*, au lieu d'*arbres*.
— 720, Bois d'acajou. Au lieu de *cédréal*, lisez *cédrela*.
— *ibid.*, note 25, ligne 2. Au lieu de *mèneraît*, lisez *mèneraient*.
— 721, Lisez *cœur-de-bœuf*, avec traits d'union.
— 723, Noix d'arec. Au lieu d'*Indoux*, lisez *Indous*.
— 724, Pois de sept ans. Au lieu de *Pois d'Angola, du Congo, les fruits*, lisez *poids d'Angola, du Congo, Les fruits*.
— 729, l'g. 16, 1e col. Au lieu de *cannavis*, lisez *cannabis*
— 737, ligne 7. Point de virgule après *traiter*.
— 738, — 26. Au lieu de *santé, Comme*, lisez *santé, comme*, avec une virgule au lieu d'un point, et sans majuscule.
— 746, 4e ligne de la note. Un point après *convenables*.
— 751, Maladies du globe de l'œil, 6e ligne. Au lieu de *puslules*, lisez *pustules*.
— 752, ligne 8. Au lieu de *sensation*, lisez *sensations*.
— 753, — 19. Au lieu d'*érotamanie*, lisez *érotomanie*.
— 759, — 6. Au lieu de *peptê*, lisez *peptô*.
— 765, Appendice, ligne 3. Au lieu de *condylôme*, lisez *condylômes*.
— *ibid.*, *ibid.*, ligne 4. Au lieu d'*hyppersarcose*, lisez *hypersarcose*.
— 765, ligne 3. Une virgule après *soixante*.
— *ibid.*, — 5. Point de virgule après *civilisation*.

Dans un livre de la nature de celui-ci la moindre faute d'impression a de l'importance. Voilà pourquoi cet errata peut paraître plus considérable qu'il ne l'est en effet, car il y a bien peu de livres imprimés avec tant de soin. J'en remercie mon éditeur.

PC Noel, Léger
2109 La clef de la langue et des
N63 sciences
ptie.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY